





VIES

DES

PÈRES, MARTYRS

ET AUTRES PRINCIPAUX SAINTS.

TOME III.

VIES
DES PÈRES, MARTYRS
ET AUTRES PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES DES ACTES ORIGINAUX ET DES MONUMENTS LES PLUS AUTHENTIQUES,
AVEC DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

OUVAGE TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

D'ALBAN BUTLER,

PAR L'ABBÉ GODESCARD, CHANOINE DE SAINT-HONORÉ.

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE NOTES ET NOTICES NOUVELLES

PAR

M. le chanoine P. F. X. de Ram,

RECTEUR MAGN. DE L'UNIVERSITÉ CATH. DE LOUVAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES
DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE.

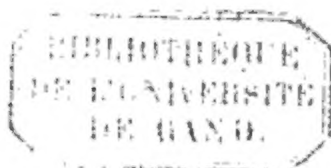
TOME III.





BRUXELLES,
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE H. GOEMAERE,
SUCCESSEUR DE M. VANDERBORGHT,
RUE DE LA MONTAGNE, 52.

1854



VIES

DES PÈRES, DES MARTYRS

ET DES AUTRES PRINCIPAUX SAINTS.

1er MAI.

—

SAINT PHILIPPE, APOTRE.

PREMIER SIÈCLE.

Saint Philippe était de Bethsaïde en Galilée. Le Sauveur l'appela, et lui dit de le suivre (1), le lendemain de la vocation de saint Pierre et de saint André (2). L'état du mariage dans lequel il était engagé (3) ne l'avait point empêché, selon la remarque de saint Chrysostôme, de méditer assidûment la loi et les prophètes. Par cette méditation, il s'était préparé à reconnaître le Messie dans la personne de Jésus-Christ; aussi ne balança-t-il point, après cette précieuse découverte, d'abandonner tout pour s'attacher à lui. Il devint un de ses plus zélés disciples, et il fut le compagnon inséparable de son ministère et de ses travaux.

Philippe n'eut pas plus tôt connu le Messie, qu'il s'empressa de partager le bonheur dont il jouissait, avec Nathanaël son ami. *Nous avons trouvé,* lui dit-il, *celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les écrits des prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph.* Ces paroles ne firent pas d'abord beaucoup d'impression sur Nathanaël : il ne croyait pas que le Messie attendu pût sortir de Nazareth; mais Philippe lui dit de le suivre, de venir voir par lui-même ce qui en était. Il était persuadé qu'il n'aurait pas plus tôt vu Jésus, qu'il le reconnaîtrait sur-le-champ pour le Fils de Dieu. Nathanaël fit ce que son ami exigeait de lui. Jésus le voyant approcher, dit : *Voilà un vrai Israélite, dans lequel il n'y a ni déguisement ni artifice.* Nathanaël, surpris de ce que Jésus l'appelait par son nom, lui demanda comment il pouvait le connaître. Jésus lui répondit : *Je vous ai vu avant que Philippe vous appelât, lorsque vous étiez sous le figuier.* Nathanaël, ainsi que l'expliquent les Pères, se rappelant alors qu'il avait été dans un lieu si retiré qu'aucun homme n'avait pu le voir, confessa que Jésus était *le Fils de Dieu, le Roi d'Israël,* ou, ce qui revient au même, le Messie prédit par Moïse et par les prophètes.

Trois jours après cet événement, Philippe se trouva aux noces de Cana, où Jésus avait été invité avec ses disciples. L'année suivante, il fut mis au nombre des apôtres par le Sauveur, lorsqu'il forma le sacré collége.

On voit par plusieurs passages de l'Évangile qu'il était particulièrement chéri de son divin Maître. Ainsi, par exemple, nous lisons que Jésus-Christ étant sur le point de multiplier les pains pour nour-

(1) *Joan. I,* 43.

(2) Clément d'Alexandrie rapporte comme un fait avéré que saint Philippe était celui qui, ayant été appelé à la suite de Jésus-Christ, demanda la permission de *retourner* auparavant *dans sa maison pour ensevelir son père,* et auquel le Sauveur répondit : *Suivez-moi, et laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.* Jésus-Christ, par cette réponse, ne prétendait pas condamner ceux qui rendent aux morts les derniers devoirs, il voulait seulement faire entendre à son nouveau disciple, qu'étant appelé aux fonctions sublimes d'un ministère tout spirituel, elles devaient avoir la préférence sur les œuvres corporelles de miséricorde.

(3) Saint Philippe était père de plusieurs filles. Quelques-unes d'entre elles, dit Clément d'Alexandrie, *Strom.* l. 3, p. 428, embrassèrent l'état du mariage. Deux vécurent dans le célibat, moururent fort âgées, et furent enterrées à Hiéraple, comme nous l'apprenons de Polycrate, cité par Eusèbe, *Hist.* l. 2, c. 31. On lit dans Sozomène, l. 7, c. 27, qu'une de ces saintes vierges ressuscita un mort. Papias, qu'Eusèbe cite dans son histoire, l. 3, c. 39, parle aussi de cette résurrection; mais il ne dit point qu'elle ait été opérée par aucune de ces saintes vierges; il dit seulement qu'il avait appris le miracle de leur propre bouche. Polycrate fait mention d'une autre fille de saint Philippe, que la sainteté éminente de sa vie rendit fort célèbre à Éphèse, où elle fut enterrée. Il appelle ces trois sœurs les *lumières de l'Asie.*

rir les cinq mille hommes qui l'avaient suivi dans le désert, il s'adressa à Philippe, comme pour le consulter sur le moyen de pourvoir au besoin de cette multitude, et pour lui fournir l'occasion de donner une preuve de sa foi (4). Nous lisons encore que peu de temps avant la passion du Sauveur, quelques gentils, curieux de le voir, prièrent Philippe de leur procurer cette satisfaction, ce qu'il leur accorda, de concert avec saint André.

Jésus-Christ ayant promis à ses disciples, dans le discours qu'il leur fit après la dernière scène, de leur donner de son Père céleste une connaissance plus claire et plus parfaite que celle qu'ils en avaient eue jusque-là, Philippe s'écria dans un transport d'impatience : *Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela nous suffit.* Jésus prit de là occasion d'inculquer de nouveau la croyance de sa divinité et de montrer qu'il était une même chose avec son Père. *Il y a si longtemps*, dit-il, *que je suis avec vous*, que je vous instruis par mes paroles et par mes actions, *et vous ne me connaissez pas!* Si vous me regardiez des yeux de la foi, vous connaîtriez qui je suis, et me voyant, vous verriez mon Père, puisque *je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi* (5).

Les apôtres, destinés à conquérir l'univers à Jésus-Christ, se dispersèrent, après la descente du Saint-Esprit, dans les différentes parties du monde, afin de remplir plus parfaitement leur vocation, et de répandre avec plus de promptitude la lumière de l'Évangile. Saint Philippe alla prêcher dans les deux Phrygies, comme nous l'apprenons de Théodoret et d'Eusèbe, dont le récit est fondé sur les monuments les plus authentiques. On ne peut douter qu'il ne soit parvenu à un âge fort avancé, puisque saint Polycarpe, qui ne se convertit que dans l'année 80 de Jésus-Christ, eut quelque temps le bonheur de converser avec lui (6). Un passage de Polycrate, cité par Eusèbe (7), semble prouver qu'il fut enterré à Hiéraple en Phrygie. Cette ville se croyait redevable de sa conservation aux miracles continuels qui s'opéraient par la vertu des reliques du saint apôtre (8). Les Orientaux l'honorent le 14 novembre; mais l'Église latine célèbre sa fête, ainsi que celle de saint Jacques, le 1er mai.

Nous apprenons de Théodoret (9) que saint Jean l'évangéliste et saint Philippe apparurent, en 394, à l'empereur Théodose, le matin du jour qu'il devait livrer bataille au tyran Eugène, et qu'ils lui promirent la victoire qu'il remporta sur son ennemi.

On dit que le corps de notre Saint est à Rome, dans l'église qui y fut dédiée, en 560, sous l'invocation de saint Philippe et de saint Jacques. En 1204, on porta de Constantinople à Florence un bras de saint Philippe. Les Bollandistes ont donné l'histoire authentique de cette translation.

Apprenons de saint Philippe à aimer Dieu ; comme lui, désirons de voir le Père céleste. Il ne demandait que cette bienheureuse vision, parce qu'il ne désirait qu'elle. Sommes-nous dans la même disposition? Dieu est-il le seul objet de tous les mouvements de notre cœur? Ne soupirons-nous qu'après lui? Si notre conscience ne nous rend point ce consolant témoignage, prions le saint apôtre de nous obtenir un parfait détachement de toutes les choses créées, afin que par nos désirs nous devenions déjà les citoyens du ciel.

Le vrai chrétien se regarde comme étranger sur la terre; il ne voit dans le lieu de son pèlerinage qu'un abîme de misères, que des sujets de componction, de douleur et de crainte; mais d'un autre côté, il s'élève jusqu'à Dieu par la foi; il contemple la beauté et la magnificence de son royaume éternel; il admire en soupirant les délices pures et la paix inaltérable que l'on y goûte; alors il s'écrie dans un transport d'amour : O joie, qui surpasse toutes les joies, et sans laquelle il n'en est point de véritable sur la terre! quand est-ce que je te posséderai? Daignez, Seigneur, faire briller à mes yeux quelque rayon de votre gloire, enflammez mon cœur de votre amour. Que mon âme languisse du désir de vous être unie à jamais, de vous voir face à face, de chanter vos louanges nuit et jour, de s'enivrer dans le torrent de vos chastes délices, et d'être en quelque sorte transformée en vous!

Le chrétien, tel que nous venons de le dépeindre, cherche à mener une vie inconnue. Renfermé dans la retraite, il ne s'y occupe que des choses à venir. Tout ce qui charme les mondains lui est insupportable; il ne trouve de consolation que dans ses larmes et dans l'accomplissement de la volonté divine. Sans cesse il prie le Seigneur de régner par sa grâce sur toutes les affections de son cœur, et de le tirer au plus tôt de cette Babylone où tout ce qu'il voit l'attriste et semble lui dire : *Où est ton Dieu?*

---

(4) *Joan. VI*, 5.
(5) *Joan. XIV*.
(6) Voyez Tillemont, *t.* I p. 384.
(7) *Hist.* l. 3, c. 31.
(8) Voyez le discours sur les douze apôtres, attribué à saint Chrysostôme, t. VIII, *edit. Ben.*
(9) *Hist.* l. 5, c. 24.

SAINT JACQUES-LE-MINEUR, APOTRE.

Voyez Tillemont, t. I p. 405, et Ceillier, t. I p. 422.

L'AN 61.

Saint Jacques, que l'on appelle *le Mineur* (1) pour le distinguer de saint Jacques, fils de Zébédée, est aussi connu sous le titre de *Juste*. Ce dernier surnom lui fut donné, au rapport d'Hégésippe (2) et de Clément d'Alexandrie, à cause de son éminente sainteté. Il était fils d'Alphée et de Marie, sœur de la Sainte-Vierge (3).

On ne peut guères douter qu'il ne fût avec Jésus, lorsqu'au commencement de son ministère, il alla à Capharnaüm *avec ses frères* (4). L'année suivante, il fut appelé à l'apostolat avec Jude son frère. Le Sauveur, étant ressuscité, le favorisa d'une apparition particulière (5). Il lui communiqua aussi, selon saint Clément d'Alexandrie, ainsi qu'à saint Jean et à saint Pierre, le don de *science*, qu'ils communiquèrent à leur tour aux autres apôtres.

Nous apprenons de saint Jérôme (6) et de saint Épiphane (7) que le Seigneur, au moment de son ascension, recommanda à saint Jacques l'église de Jérusalem, et qu'en conséquence les apôtres l'établirent évêque de cette ville, lorsqu'ils se dispersèrent pour aller prêcher l'Évangile.

Saint Épiphane rapporte (8) qu'il portait sur sa tête une lame ou plaque d'or. C'était apparemment une marque distinctive de la dignité épiscopale. Polycrate, cité par Eusèbe, rapporte (9) la même chose de saint Jean, et quelques autres le disent aussi de saint Marc (10). Il est probable que cela se fit à l'imitation du grand-prêtre des juifs.

Le saint évêque de Jérusalem força les juifs à le respecter, malgré la fureur avec laquelle ils persécutaient les chrétiens. Voici le portrait qu'Eusèbe (11) et saint Jérôme (12) font de sa sainteté, d'après Hégésippe. « Il vécut toujours dans la virginité. Il était Nazaréen, c'est-à-dire consacré au » Seigneur, et, en cette qualité, il ne but jamais de » vin, ni de toute liqueur capable d'enivrer, et ne » coupa jamais ses cheveux. Il s'interdit l'usage du » bain et des parfums, et ne mangeait de rien qui » eût eu vie, excepté l'agneau pascal, qui était de » précepte. Il ne portait point de sandales, et n'avait d'autre vêtement qu'un manteau et une tunique de lin. Il se prosternait si souvent pour prier » que ses genoux et son front étaient devenus aussi » durs que la peau d'un chameau. » Saint Épiphane ajoute (13) qu'il priait encore quelquefois les bras étendus vers le ciel, et que ce fut ainsi qu'il obtint de la pluie durant une grande sécheresse.

Une sainteté aussi éminente lui mérita de la part des juifs le surnom de *Juste* (14); aussi avait-il le privilége d'entrer, lorsqu'il le voulait, dans cette partie du temple dont la loi ne permettait l'entrée qu'aux seuls prêtres (15). Les juifs, au rapport de saint Jérôme (16), lui donnaient encore des preuves de leur vénération, en s'empressant à l'envi de toucher le bord de sa robe.

Saint Jacques assista, l'an 51 de Jésus-Christ, au concile qui se tint à Jerusalem touchant la circoncision et les autres cérémonies légales : là, après

(1) Le surnom *le Mineur* paraît avoir été donné à cet apôtre, ou parce qu'il fut appelé à l'apostolat après saint Jacques *le Majeur*, ou parce qu'il était de petite taille, ou enfin à cause de sa jeunesse. On pense communément qu'il était né quelques années avant Jésus-Christ.

(2) *L.* 2, c. 1, 23.

(3) Quelques auteurs ont cru qu'*Alphée* et *Cléophas* étaient deux différents noms de la même personne; d'autres ont pensé que Cléophas était le père de Marie, ou que Marie avait épousé Cléophas après la mort d'Alphée. Joseph, que le texte original appelle José, était frère de saint Jacques, et par conséquent fils de Marie, *Marc. XV*, 40. Saint Jude se nomme lui-même *frère de Jacques* (*Jud. v.* 1). Notre Saint avait encore pour frère Simon ou Siméon, évêque de Jérusalem, dont nous avons donné la vie sous le 18 février. Tous ces Saints étaient appelés *frères* du Sauveur, conformément à l'usage reçu parmi les juifs de donner ce nom aux proches parents. Ils avaient aussi des sœurs. Saint Épiphane parle de deux, Marie et Salomé.

Les fils de Cléophas étaient également cousins-germains du Sauveur par saint Joseph, que l'on regardait comme son père, et qu'Hégésippe assure avoir été frère de Cléophas. Ce dernier était un des deux disciples auxquels Jésus-Christ apparut sur le chemin d'Emmaüs, *Luc. XXIV*. Son nom est marqué au 25 septembre dans le martyrologe romain. On y lit celui de Marie son épouse au 9 avril. Cette sainte femme, après avoir servi Jésus-Christ dans la Galilée, l'accompagna jusqu'au tombeau, et mérita, par son amour, de le voir ressuscité des premières.

(4) *Joan.* II, 12.

(5) I. *Cor.* XV, 7.

(6) *In Gal.* p. 164.

(7) *Hæres.* 87.

(8) *Hæres.* 29.

(9) L. 3, c. 24.

(10) C'est la seule marque extérieure que l'histoire ecclésiastique nous apprenne avoir été portée par les évêques dans les premiers siècles, encore ne paraît-elle pas avoir été fort usitée. La raison en est que les ministres de l'Évangile, étant recherchés par les païens avec une sorte de fureur, se donnaient de garde de se distinguer au-dehors du reste des chrétiens.

(11) L. 2, c. 23.

(12) *In Jovin.* l. 2, c. 24.

(13) *Hæres.* 78.

(14) Origène observe, *in Cels.* l. 1, p. 35, que cette épithète lui était donnée par Josephe, mais on ne la trouve plus aujourd'hui dans les écrits de cet auteur.

(15) Hégésip. *ap. Euseb. ibid.*

(16) *In Gal. I*, 19.

avoir confirmé ce qu'avait dit saint Pierre, il forma la décision qui fut approuvée par les apôtres et envoyée aux chrétiens que les juifs convertis avaient voulu inquiéter.

Quant au saint évêque de Jérusalem, il tolérait l'usage des observances de la loi mosaïque : son église en effet n'était guères composée que de juifs qui tenaient encore à leurs anciennes cérémonies, et pour lesquels cette condescendance devenait nécessaire. Nous voyons aussi que les fidèles conseillèrent à saint Paul de se purifier et d'offrir un sacrifice (17).

Ce fut vers l'an 59 que saint Jacques écrivit en grec l'épître canonique qui porte son nom (18). Elle a le titre de *catholique* ou *universelle*, parce qu'elle ne fut point adressée à une église particulière, mais à tout le corps des juifs convertis qui étaient dispersés dans les différentes parties de l'univers. L'apôtre s'y propose de réfuter de faux prédicateurs qui, abusant de quelques expressions de saint Paul, enseignaient que la foi seule suffisait pour la justification, et que par conséquent les bonnes œuvres étaient inutiles. Il donne aussi des règles excellentes pour mener une vie sainte, et il exhorte les fidèles à recevoir le sacrement de l'extrême-onction dans leurs maladies (19).

Saint Paul ayant éludé, par son appel à l'empereur, les mauvais desseins des juifs, ceux-ci résolurent de faire tomber toute leur rage sur le saint évêque de Jérusalem. Comme le gouverneur Festus mourut avant l'arrivée d'Albin, son successeur, ils profitèrent de cette circonstance pour exécuter leur détestable résolution. Le grand-prêtre Ananus, digne fils du fameux Anne, dont il est parlé dans l'Évangile, assembla le sanhédrin et fit comparaître saint Jacques avec plusieurs autres chrétiens. On accusa l'apôtre d'avoir violé la loi, et on le livra au peuple pour être lapidé (20).

On le porta, selon Hégésippe (21), sur la plate-forme du temple, et on voulut l'obliger à renoncer à sa foi, en sorte que sa voix fût entendue de tout le peuple. Ce sera là, lui dit-on, le moyen de détromper ceux que tu as séduits. Le Saint, au lieu de faire ce qu'on exigeait de lui, se mit à confesser Jésus-Christ de la manière la plus solennelle; levant ensuite la voix pour être entendu d'une grande multitude de juifs que la fête de Pâques avait attirés à Jérusalem, il dit que ce Jésus, fils de l'homme, qui avait été crucifié, était assis à la droite de la Majesté souveraine comme Fils de Dieu, et qu'il viendrait un jour, porté sur les nuées du ciel, pour juger tout l'univers. Les scribes et les pharisiens, transportés de fureur, s'écrièrent : « Quoi donc! l'homme juste s'est égaré aussi! » Ils montèrent aussitôt à l'endroit où il était, et le précipitèrent en bas.

Saint Jacques ne mourut point de sa chute; il eut encore la force de se mettre sur ses genoux. Dans cette posture, il leva les yeux au ciel, et pria Dieu de pardonner à ses meurtriers, en disant, comme son divin Maître : *Ils ne savent ce qu'ils font*. La populace fit pleuvoir sur lui une grêle de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un foulon l'acheva, en lui déchargeant sur la tête un coup du levier dont il se servait pour fouler les draps. Ceci arriva le jour de Pâque, qui était le 10 d'avril de l'an 61 de Jésus-Christ. Le Saint fut enterré près du temple, à l'endroit même où il avait été martyrisé. On éleva une petite colonne sur son tombeau. Les juifs attribuèrent à sa mort injuste la destruction de Jérusalem (22).

Ananus fit périr aussi quelques autres chrétiens. Albin désapprouva hautement sa conduite, et le

(17) *Act. XXI, 23 et suiv.*

(18) Sa date au moins est postérieure à celle des épîtres de saint Paul aux Galates et aux Romains, dont l'une est de 55, et l'autre de 58.

(19) Il y a une liturgie orientale qui porte le nom de saint Jacques, et dont parle saint Procle, patriarche de Constantinople, ainsi que le concile *in Trullo*. Quel qu'en soit l'auteur, elle est au moins d'une très-haute antiquité. (Voyez le père Le Brun.) Peut-être saint Jacques aura-t-il donné seulement la direction générale de cette liturgie; on aura ensuite travaillé sur le même plan, et on y aura fait des additions. Clément d'Alexandrie, *ap. Euseb.* l. 2, c. 1, et saint Jérôme, *l. contra Jovin.*, louent la grande habileté du même apôtre dans les matières qui ont la religion pour objet.

Dans les premiers temps, on n'écrivait que quelques parties de la liturgie. Jusqu'au quatrième siècle, on ne sut que par tradition les paroles de l'*Invocation sacrée* ou de la *consécration du pain et du vin*, et l'on en agissait de la sorte par un motif de respect. Voyez saint Basile, *l. de Spir. Sancto*, c. 27. Saint Justin dit qu'on priait dans la liturgie pour les empereurs, pour les différents états, etc. Saint Cyrille a donné une explication assez étendue de celle que l'on suivait dans son église.

Les monuments les plus authentiques prouvent que dès la naissance du christianisme, il y avait une liturgie, et que les premières formules de prières dont elle était composée furent établies par les apôtres. C'est ainsi que saint Jacques fut le premier auteur de celle de Jérusalem. On y ajouta depuis quelques nouvelles prières, mais on ne toucha point à la partie essentielle : de là vient que les liturgies des églises fondées par les apôtres ont toujours porté leurs noms.

(20) Voyez Josephe, *Antiq.* l. 20.

(21) *Ap. Euseb.* l. 2, c. 23.

(22) C'est ce que nous lisons dans saint Jérôme, *in Jovin.* l. 1, c. 24; dans Origène, *contra Cels.* l. 1, et *in Matt.* p. 223, et dans Eusèbe, l. 1, c. 23. Ce dernier nous assure que Josephe le disait expressément. On ignore la cause pour laquelle ce passage ne se trouve plus dans les écrits de Josephe.

menaça de le punir d'avoir trempé ses mains dans le sang de tant de personnes innocentes. Il encourut aussi, pour la même raison, l'indignation du roi Agrippa, qui le dépouilla de la souveraine sacrificature.

La chaire épiscopale de saint Jacques se voyait encore à Jérusalem dans le quatrième siècle. On dit que ses reliques furent portées à Constantinople vers l'an 572.

SAINT ANDÉOL, MARTYR EN VIVARAIS.

L'AN 203 (*).

Saint Andéol (1), que l'on croit avoir été disciple de saint Polycarpe, ayant été envoyé dans les Gaules, prêcha l'Évangile à Carpentras et dans les lieux voisins de cette ville. L'empereur Sévère, qui le rencontra en 208, lorsqu'il se préparait à passer en Angleterre, lui fit fendre la tête avec une épée de bois. Ce fut au bourg de Bergoiate, près du Rhône, dans le Vivarais, que le saint apôtre reçut la couronne du martyre. Ses reliques sont dans la ville de Saint-Andéol, au diocèse de Viviers. Saint Germain, évêque de Paris, engagea le roi Childebert à fonder, sous l'invocation du saint martyr, une chapelle qui fut soumise à l'abbaye de Saint-Vincent, aujourd'hui de *Saint-Germain-des-Prés*. Dans la suite des temps, cette chapelle devint une église paroissiale : c'est celle de *Saint-André-des-Arts*. Elle reconnaît encore saint Andéol pour son premier patron.

Voyez Henschenius, *Acta SS.*, t. I *Maii*, p. 35; Tillemont, t. III p. 125, etc.

SAINT ACHE ET SAINT ACHEUL, MARTYRS.

VERS L'AN 290.

Ces deux Saints (2), dont la vie nous est inconnue, paraissent avoir souffert le martyre à Amiens, vers l'an 290. Ils sont nommés dans le martyrologe attribué à saint Jérôme et dans tous ceux de l'église gallicane, sous le 1er mai. Ce n'est que le 4 de ce mois que l'on célèbre leur fête à Amiens. Voyez Molanus, *in Auctuario Usuardi*, et Henschenius sous le 1er mai, et le nouveau bréviaire d'Amiens.

L'église de Saint-Acheul, située hors des murs d'Amiens, était anciennement la cathédrale; mais saint Salve transféra ce titre à celle de Notre-Dame qui était dans la ville. La première est de la juridiction spirituelle et temporelle du chapitre de la cathédrale, qui y établit, en 1145, une communauté de chanoines réguliers. L'abbaye de Saint-Acheul était, avant la révolution, possédée par la congrégation réformée de Sainte-Geneviève. On y a trouvé, en creusant les fondements d'une nouvelle église, cinq tombeaux fort anciens, qui ont donné lieu à plusieurs écrits. Il était question de savoir si un de ces tombeaux n'était pas celui de saint Firmin, évêque et confesseur, dont les reliques se gardent dans la cathédrale.

SAINT ORIENCE,

VULGAIREMENT SAINT ORENS, ÉVÊQUE D'AUCH.

L'AN 364.

On ne sait presque rien de la vie de saint Orens. Il gouverna l'église d'Auch, en Gascogne, depuis l'an 323 jusqu'à l'an 364. Il travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des ariens et à celle des idolâtres qui habitaient au pied des Pyrénées. Les peines et les persécutions qu'il eut à souffrir ne servirent qu'à purifier son cœur et à faire éclater l'amour dont il était embrasé pour la gloire de Jésus-Christ. Son culte a toujours été fort célèbre dans la ville d'Auch, qui l'honore parmi ses patrons. On y gardait son corps dans le monastère de son nom. En 1354, la ville de Toulouse obtint une partie des reliques du saint évêque d'Auch. Il est nommé dans les plus anciens martyrologes, mais sous différents jours.

Voyez les Bollandistes, Baillet, *Gallia Christ. nova*, t. I p. 973; et le nouveau bréviaire d'Auch, sous le 5 mai.

SAINT AMATEUR,

VULGAIREMENT SAINT AMATRE OU AMAITRE, ÉVÊQUE D'AUXERRE.

L'AN 418.

Amateur, issu d'une des meilleures familles de l'Auxerrois, se montra, dès sa jeunesse, fort zélé pour le service de Dieu. Il étudia les saintes lettres sous la conduite de Valérien, son évêque. Comme il était fils unique, ses parents lui cherchèrent de bonne heure un parti digne de lui. Ils le trouvèrent dans la personne de Marthe, qui était de Langres, et qui joignait une naissance illustre à de grandes richesses. Amateur n'avait que de la répugnance

(*) On pourrait placer le martyre de saint Andéol en 202, comme celui de saint Irenée. Voyez sa notice sous le 28 juin.

(1) On le nomme encore *saint Andiol, saint Andeux et saint Anduel*.

(2) En latin *Acius* et *Acheolus*.

pour l'état du mariage; mais il crut devoir se conformer aux intentions de ses parents.

Au reste, les choses tournèrent comme il l'avait désiré. Le jour même de la célébration du mariage, il prit à part son épouse, et lui fit un discours fort touchant sur les avantages de la virginité. Marthe entra dans les vues d'Amateur. Ils résolurent mutuellement d'embrasser la continence, et firent même vœu de passer toute leur vie dans cet état. Peu de temps après, Marthe prit le voile dans un monastère, et Amateur reçut la tonsure cléricale. Il fut depuis élu évêque d'Auxerre, et il gouverna son église depuis l'an 388 jusqu'à l'an 418. Il s'employa tout entier à la sanctification de son troupeau; en quoi il réussit d'autant plus efficacement, qu'il ajoutait la force de l'exemple à la solidité des instructions. Sa bienheureuse mort arriva le 1er mai 418. On l'honore à Auxerre le 2 de ce mois.

Voyez sa vie et celle de saint Germain, avec les pièces qui ont été recueillies par Henschenius, *tom. I Maii*, p. 50. Voyez aussi le nouveau bréviaire d'Auxerre.

SAINT BRIEUC, ÉVÊQUE.

VERS L'AN 502.

Saint Brieuc (1), issu d'une famille illustre de la Grande-Bretagne, naquit dans la province appelée *Coriticiana* (2). Son père se nommait Cerpus, et sa mère Eldrude (3).

Saint Germain d'Auxerre étant venu de la Grande-Bretagne en 429, Brieuc, alors âgé d'environ vingt ans, devint un de ses principaux disciples; il le suivit même en France, et y fut quelque temps après élevé au sacerdoce. Il fit ensuite un voyage dans sa patrie, où il convertit ses parents. Aidé de leurs pieuses libéralités, il fonda la célèbre église connue sous le nom de *Grande-Lann*, et donna d'excellentes leçons de vertu à ceux qui vinrent se mettre sous sa conduite.

Plusieurs années après, il passa dans l'Armorique. Il convertit dans le territoire de Tréguier un riche seigneur nommé Conan, qui lui fournit des fonds pour bâtir un monastère dans la partie septentrionale de l'Armorique. Sa communauté fut bientôt très-nombreuse : il la gouverna quelques années, puis nomma un abbé en sa place; il se retira ensuite chez Riwallon ou Rigald, son parent et son ami, qui anciennement était prince de Domnonie, dans la Grande-Bretagne.

Riwallon s'était depuis peu établi dans l'Armorique avec ceux de ses sujets qui l'avaient suivi. Il donna au Saint une maison avec un emplacement pour bâtir un monastère, et une église qui fut dédiée sous l'invocation de saint Étienne. Brieuc se chargea du soin de conduire ses religieux à la perfection. Il mourut en paix dans son monastère vers l'an 502, dans un âge fort avancé.

Il n'est point dit dans sa légende qu'il ait été honoré du caractère épiscopal; mais il est qualifié *évêque* dans une inscription qui est sur un morceau de marbre que l'on trouva dans sa châsse en 1210. Au reste, il paraît qu'il n'était qu'évêque régionnaire, et qu'il fut sacré avant de quitter sa patrie pour toujours.

Le monastère de saint Brieuc donna naissance à une ville considérable où l'on érigea un évêché en 844. Les reliques du Saint furent transférées à l'abbaye de Saint-Serge d'Angers durant les incursions des Normands (*). L'église de Saint-Brieuc en obtint une partie en 1210.

Voyez les *Vies des Saints de Bretagne*, par D. Lobineau, qui a retrouvé une grande partie des actes de saint Brieuc.

SAINT SIGISMOND,

ROI DE BOURGOGNE, MARTYR.

L'AN 524.

Rien n'est plus admirable que ce choix de moyens dont se sert la Providence pour opérer la sanctification des élus. Nous l'allons voir dans la vie de saint Sigismond.

Il était fils de Gondebaud, roi des Bourguignons (1).

(1) En latin *Briocus*.

(2) Les uns la prennent pour la *Cérétique*, aujourd'hui le comté de Cardigan; les autres pour le pays de Cornouaille; d'autres enfin pour un canton présentement situé dans les comtés de Stafford et de Derby.

(3) Ce mot n'est pas seulement saxon comme le prétend Henschenius, il est aussi breton, et est composé de *Ell* et de *Drud*. Il signifie *illustre* ou *bien-aimé*.

(*) Cette abbaye ne paraît pas avoir conservé longtemps entier ce précieux dépôt, car en l'année 878, ou environ, l'église de Saint-Aubin de Crépy, en Valois, possédait une partie des reliques du saint évêque; une autre partie fut portée à Saint-Benoît-sur-Loire, où elles sont encore. L'abbé le Bœuf prétend qu'il devait aussi s'en trouver dans l'église, aujourd'hui détruite, de Saint-Barthélemi à Paris, qui renfermait une chapelle dédiée à saint Brieuc. L'église de la ville qui porte son nom est encore en possession des ossements qu'elle recouvra en 1210.

(1) Les Bourguignons étaient une des principales tribus des Vandales, suivant Pline et Zozime. Ce point d'histoire a été fort bien éclairci par M. Mille.

Les Bourguignons s'établirent d'abord le long de la Vistule dans la Prusse. En 407, ils passèrent le Rhin et entrèrent dans les Gaules. En 413, Gondicaire, leur premier roi, conquit le pays situé entre le Haut-Rhin, le Rhône et la Saône. Peu après il étendit sa domination, et l'état qu'il forma com-

Quoique son père professât l'arianisme, il eut le bonheur de connaître la véritable religion et d'en être instruit par les soins de saint Avit, évêque de Vienne. Il joignit à la pureté de la foi la pratique de toutes les vertus qui font le véritable disciple de Jésus-Christ. En 516, il fonda le célèbre monastère de Saint-Maurice à Agaune, en Valais. Il y avait précédemment en ce lieu de saints ermites qui vivaient dans des cellules séparées.

Gondebaud étant mort l'année suivante, son fils monta sur le trône de Bourgogne. Le premier soin du nouveau roi fut de purger ses états du poison des vices et de l'hérésie. On dut à son zèle la convocation du concile d'Epaone, où présida saint Avit, et où l'on fit de sages réglements touchant la discipline.

Sigismond se remaria après la mort d'Amalberge, dont il avait eu un fils nommé Sigéric. Ce jeune prince eut le malheur d'encourir l'indignation de sa belle-mère. La nouvelle reine, qui était extrêmement vindicative, résolut aussitôt la perte de Sigéric : elle l'accusa d'avoir tramé le projet d'ôter la vie et la couronne à son père. C'était une calomnie; mais Sigismond donna dans le piége, et porta contre son fils une sentence de mort, qui fut exécutée sur-le-champ. Il ne tarda pas à reconnaître qu'il avait été trompé. Déchiré par de cruels remords, il se retira dans le monastère de Saint-Maurice, afin d'y pleurer son crime et de l'expier par les austérités d'une sévère pénitence. Sans cesse il priait le Seigneur de le châtier en cette vie, pour qu'il pût obtenir miséricorde dans l'autre. Ses prières furent exaucées.

Les rois de France, Clodomir d'Orléans, Childebert de Paris et Clotaire de Soissons, lui ayant déclaré la guerre, il fut vaincu et fait prisonnier avec sa femme et ses enfants. Clodomir, qui était le chef de l'entreprise, les envoya tous à Orléans, où ils furent étroitement gardés. Cependant Godomar, frère de Sigismond, leva de nouvelles troupes et reprit la plus grande partie de la Bourgogne. Clodomir fut tellement irrité de ce contre-temps, auquel il ne s'attendait point, qu'il fit massacrer ses prisonniers, et jeter leurs corps dans un puits du village de Saint-Père-Avy-la-Colombe, à quatre lieues d'Orléans, dans l'année 524.

Plusieurs miracles ont rendu célèbres les reliques de saint Sigismond. Dagobert II, roi d'Austrasie, obtint son crâne des religieux d'Agaune, et en enrichit, vers l'an 675, une abbaye qu'il fonda en Alsace, à une lieue de Rouffach, et qui a conservé jusqu'au onzième siècle le nom de monastère de Saint-Sigismond (2). Les autres reliques du saint roi de Bourgogne restèrent à Agaune jusqu'au milieu du quatorzième siècle, que l'empereur Charles IV les fit transporter à Prague.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist. Fr.* l. 3, c. 5 et 6, et Henschenius, sous le premier de mai, p. 83.

SAINT MARCOU,

ABBÉ DE NANTEUIL, AU DIOCÈSE DE COUTANCES.

L'AN 558.

Marculfe ou Marcou, originaire de Bayeux, sortait d'une famille noble et riche. Il fut élevé avec soin dans la piété et dans les lettres. Après la mort

prenait ce qu'on appela depuis le duché de Bourgogne, la Franche-Comté, la Provence, le Lyonnais, le Dauphiné, la Savoie, etc. Il régna jusqu'en 463, comme on le voit par sa lettre au pape Hilaire et par la réponse de ce pape, qui l'appelle *son fils*, etc.

Chilpéric, son fils et son successeur, fut zélé catholique. Après un règne de vingt-huit ans, il fut assassiné avec sa femme, ses fils et son frère Godomar, par Gondebaud, son autre frère, qui avait embrassé l'arianisme. Celui-ci mourut en 516, et laissa deux fils, Sigismond et Godomar. Il réforma les codes des lois bourguignones, appelés de son nom *loi Gombette*. Il fit venir à Genève, où était sa cour, les deux filles de son frère Chilpéric. Chrone l'aînée prit le voile, Clotilde la cadette épousa Clovis, roi des Français. Celui-ci déclara la guerre à Gondebaud, pour venger la mort de Chilpéric; mais il fit depuis la paix avec lui. Clodomir, roi d'Orléans, et ses frères attaquèrent saint Sigismond, qui fut fait prisonnier et mis à mort en 524. Dix ans après, les rois de France partagèrent entre eux le royaume de Bourgogne. Contran, fils de Clotaire I, prit le titre de roi de Bourgogne; et régna à Châlons-sur-Saône, quoique Sigebert son frère possédât une grande partie de ce pays. Childebert, fils de Sigebert, et Thierri II, fils de Childebert, prirent le même titre. Il fut éteint en 613; mais Charles, le dernier des fils de l'empereur Lothaire, le fit revivre avec celui de roi de Provence, puis de roi d'Arles. La Haute-Bourgogne fut appelée Franche-Comté, parce qu'elle ne devait que le service militaire.

Nous voyons les Bourguignons chrétiens et catholiques, peu de temps après qu'ils eurent passé le Rhin et qu'ils se furent établis en France. Sozomène met leur conversion vers l'an 317. Il n'est donc pas vrai qu'ils tombèrent dans l'arianisme presque aussitôt qu'ils eurent embrassé le christianisme. Suivant Socrate, Nicéphore, Orose, etc., ils furent zélés catholiques jusqu'à la fin du cinquième siècle; ils ne persistèrent même dans l'arianisme que durant le règne de Gondebaud, qui fut le troisième de leurs rois. Voyez M. Mille, *Abr. chron. de l'Hist. eccl. civ. et littér. de Bourg. an* 1771.

(2) Voyez l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, t. I p. 389. Le monastère de Saint-Sigismond n'était plus, dans les derniers temps, qu'une prévôté de l'ordre de Saint-Benoît, laquelle portait le nom de Saint-Marc, en l'honneur duquel elle fut rétablie par le saint pape Léon IX, en 1050.

de ses parents, il quitta son pays et renonça à ses biens pour se retirer à Coutances, dont saint Possesseur était alors évêque. Ce prélat le reçut dans son clergé, l'ordonna prêtre et l'établit missionnaire de son diocèse. Dans les instructions que Marcou faisait aux fidèles, il insistait principalement sur la nécessité d'observer les obligations contractées au baptême, et de soutenir par des mœurs pures le titre glorieux de chrétien. On assure que Dieu le rendit aussi puissant en œuvres qu'il l'était en paroles.

Plusieurs personnes demandant à vivre sous sa conduite, il résolut de bâtir un monastère pour les y rassembler. Le roi Childebert seconda son pieux dessein, en lui fournissant l'emplacement et les fonds nécessaires pour cette bonne œuvre. Le monastère fut donc bâti à Nanteuil, dans le Cotentin, près de la mer. Il n'était d'abord composé que d'un oratoire et de quelques cellules. Le Saint se proposa surtout de faire revivre parmi ses disciples cette charité qui unissait si tendrement les premiers chrétiens de Jérusalem, et qui n'en faisait qu'un cœur et qu'une âme.

Les austérités communes ne suffisaient point à la ferveur du saint abbé; tous les ans il allait passer le carême dans une île voisine de Nanteuil (1). Il n'y avait d'autre demeure qu'une espèce de hutte qu'il avait construite lui-même. Un peu de pain d'orge et d'herbes crues faisaient toute sa nourriture, encore ne rassasiait-il jamais entièrement sa faim. Quelquefois il était plusieurs jours de suite sans manger. Il couchait sur la terre nue et n'avait qu'une pierre pour chevet.

On compte parmi ses disciples saint Criou, saint Domard et saint Hélier. Les deux premiers s'étaient attachés à lui dès le commencement, et l'avaient accompagné dans le voyage qu'il fit à la cour de Childebert pour obtenir la terre de Nanteuil. On croit que saint Hélier était du pays de Liége. Quoiqu'il en soit, il se retira à Nanteuil, où la réputation de saint Marcou l'avait attiré, et y vécut quelques temps dans la pratique de toutes les vertus religieuses.

Notre Saint permit à quelques-uns des plus fervents de ses disciples de se retirer dans l'île de Gersey pour y mener la vie anachorétique; il y passa ensuite avec eux, et y fonda un monastère. Il fit encore d'autres pieux établissements, afin de peupler le pays de vrais serviteurs de Dieu. Il mourut le 1er mai 558. Son corps fut enterré à Nanteuil par saint Lo, évêque de Coutances. Saint Ouen, évêque de Rouen, le leva de terre environ cent ans après. Durant les incursions des Normands, on le porta à *Corbigny* (*), dans le Laonnais, et l'on y bâtit une église sous l'invocation du Saint. On réclamait principalement son assistance contre le mal des écrouelles. C'est à ce temps-là que l'on rapporte l'origine du privilége qu'ont les rois de France de toucher ceux qui sont attaqués de cette maladie; aussi, après leur sacre, font-ils par eux-mêmes, ou par un de leurs aumôniers, une neuvaine à saint Marcou de Corbigny (**), en reconnaissance de la grâce qui leur a été communiquée par l'intercession du Saint (***).

Il s'est fait d'autres translations des reliques de saint Marcou; on en a aussi donné des portions à différentes églises. C'est ce qui a occasionné la diversité des jours auxquels on célèbre la fête de ce Saint.

Voyez les actes de saint Marcou, avec les notes du P. Papebroch; Mabillon, *Sæc. 4, Ben. part. 2*; *Gallia Christ. nova, t.* IX p. 919; et Trigan, *Hist. ecclés. de Normandie*, p. 87, 88, 89, 90, 92, 123, 263.

SAINT AFRICAIN,

VULGAIREMENT SAINT ÉFRIQUE, ÉVÊQUE DE COMINGES, EN GASCOGNE (1).

SIXIÈME SIÈCLE.

Ce Saint était évêque de Cominges au sixième siècle. On dit qu'il fut favorisé du don des miracles dans un degré éminent. Son corps fut enterré dans le Rouergue, près de Vabres. La dévotion attirant à son tombeau un grand concours de fidèles, il s'est formé dans le lieu où il était une ville qui a pris le nom du Saint. On y gardait ses reliques dans l'église des chanoines qui y furent fondés en 1444; mais elles furent dispersées au seizième siècle par la fureur des huguenots : il n'en reste plus que ce qui avait été donné précédemment aux églises d'Albi et de Toulouse. Le culte de saint Afrique est fort célèbre à Cominges, à Castres, à Nîmes, à Rodez, à Lyon, etc.

Voyez les Bollandistes, Baillet, et *Gallia Christ. nova* t. I p. 1091.

(1) On croit que cette île est une de celles qui portent le nom du Saint, et qui sont sur la côte orientale de la péninsule du Cotentin. On croit aussi que Nanteuil était là où est aujourd'hui la paroisse de Saint-Marcou.

(*) Lisez *Corbeny* ou *Corbenay*. Corbeny est un bourg du Laonnais entre Laon et Rheims; *Corbigny* est une petite ville du *Nivernois*.

(**) Lisez *Corbeny*, comme ci-dessus.

(***) Le roi Charles X ayant été sacré à Reims, le 29 mai 1825, il se conforma au pieux usage suivi par ses prédécesseurs, et envoya l'un de ses aumôniers à Corbeny pour y faire en son nom la neuvaine; mais il paraît que ce lieu ne possède plus les reliques du saint abbé, au moins ne s'y trouvaient-elles pas alors.

(1) Il est encore appelé *saint Afrique*, *saint Frique* et *San-Fric*.

SAINT ASAPH,

ÉVÊQUE AU PAYS DE GALLES.

VERS LA FIN DU SIXIÈME SIÈCLE.

Saint Kentigern, évêque de Glascow en Écosse, ayant été chassé de son siége, fonda un monastère et une chaire épiscopale sur le bord de l'Elwy, dans le North-Wales. Ussérius dit, d'après Jean de Tinmouth, qu'il y eut dans ce monastère jusqu'à neuf cent soixante-cinq religieux qui servaient Dieu dans une grande ferveur. Ils étaient divisés en trois différentes classes; la première, composée de trois cents frères qui n'avaient point étudié les lettres, s'occupait aux travaux de la campagne; la seconde, également nombreuse, était chargée des ouvrages de l'intérieur du monastère; la troisième, qui comprenait le reste de la communauté, avait pour emploi de faire l'office divin. Ces derniers ne sortaient jamais sans une pressante nécessité. Ils chantaient nuit et jour les louanges du Seigneur, et afin qu'il n'y eût point d'interruption, ils se partageaient en différents chœurs, qui se succédaient les uns aux autres, ainsi que cela se pratiquait à Constantinople parmi les Acémètes.

C'était dans cette troisième classe que saint Asaph brillait par l'éclat de ses vertus et de ses miracles. Sa science et sa piété le placèrent à la tête du monastère d'Elwy, et du siége épiscopal qui y était attaché, lorsque saint Kentigern fut rappelé à Glascow. Il avait un grand zèle pour annoncer au peuple la loi du Seigneur, et on lui entendait souvent dire: « Que ceux qui s'opposent à la prédication de la » parole divine se montrent envieux du salut des » âmes. » Il mourut vers la fin du sixième siècle. Il écrivit des *canons* ou réglements pour son église, une vie de saint Kentigern et quelques autres ouvrages.

Le siége d'Elny, qui prit le nom de saint Asaph, demeura longtemps vacant, et l'on ne trouve point d'évêque de cette église avant Geoffroy de Monmouth, qui fut élu dans le douzième siècle. Wharthon lui donne cependant un prédécesseur qu'il nomme Gilbert.

Voyez les *Fasti* de Le Nève, p. 20; Brown-Willis, et surtout Léland, *de Scrip. Angl.*

SAINT ARIGE ou AREY,

ÉVÊQUE DE GAP, EN DAUPHINÉ (1).

L'AN 604.

Saint Arige était fils d'Apocrasius et de Sempronia, l'un et l'autre distingués par leur naissance. A l'âge de deux ans, il fut offert à Dieu dans l'église de Châlons-sur-Saône. Le bienheureux Didier, évêque du lieu, fit la cérémonie de son baptême et se chargea de prendre soin de son éducation.

Arige mérita, par sa capacité et par la pureté de ses mœurs, d'être élevé au sacerdoce. Il gouverna plusieurs années, en qualité de pasteur, la paroisse de Morgey, située à cinq lieues de Clermont, en Auvergne.

Sagittaire, évêque de Gap, ayant été déposé pour ses crimes en 579, Arige fut élu en sa place d'une voix unanime. Il ne fallait rien moins que son zèle pour rétablir la piété dans un diocèse où elle était presque éteinte. Le nouvel évêque se livra tout entier à la sanctification de son troupeau. Il exhortait les pécheurs à la pénitence, encourageait les faibles et soutenait ceux qui marchaient dans le sentier de la vertu; il s'intéressait surtout à l'éducation des jeunes clercs, afin de procurer dans la suite de bons ministres à son Église. En même temps qu'il travaillait à la sanctification des autres, il s'appliquait aussi à celle de son âme. Il vivait dans la pratique d'une pénitence continuelle, affligeait son corps par diverses mortifications. Il assista en 584 au second concile de Valence, et l'année suivante au second de Mâcon.

Vers l'an 598, il fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres. Il fut honorablement reçu dans cette ville par saint Grégoire, qui occupait alors la chaire de saint Pierre. Ces deux grands hommes s'unirent ensemble par les liens de la plus étroite amitié; ils ne purent se séparer l'un de l'autre sans verser beaucoup de larmes, et ils ne se consolèrent que par l'espérance de se voir bientôt réunis dans le ciel.

Saint Grégoire écrivit plusieurs lettres (2) à saint Arige. C'était tantôt pour lui déclarer les tendres sentiments de son cœur, tantôt pour prendre part aux afflictions qui lui survenaient, tantôt enfin pour louer son zèle, sa vigilance et ses autres vertus. Il lui accorda la permission qu'il lui avait demandée pour lui et son premier diacre, de porter la dalma-

(1) En latin *Aregius* et *Aridius*. Ce Saint a quelquefois été confondu avec saint *Arey*, évêque de Nevers, avec saint *Yriez*, ou *Eveje*, abbé de Limoges, et avec saint *Arige*, évêque de Lyon. La confusion est sans doute venue de ce que tous ces Saints vivaient dans le même siècle, et de ce qu'ils ont le même nom en latin.

(2) L. 9, *ep.* 107; l. 11, *ep.* 15 *et* 57.

tique, dont l'usage n'était point encore commun dans ce siècle.

Saint Arige vécut peu de temps après son retour de Rome, sans qu'on puisse déterminer précisément l'année de sa mort. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1er mai 604, à l'âge d'environ soixante-neuf ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de saint Eusèbe; puis, s'étant mis sur la cendre, il reçut le viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble. Son nom est marqué au 1er mai dans divers martyrologes; et c'est aussi en ce jour qu'il est honoré dans la Provence et le Dauphiné.

Voyez la vie du Saint, écrite par un auteur contemporain et publiée par le P. Papebroch. Voyez aussi *Gallia Christ. nova*, t. I p. 455.

SAINT THÉODARD ou AUDARD,

ÉVÊQUE DE NARBONNE ET PATRON DE MONTAUBAN.

NEUVIÈME SIÈCLE.

Ce Saint naquit sous le règne de Louis-le-Débonnaire, dans le territoire de Toulouse. Ses parents, qui étaient d'une famille noble, le firent élever dans la piété et l'étude des sciences humaines et ecclésiastiques. Il donna des preuves de sa capacité dans une conférence qu'il eut avec les juifs, qui se plaignaient de la conduite de l'évêque de Toulouse à leur égard. Cette conférence se tint dans un concile où présidait Sigebod, évêque de Narbonne. Ce prélat, touché de la vertu et du savoir de Théodard, l'emmena avec lui et le fit archidiacre de son église. Le Saint s'attira l'estime et la vénération de tout le monde par sa douceur, sa modestie, sa piété et sa charité pour les malheureux. C'est ce qui engagea son évêque à l'ordonner prêtre, malgré tout ce qu'il put faire pour éviter le sacerdoce.

Sigebod étant mort, le peuple et le clergé de Narbonne élurent Théodard pour lui succéder. Il fut sacré, le 15 août 885, par les évêques de Carcassonne, de Béziers et d'Elne. Tous les autres évêques suffragants de la métropole de Narbonne applaudirent hautement au choix que l'on venait de faire, et en marquèrent même leur joie par les lettres qu'ils écrivirent en cette occasion.

La dignité épiscopale ajouta un nouvel éclat aux vertus du Saint. Les fatigues qu'il essuya, jointes aux mortifications de la pénitence, altérèrent considérablement sa santé. Il ne fit que languir durant les trois dernières années de sa vie. Il mourut à Mont-Oriol, aujourd'hui Montauban, où il avait été transporté pour respirer l'air natal. On l'enterra dans l'église du monastère de Saint-Martin, fondé par ses ancêtres, et qui prit depuis le nom de Saint-Théodard. Cette église fut changée en cathédrale lorsqu'on érigea la ville de Montauban en évêché au commencement du quatorzième siècle.

Voyez Henschenius, Baillet, et *Gallia Christ. nova*, t. VI p. 20.

SAINT THIOU,

TROISIÈME ABBÉ DU MONT-D'OR OU DE SAINT-THIERRI, PRÈS DE RHEIMS.

VERS L'AN 590.

Saint Théodulphe, vulgairement appelé saint *Thiou*, était d'une illustre famille de la seconde Aquitaine. Il quitta le monde à la fleur de son âge, et se retira au Mont-d'Or pour y vivre parmi les disciples du saint abbé Thierri. On l'y occupa vingt-deux ans aux plus pénibles travaux de la campagne. Après la mort du successeur de saint Thierri, l'archevêque de Rheims l'établit abbé à la prière des moines, et l'éleva aussi au sacerdoce.

Le Saint marcha sur les traces de son bienheureux père. Il pratiqua de grandes austérités, conduisit ses religieux avec une fermeté mêlée de douceur, supporta patiemment les traverses qu'il eut à essuyer, et bâtit l'église de Saint-Hilaire dans l'enceinte de son abbaye, afin de doubler son office et ses travaux. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 590, et fut enterré dans son monastère. Ses reliques se gardaient précieusement dans l'abbaye de Saint-Thierri (*).

Voyez Flodoard, *Hist. Eccl. Rem.* l. 1, c. 25; Mabillon, *Act. Sanct. Ben.* t. I p. 346; les Bollandistes, sous le 1er mai, t. I p. 94, et *Gallia Christ. nova*, t. IX p. 183.

---

† SAINT ULTAN, ABBÉ DE FOSSE.

L'AN 686.

Saint Ultan, vulgairement saint Outain, eut pour père Fyltan ou Fintan, roi d'une partie de l'Irlande. Comme il n'existe pas une histoire particulière de

(*) Dans le *Proprium Trevirense*, et ailleurs encore, il est dit que les reliques de notre Saint se trouvent à Trèves. Cette assertion est combattue par de savants critiques, qui disent qu'il ne faut pas confondre notre Saint avec saint Théodulphe, prêtre, mort au septième siècle, dans l'évêché de Trèves. Voyez De Vivario, *S. Theodulphus presbyter et confessor in gratiam Fratrum Prædicatorum conventus Trevirensis illustratus*; Trèves 1790, in-8°.

sa vie, nous n'en connaissons les détails que par les actes de ses deux frères, saint Fursy et saint Foillan, et tels qu'ils se trouvent dans leurs notices auxquelles nous renvoyons le lecteur, afin de ne pas l'entretenir par des répétitions inutiles (1).

Sa mémoire se trouve dans les martyrologes des Pays-Bas sous le 1er mai, jour de sa mort, arrivée en 686 ou environ; car quelques auteurs placent aussi sa mort vers l'an 680. Ses reliques existaient encore vers la fin du dernier siècle dans l'église de Fosse, petite ville située à trois lieues de Namur. Ce fut Notger, évêque de Liége, qui en fit une ville qu'il entoura de murailles en 974, et changea vers le même temps le monastère, dévasté pendant les irruptions des Normands, en un chapitre de chanoines. Saint Norbert demeura quelque temps parmi les chanoines de Fosse, qui lui cédèrent, en 1125, leur oratoire de Rœux, bâti au même endroit où saint Foillan avait souffert le martyre (2). C'est cet oratoire qui donna naissance à l'abbaye de Saint-Foillan ou *Feuillan-aux-Rœux*, dont les religieux payaient tous les ans au chapitre de Fosse une pièce d'or ou douze deniers d'argent, et devaient lui présenter leur abbé après sa bénédiction, afin d'y prendre la crosse abbatiale sur l'autel de saint Foillan. Ces chanoines ont été des premiers, l'an 1246, à célébrer la Fête-Dieu, à la demande de Robert, évêque de Liége.

Voyez *Acta SS.*, t. I *Maii*, p. 118; *Acta SS. Belgii selecta*, t. III p. 1-15; et *Délices des Pays-Bas*, t. IV p. 155.

---

† SAINT EVERMAR, MARTYR.

VERS L'AN 700.

Evermar naquit en Frise d'une des plus nobles familles de ce pays, et florissait du temps de Pépin, fils d'Anségise et de sainte Beggue. Dès sa plus tendre jeunesse il fut un modèle de toutes les vertus. Il désirait avec ardeur de s'élever à la véritable perfection, et d'offrir même au Seigneur le sacrifice de son sang. On rapporte qu'il fit d'abord un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice, et qu'il revint ensuite dans la Gaule-Belgique, où il visita les tombeaux de quelques Saints morts depuis peu et célèbres par leurs miracles, tels que saint Foillan, saint Ultan, saint Fursy, saint Remacle, sainte Gertrude de Nivelles et saint Tron.

Evermar, ayant satisfait à ses vœux près des tombeaux de ces Saints, alla à Maestricht pour visiter celui de saint Servais. Arrivé à l'entrée d'une forêt, nommée *Ruthe*, il ne la traversa pas, de crainte de s'égarer pendant l'obscurité de la nuit qui commençait à tomber. Il s'arrêta dans le village d'Herstappel, situé dans le voisinage. Ce village était alors occupé par un certain *Hacco* et sa bande qui dépouillaient et assassinaient tous ceux qui passaient par les bois et sur les voies publiques. Afin que personne ne lui échappât, Hacco avait bâti, sur le bord de la Meuse, une maison, que, d'après lui, on nomma Hactelet. Evermar, qui ignorait tout cela, alla droit à cette maison pour passer la nuit. La femme de Hacco, qui craignait Dieu et qui aimait à servir les étrangers, reçut notre Saint et ses compagnons avec beaucoup d'amitié, et, après les avoir bien traités, leur conseilla de partir le lendemain avant le lever de l'aurore, afin d'échapper aux mains de son mari. Ils suivirent le conseil de cette pieuse femme, et, étant partis le lendemain matin de bonne heure, ils entrèrent dans la forêt de Ruthe. Cependant Hacco, ayant appris que des étrangers avaient passé la nuit dans sa maison, en devint furieux, car il pensait qu'il allait passer pour un lâche, si ces étrangers traversaient le pays sans obstacle. Il courut au bois avec sa troupe pour les chercher, et arriva à l'improviste à un endroit où il les trouva endormis. Hacco se jette sur eux et les accuse de fourberie, pour être venus dans ses domaines sans payer le droit de passage : et puisque maintenant ils se sauvent comme des voleurs, il décerne contre eux la peine de mort. A ces mots, il tombe sur Evermar et lui ôte la vie; après cela il fait subir le même sort à ses compagnons. Les assassins, après avoir dépouillé les corps, les laissèrent sans sépulture (3). Ils furent trouvés par quelques personnes de la suite de Pépin, qui se livrait de ce côté au plaisir de la chasse. Ces personnes les enterrèrent, et, ayant remarqué dans le corps d'Evermar un éclat et une beauté qui le distinguaient des autres, ils lui donnèrent une sépulture plus honorable.

Le bois ayant été essarté dans la suite, il s'éleva à cet endroit un village appelé *Ruthe* ou Rotthem, aujourd'hui Rûsson, et une église sous l'invocation de saint Martin, desservie par un prêtre nommé Ruzelin, qui menait une vie très-sainte. Ce prêtre découvra d'une manière extraordinaire la sépulture

(1) Voyez ci-dessus, t. I p. 121, et ci-dessous la notice de saint Foillan, sous le 31 octobre.

(2) Voyez *Miræi Diplom. Belg.* t. I p. 105; et *Gallia Christ. nova*, t. III.

(3) L'opinion commune place le martyre de saint Evermar vers l'an 700.

d'Evermar, et en fit son rapport à Euracle, évêque de Liége, qui ordonna de déterrer le corps qu'il transféra dans l'église de Saint-Martin à Rússon, où il se fit beaucoup de miracles qui confirmèrent la sainteté d'Evermar. La cérémonie de cette translation se fit vers l'an 968. Une autre translation de ces reliques eut lieu sous l'épiscopat de Théoduin, qui gouverna l'église de Liége depuis 1048 jusqu'en 1075.

Les Bollandistes ont publié (*t. I maii*, p. 120-139) la vie de saint Evermar et l'histoire de ses translations et de ses miracles. Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, t. V p. 275-287.

---

2 MAI.

—

SAINT ATHANASE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Tiré de ses écrits, ainsi que de ceux des Pères et des historiens contemporains. Voyez sa vie par Hermant, qui le premier a porté la lumière dans les ténèbres dont l'histoire de l'arianisme était enveloppée. Voyez encore Tillemont, Ceillier, Orsi, les nouveaux éditeurs des œuvres de saint Athanase, et le P. Combefis, *Bibl. Concionat.* p. 500 et 530 (*).

L'AN 373.

Saint Grégoire de Nazianze commence ainsi le panégyrique qu'il prononça en l'honneur du Saint dont nous allons donner la vie. « En louant Athanase, c'est la vertu même que je loue. N'est-ce pas en effet louer la vertu que de faire l'éloge de celui qui réunissait toutes les vertus dans sa personne?... Athanase, dit-il en finissant, fut la colonne de l'Église. Il devint par sa conduite le modèle des évêques. On n'était orthodoxe qu'autant que l'on professait la même doctrine que lui (1). »

Athanase naquit dans la ville d'Alexandrie vers l'an 296. Ses parents, qui étaient chrétiens et recommandables par leurs vertus, prirent un soin singulier de son éducation. A peine eut-il appris la grammaire et les premiers éléments des sciences, que saint Alexandre, qui n'était point encore évêque d'Alexandrie, s'aperçut de ses rares dispositions. Il s'attacha à lui, et se chargea d'être le directeur de ses études. Il voulut qu'il fût toujours sous ses yeux et qu'il mangeât à sa table. Il l'employa depuis comme secrétaire. Le disciple s'appliqua tout à la fois à imiter les vertus de son maître, à se pénétrer parfaitement de son esprit et de ses maximes, et à suivre le plan qu'il lui traçait pour ses études, plan dont sa docilité lui fit retirer les plus grands avantages. Il s'accoutuma d'abord à bien écrire. Les belles-lettres ne lui parurent pas un objet digne de l'occuper tout entier; il ne les négligea cependant pas, et il en prit cette connaissance requise pour réussir dans des sciences plus sublimes et plus importantes. Ce fut surtout par la lecture des bons auteurs de l'antiquité qu'il se forma un style élégant, facile, clair, énergique, et qu'il se rendit capable de traiter les mystères de la foi avec tant de supériorité.

Les études qui se rapportaient à la religion employaient la plus grande partie de son temps. La suite de sa vie et la lecture de ses écrits feront voir jusqu'à quel point il y excellait. Il cite si souvent et si à propos les livres saints, qu'on croirait qu'il les savait par cœur : au moins conviendra-t-on que la méditation les lui avait rendus très-familiers. C'était là qu'il avait puisé cette rare piété et cette profonde intelligence des mystères de la foi. Quant au vrai sens des oracles divins, il le cherchait dans la tradition de l'Église, et il nous apprend lui-même (2) qu'il lisait avec soin les commentaires des anciens Pères. Il dit dans un autre endroit (3) qu'il apprenait la tradition des saints maîtres inspirés et des martyrs de la divinité de Jésus-Christ. Comme il avait beaucoup de zèle pour la discipline de l'Église, il acquit aussi une grande connaissance du droit canonique. On voit encore par ses ouvrages qu'il savait le droit civil, et c'est ce qui lui a fait donner par Sulpice-Sévère le titre de *jurisconsulte*.

Athanase, voulant se perfectionner dans la pratique de la vertu, forma le projet d'aller visiter saint Antoine, qui jouissait de la plus haute réputation. Ce fut vers l'an 315 qu'il s'enfonça dans le désert. Il y passa un temps assez considérable, s'estimant heureux d'être au nombre des disciples du saint abbé. Il avait pour lui une vénération profonde; il s'empressait de le servir, et il regardait comme un honneur de lui donner à laver (4). S'étant préparé dans la solitude au service des autels, il revint à Alexandrie, où, après avoir passé par les différents degrés de la cléricature, il fut élevé au diaconat vers l'an 319. Alexandre, son ancien maître, occu-

(*) Voyez aussi le savant ouvrage allemand de S. A. Mœhler, *Athanase-le-Grand et l'Église de son temps, considérés plus particulièrement dans la lutte contre l'arianisme*; 2 vol. in-8°, Mayence, 1827.

(1) *Or.* 21.
(2) *Orat. contra Gentes*, p. 1.
(3) *L. de Incarn.* p. 66.
(4) Athan. *Vit. Anton.* p. 794.

pait alors le siége patriarcal de cette ville. Il avait succédé à Achillas, mort en 313 (5).

Le saint patriarche, charmé de la prudence, du savoir et de la vertu d'Athanase, voulait l'avoir toujours avec lui, et il ne se décidait jamais qu'après l'avoir consulté. Il tira beaucoup d'avantage de ses lumières et de ses talents, lorsque les méléciens d'un côté, et les ariens de l'autre, donnèrent à son zèle les plus vives inquiétudes. Voici quelle fut l'occasion du schisme des uns et de l'hérésie des autres.

Le saint patriarche Pierre, touché de compassion pour quelques chrétiens qui avaient offert de l'encens aux idoles pendant la persécution, sollicité d'ailleurs par les martyrs et les confesseurs, dispensa de la rigueur des canons ces malheureux dont la chute était venue de fragilité; il les reçut même à la communion, sur les marques éclatantes qu'ils donnèrent de leur repentir. Cette indulgence trouva des censeurs; elle déplut surtout à Mélèce, évêque de Lycopolis dans la Thébaïde. Cet homme, d'un caractère turbulent, prit de là occasion de former un schisme en Égypte et d'élever un mur de division entre les fidèles de cette contrée et les patriarches d'Alexandrie.

Arius, Lybien de naissance et diacre de l'église d'Alexandrie, se joignit à Mélèce lorsque ses pratiques séditieuses eurent forcé saint Pierre à le retrancher du nombre des fidèles. Le saint patriarche connaissait trop bien son caractère inquiet et ambitieux pour se laisser gagner par des apparences extérieures de repentir; aussi ne voulut-il jamais le recevoir à la communion; il n'eut pas même égard aux instantes prières qu'on lui en fit quand il allait au martyre.

Mais Arius trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces d'Achillas, successeur de saint Pierre. Il se soumit à l'extérieur et affecta de vifs sentiments de repentir. Achillas y fut trompé : il reçut l'hypocrite dans le sein de l'Église; il l'éleva même au sacerdoce, et lui confia le gouvernement d'une des paroisses d'Alexandrie nommée *Paucalis*.

Achillas étant mort, on élut saint Alexandre pour lui succéder. Arius fut vivement piqué de cette élection, parce que sa vanité lui avait fait croire que personne n'était aussi digne que lui du patriarcat. Peu de temps après, il se mit à dogmatiser, et il porta le blasphème jusqu'à enseigner que Jésus-Christ n'était point Dieu, mais une simple créature, plus parfaite à la vérité que les autres, et formée avant elles, non pas cependant de toute éternité. Inutilement saint Alexandre tâcha de le ramener par les voies de douceur. Arius fut insensible et persista opiniâtrement dans son hérésie. Chaque jour il la répandait parmi les fidèles, et le mal allait toujours en augmentant. Le patriarche ne crut plus devoir dissimuler; il excommunia l'hérésiarque dans un synode composé de tous ses suffragants qui se tint à Alexandrie. Arius se retira dans la Palestine, puis à Nicomédie, dont le fameux Eusèbe était évêque. Par ses lettres, il avait gagné ce prélat politique et l'avait fait entrer dans ses intérêts. En 319, saint Alexandre informa tous les évêques de ce qui s'était passé dans l'affaire d'Arius. Il le fit dans une lettre circulaire qui était signée par Athanase et par plusieurs autres personnes d'une vertu et d'une probité reconnues.

Cependant l'arianisme gagnait de toutes parts, et le désordre augmentait tous les jours dans l'Église. Ce fut pour en arrêter les progrès que le célèbre concile de Nicée fut assemblé en 325. Le diacre Athanase, qui y fut mené par saint Alexandre, brilla du plus vif éclat dans cette assemblée, et s'y fit admirer universellement par son zèle et son savoir. Il y confondit Arius, ainsi qu'Eusèbe de Nicomédie, Théognis et Maris, qui étaient les principaux protecteurs de cet hérésiarque; il eut aussi beaucoup de part aux affaires qui furent agitées parmi les Pères, et aux décisions que forma le concile (6). Le triomphe qu'il remporta sur l'arianisme devint la source de toutes les persécutions qu'il eut à essuyer dans la suite.

Cinq mois après la clôture du concile, le saint patriarche Alexandre tomba dans la maladie dont il mourut. Conduit par une inspiration céleste, il recommanda à son clergé et à son peuple de lui donner Athanase pour successeur, et il répéta son nom jusqu'à trois fois; et comme celui-ci était pour lors absent, il s'écria : « Vous croyez, Athanase, réussir » à vous échapper, mais vous vous trompez dans » votre attente (7) » Le saint diacre, au rapport de Sozomène, s'était caché, dans la crainte qu'on ne l'élevât sur le siége patriarcal. Au reste, son absence lui fut inutile. Saint Alexandre étant mort, le clergé et le peuple élurent Athanase tout d'une

(5) On lit dans Rufin que saint Athanase, encore enfant, baptisa quelques enfants de son âge avec lesquels il jouait sur le bord de la mer, et que le patriarche saint Alexandre approuva ce baptême comme valide. Mais Hermant, Tillemont et plusieurs autres savants critiques regardent ce fait comme une fable. Il n'est fondé que sur l'autorité de Rufin, auteur peu exact; et d'ailleurs il ne s'accorde point avec la chronologie de l'histoire de saint Athanase.

(6) Théodoret, Sozomène et saint Grégoire de Nazianze le disent expressément.

(7) Sozomène, l. 2, c. 17; Théodoret, l. 2, c. 26.

voix; et cette élection fut confirmée par les évêques d'Égypte qui s'assemblèrent à Alexandrie. Il fut sacré en 326 (8), à l'âge d'environ trente ans.

Athanase signala les commencements de son épiscopat par son attention à pourvoir aux besoins spirituels des Éthiopiens. Il sacra Frumence évêque, et le leur envoya, afin qu'il pût achever l'œuvre de leur conversion qu'il avait si heureusement commencée; et lorsqu'il eut établi un bon ordre dans l'intérieur de la ville, il entreprit la visite générale des églises de sa dépendance.

Les méléciens donnèrent beaucoup d'exercice à son zèle. Ils continuèrent, après la mort de Mélèce leur chef, de tenir des assemblées et d'ordonner des évêques de leur propre autorité. Partout ils soufflaient le feu de la discorde, et par-là ils entretenaient le peuple dans l'esprit de révolte. Athanase essaya tous les moyens possibles pour les ramener à l'unité; mais il n'y en eut aucun qui lui réussit. Austères dans leur morale, ils s'étaient fait un grand nombre de partisans, surtout parmi les gens simples, auxquels ils en avaient imposé. Les ariens résolurent de profiter des dispositions où ils les voyaient; ils s'empressèrent donc de rechercher leur amitié. Les méléciens n'avaient d'abord erré dans aucun article de la foi; ils avaient même été des premiers et des plus ardents à combattre la doctrine d'Arius : mais bientôt après ils s'unirent aux partisans de cet hérésiarque pour calomnier et persécuter Athanase. Il se forma entre eux une ligue solennelle, afin que les coups qu'ils lui porteraient fussent plus efficaces. Saint Athanase observe à ce sujet (9) que comme Hérode et Pilate oublièrent la haine qu'ils se portaient mutuellement pour se réunir contre le Sauveur, de même les méléciens et les ariens dissimulèrent leur animosité réciproque, afin de former une espèce de confédération contre la vérité. Au reste, voilà l'esprit de tous les sectaires; ils font cesser leurs divisions lorsqu'il s'agit de déchirer le sein de l'Église et de déclarer la guerre à ceux qui tiennent pour la doctrine catholique.

Cependant Arius trouva le moyen d'obtenir la permission de revenir de l'Illyrie, où l'empereur Constantin l'avait exilé après le concile de Nicée. Il ne s'en tint pas là, il demanda encore à rentrer dans l'Église; mais Athanase refusa de communiquer avec lui, et s'opposa avec courage à son rétablissement. Arius, soutenu de la protection des amis qu'il avait en Palestine et dans d'autres provinces de l'Orient, engagea Constantin à écrire en sa faveur. La lettre ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. L'intrépide patriarche répondit au prince que l'Église catholique ne pouvait avoir d'union avec une hérésie qui attaquait la divinité de Jésus-Christ (10).

Eusèbe et Théognis, voyant Arius revenu du lieu de son exil, écrivirent à l'empereur une lettre qui nous a été conservée par Socrate et Sozomène. Ils lui mandaient qu'il n'y avait plus de division par rapport à la doctrine; qu'après avoir mûrement examiné la force du mot *consubstantiel*, ils ne faisaient plus difficulté de l'admettre; qu'il ne tiendrait point à eux que la paix ne fût rétablie dans l'Église; qu'ils ne pouvaient cependant dire anathème à Arius; qu'ils avaient remarqué, et dans ses écrits, et par leurs entretiens particuliers avec lui, qu'il n'était point coupable des erreurs qu'on lui imputait; qu'on trouvait d'ailleurs la preuve de son orthodoxie dans l'accueil favorable qu'il avait reçu de son prince.

L'empereur, séduit par cette lettre artificieuse, révoqua la sentence de bannissement portée contre les deux prélats, et leur permit, après un exil de trois ans, de retourner chacun dans leur diocèse.

Eusèbe, dont nous venons de parler, était un homme ambitieux qui s'était fait transférer du siége de Beryte à celui de Nicomédie. Comme cette dernière ville était alors le lieu de la résidence des empereurs d'Orient, il s'était insinué dans les bonnes grâces des ministres, et par-là il avait acquis beaucoup de crédit à la cour. Il avait du savoir et des talents; mais il était en même temps d'un caractère hardi, dissimulé, artificieux. Il fut le principal instrument dont le démon se servit pour persécuter Athanase et l'Église catholique.

A peine fut-il revenu à Nicomédie, qu'il commença à faire jouer les ressorts qu'il avait préparés. Il écrivit à saint Athanase une lettre pleine d'honnêtetés, dans laquelle il essayait de justifier Arius. Le saint patriarche ne donna point dans le piége; sa fermeté ne fut pas non plus ébranlée par les menaces qu'on lui fit de la part de l'empereur. Eusèbe écrivit alors aux méléciens que le temps d'exécuter leurs desseins contre l'ennemi commun était enfin arrivé. Ceux-ci furent quelque temps avant de s'accorder sur l'espèce d'accusation qu'il fallait intenter contre Athanase. A la fin ils envoyèrent à Nicomédie trois évêques de leur parti, Ision, Eudémon et Callinique. Ceux-ci accusèrent le patriarche d'avoir imposé au peuple une sorte de

(8) Il faut adopter cette date pour trouver les quarante-six ans d'épiscopat que saint Cyrille, *ep.* 1, donne à saint Athanase.

(9) *Or.* 1 *contra Arian.*

(10) *Apol. contra Arian.* p. 178, et Socrate, l. 2, c. 22.

tribut, sous prétexte de pourvoir aux besoins de son église, et d'avoir envoyé un coffre plein d'or à un certain Philumène, qui ne se proposait rien moins que d'usurper l'autorité souveraine. Athanase fut cité à comparaître devant l'empereur. Il obéit, et se rendit au palais de Psammathie, situé dans le faubourg de Nicomédie. Il plaida sa cause et confondit ses ennemis. L'empereur, frappé de la force de ses raisons, reconnut publiquement son innocence et le renvoya en Égypte avec une lettre adressée aux fidèles d'Alexandrie. Dans cette lettre, il faisait l'éloge d'Athanase, et lui donnait les titres *d'homme de Dieu* et de *personne vénérable.*

Eusèbe ne se rebuta point du mauvais succès de ses intrigues; il espérait toujours que les circonstances deviendraient plus favorables à l'exécution de ses desseins. Il travailla dans le même temps à faire exiler saint Eustathe, patriarche d'Antioche, qui montrait beaucoup de zèle pour la pureté de la foi : il revint ensuite à son premier projet, et fit accuser Athanase de plusieurs crimes, entre autres de l'assassinat d'un évêque mélécien nommé Arsène. L'empereur, étonné d'une accusation aussi grave que celle d'un assassinat, ordonna au saint patriarche d'aller se justifier dans un concile qui devait se tenir à Césarée en Palestine, ville dont Eusèbe était évêque. Cet Eusèbe était différent de celui dont nous venons de parler, mais il favorisait aussi les partis des ariens. Athanase ne comparut point au concile, dans la persuasion qu'il n'y aurait pas la liberté de parler pour sa défense. Le refus qu'il fit de comparaître anima de plus en plus ses ennemis contre lui; ils le représentèrent à Constantin comme l'effet d'une orgueilleuse opiniâtreté. Le prince trompé changea de sentiment, et reçut des impressions fâcheuses dont le patriarche se ressentit bientôt. Il convoqua un concile à Tyr et lui ordonna de s'y trouver, sous peine d'encourir son indignation et d'être rigoureusement puni.

L'ouverture de ce concile se fit au mois d'août de l'année 335 : il était composé de soixante évêques, presque tous dévoués aux ariens. Parmi les principaux, on comptait les deux Eusèbe, Flacille, patriarche intrus d'Antioche, Théognis de Nicée, Maris de Chalcédoine, Narcisse de Néroniade, Théodore d'Héraclée, Patrophile de Scytopolis, Ursace de Syngidone, Valens de Murse, George de Laodicée. Il y avait déjà quelque temps que le concile était assemblé, lorsque saint Athanase s'y rendit. Il y fut accompagné par un grand nombre d'évêques de sa province, parmi lesquels se trouvaient saint Paphnuce et saint Potamon, qui avaient glorieusement confessé Jésus-Christ. Ses ennemis, qui étaient tout à la fois juges et parties, ne lui permirent point de prendre séance avec eux; ils l'obligèrent même de se tenir debout comme un criminel qui attend que l'on prononce sa sentence. Saint Potamon, témoin de tout ce qui se passait, ne put retenir ses larmes. S'adressant ensuite à Eusèbe de Césarée, qui, pendant la dernière persécution, avait été emprisonné avec lui pour la foi : « Quoi! Eusèbe, vous » êtes assis comme juge, et Athanase est debout » comme coupable! Qui pourrait soutenir un tel » spectacle! Répondez-moi, n'étions-nous pas tous » les deux en prison durant la persécution? Com- » ment s'est-il fait que j'y aie perdu un œil, et que » vous en soyez sorti avec tous vos membres? Com- » ment avez-vous pu échapper ainsi? » Saint Potamon donnait assez à entendre par ces paroles que le bruit qu'on avait répandu de l'apostasie d'Eusèbe n'était pas sans fondement. Les autres évêques d'Égypte firent paraître les mêmes sentiments que l'illustre confesseur; ils persistèrent unanimement à récuser pour juges de leur patriarche ceux qui se déclaraient si visiblement ses ennemis : mais leurs plaintes et leurs réclamations furent inutiles; les ariens procédèrent avec autant de fureur que de désordre à l'examen des chefs d'accusation intentés contre Athanase.

Le premier était que Macaire son député avait commis un sacrilége, en brisant par son ordre le calice d'un certain Ischyras, pendant qu'il célébrait les saints mystères. C'était une pure calomnie, et l'on en avait déjà fourni la preuve; mais après le retour des députés qui furent envoyés de Tyr en Égypte pour examiner l'affaire sur les lieux, on vit encore avec plus d'évidence la malice des calomniateurs. On reconnut aussi qu'Ischyras, qui à la fin se réconcilia avec Athanase, avait été suborné par quelques évêques de la faction des méléciens.

En second lieu, on accusa le Saint d'avoir ravi l'honneur à une vierge consacrée au Seigneur; on introduisit même au milieu du concile une femme corrompue qui attesta avec serment qu'Athanase, qu'elle avait logé chez elle de bonne foi, lui avait fait violence, et qu'il avait ensuite tâché de l'apaiser par quelques présents. Alors Timothée, l'un des prêtres du saint patriarche, dit en s'adressant à cette méchante femme : « Vous prétendez donc que » j'ai logé chez vous et que je vous ai fait violence? » Oui, répondit-elle en élevant la voix et en mon- » trant Timothée; oui, c'est vous-même qui m'avez » déshonorée. » Elle s'étendit ensuite sur les circonstances du lieu, du temps, de l'action. L'imposture étant ainsi dévoilée, les ariens furent couverts de confusion, et, dans leur embarras, ils firent sor-

tir la femme de l'assemblée. Athanase voulut la retenir et l'obliger à nommer ceux qui l'avaient subornée; mais ses ennemis s'y opposèrent en disant qu'ils avaient des crimes bien plus importants à lui reprocher, et dont l'évidence était si palpable, qu'il ne pourrait s'échapper avec tous ses artifices.

On en vint donc au prétendu assassinat d'Arsène, évêque mélécien. On produisit en même temps une main desséchée, que l'on disait être celle d'Arsène, et que l'on prétendait avoir été coupée par l'ordre d'Athanase pour servir à des opérations magiques. Cet Arsène, que ceux de son parti appelaient évêque d'Hypsèle, était tombé dans quelque irrégularité et s'était caché en conséquence. On avait profité de sa fuite pour répandre le bruit de sa mort, que l'on attribuait au saint patriarche. Mais Athanase, sachant qu'il vivait encore, trouva le moyen de le faire venir secrètement à Tyr pour qu'il attestât lui-même la vérité. Lorsqu'il eut obtenu un peu de silence, il demanda si quelqu'un de l'assemblée avait connu Arsène; et comme plusieurs répondirent qu'il leur avait été parfaitement connu, il le fit paraître au milieu du concile, où il montra ses deux mains. Ainsi les ennemis du Saint furent confondus une troisième fois de la manière la plus éclatante. Peu de temps après, Arsène se réconcilia sincèrement avec Athanase, et rentra dans le sein de l'Église catholique; en quoi il fut imité par un certain Jean, l'un des plus fameux évêques du parti des méléciens.

Les ariens traitèrent Athanase de magicien, et dirent qu'il en imposait aux sens par ses prestiges. Ils étaient transportés de fureur contre lui, et ils l'auraient mis en pièces, si le commissaire de l'empereur ne l'eût arraché de leurs mains. Le Saint, voyant que sa vie n'était point en sûreté, résolut de s'embarquer pour Constantinople (11). Quoique les ariens ne l'eussent convaincu d'aucun crime, ils ne laissèrent pas de prononcer contre lui une sentence de déposition. Ils lui défendirent de résider à Alexandrie, sous prétexte que sa présence y pourrait exciter de nouveaux troubles, et ils ne rougirent pas d'insérer dans la sentence les calomnies dont nous avons parlé, quoiqu'elles eussent été si pleinement réfutées.

Lorsque le Saint fut arrivé à Constantinople, il demanda inutilement audience à Constantin. Ce prince non-seulement la lui refusa, mais il ne voulut pas même le voir. C'est qu'il le regardait comme coupable et comme justement déposé par un concile. Il ordonna en même temps aux évêques assemblés à Tyr de se rendre à Jérusalem, pour y assister à la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre qu'il venait de faire bâtir.

Arius vint aussi dans cette ville avec une lettre de l'empereur et une profession de foi qu'il lui avait présentée. Il disait dans cette profession de foi, que Socrate nous a conservée, qu'il croyait en Jésus-Christ, engendré avant tous les temps, Dieu le Verbe, par lequel toutes choses ont été faites, etc. Mais on n'y trouvait point le mot *consubstantiel*, ni rien qui en approchât. Arius avait assuré à Constantin qu'il recevait le concile de Nicée, et il était venu à bout de le tromper par son hypocrisie. Le prince cependant ne s'en rapporta pas entièrement à l'hérésiarque; il recommanda aux évêques assemblés à Jérusalem d'examiner la profession de foi qui lui avait été présentée. Les eusébiens saisirent avec empressement une occasion qu'ils attendaient depuis longtemps; ils déclarèrent Arius orthodoxe et l'admirent à la communion.

Athanase, ne pouvant obtenir une audience de l'empereur, demanda à être confronté avec ses juges, et qu'on lui accordât la liberté de former ses plaintes contre eux. Cette demande parut juste à Constantin; aussi envoya-t-il un ordre aux évêques du prétendu concile de Tyr, pour qu'ils eussent à venir à Constantinople, afin d'y rendre compte de tout ce qu'ils avaient fait. Il n'y en vint que six des plus intrigants, savoir : Eusèbe, Théognis, Maris, Patrophile, Ursace et Valens. Ils abandonnèrent, il est vrai, leurs anciennes calomnies; mais ils en inventèrent une nouvelle qu'ils n'ignoraient pas devoir faire beaucoup d'impression sur l'esprit de l'empereur. Ils dirent qu'Athanase avait menacé d'empêcher l'exportation du blé que l'on envoyait tous les ans d'Alexandrie à Constantinople. Le patriarche eut beau protester contre la fausseté de l'accusation, Constantin prévenu le jugea coupable, et l'exila à Trèves, ville considérable de la Gaule belgique. Le Saint partit aussitôt pour le lieu de son exil, et y arriva au commencement de l'année 336. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de respect par saint Maximin, évêque de Trèves, et par Constantin-le-Jeune, qui commandait l'armée de l'empire. Ce qui le consola principalement dans sa disgrâce, ce fut d'apprendre que son église refusait constamment de communiquer avec Arius.

Le peuple d'Alexandrie était inconsolable de l'absence de son pasteur; il écrivit à l'empereur pour solliciter son rappel. Saint Antoine joignit ses instances à celles des fidèles; mais on ne put rien obtenir. Constantin répondit qu'il ne lui était pas

(11) On lit toutes les particularités que nous avons rapportées dans l'apologie de saint Athanase faite par lui-même, dans Socrate, Sozomène et Théodoret.

permis de mépriser le jugement d'un concile (12).

Ce prince mourut le 22 mai de l'année suivante, après avoir vécu soixante-trois ans et quelques mois, et en avoir régné trente-un. Il portait encore l'habit de néophyte, qu'il avait pris en recevant le baptême peu de temps auparavant. On lit dans Eusèbe, son historien, qu'un peuple innombrable offrit à Dieu de ferventes prières pour le repos de son âme (13). Il fut enterré dans le vestibule de l'église des Douze-Apôtres, qu'il avait fait bâtir à Constantinople pour servir de sépulture aux empereurs et aux patriarches (14). Il choisit ce lieu préférablement à tout autre, dit Eusèbe, « afin de mériter d'avoir part au » sacrifice mystique et aux saintes prières publi» ques. »

Aussitôt après sa mort, ses trois fils, Constantin, Constance et Constant partagèrent entre eux l'empire, suivant les dispositions qu'il en avait faites lui-même (15). Le premier, sous la domination duquel les Gaules se trouvaient, rétablit Athanase sur son siége. Il le renvoya à Alexandrie avec une lettre où il donnait de grands éloges à sa sainteté, et montrait beaucoup d'indignation contre ses ennemis. Le Saint passa par la Syrie, et arriva enfin dans son diocèse. Il fut reçu de son troupeau avec cette pompe et cette allégresse qui avaient coutume d'accompagner les triomphes d'un empereur.

Le rétablissement d'Athanase mortifia sensiblement les ariens; aussi firent-ils jouer de nouveaux ressorts pour le perdre. Ils mirent dans leurs intérêts Constance, qui avait eu l'Orient en partage, et lui représentèrent Athanase comme un esprit inquiet et turbulent, qui, depuis son retour, avait excité des séditions et commis des violences et des meurtres. Ils l'accusèrent encore d'avoir vendu à son profit les grains destinés à la nourriture des veuves et des ecclésiastiques qui habitaient les contrées où il ne venait point de blé. Ils formèrent les mêmes accusations auprès de Constantin et de Constant; mais leurs députés, loin de réussir à persuader ces deux princes, furent renvoyés avec mépris. Pour Constance, il se laissa séduire, et ajouta foi au dernier chef d'accusation. Il ne fut pas difficile au patriarche d'en démontrer la fausseté, et il n'eut autre chose à faire pour cela que de produire les attestations des évêques de Lybie, où il était marqué qu'ils avaient reçu la quantité ordinaire de froment. La calomnie découverte ne dissipa point les préjugés de Constance. Ce malheureux prince était gouverné par Eusèbe de Nicomédie et par d'autres ariens, qui lui inspiraient leurs propres sentiments, et qui l'amenèrent au point de leur permettre d'élire un nouveau patriarche d'Alexandrie.

La permission étant accordée, les hérétiques s'assemblèrent à Antioche sans délai; ils déposèrent Athanase, et élurent en sa place un prêtre égyptien de leur secte, nommé Piste. Ce mauvais prêtre, ainsi que l'évêque qui le sacra, avait été précédem-

(12) Saint Jérôme dit, *in Chron.* an. 338, que Constantin avait du penchant pour l'arianisme; mais saint Athanase et tous les autres auteurs, à l'exception de Lucifer de Cagliari, reconnaissaient qu'il professa toujours la foi de Nicée, que personne n'osa attaquer ouvertement tandis qu'il vécut. Arius et Eusèbe ne le trompèrent qu'en protestant qu'ils étaient orthodoxes, et dans la disposition de maintenir les décrets du concile de Nicée. Si quelquefois il lui arriva de persécuter saint Athanase, ce ne fut jamais pour la doctrine : on a vu les calomnies dont les ariens se servirent pour l'animer contre ce saint patriarche.

On objecte encore contre la catholicité de Constantin, que dans sa dernière maladie il fut baptisé par Eusèbe de Nicomédie. Mais on devrait faire attention qu'Eusèbe était un hypocrite qui dissimulait ses vrais sentiments; qu'il vivait au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise, et que le lieu où le prince reçut le baptême était de son diocèse. D'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'arianisme.

S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre et sincère, par le soin qu'il prit d'étendre et de faire fleurir le christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les lois pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la religion, par les saintes dispositions avec lesquelles il reçut le baptême et les autres sacrements. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnaissance et avec respect.

Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir contre saint Athanase, et d'accréditer, sans le vouloir, le parti des ariens, qui causa tant de maux et qui occasionna tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes, ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flatteurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux.

Ajoutons à tout ce que nous avons dit, que Constantin, avant sa mort, reconnut l'innocence de saint Athanase; il donna même un ordre pour qu'on le rappelât; mais cet ordre ne put être exécuté qu'après la mort de l'empereur, et qu'au milieu de l'année 338.

(13) *Innumerabilis populus unà cum sacerdotibus Dei, non sine gemitu ac lacrimis, pro imperatoris animâ preces offerebant Deo, gratissimum pio principi officium exhibentes. In hoc etiam Deus prolixam erga famulum suum benevolentiam declaravit; quippe, quod maximè ambierat, locum juxta apostolorum memoriam ei concesserit, ut anima illius tabernaculum apostolici nominis atque honoris consortio frueretur, divinisque cæremoniis ex mystico sacrificio et sanctarum precum communione potiri mereretur.* Euseb. vit. Constant. l. 4, c. 11, edit. Vales.

(14) Il avait aussi fait bâtir l'église de Sainte-Irène, pour servir de cathédrale.

(15) Constantin, l'aîné des trois frères, eut en partage la Bretagne, l'Espagne, les Gaules et tout ce qui est en deçà des Alpes. Constance eut la Thrace, l'Asie, l'Égypte et le reste de l'Orient. L'Italie, l'Afrique, la Grèce et l'Illyrie furent l'apanage de Constant.

ment condamné par saint Alexandre et par le concile de Nicée. Le pape Jules refusa de communiquer avec cet intrus, et toutes les églises catholiques lui dirent anathème; aussi ne put-il jamais prendre possession d'une dignité qu'il avait usurpée.

Athanase de son côté tint à Alexandrie un concile où se trouvèrent cent évêques. On y prit la défense de la foi, et on y reconnut l'innocence du patriarche. Les Pères écrivirent ensuite une lettre circulaire à tous les évêques, et l'envoyèrent nommément au pape Jules. Le Saint alla lui-même à Rome, où se tint, en l'année 341, un concile de cinquante évêques. Il y fut justifié et confirmé dans la possession de son siége; mais le long séjour que les circonstances l'obligèrent de faire dans cette ville donna aux ariens le temps de tout bouleverser en Orient.

Dans la même année 341, il y eut un synode à Antioche, à l'occasion de la dédicace de la grande église. On fit dans ce synode, composé d'évêques orthodoxes et hérétiques, vingt-cinq canons de discipline; mais les prélats orthodoxes ne furent pas plus tôt partis que les hérétiques y en ajoutèrent un vingt-sixième qui regardait évidemment saint Athanase. Il portait que si un évêque, déposé justement ou injustement dans un concile, retournait à son église sans avoir été réhabilité par un concile plus nombreux que celui qui avait prononcé la déposition, il ne pourrait plus espérer d'être rétabli, ni même d'être admis à se justifier. Ils élurent ensuite un certain Grégoire de Cappadoce, qu'ils placèrent par la force des armes sur le siége d'Alexandrie. La conduite de cet usurpateur répondit parfaitement à sa vocation.

Athanase, dont les jours n'étaient point en sûreté, se vit obligé de prendre la fuite; il se retira à Rome, où il passa trois ans, espérant toujours que Dieu aurait enfin pitié de lui et de son troupeau. En 345, l'empereur Constant l'invita à se rendre à Milan, et l'y reçut avec les plus grandes marques de vénération. Ce prince écrivit en même temps à son frère Constance, pour le prier de le seconder dans le projet qu'il avait d'assembler un concile général pour mettre fin aux troubles qui affligeaient l'Église.

L'ouverture de ce concile se fit au mois de mai de l'an 347, dans la ville de Sardique en Illyrie; il y vint des évêques de trente-cinq provinces, indépendamment des Orientaux (16). Saint Athanase, Marcel d'Ancyre, Asclépas de Gaze s'y trouvèrent aussi. Les eusébiens ou ariens, s'étant aperçus qu'ils ne seraient pas les maîtres, tinrent entre eux diverses assemblées sur la route, et convinrent, avant d'arriver à Sardique, de ne point se joindre aux évêques orthodoxes. Ce fut donc inutilement qu'on les invita à assister au concile. Ils alléguèrent pour raison de leur refus la présence d'Athanase et d'autres prétextes qui n'étaient pas moins frivoles. A la fin, voyant qu'on les menaçait d'user de rigueur s'ils différaient plus longtemps de comparaître et s'ils ne se justifiaient pas des accusations formées contre eux, ils s'enfuirent tous pendant la nuit et allèrent former un conciliabule à Philippopolis (17). Les Pères de Sardique reconnurent l'innocence d'Athanase, de Marcel d'Ancyre et d'Asclépas de Gaze; ils excommunièrent les principaux d'entre les eusébiens, ainsi que Grégoire de Cappadoce, et défendirent à tous les catholiques de communiquer avec eux (18). Ils envoyèrent en même temps deux députés vers Constance, afin de presser l'exécution de leurs décrets. L'empereur Constant écrivit aussi à ce prince de la manière la plus pressante; il le menaça même de lui déclarer la guerre s'il ne rétablissait promptement Athanase sur son siége, et s'il ne punissait ses calomniateurs.

Quatre mois après le concile de Sardique, mourut Grégoire de Cappadoce. Cet intrus, appuyé par les gouverneurs infectés comme lui de l'arianisme, avait exercé toutes sortes de cruautés contre les orthodoxes. Saint Potamon entre autres fut

(16) L'assemblée était composée de trois cents évêques de l'Occident, et de soixante-seize de l'Orient, selon Socrate et Sozomène. Saint Athanase en compte cent soixante-dix, sans y comprendre les eusébiens, qui étaient au nombre de quatre-vingts. Ce dernier calcul s'accorde avec le récit de Théodoret, qui en compte en tout trois cent trente (*).

On donne le titre de *général* au concile de Sardique, et le P. Alexandre a produit les preuves de son œcuménicité. Il n'est cependant regardé que comme une suite du concile de Nicée.

(17) Voyez Socrate et les fragments de saint Hilaire. On lit dans Cave que les eusébiens datèrent de Sardique les actes de leur assemblée : ils voulaient couvrir leurs intrigues du nom d'un concile respectable. Ils citent la lettre synodale des évêques qui étaient restés à Sardique, quoiqu'ils eussent quitté cette ville avant que la lettre en question eût été écrite. C'est un fait dont tous les historiens conviennent.

(18) Le concile de Sardique publia aussi des canons de discipline. Il y est dit, *can.* 3, 4, 7, qu'il était permis à un évêque déposé dans sa province, d'en appeler à l'évêque de Rome, que le pape avait le droit d'examiner ou de ne pas examiner l'affaire de nouveau, selon qu'il le jugerait à propos; qu'il pouvait députer sur les lieux des évêques de la province, ou même envoyer des commissaires de Rome pour prononcer définitivement. Au reste, c'était moins là une loi nouvelle que la confirmation de ce qui avait été établi dès les premiers temps. Nous en avons une preuve dans l'appel que saint Athanase avait précédemment interjeté au pape Jules, sans que les eusébiens ses ennemis réclamassent contre cette sorte de procédure.

(*) Théodoret compte en tout deux cent cinquante évêques.

battu avec tant d'inhumanité qu'il en perdit la vie.

Cette circonstance de la mort de Grégoire facilita le retour d'Athanase. Constance n'avait plus de prétexte pour l'empêcher ou même le différer; il était d'ailleurs engagé dans une guerre malheureuse contre les Perses, et il lui importait beaucoup de ne pas se brouiller avec son frère dans une conjoncture aussi critique. Il écrivit donc par trois fois au saint patriarche, pour lui marquer le désir qu'il avait de le voir de retour à Alexandrie. Athanase alla prendre congé de l'empereur Constant qui était alors dans les Gaules; de là il se rendit à Rome pour dire adieu à l'évêque et à l'église de cette ville. Ayant satisfait à ces différents devoirs, il ne pensa plus qu'à partir pour l'Égypte : il prit sa route par Antioche. Constance, qui y était alors, le reçut d'une manière fort gracieuse et l'assura de son amitié. Il ne lui demanda qu'une chose, qui fut d'accorder aux ariens une église dans la ville d'Alexandrie. Le Saint répondit qu'en ce cas-là on devait aussi en accorder une aux catholiques d'Antioche qui étaient attachés à Eustathe. Une telle réponse déconcerta les ariens, et l'empereur n'insista pas davantage sur cet article. Il donna les ordres nécessaires pour qu'Athanase fût bien reçu par les gouverneurs d'Égypte. Tout semblait annoncer qu'il était parfaitement réconcilié avec lui, et l'on n'en douta pas lorsqu'on le vit procurer son rétablissement, même après la mort de Constance, qui fut assassiné dans les Gaules par Magnence, au mois de janvier de l'année 350.

Athanase était à peine rentré dans son église qu'il assembla un concile à Alexandrie. On y confirma les décrets de celui de Sardique. Saint Maxime fit la même chose dans un synode nombreux qui se tint à Jérusalem. Plusieurs évêques ariens rétractèrent en cette occasion les calomnies qu'ils avaient avancées contre le saint patriarche, et abjurèrent publiquement l'hérésie. De ce nombre furent Ursace et Valence; mais ils retournèrent ensuite à l'arianisme.

En même temps que Magnence se rendait maître de l'Italie, des Gaules et de l'Afrique, Vétrannion s'emparait de la Pannonie. Constance s'avança dans l'Occident pour combattre les usurpateurs, qui ne purent tenir longtemps. Un stratagème mit la personne de Vétrannion entre ses mains, et il défit Magnence auprès de Murse en Pannonie. Ce dernier s'étant lui-même donné la mort, son parti se dissipa, et la paix fut rétablie dans l'Occident.

Constance étant à Sirmium en 351, il s'y tint un concile, qui fut principalement composé d'évêques orientaux, ariens pour la plupart. On y excommunia Photin, et on y prononça une sentence de déposition contre lui, parce qu'il renouvelait l'hérésie de Sabellius, et qu'il enseignait que Jésus-Christ était un pur homme. Ce Photin gouvernait l'église de Sirmium, et avait déjà été condamné dans deux synodes à Milan. L'empereur l'envoya en exil. On dressa dans le concile une formule de foi, qui communément est regardée comme orthodoxe. On l'appelle *la première formule de Sirmium*.

Le zèle actif d'Athanase causait toujours aux ariens de vives alarmes; ils craignaient qu'à la fin il n'entraînât la ruine de leur parti. Ils essayèrent donc de prévenir le crédule empereur contre lui, et malheureusement ils ne réussirent que trop. Constance oublia l'amitié qu'il avait jurée au patriarche d'Alexandrie, et il redevint son persécuteur dès qu'il se vit maître de tout l'empire. Il le fit condamner dans deux synodes, dont l'un se tint à Arles en 353, et l'autre à Milan, deux ans après. Il n'avait pas rougi de se porter lui-même pour son accusateur. Sa haine ne fut point encore satisfaite; il bannit saint Eusèbe de Verceil, saint Denys de Milan, saint Paulin de Trèves et plusieurs autres évêques catholiques qui refusèrent de souscrire à la condamnation d'Athanase : ensuite il députa un de ses chambellans à Rome, afin d'y obtenir l'approbation de tout ce qui venait d'être fait.

Libère, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, refusa généreusement ce qu'on lui demandait, et ne fut ébranlé ni par les promesses ni par les menaces. Non-seulement il ne voulut pas recevoir les présents qu'on lui avait apportés, mais, ayant appris qu'on les avait déposés en forme d'offrande dans la basilique du prince des apôtres, il les en fit aussitôt retirer. L'empereur, irrité d'une conduite aussi hardie, donna des ordres pour que l'on conduisît Libère à Milan sous bonne escorte. Il eut avec lui une conférence dont il ne dut pas être content (19). Le pape dit qu'Athanase avait été déclaré innocent à Sardique; que ses ennemis y avaient été reconnus pour calomniateurs; qu'il y avait par conséquent de l'injustice à condamner un homme qui n'avait pu être convaincu juridiquement d'aucun crime. Constance n'eut rien à répondre; il se contenta de dire à Libère qu'il lui accordait trois jours, et que si, ce terme expiré, il ne souscrivait à la condamnation d'Athanase, il l'exilerait à Bérée dans la Thrace. Il eut encore recours aux présents pour le gagner, et il lui envoya cinq cents pièces d'or. Le pape les refusa, en répondant qu'il fallait les distribuer aux flatteurs du prince. Il refusa aussi

(19) Cette conférence est rapportée par Théodoret.

un présent qui lui fut envoyé par l'impératrice, en disant à celui qui l'apportait, qu'il devait apprendre à croire en Jésus-Christ, et non point à persécuter l'Église de Dieu. Les trois jours expirés, il partit pour le lieu de son exil. Ce fut en 356.

L'empereur alla à Rome en 357 pour y célébrer la douzième année de son règne. Les dames romaines, profitant de cette occasion, lui demandèrent le rappel de leur pasteur. Il répondit qu'il n'y consentirait qu'autant que Libère entrerait dans les sentiments des évêques qui étaient pour lors à la cour.

Ce fut vers ce temps-là que Libère commença à se démentir. La rigueur de son exil ébranla sa constance. Les entretiens qu'il eut avec Démophile de Bérée et Fortunatien d'Aquilée, dont l'un était arien et l'autre politique, achevèrent de le perdre. Séduit par une apparence d'accommodement qui ne pouvait que scandaliser l'Église, il signa la condamnation d'Athanase, et la formule de foi que les ariens avaient dressée à Sirmium, sans cependant y insérer leur hérésie en termes formels. Il écrivit ensuite aux Orientaux qu'il avait reçu la vraie foi catholique que plusieurs évêques avaient approuvée à Sirmium (20).

Ainsi tomba le pape Libère, qui avait si généreusement pris la défense de la foi et de ceux qui étaient persécutés pour elle. Sa chute est un terrible exemple de la fragilité humaine : mais si Libère tomba comme saint Pierre, il se releva aussi bientôt à son exemple, et répara promptement le scandale qu'il avait donné. Il n'eut pas plus tôt été remis en possession de son siége, qu'il se déclara ouvertement pour la justice et la vérité; et lorsque les Pères du concile de Rimini eurent été séduits par les ariens, il écarta par son zèle les malheurs dont l'Église catholique était ménacée (21).

Ce fut en 359 que s'assembla le fameux concile de Rimini. Les évêques ariens y prévalurent à la fin, et firent adopter par tous les Pères une formule de foi où n'était pas le mot *consubstantiel;* mais les prélats orthodoxes, ayant vu l'hérésie tirer avantage de leur souscription, se reprochèrent avec amertume la faiblesse qu'ils avaient eue de la donner. Ils se relevèrent d'autant plus aisément de leur chute, qu'ils ne perdirent jamais la pureté de la foi, et qu'ils étaient uniquement tombés, ou pour avoir manqué de courage, ou pour n'avoir pas bien pénétré les artifices des ariens.

Il est temps de revenir aux persécutions qui furent suscitées à saint Athanase. L'empereur ne se contenta pas de bannir les évêques qui prenaient sa défense, il condamna aussi à des peines rigoureuses les officiers et les magistrats qui paraissaient attachés au saint patriarche et qui refusaient de communiquer avec les ariens.

Tandis que Constance remplissait l'Occident de confusion, et qu'il y exerçait une puissance tyrannique, Athanase gémissait à Alexandrie sur les maux de l'Église, et adressait à Dieu de ferventes prières pour la conservation de la foi : mais on ne le laissa pas tranquille. Le duc Syrien eut ordre de le persécuter lui et son clergé. Deux notaires arrivèrent en même temps à Alexandrie. Constance les

(20) Libère scandalisa l'Église par sa chute; mais il ne tomba point dans l'hérésie. Ceci mérite quelques observations.

Il y a eu trois formules de Sirmium. La première, qui est de l'an 351, fut faite contre Photin. Elle était conçue en termes orthodoxes, quoique le mot *consubstantiel* ne s'y trouvât pas. Elle fut l'ouvrage des évêques orientaux, qui composèrent seuls le concile, l'Occident, excepté la Pannonie, étant alors soumis au tyran Magnence.

La seconde eut pour auteurs Valens, Ursace et Germinius, qui la rédigèrent en 357, lorsque Constance fut revenu de Rome à Sirmium. Elle renfermait tout le venin de l'arianisme. Il y était défendu de dire que Jésus-Christ était *de la même substance* que le Père, ou qu'il lui *était semblable en substance.* On condamnait par-là les catholiques qui tenaient pour l'*unité,* et les semi-ariens qui admettaient la *similitude* de substance. Les ariens rigides, que l'on nommait aussi eunomiens, d'Eunomius leur chef, niaient l'une et l'autre. Cette formule fut souscrite par Potamius de Lisbonne, et par Osius de Cordoue. Ce dernier, qui avait jusque-là combattu généreusement pour la foi, se laissa vaincre par les tortures, et eut aussi le malheur de tomber dans l'arianisme. Nous apprenons de saint Athanase qu'il reconnut sa faute, et qu'il mourut pénitent en Espagne.

La troisième formule de Sirmium fut publiée par les semiariens en 359, deux ans après la chute de Libère.

Il ne s'agit donc plus que de savoir si ce pape souscrivit la première ou la seconde formule. Or, il ne paraît pas possible qu'il ait souscrit la seconde; elle n'eut pour auteurs qu'un très-petit nombre d'évêques occidentaux, qui en furent si honteux, qu'ils la laissèrent tomber aussitôt dans l'oubli. D'ailleurs saint Hilaire rapporte, *fragm.* 6, p. 1337, que Libère souscrivit la confession de foi dressée par vingt-deux évêques, du nombre desquels était Démophile; ce qui ne peut convenir qu'à la première. Aussi Libère, dans sa lettre aux évêques orientaux, leur disait-il qu'il avait signé leur confession de foi, ou celle qu'ils avaient faite, et qui lui avait été présentée par Démophile; il lui donnait de plus l'épithète de *catholique.* Toutes ces circonstances, si nous ne nous trompons, forment une preuve solide, et l'on doit conclure de leur réunion que le pape Libère souscrivit la première formule de Sirmium.

Sozomène ajoute, l. 4, c. 15, que quand ce pape fut revenu à Rome, il anathématisa tous ceux qui ne reconnaissaient pas que le Fils était *semblable* au Père, *en toutes choses,* c'est-à-dire qu'il anathématisa la seconde formule de Sirmium. Est-il croyable qu'il l'eût souscrite si peu de temps auparavant?

(21) Théodoret, *Hist.* l. 2, c. 17.

y avait envoyés pour voir s'il était obéi. On essaya de persuader au Saint de quitter la ville; mais il répondit que l'empereur l'ayant rétabli sur son siége, il ne l'abandonnerait que quand il y serait forcé par le même prince, et jamais avant qu'on lui eût signifié un ordre exprès de sa part. Il ajouta cependant qu'il sortirait d'Alexandrie, si le duc Syrien ou le préfet Maxime lui donnaient un tel ordre par écrit. Aucun des deux ne l'ayant voulu faire, les choses en restèrent là pour le moment. Syrien, convaincu de la justice de ses raisons, lui promit de ne pas l'inquiéter, et de laisser au peuple la liberté de faire ses assemblées de religion. Cette promesse fut même confirmée par un serment; mais le duc ne rougit pas de la violer vingt-trois jours après.

Les fidèles assemblés dans l'église de Saint-Théonas allaient y passer la nuit en prières, à l'occasion d'une fête qui devait se célébrer le lendemain. Ils s'y virent tout-à-coup investis par une nombreuse troupe de gens de guerre, à la tête desquels était Syrien. Les portes de l'église ayant été forcées, les soldats y entrèrent et y commirent des désordres horribles. Athanase resta sur son siége, fortement résolu de ne point abandonner son troupeau. En même temps il ordonna à un diacre de chanter le psaume 135, tandis que le peuple répéterait à la fin de chaque verset : *car sa miséricorde est éternelle*. Il dit ensuite aux fidèles de se retirer dans leurs maisons, protestant qu'il ne sortirait que le dernier. Lorsque le plus grand nombre fut sorti, les clercs et les moines qui étaient restés auprès de lui le forcèrent de les suivre et de se mettre au milieu d'eux; par-là, il échappa à la vigilance et à la fureur des gardes qui cherchaient à s'assurer de sa personne (22).

La première chose que firent les ariens fut de placer sur le siége d'Alexandrie une personne dévouée à leur parti. Ils choisirent un certain George, homme de basse extraction et d'un caractère féroce. Cet intrus marcha sur les traces de Grégoire, dont nous avons parlé plus haut, et ne servit que trop fidèlement la haine des ariens contre les catholiques.

Cependant Athanase se retira dans les déserts d'Égypte; mais on ne lui permit pas de jouir longtemps de la compagnie des solitaires qui les habitaient. Ses ennemis mirent sa tête à prix. Des soldats furent chargés de faire partout des perquisitions pour le découvrir. On eut beau maltraiter les moines, ils furent fermes, et donnèrent à entendre qu'ils souffriraient plutôt la mort que de déceler le lieu où Athanase était caché. Quelque agréable que fût au patriarche la compagnie de ces saints hôtes, il résolut de les quitter, afin de ne pas les exposer à de plus rudes souffrances. Il se retira donc dans un lieu plus solitaire, où il pouvait à peine respirer. La seule personne qu'il vit était un fidèle qui lui apportait ses lettres et les choses dont il avait besoin pour subsister; encore ce fidèle courait-il de grands dangers, tant les recherches des ariens étaient opiniâtres (23).

La persécution se ralentit un peu par la mort de l'empereur Constance, qui arriva le 3 novembre 361. On détestera à jamais la mémoire de ce prince, qui à un caractère faible, léger, inconstant, dissimulé, joignit un attachement opiniâtre à l'hérésie et une cruauté qui le porta à maltraiter si indignement les catholiques, et à tremper ses mains dans le sang de ses proches.

L'année suivante mourut George, cet usurpateur du siége d'Alexandrie. Les païens le massacrèrent à cause de ses cruautés. Ainsi Athanase se vit délivré de ses principaux ennemis.

Julien, successeur de Constance, permit à tous les évêques exilés de retourner chacun à leur siége. Ce n'était pas qu'il fût bien intentionné pour eux; il voulait, par leur rétablissement, augmenter les divisions qui déchiraient l'Église, et empêcher les chrétiens de se réunir contre lui. Il voulait encore flétrir la mémoire de Constance, en le faisant passer pour un tyran et un persécuteur.

La plupart des évêques orthodoxes profitèrent de la permission que Julien avait accordée, et saint Athanase revint à Alexandrie, après une absence de plus de six ans : ce fut au mois d'août de l'année 362. Son entrée dans la ville fut une espèce de triomphe. Les ariens confondus se virent en peu de temps chassés de toutes les églises qu'ils possédaient.

Pour rétablir la foi dans toute sa pureté, saint Athanase convoqua la même année un concile à Alexandrie. Entre les évêques qui y assistèrent, on compte saint Eusèbe de Verceil, qui revenait de la Thébaïde, où il avait été banni; saint Astère de Pétra, etc. On y condamna ceux qui niaient la divinité du Saint-Esprit, et on y arrêta que les auteurs de l'hérésie arienne seraient déposés, et que dans le cas où ils se repentiraient, on ne les recevrait qu'à la

(22) Ce que nous venons de dire est tiré de saint Athanase. Voyez son *Apologie pour sa fuite*, et son *Histoire des ariens*.

(23) On lit dans Rufin que saint Athanase vécut plusieurs années caché dans le fond d'un puits : mais ceci paraît être une fable. Si ce fait eût été vrai, saint Grégoire de Nazianze et saint Athanase lui-même n'auraient pas manqué d'en parler.

communion laïque. On décida aussi que les évêques qui s'étaient laissé séduire pour quelque temps, tels que les Pères de Rimini, conserveraient leurs siéges, pourvu toutefois qu'ils donnassent des preuves de leur repentir et de leur changement. Cette décision fut adoptée dans la Macédoine, l'Achaïe, l'Espagne, les Gaules, etc., et fut même approuvée par l'Église romaine (24). Le pape Libère ordonna qu'on suivît cette discipline en Italie. Nous avons encore la lettre qu'il écrivit alors aux évêques orthodoxes de ce pays. Il les y exhorte à se conformer à ce qui avait été réglé sur ce sujet dans l'Achaïe et l'Égypte, et à exercer leur zèle contre ceux qui étaient tombés, en sorte cependant qu'ils eussent égard à la vivacité du repentir que les coupables témoigneraient (25).

Mais quelque sage que fût la décision du concile d'Alexandrie, elle n'eut point une approbation universelle. Lucifer de Cagliari (26) et quelques autres évêques traitèrent de lâcheté la conduite pleine de douceur que l'on y prescrivait envers les coupables. Ils soutenaient que ceux qui étaient tombés à Rimini ne pouvaient, malgré leur repentir, être reçus à la communion parmi les évêques, ou même parmi les prêtres. Une rigueur aussi contraire à l'esprit de l'Évangile excita l'indignation publique et fut condamnée par toute l'Église.

Quelque temps après, Athanase se vit exposé à de nouvelles épreuves de la part de Julien. Ce prince avait enfin levé le masque, et il ne déguisait plus ses sentiments par rapport au paganisme. Les prêtres des idoles d'Alexandrie se plaignirent à lui de l'efficacité des moyens que le patriarche employait contre leurs superstitions, et ils ajoutèrent que, s'il restait plus longtemps dans la ville, on y verrait bientôt les dieux sans aucun adorateur. Leurs plaintes furent écoutées favorablement. L'empereur répondit qu'en permettant aux chrétiens, qu'il appelait *Galiléens* par dérision, de revenir dans leur pays, il ne leur avait point accordé le droit de rentrer dans leurs églises; qu'Athanase en particulier n'aurait pas dû porter la témérité si loin que les autres, lui surtout qui avait été exilé par plusieurs empereurs. Il lui fit donc signifier de sortir de la ville, aussitôt l'ordre reçu, et cela sous peine d'être

(24) *Conc.* t. VII, p. 75 et 680.

(25) Saint Hilaire, *fragm.* 12, p. 1357; Constant, *ep. Decret.* 13, p. 448.

(26) Lucifer, évêque de Cagliari, métropole de Sardaigne, se distingua par son détachement du monde et par son zèle contre l'arianisme. Il prit avec chaleur la défense de saint Athanase au concile tenu à Milan en 355, et même dans le palais de l'empereur Constance, ce qui le fit exiler à Germanicie, en Syrie. Cette ville avait alors pour évêque Eudoxe, l'un des principaux chefs de l'hérésie régnante. Quelque temps après, Lucifer fut transféré à Eleuthéropolis, en Palestine, qui avait aussi un évêque arien, nommé Eutychius.

Ce fut là qu'il écrivit son premier livre contre Constance. Il eut la bardiesse de le lui envoyer, et même de s'en avouer l'auteur en présence de Florentius, grand-maître du palais, qui avait ordre de le questionner sur ce sujet. Non content d'y montrer à l'empereur qu'il ne devait pas se mêler des affaires ecclésiastiques, il l'y comparait encore au plus cruel des tyrans. Ce premier livre fut suivi d'un second, où se trouvait l'apologie de saint Athanase. Constance, vivement piqué, bannit Lucifer dans la Thébaïde, en Égypte, et il y resta jusqu'à la mort du prince.

Lucifer publia encore les ouvrages suivants : 1° le livre *contre les Rois apostats*, où il montrait que les plus détestables tyrans jouissaient souvent des prospérités temporelles; il ajoutait que c'était la jouissance de ces prospérités qui avait fait croire à Constance qu'il était favorisé du ciel. 2° Les livres intitulés : *Il ne faut point épargner les pécheurs; on ne doit point communiquer avec les hérétiques; nous devons mourir pour le Fils de Dieu.* Tous les ouvrages de Lucifer sont écrits avec beaucoup d'aigreur; et malgré les éloges que quelques Pères ont donnés à ses livres contre Constance, parce qu'ils ne faisaient attention qu'au zèle de l'auteur pour la pureté de la foi, on ne peut disconvenir que ses expressions ne sont ni assez mesurées, ni assez respectueuses. On ne doit jamais manquer à son souverain, quelque abus qu'il fasse de son autorité.

L'évêque de Cagliari ternit l'éclat de ses triomphes sur l'arianisme, par le scandale d'un malheureux schisme auquel il donna naissance. En revenant du lieu de son exil, il passa par Antioche avec saint Eusèbe de Verceil. Saint Mélèce avait été élu patriarche de cette ville après la mort de saint Eustathe. Son élection s'était faite selon toutes les règles; elle fut cependant désapprouvée par quelques catholiques, parce que les ariens y avaient concouru. Ces catholiques refusèrent de communiquer avec saint Mélèce, et prirent le nom d'*eustathiens*, de saint Eustathe, auquel ils étaient restés attachés durant son exil.

Lucifer, en arrivant à Antioche, se mit à la tête des eustathiens, et ordonna Paulin évêque de cette ville. Saint Eusèbe de Verceil ayant désapprouvé cette ordination, Lucifer ne voulut point communiquer avec lui, et par-là il devint l'auteur d'un schisme dont les suites furent très-funestes.

Outre ce schisme, il en causa encore un autre, dont les conséquences allèrent bien plus loin. Il refusa opiniâtrément de communiquer non-seulement avec les Pères de Rimini, qui, après leur repentir, avaient été conservés dans leurs siéges, mais même avec ceux qui les recevaient à la communion, c'est-à-dire, avec le pape et avec toute l'Église. Il se fit un assez grand nombre de partisans à Antioche, en Égypte, en Palestine, en Italie, et surtout en Sardaigne et en Espagne. Il survécut de neuf ans à son retour à Cagliari. On croit qu'il persista toujours dans son opiniâtreté. Il mourut en 371 (*), selon la chronique de saint Jérôme. Les anciens auteurs ne lui reprochant que son schisme, on ne doit point lui imputer les maximes hétérodoxes que Théodoret attribue à ses sectateurs. Ceux-ci en auront été les inventeurs.

Voyez Théodoret, *Hist.* l. 3, c. 1; saint Jérôme, *Dial. adv. Luciferium*; saint Ambroise, *de obitu Satyri*, p. 316; Socrate, *Hist.* l. 3, c. 9; Sozomène, *Hist.* l. 5, c. 13; et parmi les modernes, Tillemont, t. VII, p. 514; Ceillier, t. V, p. 384, etc.

(*) Ou en 370.

sévèrement puni; il arrêta même sa mort, et un de ses officiers fut chargé de l'exécution de cet arrêt.

Lorsque les ordres du prince furent arrivés à Alexandrie, la douleur et la consternation s'emparèrent de tous les fidèles. Athanase les consola, et leur dit de mettre en Dieu leur confiance, les assurant que l'orage passerait bientôt; ayant ensuite recommandé son troupeau à ses amis, il s'embarqua sur le Nil pour aller dans la Thébaïde.

L'officier qui avait ordre de le mettre à mort n'eut pas plus tôt été informé de sa fuite, qu'il le poursuivit avec ardeur. Le Saint fut averti à temps du danger. Ceux qui l'accompagnaient lui conseillèrent de s'enfoncer dans les déserts; mais il n'en voulut rien faire : il ordonna même qu'on le ramenât vers Alexandrie, en disant : « Montrons que celui qui » nous protége est plus puissant que celui qui nous » persécute. » L'officier, les ayant joints sans les connaître, leur demanda s'ils n'avaient point vu Athanase. « Il n'est pas loin d'ici, répondirent-ils, » et pour peu que vous vous hâtiez, vous ne tarderez » pas à l'atteindre. » L'officier continua sa route, pendant qu'Athanase se rendit à Alexandrie, où il demeura quelque temps caché.

Julien ayant donné de nouveaux ordres pour qu'on le mît à mort, il se retira dans les déserts de la Thébaïde. Il s'y voyait souvent obligé de changer de demeure pour échapper aux perquisitions de ses ennemis. Il était à Antinoé lorsque saint Théodore de Tabenne et saint Pammon, tous deux abbés solitaires, vinrent lui rendre visite. Ils le consolèrent, en lui assurant que ses peines allaient finir. Ils lui racontèrent ensuite comment Dieu leur avait révélé la mort de Julien. Ils ajoutèrent encore qu'ils avaient appris par la même voie que Julien aurait pour successeur un prince religieux, mais que son règne serait fort court.

Ce prince était Jovien. Il refusa d'accepter l'empire qu'on lui offrait, jusqu'à ce que l'armée se fût déclarée pour la religion chrétienne. A peine eut-il été placé sur le trône impérial, qu'il révoqua la sentence de bannissement portée contre Athanase. Il lui écrivit en même temps une lettre, où, après avoir donné de justes louanges à sa fermeté et à ses autres vertus, il le priait instamment de venir reprendre le gouvernement de son église.

Athanase n'avait point attendu les ordres de l'empereur pour quitter sa retraite; il en était sorti immédiatement après la mort de Julien, et il était revenu à Alexandrie. Son arrivée imprévue avait causé autant de joie que de surprise. Son premier soin, quand il se vit rendu à son troupeau, fut de reprendre ses fonctions ordinaires. L'empereur le connaissant pour un des plus zélés défenseurs de l'orthodoxie, lui écrivit une seconde lettre, dans laquelle il le priait de lui envoyer une exposition de la vraie foi, et de lui tracer le plan de conduite qu'il devait suivre par rapport aux affaires de l'Église. Athanase ne voulut répondre qu'après avoir conféré avec de savants évêques, qu'il fit assembler pour cet effet. Sa réponse portait qu'il fallait s'attacher à la foi de Nicée, qui était celle des apôtres, qui avait été prêchée dans les siècles suivants, et qui était encore la foi de tout le monde chrétien, à l'exception d'un » petit nombre de personnes qui avaient embrassé » les sentiments d'Arius (27). »

Les ariens firent d'inutiles efforts pour noircir Athanase dans l'esprit de l'empereur : ils ne retirèrent que de la confusion de leurs calomnies. Jovien eut envie de voir le saint patriarche, dont il avait conçu une haute idée; il le manda donc à Antioche, où la cour était alors, et il lui donna mille marques d'estime et d'amitié. Athanase, ayant satisfait au désir et aux consultations du prince, partit d'Antioche et se hâta de retourner à Alexandrie.

Jovien étant mort le 17 février 364, après un règne de huit mois, Valentinien lui succéda à l'empire. Comme il voulait faire sa résidence dans l'Occident, il partagea ses états avec son frère Valens, et lui donna l'Orient à gouverner. Ce dernier, qui avait toujours eu du penchant pour l'arianisme, ne tarda pas à manifester ses sentiments. Ayant reçu le baptême, en 367, des mains d'Eudoxe, évêque des ariens de Constantinople, il publia un édit par lequel il bannissait tous les évêques que Constance avait privés de leurs siéges.

A la nouvelle de l'édit, le peuple d'Alexandrie s'assembla en tumulte pour demander au gouverneur de la province qu'on lui laissât son évêque. Le gouverneur promit d'en écrire à Valens, et les esprits se calmèrent. Athanase, voyant la sédition apaisée, s'enfuit secrètement de la ville pour se retirer à la campagne, et il s'y cacha durant quatre mois dans le caveau où son père avait été enterré. La nuit suivante, le gouverneur et le général des troupes s'emparèrent de l'église, où il faisait ordinairement ses

(27) On voit que dans le court espace de temps où il fut permis à l'Église d'assembler des conciles, il y en eut un grand nombre, tant en France, en Espagne et à Rome, qu'en Dalmatie, en Dardanie, en Macédoine, en Épire, en Grèce, en Crète, en Sicile, en Chypre, en Lycie, en Isaurie, en Égypte, en Arabie; et tous ces conciles adhérèrent aux décrets de Nicée. Saint Athanase n'exagérait donc pas en parlant, comme il le faisait, du consentement universel des églises dans la profession de la doctrine catholique.

fonctions. Ils l'y cherchèrent inutilement; sa retraite l'avait dérobé à leur poursuite. C'était la cinquième fois qu'on l'obligeait à quitter son siége.

Dès que le peuple sut le départ du saint patriarche, il en témoigna sa douleur par ses cris et par ses larmes. Tous s'adressèrent au gouverneur, et le prièrent de ménager le retour de leur évêque. Valens, informé de tout ce qui se passait, craignit qu'il ne s'élevât quelque sédition; il prit donc le parti d'accorder aux habitants d'Alexandrie ce qu'ils lui demandaient avec tant de chaleur. En conséquence, il manda qu'Athanase pouvait demeurer en paix à Alexandrie, et qu'on ne le troublerait point dans la possession des églises (28).

Le détail des autres actions de saint Athanase nous est inconnu. Nous ne savons plus de lui autre chose, sinon qu'en 369 il assembla à Alexandrie un concile, au nom duquel il écrivit aux évêques d'Afrique de ne pas se laisser surprendre par ceux qui préféraient les décrets du concile de Rimini à ceux du concile de Nicée.

Mais ce serait peu connaître le saint patriarche d'Alexandrie, que de s'en tenir à ces traits éclatants qui ont fait de lui un des principaux héros du christianisme. Sa vie privée doit aussi fixer notre admiration. « Il était, dit saint Grégoire de Nazianze (29), » d'une humilité si profonde, que personne ne portait cette vertu plus loin que lui. Doux et affable, » il n'y avait personne qui n'eût auprès de lui un » accès facile. Il joignait à une bonté inaltérable » une tendre compassion pour les malheureux. Ses » discours avaient je ne sais quoi d'aimable qui captivait tous les cœurs; mais ils faisaient encore » moins d'impression que sa manière de vivre. Ses » réprimandes étaient sans amertume, et ses louanges servaient de leçon; il savait si bien mesurer » les unes et les autres, qu'il reprenait avec la tendresse d'un père, et louait avec la gravité d'un » maître. Il était tout à la fois indulgent sans faiblesse, et ferme sans dureté. Tous lisaient leur » devoir dans sa conduite; et quand il parlait, ses » discours avaient tant d'efficace, qu'il n'était presque jamais obligé de recourir aux voies de rigueur. » Les personnes de tout état trouvaient en lui de » quoi admirer et de quoi imiter. Il était fervent et » assidu à la prière, austère dans les jeûnes, infatigable dans les veilles et dans le chant des psaumes, » plein de charité pour les pauvres, condescendant » pour les petits, intrépide lorsqu'il s'agissait de s'opposer aux injustices des grands. » Il avait, selon le même auteur, le talent de persuader ceux qui étaient d'un sentiment contraire au sien, à moins qu'ils ne fussent endurcis dans le mal, et alors ceux qui ne se laissaient pas gagner ressentaient une vénération secrète pour sa personne. Quant à ses persécuteurs, ils trouvaient en lui une âme inflexible et supérieure à toutes les considérations humaines. Semblable à un roc, rien n'était capable de le faire fléchir en faveur de l'injustice.

Athanase, après avoir soutenu de rudes combats et remporté de glorieuses victoires sur les ennemis de la foi, passa à une meilleure vie, le 2 mai 373 (30). Il gouverna quarante-six ans l'église d'Alexandrie (31).

(28) On est surpris et effrayé de toutes les scènes horribles que présente l'histoire de l'arianisme. L'impiété, l'hypocrisie, la dissimulation, la malice, la perfidie des ariens paraîtraient incroyables, si elles n'étaient appuyées sur le témoignage de tous les historiens du temps, et de saint Athanase lui-même.

Les faits dont il s'agit étaient notoires, ils se passaient à la face de tout l'univers, ils étaient consignés dans les synodes des ariens : aussi saint Athanase les inséra-t-il dans son apologie, faite pour devenir publique, avec toutes les circonstances odieuses qui les accompagnaient, sans craindre que l'on s'inscrivît en faux contre tout ce qu'il avançait.

L'arianisme, timide dans ses commencements, mit en œuvre la souplesse et l'artifice. Soutenu par la puissance impériale, il s'enhardit, et ne connut plus de bornes dans ses orgueilleuses prétentions. Il semblait menacer l'Église d'une destruction entière; mais il ne réussit point, parce que celui qui a fondé cette Église lui a promis que *les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle.*

La foi en la divinité de Jésus-Christ avait armé le bras des persécuteurs pendant plus de 300 ans, et elle avait tenu ferme contre les assauts des plus redoutables tyrans. Les souffrances ne faisaient même que multiplier le nombre des fidèles. Le sang des martyrs était comme une semence féconde qui produisait de nouveaux chrétiens; et cette nouvelle race, en se reproduisant sans cesse, remplissait toutes les provinces de l'empire.

La conversion des empereurs rendit la paix à l'Église, mais le démon ne resta pas tranquille. La chute de l'idolâtrie donna de nouveaux degrés à sa malice et à sa jalousie. Il eut recours à d'autres moyens; il tourna ses armes contre le sein même de l'Église. De tous les instruments qu'il choisit parmi les hommes pour le seconder, aucun ne le servit mieux qu'Arius. Il inventa une hérésie qui sapait le christianisme par ses fondements. En effet, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, toute l'économie de notre sainte religion croulait, et son origine n'était pas divine. Mais Dieu, qui veille à la garde de son Église, suscita des pasteurs zélés, qu'il anima de son esprit et auxquels il inspira le courage de défendre la foi contre ses plus ardents persécuteurs. De ce nombre fut saint Athanase, qui se distingua même entre tous les autres, et qui mérita une couronne égale à celle des plus glorieux martyrs.

(29) *Or.* 21, p. 378.

(30) Cette date est appuyée sur l'autorité de la chronique orientale des Cophtes, ainsi que sur celle de saint Protère et de saint Jérôme. Socrate s'est donc trompé en mettant la mort de saint Athanase en 371.

(31) Les Grecs honorent saint Athanase le 2 mai, jour au-

Voici de quelle manière sa mort est décrite par saint Grégoire de Nazianze. « Il termina sa vie dans » un âge fort avancé, pour aller se réunir à ses pères, » aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, aux » martyrs, à l'exemple desquels il avait généreuse- » ment combattu pour la vérité. Je dirai, pour ren- » fermer son épitaphe en peu de mots, qu'il sortit » de cette vie mortelle avec beaucoup plus d'hon- » neur et de gloire qu'il n'en avait reçu à Alexan- » drie, lorsqu'après ses différents exils, il y rentra » de la manière la plus triomphante. Qui ne sait en » effet que tous les gens de bien pleurèrent amère- » ment sa mort, et que la mémoire de son nom est » restée profondément gravée dans leurs cœurs?.... » Puisse-t-il du haut du ciel abaisser sur moi ses » regards, me favoriser, m'assister dans le gouver- » nement de mon troupeau, conserver dans mon » église le dépôt de la vraie foi! Et si, pour les pé- » chés du monde, nous devons éprouver les ravages » de l'hérésie, puisse-t-il nous délivrer de ces maux, » et nous obtenir par son intercession la grâce de » jouir avec lui de la vue de Dieu (32). »

Si l'on joint les vertus que saint Athanase pratiqua dans la vie privée, à cet héroïsme de courage, de patience et de zèle qui ne se démentit jamais au milieu des plus horribles persécutions, on ne s'étonnera point du respect que tous les siècles ont eu pour sa mémoire. L'Église le révère d'autant plus, qu'il continue encore de l'instruire et de l'édifier par ses admirables écrits.

La vie de Jésus-Christ était le livre où saint Athanase se formait à la pratique des plus sublimes vertus. En creusant avec une foi soumise dans le mystère de l'incarnation, il ne pouvait se lasser d'admirer et d'adorer les trésors infinis de la justice, de la sagesse, de la sainteté, de l'amour, de la miséricorde de Dieu. Imitons son exemple, si nous voulons acquérir la science des Saints, cette science

quel ses reliques furent déposées dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople, lors de la translation qui s'en fit d'Alexandrie en cette ville. (Voyez leurs éphémérides dans leurs sinaxaires.) Ils en font encore mémoire le 18 janvier, que M. Assémani, *in Calend. univ.* t. VI, p. 299, prouve, contre les Bollandistes, avoir été le jour de sa mort, comme les menées le disent expressément. Ils honorent le même jour avec lui saint Cyrille, parce qu'il a été évêque de la même ville, quoiqu'il ne soit mort qu'en juin. On trouve une autre fête de saint Athanase marquée au 9 de juin dans les menées, et au 27 du même mois dans le ménologe de l'empereur Basile. Voyez la réfutation de Bollandus et de Papebroch, dans Assémani, *ad 2 Maii*, t. VI, p. 301, 302, 303.

(32) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en mettant ici le portrait du saint patriarche, que l'abbé de La Bletterie a tracé dans son histoire de Jovien, t. I p. 128. « Athanase, » dit-il, était le plus grand homme de son siècle, et peut-être » qu'à tout prendre, l'Église n'en a jamais eu de plus grand. » Dieu, qui le destinait à combattre la plus terrible des hé- » résies, armée tout à la fois des subtilités de la dialectique » et de la puissance des empereurs, avait mis en lui tous les » dons de la nature et de la grâce qui pouvaient le rendre » propre à remplir cette haute destination.

» Il avait l'esprit juste, vif et pénétrant; le cœur généreux » et désintéressé; un courage de sang-froid, et, pour ainsi » dire, un héroïsme uni, toujours égal, sans impétuosité ni » saillies; une foi vive, une charité sans bornes, une humi- » lité profonde, un christianisme mâle, simple et noble » comme l'Évangile; une éloquence naturelle, semée de » traits perçants, forte de choses, allant droit au but, et d'une » précision rare dans les Grecs de ce temps-là. L'austérité » de sa vie rendait la vertu respectable; sa douceur dans le » commerce la faisait aimer. Le calme et la sérénité de son » âme se peignaient sur son visage. Quoiqu'il ne fût pas » d'une taille avantageuse, son extérieur avait quelque chose » de majestueux et de frappant. Il n'ignorait pas les sciences » profanes, mais il évitait d'en faire parade. Habile dans la » lettre des écritures, il en possédait l'esprit. Jamais ni Grecs, » ni Romains n'aimèrent autant la patrie, qu'Athanase aima » l'Église dont les intérêts furent toujours inséparables des » siens. Une longue expérience l'avait rompu aux affaires » ecclésiastiques. L'adversité, qui étend et raffine le génie, » lorsqu'elle ne l'écrase pas, lui avait donné un coup d'œil » admirable pour apercevoir des ressources, même humai- » nes, quand tout paraissait désespéré. Menacé de l'exil » lorsqu'il était dans son siége, et de la mort lorsqu'il était » en exil, il lutta près de cinquante ans contre une ligue » d'hommes subtils en raisonnements, profonds en intrigues, » courtisans déliés, maîtres du prince, arbitre de la faveur » et de la disgrâce, calomniateurs infatigables, barbares per- » sécuteurs. Il les déconcerta, les confondit, et leur échappa » toujours, sans leur donner la consolation de lui voir faire » une fausse démarche; il les fit trembler, lors même qu'il » fuyait devant eux, et qu'il était enseveli tout vivant dans » le tombeau de son père. Il lisait dans les cœurs et dans » l'avenir. Quelques catholiques étaient persuadés que Dieu » lui révélait les desseins de ses ennemis : les ariens l'accu- » saient de magie, et les païens prétendaient qu'il était versé » dans la science des augures, et qu'il entendait le langage » des oiseaux, tant il est vrai que sa prudence était une es- » pèce de divination. Personne ne discerna mieux que lui » les moments de se produire ou de se cacher, ceux de la » parole ou du silence, de l'action ou du repos. Il sut fixer » l'inconstance du peuple (des Alexandrins, c'est tout dire); » trouver une nouvelle patrie dans les lieux de son exil, et » le même crédit à l'extrémité des Gaules, dans la ville de » Trèves, qu'en Égypte et dans le sein même d'Alexandrie; » entretenir des correspondances, ménager des protections, » lier entre eux les orthodoxes, encourager les plus timides, » d'un faible ami ne se faire jamais un ennemi, excuser les » faiblesses avec une charité et une bonté d'âme, qui font » sentir que s'il condamnait les voies de rigueur en matière » de religion, c'était moins par intérêt que par principes et » par caractère. Julien, qui ne persécutait pas les autres » évêques, du moins ouvertement, regardait comme un coup » d'état de lui ôter la vie, croyant que la destinée du chris- » tianisme était attachée à celle d'Athanase. » Cette honorable distinction semble avoir mis le comble à la gloire du saint évêque.

qui procure le vrai bonheur, en éclairant l'esprit et en réformant le cœur. Que la vie du Sauveur, que les différentes circonstances de ses actions, que ses vertus et ses exemples deviennent le principal sujet de nos méditations. Unissons nos bonnes œuvres à ses mérites, et offrons-les au Père, en lui, avec lui et par lui. Prions-le de nous bien pénétrer de son esprit et de ses maximes; demandons-lui surtout cet amour qui lui fait consacrer l'homme avec ses puissances. Ne perdons jamais de vue ces belles paroles de saint Athanase : « Le Fils de Dieu a pris » sur lui notre pauvreté et nos misères, afin de nous » rendre participants de ses richesses. Ses souffran- » ces nous rendront un jour impassibles, et sa mort » nous rendra immortels. Nous trouverons notre » joie dans ses larmes, notre résurrection dans son » tombeau, notre sanctification dans son baptême, » conformément à ce qu'il dit lui-même dans l'É- » vangile : *Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient* » *aussi sanctifiés en vérité.* »

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT ATHANASE.

1° Le *Discours contre les païens*, écrit vers l'an 318. C'est le premier ouvrage de saint Athanase. On y remarque une grande connaissance de la littérature profane. Le saint docteur y fait voir l'origine, le progrès et l'extravagance de l'idolâtrie; il se sert ensuite de deux voies pour conduire les hommes à la connaissance du vrai Dieu : l'une est la nature de notre âme, et l'autre l'existence des choses visibles.

2° Le *Discours sur l'Incarnation*, écrit vers le même temps, n'est qu'une suite du précédent. Saint Athanase y prouve 1° que le monde doit avoir été créé; 2° qu'il n'y a que le Fils de Dieu qui, par son incarnation, ait pu délivrer l'homme de la mort dont le péché l'avait rendu digne.

3° L'*Exposition de la Foi.* C'est une explication des mystères de la Trinité et de l'Incarnation contre les ariens.

4° Le traité sur ces paroles : *Toutes choses m'ont été données par mon Père.* Le but du saint docteur est de combattre les fausses interprétations que les ariens donnaient à ces mêmes paroles.

5° La *Lettre aux évêques orthodoxes*, contre l'intrusion de Grégoire sur le siége d'Alexandrie, en 341.

6° L'*Apologie* de saint Athanase *contre les ariens*, composée après le second exil du Saint en 351. C'est un recueil de pièces authentiques, qui anéantissent toutes les accusations des ariens, et qui les convainquent de calomnie.

7° Le Traité *des décrets de Nicée* contre les eusébiens. On y trouve l'histoire de ce qui s'est passé au concile de Nicée contre les partisans d'Arius.

8° L'*Apologie de la doctrine de saint Denis d'Alexandrie*, dont les ariens citaient des témoignages pour autoriser leurs erreurs.

9° La *Lettre à Draconce.* Ce Draconce était abbé d'un monastère. Ayant été élu évêque d'Hermopole, il prit la fuite et se cacha. Saint Athanase lui écrivit, vers l'an 355, la lettre dont il s'agit ici, pour l'engager à revenir.

10° La *Lettre circulaire aux évêques d'Égypte et de Lybie*, où les mauvais desseins des ariens sont manifestés. Elle fut écrite en 356, lorsque George de Cappadoce était sur le point d'usurper le siége d'Alexandrie.

11° L'*Apologie* du Saint, adressée *à l'empereur Constance*, en 356. C'est un des plus finis et des plus éloquents de tous les ouvrages de saint Athanase. Il le composa lorsqu'il était dans le désert. Il donna aussi l'année suivante un autre écrit sous le titre d'*Apologie pour sa fuite*, afin de justifier sa retraite. Cette pièce n'est guères moins estimable que la précédente.

12° La *Lettre à Sérapion touchant la mort d'Arius.* On y trouve des choses importantes sur l'histoire de l'arianisme. Il paraît qu'elle fut écrite en 358. Le Sérapion, auquel elle fut adressée, est, à ce que l'on croit, le célèbre évêque de Thmuis.

13° La *Lettre aux Solitaires*, écrite vers le même temps. Il y est parlé des persécutions de saint Athanase. L'arianisme y est aussi réfuté.

14° Les *quatre Discours contre les ariens*, écrits encore vers le même temps, lorsque le saint docteur était caché parmi les anachorètes. Photius admire dans ces discours une force et une solidité de raisonnement qui écrasent les ariens. C'est là, dit-il, que saint Grégoire de Nazianze et saint Basile-le-Grand ont puisé cette éloquence mâle et rapide avec laquelle ils ont si glorieusement défendu la foi catholique. Saint Athanase y fait un usage admirable de la dialectique, pour presser ses adversaires; mais il insiste principalement sur l'autorité de l'Écriture, dont il tire ses armes les plus redoutables.

15° Les *quatre Lettres à Sérapion de Thmuis*, écrites vers l'an 360. La divinité du Saint-Esprit y est prouvée.

16° Le traité *des Synodes*, écrit l'année précédente. Il contient l'histoire de ce qui s'est passé dans les conciles de Séleucie et de Rimini.

17° Le *Tome* ou la *Lettre à l'église d'Antioche*, en 362. Le saint docteur y exhorte tous les catholiques à l'union, et à recevoir les ariens convertis, pourvu qu'ils déclarent professer la foi de Nicée et la divinité du Saint-Esprit. Le nom de *tome* que porte cette lettre, se donnait communément aux lettres synodales, dans le quatrième et le cinquième siècle.

18° La *Lettre à l'empereur Jovien*, en 363. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

19° La *Vie de saint Antoine* fut écrite en 365.

20° Les *deux Lettres à Orsise*, abbé de Tabenne.

21° Le *Livre de l'Incarnation du Verbe, et contre les ariens.* Il est divisé en trois parties. La première contient la réfutation de ce que les anoméens objectaient contre la divinité de Jésus-Christ. La divinité du Saint-Esprit est établie dans la seconde. Saint Athanase emploie la troisième à prouver par l'Écriture la consubstantialité du Verbe.

22° La *Lettre aux évêques d'Afrique*, vers l'an 369. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

23° Les *Lettres à Épictète, à Adelphius et à Maxime*, contre les hérétiques qui attaquaient la consubstantialité du Verbe et la divinité du Saint-Esprit.

24° Les *deux Livres contre Apollinaire*, vers l'an 372.

25° Le *Livre de la Trinité et du Saint-Esprit*, dont nous n'avons plus qu'une traduction latine.

26° Outre les lettres de saint Athanase, dont nous avons parlé, il en a écrit encore plusieurs autres sur divers sujets.

27° Un *Commentaire* imparfait *sur les Psaumes*, qui montre que le saint docteur avait beaucoup de talent pour ce genre d'écrire. Nous avons aussi des fragments d'un *Commentaire sur saint Matthieu*, qui porte le nom de saint Athanase. D. de Montfaucon, *in collect. Patr.*, soutient qu'ils sont véritablement de ce père. Tournély et d'autres savants les mettent au nombre des ouvrages douteux de saint Athanase.

28° On met dans la même classe des livres *de l'Incarnation du Verbe de Dieu, de la Consubstantialité des trois Personnes divines, de la Virginité, la Synopse de l'Écriture, etc.* Ces différents ouvrages sont fort bien écrits, et l'on estime surtout *le Livre de la Virginité. L'histoire de ce crucifix de Béryte*, dont il sortit du sang lorsque les juifs l'eurent percé en dérision du Sauveur, est indigne de saint Athanase.

29° Le symbole qui porte le nom du saint docteur ne lui est attribué que parce qu'il renferme une explication du mystère de la Trinité, sur lequel saint Athanase a si bien écrit, et pour la défense duquel il a montré tant de zèle. Il fut rédigé en latin dans le cinquième siècle. Waterland a publié une bonne dissertation sur ce symbole. Il a recueilli tout ce qui avait été dit de plus intéressant sur le même sujet par plusieurs habiles critiques.

Photius observe, *cod.* 140, que le style de saint Athanase est clair, nerveux, plein de sens et de vivacité, sans avoir rien de superflu. Ce Père paraît digne d'être placé, pour le mérite de l'éloquence, immédiatement après saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme.

Érasme était grand admirateur du style de saint Athanase; et il le préférait à celui de tous les autres Pères. Il trouvait qu'il n'était point dur et difficile comme celui de Tertullien, point gêné et embarrassé comme celui de saint Hilaire, point recherché comme celui de saint Grégoire de Nazianze, point entortillé comme celui de saint Augustin. Il est partout, selon le même auteur, facile, élégant, orné, fleuri, et admirablement adapté aux différents sujets que traite le saint docteur; et si quelquefois il n'a pas toute la politesse que l'on pourrait désirer, il faut s'en prendre aux embarras des affaires et aux persécutions, qui ne permettaient pas à saint Athanase de mettre la dernière main à tous ses ouvrages. Un ancien moine, nommé Côme, avait coutume de dire, touchant les écrits de notre Saint : « Quand vous trouverez quelque » chose des ouvrages de saint Athanase, si vous n'avez pas » de papier, écrivez-le sur vos habits. » *Prat. Spirit.* c. 40.

La meilleure édition des œuvres de saint Athanase est celle du savant P. de Montfaucon, laquelle parut à Paris en 1698. Elle est dédiée au pape Innocent XII, et en trois volumes *in-folio*, qui ne font néanmoins que deux tomes. Le deuxième tome de la *Collection des Pères*, que le père de Montfaucon donna à Paris en 1706, est comme un supplément à son édition des œuvres de saint Athanase.

SAINT GERMAIN,

ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE, MARTYR.

VERS LA FIN DU CINQUIÈME SIÈCLE.

Saint Germain d'Auxerre, ayant passé dans la Grande-Bretagne pour y combattre l'hérésie des pélagiens, convertit un seigneur écossais nommé Audin, et Aquila sa femme. Ils avaient un fils encore très-jeune. Saint Germain fut si charmé de la physionomie heureuse de cet enfant, qu'il voulut être son parrain et lui donner son nom. Le jeune Germain fut élevé par ses parents dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il renonça depuis aux avantages qu'il pouvait espérer dans le monde, pour se consacrer entièrement aux fonctions du ministère évangélique. Peu de temps après, il quitta sa patrie et alla prêcher Jésus-Christ dans les Gaules. Les bords de la Moselle furent le premier théâtre de son zèle. Les miracles qui accompagnèrent ses prédications opérèrent un grand nombre de conversions.

Sévère, évêque de Trèves, le sacra évêque, sans lui assigner toutefois un siége particulier, afin de lui laisser plus de liberté dans l'exercice de ses fonctions apostoliques. Germain fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des apôtres et pour obtenir par leur intercession la grâce d'imiter leur zèle; il vint ensuite en Espagne, et de là il passa dans sa patrie, faisant partout de nouvelles conquêtes à l'Évangile. De retour dans les Gaules, il se rendit en Normandie; puis, après avoir annoncé Jésus-Christ dans le territoire de Coutances et de Bayeux, il s'avança dans la Picardie. C'était là qu'il devait couronner ses travaux par la gloire du martyre. Il souffrit sur les bords de la Brêle, entre Aumale et Sénarpont, le 2 mai, vers la fin du cinquième siècle.

On bâtit sur son tombeau une église qui prit son nom. Ses reliques s'y conservèrent jusqu'au neuvième siècle, que la crainte des barbares les fit transporter à Ribemont, au diocèse de Laon. Vers le milieu du dix-septième siècle, on en rapporta à Amiens une portion considérable, qui fut déposée dans l'église paroissiale dédiée sous l'invocation du Saint. Il est patron de plusieurs paroisses en Picardie et en Normandie.

Voyez la vie du Saint, avec le commentaire de Bollandus; *April.* t. I p. 259, et la légende du nouveau bréviaire d'Amiens.

† SAINTE GUIBORAT,

VIERGE, RECLUSE ET MARTYRE EN SUISSE, ET SAINTE RACHILDE, SA COMPAGNE.

L'AN 925.

Wiborade, vulgairement appelée Guiborat (1), était d'une ancienne famille de la Souabe dans la Haute-Allemagne. Elle parut dès ses premières années singulièrement prévenue des grâces du ciel. Ses parents admiraient son éminente vertu, et lui laissaient une liberté entière de vaquer à tous ses exercices de religion; ils lui accordèrent encore la permission de vivre dans le célibat, qu'elle leur avait instamment demandée.

Guiborat ressentit une grande joie lorsque son

(1) Les Allemands la nomment *Weib-Rath.*

frère Hitton entra dans l'état ecclésiastique. A peine le vit-elle prêtre, qu'elle se retira chez lui, dans l'espérance qu'elle y trouverait encore plus de facilité pour servir Dieu et le prochain. Rien n'était si édifiant que le zèle avec lequel le frère et la sœur se portaient à la pratique de tout ce qu'il y a de plus parfait. Ils firent l'un et l'autre un pèlerinage à Rome, afin de visiter les tombeaux des saints apôtres.

La Sainte parla un jour si fortement à son frère des périls auxquels on est exposé dans le monde, qu'il se détermina à l'abandonner pour toujours. Il alla prendre l'habit dans l'abbaye de Saint-Gal.

Guiborat resta dans le siècle, mais sans en suivre les maximes. Elle y macérait son corps par des abstinences, des veilles et des jeûnes. Les épreuves auxquelles la calomnie mit sa fidélité ne servirent qu'à purifier de plus en plus les affections de son cœur.

Ayant fait un voyage à l'abbaye de Saint-Gal avec Salomon, évêque de Constance (2), elle résolut de renoncer à son ancienne demeure. Elle s'arrêta sur une montagne voisine de l'abbaye, et se renferma dans une cellule bâtie près de l'église de Saint-George. Les distractions occasionnées par les fréquentes visites que lui attirait sa vertu lui inspirèrent le dessein d'embrasser l'institut des recluses. Ce fut l'évêque de Constance qui lui bénit une cellule près de l'église de Saint-Magnus (3), à quelque distance de Saint-Gal, et qui fit la cérémonie de la renfermer. Ses miracles et ses prédictions rendirent son nom bientôt célèbre (4).

Elle se fit amener une fille de qualité nommée Rachilde (5), qui était attaquée d'une maladie qu'on jugeait incurable; elle la consola, et lui obtint de Dieu une parfaite guérison. Rachilde, que sa mère spirituelle avait accoutumée aux exercices de la contemplation, mena aussi la vie d'une recluse.

Guiborat reçut encore Wendilgarde, petite-fille de Henri, roi de Germanie, que l'on croyait veuve, dans la persuasion que le comte Uldaric son mari avait été tué à la guerre. Celle-ci eut d'abord beaucoup de peine à se faire aux austérités de la vie qu'elle voulait mener. A la fin pourtant elle vint à bout de se vaincre et de pratiquer avec joie les plus rigoureuses mortifications (6). L'évêque de Constance lui donna le voile et la consacra entièrement à Dieu. Cependant Uldaric, que l'on avait faussement cru mort, reparut lorsqu'on ne s'y attendait point. Il avait obtenu sa liberté des Hongrois ou Esclavons (7), qui l'avaient fait prisonnier. Les évêques assemblés en synode décidèrent que la profession religieuse ne devait point empêcher qu'on ne lui rendît sa femme. Wendilgarde retourna donc dans le monde, promettant toutefois de garder ses vœux si elle survivait à son mari. Elle mourut en couche d'un fils qui fut consacré à Dieu et qui depuis devint abbé de Saint-Gal (8).

Les Hongrois ayant recommencé leurs incursions dans le pays, Guiborat ne voulut point prendre la fuite, comme on le lui conseillait : il lui en coûta la vie. Les barbares, irrités de ne point trouver d'argent chez elle, lui déchargèrent sur la tête trois coups de hache, dont elle mourut le 2 mai 925. Rachilde lui survécut de vingt-un ans; mais sa vie ne fut qu'une mort continue par les maladies qu'elle eut à souffrir (9). Les reliques de ces deux Saintes furent déposées dans l'église de Saint-Magnus. Sainte Guiborat est nommée dans les martyrologes d'Allemagne et des Bénédictins.

La vie de sainte Guiborat fut écrite trente-trois ans après sa mort, par Hartman, moine de Saint-

(2) C'était Salomon II, qui siégeait en 885, et mourut en 891.

(3) Selon Hépidannus; Hartmann, le second biographe de notre Sainte, dit simplement : Clausula, quam tota vita sitiebat, parata, etc.

(4) On parlera avec plus de détails, sous le 4 juillet, des rapports de piété qu'elle eut avec saint Ulric, qui devint plus tard évêque d'Augsbourg.

(5) *Rachildis* ou *Rachilt*.

(6) Eckehard-le-Jeune de Saint-Gal rapporte à ce sujet ce qui suit : « Weldilgart, ad nuptias petita, nutu Dei nubere noluit, sed Salomone rogato ad S. Gallum concessit, ubi sibi juxta Wiboradam caminata constructa de suo vixit, fratribus et pauperibus pro anima viri sui quasi defuncti multa largitur. Dulciaminum autem cum esset avida et novitatum semper appetens, uti delicate nutrita et iis assueta, increpata est a Wiborada, quoniam non esset signum pudicitiæ in femina appetere varia cibamina. Quadam autem die ad clausulam virginis cum sedisset ad colloquia, poma sibi dari ad vescendum, si dulcia ibi haberentur, petierat. *Quibus pauperes utuntur, illa*, ait, *habeo pulcherrima*, proferensque mala de sylva acidissima, inbianti et manibus ea rapienti reliquerat. Ut illa vix unum dimidium ore et oculis contractis vorans, cætera projiciens, *austera es*, ait, *austera sunt et mala tua*. Et cum esset litterata, *si omnia*, inquit, *mala factor ita creasset, nunquam Eva mala gustasset. Bene*, ait illa, *Evam memorasti; enimvero, quomodo et tu, sic deliciarum avida erat, ideo in esca unius mali peccaverat.* Abscessit femina nobilitatis, rubore perfusa per virginem humilitatis, vimque sibimet inferens dulciamina occursantia ligurite abstinuit; tantaque monitrice in brevi adeo excrevit, ut sacrum velamen, quod antea detrectavit, a jam dicto episcopo (Salomone II) imponi sibi synodo favente rogaverit. »

(7) On leur donnait aussi, mais à tort, le nom de *Huns*.

(8) Il s'appelait *Buchardus ingenitus*.

(9) Eckehard ou Eggehard l'aîné, son parent, moine de Saint-Gal, mort vers l'an 990, nous a laissé, au sujet de ses souffrances, ces deux vers dans son chronicon :

Hanc sathan, hanc læsit, cum Job saniem sibi rasit;
Jejunans flevit, tormenta dolens vigilavit.

Gal. Hépidannus, autre moine de Saint-Gal, en donna une seconde plus ample environ cent ans après. Ces deux vies ont été publiées avec des remarques, par Henschenius et par Mabillon, *sæc.* 5 *Ben*. Voyez Baillet, etc.

† SAINT GAUBERT,

TROISIÈME ABBÉ DE LUXEU, EN FRANCHE-COMTÉ.

L'AN 665.

Gaubert ou Valbert (1) naquit vers la fin du sixième siècle à Nanteuil-le-Haudouin, ou à Vinantes, entre Meaux et Dammartin. Ses parents, distingués par leur noblesse, le laissèrent engager dans la profession des armes suivant sa condition, et il eut des emplois considérables dans le pays de Ponthieu, où il donna diverses marques de sa probité, de son amour pour la justice et de sa charité envers les pauvres. Il mena la vie d'un religieux sous un habit militaire, et il n'eut pas de peine à suivre le conseil que lui donna saint Eustase, abbé de Luxeu, touchant la vie religieuse. Il l'embrassa dans le monastère même de ce saint abbé, et fit en peu de temps des progrès si admirables dans l'obéissance, l'humilité, la pénitence et les autres vertus, qu'on le choisit pour son successeur après sa mort, qui arriva l'an 625. La conduite que tint Gaubert durant tout le temps de son administration, qui fut de quarante ans entiers, fit voir qu'on ne s'était point trompé dans ce choix.

La dignité abbatiale ne lui fit rien relâcher de ses premières austérités. Il perfectionna l'observance en suppléant à ce qui y manquait, et réformant ce que ses deux saints prédécesseurs, Colomban et Eustase, avaient encore laissé d'imparfait. Il étendit aussi ses soins au temporel, afin que ses religieux, libres de toute inquiétude au sujet de la vie, s'appliquassent uniquement à leur salut dans la retraite.

Sa mort arriva le deuxième jour de mai de l'an 665; son corps fut enterré dans l'église de Saint-Martin, au côté septentrional de son monastère, devenue une paroisse de Luxeu. On a quelquefois transporté ses reliques en Alsace, en Champagne et jusqu'en Basse-Picardie, dans quelques-unes des terres qu'il a données à son abbaye; mais on a toujours eu grand soin de les rapporter à Luxeu. Son nom se trouve au 2 de mai dans plusieurs martyrologes, et dans quelques calendriers dressés dès le huitième siècle, du temps de Charlemagne.

(1) En latin *Waldebertus*.

La vie de saint Gaubert a été écrite par Adson dit Hermiric, abbé de Luxeu au dixième siècle; elle est dans les Bollandistes (t. I *Maii*, p. 274-284), avec les remarques du P. Henschenius. Voyez aussi Mabillon, *Sæc. Benedict. tertium*, part. 2, p. 455; *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 80-81; et Baillet, sous le 2 mai.

3 MAI.

L'INVENTION OU LA DÉCOUVERTE DE LA SAINTE CROIX.

Tiré de saint Cyrille de Jérusalem, *Cat.* 10; de saint Paulin, *ep.* 31, p. 193; de saint Sulpice-Sévère, de saint Ambroise, de saint Chrysostôme, de Rufin, de Théodoret, de Socrate et de Sozomène. Voyez Tillemont, sur sainte Hélène, t. VIII p. 5.

L'AN 326.

L'Église jouissait d'une paix profonde sous la protection de l'empereur Constantin-le-Grand. Ce prince, qui avait triomphé de ses ennemis par le pouvoir miraculeux de la croix, conservait pour Jésus-Christ la plus vive reconnaissance : de là cet empressement à marquer sa vénération pour les lieux où s'était opéré le salut du genre humain. Il forma même le projet de bâtir une église magnifique dans la ville de Jérusalem, qui avait été particulièrement honorée par la présence, les instructions et les miracles du Fils de Dieu.

Sainte Hélène, mère de ce prince, avait comme lui une grande dévotion pour les lieux saints. Ce fut pour la satisfaire qu'elle passa dans la Palestine en 326, quoiqu'elle fût âgée de près de quatre-vingts ans. A son arrivée à Jérusalem, elle se sentit animée d'un ardent désir de trouver la croix sur laquelle Jésus-Christ avait souffert pour nos péchés; mais rien ne désignait où elle pouvait être; la tradition même ne donnait aucunes lumières sur ce sujet.

Les païens, en haine du christianisme, avaient mit tout en œuvre pour dérober la connaissance du lieu où le corps du Sauveur avait été enseveli. Non contents d'y avoir amassé une grande quantité de pierres et de décombres, ils y avaient encore bâti un temple à Vénus, afin qu'il parût que les fidèles venaient honorer cette fausse divinité, lorsqu'ils allaient rendre leurs adorations à Jésus-Christ. Ils avaient aussi profané le lieu où s'était accompli le mystère de la résurrection, en y élevant une statue de Jupiter, qui subsista depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Constantin (1).

Hélène, résolue de ne rien épargner pour réussir dans son pieux dessein, consulta les habitants de

(1) Nous apprenons ceci de saint Jérôme.

Jésusalem et tous ceux dont elle pouvait tirer quelque lumière. On lui répondit que si elle pouvait découvrir le sépulcre du Sauveur, elle ne manquerait pas de trouver les instruments de son supplice. En effet, c'était la coutume chez les juifs de creuser une fosse auprès du lieu où le corps des personnes condamnées à mort était enterré, et d'y jeter tout ce qui avait servi à leur exécution. Ces sortes de choses étaient devenues un objet d'horreur, et l'on se hâtait d'en dérober la vue pour toujours.

La pieuse impératrice fit aussitôt démolir le temple et abattre la statue de Vénus, ainsi que celle de Jupiter. On nettoya la place et l'on se mit à creuser. Enfin, l'on trouva le saint Sépulcre. Il y avait auprès trois croix, avec les clous qui avaient percé le corps du Sauveur, et le *titre* qui avait été attaché au haut de sa croix. Il fut aisé de connaître que l'une de ces croix était celle que l'on cherchait, et que les autres étaient celles des malfaiteurs au milieu desquels Jésus-Christ avait expiré; mais on ne savait pas comment les distinguer, d'autant plus que le *titre* était séparé et ne tenait à aucune des trois.

Dans cet embarras, voici le parti que crut devoir prendre saint Macaire, évêque de Jérusalem. Il dit de porter les trois croix chez une dame de qualité qui était à l'extrémité, ce qui fut fait; s'étant ensuite adressé à Dieu par une prière fervente, il appliqua séparément les croix sur la malade, qui ne ressentit aucun effet des deux premières, mais qui se trouva parfaitement guérie dès qu'elle eut touché la troisième (2).

Sainte Hélène témoigna la joie la plus vive à l'occasion du miracle qui faisait connaître la vraie croix. Elle fonda une église à l'endroit où ce précieux trésor avait été trouvé, et l'y déposa avec une grande vénération, après l'avoir fait renfermer dans un étui extrêmement riche. Elle en donna une partie à l'empereur son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect (3); elle en envoya une autre partie à l'église qu'elle fonda à Rome, et qui est connue sous le nom de la *Sainte-Croix de Jérusalem* (4). Elle fit présent à la même église du *titre* de la croix du Sauveur. On le mit sur le haut d'une arcade, où il fut trouvé, en 1492, renfermé dans une boîte de plomb (5). L'inscription, qui est en HÉBREU, en GREC et en LATIN, est en lettres rouges et sur du bois blanchi. Ces couleurs se sont beaucoup ternies depuis l'an 1492. Les mots *Jésus* et *Judæorum* sont effacés. La planche a neuf pouces de long (6); mais elle doit en avoir douze (7).

(1) Sozomène, Théodoret et Rufin.

(2) Constantin signala son respect pour l'instrument sacré de la mort de Jésus-Christ, dans la vingtième année de son règne. Il défendit de crucifier désormais les malfaiteurs dans toute l'étendue de l'empire. Les juges se conformèrent à cette défense; et encore aujourd'hui l'on ne condamne personne au supplice de la croix parmi les chrétiens.

(4) On y voit encore aujourd'hui cette précieuse relique.

(5) Bozius a donné une relation détaillée de cette découverte dans son traité *de Cruce*, l. 1, c. 2; l. 3, c. 14.

(6) Voyez Juste-Lipse, l. *de Cruce*.

(7) Le *titre*, que l'on garde à Notre-Dame la Daurade de Toulouse, est une imitation de celui qui est à Rome. L'inscription du premier est en cinq lignes, au lieu que celle du second n'est qu'en trois. C'était la coutume chez les Romains de faire porter devant les malfaiteurs, que l'on menait au supplice, un écriteau où était le nom du crime pour lequel on les condamnait à mort. Suétone dit, en parlant d'un criminel, *in Caligula*, c. 38 : « On portait devant lui un écriteau » où le public lisait la cause de son supplice. » Dion, l. 54, assure la même chose. Voici ce qu'Eusèbe, *Hist.* l. 5, c. 1, rapporte de saint Attale, martyr à Lyon : « On le conduisit » autour de l'amphithéâtre, en portant devant lui une table » sur laquelle étaient écrits les mots suivants : *ATTALE*, » *CHRÉTIEN*. »

Conformément à ce qui se pratiquait chez les Romains, Pilate fit porter au Calvaire devant le Sauveur, et fit attacher à sa croix un *titre* ou écriteau qui marquait la cause de son supplice. Il voulait, par ce *titre*, donner à entendre que Jésus-Christ n'était mis à mort que pour avoir aspiré à la souveraine puissance. Mais ici tout était conduit par la Providence. Dans le fait, Jésus-Christ était le vrai Roi des Juifs, des Grecs et des Romains; on l'avait écrit dans la langue de ces trois peuples, afin qu'ils pussent le lire, et rendre leurs hommages à celui qui avait droit de les exiger. Voyez saint Prudence, *Apoth. adv. gentes*, v. 381.

Quand le malfaiteur était attaché à la croix, on appliquait ordinairement sur ses plaies une éponge trempée dans du vinaigre. Par cette liqueur, qui est astringente, on arrêtait le sang jusqu'à un certain point, et l'on prolongeait conséquemment la vie et les douleurs du patient. On garde à Rome, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, *l'éponge* qui servit au crucifiement de Jésus-Christ, laquelle est teinte de rouge ou de sang.

On garde aussi dans la même ville la *lance* qui ouvrit le sacré côté du Sauveur; mais elle n'a plus de pointe. Elle avait été enterrée avec la croix, suivant André de Crète, *de Exalt. crucis*. Saint Grégoire de Tours, l. *de glor. Mart.* c. 17, et le vénérable Bède, *de loc. sanct.* c. 2, assurent que de leur temps elle était à Jérusalem. La crainte que l'on avait des Sarrasins la fit enterrer secrètement à Antioche. On la trouva dans cette ville en 1098, et il s'opéra plusieurs miracles en cette occasion, comme nous l'apprenons du moine Robert, *Hist. Hieros.* l. 7, et de plusieurs témoins oculaires. Elle fut portée d'abord à Jérusalem, et peu de temps après à Constantinople. L'empereur Baudouin II en envoya la pointe à la république de Venise, comme un gage d'une somme d'argent qu'on lui avait prêtée. Saint Louis, roi de France, racheta cette relique en payant aux Vénitiens la somme pour laquelle elle était engagée, et la fit transporter à Paris. On l'y garde encore dans la Sainte-Chapelle; le reste de la sainte lance resta à Constantinople, même après que les Turcs s'en furent rendus les maîtres. En 1492, le sultan Bajazet l'envoya par un ambassadeur au pape Innocent VIII. Elle était renfermée dans un étui fort riche. Le sultan fit dire en même temps au pape que la pointe de la lance était en la possession du roi de France.

L'empereur Baudouin II, voyant la ville de Constantinople

Sainte Hélène fit enfermer dans un étui d'argent la plus considérable portion de la croix, et la laissa à Jérusalem sous la garde du saint évêque Macaire, pour la conserver à la postérité. On la déposa dans la magnifique église que l'impératrice et son fils avaient fait bâtir. On y accourait de toutes parts pour la vénérer, comme nous l'apprenons par les vies de saint Cyrille de Jérusalem, de saint Porphyre de Gaze, etc. On en coupait souvent des morceaux que l'on donnait à des personnes pieuses, sans qu'il y eût pour cela aucune diminution dans le bois sacré. Ce fait est rapporté par saint Paulin

en danger de tomber entre les mains des Sarrasins et des Grecs, donna la *couronne d'épines* à saint Louis, qui était son parent. Il voulait encore par-là reconnaître tout ce que ce prince avait fait pour la défense de l'empire d'Orient et de la Palestine. Saint Louis fut extrêmement sensible à un tel présent; il en marqua sa reconnaissance, en payant de lui-même un emprunt que l'empire avait fait à la république de Venise. Ce précieux trésor, renfermé dans une boîte scellée, fut transporté, avec une grande dévotion, de Venise en France, par des religieux d'une sainteté reconnue. On peut consulter sur cette cérémonie Guillaume de Nangis, Vincent de Beauvais, et les autres historiens français du même temps.

Saint Louis alla au-devant de la sacrée relique, et s'avança jusqu'à cinq lieues au-delà de Sens. Il était accompagné de la reine sa mère, de ses frères, et d'un grand nombre de princes et de prélats. Il se chargea, avec Robert d'Artois son second frère, du soin de porter la sainte couronne dans la cathédrale de Sens. Il était nu-pieds et suivi d'une nombreuse procession. Son recueillement et les larmes qui coulaient de ses yeux annonçaient les vifs sentiments de religion dont son cœur était pénétré. De Sens, la *sainte couronne* fut solennellement transportée à Paris. Le pieux roi voulut qu'on la déposât dans une chapelle qu'il avait fait bâtir, et où il avait fondé un chapitre de chanoines. C'est la *Sainte-Chapelle*.

Quelque temps après, saint Louis reçut de Constantinople une portion considérable du morceau de la vraie croix, que sainte Hélène avait envoyé à l'empereur Constantin son fils. Il en enrichit la *Sainte-Chapelle*, ainsi que de plusieurs autres reliques fort précieuses.

On a détaché quelques épines de la *sainte couronne*, pour les distribuer à plusieurs églises. Il est aussi quelquefois arrivé qu'on les ait imitées par dévotion. Ces épines sont communément très-longues.

On a aussi imité, par un semblable motif, les *clous* avec lesquels le Sauveur avait été attaché à la croix. Calvin en compte quatorze ou quinze, qu'il prétend que les catholiques reconnaissent pour véritables; mais il en nomme plusieurs dont on n'avait point entendu parler avant lui : tels sont celui de l'église de Sainte-Hélène à Rome (cette église est la même que celle de la Sainte-Croix); ceux de Sienne, de Venise, des Carmélites de Paris, de la Sainte-Chapelle, de Draguignan, du village de Ténaille (ce village est imaginaire).

Le vrai *clou* qui est à Rome dans l'église de la Sainte-Croix, a été limé, et n'a plus de pointe aujourd'hui. On a renfermé cette limaille dans d'autres clous faits de la même manière que le véritable, et par ce moyen, on l'a en quelque sorte multiplié. On a trouvé encore un autre moyen de le multiplier : ç'a été d'y faire toucher des clous tout semblables, que l'on distribuait ensuite. Saint Charles Borromée, prélat très-éclairé et de la plus scrupuleuse exactitude en fait de reliques, avait plusieurs clous faits comme celui que l'on garde à Milan, et les distribuait après qu'ils y avaient touché. Il en donna un au roi Philippe II, comme une relique précieuse. Il y a des traces d'une pareille dévotion dans des siècles fort éloignés du nôtre. Saint Grégoire-le-Grand et d'autres anciens papes donnaient comme une relique un peu de limaille des chaînes de saint Pierre : ils en mettaient aussi dans d'autres chaînes faites de la même manière. On lit dans le P. Honoré de Sainte-Marie un fait qui confirme encore ce que nous venons de dire. Il s'agit d'un miracle authentique opéré par le moyen d'un cœur de taffetas fait à la ressemblance du cœur de sainte Thérèse. L'auteur cité n'était point homme à tout croire indifféremment; il occupe une place distinguée parmi les critiques les plus judicieux.

Revenons aux vrais *clous* que sainte Hélène avait trouvés avec la croix du Sauveur. Cette pieuse princesse, étant en danger de périr sur la mer Adriatique, agitée par une violente tempête, y jeta un des clous, qui calma les flots sur-le-champ. *Gregor. Turon*, l. 1 *de glor. Mart.* c. 6. On lit dans saint Ambroise, *de obit. Theod.* n. 47, et dans d'autres auteurs, que Constantin-le-Grand en mit un au riche diadème qu'il portait aux jours les plus solennels, et un autre à une bride magnifique de son cheval, le regardant comme un rempart assuré dans les périls de la guerre. Il y avait, au rapport de saint Grégoire de Tours, *loc. cit.*, deux clous à la bride du cheval de l'empereur.

On est partagé sur le nombre des *clous* qui servirent au crucifiement de Jésus-Christ : les uns en comptent trois, et les autres quatre. Il paraît y avoir plus de probabilité dans l'opinion de ceux qui supposent que le Sauveur eut les pieds attachés séparément, et non point l'un sur l'autre avec un seul clou. Les Romains, selon Pline, mettaient des pièces de bois au bas des croix, afin que les malfaiteurs y appuyassent leurs pieds. Voyez Juste-Lipse, dans son livre *de Cruce*.

La colonne à laquelle Jésus-Christ fut lié pendant sa flagellation se gardait anciennement à Jérusalem sur le mont Sion avec d'autres saintes reliques. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, *or.* 1 *in Julian.*; de saint Paulin, *ep.* 34; de saint Grégoire de Tours, l. 1 *de glor. Mart.* c. 7; du vénérable Bède, *de locis sanctis*, c. 3; de saint Prudence; de saint Jérôme, etc. Cette colonne se voit présentement à Rome, à travers un grillage de fer, dans une petite chapelle de l'église de Sainte-Praxède. Suivant une inscription placée au-dessus de la chapelle, elle y fut apportée, en 1223, par le cardinal Jean Colonne, légat du Saint-Siége en Orient sous le pape Honorius III. Elle est de marbre gris, et longue d'un pied et demi. Elle a dans sa base un pied de diamètre, et huit pouces seulement par le haut. On y voit encore un anneau de fer auquel on attachait les criminels. Quelques-uns pensent qu'elle n'est que la partie supérieure de la colonne dont parle saint Jérôme; mais on n'y aperçoit aucune marque de fracture. Les Juifs fouettaient les criminels, premièrement sur le dos, ensuite (au moins souvent) sur le ventre, puis sur les deux côtés. Il paraît que la même chose s'observait chez les Romains.

Le *sang* de Jésus-Christ que l'on garde en quelques endroits, et dont le plus fameux est celui de Mantoue, n'est autre chose que ce qui a quelquefois découlé miraculeusement des crucifix que les juifs ou les païens avaient percés en dérision du Sauveur. On trouve de ces sortes de faits dans

dans sa lettre à Sévère (8). Vingt-cinq ans après la découverte de la croix, saint Cyrille de Jérusalem disait (9) que ce bois coupé en petits morceaux était répandu par toute la terre, et il comparait ce prodige à celui qu'opéra Jésus-Christ lorsqu'il nourrit miraculeusement cinq mille hommes dans le désert.

L'église dont nous venons de parler était appelée *la basilique de la Sainte-Croix* (10), à cause du précieux trésor dont elle était en possession. Celui qui en avait la garde était toujours un prêtre vénérable. La basilique de la Sainte-Croix s'appelait encore *église du Sépulcre* ou *de la Résurrection*. C'est parce qu'il y avait une chapelle bâtie sur le sépulcre ou la caverne dans laquelle le corps du Sauveur avait été renfermé, et qui était dans le jardin attenant au mont Calvaire. On doit juger par-là de la grandeur de la basilique; elle couvrait le sépulcre, s'étendait jusqu'au mont Calvaire, et renfermait le roc de Golgotha, ainsi que le lieu même où la croix de Jésus-Christ avait été plantée lors de son crucifiement (11). Cet édifice fut renfermé dans l'enceinte de Jérusalem lorsqu'on rebâtit cette ville.

Constantin fit aussi bâtir une église à l'endroit où Jésus-Christ était monté au ciel. Ce lieu était, depuis la naissance du christianisme, consacré par la vénération des fidèles, et ils y avaient toujours été adorer le Sauveur, autant que leurs ennemis le leur avaient permis. Nous avons rapporté les moyens dont se servirent les idolâtres pour anéantir cette dévotion.

La fête de l'invention de la sainte Croix est très-ancienne; on la célèbre dans l'Église latine depuis le cinquième ou le sixième siècle (12).

Ce fut en 326 que sainte Hélène découvrit le bois sacré sur lequel s'est opéré le mystère de notre rédemption, dans la vingt-unième année du règne de l'empereur Constantin, et dans la treizième du pontificat de saint Sylvestre (13).

Jésus-Christ choisit la croix pour être l'instrument de sa victoire sur le démon et le péché. C'est par les ignominies de sa mort qu'il a racheté nos âmes, et qu'il leur a mérité la grâce et la gloire; aussi la croix est-elle l'étendard sous lequel nous devons tous combattre; et Jésus-Christ, selon les

des histoires fort authentiques. Voyez saint Thomas, l. 3, p. 54, *a.* 2, *ad.* 4; *et quod.* 5, *a.* 5 (*).

(8) *Ep.* 12.

(9) Voyez les catéchèses 4, 10 et 13. Voyez aussi Gretzer, *de Cruce.*

(10) On trouve la description des riches ornements de cette église dans Eusèbe, *Vit. Constantin.* l. 3.

(11) Cette basilique, que Constantin avait fait bâtir, contenait, à proprement parler, deux églises, l'une dite *Anastasis, de la Résurrection* ou du *Sépulcre,* l'autre dite *Martyrium* ou *de la Croix,* parce qu'elle couvrait le lieu où Jésus-Christ avait été crucifié. Adamnan dit qu'elles étaient séparées par une petite cour, *Plateolam.* Voyez cet auteur, l. 1 *de locis sanctis,* c. 4, *ap. Mabill. Act. Ben. sect.* 3, *part.* 2. p. 506. On lit dans saint Jérôme, *ep.* 38 (*alias* 61) *ad Pammach. adv. Joan. Hieros.* p. 312, que saint Épiphane allant de l'église dite *Anastasis* à celle de la Croix, les fidèles s'attroupèrent autour de lui; que chacun d'eux s'empressait de lui baiser les pieds ou de toucher le bord de son habit, et qu'on lui présentait les petits enfants, afin qu'il les bénît. Voyez le P. Sirmond, dans l'excellente explication qu'il a donnée d'une medaille antique qui avait pour inscription *Anastasis,* en caractères grecs, *Op.* t. IV. p. 436 et 704. Voyez aussi Ducange, *diss. de nummis infer. æv* , § 66. Il y a des savants qui soutiennent avec M. de Valois, *ep. de Anastasi et Martyrio, ad calcem Eusebii,* p. 405, *ed.* 1, que les deux églises n'en faisaient qu'une seule. A la bonne heure; mais c'est seulement en ce sens qu'elles étaient jointes par une cour ou galerie.

(12) Voyez les Bollandistes, sous le 3 de mai.

(13) L'histoire de l'invention ou de la découverte de la croix étant rapportée par saint Cyrille de Jérusalem et par plusieurs autres auteurs contemporains, on ne conçoit pas comment Basnage a osé avancer, *Hist. des Juifs,* l. 6, c. 14, *sect.* 10, p. 1244, que saint Grégoire de Tours est le premier qui en ait parlé. Voilà un de ces traits d'ignorance ou de mauvaise foi que l'on ne peut pardonner à un savant.

On objecte contre la vérité de la découverte de la croix, qu'Eusèbe n'en parle ni dans son histoire, ni dans sa vie de Constantin, quoiqu'il décrive fort au long les bâtiments de l'église du sépulcre. Nous répondons que l'on reproche à Eusèbe, ainsi qu'à Josephe, d'avoir omis dans son histoire des choses très-essentielles; mais sans vouloir approfondir le motif de l'omission dont il s'agit ici, nous ne craindrons point de dire que le silence d'Eusèbe ne doit point contrebalancer l'autorité d'un si grand nombre d'auteurs contemporains, qui, par leurs témoignages réunis, constatent invinciblement la vérité du fait que nous discutons.

D'ailleurs, nous apprenons du P. de Montfaucon, qu'Eusèbe fait mention de la découverte de la croix dans son commentaire sur le psaume LXXXVII, p. 549, où il est parlé des miracles opérés de son temps au sépulcre du Sauveur, et de l'église qui avait été bâtie dessus par sainte Hélène. Si l'on prétend que ce passage est une fourrure qu'une main étrangère aura fait passer dans le texte d'Eusèbe, nous demanderons comment on prouverait que l'omission dont il s'agit ne doit point être mise sur le compte des copistes. Rien de plus aisé que de passer un article ou un paragraphe. Les copistes ont donné plus d'une preuve de leur inadvertance en ce genre.

(*) Sur les principales reliques de notre Seigneur Jésus-Christ et sur les divers instruments de sa passion, on trouve des détails précieux dans l'ouvrage de M. l'abbé Gosselin : *Notice historique et critique sur la sainte Couronne d'épines de notre Seigneur Jésus-Christ et sur les autres instruments de sa passion qui se conservent dans l'église métropolitaine de Paris; suivie de pièces justificatives.* Paris 1828, in-8°. Le père Léandre Corrieris, cistercien et préfet de la bibliothèque sessorienne, a publié un ouvrage sur les reliques de la Passion qui se conservent à Rome. Cet ouvrage a pour titre : *De Sessorianis D. N. J. C. Reliquiis Commentarius.* Rome 1830, in-8° (*Voyez le Nouv. Conservateur Belge,* t. IX p. 569). — Sur la relique du Saint-Sang conservée à Bruges, voyez le *Journal hist. et litt.* de M. Kersten, t. I p. 177.

Pères, la fera porter en triomphe devant lui, lorsque, revêtu de tout l'éclat de sa majesté, il viendra juger l'univers.

L'Église a la plus profonde vénération pour le signe salutaire de notre salut; elle le place honorablement dans les temples; elle en fait un usage fréquent dans ses offices, dans l'administration des sacrements, etc., et par-là elle imite ce qui s'est pratiqué dans les premiers siècles du christianisme (14). « Si les juifs, remarque saint Jérôme, » avaient tant de vénération pour l'arche, de quels » sentiments de respect les chrétiens ne doivent-ils » pas être pénétrés pour le bois de la croix, pour » cet autel sanglant sur lequel l'Homme-Dieu a ex» pié nos iniquités. »

En honorant la croix, nous renouvelons le souvenir de la mort de Jésus-Christ, nous professons que nous le regardons comme notre Rédempteur, nous nous excitons à espérer en ses mérites, nous allumons dans nos cœurs le feu sacré de l'amour divin.

Jésus crucifié est un spectacle bien intéressant pour notre foi, pour peu que nous soyons sensibles à la reconnaissance. Après le modèle que nous avons sous les yeux, pourrions-nous désormais nous dispenser de la pratique de l'obéissance? Serait-il possible que nous n'aimassions pas Dieu et le prochain, en voyant Jésus-Christ sceller de son sang l'alliance de charité dont il était le médiateur? Refuserions-nous encore d'être doux, humbles, patients, lorsque Dieu nous presse par son exemple de pratiquer ces vertus?

La méditation fréquente des souffrances de Jésus-Christ est un moyen efficace d'arriver à la perfection; aussi tous les Saints étaient-ils très-fidèles à cet exercice. Ils y trouvaient leur consolation et leur joie; ils y apprenaient à mourir à eux-mêmes et à entrer dans les sentiments de Jésus crucifié; ils s'y excitaient à la ferveur et à la componction. Enfin, prosternés en esprit au pied de la croix, ils offraient au Père céleste leurs larmes et leurs ardentes supplications, par le Fils qui s'est immolé lui-même sur la croix pour le salut du genre humain. *Je me suis reposé,* disait chacun d'eux, sous *l'ombre de celui que j'avais désiré,* et j'ai goûté de *son fruit,* qui *a été* plus *doux à ma bouche* que le miel le plus délicieux (15).

C'était dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ que saint Bernard trouvait cet esprit de ferveur qu'il possédait dans un degré si éminent. Saint Augustin, comme il nous l'apprend lui-même, puisait toute sa science dans les plaies sacrées du Sauveur. C'était par le même moyen que l'admirable saint François excitait et entretenait ses ardeurs séraphiques. Saint Thomas d'Aquin acquit au pied de son crucifix cette supériorité de vertu et de connaissances qui l'ont rendu si célèbre dans l'Église. Que n'aurions-nous pas à dire de saint Bonaventure? Il semble, dit saint François de Sales, que, quand il manifeste par écrit les sentiments brûlants de son cœur, il n'a d'autre papier que la croix ni d'autre plume que la lance trempée dans le sang précieux de Jésus-Christ. Quelle chaleur dans cette exclamation : « Qu'il est bon de demeurer toujours » en esprit devant la croix! Il faut nous y faire trois » tabernacles dans les plaies du Sauveur crucifié, » l'un dans ses pieds, l'autre dans ses mains, et le » troisième dans son adorable côté. Je m'y repose» rai, j'y veillerai, j'y lirai, j'y converserai (16). »

Saint Paul, quoique fort savant d'ailleurs, préférait à toutes les connaissances celle de Jésus crucifié. *Je n'ai point fait profession parmi vous,* disait-il aux Corinthiens, *de savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié* (17). Chaque jour il tâchait de se perfectionner dans cette sublime connaissance, qui était l'unique objet de ses désirs (18). Le même apôtre s'écriait dans un transport d'amour pour la croix : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Christ* (19)! Or, se glorifier en une chose, c'est l'aimer, c'est l'estimer; c'est, selon saint Thomas, faire consister en elle sa grandeur et son bonheur.

SAINT ALEXANDRE, PAPE.

L'AN 117 OU 119.

Saint Alexandre succéda au saint pape Evariste en 109, et occupa le Saint-Siége pendant près de dix ans. Nous ne trouvons dans l'antiquité aucuns détails sur sa vie. Il mourut en 117 ou 119, et est compté parmi les martyrs dans le canon de la messe. Il a aussi le titre de *martyr* dans le sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Frontean, et dans tous les anciens martyrologes. On lui donne pour compagnons saint Evence et saint Théodule, qui souffrirent avec lui,

(14) Voyez Tertullien, *de Coron. milit.*

(15) Cant. II, 3.

(16) S. Bonav. l. *de Vita Christi.*

(17) I. *Cor.* II, 2.

(18) *Etsi hoc solum sciebat, nihil est quod nesciebat. Magnum est scire Jesum crucifixum.* S. Aug. serm. 161, n. 3.

(19) *Gal.* VI, 14.

ou du moins vers le même temps. Le corps de saint Alexandre, pape, de saint Evence et de saint Théodule, furent enterrés sur la voie Nomentane; on les a depuis transportés dans l'église de Sainte-Sabine, qui appartient aujourd'hui aux Dominicains. Fulrad, abbé de Saint-Denis, obtint de Léon III une partie des reliques du pape saint Alexandre, et les déposa dans le monastère de Lièdre en Alsace, qu'il avait fondé en 779 (1).

Voyez les Bollandistes et Tillemont, t. II.

SAINT JUVENAL,

PREMIER ÉVÊQUE DE NARNI, EN OMBRIE.

VERS L'AN 377.

L'ANTIQUITÉ ne fournit pas plus de lumières sur la vie de saint Juvenal, que sur celle de saint Alexandre. On croit qu'il occupa le siége de Narni pendant environ sept ans, et qu'il mourut vers l'an 377. Saint Grégoire-le-Grand lui donne le titre de *martyr* (*). Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain; mais on célèbre sa fête, à Narni, le 7 août. Il s'est fait plusieurs translations de ses reliques.

Voyez les Bollandistes, tom. I *Maii*, p. 386-406.

---

† SAINT AUFROI (2), ÉVÊQUE D'UTRECHT.

L'AN 1008.

SAINT AUFROI, généralement nommé comte de Bratuspant et de Huy (3), tirait son origine d'une famille puissante. L'éclat de sa naissance, et plus encore celui de ses vertus, lui acquirent la plus haute considération. Ami sévère de la justice, jamais il ne s'en écartait. Ses discours et sa conversation respiraient toujours une piété tendre et bien placée; il y mêlait souvent des maximes tirées des auteurs sacrés. Il jouissait d'un grand crédit auprès de l'empereur Othon III et de saint Henri; plus d'une fois il fut appelé à leurs délibérations les plus importantes et forcé d'émettre son opinion sur les intérêts de l'État. Dans les affaires ecclésiastiques même il était bien souvent le conseiller du clergé. Il donna aussi dans les combats des preuves de son courage.

Il avait épousé Hilsunde, comtesse de Stryen, dont il eut une fille. Après quelques années, ces pieux époux firent vœu de continence et se proposèrent de faire servir de plus en plus leurs richesses à la gloire du Seigneur. Aufroi donna d'abord à Notger, évêque de Liége, le comté de Huy (4), et Hilsunde, de l'avis de son mari, fonda en 992 le monastère de Thorn près de la Meuse, où elle se consacra à Dieu avec sa fille (5).

A la mort de Baudouin, évêque d'Utrecht (6),

(1) Voyez M. l'abbé Grandidier, *Hist. de Strasbourg*, t. I, p. 429 et 431.

(*) *Hom.* 37 *in Evang. et Dial.* l. 4, c. 12. — Beaucoup d'autres auteurs ne qualifient saint Juvenal que de *confesseur*. Les habitants de Fossano, en Piémont, et ceux de Narni prétendent avoir son corps. Mais tout porte à croire que le corps du Saint, qui repose à Fossano, n'est point celui du premier évêque de Narni, mais bien d'un confesseur qui portait aussi le nom de Juvenal. Cette question a été examinée par le P. Papebrochius, *Acta SS. Maii*, t. II, p. 406-422.

(2) Il est connu sous différents noms latins, tels qu'*Aufridus, Ausfridus, Ansfridus, Ansfredus, etc.*

(3) L'auteur de sa vie dit : *Erat apud Brachbantium comes Aufridus, summæ justitiæ vir;* et Sigebert de Gemblours rapporte qu'en 992 florissait dans les Gaules Aufroi, comte de Bratuspant : *clarebat etiam hoc tempore* (992) *inter Gallos Ausfridus, qui cum fuisset comes Bratuspantium non minus justitiâ quàm potentiâ sæculari famosus, deposito militiæ cingulo, tonsuratus in Clericum, eo provectus est, ut ordinaretur episcopus Ultrajectensis ecclesiæ.* Il est possible que le nom de *Brachbant* et de *Bratuspant*, ou de Brabant, s'étendait dans ce temps au territoire de Louvain; et en effet Anselme de Liége (*in Gestis Pontif. Tungr. etc. cap.* 33) appelle Aufroi *comte de Louvain*, en quelle qualité des historiens le placent entre Lambert I et Lambert II. C'est ce que remarque l'éditeur des *Diplom. Belg.* t. I, p. 41, dans les notes sur le diplome de l'empereur Othon I, par lequel en 948 le comte de Louvain, Lambert I, est nommé avoué et patron de l'abbaye de Gemblours. Plusieurs écrivains ont pensé que ce même Lambert dont il n'est plus fait mention dans l'histoire après 957 ou 958, était le père d'Aufroi. Mais Dewez, dans son *Hist. génér. de la Belg.* tom. III, dit que « Des Roches, dans une dissertation sur les comtes de Louvain, a prétendu par de très-bonnes raisons que cet Aufroi était un prince saxon à qui l'empereur Othon I avait donné ce pays après la proscription de Lambert, dont très-vraisemblablement l'empereur n'aura pas appelé le fils à cette succession, qui cependant rentra dans la famille de Lambert par la conquête qu'en fit Lambert, son neveu, qui l'avait vainement revendiquée. »

(4) L'empereur Othon III confirma cette donation en 985; voyez l'acte dans *Miræi Diplom. Belg.*, tom. I, p. 51.

(5) Voyez l'acte dans *Miræi Diplom. Belg.* tom. I, p. 146. — Ce monastère devint un chapitre de dames nobles, dont l'abbesse portait le titre de princesse. Gelenius (*Kalend. SS. Colon.*, p. 687), et Fisen (*Flores. eccl. Leod.*, p. 560) donnent le titre de *Saintes* et *Bienheureuses* à Hilsunde et à sa fille Benolte. Les chanoinesses de Thorn avaient coutume de célébrer l'anniversaire de leur fondatrice comme n'étant point canonisée : c'est ce qui a été remarqué et loué par Benoît XIV, dans son ouvrage *De Beatif. et Canonizat., SS.*, tom. II, p. 104.

(6) Baudouin descendait des comtes de Hollande. Les historiens le représentent comme un homme qui a su se faire respecter, et comme un pasteur craignant Dieu. Il mourut le 10 mai 994.

l'empereur Othon III, qui connaissait les éminentes qualités d'Aufroi et ses profondes connaissances en matière de religion, lui proposa d'embrasser l'état ecclésiastique, et d'aller occuper, pour le bien-être de l'Église, le siége vacant. Ce fut en vain qu'Aufroi fit les plus vives représentations contre un pareil projet; l'empereur tint bon, parce qu'il savait que cette résistance ne prenait sa source que dans la grande humilité de notre Saint. Après s'être bien consulté lui-même, et se voyant forcé de céder à la demande de l'empereur et aux instances de Notger, évêque de Liége, il se dépouilla de ses armes, et, les ayant offertes sur l'autel de la mère de Dieu, il s'écria : « Jusqu'à présent j'ai combattu pour une » gloire temporelle, j'ai cherché à abattre les enne- » mis des pauvres et des veuves : désormais je me » place sous la protection de cette Vierge sainte, » afin de conquérir la gloire de Dieu et le salut » de mon âme (7). » A ces mots, tous ceux qui étaient présents fondirent en larmes et louèrent le Seigneur d'avoir donné à son Église un si digne prélat.

Aufroi gouverna l'église d'Utrecht avec le plus grand zèle, la plus profonde sagesse, et avec une justice qui ne s'est jamais démentie. Il contribua, par des institutions utiles, à la gloire de Dieu et au bonheur des hommes. Il donna à son église quelques villages situés dans le comté de Rhyen ou le quartier d'Anvers (8); il pria aussi l'empereur Othon III de vouloir céder à cette église les terres de Bommel et d'Arclo (*Arkel*), qu'Othon possédait dans le comté de Teysterband (9). C'était par respect pour Aufroi qu'un seigneur, nommé Fréthebalde, avait donné à l'église d'Utrecht toutes ses possessions héréditaires situées dans ce même comté (10). Il obtint encore du saint empereur Henri II, vers l'an 1003, que les serfs aussi bien que les personnes libres de son évêché ne seraient jugés que par l'avoué de l'église d'Utrecht, et que les biens des prêtres étrangers, à leur mort, seraient acquis à cette église. (11).

Sur une colline à trois lieues d'Utrecht, de l'autre côté de la rivière, près d'Amersfort, il fonda un monastère, où il se retirait de temps en temps, pour pouvoir servir librement le Seigneur loin du tumulte du monde. L'endroit où ce couvent fut élevé s'appela d'abord Hohorst, ensuite Heiligenberch (*le Saint-Mont*), enfin le Mont-de-Sainte-Marie. C'est ce que nous apprend l'acte de la fondation (12), dans lequel Aufroi déclare avoir érigé dans cet endroit un couvent en l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ, de la sainte Vierge Marie, des saints apôtres Pierre et Paul, ainsi que de saint Martin, son patron particulier; de sorte que ce lieu offre une retraite assurée aux frères qui veulent vivre sous la règle de saint Benoît. Il leur fit don, à cet effet, de tout ce qu'il possédait dans le village de Thrile (13), situé dans le pays de Teysterband. Cette donation se fit en présence des témoins requis dans l'église de Hohorst, l'an 1006, le 18 novembre, le jour même de la dédicace. Douze moines de l'abbaye de Gladbach (14) furent placés dans ce nouveau cou-

(7) Un moine de Saint-Paul à Utrecht fit à ce sujet une pièce de vers, dont nous citerons le passage suivant :

Ansfrid pro meritis datus est tibi Pontificalis,
Est et prælectus Domino confessor et almus.
Qui prius in bello firmabat regna popello,
Ecclesiæ custos nunc est, sanctusque sacerdos.
Vertitur in melius sic sic certaminis usus,
Quondam bellator; nunc autem pacis amator;
Tunc pars bellorum; nunc autem Dux animarum.
Quondam pugnabat, populi nunc corda gubernat :
Militis officium precis obmutavit in usum,
Veste Sacerdotis nunc prorsus liber ab armis;
Accepit calicem manibus, liquitque mucronem;
Deposuit parmam, cœpit levare patenam;
Sprevit vexillum, voluit quia psallere Missam :
Nunc Missam cantat, precibusque fideliter instat.

(8) C'étaient les villages de Westerloo, Oolen, Herssel et autres; l'acte de la donation, faite au commencement de son épiscopat, se trouve dans *Miræi Diplom. Belg.*, tom. I, p. 52. On peut voir dans le même ouvrage de quelle manière ils devinrent dans la suite la propriété de la famille de Mérode, pag. 209, 210, 228, 423, 424, 436 et 580.

(9) Voyez dans *Miræi Diplom. Belg.*, tom. I, p. 263 le diplome d'Othon de l'an 999.

(10) Voyez *op. cit.* tom. I, p. 263. On remarque dans l'acte de cette donation quelques erreurs dans les dates, car ce ne fut point en 993 qu'elle eut lieu, mais en 997 ou 998, dans la troisième ou quatrième année de l'épiscopat d'Aufroi. Le pays de Teysterband s'étendait entre la Leck, le Vahal et la Vieille-Meuse, et fut possédé par différents seigneurs qui reconnurent d'abord la supériorité temporelle des évêques d'Utrecht, en vertu de la donation de Fréthebalde, mais qui se rendirent ensuite indépendants. Prétendre qu'Aufroi ait donné, comme dernier comte, ce pays à l'église d'Utrecht, c'est donc une erreur bien évidente.

(11) Les diplomes de ces concessions se trouvent dans Heda, p. 95; la dernière regarde le *Jus exuviarum*.

(12) Voyez *Miræi Diplom. Belg.*, t. II p. 809; item *Acta SS.* t. I *Maii*, p. 430, n. 6.

(13) Aujourd'hui Driel, près de Bommel, au diocèse de Bois-le-Duc.

(14) Cette ancienne et belle abbaye était située au duché de Juliers et dans le diocèse de Cologne, près d'Erckelens, ville qui, quoiqu'enclavée dans le duché de Juliers, appartenait autrefois au duché de Gueldre et au quartier de Ruremonde. Cette abbaye était de l'ordre de Saint-Benoît. Le roi Philippe II ayant fait bâtir le monastère de l'Escurial en Espagne, en l'honneur de saint Laurent, fit tout son possible auprès des moines de Gladbach, pour obtenir le beau reliquaire dans lequel ils conservaient le chef de saint Laurent. Le roi employa même les plus belles promesses et l'in-

vent, sous la direction du pieux et savant abbé Weringer, à qui Adelbolde, successeur d'Aufroi, accorda encore d'autres faveurs (15).

Vers la fin de sa carrière, Aufroi fut privé de la vue; il supporta ce malheur avec une résignation admirable, sa sainteté parut même en tirer plus d'éclat. Il passa les dernières années de sa vie au monastère de Hohorst, où il nourrissait tous les jours septante pauvres. Il mourut le troisième jour de mai, l'an 1008, ou bien, selon Lambert d'Aschaffenbourg, en 1010. Son corps fut enterré dans la cathédrale d'Utrecht.

Sa vie, écrite après l'an 1050 par un moine de l'abbaye de Saint-Paul, a été publiée par les Bollandistes, *t. I Maii*, p. 431. Voyez *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 84, et *Heussenii Batavia sacra*, p. 124.

---

† LE VÉNÉRABLE HILDEBERT,

ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 481. — Voyez la chronique de Magdebourg, Witichind, Ekkehard et Joannis *Rer. Mogunt.* t. I.

L'AN 936.

Le vénérable Hildebert, à qui quelques auteurs donnent le titre de Saint, d'autres celui de Bienheureux, était Franc d'origine, et avait été moine à Fulde. C'était un homme d'une grande sainteté, qui, aux dons de la nature joignait des connaissances variées et solides. Il présida en 935 le concile d'Erfurt. Dans la même année il transféra les reliques de saint Aurée et de sainte Justine de l'église de Sainte-Hilaire à celle de Saint-Alban. En 936, peu de temps avant sa mort, il couronna à Aix-la-Chapelle, en présence de tous les grands et de tous les seigneurs de l'Allemagne, l'empereur Othon, fils aîné de Henri-l'Oiseleur (1).

---

tervention du pape, sans y avoir pu réussir, non plus que l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, après des poursuites qui ont duré près de soixante ans.

Plusieurs géographes prétendent qu'Erckelens est l'ancienne ville nommée *Herculis castra;* elle est située à trois lieues de Ruremonde.

(15) Le second abbé fut Adelbert, après lequel l'évêque Bernoul ou Bernulphe transféra, en 1050, cette abbaye dans la ville d'Utrecht, et lui donna le nom d'abbaye de Saint-Paul. Gervie en fut le troisième, à partir de Weringer, ou bien le premier abbé de Saint-Paul. Voyez *Miræi Orig. Cœnob. Belg.*, cap. 31, p. 102; et *Batavia Sacra*, p. 124.

(1) Voici la description que la chronique de Magdebourg fait de ce couronnement : « L'empereur Henri-le-Grand, ce père de la patrie et des rois, étant mort, le peuple entier des Francs et des Saxons appelant au trône son fils Othon, qu'il avait lui-même désigné pour lui succéder, convoqua les électeurs dans le palais de Charlemagne. Les ducs et les princes, accompagnés d'un grand nombre d'hommes d'armes et de cavaliers, se rassemblèrent dans le portique de l'église de Charlemagne, placèrent Othon sur le trône qu'on avait érigé à cet effet, et lui promirent solennellement, en lui touchant la main, fidélité et assistance contre ses ennemis. Cependant l'archevêque de Mayence, entouré de tout le clergé et du peuple, attendait le cortége du nouveau roi. Lorsque ce dernier s'approcha, il lui toucha la main droite de sa main gauche, car il tenait dans sa droite la crosse épiscopale. Vêtu d'une étole blanche de lin et de la mitre, il s'avança jusqu'au milieu de l'église, s'arrêta, et parlant au peuple qui se trouvait dans les allées du pourtour, « voilà Othon, » dit-il, « l'élu de Dieu, celui que Henri, notre seigneur et souverain, désigna pour son successeur, et que tous les princes ont reconnu pour roi. Si ce choix vous est agréable, levez la main droite. » Toute l'assemblée, au milieu des applaudissements et des félicitations les plus sincères, leva pour le nouveau roi la main droite au ciel. C'est ainsi que, selon les usages des Francs, Othon fut élu empereur; il était le soixante-seizième. Ceci arriva l'an 1688 de Rome, et l'an 936 de notre Sauveur. Le roi, vêtu, d'après la mode des Francs, d'un justaucorps, accompagna l'archevêque derrière le maître-autel, sur lequel étaient placés les insignes et les ornements royaux, savoir l'épée avec le baudrier, le manteau garni d'agrafes, le sceptre et la couronne. Avant le couronnement, il s'était élevé entre les archevêques de Trèves et de Cologne un mésentendu sur la question de savoir à qui appartenait l'honneur de couronner le roi. Celui de Trèves se fondait sur l'ancienneté de sa dignité, dont la fondation remontait jusqu'au temps du prince des apôtres. Celui de Cologne prétendait à cet honneur, parce que le lieu de l'élection était dans son diocèse. Ils finirent par céder leurs prétentions à Hildebert, qui était si distingué par ses mérites et sa dignité. Celui-ci donc se rendit à l'autel, prit l'épée et l'écharpe, et s'adressant à l'empereur, « prends ce baudrier, » lui dit-il, « et qu'il » te serve à mettre en fuite tous les ennemis de Jésus-Christ, » ainsi que tous les hommes altérés de sang et tous les in- » fidèles; c'est dans ce but, et pour le maintien de la paix » dans la chrétienté, que l'autorité divine te confie le gou- » vernement de l'empire des Francs. » Alors il prit le manteau et les bracelets, en revêtit l'empereur et dit : « Ces an- » neaux qui pendent jusqu'à terre t'avertissent que tu dois » être animé, jusqu'à ta fin, du zèle pour la gloire de Dieu » et pour la conservation de la paix. » En prenant le sceptre il dit à Othon : « Ces insignes te rappellent que c'est par » des châtiments paternels que tu dois tenir tes sujets dans » l'obéissance. Mais avant tout ton devoir te prescrit de pré- » venir avec bienveillance et bonté les besoins des serviteurs » du Dieu tout-puissant, des veuves et des orphelins. Que » l'huile de la miséricorde ne diminue jamais en toi, afin » que Dieu te soit propice en toutes choses, ici-bas et dans » l'éternité, et que tu sois couronné de la récompense im- » mortelle. »

Après que les deux évêques Hildebert et Wicfride l'eurent oint avec les saintes Huiles et lui eurent mis sur la tête la couronne d'or, les mêmes évêques firent monter le roi, par un escalier tournant, sur le trône élevé entre deux superbes colonnes de marbre d'où il pouvait voir toute l'assemblée et être vu de tout le monde. Après cela on chanta le *Te Deum*, qui fut suivi d'une messe solennelle. Ces cérémonies finies, le roi descendit de son trône et fut conduit au palais, où il prit place, avec les évêques, tous les grands et le peuple, à

La piété et la gravité de cet archevêque égalaient la considération et le crédit dont il jouissait parmi toutes les nations de l'Allemagne. Sur son lit de mort, il remercia de nouveau Dieu avec ferveur pour les bienfaits qu'il lui avait accordés durant sa vie, mais surtout de ce qu'il avait toujours su s'abtenir de toute possession injuste et de toute usurpation des biens de l'église qui lui avait été confiée. Sa mort arriva en mai 936.

---

4 MAI.

SAINTE MONIQUE, VEUVE.

Tiré des écrits de saint Augustin. Voyez Tillemont, t. VIII p. 455, et Berti, *de Rebus gestis. S. Aug.*, Venetiis, 1756, *in Ap. de S. Monica.*

L'AN 373.

L'Église a eu de tout temps une grande vénération pour sainte Monique, et cette vénération est principalement fondée sur ce qu'elle reconnaît lui être redevable, après Dieu, de la naissance et de la conversion de saint Augustin.

Monique naquit en 332 d'une famille où régnaient la piété et la crainte de Dieu. Elle fut élevée par une femme qui était depuis longtemps dans la maison de ses parents, et qui, par sa vertu, avait mérité que ses maîtres lui confiassent l'éducation de leurs filles. La sage gouvernante avait le plus grand soin de ses élèves; elle leur inspirait les maximes de la vraie piété, réprimait les saillies de leurs passions naissantes, et les portait, autant par ses exemples que par ses discours, à l'amour du devoir et de la religion. La condescendance qu'elle avait pour la faiblesse de leur âge ne dégénérait point en cette molle complaisance qui souffre et permet tout. Non-seulement elle leur faisait observer à table une exacte sobriété, mais elle ne leur permettait pas même de boire de l'eau hors de leurs repas, quelque besoin qu'elles pussent prétexter. Elle leur rendait aussi raison de sa conduite : « Vous ne buvez présente» ment que de l'eau, parce que le vin n'est point en » votre disposition; mais quand vous serez mariées, » et que vous vous verrez les maîtresses de la cave, » vous ne vous en tiendrez pas à l'eau, et vous con» tracterez l'habitude de boire (1). »

Malgré les précautions de sa gouvernante, la jeune Monique prit insensiblement du goût pour le vin, comme elle l'avoua depuis à son fils. C'était elle qu'on envoyait ordinairement à la cave. Lorsqu'elle avait puisé dans la cuve, elle portait le vase à sa bouche, avant de verser la liqueur dans la bouteille, et en avalait quelques gouttes. Ceci ne venait pas d'un tempérament porté à l'ivrognerie: c'était l'effet de la légèreté et de cette impétuosité qu'on a coutume de remarquer dans les enfants. Cependant la quantité de vin que prenait Monique augmentait tous les jours, et l'aversion qu'elle avait naturellement pour cette liqueur diminuait à proportion. Elle en vint jusqu'à aimer le vin, et à en boire avec plaisir toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Cette intempérance était fort dangereuse, quoiqu'elle ne fût pas suivie d'excès considérables (2). Mais Dieu veillait sur sa servante, et il se servit, pour la corriger, d'une querelle qu'elle eut avec une domestique de la maison. Celle-ci, qui suivait ordinairement sa jeune maîtresse à la cave, était instruite de tout ce qui s'y passait; elle lui en fit de sanglants reproches, et alla même jusqu'à la traiter d'*ivrognesse*. Monique, vivement piquée, rentra en elle-même, et sentit toute la honte du vice dont on l'accusait; elle prit une sincère résolution de se défaire de la mauvaise habitude qu'elle avait contractée. Peu de temps après, elle reçut le baptême, et elle vécut tou-

une table de marbre, royalement servie. Les ducs s'étaient chargés du service de la table. Giselbert, duc de Lorraine, dans les domaines de qui se trouvait la ville d'Aix-la-Chapelle, avait fourni tout ce qui était nécessaire au banquet. Eberhard servit à table; Hermann le Franc remplit la charge d'échanson, et Arnolde faisait les fonctions de maréchal et se chargea du choix et de l'arrangement des logements pour les suites des princes. Quant à Sigefroi, le chef des Saxons et le premier après le roi, ci-devant le gendre du roi et son proche parent, il devait défendre la Saxe contre les invasions des ennemis et avait la garde du jeune Henri. Le roi, après avoir fait de riches présents à tous les princes, congédia l'assemblée, au milieu des cris de joie et d'allégresse universelle. »

(1) Saint Aug. *Confes.* l. 9, c. 8.

(2) Il y a visiblement mauvaise foi à qualifier d'ivrognerie la faute que commettait sainte Monique. Cela n'empêche pas qu'il ne soit vrai de dire qu'une pareille habitude, si elle n'est réprimée de bonne heure, conduira insensiblement aux derniers excès. Le danger que courut une Sainte doit rendre surtout les jeunes gens bien précautionnés, et les porter efficacement à ne jamais se permettre des choses qui peuvent avoir des suites fâcheuses, quoiqu'elles paraissent dans le commencement n'être que des bagatelles. Ce fut par l'effet d'une grâce spéciale que sainte Monique ouvrit les yeux avant d'être sur le bord du précipice; et pour une personne qui s'est corrigée d'une semblable habitude, il y en a mille qui ne s'en corrigeront jamais, et qui, après avoir abruti leur raison, ruiné leur santé et leur famille, perdent leur âme pour l'éternité. On ne tombe dans l'ivrognerie que pour avoir négligé les premiers assauts d'une passion naissante. Voyez la note du savant et judicieux Martène sur ce passage de la dernière traduction française des Confessions de saint Augustin.

jours de manière qu'elle édifiait tous ceux qui la connaissaient.

Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, ses parents lui firent épouser Patrice, bourgeois de Tagaste, homme d'honneur, mais païen de religion. Elle eut toujours pour lui une soumission parfaite; elle l'honorait comme son seigneur et son maître, et travaillait de toutes ses forces à le gagner à Jésus-Christ. Le principal moyen qu'elle employait pour le retirer de ses vices était une conduite irréprochable qu'elle soutenait constamment : par-là elle vint à bout de mériter l'estime, l'amour et le respect de son mari. Elle supportait ses infidélités avec patience, sans jamais les lui reprocher avec amertume, espérant toujours que Dieu aurait pitié de lui. En général, Patrice était d'un excellent caractère, mais en même temps il était violent et emporté. Lorsque Monique le voyait en colère, elle observait de ne le contredire ni par ses actions, ni par ses discours. La fougue étant passée, elle lui parlait avec douceur, et lui faisait entendre les raisons qu'elle avait eues d'agir de telle manière. Quand des femmes maltraitées par des maris violents ou débauchés venaient lui conter leurs peines, elle avait coutume de leur répondre : « Vous ne devez vous » en prendre qu'à vous-mêmes et à vos langues. » Son exemple en était la preuve. En effet, malgré tous les emportements de son mari, elle n'en ressentit jamais les suites, et le jour ne se passait point que la paix ne fût rétablie. C'est que Monique connaissait l'efficacité de la douceur et du silence à l'égard des caractères impétueux; qu'elle savait se taire et souffrir à propos; qu'elle portait la soumission et la complaisance jusqu'où elles pouvaient aller; qu'elle attendait un moment favorable pour s'expliquer avec son mari. Toutes les femmes qui l'imitaient s'en trouvaient bien, et la remerciaient de ses bons avis; pour les autres, elles continuaient d'être maltraitées par leurs maris.

Monique eut la consolation de voir les heureux fruits de sa patience, de sa douceur et de sa soumission. Son mari embrassa le christianisme un an avant de mourir; il renonça à ses débauches, et passa le reste de sa vie dans la pratique de la vertu. Elle gagna aussi sa belle-mère à Jésus-Christ, après l'avoir fait revenir des préventions qu'elle avait conçues contre elle. Plus d'une fois on eut lieu d'admirer le talent qu'elle avait de réunir les cœurs divisés. Elle s'exprimait sur la concorde avec tant d'énergie, qu'on ne pouvait résister à la force de ses discours; il était aisé de s'apercevoir que l'esprit de charité parlait par sa bouche.

Elle mettait au nombre de ses principaux devoirs le soin de soulager les pauvres. Son plus grand plaisir était de les servir et de pourvoir à leurs différents besoins. Pour s'animer à la pratique de la vertu, elle avait continuellement l'éternité devant les yeux. Elle assistait tous les jours au saint Sacrifice de la messe. Elle allait à l'église le matin et le soir, afin de se trouver à la prière publique et d'entendre la parole de Dieu. Son esprit était occupé sans cesse du bonheur des Saints qui règnent dans le ciel; elle s'appliquait à imiter leurs exemples, pour mériter de participer à leur gloire. Elle réclamait leur intercession, et allait souvent visiter les tombeaux des martyrs. Persuadée que les petites actions sont ennoblies par la pureté du motif qui les produit, elle agissait en tout dans la vue de plaire à Dieu, et prenait tous les moyens nécessaires pour s'entretenir dans la piété et la ferveur. Mais son exactitude à remplir les devoirs de la religion était réglée sur les vrais principes; elle ne l'empêchait point de veiller au soin de sa maison, et surtout à l'éducation de ses enfants.

La Sainte avait deux fils, Augustin et Navigius, et une fille dont on ignore le nom. Augustin mit sa vertu à de rudes épreuves, et fit couler de ses yeux bien des larmes. Il était né au mois de novembre de l'année 354. Il ne répondit point à tous les soins que l'on prit de l'élever dans la piété. La fougue de l'âge eut bientôt effacé les premières impressions de vertu qu'il avait reçues. Quoiqu'il eût été mis dès son enfance au rang des catéchumènes, on n'osa le présenter au baptême, de peur qu'il ne violât la sainteté de ce sacrement. Une maladie ayant fait craindre pour ses jours, on prépara tout pour le baptiser; mais on différa encore, lorsque le danger fut passé. Une passion démesurée de s'acquérir de la célébrité par sa science s'empara de son cœur. Sa mère ne vit d'abord rien de mauvais dans cette disposition, persuadée qu'un jour Augustin pourrait se servir de ses connaissances pour la gloire de Dieu. Son père était aussi charmé de lui voir ce désir d'apprendre, mais par un motif tout différent; il le regardait comme un moyen d'acquérir cette supériorité de talents qui procure dans le monde un établissement honorable.

Après la mort de son père (2), Augustin, alors âgé de dix-sept ans, continua toujours ses études à Carthage. Il fut séduit, en 373, par les manichéens de cette ville, qui l'entraînèrent dans leurs erreurs abominables. Monique, informée des égarements de son fils, en ressentit la plus vive douleur; elle pleura avec plus d'amertume que ne font les autres mères

(2) Patrice mourut vers l'an 371.

lorsqu'elles voient porter leurs enfants au tombeau. « Vous exauçâtes ses vœux, dit saint Augustin en » s'adressant à Dieu; vous ne méprisâtes point ses » larmes qui coulaient avec tant d'abondance, et » dont elle arrosait tous les lieux où elle vous of» frait ses prières (4). » Enfin, il plut au ciel de la consoler par le songe suivant. Il lui sembla qu'elle était sur une longue règle de bois, et qu'auprès d'elle était un jeune homme tout brillant de lumière, qui lui demanda le sujet de sa douleur, et lui ordonna d'arrêter le cours de ses larmes, en lui disant : « Votre fils est avec vous. » Ayant alors baissé les yeux, elle vit Augustin sous la règle où elle était. La consolation qu'elle reçut de ce songe mystérieux fut si grande qu'elle permit à son fils de demeurer et de manger avec elle, ce qu'elle n'avait point voulu lui permettre depuis qu'il s'était fait manichéen. Voyant qu'il concluait de la vision, qu'elle devait plutôt compter de se voir comme lui que de le voir comme elle, elle lui répondit sans hésiter : « Non, » non, cela ne peut être; il ne m'a pas été dit que » j'étais où vous étiez, mais que vous étiez où j'étais. » Cette réponse pressante le toucha vivement, et il fut toujours persuadé, après sa conversion, qu'elle avait été pour lui un avertissement du ciel (5).

Cependant Augustin persistait toujours dans ses erreurs et dans ses désordres. Sa sainte mère ne cessait de son côté de solliciter pour lui la miséricorde divine par ses prières, ses soupirs et ses larmes. Elle mettait dans ses intérêts des évêques pieux et savants, et les conjurait d'avoir des conférences avec son fils. Un de ces évêques, qui avait été autrefois engagé dans l'hérésie des manichéens, et que la lecture des livres de leur parti avait ramené à l'Église, lui dit à ce sujet : « Le cœur de votre fils n'est point » encore disposé; mais le moment marqué par le » Seigneur arrivera. » Et comme la Sainte redoublait ses instances, il ajouta : « Allez, et continuez de faire » ce que vous faites; il est impossible qu'un fils de » tant de larmes périsse. » Monique regarda ces paroles comme un oracle du ciel.

Augustin, âgé de vingt-neuf ans, se détermina à aller à Rome pour y enseigner la rhétorique. Sa sainte mère essaya de le détourner de ce voyage, dans la crainte qu'il ne lui fît encore différer sa conversion. Elle le suivit jusqu'à la mer, résolue ou de le ramener, ou de passer avec lui en Italie. Il feignit, pour se débarrasser de ses importunités, de n'avoir point l'intention de s'embarquer; mais il s'embarqua tandis qu'elle passait la nuit dans une chapelle du voisinage, dédiée sous l'invocation de saint Cyprien. « Je trompai, dit-il (6), ma mère par » un mensonge, tandis qu'elle priait et pleurait pour » moi. Eh! que vous demandait-elle, ô mon Dieu! » sinon que vous ne permissiez pas que je m'embar» quasse? mais comme les vues de vos miséricordes » allaient plus loin que les siennes, vous lui refu» sâtes ce qu'elle vous demandait dans le moment, » pour lui accorder ce qu'elle vous avait toujours » demandé. »

Le lendemain matin, Monique se rendit sur le bord de la mer. Ayant trouvé son fils parti, elle fut saisie d'une douleur inexprimable. Dieu voulait par cette séparation la punir d'une tendresse trop humaine; sa sagesse voulait encore qu'Augustin fût conduit par ses passions au lieu où se devait opérer la guérison de son âme.

Peu de temps après son arrivée à Rome, Augustin tomba dangereusement malade. Il attribua le rétablissement de sa santé aux prières que sa mère faisait pour lui, et qui avaient pour objet d'obtenir qu'il ne mourût pas dans l'impénitence. En 384, il quitta Rome et alla enseigner la rhétorique à Milan. Dans les conférences qu'il eut avec saint Ambroise, il reconnut les erreurs des manichéens, et y renonça, sans pourtant s'attacher encore au parti de la vérité. Son esprit, toujours flottant, avait besoin que de nouvelles lumières de la grâce vinssent fixer ses incertitudes.

Monique, sachant que son fils était à Milan, s'embarqua pour aller le joindre. Sa confiance en Dieu lui fit mépriser les dangers d'une longue navigation. Elle donna des preuves de son intrépidité dans une violente tempête qui s'éleva. Elle rassurait et consolait les matelots, en leur promettant, sur la foi d'une vision qu'elle avait eue, qu'ils arriveraient heureusement au port. Étant à Milan, elle apprit de la propre bouche de son fils qu'il n'était plus manichéen. Elle redoubla ses prières et ses larmes, afin de lui obtenir de Dieu une entière conversion. Elle continua les exercices de piété auxquels elle s'était assujettie, et se montra fort assidue aux instructions que saint Ambroise faisait à son peuple; aussi avait-elle conçu une profonde vénération pour le saint archevêque de Milan, et regardait-elle ses décisions comme des oracles du Ciel. Elle avait coutume en Afrique de porter aux tombeaux des martyrs, par manière d'oblation, du pain et du vin, qui étaient ensuite distribués aux pauvres. S'étant mise en devoir de faire la même chose à Milan, le portier de

(4) S. Aug. *Confes.* l. 3, c. 11.

(5) Ceci arriva vers la fin de l'année 377, près de 9 ans avant la conversion de saint Augustin, laquelle est du mois d'août de l'année 386. — (6) Saint Aug. *Confes.* l. 5, c. 8.

l'église l'arrêta, en lui disant que l'archevêque avait défendu cette pratique. Elle se soumit aussitôt avec une humble docilité, sans s'informer des raisons qui avaient occasionné la défense. Elle ne porta plus aux tombeaux des martyrs qu'un cœur pur et de vifs sentiments de religion, se réservant d'assister les pauvres dans d'autres circonstances.

Sa conscience était fort délicate; ce fut ce qui lui donna des scrupules sur l'observation du jeûne du samedi. On jeûnait ce jour-là à Tagaste et à Rome, mais on ne jeûnait point à Milan. Monique, ne sachant quel parti prendre, consulta saint Ambroise. Voici quelle fut la réponse du saint prélat : « Quand » je suis ici, je ne jeûne point le samedi, mais je » jeûne lorsque je suis à Rome. Faites la même » chose, et suivez toujours ce qui se pratique dans » les églises où vous êtes. » Enfin, Monique vit arriver le moment après lequel elle soupirait depuis si longtemps. Son fils revint à Dieu par une conversion parfaite. Elle lui ménagea un bon parti, dans l'espérance que le mariage le fixerait et le préserverait du malheur de la rechute; mais Augustin lui apprit lui-même qu'il était résolu de vivre le reste de ses jours dans la continence. Elle le suivit dans une maison de campagne où il alla passer les vacances avec quelques-uns de ses amis. Elle eut part aux entretiens les plus relevés qu'ils eurent ensemble, et y montra un jugement et une pénétration extraordinaires, qualités dont elle était redevable à la beauté de son génie et à l'heureuse habitude qu'elle avait de converser perpétuellement avec Dieu. Saint Augustin nous a conservé plusieurs de ses réflexions, qui décèlent beaucoup d'esprit et de piété. Il compare celles où brille l'esprit à ces traits délicats qui ont rendu célèbres Cicéron et Hortensius (7).

Saint Augustin fut baptisé à la fête de Pâques de l'année 387. Il continua de vivre quelque temps avec ceux de ses amis qui avaient aussi reçu le baptême. Monique prit soin d'eux tous, comme s'ils eussent tous été ses enfants; mais elle avait autant de soumission pour chacun d'eux que s'il eût été son père. Tous ces nouveaux disciples de Jésus-Christ ne pensaient plus qu'à retourner en Afrique. La Sainte devait s'embarquer avec eux; mais elle tomba malade et mourut à Ostie.

Quelque temps avant sa maladie, elle dit à son fils Augustin, dans un entretien qu'elle eut avec lui sur le bonheur du ciel et sur le mépris du monde : « Mon fils, il n'y a plus rien dans cette vie qui » puisse me toucher. Que ferai-je ici davantage? Je » ne vois pas ce qui pourrait m'y retenir. Tous mes » vœux sont présentement accomplis. Je ne sou» haitais la prolongation de mes jours que pour » vous voir catholique et enfant du ciel. Dieu a fait » encore plus que je n'avais désiré, puisque je vous » vois entièrement consacré à son service et plein » de mépris pour tous les avantages auxquels vous » auriez pu aspirer dans le monde. Qui me retien» drait donc ici plus longtemps (8)? » S'entretenant un autre jour sur le bonheur de la mort du chrétien, elle dit de si belles choses, que ceux qui l'entendaient en furent saisis d'admiration; et comme on lui demandait si elle ne craignait point de mourir dans une terre étrangère et d'être enterrée dans un pays si éloigné de sa patrie, elle répondit : « On » n'est nulle part éloigné de Dieu. Il saura bien » trouver mon corps pour le ressusciter avec celui » des autres hommes. »

Cinq jours après, elle fut prise de la fièvre, et la maladie alla toujours en augmentant. On n'eut bientôt aucune lueur d'espérance pour sa guérison. Un évanouissemment occasionné par une extrême faiblesse annonça qu'elle approchait de sa dernière heure. Ses deux fils accoururent pour lui procurer tous les secours qui dépendaient d'eux. La connaissance lui étant revenue, elle leur dit : « Vous » enterrerez ici votre mère. » Augustin garda le silence; pour Navigius, il donna à entendre qu'il désirerait qu'elle pût arriver en Afrique avant de mourir. Mais Monique leur dit à l'un et à l'autre : « N'ayez point d'inquiétude par rapport à mon » corps; la seule chose que je vous demande, est » que vous vous souveniez de moi à l'autel du Sei» gneur partout où vous serez (9). » Cependant elle souffrait avec une patience admirable les douleurs qui étaient la suite de sa maladie. Son âme bienheureuse fut enfin affranchie des liens du corps, pour aller dans le ciel se réunir à Jésus-Christ. Elle mourut en 387, à la cinquante-sixième année de son âge. Saint Augustin, qui avait alors trente-trois ans, lui ferma les yeux. Quoiqu'il fût pénétré d'une grande douleur, il retint pourtant ses larmes; il empêcha aussi son fils Adéodat d'en répandre. Il crut qu'il ne convenait pas de pleurer une personne qui avait mené une vie si sainte, et qui était morte dans le Seigneur. Le corps de sainte Monique fut porté dans l'église, où l'on offrit pour elle le sacrifice avant de la descendre dans le tombeau, comme cela se pratiquait parmi les fidèles.

(7) Voyez ses livres *De l'ordre et de la vie heureuse.*
(8) Saint Aug. *Confes.* l. 9, c. 10.

(9) *Tantùm illud vos rogo, ut ad Domini altare memineritis mei ubi fueritis.* S. Aug. Confes. l. 9, c. 11.

Jusque-là saint Augustin s'était fait violence : mais quand il se vit seul, il donna un libre cours à ses larmes. Il ne put se rappeler, sans le plus vif attendrissement, les vertus de sa sainte mère, le soin qu'elle avait pris de ses enfants, l'amour qu'elle leur avait porté, et surtout les inquiétudes et les alarmes qu'il lui avait causées; mais il se crut depuis obligé de justifier les pleurs qu'il avait versés. « Si quelqu'un me reproche d'avoir pleuré quelques » instants une mère qui avait pleuré tant d'années » pour m'obtenir, ô mon Dieu ! la grâce de me voir » vivant à vos yeux, je pense au moins qu'il ne se » moquera pas de moi; et s'il a de la charité, il pleu- » rera lui-même, afin que vous me pardonniez mes » péchés (10). » Il prie Dieu pour elle dans ses confessions, et conjure tous ceux qui liront son livre, de se souvenir à l'autel de Monique et de Patrice. « Je prie » pour les péchés de ma mère, dit-il en s'adressant à » Dieu. Exaucez-moi, Seigneur, par celui qui a bien » voulu être attaché à la croix pour nous, qui par son » sang a guéri les plaies de nos âmes, et qui, étant » assis à votre droite, intercède pour nous. Je sais » qu'elle a pratiqué les œuvres de miséricorde, et » qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui » l'avaient offensée. Pardonnez-lui donc, Seigneur, » les fautes qu'elle a pu commettre contre vous. » Que votre miséricorde prévale sur votre justice à » son égard. N'entrez point en jugement avec elle, » vous qui avez promis de traiter avec miséricorde » ceux qui auraient exercé la miséricorde.... Elle » nous a recommandé, en mourant, de nous souve- » nir d'elle à votre autel, au mystère duquel elle a » assisté tous les jours de sa vie, et d'où elle savait » que l'on dispense la victime sainte dont le sang » a effacé l'arrêt de mort porté contre nous (11). »

Le corps de sainte Monique fut transporté d'Ostie à Rome en 1430, sous le pape Martin V, et il y est encore dans l'église de Saint-Augustin. Martin V a donné lui-même l'histoire de cette translation, et celle de plusieurs guérisons miraculeuses opérées par l'intercession de la Sainte (12).

Selon quelques auteurs, c'est le corps de sainte Prime qui se garde à Rome; ils pensent que celui de sainte Monique est chez les chanoines réguliers d'Arouaise, près de Bapaume en Artois, à l'exception de son chef, qui a été transféré dans l'église de Saint-Amé à Douai. Nous donnons la préférence au sentiment de ceux qui prétendent que c'est l'abbaye d'Arouaise qui possède les reliques de sainte Prime, et qu'elles y furent apportées d'Ostie, en 1162, par un chanoine régulier nommé Gautier, qui s'imagina que sainte Monique et sainte Prime étaient la même personne; et nous croyons que celles de sainte Monique restèrent encore longtemps à Ostie (13).

Sainte Monique doit être le modèle de toutes les mères chrétiennes. Son zèle pour la conversion de son fils venait de ce que l'état de péché lui paraissait avec raison mille fois plus affreux que le néant. Elle était persuadée qu'il était dans un état de mort, tant qu'il ne vivait pas pour celui qui l'avait créé, qui était sa dernière fin, et qui pouvait seul le rendre heureux. C'était d'après cette persuasion qu'elle sollicitait si vivement la miséricorde divine en sa faveur. Ses larmes et ses prières ne pouvaient manquer d'être efficaces, puisqu'elles étaient soutenues par une ferveur continuelle, par une parfaite pu-

(10) S. Aug. *Confes.* l. 9, c. 2.

(11) *Nunc pro peccatis matris meæ deprecor te : exaudi me per medicinam vulnerum nostrorum quæ pependit in ligno, et sedens ad dexteram tuam interpellat pro nobis. Scio misericorditer operatum, et ex corde dimisisse debita debitoribus suis : dimitte illi debita, si quæ etiam contraxit per tot annos post aquam salutis : dimitte, Domine, dimitte, obsecro, ne intres cum ea in judicium. Promisisti misericordibus misericordiam... Tantummodò memoriam sui ad altare tum fieri desideravit, cui nullius diei prætermissione servivit, undè sciret dispensari victimam sanctam, quâ deletum est chirographum quod erat contrarium nobis.* Confes. l. 9, c. 13.

(12) Voyez ce pape, *sermo ad fratres Augustinienses, de translatione corporis sanctæ Monicæ Ostiâ Romam;* Romæ 1586, et la bulle du même pape, publiée en 1430 avec les cérémonies ordinaires. Voyez aussi Berti, *de S. Monica*, c. 7, 8, 9, 10.

(13) Gautier, chanoine régulier d'Arouaise, raconte qu'en 1162 il apporta à l'église de sa communauté les reliques de sainte Monique, nommée *Prime* par les Latins; il ajoute qu'il les avait trouvées dans un tombeau de brique à l'ancienne Ostie, plus près de la mer que ne sont présentement les ruines d'Ostie. Les pères Henschenius et Papebroch ont ajouté foi au récit de Gautier, persuadés qu'on ne pouvait en contester l'authenticité; mais il nous semble que cet auteur mérite peu de créance. 1° Il y a peu de fonds à faire sur le témoignage d'un inconnu tel qu'est Gautier. 2° Il manifeste lui-même son peu de jugement par la manière dont il raconte les choses. En effet, la ville d'Ostie fut bâtie par Ancus Marcius, à 13 milles de Rome, à l'endroit où le Tibre se divise en deux, et jamais elle n'a été déplacée. Il y a longtemps que cette ville est détruite, et qu'on n'en voit plus que les ruines. 3° Monique en grec ne signifie point *Prime*, mais *unique* ou *solitaire*. 4° Gautier dit que le pape Adrien mourut en 1161, au lieu qu'il mourut en 1159, puisqu'Alexandre III lui succéda en cette année. Cet auteur se sera donc trompé en prenant le tombeau de sainte Prime pour celui de sainte Monique. Voyez Berti, *de rebus gestis. S. Aug. comm. de S. Monica*, c. 11, 12, p. 254.

Au reste, on ne peut accuser de superstition ceux qui, trompés par le récit de Gautier, ont pris les reliques de sainte Monique pour celles de sainte Prime. Dieu était toujours l'objet de leur dévotion dans le culte qu'ils rendaient à Monique sa servante. Ils étaient d'ailleurs dans la bonne foi, et ne connaissaient point la méprise dont il s'agit.

reté d'intention et par une éminente sainteté de vie. Elle employait encore tous les moyens que suggère une prudence éclairée, afin de saisir les moments favorables, et de ne pas augmenter le mal en voulant le guérir.

On trouve des mères qui s'imaginent être quitte devant Dieu, parce qu'elles récitent de longues prières et qu'elles assistent souvent aux assemblées de dévotion. En pensant de la sorte, elles prouvent qu'elles n'ont point une juste idée de leurs devoirs. Elles sont encore obligées de veiller continuellement sur leurs enfants, de leur procurer l'instruction, de leur donner bon exemple, d'user même de sévérité dans certaines circonstances. Qu'elles se souviennent toutefois de ne pas porter trop loin la sévérité, de ne punir jamais par caprice ou par passion, et de préférer toujours les voies de douceur, lorsqu'il y a lieu d'espérer qu'elles réussiront. Une rigueur mal entendue a souvent causé bien des maux.

Augustin se laissa corrompre par les mauvaises compagnies, malgré les instructions et la vigilance de sainte Monique. Quoi de plus capable de faire trembler tous les parents? Quel compte n'auront-ils pas à rendre, si, par défaut de soins de leur part, les libertins communiquent à leurs enfants le poison du vice?

---

† SAINT FLORIAN, MARTYR.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 140. — Voyez les anciens actes du Saint, que les Bollandistes ont tirés du manuscrit de Saint-Sauveur à Utrecht, comparé avec la légende des saints de la Pologne, Cracovie 1511, et avec les actes du saint martyr Florent, et qu'ils ont insérés dans leur recueil. Outre ces actes d'un anonyme, qui sont les plus authentiques, nous en possédons trois autres, mais qui ont été calqués sur les premiers, puisqu'ils les ont souvent copiés. Les uns furent publiés dans le quinzième siècle par Christophe Lieb, bénédictin de Melk; les autres, à en juger par l'écriture de l'original, paraissent remonter au douzième siècle, et appartenir à un chanoine régulier de Saint-Florian, dans la Basse-Autriche. Le quatrième biographe de notre saint martyr a puisé tout son ouvrage dans les actes précédents. Nous nous tiendrons aux plus anciens, quoique Tillemont, t. V, p. 67, élève des doutes contre leur authenticité. Voyez Bertholdus Mellicensis, *Sancta et beata Austria, Aug. Vind.* 1750, p. 51 sqq., de même que Raderus, Hansizius, Lauber et *les Vies de Jésus et des Saints*, en allemand, Vienne 1822, t. I p. 811.

VERS L'AN 297.

Florian vit le jour, vers le milieu du troisième siècle, dans le bourg de Zeiselmaur, dans la Basse-Autriche, et fut élevé dans le christianisme. Tout le reste de sa vie, jusqu'à l'histoire de son martyre, nous est inconnu. Lorsqu'à Lorch, capitale de la Norique ou de l'Autriche actuelle, on reçut les ordres adressés aux gouverneurs des provinces, de forcer les chrétiens de sacrifier aux idoles, et de vouer à la torture et à la mort les rebelles, comme ils les appelaient, grand nombre de fidèles, pour se soustraire à la fureur de la persécution, prirent la fuite et se cachèrent dans des lieux inconnus ou dans les cavernes des montagnes. Dans ces temps de terreur, le Seigneur suscita un guerrier chrétien, qui servait dans les armées de l'empereur, pour faire renaître, par son héroïsme, le courage de ses compagnons dans la foi. Florian ne se trouvait pas à Lorch lorsqu'il eut connaissance des édits de l'empereur et qu'il apprit que le gouverneur Aquilin, dont l'autorité s'étendait alors sur une partie de l'Autriche actuelle, faisait chercher les chrétiens, les faisait jeter en prison, et que même il avait déjà livré à la mort quarante confesseurs (1). Poussé par l'esprit de Dieu, il se leva et voulut se rendre dans la capitale; mais en chemin il rencontra des soldats qui, par ordre d'Aquilin, étaient à la poursuite des chrétiens. Il dit alors à ses compagnons d'armes : « Pourquoi prendre tant de peine pour trouver des » chrétiens; vous en voyez un devant vous; allez et » amenez-le à votre gouverneur. » Les soldats s'emparèrent de lui et le menèrent devant Aquilin.

Lorsqu'il se présenta au tribunal, le gouverneur lui dit : « Ce qu'on dit de toi, Florian, est-il vrai? » Viens, suis l'exemple de tes frères d'armes et sa» crifie aux dieux; tu seras des nôtres alors, et tu » ne seras pas puni selon les ordres de l'empereur. » Florian repartit qu'il ne le ferait pas. Le gouverneur, alors, entra en colère et le menaça de l'y forcer par les tourments. Le Saint ne répondit pas, mais leva les yeux au ciel, et fit cette prière : « Mon Seigneur » et mon Dieu, c'est en toi que j'ai placé mon espé» rance, et je ne puis te renier. C'est pour toi que je » combats, et c'est à toi que j'offre ce sacrifice de » louanges. Que ta droite me protège; que ton nom » soit béni dans le ciel et sur la terre. Seigneur, » donne-moi la force de souffrir, place-moi au » nombre de tes soldats d'élite, qui avant moi ont » confessé ton nom. Fortifie-moi, afin que je te loue » et que je t'exalte, toi qui es béni dans tous les » siècles. »

« Qu'est-ce que ce galimatias? » dit Aquilin, lorsque le Saint eut fini : « prétends-tu insulter aux or» dres de l'empereur? »

(1) Voyez à cet égard la *Sancta et beata Austria* de *Bertholdus Mellicensis*, p. 52, num. IV, V, VI.

Florian. « Tant que j'ai porté ces armes terres-
» tres, j'ai servi mon Dieu en secret, et jamais Satan » ne fut en état de m'en détourner. A présent, tu » peux disposer de mon corps, mais ta puissance » ne va pas plus loin, tu ne peux rien sur mon âme, » qui n'obéit qu'à Dieu seul. Je me soumets à tes » ordres pour autant que je suis ton soldat; mais » personne ne peut m'ordonner de sacrifier aux » idoles : comment adorerais-je ces créatures de » l'homme? »

A ces mots, le gouverneur entra en fureur; il fit déshabiller le confesseur, et lui fit donner des coups de bâton, sous le poids desquels Florian s'écria : « Sache que je ne crains pas les tortures; allume un » bûcher et j'y monterai au nom de Jésus-Christ. » Tandis que les soldats continuaient à frapper, Florian ajouta : « C'est maintenant que j'offre un véri- » table sacrifice à mon Seigneur Jésus-Christ, qui » m'a accordé la force et l'honneur de souffrir ceci » pour lui. »

La colère du gouverneur ne fit qu'augmenter, et il ordonna de doubler les coups; mais Florian garda sa sérénité, ne s'altéra pas même lorsque, avec des crochets aigus, on lui arracha la chair des épaules.

Le gouverneur, voyant que tous ses efforts étaient infructueux, fit noyer le Saint dans l'Ens, rivière qui passe près de Lorch. Lorsque celui-ci apprit sa sentence, il rendit grâces à Dieu de ce qu'il l'avait trouvé digne d'entrer dans la vie éternelle.

Les soldats le menèrent sur le pont de l'Ens, où on lui accorda le temps de recommander son âme à Dieu, après quoi on lui mit une pierre au cou et on le précipita dans l'eau. Ceci arriva le 4 mai 297, ou, selon d'autres, en 304 (1). Une pieuse matrone, nommée Valérie, enterra le Saint à sa campagne.

Au même endroit on érigea dans la suite une église, à laquelle on ajouta un couvent de Bénédictins; mais ce dernier fut détruit par les incursions des ennemis. Angelbert, évêque de Passau, le fit relever et le donna aux chanoines réguliers de Saint-Augustin, qui le possèdent encore. Cette belle abbaye est située dans la Basse-Autriche, près d'Ens et non loin de Lintz. Le corps du Saint fut transporté plus tard à Rome et réuni à ceux des martyrs saint Étienne et saint Laurent; mais nous n'avons pas de documents historiques qui constatent l'époque de cette translation. Les Tartares et les Prussiens ayant ravagé la Pologne, dans le onzième siècle, le roi Casimir et Gédéon, évêque de Cracovie, demandèrent au pape Lucius III quelques reliques de saints martyrs, et obtinrent celles de saint Florian. Depuis cette époque ce Saint est le patron de la Pologne; de là ce proverbe polonais : « De même que Jérusalem a son Étienne et » Rome son Laurent, de même la Pologne a son » Florian (2). « Le nom de ce saint martyr se trouve dans le martyrologe romain.

(1) L'année 290 est indiquée par Joseph Lauber dans ses *Dreihundert und sechzig Lebens-beschreibungen der Heiligen Gottes*, t. III p. 27.

(2) Sicut Jerosolyma Stephano, Roma Laurentio, gaudet Polonia Floriano. Voyez *Sancta et beata Austria*, p. 53.

---

† SAINT MALLULFE, ÉVÊQUE DE SENLIS.

VERS LA FIN DU SIXIÈME SIÈCLE.

Mallulfe fut élevé par son mérite sur le siége de Senlis, et succéda à Santin. Ce prélat signala sa charité dans une occasion trop célèbre pour ne point la rappeler ici. Le roi Chilpéric, que Grégoire de Tours nomme le *Néron* et l'*Hérode* de son siècle, venait de mourir dans son palais de Chelles, situé près de Paris. Ce prince cruel et débauché avait été le bourreau de la reine son épouse, le tyran de son peuple et l'esclave d'une femme à qui le crime ne coûtait rien. Avare au milieu de ces trésors, il faisait mourir les meilleurs citoyens supposés coupables de quelques crimes, afin de s'approprier leurs biens. Saint Mallulfe était allé solliciter une audience de lui, sans pouvoir l'obtenir. Il était depuis trois jours à Senlis, lorsque le roi mourut. Aussitôt tout ceux qui avaient encensé l'idole pendant sa vie prirent la fuite; pas un des courtisans les plus assidus ne voulut lui rendre les derniers devoirs. A cette nouvelle, le saint évêque sentit son cœur s'émouvoir. Il se rendit avec empressement au palais, et, assisté d'un de ses clercs, il lava le corps de Chilpéric, le revêtit des habits royaux, et après avoir passé la nuit auprès du monarque à chanter des psaumes et à réciter des prières, il le fit porter par la rivière à Paris, et l'enterra dans l'église de Saint-Vincent, dite depuis de Saint-Germain-des-Prés. Ce trait de charité lui valut les suffrages universels. Ce bienheureux prélat mourut bientôt après. Il a toujours été honoré le 4 mai.

Voyez Longueval, Hist. de l'Égl. gall. *t.* 4, *p.* 167 *et suiv.*

---

† SAINT GODARD, ÉVÊQUE DE HILDESHEIM.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 143. — Voyez l'histoire de la vie de saint Godard, écrite par son disciple Wolfher; elle est digne de toute croyance (1), et se trouve dans Brower (2), Henschenius et Mabillon. Elle est beaucoup plus étendue dans les *Scriptores rerum Brunswicarum, etc.*, t. II p. 481 sqq., où on y a ajouté une relation complète des miracles de saint Godard.

L'AN 1038.

Ce Saint (3) naquit vers l'an 960 ou 965, dans un village de Bavière nommé Reicherstorf, non loin de l'abbaye de Niederaltaich, où il fut instruit de bonne heure dans la religion et dans les lettres. Les progrès qu'il fit dans les sciences cultivées à cette époque et dans la vertu donnèrent de lui de grandes espérances. Ses parents se réjouirent de le voir, dans son enfance, s'éloigner de tous les vains amusements de son âge, et consacrer l'aurore de sa vie au Seigneur, en pratiquant l'innocence et la piété. Tout le monde voyait en lui un élu du Seigneur, c'est pourquoi son exemple seul excitait à la vertu. Les plus pieux mêmes d'entre les moines pouvaient se ranimer au feu de son zèle.

Lorsqu'il eut fini ses études à l'école dudit couvent, et que déjà le bruit de sa sainteté s'était répandu au loin, Frédéric, évêque de Salzbourg (4), à qui cette abbaye appartenait, conçut pour lui les préventions les plus favorables, d'après les rapports que lui en avaient fait les moines. Ce prélat fit venir le jeune homme auprès de lui, et le garda trois ans dans sa maison, pour lui donner une connaissance approfondie de tout ce qui a rapport à la Religion et à l'Église. Après cela il lui conféra les ordres mineurs et le sous-diaconat, et le renvoya à Altaich, muni de bonnes et solides connaissances.

Son attrait pour la solitude le porta à quitter le monde; il prit, à l'âge de trente et un ans, l'habit de saint Benoît, qu'il sanctifia par son fervent amour de Dieu, ses austérités, son esprit de concorde et la vie retirée qu'il menait. L'abbé Erchambert lui fit conférer l'ordre de prêtrise par saint Wolfgang de Ratisbonne, puis il le nomma prieur du couvent. La régularité qu'il sut maintenir parmi ses frères fut pour l'Église un sujet d'édification, et engagea Henri, duc de Bavière, qui monta dans la suite sur le trône impérial, à lui donner en 995 la place d'Erchambert, qui s'était démis de sa charge, soit à cause de son grand âge, soit parce qu'il voulait se retirer dans la solitude. Pendant deux ans le saint la refusa, et ce ne fut qu'en 997 que, cédant aux ordres exprès des évêques, il acquiesça à son élection.

Pasteur charitable et vigilant, il dirigea pendant huit ans son troupeau, jusqu'à ce que, en 1005, il fût appelé au couvent de Hersfeld ou Hirschfeld, en Hesse, où il fallait un homme comme saint Godard pour apaiser quelques troubles qui s'y étaient élevés, et rétablir la discipline, négligée sous l'abbé Bernard (5). L'archevêque Willigis, de Mayence, l'y avait accompagné. Cette réforme lui coûta bien des peines et des larmes; mais il parvint, par sa prudence, par sa douceur et sa patience, à opérer une régénération complète, ce qui ne contribua pas faiblement à la gloire de Dieu et à l'édification des chrétiens. Sept années plus tard il dut se rendre pour le même objet à Tegernsee (6), au diocèse de Freisingen, et à Crems-Münster (7), au diocèse de Passau, où son zèle fut couronné du même succès qu'à Hersfeld. Tandis que notre Saint faisait refleurir la discipline dans plusieurs couvents, de manière qu'on peut le regarder comme leur régénérateur, il ramena, par l'ascendant de ses vertus, des pécheurs égarés à la véritable source de la vie. Un jeune gentilhomme de la Thuringe, nommé Günther, avait passé les premières années de sa jeunesse dans toutes sortes d'excès; mais, touché par la grâce, il se rendit à Hersfeld auprès du nouvel abbé, qui le réconcilia avec son Sauveur; il entreprit un pèlerinage à Rome, et fit don, à son retour, de tous ses biens au couvent de Hersfeld, sous condition qu'on lui donnerait la place de prieur dans le couvent de Gellingen, situé dans son pays, condition cependant dont il ne tarda pas à se désister. Il reçut l'habit des mains de saint Godard, mais il alla s'enterrer la troisième année de sa conversion dans une solitude, où il vécut encore trente-sept ans dans toutes les austérités de la pénitence.

Saint Godard sentant diminuer ses forces, que

(1) Il dit dans son introduction : « Deum ergo, qui secreta » cordium intuendo rimatur, testor, me nihil in ejus *(Gode- » hardi)* memoriæ laude descripturum, nisi quod ipse et vidi » et audivi, aut a verè veridicis et etiam probatis agnovi. »

(2) Le manuscrit dont il se servit était cependant incomplet sous beaucoup de rapports, ce qui fait que les autres éditions, faites sur le manuscrit qui se trouvait à l'ancien collège des Jésuites de Grätz, sont beaucoup plus authentiques.

(3) On l'appelle aussi Gothard ou Godehard.

(4) Brower se trompe en disant *Christianus Pataviæ episcopus.* Chrétien ne devint évêque qu'en 991, et mourut vers l'an 1012. Mais dans ce temps Godard était déjà un homme fait; jusqu'en 997 nous le voyons comme abbé d'Altaich. C'était donc, d'après le manuscrit de Grätz, Frédéric de Salzbourg, qui siégea depuis 956 jusqu'en 990.

(5) Et non Bertaud, comme le nomment les actes de Brower. Dans un ancien petit livre *De Institutionibus monasterii Hersfeldensis*, il est aussi nommé Bernard.

(6) *Monasterium Tegerense*, ou *Tegernseanum*.

(7) *Monasterium Chremsense*.

l'âge et les soins de son administration épuisaient de jour en jour, fit mettre en sa place, vers l'an 1021, des abbés à Hersfeld, à Tegernsee et à Crems-Münster; il donna Hersfeld au vénérable Arnaud, et Tegernsee à un homme non moins recommandable par sa sagesse et sa piété (8). Il alla se renfermer dans Altaich, et consacra tout son temps à la prière et à la méditation des vérités éternelles. Vers ce temps il eut un songe, dans lequel il crut voir un vieil olivier qu'on avait arraché, mais dont les branches coupées et fichées en terre avaient repris racine et produit plusieurs arbres pour un. Ce qu'il prit pour le pronostic d'une mort prochaine, qui serait suivie d'une nouvelle vie, au lieu de pénétrer dans les desseins de Dieu, qui devait bientôt l'ôter de son monastère, pour le mettre en état de lui élever de nouvelles plantes.

En 1022, le siége de Hildesheim étant devenu vacant par la mort de saint Bernward (9), le choix de l'empereur, qui se trouvait alors à Göttingue (10), tomba sur saint Godard, que le hasard y avait amené dans ce moment. Il fallut que l'empereur saint Henri lui fît une sorte de violence pour l'engager à accepter la dignité qu'il lui offrait. Il fut nommé le jour de saint André 1022 (11), qui était un vendredi, et sacré par Aribon, archevêque de Mayence (12), le dimanche suivant, qui était le premier de l'Avent et le second jour de décembre. Il partit aussitôt pour son diocèse, où il fut reçu avec l'applaudissement du clergé et du peuple.

Il parut bientôt que la grâce de l'ordination lui avait donné de nouvelles forces pour remplir les fonctions de son nouveau ministère, dont il s'acquitta avec le plus grand zèle, la prudence la plus éclairée et une rare confiance dans les secours de Dieu. Il établit une discipline très-régulière dans le chapitre de sa cathédrale, au point qu'il en forma un véritable monastère. Il institua des écoles, pour former la jeunesse dans la vertu comme dans les lettres, et veilla par lui-même sur ceux qu'il avait choisis parmi les autres, et qu'il élevait dans son séminaire pour le ministère des autels. Il ne négligea point non plus le culte extérieur de Dieu, il répara les églises, en bâtit de nouvelles, eut soin des fabriques, des revenus ecclésiastiques et des ornements des temples. Il fit démolir l'église qu'Otwin, dixième évêque de Hildesheim, avait élevée en l'honneur de sainte Marie et de saint Épiphane, et qui était entièrement tombée en ruines; il fit bâtir au même endroit un couvent, qui fut déjà achevé la troisième année de son gouvernement.

En 1023, l'archevêque de Mayence convoqua un synode national (13), auquel notre Saint aussi fut appelé. En s'y rendant, il délivra, dans les environs dudit château de Gruona, un possédé qui était généralement réputé pour tel. Ce miracle, que les témoins oculaires, malgré sa défense, répandirent partout, donna un nouveau lustre à sa sainteté.

Il fonda à Hildesheim un hôpital pour les pauvres et les malades de toute espèce, et y plaça comme directeur un pieux ecclésiastique nommé Bernard. Les étrangers comme les gens du pays y trouvaient un asile où les soins les plus tendres leur étaient prodigués. Mais il n'accordait qu'une retraite de deux ou trois jours aux gens sans aveu, aux mendiants errants, qui ne sont, le plus souvent, que des fainéants déguisés, et qu'il avait coutume d'appeler en riant les Péripatéticiens de son siècle. Lorsqu'on lui représentait que parmi ces sortes de gens il pouvait se trouver quelquefois de vrais serviteurs de Dieu, il répondait, comme saint Jérôme, que le grand nombre de menteurs est souvent cause qu'on ne croit point ceux qui disent la vérité. Cependant il était toujours bon envers tous, il cherchait à éveiller en eux le véritable esprit du christianisme, et lorsqu'il en rencontrait qui aimaient vraiment Dieu, il les assistait secrètement, afin qu'il ne parût pas autoriser la conduite des autres.

Vers le même temps, il y eut de nouveau, au sujet des prétentions sur Gandersheim, une assemblée de vingt-trois évêques, dans laquelle saint Godard l'emporta sur l'archevêque Aribon (14). Vers l'an

(8) Les uns le nomment Berthold, d'autres Buchard.

(9) Sa fête est au 20 novembre.

(10) Dans la vie du Saint on lit *Gruona*, que les Bollandistes ont pris pour un village de la Thuringe; mais ce mot désigne évidemment le château de Göttingue, qui est maintenant démoli, et qui portait le nom de *Gruona*.

(11) Les actes disent en termes exprès : *Anno post incarnati verbi Dei mysterium MXXII, regni vero Domini Henrici XXI, Imperii autem IX*. Baillet se trompe donc en disant 1021.

(12) Aribon siégea depuis 1020 jusqu'en 1031. Voyez Serrarius, l. 5, *Rerum Moguntiac.*, p. 729 sqq. Vers le même temps, les différends élevés au sujet du couvent de Gandersheim, que l'archevêque de Mayence voulait disputer à la juridiction du siége de Hildesheim, furent apaisés pour quelque temps.

(13) Ce qui avait principalement provoqué ce synode, c'était la cohabitation illicite du comte Othon de Hammerstein et d'Irmengarde. Mais on ne put remédier au scandale.

(14) Les évêques présents étaient : Aribon, archevêque de Mayence, avec ses suffragants, Werner de Strasbourg, Brunon d'Augsbourg, Meginwerk de Paderborn, Evrard de Bamberg, Meginhard de Würzbourg, Godard de Hildesheim, Branthion de Halberstadt, Wigger de Verden, Hazecon de Worms. A la droite de l'empereur étaient assis Piligrin, archevêque de Cologne, avec Sigebert de Minden, Sigefroi de

1030, l'empereur étant venu célébrer la fête de Pentecôte à Mersebourg, Aribon et saint Godard s'y rendirent également. Le premier avoua ses torts et se réconcilia sincèrement avec notre Saint.

Le pieux prélat dirigea encore quelques années son église; il mourut comblé de grâces et de mérites le 4 mai 1038, jour auquel on célèbre sa fête (15). Il fut enterré avec grande pompe dans sa cathédrale, où Dieu honora son tombeau de divers miracles qui servirent à attester sa sainteté parmi les hommes (16). Un grand nombre de ces miracles furent trouvés si avérés, que l'on travailla à sa canonisation quatre-vingt-dix ans après sa mort. Berthold, évêque de Hildesheim, en commença les poursuites dès l'an 1129. Après sa mort, son successeur Bernard les continua vivement auprès du pape Innocent II. Comme les canonisations ne se faisaient encore alors que dans les conciles généraux, Innocent, qui était en France, remit l'affaire au concile qu'il avait indiqué à Rheims pour le mois d'octobre 1131. Bernard, évêque de Hildesheim, ne manqua pas de s'y trouver avec son métropolitain saint Norbert, archevêque de Magdebourg, et plusieurs autres prélats d'Allemagne, d'Espagne et d'Angleterre, outre ceux de France. La canonisation y fut faite aussitôt en plein concile. Le pape Innocent en dressa le décret dans un bref, daté du 28 octobre à Rheims et adressé au clergé et au peuple de Hildesheim, ordonnant l'établissement d'une fête annuelle en l'honneur du Saint. Le 4 mai de l'année suivante (1132), son corps fut levé de terre et exposé à la vénération publique. On fit aussi quelques distributions de ses reliques, ce qui fait qu'on en trouve en Bohême, en Souabe, en Belgique et ailleurs. On bâtit en même temps, en son honneur, un monastère à Hildesheim.

Le nom de saint Godard devint très-célèbre dans toute l'Europe. A Gênes il y a une chapelle en son honneur, avec une double confrérie pour hommes et pour femmes. Plusieurs églises d'Allemagne l'honorent avec le titre de patron; il y a aussi beaucoup d'endroits qui portent son nom (17).

Münster, Bennon d'Utrecht; à sa gauche Hunefroi, archevêque de Magdebourg (Parthenopolitanus), avec Hildeward de Zeir, Brunon de Mersebourg, Luczo de Havelberg, Didier de Meissen. Il y avait en outre Rambert, évêque de Verdun, Rodolphe de Schleswig, Hiltolphe de Mantoue et Reginaud d'Altenbourg.

(15) Comme il est dit dans sa vie qu'il est mort le lendemain de l'Ascension, ce qui ne convient pas au quatrième jour de mai, cette difficulté a fait croire à d'autres qu'il était mort en 1038, la nuit après l'Ascension, qui tombait cette année au 4 mai. Si cette transposition est exacte, elle explique pourquoi, dans plusieurs églises, la fête du Saint se célèbre le 5 mai.

(16) Les miracles opérés par l'intercession de saint Godard se trouvent, comme nous l'avons déjà dit plus haut, dans la collection des *Scriptores rerum Brunsw.*; et en partie dans Henschenius, Brower, Hansiz, etc. Voyez aussi *Memoriale, seu Altaichae inferioris memoria superstes, Passavii* 1779, in-fol. p. 6.

(17) Nous avons plusieurs lettres de saint Godard, qui toutes portent l'empreinte de la piété la plus tendre et la plus solide. D. Pez les a publiées dans son *Codex diplomatico-historico-epistolaris*, p. 133 etc.

5 MAI.

—

SAINT PIE V, PAPE.

Nous avons deux vies originales et authentiques de saint Pie V. L'une en italien, qui a été extrêmement louée par Sixte V, a pour auteur Jérôme Catena, secrétaire du cardinal d'Alexandrie, et consulteur dans plusieurs congrégations à Rome; l'autre en latin, dont Clément VIII a fait de grands éloges, a été écrite par Antoine Gabutio, supérieur des clercs réguliers de Saint-Paul. Voici les titres de ces deux ouvrages : *Hieron. Catena vita del gloriosissimo Papa Pio V, et racolta di littere di Papa Pio V; Gabutii de vita Pii V, libri IV.* Bzovius, dans ses annales sur Pie V, a ajouté à cette seconde vie des particularités importantes. Voyez sur Pie V, Archangelo Caraccio, *Brevis narratio gestorum Pii V;* Minorelli, Ord. prædicat. *Vita S. Pii V, Romæ,* 1712. *Apostolicarum Pii V epistolarum libri quinque, operâ Fr. Gaubau, an.* 1639; Paul. Alex. Maffei, *vita di Pio V;* Feuillet, vie du pape Pie V. *Galesini translatio corporis Pii V, à Sixto V celebrata; Agatio di Somma,* vie du saint pape, écrite en italien, et traduite en français par D. Félibien, en 1672, les remarques d'Henschenius, *ad 5 Maii,* t. I, p. 617; le P. Touron, *Hom. illust.* t. IV, p. 306 (*).

L'AN 1572.

Michel Gisléri, qui fut depuis pape sous le nom de Pie V, naquit le 27 janvier 1504 dans la petite ville de Bosco, au diocèse de Tortone. Il sortait d'une famille noble et distinguée du Bolonais, mais qui, par le malheur des temps, se trouvait alors peu favorisée des biens de la fortune, et qui, par cette raison, avait beaucoup perdu de son ancien lustre. Les leçons de piété qu'on lui donna dans sa jeunesse firent sur lui une vive impression; il ne les oublia jamais, et il y conforma sa conduite tant qu'il vécut. Il étudia la grammaire chez les Dominicains de Voghéra. Le goût qu'il prit sous les mêmes maîtres pour les exercices de religion le détacha parfaitement du monde. Il résolut de s'éloigner du commerce des hommes et d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Il n'avait que quinze ans lorsqu'il exécuta sa pieuse résolution.

Persuadé que les âmes lâches ne sont point faites

(*) M. de Falloux vient de publier une nouvelle biographie de saint Pie V.

pour la vraie vertu, et qu'il n'y a qu'une ferveur soutenue qui puisse sûrement y conduire, il s'occupa tout entier des moyens de remplir ses devoirs de la manière la plus parfaite. Il travaillait chaque jour à l'emporter sur les autres frères en modestie, en humilité et en obéissance. Un désir sincère de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté dirigeait toutes ses démarches; par là chacune de ses actions devenait un sacrifice agréable au Seigneur, et celles qui paraissaient les moins importantes acquéraient un très-grand prix. La prière, le jeûne, les veilles et les différentes pratiques de la mortification faisaient ses plus chères délices. Malgré la fatigue du jour, il employait encore plusieurs heures de la nuit à prier et à méditer, ou devant l'autel ou dans sa cellule.

Le fervent religieux se prépara par de longues retraites à la réception des saints ordres. Il fut ordonné prêtre à Gênes en 1528. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la philosophie et la théologie, il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de succès durant l'espace de seize ans. Il fut longtemps maître des novices, et prieur dans plusieurs maisons de son ordre. Il s'appliqua partout à faire revivre l'esprit de son saint fondateur. Toutes les fois qu'on l'élut prieur, il eut recours aux prières et aux larmes pour se délivrer du fardeau qu'on lui imposait; il n'y avait que l'obéissance qui pût l'obliger à se rendre. Jamais il ne s'absentait du chœur, et il fallait des raisons bien pressantes pour qu'il sortît du couvent. Il apprenait aux autres, par son exemple, à ne point séparer l'étude de la piété. C'était, selon lui, l'unique moyen qu'eussent les religieux de s'entretenir dans l'amour de Dieu et dans le mépris du monde. Son détachement des choses créées était admirable. Il pratiquait la pauvreté évangélique dans un degré éminent. Lorsqu'on l'exhortait à acheter un manteau pour se garantir de la pluie, quand il allait à Milan confesser le marquis de Guast, gouverneur du Milanez, il avait coutume de répondre : « De pauvres disciples de Jésus-Christ doivent se » contenter d'une seule tunique. » Il allait à pied dans tous ses voyages; il y gardait un profond silence, ou s'il s'entretenait avec ses compagnons, ce n'était que pour leur parler des choses de Dieu.

En 1556, le pape Paul IV le fit malgré lui évêque de Nepi et de Sutri : ces deux siéges, situés dans l'État ecclésiastique, avaient été unis ensemble, et n'en faisaient plus qu'un. Le nouvel évêque renouvela en peu de temps la face de ces diocèses. L'année suivante, il fut créé cardinal du titre *de Sainte-Marie sur la Minerve;* mais il prit le nom de cardinal *Alexandrin*, de la ville d'Alexandrie en Lombardie, qui était peu éloignée du lieu de sa naissance.

Toutes ces dignités ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à ses vertus; elles ne produisirent aucun changement dans ses exercices de piété. Il n'avait qu'un très-petit nombre de domestiques, et il n'en admettait aucuns qu'ils ne fussent d'une conduite exemplaire. Il avait pour eux des sentiments de père, et il les traitait comme ses enfants.

Le pape Paul IV étant mort en 1559, Pie IV, qui était de la famille des Médicis, lui succéda. Il transféra le cardinal Alexandrin à l'évêché de Mondovi en Piémont. Personne ne lui avait paru plus digne de gouverner un diocèse que les ravages de la guerre avaient réduit à l'état le plus déplorable. Le Saint se hâta d'aller joindre son troupeau. Ses travaux et ses exemples furent si efficaces, qu'il rétablit partout l'union et la paix. Il réforma aussi les divers abus qui s'étaient glissés dans son église, et lui rendit son ancienne splendeur.

Ayant été rappelé à Rome par le pape, il eut beaucoup de part aux affaires qui furent alors agitées, et il se montra toujours fort zélé pour l'observation des lois et de la discipline de l'Église. Lorsque Pie IV voulut agréger au sacré collége Ferdinand de Médicis, qui n'était âgé que de treize ans, notre Saint représenta que la dignité de cardinal ne pouvait être conférée à un enfant, et il parla avec tant de vigueur et de sagesse, qu'il s'attira l'admiration de tout le consistoire.

L'empereur Maximilien II avait écrit au pape, afin de l'engager de permettre aux prêtres de se marier. Il apportait pour raison que cette condescendance contribuerait merveilleusement à la réunion des sectaires. Tous les cardinaux furent d'avis qu'il ne fallait rien relâcher de l'ancienne discipline : mais il n'y en eut point qui montra plus de zèle que le Saint pour l'observation des saints canons, ni qui fît mieux sentir les inconvénients qui résulteraient de l'abolition d'une loi dont l'origine était si sacrée. La charité exige sans doute que les premiers pasteurs aient des ménagements pour les hérétiques, et qu'ils leur accordent tout ce qu'ils peuvent, afin de les gagner à Jésus-Christ; mais ces ménagements ne pouvaient avoir lieu dans le cas dont il s'agissait. On avait affaire à des hommes qui ne voulaient point de réconciliation, et qui s'étaient séparés de l'Église, non pas précisément à cause de la loi qui ordonnait la continence aux prêtres, mais à cause de leur attachement à des dogmes contraires à la foi catholique.

Après la mort de Pie IV, qui arriva le 9 décembre 1565, le pieux cardinal Sirlet fut d'abord proposé pour lui succéder; mais saint Charles Borromée,

voyant que celui-ci ne pouvait être élu, réunit tous les suffrages en faveur du cardinal Alexandrin. Ce choix fut universellement approuvé. Pour le pape élu, il eut recours aux prières et aux larmes, afin de n'être pas chargé du gouvernement de toute l'Église, qu'il regardait comme un fardeau beaucoup au-dessus de ses forces. Il n'y eut que la crainte de résister à la volonté de Dieu qui lui fit donner son consentement le 7 janvier 1566. Il prit le même nom que son prédécesseur. Les papes, à leur couronnement, avaient coutume de faire de grandes largesses au peuple de Rome; elles étaient employées à des réjouissances publiques, et souvent elles fournissaient matière à plusieurs désordres. Le Saint voulut que les sommes qui se dépensaient en pareilles circonstances fussent converties en aumônes et distribuées aux pauvres; il envoya aussi aux couvents de la ville ce qui était destiné à l'entretien des cardinaux, des ambassadeurs et de toutes les personnes qualifiées qui assistaient à la cérémonie.

Son premier soin fut de régler sa famille, afin qu'elle pût servir de modèle. Il engagea les cardinaux à établir aussi le bon ordre dans leurs maisons. Il proscrivit les combats des bêtes, comme contraires à l'humanité; il porta de sages réglements pour arrêter les débauches qui se commettaient dans les cabarets et pour bannir la médisance des assemblées publiques; il remit en vigueur les lois que le non usage avait en quelque sorte abolies; il décerna des peines corporelles contre un grand nombre de femmes de mauvaise vie, si elles étaient trouvées dans Rome; il relégua les autres dans un quartier obscur, et leur défendit, sous les mêmes peines, de se montrer en quelque lieu que ce fût. Tous les jours il disait la messe et faisait deux méditations à genoux devant son crucifix. Sa maxime était qu'un pasteur trouvait dans la prière la force et la consolation dont il avait besoin au milieu de l'embarras et du tumulte des affaires. Son humilité avait quelque chose d'admirable. Un seigneur anglais, protestant de religion, se convertit en le voyant baiser les pieds d'un pauvre tout couvert d'ulcères. Son amour pour la mortification était si grand qu'il ne diminuait rien de ses jeûnes et de ses abstinences, même étant malade.

Pour réussir plus facilement dans le pieux dessein qu'il avait de réformer l'Église, il publia les décrets du concile de Trente, et travailla de toutes ses forces à les faire exécuter. Ce fut aussi à son zèle que l'on dut la publication du catéchisme du même concile. Enfin, il prit les plus sages mesures pour abolir les abus dans toute la chrétienté, et pour y substituer l'amour et l'observation des vraies règles. Il étendit sa sollicitude jusqu'en Amérique, aux Indes et aux extrémités du Nouveau-Monde, en s'appliquant à faciliter le succès des travaux apostoliques des missionnaires.

Non content de travailler à la propagation de la foi, il mit aussi tout en œuvre pour arrêter les progrès que faisait l'ennemi du nom chrétien. Il envoya des secours puissants aux chevaliers de Malte, pendant qu'ils étaient assiégés par une armée formidable de Turcs. Ses libéralités suffirent pour remettre l'île des pertes qu'elle avait faites, et pour bâtir la nouvelle ville, qui prit le nom du grand-maître de la Valette (1). Il ne s'oublia pas non plus durant les

(1) Les chevaliers de saint Jean de Jérusalem, dits aujourd'hui *de Malte*, étaient originairement hospitaliers. Ils furent institués par des marchands d'Amalfi, au royaume de Naples, qui, faisant le commerce dans le Levant, obtinrent du calife des Sarrasins la liberté de bâtir une maison à Jérusalem, et pour eux, et pour les chrétiens de leur pays qui viendraient visiter les lieux saints. Ils s'obligèrent de payer un tribut annuel au calife et à ses successeurs. Quelque temps après, ils fondèrent un hôpital pour les pèlerins, et une église, qui fut dédiée à saint Jean-Baptiste, d'où ils prirent le nom d'*hospitaliers de saint Jean* de Jérusalem. Godefroi de Bouillon, s'étant emparé de cette ville en 1099, leur accorda de grands priviléges. Ils étaient consacrés à Dieu par les trois vœux de religion; mais en 1104, ils y en ajoutèrent un quatrième, par lequel ils s'engageaient à défendre des insultes des Sarrasins les chrétiens qui visiteraient la Terre sainte. Ce fut alors que leur ordre commença à devenir militaire. Ils prirent pour symbole une croix à huit pointes.

En 1187, Saladin, calife de Syrie et d'Égypte, enleva pour toujours la ville de Jérusalem aux chrétiens, qui avaient eu huit rois durant l'espace de quatre-vingt-neuf ans. Les chevaliers de saint Jean se retirèrent à Acre (anciennement Ptolémaïde), port de mer de la Palestine. Ils en furent chassés par les Sarrasins en 1291. Ils allèrent s'établir dans le royaume de Chypre. En 1310, ils se rendirent maîtres de l'île de Rhodes, qui appartenait aux infidèles, et s'assurèrent cette conquête par leur valeur. Ils furent en partie redevables des victoires qu'ils remportèrent aux secours que leur fournit Amédée V, comte de Savoie.

Lorsque la ville de Constantinople eut été prise, en 1453, par les Turcs que commandait Mahomet II, les chevaliers de Rhodes furent plus que jamais le boulevard de la chrétienté. En 1480, ayant le grand-maître d'Aubusson à leur tête, ils défendirent leur île pendant deux mois, contre une armée de plus de cent mille hommes. C'était celle de Mahomet II, le plus grand guerrier de tous les empereurs turcs, prince qui s'était emparé de deux cents villes, et qui, outre douze royaumes, avait conquis les empires de Trébizondes et de Constantinople. Soliman II vint aussi les attaquer avec une puissante armée en 1522. Ils firent des prodiges de valeur; mais il fallut à la fin qu'ils cédassent par un effet de la trahison du chancelier de l'ordre. Ils furent donc obligés de chercher une nouvelle retraite, sous la conduite de Villiers de l'Isle-Adam, leur grand-maître.

L'empereur Charles-Quint leur donna l'île de Malte en 1530. Ils y furent assez tranquilles jusqu'en 1565, que toutes les

troubles qui agitèrent la France sous le règne faible de Charles IX. Il vint à bout, par sa vigilance, de sauver la ville et le territoire d'Avignon de tous les stratagèmes de Coligni. Ses soins purgèrent l'état ecclésiastique des voleurs et des assassins qui l'infestaient. On lui proposa de se délivrer, par la voie

forces de l'empire ottoman se réunirent contre eux. La défense qu'ils firent pendant un siége de quatre mois est la plus mémorable dont il soit parlé dans l'histoire. Les Turcs furent enfin forcés de se retirer et d'abandonner leur entreprise. Ils avaient pourtant quatre-vingt mille hommes, tandis que le grand-maître Jean de la Valette n'en avait que six mille.

Les chevaliers de Malte doivent prouver quatre générations de noblesse; de façon cependant que ni l'ennobli, ni son fils qui est simplement noble, ni son petits-fils qui est gentilhomme, mais seulement l'arrière-petit-fils qui est premier réputé gentilhomme de nom et d'armes, peut compter pour première génération ou premier degré des quatre. Il en est de même du côté maternel : ici néanmoins on accorde des dispenses, mais jamais pour le côté paternel.

Les chevaliers reçus au berceau paient environ 9000 livres de notre monnaie pour le passage. (C'est ainsi qu'on appelle le droit de réception.) Les chevaliers reçus de douze à quinze ans (on les appelle les pages) paient environ 6000 livres, et ceux qu'on appelle de majorité, reçus de seize ans et en deçà, paient 4400 livres. Cet argent est pour le trésor de l'ordre.

Comme les chevaliers de Malte font les trois vœux de religion, ils ne peuvent se marier. Les constitutions qu'ils observent sont tirées de la règle des chanoines réguliers de saint Augustin. L'ordre était composé de huit langues avant que celle d'Angleterre, qui était la sixième, eût été éteinte par le roi Henri VIII. Le grand-maître actuel a consenti à l'érection d'une huitième langue, qui est celle de Bavière. Chaque langue se divise en grands prieurés, et chaque grand prieuré en commanderies.

Les chevaliers servants et les chapelains (on appelle ceux-ci diacos) doivent prouver quatre générations de bourgeoisie, tant du côté paternel que du côté maternel. L'état de bourgeoisie consiste à vivre honorablement de ses rentes. Par conséquent tout *boutiquier* ne peut entrer dans les preuves des quatre degrés requis du côté paternel; on accorde des dispenses du côté maternel.

Tous les chevaliers laïques et ecclésiastiques qui sont à Malte concourent à l'élection du grand-maître : mais pour avoir voix, il faut être profès, avoir fait ses caravanes, avoir cinq ans de résidence dans le couvent, c'est-à-dire à Malte, et les chevaliers diacos doivent être prêtres. Tous doivent dans cette circonstance se conformer à la bulle du pape Urbain VIII, qui a réglé la forme de l'élection.

Ce fut sous le magistère de Raymond du Puy que l'ordre devint militaire. Roger des Moulins, qui périt avec plusieurs des siens, en 1187, dans un combat près de Nazareth, est le premier que l'on voit qualifié grand-maître dans les chartes.

Nous ne devons pas oublier d'observer que les diacos et les chevaliers servants paient pour leur passage jusqu'à l'âge de neuf ans, comme les chevaliers nobles reçus au berceau; lorsqu'ils sont reçus de neuf à quinze, comme les chevaliers reçus pages; et de seize et au-delà, la somme de 4400 livres.

Voici les différentes classes dont l'ordre est composé : les chevaliers nobles; les chevaliers ou frères servants d'armes, les diacos (ceux-là sont seuls membres de l'ordre); les frères d'obédiences ou chapelains, qui desservent les collégiales et les cures de l'ordre, et qui font les vœux, mais qui ne peuvent parvenir à des commanderies; enfin, les donnés, qui ne peuvent se marier, et portent une croix d'or à trois branches, au lieu que celle des chevaliers en a quatre.

Les chevaliers, les servants d'armes et les diacos desservent l'hôpital de Malte, chacun à leur tour : chaque langue a son jour.

La fin de l'ordre militaire des chevaliers de Malte est de protéger l'innocence, et de défendre la chrétienté contre les insultes des Mahométans. Ils imitent le zèle des Machabées, qui, dans l'ancienne loi, sacrifiaient leur propre vie pour la défense du peuple de Dieu.

Cet ordre a produit plusieurs Saints qui sont honorés à Malte, et sur lesquels on peut voir *le Martyrologe des chevaliers de Malte, par Goussancour*. Quant aux grands hommes qui l'ont illustré par leur valeur, on trouvera le récit de leurs exploits dans l'*Histoire de Malte*, par l'abbé de Vertot. C'est dommage que l'auteur n'y ait pas soutenu la réputation qu'il s'était acquise par ses autres ouvrages, et qu'il n'y montre ni cette pureté de style, ni cette exactitude qu'on admire dans l'*Histoire de la conjuration de Portugal* et dans celle des *Révolutions de la république romaine*.

Les chevaliers doivent, après leur profession, porter une croix blanche à huit pointes, cousue sur le côté gauche de leur habit. Avant leurs vœux, ils portent une croix d'or aussi à huit pointes, émaillée de blanc, et attachée par un ruban noir. Ils peuvent différer l'émission de leurs vœux, et ils ne les font ordinairement que quand ils sont sur le point d'avoir une commanderie. Les langues, qui subsistent actuellement dans cet ordre, sont celles de Provence, d'Auvergne, de France, d'Italie, d'Aragon, d'Allemagne, de Castille et de Bavière.

Il y a en Espagne d'autres ordres religieux et militaires, tels que ceux d'*Alcantara* et de *Calatrava*, lesquels furent institués après la prise des deux villes de ce nom sur les Maures. Ces chevaliers suivent la règle de Cîteaux, mais ils peuvent se marier une fois. L'ordre d'*Avis* en Portugal suit aussi la règle de Cîteaux. Il fut remis en honneur après la victoire remportée à Evora sur les Maures, et confirmé en 1234 par le pape Innocent IV.

Nous allons dire quelque chose des autres ordres de chevalerie dont il est quelquefois parlé dans cet ouvrage. Les chevaliers connus sous le nom de *Templiers* furent institués à Jérusalem, en 1118, par sept gentilshommes, pour défendre les pèlerins des insultes des infidèles, et pour garder les passages libres à ceux qui feraient le voyage de la Terre sainte. Ils prirent le nom de *Templiers* de la première maison qui leur fut donnée par Baudouin II, roi de Jérusalem, et qui se trouvait auprès du lieu où avait été autrefois le temple de Salomon. Ils acquirent par la libéralité de plusieurs princes des biens considérables. Leurs richesses les ayant rendus orgueilleux et insolents, ils devinrent insupportables, même aux rois qui s'étaient déclarés leurs protecteurs. Philippe-le-Bel, roi de France, résolut leur ruine entière. Ils furent accusés de trahison et de plusieurs autres crimes énormes; d'où s'ensuivit la suppression de leur ordre par un décret du pape Clément V, et du concile général tenu à Vienne en Dauphiné, l'an 1312. L'année suivante, leur grand-maître, qui était Français, fut brûlé à Paris; d'autres chevaliers furent aussi condamnés à mort. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que tous protestèrent, jusqu'au der-

de la perfidie, du principal chef de ces malfaiteurs; mais il rejeta une pareille proposition, comme contraire à toutes les lois de la probité, de l'honneur et de la religion.

Il est vrai qu'il employa quelquefois la sévérité; mais les circonstances la lui rendaient nécessaire, et le rétablissement de la tranquillité publique fut toujours l'unique mobile de sa conduite. D'ailleurs, son inclination le portait à cette douceur qui caractérise le vrai disciple de Jésus-Christ, et il en donna des preuves en plusieurs occasions. Un Espagnol, ayant publié contre lui un écrit plein d'invectives et de calomnies, avait été dépouillé de ses biens et condamné à mort par une sentence du magistrat; le Saint lui pardonna généreusement, en lui disant avec bonté qu'il le priait de l'avertir désormais des fautes dans lesquelles il le verrait tomber.

Michel Baïus, docteur de Louvain, s'étant mis à dogmatiser sur les matières de la grâce, on déféra au Saint-Siége plusieurs propositions, où était contenue la doctrine qu'il enseignait. Pie V les proscrivit par une bulle le 1er octobre 1567 (*).

Deux ans après, le saint pape récompensa le zèle de Cosme de Médicis, duc de Florence, en lui donnant, par une bulle, le titre de *grand-duc*, qui emportait avec lui une autorité véritablement souveraine. Il le couronna à Rome en cette qualité. L'empereur refusa quelques temps de reconnaître ce nouveau titre, mais à la fin les choses s'arrangèrent, de sorte qu'il n'y eut plus de contestation.

Le saint pape tenait vigoureusement la main à l'observation des réglements qu'il avait portés dès le commencement de son pontificat; il donna aussi un bref pour faire revivre les anciens canons qui ont pour objet la vénération due aux temples du Seigneur. Il y défendit, entre autres choses, de mendier et de donner l'aumône dans les églises; il permit seulement aux pauvres de se tenir à la porte, afin d'y recevoir les charités des fidèles. Cette défense était appuyée sur l'autorité de plusieurs conciles. Il serait à souhaiter qu'elle fût fidèlement observée; on supprimerait par là plusieurs sujets de distraction, et l'on ne verrait pas dans nos églises violer si souvent, et d'une manière si scandaleuse, le silence et le respect qui sont dus au lieu saint (2).

L'attention que le Saint était obligé de donner aux affaires publiques ne l'empêchait pas de vaquer aux exercices de la vie intérieure. Il donnait le plus de temps qu'il pouvait à la prière et à la méditation, afin d'entretenir dans son cœur la divine charité. A la prière, il joignait la pratique de la mortification et l'amour des pauvres. Les hôpitaux ressentirent plus d'une fois les effets de sa libéralité; souvent il les visitait en personne. Il lavait les pieds des pauvres, baisait leurs ulcères, les consolait dans leurs peines et les disposait lui-même à mourir chrétiennement. Une sage économie dans l'usage de ses revenus le mettait en état non-seulement de faire chaque jour d'abondantes aumônes, mais encore de former de pieux établissements, qui avaient surtout pour objet l'instruction de la jeunesse. Ce dernier article lui paraissait si important, qu'il donna une bulle en 1571 pour le recommander à tous les pasteurs; il assigna aussi des fonds considérables pour marier un certain nombre de pauvres filles. Ce fut par une suite de cette tendresse pour les malheureux qu'il prit un si vif intérêt à la triste situation où se trouvait la reine Marie Stuart. Ne pouvant la remettre sur le trône, il lui écrivit pour l'exhorter à la patience, et pour la consoler durant le long emprisonnement qu'elle souffrit à cause de son zèle pour la foi catholique. Dans une famine qui affligea la ville de Rome, il

nier soupir, qu'ils n'étaient point coupables de ce dont on les accusait. On ne peut douter que leurs ennemis n'aient beaucoup exagéré les crimes dans lesquels ils pouvaient être tombés, et que plusieurs innocents n'aient été enveloppés dans la proscription générale. On donna une grande partie de leurs biens aux chevaliers de Rhodes ou de Malte.

Les chevaliers *teutoniques* doivent leur origine à quelques gentilshommes de Brême et de Lubeck en Allemagne, qui les instituèrent au siége d'Acre en Palestine. Cet ordre, qui avait à-peu-près la même fin que celui des Templiers et des Hospitaliers de saint Jean, fut approuvé, en 1192, par le pape Calixte II. En 1230, les chevaliers teutoniques soumirent les idolâtres de la Prusse, qui avaient résisté à tous les efforts des Polonais. Ils bâtirent les villes d'Elbing, de Marienbourg, de Thorn, de Dantzick et de Koningsberg. Albert, marquis de Brandebourg, leur grand-maître, ayant embrassé le luthéranisme avec plusieurs de ses chevaliers, quitta le titre de grand-maître, et anéantit l'ordre dans la Prusse, qu'il laissa à la maison de Brandebourg. Depuis ce temps-là les chevaliers teutoniques n'ont plus que quelques pauvres commanderies. Leur grand-maître réside à Mergentheim ou Marienthal, en Franconie (**).

(*) Pour ce qui concerne la publication solennelle de cette Bulle, faite à Louvain par ordre du premier concile provincial de Malines, et la soumission de Baius, voyez le *Synodicon Belgicum*, tom. 1, p. 162-167, et le *Mémoire sur la part que le clergé de Belgique et spécialement les docteurs de l'université de Louvain ont prise au concile de Trente*, p. 63 et 64.

(2) Les priviléges accordés à certaines confréries ont aussi quelquefois dégénéré en abus; on a pris de là occasion de négliger les sages réglements portés par les conciles et les papes. La France est un des pays où l'on est le plus importuné dans les églises par les mendiants. Les âmes pieuses désirent depuis longtemps que l'on remédie à cet abus.

(**) L'ordre de Malte, ainsi que celui des chevaliers teutoniques, dispersé pendant la révolution française, vient d'être rétabli dans les états pontificaux et dans ceux de S. M. l'empereur d'Autriche.

fit venir à ses dépens une grande quantité de blé; une partie fut distribuée gratuitement aux pauvres, et l'autre fut vendue à très-bas prix.

En même temps qu'il s'efforçait de faire fleurir la vertu, il travaillait aussi à exciter l'émulation parmi les savants. Les hommes de mérite étaient sûrs de trouver en lui un protecteur. C'est à lui qu'on est redevable de l'édition des œuvres de saint Thomas, qui parut en 1570, et qui est la plus exacte que nous ayons.

Sélim II, fils et successeur de Soliman, empereur des Turcs, enivré du succès de ses armes, ne pensait à rien moins qu'à la conquête de toute la chrétienté. Il commença par sommer les Vénitiens, qui venaient de perdre leur arsenal par un incendie, de lui rendre l'île de Chypre. Il n'avait aucun droit de faire une pareille demande; aussi allégua-t-il des prétextes chimériques. Les Vénitiens n'ayant pas répondu conformément à ses désirs, il tourna toutes ses forces contre l'île de Chypre. Il prit d'assaut Nicosie en 1570, après un siége de quarante-huit jours. L'année suivante, il attaqua Famagouste, qui fit la plus vive résistance pendant près de trois mois. Cette place fut à la fin obligée de capituler et d'ouvrir ses portes. Les infidèles ratifièrent solennellement les articles de la capitulation, qui était fort honorable aux assiégés; mais le pacha Mustapha, par la plus indigne perfidie, traita indignement tous les officiers vénitiens. Le gouverneur de la place eut le nez et les oreilles coupés, fut appliqué à diverses tortures pendant plusieurs jours, et fut enfin écorché vif. Il expira au milieu de ce supplice, qu'il souffrit avec une patience admirable, avec les plus grands sentiments de piété.

Pie V, alarmé du danger que courait la chrétienté, forma une ligue avec les Vénitiens et Philippe II, roi d'Espagne, pour s'opposer aux progrès des Mahométans. Il voulut aussi y engager les autres princes chrétiens; mais ils refusèrent de le faire, alléguant pour raison qu'ils étaient occupés à étouffer les semences de division qui troublaient leurs états. Le traité d'alliance, dont nous venons de parler, fut ratifié au mois de mai de l'année 1571. Pour entretenir la bonne intelligence parmi les confédérés, on déclara le pape chef de la ligue. Pie V nomma Marc-Antoine Colonne, général de ses galères, et don Juan d'Autriche, généralissime de toute l'armée. En envoyant sa bénédiction au général, il l'assura de la victoire; il lui ordonna en même temps de se défaire de tous les soldats qui ne semblaient animés que par l'espoir du pillage, ainsi que toutes les personnes qui avaient des mœurs déréglées, de peur que leurs crimes n'attirassent la colère divine sur l'armée.

Les chrétiens, s'étant embarqués, partirent de Corfou pour aller chercher les Turcs. Ils trouvèrent leur flotte à l'ancre dans le port de Lépante. La bataille qui se donna eut des suites trop importantes, pour que nous ne la décrivions pas avec une certaine étendue. Le centre de l'armée chrétienne était commandé par don Juan d'Autriche, qui avait sous lui Colonne et Vénièri. A l'aile droite était André Doria, et à la gauche Augustin Barbarigo. Pierre Justiniani, qui commandait les galères de Malte, et Paul Jourdain étaient postés aux extrémités de cette ligne. Le marquis de Sainte-Croix, à la tête de soixante vaisseaux, formait un corps de réserve prêt à porter du secours aux endroits où l'ennemi paraîtrait avoir l'avantage. Jean de Cordoue, avec huit autres vaisseaux, était chargé d'aller à la découverte, afin de donner avis de tout ce qui se passerait. La flotte avait pour avant-garde six galéasses vénitiennes.

Peu de temps après le lever du soleil, les Turcs se rangèrent en bataille, presque dans le même ordre que les chrétiens; mais ils donnèrent à leur flotte la forme d'un croissant, conformément à un usage qui s'observe chez eux. Comme ils n'avaient point de corps de réserve, leur ligne avait beaucoup plus de largeur que celle des chrétiens, ce qui était un grand avantage. Hali était au centre avec Petauch; Louchali et Siroch commandaient chacun une aile.

Don Juan d'Autriche donna le signal en élevant la bannière que le pape lui avait envoyée, et sur laquelle était l'image de Jésus-Christ. Les officiers chrétiens ayant harangué leurs soldats en peu de mots, ceux-ci se mirent à genoux devant un crucifix, et prièrent jusqu'à ce que les deux flottes se fussent approchées l'une de l'autre. On leur donna un second signal, et la bataille commença.

Les Turcs chargèrent l'armée chrétienne avec fureur. Tout semblait leur promettre la victoire. Le vent leur était favorable; ils avaient l'avantage du nombre; leur front avait aussi plus d'étendue que celui de leurs ennemis; mais le vent changea tout-à-coup et leur devint entièrement contraire. Comme il était très-fort, il portait le feu et la fumée de l'artillerie des chrétiens sur les infidèles, et leur ôtait presque l'usage de la vue. Après trois heures de combat, l'aile gauche des chrétiens commandée par Barbarigo, coula à fond la galère que montait Siroch. Les Turcs effrayés et vigoureusement pressés par les Vénitiens, s'enfuirent vers la côte. Don Juan d'Autriche, que ce succès anima d'un nouveau courage, doubla son feu, tua Hali, se rendit maître de sa galère, en arracha le pavillon, et cria VICTOIRE. Ce ne fut plus qu'une boucherie au centre de l'armée

turque. Louchali résistait toujours à Doria; mais à l'arrivée du marquis de Sainte-Croix, il prit la fuite avec trente galères. Les autres furent prises ou coulées à fond (3). Cette victoire est une des plus complètes qui aient jamais été remportées sur les Turcs. La bataille se livra le 7 octobre 1571, et dura depuis six heures du matin jusqu'au soir. Les chrétiens, qui craignaient l'obscurité de la nuit et le gros temps, se retirèrent dans les ports voisins. Ils firent un butin immense, et mirent en liberté quinze mille captifs qui étaient sur les galères des infidèles (4).

Cette défaite jeta les Turcs dans une grande consternation. La ville de Constantinople s'imaginait voir l'ennemi à ses portes. La frayeur porta plusieurs des habitants à donner leurs trésors en garde aux chrétiens. Les infidèles apprirent enfin qu'ils n'étaient point invincibles; qu'il est un Dieu suprême qui donne des limites aux empires, et dont la providence règle toutes les révolutions; que si ce Dieu punit ses enfants coupables, il leur fait aussi miséricorde lorsqu'ils reviennent à lui; qu'il sait déconcerter les projets ambitieux de leurs ennemis, et les arrêter au milieu du cours de leur prospérité. Depuis ce temps-là, les Turcs se sont affaiblis par leur propre politique, et ils craignent aujourd'hui ces mêmes chrétiens auxquels leur nom seul causait autrefois de la terreur (5).

(3) Voyez l'histoire de Chypre par Gratiani.

(4) Les Turcs perdirent à la journée de Lépante trente mille hommes avec Hali, leur général, plus de deux cents tant vaisseaux que galères, sans compter les quatre-vingt-dix qui échouèrent, ou qui furent brûlées ou coulées à fond. On leur enleva 372 pièces, tant de gros que de petit canon. Parmi les prisonniers qu'on leur fit, il y avait un grand nombre d'officiers de marque, entre autres les deux fils d'Hali, qui étaient neveux de l'empereur.

(5) Les Turcs ont une origine commune avec les Scythes de la grande Tartarie. On ne doit donc pas suivre les auteurs qui les confondent avec les Turcomans d'Arménie et d'Assyrie, et avec les peuples du Turkestan. Ils sont sortis, selon le prince Cantemir, de cette partie de la grande Tartarie qui est au-dessus de la mer Caspienne, et d'où partirent ces essaims nombreux qui se répandirent dans la Sarmatie et la Scythie européenne.

Les Turcs étaient anciennement une nation fort puissante, ils s'établirent dans la Scythie européenne (aujourd'hui la Moscovie), près du Wolga. Il est parlé d'eux, comme habitant ce pays, dans les historiens qui ont écrit depuis le règne de l'empereur Maurice. Voyez Constantin Porphyrogénète, *l. de regendo imperio, et de legationibus*, et les autres auteurs de la Byzantine. Les Turcs se répandirent aussi en Asie au-dessus de la mer Caspienne, et ce fut peut-être de là que quelques tribus de ces peuples passèrent en Europe. Selon M. de Guignes, *Hist. génér. des Huns, des Turcs, etc.* t. III, les Huns sortirent originairement de la partie orientale de la Tartarie qui confine à la Chine. Ce savant ajoute que leurs guerres fréquentes avec les Chinois, et les révolutions qui arrivèrent chez eux, leur firent abandonner leur patrie; qu'ils s'avancèrent vers l'Occident; que les uns s'établirent près du Wolga, et les autres vers la mer Caspienne; qu'ils prirent ensuite le nom de *Turcs*.

Parmi les Turcs ou Tartares d'Asie, parut le fameux Gingiskan. (Le mot de Gingiskan signifie dans la langue du Mogol, *Roi des Rois*.) Ce prince, qui commandait aux Tartares oguziens vers l'an 1200, fit la conquête du Mogol et de la Perse. Sur les ruines du dernier empire, il en éleva un nouveau, qui comprenait tous les pays de l'Orient que connaissaient les Grecs. Ce conquérant étant mort en 1224, un de ses fils lui succéda dans la Perse, un autre dans le Mogol, et un troisième dans une partie de la Tartarie. Ses gouverneurs s'approprièrent le reste de son empire, et se rendirent indépendants. C'est d'une autre branche des Tartares oguziens ou de Gingiskan que les Turcs descendent.

Soliman Shah, prince de la ville de Néra, située sur le bord de la mer Caspienne, et chef d'une tribu errante des mêmes Tartares, entreprit de marcher sur les traces de Gingiskan en 1214. Il passa le mont Caucase avec cinquante mille hommes d'élite, et, s'avançant vers l'Asie, il se rendit maître d'un grand nombre de contrées : mais il se noya en 1219, en voulant passer l'Euphrate à cheval. On voit près d'Alep son tombeau, qui est encore en grande vénération chez les Turcs. Ses fils donnèrent souvent du secours aux sultans des Sarrasins, qui étaient alors maîtres des provinces orientales de l'empire des Grecs. Souvent aussi ils faisaient seuls la guerre aux empereurs de Constantinople, et portaient le ravage dans leur pays. Ce fut vers ce même temps qu'ils renoncèrent à l'idolâtrie, pour embrasser le mahométisme, qui était la religion des Sarrasins.

Othman, l'un des descendants de Soliman Shah, rendit de grands services à Aladin, sultan des Sarrasins d'Iconium; mais ce dernier fut forcé, par des divisions intestines, d'abandonner ses états : il se retira auprès de l'empereur Michel Paléologue, qui le tint perpétuellement en prison. Othman profita de cette révolution pour s'assurer le pays d'Aladin, et jeta, vers l'an 1300, les fondements de l'empire des Turcs à Iconium; il conquit ensuite la Bithynie. En 1326, il prit la ville de Pruse, où il fixa sa résidence. Depuis ce temps-là, la famille impériale des Turcs porte le nom d'*Othmans* ou d'*Ottomans*.

Tamerlan, fondateur d'un grand empire dans la Tartarie, prince qui possédait toutes les qualités guerrières, vint au secours de l'empereur de Constantinople, qui était continuellement exposé aux incursions des Turcs. Il attaqua ces peuples, les vainquit, et prit Bajazet leur sultan, qu'il renferma dans une cage de fer. La bataille se donna auprès de Pruse, selon les Grecs; mais il est certain qu'ils se trompent. Le prince Cantemir prouve que ce fut sur les bords de l'Euphrate.

Malgré cet échec, les Turcs continuèrent d'étendre leurs conquêtes sur les Sarrasins et les Grecs. Enfin Mahomet II leur empereur prit Constantinople en 1453, et Trébizonde en 1456.

Les Perses appelaient *Turcs* les Scythes de Gingiskan qui avaient conquis leur pays, et les Othmans dont nous venons de parler. Les derniers sont connus sous le nom de *Turcs* chez tous les peuples. Voyez sur leur origine *l'Histoire de l'empire othoman*, écrite en latin par Démétrius Cantemir, prince de Moldavie, et traduite en français par M. de Joncquières, Paris, 1743. Cette histoire est tirée des monuments

Dès le commencement de cette expédition, Pie avait ordonné des jeûnes et des prières publiques. Comme un autre Moïse, il avait toujours eu les mains levées au ciel, afin d'attirer la bénédiction du Seigneur sur les armes des chrétiens. Il était à travailler avec les cardinaux, tandis que la bataille se donnait; mais il les quitta tout à coup; puis, après avoir regardé le ciel quelques moments, il ferma la fenêtre qu'il avait ouverte, et dit : « Il ne » s'agit plus de parler d'affaires; nous ne devons » plus penser qu'à rendre grâces à Dieu pour la » victoire qu'il vient d'accorder à l'armée chré- » tienne (6). » Le Saint, en reconnaissance de cette victoire, voulut que l'on célébrât la fête du Rosaire le premier dimanche d'octobre; il inséra aussi les mots de *secours des chrétiens* dans les litanies de la Sainte-Vierge. Il décerna un triomphe à don Juan d'Autriche, et récompensa tous les officiers chrétiens avec beaucoup de libéralité.

L'année suivante, il se préparait à profiter de la victoire remportée sur les infidèles; mais il mourut de la pierre le 1er mai 1572. Il était âgé de 68 ans, 3 mois et 15 jours. Il fut béatifié par Clément X en 1672, et canonisé par Clément XI en 1712. Son corps est dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Ce que l'on doit craindre le plus dans les postes éminents, disait saint Bernard au pape Eugène son disciple, c'est d'oublier le soin de son âme au milieu des affaires publiques, et de se perdre soi-même en se laissant emporter par le tumulte des distractions; mais que dire de ceux qui, pouvant disposer de tout leur temps, ne se considèrent jamais, et vivent comme s'ils étaient sans eux-mêmes? Ne méritent-ils pas à juste titre le nom d'insensés? Notre principale, notre plus importante affaire, c'est de nous renfermer dans notre propre cœur. Nous avons beau l'étudier, jamais nous ne pourrons en percer toutes les profondeurs. Au lieu de nous occuper des querelles qui divisent les princes et les particuliers, appliquons-nous à apaiser cette guerre intestine qui est entre la chair et l'esprit, afin que Dieu règne souverainement dans nos cœurs. Il n'est pas aussi aisé que bien des gens se l'imaginent, de maintenir l'ordre dans ce petit royaume qui est en nous, et de gouverner avec sagesse le peuple nombreux qui l'habite, cette foule de pensées, d'affections, de préjugés, de passions qui jettent si souvent nos cœurs dans le trouble. Que ceux surtout qui sont chargés de la conduite des autres aient soin de s'appliquer ces maximes. Il n'y a point d'hommes plus obligés qu'eux d'avoir souvent recours à la prière et à la méditation, d'examiner ce qui se passe dans leur intérieur, et de veiller sur leurs âmes avec le plus grand soin. *A qui pourrait être bon celui qui est méchant à lui-même?*

SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE D'ARLES.

Tiré de sa vie, écrite par un de ses disciples. D. Ceillier montre, t. XIII, p. 533, que l'auteur de cette vie est saint Honorat, évêque de Marseille. Voyez D. Rivet, *Hist. littér. de la Fr.*, t. II, p. 209.

L'AN 449.

Saint Hilaire, parent de saint Honorat d'Arles, naquit dans les Gaules vers l'an 401 (1). Sa famille était fort distinguée selon le monde. Il fut élevé d'une manière conforme à son illustre naissance. On lui donna des maîtres habiles pour l'instruire dans la connaissance des beaux-arts. Il fit de grands progrès dans les différentes branches de la littérature, surtout dans la philosophie et l'éloquence. Mais nous apprenons de lui-même le peu d'estime que l'on doit avoir pour tous ces avantages, lorsqu'ils sont séparés des biens de la foi. « Nous som- » mes, dit-il, tous égaux en Jésus-Christ. Le plus » haut degré de noblesse est d'être compté parmi » les serviteurs de Dieu. Des parents illustres et les » qualités de l'esprit ne nous élèveront au-dessus » des autres qu'à proportion que nous nous mépri- » serons nous-mêmes. » Au reste, saint Hilaire ne se conduisit pas toujours d'après ces maximes; il y eut un temps où il aima le monde et en rechercha les honneurs. Saint Honorat, son parent, fut l'instrument dont Dieu se servit pour lui ouvrir les yeux sur le danger que courait son salut.

Honorat, après avoir abandonné sa patrie, s'était retiré dans l'île de Lérins, et y avait fondé un grand monastère. Son éloignement du monde n'avait rien pris sur ses tendres sentiments pour Hilaire; il crut même ne pouvoir lui donner de plus solides preuves de son amitié, qu'en essayant de le gagner entière-

les plus authentiques, et elle s'accorde avec le récit de Chalcondyle, le seul historien grec auquel on doive ajouter foi sur ce qui concerne les Turcs.

Les Turcs, comme l'observe le prince Cantemir, avouent que les Tartares de Crimée descendent de la même tribu qu'eux, par une autre branche; et ils ont plusieurs fois déclaré que si la famille des Othmans venait à s'éteindre, celle de la Tartarie-Crimée lui succéderait à l'empire.

(6) Ce fait a été attesté de la manière la plus authentique, et il est rapporté comme incontestable dans le procès de la canonisation du Saint. Voyez Benoît XIV, *de beatif. et canoniz. Sanctor*, t. I, p. 524.

(1) On croit que ce fut sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne.

ment à Dieu. Il partit donc de Lérins pour aller trouver Hilaire. Persuadé que les réflexions qui l'avaient détaché du monde produiraient le même effet sur le cœur de son ami, il les lui suggéra de la manière la plus touchante et la plus pathétique. « Que de larmes, dit saint Hilaire, ne répandit pas » ce vertueux ami pour amollir la dureté de mon » cœur! Combien de fois ne m'embrassa-t-il pas » avec tendresse, afin d'obtenir de moi que je pen- » sasse sérieusement au salut de mon âme! je restai » cependant insensible; rien ne fut capable de » m'ébranler. »

Honorat, voyant que tous ses efforts étaient inutiles, résolut d'avoir recours à la prière. « Eh bien! » dit-il en s'adressant à Hilaire, j'obtiendrai de Dieu » ce que vous ne voulez pas m'accorder. » Il prit ensuite congé de lui et se retira. Cependant Hilaire réfléchit sur ce qui venait de se passer, et ses réflexions occasionnèrent un rude combat dans son âme. Voici comme il le dépeint lui-même. « D'un » côté, il me semblait que le Seigneur m'appelait à » lui; de l'autre, le monde me retenait en m'offrant » ses plaisirs et ses charmes séduisants. Ma volonté » flottante et indécise m'empêchait de prendre aucun » parti. Enfin, Jésus-Christ triompha en moi. Trois » jours après qu'Honorat m'eut quitté, la miséri- » corde de Dieu, sollicitée par ses prières, subjugua » mon âme rebelle. » Hilaire ne balança plus, il se rendit auprès d'Honorat. Autant il avait été orgueilleux et indocile, autant il devint humble et soumis.

Depuis ce moment, il parut un homme tout nouveau. On remarqua en lui ce changement merveilleux que le Saint-Esprit produit dans une âme sincèrement convertie. Toute sa conduite extérieure portait l'empreinte de l'humilité, de la douceur, de la mortification et de la charité. Il avait mis la main à la charrue pour ne plus regarder en arrière, et le monde qu'il avait quitté n'excitait plus en lui un seul désir. Brûlant de zèle pour la perfection, il vendit tous ses biens à son frère, et distribua les fonds qui lui en revinrent, tant aux pauvres qu'aux monastères indigents. Lorsqu'il se fut entièrement affranchi de tous les liens qui pouvaient l'attacher au monde, il quitta sa patrie, afin d'aller se renfermer dans l'abbaye de Lérins (1). Il y parut, dès son entrée, digne de vivre dans la compagnie des Saints. En effet, il montra tant de zèle et de ferveur pour l'accomplissement de ses devoirs, qu'il devint en peu de temps le modèle de ceux parmi lesquels il était venu étudier les maximes de la perfection monastique. Il se distinguait surtout par son amour pour la prière et la mortification. Sans cesse il veillait sur lui-même, afin d'éviter jusqu'aux plus petites fautes. Il travaillait aussi tous les jours à se corriger de ces imperfections qui sont une suite de la fragilité humaine. Ce fut ainsi qu'il se prépara à recevoir le don des larmes.

(1) On croit qu'il ne reçut le baptême qu'après sa retraite.

Saint Honorat ayant été élu évêque d'Arles en 426, Hilaire le suivit dans cette ville; mais il ne fut pas longtemps sans regretter sa solitude; il revint donc à Lérins. Tous les habitants de l'île le reçurent avec de grands témoignages de joie. Le Saint de son côté fut charmé de se revoir parmi eux. Au reste, cette joie ne fut pas de longue durée; Dieu, qui avait d'autres desseins sur son serviteur, ne permit point que ses vertus restassent cachées dans la retraite. Saint Honorat le pria de se rendre auprès de lui, et de ne lui pas refuser le secours de ses exemples et de ses conseils. Comme ses prières ne produisaient aucun effet, il alla lui-même le chercher à Lérins, et l'obligea de le suivre.

Après la mort de ce saint évêque, qui arriva vers l'an 429, Hilaire ressentit une vive douleur de se voir séparé d'un ami qu'il aimait si tendrement. Il se consola toutefois, en pensant qu'il n'avait quitté cette vie que pour jouir pleinement de la liberté des enfants de Dieu. Son premier soin fut de prendre la route de Lérins; mais les habitants d'Arles n'eurent pas plus tôt été informés de son départ, qu'ils résolurent de le faire arrêter sur la route. Quelques-uns d'entre eux s'étant détachés l'atteignirent et le ramenèrent dans la ville. On l'élut évêque d'une voix unanime, et l'on procéda à la cérémonie de son sacre, quoiqu'il n'eût encore que vingt-neuf ans.

La dignité de l'épiscopat ne fit que donner un nouveau lustre aux vertus de saint Hilaire. Il s'humiliait intérieurement à proportion de ce qu'il était élevé au-dessus des autres. Ses besoins étaient renfermés dans des bornes fort étroites, et jamais il ne se permettait que ce qui était absolument nécessaire. Hiver et été, il portait le même habit. A la méditation de l'Écriture sainte, il joignait la prière, le jeûne et les veilles. En même temps qu'il s'appliquait à la sanctification de son âme, il tâchait aussi de procurer le salut de son troupeau, en le nourrissant assidûment du pain de la parole divine. Il avait des heures réglées pour le travail des mains, et le but qu'il se proposait en cela était de gagner quelque chose qui pût lui servir à augmenter ses aumônes. Toujours il choisissait un genre de travail compatible avec la prière. Il ne voyageait jamais qu'à pied. A force de vaincre la nature, il avait acquis une si parfaite tranquillité d'âme, qu'il n'était jamais troublé par la moindre impatience.

Le talent que saint Hilaire avait pour la prédication était singulièrement remarquable. Lorsqu'il parlait aux savants du monde, il s'exprimait avec cette grâce, cette élégance et ce ton de noblesse qui caractérisent les grands orateurs : mais s'il avait à instruire des gens sans lettres, il changeait sa manière, et proportionnait ses discours à la capacité des plus ignorants. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que dans les instructions les plus familières, il savait allier un style simple et naïf avec la majesté de l'Évangile. Il prêchait la vérité sans déguisement, et sans jamais flatter les grands. Nous en citerons un exemple. Il avait souvent averti en particulier un juge de la province, qui administrait la justice avec une criminelle partialité. Ses avertissements n'avaient produit aucun effet. Un jour qu'il prêchait, le magistrat, suivi de ses officiers, entra dans l'église; à peine l'eut-il aperçu, qu'il interrompit son discours. Son auditoire paraissant étonné, il dit qu'un homme qui avait si souvent négligé les avis qu'on lui avait donnés pour le salut de son âme ne méritait pas d'être nourri de la parole divine avec le peuple fidèle. Le juge, frappé de cette réflexion, rougit et rentra en lui-même. Le Saint reprit ensuite le fil de son discours. Ayant remarqué un autre jour que plusieurs personnes sortaient de l'église après la lecture de l'Évangile, et précisément dans le moment où il allait prêcher, il les fit revenir en leur disant : « Il ne vous sera pas si facile de sortir des » cachots ténébreux de l'enfer, si vous avez le mal- » heur d'y tomber. »

L'amour que le saint évêque avait pour les pauvres ne connaissait point de bornes, et ce n'était qu'afin d'être en état de leur procurer des secours plus abondants qu'il vivait lui-même dans une extrême pauvreté. Il vendit, pour racheter les captifs, jusqu'aux vases sacrés de l'église, et se servit dans la célébration des divins mystères de calices et de patènes de verre. Sa sensibilité pour les nécessités des corps doit faire juger de la compassion qu'il avait pour les misères des âmes. Il supportait les faibles avec tendresse, sans cependant favoriser le désordre des passions. Lorsqu'il mettait quelqu'un en pénitence, il fondait lui-même en larmes, ce qui inspirait de la ferveur au coupable; il tâchait aussi par ses soupirs et ses prières de lui obtenir de Dieu la grâce d'une vive componction. Son zèle s'étendait à toute la province : il en visitait les évêques, afin de les exhorter à retracer en eux l'image de Jésus-Christ, le prince des pasteurs. Il fonda plusieurs monastères, et y fit observer la plus parfaite régularité. Il se fortifiait dans la pratique de toutes les vertus épiscopales, par les exemples de saint Germain d'Auxerre, avec lequel il était lié d'une amitié fort étroite, qu'il appelait son père, et qu'il respectait comme un apôtre.

Durant son épiscopat, il se tint plusieurs conciles auxquels il présida (3). Il n'y en eut aucun dans lequel il ne soutînt la haute idée que l'on avait conçue de lui. Ce fut principalement à son zèle et à sa prudence que l'on dut les canons de discipline qui furent faits dans tous ces conciles.

La fermeté de saint Hilaire lui fit des ennemis. Quelques-uns d'entre eux ayant mal interprété ses actions, donnèrent de lui une idée désavantageuse au pape saint Léon. Il faut toutefois convenir que le zèle de l'évêque d'Arles n'avait point été assez mesuré en certaines circonstances; mais ceci ne venait point de la passion : le Saint s'était trompé de bonne foi, et tout l'ensemble de sa conduite ne permet pas de porter de lui un autre jugement. Ainsi la contestation qui s'éleva entre saint Léon et saint Hilaire ne servit qu'à faire éclater le zèle du premier, et la patience du second. Mais il faut remonter à l'origine de cette contestation.

L'évêque Chélidoine avait été déposé par saint Hilaire. Les motifs de sa déposition étaient, 1° qu'il avait épousé une veuve avant son sacre; 2° qu'il avait, comme magistrat, condamné quelques personnes à mort. On inférait de là qu'il n'avait pu recevoir les saints ordres, les canons déclarant irréguliers ceux qui se trouvaient dans le même cas. Chélidoine appela à Rome de la sentence rendue contre lui, dans l'espérance qu'il viendrait à bout de se justifier. Saint Léon reçut son appel.

Saint Hilaire, instruit que son suffragant était allé à Rome, l'y suivit. Il fit le voyage à pied, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Le pape tint un concile pour juger l'affaire dont il s'agissait, et l'évêque d'Arles prit séance parmi ceux qui le composaient. Comme il ne se mit point en devoir de prouver que Chélidoine était irrégulier, il donna par son silence lieu de croire qu'on lui en avait imposé sur le fait dont il était question. Il prétendit toutefois que la cause de l'évêque devait être jugée sur les lieux par des commissaires que le pape nommerait, en quoi il pensait comme quelques évêques d'Afrique. On n'eut point égard à ses raisons, le contraire ayant souvent été pratiqué quand les partis appelaient à Rome. Saint Léon prononça donc que Chélidoine n'avait point encouru l'irrégularité dont on l'avait chargé. Au reste, on convient que la manière de juger les

(3) Tels furent le concile de Riez en 439, le premier d'Orange en 441, celui de Vaison en 442, et probablement le second d'Arles en 443.

appels n'est qu'un point de discipline qui peut varier selon les lieux et les circonstances.

Saint Hilaire se trouva engagé dans une autre affaire qui souffrit aussi beaucoup de difficultés. Projecte, évêque de sa province, étant malade, Hilaire ordonna promptement celui qu'il destinait à lui succéder. Le malade guérit, et il se trouva que le même siége avait deux évêques. Saint Hilaire se déclara pour celui qu'il avait sacré, peut-être parce que Projecte n'était plus en état d'exercer ses fonctions. L'auteur de la vie du Saint n'éclaircit point ce fait; mais il y a tout lieu de penser que le métropolitain avait de bonnes intentions. Au reste, la discipline de l'Église sur ces sortes de matières n'avait point encore été aussi positivement fixée par les canons, qu'elle l'a été depuis. Saint Hilaire s'imagina donc qu'il n'outrepassait point les pouvoirs qu'il avait comme métropolitain; mais saint Léon, attaché aux vraies règles, envisageait les choses différemment. Il jugea que l'ordination du successeur d'un évêque encore vivant était irrégulière, sujette à beaucoup d'inconvénients, et capable d'introduire un schisme dans l'Église. Il défendit à Hilaire d'ordonner aucun évêque à l'avenir. Le Saint souffrit sans se plaindre de la sévérité que l'on exerçait à son égard, et il effaça par sa patience la faute qu'il avait commise. Saint Léon lui-même conçut une haute idée de l'évêque d'Arles, et, dans une lettre qu'il écrivit peu de temps après sa mort, il l'appelait, *Hilaire de sainte mémoire* (4).

Enfin, le saint pasteur succomba sous le poids du travail et des austérités. Il mourut le 5 mai 449, à l'âge de 48 ans. Saint Honorat de Marseille (5), qui nous a donné sa vie, rapporte qu'étant encore sur la terre, il opéra plusieurs guérisons miraculeuses (6). Saint Hilaire est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. Nous avons encore son épitaphe dans une chapelle souterraine, sous le maître-autel de saint Honorat-les-Arles. Elle est gravée sur une grande table de marbre enchâssée dans la muraille, et rompue en plusieurs morceaux (7). Au milieu du douzième siècle, ses reliques furent transférées de

(4) *Ep. 37 ad Ravenum (S. Hilarii successorem)*, p. 256.

(5) Ce Saint est loué pour son éloquence et sa piété, dans le catalogue des hommes illustres que Gennade, prêtre de Marseille, écrivit en 494 pour servir de suite à celui de saint Jérôme. Il avait été disciple de saint Hilaire d'Arles. On met le commencement de son épiscopat vers l'an 485. L'opinion la plus commune est qu'il mourut vers l'an 494. Saint Honorat de Marseille avait composé des homélies et plusieurs vies des Saints; mais tous ses ouvrages sont perdus, à l'exception de la vie de saint Hilaire d'Arles. Voyez D. Rivet, *Hist. littér. de la Fr.* t. II, p. 644.

(6) Il est faux que saint Hilaire soit tombé dans les erreurs des semi-pélagiens, qui, après tout, n'avaient point encore été condamnés par l'Église. Ceci se prouve par plusieurs passages de sa vie, donnée par saint Honorat de Marseille. Il est dit aussi dans les martyrologes de Raban et de Notker, qu'il montra beaucoup de zèle pour éclaircir et pour corriger les sentiments pélagiens qui se trouvent dans les conférences de Cassien. Voyez Tillemont, t. XII, p. 480; t. V, p. 65; D. Rivet, *Hist. littér.* t. II, p. 274; Henschenius, sous le 5 mai, p. 34.

Saint Hilaire avait composé une explication du symbole, extrêmement louée par les anciens; mais cet ouvrage est perdu, ainsi que les homélies du Saint sur toutes les fêtes de l'année, qui étaient aussi fort estimées. La meilleure édition que nous ayons de ce qui reste des ouvrages de saint Hilaire, est celle qui fut donnée à Rome, en 1732, par Jean Salinas, chanoine régulier de saint Jean de Latran, à la suite du *Commonitorium* de Vincent de Lérins.

(7) Baronius, qui l'a donnée, a omis le dixième vers. Saxi l'a copiée dans son *Pontificium Arelatense*, p. 61, mais avec une négligence qui surprend dans un auteur qui était sur les lieux. Elle a été aussi publiée par Quesnel, *Op. S. Léon*, t. I, p. 373; par Salinas, *SS. Prosperi Aquit. et Honorati Massil. op.* Romæ, 1732, p. 311, et par les Bollandistes; mais ces auteurs y ont également laissé des fautes. Nous allons la rapporter d'après M. l'abbé Bonnemant, qui l'a transcrite avec la plus grande fidélité, et pour les mots, et pour l'orthographe. Elle est en beaux caractères romains.

Antistes Domini qui paupertatis amorem
Preponens auro rapuit celestia regna.
Hilarius cui palma obitus et vivere XPS
Contemnens fragilem tereni corporis usum
Hic carnis spolium liquit ad astra volans
Sprevit opes dùm querit opes mortalia mutans.
Perpetuis coelum donis terrestribus emit.
Gemmu sacerdotum plebis orbisque magister
Rustica quin etiam pro XPO munia sumens
Servile obsequium non designatus adire
Officio vixit minimus et culmine summus
Nec mirum si post haec meruit tua limina XPE
Angelicasque domos intravit et aurea regna
Divitias paradise tuas flagrantia semper
Gramina et halantes divinis floribus hortos
Subjectasque videt nubes et sidera coeli.

Les auteurs qui rapportent cette épitaphe ajoutent que sur son tombeau, qu'ils disent être dans la chapelle souterraine de saint Honorat, on lit l'inscription suivante : *Sacrosanctæ legis Antistes Hilarius hic quiescit.* Mais M. l'abbé Bonnemant l'y a recherchée inutilement; il croit même que c'est sans fondement qu'on attribue à saint Hilaire ce tombeau. Deux raisons le confirment dans ce sentiment. 1° La table sur laquelle est gravée l'épitaphe est d'une longueur et d'une largeur qui ne répondent pas à celle du tombeau; par conséquent elle ne peut jamais avoir servi à le couvrir. 2° Le prétendu tombeau de saint Hilaire, qui est de beau marbre d'un travail fini, et que les connaisseurs jugent être du bon siècle de la sculpture, représente une assemblée de dieux bien caractérisés par les attributs de chacun. Or, il n'est pas vraisemblable qu'on ait renfermé dans un monument aussi profane le corps d'un évêque qui avait établi dans son église un diacre spécialement chargé de détruire ou de mutiler tous les monuments du paganisme. En 1758, on tira de terre, à vingt

Saint-Honorat, où le Saint avait été enterré, dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville; mais il n'y en reste presque plus, à cause des fréquentes distributions qui en ont été faites.

SAINT MAURONT, ABBÉ DE BRUEIL.

L'an 706.

Mauront était l'aîné des enfants du bienheureux Adalbaud et de sainte Rictrude (*). Il naquit en 634, et fut baptisé par saint Riquier. Son illustre naissance, jointe à une grande capacité, lui promettait dans le monde la plus brillante fortune. Ses parents l'envoyèrent à la cour, du temps du roi Clovis II et de la reine sainte Bathilde. Il y passa plusieurs années, et y exerça des emplois fort honorables. Il était seigneur de Douai, et devint extrêmement riche par la mort de son père.

Étant retourné en Flandre, il se proposait de conclure un mariage dont le contrat avait déjà été dressé : mais Dieu le destinait à un genre de vie plus parfait; il se servit, pour l'arracher au monde, de saint Amand, évêque de Maestricht, qui était alors dans le monastère d'Elnone. Mauront fut si touché des discours que le saint prélat lui fit sur la vanité et les dangers du siècle, qu'il résolut de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il quitta donc le siècle, et se retira dans le monastère de Marchiennes, fondé par sa mère. Il y reçut la tonsure cléricale des mains de saint Amand. Quelques années après, il fut fait diacre et prieur de Hamay ou Hamaige, qui était sur la Scarpe, et à une demi-lieue de Marchiennes.

Il bâtit le monastère de Brueil sur sa terre de Merville (**), au diocèse de Térouane, et lorsqu'il eut été achevé, on le chargea du soin de le gouverner en qualité d'abbé. Ce fut là qu'il reçut saint Amé, évêque de Sens, qui sur de faux rapports avait été chassé de son siége par le roi Thierri III. Il profita beaucoup dans la conversation de ce saint évêque. Son respect pour lui était si grand qu'il lui résigna son abbaye, afin de vivre sous sa conduite; mais il fut obligé de reprendre sa place après la mort de saint Amé, qui arriva en 690. Il était à Marchiennes lorsque Dieu l'appela à lui le 5 mai 706, dans la soixante-douzième année de son âge. Son nom est marqué en ce jour dans les martyrologes de la Belgique. Au neuvième siècle, son corps fut transporté de Brueil à Douai, et on l'y garde précieusement dans l'église de Saint-Amé. Les anciennes archives ne donnent à saint Mauront que les titres de *lévite* ou de *diacre*, ce qui porte à croire qu'il n'a jamais été élevé au sacerdoce.

Voyez les *Fasti Belgici* de Miræus; les *Annales Gallo-Flandriæ sacri et profani* du savant P. Buzelin, jésuite, p. 60, 74, 80, 232, 357, 393; le P. Henschenius, tom. II *Maii*, p. 52.

SAINT SARDOS, ÉVÊQUE DE LIMOGES.

Sardos (1) sortait d'une des principales familles de Bordeaux. Son père se nommait Laban, et sa mère Mundane. Il naquit dans le bourg de Calabre, situé entre le Périgord et le Quercy. Ce fut le prince Ecdice ou Antice qui lui servit de parrain. Son père le mit sous la conduite de saint Capouan, évêque de Cahors, qui l'instruisit dans la piété et l'ordonna diacre; il se retira ensuite dans le monastère de Calabre ou de Calviac. Sept ans après, il fut honoré du sacerdoce et revêtu de la dignité d'abbé. La réputation de sainteté qu'il s'était acquise le fit élever sur le siége épiscopal de Limoges. Ses vertus, placées au grand jour, brillèrent d'un nouvel éclat. Sentant approcher sa dernière heure, il prit la résolution de retourner dans sa chère solitude, qu'il n'avait quittée qu'à regret : mais il ne put gagner le monastère; la mort termina sa bienheureuse vie lorsqu'il était en route. Il fut enterré à Calabre. Son corps fut transporté à Sarlat, sous le règne de Charlemagne, et il est encore aujourd'hui dans la cathédrale de cette ville. On croit que saint Sardos fut évêque de Limoges depuis l'an 711 jusqu'à l'an 720.

Voyez les Bollandistes, sous le 5 mai, et *Gallia Christ. nova*, t. II p. 505.

---

pieds de profondeur, dans l'église collégiale de N.-D. de la Major d'Arles, un autel votif à la bonne déesse ainsi mutilé. Il a environ quatre pieds de hauteur sur deux et demi de largeur. Il est d'un travail très-frais, très-recherché et très-proprement exécuté. L'église où il a été trouvé est le plus ancien monument de ce genre qui soit à Arles. L'établissement du diacre dont nous venons de parler se prouve par la vie de saint Hilaire, *edit. Quesn. et edit. Salinas*, p. 285. Au reste, le zèle qui portait saint Hilaire à détruire les monuments du paganisme était alors de saison; il fallait ôter de la vue des fidèles des objets qui auraient pu leur rappeler des idées capables de leur faire regretter leurs anciennes superstitions.

(*) Voyez leurs notices sous le 2 février et le 12 mai.

(**) Merville, ou Merghem sur la Lys, et en latin *Mauronti villa*. Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, t. IV, p. 373.

(1) En latin *Sacerdos*. On l'appelle encore en français *Sadroc*, *Sardot*, *Serdot* et *Sardou*.

SAINT AVERTIN, DIACRE.

VERS L'AN 1189.

Avertin était chanoine régulier de la congrégation de saint Gilbert en Angleterre. Il suivit saint Thomas de Cantorbéry dans son exil, et partagea l'amertume de toutes les tribulations qu'il eut à essuyer. Après la mort du saint archevêque, il se retira dans le village de Vinzai en Touraine, et s'y consacra au service des pauvres et des étrangers. Il mourut vers l'an 1189. Il est patron de la paroisse de Bougival, au diocèse de Paris.

Voyez Chastelain, *Martyr. univ.*, et les nouveaux martyrologes d'Evreux et de Tours.

SAINT ANGE, CARME ET MARTYR.

L'AN 1225.

Saint Ange naquit à Jérusalem de parents juifs. Ayant eu le bonheur de connaître Jésus-Christ, il embrassa la vie austère de certains anachorètes qui vivaient sur le bord du Jourdain; il se retira ensuite parmi les ermites du Mont-Carmel. On croit qu'il était avec eux lorsque le bienheureux Albert leur donna une règle en 1206; il est au moins certain qu'il fut un des premiers religieux de l'ordre connu sous le nom de *Carmes*. Lorsqu'il eut passé dans l'Occident, il y prêcha l'Évangile avec beaucoup de zèle. Indigné du scandale que donnait un homme puissant de Sicile, qui entretenait un commerce criminel avec sa propre sœur, il l'avertit plusieurs fois de renoncer à ses désordres : mais ses exhortations ne produisirent aucun effet; il n'y eut que la sœur qui se laissa toucher, et qui revint à Dieu avec sincérité. L'incestueux fit d'inutiles efforts pour rengager dans le crime la malheureuse victime de sa passion. Il tourna toute sa fureur contre le Saint, et aposta des scélérats pour le massacrer. Le martyre de saint Ange arriva à Licate ou Léocate, en Sicile, dans l'année 1225. On trouve dans les annales de l'ordre des Carmes toutes les circonstances de sa glorieuse mort, avec une relation de ses miracles.

Voyez le P. Papebroch t. II *Maii* p. 56. Ce savant Bollandiste ajoute peu de foi aux trois différents actes du martyre de saint Ange. Il a donné une ample relation des miracles de ce Saint depuis sa mort; il s'est aussi fort étendu sur le culte qu'on lui rend en Sicile, surtout à Léocate et à Palerme. On peut encore consulter sur le même Saint la *Bibliotheca Carmelitana*, imprimée à Orléans en 1752, t. I p. 113.

---

† SAINT MAXIME,

ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM, CONFESSEUR.

Tiré de Socrate, *Hist.*, l. I, c. 8, 25, 26, 28; Sozomène, *Hist.*, l. II, c. 20, 25, 27; Théodoret, l. II, c. 26; Eusèbe, *Vit. Constant.*, l. IV, c. 22, et *Hist.*, l. III; Rufin, l. I, c. 4; Athanase, *Apol.* et *ad solit.* Voyez Henschenius, t. II *Maii*, p. 29, et Baillet, au 5 mai.

VERS L'AN 350.

Saint Maxime, durant la persécution de Galère Maximien, continuée par le césar Maximin Daia, avait souffert avec plusieurs autres évêques divers tourments; mais il avait prouvé en même temps combien le Seigneur est fort dans ses fidèles confesseurs. Il fut du nombre de ceux à qui Maximin Daia fit crever l'œil droit et brûler le jarret de la jambe gauche.

Après que la paix fut rendue à l'Église par Constantin-le-Grand, saint Macaire, qui tenait le siége épiscopal de Jérusalem, éleva, selon le rapport de Sozomène, notre Saint à l'évêché de Diospolis en Palestine. Mais le peuple de Jérusalem, plein d'estime et de vénération pour sa vertu, ne voulut pas le laisser partir, et les Diospolitains, voulant éviter toute sédition, se crurent obligés de choisir un autre évêque. Maxime demeura donc auprès de son ami Macaire, qui le désigna pour lui succéder, et l'on croit qu'il l'accompagna au concile de Nicée.

Saint Macaire, à son retour du concile, redoubla de vigilance pour garantir son troupeau du poison de l'arianisme, et se servit avec une nouvelle confiance de saint Maxime, dans le gouvernement de son diocèse étendu. Par ce moyen, il rehaussa encore la vénération du peuple pour ce dernier, et déjoua les intrigues qu'il prévoyait que feraient Eusèbe de Césarée et Patrophile de Scythople, les deux principaux fauteurs de l'arianisme en Palestine, pour mettre après lui un évêque de leur secte sur le siége de Jérusalem.

Il n'y avait pas fort longtemps que Maxime gouvernait seul l'église de Jérusalem, lorsque les ariens obtinrent, en 335, de l'empereur Constantin, la convocation d'un concile à Tyr en Phénicie, pour faire le procès à l'intrépide Athanase (1) : tout fut arrangé de manière qu'on n'y appelât presque que des évêques ariens; saint Maxime était trop proche de Tyr, pour que les rusés sectaires eussent cru pouvoir l'omettre. Il ignorait cependant encore le rôle que le parti plus puissant des ariens devait y jouer. Athanase avait amené avec lui quarante-neuf évêques catholiques d'Égypte, entre autres saint Paph-

(1) Voyez sous le 2 mai, la vie du saint Patriarche d'Alexandrie.

nuce et saint Potamon. Le premier ayant aperçu, à son entrée dans le synode, saint Maxime parmi les ariens, traversa l'assemblée pour le joindre, le prit par la main et lui dit : « Puisque je porte les mêmes » marques que vous, et que nous avons perdu cha- » cun un œil pour Jésus-Christ, je ne puis souffrir » de vous voir assis dans l'assemblée des méchants. » Il le fit sortir avec lui, l'instruisit de toute la cabale qu'on lui avait dissimulée, et l'attacha pour toujours à la communion de saint Athanase. Après la conclusion de ce concile dérisoire, les évêques allèrent tous à Jérusalem faire la dédicace du nouveau temple bâti par l'impératrice Hélène. Eusèbe, le théologien de la cour, à qui l'on doit toute la connaissance de cette histoire, ne dit mot de Maxime; c'est ainsi qu'il a supprimé tout ce qui pouvait être favorable aux catholiques dans l'affaire de l'arianisme.

Nous ignorons si Maxime assista au conciliabule, qui fut tenu à Jérusalem, peu de temps après la dédicace, et dans lequel Arius fut reçu à la communion ecclésiastique avec ses partisans. Ce qu'il y a de certain, ce qu'il n'eut aucun commerce avec les hérétiques, et que jamais il ne voulut souscrire la condamnation de saint Athanase; et nous voyons que, six ans après, en 341, il refusa de se trouver au concile d'Antioche, parce qu'il savait que l'empereur Constance, protecteur des ariens, y assistait en personne; mais il ne fit pas de difficulté de s'exposer aux dangers d'un long et pénible voyage, pour assister à celui de Sardique l'an 347, persuadé que l'occasion était favorable pour faire triompher la vérité de la foi orthodoxe.

Lorsqu'en 349 saint Athanase fut rappelé à Alexandrie, il passa par la Palestine, où tous les évêques, hors deux ou trois, lui donnèrent des témoignages de leur respect et de leur attachement absolu. Ceux qui avaient souscrit sa condamnation, lui en demandèrent pardon, et s'excusèrent en assurant qu'ils y avaient été contraints par la violence de ses ennemis. Saint Maxime, pour rendre leur réconciliation plus ferme et plus authentique, assembla un concile à Jérusalem, où l'on dressa une lettre synodale en sa faveur, adressée aux évêques d'Égypte et de Libie, et à toute la ville d'Alexandrie. La lettre fut souscrite de seize évêques, dont le premier fut notre Saint, qui présidait au concile, et tous, hormis un nommé Macrin, avaient assisté au concile de Sardique.

Saint Maxime ne survécut pas longtemps à ce concile, car il mourut encore vers la fin de la même année 349, ou du moins en 350. Son nom se trouve dans le martyrologe romain au 5 mai. Il avait été le quarantième évêque de Jérusalem; saint Cyrille lui succéda (2).

(2) Quelques auteurs, s'appuyant sur Théophane, ont écrit que saint Maxime avait été chassé de Jérusalem par la violence d'Acase de Césarée et de Patrophile, évêques ariens, pour lui substituer Cyrille, qu'ils croyaient de leur parti. Voyez Henschenius, 18 mars, et mai, t. II, p. 8, n° 4. Baillet aussi, dont les jugements sont quelquefois tranchants, en parle d'une manière un peu inconvenante. Il est hors d'apparence que Cyrille eût voulu occuper le siége épiscopal du vivant de son évêque légitime.

---

† SAINT BRITON, ÉVÊQUE DE TRÈVES.

L'AN 386.

Ce Saint, appelé aussi Britonius ou Britanius, succéda à saint Bonose sur le siége épiscopal de Trèves en 374, année où il assista au concile de Valence en Dauphiné, selon l'opinion générale des savants (1). Au synode de Rome en 382, qui avait été indiqué au concile d'Aquilée, pour être un concile œcuménique, Briton occupa la troisième place, après le pape Damase et saint Jérôme. Lorsqu'à son retour à Trèves l'évêque espagnol Ithacius, poursuivi jusque-là par les priscilianistes, allait être emmené de la ville, notre Saint s'opposa à cet acte de violence, et défendit Ithacius contre les attaques et les calomnies de ces faux docteurs.

On assure que sous l'épiscopat de saint Briton, saint Martin et saint Ambroise se sont arrêtés à Trèves et y ont confondu publiquement les priscilianistes, en présence de l'empereur Maxime. Hontheim prétend que, sous cet évêque, saint Jérôme aussi passa quelque temps à Trèves (2). Briton était un zélé défenseur de la vraie foi catholique, et il mourut de la mort des justes, après avoir gouverné son diocèse avec gloire. On place sa mort au 5 mai 386. Le *Proprium Trevirense* fait aussi sa fête en ce jour.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 202. Voyez Henschenius, t. II *Maii*, p. 11; Hontheim, *Prodromus Hist. Trevir.* part I, p. 128 et 134.

(1) Voyez Tillemont, t. VIII p. 924, et Hardouin, *Collect. conc.*, t. I p. 795 sqq.

(2) *Prodromus hist. Trevir.*, part I, p. 129. Saint Jérôme, dans sa 41e lettre à Ruffin, dit : *Et cùm post romana studia ad Rheni semi-barbaras ripas, eodem cibo, pari frueremur hospitio, ut ego primus cœperim velle te colere.* Peut-être faut-il placer ce séjour dans le temps de saint Bonose. Du reste, Hontheim se contredit lui-même, *Hist. Trevir. Diplom.*, p. 38, en faisant siéger Briton depuis 375 jusqu'en 386, et dans son *Prodromus*, part. I, p. 129, en disant que saint Jérôme a été à Trèves en 370, sous le même évêque. *Sub Britone anno 370 studiorum causa Treviris moratus est S. Hieronymus.*

† SAINT EULOGE, ÉVÊQUE D'ÉDESSE,

ET SAINT PROTOGÈNE, ÉVÊQUE DE CARR S, EN MÉSOPOTAMIE.

Tiré de leurs actes dans Théodoret, *Hist.* l. 4, c. 17 et 18, intitulés : *De persecutione Edessena,* et *de* Eulogio *et* Protogene *presbyteris Edessenis.* Voyez aussi Sozomène, lib. 6, c. 33 et 34; Fleury, *Hist. ecclés.*, l. 16, c. 33; Henschenius, t. II, *ad* 5 *Maii*, p. 10; Baillet, t. V p. 211.

FIN DU QUATRIÈME SIÈCLE.

L'EMPEREUR Valens, prince arien, ayant allumé par tout l'empire d'Orient une sanglante persécution contre l'Église catholique, voulut mettre un évêque de sa secte à Édesse, en Mésopotamie, à la place de saint Barsès, qu'il avait exilé (1). Mais le peuple, ne voulant pas reconnaître cet intrus, quitta la ville et s'assembla sous les yeux mêmes de Valens, dans les champs, pour s'y livrer à l'exercice de son culte. Il en fut tellement irrité, qu'il donna un soufflet au préfet Modeste, parce qu'il n'avait pas empêché ces assemblées. Il lui ordonna de ramasser promptement ses soldats pour dissiper cette multitude, et la contenir dans la ville sous l'évêque hérétique qu'il y avait établi. Modeste, quoique arien, fit avertir les catholiques de ne point s'assembler le lendemain au lieu où ils avaient coutume de faire leurs prières, parce qu'il avait ordre de l'empereur de punir les rebelles. Malgré ces menaces, les fidèles d'Édesse s'assemblèrent le lendemain de grand matin au lieu accoutumé.

Modeste, l'ayant appris, marcha vers le lieu de l'assemblée, accompagné des troupes de la garnison. En passant par la place publique, il vit une pauvre femme qui sortait brusquément de sa maison, sans fermer la porte derrière elle. Elle portait un enfant dans ses bras et laissait négligemment traîner son manteau, au lieu de l'en couvrir, à la manière du pays. Elle coupa la file des soldats qui marchaient devant le préfet, et passa avec un extrême empressement. Il la fit arrêter, et lui demanda où elle allait si vite. « J'ai appris, » répondit la femme, « que l'on » persécute les serviteurs du ciel; c'est pourquoi je » me presse pour rejoindre mes compagnons de foi, » afin que je souffre avec eux la mort dont vous les » menacez. »

« Mais pourquoi, » dit le préfet, « portez-vous cet » enfant avec vous? » — « C'est, » répondit la femme catholique, « afin qu'il partage ma mort. »

Modeste, étonné du courage de cette femme, et jugeant des autres par elle, retourna au palais, en donna connaissance à l'empereur, et chercha à le persuader d'abandonner son entreprise.

L'empereur, sur cette remontrance, résolut d'épargner la multitude; mais il donna ordre de traduire en justice les prêtres, les diacres et les principaux d'entre le peuple, de les engager à communiquer avec l'évêque arien, de les chasser de la ville, s'ils le refusaient, et de les reléguer aux extrémités de l'empire. Modeste, les ayant tous assemblés, essaya de les porter par la persuasion à faire ce que souhaitait l'empereur, disant qu'il fallait être insensé pour vouloir résister à un si grand prince. Voyant que tout demeurait dans le silence, il s'adressa au prêtre Euloge, qui était leur chef, et lui demanda pourquoi il ne répondait point.

EULOGE. « Je ne croyais pas devoir parler, puisqu'on ne m'interrogeait pas. Si vous vous étiez adressé à moi en particulier, j'aurais pu vous dire ma pensée. »

MODESTE. « Eh bien, je vous conseille de communiquer avec l'empereur. » Euloge, qui était un homme de grand sens et fort grave, lui répondit plaisamment : « Est-ce que l'empereur a reçu le sacerdoce avec l'empire? » Modeste, piqué de cette réponse, éclata en invectives, et repartit : « Ce n'est pas ce » que je vous dis, impertinent, je vous déclare » seulement qu'il faut communiquer avec ceux avec » lesquels l'empereur communique. »

« Nous avons un pasteur, » dit le vieillard, voulant parler de saint Barsès, « et nous suivons ses ordres. » Là-dessus le préfet relégua les confesseurs en Thrace, au nombre de quatre-vingts. Les honneurs extraordinaires qu'ils reçurent sur les chemins, durant leur voyage, excitèrent la jalousie de leurs ennemis, qui ne purent cacher leur dépit, en voyant des villes entières et des villages sortir audevant d'eux, pour venir les féliciter de leur victoire. L'empereur Valens, l'ayant appris, fit séparer les confesseurs deux à deux, donnant ordre qu'on ne laissât point ensemble ceux qui étaient parents ou amis, afin d'augmenter encore la peine de leur bannissement. Les uns furent conduits en Thrace, d'autres furent envoyés aux extrémités de l'Arabie, et d'autres dispersés dans les petites villes de la Thébaïde.

Euloge, qui était le premier du clergé de la ville d'Édesse, et Protogène, son fidèle compagnon dans le sacerdoce, furent relégués dans la ville d'Antinoüs, sur les confins de la Haute-Égypte et de la Basse-Thébaïde. Ces deux saints prêtres avaient vécu longtemps dans la retraite du cloître avant de passer au service de l'Église. Ils furent ravis de trouver dans l'évêque d'Antinoüs un ardent confes-

(1) Théodoret, *hist.*, liv. 4, c. 16.

seur de la foi catholique. La plupart des habitants de ce pays étaient encore païens; leur ignorance enflamma Protogène du désir de les convertir. Euloge se renferma dans une cellule, où il passa les jours et les nuits en prières. Son saint compagnon, qui était instruit dans les lettres et les sciences, ouvrit une école où il instruisait les enfants, les formait à la piété chrétienne, et leur faisait apprendre par cœur les psaumes et des passages du nouveau Testament. Un de ces enfants étant un jour tombé malade, Protogène l'alla voir et le guérit par sa prière. Les parents des autres enfants ayant appris cette merveille, amenèrent aussi leurs enfants et leurs malades à notre Saint, qui profita de cette occasion pour leur parler du saint sacrement du baptême. Il en amena plusieurs autres, qui désiraient aussi être instruits dans la religion chrétienne et recevoir le baptême, à saint Euloge, chez qui il fallait une chose aussi importante que le salut d'une âme malheureuse, pour qu'il souffrît qu'on interrompît sa prière.

Les deux Saints, faisant ainsi tourner leur exil à la gloire de Dieu, demeurèrent en ce lieu jusqu'à la mort de l'empereur Valens, qui mit fin à la persécution, l'an 379. Gratien son neveu envoya des ordres qui furent ensuite renouvelés par Théodose, pour le rétablissement de tous ceux qui avaient été bannis pour la foi catholique. Euloge et Protogène retournèrent en Mésopotamie, comblés des bénédictions et suivis des larmes et des regrets des habitants d'Antinoüs. Ce fut l'évêque qui les regretta le plus vivement, ayant trouvé en eux d'excellents ouvriers qui avaient travaillé avec tant de succès à déraciner l'idolâtrie.

Plusieurs évêques étaient morts en exil, entre autres saint Barsès, qu'on avait transporté de Phénicie dans la Thébaïde. Plusieurs siéges étaient vacants en Syrie et en Mésopotamie, entre autre celui d'Édesse, où l'on ne tarda pas à appeler le saint confesseur Euloge. Protogène travailla encore pendant deux ou trois ans sous son père spirituel, jusqu'à ce qu'Euloge l'ordonna en 382 ou 383 évêque de Carres, dans la même province, après la mort de Vite (1), avec lequel il avait assisté au concile œcuménique de Constantinople.

C'est ici que se terminent les événements que l'histoire nous a transmis à l'égard de ces deux Saints; ce qu'ils ont fait depuis nous est inconnu. Le martyrologe romain fait mention de saint Euloge au 5 mai, et de saint Protogène au 6.

(1) Vite était évêque de Carres. Quant aux documents historiques qui s'y rapportent, voyez Henschenius, t. II *Maii*, p. 11. Lorsque Protogène monta sur le siége de Carres, la ville contenait encore beaucoup de païens. « Protogeni illi admirabili Carense solum exercendum delegatur; erant autem Carræ admodum incultæ, et græcis carduis refertæ » (*alias* : spinis gentilium referta civitas), « quæ præcipuam sedulitatem requirerent. » Théodoret, *hist.*, l. 4, c. 18, in fine, p. 402 edit. Basiliens., per Jo. Jacob. Grynæum, an. 1570.

---

6 MAI.

SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

Tiré de Tertullien, *Præscript.* c. 36; de saint Jérôme, *in Jovin.* t. I p. 14, et de Tillemont, *Hist. ecclés.* t. I p. 338, et de l'*Istoria della Chiesa di S. Giovanni avanti porta Latina, scritta da Gio-Mario Crescimbeni.* Roma, 1716, in-4°.

VERS L'AN 95.

Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, ne connaissaient encore ni le mystère de la croix, ni la nature du royaume de Jésus-Christ, lorsque, par l'organe de leur mère, ils le priaient de les faire *asseoir l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche*, c'est-à-dire, de leur donner les deux premières places de son royaume. *Pouvez-vous*, leur dit le Sauveur, *boire le calice que je dois boire?* Pouvez-vous participer à mes opprobres et à mes souffrances? Les deux disciples répondirent affirmativement, et protestèrent à leur divin Maître qu'ils étaient dans la résolution de tout endurer pour lui. Alors Jésus leur prédit qu'ils boiraient son calice, et qu'ils auraient beaucoup à souffrir pour la vérité de son Évangile. Cette prédiction fut littéralement accomplie dans saint Jacques, lorsque Hérode le fit mourir à cause de la religion qu'il professait.

Quant à saint Jean, qui aimait si tendrement son divin Maître, et qui en était si tendrement aimé, on peut dire, sans faire violence au texte sacré, qu'il but du calice du Sauveur, et qu'il en partagea l'amertume lorsqu'il assista à son crucifiement. En effet, son cœur était déchiré par le sentiment des douleurs qu'il lui voyait souffrir; mais ce n'était encore là qu'un prélude de ses peines. Après la descente du Saint-Esprit, il se vit condamné, avec les autres apôtres, à la prison, aux fouets, aux opprobres. Enfin, la prédiction de Jésus-Christ eut son entier accomplissement, lorsqu'il mérita, sous Domitien, la couronne du martyre.

L'empereur Domitien, auteur de la seconde persécution générale suscitée à l'Église, était universellement haï pour sa cruauté, son orgueil et ses impudicités. Il fut, au rapport de Tacite, encore plus

cruel que Néron, et il prenait plaisir à repaître ses yeux du spectacle des exécutions barbares dont l'autre au moins se dérobait ordinairement la vue. Sous son règne, Rome fut inondée du sang de ses plus illustres habitants. Ennemi de tout bien, il bannit ceux qui avaient la réputation d'hommes vertueux, entre autres Dion Chrysostôme et le philosophe Epictète (1); mais ce fut sur les chrétiens que tombèrent ses principaux coups. Outre qu'il ne pouvait souffrir la sainteté de leur doctrine et de leur vie, qui lui était un reproche tacite de ses crimes, il était encore animé contre eux par cette haine que leur portaient tous les païens.

Saint Jean l'Évangéliste vivait encore. Il était chargé du gouvernement de toutes les églises d'Asie, et jouissait d'une grande réputation, tant à cause de cette éminente dignité que pour ses vertus et ses miracles. Ayant été arrêté à Éphèse, il fut conduit à Rome l'an 95 de Jésus-Christ. Il parut devant l'empereur, qui, loin de se laisser attendrir par la vue de ce vénérable vieillard, eut la barbarie d'ordonner qu'on le jetât dans une chaudière remplie d'huile bouillante. Il y a toute apparence que le saint apôtre souffrit d'abord une cruelle flagellation, conformément à ce qui se pratiquait à l'égard des criminels qui n'avaient point le droit de bourgeoisie romaine. Quoiqu'il en soit, on ne peut au moins douter qu'il n'ait été jeté dans l'huile bouillante : Tertullien, Eusèbe et saint Jérôme le disent expressément.

Nous ne craignons point d'assurer que le Saint fit éclater une grande joie lorsqu'il entendit prononcer sa sentence; il brûlait d'un ardent désir d'aller rejoindre son divin Maître, et de lui rendre amour pour amour, et de se sacrifier pour celui qui nous a tous sauvés par l'effusion de son sang. Mais Dieu se contenta de ses dispositions, en lui accordant toutefois le mérite et l'honneur du martyre; il suspendit l'activité du feu, et lui conserva la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants qui furent jetés dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré.

L'empereur fut très-frappé, ainsi que la plupart des païens, de cet événement; mais il l'attribua au pouvoir de la magie. Ce que l'on publiait des prétendus prodiges opérés par le fameux Apollonius de Tyane, qu'il avait fait venir à Rome, ne contribua pas peu à le confirmer dans cette opinion. La délivrance miraculeuse de l'apôtre ne fit donc sur lui aucune impression, ou plutôt elle ne servit qu'à augmenter son endurcissement dans le crime. Il se contenta toutefois de bannir le Saint dans l'île de Pathmos (*). Ce mauvais prince (2) ayant été assassiné l'année suivante, Nerva, rempli de bonnes qualités et d'un caractère naturellement pacifique, fut élevé à l'empire. Saint Jean eut la liberté de sortir du lieu de son exil, et de retourner à Éphèse (3).

Ce fut auprès de la porte appelée *Latine* par les Romains (4), qu'il remporta ce glorieux triomphe. Pour conserver la mémoire du miracle, on consacra une église dans cet endroit sous les premiers empereurs chrétiens. On dit qu'il y avait un temple de Diane, dont on changea la destination pour le faire servir au culte du vrai Dieu. Cette église fut rebâtie en 772 par le pape Adrien I.

La fête de saint Jean devant la porte Latine a été longtemps chômée en plusieurs églises. Elle a été d'obligation en Angleterre, au moins depuis le douzième siècle jusqu'à la prétendue réforme; mais on la mettait seulement au nombre des fêtes du second rang, auxquelles toute œuvre servile était défendue, excepté le labour des terres. Les Saxons qui s'établirent dans la Grande-Bretagne avaient une dévotion singulière à saint Pierre et à saint Jean l'Évangéliste.

Jésus-Christ, pour mettre à l'épreuve l'amour de

(1) L'auteur de l'*Enchiridion*, le plus parfait abrégé de morale qui soit sorti de la plume d'un païen. C'est avec raison que les stoïciens ont regardé Épictète comme le plus grand philosophe de leur secte. L'empereur Marc-Antonin ne pouvait se rassasier de lire ses ouvrages. Saint Augustin et saint Charles Borromée les lisaient aussi avec beaucoup de plaisir. L'édition la plus complète et la meilleure que nous en ayons est celle qui parut à Londres en 1741, 2 vol. in-4°, par les soins et avec les notes de Jean Upton. Nous allons en transcrire le titre, pour la faire connaître plus parfaitement : *Epicteti quæ supersunt dissertationes ab Arriano collectæ, nec non Enchiridion et fragmenta græcè et latinè, cum integris Scheghii et Hieron. Wolfii selectisque aliorum doctorum annotationibus. Recensuit, notis et indice illustravit Joan. Uptonus, præben. Rofensis.*

(*) Une des îles Sporades, situées dans la mer Egée ou l'Archipel, où se trouve, dans le couvent de Saint-Jean, nommé l'Apocalypse, un séminaire grec, avec une école, une bibliothèque et une collection de médailles.

(2) Domitien régna depuis l'an 81 jusqu'à l'an 96. Nous apprenons de Suétone et d'Eusèbe, qu'il porta l'impiété jusqu'à se faire donner le titre de *Seigneur* et de *Dieu*. C'était lui qui, renfermé dans son cabinet, employait une partie de son temps à prendre des mouches, qu'il enfilait ensuite avec un poinçon. On vit surtout après sa mort combien il était détesté. On abattit ses statues, on ôta son nom des édifices publics, et ses décrets furent annulés par le sénat.

(3) Nerva ne régna qu'un an et quatre mois; ainsi il n'eut pas le temps de rendre à l'empire son ancien lustre, ni de faire tout le bien que l'on attendait de lui.

(4) Parce qu'elle conduisait au pays connu sous le nom de *Latium*.

ses deux disciples, leur fit cette question : *Pouvez-vous boire le calice que je dois boire?* Il donnait le nom de *calice* à ses souffrances, pour les deux raisons suivantes. 1° Par une suite de l'excès de son amour pour les hommes, il avait un ardent désir de nous racheter par sa mort, et ce désir, semblable à une soif brûlante, ne pouvait être rassasié que par les ignominies et le supplice de la croix 2° Les juifs appelaient *calice* ce qui était échu à quelqu'un en partage. Le Sauveur donnait donc à entendre par cette expression, que les souffrances et la croix étaient le partage qu'il avait reçu de son Père, dans la résolution d'accomplir entièrement sa volonté, et de s'offrir à lui comme une victime digne de l'honorer et de satisfaire à sa justice. Ainsi, lorsqu'il présente son *calice* à ses serviteurs, son but est de les rendre semblables à lui, de les faire croître en vertu, et de leur communiquer les grâces les plus abondantes. La seule chose qu'il exige d'eux est qu'ils portent leur croix avec lui, qu'ils l'embrassent affectueusement pour l'amour de lui, et qu'ils unissent leurs souffrances aux siennes. O croix précieuse, ô chemin royal du ciel, qui a été ouvert et sanctifié par notre divin Chef! que saint Jean fut heureux d'accompagner son cher Maître jusque sur le Calvaire! Il eut avec Marie et Madeleine le glorieux privilége de ressentir dans son cœur les douleurs et tous les opprobres dont Jésus fut rassasié, et si, par une permission du ciel, il échappa à la fureur des juifs, la vivacité de son amour lui fit remporter la palme d'une sorte de martyre, qui, sans être sanglant, n'en fut pas moins méritoire.

SAINT JEAN DAMASCÈNE, PÈRE DE L'ÉGLISE.

Tiré de ses ouvrages et des historiens contemporains. Jean IV, patriarche de Jérusalem, donna sa vie deux cents ans après; mais ce qu'il dit du Saint avant son engagement dans l'état monastique a été puisé dans des mémoires peu certains. Voyez le P. Alexandre, *sect.* 8; Fleury, l. 42; le P. Papebroch, *ad diem* 6 *Maii*, et D. Ceillier, t. XVIII, p. 110.

L'AN 780.

MAHOMET, ce fameux imposteur, soumit une partie considérable de l'Arabie avant sa mort, qui arriva en 632. Il eut pour successeur Abubeker, qui étendit ses conquêtes dans la Chaldée et la Perse. Omar, second calife des Sarrasins, se rendit maître de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte, sous le règne de l'empereur Héraclius, qui mourut en 641. Othman et Ali furent ensuite élevés successivement au califat. Le premier mourut en 655, et le second en 660. Ali fonda la secte du mahométisme que suivent les Perses, mais qui est souverainement détestée par les Turcs et par tous ceux qui reçoivent les interprétations d'Omar et d'Othman.

Telle était la situation des affaires de l'Orient, lorsque saint Jean vint au monde. Il naquit sur la fin du septième siècle à Damas, ville qui lui a fait donner le surnom de *Damascène* (1). Il sortait d'une famille noble et ancienne. Son père, quoique très-zélé pour le christianisme, était singulièrement estimé parmi les Sarrasins à cause de sa naissance, de sa probité et de ses talents. Les califes l'élevèrent même aux premières places, et lui conférèrent la charge de secrétaire ou de conseiller d'état. Le pieux ministre redoubla de ferveur et de vigilance sur lui-même à proportion de la grandeur du danger auquel il voyait sa foi exposée; il prit surtout un soin particulier de l'éducation de son fils, dont l'innocence et la religion couraient tant de risques à la cour des princes infidèles. Entre autres captifs qu'il racheta, il y en avait un nommé Cosme : c'était un religieux grec, aussi distingué par sa vertu que par son savoir. Les Sarrasins l'avaient amené à Damas pour le vendre avec les esclaves. Ce fut sous sa conduite que le père de Jean mit son fils. Le maître ne négligea rien pour répondre à la confiance qu'on avait en lui. Il cultiva les heureuses dispositions de son élève, et vint à bout d'en faire un homme également habile et vertueux. Jean fut honoré, comme son père, parmi les Sarrasins. Son rare mérite lui mérita la confiance du calife, qui le fit gouverneur de Damas, sa capitale.

Après la mort d'Ali, la dignité de calife avait passé dans la famille des Omniades, et celui qui en fut le premier revêtu se nommait Moavia. Ce prince et ceux qui lui succédèrent immédiatement traitèrent toujours les chrétiens avec douceur. La vertu de Jean et sa capacité pour les affaires étaient si universellement reconnues, qu'il jouissait de la faveur de son prince sans faire de jaloux. Il en résultait un très-grand avantage pour la religion qu'il professait.

Cependant le Saint ne pouvait se rassurer contre les dangers qui l'environnaient de toutes parts. Il craignait la contagion de l'air qu'il respirait, persuadé qu'il est bien difficile de se soutenir quand on vit dans l'abondance et au sein des honneurs. Les réflexions qu'il faisait chaque jour sur les faux biens du monde en détachèrent parfaitement son cœur. Il prit enfin la résolution de se démettre de sa

(1) Il était appelé *Mansur* par les Sarrasins.

place; peu de temps après, il distribua ses biens aux pauvres et aux églises, et se retira secrètement dans la laure de saint Sabas, près de Jérusalem. Il eut pour compagnon de sa retraite Cosme, avec lequel il avait fait ses études, et qui fut depuis évêque de Majume en Palestine.

Affranchi de l'esclavage du monde, il goûtait combien il est doux de vivre dans la solitude. Tous ses moments s'écoulaient avec une tranquillité inaltérable, et son unique étude était de travailler sans distraction à répondre aux vues de Dieu sur lui, et à mettre son salut en sûreté. Il fit de sérieuses réflexions sur l'important ouvrage qu'il entreprenait, et se hâta de trouver les moyens propres à se fixer dans le chemin de la vertu. Plein de ces pensées, il s'adressa au supérieur de la laure, qui lui donna pour directeur un ancien moine fort expérimenté dans la conduite des âmes. Cet habile maître mena Jean dans sa cellule, et lui donna les leçons suivantes. « Vous devez, lui dit-il, ne jamais faire votre » propre volonté. Exercez-vous à mourir à vous-» même en toutes choses, afin de bannir de votre » cœur tout attachement aux créatures. Offrez à » Dieu vos actions, vos peines, vos prières. Ne vous » enorgueillissez point de votre savoir, ni de quel-» que avantage que ce soit; mais convainquez-vous » fortement que de votre propre fond vous n'êtes » qu'ignorance et faiblesse. Renoncez à toute va-» nité; défiez-vous de vos lumières, et ne désirez » jamais d'avoir des visions et des faveurs extraor-» dinaires. Éloignez de votre esprit tout ce qui pour-» rait vous rappeler l'idée du monde; gardez exac-» tement le silence, et souvenez-vous que l'on peut » pécher, même en disant de bonnes choses, lors-» qu'il n'y a point de nécessité. »

Le fervent novice suivit ces leçons avec ponctualité; aussi avança-t-il à grands pas dans les voies de la perfection. Son directeur l'éprouvait tous les jours de mille manières différentes, afin de le faire parvenir à une obéissance consommée. Il lui ordonna un jour d'aller vendre des paniers à Damas, et lui défendit en même temps de les donner au-dessous d'un certain prix qu'il marqua, et qui était exhorbitant. Le saint obéit sans le moindre murmure. Il se rendit sous un habit pauvre à Damas, où il avait autrefois vécu dans la splendeur. Quand il y eut exposé sa marchandise, il répondit à ceux que lui en demandaient le prix, conformément à ce qui lui avait été prescrit. On le traita d'extravagant, et on l'accabla d'insultes qu'il souffrit en silence. A la fin, un de ses anciens domestiques eut pitié de lui, et acheta tous les paniers pour le prix qu'il voulait les vendre. Ce fut ainsi qu'il remporta la victoire sur la vanité, passion contre laquelle son directeur tâchait par toutes sortes de moyens de le prémunir.

Un moine étant inconsolable de la mort de son frère, Jean, pour arrêter le cours de ses larmes, lui dit un vers grec, dont le sens était, que tout ce que le temps détruit n'est que vanité. Son directeur, qui craignait que la tentation de faire parade de sa science ne s'empara de son cœur, lui fit de grands reproches. Vous avez, lui dit-il, violé la défense que je vous ai faite de parler sans nécessité. Il le condamna ensuite à être renfermé dans sa cellule. Le serviteur de Dieu s'avoua humblement coupable de désobéissance, et au lieu de chercher à s'excuser par la pureté de son intention, il pria les autres moines d'intercéder pour lui, et de lui obtenir le pardon de la faute qu'il avait commise. Sa grâce lui fut accordée, mais à des conditions très-humiliantes, auxquelles il se soumit avec joie.

Son éminente vertu le rendait infiniment cher à ses supérieurs. Il fut enfin jugé digne d'être élevé au sacerdoce, dignité qui pour lors s'accordait aux moines beaucoup plus rarement qu'aujourd'hui. Ce nouvel état ne fit qu'augmenter sa ferveur et son humilité. Son directeur, le voyant solidement établi dans la vertu, lui permit d'employer ses talents à écrire pour l'édification du prochain et l'utilité de l'Église. Il n'avait plus rien à craindre de cette vanité secrète qui dérobe souvent, même à un auteur chrétien, tout le mérite de ses veilles et de ses travaux; vanité plus commune que l'on ne pense, et qu'un homme d'esprit appelle *le dernier faible des grands génies*. Quelque temps après, il eut ordre de prendre la plume pour défendre la foi attaquée par les hérétiques.

L'empereur Léon l'*Isaurien* avait publié, en 726, des édits contre le culte des images. Les iconoclastes, fiers de la protection de ce prince, s'étaient fait beaucoup de partisans. Comme les ravages de leur hérésie augmentaient de jour en jour, le Saint, pour arrêter les progrès du mal, écrivit ses trois *discours sur les images*. Il commence ainsi le premier : « Con-» naissant ma bassesse et mon indignité, j'aurais » dû sans doute garder un silence perpétuel, et me » contenter de pleurer mes péchés devant Dieu; » mais voyant que l'Église était assaillie par une » violente tempête, j'ai cru que je ne devais plus » me taire, parce que je crains beaucoup plus Dieu » qu'un empereur d'ici-bas. » Il pose pour principe que l'Église ne pouvant errer, il est impossible qu'elle tombe jamais dans l'idolâtrie. Il explique ce que l'on doit entendre par l'adoration due à l'Être suprême, à laquelle il donna le nom de *latrie*

avec saint Augustin et les autres Pères; après quoi il montre qu'elle est entièrement différente de la vénération que nous marquons aux serviteurs et aux amis de Dieu. Cette vénération, ajoute-t-il, est aussi distinguée du culte de *latrie,* que ces marques de respect que nous témoignons aux princes et aux supérieurs, conformément à ce qui nous est prescrit par la loi de la nature et par l'Écriture sainte. On ne peut rien conclure de la défense faite dans l'ancien Testament d'avoir des images; elle était restreinte aux seules idoles, ou du moins elle ne regardait que les juifs. Si l'on veut rétablir la loi mosaïque, il faut par la même raison se faire circoncire, et observer le sabbat. D'ailleurs, continue-t-il en s'adressant aux iconoclastes, pourquoi n'honoreriez-vous pas les images, puisque vous honorez le lieu du calvaire, la prière du saint sépulcre, le livre des Évangiles, la croix et les vases sacrés? Le Saint prouve ensuite la doctrine de l'Église par l'autorité des Pères. Dans son second discours, il montre fort au long que l'on ne doit point avoir égard aux édits de l'empereur.

C'est au prince, dit-il, qu'appartient le gouvernement de l'État; mais il ne doit pas se mêler de faire des décisions sur la doctrine : son autorité ne va point jusque-là. Il apporte dans le troisième discours les preuves que fournit la tradition en faveur du culte qui a été rendu de tout temps aux images.

Saint Jean Damascène ne se contenta point d'écrire contre les iconoclastes; il parcourut la Palestine pour exhorter les fidèles persécutés. Il alla dans le même dessein à Constantinople, sans se laisser effrayer par la puissance de Constantin Copronyme, qui favorisait ouvertement les ennemis de l'Église. De retour en Palestine, qui était de la domination du calife des Sarrasins, il continua de défendre la foi catholique par de savants écrits.

Son application à l'étude ne diminuait rien de sa ferveur, parce qu'il avait soin de nourrir son âme par la pratique du recueillement et de la contemplation : il savait que c'était là l'unique moyen de prévenir la dissipation, et de ne point laisser éteindre en lui l'esprit de prière. Par une telle conduite, il empêchait l'amour de l'étude de dégénérer en passion, et de le troubler dans ses exercices de piété; il avait soin encore de chercher la vérité pour elle-même, et de se prémunir contre toute vaine curiosité. Il mourut dans sa cellule vers l'an 780. On découvrit son tombeau auprès du portail de l'église de la laure, dans le douzième siècle, comme Jean Phocas nous l'apprend dans sa description de la Palestine.

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT JEAN DAMASCÈNE.

1° Le *Livre de la dialectique.* Quoique la philosophie de Platon fût en vogue du temps de saint Jean Damascène, il adopta celle d'Aristote, comme Boèce avait fait parmi les Latins. Il fit disparaître l'obscurité qui enveloppait la physique de ce philosophe, et en montra les principes dans tout leur jour. Il réduisit sa logique en un corps de règles, sans tomber dans une prolixité fastidieuse : par ce moyen, l'art du raisonnement devint facile à apprendre. On a souvent abusé de la logique, en y traitant des questions inutiles, et même ridicules; grâce au bon sens, la plupart de ces questions ont été proscrites des écoles. On ne perd plus un temps précieux à étudier des misères; mais il faut ne pas réfléchir, pour mépriser la logique, lorsqu'elle se renferme dans ses justes bornes. Elle étend l'esprit, et lui donne de la précision et de la justesse; elle met de l'ordre et de la clarté dans les idées; elle apprend à juger des choses en elles-mêmes, et selon les vrais principes; enfin, elle dispose à l'étude des autres sciences, dont elle est en quelque sorte la clef. Sous le terme général des *sciences,* nous comprenons aussi la théologie, qui ne peut absolument se passer du secours de la logique. Ce furent toutes ces considérations qui déterminèrent saint Jean Damascène à donner un abrégé de la logique et de la physique d'Aristote.

2° Le *Livre des Hérésies,* qui n'est qu'un abrégé de saint Épiphane. Quant aux hérésies qui ne sont venues que depuis ce père, saint Jean Damascène puise ce qu'il en dit dans les écrits de Théodoret, de Timothée de Constantinople, etc. Il y parle cependant de plusieurs hérétiques, dont aucun autre auteur ne fait mention; il y réfute aussi le mahométisme.

3° Les quatre Livres *de la Foi orthodoxe.* C'est un corps de doctrine qui renferme tout ce que l'on doit croire, ainsi que les principaux articles de la discipline de l'Église. Le saint docteur traite, dans le premier, de Dieu et de ses attributs; dans le second, de la création des anges, de l'homme, de la liberté et de la prédestination; dans le troisième, du mystère de l'incarnation; dans le quatrième, des sacrements, etc.

4° Les *trois Discours sur les Images.* Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

5° Le Livre *de la Sainte Doctrine.* Ce n'est à proprement parler qu'une profession de foi raisonnée. Le Saint y distingue en Jésus-Christ deux volontés et deux opérations naturelles.

6° Le Livre *contre les monophysites,* c'est-à-dire contre ceux qui n'admettaient qu'une nature en Jésus-Christ après l'union hypostatique. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup de force et de solidité.

7° Le *Livre* ou le *Dialogue contre les manichéens.* Les erreurs de ces hérétiques y sont fort bien réfutées.

8° La *Dispute contre un Sarrasin,* qui n'est qu'en latin dans les anciennes éditions. On l'a donnée pour la plus grande partie en grec sur les dialogues de Théodore Abucaras, évêque de Carane, en Syrie.

9° Les Opuscules *sur les dragons et les sorcières,* dont nous n'avons plus qu'un fragment. Le but de ces ouvrages était de montrer le ridicule de certaines histoires fabuleuses qui avaient cours parmi les Sarrasins.

10° Le *Livre de la Trinité,* par demandes et par réponses. S'il n'a pas saint Jean Damascène pour auteur, il est au moins une compilation de ses ouvrages.

11° La *Lettre à Jourdain sur le Trisagion,* où il est prouvé que la triple répétition du mot *saint* s'adresse à la Divinité subsistante en trois personnes, et non au Fils seul. Le Saint rejette les additions des Syriens monophysites, en montrant

que par rapport à ces sortes de rits on doit s'en tenir à ce qui se pratique dans l'Église.

12° La *Lettre sur le jeûne du Carême*. Saint Jean Damascène y loue la discipline qui s'observait dans l'église de Jérusalem. Le jeûne durait sept semaines dans cette église, et l'on ne mangeait tous les jours qu'après le coucher du soleil, excepté les samedis et les dimanches. Pendant la première semaine, on s'abstenait seulement de viande; mais on ne laissait pas de jeûner jusqu'au soir : c'est ce qu'on appelait la préparation au carême. Les six autres semaines, outre la viande, on s'abstenait encore d'œufs, de fromage et de laitage. La semaine de la passion, on ne se nourrissait que de xérophagie ou d'aliments secs. Le Saint ne condamnait point ceux qui ajoutaient au carême une huitième semaine; mais il donnait la préférence dans son estime à ceux qui suivaient l'usage commun, et il avait coutume de répéter à ce sujet sa maxime favorite : « Le bien n'est pas même bien, s'il n'est bien fait. »

13° Le *Livre des huit vices capitaux*. Le saint docteur comptait huit vices capitaux, parce qu'il distinguait la vaine gloire de l'orgueil, avec les anciens auteurs ascétiques. Après avoir montré en quoi ils consistent, il donne le moyen de les combattre et de les détruire; ce qu'il fait avec beaucoup plus de précision que Cassien et saint Nil, qui avaient traité le même sujet.

14° Le *Livre de la vertu et du vice*. On y trouve une courte description des vertus et des vices.

15° Le Traité *de la nature composée*, contre les acéphales ou monophysites; le Traité *des deux volontés*, contre les monothélites; le *Livre contre les nestoriens*. Ce sont des réfutations des erreurs de ces différents hérétiques sur le mystère de l'incarnation.

16° Le *Discours sur ceux qui sont morts dans la foi* n'est point de saint Jean Damascène, non plus que plusieurs autres opuscules qui sont dans le second tome de la nouvelle édition de ses œuvres.

17° Une *Profession de foi*, que quelques auteurs contestent au Saint. Des *Proses*, des *Odes* et des *Hymnes* pour différentes fêtes. Il n'est pas sûr qu'elles soient toutes du saint docteur.

Dans le second tome des œuvres de saint Jean Damascène, on trouve, 1° un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*; 2° les *Paralleles*, c'est-à-dire la comparaison des sentences des Pères avec celles de l'Écriture sur un grand nombre de vérités morales. Il y a dans ce recueil quantité de fragments de plusieurs anciens, dont nous n'avons plus les ouvrages. 3° Plusieurs *Homélies* sur différents sujets.

C'est surtout dans ses écrits dogmatiques que saint Jean fait paraître l'étendue de son génie. Son style y est plein de force et de clarté; ses raisonnements sont solides et concluants. L'auteur y montre partout une singulière pénétration d'esprit et une sagacité merveilleuse à expliquer les mystères de la foi. Dans son *Livre de la foi orthodoxe*, il a tellement lié toutes les vérités, qu'il en résulte un corps complet de théologie. On le regarde comme l'inventeur de la méthode que l'on a depuis adoptée dans les écoles théologiques, et que saint Anselme introduisit depuis parmi les Latins. Cave refuse le titre d'homme judicieux à quiconque n'admire pas dans les écrits de saint Jean Damascène une érudition extraordinaire, une grande justesse et une grande précision dans les idées, une force non commune dans les raisonnements. Jean IV, patriarche de Jérusalem, loue la profonde connaissance que le saint docteur avait des mathématiques. Selon Baronius, saint Jean Damascène s'est trompé quelquefois par rapport aux faits historiques; mais ceci ne venait que de l'infidélité de sa mémoire.

Le P. Le Quien, dominicain, a donné une bonne édition des œuvres de saint Jean Damascène, avec des notes et des dissertations. Paris, 1712, 2 vol. *in-fol.* Cette édition a reparu à Vérone en 1748, avec des améliorations.

Le P. Le Quien avait promis un troisième volume qui contiendrait plusieurs ouvrages faussement attribués au saint docteur. Du nombre de ces ouvrages était l'histoire du saint ermite Barlaam et de Josaphat, fils d'un roi des Indes. Cette histoire porte le nom de saint Jean Damascène dans beaucoup d'éditions; mais les Mss. la donnent à divers auteurs. Voici le jugement qu'en porte M. Huet : « C'est un roman, » mais spirituel; il traite de l'amour, mais c'est de l'amour » divin; l'on y voit beaucoup de sang répandu, mais c'est du » sang de martyrs..... Non pas que je veuille soutenir que » tout en soit supposé : il y aurait de la témérité à désavouer » qu'il y ait jamais eu de Barlaam ni de Josaphat. Le témoi» gnage du martyrologe romain, qui les met au nombre des » Saints, ne permet pas d'en douter..... Cet ouvrage, soit » pour la manière dont il est écrit, soit pour l'agrément de » son invention, soit pour sa piété, a été si fort au goût des » chrétiens d'Égypte, qu'ils l'ont traduit en langue cophte, et » qu'il est aujourd'hui assez commun dans les bibliothè» ques. » *De l'origine des Romans*, p. 87, Paris, 1685.

N. B. Il est parlé dans le *Catalogus Mss. bibliothecæ Bernensis, auctore J. R. Sinner bibliothecario*, imprimé en 1760, d'un manuscrit d'un *Etymologicon* de saint Jean Damascène, qui fournit des corrections importantes pour les dictionnaires d'Hésychius et de Suidas.

SAINT EADBERT,

ÉVÊQUE DE LINDISFARNE, EN ANGLETERRE.

SEPTIÈME SIÈCLE.

Eadbert ou Edbert était un saint homme qui excellait dans la connaissance des divines Écritures, et qui donnait chaque année aux pauvres la dixième partie de ses biens. Il succéda, en 687, à saint Cuthbert sur le siége épiscopal de Lindisfarne, et gouverna onze ans son diocèse avec beaucoup d'édification. Il s'était fait une loi de passer le carême et les quarante jours qui précèdent la fête de Noël, dans un lieu solitaire où son prédécesseur avait servi Dieu avant de venir dans l'île de Farne. Éloigné, pendant tout ce temps-là, de la compagnie des hommes, il gardait une abstinence rigoureuse, et ne s'occupait que des exercices de la prière et de la contemplation.

Onze ans après la mort de saint Cuthbert, les moines de Lindisfarne, ayant trouvé son corps entier et sans aucune marque de corruption, ainsi que les vêtements dont il était enveloppé, demandèrent à leur évêque la permission de transférer ses précieuses reliques. Ils lui portèrent dans sa solitude où il était alors une partie des vêtements qui avaient enveloppé le saint corps. Eadbert les baisa respectueusement, puis ordonna que les reliques de son

saint prédécesseur, renfermées dans un coffre tout neuf, fussent mises dans le sanctuaire, au-dessus du niveau du pavé. « Le tombeau, ajoute-t-il, sanctifié » par un tel miracle, ne restera pas longtemps » vide. » Par-là il désignait sa mort prochaine. En effet il tomba dangereusement malade, et mourut le 6 mai suivant. Il fut enterré dans le tombeau de saint Cuthbert, et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Bède, *Hist.* l. 3, c. 25; l. 4, c. 29, c. 30, *et in vitâ sancti Cuthberti.*

---

† SAINT EVODE,

PREMIER ÉVÊQUE D'ANTIOCHE, APRÈS SAINT PIERRE.

PREMIER SIÈCLE.

L'HISTOIRE de saint Evode est entourée de ténèbres; mais on peut juger de l'opinion qu'Evode avait donnée de sa sainteté aux apôtres et aux premiers chrétiens, par le choix que saint Pierre fit de lui entre tant de saint personnages, pour gouverner l'église d'Antioche en sa place (1). C'est où se réduit tout ce que nous savons de certain touchant ce qui le regarde. Un évêque qui s'est trouvé digne de remplir une place que quittait saint Pierre, ne peut pas, ce semble, avoir été beaucoup inférieur aux apôtres en mérite. La vertu du successeur choisi par le prince des apôtres a dû être en proportion avec celle de la personne à qui il succédait; comme nous voyons que, lorsqu'on ôte une grande pierre des fondements d'une maison, on tâche d'en mettre à la place une autre pareille. Il en était de même de l'église d'Antioche, qui demandait, pour succéder à saint Pierre, un homme rempli de l'esprit des apôtres. Cette église, quoique naissante, était alors dans l'état le plus florissant, où on l'ait jamais vue depuis. Elle se composait d'apôtres, de prophètes, de martyrs et de docteurs (2). Ce fut dans son sein que les disciples de Jésus-Christ commencèrent à prendre le nom de chrétiens (3), qui de là se communiqua bientôt par toute la terre. Elle avait même cet avantage au-dessus de celle de Jérusalem, qu'elle était indifféremment composée de gentils et de juifs.

Comme les apôtres avaient arrêté dans le concile de Jérusalem (4), qu'on n'obligerait point les premiers à observer les cérémonies légales des juifs, dont on laissait l'usage libre à ceux qui se convertissaient parmi ces derniers, cela forma comme deux corps dans une même église. C'est ce qui a donné lieu à plusieurs de croire, que saint Evode et saint Ignace avaient été établis par les apôtres en même temps sur cette église, et que la conduite des gentils avait été donnée à l'un et celle des juifs à l'autre. Saint Evode, selon le témoignage des historiens, mourut le premier, n'ayant survécu qu'environ deux ans aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et après lui saint Ignace réunit les deux parties du troupeau. D'autres réfutent cette opinion, en disant que saint Evode mourut avant saint Pierre, qui aurait mis en sa place saint Ignace (5).

Les Grecs font la fête de saint Evode le 29 avril, et encore le 7 septembre; ils le placent parmi les septante disciples de Jésus-Christ. Les Latins, qui le regardent comme un martyr, en parlent dans leurs martyrologes au 6 de mai.

(1) Voyez ci-dessus t. I p. 448.

(2) Actes des Ap. VIII, 1 et IX, 27.

(3) Act. XI, 26. — Voyez l'ouvrage du docteur Binterim, *Die vorzüglichsten Denkwürdigkeiten der Christ-Catholischen Kirche, etc.*, t. I p. 4.

(4) Act. XV.

(5) Voyez ci-dessus, t. I p. 277, la note 2 dans la vie de saint Ignace, et le *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis Antiochenis*, du père Boschius; ce savant traité se trouve dans la collection des Bollandistes, et fut aussi publié séparément à Anvers, in-4°.

---

7 MAI.

SAINT STANISLAS,

ÉVÊQUE DE CRACOVIE, EN POLOGNE, MARTYR.

Tiré de sa vie élégamment écrite par Longin Dlugoss; de Chromerus, de Krantzius, l. 3, c. 12, 13, 14, etc. Voyez le P. Papebroch, t. II *Maii*, p. 198.

L'AN 1079.

STANISLAS SEZEPANOWSIKI, fils de Wielislas et de Bogna, tous deux des plus illustres familles de Pologne, naquit le 26 juillet 1030, à Sezepanow, dans le diocèse de Cracovie. Il ne vint au monde qu'au bout de trente ans de mariage, et lorsque ses parents avaient perdu toute espérance d'avoir des enfants; aussi le reçurent-ils comme un présent du ciel; et pour mieux marquer à Dieu leur reconnaissance, ils lui consacrèrent leur fils dès le berceau. Ils eurent grand soin de le former de bonne heure à la vertu. Leurs instructions étaient d'autant plus efficaces, qu'ils y joignaient l'exemple d'une rare piété, d'un tendre amour pour les pauvres et d'un parfait détachement du monde.

Le jeune Stanislas se montra digne fils de tels parents. Quoique dans un âge où l'on n'a de goût que pour la frivolité, il aimait singulièrement la prière, ainsi que les exercices d'une vie sérieuse et mortifiée. Il gardait dans ses repas la plus exacte sobriété. Souvent il lui arrivait de coucher sur la terre nue, et de souffrir volontairement le froid et plusieurs autres incommodités. Ses parents admiraient en lui les effets de la grâce; et, loin de le troubler dans ses exercices par une tendresse mal entendue, ils l'exhortaient à y persévérer, afin de se rendre de jour en jour plus agréable au Seigneur. Il faisait aussi de rapides progrès dans l'étude des lettres; mais le désir qu'il avait d'apprendre n'approchait point de celui qu'il se sentait pour se perfectionner dans la piété. Les amusements lui étaient insipides, et il ne se permettait de récréation qu'autant qu'il lui en fallait pour ne pas altérer sa santé. Il déposait secrètement dans le sein des pauvres l'argent qu'il recevait de sa famille pour des plaisirs légitimes.

Lorsqu'il fut plus avancé en âge, il alla continuer ses études à Gnesne, où était la première université du royaume de Pologne; ses parents l'envoyèrent ensuite à Paris. Sa douceur, sa modestie, sa simplicité et sa candeur, jointes à de très-heureuses dispositions pour les sciences, le firent partout chérir et admirer de ses maîtres et de ceux qui le connaissaient. Après avoir étudié sept ans à Paris le droit canonique et la théologie, il ne tenait qu'à lui de prendre le grade de docteur qu'on lui offrait; mais il le refusa constamment par humilité. Il ne pensa plus qu'à retourner en Pologne. La mort de son père et de sa mère l'ayant rendu possesseur d'une fortune considérable, il disposa de tout ce qu'il avait en faveur des pauvres, afin de servir Dieu avec plus de liberté.

Lampert Zula, évêque de Cracovie, qui connaissait la vertu et la capacité de Stanislas, l'ordonna prêtre, et le fit chanoine de sa cathédrale. Quelque temps après, il le chargea du soin d'annoncer la parole de Dieu. Stanislas s'en acquitta avec un succès étonnant. Ses discours produisirent une réforme générale dans les mœurs, et engagèrent même plusieurs personnes à quitter le monde pour suivre Jésus-Christ. Il avait la confiance de toute la Pologne. Un grand nombre de laïques et d'ecclésiastiques venaient le consulter sur les affaires de leur conscience, et lui demander l'éclaircissement de leurs doutes. Lampert ne cessait de remercier Dieu de lui avoir donné un si excellent ouvrier. Son unique désir était de l'avoir pour successeur; il le pressa donc d'accepter la démission de son évêché; mais le Saint, par humilité, ne voulut jamais acquiescer à cette proposition.

Cependant le siége de Cracovie devint vacant par la mort de Lampert. Stanislas fut élu pour l'occuper, et ce choix eut une approbation universelle. Il ne voulait point encore se rendre, tant il craignait le fardeau de l'épiscopat. Le pape Alexandre II, informé de ce qui se passait, lui ordonna d'acquiescer aux vœux réunis du roi, du clergé et du peuple. Le Saint cessa pour lors de résister, de peur d'aller contre la volonté de Dieu, qui se manifestait si visiblement. La cérémonie de son sacre se fit en 1072 (1).

Stanislas, se voyant revêtu d'un aussi auguste caractère, résolut de vivre d'une manière conforme à son éminente dignité. Sa maison devint le refuge des pauvres, et il se fit donner une liste exacte des veuves et de tous ceux qui étaient dans le besoin. Son zèle pour ses fonctions, et surtout pour le ministère de la parole, ne connaissait aucunes bornes; il le rendait efficace par les austérités de la pénitence et par l'exercice d'une prière continuelle. Tous les ans il visitait son diocèse, et apportait un prompt remède aux désordres qui pouvaient s'être glissés, tant parmi les laïques que parmi les ecclésiastiques.

La Pologne avait alors pour roi Boleslas II. Ce prince s'était acquis de la gloire par le succès de ses armes; mais il se déshonora en même temps par des actes si horribles de tyrannie et d'injustice, qu'on lui donna le surnom de *Cruel*. Rien ne le rendit plus odieux à ses sujets que ses infâmes débauches. Quoiqu'il fût marié, il ne rougissait pas de faire violence à des femmes de qualité. Il n'était même plus retenu par cette pudeur qui fait chercher des ténèbres au crime; il s'oublia jusqu'à le commettre en public. De tous ceux qui l'approchaient, il n'y en avait pas un seul qui osât l'avertir de ses désordres, tant on craignait les suites de ses emportements.

Stanislas, plus courageux que les courtisans, se hasarda de l'aller trouver. Il lui représenta en particulier l'énormité de ses crimes, et le scandale affreux qui en résultait. Le prince voulut d'abord s'excuser; mais le saint évêque le pressa si vivement par ses raisons, qu'il parut se repentir et avoir quelque envie de se corriger. Malheureusement cette impression ne fut point durable. Le roi retomba dans ses désordres, et conçut de l'aversion pour Stanislas, qui n'avait pas craint de lui dire la

(1) Le siége de Cracovie n'avait plus alors les droits de métropolitain dont il avait joui autrefois.

vérité. Il se plaignit de cette hardiesse à ses confidents, qui, au lieu de l'adoucir, ne firent que l'animer encore davantage.

Sur ces entrefaites, le roi fut violemment épris d'une dame de la plus rare beauté. C'était la femme de Miécislas, gentilhomme du palatinat de Sirad. N'ayant pu la séduire par caresses, il la fit enlever de force, et en eut plusieurs enfants. Ce nouveau scandale remplit la noblesse d'indignation. Elle pria l'archevêque de Gnesne et les évêques qui allaient à la cour, de parler fortement au roi, et d'employer tous les moyens possibles pour le faire rentrer en lui-même : mais ces prières furent inutiles. Les prélats ne dirent rien pour ne pas déplaire à leur souverain. La noblesse se vengea d'eux, en publiant qu'ils étaient des âmes mercenaires, et qu'ils avaient bien moins d'égard à la cause de Dieu qu'à leur fortune et à leur ambition.

Stanislas fit encore paraître son zèle en cette occasion; mais, avant de rien entreprendre, il tâcha, par de ferventes prières, de s'assurer la protection de Dieu. Il se rendit ensuite à la cour, avec quelques gentilshommes et quelques ecclésiastiques. Étant en la présence du roi, il le conjura de mettre fin à ses débauches; et pour l'y déterminer, il employa les motifs les plus capables de toucher un cœur qui n'est point encore arrivé au comble de l'endurcissement. Il conclut son discours par dire au prince que son opiniâtreté dans le mal l'exposait au risque d'être retranché de la communion des fidèles. Quand Boleslas s'entendit menacer de l'excommunication, il entra dans une étrange fureur, et jura de se venger.

Mais, comme la conduite de l'évêque de Cracovie était irréprochable, on chercha au moins des prétextes plausibles pour le perdre. La calomnie les fournit. Stanislas avait uni à son église une terre qu'il avait achetée d'un gentilhomme de Piotrawin, nommé Pierre. Le vendeur ne vivait plus; mais avant de mourir, il avait reçu, en présence de témoins, le prix de sa terre. On engagea les neveux du défunt à intenter un procès à l'évêque de Cracovie, et à revendiquer la terre de leur oncle comme n'ayant point été payée. L'affaire fut plaidée devant le roi. Les témoins du paiement furent appelés par Stanislas; mais ils n'osèrent comparaître, parce que les agens du prince les avaient secrètement intimidés.

Cependant le Saint ne fut point condamné : le roi parut même réconcilié avec lui; mais la paix ne dura pas longtemps. Boleslas continua de traiter ses sujets de la manière la plus indigne, et de se livrer à toute la fougue de ses passions effrénées. Le saint pasteur se sentit pénétré du zèle le plus ardent. Comme il ne pouvait obtenir la liberté de paraître devant le prince, il demandait à Dieu sa conversion par des jeûnes, des larmes et des prières. Enfin, après bien des peines, il vint à bout de pénétrer jusqu'à lui. Il fit de nouveaux efforts pour lui ouvrir les yeux et pour le tirer de l'abîme où il était. Tout ce qu'il put lui dire ne produisit aucun effet. Le roi, semblable à ces malades frénétiques qui regardent comme leurs ennemis les médecins dont les visites ont pour objet de leur procurer une parfaite guérison, s'emporta contre le Saint, le chargea d'injures et le menaça même de la mort, s'il continuait à censurer sa conduite.

Stanislas ne fut point effrayé de ces menaces; il crut au contraire qu'il devait redoubler de courage, et mettre tout en œuvre pour soutenir le parti de la vérité. Les moyens qu'il avait employés jusque-là ne lui réussissant pas, il fit une quatrième visite au roi, et le retrancha de la communion des fidèles. Boleslas n'eut que du mépris pour l'anathème lancé contre lui; il persista dans ses désordres, et assista même aux prières publiques. L'évêque de Cracovie ordonna qu'on cesserait l'office divin dès que le prince excommunié entrerait dans l'église; il se retira ensuite dans une chapelle de Saint-Michel, qui était hors de la ville. Le roi l'y suivit avec ses gardes, auxquels il commanda de le massacrer. Ceux-ci, étant entrés dans la chapelle, se sentirent tellement frappés de respect à la vue du saint évêque, qu'ils n'eurent pas le courage d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu. La même chose arriva à une seconde et à une troisième troupe de soldats qui furent envoyés dans la chapelle pour le même dessein. Le roi se vit obligé de les exhorter à lui obéir : mais en vain les traitait-il de lâches, il n'y en avait pas un seul qui osât frapper l'homme de Dieu. Alors, transporté de rage, il se jette sur Stanislas, et le tue de sa propre main. Les soldats enhardis coupent son corps en morceaux, qu'ils répandent çà et là, afin qu'ils soient mangés par les bêtes et les oiseaux de proie : mais Dieu conserva les membres épars de son serviteur; trois jours après, les chanoines de la cathédrale les recueillirent, et les enterrèrent devant la porte de la chapelle de Saint-Michel. Le roi porta la barbarie jusqu'à défendre que l'on témoignât la moindre douleur de la mort de Stanislas, qui était arrivée le 8 mai 1079.

Le pape Grégoire VII excommunia Boleslas avec tous ses complices. Le malheureux prince, déchiré par les remords de sa conscience, et universellement détesté de ses sujets, se sauva en Hongrie, où il finit tristement ses jours. Quelques auteurs rapportent qu'il se donna lui-même la mort.

En 1088, le corps du saint évêque fut transféré dans la cathédrale de Cracovie, et honoré d'un grand nombre de miracles. Innocent IV canonisa solennellement le serviteur de Dieu en 1253.

Il en est beaucoup qui, à l'exemple de Boleslas, emploient une partie de leur vie à rendre l'autre misérable; de ce nombre sont ceux qui se laissent séduire, dès leur jeunesse, par les maximes corrompues du monde. Les passions, flattées d'abord, exercent bientôt un empire tyrannique; viennent ensuite les habitudes vicieuses, qui produisent dans l'esprit ces ténèbres épaisses, que les lumières de la raison et de la foi ne peuvent plus dissiper. Il est donc bien important de veiller de bonne heure à la garde de son cœur, afin de le prémunir contre les illusions et les piéges de ces ennemis domestiques qui l'assaillent de toutes parts. Descendons souvent dans notre intérieur pour examiner ce qui s'y passe, et pour voir si quelque passion secrète ne s'insinue point dans notre âme. Les passions prennent mille formes pour nous tromper. Celles dont nous nous défions le plus se couvrent quelquefois du masque de celles dont nous redoutons le moins les attaques. Quelle vigilance ne faut-il pas pour découvrir leur marche et pour les faire plier sous la règle du devoir! Au reste, on compterait inutilement sur la victoire, si l'on ne joignait à la vigilance l'usage fréquent de la prière, et la pratique constante de la mortification, tant intérieure qu'extérieure.

SAINT VALÉRIEN,

TROISIÈME ÉVÊQUE D'AUXERRE.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Saint Valérien ou Valerin fut placé sur le siége d'Auxerre vers le milieu du quatrième siècle. Il inspira par ses instructions du mépris pour le monde à saint Amatre, et le porta à l'étude de l'Écriture sainte. On lit son nom parmi les évêques des Gaules qui se trouvèrent aux conciles de Cologne et de Sardique. Il assista au sacre de saint Euverte d'Orléans, avec les autres évêques de la province de Sens. Il mourut à la trente-troisième année de son épiscopat, et fut enterré sur le mont Atre. L'église où l'on transféra depuis son corps porte son nom depuis le sixième siècle. Il y a aussi une église de son nom à Châteaudun, dans le diocèse de Chartres; et l'on y garde depuis longtemps une partie considérable de ses reliques.

Voyez l'histoire des évêques d'Auxerre, publiée par le P. Labbe, *Bibl. Mss.*; la vie de saint Amateur; le nouveau bréviaire d'Auxerre, et Lebeuf, *Hist. d'Auxerre*, t. I p. 14.

SAINT GIBRIEN,

PRÊTRE, AVEC SES FRÈRES ET SES SOEURS.

VERS LA FIN DU CINQUIÈME SIÈCLE.

Gibrien, né en Irlande, passa en France sur la fin du cinquième siècle, afin de servir Dieu avec plus de liberté. Il fut suivi par Héla ou Hélain, Tréson ou Trésain, Véran, Abran et Pétran, ses frères, et par ses trois sœurs, Francle, Promptie ou Promce et Possenne. Ils s'arrêtèrent tous dans le territoire de Châlons-sur-Marne. Ils se dispersèrent ensuite dans des lieux solitaires, mais assez voisins les uns des autres pour qu'ils pussent se visiter mutuellement. Gibrien fixa sa demeure à Côle. Ses frères et ses sœurs venaient souvent le visiter pour se perfectionner, par ses conseils, dans les voies de la piété. Ils avaient d'ailleurs un grand respect pour lui, et parce qu'il était l'aîné, et qu'il était revêtu du sacerdoce. Ils admiraient encore en lui un amour extraordinaire pour la mortification, pour la prière et pour tous les exercices qui conduisent à la perfection. Une vie aussi sainte lui mérita une bienheureuse mort. Il fut enterré dans sa solitude, et plusieurs miracles attestèrent sa sainteté. On bâtit un oratoire sur son tombeau, et il s'y fit un grand concours. Cet oratoire ayant été détruit durant les guerres des Normands, les reliques de saint Gibrien furent portées à Rheims, du consentement de l'évêque de Châlons, et déposées dans l'église de Saint-Remi, où elles sont encore aujourd'hui. Il y a dans le diocèse de Châlons un village du nom de notre Saint. Ses frères et ses sœurs sont aussi honorés d'un culte public. On compte dans les diocèses de Rheims et de Châlons plusieurs églises dédiées sous l'invocation de saint Véran, de saint Hélain, de saint Trésain et de sainte Possenne.

Voyez la vie de saint Gibrien dans les Bollandistes, t. II *Maii*, p. 300; Flodoard, *Hist. eccl. Rem.* l. 3, c. 9; Marlot, *Metrop. Rem.* et les nouv. bréviaires de Rheims et de Châlons-sur-Marne.

SAINT CÉRÉNIC ET SAINT SÉRÈNE,

SON FRÈRE, RECLUS, AU DIOCÈSE DE SÉEZ.

VERS L'AN 669.

Cérénic et Sérène ou Sérenède, son frère, étaient Italiens de naissance et d'une famille noble de Spolette (1). Après avoir étudié l'Écriture et les ouvrages des Pères, ils sentirent augmenter en eux le mépris qu'ils avaient conçu pour le monde. Ils quittèrent

(1) Saint Cérénic est encore appelé *saint Sélering et saint Sénery*.

leur patrie et se rendirent à Rome, où ils furent tous deux ordonnés diacres-cardinaux (2). Le tribut de respect qu'on payait à leur vertu alarma leur humilité. Ils passèrent en France et s'établirent dans le village de Saulge, au diocèse du Mans.

Cérénic quitta depuis son frère et se retira dans le territoire d'Hyesmes. Le lieu où il se fixa est tellement environné de la Sarthe, que c'est presque une île. Son dessein était d'y vivre inconnu aux yeux des hommes; mais sa charité le détermina à recevoir ceux qui venaient se mettre sous sa conduite. Il fut donc obligé de changer sa cellule en un monastère. Il jeta les fondements d'une église en l'honneur de saint Martin, laquelle fut depuis achevée par Milehard, évêque de Séez (3). Son humilité l'empêcha de recevoir la prêtrise. L'étude et la méditation des livres saints emportaient tous les moments qu'il pouvait dérober à la prière et au soin des âmes. On place sa mort vers l'an 669. Il est honoré en ce jour dans le diocèse de Séez, où il y a trois églises principales de ce nom.

Saint Sérène, son frère, demeura toujours à Saulge. On dit qu'il refusa la dignité d'archidiacre, que l'évêque du Mans voulait lui conférer. Il eut sous lui quelques disciples, et fut honoré du don des miracles.

Voyez la vie de ces Saints, publiée avec des notes par Henschenius, p. 162, et par Mabillon, *Act.* p. 573, 580; Bulteau, *Hist. de l'ordre de Saint-Benoît*, l. 3, c. 22, n. 5; *Gallia Christ. nova*, t. XI p. 711; le *nouv. brév. de Séez*, et Trigan, *Hist. eccl. de Normandie*, t. I p. 255.

SAINT BENOIT II, PAPE.

L'AN 685.

Benoit II, Romain de naissance, ayant été attaché au service de l'Église dès ses premières années, étudia l'Écriture sainte avec beaucoup d'application. Il se rendit aussi fort habile dans la science du chant ecclésiastique, et il trouvait un plaisir singulier à chanter les louanges du Seigneur. Cette fonction lui paraissait à juste titre une espèce d'apprentissage de ce que les bienheureux font dans le ciel; elle est d'ailleurs sur la terre la plus douce consolation d'une âme qui aime véritablement Dieu (1).

L'humilité, la douceur, la patience, la mortification et l'amour des pauvres furent les vertus qui brillèrent surtout dans Benoît. Ayant été ordonné prêtre, il eut beaucoup de part au gouvernement de l'Église sous les papes Agathon et Léon II. Après la mort du second, qui arriva en 683, il fut élu pour lui succéder; mais son intronisation ne se fit que le 26 juin 684, parce qu'il fallut attendre le retour de ceux qui étaient allés à Constantinople prier l'empereur de confirmer son élection, comme cela se pratiquait alors.

L'empereur Constant II avait mis tout en œuvre pour établir le monothélisme en Orient. Constantin, surnommé *Pogonat* ou *le Barbu*, son fils et son successeur, montra un grand zèle pour la foi orthodoxe, et se réunit avec le pape Agathon pour procurer le sixième concile général, qui se tint à Constantinople en 680 (2). Le pape Léon II envoya les décrets du concile en Espagne. Benoît II son successeur poursuivit la même affaire. Les évêques d'Espagne, assemblés à Tolède, approuvèrent et reçurent la décision de foi faite à Constantinople; ils envoyèrent ensuite à Benoît une copie de leur décret, avec une exposition de leurs sentiments sur le point controversé. Quoiqu'ils reconnussent deux volontés en Jésus-Christ, le pape trouva cependant que les expressions dont ils se servaient n'étaient point assez claires, et il les pria de s'expliquer de manière à ne laisser aucun doute sur leur orthodoxie, ce qu'ils firent dans le quinzième concile de Tolède.

Anciennement les évêques de Rome étaient élus par le clergé et le peuple, conformément à la discipline de ce temps-là. Les empereurs chrétiens, en qualité de chefs du peuple, voulurent que l'on demandât leur consentement; mais la translation du siége de l'empire à Constantinople occasionna souvent de longs délais, dont il résultait des inconvénients considérables. Le saint pape pria Constantin Pogonat de faire cesser le mal, et d'empêcher qu'à l'avenir l'Église de Rome fût longtemps privée de pasteur. Le prince donna une loi adressée au clergé, au peuple et à l'armée de Rome, par laquelle il permettait de procéder sur-le-champ à l'intronisation de celui qu'ils auraient élu pour pape. Il y eut pourtant encore quelques empereurs qui exigèrent dans la suite qu'on les consultât.

(2) Ces diacres-cardinaux étaient chargés du soin des pauvres et des étrangers.

(3) Milehard est honoré d'un culte public dans le diocèse de Séez, le 11 mai.

(1) Il est dit dans le bréviaire de Cîteaux, que le chant des louanges de Dieu est la fin principale de cet ordre. C'est d'après ce principe que plusieurs monastères ont pris le nom de *Laude* ou de *Laude Dei*, etc. L'épitaphe du pieux Ouvrande, maître de musique, laquelle se lit dans la cathédrale de Tours, mérite aussi d'être rapportée en cet endroit :

Laus divina mihi semper fuit unica cura;
Post obitum sit laus divina mihi unica merces.

(2) Constant II, après un règne de 26 ans, fut assassiné, en 668, par un de ses domestiques à Syracuse en Sicile. Constantin fit mettre à mort le meurtrier de son père, que l'armée de Sicile avait proclamé empereur. Ce prince régna 17 ans avec beaucoup de gloire, et mourut en 685.

Constantin avait une vénération singulière pour Benoît II. Il en donna une preuve en lui envoyant à Rome une boucle des cheveux de ses deux fils Justinien et Héraclius. C'était une espèce d'adoption usitée en ce temps-là. Celui qui recevait les cheveux d'un jeune homme était regardé comme son père.

Le Saint travailla beaucoup à la conversion des hérétiques; il s'appliqua aussi à réparer et à orner les églises. Son pontificat ne fut pas de onze mois entiers; mais il remplit ce court espace d'un grand nombre de bonnes œuvres. Il mourut le 7 mai 685, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre.

Voyez sa lettre, t. VI, *Conc.*, et Anastase le bibliothécaire.

SAINT JEAN DE BÉVERLEY,

ÉVÊQUE D'YORCK.

L'AN 721.

Ce Saint naquit au village de Harphan, dans la province de Déirois (1). Le désir d'apprendre à servir Dieu le fit passer dans le pays de Kent. Il y fréquenta la célèbre école de saint Théodore de Cantorbéry, et y étudia les lettres, ainsi que les maximes de la piété, sous la conduite du saint abbé Adrien (2). De retour dans sa patrie, il choisit pour sa retraite le monastère de Whitby, gouverné par saint Hilde. On l'en tira au commencement du règne d'Alfred, et on le donna pour successeur à Eate, évêque de Hagulstad ou de Hexam.

Il se fit une loi de consacrer à la contemplation tous les moments qu'il pouvait dérober à l'exercice de ses fonctions. De temps en temps, et surtout en carême, il se retirait dans une cellule qui était au-auprès de l'église de Saint-Michel, au-delà de la Tyne (3). Sa coutume était d'avoir toujours quelques pauvres avec lui. Il prit une fois, au commencement du carême, un jeune homme muet de naissance, et qui avait d'ailleurs la tête couverte d'une dartre hideuse. Il le fit loger auprès de lui, et l'admettait souvent dans sa cellule. Le second dimanche de carême, il forma le signe de la croix sur sa langue, et la lui délia; après quoi, il se chargea lui-même de lui apprendre à lire. Un médecin ayant entrepris la cure de la tête de ce jeune homme, le Saint donna sa bénédiction aux remèdes, qui par-là opérèrent une entière guérison.

Lorsque saint Wilfrid fut revenu de son exil, Jean lui céda le siége de Hagulstad; mais quelque temps après, il succéda sur le siége épiscopal d'Yorck, à Bosa, homme d'une grande vertu. Bède, qui reçut de lui le diaconat et la prêtrise, rend un ample témoignage à sa sainteté. Il rapporte qu'il guérit avec de l'eau bénite la femme d'un seigneur du voisinage. Il parle encore de plusieurs autres miracles qu'il avait appris de témoins oculaires, tels que Berthun, abbé de Béverley, et Hérébald, abbé de Tinmouth.

Nous avons observé que le saint évêque faisait de fréquentes retraites. Son but était de se renouveler par-là, et de s'entretenir sans cesse dans l'esprit intérieur. Il se renfermait souvent dans le monastère qu'il avait bâti à Béverley, et dont il a pris son surnom (4). Ce monastère, selon la coutume de ce temps-là, était composé de deux maisons, l'une pour les hommes, et l'autre pour les femmes. Jean en donna la conduite à son disciple Bercthun ou Brithun. Il s'y retira tout-à-fait en 712, après avoir résigné son évêché à saint Wilfrid *le jeune*, et y passa le reste de ses jours dans les exercices de la vie religieuse. Sa mort arriva le 6 mai 721. Son successeur, marchant sur ses traces, gouverna quinze ans son diocèse, et mérita par sa sainte vie une place parmi les bienheureux. L'Église honore sa mémoire le 29 avril.

Le monastère de Béverley ayant été détruit par les Danois, le roi Athelstan, qui avait obtenu une grande victoire sur les Écossais, par l'intercession de saint Jean, bâtit à la même place une collégiale, qu'il fit dédier sous l'invocation de son protecteur. Le roi Henri V se crut redevable à l'intercession du même Saint des succès qu'eurent ses armes à la fameuse journée d'Azincourt. Il se tint à cette occasion un concile, qui ordonna que l'on chômerait par toute l'Angleterre la fête de saint Jean de Béverley (5). Les Bollandistes ont publié quatre livres de miracles opérés par la vertu des reliques du Saint, et qui tous ont été écrits par des témoins oculaires (6).

En 1037, Alfric, archevêque d'Yorck, transféra solennellement dans l'église les reliques de saint

(1) Elle comprenait les comtés d'Yorck, de Lancaster et toute la partie du royaume des Northumbres qui s'étendait le long du bord méridional de la Tyne. Le pays d'au-delà de la rivière se nommait *Bernicie*.

(2) Bède, *Hist.* l. 5, c. 2, 6, *et Britan. Sanct.*

(3) Environ à une demi-lieue de Hagulstad.

(4) Béverley, où le monastère fut bâti, était une forêt qui se nommait *Endeirwood* ou *Bois des Déirois*. Béverley, situé à sept milles d'Yorck, est aujourd'hui un bourg où il y a marché.

(5) Ce concile se tint en 1416. Voyez Lyndwood, *provinciale* 104.

(6) *Act. Sanct.* t. II *Maii*, p. 173.

Jean, et l'on célébrait autrefois la mémoire de cette translation le 25 octobre.

En creusant une fosse dans l'église de Béverley, le 13 septembre 1664 (7), on découvrit une voûte de pierre où était une boîte de plomb qui renfermait plusieurs fragments d'os avec un peu de poussière. Des inscriptions firent connaître que c'étaient les restes de la dépouille mortelle de saint Jean de Béverley (8). On les y avait cachées au commencement du règne d'Édouard VI. On les enterra au milieu de la même église (9).

Alcuin avait une grande dévotion à saint Jean de Béverley. Il donna dans son poème (10) sur les saints d'Yorck une longue histoire des miracles opérés par son intercession (11).

Voyez Bède, *Hist.* l. 5, c. 2, etc., et la vie du Saint, écrite par Folcard, moine de Cantorbéry, et publiée par Henschenius avec plusieurs autres monuments, t. II *Maii*, p. 168.

NOTICE DES ÉCRITS ET DE LA VIE D'ALCUIN.

Alcuin ou Alcwine, c'est-à-dire All-win (nom saxon qui signifie la même chose que Victor et Vincent en latin, que Nicétas et Nicéphore en grec), était d'Yorck, comme il nous l'apprend lui-même dans son poème sur les Saints de ce diocèse. Les étrangers n'étant point accoutumés à prononcer le *W* qui se trouvait dans son nom, il y substitua celui d'*Albin*, qui est plus doux, et y ajouta le prénom de *Flaccus* lorsqu'il fut en France : de là vient que dans ses lettres il s'appelle toujours *Flaccus Albinus;* quelques modernes ont donc eu tort de l'appeler *Albinus Flaccus*.

Alcuin, issu d'une famille noble, naquit vers l'an 735. Il se fit moine à Yorck, et fut ordonné diacre de l'église de cette ville. Il apprit le latin, le grec, les premiers éléments de l'hébreu, et toutes les sciences ecclésiastiques, sous Egbert et Elbert, qui furent successivement archevêques d'Yorck.

Lorsqu'Egbert fut élevé à cette dignité en 766, il confia à Alcuin le soin de l'école et de la bibliothèque de l'église d'Yorck. Eanbald, successeur d'Egbert, l'envoya à Rome, en 788, pour demander au pape le *pallium*. Charlemagne, qui le vit à Parme, désirait ardemment de le retenir; mais Alcuin allégua les canons qui l'obligeaient de retourner à son église. Il ne se fixa donc en France que quand le roi de Northumberland et l'archevêque d'Yorck le lui eurent permis, à la sollicitation de Charlemagne.

Étant en France, il y ouvrit une école dans le palais du roi, qui assistait à ses leçons, ainsi que les princes ses enfants et un grand nombre de seigneurs. Ce fut encore par son avis que Charlemagne forma dans son palais une académie composée d'hommes savants, qui s'assemblaient à certains jours pour discuter des points d'érudition. Ceux qui en étaient, prirent un nom particulier qu'ils ajoutèrent au leur : le roi prit celui de *David;* Alcuin, celui de *Flaccus*, qui était le surnom d'Horace; Adélard de Corbie, celui d'*Augustin*, etc.

Alcuin avait toute la confiance de Charlemagne, qui l'appelait ordinairement son *maître*. Ce prince fit par son avis plusieurs établissements littéraires. Il le consultait encore sur les affaires de l'État; et ce fut lui qu'il choisit, en 790, pour aller en Angleterre terminer quelques différends qu'il avait avec le roi Offa.

Le zèle d'Alcuin pour la doctrine catholique parut surtout dans le concile de Francfort en 794, et dans celui d'Aix-la-Chapelle en 799. Il réfuta d'une manière victorieuse et confondit Félix d'Urgel, qui se trouva en personne au second de ces conciles. On sait que Félix et Elipand, tous deux évêques d'Espagne, enseignaient que Jésus-Christ, comme homme, n'était point le fils *naturel* de Dieu, mais seulement son fils *adoptif*, ce qui détruisait en lui l'unité de personne.

Elipand ayant fait des reproches à Alcuin sur ses richesses et le nombre de ses vassaux, celui-ci se justifia pleinement dans plusieurs lettres, et surtout dans celles qu'il écrivit au prêtre Eata et à l'archevêque de Lyon. « Elipand, disait-il » au dernier, me reproche mes richesses, le nombre de mes » domestiques et de mes vassaux; ignorerait-il que la pos- » session des richesses ne devient vicieuse que par l'attache- » ment du cœur? Autre chose est de posséder le monde, » autre chose d'être possédé par le monde. Quelques-uns » possèdent des richesses, quoiqu'ils en soient parfaitement » détachés de cœur; d'autres au contraire, qui en sont privés, » les aiment et les désirent. »

Les vassaux dont il est ici question appartenaient aux différentes abbayes dont le roi avait confié l'administration à Alcuin, uniquement afin qu'il y établît la discipline monastique, et qu'il y employât le superflu des biens en aumônes, conformément à l'intention des fondateurs. C'est ce que nous apprenons de Loup de Ferrières, *ep.* 11, et de l'auteur anonyme de la vie de saint Aldéric, archevêque de Sens. D'ailleurs Charlemagne avait établi Alcuin son grand-aumônier, et, en cette qualité, il l'avait chargé du soin d'assister les malheureux. Il lui donna aussi une maison destinée à recevoir les étrangers.

Alcuin ne restait à la cour que malgré lui. Le tumulte et la dissipation qui en sont inséparables ne s'accommodaient point avec son amour pour les sciences et la solitude. Il demanda à Charlemagne la permission de se retirer dans quelque monastère; ce qui ne lui fut accordé qu'après des instances souvent réitérées. Il n'obtint cependant point la permission d'aller au monastère de Fulde; le roi le trouvait trop éloigné de la cour. Il se retira donc dans celui de Saint-Martin de Tours, dont il avait été nommé abbé en 796. Il établit la réforme de saint Benoît d'Aniane dans les maisons qui dépendaient de lui.

Son grand âge et la faiblesse de sa santé furent des motifs qu'il allégua longtemps pour se faire décharger de l'administration de ces abbayes; il y joignit les larmes et les prières, et il eut à la fin la liberté de passer le reste de ses jours dans l'état de simple religieux. Il mourut à Tours le 19 mai 804, le jour de la Pentecôte, comme il l'avait désiré. Raban Maur le nomme dans son martyrologe. Henschenius donne aussi sa vie sous le 19 mai, et fait mention de plusieurs martyrologes particuliers qui le mettent au nombre des Saints. Il

(7) Stevens se trompe en disant que ce fut le 24 du même mois.

(8) Voyez l'histoire de la collégiale de Béverley, par Dugdale, qui donne ces inscriptions, p. 57.

(9) Voyez Dugdale et Stevens.

(10) Voyez ce poème, qui a été publié par Thomas Gale, depuis le vers 1085 jusqu'au 1215.

(11) Voyez la notice de la vie et des écrits d'Alcuin.

n'a cependant jamais été honoré d'un culte public. Voyez Mabillon, *Act. Ben.* t. IV p. 148, et *Annal.* l. 25, 27; Ceillier, t. XVIII p. 278, et l'*Hist. littér. de la Fr.* t. IV p. 295.

Les ouvrages que nous avons d'Alcuin, sont, 1° Les *Interrogations et Réponses*, ou le *Livre des Questions sur la Genèse*. On n'y trouve que l'explication de quelques endroits de la Genèse, sur lesquels il avait été consulté par Sigulfe son disciple.

2° L'*Explication de ces paroles : Faisons l'homme à notre image*. L'auteur y montre en combien de manières l'on peut dire que l'homme est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

3° L'*Enchiridion* ou l'*Explication morale des Psaumes de la Pénitence, du Psaume* 118, *et des Psaumes graduels*. Cet ouvrage fut composé à la prière d'Arnon, évêque de Saltzbourg, auquel il est adressé. L'épître dédicatoire n'est point dans l'édition de Duchesne. D. Luc d'Achéry la fit imprimer en 1679. *Spicil.* t. IX p. 111.

4° Le *Livre de l'usage des Psaumes*, avec différentes formules de prières.

5° *Offices pour les Féries*, ou les psaumes distribués selon les jours de la semaine, avec des oraisons, des hymnes, etc.

6° Explication mystique de ces paroles du Cantique des Cantiques : *il y a soixante Reines, etc.*

7° *Commentaire sur l'Ecclésiaste et sur l'évangile selon saint Jean*, avec un recueil d'*Épigrammes* sur la Bible.

8° Le *Livre de la Trinité*, adressé à Charlemagne. Il est suivi d'une prière à la Trinité et d'une profession de foi, où Alcuin s'exprime de la manière la plus précise sur ce mystère et sur celui de l'incarnation.

9° *Questions sur la Trinité*, à Frédégise, qui sont au nombre de vingt-huit. On les a longtemps attribuées à saint Augustin, et elles se trouvent parmi les œuvres de ce père dans les anciennes éditions.

10° Le *Livre de la Procession du Saint-Esprit*, lequel n'a point été connu de ceux qui ont recueilli les ouvrages d'Alcuin. Il y en a un Ms. fort ancien dans la cathédrale de Laon. D. de Montfaucon le cite, *Bibliot. manus*, t. II p. 1297. D. Ildefonse Catelinot, bibliothécaire de Saint-Mihiel, qui depuis longtemps travaille à une nouvelle édition des œuvres d'Alcuin, obtint, il y a quelques années, une copie de ce Ms. par la médiation de M. l'abbé d'Hédouville, chanoine de Laon, et du R. P. Breton, professeur à l'abbaye de Prémontré au même diocèse. Cet ouvrage, qui n'est guères qu'un tissu de passages, fut entrepris par l'ordre de Charlemagne.

11° Les *sept Livres contre Félix d'Urgel*, écrits en 798. Les *deux Livres contre Elipand*, écrits en 800. Les erreurs de ces hérésiarques y sont solidement réfutées. Deux autres *Livres de l'Incarnation*, contre Elipand, écrits aussi en 800.

12° Le *Livre des Sacrements*, qui contient les collectes, les secrètes, les préfaces et les post-communions pour trente-deux messes différentes.

13° La *Vie de l'Antéchrist*. Plusieurs savants la contestent à Alcuin. On croit communément aujourd'hui qu'elle est d'Adson, abbé de Montierender, qui écrivait sur la fin du dixième siècle.

14° Le *Livre des Vertus et des Vices*, écrit à la prière du comte Widon ou Gui, qui avait demandé à Alcuin des règles de conduite.

15° Le *Livre* (imparfait) *des sept Arts libéraux*, et d'autres traités sur la *Rhétorique*, la *Grammaire* et la *Dialectique*.

16° Des *Vies* de saint Martin de Tours, de saint Vaast d'Arras, de saint Riquier, de saint Willibrord.

17° Un grand nombre de *Lettres*. Il y en a 113 dans l'édition des œuvres d'Alcuin par Duchesne. Canisius en a donné 67 nouvelles. Ussérius, Baluze et Mabillon en ont aussi fait imprimer plusieurs qui n'avaient jamais paru. Toutes ces lettres renferment de choses curieuses. Elles sont adressées pour la plupart aux rois, aux reines, aux évêques et à des personnes très-qualifiées, tant dans l'État que dans l'Église.

18° La *Confession de Foi*, que le P. Chifflet publia à Dijon, en 1656, sous le nom d'Alcuin, ne peut être contestée à cet auteur. On en trouvera les preuves dans D. Ceillier, t. XVIII p. 340 et suiv.

19° Le *Livre du Comte*, corrigé et remis en meilleur ordre par Alcuin, est un lectionnaire.

20° Un *Homiliaire* et plusieurs *Poëmes*. Dans l'édition de Duchesne, ces poëmes sont au nombre de 272; mais ils ne sont pas tous d'Alcuin. Thomas Gale a donné en entier le poëme des évêques et des Saints d'Yorck, qui est de 1658 vers. Voyez le recueil des historiens d'Angleterre, imprimé à Oxford en 1691, t. I p. 701.

Nous ne donnons point la liste de tous les ouvrages faussement attribués à Alcuin. On peut voir Cave, t. I, et Ceillier, t. XVIII. Ces deux auteurs parlent aussi des ouvrages d'Alcuin qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Il y a quelquefois des défauts dans le style et dans le langage d'Alcuin; mais cela n'empêche pas que l'on ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages. Ses traités de morale respirent une sincère piété, et ses écrits dogmatiques intéressent par la netteté et la solidité des raisonnements. Sa doctrine est très-saine sur tous les points de la foi, et il saisit avec empressement toutes les occasions de réfuter les erreurs des hérétiques.

Les œuvres d'Alcuin furent publiées par André Duchesne; à Paris en 1617, trois tomes *in-fol.* On attend la nouvelle édition qu'a promise un savant religieux de la congrégation de Saint-Vannes. Elle doit être beaucoup plus complète et plus exacte (*).

(*) Une édition très-complète des œuvres d'Alcuin à été publiée par Froben, prince-abbé de Saint-Emméran, Ratisbonne 1777, 2 vol. in-fol.

---

† SAINT DOMITIEN,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

La vie et les miracles de saint Domitien se trouvent dans les *Acta SS.*, t. II *Maii*, p. 146—154, avec les remarques du P. Henschenius, et dans les *Acta SS. Belgii selecta*, t. II, p. 161—173. Voyez *Officia propria SS. Ecclesiæ et Diœcesis Leodiensis*, p. 26; Fisen, *Flores eccl. Leod.* p. 240, et Foullon, *hist. Leod.* t. I, p. 72.

VERS L'AN 560.

Saint Domitien, dixième évêque de Tongres après saint Servais (1), naquit dans les Gaules de parents nobles et vertueux. On avait remarqué en lui dès sa plus tendre jeunesse une sainteté particulière, et ses vertus l'avaient rendu tellement célèbre qu'il

(1) Ou vingtième évêque, suivant la chronologie vulgaire.

fut appelé à remplir le siége de Maestricht devenu vacant par la mort de saint Euchaire (2). Le Saint s'opposa avec force et pendant longtemps à ce choix, mais il finit enfin par céder aux prières du clergé et du peuple. Chargé du gouvernement de cette église, il chercha à s'acquitter des devoirs épiscopaux en répandant l'instruction parmi son troupeau, en priant nuit et jour pour lui, et surtout en combattant les hérétiques. Il assista en 535 au concile de Clermont en Auvergne, et au cinquième concile d'Orléans en 547 ou 549, où il a signé ainsi : « Moi Domitien, au nom de Jésus-Christ, » évêque de Tongres, ai signé ceci (3). »

A ses devoirs de l'épiscopat il joignait le soin de bâtir des églises dans les endroits où il en manquait. Il eut aussi soin de faire élever des hôpitaux pour les pauvres malades et les étrangers, cherchant ainsi à se rendre utile dans tous les lieux et dans tous les temps. Il exhortait fortement les puissants et les riches à ne pas opprimer les pauvres; il faisait la paix, conciliait les différends et remplit toutes ces choses avec tant de succès et de bénédiction d'en haut, qu'il n'y avait presque personne qui pût lui être comparé. C'est pourquoi on l'appela *la lumière du monde* et *le sel de la terre*.

De même que Dieu avait confirmé par des signes miraculeux les actions de Domitien avant son avénement à l'épiscopat, de même il continua à le faire par la suite. Nous citerons entre autres le fait suivant : Une année où la grande sécheresse avait fait perdre presque tout espoir de récolte, il osa annoncer à son troupeau une moisson abondante. Déjà la disette était devenue si grande que beaucoup de pauvres périssaient de besoin, attendu que les riches, de crainte de se voir eux-mêmes dans la gêne, cessèrent de faire des aumônes. Il se mit donc à les exhorter vivement d'exercer la charité, leur prédisant que, malgré les apparences contraires, la récolte serait très-favorable. Les riches écoutèrent la voix de leur pasteur, et vinrent au secours des pauvres. L'évêque eut recours à Dieu, et le supplia avec confiance de ne pas démentir ce qu'il avait osé prédire et promettre; et le Seigneur, qui promet d'écouter ceux qui l'aiment, changea tellement en peu de temps, par une pluie abondante, l'état des fruits de la terre, que tout arriva comme l'évêque l'avait annoncé. Cet événement et d'autres du même genre augmentèrent encore la confiance que le peuple avait en lui; dans tous leurs besoins, dans toutes leurs afflictions ils recouraient à lui, comme à une personne qui pouvait obtenir tout de Dieu.

Domitien mérita une reconnaissance particulière de la part des habitants de Huy. On rapporte que les environs de cette ville étaient infestés d'un grand dragon. Les habitants eurent recours à notre Saint, et le prièrent de venir parmi eux afin de les délivrer, par les faveurs que Dieu lui accordait, du fléau dont ils étaient tourmentés. Il se rendit à leur prière, et les exhorta d'abord à s'abstenir de tout péché et de se convertir à Dieu avec sincérité de cœur, s'ils voulaient détourner les maux dont ils étaient visités. Lorsqu'ils eurent fait cela, Domitien chassa le dragon et purifia l'eau des fontaines empoisonnée par cet animal monstrueux (4). L'histoire ajoute encore qu'il ne se contenta pas d'avoir rendu ce service au pays, mais que, prenant sa crosse pastorale, il la planta dans la terre aride, et qu'à cette place même on vit jaillir une source d'eau pure et limpide qui possédait la vertu de guérir des maladies.

Il passa encore quelque temps à Huy; il y fréquentait beaucoup l'église de Sainte-Marie, y offrait souvent le saint sacrifice, et y chantait des psaumes et des cantiques à la louange du Seigneur. Depuis ce temps les habitants de cette ville le regardèrent comme leur patron particulier et leur protecteur.

Dieu révéla à Domitien le jour de sa mort et le

(2) *Eucherius* ou *Eucharius*, deuxième de ce nom; sa fête est annoncée sous le 27 février, mais on ne connaît pas l'année de sa mort, parce que ses actes n'existent point.

(3) Voyez *Harduini Collect. Conc.*, t. II, *coll.* 1183 et 1449. Quelques écrivains disent que Domitien assista aussi en 557 au troisième concile de Paris, et en 567 au deuxième de Tours; mais les actes de ces conciles portent la signature de Domitien, évêque d'Angers, non celle de Domitien, évêque de Maestricht, qui même n'existait plus en 567. Voyez *Hard. op. cit.* t. III, coll. 340 et 368.

(4) L'expulsion de ce dragon se trouve en détail dans deux différentes vies de saint Domitien. A ce sujet Ghesquiere ne dit pas sans raison : *Vereor tamen ego, ne hæc draconis expulsi historia fabulosis adjunctis adornata sit.* — Valmont de Bomare dit, dans son *Dict. d'hist. naturelle*, que les descriptions ridicules qu'on a faites du dragon donnent tout lieu de croire que c'est un être imaginaire; qu'on a peut-être donné indistinctement le nom pompeux de *dragon* aux animaux monstrueux du genre des serpents, des lézards, des crocodiles, que l'on a trouvés en différents temps, et qui ont paru extraordinaires par leur grandeur ou par leur figure. « On ne sait pas, ajoute-t-il, à quel degré d'accroissement un reptile peut parvenir; s'il reste ignoré dans sa caverne pendant un très-long temps, sa figure doit changer avec l'âge, et dans la suite des générations il se trouve assez de difformités et de monstruosités pour faire un dragon d'un animal appartenant à une espèce ordinaire. Par conséquent les dragons sont fabuleux, si on les donne comme une espèce d'animaux constante dans la nature; mais il pourrait avoir existé des *dragons*, si on les regarde comme des monstres, ou comme des animaux parvenus à une grandeur extraordinaire pour leur espèce. »

moment où il devait aller recevoir sa récompense. Il consacra ses derniers jours à visiter les tombeaux des Saints, et particulièrement celui de saint Servais. Il mourut le 7 mai vers l'an 560 (5). Son corps fut porté à Huy, et y fut enterré dans l'église de Sainte-Marie au milieu d'un grand concours de personnes de toutes les classes. Les fidèles accoururent en foule à son tombeau, où ils reçurent, par son intercession, de grands bienfaits; car Dieu lui accorda après sa mort le don des miracles, comme il l'avait fait durant sa vie. Ces miracles se multiplièrent tellement que Charlemagne ordonna que le corps fût levé de terre; ce qui se fit par le ministère d'un évêque de Cologne (6), qui le trouva parfaitement conservé. Dans la suite il y eut, à la demande des chanoines de Huy, une nouvelle translation de ses reliques, lorsqu'en 1173, le 8 juin, elles furent placées dans une châsse d'argent par Radulfe, évêque de Liége : il se fit aussi à cette occasion quelques miracles. La fête de saint Domitien se célèbre dans tout le diocèse de Liége, mais surtout à Huy, où il est patron titulaire de la ville.

---

8 MAI.

—

L'APPARITION DE L'ARCHANGE SAINT MICHEL.

Le Seigneur déploie dans la production de ses créatures, les richesses de sa bonté, de sa puissance et de sa gloire; elles sont comme un miroir qui réfléchit ses divines perfections. L'univers est, pour ainsi dire, un vaste temple où il donne continuellement des marques visibles de sa présence, comme il fit autrefois à la dédicace de ce temple célèbre bâti par Salomon. Fut-il jamais un plus puissant motif de le louer, de le bénir et de le remercier pour toutes ses œuvres?

Mais cet hommage, nous le lui devons surtout pour la création de ces purs esprits sur lesquels il a plus spécialement empreint les traits de son image. En les enrichissant des trésors de sa grâce, il leur a communiqué le don précieux de la sainteté, et les a rendus dignes d'habiter éternellement dans son royaume.

La nature des purs esprits est supérieure à celle des hommes (1). Ceux-ci n'occupent que le second rang dans les classes des êtres raisonnables; s'ils ont des rapports avec le monde spirituel, ils en ont aussi avec le monde matériel; par leur âme, ils tiennent aux intelligences célestes; mais par leur corps, ils participent aux qualités de la matière. Il est donc vrai de dire que les hommes sont essentiellement inférieurs aux purs esprits du côté des perfections naturelles, ce qui n'empêche pas que la grâce ne puisse élever les premiers au-dessus des seconds; et ceci est effectivement arrivé à l'égard de la Sainte-Vierge, que l'Église place dans un rang de beaucoup supérieur à celui des plus distinguées d'entre les intelligences célestes.

Dieu, en créant les purs esprits, les mit dans un état où ils pouvaient mériter et démériter. Plusieurs, qui avaient Lucifer à leur tête, abusèrent de leur liberté et s'abandonnèrent à l'orgueil. Leur crime fut puni sur-le-champ. Dieu les précipita du haut du ciel dans un abîme de misères; et c'est à eux que l'on donne le nom d'*esprits malfaisants* ou de *démons*. Pour ceux qui persévérèrent dans la justice, ils reçurent l'immutabilité de cette persévérance; ils furent confirmés en grâce et couronnés d'une gloire éternelle. On les appelle *bons esprits*.

Il est évident par plusieurs passages de l'Écriture que Dieu emploie souvent le ministère des esprits célestes dans l'exécution des décrets de sa providence par rapport au monde en général, et surtout par rapport aux hommes; de là le nom d'*anges* ou d'*envoyés* qui leur est donné, nom qui ne désigne pas leur nature, mais leur office. Il est cependant attribué d'une manière spéciale à un certain ordre d'esprits bienheureux.

Les Pères, d'après les livres saints, distinguent neuf ordres d'esprits bienheureux; savoir, les Séraphins, les Chérubins et les Trônes; les Dominations, les Principautés et les Puissances; les Vertus, les Archanges et les Anges (2). Saint Grégoire-le-Grand (3) et l'ancien auteur du livre *de la hiérarchie céleste*, communément attribué à saint Denis l'Aréopagite, divisent ces neuf ordres en trois hié-

(5) C'est à tort que quelques écrivains placent sa mort en 565.

(6) Dans la vie latine de saint Domitien, on lit que cette première translation a été faite par *Wiligise, archevêque de Cologne :* mais puisque le nom de *Willigise* ne se trouve pas dans les dyptiques des évêques de cette église, il est à présumer que cette cérémonie fut présidée par Hildebaud, archichapelain du palais et apocrisaire du Saint-Siége. Ce prélat siégeait déjà en 794, et mourut en 818. On trouve son nom dans le *Martyrologe universel* de Chastelain, sous le 3 septembre.

(1) Hebr. II, 7; Ps. VIII, 6.

(2) Voyez l'épître aux Éphésiens, I. 2, et l'épître aux Colossiens, I. 16. Selon quelques auteurs, l'apôtre saint Paul n'a point fait l'énumération de tous les ordres des esprits bienheureux. Voyez saint Jérôme, *in Ephes. I;* saint Chrysostôme, *Hom. 4 in Ephes. et Hom. 4 de incompreh.* etc.

(3) *Hom. 34 in Evang.*

rarchies, et chaque hiérarchie en trois chœurs. Les esprits dont chaque ordre est composé ont des perfections qui les caractérisent et des fonctions qui leur sont propres ; en sorte que par-là ils représentent et glorifient d'une manière particulière quelque attribut de la Divinité. Les Chérubins, par exemple, représentent et glorifient sa toute-science, les Séraphins, son amour infini, etc. Les Archanges sont ceux que le Seigneur envoie pour exécuter ses desseins les plus importants; il se sert des Anges dans la dispensation ordinaire de sa providence à l'égard des hommes.

Le nombre de ces esprits est innombrable : l'Écriture l'exprime par des termes qui ont une signification indéterminée, tels que ceux de *milliers* et de *millions*. *Qui pourrait*, dit le saint homme Job (4), *compter les soldats de l'armée céleste?* Ces esprits font l'ornement de la sainte Sion. Clément d'Alexandrie les appelle *les premiers nés de Dieu* (5); saint Sophrone, *les images vivantes et représentatives de la Divinité* (6). Ces expressions n'ont rien qui doive nous étonner. Dieu, comme un habile architecte, a, pour ainsi parler, donné plus de poli aux pierres destinées à occuper les premières places dans son édifice.

Les anges (et sous cette dénomination nous comprenons tous les esprits bienheureux), les anges sont des substances immatérielles (7), et qui par conséquent n'ont aucune des propriétés des corps, telles que l'étendue, la divisibilité, la figure, la couleur, etc.

Il suit de là que les anges sont d'une nature plus excellente que tous les êtres qui habitent ce monde. Ils l'emportent encore sur eux par les propriétés de cette nature, et par tous les avantages qui en sont les suites, comme par la subtilité, la promptitude de leur pénétration, l'étendue de leurs connaissances. Il n'est pas moins certain qu'ils ont la faculté de se communiquer leurs pensées les uns aux autres. Ce commerce, dit Théodoret (8), ne s'entretient que d'une manière intellectuelle; mais il n'en est que plus parfait.

On demandera peut-être comment les anges s'entre-communiquent leurs pensées. Nous répondrons que l'Écriture ne s'explique point sur cet article d'une manière positive. Voici ce que saint Thomas et les théologiens enseignent communément d'après saint Grégoire (9). Dieu parle aux anges, en leur découvrant intérieurement sa volonté, et en les inclinant avec douceur à exécuter ses ordres. Les anges se parlent les uns aux autres par le désir intérieur, ou par la volonté qu'ils ont de se communiquer leurs pensées et leurs sentiments. Comme ils s'entendent entre eux, ils entendent aussi le langage de nos âmes, surtout lorsque nous nous adressons à eux, et qu'il leur importe de connaître ce qui se passe en nous. Par la même raison, nos anges gardiens peuvent en un instant instruire de ce qui nous regarde les esprits qui sont éloignés de nous. D'ailleurs, qui empêcherait que Dieu ne leur révélât immédiatement nos pensées? S'il n'était pas vrai qu'ils connaissent ce qui nous concerne, et qu'ils s'intéressent charitablement à notre bonheur, lirait-on dans l'Évangile, *que les anges se réjouissent dans le ciel lorsqu'un pécheur fait pénitence* (10)?

L'autorité des livres saints ne nous permet pas de douter que les esprits ne puissent agir sur les corps; et sous la dénomination d'*esprits*, nous n'entendons pas seulement les bons anges, mais même les démons, lorsque Dieu n'empêche pas ces derniers de faire usage de leurs forces naturelles. Ils tuèrent les sept premiers maris de Sara; ils précipitèrent dans la mer un troupeau de pourceaux, et enlevèrent Jésus-Christ dans les airs. Leur pouvoir s'étend aussi sur nos esprits qu'ils troublent par de mauvaises pensées, et sur notre imagination, qu'ils remplissent de fantômes dangereux.

Souvent ils aperçoivent le consentement que notre cœur donne à la tentation, et ils nous accusent au tribunal du souverain Juge.

Inutilement voudrions-nous concevoir l'activité des anges : ils ont le pouvoir de se transporter d'un lieu à un autre, et ce transport se fait avec une rapidité dont il n'y a point d'exemple dans les choses visibles. Il leur faut infiniment moins de temps pour venir du haut du ciel dans les lieux les plus bas de la terre, qu'il n'en faut à la lumière pour arriver du soleil jusqu'à nous (11).

Ce que nous avons dit jusqu'ici est un abrégé de ce qu'enseignent les théologiens touchant la nature et la propriété des bons anges. Il faudrait présentement les considérer sous un autre rapport, du côté des dons surnaturels dont la grâce les a comblés; mais les expressions nous manquent, et eux

(4) *XXV*, 3.
(5) *Strom*. l. 6.
(6) *Or. de Angel. excel.*
(7) Ps. CIII, 4; Hebr. I. 14; Ephes. VI, 12; S. Ignat. ad Trallian. *Vide testimonia* PP. *apud Petavium l. de Angelis.*
(8) *In* 1 *Cor. XIII*, 1.
(9) *Moral*. l. 2, c. 11.
(10) *Luc. XV*, 7, 10.
(11) Suivant Roemer, Newton et Boschowitz, la lumière vient du soleil à nous en sept ou huit minutes. L'imagination se refuse à nous faire concevoir une aussi prodigieuse vitesse. La physique offre peu de phénomènes aussi surprenants.

seuls pourraient nous instruire des merveilles que Dieu a opérées en leur faveur. Ministres du Très-Haut, ils sont continuellement devant son trône. Occupés à contempler ses perfections infinies, ils s'enivrent dans le torrent de délices que produisent la vue et l'amour de son ineffable beauté. Leur emploi pendant toute l'éternité sera de l'adorer sans cesse, de louer, de bénir et de glorifier son nom.

Dans l'état d'imperfection où nous sommes, nous ne pouvons avoir qu'une très-faible idée du pouvoir des esprits; mais la révélation a suppléé au défaut de nos lumières, et a tiré une partie du voile qui nous dérobait la connaissance du monde immatériel. C'est elle qui nous apprend que les mauvais esprits emploient mille moyens pour nous faire tomber dans le péché, et qui nous ordonne en conséquence de veiller et de nous tenir sur nos gardes, afin que nous puissions nous garantir de la séduction de leurs ruses. C'est elle qui nous enseigne en même temps que Dieu charge souvent les bons anges du soin de nous assister; que ces saintes intelligences s'intéressent vivement à notre sanctification, et que nous recevons de leur charité des secours efficaces. Nous lisons encore dans l'Écriture, que nous entrerons en participation du bonheur des esprits célestes, et qu'eux-mêmes conduiront nos âmes dans le séjour de la gloire, si nous avons mené une vie sainte. Quant aux pécheurs, ils seront précipités dans d'horribles ténèbres; ils tomberont sous la puissance des anges apostats dont ils ont suivi les funestes suggestions, et ils brûleront avec eux dans des flammes qui ne s'éteindront jamais.

Parmi les archanges, il y en a trois que l'Écriture distingue particulièrement : saint Michel, saint Gabriël et saint Raphaël (12). Saint Michel, que l'Église honore en ce jour, était le prince des anges fidèles qui s'opposèrent à Lucifer et aux compagnons de sa révolte. Son nom, qui est hébreu, signifie *qui est semblable à Dieu*. C'était là comme sa devise lorsqu'il s'éleva contre les anges apostats, et qu'il réprima leur orgueil (13). Il continue encore de protéger les Saints contre leurs assauts.

Le Seigneur avait ordonné que l'on enterrât secrètement le corps de Moïse, de peur que les juifs, naturellement portés à l'idolâtrie, ne rendissent au saint législateur le culte superstitieux que les Égyptiens avaient coutume de rendre après la mort à leurs princes et à leurs amis. Le démon voulut empêcher l'exécution de l'ordre céleste, afin d'entraîner les juifs dans le péché; mais saint Michel arrêta les effets de son insolence, en lui commandant, de la part du Seigneur, de se désister de son entreprise (14).

Ce saint archange est le protecteur spécial de l'Église contre les attaques du démon. Ce fut en cette qualité qu'il prit toujours la défense de la synagogue des juifs, comme nous l'apprenons des prophètes Daniël (15) et Zacharie (16). La même chose est attestée par les plus anciens livres des rabbins. Ceux-ci pensent même que ce fut saint Michel qui conduisit le peuple hébreu dans la terre promise, qui lui apporta la loi de la part de Dieu, et qui opéra tant d'autres prodiges en sa faveur. L'Église chrétienne tient la même doctrine que la judaïque par rapport à la protection de saint Michel; elle lui attribue, après Dieu, les nombreuses victoires qu'elle a remportées sur ses divers ennemis : de là cette dévotion avec laquelle les fidèles invoquent son secours, dévotion qui s'est accrue par les différentes apparitions du saint archange. Nous n'entrerons point dans le détail de toutes, il suffira de parler des principales.

Une des plus célèbres est celle qu'on dit s'être faite à l'évêque de Siponto, sur le mont Gargan, au royaume de Naples (17). Elle est rapportée dans la chronique de Sigebert, et confirmée par la tradition de toutes les églises du pays (18). Le savant P. Mabillon, qui avait visité les lieux et qui avait exa-

(12) Gabriël (mot qui en hébreu signifie *force de Dieu)* fut l'ambassadeur du ciel dans le plus grand de tous les mystères, dans celui de l'incarnation du Verbe; ce fut lui aussi que Dieu chargea d'en faire au prophète Daniël la promesse la plus solennelle.

Raphaël est encore un nom hébreu qui signifie *guérison de Dieu*. Ce fut cet archange qui conduisit le jeune Tobie à Ragès, qui rendit la vue à Tobie le père, qui chassa et enchaîna le démon Asmodée, c'est-à-dire, qui lui ôta le pouvoir de nuire : car c'est là, selon saint Augustin, l. 10 *de Civ.* c. 7, 8, ce qui s'appelle dans l'Écriture *enchaîner* les malins esprits. *Matt. XII*, 29; *Marc. III*, 27; 2. *Petr.* 4; *Apoc. XX*, 2.

(13) *Apoc. XXIII*, 13.

(14) *Jud.* 9.

(15) *C. XII.*

(16) *C. I.*

(17) Dans la province appelée Capitanate. Le mont Gargan se nomme aujourd'hui *Monte de Sant Angelo.*

(18) Baronius rejette comme apocryphes plusieurs circonstances de cette apparition, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de quelques modernes. Voyez sur les diverses apparitions de saint Michel un traité de Charles Stengelius, moine d'Allemagne, imprimé en 1629, sous le titre de *S. Michaelis principatus, apparitiones, templa, cultus et miracula ex sacris litteris, SS. PP. et historiis ecclesiasticis eruta;* ou plutôt les *Selecta quædam de S. Michaele archangelo, ejus apparitionibus, festis et cultu, imprimis in monte Gargano, illicque factis peregrinationibus, à D. Francisco-Dominico Hæberlin, academiæ Juliæ Carolinæ vice-rectore.* Helmstadii, 1759, in-8°, etc.

miné les pièces, a cru qu'on ne pouvait douter de sa certitude (19). En conséquence de cette apparition, l'évêque de Siponto bâtit (20), sur le mont Gargan, une église en l'honneur de saint Michel, laquelle est devenue fameuse par le concours des fidèles. En 1002, l'empereur Othon III y fit nu-pieds un pèlerinage pour expier le crime dont il s'était rendu coupable, en mettant à mort le sénateur Crescence, auquel il avait promis solennellement de laisser la vie. Ce fut saint Romuald qui lui enjoignit cette pénitence.

En France, Aubert, évêque d'Avranches, déterminé, dit-on, par quelques visions, fonda, en 708, une église en l'honneur de saint Michel, sur un rocher qui s'élève dans la mer entre la Normandie et la Bretagne. Cette église, primitivement collégiale, fut changée en une abbaye de Bénédictins au dixième siècle. Il y avait aussi autrefois, dans le pays de Cornouaille, sur une montagne environnée de la mer, une église célèbre dédiée sous l'invocation de saint Michel. Elle fut fondée par Guillaume, comte de Moreton, sous le règne de Guillaume-le-Conquérant. Les Grecs, dans leurs ménées, parlent encore d'une apparition du même archange, à Chone, en Phrygie (21).

On ne peut douter de plusieurs apparitions des bons anges en faveur des hommes, surtout de celles dont il est parlé dans l'ancien et le nouveau Testament. Il est dit en particulier de saint Michel, qu'il viendra à la fin du monde défendre l'Église contre les persécutions de l'Antéchrist. *Dans ce temps-là,* dit le prophète Daniël (22), *on verra s'élever Michel le grand prince, qui est le protecteur des enfants de Dieu.*

Non-seulement ce saint archange protège l'Église en général, il protège encore l'âme de chaque fidèle. Combattons avec lui les anges apostats ; mais souvenons-nous que l'humilité et la charité furent les armes qui lui assurèrent la victoire. Ces paroles, *qui est semblable à Dieu?* prononcées avec foi, mettront en fuite les démons les plus acharnés à notre perte.

Nous parlerons des bons anges sous le 29 septembre et le 2 d'octobre.

(19) *Act. SS. Ordin. S. Ben. sæc.* 3, *part.* 1, p. 85, *not.* 4.
(20) Dans le cinquième siècle.

SAINT PIERRE,

ARCHEVÊQUE DE TARENTAISE, EN SAVOIE.

Tiré de sa vie par Geofroi, abbé de Haute-Combe, qui avait vécu quelque temps avec lui. Cette vie fut écrite par l'ordre du pape Luce III, neuf ans après la mort du Saint. Voyez D. Le Nain, *Hist. de Cîteaux*, t. II p. 85.

L'AN 1174.

PIERRE naquit en Dauphiné de parents peu illustres selon le monde, mais fort recommandables par leurs vertus. Les maîtres chargés de l'instruire dans les lettres remarquèrent en lui un grand désir d'apprendre, joint à une rare pénétration et à une heureuse mémoire. Il fit le cours de ses études avec beaucoup de distinction; mais il fut encore plus jaloux de se perfectionner dans la vertu que dans les sciences : de là ce zèle à déraciner de son cœur toute affection terrestre, afin de ne vivre que pour Dieu. A l'âge de vingt ans, il rompit entièrement avec le monde, et alla prendre l'habit dans le monastère qui avait été fondé en 1117 à Bonnevaux, au diocèse de Vienne.

Les religieux de ce monastère avaient été formés à Clairvaux, par saint Bernard. Rien n'était plus édifiant que leur vie : ils employaient une grande partie du jour à labourer la terre et à couper du bois dans la forêt. Pendant leur travail, ils gardaient un silence rigoureux, et s'entretenaient avec le Ciel par la prière du cœur. Des herbes et des racines faisaient toute leur nourriture, encore ne mangeaient-ils qu'une fois le jour. Le temps de leur sommeil était fixé à quatre heures; ils se levaient à minuit pour ne plus se recoucher, et restaient à l'église jusqu'au matin. Pierre embrassa toutes ces austérités avec ferveur et avec joie. Aucun des frères ne portait plus loin que lui la pratique de l'obéissance, de la douceur, de la modestie, de l'humilité.

Son père et sa mère, qu'il avait laissés dans le monde, continuaient d'y donner l'exemple des plus rares vertus. Il s'étaient engagés l'un et l'autre, après la naissance de quatre enfants, à passer le reste de leur vie dans la continence, et à pratiquer de pénibles mortifications. Ils priaient beaucoup et faisaient d'abondantes aumônes. Leur maison était un asile toujours ouvert aux pauvres et aux étrangers. Enfin, Pierrre vit toute sa famille embrasser comme lui l'état religieux. Son père et ses deux frères choisirent Bonnevaux pour le lieu de leur re-

(21) Chone est l'ancienne ville de Colosses.
(22) Dan. XII, 1.

traite; sa mère et sa sœur entrèrent chez des Cisterciennes qui étaient dans le voisinage.

Il y avait un an que Pierre avait pris l'habit monastique, lorsque dix-sept sujets de la plus haute qualité vinrent prier l'abbé de Bonnevaux de les recevoir dans sa communauté. De ce nombre était Amédée, proche parent de l'empereur Conrad III. Ils firent tous profession après les épreuves ordinaires; mais Amédée, de l'avis de personnes sages et vertueuses, se retira depuis à Cluny, et y passa quelque temps pour veiller à l'éducation de son fils, qui était élevé dans l'école de cette abbaye. De retour à Bonnevaux, il demanda comme une grâce d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité et la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines, et si fortement appliqué à la prière, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avait eu dans le monde, le toucha de la manière la plus vive. Il quitta Bonnevaux pénétré d'admiration, et alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'était offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monastères de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiés, au diocèse de Tarentaise (1). Il en fit nommer premier abbé, Pierre, son intime ami, qui n'avait point encore trente ans accomplis. Pendant qu'on bâtissait les monastères, Amédée se mêlait lui-même parmi les ouvriers, et travaillait avec eux. Il mourut à Bonnevaux, en odeur de sainteté, l'an 1140. Son fils, nommé aussi Amédée, qu'il avait fait élever dans la piété avec tant de soin, passa quelques années à la cour de l'empereur; il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous saint Bernard, et mourut évêque de Lausanne.

Les religieux de Tamiés étaient comme autant d'anges terrestres; ils étaient continuellement unis à Dieu par la ferveur de leur oraison. Pierre, avec le secours d'Amédée III, comte de Savoie, fonda dans le monastère un hôpital pour les étrangers et les pauvres malades, et il se faisait un plaisir de les servir lui-même.

Le siége archiépiscopal de Tarentaise étant devenu vacant, le saint abbé de Tamiés fut élu, en 1142, pour le remplir. Il refusa d'abord cette dignité; mais saint Bernard et le chapitre général de son ordre l'obligèrent de l'accepter. Le diocèse de Tarentaise avait besoin d'un tel pasteur. Il avait été livré à un mercenaire nommé Israël, qui y avait fait beaucoup de ravages, et qui avait été déposé à cause de sa mauvaise conduite. Les églises paroissiales et les dîmes étaient entre les mains des laïques; le clergé qui, par état, aurait dû s'opposer aux désordres, était aussi corrompu que le peuple, et ne l'enhardissait que trop souvent au crime par la perversité de ses exemples. La vue de tant de maux attendrissait jusqu'aux larmes le nouvel archevêque. Nuit et jour il implorait sur son troupeau la miséricorde divine. Il sollicitait la conversion des pécheurs par des prières ferventes et des jeûnes rigoureux, fortement persuadé qu'il ne pourrait se sauver qu'en procurant la sanctification des âmes confiées à ses soins. Il ne changea rien à la simplicité de la vie monastique, et il regarda l'épiscopat moins comme une dignité que comme un pesant fardeau. Ses habits n'avaient rien de somptueux; sa nourriture était grossière; il ne mangeait que du pain bis avec des herbes et des racines qu'il partageait toujours avec les pauvres. Il était exact à faire la visite de son diocèse; partout il exhortait et instruisait avec une patience admirable; les difficultés enflammaient son zèle, au lieu de le rebuter. Les paroisses qui manquaient de bons pasteurs en furent pourvues par ses soins.

Il avait trouvé le chapitre de sa cathédrale dans un état déplorable. Les chanoines oubliaient leurs devoirs les plus essentiels, et ne faisaient le service divin qu'avec une négligence scandaleuse. Il réunit tous ses efforts pour remédier aux abus, et, en peu de temps, il vint à bout d'introduire dans la principale église le bon ordre et l'esprit de piété. Les dîmes et les autres revenus ecclésiastiques furent retirés des mains de ceux qui les avaient usurpés. Le Saint pourvut, par de pieux établissements, à l'éducation de la jeunesse et au soulagement des pauvres. Il répara plusieurs églises, et rétablit partout l'amour des exercices de la religion et la décence dans le culte extérieur. L'auteur de sa vie, qui fut le compagnon inséparable de ses travaux apostoliques et le témoin oculaire de la plupart de ses actions, rapporte qu'il opéra des miracles en diverses rencontres; en sorte qu'il était regardé comme un nouveau Thaumaturge.

Cependant les honneurs qu'il recevait de tous côtés ne s'accommodaient point avec son humilité. Ceci, joint à l'amour qu'il avait pour la solitude, lui fit prendre la résolution de quitter le monde. Il disparut donc tout-à-coup en 1155, après avoir porté treize ans le fardeau de l'épiscopat, et rétabli l'ordre dans tout son diocèse. Il choisit pour le lieu de sa retraite un monastère de Cisterciens en Allemagne, où il n'était point connu.

(1) Le monastère de Tamiés fut fondé en 1128.

Ses diocésains ressentirent une vive douleur de son absence; ils croyaient tous avoir perdu leur père. Ils firent d'exactes recherches dans les provinces du voisinage, et surtout dans les monastères; mais elles n'eurent point le succès qu'ils en attendaient. Enfin la Providence se servit du moyen suivant pour le découvrir. Un jeune homme élevé sous sa conduite vint au monastère où il était caché. Ayant observé les moines lorsqu'ils sortaient de l'église pour aller au travail, il reconnut son évêque, et le fit connaître à toute la communauté. Les religieux, remplis d'étonnement, se jetèrent à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et témoignèrent une grande peine d'avoir ignoré si longtemps qui il était. Le Saint, inconsolable de ce qui venait d'arriver, formait le dessein de se retirer dans un lieu où il fût absolument inconnu; mais on l'observa si bien qu'il ne put l'exécuter : ainsi, il fut obligé de retourner dans son diocèse, où son troupeau le reçut avec les plus vives démonstrations de joie.

Rendu à son église, il reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur. Les pauvres étaient le principal objet de ses soins. Il lui arriva deux fois, pour couvrir leur nudité, de se dépouiller de ses propres habits au plus fort de l'hiver. Les habitants des montagnes subsistaient par ses aumônes durant les trois mois qui précèdent la moisson. Il fonda des hôpitaux sur les Alpes, en faveur des pauvres voyageurs qui, faute d'un pareil secours, périssaient souvent de misère.

Son attention à conserver en lui l'esprit de ferveur et de pénitence était extraordinaire. C'était pour cela qu'il suivait, autant qu'il le pouvait, la règle de Cîteaux. Quant au travail des mains, il y substituait l'exercice des fonctions épiscopales. A force d'étudier à l'école d'un Dieu doux et humble de cœur, il était devenu véritablement un homme de paix; aussi avait-il un talent singulier pour réunir les cœurs les plus divisés. Souvent il réconcilia les princes, et sut prévenir des guerres sanglantes.

L'Église était alors déchirée par le schisme. L'empereur Frédéric I soutenait l'anti-pape Octavien, dit Victor III, et ne voulait point reconnaître Alexandre III. L'archevêque de Tarentaise fut presque le seul sujet de l'empire qui osât se déclarer ouvertement pour le pape légitime. Il prit son parti dans plusieurs conciles, et même en présence de Frédéric. Le prince, qui avait exilé plusieurs partisans d'Alexandre, ne s'offensa point de la liberté du saint prélat, tant était grand le respect qu'il avait pour sa sainteté; il écouta même ses conseils en plusieurs occasions, et réprima en sa faveur les saillies d'un caractère fougueux et violent.

Le saint archevêque avait un zèle trop étendu pour qu'il se renfermât dans le diocèse de Tarentaise; il annonça la parole de Dieu en Alsace, en Bourgogne, en Lorraine et en diverses contrées de l'Italie. Ses discours faisaient les plus grands fruits, et ils tiraient une nouvelle force des guérisons miraculeuses qu'il opérait par ses prières et par l'imposition de ses mains.

La guerre s'étant rallumée, en 1170, entre le roi de France et celui d'Angleterre, le pape chargea le saint prélat du soin de réconcilier les deux princes. Pierre se mit aussitôt en route pour exécuter cette commission. Malgré son grand âge, il prêchait dans tous les lieux par lesquels il passait. Louis VII envoya au-devant de lui un des principaux seigneurs de sa cour, et le reçut de la manière la plus respectueuse et la plus honorable. Le serviteur de Dieu souffrait beaucoup de tous les égards que lui attirait sa vertu. Il rendit la vue à un aveugle en présence du comte de Flandre et de plusieurs autres seigneurs de marque qui étaient pour lors à la cour. Le roi, qui fut aussi témoin de ce fait, en examina toutes les circonstances, et reconnut qu'il y avait un vrai miracle.

De Paris, le Saint alla à Chaumont, sur les confins de la Normandie. Henri II, roi d'Angleterre, vint au-devant de lui. Ce prince ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il descendit de cheval, et se prosterna devant lui. Le peuple lui déroba son manteau, et se disposait à le mettre en pièces pour le partager, dans la persuasion que chaque morceau opérerait des miracles; mais le roi le prit tout entier pour lui, en disant : « J'ai vu moi-même opérer des guérisons » miraculeuses par la vertu de sa ceinture que je » possède déjà. » Le mercredi des Cendres de l'année 1171, saint Pierre étant dans l'abbaye de Mortemer, au diocèse de Rouen, Henri s'y rendit avec toute sa cour, et voulut recevoir les cendres de sa main.

L'archevêque de Tarentaise se conduisit avec tant de sagesse dans l'affaire dont il était chargé, qu'il engagea les deux rois à terminer leurs différends par un traité de paix; il obtint encore d'eux qu'ils feraient tenir des conciles dans leurs états, afin qu'Alexandre y fût reconnu solennellement pour pape légitime.

Les choses ainsi arrangées, il retourna dans son diocèse. Quelque temps après, le pape le renvoya vers le roi d'Angleterre. Il s'agissait de réconcilier ce prince avec son fils. Malheureusement cette députation n'eut point le succès qu'on en avait attendu. Le serviteur de Dieu tomba malade en retournant en Savoie. Il mourut en 1174, dans l'abbaye de Bel-

levaux de l'ordre de Cîteaux, au diocèse de Besançon. Il était âgé de 73 ans. Le pape Célestin III le canonisa en 1191.

SAINT ÉLADE,

QUATRIÈME ÉVÊQUE D'AUXERRE.

VERS L'AN 385.

Nous ne connaissons saint Élade ou Hellade, successeur de saint Valérien sur le siége d'Auxerre, que par la vie de saint Amatre. Il s'engagea dans l'état du mariage, mais il forma ensuite la résolution de garder la continence, du consentement de son épouse. L'un entra dans la cléricature, et l'autre fut agrégée aux religieuses de ce temps-là. Élade, devenu évêque, convertit plusieurs infidèles par ses exemples. La diversité des noms qu'on lui a donnés fait qu'on ignore le pays dont il était originaire; on n'est pas plus instruit de l'année de sa mort. L'opinion la plus probable est qu'il mourut vers l'an 385. Il fut enterré dans le cimetière de Mont-Atre, auprès de ses prédécesseurs. On a toujours célébré sa fête à Auxerre, le 8 mai.

Voyez l'histoire des évêques d'Auxerre, publiée par Labbe, *Bibl. Mss.*, t. I; Lebeuf, *Hist. d'Auxerre*, t. I p. 18, et le nouveau bréviaire d'Auxerre.

SAINT BÉAT,

ANACHORÈTE, PRÈS DE VENDÔME.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Béat, voulant servir Dieu avec plus de liberté, distribua ses biens aux pauvres, et vint de Rome dans les Gaules vers le milieu du cinquième siècle. Puissant en œuvres et en paroles, il produisit de grands fruits de bénédiction. Il resta quelque temps à Nantes, et y porta plusieurs fidèles à la perfection; mais enflammé d'un ardent désir de se livrer entièrement à la contemplation, il se retira dans un lieu solitaire près de Vendôme, et y vécut dans la plus austère pénitence. Il y finit sa bienheureuse vie, et y fut enterré. Une église paroissiale de Vendôme porte son nom. On transféra depuis son corps à Laon; on le déposa dans la cathédrale. En 1564, l'église de la Sainte-Trinité de Vendôme obtint une partie des reliques du saint anachorète.

Voyez les nouveaux bréviaires de Blois et de Chartres.

SAINT DÉSIRÉ, ÉVÊQUE DE BOURGES.

L'AN 550.

On croit que ce Saint naquit dans le territoire de Soissons. On ne sait presque rien de sa vie. Il succéda à saint Arcade sur le siége de Bourges. Il assista au cinquième concile d'Orléans, en 549, et au second d'Auvergne, qui se tint au plus tard au commencement de l'année suivante. Ces conciles condamnèrent les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, et firent de sages réglements pour la manutention ou le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Saint Désiré mourut le 8 mai 550, selon l'opinion la plus probable. Sa fête se célèbre en ce jour dans l'église de Bourges.

Voyez le P. Le Cointe, sous l'an 549; *Gallia Christ. nova*, t. II p. 12, et le nouveau bréviaire de Bourges.

† SAINT WIRON, ÉVÊQUE.

VERS L'AN 700.

Saint Wiron, dont le culte est fort étendu dans la Gueldre et autres provinces du Bas-Rhin et de la Meuse, naquit au septième siècle en Écosse (1). Il reçut dans son enfance une éducation fort chrétienne, et joignit avec beaucoup de succès l'étude des lettres aux exercices de la piété. Le désir qu'il eut de s'avancer dans la vertu lui fit choisir pour ses modèles saint Patrice et saint Cuthbert, évêques, et saint Colomb, abbé, trois Saints des plus célèbres des Iles-Britanniques. Il fut ensuite élevé à l'épiscopat, sans être apparemment attaché à aucune église particulière, selon un usage qui était devenu fort commun dans ces îles, où l'on voyait grand nombre de ces évêques régionnaires.

Avant de se laisser ordonner, saint Wiron entreprit le voyage à Rome, qu'il méditait depuis longtemps, et il le fit, accompagné de saint Pléchelm, prêtre, et de saint Otger, qui était diacre (2). Le pape qui, selon quelques-uns, était saint Serge I, les reçut très-bien. Il sacra lui-même saint Wiron et saint Pléchelm évêques, et tous trois s'en retournèrent dans leur pays, où ils travaillèrent chacun dans leurs fonctions, soulageant les évêques qui avaient des diocèses trop vastes (3). Quelques années après ils repassèrent tous trois en France, et saint

(1) Le docteur Lingard, dans ses *Antiquités de l'église anglo-saxonne*, p. 534, dit que les écrivains irlandais regardent saint Wiron comme leur compatriote; mais, sur l'autorité d'Alcuin, il le considère comme Anglo-Saxon. Voyez *Alc., de pont. Ebor.*, 3, 1043.

(2) Voyez leurs notices sous le 15 juillet et sous le 10 septembre.

(3) Le sentiment de David Camerarius, soutenant que saint Wiron a été évêque de Glasgow, a été solidement réfuté par Bollandus.

Wiron obtint pour lui et pour ses deux compagnons le mont de sainte Odille, à une lieue de Ruremonde, de la libéralité de Pépin, dit de Herstal, que la mairie du palais rendait maître d'une partie considérable des Gaules. Ils s'y retirèrent dans la résolution d'y mener une vie pénitente, entièrement dégagée du commerce du monde. Ils y bâtirent une petite église sous l'invocation de la Sainte-Vierge, et en s'y dressant quelques cellules, ils jetèrent les fondements du monastère que l'on y construisit dans le siècle suivant sous le nom de Saint-Pierre. On prétend que Pépin fut si rempli d'estime pour la sagesse et la sainteté de Wiron, qu'il voulut l'avoir pour directeur de son âme dans les voies du salut, et même pour le conseiller de ses desseins dans ses principales entreprises.

Cet emploi ne l'empêcha pas de mener dans la solitude une vie cachée aux hommes, sauf le temps qu'il donnait à la conversion des peuples. Dieu le retira enfin à lui, pour le récompenser de sa fidélité et de son zèle. On ne connaît pas au juste l'année, non plus que le jour de sa mort (1); on sait seulement qu'il fut enterré dans l'église de la Vierge sur sa montagne, vers le commencement de la mairie de Charles Martel. Ses compagnons, saint Pléchelm et saint Otger, ayant aussi heureusement achevé leur carrière, y eurent pareillement leur sépulture. Leurs corps y furent conservés dans le monastère de Saint-Pierre, jusqu'à ce qu'en 1361 on les transportât à Ruremonde, lorsque s'y fit la transmigration des chanoines de la montagne de sainte Odille. Mais longtemps auparavant, les chanoines d'Utrecht en avaient enlevé une partie considérable durant les incursions des Normands, ce qui étendit leur culte jusqu'au fond de la Hollande et dans la Frise. Ce qu'on avait transporté à Ruremonde demeura longtemps caché sous le grand autel de l'église, qui devint depuis cathédrale, lorsque la ville fut érigée en évêché. C'est ce qui contribua à les garantir en 1572 de la fureur des calvinistes. Ces reliques furent retrouvées l'an 1594, et levées de terre avec honneur, et l'on célèbre encore la fête de cette translation tous les ans, le mardi après la Trinité, sous le titre de leur élévation. Après la paix de Nimègue, l'évêque de Ruremonde et le curé du mont de sainte Odille, l'ancienne demeure de saint Wiron et de ses compagnons, entreprirent de rebâtir son église ruinée par les guerres. L'ouvrage fut achevé l'an 1686, et dédié le 10 mai sous le nom de saint Wiron, comme principal patron. Mais la fête de cette dédicace fut remise au premier dimanche de septembre, pour ne point être confondue avec celle de la mort du Saint et de ses deux compagnons, qui se célèbre le 10 mai à Ruremonde, quoique partout ailleurs elle se fasse le 8, jour auquel elle est marquée dans les martyrologes, surtout dans le romain moderne. Deux jours après la consécration de cette église, l'évêque Reginald Cools y transporta en grande cérémonie la moitié des reliques de saint Wiron, de saint Pléchelm et de saint Otger, qui étaient dans l'église cathédrale du Ruremonde.

Tiré de Baillet, sous le 8 mai. Voyez dans les Bollandistes, t. II *Maii*, p. 309 et seqq., l'ancienne vie de saint Wiron et différentes autres pièces qui ont été reproduites en partie dans les *Acta SS. Belgii selecta*, t. V p. 343-369. Voyez aussi Knippenberg, *Hist. eccles. Ducatûs Geldriæ*, p. 31, item 267. Dempster attribue quelques écrits à saint Wiron, il en donne même les titres; mais on a lieu de croire qu'il le fait sans aucun fondement.

---

† SAINT VICTOR, MARTYR A MILAN.

L'AN 303.

Saint Victor, surnommé le *More* pour le distinguer des autres martyrs de son nom qui souffrirent en Occident presqu'en même temps que lui, était de Mauritanie en Afrique (1), mais il servait dans les armées de l'empire à Milan, du temps des empereurs Dioclétien et Maximien Hercule. Il fut arrété incontinent après la publication des édits de ces princes contre l'Église, et il fut conduit au tribunal de Maximien, qui se trouvait alors à Milan. Il confessa généreusement devant lui la foi de Jésus-Christ, dont il faisait profession; mais l'empereur, par considération pour ses services militaires, ne voulant pas le livrer tout de suite à la mort, le fit conduire en prison pour lui donner plus de loisir de penser à ce qu'il avait à faire. A la fin de la semaine il le fit venir de nouveau devant son tribunal, et employa tous les moyens pour le rendre apostat; mais le trouvant aussi ferme dans sa résolution que la première fois, il le fit fustiger, or-

(1) On place ordinairement sa mort vers l'an 700.

(1) On appelait autrefois *Mores* les habitants basanés des landes de la Mauritanie, au nord de l'Afrique, et des côtes avoisinantes de la Méditerranée. Plus tard on donna ce nom à tous les Mahométans de couleur de l'Asie méridionale, des côtes et des îles de la mer Indienne et aux Éthiopiens. Dans la suite on détermina mieux ces dénominations, et aujourd'hui nous appelons *nègres* les habitants noirs, aux cheveux crépus, au nez plat et aux grosses lèvres, de l'Afrique du sud; *Mores*, les habitants du nord de l'Afrique et Mahométans tout simplement les sectaires de Mahomet de l'Asie méridionale.

donnant à l'un des officiers de lui crier durant le tourment qu'il eût à sacrifier aux dieux; et aux bourreaux, de ne point cesser qu'il n'eût promis de sacrifier. Mais ils se lassèrent de frapper plutôt que lui de souffrir, et l'on fut obligé de le reconduire dans sa prison.

Il fut produit de nouveau, lorsqu'il fut guéri de ses blessures. Mais ni les promesses, ni les menaces, ni les tourments de la question ne prévalurent contre la fermeté du confesseur, de sorte qu'il fut condamné à perdre la tête, ce qui fut exécuté hors de la ville, et, comme on croit, le 8 mai 303. Les chrétiens de la ville de Milan eurent grand soin d'aller lever le corps du saint martyr, et leur évêque, saint Materne, l'ensevelit près d'un petit bois, où l'on bâtit longtemps après une église en son honneur.

On en a encore depuis dédié d'autres dans la ville sous son nom, et son culte est devenu célèbre, non-seulement dans le Milanais, mais en plusieurs autres endroits.

Saint Ambroise parle de notre martyr comme de l'un des principaux patrons de son diocèse, et le place à côté des saints martyrs Nabor et Félix (2). Saint Grégoire de Tours dit que le Tout-Puissant honora son tombeau de beaucoup de miracles (3). L'église de Milan qui portait son nom appartenait aux religieux Olivetans, qui la relevèrent depuis avec beaucoup de magnificence. Lorsque saint Charles Borromée la dédia, il y transféra solennellement le 20 juillet 1576 les reliques du saint martyr, auxquelles il joignit le corps de saint Satyre (4). Les martyrologes anciens, qui portent le nom de saint Jérôme, marquent sa fête au 8 et au 15 mai, et d'autres au 7 et au 14. Le martyrologe romain en fait l'éloge au 8.

Voyez les Bollandistes, t. II *Maii*, p. 286, et Baillet au 8 mai.

✝ LE VÉNÉRABLE FRÉDÉRIC,

ABBÉ DE HIRSCHAU.

L'AN 1070.

Le couvent de Hirschau était en ruines depuis un demi siècle déjà, lorsque le saint pape Léon IX vint en Allemagne. Les comtes de Calw, qui étaient les avoués de ce monastère, suivirent le mauvais exemple donné partout dans ces temps malheureux, et en devinrent les plus cruels ravisseurs. Le comte Adalbert surtout, proche parent du pape, se signala tellement par ses rapines, que le couvent, abandonné de ses moines, alla tout-à-fait en ruines. La dévastation avait été si loin, que bientôt on ne trouva presque plus personne qui pût indiquer l'endroit où les reliques du saint martyr Aurèle, dont Nottingus, évêque de Verceil, avait fait cadeau au couvent, avaient été inhumées.

Ces sacriléges révoltèrent tellement le saint pape, qu'il fit promettre audit Adalbert, par les serments les plus terribles, de rétablir sous peu le couvent, et de mettre tout en œuvre pour faire rendre au saint martyr Aurèle, à qui l'église était dédiée depuis longtemps, les honneurs qui lui étaient dûs. Adalbert s'engagea à tout; mais dès que le pape fut parti, il sembla avoir oublié ses promesses, et jamais peut-être le bâtiment n'eût été restauré, si sa pieuse épouse Wiltrude, à force de prières et de représentations, ne l'eût amené à faire poser, en 1060, les fondements de la nouvelle église.

Wiltrude, qui connaissait l'inconstance de son mari, n'attendit pas que l'église et le couvent fussent achevés; elle jugea à propos de faire venir des ecclésiastiques, qui firent eux-mêmes avancer les travaux de la bâtisse. Elle obtint de lui qu'il fit venir du couvent de l'ermitage (1) douze moines, dont la direction fut confiée à Frédéric, en qualité d'abbé. Ceci arriva en 1066. Le couvent avait été abandonné pendant plus de 65 ans. Frédéric, qui était arrivé le 4 décembre avec ses douze religieux, fut ordonné abbé par Einhard, évêque de Spire, le jour de saint Thomas, apôtre. Wiltrude, enchantée d'avoir atteint l'objet de ses pieux désirs, fit, du consentement de son époux, tout ce que demandait la fondation de la nouvelle institution. Elle dota richement le couvent et vit avec ravissement toute la communauté contribuer avec zèle à l'achèvement de l'entreprise qu'elle avait commencée.

Frédéric descendait d'une famille très-ancienne et très-considérée de la Souabe. Dans son enfance déjà il fut instruit dans les sciences, et il se plaisait particulièrement à la lecture de la Bible et des livres de piété. Convenablement instruit sur la valeur des choses, et éclairé, par la grâce du Saint-Esprit, sur la véritable destinée de l'homme, il résolut de se retirer entièrement du monde, et de se consacrer à Dieu dans la solitude du cloître. Il se fit donc recevoir, du consentement de ses parents, dans le couvent de *Meinradszelle* (c'est ainsi que l'on appelait

(2) Lib. 7, *in Luc.*
(3) Lib. 1, *de glor. Martyr.*, c. 45.

(4) Ce Saint, frère de saint Ambroise, est honoré à Milan; on y fait sa fête le 15 septembre.

(1) *Einsiedeln*, le couvent de Sainte-Marie-l'Ermitage ou des Ermites.

alors encore le couvent de Sainte-Marie-l'Ermitage). La lecture, la méditation, la prière et les autres exercices de piété y faisaient toute son occupation. Humble et soumis, zélé dans l'enseignement des sciences que l'on cultivait alors avec tant d'ardeur dans cet établissement, il acquit un si haut degré d'expérience dans les voies de la piété, qu'aucune vertu ne lui semblait supérieure à l'humilité et à la simplicité de cœur.

Orné de toutes les qualités d'un véritable religieux, il montra dans l'administration du nouveau couvent de Hirschau tant de talent et de zèle, il exerça, par la parole et par son propre exemple, une influence si salutaire sur son troupeau, que cette communauté devint un modèle d'humilité, de mépris du monde et d'amour divin. Quant à lui, il resta fidèle à son ancienne manière de vivre, et, s'éloignant de toute occupation mondaine, il faisait de la lecture, de la prière, de l'étude et de la contemplation, ses amusements favoris. Ennemi d'une folle distraction et de l'habitude qu'avaient alors généralement les moines de se promener hors du couvent, il préférait la silencieuse retraite, où il servait Dieu avec ferveur. Les veilles, le jeûne et d'autres mortifications, les soupirs et les plaintes au sujet de ses péchés, tels étaient les exercices auxquels il se livrait ordinairement. Il aurait voulu s'offrir à Dieu en sacrifice vivant et sans tâche. Plein de compassion envers les indigents, il se privait souvent des mets préparés pour lui-même, et leur donnait ses propres habits. La bonté, la charité, l'indulgence et la bienveillance envers tout le monde l'animaient constamment; la paix et la concorde étaient les biens qu'il estimait le plus. Aussi ne vit-on jamais en lui d'orgueil ni de ces prétentions à avoir toujours raison. Il travaillait comme les autres moines, au milieu de ses frères, il copiait des livres comme tout autre, et ne se distinguait des religieux ni par son habit ni d'aucune autre manière.

Cependant la Providence ne lui épargna pas de rudes épreuves. Les moines qu'il avait chargés du soin des affaires extérieures du couvent n'aimaient pas sa conduite paisible, pieuse et sans prétention. Ils le calomnièrent auprès du comte Adalbert, qui résidait dans le voisinage; ils le représentèrent comme un homme qui ne vivait que dans la solitude, qui était indifférent pour les affaires du couvent, et qui passait dans l'oisiveté une vie inutile. Le comte reçut avidement ces plaintes. Il en voulait au saint abbé depuis le moment où, recevant la bénédiction abbatiale de l'évêque de Spire, et en présence d'Eginhard, il déclara qu'il n'acceptait cette place qu'à condition que le couvent fût affranchi de toute intervention de la puissance temporelle.

La méchanceté humaine ne recule devant aucune espèce de crime. C'est ce qui arriva ici. Ces plaintes, n'étant ni fondées ni assez puissantes, quand même elles auraient été fondées pour faire destituer Frédéric, car tel était le but de ses ennemis, ils dirigèrent les attaques les plus incroyables contre son honneur. Quelques moines pervers déposèrent devant le comte que leur abbé avait mené une vie licencieuse. Le comte, quoiqu'il ne fût que laïque, prononça, sans autre forme de procès, la destitution du pieux abbé. L'injustice criante de ce procédé, qui était le fruit de la méchanceté et de la vengeance, n'arracha pas une seule plainte à celui qui en était l'innocente victime. Il confia tout à Dieu, et souffrit avec une pieuse résignation tout le mal qu'on lui fit. Il vit qu'il était victime de son zèle pour l'ordre et la vertu.

Cette affaire parvint aux oreilles d'Ulric, abbé de Lorsch. Connaissant l'esprit qui animait les ennemis de Frédéric, il se hâta de se rendre à Hirschau et arracha aux loups altérés de vengeance l'agneau tremblant et sans défense, livré à leur fureur (1). Il le conduisit au couvent de Saint-Michel, situé sur le mont *Ebernsberg*, où le saint homme termina ses jours après avoir reçu les saints Sacrements. Lorsqu'on dépouilla son corps, on trouva qu'il portait depuis des années une chaîne de fer; on s'en convainquit par les profondes blessures qui se trouvaient dans les chairs.

Un abbé de Saint-Emméran, nommé Guillaume, que l'on avait donné pour successeur à Frédéric, s'étant informé avec soin de tout ce qui s'était passé à son égard, retourna aussitôt à Ratisbonne, refusant de gouverner de pareils hommes; il fallut les larmes et les prières des moines, auxquels il fit les plus vifs reproches sur leur conduite, sans épargner le comte lui-même, pour l'engager à rester. Mais tant que Frédéric vécut, il ne voulut pas porter le titre d'abbé, parce qu'il insistait toujours sur le rappel de l'abbé légitime. D'un autre côté, la vengeance céleste frappa d'une manière si visible les trois moines qui avaient montré le plus d'acharnement à persécuter le digne abbé, que leur complice, le comte Adalbert, dominé par la crainte, accorda au couvent tout ce qu'il avait refusé pendant si longtemps. Il fut tellement affecté de l'énormité de ses torts tant envers le couvent qu'envers le saint abbé Frédéric, qu'après la mort de sa pieuse épouse

(1) Udalricus... volens paci et tranquillitati hominis amici consulere, quasi agnum in medio luporum conversantem eripuit, etc. pag. 235, *Chron. Hirsaug.*

il se réfugia dans la solitude du cloître, où il mourut en 1099, en pécheur repentant.

La mémoire du vénérable Frédéric a toujours été célébrée le 19 février dans les couvents de l'ordre de Saint-Benoît. Sa mort arriva, selon Trithème, le 8 mai 1070. Le martyrologe des Bénédictins par Hugues Ménard, le ménologe de Bucelin, le monastériologe de Stengel et plusieurs autres auteurs contiennent des détails de la vie de notre Saint.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 485.

---

† LE B. AIMÉ RONCONI,

FONDATEUR DE L'HÔPITAL DE SALUDEZ, EN ITALIE.

Tiré de sa vie écrite en latin par Sébastin Serici. Les Bollandistes l'ont publiée dans leur second volume du mois de mai.

VERS L'AN 1266.

Saludez, petite ville de la Romagne, au pied des Appennins, fut la patrie du bienheureux Aimé. Il y vint au monde vers l'an 1200, et appartenait à la famille Ronconi, l'une des plus distinguées du pays. Privé de son père dès son enfance, il fut élevé par sa mère et par son frère aîné nommé Jérôme, qui se maria à une jeune personne assez riche. Celle-ci avait une jeune sœur qu'elle destinait à devenir l'épouse d'Aimé; mais le Seigneur avait d'autres desseins sur son serviteur, et voulait qu'il fût à lui sans partage. Fidèle à suivre la voie que Dieu lui indiquait, le vertueux jeune homme tendait de toutes ses forces à la perfection par un généreux mépris du monde, par la pratique fréquente de la prière et du jeûne; il se montrait d'ailleurs très-opposé au mariage que l'on projetait. Cette opposition irrita sa belle-sœur, et lui inspira contre lui tant de haine qu'elle l'accusait chaque jour auprès de Jérôme, son mari, assez mauvais chrétien, qui ne s'occupait qu'à augmenter ses richesses. La conduite de ces deux époux détermina Aimé à les quitter, afin de pouvoir servir Dieu plus librement; il fit donc avec son frère le partage des biens paternels et se retira dans une maison qu'il regardait comme favorablement située pour qu'il pût y recevoir les pauvres, parce qu'elle se trouvait au bord d'une route très-fréquentée. Ce fut dans ce lieu qu'il commença à mener une vie pénitente et extraordinairement mortifiée, quoiqu'il fût alors à la fleur de son âge; consacrant ainsi, au service de Dieu, cette époque de la vie que tant d'autres passent dans les plaisirs les plus criminels.

Son humilité et son amour pour les pauvres le portèrent d'abord à se livrer pour les soulager aux travaux pénibles des laboureurs; il se louait comme un simple mercenaire, quoiqu'il fût dans l'aisance, et distribuait ensuite secrètement chaque soir aux indigents le salaire de sa journée. Malgré la fatigue qu'il devait éprouver par ce genre de vie si pénible, il se nourrissait de la manière la plus frugale. Des racines et des légumes étaient ses seuls aliments, et il se privait entièrement de l'usage de la viande. Chaque jour, à neuf heures du matin, il prenait la discipline, en mémoire de la flagellation de Jésus-Christ. Il ne faisait qu'un seul repas, et prolongeait son jeûne jusqu'à trois heures du soir, pratique qu'il conserva jusqu'à la mort. Ses habits étaient simples et grossiers comme ceux des religieux; ils couvraient un rude cilice qu'il portait habituellement. C'est ainsi qu'il s'appliquait sans cesse à remplir le précepte de l'apôtre qui nous engage à faire de notre corps une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu.

Un genre de vie si opposé aux maximes du siècle attira bientôt l'attention du public sur Aimé et le rendit l'objet des railleries des gens du monde. On voulut le faire passer pour fou. Son frère et sa belle-sœur contribuaient à donner de lui cette fausse idée, par les propos injurieux qu'ils tenaient chaque jour sur son compte. Un habit long dont il était revêtu servit de matière à de nouvelles plaisanteries. A tous ces outrages, le bienheureux n'opposa qu'une patience invincible, qui frappa d'abord d'admiration quelques personnes, et qu'elles prirent ensuite pour de la stupidité. Mais enfin l'erreur se dissipa, et le Seigneur, qui avait permis que son serviteur fût humilié, afin que sa vertu en devînt plus pure, prit lui-même plaisir à le glorifier. Un jour qu'Aimé s'était éloigné des autres laboureurs, pour aller, suivant sa coutume, prendre à trois heures sa réfection, il resta à l'écart plus longtemps qu'à l'ordinaire. Le maître du champ, étonné de ne pas le voir revenir, envoie son fils à sa recherche. Le jeune homme trouve dans un bois Aimé en prière, tout entouré d'une lumière éclatante et élevé de terre. Son premier mouvement fut de courir pour aller avertir les ouvriers et les engager à venir voir ce prodige; mais le bienheureux s'en étant aperçu, le rappela doucement, et lui fit promettre de ne parler à personne de la merveille dont il avait été le témoin. Le jeune homme garda quelque temps le secret; ensuite il finit par le dire à ses parents, qui ne tardèrent pas à le raconter. La connaissance qu'on eut dans le pays de cette faveur de Dieu dissipa l'idée fausse et injuste qu'on avait généralement conçue du bienheureux.

Mais si le public lui rendit enfin justice, il n'en fut pas ainsi de son frère et de sa belle-sœur. Tou-

jours poussés par leur haine, ils répandirent contre sa réputation une calomnie atroce qui parvint jusqu'aux oreilles du juge du lieu. Celui-ci crut devoir appeler le saint homme devant lui pour connaître la vérité; un miracle d'Aimé le toucha tellement, qu'il ne lui en fallut pas davantage pour être convaincu de son innocence.

Tandis qu'il était ainsi en butte aux persécutions de sa propre famille, il s'occupait de plus en plus à s'avancer dans les voies de la perfection. Toutes ses paroles étaient des leçons de vertu qu'il donnait à ses concitoyens; il y joignait les bons exemples, si puissants pour porter les hommes au bien. Chaque jour, dès le grand matin, on le voyait se rendre à l'église pour y payer le tribut d'hommages que la créature doit à son créateur; quant au reste de son temps, il l'employait en bonnes œuvres. Les pauvres étaient surtout les objets de sa sollicitude continuelle. Dieu voulut bien récompenser, par un miracle, l'empressement que son serviteur mettait à les secourir. Un jour qu'Aimé semait des raves, il fut rappelé à la maison pour recevoir des indigents auxquels il était dans l'usage de donner l'hospitalité. Ne sachant quoi leur offrir à manger, il dit à sa sœur, nommée Claire et fille d'une grande piété, d'aller au jardin chercher des légumes; elle lui fit observer qu'il ne s'y trouvait rien, si ce n'étaient les raves qu'il avait semées dans la journée. Dieu est puissant, lui répondit le saint homme, et comme il a, pendant quarante ans, donné à son peuple une nourriture céleste, il peut aussi donner un accroissement subit aux plantes que j'ai confiées aujourd'hui à la terre. Claire alla au jardin sur la parole de son frère et en rapporta des raves d'une grosseur extraordinaire. Ce prodige, dont les pauvres qui étaient dans la maison furent les témoins, ne put être caché, et le bruit s'en répandit bientôt dans toute la contrée.

Aimé, désormais regardé comme un juste, devint l'objet de l'admiration et de la vénération publique. On accourait de tous côtés pour le visiter; mais tel est l'éloignement des Saints pour les honneurs périssables; le serviteur de Dieu, qui avait supporté avec tant de patience les railleries et les mépris de ses concitoyens, ne put souffrir les marques de respect qu'il recevait d'eux, et pour s'y dérober, afin de se faire oublier, il entreprit, jusques à quatre fois, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Ce fut, à ce qu'il paraît, au retour de son dernier voyage qu'il fonda, dans un champ dont il avait hérité de son père, un hôpital qui depuis a porté son nom, et qui, ayant reçu, dans la suite des temps, de nouveaux revenus, est ouvert à tous les indigents qui se présentent. Le bienheureux ne se contenta pas de cette bonne œuvre; il laissa aussi aux pauvres, par testament, tous les biens qu'il possédait. Ce fut ainsi qu'après s'être fait d'eux des amis dans le ciel par les nombreuses aumônes qu'il leur avait distribuées, il mourut en paix vers l'année 1266, et alla recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Plusieurs miracles ont prouvé la sainteté de ce serviteur de Dieu. En voici un que rapporte l'auteur de sa vie :

Un prêtre de Saludez, ayant éprouvé une grande maladie, avait le corps couvert d'ulcères. Ces plaies répandaient une odeur si infecte qu'on ne pouvait la soutenir, et que ses domestiques eux-mêmes l'avaient presque entièrement abandonné. Dans cet état déplorable, il se recommande à son saint compatriote, et le prie d'obtenir du Seigneur sa guérison. Sa prière fut promptement exaucée; aussitôt qu'il eut réclamé le secours du bienheureux Aimé, il recouvra une santé parfaite.

Le pape Pie VI approuva, le 17 avril 1776, le culte rendu de temps immémorial à ce saint personnage.

---

9 MAI.

—

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

Tiré de ses ouvrages et des autres monuments de son siècle. Voyez sa vie, écrite en 950 par Grégoire de Césarée, Hermant, Tillemont, t. IX; Ceillier, t. VII. Voyez encore la vie du Saint, que Baronius a composée d'après ses écrits. Albérici l'a jointe, tome II, en forme d'appendice, à la vie et aux lettres du savant cardinal, qu'il publia à Rome en 1759.

L'AN 389.

Grégoire, surnommé le *Théologien* à cause de la connaissance profonde qu'il avait de la religion, naquit dans le territoire de Nazianze, petite ville voisine de Césarée, en Cappadoce (1). Grégoire son père et Nonne sa mère sont honorés dans l'Église d'un culte public, l'un le premier de janvier, et l'autre le premier d'août.

Nonne, par d'abondantes aumônes, attira sur sa famille les bénedictions du ciel. Sa charité pour les pauvres ne l'empêchait cependant pas de remplir les devoirs de la justice à l'égard de ses enfants; elle savait, par une sage économie, conserver et

(1) Le village d'Arianze fut le lieu de sa naissance.

même augmenter leur bien. Les exercices de piété emportaient une grande partie de son temps; mais elle avait une attention extrême à remplir les devoirs de son état.

Grégoire son mari suivait, dès l'enfance, les superstitions du paganisme. Il était de la secte des *Hipsistaires*, ainsi nommés parce qu'ils faisaient profession d'adorer le Dieu *très-haut*. Ils adoraient en même temps le feu comme les Perses, et observaient avec les juifs le sabbat et la distinction des viandes. Il n'est parlé de cette sorte de païens que dans les écrits de notre saint docteur.

Grégoire était le premier magistrat de la ville, et il remplissait les devoirs de sa charge avec beaucoup d'intégrité. Il avait aussi toutes les vertus morales qui font un honnête homme selon le monde; il ne lui manquait que d'être chrétien. Nonne employait les larmes et les prières auprès de Dieu pour obtenir sa conversion. Elle fut à la fin exaucée. Son mari abjura le paganisme, et fut baptisé à Nazianze, vers le temps où se tint le premier concile général de Nicée. Autant il avait apporté de dispositions au baptême, autant il prit de soin pour en conserver la grâce. Son mérite le fit élever peu de temps après sur le siége épiscopal de Nazianze, qu'il gouverna environ quarante-cinq ans. Il mourut à l'âge de près de quatre-vingt dix ans (2). On lit dans les ouvrages de son fils un détail fort édifiant de ses vertus, surtout de son zèle et de son humilité (3). Il laissa trois enfants : une fille nommée Gorgonie, et deux garçons, qui étaient Grégoire et Césaire.

Grégoire fut regardé comme le fruit des prières de sa mère; aussi fut-il consacré au Seigneur dès le moment de sa naissance. Il répondit parfaitement aux soins que prirent ses parents de le former à la vertu. La connaissance de Dieu était le principal objet de son étude; et pour croître de plus en plus dans cette connaissance, il se fit une sainte habitude de lire assidûment les livres de piété. Il eut dans sa jeunesse un songe mystérieux, qu'il rapporte de la manière suivante. « Il me sembla voir » deux femmes d'une rare beauté, qui représen» taient, l'une la chasteté, et l'autre la tempérance; » elles me caressaient comme leur enfant, et m'in» vitaient à les suivre. Venez avec nous, me di» saient-elles, et nous vous élèverons jusqu'à la lu» mière de la Trinité immortelle. » Dès ce moment, le jeune Grégoire conçut un ardent désir de vivre dans le célibat. On voit par ses écrits qu'il avait une estime singulière pour ce saint état; il en a représenté fort au long l'excellence et les avantages (4). Il est aussi très-énergique lorsqu'il parle de l'obligation de garder le vœu de chasteté; il donne à la violation d'un pareil vœu les noms de mort, de sacrilége, de perfidie (5).

Le Saint, après avoir appris la grammaire dans l'école de son pays, fut envoyé à Césarée en Pales-

(2) Grégoire ayant été baptisé vers l'an 325, et fait évêque quatre ans après, quelques critiques en ont conclu que notre Saint était né sous l'épiscopat de son père. Quand on admettrait cette conséquence, on n'en pourrait rien inférer contre la pratique universelle de l'Église touchant le célibat des ministres sacrés. Ce serait une dispense de la loi, fondée sur l'espérance d'un grand bien, comme sur la certitude d'avoir de saints pasteurs, qu'il n'eût point été possible de se procurer sans une pareille dispense; mais il n'est pas nécessaire, dans le cas dont il s'agit, d'avoir recours à un semblable raisonnement. On ne peut douter que saint Grégoire ne soit né longtemps avant l'épiscopat de son père. C'est ce que le P. Stilting a démontré par l'âge du père et de la mère du Saint, ainsi que par plusieurs circonstances tirées de la vie et des ouvrages du dernier. La même chose a été aussi démontrée par Baronius dans ses *Annales*, et dans sa *Vie de saint Grégoire de Nazianze*, publiée par Albérici en 1759.

Les vers du Saint, sur lesquels l'opinion contraire est appuyée, sont fort obscurs, et ne peuvent par conséquent être cités en preuve. Grégoire le père y parle ainsi à son fils :

Οὔπω τοσοῦτον ἐκμεμέτρηκας βίον,
Ὅσος διῆλθε θυσιῶν ἐμοὶ χρόνος.

Carm. 1 *de Vit. sua.* c. 35, p. 9.

C'est-à-dire, « vous n'avez point encore vécu autant d'an» nées que j'en ai passé dans les sacrifices. » Nos adversaires doivent montrer que le mot θυσιῶν s'entend du sacrifice des chrétiens, ce qui ne leur sera pas facile. Il est bien plus naturel de l'entendre des sacrifices païens, auxquels Grégoire participa si longtemps. Le mot ἐκμεμέτρηκας a aussi une signification équivoque; le P. Stilting le traduit, *Vous n'avez* point *considéré*. Enfin Baronius cite ces mêmes vers, pour prouver que le Saint était né avant le baptême de son père. Voyez le P. Stilting, *Diss. de ætate S. Greg. Naz. ante* t. III *Septemb.* Ce savant jésuite montre que l'on doit placer la naissance du Saint entre les années 312 et 318, et avant la conversion de son père. Il confirme son sentiment par plusieurs preuves, et même par un témoignage formel du saint docteur, *or.* 19.

Il y a peu de Mss. des poëmes et des lettres de notre Saint, encore sont-ils communément remplis de fautes. C'est ce que nous apprenons de D. Prudent Maran, de la congrégation de Saint-Maur, qui avait préparé une nouvelle édition des œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Le savant bénédictin prétend que le premier mot des vers cités plus haut doit être divisé en deux, et qu'il faut ajouter un *sigma* à la fin du second; de sorte qu'au lieu de Οὔπω on lise οὐ πῶς *non ferè, rarement, presque point.*

Observons encore que le Saint loue son père pour avoir toujours suivi rigoureusement les canons de l'Église dans tous les points. D'ailleurs il se déclare lui-même en plusieurs endroits de ses ouvrages pour le célibat des clercs, et il le regarde comme une loi que l'on ne peut violer sans crime.

(3) *Orat.* 19, *carm.* 2.

(4) *Carm.* 8, *etc.*

(5) *Carm.* 3.

tine, où était une école célèbre de rhétorique. Il alla ensuite passer quelque temps à Alexandrie pour y continuer les mêmes études; mais comme Athènes avait la réputation de posséder les plus habiles maîtres d'éloquence, il s'embarqua pour cette ville au mois de novembre. Le vaisseau fut battu par une violente tempête durant l'espace de vingt jours, et le danger fut si grand, que les matelots et les passagers n'avaient plus aucune espérance de sauver leur vie. Grégoire, prosterné sur le tillac, n'était occupé que du salut de son âme, qui n'avait point encore été régénérée par le baptême. Il implorait avec larmes le secours du ciel, et renouvelait continuellement la promesse qu'il avait faite de se consacrer sans réserve au service de Dieu, en cas que la vie lui fût conservée. Sa prière fut exaucée. Le vaisseau aborda heureusement à Rhodes, puis à Égine, île peu éloignée d'Athènes.

Grégoire avait passé par Césarée de Cappadoce, lorsqu'il allait en Palestine; il était resté quelque temps dans cette ville, afin de profiter des leçons des maîtres qui y enseignaient avec le plus de réputation. Pendant le séjour qu'il y fit, il contracta une étroite liaison avec saint Basile. Celui-ci étant venu à Athènes dans le même temps, Grégoire serra de plus en plus les liens qui l'unissaient à son ami. On cite encore aujourd'hui ces deux grands hommes comme des modèles accomplis d'une amitié également tendre et sainte. Ils étaient inséparables l'un de l'autre. Attentifs à éviter les compagnies dangereuses, ils ne fréquentaient que ceux de leurs condisciples, en qui l'amour de l'étude se trouvait réuni à la pratique de la vertu. Jamais on ne les voyait assister aux divertissements profanes. Ils ne connaissaient dans la ville que deux rues, l'une qui conduisait à l'église, et l'autre qui conduisait aux écoles publiques. Leur vie était fort austère; ils ne prenaient sur l'argent que leur envoyait leur famille, que ce qui était nécessaire pour fournir aux plus indispensables besoins de la nature; le reste était distribué aux pauvres. L'envie ne troublait point la tranquillité de leur âme; ce qui arrivait d'heureux à l'un, faisait la joie et le bonheur de l'autre. Ils s'excitaient mutuellement à faire de bonnes œuvres, et par une sainte émulation, ils s'efforçaient de l'emporter l'un sur l'autre dans la pratique du jeûne, de la prière et de différents exercices de piété.

Saint Basile étant parti d'Athènes, saint Grégoire resta encore quelque temps dans cette ville pour y continuer ses études. La haute réputation qu'il s'acquit, et les ouvrages qu'il a laissés, seront à jamais la preuve des progrès qu'il fit dans l'éloquence, la philosophie et la connaissance de l'Écriture; mais il est encore bien plus estimable pour avoir su se maintenir dans la crainte et l'amour de Dieu, et pour avoir rapporté tous ses travaux à sa sanctification.

Julien, qui fut depuis empereur, vint à Athènes en 355. Saint Basile et saint Grégoire l'y connurent, parce qu'ils étudièrent quelque temps avec lui l'Écriture et les belles-lettres. Quelque déguisé qu'il fût, les personnes clairvoyantes démêlaient à travers son extérieur le dérèglement de son esprit. Saint Grégoire présagea dès-lors que l'empire nourrissait un monstre dans son sein; et ce présage, il le fondait sur je ne sais quoi d'extraordinaire qu'on remarquait en ce prince. En effet, Julien avait la démarche peu assurée; des épaules qui se haussaient et se baissaient tour-à-tour, la tête toujours en mouvement, des yeux égarés et inquiets. Il parlait et riait avec excès. Sa langue, quoique rapide, ne pouvait pas toujours suivre ses pensées; son discours était quelquefois entrecoupé, et sa voix hésitante; souvent il faisait des questions et des réponses hors de propos, ou qui manquaient de justesse (6).

L'année suivante, Grégoire quitta Athènes pour se rendre à Nazianze; il prit sa route par Constantinople. Il trouva dans cette ville son frère Césaire, arrivé depuis peu d'Alexandrie où il avait étudié avec le plus grand succès toutes les parties de la littérature, et surtout la médecine. Césaire, par son mérite, se fit singulièrement estimer de l'empereur Constance, qui lui donna la première place parmi ses médecins. Il exerçait sa profession d'une manière très-généreuse, même à l'égard des riches, ne se conduisant jamais par des motifs d'intérêt. Il était le père des pauvres; et outre le soin qu'il prenait du rétablissement de leur santé, il leur distribuait encore la plus grande partie de ses revenus (7).

Mais pour revenir à Grégoire, plusieurs personnes voulurent l'engager à se fixer à Constantinople. Vous pourrez, lui disait-on, suivre le barreau ou enseigner la rhétorique; vous aurez par-là une occasion de faire briller vos talents et de vous avancer promptement dans le monde. Ces discours ne furent point capables d'éblouir le Saint; il répondit qu'il portait ses vues plus loin, et que son dessein était de ne vivre que pour Dieu.

La première chose qu'il fit en arrivant à Nazianze

(6) *Or.* 4, p. 121.

(7) Voyez la vie de saint Césaire, sous le 25 février.

fut de recevoir le baptême des mains de son père. Il se dévoua pour lors entièrement au service de Dieu. « J'ai donné, dit-il (8), tout ce que j'ai à celui » de qui je l'ai reçu, et je l'ai pris lui seul pour mon » partage. Je lui ai consacré mes biens, ma gloire, » ma santé, ma langue et mes talents. Tout le fruit » que j'ai retiré de ces avantages a été le bonheur » de les mépriser pour l'amour de Jésus-Christ. » Mort au monde et à tous ses charmes, il n'avait plus d'ardeur que pour les choses de Dieu. Du pain, du sel et de l'eau faisaient toute sa nourriture (9). Ses habits étaient grossiers, et la terre nue lui servait de lit. Il s'occupait le jour à des travaux pénibles, et passait une grande partie de la nuit à prier ou à contempler les perfections divines (10). L'éloquence profane qu'il avait étudiée si longtemps lui parut, ainsi que les richesses, un objet digne de mépris. Il n'eut plus de commerce avec ses livres classiques ni avec ceux qui traitaient de l'art oratoire; il les abandonna, comme il le dit lui-même (11), *aux vers et aux teignes*. Les honneurs n'étaient à ses yeux que de vains songes dont l'illusion séduit les hommes; il craignait les précipices que l'ambition creuse sous les pieds de ses esclaves. On ne voyait rien en lui qui annonçât de l'attachement à la terre; il était, pour ainsi dire, hors du monde, et il n'avait de conversation qu'avec le ciel (12). Cela ne l'empêcha cependant pas de se charger pour quelque temps du gouvernement de la maison de son père et de l'administration de ses affaires.

Sa patience fut souvent éprouvée par de cruelles maladies. Le dérangement de sa santé venait de ses austérités et des larmes qu'il versait avec tant d'abondance et de continuité, qu'elles l'empêchaient quelquefois de dormir (13). Il se réjouissait dans ses infirmités, qui lui fournissaient l'occasion de pratiquer la mortification et le renoncement à lui-même (14). Il déplorait avec amertume les ris immodérés de sa jeunesse qui avaient eu leur principe dans un caractère extrêmement gai. A force de combats, il vint à bout de réprimer jusqu'aux mouvements indélibérés de la colère, et de se rendre tellement maître de lui-même, qu'il n'avait plus que de l'indifférence pour toutes les choses qui lui étaient auparavant les plus chères. Ses aumônes le rendaient toujours le plus indigent des hommes; ses biens étaient à tous ceux qui se trouvaient dans le besoin, comme un port est à tous ceux qui sont sur mer (15). Personne n'aima jamais plus que lui la retraite et le silence. Il gémissait sur les dérèglements qu'entraîne la démangeaison de parler, sur cette manie pitoyable qu'ont certaines gens de vouloir s'ériger en maîtres du genre humain (16).

Depuis longtemps Grégoire désirait rompre tout commerce avec les hommes, afin de vaquer plus librement au service de Dieu. Ce fut pour satisfaire ce désir, qu'en 358 il alla joindre saint Basile, qui vivait dans la solitude (17). Les veilles, les jeûnes et la prière faisaient les délices de ces deux grands hommes; ils y joignaient le travail des mains, le chant des psaumes et l'étude de l'Écriture sainte. Ils suivaient dans l'explication des divins oracles, non leurs propres lumières, ni leur esprit particulier, mais la doctrine des anciens pères et des docteurs de l'Église (18).

Grégoire ne resta dans la solitude qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour connaître les douceurs que l'on y goûte. Son père, âgé de plus de quatre-vingts ans, le rappela, afin qu'il l'assistât dans le gouvernement de son diocèse. Pour en tirer plus de secours, il l'ordonna prêtre de force, et dans le temps qu'il s'y attendait le moins. Il en usa de la sorte, parce qu'il connaissait les sentiments de son fils à l'égard du sacerdoce, et la difficulté qu'il aurait de le faire consentir à recevoir l'imposition des mains. On met communément cette ordination au jour de Noël de l'année 361.

Le Saint se plaignit hautement de la violence qu'on lui avait faite. Il était inconsolable de son ordination; il prit la fuite, et alla trouver son ami Basile pour déposer dans son sein la douleur dont il était accablé. Plusieurs personnes improuvèrent sa manière d'agir. On disait que sa fuite venait d'orgueil, d'opiniâtreté, ou de quelqu'autre motif semblable. Bientôt Grégoire se condamna lui-même. Le châtiment de Jonas, puni pour avoir désobéi aux ordres de Dieu, lui inspira d'autres sentiments. Il revint à Nazianze, d'où il était absent depuis dix semaines, et y prêcha son premier sermon le jour de Pâques.

Ce discours fut bientôt suivi d'un second, qui porte le titre d'*Apologie*, parce que le Saint y justifie sa fuite. La matière qui en fait le sujet est très-importante. Grégoire y traite de la dignité et des

(8) *Or.* 1, p. 32.
(9) *Carm.* 2, p. 31.
(10) *Carm.* 55.
(11) *Carm.* 1.
(12) *Or.* 29.
(13) *Carm.* 55.
(14) *Ep.* 69.
(15) *Carm.* 49.
(16) *Or.* 9, 2.
(17) Près de la rivière d'Iris dans le Pont.
(18) Rufin, *Hist.* l. 2, c. 9, p. 254.

danger du sacerdoce; des devoirs des prêtres; de la sainteté requise pour approcher de l'autel et pour paraître devant un Dieu qui est la pureté même; de la difficulté de gouverner les consciences et d'appliquer les remèdes convenables aux différentes maladies des âmes; de la science nécessaire aux ministres sacrés, afin qu'ils puissent éclaircir les doutes des fidèles et réfuter les erreurs. De tout ce détail, il conclut qu'il a eu raison de trembler à la vue du fardeau dont on voulait le charger, et qu'il a dû au moins se préparer quelque temps au sacerdoce par la prière, la pénitence et la méditation. Il est vrai, ajoute-t-il, que la crainte du compte terrible que Dieu demandera de la conduite des âmes m'a fait quelque temps refuser le travail; mais, comme un autre Jonas, je suis revenu pour accomplir les devoirs de l'état auquel j'ai été appelé. J'espère que l'obéissance me soutiendra au milieu des dangers, et qu'elle m'obtiendra de Dieu les grâces dont j'ai besoin.

Dans le discours dont nous venons de parler, saint Grégoire loue l'église de Nazianze pour l'union de ses membres dans l'attachement à la vraie foi. Malheureusement cette unanimité fut troublée sur la fin du règne de Julien (19). L'évêque de Nazianze signa un écrit dressé par les partisans secrets de l'arianisme, et conçu en termes équivoques et captieux. Il s'y était prêté par complaisance pour quelques personnes qu'il espérait faire rentrer dans son église : mais cette démarche imprudente scandalisa ses diocésains; les plus zélés, et surtout les moines, refusèrent de communiquer avec lui. Son fils, prévoyant les suites funestes de cette division, mit tout en œuvre pour l'étouffer dans sa naissance, et il sut si bien manier les esprits, qu'il réconcilia parfaitement le troupeau avec le pasteur. Dans cet accommodement, il joignait la fermeté à la douceur, en sorte qu'il n'accorda rien à l'erreur de ceux qui avaient séduit son père, et qui, en lui arrachant une souscription, avaient fait douter de la pureté de sa foi. Il prononça un beau discours à l'occasion du rétablissement de la paix dans l'église de Nazianze (20).

Quelque temps après la mort de Julien, il composa ses deux discours contre ce prince apostat. Il y parle avec cette force qu'employaient les prophètes, lorsque, par l'ordre de Dieu, ils reprenaient les crimes des rois impies. Son unique but était de défendre l'Église contre les païens, en démasquant l'injustice, l'impiété et l'hypocrisie de son plus dangereux persécuteur.

(19) *Or.* 3, p. 55.
(20) *Or.* 12.

Saint Grégoire eut enfin la consolation de voir son frère Césaire renoncer au monde, afin de ne vivre plus que pour Dieu : mais la mort le lui enleva au commencement de l'année 368. Césaire fut enterré à Nazianze, et l'Église l'honore d'un culte public. Saint Grégoire prononça son oraison funèbre. Dans le détail qu'il donne de ses vertus, il remarque qu'au milieu des honneurs, il regarda toujours l'avantage d'être chrétien comme la première des dignités et le plus glorieux de tous les titres. Il prononça aussi l'oraison funèbre de sainte Gorgonie sa sœur, qui mourut peu de temps après. Il y relève sa ferveur dans la prière, son humilité, sa résignation, son respect pour les ministres sacrés et les choses saintes, sa libéralité envers les pauvres, ses mortifications, son zèle pour l'éducation des enfants, etc. Il regarde comme miraculeuse la guérison d'une paralysie, qu'elle obtint en priant devant l'autel, ainsi que la conservation de sa vie après les meurtrissures dangereuses qu'elle s'était faites en tombant de son char.

En 372, la Cappadoce fut divisée, par l'ordre de l'empereur, en deux provinces. Celle qu'on appelait la seconde, eut la ville de Tyane pour capitale. Cette division causa du trouble dans l'Église. Anthime, évêque de Tyane, prétendait avoir une juridiction archiépiscopale sur la seconde Cappadoce. Saint Basile s'opposa à cette prétention; il réclama son droit comme archevêque de Césarée, et soutint qu'une division purement civile ne lui ôtait point la qualité de métropolitain de la Cappadoce. L'amour de la paix lui fit cependant relâcher quelque chose dans la suite : il consentit que le siége de Tyane fût regardé comme la métropole de la seconde Cappadoce.

Durant la contestation, saint Basile élut Grégoire son ami évêque de la ville de Sasimes, qui était de la petite division qu'on lui disputait. Grégoire s'opposa à son élection. Il se soumit pourtant à la fin par un effet de l'autorité réunie de son père et de son ami. Il fut sacré par saint Basile à Césarée, vers le milieu de l'année 372. Après la cérémonie, il revint à Nazianze, en attendant, pour prendre possession de son église, une occasion favorable qui ne se présenta jamais. En effet, Anthime qui avait mis le nouveau gouverneur dans ses intérêts, et qui était maître de tous les chemins, l'empêcha de pénétrer jusqu'à Sasimes. Saint Basile ayant accusé Grégoire de manquer de courage, celui-ci répondit qu'il n'était point disposé à combattre pour une église (21). Il gouverna cependant celle de Na-

(21) *Ep.* 32.

zianze sous son père, qui était fort âgé, et qui mourut l'année suivante. Il se chargea lui-même de l'oraison funèbre de ce vénérable vieillard, et il la prononça en présence de saint Basile et de sainte Nonne, sa mère, qui ne survécut pas de beaucoup à son mari.

Son dessein, après la mort de son père, était de vivre dans la solitude, qui avait toujours été l'objet de ses plus ardents désirs; mais on le pressa si vivement de ne point abandonner l'église de Nazianze, qu'il consentit à en prendre soin jusqu'à ce que les évêques de la province lui eussent donné un pasteur.

Comme cette affaire traînait en longueur, et que d'ailleurs sa santé était considérablement dérangée, il se retira, en 375, à Séleucie, métropole de l'Isaurie. Il passa cinq ans dans cette ville. La mort de saint Basile, arrivée en 378, fut pour lui un coup très-sensible. Il composa en l'honneur de son ami douze épigrammes ou épitaphes. Il prononça son panégyrique à Césarée quelques années après, c'est-à-dire en 381 ou 382.

La persécution ayant cessé par la mort de l'empereur Valens, qui périt misérablement en 378, la paix fut enfin rendue à l'Église. Les évêques catholiques cherchèrent les moyens de réparer les ravages que l'hérésie avait faits; ils tinrent pour cet effet plusieurs assemblées, et résolurent d'envoyer des hommes aussi savants que zélés dans les provinces où la saine doctrine avait le plus souffert. De toutes les églises, il n'y en avait point qui fût dans un état aussi déplorable que celle de Constantinople. Elle gémissait depuis quarante ans sous la tyrannie des ariens. Le peu de catholiques qui y restaient avaient été longtemps sans pasteur, et même sans église. Ils s'adressèrent à Grégoire, dont ils connaissaient le savoir, l'éloquence et la piété, et le conjurèrent instamment de venir à leur secours. Ils engagèrent plusieurs évêques à se joindre à eux, afin d'obtenir plus sûrement l'effet de leurs prières. Tant de sollicitations réunies furent quelque temps inutiles, rien ne pouvant tirer Grégoire de sa retraite de Séleucie, où il vivait dans un parfait détachement du monde. A la fin, cependant, il fut forcé de se rendre.

On le reçut d'abord assez mal à Constantinople. Les habitants de cette ville, amateurs du faste, méprisèrent un homme déjà cassé par l'âge, ayant la tête chauve et le visage exténué de larmes et d'austérités, revêtu d'habits grossiers, et montrant en tout les marques d'une extrême pauvreté. Les ariens en firent le sujet de leurs railleries; ils l'accablèrent d'injures, et noircirent même sa réputation par leurs calomnies. La persécution devint générale; les grands, comme le peuple, traitaient l'homme de Dieu de la manière la plus indigne : mais ils ne faisaient que lui procurer par là l'occasion d'acquérir le glorieux titre de confesseur.

Grégoire logea chez des parents qu'il avait à Constantinople, et c'était dans leur maison que les orthodoxes s'assemblaient pour l'entendre. Quelque temps après, il changea cette maison en une église, à laquelle il donna le nom d'*Anastasie*, ou de résurrection, parce que ce fut là où ressuscita, pour ainsi dire, la foi catholique, qui jusqu'alors avait été si fortement opprimée dans cette ville. On lit dans Sozomène (22) que le nom d'*Anastasie* fut confirmé à cette église par un miracle. Une femme enceinte, dit cet auteur, s'y étant tuée en tombant du haut d'une galerie, elle recouvra la vie par les prières des fidèles assemblés. On y déposa depuis le corps de sainte Anastasie, vierge et martyre, qui fut apporté de Sirmick à Constantinople vers l'an 460 (23). Il ne faut pas confondre cette église avec une autre du même nom, qui était entre les mains des novatiens sous les règnes de Constance et de Julien l'Apostat (24).

Le Saint faisait assidûment des instructions dans sa petite église, et il voyait avec joie que le nombre de ses auditeurs augmentait tous les jours. Les ariens et les apollinaristes, réunis avec divers autres hérétiques, tâchaient d'empêcher l'effet de ses discours en le diffamant par des calomnies atroces; ils avaient même recours à la violence. Ils le poursuivaient à coups de pierres dans les rues; ils le traînaient devant le magistrat comme un brouillon qui ameutait le peuple. Le Saint souffrait avec patience tous ces mauvais traitements. « Il est vrai, » se disait-il à lui-même, que le parti des hérétiques » est le plus fort; mais je combats pour la bonne » cause. S'ils possèdent les églises, j'ai Dieu dans » mes intérêts. Qu'ils ne se glorifient pas d'avoir le » peuple de leur côté; j'ai avec moi les anges qui » me protègent et me défendent. »

Le saint pasteur menait une vie fort retirée; jamais il ne faisait de visites, à moins que la nécessité ne l'y obligeât. Le temps qu'il n'employait point aux fonctions du ministère était consacré à la prière et à la méditation. Il ne se nourrissait que de pain et d'herbes assaisonnées d'un peu de sel. On voyait sur ses joues les traces des larmes qu'il versait presque continuellement. Nuit et jour il implorait

(22) L. 7, c. 5.

(23) Théod. Lect. l. 2, p. 191.

(24) Socrate, t. II, c. 38.

la miséricorde divine sur son troupeau. Tous ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer son profond savoir, ainsi que le rare talent qu'il avait de rendre sensibles les vérités les plus abstraites, et de s'exprimer avec autant de clarté que d'élégance. Les hérétiques et les païens, s'étant humanisés peu-à-peu, eurent la curiosité d'aller l'entendre, et malgré leurs préventions, ils furent forcés de reconnaître la supériorité de son mérite. Chaque jour le fruit de ses discours devenait plus sensible. Le nombre des catholiques s'augmentaient de plus en plus. Les partisans de l'erreur ouvraient les yeux et s'empressaient de rentrer dans le sein de l'Église. Il n'y avait qu'une chose qui affligeât le Saint : c'étaient les applaudissements avec lesquels on écoutait ses sermons; il craignait que son cœur ne fût infecté par le poison de la vaine gloire, et cette crainte faisait qu'il ne parlait en public qu'avec une sorte de timidité et d'embarras. On ne lui reprocha jamais de flatter les grands. L'unique but de ses discours était d'expliquer et d'affermir la foi catholique, et de réformer le désordre des mœurs. Il s'élevait fortement contre la manie de disputer sur les matières de religion, abus qui était alors fort commun à Constantinople. La voie du salut est fermée, selon lui, à tous ceux que possède l'esprit de dispute. On ne peut aller au ciel que par l'observation des commandements du Seigneur (25). Il faut donc avoir soin de faire l'aumône, d'exercer l'hospitalité, de visiter et de servir les malades, de prier, de gémir sur ses péchés, de mortifier ses sens, de réprimer les saillies de la colère, de veiller sur sa langue, d'assujettir la concupiscence.

Les vertus et les talents de Grégoire attiraient auprès de lui un grand nombre de personnes. Saint Jérôme quitta les déserts de la Syrie pour venir à Constantinople. Il se rangea parmi les disciples du Saint; il étudia sous lui l'Écriture, et il se glorifia toujours d'avoir eu un tel maître, comme nous le voyons par ses écrits.

Le merveilleux succès des travaux de saint Grégoire excita l'envie du démon et de ses ministres. Du nombre de ces derniers fut un faux chrétien, qui faisait profession de la philosophie cynique (26) : c'était le fameux Maxime, né dans la ville d'Alexandrie. Ce fourbe, tout rempli de l'impudence et de l'orgueil de sa secte, se rendit à Constantinople, où il sut déguiser, sous un extérieur hypocrite, l'ambition qui le dévorait, ainsi que ses autres vices. Il en imposa d'abord à plusieurs personnes. Saint Grégoire tomba lui-même dans le piége, et prononça, en 379, l'éloge de Maxime (27).

Ce loup, caché sous la forme d'une brebis, gagna quelques laïques et un mauvais prêtre, après quoi il se fit ordonner clandestinement évêque de Constantinople. Il reçut l'imposition des mains de quelques évêques d'Égypte, qui étaient arrivés depuis peu pour cet effet. Une ordination aussi irrégulière souleva tout le monde. Le pape Damase écrivit une lettre, où il témoigna la douleur que lui causait un tel crime, et où il déclarait que l'élection de Maxime devait être regardée comme nulle. L'empereur Théodose-le-Grand, qui était pour lors à Thessalonique, montra aussi beaucoup d'indignation contre l'intrus.

Lorsque ce prince fut arrivé à Constantinople, il proposa à Démophile, évêque arien, ou de recevoir la doctrine du concile de Nicée, ou de sortir de la ville. Celui-ci se décida pour le dernier parti. Théodose, ayant vu Grégoire, lui donna de grands marques de son estime et de son affection. Les catholiques, lui dit-il en l'embrassant, vous demandent pour évêque, et je vous assure que leur choix est très-conforme à mes désirs. Quelques jours après son arrivée, il ôta les églises aux ariens, et mit Grégoire en possession de celle de Sainte-Sophie, dont toutes les autres dépendaient.

Durant la cérémonie, le peuple demanda tout d'une voix que Grégoire fût évêque de Constantinople. Les cris que l'on entendait de toutes parts causèrent une espèce de confusion. Le Saint cependant la fit cesser, en disant que pour le moment on ne devait penser à autre chose qu'à remercier le Seigneur d'avoir rétabli la vraie foi. La modestie qu'il montra en cette occasion reçut de grands éloges de la part de l'empereur.

Il y avait de la difficulté par rapport au siége de Constantinople. On ne pouvait le remplir qu'après qu'un concile l'aurait déclaré vacant, et qu'il aurait annullé l'ordination de Démophile, ainsi que celle de Maxime le Cynique. Heureusement les évêques de tout l'Orient étaient alors assemblés à Constantinople. C'était saint Mélèce, patriarche d'Antioche, qui présidait le concile. Les Pères, à sa sollicitation, prirent le parti de Grégoire de Nazianze, et l'établirent canoniquement évêque de Constantinople, sans

(25) *Carm.* 1.

(26) Cette secte, fondée par Antisthène, disciple de Socrate, qui eut lui-même pour disciple le fameux Diogène, tirait son nom d'un endroit nommé Cynosarges, dans un des faubourgs d'Athènes. Elle l'a conservé dans la suite à cause de l'impudence qu'elle affichait. *Cynique* venant de κύων, gen. κυνός, chien.

(27) Nous l'avons encore sous le titre d'*Éloge du philosophe Héron*. Saint Jérôme pense qu'il faut substituer le nom de *Maxime* à celui de *Héron*.

avoir égard aux larmes que son humilité lui faisait verser.

Saint Mélèce étant mort durant la tenue du concile, Grégoire y présida dans les dernières sessions. Il mit tout en œuvre pour rétablir la paix dans l'église d'Antioche, troublée par le schisme, en pressant l'exécution de l'accord par lequel on était convenu que celui qui de Mélèce ou de Paulin survivrait à l'autre, serait regardé comme pasteur légitime; mais il ne lui fut pas possible de réussir. Les Orientaux ne voulurent jamais reconnaître pour patriarche Paulin, à l'ordination duquel ils s'étaient opposés; ils s'offensèrent même de ce que le Saint avait dit, et se liguèrent contre lui avec ses ennemis. Grégoire, qui n'avait consenti qu'avec peine à son élection, fut prêt à quitter sa nouvelle dignité. C'était ce que désiraient ses ennemis, qui ne pensaient à rien moins qu'à lui ôter la vie. Une fois entre autres ils chargèrent un assassin de les défaire d'un homme si odieux. Le ciel permit que leur fureur ne fût pas servie comme ils le désiraient. L'assassin, touché de remords, s'approche du Saint, les yeux baignés de larmes, frappant sa poitrine, et avouant son crime. Grégoire lui répondit : « Que Dieu vous » le pardonne; sa bonté qui m'a conservé demande » que je vous accorde votre grâce. Vous êtes présen» tement à moi par votre crime : mais je ne vous » demande qu'une chose, c'est de renoncer à l'hé» résie et de vous donner sincèrement à Dieu. » Cette douceur fit beaucoup de partisans au saint évêque, même parmi les ariens. La bonté avec laquelle il traita ses plus ardents persécuteurs ne fut désapprouvée que de certains catholiques qui se laissaient conduire par les saillies d'un zèle indiscret.

Sur ces entrefaites, les évêques d'Égypte et de Macédoine arrivèrent au concile. Quoiqu'ils fussent pour Paulin d'Antioche, dont Grégoire avait pris si hautement le parti, ils ne laissèrent pas de s'opposer à l'élection du dernier, alléguant qu'elle était contraire aux canons, qui défendaient de transférer un évêque d'un siége à un autre. Le Saint répondit avec tranquillité que les canons allégués avaient perdu leur force en Orient par le non usage, ce qui était de la plus grande notoriété; il ajouta que d'ailleurs ils ne pouvaient le regarder, puisqu'il n'avait point pris possession du siége de Sasimes, et qu'il n'avait jamais gouverné le diocèse de Nazianze en qualité d'évêque titulaire. Voyant que ses raisons ne produisaient aucun effet, et qu'il y avait beaucoup de fermentation dans les esprits, il s'écria au milieu de l'assemblée : « Si mon élection cause tant » de troubles, je consens à subir le sort de Jonas; » qu'on me jette dans la mer pour apaiser la tem» pête, quoique je ne l'aie point excitée. Si tous veu» lent suivre mon exemple, l'Église jouira bientôt » d'une paix profonde. Je n'ai jamais désiré d'être » évêque, et si je le suis, c'est contre ma volonté. » S'il vous paraît expédient que je me retire, je suis » prêt à retourner dans ma solitude, afin que l'Église » de Dieu puisse enfin devenir tranquille. Je vous » prie seulement de réunir vos efforts pour que le » siége de Constantinople soit rempli par une per» sonne de vertu, et qui ait du zèle pour la défense » de la foi (28). Après avoir ainsi parlé, il sortit de l'assemblée fort content de s'être déchargé d'un fardeau si pesant. Les évêques furent extrêmement surpris de sa démarche; mais ils eurent la faiblesse d'accepter sur-le-champ sa démission.

Au sortir du concile, Grégoire se rendit au palais. S'étant prosterné aux pieds de l'empereur, et lui ayant baisé la main, il lui dit : « Je viens, sei» gneur, non dans le dessein de demander des ri» chesses et des honneurs pour moi ou pour mes » amis, ni pour solliciter votre libéralité envers les » églises; je viens demander la permission de me » retirer. Votre majesté sait que j'ai été placé mal» gré moi sur le siége de cette ville. Je suis devenu » odieux, même à mes amis, parce que j'envisage » uniquement les intérêts du ciel. Je vous conjure » de faire agréer ma démission. Ajoutez à la gloire » de vos triomphes celle de rétablir dans l'Église » l'unité et la concorde. » L'empereur fut singulièrement frappé d'une telle grandeur d'âme, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il accorda au saint évêque ce qu'il demandait avec tant d'ardeur.

Grégoire fit son adieu par un beau discours qu'il prononça dans la grande église en présence des pères du concile et d'une multitude innombrable de peuple (29). Il y compare l'état où il avait trouvé l'église de Constantinople à son arrivée, avec l'état où il la laisse en se retirant. Il y rend grâces à Dieu du rétablissement de la foi catholique; il y proteste qu'il s'est conduit avec le plus parfait désintéressement depuis son élection, qu'il ne s'est rien approprié des revenus du siége épiscopal; il y reproche à la ville son amour pour les spectacles, le luxe et la magnificence; et comme on l'accusait de porter trop loin la simplicité dans son extérieur, et de ne pas soutenir l'éclat de sa dignité, il fait ainsi son apologie : « Je ne savais pas qu'il fût de mon devoir de » le disputer en faste aux consuls, aux gouverneurs,

(28) *Carm.* 1.

(29) *Or.* 32.

» aux généraux d'armées, qui ne savent employer » leurs richesses qu'à une pompe mondaine. J'ignorais qu'on pût se servir du bien des pauvres pour » se nourrir délicatement, pour monter un beau » cheval, pour se faire traîner dans un char pompeux, pour entretenir une foule de domestiques. » Si, en agissant d'une autre manière, je vous ai » offensés, la faute est faite, et j'espère que vous me » la pardonnerez. » Il finit son discours par prendre congé de sa chère *Anastasie*, qu'il appelle sa *gloire* et sa *couronne*, des autres églises de la ville, des saints apôtres qui y étaient honorés; de son trône épiscopal, de son clergé, des moines et de tous les serviteurs de Dieu, de l'empereur et de toute la cour, de l'Orient et de l'Occident, des anges tutélaires de son église, et de la sainte Trinité qu'on y honorait. « Mes chers enfants, ajouta-t-il, gardez le dépôt de » la foi, et souvenez-vous des pierres que l'on m'a » jetées, parce que je travaillais à mettre la vraie » doctrine dans vos cœurs. »

Cependant les fidèles, ceux surtout qu'il avait d'abord gagnés à Jésus-Christ, étaient inconsolables. Ils lui avaient déjà donné des preuves de l'attachement le plus tendre, en souffrant diverses persécutions pour l'amour de lui. Ils le suivirent en pleurant, et en le conjurant de rester avec eux. Grégoire fut attendri par leurs larmes; mais des motifs supérieurs l'obligèrent à exécuter son dessein. Rendu à lui-même, il en ressentit une grande joie, comme il manda depuis à un de ses amis. « Je » ne puis assez estimer, disait-il, les avantages que » mes ennemis m'ont procurés par leur jalousie; » ils m'ont délivré du feu de Sodome, en me délivrant des dangers de l'épiscopat (30). »

Avant de donner sa démission, il avait fait son testament que nous avons encore. Il est signé par six évêques et par un prêtre, et les formalités prescrites par le droit romain y sont observées. Le Saint y confirme la donation de tous ses biens réels et personnels à l'église et aux pauvres de Nazianze. Le peu qu'il se réservait pour vivre, il le léguait à quelques-uns de ses domestiques qui étaient dans le besoin.

On est étonné de la conduite qui fut tenue à l'égard de saint Grégoire, quand on se rappelle tout ce qu'il fit à Constantinople. Par son zèle, il avait retiré de l'arianisme la plus grande partie des habitants de cette ville. Sa douceur et sa patience avaient triomphé de l'opiniâtreté des hérétiques. Jamais il ne voulut user du pouvoir qu'il avait de les faire punir de toutes les persécutions qu'ils lui suscitèrent (31); il engagea les catholiques à les traiter avec la même modération. La vengeance, leur disait-il, est défendue aux disciples de Jésus-Christ. Ils doivent souffrir patiemment, et rendre toujours le bien pour le mal (32).

Le rétablissement de la foi devait être suivi de la réformation des mœurs. Déjà le Saint avait travaillé efficacement à ce dernier article; mais on ne lui donna pas le temps d'achever ce qu'il avait si heureusement commencé. Les vrais fidèles se seraient au moins consolés, si on ne lui eût pas donné Nectaire pour successeur.

Nectaire était sénateur romain, et en même temps préteur ou gouverneur de Constantinople. Non-seulement il était laïque, mais il n'était pas même baptisé lorsqu'on procéda à son élection; il avait vécu dans l'incontinence, et montré peu de sagesse dans plusieurs occasions. Toutes ces circonstances doivent faire rabattre beaucoup des louanges que lui a données l'historien Socrate. Il paraît aussi qu'il ne possédait point le talent de la parole (33).

Saint Grégoire était parti de Constantinople avant l'élection de Nectaire. Nazianze fut le lieu qu'il choisit pour sa demeure. Il y composa le *poème sur sa vie*, où il insistait particulièrement sur la conduite qu'il avait tenue à Constantinople. Son but en cela était de détruire diverses calomnies que l'on publiait contre lui. Il travailla de toutes ses forces à faire donner un évêque à la ville de Nazianze; mais il n'y put réussir, à cause des oppositions d'une partie du clergé.

Le mauvais état de sa santé l'obligea bientôt de se retirer à Arianze. On croit que ce fut avant la fin de l'année 381. Il ne regrettait dans sa solitude que l'absence de ses amis (34). Quoiqu'il eût toujours été fort circonspect dans ses discours, il ne laissait pas de s'accuser d'avoir trop peu veillé sur sa langue. Pour se punir de toutes les paroles inutiles qu'il avait proférées, il garda un silence absolu pendant les quarante jours du carême de l'année 382. Malgré sa vie retirée, il ne refusait point de se communiquer aux personnes qui avaient besoin de ses lumières: il donnait d'excellents avis à tous ceux qui le consultaient. Rien n'est plus sage que les règles de conduite qu'il trace pour les femmes mariées, *dans son poème parénétique* à sainte Olympiade. Entre autres choses, il lui dit: « Premièrement, honorez Dieu;

(30) *Ep.* 73.
(31) *Or.* 32.
(32) *Or.* 24.
(33) Cette observation est de Tillemont. Pallade en fait une toute semblable sur Arsace, frère de Nectaire, que l'on mit sur le siége archiépiscopal de Constantinople au préjudice de saint Chrysostôme.
(34) *Ep.* 73.

» respectez ensuite votre mari comme l'œil de votre » vie : car il doit diriger vos actions et toute votre » conduite. N'aimez que lui; qu'il soit votre joie et » votre consolation. Ne lui donnez jamais l'occasion » de se fâcher contre vous. Cédez lui lorsqu'il est » en colère; assistez-le, consolez-le dans ses peines » et ses afflictions. Parlez lui avec beaucoup de » douceur et avec tendresse : soyez modeste dans » les remontrances que vous lui ferez, et prenez » pour cela un moment favorable. Imitez ceux qui » veulent apprivoiser les lions : au lieu d'user de » violence à leur égard, ils les flattent et les caressent. Compatissez aux faiblesses de votre mari, et » ne les lui reprochez jamais avec amertume. Il ne » vous est pas permis d'en agir de la sorte envers » celui que vous devez préférer à tout ce qu'il y a » dans le monde. » Le Saint fait des vœux pour qu'Olympiade devienne mère de plusieurs enfants, et cela afin qu'il y ait plus d'âmes qui chantent les louanges de Jésus-Christ (35). Une des maximes qu'il inculquait fortement, était qu'il faut commencer et finir chaque action en offrant à Dieu, par une courte prière, son cœur et tout ce que l'on fait (36). Nous devons à Dieu tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. Il accepte et récompense nos plus petites actions, lorsqu'il en est le principe; il a égard pour lors, non au peu que nous faisons, mais aux sentiments dont nous sommes animés. Il ne rejette point un cœur qui, dans la pauvreté, donne ce qu'il a et ce qu'il est capable de donner, pour reconnaître, autant qu'il est en lui, les bienfaits et le souverain domaine de son Seigneur.

Cependant le siége de Nazianze était toujours vacant. Saint Grégoire, comme nous l'avons dit, avait été obligé d'en prendre le gouvernement après la mort de son père, et il l'avait confié à Clédonius durant son absence. Il voyait avec douleur différents abus auxquels un évêque seul pouvait remédier. Il s'était déjà donné des mouvements pour en faire élire un; mais ils ne lui avaient pas réussi. Il redoubla ses efforts en 382, et l'église de Nazianze eut enfin un pasteur. Le choix tomba sur un vertueux prêtre nommé Eulalius.

Le Saint résolut de passer le reste de ses jours dans la retraite, auprès d'Arianze. Il était alors fort âgé et très-infirme; mais cela ne l'empêchait pas de rendre encore service à l'Église, et surtout à celle de Nazianze. Il y avait dans sa solitude un jardin, une fontaine et un petit bois, qui lui faisaient goûter les plaisirs innocents de la campagne, les seuls qu'il se permît. Là, il pratiquait toutes sortes de mortifications corporelles; il jeûnait et veillait souvent; il priait beaucoup à genoux. Écoutons-le lui-même. « Je vis au milieu des rochers et des bêtes » sauvages. Je ne vois jamais de feu, et je ne me sers » point de chaussure. Une simple tunique fait tout » mon vêtement (37). Je couche sur la paille, et je » n'ai qu'un sac pour couverture. Mon plancher est » toujours arrosé des larmes que je répands (38). »

Sur la fin de sa vie, il se mit à composer des poëmes sur des sujets de piété, afin de contribuer à l'édification de ceux des fidèles qui aimaient la musique et la poésie. D'ailleurs, les apollinaristes avaient fait des poëmes pour répandre leurs erreurs, et le plus sûr moyen de les décréditer était de leur en opposer d'autres qui fussent orthodoxes, et dont la lecture pût instruire et édifier, en même temps qu'elle amuserait l'esprit.

Dans ses poëmes, saint Grégoire raconte l'histoire de sa vie et de ses souffrances; il y publie ses tentations, ses faiblesses, ses fautes, et entre à cet égard dans un bien plus grand détail que lorsqu'il est question des choses qui pourraient lui faire honneur. Il s'y plaint, malgré sa vieillesse et ses austérités, d'éprouver toujours les révoltes d'une chair corrompue; mais il reconnaît en même temps que la grâce a conservé en lui le trésor précieux de la virginité. Ces tentations lui arrivaient par un effet de la miséricorde divine; elles le prémunissaient contre les piéges de l'orgueil, et l'entretenaient dans la vigilance, en l'avertissant sans cesse de la nécessité de combattre. Ses poésies sont encore remplies d'aspirations enflammées par lesquelles il sollicite le secours de Jésus-Christ. Il y déclare que nous sommes dans une dépendance absolue du Sauveur. Sans sa grâce, dit-il, nous ne sommes que des cadavres qui exhalent une odeur de péché; il nous est aussi impossible d'opérer le bien, qu'il l'est à un oiseau de voler sans ailes, et à un poisson de nager sans eau. C'est lui qui nous fait voir, agir et courir (39). Le Saint, non content de veiller et de prier, s'éloignait de tout ce qui pouvait avoir quelque rapport au péché, s'efforçant de réduire son corps en servitude par des mortifications continuelles (40).

Dans ses lettres, il donnait d'excellents avis, et ne prescrivait rien qu'il ne pratiquât lui-même. Nous en citerons un exemple. Un saint prêtre étant injustement persécuté en conséquence d'une calomnie, il lui écrivit trois lettres pour le consoler. Il lui parlait ainsi dans la troisième : « Que peut-il, après

(35) *Quò plures celebrent magni præconia Regis*, t. II p. 144.
(36) *Or.* 1, p. 1; *Or.* 9, p. 152, 153, 154, etc.
(37) *Carm.* 3 et 60.
(38) *Carm.* 147.
(39) *Carm.* 59.
(40) *Ep.* 196, p. 894.

» tout, nous arriver de mal? Nous n'avons qu'une » chose à craindre, c'est de nous mettre, par notre » faute, dans le cas de perdre Dieu et la vertu. Laissons aller les autres choses comme il plaira au » Seigneur : il est le maître de notre vie, et il sait » la raison de tout ce qui nous arrive; craignons » seulement d'agir d'une manière indigne de notre » piété. Nous avons nourri les pauvres, nous avons » servi nos frères, nous avons chanté des psaumes » à la louange de Dieu; s'il ne nous est plus permis » de continuer les mêmes exercices, employons-» nous à quelque autre chose. La grâce n'est pas » stérile; elle ouvre différentes voies, qui toutes » conduisent au ciel. Vivons dans la retraite, va-» quons à la contemplation, purifions nos âmes » par la lumière de Dieu : cela n'est peut-être pas » moins relevé que tout ce que nous pourrions » faire (41). »

Telles furent les occupations de saint Grégoire dans sa dernière retraite, jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva en 389, ou, selon d'autres, en 391. Tillemont ne lui donne que soixante ou soixante-un ans; mais il est certain qu'il était beaucoup plus âgé. En 950, l'empereur Constantin Porphyrogenète fit transporter ses reliques de Nazianze à Constantinople, et ordonna qu'on les déposât dans l'église

(41) Voici la liste des ouvrages de saint Grégoire de Nazianze. 1° Des *Discours*, au nombre de cinquante. Les quatre derniers paraissent n'être point de ce Père. Les deux qui sont adressés à Clédonius, et dans lesquels les erreurs des apollinaristes sont réfutées, étaient originairement des lettres. Quelques-uns de ces discours traitent des mystères de la foi et de divers points de la morale chrétienne; d'autres ont pour objet de défendre la doctrine de l'Église contre les attaques des hérétiques; d'autres sont des panégyriques qu'il prononça en l'honneur de plusieurs martyrs le jour de leur fête.

2° 237 *Lettres*, dont la plupart sont très-intéressantes.

3° Des *Poèmes*, qui sont au nombre de 158 dans l'édition de l'abbé de Billy. Jacques Tollius en a donné vingt autres intitulés *Carmina Cycnea*, soit à cause de la douceur de leur style, soit parce que le Saint les composa dans sa vieillesse. Ce savant les fit imprimer à Utrecht en 1696, dans ses *Insignia itinerarii Italici*, in-4°. L'infatigable Muratori, bibliothécaire du duc de Modène, publia à Padoue, en 1709, in-4°, 227 épigrammes de saint Grégoire, que l'abbé de Billy n'avait pas connues.

Dans la cent vingt-unième et la cent vingt-deuxième de ces épigrammes, le saint docteur reconnaît qu'il fut redevable de sa naissance aux prières de sa mère, et qu'étant tombé dangereusement malade, il recouvra la santé *par la sainte Table*, c'est-à-dire par le sacrifice de l'autel.

Il enseigne et pratique en plusieurs endroits de ses ouvrages l'invocation des Saints. Il rapporte, *or.* 18, p. 229, 280, que sainte Justine demanda, par l'intercession de la Mère de Dieu, d'être délivrée du danger auquel sa pureté était exposée. Selon lui, les âmes des Saints connaissent dans le sein de la gloire ce qui nous concerne, *ep.* 201, p. 898. Il dit, en parlant de saint Athanase, *or.* 24, p. 435, « qu'il voit nos be-» soins du haut du ciel, qu'il tend les bras à ceux qui combat-» tent encore pour la vertu, et qu'il s'intéresse d'autant plus » en leur faveur, qu'il est affranchi des liens du corps. » Il conjure saint Basile, *or.* 20, p. 372, 373, d'intercéder dans le ciel pour ceux qu'il avait gouvernés et aimés sur la terre. Ailleurs, *or.* 18, p. 286, il prie saint Cyprien de l'assister. Il reproche à Julien son aversion pour les martyrs dont on célébrait les fêtes, et le refus qu'il faisait d'honorer leurs corps, qui chassaient les démons et guérissaient les malades. On voit que de son temps, il s'opérait plusieurs miracles par la vertu des cendres de saint Cyprien. Ceux, dit-il, *or.* 18, p. 285, que l'ont éprouvé, l'attestent hautement. De là, ce zèle avec lequel il s'éleva contre les païens, qui, sous Julien l'Apostat, brûlaient les tombeaux des martyrs et jetaient leurs reliques au vent, afin de les priver de l'honneur qu'on leur rendait, *or.* 4, p. 126. Julien lui-même, *Misopog.* p. 54, reproche aux chrétiens de n'avoir employé durant la persécution de sept mois qu'ils souffrirent à Antioche, d'autres moyens pour se défendre que la dévotion de vieilles femmes qu'ils envoyaient prier assidûment devant les tombeaux des martyrs. *Odiosam istam severitatem septimum jam mensem perpessi, vota quidem et preces, quò tantis malis eriperemur, ad vetulas dimisimus quæ circum sepulcra mortuorum assiduè versantur.* Tous les passages de saint Grégoire que nous venons de rapporter ont fait dire au ministre Daillé, *de cultu Reliq.* p. 51, que ce saint docteur avait beaucoup contribué par ses paroles et ses exemples à accréditer et à étendre le culte des Saints.

Si le style de saint Grégoire de Nazianze a moins de douceur et de facilité que celui de saint Basile, il est certainement plus fleuri et plus majestueux. Ce Père conçoit toujours les choses noblement, et il les exprime avec une délicatesse et une élégance inimitables. On remarque dans ses écrits une vivacité, une chaleur et un *pathos* qu'on ne pourrait faire passer dans une autre langue; aussi Érasme n'osa-t-il en entreprendre la traduction, comme il le dit lui-même dans une de ces lettres, *l.* 26, *ep.* 33.

Selon quelques auteurs, saint Grégoire est le plus grand des orateurs tant sacrés que profanes. Saint Basile partage cette gloire avec lui, au jugement de Dupin et de plusieurs autres savants. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est de présenter à ses lecteurs trop de beautés, et de faire peut-être un usage excessif des fleurs et des figures.

Ses vers sont vraiment homériques, pleins de douceur et de facilité; on y trouve aussi une sublimité qui leur assure la préférence sur toutes les productions du même genre qui sont sorties de la plume des écrivains ecclésiastiques. Ils mériteraient bien d'être lus dans les écoles publiques.

La meilleure traduction latine que nous ayons des œuvres de saint Grégoire de Nazianze, est celle de l'abbé de Billy, qui fut imprimée à Paris en 1609 et en 1630, 2 vol. in-fol. Il y a peu de copies qui, à tout égard, représentent aussi bien leur original. Cette traduction a été adoptée, à quelques corrections près, par D. Maran et ses doctes associés, qui ont préparé une édition très-complète des œuvres du saint docteur. Le premier volume a paru en 1778 à Paris, en grec et en latin; il contient les discours du Saint. Il y a à la tête du volume une vie de saint Grégoire, que les Bénédictins ont composée principalement d'après ses ouvrages (*).

(*) Le second volume de cette édition a été publié à Paris, en 1842, par les soins de M. l'abbé Caillau.

des apôtres. Elles furent apportées à Rome du temps des croisades, et elles sont encore sous un autel de l'église du Vatican. Les Latins honorent saint Grégoire de Nazianze le 9 mai.

Ce grand Saint ne voyait qu'avec indifférence tous les avantages temporels, parce qu'il était uniquement occupé des biens invisibles. « Ne regardons » jamais, disait-il (42), l'adversité ou la prospérité » comme des choses réelles et de quelque importance. Élevons-nous jusqu'au ciel, et pensons » qu'il n'y a de mal que le péché, et de bien que la » vertu qui nous unit à Dieu. » Il veut que nous vivions dans le plus parfait détachement, pour que nous puissions nous consacrer au service du Seigneur sans aucun partage. « Offrons-nous à Dieu » sans restriction, afin que nous nous retrouvions » en lui tout entier (43). Les vraies, les solides richesses consistent à être dénué des biens terrestres pour l'amour de celui qui, par amour pour » nous, a bien voulu souffrir la pauvreté (44). » Nous devons faire ce sacrifice de nous-mêmes à cause de notre propre intérêt, mais surtout en vue de la bonté divine. Saint Grégoire ne peut considérer cette bonté, sans être ravi hors de lui-même. « Admirons, s'écrie-t-il (45), l'excès de la miséricorde » divine. Le Seigneur daigne accepter nos désirs, » et comme si c'était une chose d'un grand prix, » il souhaite que nous désirions et que nous l'aimions. On dirait que nous lui faisons une faveur » quand nous sollicitons ses bienfaits. Il nous donne » avec plus de joie, que nous n'en pouvons avoir à » recevoir ce qu'il nous donne. Ayons soin seulement de ne pas renfermer nos demandes dans » des bornes trop étroites; ayons soin encore de ne » pas demander à notre Dieu des choses frivoles, » qu'il serait indigne de sa magnificence de nous » accorder. »

---

(42) *Ep.* 189.
(43) *Or.* 40.
(44) *Ibid.*
(45) *Ibid.*
(*) On pourrait croire qu'il était Grec d'origine, comme le prouve son nom; mais qu'il faisait son séjour ordinaire en Italie et à Rome. Il est mis par les Grecs au rang des apôtres et des soixante-douze disciples. Ils ajoutent qu'il fut fait évêque de Philippes en Macédoine, ou de Philippopolis en Thrace, et ils font sa fête le 8 mars aussi bien que le 5 octobre. Les Latins marquent sa fête au 9 mai. On pense avec plus de vraisemblance, qu'Hermas, auteur du livre du *Pasteur*, était un simple laïque qui était marié et avait encore sa femme et ses enfants lorsqu'il écrivit l'ouvrage en question.

SAINT HERMAS, DISCIPLE DES APOTRES.

VERS L'AN 92.

Ce Saint était un Romain d'une famille distinguée (*). C'est lui que saint Paul salue dans son épître aux fidèles de Rome. Origène le regarde comme l'auteur du livre intitulé *le Pasteur*, en quoi il a été suivi par quelques écrivains modernes; mais il paraît plus vraisemblable que ce livre fut composé par un autre Hermas, qui vivait plus tard (1). Quoiqu'il en soit, il est divisé en trois parties : la première contient des *révélations;* la seconde des *préceptes;* la troisième des *similitudes;* où l'on trouve des révélations, à peu près de même nature que dans la première partie. Hermas a intitulé son livre *le Pasteur*, parce qu'il écrivait ce que lui enseignait un ange revêtu de la forme extérieure d'un berger. Il y dit que chaque homme a un ange pour le garder et un démon pour le tenter; il y recommande la prière, l'aumône et les autres bonnes œuvres; il y parle avec éloge de l'état de continence; il y enseigne que la pénitence, suivie de fréquentes rechutes, est communément infructueuse.

---

† LE B. FORT GABRIELLI,

ERMITE, ET ENSUITE RELIGIEUX DE FONT AVELLANE.

L'AN 1040.

L'époque de la naissance du B. Fort (2) n'est pas connue; on sait seulement qu'il vit le jour à Gubio, dans le duché d'Urbin, et qu'il était de l'illustre famille Gabrielli. Élevé par des parents pieux et formé de bonne heure par leurs soins aux pratiques de la religion, il s'accoutuma, dès sa première jeunesse, à la mortification, à la méditation des choses célestes, et conçut bientôt un grand attrait pour la vie solitaire. Afin de le satisfaire, il quitta sa ville natale et sa famille pour se retirer dans un ermi-

(1) Tillemont, Ceillier, etc., prétendent prouver par ce qui est contenu dans ce livre, qu'il fut composé avant la persécution de Domitien, qui s'éleva en 95; mais Duguet, *diss.* 1, et d'autres savants pensent qu'il ne fut écrit que vers l'an 142, et que l'auteur avait en vue les montanistes et leurs faux prophètes. Il est cité par Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien, Eusèbe, saint Jérôme, etc. Wake en a donné une traduction anglaise, ainsi que des épîtres de saint Clément, de saint Barnabé, de saint Ignace et de saint Polycarpe, laquelle parut à Londres en 1693. Elle fut réimprimée dans la même ville en 1710. Le *Pasteur* d'Hermas a été aussi traduit en français par Le Gras, de l'Oratoire, Paris, 1717.
(2) *Fortis.*

tage situé sur une haute montagne, aux confins de l'Ombrie et de la Marche d'Ancône, et près de l'ancienne voie Flaminienne. Ce lieu était habité par des ermites, qui y vivaient dans une grande piété; Fort choisit pour sa demeure une caverne qui était tout-à-fait isolée. Là il s'appliqua sans relâche à dompter sa chair par des austérités, et à fixer son esprit en Dieu par des prières continuelles, bravant avec un égal courage les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été. Quelques herbes crues étaient toute sa nourriture; il ne buvait que de l'eau et couchait sur la terre nue; un habit grossier couvrait son corps pénitent. Pressé par le désir de vivre sous le saint joug de l'obéissance et informé de la sainteté du B. Lodolphe, fondateur de la congrégation de Font Avellane, il se présenta à ce monastère, et reçut en l'année 1030 l'habit monastique, des mains de Gui d'Arrezzo, qui en était alors le prieur. Il vécut et mourut dans une grande réputation de sainteté, au milieu de ces fervents religieux auxquels s'était joint le B. Lodolphe, qui avait quitté le siége épiscopal de Gubio, pour revenir parmi ses frères. Le B. Fort rendit son âme à Dieu le 9 mai 1040. Ses parents, qui avaient pour lui une grande vénération, transportèrent, du consentement de la communauté, son corps dans la cathédrale de Gubio, où il fut placé dans une chapelle au bas de l'église; depuis il a été transféré dans une autre chapelle au milieu de la même église, et il y est honoré de temps immémorial par les habitants de cette ville, qui attribuèrent à son intercession plusieurs faveurs qu'ils ont reçues du ciel. Le pape Benoît XIV, informé de ce culte qu'on rendait au serviteur de Dieu, l'approuva le 17 mars 1756.

Voyez les Bollandistes, *tom. II maii p.* 464.

---

† LE B. NICOLAS ALBERGATI,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE BOLOGNE, EN ITALIE.

L'AN 1443.

Nicolas descendait de la famille des Albergati, l'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de Bologne, où il naquit en 1375. A peine sut-il parler, que ses parents l'appliquèrent à l'étude des lettres, dans laquelle il semble n'avoir pas eu d'autre maître que son père, qui le fit bientôt passer à celle du droit civil, pour le mettre en état d'entrer de bonne heure dans les charges. Il n'avait pas encore achevé la moitié de son cours de droit, lorsqu'il traversa les desseins que ses parents avaient sur lui, en manifestant son penchant pour l'état ecclésiastique. Lorsqu'on parlait de lui conférer les honneurs du baccalauréat dans l'université, et que toute la ville retentissait déjà des éloges que chacun faisait de son esprit, de ses mœurs et de sa capacité, il renonça au siècle et alla se renfermer dans la Chartreuse, qui était proche de la ville, pour s'y consacrer entièrement au service de Dieu. Il avait à peine vingt ans lorsqu'il prit l'habit. Il se montra le plus humble, le plus soumis, le plus fervent, le plus mortifié, le plus exact de sa communauté dans toutes les observations de la discipline régulière, et il donna tant de preuves de sa vertu, de sa sagesse et de son habileté, que ses supérieurs le firent passer par toutes les charges de la maison. Il fut prieur des Chartreux de Florence, de Rome, de Mantoue, et ensuite de ceux de Bologne, et il laissa partout une haute idée de son mérite.

Comme il exerçait cette charge dans cette dernière ville, l'évêque Jean vint à mourir au commencement de l'année 1417, et Nicolas fut nommé d'une voix commune par les magistrats, les anciens et le peuple, pour remplir sa place. Cette élection lui causa un sensible déplaisir, parce qu'il aurait voulu, dans la retraite, parcourir la carrière des vertus chrétiennes. La frayeur qu'il avait des dangers auxquels l'épiscopat se trouve exposé, et l'opinion qu'il avait de sa propre faiblesse, augmentèrent encore beaucoup sa résistance. Il mit tout en œuvre, raisons, prières, larmes, pour éloigner le fardeau de ses épaules; mais il ne put faire changer la disposition des esprits à son égard. Quoique toutes les forces de la ville fussent contre lui, sa résistance ne laissa pas de durer plusieurs mois, et pour la vaincre, on fut obligé de recourir aux supérieurs des Chartreux, auxquels on savait qu'il ne pourrait désobéir. On envoya en Dauphiné des députés au général des Chartreux, qui assembla son chapitre, et par une délibération de tous ceux qui le composèrent, il condamna Nicolas à acquiescer à ce qu'on souhaitait de lui.

Le serviteur de Dieu employa encore plusieurs moyens pour se soustraire à la dignité épiscopale; mais il finit par se laisser sacrer, ce qui arriva le 4 juillet 1417. Il commença à s'acquitter de tous les devoirs attachés à l'épiscopat, sans rien relâcher des austérités qu'il avait coutume de pratiquer comme chartreux. Il conserva toujours la même humilité, le même esprit de mortification et de pauvreté, le même zèle pour tous les exercices de la piété, la même application à la prière. Il ne quittait point le cilice, son jeûne était continuel, il n'usait jamais de viande et couchait sur la dure. Comme

il n'avait qu'un fort petit nombre de domestiques et que sa table était des plus frugales, il trouvait de grandes ressources pour assister les pauvres et les affligés. Il possédait une sagacité remarquable pour apprécier chacun selon son mérite. C'est pourquoi on ne voyait autour de lui que des hommes distingués par leur vertu, leur savoir et leur esprit. Sous ses yeux se forma plus d'une plante pour la vigne du Seigneur; nous nommerons particulièrement les deux célèbres papes Nicolas V et Pie II (1).

Il n'y avait que quatre mois que Nicolas était évêque, lorsque le concile de Constance fit cesser le fameux schisme, en élevant, le 11 novembre 1417, Martin V sur le trône pontifical. Après la clôture de cette assemblée, qui ne fut terminée que le 22 avril de l'année suivante, le nouveau pape reprit la route de l'Italie. L'évêque de Bologne alla au-devant de lui jusqu'à Mantoue, et en fut reçu avec tous les témoignages imaginables d'estime et d'affection, et confirmé dans son élection. Pendant les différends qui régnèrent par la suite entre le pape et les habitants de Bologne, Nicolas fit preuve du plus grand zèle pour le rétablissement de la paix, et lorsqu'il l'eut obtenue, il travailla fortement au rétablissement de la discipline, que les malheurs des temps avaient ruinée. Il réprima la licence des juifs, qui tenaient leurs boutiques ouvertes les dimanches et les jours de fête, et fit fermer les boucheries pendant le carême et les autres jours d'abstinence. Il prohiba les jeux de hasard, auxquels tout son diocèse était adonné jusqu'à la fureur, et retrancha encore divers autres abus.

Tandis qu'il travaillait sans relâche au rétablissement de la religion dans son diocèse, le pape l'envoya en qualité de nonce en France, pour négocier entre les Anglais et les Français une paix généralement désirée. Mais les deux rois de France et d'Angleterre, Charles VI et Henri V, étant morts durant la négociation, et les esprits s'aigrissant de plus en plus les uns contre les autres, il fut obligé de retourner en Italie sans avoir rien fait. Peu de temps après (en 1426), le pape le rappela à Rome, le créa cardinal du titre de Sainte-Croix de Jérusalem, et lui confia une nouvelle ambassade à Venise et à Milan, pour ménager un accommodement entre ces deux états qui étaient en guerre. Sa mission fut couronnée de succès, et en 1428 il fit conclure une paix à Ferrare. Il n'eut pas le même bonheur dans son propre diocèse, où il y avait encore quelques rebelles refusant au pape la soumission qu'ils lui devaient. Ils surent même se faire des partisans, et ils auraient maltraité leur évêque, s'il ne se fut sauvé chez les Chartreux, d'où il se rendit le lendemain de grand matin à Modène. Les rebelles, le voyant échappé à leur fureur, eurent la hardiesse de faire élire un autre évêque en sa place.

Le pape envoya aussitôt le cardinal d'Ostie à Bologne, et retint près de lui Albergati pendant près de deux ans. Cependant les troubles ne discontinuaient pas en France, et le pape désirait de tout son cœur de les calmer. Il y envoya donc de nouveau l'habile cardinal. Mais durant son voyage, Martin V mourut le 20 février 1431, après avoir nommé le cardinal Julien Cesarini pour présider au concile de Bâle. Nicolas crut que cette mort devait mettre fin à sa mission; mais le nouveau pape Eugène IV, qui fut élu au mois de mars suivant, l'obligea d'aller en France.

Ce second voyage n'ayant pas eu plus de succès que le premier, il voulut retourner en Italie, lorsqu'il reçut ordre du pape de se rendre au concile de Bâle (2). Bientôt après il partit pour son diocèse et y reprit ses fonctions pastorales, qu'il exerça avec autant de tranquillité et d'édification pour son peuple, que s'il n'y avait point eu de trouble dans sa ville. Cependant le Saint-Siége lui manda de nouveau de se rendre, en qualité de légat apostolique, à Bâle, où il donna des preuves éclatantes de sa vertu et de ses autres excellentes qualités, dont ses ennemis mêmes ne purent s'empêcher de rendre hautement témoignage. En 1434, le concile l'envoya en ambassade avec le cardinal Cervantes, auprès du pape Eugène et de plusieurs princes d'Italie. Après cela, il fut chargé l'année suivante d'une nouvelle mission en France et aux Pays-Bas, pour faciliter les moyens de la paix, qui se traitaient tant à Nevers qu'à Arras entre Charles VII et Philippe, duc de Bourgogne : ce voyage eut le plus heureux succès.

Peu de temps après, la ville de Bologne se remit entièrement sous l'obéissance du pape. Eugène y vint accompagné de divers cardinaux, entr'autres d'Albergati, évêque du lieu; il y indiqua le concile général pour l'année 1437. D'autres considérations l'obligèrent de transporter ensuite ce concile à Ferrare, où il envoya le cardinal Albergati pour prési-

(1) Albergati était fort laborieux, et employait ses heures de loisir à composer des sermons ou à dicter des lettres. Il rétablit et embellit extrêmement son église, et son palais épiscopal qu'il orna d'une bibliothèque.

(2) Les services rendus à l'Église par le cardinal Albergati lui ont mérité l'animadversion de la part de Jacques Lenfant, écrivain dominé par l'esprit de secte. Il en parle souvent d'une manière défavorable dans son *Hist. de la guerre des hussites et du concile de Bâle.*

der en son nom. La première session fut employée à reconnaître pour légitime et canonique la translation du concile; tout ce qui avait été fait à Bâle depuis cette translation fut déclaré nul. Pendant qu'on attendait à Ferrare l'empereur Jean Paléologue et le patriarche de Constantinople Joseph, pour traiter l'union des Grecs et des Latins, le pape Eugène prit ce temps pour envoyer son légat Albergati en Allemagne, afin de ramener à l'union les princes et les évêques qui adhéraient encore au concile de Bâle, dégénéré en assemblée schismatique et turbulente. Après avoir rétabli dans ce pays l'autorité du pape, il revint à Florence, où Eugène avait encore transféré le concile à cause de la contagion qui était survenue à Ferrare. Il se trouva aux séances de cette assemblée avec une assiduité et une modestie qui fut d'un grand exemple (3). Le pape le fit alors son grand pénitencier, et peu de temps après son grand trésorier en la place du cardinal Ursin. Cette charge l'attacha de telle sorte à la cour de Rome, qu'elle ne lui laissa plus la liberté de retourner à son église. Cette séparation lui fut d'autant plus sensible, que son église se trouvait alors replongée dans ses premiers maux par une nouvelle rebellion de la ville de Bologne contre le pape Eugène.

Il tâcha de remédier à son absence par le ministère de ses vicaires ou prêtres *mansionaires*, qu'il instruisait de tout ce qu'ils avaient à faire dans le gouvernement de son diocèse. Il gémissait sans cesse devant Dieu de se voir dans des engagements contraires à ses inclinations et au premier choix qu'il avait fait d'un genre de vie tranquille et retiré. L'on peut néanmoins assurer qu'au silence et à la retraite près, il ne cessa jamais d'être chartreux : il en garda la règle inviolablement dans le reste, vivant dans l'humilité, la pauvreté et la mortification continuelle.

Le pape Eugène quittant la ville de Florence pour retourner à Rome, le ramena avec lui, ne pouvant se passer aisément de sa compagnie et de son assistance. Durant le séjour qu'il fit à Sienne, Albergati tomba malade de la douleur de la pierre que ses études, ses austérités et les fatigues de ses fréquents voyages lui avait attirée; après avoir donné l'exemple d'une patience surprenante dans la violence et la longueur du mal, il mourut le 9 mai de l'an 1443. La pierre qu'on lui tira lorsqu'on fit l'ouverture du corps était de la grosseur d'un œuf d'oie, et pesait près de deux livres; ce qui fit juger aux médecins qu'il avait souffert pendant plusieurs années sans se plaindre. Le pape Eugène fit enchâsser la pierre et voulut la garder par un effet de la vénération extraordinaire qu'il avait pour la mémoire d'Albergati. Il assista aussi avec toute sa suite aux funérailles qu'on lui fit dans la cathédrale, et ensuite dans la petite église des Augustins de Sienne, où il fut enterré. La nouvelle de sa mort apportée à Bologne causa une affliction générale par toute la ville et le diocèse. Son corps fut depuis porté de Sienne à la Chartreuse de Florence, où il avait souhaité d'être enterré.

Le Saint-Siége permit l'établissement public de son culte non-seulement dans toutes les maisons des Chartreux, mais dans plusieurs églises même du Bolonais. Dans le *Pontifical* de Bologne, que le cardinal Paleotti publia dans le seizième siècle, et qui est intitulé *Archiepiscopale Bononiense*, il est mis entre les bienheureux titulaires de cette église. Et le pape Benoît XIV publia le 6 octobre 1744 un décret pour approuver le culte rendu de temps immémorial au bienheureux Albergati.

La vie du bienheureux Nicolas Albergati a été écrite par Jacques Zeno, savant et noble Vénitien, d'abord évêque de Feltri et Belluno, et ensuite transféré à l'église de Padoue en 1460; il avait connu Albergati sur la fin de sa vie, et il rédigea son histoire sur les témoignages du pape Nicolas V qui avait été son secrétaire, d'Æneas Sylvius ou Pie II qui avait été le compagnon de ses légations, et sur les mémoires des autres témoins de ses actions. Elle a été publiée dans les *Acta SS.* t. II *Maii*, p. 467—476, avec les notes du père Henschenius; il y a joint (p. 477—490) celle que Charles Sigonius en composa de nouveau dans le seizième siècle, et qui renferme diverses particularités que Zeno avait omises. On peut voir encore ce que le fameux Pogge, qui fit son oraison funèbre, en a écrit, et tout ce qu'a recueilli avec ces trois auteurs le chartreux George Garnefelt en un volume in-4°, imprimé à Cologne en 1618. Voyez aussi Ughelli, *Italia sacra*, t. II, p. 31—33, *edit. an.* 1717; Baillet, sous le 9 mai; et *Benedicti XIV Bullarium*, t. II p. 429 — 440, *edit. Mechlin. an.* 1826; in-8°. Constantin Ruggeri publia en 1744, par ordre de ce pape, la vie du B. Albergati, par Zeno, avec plusieurs pièces intéressantes y relatives.

---

† LE B. HANS ou JEAN WAGNER,

ERMITE EN SUISSE.

L'AN 1516.

En 1461 l'abbaye de Saint-Laurent à Ittingen, dans la Thurgovie, non loin de Schaffouse, fut cédé

(3) Dans les leçons propres pour sa fête, qui se trouvent dans le bullaire de Benoît XIV (t. II, p. 459, *edit. Mechlin. an.* 1826), il est dit : « Ad Germaniæ quoque principes in » Norimbergensi conventu Pontificium legatum egit, deinde » Basileensi, tum Ferrariensi interfuit concilio, ubi Apostolicæ Sedis dignitatem, majestatemque adversus schismaticos egregie tutatus est. »

par les Augustins aux Chartreux, du consentement du Saint-Siége, de l'évêque de Constance et des sept cantons souverains de la confédération. Peu de temps après ce changement, un jeune homme, nommé Jean Wagner, de Riedlingen en Souabe, se présenta chez les Chartreux pour y être reçu. Pendant son noviciat on remarqua en lui une piété si élevée et un esprit de pénitence si fervent, que les religieux lui accordèrent sa demande avec joie et avec la plus grande confiance. Vers l'an 1476, il prononça les vœux de frère lai, et garda le nom de *frère Jean (Bruder Hans)*.

Il s'était tellement habitué, en peu de temps, aux exercices de pénitence usités au couvent, et il les pratiquait avec tant de facilité, qu'il soupirait après une mortification plus sévère, et qu'il nourrissait surtout un désir ardent de pouvoir consacrer plus de temps à la prière, à la méditation et aux pratiques de dévotion. Son esprit lui retraçait avec vivacité les vertus des premiers ermites, et il aurait voulu pouvoir sans délai suivre leurs traces et s'enterrer dans la solitude. Ce qui le confirma encore dans son désir, ce furent les distractions que devaient nécessairement causer aux frères lais les travaux de l'église que l'on avait commencé à bâtir. Son âme éprouva un violent combat, considérant d'un côté le prix attaché à l'obéissance, et d'un autre côté, croyant entendre sans cesse dans son cœur une voix qui lui disait : *Retire-toi du monde!* Il pria longtemps pour que Dieu voulût lui manifester sa volonté; mais ne pouvant parvenir à fixer sa résolution, il lui vint l'idée de présenter sa prière au Père commun de la chrétienté et de lui demander la permission de quitter son couvent et de se retirer dans la solitude. Cette pensée, il la regarda comme une inspiration du Ciel; il écrivit au Saint-Père, s'ouvrit à lui avec simplicité et confiance, et le vicaire de Jésus-Christ lui manifesta sa volonté par la lettre suivante :

« Nous pape Innocent VIII à notre bien-aimé fils » Jean Wagner, frère lai de l'ordre des Chartreux.

» Mon fils chéri, reçois avant tout notre salut et » notre bénédiction apostolique! Tu Nous a fait savoir que, pour te rendre plus parfait et pour servir Dieu d'autant plus librement, tu es entré dans » l'abbaye d'Ittingen, de l'ordre des Chartreux, située dans le diocèse de Constance, et que tu y as » prononcé les vœux exigés des frères lais de cet » ordre; tu ajoutes que tu y as vécu sans reproche » pendant un certain temps. Mais comme tu ne » prévois plus pouvoir, dans cette abbaye, cultiver » la piété comme ci-devant, à cause des constructions et des réparations nombreuses qui s'y font, » et qui occupent principalement les frères lais, tu » as demandé, afin de pouvoir mieux servir le Très-Haut, de pouvoir te retirer dans une solitude, et » tu nous as humblement prié de t'accorder ta demande dans notre paternelle bienveillance. Nous » accédons avec plaisir à tes vœux et nous te permettons, en vertu de cette lettre, après que tu » en auras demandé la permission à tes supérieurs, » d'aller passer tout le reste de ta vie dans une solitude, que tu choisiras à ton gré, pour y servir le » Très-Haut, soit seul soit avec un compagnon, vêtu » d'un habit grossier de drap gris, conformément » aux trois vœux de ton ordre, sans manger de » viande et portant le cilice.

» Donné à Rome, le 6 mai 1489, la cinquième année de notre pontificat. »

Par suite de cette lettre apostolique, le frère Jean reçut de ses supérieurs la permission qu'il désirait, et la même année il quitta la Chartreuse, dans le dessein de chercher quelque solitude dans les montagnes. Après un long voyage, il arriva dans les environs du Mont-Pilate, cette haute et fameuse montagne de la Suisse. Cette contrée s'appelle aujourd'hui la *Forêt du bon Dieu (Herrgotts-wald)* et appartient à la paroisse de Kriens, à deux lieues de Lucerne. Il trouva sous des rochers élevés et très-saillants une caverne, entourée de sapins et de buissons sauvages. De l'autre côté, vers l'orient, le rocher descend par une pente escarpée et effrayante, jusques dans la rivière appelée Kienbach, qui roule avec fracas ses flots impétueux à travers la forêt. C'est là que s'établit le frère Jean et qu'il observa avec ferveur et dévotion la règle austère des Chartreux. Le peu qu'il lui fallait pour vivre, il le réclamait de la charité des paysans d'alentour et quelquefois aussi des bourgeois de Lucerne. Il ne buvait que de l'eau, son lit était un rocher et son oreiller une pierre ou un morceau de bois. Il ne sortait de sa caverne que lorsque sa paroisse (de Kriens) l'appelait au service divin, ou que l'on célébrait quelque grande fête dans les environs; ou bien, lorsqu'une extrême pauvreté l'y forçait. Vis-à-vis des hommes, il était d'une excessive modestie; il ne parlait que peu et ne voulait révéler à personne ni son origine, ni sa patrie, ni sa condition antérieure : quoiqu'il ne fût rien moins que sombre, cependant son visage et toute sa personne respiraient toujours la sérénité et la paix; c'est ce qui le rendait aimable à chacun.

La contrée qu'il habitait appartenait à l'ancienne famille de Weyl de Lucerne. Jacques de Weyl, qui exerçait alors la magistrature, et Anne Feer, sa pieuse épouse, ayant reconnu les vertus sublimes

de l'ermite, lui bâtirent une chapelle, qui fut consacrée au mois d'août 1504. Le frère Jean, ayant passé vingt-six ans dans la solitude, fut atteint, en 1516, pendant les fêtes de la Pentecôte, d'une maladie grave, dont il mourut le 19 mai de la même année, muni des sacrements de la Sainte-Église.

Ce ne fut qu'après sa mort qu'on trouva la lettre apostolique citée plus haut, qui donna tous les éclaircissements que l'on désirait sur sa vie antérieure. On enterra son corps dans la chapelle, d'après son propre vœu. Il y en eut plusieurs qui virent sortir de la tombe une lumière; ce qui fit naître le culte qu'on rendit au bienheureux ermite. En 1613 son tombeau fut ouvert, et lorsque le curé de Kriens, en présence de Louis de Weyl, découvrit le cercueil, tous les assistants furent agréablement surpris de la bonne odeur qui en sortit. En 1621 s'éleva à l'endroit où avait été la chapelle une belle église, sous l'invocation de la très-sainte Vierge. Les reliques du frère Jean furent placées dans un nouveau tombeau, sur lequel on voit son image avec cette épitaphe : « Ci-gisent les reliques du » B. frère Jean Wagner, de l'ordre des Chartreux, » ermite en ces lieux, qui a fidèlement servi Jésus-» Christ jusqu'à sa dernière heure. Il est entré dans » cette solitude en 1489. Il est mort le 9 mai 1516. »

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 501. — Voyez Murer et la *Legenden-Sammlung*, Lucerne 1813, t. I p. 643 sqq. C'est ce dernier ouvrage que nous avons principalement suivi.

---

10 MAI.

—

SAINT ANTONIN,

ARCHEVÊQUE DE FLORENCE.

Tiré de la bulle de sa canonisation; de sa vie, par Castiglione, chanoine de Florence et auteur contemporain, ainsi que des autres écrivains du même temps. Voyez le P. Papebroch. t. I *Maii*, p. 311; le P. Touron, *Hom. illust.* t. III, p. 319; l'histoire de la chapelle du Saint, qui est dans l'église des Dominicains de Saint-Marc à Florence, avec celle de la translation de son corps dans la même chapelle en 1589. Ces deux pièces ont été imprimées à Florence en 1728, in-fol. Voyez aussi la *S. Antonini Summa theologica, cum annotationibus et vitâ auctoris; per fratres Ballerinos, Petrum et Hieronymum, sacerdotes Veronenses*, Veronæ, 1740, 4 vol. in-fol.

L'AN 1459.

Saint Antonin (1) naquit à Florence en 1389. Il était fils unique de Nicolas Pierrozi et de Thomassine, l'un et l'autre d'une famille honnête. On remarqua en lui, dès son enfance, beaucoup de modestie, de candeur et de docilité. Il n'avait de goût que pour les exercices de piété; tous les amusements propres au premier âge lui étaient insupportables. Prier, s'entretenir avec les personnes vertueuses, lire de bons livres, et surtout les vies des Saints, c'était là son unique plaisir. On le trouvait sûrement à l'église, lorsque son devoir ne l'appelait point ailleurs. Dans les prières qu'il faisait, soit à l'église, soit dans sa chambre, il était à genoux ou prosterné, et cela avec une persévérance qui étonnait tout le monde.

Comme il avait autant de jugement et de pénétration que de mémoire, il fit de rapides progrès dans ses études; aussi était-il presqu'en état d'être maître dans un âge où les autres ne savent guères que les premiers éléments des sciences; mais le désir d'apprendre était encore bien moins vif en lui que l'ardeur avec laquelle il travaillait à se perfectionner dans la connaissance des voies du salut. Ce qu'il demandait surtout à Dieu, c'était la grâce de ne lui point déplaire, et d'accomplir en tout sa sainte volonté.

Il eut occasion d'entendre prêcher un pieux et savant dominicain qui faisait bâtir un couvent de son ordre à Fiésoli, à deux milles de Florence : c'était le père Dominici, qui fut depuis cardinal-archevêque de Raguse et légat du Saint-Siége en Hongrie. Il prenait un plaisir singulier à ses sermons, qui étaient remplis d'onction. Il eut plusieurs conférences avec lui, et le conjura de lui procurer l'avantage d'être reçu dans son ordre. Le Père, voyant qu'Antonin était trop jeune, et craignant d'ailleurs que la faiblesse de sa constitution ne lui permît pas de suivre une règle qui prescrivait une abstinence perpétuelle, des jeûnes fréquents, de longues veilles et beaucoup d'autres mortifications, lui conseilla d'attendre quelques années, et de s'appliquer à l'étude du droit canonique; il ajouta qu'on le recevrait lorsqu'il aurait appris par cœur le décret de Gratien.

Antonin ne fut point effrayé d'une tâche aussi désagréable et aussi difficile, que tout autre aurait prise pour un véritable refus; il se mit donc en devoir de la remplir. A l'étude, il joignit l'exercice de la prière et de la mortification, afin de faire l'essai de la vie qu'il voulait embrasser. Au bout d'un an, il revint se présenter au prieur de Fiésoli. Celui-ci fut fort étonné de l'intelligence avec laquelle il répondit aux diverses questions qu'on lui proposa sur tout le décret de Gratien; il n'hésita plus, et lui donna l'habit, quoiqu'il n'eût que 16 ans.

(1) Ou *le petit Antoine*. Il fut ainsi surnommé à cause de la petitesse de sa taille.

Le jeune novice se montra très-exact dans l'accomplissement de tous les points de la règle. Ses frères le regardaient comme un modèle d'humilité, d'obéissance, de mortification et de recueillement. Lorsqu'il eut été élevé au sacerdoce, il redoubla encore de ferveur dans tous ses exercices de piété. Jamais il ne montait à l'autel, qu'on ne lui vît les yeux baignés de larmes. En maladie comme en santé, il couchait toujours sur des planches. Il avait tellement soumis la chair à l'esprit, qu'il commandait en maître à ses sens.

On lui confia, dans un âge peu avancé, la conduite du grand couvent de la Minerve à Rome; il exerça ensuite successivement les fonctions de prieur à Naples, à Gaëte, à Cortone, à Sienne, à Fiésoli et à Florence. Il fit partout observer la règle avec une parfaite ponctualité, ajoutant toujours la force de l'exemple à celle des discours. Quelque multipliées que fussent ses occupations, il trouvait encore du temps pour annoncer la parole de Dieu. Il prêchait souvent, et avec un fruit merveilleux. On le consultait de tous côtés, même de Rome, principalement sur les questions embarrassantes du droit canonique. Il fut, selon le savant cardinal de Luca, l'un des plus distingués des auditeurs ou juges de la Rote (*); mais on ignore en quel temps il exerça cet office. Sa rare vertu le fit élire vicaire ou supérieur général d'une nombreuse congrégation de son ordre, qui avait embrassé une réforme très-austère. Il se trouvait le premier à tous les exercices, sans que le mauvais état de sa santé pût le déterminer à se permettre quelques adoucissements.

Il vint, par l'ordre du pape Eugène IV, au concile de Florence; il assista, en qualité de théologien, à toutes les sessions et à toutes les disputes que les Latins eurent avec les Grecs. Durant le séjour qu'il fit à Florence, on l'élut prieur du couvent de Saint-Marc qui était dans cette ville, et pour lequel le célèbre Cosme de Médicis, surnommé *le père de sa patrie*, faisait alors bâtir une magnifique église, qui fut consacrée par le pape Eugène IV. Lorsqu'il y eut établi une parfaite régularité, il entreprit la visite des couvents de son ordre qui étaient dans la Toscane et dans le royaume de Naples.

Pendant qu'Antonin était dans le cours de ses visites, le siége archiépiscopal de Florence vint à vaquer par la mort de Barthelemi Zarabella. On fut quelque temps sans donner de successeur à ce prélat, à cause des intrigues de plusieurs prétendants; mais Eugène IV n'eut pas plus tôt nommé Antonin, comme possédant toutes les qualités requises dans un bon évêque, que les Florentins, qui désiraient d'ailleurs un homme de leur ville, acquiescèrent unanimement à son choix. Le Saint, absent depuis deux ans, fut sensiblement affligé de la nouvelle de son élection. Il forma le dessein de prendre la fuite et d'aller se cacher dans l'île de Sardaigne; mais on l'empêcha de l'exécuter. Ayant été obligé de se rendre à Sienne, il écrivit de là au pape une lettre fort touchante. Il le conjurait de ne le pas charger d'un fardeau que ses épaules ne pourraient porter, alléguant qu'il approchait de la fin de sa carrière, et qu'il était d'ailleurs épuisé par les fatigues et les maladies. Il insistait encore beaucoup sur son indignité personnelle et sur son défaut de capacité. Voudriez-vous, disait-il, traiter en ennemi un homme à qui vous avez donné tant de marques de bonté? Le pape fut inflexible, et il lui ordonna de se retirer sans délai au couvent de Fiésoli. Il écrivit en même temps aux Florentins, pour leur mander qu'il leur avait envoyé un archevêque aux portes de leur ville.

Les personnes les plus qualifiées de Florence, ayant à leur tête Cosme de Médicis, allèrent à Fiésoli pour y faire leur compliment à Antonin; mais ils le trouvèrent entièrement opposé à leurs désirs. Ils ne purent, malgré les plus instantes prières, obtenir de lui qu'il fût leur pasteur. Le pape, informé de tout ce qui s'était passé, lui envoya un ordre d'obéir, et le menaça même de l'excommunier, s'il persistait à résister à la volonté de Dieu. Antonin se rendit après avoir versé beaucoup de larmes; il se laissa sacrer, et prit possession de son archevêché au mois de mars de l'année 1446.

La régularité qui régnait dans sa maison et dans toute sa conduite retraçait les temps apostoliques. Sa table, ses habits et ses ameublements montraient l'estime qu'il faisait de la pauvreté, de la modestie, de la simplicité. Il disait ordinairement qu'un successeur des apôtres ne devait avoir d'autres richesses que la vertu. Il pratiquait les observances de sa règle autant que son état pouvait le lui permettre. Sa maison n'était composée que de six personnes, auxquelles il donnait des gages assez considérables pour leur ôter la tentation de rien désirer au-delà, et par conséquent pour couper racine à toutes sortes d'injustices. Il nomma d'abord deux grands-vicaires; mais il se réduisit depuis à un seul, afin qu'il y eût moins de variations dans le gouvernement; et comme il était persuadé qu'un évêque est obligé de travailler par lui-même, il expédiait presque toutes les affaires, après avoir cependant pris l'avis de son conseil. Il se déchargea du soin de son

(*) Un des plus augustes tribunaux de Rome, qui décide en matières ecclésiastiques pour toute la chrétienté.

temporel sur une personne de probité et entendue, pour ne s'occuper que du spirituel. Chaque jour il donnait audience à ceux qui se présentaient, et il se montrait en toute occasion le protecteur et le père des pauvres. Sa bourse et ses greniers étaient moins à lui qu'aux indigents; et lorsqu'ils étaient épuisés, il donnait une partie de ses meubles et de ses habits. On ne le vit jamais posséder rien de précieux. Il n'avait ni chiens, ni chevaux. Une mule suffisait aux nécessités de sa maison, encore la vendait-on quelquefois pour assister les pauvres. Des personnes riches demandaient alors à l'acheter, pour avoir occasion de la rendre au Saint en forme de présent.

Ce fut par une suite de cette même charité que le saint archevêque fonda le collége de Saint-Martin. Il fut destiné à fournir du soulagement à ceux qui se trouvaient dans le besoin, et qui n'osaient faire connaître leur misère. Il suffit aujourd'hui à l'entretien de plus de six cents familles. A tant de vertus, Antonin joignait une patience admirable. Il supportait non-seulement les importunités et l'insolence des pauvres, mais même les mauvais traitements de ses ennemis; aussi cette patience opéra-t-elle souvent les plus heureux effets. On imputait divers crimes à un nommé Ciardi. L'archevêque le cita à comparaître devant lui, pour répondre aux accusations dont on le chargeait. Ce malheureux forma le noir projet d'ôter la vie à son pasteur; il lui porta même un coup de poignard. Le Saint, par une protection de Dieu, ne fut point blessé. Loin de chercher à se venger de son assassin, il lui pardonna généreusement, et pria pour sa conversion. Le coupable reconnut l'énormité de son crime; il en fit pénitence et entra dans l'ordre de Saint-François.

Antonin savait montrer de la fermeté lorsque la gloire de Dieu y était intéressée. Il supprima les jeux de hasard, et réforma plusieurs autres abus qui s'étaient glissés dans tous les ordres. Il prêchait tous les dimanches et tous les jours de fête. Chaque année, il faisait la visite de son diocèse, et toujours à pied.

Il jouissait d'une grande réputation de sagesse et d'intégrité; aussi venait-on le consulter de toutes parts. Les personnes les plus qualifiées s'adressaient à lui avec confiance, et respectaient ses décisions comme des oracles. Ce fut ce qui lui fit donner le surnom d'*Antonin le Conseiller*.

Malgré la multiplicité des affaires dont il était accablé, il n'en était pas moins recueilli devant Dieu. Outre l'office de l'église, il disait chaque jour celui de la Vierge et les sept psaumes.

Il récitait l'office des morts deux fois la semaine, et tout le psautier les jours de fête. Au milieu des plus fortes occupations, il ne perdait rien de la sérénité de son âme. François Castillo, son secrétaire, lui ayant dit une fois que les évêques seraient bien à plaindre s'ils devaient être, comme lui, perpétuellement accablés d'affaires, il fit une réponse qu'il faudrait, selon l'auteur de sa vie, écrire en caractères d'or. « Toutes les affaires, dit-il, ne nous empêcheront point de jouir de la paix intérieure, si » nous nous réservons dans nos cœurs une retraite » où nous puissions être avec nous-mêmes, et où » les embarras du monde n'aient jamais la liberté » d'entrer. »

Le pape Eugène IV, étant tombé malade, fit venir le Saint à Rome. Il voulut se confesser à lui, et recevoir de ses mains les sacrements de l'extrême-onction et de l'eucharistie, après quoi il expira dans ses bras le 23 février 1447. Il eut pour successeur Nicolas V. Antonin lui demanda sa bénédiction, et quitta la ville de Rome où sa présence n'était plus nécessaire.

Durant le cours de l'année suivante, il eut la douleur de voir son diocèse ravagé par la peste. Il donna l'exemple du zèle à son clergé, tant séculier que régulier; il reçut surtout de grands secours de l'ordre des Dominicains. Il périt un très-grand nombre de ces religieux; en sorte qu'il fallut en faire venir de la province de Lombardie pour repeupler les couvents de Saint-Marc de Florence et de Fiésoli, qui étaient presque entièrement déserts. La peste, comme il arrive ordinairement, fut suivie de la famine. Le saint archevêque chercha tous les moyens possibles de fournir aux besoins des malheureux. Ses discours et ses exemples ouvrirent la bourse de plusieurs personnes riches; il obtint aussi de Rome des secours abondants. Le pape accorda tout ce qui lui fut demandé. Il avait en effet une vénération singulière pour Antonin, et cette occasion ne fut pas la seule où il lui en donna des marques. Il avait conçu de lui une si haute idée, qu'il ordonna que l'on n'appellerait plus à Rome des sentences qu'il aurait rendues.

Lorsque les fléaux publics eurent cessé, Antonin n'en continua pas moins ses libéralités envers les pauvres. Il apprit par hasard que deux mendiants aveugles avaient amassé, l'un deux cents, et l'autre trois cents ducats; il leur enleva cet argent pour assister ceux qui étaient réellement dans le besoin, se chargeant toutefois de les nourrir et de les entretenir tout le reste de leur vie.

Son humilité empêchait que l'on ne connût la plupart de ses bonnes œuvres. Par une suite de cette humilité, il se dérobait à lui-même la con-

naissance de ses vertus. Il ne voyait qu'imperfection dans tout ce que les autres admiraient en lui; aussi n'entendait-il qu'avec confusion les éloges que l'on donnait à son rare mérite. Il forma plusieurs imitateurs de ses éminentes vertus.

De ce nombre fut un artisan qui, dans l'obscurité de sa condition, menait une vie très-pénitente, et ne soupirait qu'après les biens du ciel. Il passait dans les églises les dimanches et les jours de fête. Tout ce qu'il gagnait par son travail était distribué aux indigents, à l'exception de ce qui lui était absolument nécessaire pour sa subsistance. Il se chargea du soin d'entretenir un pauvre qui était lépreux; il le servait avec cordialité, et le pansait de ses propres mains. Il souffrait avec joie les murmures et les reproches continuels de ce misérable. Les choses en virent au point que le lépreux fit des plaintes à l'archevêque contre son bienfaiteur. Le prélat, après avoir examiné l'affaire, découvrit dans l'artisan un rare trésor de sainteté; il punit en même temps l'insolence du lépreux.

La ville de Florence ressentit de fréquents tremblements de terre durant le cours de l'année 1453 et des deux suivantes; il y eut même un quartier où tout fut bouleversé. Le Saint procura des vivres et des logements aux plus nécessiteux, et fit rebâtir leurs maisons. Ces calamités publiques lui fournirent la matière de plusieurs instructions; il exhorta fortement le peuple et les grands à désarmer le bras de Dieu par la pénitence, et à vivre d'une manière plus conforme à l'Évangile. Cosme de Médicis comptait beaucoup sur le crédit de son archevêque auprès de Dieu, et il avait coutume de dire que c'était principalement à ses prières que la république de Florence était redevable de sa conservation.

On avait dessein de l'envoyer en embassade en Allemagne vers l'empereur Frédéric III; mais on ne put lui faire accepter cette commission dont personne n'était plus capable que lui de se bien acquitter. Il avait trop d'éloignement pour les honneurs; il aimait d'ailleurs tendrement son troupeau, et il en eût coûté infiniment à son cœur pour s'en séparer.

Dieu l'enleva de ce monde le 2 mai 1459, dans la soixante-dixième année de son âge, et la treizième de son épiscopat. Dans ses derniers moments, il répétait ces paroles, qu'il avait souvent dans la bouche lorsqu'il était en santé : *Servir Dieu, c'est régner*. Il fut enterré, comme il l'avait demandé, dans l'église des Dominicains de Saint-Marc. Le pape Pie II, qui se trouvait alors à Florence, assista à ses funérailles (2). Il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de ses reliques. Adrien VI le canonisa en 1523. Son corps, encore entier en 1559, fut transféré solennellement dans une chapelle de l'église de Saint-Marc, qu'on avait préparée pour le recevoir, et qui a été magnifiquement décorée par les deux frères Salviati (3).

Le vénérable Achard, évêque d'Avranches, parlant (4) de la pratique de la perfection chrétienne et des moyens d'y parvenir, réduit le tout à l'abnégation de soi-même, dont il distingue sept degrés, qu'il appelle les sept déserts de l'âme. Ces degrés ou déserts sont ceux de la pénitence, de la solitude, au moins de cœur, de la mortification, de la simplicité de la foi, de l'obéissance, du pur amour de Dieu, du zèle pour le salut du prochain. On renonce au péché, par la pénitence; au monde, par la solitude; à la chair, par la mortification des sens; à la raison, qui est sujette à s'égarer, par la simplicité et l'humilité de cœur; et c'est là le moyen de faire un saint usage des lumières de la raison, et de se

(2) Voyez dans le second livre des commentaires de Pie II, l'histoire édifiante des vertus de l'archevêque de Florence, et les témoignages les plus authentiques de sa sainteté.

(3) Nous avons plusieurs écrits de saint Antonin : 1° une *Somme théologique*, divisée en quatre parties. On y trouve une explication des vertus et des vices, avec les motifs qui portent à la pratique des unes, et à la fuite des autres.

2° Un *Abrégé d'histoire*, appelé aussi *Chronique tripartite*, depuis la création du monde jusqu'à l'an 1458. L'auteur montre de la sincérité et de bonne foi; mais il manque souvent d'exactitude, lorsqu'il raconte des faits éloignés de son temps.

3° Une *petite Somme*, où sont renfermées les instructions nécessaires aux confesseurs.

4° Quelques sermons et quelques traités particuliers sur les vertus et les vices. Voyez le P. Echard, *de Script. Ord. Prædicat.* t. I, p. 818, et les Ballerini, dans la vie de saint Antonin, qu'ils ont mise à la tête de leur édition des œuvres du saint archevêque. Le P. Mamachi a donné aussi une édition de la *Somme théologique* de saint Antonin, avec des notes très-prolixes. Elle parut à Florence en 1741.

(4) Dans son excellent traité *de l'abnégation de soi-même*. Achard était issu d'une des premières familles de Normandie. Dans sa jeunesse, il étudia en Angleterre, et fut la gloire du clergé de ce royaume. De retour en France, il se retira parmi les chanoines réguliers de Saint-Victor à Paris, alors gouvernés par le B. Gilduin, leur premier abbé. Gilduin étant mort en 1155, Achard lui succéda. En 1160, il fut élevé sur le siége épiscopal d'Avranches. Henri II, roi d'Angleterre, avait pour lui une estime singulière, quoiqu'il fût fortement attaché à saint Thomas de Cantorbéry, que ce roi persécuta avec tant d'opiniâtreté. Il mourut en odeur de sainteté en 1171. Voyez *les Vies et les Maximes des grands hommes de l'abbaye de Saint-Victor*, par M. Sirmon Gourdan du même ordre, t. VII. C'est un Ms. qui se gardait dans la bibliothèque des Victorins à Paris. On trouve dans le même tome le traité de l'abnégation de soi-même, par le vénérable Achard. Voyez aussi *Gallia Christ. nova*, t. VII, p. 665, et t. IX, p. 480.

prémunir contre les écueils où les passions la précipitent si souvent. On renonce à sa propre volonté, par une parfaite obéissance, et à tout ce que l'on est, par le pur amour de Dieu, qui ne doit point connaître de bornes. Enfin le zèle du salut des âmes, accompagné d'une tendre compassion pour les misères spirituelles du prochain, agit sur les Saints d'une manière si puissante qu'il les met dans la disposition de faire les sacrifices les plus pénibles à la nature. Nous voyons par ces règles la conduite que doivent tenir les ministres du Seigneur pour se bien pénétrer de l'esprit de leur état, et pour acquérir la perfection qu'il exige.

SAINT GORDIEN ET SAINT ÉPIMAQUE,

MARTYRS.

EN 250 ET 362.

Ces saints martyrs sont nommés dans tous les calendriers de l'Église latine, depuis le sixième siècle. Épimaque souffrit à Alexandrie, en 250, avec un autre chrétien nommé Alexandre. On les jeta tous deux dans une affreuse prison; on les en tira ensuite pour les fustiger et pour leur déchirer les côtés avec des ongles de fer. Enfin ils furent brûlés l'un et l'autre dans la chaux vive. Ce que nous venons de dire est rapporté par saint Denys d'Alexandrie, qu'Eusèbe cite dans le chapitre XLI du sixième livre de son histoire ecclésiastique.

Saint Gordien fut décapité à Rome, pour la foi, en 362, sous Julien l'Apostat. On trouve son nom dans les anciens martyrologes. Son corps fut enterré dans un caveau où l'on avait déposé celui de saint Épimaque, lorsqu'on l'eut apporté d'Alexandrie à Rome. Les reliques de ces deux saints martyrs étaient conservées chez les Bénédictins de Kempten (*), au diocèse d'Augsbourg.

(*) Ancienne abbaye princière dans la Souabe, appartenant aujourd'hui au royaume de Bavière et tirant son nom de la ville de Kempten, qui était autrefois de la juridiction de l'abbé. On en place la fondation sous le règne de Pépin, vers l'an 752. Elle devint princière en 1360 sous Charles IV. Il fallait être de bonne noblesse pour y être admis. L'abbé occupait le premier rang après celui de Fulde. Pour les affaires ecclésiastiques, elle dépendait immédiatement du Saint-Siége. Ce fut déjà vers le milieu du quatorzième siècle qu'elle perdit sa juridiction sur la ville de Kempten. Dans le quinzième siècle, cette ville devint impériale et se mit en 1530 de la confession d'Augsbourg. La cathédrale est dédiée sous l'invocation des saints martyrs Gordien, Épimaque et Cassole. Par la bulle de circonscription des nouveaux évêchés de Bavière, expédiée de Rome le 1er avril 1818, Kempten et les cures qui en dépendent ont été incorporés au diocèse d'Augsbourg.

SAINT COMGALL ou CONGEL,

ABBÉ EN IRLANDE (1).

L'AN 601.

Comgall, un des plus illustres fondateurs de la vie monastique en Irlande, naquit, en 516, soixante ans après la mort de saint Patrice, dans le nord de l'Ultonie. Ses parents étaient distingués par la noblesse de leur extraction. Il fut élevé sous la conduite de saint Fintan, dans le monastère de Cluain-Aidhnech, situé aux pieds des monts Bladin (2), dans le comté de Queen. Il puisa dans cette école le véritable esprit de piété, et un amour singulier pour la perfection. Lorsqu'il en fut sorti, il fonda, vers l'an 550, la grande abbaye de Bangor ou de Penchor (3), au comté de Down. Cette abbaye de-

(1) Selon Ussérius, saint Comgall et saint Congel sont une même personne.

(2) Ce sont de hautes montagnes où les rivières de Shamnon, de Borrow et de Nore prennent leur source.

(3) On lit dans l'*Origine de l'état monastique*, par Roger Twisden, savant antiquaire, p. 36, que les moines de Bangor différaient peu de ceux de saint Basile, si toutefois ils n'étaient pas la même chose. Tanner prétend aussi que les règles des premiers moines bretons et irlandais avaient beaucoup de rapports avec celles des Orientaux.

Ussérius a prouvé que saint Comgall avait fondé l'abbaye de Bangor en Irlande, et non point l'abbaye de Bangor dans le pays de Galles, comme Camden l'a faussement avancé. Quel qu'ait été le fondateur de la dernière, elle était fort célèbre du temps de Gildas, qui parle de *Monachorum decreta* et de *Monachi votum*.

Nous apprenons d'Ussérius, *de Antiquit. Brit.* c. 18, qu'il y a encore quatre règles monastiques écrites en ancienne langue irlandaise. La première est celle de saint Colomb-kille. On la suivait en Écosse et dans les églises que les moines écossais avaient fondées parmi les Anglo-Saxons du nord de l'Angleterre. Elle y subsista jusqu'à saint Wilfrid, par lequel elle fut changée. La seconde est celle de saint Comgall. La langue dans laquelle elle est écrite n'est plus intelligible. La troisième est celle de saint Mochuda ou saint Carthag, disciple de saint Comgall. Ce Saint fonda un monastère à Raithin, dans le West-Meath, et un autre à Lismore, ville dont il fut le premier évêque. Il mourut en 637, et il est honoré le 10 mai. La quatrième règle est celle de saint Ailbée, qui prêchait en Irlande en même temps que saint Patrice, et qui fut premier évêque d'Emelye, dans la province de Munster, d'où il était originaire. Ce siége fut depuis transféré à Cashel. Saint Aïlbée fonda dans l'île d'Arran un fameux monastère, dont il établit saint Enna ou Endée premier abbé. Il est honoré le 12 septembre.

Parmi les plus illustres disciples de saint Gomgall, on compte saint Lugil ou Molua, qui se rendit recommandable par toutes sortes de vertus, et surtout par son obéissance. Saint Bernard, qui l'appelle *Luanus*, dit qu'il fonda cent monastères. Le principal était situé dans la province de Leinstre,

vint fort nombreuse et fort célèbre : elle fut parmi les Irlandais ce qu'était parmi les Bretons celle de Bangor dans le North-Wales, quelques temps après la mort de saint Dubrice c'est-à-dire, sur le milieu du sixième siècle.

Camden s'est trompé, en avançant que saint Comgall fut le patriarche des moines en Irlande. Il est certain que saint Patrice fonda lui-même des monastères dans cette île, sans qu'on sache précisément quelle règle il leur prescrivit. Ce fut peut-être

entre Ossory et Lesia (aujourd'hui le comté de Queen). Il se nommait *Cluain-Fearta*, ou la *solitude des merveilles*. Saint Molua écrivit une règle monastique, qui fut très-célèbre, et qu'on dit avoir été approuvée par saint Grégoire-le-Grand. Il mourut en 622.

Voici les noms des principaux d'entre les anciens Saints d'Irlande. Deux saints Brendan, disciples de saint Finian à Clonard. L'un fonda l'abbaye de Birra au milieu de l'Irlande, et mourut en 564, ou selon d'autres, en 572. L'autre, surnommé l'*Ancien*, et beaucoup plus célèbre, était fils de Findloga. Il fonda dans la province de Connaught le grand monastère de Cluain-Fearta, présentement appelé Clonfert (c'est un siége épiscopal qui dépend de l'archevêque de Tuam). Il ne faut pas confondre ce monastère avec celui de saint Molua, connu sous le nom de *Cluain-Fearta-Molua*. Saint Brendan l'*Ancien* écrivit une règle, et fonda pour sa sœur Briga un monastère près de Tuam, qui se nommait Inachduin. Il y mourut en 578, et il est honoré le 18 mai.

Saint Fintan, abbé de Cluain-Aidhnech, dans la province de Leinster, et maître de saint Comgall, faisait observer dans sa communauté une règle fort austère. Ses religieux ne se nourrissaient que d'herbes et de racines, et cultivaient la terre de leurs propres mains. Il mourut dans le sixième siècle. Voyez sa vie dans Bollandus, sous le 17 février.

Dans le même temps florissait saint Kenny (en latin *Cainicus)*, qui fonda l'abbaye d'Achadh-bho où siégeaient anciennement les évêques d'Ossory. Ce siége a été depuis transféré à Kilkenny (cellule de Kenny), ainsi appelé du Saint, qui y mourut en 599, et qui est honoré le 11 octobre. Voyez Ussérius, *Antiq.* c. 17, p. 495.

Saint Finian Lobhar, ou *le Lépreux*, disciple de saint Brendan, fonda le monastère d'Inis-Fallen, dans le pays de Desmond et celui d'Ard-Finan, dans le comté de Tipperary. Il mourut vers l'an 615.

Saint Coemgen ou Keivin, mort en 615, fonda l'abbaye de Gleandeloch, qui devint un siége épiscopal. Ce siége est présentement uni à celui de Dublin.

Saint Colman-Elo fonda le monastère de Land-Elo, aujourd'hui Lin-Alli, dans le comté de King. Il y mourut en 610.

Saint Kiaran ou Quéran, appelé Piran dans le pays de Cornouailles, était né à Osséry, en Irlande. De retour de Rome, où il avait fait un voyage, il convertit à la foi sa mère et plusieurs autres païens. Ces conversions précédèrent de trente ans l'arrivée de saint Patrice, selon Ussérius, qui met la naissance de saint Kiaran en 352, et son retour de Rome en Irlande en 402. Ce Saint, pour se disposer à la mort, passa dans le pays de Cornouailles, où il vécut quelque temps en ermite sur la côte, à 15 milles de Padstaw, et où il mourut fort âgé.

Ussérius compte encore d'autres Saints d'Irlande qu'on dit avoir vécu quelque temps avant que saint Patrice vint prêcher l'Évangile dans cette île.

Saint Mel, neveu de saint Patrice, fut premier évêque d'Ardachadh, dans le comté de Longford. Il y eut dans le même temps plusieurs autres Irlandais qui se rendirent recommandables par leur sainteté. Voyez Ussérius, *Antiq. Brit.* c. 16, 17, et Colgan.

La ferveur avec laquelle les premiers Irlandais embrassèrent la foi ne souffrit aucune atteinte durant plusieurs siècles. Marianus, en parlant de l'Irlande dans sa chronique, sous l'an 674, dit *qu'elle était remplie de Saints*. Les écoles de cette île avaient beaucoup de célébrité. Deux Irlandais, étant venus en France en 791, s'y firent admirer par leur savoir. Ils donnèrent naissance aux premières universités, nommément à celle de Paris et de Pavie. Alfred, roi d'Angleterre, consulta, en 891, trois habiles Irlandais sur les moyens qu'il devait employer pour faire fleurir les sciences dans son royaume. Voyez Ussérius, p. 544, 545.

Camden, *de Hibern.* p. 730, observe que les Anglo-Saxons allaient anciennement en Irlande pour y apprendre les saintes lettres. Ceci, ajoute-t-il, est souvent rapporté dans les vies de leurs grands hommes. Par exemple on lit, dans la vie de Sulgène, qui vivait au huitième siècle, les vers suivants :

Exemplo patrum, commotus amore legendi,
Ivit ad Hibernos sophiâ mirabile claros.

C'est-à-dire : « L'envie d'apprendre, jointe à l'exemple » des anciens, le fit passer chez les Irlandais, singulièrement » renommés pour leur sagesse. » Camden conjecture que les Anglo-Saxons empruntèrent leur alphabet des Irlandais. Il se fonde, sur ce que les premiers se servaient de caractères semblables à ceux dont les seconds se servent encore lorsqu'ils écrivent en leur langue.

Les moines qui s'appliquaient à la prière et à l'instruction des peuples en Irlande et en Écosse étaient appelés, dans le moyen âge, *culdées* ou *serviteurs de Dieu*, en latin *cultores Dei*. Il n'est parlé d'eux ni dans Nennius, ni dans Bède, dont l'un vivait au septième, et l'autre au huitième siècle. Il paraît qu'ils n'ont point été connus avant le neuvième siècle, temps auquel nous les trouvons établis à Saint-André. Hector Boetius et les autres écrivains écossais prétendent que les *culdées* étaient aussi anciens dans leur pays que le christianisme; mais leur sentiment n'est point appuyé sur des preuves solides. Ils n'avaient d'autre maison en Angleterre que celle de Saint-Pierre à Yorck. Leur règle était tirée de celle de saint Basile. Voyez Ussérius, *Ant. Eccles. Brit.* fol. p. 333, 334. 346, 358, 659; Ceillier, *Ant. eccles.* t. 1, p. 180, et la préface de la *Notitia Monast.* de Tanner.

Dans les siècles suivants, l'Irlande eut plusieurs maisons et plusieurs provinces, tant des Bénédictins que des autres religieux; mais l'ordre des chanoines reguliers de Saint-Augustin y fut le plus florissant de tous. C'était de là que l'on tirait la plupart des évêques et des pasteurs subalternes. A Dublin, l'église de la Trinité, appartenant à l'abbaye des chanoines réguliers, avait la prééminence sur la cathédrale, qui était dédiée sous l'invocation de saint Patrice. L'abbé de cette maison, ainsi que quelques autres, siégeaient parmi les lords. Il y avait aussi des prieurs qui jouissaient du même privilége. Voyez les deux histoires monastiques d'Irlande, l'une en français et l'autre en anglais. Ces ouvrages sont utiles; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient exacts.

Jacques Ware a parlé aussi des principaux monastères d'Irlande.

celle de saint Martin de Tours, qu'il avait apprise en France. Quoiqu'il en soit, saint Comgall étendit beaucoup en Irlande l'état religieux. On dit qu'il eut sous sa conduite trois mille moines, tant à Benchor que dans d'autres maisons. On s'occupait dans ces différentes communautés au travail des mains, et surtout à labourer la terre.

Saint Colomban fut disciple de saint Comgall. Il établit la règle qui s'observait à Benchor, dans la Bretagne, la France et l'Italie. Il sortit aussi du même monastère un grand nombre d'abbés, d'évêques et d'autres personnages qui édifièrent l'Église par l'éclat de leurs vertus.

Les anciens écrivains donnent de grandes louanges à la sainteté et à la prudence de Comgall; aussi son amitié était-elle recherchée par tous ceux qui tendaient à la perfection. Il fut, au rapport de Notker, l'héritier des vertus de saint Colomb. On trouve aussi son éloge dans Jonas, auteur de la vie de saint Colomban, et dans saint Bernard. Le dernier dit que le monastère de Benchor ayant été détruit par les pirates, saint Malachie le fit rebâtir, parce que les corps de plusieurs Saints y reposaient.

Vers l'an 562, saint Comgall passa dans le pays de Galles, et y bâtit un monastère dans le lieu qui se nommait alors *la terre de Heth*. De retour en Irlande, il y en fonda un autre, appelé *Cell-Comgall*, aujourd'hui *Saynkille*, lequel a été uni à l'archevêché de Dublin. Il mourut le 10 mai 601.

Voyez Ussérius, *Ant. Brit. Eccl.* p. 236, 237, 432, 472, 473, 475, 476, 494.

SAINTE SOLANGE ou SOULANGE,

VIERGE, MARTYRE, PRÈS DE BOURGES.

VERS L'AN 880.

Solange montra, dès son enfance, un grand amour pour la pureté, et fit vœu de passer toute sa vie dans la virginité. Un seigneur de Bourges, épris de sa beauté, conçut pour elle une violente passion. Sur le refus constant qu'elle fit de se rendre à ses désirs, il l'enleva. Solange, fortifiée par la grâce, implora le secours du ciel, et sortit victorieuse du danger que courait sa chasteté. Le seigneur, que sa passion avait rendu furieux, la massacra. Elle fut enterrée près du lieu où elle souffrit, dans une église dédiée sous l'invocation de saint Martin, et qui depuis prit son nom. Plusieurs miracles rendirent son culte célèbre. On a souvent imploré son intercession avec succès dans des temps de calamité. On met son martyre vers l'an 880.

Voyez son histoire, *ap. Labbe, nov. Bibl. Mss.* t. II; les Bollandistes, et le nouveau bréviaire de Bourges, sous le 10 mai.

SAINT ISIDORE,

LABOUREUR, ET PATRON DE LA VILLE DE MADRID.

L'AN 1170.

Il est triste que la vie champêtre soit aussi avilie qu'elle l'est. L'agriculture n'est-elle pas le plus nécessaire et le plus important de tous les états, comme le plus conforme à la nature de l'homme? Il a été sanctifié par l'exemple des patriarches, et il fournit mille occasions de pratiquer les plus héroïques vertus. Un laboureur a, pour ainsi dire, sous la main tous ses moyens de salut que les anciens ermites allaient chercher dans les déserts. La vie de saint Isidore est une preuve sensible de ce que nous avançons ici.

Ce Saint naquit à Madrid en Espagne. Ses parents, qui étaient pauvres, mais remplis de piété, lui inspirèrent, par leurs exemples et leurs instructions, l'horreur du péché et l'amour de Dieu. Leur peu de fortune ne leur permit pas de le faire élever dans l'étude des sciences; mais leur fils n'y perdit rien du côté de la vertu. S'il fut privé du secours des bons livres, cette privation fut suppléée en lui par les communications du Saint-Esprit, que méritèrent sa simplicité et son humilité (1). Il saisissait d'ailleurs toutes les occasions qui se présentaient d'écouter la parole divine; et les discours qu'il entendait faisaient sur son âme des impressions d'autant plus profondes, que le désir qu'il avait de s'instruire était plus pur et plus ardent.

Sa patience à supporter les injures, sa douceur à l'égard de tous ceux qui lui portaient envie, sa fidélité à obéir à ses maîtres, son exactitude à prévenir tout le monde dans les choses même indifférentes, son attention à servir les autres, lui firent remporter une victoire complète sur ses passions.

Il confondait par sa conduite ceux qui prétendent que les occupations extérieures ne leur laissent point de temps pour vaquer aux exercices de piété.

(1) Les bons livres aident beaucoup à la méditation, mais ils ne sont point absolument nécessaires. Saint Irénée parle de nations entières qui croyaient en Jésus-Christ, et qui comptaient plusieurs modèles de vertu, quoiqu'elles ignorassent l'usage de l'encre et du papier. Il y a eu de saints anachorètes qui ne savaient point d'autre *alphabet* que celui de l'humilité et de la charité. On a même douté, d'après la manière dont s'exprime saint Augustin, si le grand saint Antoine savait lire l'égyptien, qui était sa langue maternelle.

Il faisait de son travail un acte de religion, en s'y portant avec un esprit de pénitence, et en se proposant l'accomplissement de la volonté divine. Plus il était pénible, plus il lui devenait cher : c'est qu'alors il lui paraissait plus propre à dompter la chair, et qu'il devenait la matière d'une pénitence plus parfaite. En labourant la terre, il était pénétré de l'esprit des anciens anachorètes. Tandis que sa main conduisait la charrue, son cœur conversait avec Dieu et avec les esprits bienheureux. Tantôt il déplorait ses misères et celles des autres hommes; tantôt il soupirait après les délices de la Jérusalem céleste. Ce fut par cet amour de la prière, jointe à la pratique continuelle de l'humilité et de la mortification, qu'il acquit cette sainteté éminente qui le rendit l'objet de l'admiration de toute l'Espagne.

Il se mit, dans sa jeunesse, au service d'un gentilhomme de Madrid, nommé Jean de Vergas, pour labourer sa terre et pour faire valoir une de ses fermes. Il s'engagea ensuite dans l'état du mariage, et fixa son choix sur Marie Torribia, qui était aussi recommandable par ses vertus. Après la naissance d'un enfant qui mourut jeune, les deux époux résolurent mutuellement de passer le reste de leur vie dans la continence.

Isidore resta toujours attaché au service du même maître. Il pouvait lui dire comme Jacob à Laban : « J'ai veillé durant les nuits; j'ai supporté le froid » et le chaud pour conserver et augmenter votre » bien. Vous aviez peu de chose avant que je fusse » venu avec vous, et présentement vous voilà ri- » che (2). » Jean de Vergas, qui sentait tout le prix du trésor qu'il possédait dans la personne d'Isidore, le traitait comme son frère, se rappelant cet avis de l'Ecclésiastique : *Chérissez comme votre âme le serviteur qui a de la sagesse* (3). Il lui accorda la liberté d'assister tous les jours à l'office de l'église. Le Saint n'en abusa point; il se levait tous les jours de grand matin pour satisfaire tout à la fois à sa piété et à ses obligations. C'est en effet une fausse dévotion que de croire plaire à Dieu en manquant aux devoirs de son état.

Isidore, plein de charité pour les pauvres, soulageait leurs besoins autant qu'il était en lui, et employait à cette bonne œuvre une partie de son salaire. Il inspirait à sa femme les sentiments dont il était pénétré, et il la rendit fidèle imitatrice de ses vertus. Elle mourut en 1175, et elle est honorée en Espagne parmi les Saints. Son culte fut solennellement approuvé par Innocent XII en 1697 (4).

Saint Isidore étant tombé dans la maladie dont il mourut, prédit sa dernière heure, et s'y prépara par un redoublement de ferveur. La piété avec laquelle il reçut les derniers sacrements tira des larmes des yeux de tous les assistants. Il s'endormit dans le Seigneur le 15 mai 1170, à l'âge de près de soixante ans. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles.

Quarante ans après, on transporta son corps du cimetière dans l'église de Saint-André; il a depuis été déposé dans la chapelle de l'évêque, et il est encore aujourd'hui frais et entier. Entre autres miracles opérés par l'intercession de saint Isidore, nous en rapporterons un qui est appuyé sur des témoignages qu'on ne peut récuser.

Philippe III, revenant de Lisbonne, se trouva si mal à Casarubios del Monte, que les médecins désespérèrent de sa vie. On ordonna une procession du clergé, de la cour et du peuple de Madrid, dans laquelle on porterait les reliques du Saint à la chambre du prince malade. Les prières de tous les fidèles réunis ne restèrent point sans effet. A peine la châsse fut-elle sortie de l'église, que la fièvre quitta Philippe, et il se trouva parfaitement guéri lorsqu'elle entra dans sa chambre.

L'année suivante, on tira le corps de saint Isidore de la châsse où il était, afin de le mettre dans une autre beaucoup plus riche. Elle coûta seize cents ducats d'or.

Quelque temps avant, c'est-à-dire en 1619, le serviteur de Dieu avait été béatifié par Paul V, à la sollicitation du roi Philippe III. On le canonisa solennellement le 22 mars 1622, sur les instances de Philippe IV; mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée que par Benoît XIII.

Saint Isidore est nommé en ce jour dans le martyrologe romain; mais sa fête ne se célèbre en Espagne que le 15 du même mois.

Voyez sa vie, écrite cent quarante ans après sa mort par Jean de Madrid, et Benoît XIV, *de Canoniz. Sanct.*, t. III.

---

11 MAI.

—

SAINT MAMERT,

ÉVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ.

Tiré d'une homélie de saint Avit, son disciple, sur l'établissement des Rogations, t. II, *Op. Sirmondi*, p. 136, et de

(2) Gen. XXX, 30.

(3) Eccli. VII, 23.

(4) Ceux qui appellent cette sainte *Marie della Cabeza* ont été trompés par une chapelle de ce nom où l'on garde son chef. Voyez sur cette Sainte Benoît XIV, *de Canoniz*, l. 2, c. 24, p. 246.

Sidoine Apollinaire, *l.* 7, *ep.* 14. Voyez Ceillier, t. XIV, p. 25, et Rivet, *Hist. littér. de la Fr.* t. II, p. 480.

L'AN 477.

Saint Mamert succéda à Simplice sur le siége épiscopal de Vienne. Il fut, dans le cinquième siècle, une des plus brillantes lumières de l'église gallicane. Il joignait à une sainteté éminente un profond savoir et le don des miracles. On doit à sa piété l'établissement des supplications publiques connues sous le nom de *Rogations*. Voici quelle en fut l'occasion (1).

Dieu, pour punir les péchés des peuples, permit qu'ils fussent affligés par la guerre et divers autres fléaux; il les effraya aussi par un grand nombre d'embrasements, par de fréquents tremblements de terre et par la vue des bêtes sauvages qui venaient en plein jour jusque dans les places publiques. Les impies attribuaient ces événements au hasard; mais les personnes sages les regardaient comme les effets de la colère de Dieu, qui les menaçait d'une ruine totale.

Au milieu de ces calamités, le ciel accorda à la foi de Mamert une marque de sa bonté. Un terrible incendie, que l'on ne pouvait arrêter, menaçait la ville de Vienne d'un embrasement général. Le saint évêque se mit en prières, et le feu s'éteignit tout-à-coup. Il profita de ce miracle pour exhorter les pécheurs à cesser leurs désordres, à les expier par la pénitence et à désarmer le bras de Dieu par toutes sortes de bonnes œuvres. La nuit de Pâques, il arriva un second incendie qui causa dans la ville de nouvelles alarmes. Le saint pasteur eut recours à ses armes ordinaires; il se prosterna devant l'autel, et les flammes s'éteignirent d'une manière que saint Avit nomme *miraculeuse* (2). Ce fut dans la même nuit qu'il forma le pieux projet d'établir des supplications publiques, qui se feraient chaque année durant trois jours. Elles avaient pour but d'apaiser le ciel irrité, et elles consistaient dans le chant des psaumes, dans la confession des péchés et dans la prière, accompagnée du jeûne, des larmes et de la componction du cœur (3). Cette sainte institution ne fut pas concentrée dans le diocèse de Vienne; celui de Clermont, dont saint Sidoine Appollinaire était évêque, l'adopta avant l'année 475, et elle devint bientôt une pratique universelle dans l'église d'Occident.

Le Saint avait un frère plus jeune que lui, qu'il ordonna prêtre, et avec lequel il partagea les travaux de l'épiscopat. Il se nommait Mamert Claudien, et saint Sidoine Apollinaire le regardait comme le plus beau génie de son siècle. C'était un savant universel, en état de répondre à toutes sortes de questions et de combattre toutes les erreurs; mais sa modestie et sa vertu le rendaient encore bien plus recommandable que son savoir. Il mourut vers l'an 474, après avoir rendu d'importants services à son frère (4).

Quant au saint évêque de Vienne, nous ne savons plus rien de ce qui concerne le reste de sa vie. Il mourut en 477. Son nom se trouve dans le martyrologe romain.

Nous devons regarder les afflictions temporelles comme les coups de la main miséricordieuse du Seigneur. Ce sont des avertissements qui nous sont donnés, afin que nous renoncions à nos désordres et que nous nous tournions vers celui qui peut seul nous consoler et nous sauver. Ce n'est pas qu'il faille négliger les moyens que prescrit la prudence humaine; mais on ne doit point tellement s'y appuyer, que l'on n'ait pas recours à Dieu, qui est le souverain Être, et sans l'assistance duquel toutes les précautions imaginables ne pourront jamais réussir. Nous apprenons, par la vie de saint Mamert, de quelles conditions la prière doit être accompagnée dans les malheurs publics ou particuliers. Commençons par renoncer au péché, qui est le plus grand des maux, et la cause de tout ce que nous souffrons. Demandons, non pas ce qui pourrait flatter nos passions et les entretenir, mais ce qui peut nous rendre agréables aux yeux du Seigneur. *Cherchons premièrement le royaume de Dieu, et le reste nous sera donné comme par surcroît.*

---

(1) Sidon Apollin. *l.* 7, *ep.* 1, p. 1014.

(2) *Homil. de Rogat. p.* 136.

(3) Les messes et les leçons que les églises des Gaules disaient aux jours des Rogations se trouvent dans l'ancienne liturgie gallicane publiée par Mabillon.

On attribue à saint Mamert deux sermons, l'un *sur les Rogations*, et l'autre *sur la pénitence des Ninivites.*

(4) Mamert Claudien est l'auteur de l'hymne *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis*, que quelques savants ont faussement attribuée à saint Fortunat de Poitiers. Sidoine Apollinaire le loue pour avoir composé plusieurs hymnes à l'usage de l'église de Vienne.

Nous avons encore du même auteur un traité *de la nature de l'âme*, qui se trouve dans la Bibliothèque des Pères, t. VI, p. 1062, *edit. Lugd.* Il est divisé en trois livres. Le but de Mamert Claudien est de réfuter Fauste de Riez, qui soutenait que Dieu seul est incorporel, et que les anges, ainsi que les âmes humaines, sont des substances matérielles. On admire dans cet ouvrage l'élégance, jointe à la solidité et à l'esprit de méthode.

SAINT MAIEUL, ABBÉ DE CLUNY.

L'AN 994.

Maïeul (1) naquit à Avignon vers l'an 906. Sa famille, qui était noble et riche, avait fait des donations considérables au monastère de Cluny. Il était encore jeune lorsqu'il perdit son père et sa mère. Voyant sa patrie exposée aux ravages des Sarrasins, il se retira à Mâcon chez un seigneur de ses parents. Bernon, évêque de cette ville, lui donna la tonsure et le fit chanoine de sa cathédrale, afin de le fixer dans son diocèse.

Quelque temps après, le jeune Maïeul se rendit à Lyon pour y étudier la philosophie sous le célèbre Antoine, abbé de l'Isle-Barbe. Les progrès qu'il fit dans cette science lui attirèrent l'admiration de tous ceux qui le connaissaient; mais l'étude n'absorbait pas tout son temps; il en donnait une partie considérable aux exercices de piété. De retour à Mâcon, il s'y appliqua avec ardeur à la théologie; l'évêque, frappé de son mérite, lui conféra, malgré sa jeunesse, la dignité d'archidiacre.

L'archevêché de Besançon étant venu à vaquer, le prince, le clergé et le peuple s'accordèrent à élire Maïeul pour le remplir : mais il refusa d'acquiescer à son élection; il prit même la fuite, et se retira à Cluny, où il fit profession vers l'an 942. L'abbé Aimard, qui découvrait en lui les plus heureuses qualités, l'établit bibliothécaire et apocrisiaire de la maison. Le premier de ces emplois lui donnait l'intendance des études; il était chargé par le second de la garde du trésor de l'église et du soin des plus importantes affaires de la communauté.

Aimard voulant, à l'exemple de ses prédécesseurs, se donner un successeur de son vivant, fit déclarer Maïeul abbé en sa place. Ceci arriva en 948, et Aimard vécut encore jusqu'en 965. Quoique le Saint ne gouvernât d'abord que comme coadjuteur, il ne laissa pas de faire connaître sa vertu et sa capacité. Il s'acquit l'estime et le respect de tous les princes de son siècle. L'empereur Othon-le-Grand avait en lui une confiance entière, et lui donna une inspection générale sur tous les monastères de ses États.

Maïeul n'eut pas moins de crédit auprès de l'impératrice Adélaïde et de son fils Othon II, et il vint à bout de ménager entre eux une sincère réconciliation. Ils voulaient l'un et l'autre l'élever sur la chaire de saint Pierre; mais ils ne purent triompher de sa résistance. Lorsqu'on le pressait de se rendre, il fit cette belle réponse : « Je n'ai pas les qualités » requises pour une si haute dignité; d'ailleurs nous » sommes, les Romains et moi, autant éloignés de » mœurs que de pays. »

Comme saint Maïeul était fort savant, il s'intéressait beaucoup à l'avancement des sciences utiles : de là ce zèle avec lequel il encourageait les talents, et cette attention à faire fleurir les bonnes études.

En 991 (2), il voulut s'assurer d'une personne propre à lui succéder, et il choisit pour coadjuteur saint Odilon, le plus illustre de ses disciples (3). Depuis ce temps-là, il ne s'occupa plus que des exercices de la pénitence et de la contemplation. Il fut cependant obligé, à la prière de Hugues Capet, roi de France, d'entreprendre un voyage à l'abbaye de Saint-Denis, près de Paris, pour y mettre la réforme; mais il tomba malade en route, et mourut le 11 mai 994, dans le monastère de Souvigni, à deux lieues de Moulins : il y fut enterré dans l'église de Saint-Pierre. Le roi Hugues Capet honora ses funérailles de sa présence, et fit de riches présents à son tombeau, sur lequel on éleva bientôt un autel. C'était la manière de canoniser dans ce temps-là. Saint Maïeul est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Syrus, moine de Cluni, écrivit la vie de saint Maïeul, et la dédia à saint Odilon. Mabillon l'a publiée telle qu'elle était sortie de la plume de son auteur, *Act. Ben.*, t. VII. Aldebaud, aussi moine de Cluni, y ajouta une préface et des digressions assez frivoles, lorsque saint Odilon était encore abbé. Quelque temps après, on composa deux courtes vies de saint Maïeul, que les Bollandistes ont données avec d'anciennes relations de miracles opérés au tombeau du Saint.

Voyez la *Bibliotheca Cluniacensis*, p. 620, et l'*Histoire littéraire de la France*, t. VI p. 598, et t. VII p. 409.

(1) En latin *Majolus*.

(2) Et non en 988, comme l'a pensé D. Luc d'Achéry. Ce savant bénédictin a publié l'acte de l'élection de saint Odilon, lequel est souscrit par saint Maïeul, par Rodolphe, roi de Bourgogne, par plusieurs évêques et archevêques, par quelques seigneurs, par des abbés et 177 moines. Voyez dom Luc d'Achéry, *Spicil.* t. VI p. 425, 426.

(3) Saint Odilon fut coadjuteur de saint Maïeul, comme celui-ci l'avait été d'Aimard; Aimard, de saint Odon; et saint Odon, du B. Bernon, premier abbé du monastère.

SAINT GENGOUL,

MARTYR EN BOURGOGNE.

L'AN 760.

Ce Saint (1) sortait d'une des plus nobles familles de Bourgogne. Ses parents eurent soin de le faire

(1) On l'appelle encore *Gengon*, *Gengoux* et *Golf*. Il se nomme en latin *Gangulfus* et *Gengulfus*.

élever dans la piété. Il aimait à chasser dans sa jeunesse; mais il ne regardait cet exercice que comme un moyen d'éviter l'oisiveté, dont les suites sont si funestes. Comme il était naturellement brave, il servit dans les armées du roi Pépin. La crainte de Dieu le suivit partout; et il ne se permit jamais rien qui fût contraire aux maximes du christianisme.

La femme à laquelle il s'unit par les liens du mariage était aussi d'une maison très-distinguée; mais elle n'avait aucune des qualités de l'esprit et du cœur. Elle donna dans une corruption affreuse, et força son mari à demander une séparation de biens et de corps. Gengoul se consacra sans réserve aux exercices de la pénitence. Son amour pour les pauvres était si tendre, qu'il leur distribuait une grande partie de ses revenus. Sa femme ne s'en tint point à un libertinage public; craignant que son mari ne l'abandonnât à la sévérité des lois, elle détermina le complice de ses désordres à le poignarder, ce qui fut exécuté le 11 mai 760. Son corps fut enterré à Avaux, en Bassigni. Quelque temps après, on le transporta dans l'église de Saint-Pierre-de-Varenne, au diocèse de Langres. On a fait plusieurs translations des reliques de saint Gengoul, dont le culte est fort célèbre en France, dans les Pays-Bas et en Allemagne.

Voyez les Bollandistes, Baillet, etc.

SAINT GAUTIER,

ABBÉ DES CHANOINES RÉGULIERS D'ESTERP, VULGAIREMENT ÉTER, EN LIMOUSIN.

L'AN 1070.

Gautier vint au monde dans l'Aquitaine, vers l'an 990. Raymond son père était de race consulaire, et Gauburge sa mère était issue de seigneurs français. On l'éleva avec beaucoup de soin dans les sentiments de la vraie piété. Lorsqu'il fut en âge de choisir un état de vie, il se consacra tout entier au service de Dieu, et se mit sous la conduite du B. Israël, chanoine régulier de Dorat en Limousin (1).

Étant devenu lui-même chanoine régulier de Dorat, il se distingua parmi ses confrères par sa modestie, son assiduité à la prière et ses mortifications. Quelques remontrances qu'il fit sur l'observation de la discipline lui attirèrent l'indignation de son prieur. Il tâcha de l'apaiser, mais ses efforts ne produisirent aucun effet; il se retira donc dans le bourg de Conflans ou Consulans, situé à huit lieues de Limoges, du côté de l'Occident.

Près de Conflans était l'abbaye d'Esterp, fondée pour des chanoines réguliers. Le Saint alla y fixer sa demeure. Ses vertus le firent élire abbé en 1032. Il gouverna sa communauté avec autant de sagesse que de piété. Il se regardait comme le dernier de ses religieux, et veillait sur tous comme s'il n'en avait eu qu'un seul à conduire. Il jeûnait, afin de se mettre en état de faire aux pauvres des aumônes plus abondantes; il souffrait le froid pour les en garantir, et se refusait tout, pour qu'ils ne manquassent de rien.

Le pape Victor II, instruit du rare talent qu'il avait pour la prédication, lui envoya, vers l'an 1055, des pouvoirs extraordinaires. Gautier s'en servit pour la conversion d'une infinité de pécheurs. Il perdit la vue sept ans avant sa mort, qui arriva le 11 mai 1070. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. Saint Gautier était principalement honoré dans le monastère de Saint-Pierre d'Esterp, qui était sous la règle de saint Augustin.

Voyez les Bollandistes, Chastelain et Baillet.

† SAINT FRANÇOIS DE GIROLAMO,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré du suppl. de Ch. Butler.—Voyez les décrets de la béatification et de la canonisation; la légende de son office; l'Abrégé de la Vie du P. François de Girolamo, prêtre, profès de la compagnie de Jésus, par le P. Charles de Bonie, de la même compagnie, 1 vol. in-8°, Rome, 1806; et la vie du P. François de Hieronimo, de la compagnie de Jésus, par le P. Charles Stradiotti, 1 vol. in-4°, Naples, 1819. Voyez aussi la Vie de saint François de Girolamo, par le P. Longaro delli Oddi, de la même compagnie. Ces trois ouvrages sont en italien.

L'AN 1716.

Saint François de Girolamo *(de Hieronymo)*, naquit le 17 décembre 1642, à Grottaglie, ville popu-

(1) A dix lieues de Limoges et à douze de Poitiers.

Le bienheureux Israël fut prévôt de la collégiale de Saint-Junien en Limousin, puis grand-chantre de Dorat, où il avait d'abord embrassé l'institut des chanoines réguliers. Il remplit ces deux places avec beaucoup de sainteté, et mourut le 22 décembre 1014. Son corps fut levé de terre en 1659. Blondel lui a donné un article dans ses vies des Saints, sous le 22 décembre.

Nous avons du B. Israël une histoire de Jésus-Christ en vers et en langue vulgaire, que l'on a faussement attribuée à un Isaac, abbé d'Esterp, dans le nouveau glossaire de Ducange, t. VI p. 1605, 1718. Cet ouvrage prouve que la langue romancière était en usage avant le douzième siècle.

Le P. Labbe a donné, *Bibl. Nov. Manuscript.* t. II p. 567, la vie du B. Israël, qui fut écrite quelques années après sa mort. Collin, docteur de Sorbonne, en a composé une autre que l'on estime, et qui se gardait manuscrite à l'abbaye d'Esterp. Voyez *Gallia Christ. nova*, t. II p. 551; et l'*Histoire littéraire de la France,* t. VII p. 229.

leuse du royaume de Naples, de parents honnêtes et vertueux. Il reçut d'eux une éducation chrétienne et donna de bonne heure les marques d'une piété qui devint ensuite éminente.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, on le confia aux soins d'une communauté de prêtres séculiers qui s'employaient avec zèle dans sa ville natale au service de l'Église et à former la jeunesse aux devoirs ecclésiastiques. Ils le trouvèrent déjà si grave, si instruit et si fervent, qu'ils le chargèrent du catéchisme des enfants. François s'en acquitta avec l'édification et le talent qu'on en attendait. La clarté avec laquelle il expliquait les mystères et les préceptes divins étonnait tout le monde. Les personnes même d'un âge mûr se plaisaient à l'entendre. Lorsqu'il avait terminé la leçon, s'il se rencontrait parmi ses jeunes disciples quelque enfant pauvre, il le conduisait derrière l'autel, pour n'être vu de personne, et là il lui faisait l'aumône selon son pouvoir. Charmé de ses belles dispositions, ses maîtres prièrent l'archevêque de Tarente, dans le diocèse duquel se trouve Grottaglie, de l'admettre à la tonsure. Le prélat y consentit volontiers, et François la reçut à l'âge de seize ans, en 1658. Bientôt après il alla suivre, à Tarente, les cours de philosophie et de théologie, et étudia ensuite, à Naples, le droit civil et le droit canonique; il fut ordonné prêtre en 1666, et travailla, pendant quelque temps, avec beaucoup de zèle au salut des âmes. Placé, en qualité de préfet, au collége des nobles, il eut, dans une circonstance délicate, l'occasion de montrer la perfection de sa vertu; car ayant fait punir un jeune homme qui avait manqué à la règle, le frère de ce jeune homme s'en prit à François, l'accabla d'injures et lui donna un soufflet. Le saint prêtre, sans s'émouvoir, se jeta à genoux et présenta l'autre joue. Ce trait, qui fut connu, lui mérita l'estime générale.

Après avoir passé cinq ans dans ce collége, François, désirant une vie plus entièrement dégagée du monde, sollicita son admission dans la compagnie de Jésus, où son caractère connu de piété, de zèle et de prudence le fit recevoir, vers l'an 1660, lorsqu'il était dans la vingt-huitième année de son âge. Il entra aussitôt au noviciat, et il y montra une sainteté si remarquable, que ses supérieurs dirent à plusieurs personnes : « Nous venons de recevoir un saint prêtre dans la société. » Depuis ce moment le nom de saint prêtre lui fut donné. Il fit son noviciat d'une manière exemplaire, se soumettant avec docilité et avec une grande exactitude aux épreuves les plus sévères et les plus mortifiantes, bien qu'il fût prêtre, qu'il fût regardé comme savant et qu'il ne fût plus très-jeune. Plusieurs des épreuves des novices sont de nature à étonner les caractères les plus doux et les plus soumis. Les maîtres de la vie spirituelle accoutument leurs disciples à exécuter promptement les ordres qui semblent arbitraires et bizarres en apparence, afin de les former à une obéissance prompte et parfaite. François apportait une soumission semblable à toutes les volontés de ses supérieurs; et le plus jeune novice n'était pas plus que lui attentif à l'égard de son maître. A la fin du temps fixé, il prononça les vœux simples, et on l'employa d'abord à donner des missions aux environs d'Otrante. Il s'en acquitta tellement à la satisfaction de ses supérieurs, qu'ils le mirent à la tête des missions dans le royaume de Naples, et lui confièrent aussi le soin d'un million d'âmes. C'était vers l'an 1688. Il s'engagea alors par les quatre vœux solennels; et depuis il remplit sans interruption, pendant quarante ans, le ministère pénible qui venait de lui être confié.

Il n'est presque pas de lieu entre Bénévent et Messine qui n'ait été plus d'une fois le théâtre de ses travaux évangéliques. Depuis le matin jusqu'au soir il s'occupait à prêcher, à entendre des confessions, à visiter les malades, à préparer les mourants à l'éternité. Mais, pour suivre l'ordre de ses supérieurs et complaire à l'archevêque de Naples, il consacra la plus grande partie de son temps à la nombreuse population de cette ville et de ses environs. Toutes les classes des habitants, tous les établissements de cette grande cité éprouvèrent les effets de son zèle. Les enfants, les soldats, les pêcheurs, les forçats, furent les objets de sa sollicitude; il prêchait dans les communautés, les hôpitaux, les séminaires, les prisons et les galères. Enfin, quelque part qu'il y eût du bien à faire, il s'y livrait avec ardeur.

Le but des travaux du P. François était à peu près le même dans tous les lieux où il allait. Porter à la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie était le principal objet de sa mission, et pour y parvenir, il s'efforçait de persuader les esprits et de préparer les cœurs, surtout par des prédications continuelles. Ses sermons étaient pleins de force et d'instruction, généralement courts, et en si grand nombre, qu'il paraît devoir surpasser tout ce qu'en a pu prêcher aucun autre prédicateur.

Partout il engageait les fidèles à recevoir la sainte communion, le troisième dimanche de chaque mois, dans quelque église particulière qu'il désignait à cet effet. A Naples, c'était l'église de la maison professe des Jésuites. Pendant quinze jours avant la cérémonie, il préparait par des prières et des exhortations publiques ceux qui devaient y participer.

Lorsqu'il croyait que cette démarche serait suivie d'heureux effets, il allait chez quelques personnes, et particulièrement chez des chefs de famille, leur expliquer en termes expressifs les avantages d'une bonne communion et l'obligation où ils étaient de procurer ce bien à leurs serviteurs. S'il ne pouvait lui-même les visiter, il les y exhortait par ses lettres.

L'effet de ces exhortations était tel que huit ou dix mille personnes communiaient le troisième dimanche de chaque mois, dans l'église désignée pour cette cérémonie, et qu'un nombre beaucoup plus considérable communiait aux fêtes solennelles. Il inculquait soigneusement la dévotion à la Vierge, et il vit qu'elle produisait les plus salutaires effets. « On n'a pas encore su, avait-il coutume de dire » avec saint Bernard, que personne ait eu recours à » la protection de Marie, imploré son secours ou » réclamé sa médiation, sans obtenir son assistance. » Animés par cette espérance, courons, fuyons vers » elle! La Vierge mère du Verbe éternel ne rejet» tera pas nos humbles supplications; elle les pré» sentera à son Fils, nous aidera dans tous nos dan» gers, et particulièrement à la dernière heure de » notre vie. »

Saint Cyr, médecin, qui avait souffert le martyre à Alexandrie, et dont quelques reliques étaient conservées à Naples, avait été autrefois l'objet d'une dévotion qui avec le temps s'était affaiblie. Le P. François la renouvela et fit célébrer solennellement la fête du saint martyr, fixée par le martyrologe romain au 31 janvier.

Il prêchait plusieurs fois et en différents endroits chaque dimanche et chaque jour de fête; et souvent il était suivi, dans la sacristie ou dans quelque salle attenante à l'église, par plusieurs de ceux qui l'avaient entendu prêcher; alors il leur continuait ses exhortations ou bien se joignait à eux, soit pour prier, soit pour accomplir quelques œuvres de pénitence. Il lui arrivait aussi de prêcher fréquemment dans les marchés et dans d'autres lieux publics.

Lorsqu'il n'était pas en chaire, ou occupé de quelque autre manière des fonctions de son ministère, on était sûr de le trouver dans son confessionnal; là il achevait le bien que ses sermons avaient commencé. La conversion des femmes de mauvaise vie fut souvent l'objet de ses travaux; il en ramena un grand nombre, et procura à toutes celles qu'il trouva vraiment repentantes les moyens de vivre honnêtement. Enfin il ne négligeait rien pour procurer le bien spirituel et temporel du prochain.

Un jour que le P. François prêchait dans la rue, une femme de mauvaises mœurs vint se jeter à ses pieds, fondant en larmes et le suppliant de lui trouver un asile où elle pût rentrer en grâce avec Dieu. Le Saint la recommanda à l'assemblée, l'engageant à se cotiser pour elle. Tout-à-coup une fenêtre s'ouvre, on jette de l'argent dans la rue et l'on referme cette fenêtre. Le père lève aussitôt les yeux vers l'endroit d'où tombait le don, et s'écrie : « Qui que vous soyez qui avez fait cette bonne ac» tion, prenez courage, la grâce de Dieu est près de » vous! » Le jour suivant une malheureuse femme vint se placer dans son confessionnal, lui dit que c'était elle qui avait jeté l'argent par la fenêtre, et implora son assistance pour opérer le changement de vie qu'elle méditait. Elle se réconcilia en effet avec Dieu par une sincère pénitence, vendit tout ce qu'elle avait, et se retira à l'hôpital des Incurables parmi les pénitentes, dont elle devint le modèle.

Le zèle qui dévorait ce saint homme le rendait si actif, surtout aux approches des fêtes de Noël et de Pâques, qu'il semblait alors se multiplier lui-même, par le grand nombre de sermons qu'il prêchait, et par le temps qu'il passait au confessionnal, sans que nulle autre de ses occupations fût cependant négligée.

Un des moyens de sanctification pour les fidèles qu'employait le plus souvent et avec le plus de succès le fervent missionnaire, étaient les exercices spirituels de saint Ignace, connus assez généralement en France sous le nom de Retraites (1). Il savait les fruits merveilleux que l'on peut retirer pour le salut de ces saints exercices; aussi ne laissait-il échapper aucune occasion d'y attirer ceux qu'il évangélisait. Le Seigneur lui donnait surtout dans ces circonstances cette voix puissante dont parle le Prophète. Dans les monastères, c'était par les retraites qu'il réformait les abus les plus invétérés et qu'il faisait remettre en vigueur la régularité. Au séminaire de Naples, le serviteur de Dieu produisit des effets si surprenants, que les clercs qui l'habitaient montrèrent la plus grande componction, et se livrèrent publiquement à des pratiques de pénitence. Lorsqu'à la clôture de cette retraite, ils furent sur le point de communier, ils se jetèrent tous aux pieds de leur supérieur, lui promirent pour l'avenir une obéissance entière, et

(1) Plusieurs jésuites et d'autres écrivains ascétiques ont publié des livres de méditations pour les retraites. Le P. Bourdaloue en a donné un qui est digne de ce célèbre orateur. L'on en a également des PP. Neveu, Martel, Sanadon, Crasset, Croiset, Pallu, Bellingan, Le Large, de Neuville, de la même société; du P. Avrillon, minime, de l'abbé Tiberge, de l'abbé de Brion, de M. de Boucher, curé de Saint-Merry à Paris, et autres.

ils lui donnèrent l'assurance de leur exactitude à remplir leurs devoirs.

Ses succès ne furent pas moins grands dans les exercices qu'il donna à la confrérie de la Sainte-Trinité; l'on s'y portait en foule, et ses méditations faisaient sur l'esprit de ses auditeurs une impression si vive que bientôt on n'entendait plus que pleurs et que sanglots. Un pécheur scandaleux confessa ses fautes devant tout le monde, et s'ensevelit ensuite dans une retraite pour en faire une pénitence exemplaire. Tels furent encore les effets que le P. François produisit à Naples, au collége des jeunes nobles, tenu par les Jésuites; il s'annonça d'abord aux étudiants comme un homme incapable d'opérer aucun bien; il leur rappela même qu'il avait autrefois occupé un poste inférieur dans ce collége; mais bientôt il leur parla avec tant de force de la malice du péché, de la sévérité des jugements de Dieu, de la rigueur des peines de l'enfer, qu'il pénétra de crainte les cœurs de ces jeunes gens. On les vit tous pratiquer de rudes pénitences, et avec tant d'ardeur qu'il fallut la modérer. Quinze d'entre eux, plus effrayés encore que les autres des dangers du monde, le quittèrent pour embrasser l'état religieux.

Le saint missionnaire ne se borna pas à opérer des merveilles par ses discours dans les retraites, il voulut étendre l'utile pratique des exercices spirituels, en publiant un livre sur cette matière. Enfin, il n'omettait rien pour rendre général ce moyen de salut. Plusieurs familles faisaient, sous sa conduite, ces exercices spirituels, et il recommandait que les domestiques y fussent admis en commun avec leurs maîtres. De jeunes personnes s'associaient aussi dans cette pieuse intention. Les heureux effets de cette pratique furent bientôt manifestés; la régularité, la piété solide, la pureté des mœurs de ceux qui la suivaient étaient assez remarquables pour en inspirer une estime générale. L'expérience a montré que ces retraites spirituelles de quelques jours sont très-utiles aux justes et aux pécheurs. Elles le sont dans toutes les grandes villes; mais elles le sont plus encore dans les lieux où la rareté des prêtres les oblige de se borner aux devoirs de première nécessité, et les empêche de donner une attention suivie au besoin de chaque fidèle.

Le P. François établit aussi une congrégation de marchands, dont la conduite était si édifiante, que son historien dit qu'on aurait pu la nommer une société d'anges. Les membres se faisaient distinguer par leur probité, par l'exactitude à leurs pieuses pratiques et par leur zèle à procurer le bien spirituel et temporel du prochain.

Les personnages les plus considérables du royaume de Naples avaient pour le P. François une vénération profonde. Toutes les classes de la société le respectaient comme un Saint. Cette estime générale était bien méritée; car, aussi puissant en œuvres qu'en paroles, le serviteur de Dieu fit plusieurs prédictions qui furent accomplies et opéra plusieurs miracles. Il devait ces faveurs extraordinaires du ciel à la perfection de ses vertus. Sa conduite était une prédication continuelle aussi éloquente que ses sermons. Plein de foi, il se proposait pour but de ses travaux de l'étendre de plus en plus et de l'affermir dans les âmes. Son espérance et sa confiance en Dieu étaient sans bornes. « Je prends volontiers de » la fatigue, disait-il lorsqu'on l'engageait à se don- » ner un peu de repos, parce que c'est autant de » gagné pour le paradis. » Cette confiance le rendait courageux dans les entreprises et intrépide dans les dangers. « Si Dieu est pour nous, répétait-il souvent, » qui sera contre nous? » L'ardeur de sa charité pour Dieu était si grande qu'il vivait constamment uni à lui et occupé de sa présence, même au milieu de ses plus grands travaux. Son extérieur le faisait assez comprendre : il avait un air de modestie virginale; il marchait les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine ou cachées sous son manteau; son visage paraissait quelquefois enflammé et indiquait ainsi la ferveur dont son âme était remplie.

L'humilité du Bienheureux n'était pas moins remarquable. Il paraissait ne se croire bon à rien qu'à surcharger inutilement une société dont il était l'ornement. Les bas sentiments qu'il avait de lui-même le rendaient insensible aux insultes qu'il reçut plusieurs fois dans l'exercice de son ministère. Ennemi de la singularité, il montrait dans toute sa conduite une simplicité aimable. C'est sous de semblables dehors qu'il cachait sa mortification; il pratiqua cette vertu dans toutes les circonstances, et, l'on peut dire, à tous les moments. Il était sérieux, mais affable. Son immense charité pour le prochain le portait plus particulièrement vers les pauvres; il leur rendait service de préférence aux riches et aux puissants. Cette charité lui attirait un grand nombre de gens de la plus basse classe, qui venaient lui raconter leurs infortunes, l'entretenir de leur misère et lui demander secours. A quelque épreuve qu'ils missent la patience du P. Girolamo, elle n'était point lassée; il soutenait de bonne grâce ces importunités, écoutait avec douceur toutes les demandes, remédiait à tous les maux qu'il pouvait soulager, et consolait les affligés qu'il ne pouvait autrement secourir.

Le serviteur de Dieu n'avait jamais eu une santé

parfaite, et ses infirmités augmentèrent à mesure qu'il avança en âge; il les supportait avec résignation et continuait de se livrer à ses travaux. Sa patience et sa soumission à la volonté divine ne se démentirent pas un instant pendant sa dernière maladie, qui fut très-douloureuse. Elles édifièrent tous ceux qui l'approchaient; mais leur édification s'accrut encore par les transports de dévotion avec lesquels il reçut les derniers sacrements et remit son âme entre les mains de Dieu. Il mourut le 11 mai 1716, ayant atteint sa soixante-treizième année.

Aussitôt que sa mort fut connue dans Naples, on acquit une nouvelle preuve de l'estime dont il jouissait. Tous, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, parlaient de ce saint religieux avec vénération; tous voulurent le voir encore une fois, et il se fit un si grand concours, que l'on fut obligé de placer des gardes à l'entrée de la chapelle où il était exposé. Cependant, vers le soir, la foule diminua, et il ne restait plus dans l'intérieur de la chapelle que quelques personnes d'un rang distingué, entre autres la duchesse de Lauria, épouse du gouverneur de la ville, avec sa fille, qui avait dix ans, qui était estropiée, paralytique, hideusement contrefaite, et qui ne pouvait faire entendre que des sons inarticulés. Toutes les ressources de la médecine avaient été en vain épuisées pour guérir ses infirmités. La duchesse se jeta aux pieds d'un des pères qui gardaient les restes du père François, et le pria de faire avec la main de Girolamo le signe de la croix sur la tête de sa fille. Le religieux y consentit; il tint la main du Saint sur le front de l'enfant et y fit doucement le signe de la croix. Les personnes présentes disaient pendant ce temps le *Miserere*. Alors, au grand étonnement de tous ceux qui en furent témoins, la petite fille cria à haute voix : « Mettez-moi par terre, mettez-moi par terre, je suis » guérie. » Le domestique qui la tenait entre ses bras la déposa en effet. L'enfant se soutint, marcha d'un pas ferme et fut guérie parfaitement. La duchesse s'évanouit de joie. Quand elle revint, elle s'agenouilla et offrit son enfant à Dieu, en lui rendant grâces du bienfait signalé qu'il venait de lui accorder par l'intercession du P. Girolamo. L'enfant marcha sans aide jusqu'à la voiture de sa mère. Le jour suivant, le duc, la duchesse avec toute leur maison vinrent à l'église et y communièrent. Le duc et la ducesse offrirent aux pères une somme d'argent égale au poids de la petite fille, pour l'employer en œuvres de charité et de religion. Ils retournèrent ensuite à la chapelle de la Sainte-Trinité dans laquelle était encore le père décédé, et pressèrent respectueusement sa main; la duchesse prit les habits avec lesquels sa fille avait été guérie et les suspendit, en présence de la multitude, sur l'autel de saint François-Xavier, assurant les témoins, que pendant la vie de François de Girolamo, elle et son mari lui avaient demandé d'intercéder pour leur enfant auprès du Tout-Puissant et qu'il n'avait pas voulu le faire, mais qu'ensuite il les avait informés qu'ayant prié à cette intention et saint Cyr et saint François-Xavier, ils lui avaient affirmé que sa prière était exaucée et que la guérison aurait lieu après sa mort.

On commença bientôt les procédures de sa canonisation. En 1751, le pape Benoît XIV déclara par un décret que le P. François avait possédé les vertus théologales à un degré héroïque. Le 2 de mai 1806, il fut béatifié par le pape Pie VII, et Sa Sainteté assigna le 11 mai pour la célébration de la messe et de l'office en son honneur partout où la société de Jésus avait été ou serait rétablie, ainsi que dans les diocèses de Naples et de Tarente. Le 26 mai 1839, le pape Grégoire XVI a placé son nom dans les fastes des Saints.

Nous avons parlé des retraites spirituelles que ce zélé missionnaire recommandait avec tant d'instances. Quelques chrétiens pieux consacrent à cet exercice un jour chaque mois; on peut leur indiquer la retraite que le P. Croiset a composée pour cette fin. Il est bien difficile de lire sans une salutaire émotion la méditation dans laquelle cet auteur fait connaître la première pensée d'une âme qui, sortant de ce monde, se trouve tout-à-coup dans l'éternité.

---

† SAINT PHILIPPE,

ERMITE DE ZELL, DANS LE PALATINAT.

HUITIÈME SIÈCLE.

Saint Philippe, Anglais de naissance, quitta sa patrie et fit un pèlerinage à Rome, pour y honorer les corps des apôtres saint Pierre et saint Paul. Il y servit longtemps le Seigneur et fut élevé au sacerdoce par ordre du Saint-Père, quoiqu'il eût voulu se soustraire à cet honneur. Mais comme il soupirait après le silence de la retraite, il quitta la capitale de la chrétienté, traversa la Gaule et finit par s'établir aux environs de Worms, dans un endroit appelé aujourd'hui Zell (1), et y éleva un ora-

(1) Ce village, situé à trois lieues de Worms et appartenant aujourd'hui au nouveau diocèse de Spire, ainsi que la vallée

toire en l'honneur de saint Michel. Ceci arriva sous le règne de Pépin.

Il y vécut pieusement dans une sainte solitude, avec son compagnon Horoscolf, qui était également prêtre. Par sa persévérance dans l'œuvre de sa sanctification, par les prières continuelles qu'il adressait au Seigneur, par sa profonde humilité et son ardent amour du prochain, il répandit au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. C'est pourquoi les personnes avides de salut s'approchaient avec confiance du ministre de Dieu, qui les réconciliait, par le sacrement de la pénitence (2), avec le Juge éternel. Après avoir pendant longtemps servi le Seigneur de cette manière, il fut attaqué d'une fièvre qui le délivra des liens du corps et le fit passer dans sa véritable patrie. Ses restes mortels ont été conservés dans l'église de Zell jusqu'en 1531; mais dans la suite on n'a plus trouvé ce précieux dépôt. La fête du Saint se célébrait le 11 mai dans l'ancien évêché de Worms, comme elle se fait encore aujourd'hui dans le nouveau diocèse de Spire.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 363. Voyez les Bollandistes, mai t. I p. 453, où sa vie est mise sous le troisième jour de mai; et surtout la dissertation de Jacob Kämmerer, intitulé: *S. Philippus Cellensis in Palatinatu ad Rhenum, etc.* Heidelbergæ, 1780.

---

12 MAI.

—

SAINT NÉRÉE ET SAINT ACHILLÉE,

MARTYRS.

VERS L'AN 93.

Ces deux Saints furent exilés par Domitien, dans la petite île de Pontia, sur la côte de Terracine, avec sainte Flavie Domitille, dont ils étaient eunuques ou chambellans. Il est dit dans leurs actes qu'on les décapita pour la foi, à Terracine, sous le règne de Trajan. Leur fête se célébrait à Rome, avec beaucoup de solennité, dans le sixième siècle. Voici de quelle manière saint Grégoire-le-Grand parle d'eux dans sa vingt-huitième homélie: « Ces Saints, » devant le tombeau desquels nous sommes assem- » blés, n'ont eu que du mépris pour le monde; ils » l'ont foulé aux pieds, malgré les charmes que leur » offraient l'abondance, les richesses et la santé. » Leur ancienne église était en ruines lorsqu'on la donna à Baronius pour titre de son cardinalat. Ce grand homme, l'ayant rebâtie avec magnificence, y remit les reliques de ces Saints, qui avaient été transférées dans la chapelle de saint Adrien.

SAINTE FLAVIE DOMITILLE,

VIERGE ET MARTYRE.

VERS L'AN 93.

Nous apprenons d'Eusèbe (1) que cette Sainte était fille de la sœur du consul Flavius-Clemens, martyrisé pour la foi, et conséquemment petite nièce de l'empereur Domitien. Ce prince la bannit dans l'île de Pontia, après avoir condamné son oncle à mort. Elle y vécut avec saint Nérée et saint Achillée, ses eunuques, dans les exercices de la pitié chrétienne. Les cellules dans lesquelles ils demeuraient chacun séparément subsistaient encore trois cents ans après leur martyre. On lit dans saint Jérôme, que sainte Paule allant de Rome à Jérusalem, les visita respectueusement, et qu'elle se sentit, en les voyant, animée d'une nouvelle ferveur. Le même père appelle le bannissement de sainte Domitille un long martyre.

Nerva et Trajan rappelèrent les personnes exilées par Domitien; mais il n'est pas certain qu'ils aient rappelé les parents de ce prince. Quoiqu'il en soit, on lit dans les actes de saint Nérée et de saint Achillée que sainte Domitille alla à Terracine, et qu'elle y fut brûlée sous Trajan, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. On garde ses reliques avec celles

ziante qu'il domine, tirent leur nom de la *cellule* de saint Philippe. Il paraît qu'après la mort du Saint, qui avait déjà plusieurs fidèles disciples, des ermites y ont vécu, jusqu'à ce qu'au douzième siècle un abbé de l'ancien couvent de Bénédictins de Hornbach, près de Deux Ponts, y élevât un prieuré de chanoines, doté des revenus nécessaires. Le riche couvent de Hornbach fut converti en gymnase à l'époque de la réforme, mais transféré dans la suite à Deux-Ponts, en conservant ses revenus. Au commencement du treizième siècle, le pape Grégoire IX éleva, par une bulle spéciale, ce prieuré au rang d'une église collégiale. On construisit alors une nouvelle église, sous l'invocation de saint Philippe, et cent ans après on forma une confrérie en l'honneur du même Saint, dans laquelle les personnes les plus distinguées par leur naissance se firent recevoir. Cette institution périt, comme beaucoup d'autres de ce genre, dans la réforme, et ses biens furent incorporés en 1550 à l'université de Heidelberg par le nonce apostolique Pighinus, à la requête de l'électeur Frédéric II, par une bulle du pape Jules III.

(2) C'est ce qui paraît résulter d'une vie du Saint écrite par un auteur contemporain, dans laquelle il est dit qu'un des grands de l'empire gaulois, attiré par la sainteté du serviteur de Dieu, le visitait souvent, se confessait de ses péchés, et que, lorsqu'il partit pour la guerre, s'étant recommandé à l'intercession du Saint qui était déjà mort, celui-ci se souleva dans son cercueil et lui donna encore sa bénédiction.

(1) *L.* 3, *c.* 18.

de saint Nérée et de saint Achillée, qui, ayant été ses domestiques sur la terre, sont présentement associés à sa gloire dans le ciel (2).

Sainte Flavie Domitille trouvait une vraie félicité dans ses souffrances, parce qu'elle aimait Jésus-Christ. Le sort des pécheurs est bien différent, même au sein des honneurs et des plaisirs; des amertumes secrètes empoisonnent continuellement leurs plus beaux jours. Ils évitent de se considérer dans le silence de la retraite, parce que la simple vue de leur intérieur les fait trembler. C'est pour ne se pas voir eux-mêmes qu'ils sont perpétuellement plongés dans la dissipation, et qu'ils se livrent à des amusements dont l'expérience leur a fait sentir le vide et la frivolité. Mais qui pourrait exprimer la violence des remords et des frayeurs qui les agitent, lorsque la maladie ou quelque autre accident les force à soutenir l'affligeant spectacle de leurs misères? De quelles transes, de quelles angoisses leur cœur n'est-il pas alors déchiré? Il n'y a que le chrétien fidèle qui goûte, dès cette vie, un solide bonheur; il porte son paradis dans son cœur, et les plus terribles épreuves ne sauraient lui ravir le bien dont la jouissance inonde son âme de consolations.

SAINT PANCRACE, MARTYR.

L'AN 304.

On dit que saint Pancrace souffrit à Rome dans la quatorzième année de son âge, et qu'il y fut décapité sous Dioclétien en 304, après avoir généreusement confessé Jésus-Christ. Il fut enterré dans le cimetière de Calépodius, qui prit ensuite son nom. L'église qui y était, dédiée sous son invocation, fut réparée dans le cinquième siècle par le pape Symmaque, et dans le septième par le pape Honorius I. Saint Grégoire-le-Grand parle des reliques du saint martyr. Saint Grégoire de Tours l'appelle (1) le *vengeur des parjures*, et dit que Dieu, par un miracle continuel, punit visiblement les faux serments qui ont été faits devant ses reliques. En 656, le pape Vitalien envoya une portion de la dépouille mortelle de saint Pancrace à Oswi, roi d'Angleterre (2). Il y a en Italie, en Angleterre, en France, en Espagne, etc., un grand nombre d'églises qui portent le nom de ce Saint (3).

Voyez D. Jenichen, dans sa *Dissertatio de sancto Pancratio urbis et ecclesiæ primariæ Giessensis patrono titulari*, imprimée à Giessen en 1758, in-4°. Giessen est une ville de la Haute-Hesse, où il y a une célèbre université, et qui appartient au landgrave de Hesse-Darmstadt.

SAINT ÉPIPHANE,

ARCHEVÊQUE DE SALAMINE, EN CHYPRE, PÈRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Tiré de ses écrits, de Socrate, de Sozomène, de saint Jérôme, etc. Voyez Tillemont, t. IX; Ceillier, t. VIII, et la *Vie de saint Épiphane, avec l'analyse des ouvrages de ce Saint, et son apologie*, par D. Gervaise, Paris, 1738, in-4°.

L'AN 403.

Saint Épiphane naquit vers l'an 310, dans le territoire d'Eleuthérople, en Palestine. On a tout lieu de croire qu'il reçut de ses parents une éducation chrétienne. Il s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude de l'Écriture sainte, et afin de mieux pénétrer le sens des oracles sacrés, il apprit l'hébreu, l'égyptien, le syriaque, le grec et le latin.

Son amour pour la piété lui faisait rendre de fréquentes visites aux solitaires, afin de puiser dans leurs entretiens des instructions salutaires. L'exemple de leurs vertus le toucha si vivement, qu'il résolut, étant encore fort jeune, d'embrasser la vie monastique. S'il est vrai que ce fut en Palestine qu'il exécuta cette résolution (4), il est au moins certain qu'il passa bientôt après en Égypte pour aller vivre dans les déserts de ce pays.

Il revint en Palestine vers l'an 333, et bâtit un monastère près du lieu de sa naissance. Quelques personnes trouvant qu'il portait trop loin les macérations de la pénitence, « Dieu, répondit-il, ne nous » donnera le royaume du ciel qu'à condition que » nous travaillerons; et tout ce que nous pouvons » faire n'a point de proportion avec la couronne de

(2) FlavieDomitille, surnommée l'*Ancienne*, était fille de Domitille, sœur de l'empereur Domitien. Ce prince la maria à saint Flavius-Clemens, son cousin-germain : lequel était fils d'un frère de Vespasien. Flavius-Clemens ayant été mis à mort pour la foi, Domitille fut citée en justice pour cause de religion, et sur le refus qu'elle fit de passer à de secondes noces, on la bannit dans l'île Pandataria (aujourd'hui de Sainte-Marie) près de Pouzzoles. Il est probable qu'elle retourna à Rome, ou du moins sur le continent, lorsque Domitien eut été assassiné. Elle eut de saint Flavius-Clemens deux fils, auxquels on fit prendre les noms de *Domitien* et de *Vespasien*. Comme l'empereur Domitien les destinait à être ses successeurs, il confia le soin de leur éducation au célèbre Quintilien. Flavie Domitille, dont nous venons de parler, était tante de sainte Flavie Domitille, vierge et martyre. Voyez Tillemont.

(1) *L. 1 de Glor. Mart.* c. 39.

(2) Voyez Bède, *Hist.* l. 3, c. 29.

(3) Henschenius, t. III *Maii*, p. 18.

(4) C'est le sentiment de Gervaise, qui se fonde sur l'autorité d'une vie du Saint en grec, que quelques auteurs attribuent à Métaphraste.

» gloire qui nous est promise. » Aux austérités corporelles, il joignait une application infatigable à la prière et à l'étude. Il lisait, dans l'intention de s'instruire de plus en plus, tous les bons livres qui se publiaient; il étendit aussi ses connaissances par le moyen des voyages qu'il fit en différentes contrées.

Dieu avait enfin permis que le grand saint Hilarion, caché dans le désert depuis vingt-deux ans, fût manifesté au monde. L'éclat de ses vertus et de ses miracles lui attirait beaucoup de disciples. Saint Épiphane, quoique très-versé dans les voies de la perfection, le prit pour son maître, et se conduisit par ses avis depuis l'an 333 jusqu'à l'an 356 (5). L'amitié de ces deux Saints fut toujours fort étroite, et la distance des lieux ne put en diminuer la force et la vivacité. Il paraît que ce fut saint Hilarion qui détermina depuis l'église de Salamine à demander saint Épiphane pour pasteur; et lorsque la mort eut enlevé le premier, le second consacra sa plume à faire connaître au monde toutes les vertus qui avaient brillé en lui.

Durant la cruelle persécutiou que les ariens firent sourffrir aux catholiques sous le règne de Constance, saint Épiphane sortit souvent de sa cellule pour voler au secours de ceux qui tenaient pour la vraie foi; il se sépara même de la communion d'Eutychius, évêque d'Eleuthérople, qui, par des vues de politique, était entré dans le parti des hérétiques (6); il montra aussi beaucoup de zèle à précautionner les orthodoxes contre les erreurs qu'il avait découvertes dans les écrits d'Origène (7).

Saint Épiphane était dans son monastère l'oracle de la Palestine et des pays voisins. On venait le consulter de toutes parts, et on ne le quittait jamais sans avoir reçu les plus sages avis. Sa réputation avait pénétré jusque dans les contrées les plus éloignées, et on l'élut, vers l'an 367, évêque de Constantia, ou de Salamine en Chypre. Cette dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre; il continua de porter son habit monastique, et même de gouverner ses religieux, qu'il visitait de temps en temps.

Il n'était pas tellement attaché à ses observances, qu'il ne s'en relâchât quelquefois par des vues de charité; ainsi ses abstinences étaient moins rigoureuses lorsqu'il se trouvait dans le cas d'exercer l'hospitalité.

Sa tendresse pour les pauvres était sans bornes; il leur fournissait en toute occasion des secours abondants. Plusieurs personnes de piété le faisaient le dispensateur de leurs aumônes. De ce nombre fut sainte Olympiade, qui lui fit des présents considérables en argent et en terres.

La vénération que lui attirait sa sainteté était universelle. Les hérétiques eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de le respecter; aussi ne fut-il point enveloppé dans la persécution que les ariens, soutenus par l'empereur Valens, excitèrent contre les catholiques en 371. Il fut presque le seul évêque orthodoxe que l'hérésie épargna dans cette partie de l'empire.

Cinq ans après, il entreprit un voyage à Antioche. Son but était de travailler à la conversion de l'évêque Vitalis, qui était tombé dans l'apollinarisme. Malheureusement son zèle ne produisit aucun effet. Lorsque Paulin, évêque de la même ville, alla à Rome en 382, il l'y accompagna. Ils logèrent l'un et l'autre dans la maison de sainte Paule. A la fin de l'hiver, saint Épiphane s'embarqua pour retourner à Salamine. Il eut en 385 la consolation de recevoir sainte Paule, qui passa dix jours avec lui allant en Palestine.

Étant à Jérusalem en 394, il prêcha contre l'origénisme en présence du patriarche Jean, qu'il soupçonnait pencher vers cette hérésie; mais son discours fut très-mal reçu par le patriarche et par tous ceux qui lui étaient attachés. Il quitta donc Jérusalem pour se retirer à Bethléem. Il persuada à saint Jérôme de se séparer de la communion de Jean, jusqu'à ce qu'il eût donné des preuves publiques de sa catholicité. Il éleva en même temps au sacerdoce Paulinien, frère de saint Jérôme. Le patriarche se plaignit hautement de cette ordination, et soutint qu'elle était un attentat contre ses droits. Saint Épiphane tâcha de se justifier dans une lettre qu'il écrivit au prélat qui prétendait sa juridiction lésée. J'ai pu, lui disait-il, ordonner un moine, qui, en qualité d'étranger, ne doit point être censé de votre province. C'est la crainte de Dieu qui m'a fait agir de la sorte; je ne me suis proposé que l'utilité de l'Église. Il n'y a point de diversité dans le sacerdoce, dès qu'il est question de la charité de Jésus-Christ. Nous n'avons point désapprouvé de semblables ordinations qui ont été faites dans notre province; pourquoi donc vous emportez-vous avec tant de chaleur contre une action dont les motifs ont été si purs? Quant à Paulinien, il suivit saint Épiphane à Salamine, et lui demeura soumis comme étant de son clergé.

On doit conclure de la conduite que saint Épi-

(5) Tillemont, qui a parfaitement débrouillé la chronologie de la vie de saint Hilarion, fait partir ce Saint de la Palestine en 356.

(6) Saint Épiph. *hær.* 73, c. 23, 27.

(7) Saint Jérôme, l. 2, *in Rufin.* c. 6, *et ep.* 60. Saint Épiph. *hær.* 61.

phane tint en cette occasion, et à Constantinople, qu'il n'avait pas des idées aussi exactes qu'on les a aujourd'hui sur la juridiction d'un évêque hors de son diocèse : ce qui venait de ce que l'Église, par ses canons, ne s'était point encore expliquée sur ce sujet d'une manière aussi expresse qu'elle l'a fait depuis. Autrement il n'aurait pas conféré les ordres dans un diocèse étranger; il n'aurait pas non plus prêché à Constantinople, qu'il n'en eût préalablement obtenu la permission de l'archevêque : mais il croyait pouvoir faire dans le diocèse des autres évêques, ce qu'il ne trouvait pas mauvais qu'ils fissent dans le sien.

Ce fut en 401 que saint Épiphane se rendit à Constantinople. Il y accusa d'origénisme les solitaires appelés *Grands-Frères* (8), contre lesquels il avait été prévenu par les clameurs de Théophile. Il refusa même de communiquer avec saint Chrysostôme, qui leur avait accordé sa protection, et qui ne les avait admis à la communion qu'après s'être assuré de leur orthodoxie. Les Grands-Frères allèrent voir saint Épiphane, dans la vue de lui expliquer leurs sentiments. « Mon père, lui dirent-ils, » nous désirons savoir de vous si vous avez jamais » vu nos disciples et nos écrits. Non, répondit l'évê» que. Comment donc, reprit Ammonius, un des » solitaires, nous avez-vous jugés hérétiques sans » avoir des preuves de nos sentiments? C'est, re» partit le Saint, que je l'ai ouï dire. Nous avons fait » le contraire, répliqua Ammonius. Nous avons sou» vent rencontré vos disciples, et vu vos écrits, entre » autres l'*Anchorat;* et comme plusieurs voulaient » le blâmer et l'accuser d'hérésie, nous en avons » pris la défense...... Vous ne deviez donc pas nous » condamner sans nous entendre, ni traiter, comme » vous avez fait, ceux qui ne disent de vous que du » bien. » Saint Épiphane leur parla plus doucement, et les renvoya. Il quitta lui-même Constantinople, et s'embarqua pour retourner dans son diocèse : mais il ne put arriver jusqu'à Salamine; il mourut en route dans l'année 403, après trente-six ans d'épiscopat. Ses disciples bâtirent en Chypre une église sous son invocation, où ils placèrent son image avec celles de plusieurs autres saints personnages (9). Dieu honora son tombeau par un grand nombre de miracles (10).

Il est vrai que ce Saint est tombé dans quelques méprises en certaines occasions. Mais on doit, dit Socrate, les attribuer à l'ardeur de son zèle et à la simplicité de son cœur. Il n'a point erré dans la foi, et l'ombre seule du mal, surtout en ce genre, lui causait une vive frayeur. Saint Augustin, saint Éphrem, saint Jean Damascène, Photius, etc., l'appellent *un docteur catholique, un homme admirable, un homme rempli de l'esprit de Dieu.*

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT ÉPIPHANE.

1° Le *Panarium*, ou le *Livre des Antidotes contre toutes les hérésies*, qui parut en 374. Le Saint y donne l'histoire de vingt hérésies qui avaient précédé la naissance de Jésus-Christ, et de quatre-vingts qui s'étaient élevées depuis la promulgation de l'Évangile. Il n'est pas toujours exact en parlant de l'arianisme; mais on sait combien il est difficile de découvrir la vérité dans des points où l'esprit de révolte avait tant d'intérêt à l'embrouiller. Saint Épiphane réfute les hérésies par l'Écriture et la tradition. « On doit, dit-il, » admettre nécessairement la tradition; on ne peut tout ap» prendre par l'Écriture : c'est pourquoi les apôtres nous » ont transmis quelques vérités par écrit, et d'autres par la » voie de la tradition, *hær.* 60, c. 6, p. 511. » C'est par la tradition qu'il justifie la pratique, et qu'il prouve l'obligation de prier pour les morts, *hær.* 76, c. 7, 8, p. 911. Il ajoute qu'il ne peut assez s'étonner comment Aérius a l'audace d'abolir le jeûne du mercredi et du vendredi « qui s'observe » par toute la terre, et qui est appuyé sur l'autorité des apô» tres, *ibid.* » Le style du *Panarium* est peu poli, selon M. Godeau, *Éloges des Ev. illustr.* c. 37, p. 228; mais la doctrine qu'il contient est pure et excellente. On peut la comparer à des diamants qui, sans être taillés, brillent par leur beauté naturelle. Nous avons de grandes obligations à saint Épiphane de nous avoir laissé l'histoire et la réfution des anciennes hérésies. Il est vrai qu'on ne les connaît plus que de nom; mais d'autres leur ont succédé, et leur succéderont jusqu'à la fin des siècles. L'esprit des hérétiques est toujours le même; il traîne toujours à sa suite l'orgueil, l'opiniâtreté et l'attachement à ses propres pensées.

2° L'*Anchorat*, ainsi appelé parce qu'il est comme une espèce d'ancre qui doit fixer les esprits dans la vraie foi, de peur qu'*ils ne flottent et ne soient entraînés à tout vent de doctrine*. Le saint docteur y établit et y donne des preuves abrégées des principaux articles de la foi catholique L'*Anchorat* est suivi de l'*Anacéphaléose*, qui n'en est qu'une récapitulation.

3° Le Traité *des poids et des mesures*. L'auteur y fait paraître beaucoup d'érudition; il y parle des poids, des mesures et des coutumes des juifs, afin de faciliter aux fidèles l'intelligence de la Bible.

4° Le *Physiologue*, ou recueil des propriétés des animaux, avec des réflexions mystiques et morales. Il n'y a que les réflexions que l'on puisse attribuer à saint Épiphane.

(8) Ils étaient au nombre de quatre; leurs noms étaient Dioscore, Ammonius, Eusèbe et Euthyme. On les appelait les *Grands-Frères*, à cause de la hauteur de leur taille. Ils embrassèrent la vie solitaire sur la montagne de Nitrie. Ils avaient des sœurs qui étaient dans les mêmes sentiments qu'eux, et qui se retirèrent dans un logement bâti à quelque distance de celui de leurs frères. Ils devinrent célèbres par l'austérité de leur pénitence et par la ferveur et la continuité de leurs prières. Ils eurent l'honneur de souffrir pour la consubstantialité du Verbe. Voyez Pallade. *Hist. Laus.* c. 10, 17.

(9) *Conc.* t. VII p. 477.

(10) Sozomène, l. 7, c. 25.

5° Le Traité des *pierres précieuses*. Le saint docteur tâche d'y expliquer les qualités des douze pierres précieuses qui étaient sur le rational du grand-prêtre des juifs.

6° Deux *Lettres* adressées, l'une à Jean, évêque de Jérusalem, et l'autre à saint Jérôme. Dans la première, le Saint répond aux différentes plaintes que Jean faisait de lui. Il y dit qu'ayant vu dans l'église d'Anablate, au diocèse de Jérusalem, un voile qui pendait à la porte, et sur lequel était peinte une image de Jésus-Christ ou de quelque autre Saint (il ne se souvenait plus de qui il était), il déchira ce voile, et en envoya un autre. On aurait tort de conclure de ce passage que saint Épiphane ne voulait point qu'on honorât les images, et que le culte qu'on leur rend est de nouvelle date; le contraire est attesté par les monuments les plus authentiques. Eusèbe parle des miracles opérés à la célèbre statue de la femme guérie par Jésus-Christ d'un flux de sang, et qui était à Panée, en Palestine. On voit aussi par saint Grégoire de Nysse, par saint Prudence, par saint Paulin, par saint Éphrem, etc., qui vivaient dans le même temps, que l'usage des images était alors universellement reçu dans l'Église. Le Clerc en convient lui-même. La conduite de saint Épiphane prouve donc seulement qu'il avait découvert des abus, ou du moins qu'il craignait que les peintures dont il s'agit ne fussent une occasion de chute, soit pour les Juifs, soit pour les païens nouvellement convertis. On sait qu'en pareille circonstance il est quelquefois prudent de défendre en certains lieux une pratique de discipline. Cette remarque est de Salméron, in 1 Joan., c. 5, disp. 32.

Dans sa lettre à saint Jérôme, saint Épiphane lui donne avis de la condamnation d'Origène par Théophile d'Alexandrie. Cette lettre ne se trouve point dans l'édition du P. Petau.

Nous avons remarqué plus haut que saint Épiphane avait négligé la politesse du style. Son but était de se mettre à la portée des moins intelligents. Au reste, ce défaut et les autres que l'on reprend dans ses écrits, n'ont point empêché qu'on ne l'ait regardé comme un des principaux docteurs de l'Église.

La meilleure édition des œuvres de saint Épiphane est celle que le P. Petau donna en grec et en latin, avec des notes, à Paris en 1622, 2 vol. in-fol. On ne doit pas s'en rapporter aveuglément à la traduction du savant jésuite. M. de l'Aubespine y a trouvé beaucoup de fautes. L'édition du P. Petau reparut, non à Cologne, comme portent les imprimés, mais à Leipsick, en 1682.

Le commentaire de saint Épiphane sur le livre des cantiques a été découvert depuis peu parmi les Mss. de la bibliothèque du Vatican. Foggini, préfet de cette bibliothèque, en a donné une bonne édition, avec une savante préface. Elle parut à Rome en 1750.

SAINT MODOALD,

ÉVÊQUE DE TRÈVES.

VERS L'AN 640.

Ce Saint était d'Aquitaine, et frère de la bienheureuse Itte ou Iduberge. Son amour pour la perfection le portait à une vie retirée; mais il ne put suivre l'attrait qu'il se sentait pour la solitude. Il se vit obligé d'aller à la cour de Dagobert, roi d'Austrasie. Au reste, il sut y allier les devoirs du parfait chrétien avec ceux de sa place.

Le siége épiscopal de Trèves étant venu à vaquer, il fut unanimement élu pour le remplir vers l'an 622. On n'eut point égard aux représentations qu'il fit pour éviter cette éminente dignité. Il montra bientôt par sa conduite qu'il avait pris les apôtres pour modèles. La vigilance, le zèle du salut des âmes et la charité pour les pauvres se trouvaient en lui réunies à l'amour de la pratique, du recueillement et des austérités de la pénitence. Il fonda plusieurs monastères, entre autres celui de Saint-Symphorien. Il assista, en 625, au concile assemblé à Rheims pour régler divers points de discipline (*).

On avait de toutes parts une grande vénération pour l'évêque de Trèves. Il était lié avec tout ce qu'il y avait de prélats recommandables par leurs vertus, tels que saint Cunibert de Cologne, saint Arnoul de Metz, saint Sulpice de Bourges, saint Donat de Besançon, saint Pallade d'Auxerre, saint Chadoin du Mans, etc. Enfin, épuisé de fatigues et de macérations, il mourut le 12 mai vers l'an 640. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez les Bollandistes, et Cratepolius, cordelier de Cologne, *de Sanctis Germaniæ*, p. 110.

(*) Il y a eu à Rheims plus de dix-huit conciles particuliers, tenus à différentes époques. Le premier fut celui dont il est ici question; il n'avait pour objet que la discipline. Les hommes les plus distingués du temps y assistèrent. Parmi les conciles les plus célèbres qui y furent tenus dans la suite, il faut compter ceux des années 1119, 1131 et 1148. Au premier se trouvèrent le pape Calixte II, quinze archevêques et plus de deux cents évêques. Dans la dernière séance, tous les évêques et abbés, au nombre de quatre cent vingt-sept, se levèrent, tenant à la main des cierges allumés, et le pape excommunia solennellement plusieurs personnes, dont les noms furent récités, entre autres l'empereur et le faux pape Maurice Bourdin. Voyez *Concil.* t. X, p. 865. A celui de 1131, tenu par le pape Innocent II, assistèrent treize archevêques, deux cent soixante-trois évêques allemands, français, espagnols et anglais, et grand nombre d'ecclésiastiques séculiers et de moines, entre autres saint Bernard. On y publia dix-sept canons, dont le sixième défend aux moines et aux chanoines de s'appliquer au droit civil et à la pharmaceutique, *dans le dessein d'en faire un métier*. Au synode de 1148, présidé par le pape Eugène III, se trouvèrent également plusieurs cardinaux et évêques des quatre églises nationales que nous venons de nommer. Saint Bernard y arracha à Gilbert de la Porrée l'aveu d'avoir enseigné l'hérésie que *l'essence de Dieu, sa sagesse et sa nature divine ne sont pas en Dieu*. Un fanatique nommé Eon de l'Étoile, qui avait séduit beaucoup de gens de la lie du peuple, en leur faisant accroire que c'était lui qui viendrait un jour juger les vivants et les morts, s'appuyant sur ces paroles de l'Église : *per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, que des Français prononçaient *per Eon, etc.*, fut aussi traduit devant ce concile. Comme cet insensé ne faisait que des réponses absurdes, on le jeta en prison, où il mourut peu de temps après. Voyez *Concil.* t. X, p. 1107.

SAINTE RICTRUDE,

ABBESSE DE MARCHIENNES.

L'AN 688.

Rictrude, d'une des plus illustres familles de l'Aquitaine, naquit en Gascogne vers l'an 614. Sa piété la rendit infiniment plus recommandable que sa naissance et ses richesses. Elle fut mariée à Adalbaud, l'un des principaux seigneurs de la cour de Clovis II. De ce mariage sortirent quatre enfants, que leur bienheureuse mère éleva dans les sublimes maximes de la perfection, et qui sont précisément honorés d'un culte public dans l'Église (1). C'est ainsi que des parents vertueux tirent les bénédictions du ciel sur toute leur famille.

Saint Amand ayant été exilé dans la partie méridionale de la France, Rictrude eut occasion de le voir et de l'entretenir. Elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir que c'était un homme véritablement rempli de l'esprit de Dieu. Elle se mit sous sa conduite, afin d'apprendre de lui la manière la plus parfaite de servir le Seigneur. Toutes ses pensées n'eurent plus que le ciel pour objet, surtout après la mort de son mari Adalbaud, qui fut assassiné par des scélérats en revenant de Flandre en Gascogne. Sa sainteté a été reconnue par l'Église, qui l'honore le 2 février (*).

Rictrude était encore jeune lorsqu'elle devint veuve. Clovis II lui proposa de passer à de secondes noces et d'épouser un de ses favoris; mais elle refusa constamment de se prêter aux propositions du roi, qui lui permit à la fin de recevoir le voile des mains de saint Amand.

Il y avait quelque temps que, par l'avis du même Saint, elle avait fondé une abbaye d'hommes dans la terre de Marchiennes, au diocèse d'Arras (**). Lorsqu'elle fut devenue veuve, elle en fonda une de filles dans le même endroit. On l'élut supérieure de la communauté, qu'elle gouverna pendant quarante ans. Elle portait le cilice, jeûnait presque continuellement, et donnait beaucoup de temps à la prière et aux veilles. Sans cesse elle soupirait après les biens invisibles, chaque jour elle travaillait à purifier son cœur par le détachement de toutes les choses créées; la vivacité de son amour lui rendait insipides toutes les consolations humaines, et elle désirait avec ardeur le moment où, affranchie des liens du corps, elle irait se perdre dans le sein de Dieu. Ce fut pour vaquer plus librement à ses exercices de piété qu'elle se démit de la supériorité quelque temps avant sa mort, qui arriva le 12 mai 688. Elle était âgée de soixante-quatorze ans. Son corps, renfermé dans une châsse fort riche, était chez les Bénédictins de Marchiennes (***). On lit son nom dans divers calendriers locaux et monastiques. Il y avait anciennement en Flandre un grand nombre d'églises et d'autels dédiés sous son invocation. Dans l'église de Saint-Amé à Douai, on voit, dans la chapelle de saint Mauront, la statue de sainte Rictrude entre plusieurs autres de la même famille.

Hucbaud, savant moine de Saint-Amand, écrivit en 907 la vie de sainte Rictrude. Surius l'a publiée, mais après en avoir changé le style. On la trouve telle qu'elle est sortie de la plume de son auteur, dans Mabillon, *Act. Ben.* t. II, p. 938, et dans les Bollandistes, t. III *Maii*, p. 80 (****). Les derniers y ont joint des remarques très-judicieuses, ainsi que les histoires des miracles de la Sainte, lesquelles ont été composées en différents temps par des moines de Marchiennes et de Saint-Amand (*****).

(1) On fait la fête de saint Mauront, abbé de Brueil en Flandre, le 5 mai; celle de la bienheureuse Clotsende, abbesse de Marchiennes, le 30 juin; celle de sainte Ysoye, abbesse de Hamay, le 16 mars; celle de la bienheureuse Adalsende, religieuse de Hamay, le 24 décembre.

(*) Voyez ci-dessus t. I p. 291.

(**) Dans une contrée qui avait appartenu presque tout entière à son époux. Elle se trouvait dans ce qu'on appelait la Flandre-Wallonne.

(***) L'abbaye de filles ne subsiste plus depuis longtemps. En 1028, on donna les revenus aux moines du même lieu.

(****) Voyez encore *Acta SS. Belgii selecta*, t. IV, p. 481-550.

(*****) Pour les reliques et le culte de sainte Rictrude, voyez Baillet, *Vies des Saints*, 12 mai.

SAINT GERMAIN,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

L'AN 733.

Saint Germain était fils du patrice Justinien. Il fut, dès sa jeunesse, un des principaux ornements du clergé de Constantinople. Son mérite le fit élever sur le siége épiscopal de Cyzique, où il se conduisit avec beaucoup de sagesse et d'édification. On l'élut, en 715, patriarche de Constantinople. Il ne s'appliqua pas seulement à réprimer le vice, il défendit encore généreusement la foi contre les erreurs des monothélites et des iconoclastes.

L'empereur Léon l'Isaurien ayant rendu, en 725, un édit par lequel il ordonnait que l'on ôtât les images des églises, le saint patriarche refusa d'y obéir; il soutint même, en présence de ce prince, la légitimité du culte que l'Église rendait aux représentations du Seigneur et de ses Saints. Il fut mer-

veilleusement secondé par saint Jean Damascène, qui vivait alors à la cour du calife des Sarrasins. Il osa rappeler à l'empereur les promesses qu'il avait faites à son avénement à l'empire, de ne point changer les traditions de l'Église.

Léon de son côté ne négligeait rien pour gagner le patriarche. Il employa d'abord les caresses; ce moyen ne lui ayant pas réussi, il tâcha d'irriter le Saint. Son but était de lui faire prononcer quelques paroles injurieuses, afin qu'il prît de là occasion de le traiter comme un homme qui manquait de respect à la Majesté impériale : mais ce second moyen ne lui réussit pas mieux que le premier. Germain s'était trop bien instruit à l'école du Sauveur, pour oublier l'obligation où sont tous les hommes de pratiquer la douceur et la patience. Cependant l'empereur devenait plus furieux de jour en jour, et faisait éprouver au patriarche, en toute occasion, les effets de son ressentiment. Il s'érigeait en docteur et en réformateur de l'Église. A l'entendre, ses prédécesseurs, ainsi que les évêques et tous les vrais chrétiens, n'étaient que des idolâtres. Son entêtement pour l'erreur et son ignorance l'empêchaient de distinguer le culte absolu que l'on rend à Dieu, du culte relatif que l'on rend aux saintes images.

La fermeté du patriarche était inébranlable au milieu de tant d'épreuves. Il souffrait, en disciple de Jésus-Christ, des maux dont il ne pouvait arrêter le cours. Les hérétiques prévalurent enfin, et le forcèrent, en 730, à quitter son église, qu'il gouvernait depuis quatorze ans et cinq mois. Il se retira à Platanium, dans la maison de ses pères. Là il gémissait sur le déplorable état de l'Église, faisant un saint usage des croix que Dieu lui envoyait. Souvent il répétait avec un de ses plus illustres prédécesseurs : « Quand je devrais mourir mille fois le jour, et souffrir l'enfer même pendant quelque temps, je regarderais tout cela comme rien, pourvu que je voie Jésus-Christ dans sa gloire (1). » Il mourut le 12 mai 733.

Saint Germain servit aussi l'Église par sa plume. Photius (2) admirait l'élégance et la politesse que l'on remarquait dans ses écrits, et surtout dans son apologie de saint Grégoire de Nysse contre les origénistes (3).

Voyez Théophane et saint Nicéphore le chronographe.

(1) Saint Chrysost. *ad Theodor. laps.* l. 1, p. 17.

(2) *Cod.* 233. Fleury, l. 42, *n.* 53.

(3) Nous n'avons plus que trois lettres de saint Germain de Constantinople; elles ont pour objet principal l'affaire des iconoclastes. Voyez Ceillier, t. XVIII, p. 62.

† LA B. CATHERINE DE CARDONE, VIERGE.

L'AN 1577.

Cette fille, dont sainte Thérèse parle dans ses ouvrages, a étonné le monde par sa vie pénitente et les grandes austérités qu'elle a pratiquées. Née à Naples, en 1519, d'une famille très-distinguée, elle commença à l'âge de huit ans sa pénitence, qu'elle augmenta par la suite. Après avoir fait sa première communion, elle voua sa virginité à Dieu. Elle passa près de quarante ans en Italie, et fut obligée, en 1559, d'aller en Espagne, où elle se chargea de l'éducation de Charles, infant d'Espagne. Elle montra une grande sagesse dans un emploi si important; mais quoiqu'elle vécût au sein de la mollesse de la cour, elle n'en continua pas moins ses austérités, ne mangeant jamais de viande, ne buvant point de vin, et se contentant de légumes et d'eau : il y avait même des jours où elle ne prenait point de nourriture. Son corps était couvert d'un rude cilice et chargé de chaînes. Malgré ses austérités, elle remplissait avec beaucoup de sagacité tous les devoirs de sa charge, ménageant avec prudence toutes les occasions où elle pouvait dire à son élève quelque parole de piété. Mais les mauvaises inclinations de Charles commencèrent à la dégoûter. La corruption qu'elle voyait de tous côtés lui inspira l'idée de quitter des fonctions si ingrates; elle songea à se retirer dans une solitude pour se consacrer entièrement à Dieu. Elle prévit bien des obstacles, et fut même détournée de son projet par ses confesseurs. Cependant Dieu n'abandonna point sa servante, et permit qu'elle communiquât son dessein à deux religieux de l'ordre de Saint-François, dont l'un était saint Pierre d'Alcantara, qui lui enseignèrent un lieu solitaire, où Catherine prit un habit d'ermite. C'était un affreux désert, plus propre à servir de tannière aux bêtes féroces que de demeure à une personne qui venait de quitter la cour. Là elle n'avait d'autre lit que la terre, d'autre nourriture que l'herbe des champs, portant sous son habit une tunique de crin sur laquelle elle avait cousu plusieurs morceaux de fer. Elle resta ainsi cachée pendant près de trois ans, lorsqu'un berger la découvrit. Aussitôt les fidèles se portèrent en foule à sa caverne. Voulant accorder quelque chose aux instances de ceux qui la pressaient de prendre un peu de nourriture, elle consentit à recevoir tous les huit jours quatre onces de pain grossier à l'usage des gens qui le lui offraient.

Cependant elle fut affligée de diverses maladies : alors les Carmes déchaussés lui creusèrent une grotte hors de l'enceinte de leur monastère : Catherine y passa sept ans, et mourut dans les plus grands sentiments de piété, au milieu des mortifications, le 12 mai 1577, à l'âge de cinquante-huit ans. Les fidèles l'invoquent dans différentes maladies. Sainte Thérèse l'a proclamée une grande sainte.

Voyez les OEuvres de sainte Thérèse, *passim*, et la vie de saint Pierre d'Alcantara.

---

13 MAI.

—

SAINT JEAN-LE-SILENCIAIRE,

ÉVÊQUE, PUIS SOLITAIRE.

Tiré de son excellente vie, écrite peu de temps avant sa mort par le moine Cyrille, son disciple. Voyez Godeau, *Éloges des évêques illustres*, § 56, p. 330.

L'AN 558.

Jean, surnommé *le Silenciaire* à cause de son amour pour le silence et le recueillement, naquit, en 454, à Nicopolis, en Arménie. Son père et sa mère comptaient parmi leurs aïeux des généraux d'armée et des gouverneurs de provinces; mais ils étaient encore plus illustres par leur vertu que par la noblesse de leur extraction. Ils employèrent tous leurs soins pour donner une éducation chrétienne à leur fils; et ils le virent avec plaisir répondre parfaitement à leurs vues.

Jean était encore fort jeune lorsque la mort lui enleva son père et sa mère. Devenu possesseur d'une fortune considérable, il consacra ses biens à de pieux usages. Il bâtit à Nicopolis une église en l'honneur de la Sainte-Vierge, et un monastère dans lequel il se renferma avec dix personnes animées de la même ferveur. Il n'avait alors que dix-huit ans. Son but était de ne s'occuper que de la sanctification de son âme, et d'en faire l'unique objet de toutes ses pensées.

Comme l'humilité est le fondement et la gardienne de toutes les vertus, il la demandait sans cesse à Dieu par des prières ferventes. De son côté, il travaillait à l'acquérir par des méditations fréquentes sur ses misères et la bassesse de son néant, sur la majesté infinie et les perfections adorables de l'Être suprême; par-là il apprenait à connaître Dieu et à se connaître lui-même. Il avait une sainte avidité pour les humiliations, et il les recevait avec joie, de quelque part qu'elles lui vinssent; il recherchait surtout celles qui causent le plus de répugnance à la nature, et qui par conséquent sont les plus propres à faire mourir l'orgueil. Le renoncement à sa propre volonté était le moyen dont il se servait pour étouffer le germe des autres vices. Il y ajoutait les macérations corporelles, afin de soumettre entièrement la chair à l'esprit, et de disposer son âme aux exercices de la prière et de la mortification. La pratique du silence lui parut aussi fort importante. Il parlait rarement par esprit d'humilité, par amour du recueillement et par la crainte de tomber dans les péchés dont la langue est le funeste instrument. Si la nécessité l'obligeait de parler, il le faisait en peu de mots, et toujours avec beaucoup de discrétion. Il bannit l'oisiveté de sa petite communauté, la regardant avec raison comme la source de tous les vices. Des travaux pénibles, et en même temps utiles, remplissaient tous les intervalles qui n'étaient occupés ni par la prière publique, ni par d'autres devoirs essentiels. La douceur, la sagesse et la piété de Jean lui gagnaient l'estime et l'affection de ses frères. Tous avaient les yeux attachés sur lui, et s'efforçaient à l'envi d'exprimer en eux les différents traits de leur modèle.

Malgré le soin que Jean prenait de cacher ses vertus, il ne put empêcher qu'elles n'éclatassent au dehors. L'archevêque de Sébaste le força d'abandonner sa solitude, et l'éleva sur le siége épiscopal de Colonie, en Arménie, quoiqu'il n'eût encore que vingt-huit ans. Il voulut inutilement s'opposer à son sacre, qui se fit dans l'année 482. Il conserva dans cette dignité l'esprit de son premier état, et continua les mêmes exercices, autant que les devoirs de l'épiscopat le lui permirent.

Son frère et son neveu, qui avaient des emplois honorables à la cour de l'empereur, furent singulièrement touchés de ses exemples. Ils surent mépriser le monde au sein des honneurs et des richesses; et la grâce, qui sanctifie les anachorètes dans les déserts, fit de tous les deux des Saints à la cour. Jean ne fut pas également satisfait de la conduite de son beau-frère, qui était gouverneur d'Arménie; plus d'une fois il lui fallut défendre son église contre les oppressions d'un homme qui lui était si étroitement uni par les liens du sang. Ses remontrances et ses prières étant inutiles, il fut obligé d'avoir recours à l'empereur Zénon, qui lui rendit justice, et lui accorda sa protection.

Il y avait neuf ans que le Saint gouvernait son église. Toujours il avait vécu d'une manière très-pénitente, et s'était refusé même le nécessaire, afin

d'avoir de quoi assister plus abondamment les pauvres. Ses prédications et ses exemples faisaient fleurir la piété dans son diocèse. Les affligés trouvaient en lui un consolateur qui partageait leurs peines. Il était le père de ses diocésains; il les portait tous dans ses entrailles, pour les transformer en autant de vrais disciples de Jésus-Christ.

Certains maux auxquels il ne pouvait remédier, joints à une forte inclination qu'il se sentait pour la solitude, lui inspirèrent un ardent désir de se démettre de l'épiscopat. Il est vrai que, selon les lois de l'Église, il ne pouvait abandonner le troupeau dont la garde avait été confiée à ses soins; aussi se défia-t-il d'abord de son désir pour la retraite. Il eut recours à la prière, afin de connaître plus parfaitement la volonté de Dieu. On lit dans sa vie, qu'étant une nuit en oraison, il vit une croix lumineuse se former dans l'air, et qu'il entendit une voix qui lui disait : « Si vous voulez être sauvé, vous » n'avez qu'à suivre cette lumière. » Il lui sembla que la lumière allait devant lui comme pour le conduire, et qu'elle lui indiquait la laure de saint Sabas. Cette vision, continue l'auteur de sa vie, ne lui laissa plus aucun doute sur sa vocation. Il se démit donc de l'épiscopat, et s'embarqua pour la Palestine.

Lorsqu'il y fut arrivé, il visita d'abord les lieux saints à Jérusalem, après quoi il se retira dans la laure de saint Sabas, laquelle était peu éloignée de cette ville, et où l'on comptait cent cinquante solitaires, qui tous étaient animés de l'esprit de leur saint abbé. Il avait alors trente-huit ans. Saint Sabas, l'ayant reçu sans le connaître, le remit d'abord entre les mains de l'économe, qui l'envoyait chercher de l'eau et qui lui faisait porter des pierres aux ouvriers occupés à bâtir un nouvel hôpital. Jean obéissait avec une grande simplicité. Il gardait un silence perpétuel, avait un visage serein, et paraissait toujours recueilli.

La manière dont il supporta cette épreuve l'eut bientôt fait connaître à son supérieur. On le chargea du soin de recevoir les étrangers. Il servait chacun des hôtes comme il aurait servi Jésus-Christ lui-même. Tout le monde était frappé de son extérieur modeste et édifiant. Saint Sabas ne pouvait assez admirer la conduite que tenait un jeune religieux dans une place qui est si dangereuse, même pour les plus parfaits. Rien en effet n'était capable de distraire son âme toujours unie à Dieu. Le saint abbé ne douta plus que Jean ne fût doué, dans un degré éminent, de l'esprit de sa vocation; voulant donc lui faciliter les moyens de faire de nouveaux progrès dans l'exercice de la contemplation, il lui permit d'aller vivre dans un ermitage séparé; ce qui ne s'accordait qu'à ceux qui étaient le plus solidement établis dans la perfection.

Jean, renfermé dans sa cellule, était cinq jours de la semaine sans prendre de nourriture. Il ne sortait que les samedis et les dimanches, encore n'était-ce que pour aller assister à l'office public de l'église. Après avoir vécu trois ans de la sorte, il fut fait économe de la laure. Sa vertu attira visiblement les bénédictions du ciel sur toute la communauté. Les occupations inséparables de son emploi ne prenaient jamais sur le recueillement de son âme. Étant embrasé d'amour pour Dieu, il n'avait pas besoin de faire d'effort pour penser à lui continuellement. Cette sainte habitude d'être sans cesse en la présence du Seigneur, et de ne jamais le perdre de vue, il ne l'avait point acquise tout d'un coup, mais par degrés. Il s'accoutuma d'abord à entremêler dans ses actions extérieures ces prières connues sous le nom de *jaculatoires*, qu'il puisait dans son propre cœur, ou dans les livres saints. A force de répéter ces prières, qui contenaient des actes d'amour, de louange, de componction, etc., il se rendit familière la pratique de la divine présence, et cette continuité de recueillement dont nous venons de parler.

Notre Saint exerça quatre ans l'emploi d'économe. Son abbé, extrêmement édifié de ses vertus, le jugea digne d'être élevé au sacerdoce; il le présenta donc à Élie, patriarche de Jérusalem, afin qu'il lui conférât les ordres. Lorsqu'on fut arrivé dans l'église du Mont-Calvaire, où se devait faire l'ordination, Jean dit au patriarche qu'il avait quelque chose à lui communiquer en particulier, et qu'il se laisserait ensuite ordonner si on l'en jugeait digne. Élie l'ayant pris à l'écart lui permit de s'expliquer. Le Saint lui demanda le secret, puis continua de parler ainsi : « Mon père, j'ai été fait évêque; mais la mul- » titude de mes péchés m'a déterminé à prendre la » fuite et à me retirer dans ce désert pour y attendre » la visite du Seigneur. » Le patriarche étonné appela saint Sabas, et lui dit : « Dispensez-moi, je vous » prie, d'ordonner cet homme; j'en suis empêché » par quelques particularités qu'il vient de me dé- » couvrir. » Saint Sabas s'en retourna fort affligé. Il craignait que Jean n'eût autrefois commis quelque grand crime. Dans cette perplexité, il s'adressa humblement à Dieu pour avoir révélation de ce qui causait sa peine et son inquiétude. Sa prière ayant été exaucée, il fit venir son disciple, et se plaignit à lui de la réserve dont il avait usé à son égard. Jean, qui se voyait découvert, était sur le point de quitter la laure; mais saint Sabas l'engagea à y rester, après lui avoir promis toutefois de ne révéler son secret à personne.

Jean vécut les quatre années suivantes sans parler à personne, qu'à celui qui lui apportait de quoi se nourrir. Quelques moines séditieux ayant obligé saint Sabas à quitter sa laure en 503, notre Saint, qui ne voulait point prendre part à ces troubles, se retira dans un désert voisin, où il passa six ans dans un silence absolu. Il ne conversa qu'avec Dieu durant tout ce temps-là, et ne subsista que des herbes et des racines qui croissaient dans le désert. Saint Sabas fut rappelé en 510; il alla aussitôt trouver le Saint dans sa solitude, et il le ramena avec lui à la laure. Jean, accoutumé à l'exercice d'une sublime contemplation, ne trouvait dans toute autre chose que vide et amertume. Il entra dans son ancienne cellule, où il continua pendant quarante ans de mener une vie toute angélique. L'éclat de sa sainteté attira auprès de lui un grand nombre de personnes. Il ne refusait jamais ses instructions aux personnes qui venaient le consulter.

Parmi ces personnes était Cyrille, qui écrivit la vie du Saint quarante ans après qu'il fut revenu dans son ermitage, et lorsqu'il était dans sa cent quatrième année. Jean, malgré son grand âge, conservait encore une présence d'esprit et une douceur de caractère qui le faisaient aimer et respecter de tous ceux qui le voyaient.

Cyrille, auteur aussi savant que judicieux, rapporte qu'ayant environ seize ans, il alla consulter le Saint, qui en avait alors quatre-vingt-dix, sur le choix de l'état qu'il devait embrasser. Le vénérable vieillard lui conseilla de se consacrer à Dieu dans le monastère de Saint-Euthyme. Cyrille en choisit un de ceux qui étaient situés sur le bord du Jourdain; mais il n'y fut pas plus tôt arrivé, qu'il tomba malade. Son état devenant plus dangereux de jour en jour, il commença à se repentir de n'avoir pas suivi exactement le conseil du serviteur de Dieu. Jean lui apparut pendant la nuit, et après l'avoir repris avec douceur de son attachement à son propre sens, il lui dit que s'il se rendait au monastère de Saint-Euthyme, il y trouverait la santé du corps et le salut de l'âme. Le lendemain matin, Cyrille s'étant levé, se sépara de ses frères, malgré les instances qu'ils lui firent pour qu'il restât avec eux; il se mit en route, sans avoir reçu d'autre nourriture que la sainte Eucharistie, et il marcha jusqu'à ce qu'il fût arrivé au monastère de Saint-Euthyme. A peine y était-il entré, que sa santé se trouva parfaitement rétablie.

Voici deux traits qui sont encore rapportés par le même Cyrille. Un jour, dit-il, que je m'entretenais avec le serviteur de Dieu, un homme appelé George lui apporta son fils qui était possédé du démon, et le mit à ses pieds sans dire un seul mot. Jean comprit l'état malheureux de l'enfant; il lui fit le signe de la croix sur le front avec de l'huile bénite, et à l'instant l'enfant fut délivré du malin esprit. Un gentilhomme de Constantinople, infecté des erreurs de l'eutychianisme, ayant été présenté au même Saint par un nommé Théodore, Jean donna sa bénédiction au dernier; non-seulement il refusa de bénir le premier, mais il le reprit encore avec douceur de son attachement au schisme et à l'hérésie. Celui-ci étonné, et sentant bien que ces circonstances ne pouvaient être connues de Jean que par révélation, se convertit et rentra aussitôt dans le sein de l'Église.

Il y eut beaucoup d'autres personnes à la sanctification desquelles le Saint contribua, et par ses exemples et par ses conseils. Toujours renfermé dans son ermitage, il persista constamment à retracer, autant que le peut permettre la fragilité humaine, la fonction glorieuse des esprits célestes, qui sont sans cesse occupés à bénir et à aimer le Seigneur. Il mourut peu de temps après l'année 558. Il passa soixante-seize ans dans le désert, et sa retraite ne fut interrompue que par la courte durée de son épiscopat.

Quoi de plus propre à confondre la dissipation et l'esprit immortifié du monde, que les austérités, le silence et la contemplation du Saint dont on vient de lire la vie? Il semble que l'on ignore que le recueillement intérieur est, pour ainsi dire, l'âme du christianisme. Sans lui, la dévotion et le zèle même le plus actif n'ont rien que de superficiel. Un cœur dissipé n'est point capable d'une piété réelle et solide; mais si l'on est uni à Dieu, si l'on a éprouvé la douceur de ses communications, on ne trouve plus que peine et dégoût dans le tumulte et les embarras du monde; on n'a plus d'ardeur que pour cette joie pure qui se rencontre dans la solitude. L'amour du silence, quand il procède d'un motif de religion, prouve qu'une âme fait ses principales délices de s'entretenir avec Dieu, et qu'il n'y a que cet exercice qui lui procure une véritable consolation : aussi le silence est-il le paradis de toutes les âmes qui tendent sincèrement à la perfection.

SAINT PIERRE RÉGALATI,

FRANCISCAIN.

L'AN 1456.

Ce Saint, issu d'une famille noble, naquit à Valladolid, en Espagne. Il perdit son père dans la treizième année de son âge. Le désir de tendre à la

perfection lui rendant le monde insupportable, il résolut de quitter entièrement le commerce des hommes. Après avoir obtenu avec beaucoup de peine le consentement de sa mère, il entra chez les Franciscains de Valladolid. Il devint bientôt par sa ferveur un modèle accompli de toutes les vertus religieuses.

Le père Pierre Villacretios, du même ordre, venait d'établir une réforme très-austère à Aquiléria, dans le diocèse d'Osma. Il fonda à Tribulos, qui n'était pas éloigné d'Aquiléria, un second monastère où l'on pût suivre le même genre de vie. Pierre Régalati demanda à être du nombre de ceux que l'on devait y envoyer. Il y égala les plus parfaits de son ordre par les austérités de sa pénitence, par la continuité de sa prière et de sa contemplation. Le souvenir des souffrances de Jésus-Christ occupait continuellement son esprit et entretenait son union intime avec Dieu.

Après la mort du père Villacretios, il fut élu pour lui succéder dans le gouvernement de la congrégation réformée. Il termina sa sainte vie à Aquiléria le 30 mars 1456, dans la soixante-sixième année de son âge. Il fut canonisé par Benoît XIV en 1746. Son nom a été inséré dans le martyrologe romain sous le 13 mai, jour auquel se fit la translation de ses reliques.

Voyez sur les vertus, les ravissements et les miracles de ce Saint, le procès et la bulle de sa canonisation, p. 73, 121, 534. Voyez aussi les relations faites au tribunal de la Rote; *ap. Benedictum XIV de Canoniz.* l. 2, *appen.* 7, t. II p. 629, *ad.* p. 672, et la vie de saint Pierre Régalati, composée par le père Daza, franciscain espagnol, et publiée par Henchenius, t. III *Mart.* p. 853.

† SAINT SERVAIS,

ÉVÊQUE DE TONGRES (1).

Voyez les écrits de saint Athanase, *Apolog. ad Constant.*, et *epist. ad Solit.*; saint Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* lib. 2, cap. 5; Foullon, *Hist. Leod.*, t. I p. 43; Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. I, part. 2, p. 242; et Baillet sous le 13 mai. Ghesquière a donné, dans le 1er volume de ses *Acta SS. Belgii selecta*, p. 179-220, le commentaire du P. Henschenius sur la vie et les miracles de saint Servais, tiré des *Acta SS. Maii*, t. III. A la suite de ce commentaire, enrichi de nouvelles remarques, il a placé (p. 221-374) l'*Exegesis historica de episcopatu Tungrensi et Trajectensi* du même auteur, et les *Observationes apologeticæ pro episcopatu Trajectensi ad Mosam* du P. Dolmans.— Le P. De Marne, dans son *Hist. du comté de Namur*, t. II p. 534-587, établit par des preuves irréfragables que saint Materne n'étendit ses travaux apostoliques jusqu'à la cité de Tongres qu'en qualité d'évêque de Cologne; qu'on doit fixer son épiscopat au commencement du quatrième siècle et qu'il mourut en 328; que Tongres ne devint une ville épiscopale qu'après la mort de ce Saint et vers l'an 333; que les huit évêques qu'on lui donne pour successeurs doivent être rayés des diptiques de Liége, et que par conséquent saint Servais fut proprement dit le premier évêque de Tongres. Il prétend même qu'il en a été l'unique évêque, et qu'ayant quitté cette ville pour celle de Maestricht, il attacha le siége épiscopal à la dernière, ce qui dura jusqu'au temps de saint Hubert.

L'AN 384.

Quelque long qu'ait été l'épiscopat de saint Servais et quelque célèbre que le Saint ait été dans l'Église, on n'a toutefois que peu de faits certains pour son histoire. Ses plus anciens actes, cités par un auteur du onzième siècle, portent qu'il était issu d'une ancienne noblesse et qu'il avait reçu une éducation encore au-dessus de sa naissance (2). Son mérite l'éleva ensuite vers l'année 333 sur le siége épiscopal de Tongres (3).

(1) En latin *Servatio, Servatius, Arvatius, Aravatius, Asavatius;* saint Athanase et la lettre synodale du concile de Sardique le nomment *Sarbatius* (Σαρβάτιος). Les auteurs de l'*Hist. litt. de la France*, t. I, part. 2, p. 242, et Paquot, *Mémoires* t. III p. 293, prétendent que *Sabatius* dont parle Gennade *(Catal. vir. illustr.)* est le même que saint Servais évêque de Tongres; mais ce sentiment a été refuté d'une manière solide par Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, t. I p. 242-244.

(2) Ces anciens actes n'existent plus. — L'empereur Henri III, accompagné des grands seigneurs de son empire, honora de sa présence le concile de Mayence célébré en 1049. Ce prince y demanda l'approbation du concile sur une légende de saint Servais; et elle fut accordée. Voyez *Labbei collect. Concil.* t. IX, col. 1046; et Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés*, t. XXIII p. 613.

(3) On a formé beaucoup de conjectures sur l'origine et sur l'ancienneté de la ville de Tongres. Il paraît assez vraisemblable que la forteresse désignée dans la plupart des éditions de César *(de Bel. Gal.* lib. 6, c. 22) sous le nom d'*Atuatuca*, située presqu'au milieu du pays des Eburons, est Tongres, qui fut ainsi nommée sous Auguste, ayant pris le nom de *Tongri* ou *Atuatuca Tungrorum*. Feller prétend que cette ville n'existait pas encore du temps de César, parce que dans ses Commentaires il ne parle ni de Tongres ni de Tongriens, quoiqu'il fasse de toute cette contrée la description la plus détaillée : que c'est par erreur qu'on lit dans la plupart des éditions de César *Vatuca* et *Advatuca* (ce qui a fait imaginer l'*Advatuca Tungrorum)*, parce que dans les anciens exemplaires on lit *Varuca*, dénomination qui indique assez clairement *Varoux*, ancien château du pays de Liége.— Quoiqu'il en soit, Tongres devint la capitale d'un peuple connu sous le nom de Tongrois ou Tongriens, dont Pline et Tacite parlent en plusieurs endroits de leurs ouvrages.

Quoique ce soit au commencement du quatrième siècle, dit de Marne, qu'on doive rapporter la conversion des Tongrois à la religion chrétienne, ce ne fut cependant qu'après la mort de saint Materne, le premier apôtre qui travailla efficacement à leur faire connaître Jésus-Christ, que Tongres, qui n'avait eu d'autre pasteur que celui de Cologne, eut l'honneur de devenir une ville épiscopale. On peut croire qu'après la mort de saint Materne, arrivée en 328, le nombre

Si nous pouvions admettre les preuves que divers écrivains ont alléguées pour rendre probable le concile de Cologne de l'an 346 (4), il nous serait permis d'avancer que saint Servais fut l'un des quatorze prélats qui formèrent ce concile pour procéder à la condamnation d'un évêque hérétique qui niait la divinité de Jésus-Christ, comme Photin, et que quelques-uns ont pris mal à propos pour Euphratas, évêque de Cologne. Selon les actes de ce concile, saint Servais y parla le treizième, et dit que ce n'était point sur le rapport d'autrui, mais par lui-même qu'il avait appris la vérité du fait dont il était question : que dans le temps du bannissement de saint Athanase à Trèves (5), il était allé lui-même à Cologne conférer avec cet évêque hérétique; qu'il l'avait repris de ses erreurs en particulier et en public devant ce saint prélat, devant un grand nombre de prêtres et de diacres (6).

En 347, saint Servais assista au concile de Sardique, où il s'illustra, avec saint Maximin de Trèves et Euphratas de Cologne, par son zèle contre l'hérésie des ariens et par la pureté de sa foi (7).

Le tyran Magnence, après avoir ôté l'empire et la vie à l'empereur Constant son maître, crut que le moyen d'affermir son usurpation serait de se ménager les bonnes grâces de Constance, empereur d'Orient, et de lui donner toute espèce de satisfaction. Il résolut de lui envoyer une ambassade, et sachant que ce prince avait de grands égards pour les évêques, il choisit saint Servais, auquel il joignit un autre prélat des Gaules, nommé Maxime, et deux hommes qualifiés parmi les laïques, savoir Clément et Valens (8). Notre Saint ne pouvait regarder ce tyran comme un prince légitime, puisqu'il n'était parvenu à l'empire que par un crime détestable; mais le bien et le repos de l'Église demandaient qu'il obéît et qu'il le reconnût, jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu d'en décider, comme saint Ambroise et saint Martin firent depuis, à l'égard du tyran Maxime, après l'assassinat de l'empereur Gratien. Servais et sa suite passèrent par Alexandrie, où ils virent saint Athanase, pour aller à Antioche trouver, de la part de Magnence, l'empereur Constance, nouvellement revenu de la Mésopotamie. On ne sait quelle réception ils eurent de ce prince, ni quel fut le succès d'une mission si difficile; mais il paraît que les ennemis de saint Athanase prirent occasion de leur passage par Alexandrie pour calomnier ce Saint auprès de l'empereur et l'accuser d'avoir eu des intelligences avec le tyran. Il repoussa cette calomnie en prenant à témoin saint Servais et les autres ambassadeurs de Magnence.

L'empereur Constance indiqua, en 359, deux conciles généraux à la fois; l'un pour l'Orient, à Seleucie en Isaurie; l'autre pour l'Occident, à Rimini en Italie, sur la mer Adriatique (9). Il fit partir

des chrétiens s'étant considérablement augmenté dans la cité de Tongres, les Tongrois demandèrent pour leur ville un évêque particulier, comme ils en voyaient dans la plupart des autres cités. Vraisemblablement cette demande leur aura été accordée vers l'année 335, temps auquel Henschenius croit qu'on peut placer le commencement de l'épiscopat de saint Servais.

D'après la tradition commune, saint Servais est compté pour le dixième évêque de Tongres; selon cette tradition, ces premiers évêques étaient saint Materne, saint Navite, saint Marcel, saint Métropole, saint Séverin, saint Florent, saint Martin, saint Maximin, saint Valentin et saint Servais. Mais il est décidé par les monuments de l'histoire les moins suspects, que saint Materne, le seul de ce nom qui ait été évêque de Trèves et de Cologne, et qui en cette dernière qualité ait gouverné l'église de Tongres, vivait en 314. Il n'est donc pas possible de conserver aux huit autres évêques la place qu'ils occupent dans le catalogue des évêques de Tongres : ce sont des Saints honorés en d'autres églises, des évêques régionnaires ou des missionnaires, dont quelques écrivains plus crédules que judicieux ont voulu grossir les diptiques de ce diocèse, afin de faire remonter l'épiscopat de saint Materne au premier siècle. C'est donc saint Servais qui doit être considéré comme le premier évêque titulaire de Tongres.

(4) Voyez, à l'égard de ce concile et d'Euphratas, nos remarques qui suivent la notice de saint Servais.

(5) Saint Athanase arriva à Trèves au commencement de l'année 336, et ne fut rappelé de son exil qu'en 338 ou 339. Voyez ci-dessus.

(6) « Servatius episcopus dixit : quid fecerit, quidve docuerit Euphratas pseudoepiscopus, non opinione, sed veritate cognovi, pro finitimi loci conjunctâ civitate : cuique publicè et domesticè obstiti sæpè, quum ille Christum Deum negaret, audiente Athanasio, episcopo Alexandriæ, et presbyteris et diaconis plurimis. Et idcirco censeo, christianis episcopum esse non posse, quia Deum Christum sacrilegâ voce negavit; neque illum christianum esse judicandum, qui ejus confinitimus fuerit inventus. » — *Hard. Collect. Concil.* t. 1, coll. 634.

(7) Voyez ci-dessus et ci-dessous les *Remarques sur le concile de Cologne, etc.* § 11.

(8) Cette ambassade doit avoir eu lieu en 351.

(9) Un point, qui n'est sujet à aucune contestation dans l'Église catholique, c'est que le droit d'indiquer des conciles généraux appartient au pape. C'est en vain que les protestants et les autres ennemis du vicaire de Jésus-Christ objectent, que pendant les cinq ou six premiers siècles ce n'étaient pas les papes, mais les empereurs, qui convoquaient les conciles, et que plus d'une fois les papes en *demandaient* la convocation aux empereurs. Il faut avoir égard aux temps. A l'époque dont nous parlons, la religion chrétienne ne s'étendait guère au-delà des bornes de l'empire romain, il ne faut donc pas s'étonner que les empereurs, dès qu'ils avaient embrassé le christianisme, se soient chargés du soin de convoquer les conciles, d'autant plus, qu'eux seuls pouvaient en supporter les frais. Presque tous les évêques étaient leurs sujets,

ses officiers dans tous les sens, pour inviter les évêques à se rendre à cette assemblée, et pour payer leurs frais de voyage. Ceux des Gaules et de la Bretagne ne voulurent pas avoir cette obligation à l'empereur, parce qu'ils savaient qu'il n'était pas bien disposé pour la religion, et ils firent la route à leurs propres frais. Il n'y eut que trois évêques de la Bretagne assez pauvres pour devoir profiter de la munificence de l'empereur : encore furent-ils blâmés de quelques-uns, pour n'avoir pas accepté plutôt les secours des autres évêques, qui les leur avaient offerts.

On compta plus de quatre cents évêques au concile de Rimini, tous défenseurs zélés de la foi de Nicée, à l'exception de quatre-vingts ariens. Les plus célèbres d'entre les catholiques qui y allèrent des Gaules furent saint Phébade d'Agen (10) et saint Servais de Tongres. Taurus, préfet du prétoire d'Italie, avait ordre de l'empereur d'assister au concile, et de ne point laisser partir les évêques, qu'ils ne fussent convenus d'une même foi. L'empereur lui avait promis le consulat s'il venait à bout de réduire tous les évêques à l'unité de profession.

Les évêques catholiques, arrivés à Rimini, se tinrent séparés des ariens. Ils choisirent l'église pour la célébration de leur culte, et les autres prirent possession d'un autre lieu saint, qu'ils trouvèrent vide. Valens et Ursace, deux évêques ariens, présentèrent au concile une nouvelle formule de foi, dans laquelle on reconnaissait que le Fils de Dieu est en tout semblable au Père, suivant l'Écriture; mais dans laquelle on ne reconnaissait pas qu'il est consubstantiel avec le Père. Les évêques catholiques rejetèrent cette profession de foi, disant qu'ils n'en voulaient point d'autre que celle du concile de Nicée. Ils prononcèrent même la sentence d'excommunication contre quelques évêques ariens.

Jusqu'ici la foi de Nicée avait triomphé de la puissance de l'empereur et des intrigues des hérétiques; c'est-à-dire, aussi longtemps que le concile avait joui de toute sa liberté et qu'on avait pu le regarder comme un véritable concile. Aussi saint Athanase et d'autres Pères de l'Église ont-ils établi une différence essentille entre les premiers actes du concile de Rimini et ceux dont nous parlerons tout-à-l'heure.

Les hérétiques condamnés allèrent se plaindre des décrets portés contre eux à Rimini. L'empereur s'érigeant en juge en matière de foi, envoya aux évêques assemblés à Rimini une nouvelle formule de foi, rédigée par quelques ariens de Nice en Thrace. On y nommait le Fils de Dieu *semblable au Père;* mais on avait omis le mot *en tout*, ainsi que le mot *consubstantiel* (11). L'empereur donna ordre au préfet Taurus de ne pas laisser partir les évêques, qu'ils n'eussent tous signé cette confession de foi, et même d'envoyer en exil ceux qui se montreraient rebelles, si leur nombre ne s'élevait pas au-dessus de quinze.

Les évêques catholiques de Rimini avaient déjà écrit deux fois à l'empereur, en lui faisant part combien ils éprouvaient de contrariétés et de dégoûts de devoir rester plus longtemps à Rimini, séparés de leurs diocèses, tandis que plusieurs d'entre eux étaient en proie à la pauvreté et accablés de vieillesse. Ils avaient ajouté qu'il y avait de l'absurdité et de l'impiété à vouloir changer quelque chose à la profession de foi de Nicée (12). Mais lorsqu'ils eurent connaissance des derniers ordres de l'empereur, et qu'ils se virent, déjà depuis tant de mois, renfermés à Rimini, grand nombre d'entre eux commencèrent à perdre courage, et se montrèrent disposés à répondre aux vœux de l'empereur. Il n'en resta que vingt qui tinrent bon pour la véritable foi; ils avaient à leur tête saint Phébade, évêque d'Agen, et saint Servais, évêque de Tongres.

Le préfet Taurus ne négligea rien pour gagner ces deux évêques. N'ayant pu les ébranler par les menaces, il eut recours aux prières et aux larmes. « Voilà sept mois, » dit-il, « que vous êtes renfer» més dans cette ville; quand verrons-nous la fin » de tout cela? Pourquoi ne suivez-vous pas l'exem» ple de tant d'autres évêques? Pourquoi ne vous » joignez-vous pas à la majorité? » — Phébade répondit qu'il endurerait tous les tourments plutôt que de souscrire à une profession de foi rédigée par les ariens. Après cela il commença à écouter une proposition, qui lui fut faite, d'ajouter tout ce que lui et les siens voudraient à la formule de foi qu'on leur présentait; et que les ariens promettaient d'y souscrire.

La profession de foi que les ariens voulaient faire adopter portait, que *le Fils de Dieu est le Fils unique, engendré du Père avant les siècles; que toutes les choses tant visibles qu'invisibles ont été créées par lui; que lui seul est né du Père, Dieu de Dieu*

et ces évêques, pratiquant une pauvreté apostolique, n'étaient pas même en état d'aller à leurs frais d'un bout de l'empire à l'autre. Les empereurs ne faisaient que défrayer et protéger les prélats assemblés. C'est le pape ou son délégué qui préside le concile. — Voyez Sardagna *Théol. dogm. polem.* t. III p. 68, seqq., et Bergier, *Dict. de théologie*, art. *Concile.* § 4, p. 251, t. II.

(10) Voyez sa notice sous le 25 avril.

(11) Theodoretus, *Hist.* lib. II, c. 21. Bucherius, *Belg. rom.* l. X, c. 14. — (12) Theodoretus, *loc. cit.*

suivant l'Écriture, semblable au Père. Le mot *consubstantiel*, c'est-à-dire, *étant de la même nature et de la même substance que le Père*, ne s'y trouvait pas. Saint Phébade et saint Servais y ajoutèrent différents articles pour suppléer à cette omission. Ils ajoutèrent qu'ils condamnaient Arius et toute sa doctrine; que *le Fils de Dieu est semblable au Père, et né de toute éternité* (13). L'évêque arien Valens, voulant paraître catholique et seconder les catholiques, dit en outre : « Si quelqu'un dit que le Fils » de Dieu est une créature, comme sont les autres » créatures, qu'il soit anathème! » Tout le concile s'écria : « Qu'il soit anathème, » sans s'apercevoir du venin caché sous cet article.

Ainsi se termina ce concile, où aucun des deux partis ne pouvait dire qu'il avait triomphé, ni qu'il avait été vaincu. La profession de foi était favorable aux ariens, mais les articles additionnels l'étaient aux catholiques, sauf celui rédigé par Valens, que les catholiques ne comprirent pas alors, mais dont ils reconnurent le sens plus tard, principalement lorsque les ariens se vantèrent partout d'avoir anéanti les canons de Nicée, d'avoir effacé le mot *consubstantiel* et de n'avoir reconnu le Dieu-Homme que comme une *créature plus parfaite*. Les catholiques sentirent alors qu'une paix fallacieuse était plus funeste à l'Église qu'une guerre ouverte de la part des hérétiques, et que toute paix avec les novateurs n'est pas sûre, tant qu'elle n'est pas basée sur une soumission complète de leur part (14).

Nous avons déjà vu que les derniers actes du concile de Rimini doivent être regardés comme illégaux, ayant été faits avec précipitation, avec irrégularité et avec mauvaise foi, et arrachés par l'intrigue et la violence. Saint Damase, élu pape en 366, a fait à ce sujet une remarque qui est digne que nous nous y arrêtions. Dans une lettre adressée aux évêques d'Illyrie, il dit que le nombre des évêques assemblés à Rimini ne pouvait pas servir d'argument contre la doctrine de la sainte Église, puisqu'ils avaient terminé leur concile sans la participation ni l'approbation du pape, qu'ils auraient dû avoir consulté avant tout autre, et sans le consentement de Vincent, évêque de Capoue (15). Le pape Libère avait envoyé ce Vincent à Rimini, en qualité de légat, et Vincent s'y était conduit avec courage contre les ariens (16). Le pape Damase dit encore dans sa lettre que les évêques qui avaient fait trop de concessions aux ariens ont réparé leur faute, en avouant qu'ils avaient été trompés par un discours qui ne leur paraissait contenir rien de contraire aux doctrines du concile de Nicée. Mais ils auraient dû demander conseil au siége de saint Pierre, sur lequel Jésus-Christ a bâti son Église, et sans lequel les évêques peuvent faillir, en quelque grand nombre qu'ils soient réunis.

Parmi ceux qui réparèrent la faute qu'ils avaient faite de se laisser surprendre, il faut placer saint Phébade et saint Servais. Plusieurs évêques des Gaules même tinrent, vers l'an 361, un concile à Paris, dans lequel ils enseignèrent en termes exprès que *le Fils de Dieu est consubstantiel avec le Père*, en menaçant d'excommunication tous ceux qui oseraient attaquer cette doctrine (17). Nous ne pouvons assurer que saint Servais ait été présent à ce concile, car la liste des évêques qui l'ont signé n'existe plus. Mais on ne peut douter que Servais n'ait combattu d'autant plus courageusement l'hérésie des ariens, qu'il avait appris par expérience à les redouter et à se méfier de leurs intrigues, comme le disent fort clairement les leçons de son office (18).

Servais gouverna son peuple avec une vigilance et une charité qui répondaient à son zèle et à ses lumières, et travailla pour attirer à lui-même les grâces qu'il demandait pour ceux du salut desquels il était chargé. Il continua, avec une application infatigable, les fonctions de pasteur, malgré les troubles de l'empire qui commencèrent à lui faire craindre pour le repos du pays. Les Huns, ayant passé le Danube vers l'an 376, chassèrent les Goths, qui s'étaient emparés de quelques provinces, et commencèrent à menacer l'empire romain de leurs incursions.

Si l'on en croit saint Grégoire de Tours, saint Servais prédit l'invasion des Huns dans l'ancien empire des Francs; il chercha à apaiser la justice divine par les veilles, les jeûnes, les larmes et les prières, et fit, en 382, un pèlerinage à Rome, pour implorer l'intercession des saints apôtres Pierre et Paul en faveur de son troupeau. Mais, ajoute le même écrivain, Dieu lui révéla qu'il avait résolu de châtier les Gaulois par le fléau de la guerre. Il lui donna en même temps l'assurance qu'il ne serait pas témoin des malheurs qui devaient arriver.

(13) Spondanus, *Annal. eccl. ad ann.* 359, num. 8.
(14) Longueval, *Hist. de l'église gall.* t. I p. 210.
(15) Epistola Damasi, *apud Theodoret.* l. II, c. 22.
(16) Spondanus, *Annal. ad ann.* 359, num. 2.
(17) Longueval, *Hist. de l'église gall.* t. I p. 232.
(18) « Arianorum fraude ac dolo decepti *(Servatius et Phœbadius)*, doctrinam specie catholicam, re verò arianam professi quidem fuerunt : ast fraude doloque detectis, Arianismum acriùs profligârunt, fidemque catholicam fortiùs propugnarunt. » *Off. propria eccl. cathed. Leodiensis*, p. 21.

Peu de temps après son retour de Rome, il se retira à Maestricht (19), où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il tomba malade de la fièvre, dont il mourut le 13 mai 384, après quarante-sept ans d'épiscopat (20).

Saint Monulphe transféra le corps de saint Servais à Maestricht, dans une belle église qu'il bâtit en son nom vers l'an 581, et qu'il dota de tous ses biens, entre autres de la terre et du château de Dinant (21). La seconde translation de son corps se fit vers l'an 727, par les soins de saint Hubert. C'est de cette translation qu'on a célébré la mémoire tous les ans le 7 juin. La plupart des martyrologes, depuis ceux qui portent le nom de saint Grégoire jusqu'au romain moderne, font mention de lui au 13 mai. Quinze ou seize ans après cette translation, le B. Vandon, nommé à l'abbaye de saint Vandrille, passant par Maestricht à son retour d'Utrecht, où il avait été banni, apporta des reliques du Saint, qu'il mit dans un monastère qu'il fit bâtir sous le nom de saint Servais. Peu de temps après, saint Angilbert en fit venir aussi pour son abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu. Baronius témoigne que le menton, ou la mâchoire inférieure du Saint, se garde à Rome dans l'église de Saint-Pierre. L'empereur Charles IV, étant à Maestricht en 1372, reçut des chanoines de saint Servais la mâchoire supérieure, où tenaient quatre dents; on la conserve à Prague, en Bohème, où le culte du Saint s'est fort étendu.

L'empereur saint Henri obtint aussi des reliques de saint Servais pour le monastère qu'il avait bâti sous son nom, et pour celui des apôtres saint Simon et saint Jude, à Goslar, ville de la Basse-Saxe. Il les fit enchâsser dans un chef d'or, ce qui fait juger que c'était une partie du crâne. On avait aussi des reliques à Cologne, non-seulement dans l'église qui porte son nom, mais dans six ou sept autres encore.

Les Bollandistes donnent l'histoire des miracles opérés par l'intercession de saint Servais. Une fontaine près de Maestricht, désignée sous le nom de Saint-Servais, paraît avoir été très-renommée autrefois; on prenait les eaux de cette source pour la fièvre. Vers la fin du seizième siècle on y construisit un monument sur lequel Jean Ryck fit graver une inscription (22); mais il n'en reste plus aucune trace.

Trithème dit que saint Servais avait composé des ouvrages contre les hérétiques de son temps, qui n'étaient pas venus à sa connaissance; la chose est croyable, mais l'autorité de Trithème ne suffit pas pour la rendre certaine.

---

† REMARQUES

SUR LE CONCILE DE COLOGNE DE 346 ET SUR L'HISTOIRE D'EUPHRATAS.

Il y a deux points à examiner : d'abord si les actes du concile de Cologne sont sincères et authentiques; et ensuite, si c'est Euphratas, évêque de Cologne, qui a été condamné dans ce concile.

§ I.

Le sujet de la convocation de ce concile fut la déposition d'Euphratas, évêque de Cologne, qui était alors une ville des Gaules. Ce prélat se trouvait accusé par ses propres diocésains de soutenir que Jésus-Christ n'était pas Dieu, mais seulement un pur homme, ce qui formait l'hérésie de Photin. Un concile s'assembla à Cologne le quatrième des ides de mai après le consulat d'Amance et d'Albin, c'est-à-dire le 12 mai de l'année 346. Quatorze évêques, dit-on, s'y trouvèrent et y donnèrent chacun leur

(19) Selon la supposition des pères Henschenius et Boucher, la ville de Tongres fut ruinée par les Huns vers l'an 383, et ne put désormais se rétablir dans son ancienne splendeur. Nous aimons à suivre le sentiment de ceux qui croient que saint Servais, en choisissant Maestricht pour le lieu de sa retraite, y transféra le siége épiscopal de Tongres. Quelques critiques prétendent que le siége de Tongres ne fut jamais transporté à Maestricht, quoique par diverses raisons les évêques aient fait leur résidence dans cette ville; d'autres écrivains, en admettant cette translation, pensent qu'elle ne se fit que dans le siècle suivant. Ces deux opinions ont été combattues par Henschenius, Ghesquière et Marne, qui se prononcent pour la première. Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, t. I p. 221 *et seqq.*; et la dissertation de De Marne, *Hist. du comté de Namur*, t. II p. 552-587.

(20) Henschenius dit : *Episcopali dignitate exornatus, ut videatur in ea annis circiter septem et quadraginta vixisse.* S'il est vrai que saint Servais a été nommé évêque vers l'an 335 ou un peu plus tard, sans doute son épiscopat aura duré plus que 47 ans. — Butler ne lui donne que 37 ans; et dans la nouvelle édition du Dictionnaire de Moréri on lit 56 ans, ce qui est évidemment une erreur.

(21) On trouve une notice sur l'église de Saint-Servais dans l'*Annuaire de la province de Limbourg*, 1828, p. 94. Les opuscules de Matthieu Herbenus, que nous avons publiés dans les Bulletins de la Commission royale d'Histoire, t. XII p. 4-44, renferment plusieurs particularités concernant le culte rendu à la mémoire de saint Servais.

(22) Swertius, dans ses *Monumenta et Inscriptiones* p. 354, nous a conservé cette inscription.

Fontem hunc vides, viator,
Sed et venerare. Sacer enim
Est, et seu te sitis urit, seu
Febris, bibe, vive, vale, hoc te
D. Servati nomen et omen manent.

voix. Ce furent saint Maximin de Trèves, qui est nommé le premier, comme ayant présidé l'assemblée; Valentin d'Arles; Donatien de Châlons-sur-Saône; Sévérin de Sens; Optatien de Troyes; Jessé de Spire; Victor de Worms; Valérien d'Auxerre; Simplice d'Autun; Amand de Strasbourg; Justinien de Rauraques (1); Euloge d'Amiens; Servais de Tongres et Dyscole de Rheims (2). Neuf autres évêques, savoir : Martin de Mayence; Victor de Metz; Didier de Langres; Panchaire de Besançon; Saintin de Verdun; Victorin de Paris, Supérieur, évêque des Nerviens (*Cambrai* ou *Tournai*); Mercure de Soissons et Eusèbe de Rouen, n'ayant pu s'y rendre, envoyèrent leur consentement par leurs députés. Diopète d'Orléans donna son suffrage dans une lettre.

Le concile fut ouvert par la lecture de la lettre du clergé et du peuple de Cologne contre leur évêque, après quoi les pères du concile dirent leur avis, conclurent tous à la déposition d'Euphratas. Quelques-uns même opinèrent de le priver de la communion laïque (3).

Telle est l'histoire contenue dans les actes de ce concile, devenu célèbre par l'embarras qu'il a causé aux savants pour concilier les faits qu'il nous présente avec les événements les plus célèbres de cette époque.

Il se rencontre en effet dans les actes de ce concile tant de difficultés, que le parti le plus sûr serait de les regarder comme entièrement apocryphes et comme ne méritant pas la moindre croyance. Ce sentiment a été suivi par plusieurs écrivains.

Le cardinal Baronius s'exprime à ce sujet sans détours : « Nos autem perlegentes ejusdem synodi » acta, dit-il, et quæ ipsam præcessisse atque sub» secuta esse dicuntur, eadem omnia imposturæ » suspicione vehementer laborare cognovimus. Qui » enim hoc ipso anno adeo ignominiose damnatus » est Euphratas, ut nec laïcâ communione dignus » fuerit existimatus, a Valentino episcopo Arela» tensi, et calculo omnium turpiter e sede dejectus, » ille ipse sequenti anno reperitur ex synodo Sardi» censi, una cum Vicentio episcopo Capuano hono» rificentissimâ legatione functus esse ad Constan» tium imperatorem Antiochiæ commorantem, ut, » quos ipse ejecerat, a synodo absolutos pateretur » in suas sedes reverti : id quidem S. Athanasius » disertis verbis affirmat, ut nulla de ejus testifica» tione possit vel levissima suboriri suspicio; quod » etiam Theodoretus et alii omnes post eum asse» runt. Haud enim facile adduci possumus, ut cre» damus hominem, qui adeo infami notâ esset inus» tus, quantumlibet palinodiam recantasset, et tam » brevi temporis spatio in pristinam sedem restitu» tum, et inter eximios sanctitate et doctrina viros, » Galliarum episcopos, qui Sardicensi synodo inter» fuerunt, esse delectum, quem præsertim gravior » hæresis quam Arii infamasset (4). »

Le cardinal Baronius ne voit donc pas comment il est possible qu'Euphratas ait été déposé en 346 comme un hérétique pire que les ariens, par un concile d'évêques de la plupart des provinces gauloises et de beaucoup de Saints, et que l'année suivante le concile de Sardique, où presque tous ses juges assistaient, non-seulement l'ait reçu comme un évêque catholique, mais l'ait député en son nom en Orient, pour aller obtenir de l'empereur Constance le rétablissement des évêques persécutés par les ariens.

Le père Sirmond ne trouve aucune difficulté à supposer qu'Euphratas, déposé à Cologne, ait été, l'année suivante, honoré d'une mission par les pères du concile de Sardique, surtout s'il avait abjuré son hérésie, et même quand il y aurait persisté.

Quelques critiques conjecturent avec le père Pagi, que deux évêques de Cologne, du nom d'Euphratas se sont succédé, l'un condamné dans cette ville, l'autre accueilli à Sardiques. D'autres pensent que dans l'intervalle des deux conciles, Euphratas avait abjuré l'hérésie, et que l'Église l'avait rétabli par le même esprit de douceur qui la porta dans la suite à rétablir Ursace et Valens après les avoir exclus de sa communion.

Mais la rétractation et le rétablissement d'Euphratas sont deux faits contredits par l'ancien auteur de la vie de saint Séverin de Cologne. Le concile de cette ville, selon cet écrivain, mit saint Séverin à la place d'Euphratas. D'ailleurs, d'après les actes du concile, récouvrés par Gilles d'Orval qui vivait dans le treizième siècle, Euphratas mourut dans son obstination, et fut, quelque temps après le concile, inhumé près du Rhin sans les honneurs de la sépulture ecclésiastique. Ce qui montre que les suppositions de Sirmond et de Pagi sont sans fondement. Nous aurons plus tard l'occasion de parler encore de ce point.

(1) *Augusta Rauracorum* était un endroit nommé *Augst*, qui faisait alors partie de l'Alsace. Après la destruction de cette ville en 451, le siége épiscopal fut transféré à Bâle.

(2) Cet évêque ne se trouve pas dans l'Histoire de l'église de Rheims, par Flodoard, ni dans aucun autre monument.

(3) Voyez les Actes, *apud* Labbeum, t. II p. 615; et *apud* Harduinum, t. I p. 63.

(4) Baronii, Annales eccl., *ad an.* 346, t. IV p. 421, *edit.* Joan. Dom. Mansi, *an.* 1739.

On a supposé que la chronologie du concile de Cologne a été falsifiée (5), et qu'il s'est tenu après celui de Sardique (6).

Le P. La Bigne pense que l'on tint à l'occasion d'Euphratas deux conciles, dont les actes furent confondus dans la suite par la maladresse du compilateur; que dans le premier concile, tenu en 346, l'évêque de Cologne, en gardant son évêché, fut ou renvoyé absous ou obligé de se rétracter; que dans le second célébré, selon Trithème, en 375, Euphratas persistant toujours dans son hérésie, fut alors condamné et déposé (7). Mais cette solution, dit Tillemont (8), ne satisfait pas à la difficulté proposée, puisqu'elle admet qu'Euphratas avait déjà été mis en jugement, que peut-être il avait déjà été condamné, lorsqu'il fut député en Orient. Il faudrait de plus pour cela reconnaître une corruption presque totale dans les actes du concile. Et ensuite le second concile, que le P. La Bigne place en 375, par qui aurait-il été célébré? La plupart des évêques nommés dans les actes étaient morts avant cette époque; et il n'est pas aisé de croire qu'Euphratas, qui était déjà un vieillard en 348, ait vécu jusqu'en 375.

Le P. Bucherius (9) et Bebelius (10) prennent un autre parti, dit l'abbé Grandidier; « ils prétendent » par une seule virgule placée différemment tran- » cher le nœud gordien qui divise les auteurs dans » leurs sentiments. La chronologie qui est à la tête » du concile de Cologne porte: *Post consulatum* » *Amantii et Albini (anno), quarto Idus Maïas.* La » virgule qui est placée après le mot *anno*, ces écri- » vains la mettent après *quarto*, ce qui change le » sens considérablement, en rapportant le mot *quarto* » qui convient à *Idus*, à celui d'*anno;* alors cela » signifie la quatrième année après le consulat d'A- » mance et d'Albin les ides de mai, et selon cette » explication le concile de Cologne n'aurait été tenu » que le 15 mai 349, c'est-à-dire deux années après » la tenue de celui de Sardique. » — Cette opinion n'est rien moins que solide; il est difficile, dit encore Tillemont, de trouver le temps auquel le concile de Cologne se sera pu tenir après celui de Sardique, puisqu'Euphratas était à Antioche à Pâques en 348, et que saint Maximin qui présida à sa condamnation était mort en 349; et cependant c'est entre le retour d'Euphratas et la mort de saint Maximin qu'il faudrait mettre la chute d'Euphratas dans l'hérésie, le scandale qu'elle causa, la perte même de beaucoup de personnes qu'il fit tomber après lui, et le concile qui le condamne. On ne voit pas comment saint Servais aurait eu le moyen de lui résister *souvent*, à cause que sa résidence était proche de celle du prélat coupable; Euphratas même, quand aurait-il pu, après le concile de Sardique, soutenir ses erreurs en présence de saint Athanase et de saint Servais (11)? Le P. Henschenius n'affirme donc pas sans raison que c'est la chose du monde la plus absurde, de s'imaginer qu'Euphratas soit tombé dans l'hérésie après son voyage d'Orient, où il avait été envoyé au nom de toute l'Église catholique et où il avait connu par sa propre expérience quelle était la méchanceté des ariens (12).

C'est en considérant toutes les difficultés que les actes du concile de Cologne font naître, que le P. Hartzheim a dit : « Meo judicio, spectatis omni- » bus quæ ingeniosissimi critici pro hac synodo » tuenda et retinenda excogitârunt, manent insana- » biles contradictiones; tum ex ratione temporis, » tum ex ratione personarum, tum ex ipsomet er- » rore Photini, qui damnatus illic fuisse narratur, » ut eam jam sustineri nullâ ratione videam. Taceo » adhuc silentium omnium coævorum et supparium » a sæculo quarto ad undecimum, quo scribebat » Harigerus; sed quid dico silentium? Coævi scrip- » tores ea scribunt, quæ nullo colore veri conci- » liari possunt cum actis et personis concilii Agrip- » pinensis (13). » Le P. Sirmond avait déjà observé qu'il n'avait pu découvrir ces actes dans aucun ancien manuscrit. Slusius, qui s'est appliqué à prouver l'existence du concile de Cologne, croit néanmoins que les signatures des actes ont été copiées

(5) Schilter, *in observ. ad Chron. Koeningshovii, observ.* 6, p. 491, place le concile de Cologne à l'année 340; Bertholet, *Hist. du duché de Luxembourg*, t. I p. 201, à l'année 349; Brower, *Annal. Trevir.*, t. I p. 235, et Le Cointe *Annal. eccl. Francorum*, t. 1, num. 13, à l'année 352; Trithème, *ap. Surium in Actis SS.*, t. VI, à l'année 375. Les Annales de Cologne, *ap. Gualter*, t. I, *Chronic.*, p. 1251, le reculent jusqu'à l'année 398.

(6) Mansi, sur le témoignage d'un ancien auteur anonyme, publié par Maffei, place le concile de Sardique à l'année 344, deux ans avant celui de Cologne (voyez *Apparatus ad Annales card. Baronii*, t. I p. 388, édit. de Lucques). Mais la nouvelle chronologie de Mansi paraît renverser l'ordre des événements les plus connus de la moitié du quatrième siècle. Mamachi a d'ailleurs prouvé qu'il n'y a aucun fonds à faire sur l'autorité de l'anonyme publié par Maffei, qui est le seul appui de Mansi.

(7) Notæ Binii ad concil. Aggrip., *apud Labbeum*, t. II p. 618.

(8) Mémoires pour servir à l'Hist. eccl. t. VI p. 762.

(9) Belgium Romanum, lib. 9, cap. 6.

(10) Antiquitates Germaniæ primæ, p. 86.

(11) Saint Athanase était à Trèves en 336, où il passa deux ans et quatre mois. Les sentiments erronés d'Euphratas sur la divinité de Jésus-Christ devaient donc avoir été connus avant l'année 340.

(12) *Acta SS.*, t. III *Maii*, p. 211, num. 4.

(13) *Concilia Germaniæ*, præf. § XXVI, p. 22.

sur celles du concile de Sardique, ce qui paraît par la conformité qu'il y a entre les unes et les autres (14). Enfin, les plus habiles critiques regardent comme suspects les actes en question; plusieurs même d'entre eux les rejettent comme faux et supposés, comme une invention du huitième ou du neuvième siècle (15).

§ II.

Des savants célèbres ont reconnu l'authenticité du concile de Cologne. Le P. Petau (16), De Marca (17), Grandidier (18) et quelques autres écrivains ont cru que les actes en question, malgré les difficultés qu'ils font naître, n'ont rien en eux-mêmes qui puisse les faire regarder comme une pièce supposée.

Si les preuves de ces écrivains étaient de nature à nous convaincre, néanmoins il resterait certain jusqu'à l'évidence que l'Euphratas, qu'on dit avoir été condamné à Cologne, est tout autre que l'évêque de cette ville, dont l'histoire ecclésiastique fait une mention si honorable.

Euphratas florissait vers le milieu du quatrième siècle. Il était du nombre des évêques orthodoxes qui combattirent constamment l'hérésie des ariens, alors dans toute sa force. Ce qui le prouve, c'est l'histoire du concile de Sardique (19). Ce concile fut convoqué, avec la coopération des empereurs Constant et Constance, par le pape Jules I, pour pacifier l'Église troublée par les ariens. L'ouverture s'en fit en 347; et les légats du pape, Osius de Cordoue, Protogène de Sardique, et les prêtres Archidame et Philoxène, y présidèrent. On ignore le nombre juste des Pères qui y assistèrent : Saint Athanase en compte, sans y comprendre les Eusébiens, cent-soixante-dix tant de l'Orient que de l'Occident, et parmi ces derniers se trouvèrent saint Servais de Tongres, saint Maximin de Trèves et Euphratas de Cologne.

Les ariens, ou eusébiens, se rendirent aussi à ce concile; ils amenèrent avec eux deux grands officiers de la cour de l'empereur Constance qui les honorait toujours de sa protection : ce n'était point sur la bonté de leur cause, mais sur l'influence de leur crédit temporel qu'ils s'appuyèrent. Les évêques catholiques étaient loin de se laisser intimider par des gens armés ou par l'appareil de la puissance séculière. D'ailleurs Constant, connaissant les dispositions de son frère, avait défendu à tout laïque d'entrer dans la place des assemblées, et de mettre aucune entrave à la liberté des évêques. Ne voyant ainsi aucun moyen de succès, les sectateurs d'Arius quittèrent Sardique avec précipitation, et se rendirent à Philippopolis en Thrace, où ils pouvaient librement faire agir leurs intrigues.

Le concile de Sardique écouta les plaintes des évêques persécutés, rétablit ceux qui avaient été injustement bannis, et déposa ceux qui avaient été illégalement nommés par les ariens. On y porta aussi des décrets salutaires pour empêcher le retour des mêmes désordres; mais on ne pouvait les exécuter avec fruit, tant que l'empereur Constance favorisait la faction arienne. Les Pères du concile envoyèrent deux députés à ce prince, qui se trouvait à Antioche, Euphratas de Cologne et Vincent de Capoue. Constant leur donna pour guide un officier supérieur de sa cour, et les chargea d'une lettre pour l'empereur son frère, dans laquelle il l'invita à écouter les deux évêques, à faire une enquête sur les fourberies d'Étienne d'Antioche et de ses partisans, et à rétablir sur leurs siéges Athanase et les autres évêques, justifiés complètement par le concile de Sardique; il ajoutait même qu'il lui déclarerait la guerre, s'il ne déférait pas à ses prières.

Les ariens prévirent les suites de cette députation. Étienne, patriarche d'Antioche, l'un des plus rusés et des plus méchants du parti, craignait surtout pour sa personne; car il pensait que Constance ferait exécuter la sentence de destitution portée contre lui par le concile de Sardique. Pour détourner le coup, il résolut de perdre les évêques députés, et il employa à cet effet un moyen infâme. A sa demande, un jeune impudent, nommé Onager, sollicita une femme publique de venir passer la nuit avec de jeunes étrangers qui devaient la récompenser largement. Elle vint à l'heure convenue, on lui montre la chambre où Euphratas était couché; au bruit qu'elle fait en entrant il s'éveille, et n'enten-

(14) Guilielmi Slusii Dissertatio historica de S. Servatio episcopo Tungrensi ejus nominis unico, Leodii, 1684, p. 27.

(15) Voyez Dupin, *Bibliothèque des auteurs eccl., quatrième siècle*, t. II, part. 2, p. 326; Cave, *Hist. litt. scriptorum eccl., edit. Genev.* 1720, p. 226; Natalis Alexander, *Hist. eccl.* t. VII p. 289; Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. I, part. 2, p. 108. Ceillier, *Hist. des auteurs eccl.*, t. IV p. 663; *Gallia Christ.* t. III p. 622; Schoepflin, *Alsatia illustrata*, t. I p. 334; Molkenbuhr, *Appendix ad Dissert. de conciliis* etc. — Nous regrettons de n'avons pu consulter la *Conciliorum Galliæ collectio*, dont le premier volume a été publié à Paris par les Bénédictins en 1789, et qui renferme une dissertation sur le concile de Cologne.

(16) Dogm. theol. t. IV, lib. 1, cap. 3, num. 13, p. 14.

(17) De concordia sacerdotii et imperii, lib. 6, cap. 17, num. 2, p. 131, et lib. 7, cap. num. 13, p. 216.

(18) Hist. de l'église de Strasbourg, t. I, p. 63-73, item p. 132-133.

(19) Ville d'Illyrie. On a élevé sur ses ruines la ville de Sophie, capitale de la Bulgarie.

dant que la voix d'une femme, il jette un cri d'étonnement et d'indignation. Aussitôt plusieurs faussaires, qu'Onager avait apostés dans la maison pour rendre témoignage, entrent avec de la lumière, et proclament ce qu'il appellent l'infamie du saint évêque. La femme de son côté apercevant les traits d'un vénérable vieillard, et tout ce qui annonce un saint évêque, s'écrie qu'Onager l'a trahie. A l'instant tous les gens de la maison accourent. On ferme les portes et on arrête avec la courtisane une troupe de sept faussaires. Cette aventure fut bientôt divulgée. Le lendemain, les deux évêques, accompagnés de leur guide, se rendirent à la cour; à leur demande Constance ordonna une enquête sur cette affaire, et il fut constaté qu'Étienne avait été l'instigateur de tout ce qui s'était passé. Un complot aussi atroce couvrit les ariens de honte, et l'infâme Étienne expulsé de l'église en fut lui-même la victime. Peu de temps après, saint Athanase et les autres évêques légitimes furent rétablis. Ceci arriva en 348, dans la semaine de Pâques (20).

Il résulte de ce récit, qui s'appuie dans son entier sur les paroles mêmes de saint Athanase, 1° qu'Euphratas, envoyé par les Pères du concile de Sardique, avec Vincent de Capoue, près de l'empereur Constance, arriva à Antioche au commencement de l'année 348. — 2° qu'Euphratas était évêque de Cologne : ***Missis enim a sancto concilio in legationem episcopis, Vincentio Capuæ, quæ metropolis est Campaniæ, et*** **Euphrate Agrippinæ**, ***quæ est metropolis superioris Galliæ, etc.*** (21). — 3° Qu'il était alors déjà avancé en âge : ***Postquam*** **(meretrix)...** ***hominem dormientem, ignarum omnium intueretur, diligentiusque considerans,*** **senis** ***vultum et episcopi speciem animadverteret, etc*** (22). — 4° Qu'il fut toujours un des plus fermes défenseurs de la foi catholique; car peut-on s'imaginer que tout un concile eût confié les affaires les plus importantes de l'Église à celui qui, il y avait à peine un an, aurait nié la divinité du Sauveur et qui aurait été ignominieusement chassé de son siége? Il aurait été entièrement contraire à la discipline des premiers siècles de l'Église d'en agir ainsi avec un évêque dont la conversion était si récente. Cette considération a porté quelques écrivains à mettre, l'un après l'autre, deux évêques de Cologne du même nom, le premier condamné au concile de Cologne en 346, et un deuxième qui, ayant été mis à la place du premier, fut le député du concile de Sardique. Mais sans parler des autres difficultés dans lesquelles on tombe par-là, il est assez peu probable que le concile de Sardique ait choisi pour député, dans une affaire très-importante et très-difficile, un homme qui était évêque depuis si peu de temps.

Pour concilier l'histoire du concile de Cologne avec celle du concile de Sardique, Henschenius nous fournit encore un autre moyen. Il pense que le nom d'Euphratas a été inséré dans les actes du concile de Cologne, par une main ignorante, à la place du véritable nom de celui qui a été condamné : *Aliud nomen in textum irrepsisse, aut falso suppositum a sciolo aliquo, aut ab imperito librario longe a vero deformatum* (23). Il ajoute ensuite qu'il est possible que les évêques assemblés à Cologne aient tu à dessein le nom de l'évêque condamné, afin de sauver son honneur, et que dans la suite, au lieu d'un nom tel qu'*Euphrasius, Euphraxius*, ou tout autre semblable, on ait mis celui du digne Euphratas : ***ab aliis autem in concilio episcopis forsan alto silentio involutum*** **(nomen episcopi)** ***ut famæ illius consuleretur; aut pro nomine Euphraxii, Euphrasiive, aut alio simili, perperam scriptum Euphratæ, inquam, viri et eruditissimi et integerrimi*** (24). Cependant l'opinion du P. Henschenius nous paraît plus ingénieuse que solide; on ne pourrait que très-difficilement la concilier avec la teneur même des actes du concile de Cologne. Cette assemblée a été tenue dans la ville épiscopale d'Euphratas, et comment vient-il que son suffrage ne se trouve pas parmi ceux des autres évêques?

D'après ces détails que l'histoire nous fournit, on voit que l'évêque chargé d'anathème en 346, doit être un personnage tout différent de notre Euphratas qui, peu de temps après son retour

(20) Voyez *S. Athanasii op.* tom. I, *epist. ad solit. vitam agentes*, p. 822, *edit. Col. an.* 1686; Théodoret, *Hist. eccl.* lib. II, cap. 9; Fleury, *Hist. eccl.*, liv. XII, n. 45; Berault-Bercastel, *Hist. eccl.*, t. III p. 62; et Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, t. I p. 181-182.

(21) Τῆς γὰρ ἁγίας Συνόδου πρεσβευτὰς ἀποστειλάσης Ἐπισκόπους Οὐϊγκέντιον μὲν τὸν ἀπὸ Καπύης, ἔστι δὲ αὕτη μητρόπολις τῆς Καμπανίας, Εὐφράταν δὲ τὸν Ἀγριππίνης, ἔστι δὲ καὶ αὕτη μητρόπολις τῆς ἄνω Γαλλίας, ἵνα ὡς ἡ Σύνοδος ἔκρινε συγχωρήσῃ βασιλεὺς εἰς τὰς ἐκκλησίας τοὺς Ἐπισκόπους ἐπανελθεῖν, ἐπειδὴ καὶ αὐτὸς ἐξέβαλε. — Athanasius, *loc. cit.*

(22) Ὡς δὲ (ἡ πόρνη) . . . εἶδε κοιμώμενον τὸν ἄνθρωπον, καὶ μὴ εἰδότα τὸ γιγνόμενον, εἶτα ὡς κατενόησε, καὶ εἶδε πρεσβύτου πρόσωπον, καὶ Ἐπισκόπου κατάστασιν, εὐθὺς ἀναβοήσασα τὴν βίαν ἐβόα. — Id. ibid.

(23) *Apud* Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, t. I p. 180. — Hardouin semble aussi adopter le sentiment du P. Henschenius.

(24) Ibid. *loc. cit.*

dans son diocèse, mourut de la mort des justes(25).

Nous croyons pouvoir finir ces remarques en ajoutant que, quelque précaution que l'on prenne, quelqu'explication que l'on donne, les actes du concile de Cologne, admis comme authentiques, contiendront toujours des difficultés insurmontables, des contradictions sans fin *(insanabiles contradictiones)*, comme les nomme fort bien Hartzheim. Sans doute il vaudrait beaucoup mieux les considérer avec les auteurs que nous avons cités, comme une pièce apocryphe (26).

---

† SAINT MUCE,

PRÊTRE ET MARTYR, A CONSTANTINOPLE.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 407. Voyez le ménologe de l'empereur Basile Porphyrogenète; le *Synaxarium* des Grecs; et les Actes du Saint, qui sont très anciens. Voyez aussi Henschenius, t. II *Maii*, p. 620.

FIN DU TROISIEME SIÈCLE.

Les parents de saint Muce ou Moce s'appelaient *Euphratius* et *Eustathia*, ils étaient natifs de Rome, appartenaient l'un et l'autre à une famille très-considérée et professaient la religion chrétienne. Leur fils, né à Constantinople, embrassa l'état ecclésiastique et devint prêtre de l'Église d'Amphipolis, située sur le fleuve Strymon, en Macédoine. Brûlant de zèle pour le salut des âmes, il s'éleva avec un courage inébranlable contre le culte des idoles, et ne cessa d'annoncer la doctrine de l'Évangile. Amphipolis était le théâtre de ses travaux apostoliques.

Un jour que les gentils célébraient avec pompe la fête de Bacchus et qu'ils lui offraient des sacrifices, tandis que le gouverneur Laodice les encourageait par sa présence, on vint annoncer à ce dernier que le prêtre chrétien Muce prêchait sans relâche la doctrine de Jésus crucifié, et qu'il cherchait à détourner les citoyens d'adorer les idoles. On lui représenta, que s'il ne prenait des mesures convenables, tout le monde adopterait la foi des chrétiens et insulterait au culte des dieux. Le gouverneur, excité par ces paroles, fait amener le Saint devant son tribunal, et lui parle en ces termes : « Dis-moi qui tu es, toi qui ne sacrifies pas aux » dieux. » — Muce répondit : « Ignorants que vous » êtes! Pourquoi me demandes-tu ce que tu ne peux » savoir? Commence par mettre de l'ordre dans ton » esprit, et tu reconnaîtras la vérité; car les saintes » Écritures m'ont appris que les dieux des gentils » sont de vains fantômes; c'est pourquoi je proclame partout la vanité de leur culte. »

Le gouverneur. « A ce que je vois, tu n'as appris » qu'à déclamer. » — Muce. « Mais nos déclamations se fondent sur la vérité, et afin que tu la » reconnaisses, écoute ce que je te dis : Les idoles » que vous adorez sont des démons sourds et muets. »

Le gouverneur. « Songe à conserver tes jours, et » sacrifie. » Muce. — « Vivre à ce prix, c'est mourir en Jésus-Christ. »

Le gouverneur. « Suspendez-le, arrachez-lui les » chairs avec des griffes de fer, depuis la tête jusqu'aux pieds, jusqu'à ce que ses os soient à découvert; afin que les autres en prennent exemple et » qu'ils n'insultent plus les dieux, mais qu'ils leur » sacrifient. »

Aussitôt le confesseur eut le corps déchiré, avec tant de barbarie et de persévérance, que les bourreaux se lassèrent avant que la patience du Saint fût épuisée. Les nouvelles tentatives que fit Laodice échouèrent de nouveau contre la constance du martyr, qui resta fidèle à son Dieu, malgré les nouveaux tourments qu'on lui infligea. On rapporte même que le gouverneur fut consumé par le feu préparé pour le Saint.

Vingt-six jours après cet événement, Amphipolis eut un nouveau gouverneur, nommé Maxime. Celui-ci exerça également des cruautés inouies contre Muce, qui y résista d'une manière miraculeuse. Lorsque le peuple demanda qu'on le mît en liberté, on le conduisit à Héraclée et de là à Constantinople, où il eut la tête tranchée. Les Grecs font sa fête le 11 mai, et le martyrologe romain le 13 du même mois. Il y avait autrefois à Constantinople une église sous l'invocation de saint Muce ou Moce. Les ariens l'occupèrent pendant quelque temps sous Théodose-le-Grand. Pendant qu'ils y faisaient le service divin, elle s'écroula, et plusieurs personnes

(25) C'est donc par erreur qu'on lit dans l'ancien *Proprium Mechliniense (ad 13 Maii, in festo S. Servatii)*, au commencement de la cinquième leçon : « *Is* (Servatius) *adversus Euphratem pseudo-episcopum sententiam protulit in concilio Agrippinensi.* — Le Bréviaire de Liége, dans l'office de saint Servais, ne parle ni du concile de Cologne, ni de la destitution d'Euphratas. Il n'en est parlé dans aucune histoire avant le huitième siècle.

(26) Depuis l'époque à laquelle nous avons publié ces *Remarques sur le concile de Cologne* (Louvain 1830), M. le docteur Binterim a soumis à un nouvel examen critique la question de l'authenticité des actes du concile qu'il regarde comme une pièce supposée. Voyez *Pragmatische Geschichte der Deutschen National-Provincial und Diœcesan Concilien*, t. I p. 348 388, Mayence 1835.

y furent écrasées. L'empereur Justinien l'a fait relever (1). C'est dans cette église que fut lue au prône la sentence de condamnation de Nestorius, après le concile d'Éphèse.

---

† LES MARTYRS D'ALEXANDRIE, EN ÉGYPTE,

SOUS LES ARIENS.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 409. Voyez Socrate, l. IV, c. 21, 22, 24; Sozomène, l. VI, c. 20; Théodoret, l. IV, c. 20, 21, 22; Grégoire de Nazianze, *orat.* 23 *in laud. Hieronis*. Henschenius, t. III *Maii, ad* 13 *ejusd. mens.*, et Baillet, au même jour.

L'AN 373.

Lorsque, après la mort de saint Athanase, les ariens relevèrent la tête, presque avec plus d'audace qu'auparavant, ils voulurent chasser son successeur Pierre du siége d'Alexandrie, et pour parvenir à leurs fins, ils cherchèrent à prévenir contre lui l'empereur Valens leur protecteur, qui était alors à Antioche. Ils y envoyèrent à cet effet le rusé Euzoïus; il s'agissait de remplacer le prélat légitime par un prêtre arien nommé Luce, que les hérétiques avaient déjà destiné onze ans auparavant pour être le successeur du faux patriarche George, qu'ils avaient opposé à saint Athanase, et qui avait été tué par les païens. L'empereur, non content d'approuver le voyage d'Euzoïus, lui donna encore une escorte sous la conduite du comte Magnus, homme qui avait signalé son impiété sous Julien l'Apostat, et qui, pour cette cause, avait pensé perdre la tête sous Jovien.

Bientôt après le préfet d'Égypte, nommé Pallade (2), reçut ordre de chasser l'évêque catholique. Ce préfet, qui était païen et qui avait marqué en diverses rencontres l'aversion qu'il avait pour le christianisme, reçut avec plaisir une pareille commission; le feu de la persécution éclata donc avec une nouvelle fureur. Il vint fondre sur l'église de saint Théonas avec une troupe de soldats, composée de juifs, de gentils et de scélérats, pendant que les fidèles y tenaient leur assemblée. Le temple du Seigneur fut profané par des désordres affreux, des discours insolents et des paroles infâmes contre les vierges consacrées à Jésus-Christ, qu'ils traînèrent par les rues avec une brutalité vraiment païenne; ils en assommèrent plusieurs à coups de bâton, après leur avoir fait essuyer les plus horribles outrages (3). On ne permit pas d'enterrer leurs corps, ni aux parents d'aller les chercher.

Les hommes furent aussi fort maltraités par les ariens et leurs complices. Ces barbares profanèrent un autel consacré au Saint-Esprit, y firent monter un jeune garçon perdu d'honneur et de mœurs, qui devait amuser les ariens et les païens par ses infamies et ses blasphèmes, tandis qu'on forçait les fidèles de demeurer spectateurs de ces horreurs. Un autre débauché s'assit tout nu sur le trône épiscopal, et en singeant les gestes d'un prédicateur, il se mit à faire l'éloge de l'intempérance, du larcin, de l'impudicité et d'autres excès abominables.

Le faux évêque Luce arriva peu de temps après avec Euzoïus et le comte Magnus, et se saisit, les armes à la main, de l'église patriarcale. Les païens qui étaient présents à cette invasion lui applaudissaient et lui souhaitaient les bénédictions de leur dieu Sérapis. En même temps Magnus fit prendre dix-neuf ecclésiastiques, tant prêtres que diacres, les fit traîner devant son tribunal, comme des criminels, les somma, de la part de l'empereur, de prendre le parti des ariens, et employa les promesses, puis les menaces, pour les y contraindre. Mais les confesseurs faisant paraître dans leurs réponses la plus courageuse fermeté, il les fit conduire en prison. Il les y retint longtemps et leur y fit souffrir de grandes incommodités, espérant les vaincre par-là et triompher de leur patience. Les voyant inébranlables, il les fit fouetter et tourmenter cruellement en présence du peuple. Après cela il fit dresser son tribunal dans un bain public, proche du port, s'entoura de juifs et de païens, et condamna les confesseurs au bannissement.

Ils furent envoyés à Héliopolis en Phénicie, dont tous les habitants étaient idolâtres et ne pouvaient

(1) Telle est l'opinion de George Codinus, *de origine Constantinop.* Voyez aussi Procope, l. I, *De ædificiis Justiniani*, c. 4.

(2) Voici le portrait que Saint Grégoire de Nazianze fait de ce Pallade, dans son *Orat.* 23 *in Laudem Heronis* : « Ducis » munere fungebatur vir impius et consceleratus, ne Christiani quidem nomen gerens (hoc enim totius contumeliæ » indignissimum est), verum ab idolis ad Dei templum properans, ab impuris cruoribus ad execrabiliores et detestabiliores, ac fortasse hujusmodi adversus nos contumeliâ, » quasi victima quadam, dæmonibus litans. »

(3) « Ejusmodi contumelias adversus virgines Christi usurpabant, quas nec lingua proferre sustinet..... Certe ex cordatis hominibus quisquis hæc solummodo audivit, statim obturavit aures, et surdus esse potius optavit, quam illorum obscœnitatem auribus suis audire..... Sanctas Christi virgines nudas per totam urbem traduxerunt.... Multæ per vim stupratæ sunt etc. » Telles sont les paroles dudit Pierre, évêque d'Alexandrie, dans une lettre rapportée par Théodoret. *Hist. eccles.* l. IV, c. 22, et il ajoute : « Lorsque je me » disposai à écrire ceci, le souvenir de ces horreurs me causa » tant de douleur, que je versai des larmes amères; et je » n'aurais pu recouvrer mes forces, si je n'eusse pensé à » Dieu. »

même souffrir le nom de Jésus-Christ. Pour hâter leur départ, le comte, l'épée à la main, pressait les bannis, sans leur donner le temps de prendre les choses nécessaires, sans se laisser toucher des prières et des larmes de leurs parents, de leurs amis et de tout le peuple catholique, qui accourait, poussant des cris lamentables et dont la marche ressemblait à un cortége de deuil. Il ne voulut pas même attendre que la mer, qui était agitée, fût devenue calme.

Quelque temps après, la ville d'Heliopolis devint presque toute chrétienne, et l'on a tout sujet d'attribuer cet effet de la miséricorde de Dieu aux prédications et aux exemples de nos saints confesseurs. Elle devint le siége d'un évêque sous la métropole de Damas.

La ville d'Alexandrie, où les catholiques seuls surpassaient de beaucoup en nombre tous les ariens, les juifs et les païens ensemble, paraissait presque toute plongée dans le deuil; mais quand un catholique osait se plaindre et pleurer, le préfet Pallade punissait ce prétendu crime de la prison. Il envoya vingt-cinq de ces malheureux travailler aux mines et aux carrières après les avoir fait déchirer de coups et leur avoir fait souffrir encore mille autres tourments. La plupart de ces condamnés étaient moines, et il semblait leur en vouloir particulièrement. Il envoya des troupes, au nombre de plus de trois mille hommes, dans les déserts, pour attaquer les solitaires, qu'ils trouvèrent tout prêts à répandre leur sang pour la défense de la foi catholique.

Un diacre de Rome, que le pape Damase avait envoyé à Alexandrie porter ses lettres au patriarche Pierre, fut arrêté par ordre du gouverneur, et, les mains derrière le dos, il fut mené publiquement de rue en rue par les bourreaux; et après avoir souffert les coups de fouets et de pierres, ainsi que d'autres supplices, il fut embarqué avec les autres confesseurs et transporté comme eux aux mines de Phennés.

La fureur des persécuteurs ne se termina pas encore là. On fit mourir dans les tourments jusqu'à de tendres enfants, et l'on refusa même à leurs parents la liberté de retirer leurs corps et la consolation de pouvoir leur donner la sépulture. La compassion même, que montrèrent des âmes sensibles à la vue de ces atrocités, fut punie de mort.

Peu de temps après que le faux évêque Luce s'était fait reconnaître par les apostats, arriva un ordre de l'empereur pour chasser d'Alexandrie et de toute l'Égypte tous ceux qui croyaient à l'unité de substance entre le Père et le Fils. Le feu de la persécution s'alluma de nouveau. On traînait les catholiques devant les tribunaux, on les mettait à la torture, on les jetait dans les prisons; ceux qui avaient assez de force pour résister aux tourments étaient chassés du pays, après avoir été dépouillés de leurs biens. D'Alexandrie le feu se communiqua bientôt aux provinces. Le comte Magnus persécutait les évêques et les jetait en prison selon son bon plaisir. Il y en eut onze qui furent relégués à Diocésarée, en Palestine, qui n'était habitée que par des juifs. Des clercs et des moines catholiques, qui ne pouvaient croire qu'une tyrannie aussi inouïe fut commandée par l'empereur Valens, lui adressèrent une lettre respectueuse, par laquelle ils l'informaient de ces cruautés. Mais ce prince, prévenu par les ariens, envoya ces catholiques en exil dans la province de Pont, où la rigueur du climat les fit bientôt mourir.

Quoique le martyrologe romain ne parle, sous le 13 mai, que des martyrs qui furent égorgés pour la foi dans l'église de saint Théonas, à Alexandrie, en Égypte, par les ariens, ou à leur instigation, nous avons cru devoir donner en même temps l'histoire des autres martyrs qui ont versé leur sang à la même occasion.

---

† LE B. ALBERT DE BERGAME, LABOUREUR.

L'AN 1270.

Ce saint homme naquit dans le treizième siècle à Ville-d'Ogna, lieu du territoire de Bergame, de parents qui étaient laboureurs et qui l'élevèrent très-chrétiennement. Fidèle à correspondre aux grâces qu'il recevait, Albert montra, dès sa première jeunesse, beaucoup d'attrait pour la piété. N'ayant encore que sept ans, il jeûnait trois fois la semaine et distribuait aux pauvres les aliments dont il se privait. Lorsqu'il fut capable de travailler, ses parents l'occupèrent au labourage; il s'y livra avec ardeur; mais, tandis que ses mains cultivaient la terre, son esprit se nourrissait de la méditation des vérités du salut, unissant ainsi dans sa personne, par un heureux accord, les fonctions de Marthe et le repos de Marie. Fils respectueux et soumis, il s'engagea dans le mariage par le conseil des auteurs de ses jours. Plus libre alors, il ne mit presque plus de bornes à sa charité pour les pauvres, qu'il assistait généreusement en toute rencontre. Son épouse, moins parfaite que lui, trouvait mauvais que ses aumônes fussent si abondantes, et plus d'une fois lui en fit de vifs reproches; mais Albert supporta ce contre-temps avec patience et justifia sa conduite par des prodiges. Un jour, entre autres, qu'il avait donné à des indigents le dîner qui était apprêté pour

lui et sa famille, il le retrouva miraculeusement sur sa table.

Le serviteur de Dieu était propriétaire de quelques champs qui provenaient de l'héritage paternel. Des hommes riches et puissants lui en disputèrent la possession et finirent par l'en dépouiller. Réduit à l'indigence, il fut obligé de renoncer au labourage et alla se fixer à Crémone, où il gagnait sa vie par son travail. Quoique son nouvel état lui offrît à peine de quoi suffire à ses besoins, il partageait encore avec les pauvres le peu qu'il gagnait à porter du vin, ce qui faisait son occupation la plus ordinaire. Il continua aussi ses diverses pratiques de piété, prouvant ainsi par son exemple que les devoirs de la religion peuvent aisément s'allier avec les travaux les plus assidus et les plus fatigants, lorsque l'on cherche Dieu dans la sincérité de son cœur. Sa dévotion le conduisit à Rome et à Saint-Jacques de Compostelle. Dans ces pèlerinages, il se livrait au travail : lorsque les ressources lui manquaient et dès qu'il avait reçu son salaire, il se hâtait d'en distribuer une partie aux indigents. Non content de les assister corporellement, il devenait pour eux un apôtre, par le zèle avec lequel il les exhortait à la patience, à la confession de leurs péchés et à une sincère conversion. C'était aux pauvres des hôpitaux qu'il s'adressait surtout, et il essayait de les porter à la pratique de la vertu par ses exhortations charitables.

Le B. Albert mourut à Crémone le 7 mai 1279 (1), et fut enterré dans une des églises de cette ville, où on lui rendit bientôt un culte public, qui a été approuvé par le pape Benoît XIV, le 9 mai 1748. Il est honoré dans plusieurs villes d'Italie et chez les Dominicains, parce qu'il en avait embrassé le tiers-ordre.

Voyez les Bollandistes, t. II de mai, et le bréviaire dominicain, imprimé à Rome en 1771.

---

14 MAI.

—

SAINT BONIFACE, MARTYR.

Tiré de ses actes sincères, publiés par Henschenius; Fleury, etc.

VERS L'AN 307.

Il y avait à Rome, vers le commencement du quatrième siècle, une femme nommée Aglaé, jeune, belle et d'une naissance illustre. Ses richesses étaient si grandes qu'elle avait donné trois fois les jeux publics à ses dépens. L'amour désordonné du monde avait porté la corruption dans son cœur, et elle entretenait un commerce criminel avec Boniface, son principal intendant.

Cet homme était adonné au vin et à toutes sortes de débauches; mais il avait de bonnes qualités : l'hospitalité, la liberté, la compassion. S'il voyait un étranger ou un voyageur, il le servait avec beaucoup de cordialité. La nuit il allait par les places et les rues, et procurait aux pauvres tous les secours dont ils avaient besoin.

Enfin Aglaé, touchée de la grâce et pénétrée de componction, appela un jour Boniface, et lui dit : « Tu sais dans quel abîme de crimes nous nous » plongeons, sans penser que nous paraîtrons de» vant Dieu pour lui rendre compte de nos actions. » J'ai ouï dire que si quelqu'un honore ceux qui » souffrent pour le nom de Jésus-Christ, il aura » part à leur gloire; j'ai appris aussi que les servi» teurs de Jésus-Christ combattent en Orient contre » le démon, et qu'ils livrent leurs corps aux tour» ments pour ne pas renoncer à la religion qu'ils » professent. Vas donc, et nous apportes des reli» ques de quelques-uns de ces saints athlètes, afin » que nous puissions honorer leur mémoire et être » sauvés par leur intercession. »

Boniface se dispose aussitôt à obéir; il prend des sommes considérables, tant pour racheter des bourreaux les corps des martyrs, que pour assister les pauvres. Étant sur le point de partir, il dit à Aglaé : « Si je puis me procurer des reliques, je ne man» querai pas d'en apporter; mais si l'on vous appor» tait mon corps pour celui d'un martyr, le rece» vriez-vous? » Aglaé regarda ces paroles comme une plaisanterie, et en reprit celui qui les avait proférées.

Cependant Boniface se mit en route; mais sa conversion n'était point encore parfaite. Toutefois, pénétré de componction, il ne voulut ni manger de viande, ni boire de vin pendant tout le voyage. Il joignait à ses jeûnes des prières, des larmes et d'autres œuvres de pénitence.

L'église d'Occident jouissait alors d'une paix profonde; mais celle d'Orient était en proie à la persécution qu'avait commencée Dioclétien, et que Maximien-Galère et Maximin-Daïa continuaient avec la plus grande cruauté. C'était surtout dans la Cilicie, qui avait Simplicius pour gouverneur, que les chrétiens se voyaient en butte à la rage des persécuteurs. Tarse, capitale de cette province, fut le lieu où Boniface dirigea ses pas. Dès qu'il y fut ar-

(1) Les Bollandistes le font mourir en 1190, prétendant qu'il était contemporain et ami de saint Hommebon; mais, suivant l'opinion de Benoît XIV, la date de 1279 est la plus certaine.

rivé, il envoya ses domestiques avec ses chevaux dans une hôtellerie, et se rendit chez le gouverneur, qu'il trouva assis sur son tribunal. Là, il vit un grand nombre de martyrs dans les tortures. L'un était pendu par un pied, et avait du feu sous la tête; un autre était attaché à des pieux extrêmement écartés; les bourreaux en sciaient un troisième; un quatrième avait les mains coupées; un cinquième avait un pieu fiché dans la gorge, et était ainsi cloué à terre; un sixième avait les pieds et les mains renversés et attachés par derrière, et les bourreaux le frappaient à coup de bâton. Les chrétiens que l'on tourmentait de cette cruelle manière étaient au nombre de vingt; mais tandis que leur supplice glaçait d'effroi les spectateurs, ils souffraient avec une tranquillité inaltérable.

Boniface s'approcha généreusement des martyrs, puis les ayant embrassés, il s'écria : « Qu'il est grand » le Dieu des chrétiens! qu'il est grand le Dieu des » saints martyrs! Priez pour moi, serviteurs de » Jésus-Christ, afin qu'étant réuni à vous, je com» batte aussi contre le démon. » Le gouverneur, qui se crut insulté par une action aussi hardie, fut transporté de rage et demanda à Boniface qui il était. Celui-ci répondit qu'il était chrétien, et que les tourments ne pourraient lui faire renier Jésus-Christ son divin Maître. Simplicius ordonna qu'on aiguisât des roseaux, et qu'on les lui enfonçât sous les ongles des mains. Ceci ayant été exécuté, il lui fit verser du plomb fondu dans la bouche. Boniface, après avoir imploré le secours de Jésus-Christ, s'adressa aux autres martyrs qui étaient expirants, pour leur demander l'assistance de leurs prières. Tant de cruautés attendrirent le peuple et excitèrent son indignation. Il se mit à crier en tumulte : « qu'il est grand » le Dieu des chrétiens! » Le gouverneur effrayé se retira.

Le lendemain, il s'assit sur son tribunal, et se fit amener Boniface. Le martyr continua de confesser sa foi, sans qu'aucunes menaces pussent l'ébranler. Ayant été jeté dans un vase rempli de poix bouillante, il en sortit sans être endommagé. Enfin, il fut condamné à perdre la tête. Lorsque la sentence eut été prononcée, il pria quelque temps pour la rémission de ses péchés et pour la conversion de ses persécuteurs. Sa prière finie, il présenta la tête aux bourreaux, et reçut le coup de la mort.

Cependant les compagnons de Boniface, voyant qu'il ne venait point à l'hôtellerie, le cherchaient par toute la ville. Dans le cours de leurs perquisitions, ils apprirent du frère du geôlier que la veille un étranger avait été décapité pour la religion chrétienne. Lorsqu'ils eurent vu son tronc et sa tête, ils assurèrent que c'était celui-là même qu'ils cherchaient. Ils achetèrent son corps cinq cents pièces d'or, l'embaumèrent et l'emportèrent à Rome avec eux, louant Dieu de l'heureuse fin du saint martyr. Le triomphe de saint Boniface arriva vers l'an 307.

Aglaé, instruite de tout ce qui s'était passé, rendit grâces à Dieu de la victoire qu'il avait accordée à son serviteur. Ayant pris avec elle de pieux ecclésiastiques, ils allèrent ensemble, avec des flambeaux et des parfums, au-devant des saintes reliques, qui furent mises à cinquante stades de Rome, sur le bord de la voie latine (1). Aglaé éleva en cet endroit un tombeau, et, quelques années après, un oratoire ou une chapelle.

En 1603, on découvrit à Rome les reliques de saint Boniface et celles de saint Alexis, dans l'église qui portait anciennement le nom du premier de ces Saints, et qui porte présentement le nom du second; elles sont sous le grand-autel, dans deux riches tombeaux de marbre.

Pour Aglaé, elle passa le reste de ses jours dans la retraite et la pénitence; elle vécut encore quinze ans, et fut enterrée auprès des reliques du saint martyr.

En louant la divine miséricorde qui change en Saints les plus grands pécheurs, nous devons la prier de faire que nos cœurs, qui sont des vases de corruption, deviennent des vases de grâce et de charité. Le regret d'avoir commis le péché a plusieurs degrés; mais jusqu'à ce qu'il ait opéré un changement entier dans la volonté, et qu'il ait purifié les affections de l'âme, on ne peut le regarder comme un repentir qui produit le salut (2), ou cette charité qui anime et pénètre en quelque sorte *la nouvelle créature* (3). La conversion réelle suppose toujours une victoire complète sur ce qui s'opposait à la pratique du bien. *Celui qui est né de Dieu est victorieux du monde* (4). Pour peu que l'on fasse attention aux maximes de l'Évangile, aux règles de l'Église, aux lumières même de la raison, on ne réputera jamais pénitent un homme dont la vie iné-

(1) On ne doit point être surpris de voir cette circonstance dans les actes du saint martyr. L'Église de Rome était alors en paix. *Consurgens Aglaes confestim accepit secum clericos et viros religiosos; et sic cum hymnis et canticis spiritualibus et omni veneratione obviavit sancto corpori.* Ruinart, p. 290, in-fol. Il est dit aussi de saint Cyprien, que malgré la violence de la persécution, ses disciples emportèrent son corps avec des cierges et des flambeaux. *Inde per noctem sublatum cum cereis et scholacibus.* Ibid. p. 218.

(2) 2 *Cor. VII*, 10.

(3) *Gal. V*, 6.

(4) 1. *Joan. V*, 4.

gale n'est qu'une suite d'inconséquences; qui aujourd'hui se déclare pour la vertu, et demain pour le vice; qui, après avoir suivi les impressions de l'Esprit-Saint, se laisse vaincre lâchement par les assauts de l'ennemi; qui n'a point le courage de fuir le danger et de renoncer aux occasions qui le portent au péché.

SAINT PACOME,

ABBÉ DE TABENNE ET INSTITUTEUR DES CÉNOBITES.

Tiré de sa vie, écrite peu de temps après sa mort par un moine de Tabenne. Voyez Rosweidus, l. I, p. 114; Papebroch. *t. III Maii*, p. 287; Tillemont, t. VII; Ceillier. t. IV; Hélyot, t. I.

L'AN 348.

Quoique saint Antoine soit regardé à juste tire comme l'instituteur des cénobites ou religieux qui vivent en communauté, on ne laisse pas de regarder aussi saint Pacôme comme le fondateur de ce même genre de vie. Il est en effet le premier qui ait écrit une règle monastique.

Pacôme naquit dans la Haute-Thébaïde, vers l'an 292. Ses parents, qui étaient idolâtres, le firent élever dans les superstitions du paganisme et dans les sciences des Égyptiens. Il montra, dès sa jeunesse, beaucoup de douceur et de modestie, et surtout une grande aversion pour les cérémonies profanes usitées dans le culte que l'on rendait aux idoles. A l'âge de vingt ans, il fut enrôlé dans les troupes de l'empereur. On croit que cet empereur était le tyran Maximin, qui soumit l'Égypte en 310, et qui, deux ans après, y fit de puissantes levées pour se mettre en état de combattre Licinius et Constantin (1). Pacôme et d'autres personnes enrôlées furent embarquées sur un vaisseau qui descendait le fleuve. Le soir ils arrivèrent à Thèbes ou Diospolis, capitale de la Thébaïde. Il y avait dans cette ville un grand nombre de chrétiens. Ces vrais disciples de Jésus-Christ, qui cherchaient toutes les occasions de consoler et d'assister ceux qui étaient dans la misère, eurent pitié des nouveaux soldats que l'on tenait étroitement enfermés, et que d'ailleurs l'on traitait fort mal; ils en agirent à leur égard comme s'ils eussent été leurs propres enfants, et ils leur procurèrent tous les secours qui dépendirent d'eux.

Une vertu si rare et si désintéressée fit une vive impression sur l'esprit de Pacôme. Il voulut savoir quels étaient ses bienfaiteurs. Ayant appris qu'ils croyaient en Jésus-Christ Fils de Dieu, et que, dans la vue d'une récompense future, ils s'occupaient sans cesse à faire du bien à tout le monde, il se sentit touché d'amour pour la sainte loi qu'ils suivaient, et embrasé d'un désir ardent de servir le Dieu qui inspirait de tels sentiments à ses adorateurs. Le lendemain, comme il continuait sa route, le souvenir du dessein qu'il avait formé l'empêcha de succomber à une tentation d'impureté. Il avait toujours aimé la chasteté et la tempérance; mais l'exemple des chrétiens lui avait rendu ces vertus infiniment plus aimables, et lui présentait leurs charmes sous un nouveau jour.

Maximin ayant été défait, son armée se dispersa et la guerre prit fin. Pacôme, rendu à lui-même, se retira dans un bourg de la Thébaïde, où les chrétiens avaient une église; là, il se mit au nombre des catéchumènes, ou de ceux qu'on préparait au baptême. Après les épreuves ordinaires, pendant le cours desquelles il se montra très-fervent, il fut admis au sacrement de la régénération, et le reçut avec les sentiments de la plus vive piété. Depuis le moment où il avait connu à Thèbes notre sainte religion, il n'avait cessé de répéter cette prière : « O Dieu, Créateur du ciel et de la terre! jetez sur » moi un regard de pitié; délivrez-moi de mes mi» sères; enseignez-moi le vrai moyen de me rendre » agréable à vos yeux. Tout mon désir et toute mon » étude seront de vous servir et d'accomplir votre » sainte volonté. » Il commença l'édifice de son salut par l'entière consécration de son âme à Dieu. Il savait que la grâce est d'un prix inestimable; qu'il faut tout donner pour l'acheter ; que c'est s'en rendre indigne que de la désirer faiblement ; que l'on ne mérite de trouver Jésus-Christ, qu'autant que l'on néglige tout le reste pour le chercher.

Plein des obligations qu'il venait de contracter au baptême, il ne pensa plus qu'aux moyens de les remplir fidèlement, et d'atteindre au but qu'il se proposait; mais il résolut d'agir avec maturité. Il savait que la ferveur elle-même a ses dangers; que le démon porte souvent un novice indiscret à entreprendre ce qui est au-dessus de ses forces; que l'on s'expose à se perdre quand on veut prendre son essor trop haut: que l'impétuosité vient d'une passion secrète; qu'il y a de l'illusion à vouloir suivre ses propres idées et à ne pas prendre l'avis de ceux qui ont de l'expérience. Ainsi son premier soin fut de chercher un guide sage et éclairé.

(1) Ceux qui mettent plus tard la conversion de saint Pacôme, pensent que l'empereur dont il s'agit était Constantin. Nous avons suivi Tillemont. Voyez son *Histoire ecclés.* t. VII, *not.* 2. p. 675.

Ayant appris qu'un vieillard nommé Palémon servait Dieu dans le désert avec beaucoup de sainteté, il alla le trouver, et le pria instamment de permettre qu'il se mît sous sa conduite. Le solitaire lui représenta que la vie qu'il menait était dure et pénible, et que plusieurs avaient déjà tenté inutilement de la suivre. Il lui conseilla ensuite de faire l'essai de ses forces et de sa ferveur dans quelque monastère; et, pour lui donner comme une idée des difficultés de l'état auquel il aspirait, il lui dit : « Considérez, mon fils, que du pain et du sel » font toute ma nourriture, l'usage du vin et de » l'huile m'est inconnu. Je passe la moitié de la nuit » à chanter des psaumes, ou à méditer les saintes » Écritures. Quelquefois il m'arrive d'être la nuit » entière sans dormir. » Pacôme fut étonné, mais non pas découragé. Il répondit qu'il se sentait assez de force pour entreprendre tout ce qui pourrait contribuer à sa sanctification, et en même temps il promit au vieillard de faire ce qu'il lui ordonnerait. Palémon, charmé de cette réponse, ne balança plus; il le reçut, et lui donna l'habit monastique. Le disciple, soutenu par l'exemple du maître, se mit à étudier son propre cœur, et il ne tarda pas à prendre du goût pour la solitude. Les deux ermites récitaient quelquefois ensemble tout le psautier; ils travaillaient aussi des mains, afin de gagner de quoi vivre, et assister les pauvres.

Pacôme, dans son oraison, qui était continuelle, demandait surtout une parfaite pureté de cœur, afin qu'étant entièrement détaché des créatures, il aimât Dieu de toutes ses affections. Pour étouffer jusqu'au germe des passions, il se forma avant tout à la pratique de l'humilité, de la patience et de la douceur. Souvent il priait les bras étendus en forme de croix, posture qui était alors fort en usage dans l'Église. Dans les commencements, il était sujet à s'assoupir pendant l'office de la nuit. Palémon le réveillait par ces paroles : « Veillez et priez, mon cher Pa» côme, de peur que l'ennemi ne triomphe de vous, » et ne vous enlève tout le fruit de vos travaux. » Il lui ordonnait encore quelquefois de transporter du sable d'un lieu à un autre, jusqu'à ce que l'envie de dormir fût entièrement passée. C'était ainsi que le jeune novice se fortifiait dans l'habitude de veiller. Il avait soin encore de s'appliquer tout ce qu'il lisait ou entendait lire d'édifiant, et d'en faire la règle de sa conduite.

Palémon lui dit un jour de Pâques de préparer à dîner. Pacôme, ayant égard à la grandeur de la solennité, assaisonna d'un peu d'huile et de sel les herbes sauvages qu'ils devaient manger avec leur pain. Le saint vieillard fit sa prière, et se mit à table; mais à la vue de l'huile, il se frappa le front, en disant avec larmes : « Mon Sauveur a été crucifié, et je » me flatterais au point de manger de l'huile? » Il ne put jamais se résoudre à en goûter.

Pacôme allait quelquefois dans un vaste désert nommé Tabenne, et situé sur les bords du Nil (1). Un jour qu'il y faisait son oraison, il entendit une voix qui lui ordonnait de bâtir à l'endroit où il était un monastère pour recevoir tous ceux qui y seraient envoyés de Dieu pour le servir fidèlement. Vers le même temps, il reçut encore d'un ange qui lui apparut des instructions touchant la vie monastique (2). Étant retourné vers Palémon, il lui fit part de ce qui lui était arrivé. Ils se rendirent l'un et l'autre à Tabenne, et y bâtirent une petite cellule, vers l'an 325, environ vingt ans après que saint Antoine eut fondé son premier monastère. Au bout de quelque temps, Palémon retourna dans sa solitude, et promit à son disciple de venir le voir chaque année; mais il mourut peu de temps après. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 11 janvier.

Le premier disciple qu'eut saint Pacôme fut Jean, son frère aîné. Celui-là étant mort, il lui en vint beaucoup d'autres, en sorte qu'il fut obligé d'agrandir sa maison. Il se vit en peu de temps à la tête de cent moines. Il portait presque toujours un cilice. Il fut quinze ans sans se coucher, s'asseyant sur une pierre pour prendre le peu de repos qu'il accordait à la nature, encore se reprochait-il le sommeil. Il eût voulu vaquer sans interruption aux saints exercices de l'amour divin. Depuis sa conversion, il n'avait jamais fait un repas entier.

Par la règle qu'il donna à ses disciples, le jeûne et le travail étaient proportionnés aux forces de chacun. Ils mangeaient en commun et en silence, ayant au réfectoire la tête couverte de leur capuchon, afin qu'ils ne pussent s'entrevoir. Ce capuchon était fait de grosse toile, ainsi que leur tunique, qui n'avait point de manches. Ils se couvraient les épaules d'une peau de chèvre blanche, à laquelle ils donnaient le nom de *mélote*. Ils communiaient régulièrement le premier et le dernier jour de la semaine. Les novices étaient sévèrement éprouvés avant de prendre l'habit, cérémonie qu'on regardait alors comme la profession monastique, et qui était

(1) Au diocèse de Tentyre, ville située entre la grande et la petite Diospolis.

(2) On lit dans quelques éditions de la vie de saint Pacôme, que l'ange lui donna écrite la règle qu'il fit depuis observer dans sa communauté. Mais ce trait est apocryphe, et les Bollandistes l'ont fait disparaître de la vie du Saint, à laquelle il avait été ajouté après coup.

suivie de l'émission des vœux. Saint Pacôme n'envoyait aux ordres aucun de ses religieux, et ses monastères étaient souvent desservis par des prêtres du dehors. Il recevait toutefois les prêtres qui demandaient l'habit, et leur faisait exercer les fonctions du ministère. Tous travaillaient; mais il y avait diverses espèces de travaux. Il n'y avait pas un seul instant qui ne fût occupé. On prenait un grand soin des malades; saint Pacôme les consolait et les servait lui-même. La loi du silence était si rigoureuse, que quand un moine avait besoin de quelque chose, il ne pouvait la demander que par signes. Lorsqu'on allait d'un lieu en un autre, on méditait sur quelque passage de l'Écriture, et on psalmodiait même en travaillant. Quand la mort enlevait un des frères, tous les autres sollicitaient la miséricorde divine en sa faveur; on offrait aussi le saint Sacrifice de la messe pour le repos de son âme (4). Les personnes d'une santé faible n'étaient point exclues du monastère; le saint abbé recevait tous ceux qui donnaient de vraies marques de vocation et qui montraient un grand désir de marcher dans la voie des conseils évangéliques (5).

Pacôme bâtit six autres monastères dans la Thébaïde, mais à peu de distance les uns des autres. En 338, il choisit pour le lieu de sa résidence celui de Pabau ou Pau, situé dans la province de Diospolis et dans le territoire de la ville de Thèbes. Ce monastère devint encore plus nombreux et plus célèbre que celui de Tabenne. Le Saint, par le conseil de Sérapion, évêque de Tentyre, bâtit aussi une église dans un village voisin, en faveur des pauvres occupés à la garde des troupeaux. Il y fit quelque temps l'office de lecteur. Rien n'était plus admirable que la piété avec laquelle il lisait au peuple la parole de Dieu. La conversion de plusieurs infidèles fut le fruit de son zèle. Son évêque voulut inutilement l'ordonner prêtre; son humilité lui fit toujours refuser l'honneur du sacerdoce.

Saint Athanase avait un grand respect pour saint Pacôme, et il vint le visiter à Tabenne en 333. Pacôme de son côté révérait singulièrement cet évêque, non-seulement à cause de ses éminentes vertus, mais encore à cause de son attachement à la foi. Il avait, comme lui, beaucoup d'horreur pour les hérésies, et il s'opposa dans toutes les occasions aux progrès de l'arianisme.

Pacôme avait une sœur, qui, aspirant aussi à la perfection, était venue le voir à son monastère : il lui envoya dire à la porte que les femmes ne pouvaient entrer, et qu'il devait lui suffire de savoir qu'il vivait encore. Cependant, lorsqu'il eut appris qu'elle désirait se consacrer à Dieu, il lui fit bâtir de l'autre côté du Nil un monastère, qui fut bientôt rempli de vierges zélées pour la pratique de toutes les vertus.

Étant allé un jour à Pané, un de ses monastères, il trouva en y arrivant qu'on faisait les obsèques d'un religieux mort dans la tiédeur. La connaissance qu'il avait de son état lui fit prendre le moyen suivant, pour imprimer une juste terreur à ceux qui pourraient lui ressembler. Il commanda de cesser le chant des psaumes, et de jeter au feu les vêtements dont le corps était enveloppé, en disant : « Des honneurs ne feraient qu'accroître ses tourments; mais l'ignominie avec laquelle on traite son corps, pourra porter Dieu à avoir plus de compassion de son âme. Il est des péchés qu'il pardonne, non-seulement dans cette vie, mais même dans l'autre. »

Le désintéressement était une vertu qu'il chérissait beaucoup. S'il arrivait que le procureur de la maison eût vendu au marché les nattes plus cher que le saint abbé ne l'avait dit, il l'obligeait à reporter aux acheteurs l'excédant du prix marqué; il punissait encore le prévaricateur de l'attache qu'il avait marquée pour l'argent.

Entre une infinité de miracles que saint Pacôme opéra, l'auteur de sa vie rapporte qu'il parlait quelquefois la langue grecque et la latine, quoiqu'il n'eût jamais appris ni l'une ni l'autre, et qu'il guérissait avec de l'huile bénite les malades et les énergumènes; mais il déclarait souvent aux affligés que leurs maux et leurs disgrâces étaient une preuve de la miséricorde divine à leur égard; et il ne demandait la délivrance de personne, qu'autant qu'elle ne préjudicierait point à son salut. Théodore, l'un de ses plus chers disciples, et qui, après sa mort, lui succéda dans le gouvernement de ses monastères, était tourmenté d'un mal de tête continuel. Quelques frères ayant sollicité Pacôme de demander à Dieu sa guérison, il répondit : « Il est vrai que l'abstinence et la prière sont bien méritoires, mais la patience dans les maladies l'est infiniment davantage. »

Son principal soin était de guérir ses disciples de leurs passions, et surtout de l'orgueil. Un moine fit un jour le double de son ouvrage ordinaire, deux nattes au lieu d'une, et les mit dans un lieu où il savait qu'elles seraient aperçues de l'abbé. Pacôme les aperçut en effet, et devinant le motif du frère : « Voilà, dit-il, bien du travail et des peines pour le

(4) *Acta Sanctor. Maii*, t. III p. 321.

(5) Saint Jérôme donna une traduction latine de la règle de saint Pacôme, que nous avons encore.

» démon. » Il réprima ensuite cette vanité par des humiliations salutaires. Le religieux fut encore condamné à garder sa cellule pendant cinq mois, sans autre nourriture qu'un peu de pain, de sel et d'eau.

Un jeune homme nommé Sylvain, qui avait été comédien, s'était retiré dans le monastère de Pacôme pour y faire pénitence; mais il ne laissa pas d'y mener quelque temps une vie peu édifiante. Il transgressait les règles de la maison, et se faisait même un amusement de son ancienne profession. L'homme de Dieu tâchait de le corriger par des remontrances charitables; il employait aussi les prières et les larmes pour obtenir sa conversion. L'inutilité de ses efforts ne le rebuta point. Comme il représentait un jour à ce pécheur impénitent, d'une manière forte et pathétique, les terribles jugements dont Dieu menace ceux qui abusent de sa patience, la grâce toucha profondément son cœur. La conduite de Sylvain devint très-régulière. Il pleura les égarements de sa vie passée; sans cesse il s'accusait d'avoir profané longtemps la sainteté de son état par une criminelle indolence. Quand les frères l'exhortaient à modérer ses larmes, il leur répondait : « Ah! comment pourrais-je ne pas pleurer, » lorsque je réfléchis sur mes premières années, et » que je me rappelle la profanation que j'ai faite de » de ce qu'il y a de plus sacré? N'ai-je pas lieu de » craindre que la terre ne s'entr'ouvre sous mes pas, » pour m'engloutir comme Dathan et Abiron? Souf- » frez donc que mes yeux versent continuellement » des larmes, afin que j'expie la multitude innom- » brable de mes péchés. Quand je mourrais de dou- » leur, ce serait encore trop peu pour apaiser la » justice de Dieu, que j'ai si indignement outragée. » Dans ces dispositions de repentir et de ferveur, Sylvain fit de si grands progrès dans la vertu, qu'il mérita d'être proposé aux autres comme un modèle. Il mourut après une pénitence de huit ans, et Pacôme sut par révélation qu'il jouissait dans le ciel de la bienheureuse immortalité.

Au don des miracles, le Saint joignit celui de prophétie. Il prédit le relâchement qui dans la suite des siècles devait défigurer son ordre. Il en fut pénétré de la plus vive douleur, et il ne se consola qu'en pensant que plusieurs de ses disciples conserveraient toujours l'esprit de leur institut, même au milieu de la décadence la plus générale.

Son éminente sainteté ne put le garantir des traits de la calomnie. Il fut cité, en 348, devant un concile d'évêques assemblés à Latopolis, pour répondre sur certains chefs d'accusation portés contre lui. Il se justifia en confondant la malice de ses ennemis; mais ce fut avec une humilité qui lui attira l'admiration de tous les Pères du concile.

La même année, la peste affligea ses monastères, et lui enleva cent religieux. Il tomba malade lui-même. Il montra une sérénité et une patience tout-à-fait héroïques au milieu des douleurs aiguës qu'il souffrit durant quarante jours. Dans ses derniers moments, il exhorta ses disciples à la ferveur; puis, s'étant muni du signe de la croix, il expira tranquillement à l'âge de cinquante-sept ans. Sa vie fut assez longue, pour qu'il vît jusqu'à sept mille religieux dans ses monastères. Son ordre subsista en Orient jusqu'au onzième siècle; et Anselme, évêque de Havelbourg, rapporte qu'il vit dans un monastère de Constantinople cinq cents religieux qui suivaient cet institut.

Ce fut principalement par ses exemples que saint Pacôme conduisit ses disciples à une si haute perfection. Il était toujours le premier et le plus exact aux différents exercices. Par sa ferveur et sa vigilance, disent Pallade et Cassien, il faisait observer une régularité qui tenait du prodige. Le premier de ces auteurs, après avoir parlé de diverses austérités que ces moines pratiquaient, surtout à table, marque son étonnement du silence absolu qu'ils gardaient entre eux. On s'imaginait, quoiqu'au milieu d'une communauté très-nombreuse, être dans une vaste solitude. Plus il y avait de religieux dans un monastère, ajoute Cassien (6), plus la discipline y était régulièrement observée. Tous les frères obéissaient à leur supérieur, et cela avec plus de promptitude qu'un seul homme ne le fait dans d'autres lieux.

Saint Pacôme ne craignit jamais rien tant que de manquer à la plus petite observance. Il savait que la ferveur ne subsiste pas longtemps dans une communauté, lorsque celui qui en est le chef se dispense aisément de ce que prescrit la règle. Le relâchement de la discipline monastique n'a souvent d'autre cause que cette facilité avec laquelle les supérieurs s'affranchissent de la loi du devoir. Que n'aurait-on point à dire sur l'énormité d'un tel scandale?

SAINT PONS, MARTYR.

VERS L'AN 258.

Pons ou Ponce confessa généreusement la foi dans la persécution de Valérien. Il souffrit le martyre vers l'an 258, à Cimèle, dans les Alpes. Cette

(6) L. 4, *Instit.* c. 1.

ville fut depuis détruite par les Lombards. On bâtit dans le voisinage de ses ruines celle de Nice, en Provence. Il ne subsiste plus de l'ancienne ville que la célèbre abbaye de Saint-Pons de Cimiés. Les reliques du saint Martyr furent transférées au monastère de Tomières, en Languedoc, où le pape Jean XXII érigea un siége épiscopal, dit *de saint Pons de Tomières*. L'abbaye fut sécularisée en 1625. Saint Valérien, évêque de Cimèle au cinquième siècle, a laissé trois panégyriques du saint Martyr, dans lesquels il assure qu'il s'opérait plusieurs miracles par la vertu de ses reliques.

Voyez les Bollandistes.

SAINT ÉREMBERT,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE, ET SAINT CONDÉ, ERMITE.

VERS L'AN 671 ET 685.

Érembert, né dans le territoire de Poissy, quitta le monde pour aller se faire religieux à Fontenelle, au pays de Caux. Il reçut l'habit monastique des mains de saint Wandrille. On le tira du cloître par l'ordre de Clotaire III, afin de l'élever sur le siége épiscopal de Toulouse. Après avoir gouverné son diocèse pendant douze ans avec beaucoup d'édification, il se démit de l'épiscopat, dont sa vieillesse et ses infirmités ne lui permettaient plus d'exercer les fonctions. Il revint à Fontenelle, où il reprit avec ferveur ses premiers exercices sous saint Lambert, successeur de saint Wandrille. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 671. Il avait eu la consolation de voir son frère Gamard, ainsi que ses deux neveux Namnac et Zachée, embrasser aussi à Fontenelle l'état monastique. (Voyez le P. Papebroch, p. 390, et D. Mabillon, *Sæc.* 3.)

Nous allons rapporter de suite le peu que l'on sait de saint Condé, que la réputation de saint Lambert attira dans la même abbaye; peut-être n'aurions-nous pas occasion d'en parler ailleurs.

Saint Condé, prêtre et ermite anglais, passa en France avec ses trois disciples, Jean, Cinomail et Zachée. Il fixa d'abord sa demeure dans une solitude près de Saint-Valeri en Caux; il se retira ensuite dans l'abbaye de Fontenelle. Lorsqu'il y eut passé quelque temps, il alla s'établir dans une île de la Seine, nommé Belcinac, que le roi Thierry III lui avait donnée. Il y bâtit deux églises, l'une en l'honneur de la Sainte-Vierge, et l'autre en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul. On met sa mort vers l'an 685. L'île de Belcinac ayant été depuis inondée et couverte d'eau, on transféra ses reliques à Fontenelle.

Voyez Mabillon, *Sæc.* 3, et Bulteau, t. I, p. 494 et 495.

SAINT CARTHAG LE JEUNE,

SURNOMMÉ MOCHUDA, ÉVÊQUE EN IRLANDE.

L'AN 637.

Ce Saint fut successivement disciple de saint Carthag l'ancien et de saint Comgall. Il prêcha ensuite l'Évangile dans le territoire de Kierraigh, où il reçut l'ordination épiscopale. Ayant passé dans le West-Méath, il y fonda le grand monastère de Rhatenin ou Raithin, qui devint la plus nombreuse et la plus célèbre école de piété et de sciences qu'il y eût dans toute l'Europe (1). Il le gouverna pendant l'espace d'environ quarante ans, et composa pour ses disciples une règle que l'on a encore en ancienne langue irlandaise.

Les moines de Raithin menaient une vie fort austère. Ils ne se nourrissaient que d'herbes et de racines. Ils travaillaient des mains tous les jours, tant pour avoir de quoi subsister, que pour soulager la misère des pauvres.

Les persécutions d'un roi du voisinage ayant obligé le Saint à prendre la fuite, il se retira avec ses disciples dans la province de Leinster, et fonda un monastère à Lismore, dont il est regardé comme le premier évêque : il y mourut le 14 mai 637. La grande église de Lismore était dédiée sous son invocation, et la ville était appelée de son nom *Lismore-Mochuda*.

Voyez les actes de saint Carthag, cités par Ussérius, *Antiq.* p. 472, 488, 505, et publiés par les Bollandistes. Voyez aussi Ware, *de Episc. Hibern.*

† SAINT AMPÈLE, FORGERON.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Ce Saint naquit dans le cinquième siècle, en Égypte, de parents bourgeois, qui lui firent donner de l'instruction, tout en lui faisant apprendre un métier. La semence de la parole divine ne tomba pas sur un sol ingrat, mais fit germer dans son cœur les fruits les plus heureux. Le métier de forgeron, qu'il avait appris dans sa première jeunesse, lui procura une fortune honnête, dont il n'usa pas

(1) Ce monastère était à 8 milles de celui de saint Colomb de Déarmagh, et dans le voisinage de celui de saint Colman, appelé *Land-Elo*.

cependant uniquement pour lui, mais qu'il employa à de bonnes œuvres. Il en fit trois parts : la plus considérable, il en fit don aux vieillards infirmes ou malades; la seconde devait servir à son propre entretien, et il réserva la troisième, tant pour faire face à des besoins imprévus, que pour venir au secours de son prochain, dans des cas de détresse.

Ampèle donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes et civiles : il était officieux, pacifique, modéré dans ses désirs, zélé et actif; il ne commençait et ne terminait jamais sa besogne sans prier, et pendant qu'il travaillait même, il savait élever son âme vers Dieu, observant ainsi ce que saint Paul nous recommande si vivement, de *prier sans interruption*.

Afin de préserver son âme des impressions du vice, il évitait tous les dangers qui auraient pu en exposer le salut. Un jour cependant, il fut inopinément surpris par la tentation, en voyant entrer dans son atelier une courtisane effrontée, mais il la poursuivit à l'instant avec un fer ardent, et la força à la retraite.

Ses forces physiques ayant insensiblement diminué, et ne pouvant plus lui-même diriger ses affaires, il résolut de se séparer entièrement des hommes, et de ne plus s'occuper que de Dieu et de l'éternité. Pour accomplir son dessein d'autant plus librement, il traversa la mer et vint en Italie, dans les environs de Gênes, où il mena dans la solitude une vie partagée entre la mortification et la contemplation, jusqu'à ce que le Seigneur l'appela à lui. Son nom ne se trouve pas dans le martyrologe romain, mais on trouve sous le 11 février un autre Ampèle, qui souffrit le martyre en Afrique, sous l'empereur Dioclétien.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 439. Voyez les Bollandistes au 14 mai, et Lauber au même jour.

---

† SAINT PASCAL I, PAPE.

L'AN 824.

Pascal, Romain de naissance, fils de Bonose, fut élevé dès son enfance dans la piété et dans l'étude des sciences ecclésiastiques. Il fit surtout des progrès étonnants dans la connaissance de l'Écriture sainte, et joignant la pureté des mœurs aux excellentes qualités de l'esprit, dont il était doué, il fut reçu dans le clergé de Rome et élevé au sous-diaconat, dont il fit quelque temps les fonctions. Il fut diacre ensuite et enfin prêtre. Toute sa conduite était si édifiante, qu'il inspirait aux Romains la piété, l'humilité, le mépris des richesses et des plaisirs et l'amour de Dieu et toutes les autres vertus dans lesquelles on le voyait exceller. Il était extrêmement sobre, chaste, modeste, généreux et charitable envers les pauvres. Il vivait dans une mortification continuelle de ses sens, jeûnait tous les jours, passait presque tout son temps à la prière, de manière qu'il ne vivait qu'en Dieu.

Les vertus de Pascal ne restèrent pas ignorées du pape Léon III, qui lui donna la conduite du monastère de Saint-Étienne, qu'il avait rebâti dans la ville de Rome, près de l'église de Saint-Pierre. Notre Saint y fit refleurir la discipline monastique par un grand nombre de sages réglements. Il fit de cette maison non-seulement une retraite de saints religieux, mais encore une espèce d'hôpital pour les pauvres et pour les étrangers qui venaient en pèlerinage au tombeau des apôtres.

Lorsque le pape Étienne IV ou V, successeur de Léon III, vint à mourir, chacun jeta les yeux sur Pascal, qui se vit, en effet, élevé sur le siége du prince des apôtres le 25 janvier 817. Il fit bientôt connaître à toute l'Église qu'il n'avait pas moins d'habileté que de vertu. Il travailla à faire observer partout les canons de l'Église, et s'appliqua à la réformation des mœurs et à l'extirpation des erreurs et de l'hérésie. Celle des iconoclastes régnait alors avec beaucoup de fureur dans la Grèce et en général dans l'Orient, sous l'autorité de l'empereur Léon l'Arménien et du faux patriarche de Constantinople Théodore, que ce prince avait placé sur le siége de saint Nicéphore, qu'il avait envoyé en exil. Cet usurpateur ne rougit pas d'envoyer à Rome des députés pour se faire reconnaître. Mais Pascal ne s'y laissa pas surprendre; il se déclara avec une franchise apostolique contre les violences exercées sur les défenseurs du culte qui est dû aux images. Si l'on en croit quelques auteurs, il excommunia même Léon et ses adhérents.

Pendant qu'il était ainsi occupé à rétablir dans l'Orient la pureté de la foi, il travailla aussi à étendre d'un autre côté les bornes du royaume de Jésus-Christ. On connaît les nobles efforts qu'il fit pour faire luire sur le Danemark le soleil vivifiant de l'Évangile. Ebbon, archevêque de Rheims, qui avait fait, à la cour de Louis-le-Débonnaire, la connaissance de plusieurs personnes attachées à l'ambassade danoise, souffrait de l'ignorance de ces peuples à l'égard de la connaissance du seul vrai Dieu, et il résolut d'aller leur porter la lumière de la foi. Il en fit la proposition à l'empereur, qui y accéda avec joie, à la diète d'Attnach, et qui lui promit sa royale protection. Après cela Ebbon se rendit à

Rome, en 822, où il reçut de Pascal tous les pouvoirs nécessaires pour se rendre dans le Nord. L'année suivante déjà, secondé par Halitgare, depuis évêque de Cambrai, il avait converti beaucoup de Danois au christianisme et avait ainsi frayé le chemin à saint Anschaire (1). Une pièce remarquable, ce sont les pleins-pouvoirs du pape Pascal; en voici un extrait (2) : « Le pape, qui est chargé de soigner » pour le salut de tous les hommes en général, a » appris que quelques peuples du Nord, privés de » baptême et de toute connaissance du vrai Dieu, » sont encore plongés dans les ténèbres de la mort. » C'est pourquoi il envoie son frère et collègue, » pour prêcher ces peuples, et les faire passer des » ténèbres à la lumière. Si, dans l'accomplissement » de ses fonctions, il s'élevait quelque doute dans » son esprit, qu'il s'adresse à Rome pour le voir » lever (comme saint Boniface), et qu'il vienne puiser à cette pure source toutes les lumières qui » pourront lui manquer. »

Saint Pascal avait une grande piété pour les reliques des saints martyrs de la ville de Rome. Il en fit faire la recherche, et fit rétablir leurs monuments. Il fit la translation du corps du pape saint Sixte I, de ceux de saint Processe et de saint Martinien, martyrs, de sainte Cécile et de ses compagnons, et de quelques autres saints papes des premiers siècles. Il bâtit beaucoup d'églises qu'il dota richement, répara divers hôpitaux et monastères, et en bâtit un tout neuf, sous le nom de sainte Praxède, dont il avait déjà renouvelé l'église jusqu'aux fondements, et qu'il céda aux Grecs réfugiés. Quelque grandes que fussent ses dépenses pour ces sortes d'ouvrages, il trouva encore les moyens de délivrer des prisonniers, qu'il faisait rechercher jusqu'au fond de l'Espagne, de la Grèce et sur les côtes de l'Afrique.

On chercha, par d'horribles calomnies, à perdre notre Saint dans l'esprit de l'empereur; mais il sut se justifier. D'ailleurs, Louis-le-Débonnaire avait une trop haute idée des vertus de Pascal pour ajouter foi à cette accusation. Le Saint mourut le 14 mai 824, après avoir gouverné l'Église pendant sept ans.

Tiré de Ræss et Weis. t. VI p. 445. Voyez Anastase le bibliothécaire, les Bollandistes, Baillet et Baronius.

---

† LE B. TUTON,

ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 492. Voyez Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened. sæc. V*, t. VII, p. 107 et 114.

L'AN 931.

Après avoir été moine au couvent de Saint-Emméram à Ratisbonne, Tuton fut élevé sur le siége épiscopal de cette ville. Il avait été antérieurement secrétaire de l'empereur Arnoul. Conrad, qui lui succéda en 911 (1), était venu à Ratisbonne, pendant l'épiscopat de Tuton, et avait visité les tombeaux des empereurs Arnoul et Louis-l'Enfant, de même que les ossements de saint Emméram.

Pendant que Conrad se trouvait dans cette ville,

(1) Ebbon n'a probablement pas passé la Schley (rivière); il paraît donc s'être borné à continuer les travaux apostoliques commencés dans la Nordalbingie par Heridag et d'autres soldats de la foi, et à confirmer de plus en plus le roi Harald dans le christianisme. L'empereur Louis lui fit don d'une étendue de terre au-delà de l'Elbe, non loin d'*Itzehoe*, afin d'avoir à proximité un refuge assuré, au cas que les différends qui s'étaient élevés entre Harald et les fils de Goetrik ne lui permissent pas de séjourner sur les frontières du Danemark. A l'endroit appelé aujourd'hui Munsterdorf, Ebbon bâtit un oratoire qu'il appela *Wellano*. Selon toute apparence, il s'est encore arrêté dans le Holstein, après quoi il retourna dans son diocèse. Adam de Brême attribue son départ au dégoût que lui inspirait le genre de vie auquel il était condamné au milieu des Holsatiens, *fatigatione itineris, seu corporis debilitate impeditus, sive potius occupatione sæculi delectus;* mais à tort peut-être; car Eginhard, non plus que saint Rembert, le biographe d'Anschaire, n'en fait mention. C'est pourquoi Baronius l'a aussi jugé avec un peu trop de sévérité, sous ce rapport, quand il dit : *Quod ad Ebbonem, Rhemorum episcopum, attinet, quoniam in eo, quem susceperat, apostolatu ad Danos non perseveravit etc.*

Jusqu'ici Ebbon fut toujours au-dessus de tout reproche, et il s'acquit, par son savoir et son habileté comme homme d'état, beaucoup de réputation et la confiance de l'empereur qui le chargea d'ambassades très-importantes, à Constantinople, par exemple, auprès du pape et au synode national tenu à Paris en 829. Mais il joua un vilain rôle dans la révolte des fils de Louis, en se mettant de leur côté. Par suite de sa conduite, il dut renoncer à son archevêché et errer sans patrie d'un lieu à l'autre, jusqu'à ce que saint Anschaire le reçut à Hambourg, et, après s'être assuré de son amendement, lui fit avoir l'évêché d'Hildesheim, où il mourut en 851. Voyez *Baronii annales*, t. IX, p. 729, 775, 819, 825, 875.

(2) Quant à la lettre elle-même, César la fit imprimer, d'après l'original, qui se trouve dans l'archive de Brême, dans son *Triapostolatus septent.* d'où Pontoppidan la tira pour la mettre dans ses *Annal. eccles. Daniæ*, t. I, p. 14. Si Kruse, en parlant de l'original, dans la vie allemande de saint Anschaire (Voyez t. I p. 300), dit p. 245, qu'il est écrit dans *le latin le plus barbare*, il n'a peut-être pas tout-à-fait tort, quoiqu'on ne doive pas le croire à la lettre.

(1) Conrad I, fils de Conrad de Fritzlar, comte de Franconie et de Vétéranie, et de Glismonde, fille de l'empereur Arnoul, fut élu roi de Germanie après la mort des fils d'Arnoul Louis IV, qui n'avait point été marié et qui mourut en 911.

quelques ecclésiastiques de sa cour lui conseillèrent de se faire donner le livre d'Évangiles, dont les empereurs ses ancêtres avaient fait présent à l'église, et qui était garni de pierres précieuses, afin de subvenir à ses besoins dans les circonstances critiques où il se trouvait. Le pieux évêque ne voulant en aucune façon céder à cette demande, l'empereur et ses courtisans en vinrent aux menaces, et le prélat se vit forcé de donner le livre. En le plaçant sur l'autel, il dit : « Que saint Emméram accuse, au jour de la justice, celui qui a soustrait à l'église ce livre consacré à son culte. » Mais à peine Conrad eut-il estimé des yeux le haut prix des joyaux qui l'ornaient, qu'il le fit enlever de l'autel et qu'il l'emporta. Le châtiment suivit de près le crime. Dès qu'il fut monté à cheval, il sentit de violentes douleurs dans le bas-ventre, et fut atteint d'une forte dyssenterie. Il fit aussitôt rendre le livre à l'église, mais il emporta son mal jusque dans le pays des Francs, où il mourut (1).

Le B. Tuton prit les couronnes que Charles, Carloman et Arnoul avaient léguées à l'église, et en fit faire, en l'honneur de saint Emméram, un autel d'or, qu'il orna de pierres précieuses. Il y contribua même de son bien et de son revenu pour autant qu'il pût. En 895 il avait assisté au concile de Tribur (3). Plus tard il perdit la vue, accident qu'il fit tourner à son avantage spirituel, en se consacrant exclusivement à la prière et à la piété. Tuton mourut en 931, et non en 926, comme le prouve Mabillon.

---

† LE B. GILLES DE SAINTE-IRÈNE,

CONFESSEUR DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Tiré du suppl. de Butler. — La vie du bienheureux Gilles a été écrite en latin par André Resendio, religieux dominicain, et insérée par les Bollandistes dans les actes des Saints du mois de mai, t. III. Le P. Touron a aussi donné place au B. Gilles parmi les hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique, t. I.

L'AN 1265.

Gilles, surnommé de *Sainte-Irène*, ou, comme l'appellent les Portugais, *de Santaren*, vint au monde en 1190, à Vaozèle, dans le diocèse de Viseu, en Portugal. Il était le troisième fils de don Rodrigues Pelage, gouverneur de Coïmbre et l'un des grands officiers de la couronne. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il étudia d'abord dans la ville dont son père était gouverneur, et fut, dès son enfance, tellement accablé de bénéfices ecclésiastiques, qu'il en posséda jusqu'à cinq en même temps. Cet état prospère ne lui donna ni l'amour des études sérieuses, ni celui de la régularité. Les richesses qu'il possédait par un abus si blâmable lui fournirent les moyens de satisfaire ses passions, et il n'eut pas le courage de résister à ses mauvais penchants. Dédaignant les sciences ecclésiastiques, il se livra par curiosité aux sciences profanes et surtout à la physique, qui n'était guère alors qu'un amas de conjectures et d'erreurs. La médecine fixa aussi son attention ; il s'y appliqua avec ardeur, et acquit dans cet art une célébrité qui ne s'accordait guère avec sa profession. Pour satisfaire son ambition, en augmentant ses connaisances, il résolut de venir étudier sous les célèbres professeurs de médecine de l'université de Paris ; il le fit avec succès et reçut bientôt le grade de docteur. Tout occupé des avantages temporels qu'il possédait, il négligeait entièrement son salut et menait une vie licencieuse, lorsqu'ayant eu occasion de voir saint Dominique, il fut tellement touché de sa vertu, qu'il résolut de quitter le monde et de s'attacher à sa suite en embrassant son institut. Assez courageux pour prendre cette résolution, il fut assez généreux pour l'exécuter. Il renvoya donc en Portugal ses domestiques, après avoir partagé entre eux et les pauvres tout ce qu'il possédait ; puis il commença son noviciat, en recevant l'habit de frère prêcheur.

Gilles, en changeant d'état, changea aussi de mœurs, et devint un homme nouveau. A la vie molle et sensuelle qu'il avait menée jusques alors, il fit succéder la pénitence la plus sévère. Il voulut par une humilité profonde réparer les fautes nombreuses que l'orgueil et la vanité lui avaient fait commettre, et par son ardente charité pour le prochain effacer la complaisance criminelle qu'il avait eue si souvent pour lui-même. Il se plaisait à rendre les services les plus bas aux autres novices ; les malades étaient surtout les objets de ses soins, et il leur en donnait autant que le serviteur le plus assidu et le plus dévoué. Ce qui rendait encore sa conduite plus admirable, c'est que, conservant mal-

(1) Voyez Mabillon, *op. cit.* p. 110. Le témoignage de l'écrivain cité par le savant bénédictin (*Arnolfus in lib. I de miraculis cap.* 6) se trouve contredit par d'autres qui assurent que Conrad, dans un combat qu'il livra aux Hongrois, reçut une blessure dont il mourut à Quedlimbourg le 23 décembre 918.

(3) L'empereur Arnoul, étant dans son palais de Tribur, près de Mayence, y tint un concile auquel assistèrent vingt-deux évêques. Voyez Hartzheim, *Concilia Germanicæ, t. II p.* 388, et Binterim, *Pragmatische Geschichte der deutschen National-Provincial und vorzüglichsten Diöcesan Concilien,* t. III p. 184.

gré lui des idées importunes du siècle, il éprouvait des dégoûts du nouveau genre de vie qu'il avait embrassé, à l'instant même où il multipliait ainsi ses sacrifices; mais sa docilité et sa fidélité à la grâce finirent par le faire triompher de ces difficultés.

Autant Gilles avait autrefois montré d'éloignement pour l'étude de l'Écriture sainte et de la théologie, autant marqua-t-il d'ardeur pour s'y livrer, après sa conversion. Il sentait le besoin qu'il avait d'y chercher la véritable science, et sans laquelle les autres ne sont que vanité. Il passa ainsi plusieurs années dans la retraite, s'adonnant à l'oraison et s'affermissant de plus en plus dans la pratique de la vertu. Au bout de ce temps, ses supérieurs crurent qu'il pouvait travailler avec succès à la sanctification du prochain, et l'envoyèrent en Espagne, où il fut employé tantôt à former dans les écoles les jeunes religieux de son ordre, tantôt à annoncer aux peuples les vérités du salut. Le roi de Portugal voulant fonder un couvent à Santaren pour les frères prêcheurs, le bienheureux fut chargé du détail de cette entreprise, et s'en acquitta à la satisfaction du monarque; mais, ce qu'il y eut de mieux encore, c'est qu'il édifia ce pays par ses discours pathétiques et par ses pieux exemples.

La cour de Portugal était chrétienne et ne craignait pas de le paraître. Elle professa bientôt une haute estime pour le père Gilles, qu'elle regardait comme un modèle de la perfection religieuse. On dit que les infantes Sancie et Thérèse (1) avaient pour lui une vénération profonde, et que la première d'entre elles se mit sous sa conduite. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il se montra dans tous les lieux qu'il parcourut comme un digne ministre de Jésus-Christ, animé de son esprit et plein de zèle pour sa gloire. C'est ainsi qu'il parut à Coïmbre, ville où il avait autrefois tenu une conduite si peu ecclésiastique, et où plus d'une fois il avait donné du scandale aux fidèles. Il y passa assez de temps, vivant dans la pénitence et la pauvreté, et s'adonnant sans relâche à la prédication et à la prière. Il paraît qu'il ne quitta cette ville que pour devenir provincial de son ordre en Espagne, poste auquel il fut appelé par le suffrage unanime de ses frères.

Gilles se montra dans cette charge difficile plein de zèle pour la régularité, et il contribua à la maintenir autant par ses bons exemples que par ses discours. Non content de conserver la paix et l'union parmi les religieux soumis à son autorité, il fit aussi tous ses efforts pour la rétablir dans sa patrie, où elle était troublée. La réputation de sainteté dont il jouissait lui donna, dans cette circonstance, beaucoup de pouvoir sur l'esprit des peuples. Cependant un factieux l'insulta un jour, et finit par des menaces, voulant même ameuter la populace contre le serviteur de Dieu; celui-ci ne chercha point à se venger de cet outrage, mais le Seigneur en prit soin, et permit que ce malheureux finît bientôt sa vie par le dernier supplice, ainsi que le bienheureux l'avait prédit.

Après huit années de supériorité, Gilles, qui s'était concilié l'estime et l'affection des rois de Portugal, et qui avait beaucoup étendu son ordre tant en ce royaume qu'en Espagne, se démit de sa charge de provincial en 1242, afin de s'occuper plus librement de l'affaire de son salut et de jouir des douceurs de la contemplation. Ce saint exercice avait d'autant plus d'attrait pour lui, qu'il y recevait les plus précieuses faveurs de Dieu, et que ce bon maître se communiquait à son fidèle serviteur avec une abondance de grâces qui ne sont ordinairement que pour les âmes les plus parfaites. Mais il ne put goûter longtemps le repos après lequel il avait soupiré; bientôt il fut encore choisi pour gouverner ses frères avec le même titre qu'il avait eu précédemment. Le saint religieux, qui cherchait avant toute autre chose à accomplir la volonté divine, prend de nouveau avec courage le fardeau que le Seigneur lui-même lui présentait. Il parcourut donc encore l'Espagne pour maintenir la régularité dans les maisons de l'ordre, et passa ensuite dans l'île de Majorque. Pendant la traversée, il s'éleva une si furieuse tempête que tous les passagers, ainsi que les hommes de l'équipage, se croyaient à leur dernière heure. Un des premiers s'irrite contre Gilles et engage à le jeter à la mer; mais le saint religieux, sans perdre courage, adresse à Dieu une prière pleine de foi; à l'instant même la tempête s'apaise et le navire arrive heureusement au port.

Il n'y avait pas plus de dix ans que Majorque était sous la puissance des rois d'Espagne, et la longue habitude qu'avaient eue les habitants de l'île de vivre parmi les Maures les avait rendus extrêmement ignorants des vérités de la religion. Le serviteur de Dieu, aidé de ses frères, entreprit de défricher cette terre inculte; il se livra avec zèle aux fonctions du saint ministère, prêchant, catéchisant et combattant de toutes ses forces les supersti-

(1) Le culte de ces deux princesses, qu'on appelle les Saintes Reines, fut approuvé par le pape Clément XI, le 25 décembre 1705. Elles embrassèrent l'une et l'autre la vie religieuse dans l'ordre des Citeaux. Thérèse avait épousé Alphonse IX, roi de Léon, mais elle en fut séparée par l'ordre du pape Célestin III, à cause de la parenté qui existait entre elle et ce prince.

tions qui s'étaient introduites parmi ce peuple, et il ne négligea rien pour rappeler les chrétiens de Majorque à la sainteté de leur vocation.

Après avoir ainsi évangélisé cette île, Gilles revint en Portugal et se rendit ensuite au chapitre général de son ordre qui se tint à Trèves en 1249. Ce fut dans cette assemblée qu'il obtint d'être déchargé du fardeau de la supériorité. Rendu à lui-même et à sa patrie, il continua ses prédications, auxquelles il joignait la vie la plus pénitente et la plus mortifiée. Tant que ses forces le lui permirent, il parcourut diverses contrées du Portugal, pour y annoncer la parole de Dieu. Lorsque son âge avancé ne lui permit plus de continuer ses courses apostoliques, il continua encore de travailler au salut des âmes, en recevant dans le couvent de Santaren, où il faisait sa résidence, des fidèles de tous les rangs qui venaient près de lui chercher l'instruction chrétienne, ou la consolation lorsqu'ils étaient affligés, et réclamer son crédit auprès de Dieu. C'est de cette manière que le Bienheureux amassa jusqu'à ses derniers moments de nouveaux mérites pour le ciel; parvenu à sa soixante-quinzième année, il rendit paisiblement son esprit à son Créateur, le 14 mai 1265. La haute idée qu'on avait de ses vertus porta les peuples du Portugal à recourir à son intercession et à l'honorer d'un culte public, qui fut depuis approuvé par le pape Benoît XIV, le 9 mai 1748.

---

15 MAI.

—

SAINT PIERRE DE LAMPSAQUE, SAINT ANDRÉ,

ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS A LAMPSAQUE.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Ruinart.

L'AN 250.

PENDANT que la persécution de l'empereur Dèce ravageait l'Église, on arrêta dans le voisinage de Lampsaque, ville de l'Asie-mineure, près de l'Hellespont, un jeune homme nommé Pierre, très-bien fait, orné des plus belles qualités de l'esprit, mais surtout recommandable par sa foi et sa vertu. Il fut conduit devant le proconsul Optimus, qui, après diverses questions, lui dit : « Vous savez ce que » contiennent les édits de nos invincibles princes; » hâtez-vous donc d'obéir, en sacrifiant à la grande » Vénus. Je suis étonné, répondit Pierre, que vous » me proposiez de sacrifier à une femme décriée » pour ses impudicités, et dont les actions, que la » modestie ne permet pas de nommer, seraient punissables suivant vos propres lois. » Le proconsul le fit étendre sur une roue entre des pièces de bois attachées à son corps avec des chaînes de fer, et tellement disposées, que la roue venant à tourner, devait lui briser peu à peu tous les os. Le martyr, levant les yeux au ciel, disait avec une tranquillité mêlée de joie : « Je vous rends grâces, Seigneur » Jésus, de ce que vous me donnez le courage de » vaincre le tyran. » Optimus, voyant qu'il était inébranlable, lui fit couper la tête.

L'exécution faite, comme le proconsul se disposait à partir pour la ville de Troade en Phrygie (1), on lui amena trois autres chrétiens, André, Paul et Nicomaque. Il leur demanda d'où ils venaient, et quelle était leur religion. Nicomaque, plein d'impatience, se mit à crier à haute voix qu'il était chrétien. Les autres répondirent modestement qu'ils étaient aussi chrétiens. « Sacrifiez aux dieux, dit le » proconsul à Nicomaque. Un chrétien, répliqua » celui-ci, ne doit point sacrifier aux démons. » Optimus ordonna qu'il fût pendu au chevalet et appliqué à la torture. Nicomaque souffrit d'abord avec courage, et même il était près d'expirer; malheureusement, il se laissa vaincre par la douleur, et perdit ainsi la couronne. « Je n'ai jamais été » chrétien, s'écria-t-il, je vais sacrifier aux dieux. » On le détacha aussitôt du chevalet par l'ordre du proconsul; mais à peine eut-il sacrifié, que le démon se saisit de lui. Il tombe par terre, s'agite avec violence, se coupe la langue avec ses dents, et meurt sur la place. C'est ainsi que le démon insulte communément à ces âmes infortunées qu'il précipite dans le crime; il commence par les leurrer de magnifiques promesses, et lorsqu'elles se sont livrées à lui, il ne leur offre plus que des ombres trompeuses; souvent même il ne paie leur complaisance que par les derniers malheurs. Triste compensation pour la perte de l'âme et de l'éternelle félicité.

Dieu consola ses deux autres serviteurs, en suppléant à la diminution de leur nombre. Une vierge nommée Denyse, âgée d'environ seize ans, qui avait été témoin de la fin déplorable de Nicomaque, s'écria tout-à-coup : « Fallait-il, malheureux, te pré» cipiter dans des supplices éternels, pour te pro» curer un instant de repos? » Le proconsul l'ayant entendue, lui demanda si elle était chrétienne. « Oui, répondit-elle, je suis chrétienne, et c'est » pour cela que je plains le sort de ce misérable, » qui, pour n'avoir pas voulu souffrir encore un

(1) Cette ville, peu éloignée des ruines de la fameuse Troie, avait été bâtie par Alexandre.

» moment, s'est attiré une éternité de peines. Sa- » crifiez, reprit Optimus, autrement vous serez » exposée dans un lieu de prostitution, puis brûlée » toute vive. » Les menaces étant inutiles, il la remit entre les mains de deux jeunes débauchés, qui la conduisirent dans leur maison. Elle résista si fortement à leur brutalité, qu'elle leur ôta toute espérance de succès. Vers le milieu de la nuit, un jeune homme tout resplendissant de lumière parut dans la maison où ils étaient renfermés. Frappés de terreur, ils se jetèrent aux pieds de la Sainte, qui les fit relever, et les rassura en leur disant : « Vous avez vu mon gardien et mon protecteur. » Là-dessus, ils la supplièrent d'intercéder pour eux, afin qu'il ne leur arrivât aucun mal.

Le lendemain, la populace animée par les prêtres de Diane environna la maison du proconsul, demandant avec de grands cris qu'on leur livrât Paul et André. Optimus, afin d'apaiser le tumulte, se fit amener les deux martyrs, et leur ordonna de sacrifier; ce qu'ils refusèrent l'un et l'autre. Il les condamna donc à être fouettés, puis les livra au peuple pour être lapidés. On les lia par les pieds, et on les traîna ainsi hors de la ville.

Pendant l'exécution, Denyse apprit ce qui se passait. Elle s'échappa de ses gardes, et courut toute en pleurs au lieu où le peuple était assemblé. Elle s'écria, en adressant la parole aux martyrs : « Je » veux mourir avec vous sur la terre, afin de pou- » voir vivre éternellement avec vous dans le ciel. » Le proconsul, instruit de la manière dont elle avait conservé sa chasteté et dont elle s'était échappée, ainsi que du désir qu'elle avait de la mort, la fit séparer de Paul et d'André, et donna des ordres pour qu'on la décapitât à quelque distance; ce qui fut aussitôt exécuté.

Si les martyrs n'avaient été parfaitement crucifiés au monde, jamais ils n'eussent remporté la palme. L'obligation de ce crucifiement regarde tous les hommes. Il y a un amour du monde qui, sans être assez criminel pour détruire l'espérance du salut, ne laisse pas de refroidir la charité, d'arrêter les progrès de la vertu et de diminuer considérablement la ferveur. Les traits auxquels on peut le reconnaître, sont le désir de paraître, la recherche des modes, la sensibilité pour les louanges et les distinctions, l'envie d'acquérir des richesses, le goût du plaisir et des divertissements, l'ardeur à se procurer toutes ses aises, une activité trop suivie dans les affaires temporelles, et qui fait que l'on n'a point assez de loisir pour vaquer aux devoirs de religion. Le moyen de se prémunir contre tous ces dérèglements est de méditer fréquemment les vérités éternelles. Un homme qui les a fortement gravées dans son cœur sera peu attaché aux avantages de cette vie; il servira toujours Dieu avec ferveur, et mettra toute son ambition à mériter la gloire éternelle; en un mot, il se réjouira de vivre dans l'obscurité, dans les travaux et la mortification.

SAINT CASSIUS, SAINT VICTORIN,

SAINT MAXIME, SAINT ANTOLIEN, SAINT LINGUIN, ET PLUSIEURS AUTRES SAINTS MARTYRS EN AUVERGNE.

VERS L'AN 266.

Saint Grégoire de Tours est le seul auteur qui fournisse quelques lumières sur ces saints martyrs. Il dit qu'ils souffrirent lorsque Chrocus, un des rois allemands, porta le ravage dans les Gaules, et surtout en Auvergne.

Victorin servait le prêtre du temple fameux, appelé *vasse* en celtique. Quelques conférences qu'il eut avec Cassius ou Cassi, que l'on croit avoir été élevé au sacerdoce par saint Austremoine, apôtre d'Auvergne, lui ouvrirent les yeux sur l'impiété des superstitions païennes. Il embrassa le christianisme et s'unit à saint Cassi, pour être le compagnon de ses travaux évangéliques; il lui fut aussi associé dans la gloire du martyre, vers l'an 266. Ces deux Saints sont honorés en Auvergne le 15 mai. Une église paroissiale de la ville de Clermont porte le nom de saint Cassi. Quelques martyrologes joignent à eux saint Maxime, dont la vie et les actions sont inconnues.

Saint Antolien ou Anatolien est nommé sous le 6 février dans le martyrologe attribué à saint Jérôme, et dans ceux d'Adon, d'Usuard, de Notker, etc. On bâtit dans le cinquième siècle une église en son honneur, et l'on y déposa ses reliques; elles furent ensuite transférées dans celle de Saint-Gal, puis dans celle de Saint-Allyre.

Les actes de saint Liminius ou Linguin, qui subsistaient du temps de saint Grégoire de Tours, ne sont point parvenus jusqu'à nous. La fête de ce Saint est marquée au 29 mars, et celle de la translation de ses reliques au 13 mai.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 1, c. 30, 31 ; *de Glor. Mart.* c. 65, et *de Glor. Conf.* c. 36; les Bollandistes, sous le 13 et le 15 mai et sous le 29 mars; Branche, dans son *Histoire des Saints d'Auvergne.*

---

† SAINT INJURIEUX

ET SAINTE SCOLASTIQUE, SON ÉPOUSE.

VERS L'AN 390.

Injurieux (*Injuriosus*), noble sénateur de Clermont en Auvergne, donna, avec sa sainte épouse, l'exemple d'une parfaite continence, en promettant à Dieu, le jour même de leurs noces, de vivre dans la chasteté. Ils s'exhortaient mutuellement dans de pieuses allocutions à la pratique d'une vertu d'autant plus difficile à garder par eux qu'ils s'aimaient tendrement. Mais ce qui leur parut d'abord si pénible, leur devint plus doux vers la fin de leurs jours, et les chastes délices qu'ils goûtèrent dans le service de Dieu les dédommagèrent au-delà de toute expression des sacrifices qu'ils se virent obligés de faire pour rester constants dans leur proposition. Quoiqu'ils prissent soin de cacher aux yeux des hommes le secret de leur sainte vie, le Seigneur, pour révéler leur courage, fit connaître, au moment même de leur mort, la vertu qui les avait illustrés à ses yeux.

Saint Grégoire de Tours rapporte à ce sujet ce qui suit : « Lorsque le temps de leurs épreuves fut terminé et que la chaste vierge monta vers le Christ, son mari, après avoir rempli les devoirs funèbres, dit en la déposant au tombeau : *Je te rends grâce, Seigneur, notre Dieu éternel, de ce que je te remets à ta miséricorde ce trésor sans tache tel que je l'ai reçu de toi*. Mais elle, souriant à ces paroles, reprit : *Pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas?* Peu de temps après l'avoir ensevelie, il la suivit lui-même au tombeau. Comme leurs sépulcres avaient été placés contre des murs différents, il se fit un miracle tout nouveau qui prouva la chasteté des deux époux. Le peuple s'étant rendu le lendemain matin à leurs tombes, qu'il avait laissées à une grande distance l'une de l'autre, les trouva réunies, sans doute parce que le tombeau ne devait point séparer les corps de ceux que le ciel unissait. Les habitants du lieu les ont jusqu'à ce jour appelés les *Deux-amants*. »

Voyez saint Grégoire de Tours, *Historia Franc. lib. I cap.* 42; et *de Gloria Confess. cap.* 32. — La légende de Grégoire de Tours a fourni à M. Guerrier de Dumast le sujet d'un poème: *Le tombeau des Deux amants de Clermont*, Nancy 1836. M. Nolet de Brauwere en a publié une charmante imitation en vers flamands : *Het Graf der twee Gelieven*, Louvain et Rotterdam 1842.

SAINT EUFRAISE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT, EN AUVERGNE.

EN 514 OU 515.

Eufraise succéda à saint Apruncule sur le siége épiscopal d'Auvergne, qui fut transféré depuis à Clermont. En 506, il se fit représenter par le prêtre Paulin au concile d'Agde, et il assista en personne à celui qui se tint à Orléans en 511. Il reçut chez lui saint Quintien, évêque de Rodez, chassé par son peuple, et pourvut libéralement à ses divers besoins. On met sa mort en 514 ou 515. Son nom se trouve dans les martyrologes.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 3, c. 2; Bollandus, sous le 14 janvier; Baillet, sous le 15 mai, et *Gallia Christ. nova*, t. II p. 233.

---

† SAINTE DYMPNE, VIERGE ET MARTYRE.

SEPTIÈME SIÈCLE.

Cette Sainte était fille d'un prince anglo-saxon. Le danger auquel son honneur était exposée fut cause qu'elle quitta sa patrie, avec le saint prêtre Gerbern (1) et quelques autres compagnons. Elle se rendit d'abord à Anvers, après quoi elle alla demeurer dans les environs du village de Gheel, en Brabant. Elle y servit le Seigneur en se livrant à la méditation et à la pénitence. Ceux qui l'avaient poursuivie, pour attenter à sa pudeur, l'ayant découverte dans son lieu de refuge, lui ôtèrent la vie, parce qu'elle refusa de consentir aux desseins criminels de son père.

Sainte Dympne vivait au septième siècle. Ses reliques, dont la translation solennelle eut lieu le 15 mai par un évêque de Cambrai, se conservent encore à Gheel, dans une superbe châsse d'argent.

Les nombreux miracles opérés par son intercession engagèrent Henri Richard de Merode, seigneur de Westerloo et de Gheel, à fonder dans l'église de la Sainte un chapitre que l'évêque de Cambrai approuva en 1562. La charte de cette fondation se trouve dans l'histoire du diocèse de Bois-le-Duc (2).

Il serait trop long d'énumérer tous les bienfaits que Dieu accorda par l'intercession de cette Sainte, particulièrement à un nombre infini d'hommes qui ont recouvré l'usage de leur raison près de son tombeau.

Le saint prêtre Gerbern, dont les sages conseils

(1) *Gerebernus.*
(2) Foppens, *Historia episcopatus Sylvæducensis*, p. 141.

avaient guidé sainte Dympne, reçut avec elle la couronne du martyre. Ses reliques sont conservées à Sonsbéek, dans le duché de Clèves.

Voyez Molanus, Miræus, le martyrologe romain, le P. Henschenius, t. II *Maii*, p. 477; et Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, t. V, p. 302-333. — Jean Ludolphe Van Craywinckel, chanoine régulier de Tongerloo, mort en 1679 (voyez Paquot, Mémoires t. VII, p. 47), a publié, en flamand, un ouvrage plus pieux qu'exact sur la vie, le martyre et les miracles de sainte Dympne, Malines 1652, in-4°; il en parut une édition corrigée et augmentée de diverses histoires curieuses et des vies de plusieurs saintes vierges des Pays-Bas, ibid. 1658, in-8°. On a aussi un abrégé de ce livre, dont il s'est fait plusieurs éditions.

---

† SAINT ILAR ou HILAR (1),

ABBÉ DE GALLIATA, EN ITALIE.

L'AN 558.

Ilar naquit en Toscane, l'an 476. Il fut élevé dans la crainte de Dieu et dans la piété par ses parents, qui veillèrent sur ses mœurs avec grand soin. A l'âge de douze ans il trouva dans la maison paternelle les épîtres de saint Paul, et il y prit tant de goût, qu'il les lisait tous les jours. Cette lecture fit tant d'impression sur son esprit, qu'il forma la résolution de renoncer au siècle et de se consacrer entièrement au service de Dieu. Comme il méditait un jour aux moyens d'exécuter son dessein, il entra dans une église où il entendit lire cet endroit de l'Évangile où le Seigneur déclare qu'on ne peut être son disciple, si l'on ne hait son père, sa mère et même sa propre vie (2). Il fut frappé de cet endroit, qui le surprit d'autant plus facilement qu'il avait appris qu'il fallait aimer ses parents, et qu'il ne comprenait pas le véritable sens des paroles divines. Pour savoir comment il fallait entendre un précepte, qui paraissait si opposé aux devoirs de la nature, il s'adressa à un sage vieillard, qui lui dit, que, n'ayant encore que douze ans, il ne devait pas se mettre en peine de pénétrer une vérité dont il n'était pas en état de faire usage. Ilar repartit qu'il n'était pas trop jeune pour aller à Jésus-Christ, et que notre Seigneur avait dit lui-même qu'on ne devait pas empêcher les petits enfants de venir à lui.

Le vieillard, jugeant par cette réponse que c'était l'esprit de Dieu qui donnait le mouvement au cœur du jeune Ilar, lui accorda la satisfaction qu'il souhaitait. Il lui expliqua en quoi consiste l'affection qu'on doit avoir pour ses parents; de quelle manière il faut s'en éloigner, quand il s'agit d'obéir à Dieu et de suivre Jésus-Christ, que l'on doit préférer à toutes choses. Ilar, content de cette instruction, s'adressa à Dieu par une prière fervente, le conjurant de lui faire connaître sa volonté, et de vouloir être son guide et son protecteur dans son entreprise. Il se retira ensuite dans une solitude du mont Apennin, près de la rivière de Bédèse, sur les confins de la Romagne. Il y vécut trois ans, s'accoutumant peu à peu aux exercices de la vie solitaire. Il se fit bâtir ensuite une petite église sur le haut de la montagne, et s'y fit pratiquer une cellule au-dessous d'une grotte. Dès lors (496) il commença à observer exactement les règles de la vie monastique.

L'auteur de sa vie, qui était du nombre de ses disciples, prétend que Dieu le favorisa du don des miracles, ce qui attira près de lui beaucoup de personnes qui souhaitaient de servir Dieu sous sa conduite. De ce nombre fut un riche seigneur de Ravenne, nommé Olybre, qui avait été guéri d'un mal par l'intercession du Saint. Comme il était païen, il se fit instruire et baptiser avec sa femme, ses deux fils et tous ceux de sa famille et de ses domestiques qui étaient dans l'idolâtrie, et qui montaient au nombre de quatre-vingts personnes. Bientôt après, se trouvant dégagé des liens du mariage par la mort de sa femme, il vint se retirer près de son bienfaiteur, et lui donna quelques terres qu'il avait dans le voisinage de sa solitude, pour bâtir et doter un monastère. Voilà l'origine de la célèbre abbaye de Galliata, qui porta plus tard le nom de saint Ilar son fondateur. Dans la suite des temps, elle s'écarta beaucoup de l'esprit qui avait présidé à la fondation, jusqu'à ce qu'au quinzième siècle, où elle fut donnée aux Camaldules, on y vit refleurir la discipline monastique.

Ilar vit bientôt le nombre de ses disciples s'accroître de jour en jour. Il les faisait ordinairement jeûner et travailler jusqu'à l'heure de none. Après le repas, il faisait faire la lecture spirituelle, puis chanter les louanges de Dieu jusqu'au soir. Il les faisait lever à minuit, pour dire l'office jusqu'au matin, qu'il les menait au travail.

Sa réputation attira des envieux et des admirateurs à sa vertu. Quelques-uns du nombre des premiers cherchèrent à le décrier auprès de Théodoric, roi des Goths, qui était devenu le maître de toute l'Italie, et l'accusèrent de ne point se soumettre aux ordres du prince et de refuser le paiement des charges publiques. Théodoric, dans les premiers mouvements de sa colère, voulait envoyer des sol-

(1) Autrement *Hilarius* et *Hilarus*.

(2) Luc, XIV, 26.

dats pour maltraiter le Saint et détruire son monastère. Mais après y avoir plus mûrement réfléchi, il jugea plus à propos de le mander à la cour et de l'entendre dans ses défenses. Il reconnut bientôt son innocence, le traita avec bonté et lui donna même des terres, pour augmenter encore son monastère. Depuis ce temps le Saint gouverna sa communauté pendant près de cinquante ans encore. Il usait de son autorité avec tant de modération, qu'il exerçait le premier les emplois bas et pénibles qu'il donnait à ses disciples, et qu'il parut toujours le dernier des religieux par son humilité, plutôt que leur supérieur et leur maître.

Lorsqu'il vit approcher sa fin, il assembla ses religieux, pour renouveler les instructions qu'il leur avait données sur l'humilité, l'obéissance et la charité. Il mourut le 13 mai 558, à l'âge de 82 ans.

Ses disciples embaumèrent son corps et l'enterrèrent avec beaucoup de solennité dans leur église. Il demeura dans cet état pendant plus de neuf cents ans. Le général des Camaldules, Pierre Delfino, ayant pris possession de son abbaye en 1488, fit placer sous le grand autel, jusqu'à ce que l'église fût rebâtie, le corps de saint Ilar, qui avait été trouvé sous les ruines de l'ancienne église le 13 avril 1495.

Plusieurs martyrologes marquent la fête du Saint au 15 mai, d'autres au 13; ces derniers s'en réfèrent à une vie, écrite par un de ses religieux qui s'était trouvé à son décès et à ses funérailles. Le martyrologe romain moderne n'en fait point mention; ceux des Bénédictins le mettent au rang des Saints de leur ordre, ce qui n'a point été suivi par Mabillon. — Voyez Baillet, au 15 mai.

---

† SAINT ROBERT,

CONFESSEUR DANS LE DIOCÈSE DE MAYENCE.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 459. Voyez la vie du Saint, écrite par sainte Hildegarde. Cette vie fut publiée par le jésuite Busée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Mayence, par Nicolas Serarius, l. I *Rerum Mogunt.*, c. 35; par extrait en allemand, par Jacques Kobel, secrétaire de la ville d'Oppenheim sur le Rhin, à quatre lieues au-dessus de Mayence, en 1524. Voyez Trithème, *de scriptor. eccl. in Chron. Spanheim.* ad ann. MCXLVIII, et *in Chron. Hirsaugiensi*, ad an. MCL; Henschenius, t. III *Maii*, p. 505. Johannis, *Rerum Mogunt.*, t. I, p. 186, c. 35, et le *Proprium Mogunt. ad XV Maii.*

NEUVIÈME SIÈCLE.

L'aïeul maternel de saint Robert (1) était originaire de la Lorraine, et avait de riches possessions près de Bingen, là où la Nahe se jette dans le Rhin, au-dessous de Mayence. Il vivait du temps de Charlemagne, il était considéré parmi les princes de ce temps, et il maria sa fille Berthe, la mère de notre Saint, à un duc païen, nommé Robolaüs, homme d'un caractère grossier et d'une mauvaise conduite. Berthe reçut en dot les biens que son père possédait sur le Rhin. Robert n'avait que trois ans lorsque son père mourut dans un combat contre les chrétiens. Berthe passa le reste de ses jours dans une continence parfaite, et consacra tous ses soins maternels à son jeune fils, qui avait reçu beaucoup de dons de la grâce, et qui, à l'âge de sept ans, demanda de son propre mouvement à être instruit dans les sciences.

Depuis ce temps on remarqua en lui la plus tendre charité envers les pauvres : quand il rencontrait des enfants indigents, il les amenait à sa mère, en disant : « Ma mère, voilà tes enfants! » et alors Berthe, les accueillant avec bonté, répliquait : « Mon fils, voilà » tes frères. » Un autre trait de la vie du pieux enfant mérite aussi que nous le citions. Il n'avait que douze ans lorsque Berthe lui fit part du projet qu'elle avait de faire bâtir une église en l'honneur de Dieu. « Ne » faites pas cela, ma mère, » repartit Robert, « ob» servons d'abord les paroles du Saint-Esprit; car » le prophète (2) dit : *Faites part de votre pain à » celui qui a faim, et faites entrer dans votre maison » les pauvres et ceux qui ne savent où se retirer. » Lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le; et » ne méprisez point votre propre chair.* » La mère, touchée par ces paroles, éleva quelques maisons pour les pauvres et les infirmes.

Il se voua pendant trois ans au service des malheureux et des malades, il lavait les pieds aux pauvres et s'acquittait avec joie des emplois les plus bas. Après cela il prit la résolution de quitter la maison paternelle, de renoncer à tous les biens temporels et de se consacrer, à l'exemple de saint Alexis, au service du Seigneur, dans des pays étrangers. Sa mère, qui l'aimait tendrement, craignant que son fils, dans un âge aussi tendre encore, ne tombât dans les piéges du monde et de l'ennemi des hommes, employa les prières et les larmes pour le détourner de son projet, et le pria de faire à Dieu le sacrifice de son cœur, sans se séparer d'elle. Elle lui accorda cependant la permission de faire un pèlerinage aux tombeaux des saints apôtres, où il s'arrêta en effet pendant quelque temps, se livrant à de ferventes prières et à d'austères pénitences.

Après son retour auprès de sa pieuse mère, il

(1) Autrement Ropert et Rupert.

(2) Busée et Serrarius se trompent en disant : *dicit enim Christus;* car les paroles qui suivent sont d'Isaïe, c. LVIII, v. 7.

passa encore quelques années dans l'exercice de toutes les vertus; il bâtit plusieurs églises et mourut saintement à l'âge de vingt ans, sous le règne de Louis-le-Débonnaire. Son corps reposait, à côté de celui de sa mère, dans le couvent de femmes, élevé en son honneur sur le Mont-Robert *(Ruperts-berge)*, près de Bingen, sur la rive gauche de la Nahe.

---

16 MAI.

SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, MARTYR.

Tiré de sa vie, écrite par le P. Balbin, jésuite, et publiée par le P. Papebroch, avec des remarques préliminaires. t. III *Maii*, p. 667. Voyez aussi Benoit XIV, *de Canoniz. Sanct.*; la *S. Joan. Nepomuceni vita, à Belghaver, cum fig.* Pragæ, 1736; et la vie française du même Saint, par le P. de Marne, jésuite, Paris, 1741.

L'AN 1383.

Ce serviteur de Dieu posséda dans un degré supérieur les vertus d'un fervent anachorète et d'un apôtre zélé, et il mérita par sa mort d'être compté parmi les martyrs. Ce dernier titre lui est d'autant plus glorieux, que le secret de la confession auquel il en fut redevable, n'ayant jamais excité la fureur des tyrans, n'avait point encore eu de victimes.

Jean naquit, vers l'an 1330, à Népomuck, petite ville de Bohéme, située à quelques lieues de Prague. Sa naissance fut regardée comme le fruit des prières de ses parents, auxquels la vertu procurait un éclat infiniment préférable à celui qui est fondé sur une extraction illustre selon le monde. A peine eut-il vu le jour, que l'on désespéra de sa vie; mais il fut arraché des bras de la mort par la protection de la Mère de Dieu, que ses parents implorèrent dans l'église d'un monastère de Cîteaux qui était dans le voisinage. Pénétrés d'une vive reconnaissance, ils consacrèrent leur fils à celui qui venait de le leur rendre. Ils n'épargnèrent rien pour lui donner une excellente éducation.

Jamais enfant ne fit concevoir de plus heureuses espérances. Il joignait à beaucoup d'esprit et d'application un grand fond de douceur, de docilité, de candeur et de piété. Tous les matins, il allait entendre plusieurs messes dans l'église des Cisterciens; et tous ceux qui l'y voyaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa modestie et sa ferveur. Lorsqu'il eut appris les premiers éléments dans la maison paternelle, on l'envoya étudier la langue latine à Staaxe, ville considérable du pays. Il y fit ses humanités, et surtout sa réthorique, avec la plus grande distinction.

Charles IV, empereur d'Allemagne et roi de Bohéme, venait de fonder l'université de Prague sur le modèle de celles de Paris et de Padoue (1). Il y avait attiré des maîtres habiles de toutes les parties de l'Europe, et les y avait fixés en leur promettant de magnifiques récompenses; aussi la nouvelle université fut-elle fort célèbre dès sa naissance. Il y vint un nombre prodigieux d'étudiants des différentes contrées de l'Allemagne. Jean y fut aussi envoyé. Outre la philosophie, il y étudia encore la théologie et le droit canonique, et il prit le degré de docteur dans ces deux dernières facultés.

Dès ses premières années, il s'était senti une forte inclination pour l'état du sacerdoce, il y avait rapporté toutes ses études, et en avait fait une espèce d'apprentissage, en participant fréquemment à la sainte communion. Le but qu'il se proposait en embrassant cet état était de se consacrer sans réserve à procurer la gloire de Dieu. Plus il voyait approcher le jour de son ordination, plus il redoublait de ferveur dans ses différents exercices. Il ne se présenta à son évéque qu'après avoir passé un mois dans la retraite, et purifié son âme par le jeûne, la prière et la mortification.

A peine eut-il reçu l'onction sacerdotale, qu'on lui ordonna de faire valoir le rare talent qu'il avait pour la prédication. Son évéque lui confia la chaire de la paroisse de Notre-Dame de Tein. Les premiers travaux de son zèle produisirent des fruits admirables. Toute la ville s'empressait d'aller l'entendre annoncer la parole de Dieu, et l'on y vit en peu de temps une réforme générale. Les étudiants, qui étaient alors au nombre de quatre mille, couraient aussi en foule à ses discours. Les plus effrontés libertins ne pouvaient l'écouter sans être touchés, et ils s'en retournaient chez eux pénétrés des sentiments d'une vive componction.

L'archevêque et le chapitre de Prague résolurent

(1) Ce prince est auteur de la fameuse *Bulle d'or*, ainsi appelée d'un sceau d'or qui y est attaché avec des cordons de soie. Cette bulle fut solennellement publiée en 1356, dans une grande diète de tous les princes, qui se tint à Nuremberg. Elle a pour objet de régler la forme du gouvernement de l'empire; elle statue sur les plus petites circonstances qui doivent s'observer dans l'élection d'un empereur, sur la préséance, les droits et les fonctions des sept premiers électeurs. L'empire avait toujours été électif, surtout depuis le couronnement d'Othon I, surnommé le Grand, qui se fit à Rome, en 962, après que ce prince eut conquis la Lombardie; mais la manière de faire cette élection avait été sujette à différentes variations. On avait souvent permis à tous les princes de l'empire de donner leur suffrage.

de s'attacher un homme si rempli de l'esprit de Dieu; ils lui donnèrent donc un canonicat qui vint à vaquer. Jean se montra toujours fort exact à assister au chœur : mais cela ne l'empêcha pas de trouver encore du temps pour travailler au salut des âmes, en exerçant ses premières fonctions.

L'empereur Charles IV, prince renommé pour sa sagesse et sa piété, mourut à Prague, en 1378, après un règne de trente-deux ans. Il fut universellement regretté de ses sujets : car quoiqu'il n'y eût point d'actions d'éclat dans le cours de sa vie, il s'était toujours montré plein de zèle pour l'Église et de bonté pour son peuple. Il avait trouvé le moyen de faire élire son fils Wenceslas roi des Romains, en 1376. Ce prince fut placé sur le trône impérial un an après la mort de son père. Il n'était encore que dans la seizième année de son âge. Enivré du pouvoir suprême, et corrompu par la flatterie, il laissa bientôt percer ces inclinations perverses, qui lui attirèrent depuis les surnoms odieux de *fainéant* et d'*ivrogne*. Comme il faisait sa résidence à Prague, il entendit parler du mérite du serviteur de Dieu. Il voulut le connaître par lui-même, et il le nomma pour prêcher l'avent à la cour. Jean sentit combien une telle commission était difficile et dangereuse; il l'accepta cependant, et il s'en acquitta avec l'applaudissement du prince et de tous les courtisans. Wenceslas fut même touché des discours du saint prédicateur, et il arrêta quelque temps le cours de ses passions déréglées.

Sur ces entrefaites, le siége épiscopal de Leitoméritz vint à vaquer. L'empereur, pour marquer l'estime qu'il faisait de Jean Népomucène, le lui offrit; mais il fut impossible de déterminer le vertueux chanoine à l'accepter. On s'imagina que son refus était peut-être fondé sur les dangers et les travaux inséparables de l'épiscopat; ainsi on lui offrit la prévôté de Wischerat, qui, après les évêchés, était la première dignité ecclésiastique de la Bohême : elle rapportait cent mille florins de revenu par an; elle n'exigeait ni soins, ni peines, ni fatigues, et donnait le titre honorable de chancelier héréditaire du royaume. Mais ce n'est guères connaître les Saints que de leur faire des offres semblables; s'ils refusent les grandes places, lors même qu'elles présentent des travaux à leur zèle et des croix à leurs vertus, que doivent-ils penser de celles qui, pour tout attrait, ne leur montrent que des trésors à recueillir et des honneurs à recevoir? Le vertueux chanoine fut donc aussi inébranlable dans cette occasion qu'il l'avait été dans la précédente.

Mais plus il méprisait les grandeurs du monde, plus Dieu permettait que le monde l'estimât. Si dans la suite il accepta la place d'aumônier de l'empereur, il ne le fit que pour se mettre à portée d'instruire la cour avec plus d'autorité, et conséquemment avec plus de fruit; il se voyait aussi par-là plus en état de satisfaire sa tendresse pour les pauvres. Cette place d'ailleurs ne l'exposait point aux distractions, et elle ne lui offrait ni ces richesses, ni ces honneurs qui l'avaient si fort effrayé dans les prélatures; ainsi ce fut l'humilité qui le fixa à la cour, où l'ambition conduit presque tous les hommes. Il y parut tel qu'il avait été dans la retraite. Son appartement était le rendez-vous de tous les malheureux. Il leur servait d'avocat et de père; leur cause devenait la sienne, et il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui. Sa charité était ingénieuse à découvrir et à concilier les différends qui s'élevaient à la cour et dans la ville. Il assoupissait beaucoup de querelles, et prévenait quantité de procès. Il reste encore des monuments authentiques de ces accommodements que l'on remit à sa décision; on y admire également l'esprit de pénétration, de sagesse et d'équité. Il trouvait du temps pour tous ces objets, parce que les Saints, en oubliant ce qui les concerne personnellement, ont bien plus de loisir que les autres hommes pour s'employer au service du prochain.

L'impératrice Jeanne, fille d'Albert de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande, était une princesse ornée de toutes sortes de vertus. Touchée de l'onction qui accompagnait les discours de Jean Népomucène, elle le choisit pour le directeur de sa conscience. Elle avait besoin d'un tel guide au milieu des désagréments qu'il lui fallait essuyer de la part de l'empereur. Wenceslas l'aimait avec passion; mais comme il était d'un esprit changeant et capricieux, il se livrait de temps en temps à des accès de jalousie, qui, joints à sa férocité naturelle, causaient bien des chagrins à la vertueuse princesse.

Depuis que le monde a été sauvé par les souffrances d'un Dieu, c'est par les afflictions que se forment les Saints. Pour sanctifier l'impératrice en la détachant de tout ce qui pouvait partager son cœur, le ciel employa d'abord la persécution de son mari, laquelle fut souvent portée aux derniers excès; en même temps, il lui donna Jean Népomucène pour la consoler et la conduire. Sous un si habile directeur, elle fit en peu d'années de très-rapides progrès. Soutenue par un homme que son zèle préparait au martyre, elle apprit à supporter ses peines avec joie.

L'impératrice ne fut pas la seule qui se mit sous la conduite du serviteur de Dieu; toutes les personnes vertueuses de la cour le prièrent aussi de se charger du soin de leur âme. On admirait en lui le

talent qu'il avait de former des Saints sur le trône, des heureux dans les souffrances, et de faire aimer la vertu au milieu du grand monde, où elle est si souvent méconnue. On l'obligea encore de diriger les religieuses du château de Prague; et il les conduisit si bien dans les exercices de la vie spirituelle, que leur maison devint un modèle de la perfection monastique.

L'impératrice avait de tout temps pratiqué la vertu; mais sa ferveur s'augmenta beaucoup, lorsqu'elle ne se conduisit plus que par les conseils de Jean Népomucène. On s'aperçut bientôt du changement qui s'était opéré en elle. Les églises devinrent le lieu où on la trouvait ordinairement. Elle y passait des journées entières à genoux, et dans un recueillement qui faisait l'admiration de tout le monde. Ses prières n'étaient interrompues que par le temps qu'elle employait au soulagement des pauvres, et elle ne dédaignait pas de les servir de ses propres mains. Ses entretiens avec les dames de sa suite, qui étaient le seul relâchement qu'elle se permît, ne roulaient que sur les vérités éternelles, et ses discours étaient alors accompagnés d'une onction qui annonçait la ferveur de son âme. Elle nourrissait en elle le feu sacré de l'amour divin, par la fréquentation des sacrements, par la pratique des austérités et par l'usage d'une mortification continuelle. La crainte de déplaire à Dieu lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du péché, et s'il lui échappait quelqu'une de ces fautes légères dont les plus saints ne sont pas exempts, elle allait aussitôt les porter au tribunal de la pénitence, afin de les y expier. Jamais elle n'en sortait que le cœur brisé de componction, et les yeux baignés de larmes.

Mais comme tout se change en poison pour un cœur corrompu, la piété de l'impératrice ne fit qu'aigrir le caractère féroce de Wenceslas; il s'offensa même des marques de tendresse et de complaisance qu'elle ne cessait de lui donner. Sa jalousie ne connut plus de bornes; il interpréta mal les actions les plus saintes de son épouse, et il en prit occasion d'augmenter ses soupçons sur la conduite de la princesse.

Aveuglé par sa passion, il forma le projet, aussi nouveau qu'extravagant, de se faire révéler par Jean Népomucène tout ce que l'impératrice lui avait dit dans le tribunal de la confession. Il s'imaginait qu'il saurait par-là les sentiments intérieurs que la princesse avait pour lui. Dans cette pensée, il envoya chercher l'homme de Dieu. Il lui fit d'abord des questions indirectes; puis levant le masque, il s'expliqua plus ouvertement. Jean, saisi d'horreur, lui représenta de la manière la plus respectueuse combien le projet qu'il avait formé choquait la raison et blessait la religion; mais il ne fut point écouté. L'empereur, qui était accoutumé à être servi par des esclaves, croyait que personne ne devait résister à ses volontés. Il dissimula cependant son dépit, et renvoya le Saint sans lui rien répondre. Au reste, Jean Népomucène augura du morne silence d'un maître irrité et vindicatif, que sa perte était résolue, et qu'il devait s'attendre à tous les effets du ressentiment de Wenceslas. Il ne tarda pas à être confirmé dans cette pensée.

Un jour que le prince était à table, on lui servit une volaille qui ne se trouva point préparée à son goût. Par un trait de barbarie digne des Caligula et des Héliogabale, il ordonna que l'on fît rôtir le malheureux officier au même feu où la volaille avait été mise. Déjà l'on se disposait à exécuter cette horrible sentence. Jean Népomucène, en ayant été informé, courut au palais, se jeta aux pieds de l'empereur, et employa les motifs les plus pressants pour l'engager à révoquer l'ordre qu'il venait de donner. Wenceslas n'eut aucun égard aux représentations qui lui furent faites; il n'en devint même que plus furieux. Enfin, pour se délivrer des importunités du serviteur de Dieu, il commanda qu'on le renfermât dans un cachot. Jean Népomucène souffrit avec joie cet indigne traitement; il n'ignorait pas la cause secrète qui le lui avait attiré; Wenceslas lui-même n'en faisait pas mystère; et on alla de sa part dire au Saint, qu'il ne recouvrerait point sa liberté, tant qu'il s'opiniâtrerait à ne pas révéler la confession de l'impératrice. Quelques jours après cependant, un gentilhomme vint le trouver pour lui annoncer son élargissement. Il lui ajouta que l'empereur le priait d'oublier le passé, et qu'il l'invitait à dîner le lendemain avec lui, afin de lui donner la preuve la plus authentique de son estime et de son amitié.

Jean Népomucène se rendit le lendemain au palais, et y fut très-bien reçu à l'extérieur. Le repas fini, Wenceslas fit retirer tous ceux qui étaient présents, et resta seul avec le Saint. Il s'entretint d'abord avec lui de choses indifférentes; il s'ouvrit ensuite, et employa tous les moyens possibles pour l'engager à découvrir la confession de l'impératrice. Vous pouvez, lui disait-il, compter de ma part sur un secret inviolable; d'ailleurs, je vous comblerai d'honneurs et de richesses. Il vous importe extrêmement de vous rendre à ce que j'exige, et je vous déclare qu'en persistant à me désobéir, vous vous exposez aux plus cruels supplices, et même à la mort. Le Saint répondit comme auparavant, qu'il était obligé au silence par les lois les plus sacrées,

et que rien ne serait jamais capable de le porter à trahir son devoir.

L'empereur, voyant l'inutilité de tous les ressorts qu'il avait fait jouer, ne contint plus les transports de sa fureur; il ordonna que le Saint fût reconduit en prison, et qu'on l'y traitât avec la dernière inhumanité. Les bourreaux l'étendirent sur une espèce de chevalet; ils lui appliquèrent des torches ardentes aux côtés et aux parties du corps les plus sensibles; ils le brûlèrent à petit feu, et le tourmentèrent avec la plus horrible barbarie. Au milieu de ce supplice, Jean Népomucène ne prononçait d'autres paroles que les noms sacrés de Jésus et de Marie. A la fin, on le retira de dessus le chevalet; mais il était presque expirant. Le Seigneur visita son serviteur dans la prison, et remplit son âme des plus douces consolations.

Cependant l'impératrice apprit ce qui se passait. Elle alla se jeter aux pieds de Wenceslas, qu'elle fléchit par ses larmes et ses prières; elle obtint même l'élargissement du serviteur de Dieu. Quelque temps après, Jean Népomucène reparut à la cour, et il y reparut en Saint persécuté, c'est-à-dire, avec cette sérénité et cet air de contentement qui montraient que ses souffrances lui paraissaient une faveur du ciel : mais il prévit bien que le calme ne serait pas de longue durée; il se prépara donc à la mort. Il se remit à prêcher avec plus de zèle que jamais, comme si, par un travail extraordinaire, il eût voulu suppléer aux moments précieux qui devaient bientôt lui être ravis. Ayant un jour pris pour texte de son discours ces paroles : *Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus;* il répéta si souvent ces autres paroles : *Je n'ai plus guères de temps à m'entretenir avec vous*, que l'auditoire comprit aisément que son but était de leur apprendre qu'il touchait à sa dernière heure. A la fin du même discours, il fut saisi d'une espèce d'enthousiasme prophétique; des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et il prédit les maux qui devaient bientôt fondre sur la Bohême. La prédiction se vérifia par les ravages affreux que causa la guerre des hussites. Le Saint, avant de descendre de chaire, dit un dernier adieu à son auditoire, puis il demanda pardon aux chanoines et au clergé de tous les mauvais exemples qu'il pouvait leur avoir donnés.

Depuis ce jour-là, il se consacra tout entier aux exercices par lesquels on s'assure une bonne mort. Il avait toujours été persuadé que la protection de la Sainte-Vierge est fort importante dans les derniers moments; ce fut pour la mériter qu'il alla à Bruntzel visiter la célèbre image de cette Mère commune des fidèles, que saint Cyrille et saint Méthode, apôtres des Esclavons, y avaient placée autrefois, et qui était singulièrement révérée dans toute la Bohême.

Il revint sur le soir, après avoir satisfait à sa dévotion. L'empereur, regardant par une des fenêtres du palais, l'aperçut dans la rue. Il sentit réveiller tout à coup son indignation et sa curiosité sacrilége; il ordonna qu'à l'heure même on lui amenât son aumônier; et sans lui donner le temps de se reconnaître, il lui dit brusquement qu'il n'avait qu'à opter entre mourir ou révéler les confessions de l'impératrice. Le Saint ne répondit rien; mais son silence était assez expressif pour donner à entendre qu'il était inébranlable dans sa première résolution. Alors Wenceslas ne gardant plus de mesures, s'écria : « Qu'on m'ôte cet homme de devant les yeux, » et qu'on le jette dans la rivière aussitôt que les » ténèbres seront assez épaisses pour dérober au » peuple la connaissance de l'exécution. » Jean Népomucène employa le peu d'heures qui lui restaient à se préparer à son sacrifice. On le précipita pieds et mains liés dans la Muldaw, de dessus le pont qui joint la grande et la petite Prague. Ceci arriva la veille de l'Ascension, qui était le 16 mai de l'année 1383.

A peine le martyr eut-il été étouffé sous les eaux, que son corps flottant sur la rivière fut environné d'une clarté céleste qui attira une foule de spectateurs. L'impératrice, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, courut chez Wenceslas pour lui demander la raison de cette lumière qu'elle avait aperçue de son appartement. Frappé de terreur, il ne fit aucune réponse; il alla cacher son désespoir à la campagne, où il défendit à qui que ce fût de le suivre. A la pointe du jour, le mystère s'éclaircit, et les bourreaux eux-mêmes trahirent le secret du prince.

Toute la ville accourut pour voir le saint corps. Les chanoines de la cathédrale vinrent processionnellement l'enlever avec toutes les marques d'honneur qu'ils purent imaginer; ils le portèrent dans l'église de Sainte-Croix des Pénitents, voisine du lieu où le crime s'était commis, en attendant qu'ils lui eussent préparé dans leur église un tombeau plus digne de lui. Il se faisait un concours prodigieux au lieu où était le martyr. Chacun s'empressait de lui baiser les pieds et les mains. On se recommandait à ses prières, et l'on s'estimait heureux de pouvoir se procurer quelque chose de ses vêtements et de tout ce qui avait été à son usage.

L'empereur eut avis de ce concours dans sa retraite. Craignant que le peuple ne se soulevât, il fit dire aux religieux pénitents d'empêcher le tumulte dans leur église, et de retirer dans un lieu plus

écarté le corps du Saint. Ils obéirent à l'heure même; mais le trésor qu'ils avaient caché fut bientôt découvert. Lorsque tout fut prêt pour le recevoir dans la cathédrale, les chanoines et le clergé, accompagnés d'une foule innombrable de peuple, se rendirent en procession à l'église de Sainte-Croix. Ils en tirèrent le corps du martyr, qu'ils portèrent solennellement dans l'église métropolitaine. On l'y enterra, et l'on mit sur son tombeau une pierre où fut gravée depuis cette épitaphe qu'on y lit encore aujourd'hui : « Sous cette pierre repose le corps du » très-vénérable et très-glorieux Thaumaturge Jean » Népomucène, docteur, chanoine de cette église et » confesseur de l'impératrice, lequel, pour avoir été » constamment fidèle à garder le sceau de la con» fession, fut cruellement tourmenté, et précipité » du pont de Prague dans la rivière de Muldaw, par » les ordres de Wenceslas IV, empereur et roi de » Bohême, fils de Charles IV, l'an mil trois cent » quatre-vingt-trois. »

Plusieurs malades, dont la guérison était désespérée, recouvrèrent la santé durant la translation de son corps; il s'opéra aussi depuis de semblables miracles à son tombeau. Enfin tous ceux qui réclamèrent son intercession avec foi méritèrent d'obtenir les faveurs qu'ils demandaient.

L'impératrice fut inconsolable de la mort du serviteur de Dieu, surtout lorsqu'elle eut appris les circonstances dont elle avait été accompagnée. Elle ne fit plus que languir depuis ce temps, jusqu'à l'an 1387, qu'elle termina une vie sainte par une heureuse mort.

Pour Wenceslas, il passa quelques mois au château de Zébrack, peu éloigné de Prague, sans que rien pût toucher son cœur endurci dans le crime. Il s'y était renfermé dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque sédition : mais l'Évangile avait appris à ses sujets qu'il n'est jamais permis de se soulever contre son souverain. Voyant donc que tout était tranquille, il revint à Prague, et s'y plongea, comme auparavant, dans tous les désordres d'une vie licencieuse : mais il ne tarda pas à comprendre que la peine suit de près le crime, l'empire fut déchiré de tous côtés par la fureur des guerres civiles. Les Suisses, révoltés contre Albert d'Autriche, érigèrent impunément leur pays en république. D'un autre côté, Wenceslas achevait de ruiner en Italie la puissance impériale. Il aliénait ses droits les plus essentiels, et les vendait à prix d'argent. Il se dépouillait de ses plus riches provinces, et il ne rougit pas d'abandonner à Jean Galéas le duché de Milan pour la somme de cent mille florins. Inutilement les princes et les états du corps germanique le pressèrent, en 1383, de quitter la Bohême, et de venir fixer sa résidence dans l'empire, afin d'être plus à portée de remédier aux désordres qui augmentaient de jour en jour. Il ne répondit aux députés que par des plaisanteries. S'il y a des mécontents, dit-il avec un ton moqueur, c'est à eux de venir me trouver en Bohême, et non pas à moi d'aller les chercher en Allemagne. Les princes de l'empire résolurent enfin de prendre un parti extrême; ils firent entre eux une confédération à Mayence, et déposèrent Wenceslas en 1400. Ils étaient alors assemblés à Laenstein, dans l'archevêché de Trèves. Ils élurent en même temps pour empereur Frédéric, duc de Brunswick et de Lunebourg, lequel étant mort peu de jours après, eut pour successeur Robert ou Rupert de Bavière, comte palatin du Rhin. Wenceslas, enseveli dans la débauche, parut insensible à cet affront. Les seigneurs de la Bohême ne pouvant plus de leur côté supporter ses cruautés, l'enfermèrent étroitement, par l'avis de Sigismond, son frère, roi de Hongrie; mais il gagna les gardes, et trouva le moyen de s'échapper. Enfin il fut frappé d'apoplexie, et mourut au milieu de ses désordres, sans avoir eu le temps de rentrer en grâce avec Dieu.

Ce fut encore par l'indolence de Wenscelas, et par son insensibilité pour les intérêts de la religion, que l'hérésie des hussites jeta de profondes racines dans la Bohême. Elle eut pour principaux auteurs Jean Hus et Jérôme de Prague, tous deux maîtres-ès-arts de l'université. Ses progrès furent très-rapides, parce qu'elle s'établit d'abord sans résistance. Les guerres civiles, les sacriléges et les meurtres marchèrent à sa suite, et elle remplit la Bohême de troubles et de confusion pendant l'espace de plus de cent ans.

Cependant le tombeau du Saint devenait de plus en plus célèbre par un grand nombre de miracles : il fut sauvé, par une protection spéciale de la Providence, des profanations des hussites; il le fut aussi de celles des calvinistes en 1618, durant les guerres de Frédéric, électeur palatin. Les hérétiques, en cette dernière occasion, ayant entrepris de le démolir, ils ne purent exécuter leur dessein sacrilége; il y en eut même plusieurs qui moururent subitement sur la place. Parmi eux était un gentilhomme anglais.

On attribue à l'intercession de saint Jean Népomucène la victoire complète que les Impériaux, commandés par le duc de Bavière, remportèrent en 1620 sous les murs de Prague, victoire qui leur fit recouvrer le royaume de Bohême. La nuit qui précéda la bataille, des sentinelles assurèrent qu'ils avaient vu dans la cathédrale le Saint et les autres

patrons du pays rayonnants de gloire. L'armée des Impériaux, en ayant été instruite, se recommanda aux serviteurs de Dieu, et ressentit le lendemain les effets de leur protection. Depuis ce temps-là, l'illustre maison d'Autriche a toujours eu une dévotion singulière pour saint Jean Népomucène.

Les empereurs Ferdinand II et Ferdinand III sollicitèrent la canonisation du serviteur de Dieu, laquelle fut enfin obtenue par Charles VI. On ouvrit son tombeau le 14 avril 1719. On trouva son corps dégarni de ses chairs, mais les os étaient encore entiers et parfaitement joints les uns aux autres; on voyait seulement derrière la tête et aux épaules les marques de sa chute, lorsqu'il avait été précipité dans la rivière. La langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le Saint ne venait que d'expirer (*).

Saint Jean Népomucène avait été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort; mais pour rendre son culte plus authentique et plus universel, on demanda sa canonisation, et l'on produisit de nouveaux miracles dont la vérité fut juridiquement constatée à Prague et à Rome. Innocent XIII confirma le culte qu'on lui rendait, par un décret équivalent à un décret de béatification. Enfin, Benoît XIII publia la bulle de sa canonisation en 1729.

On peut lire à la fin de la vie du Saint, le détail de plusieurs miracles opérés par son intercession : telles sont la cessation de la peste à Népomunck en 1680, la guérison de diverses maladies incurables par des moyens naturels, la délivrance de plusieurs personnes exposées à des dangers imminents. Le comte d'Althan, depuis archevêque de Bari, étant à Rome dans le palais du connétable Colonne, eut le malheur de tomber du haut d'un balcon; il invoqua saint Jean Népomucène, qui lui apparut, et dirigea tellement sa chute, qu'elle ne fut suivie d'aucun accident funeste. Le cardinal Michel-Frédéric d'Althan, vice-roi de Naples, obtint, en invoquant le même Saint le jour de sa fête, la guérison d'une paralysie et d'une complication de diverses autres maladies.

Il y a dans la basilique de Latran un autel qui porte le nom de saint Jean Népomucène. Il fut dédié par le pape Benoît XIII.

Le martyre de notre Saint donnera lieu à quelques réflexions sur la loi qui oblige au silence les ministres de Jésus-Christ qui entendent les confessions des fidèles. Cette loi est si stricte, et a tant d'étendue, qu'un confesseur peut dire avec un ancien : « Ce que je sais par la confession, je le sais » moins que ce que je ne sais point du tout (2). » Saint Jean Climaque observe que Dieu veille spécialement sur son Église à cet égard. « Il est inouï, » dit-il, que les péchés dont on a fait l'aveu dans » le tribunal de la pénitence aient été divulgués. » Dieu le permet ainsi, afin que les pécheurs ne » soient pas détournés de la confession, et qu'ils ne » soient pas privés de l'unique espérance de salut » qui leur reste (3). » Effectivement, sans un secret » inviolable de la part des ministres de Jésus-Christ, » le précepte et l'obligation de s'accuser de ses » péchés ne subsisteraient plus (4). »

Outre les avantages spirituels que procure la loi du silence par rapport à la confession, elle est encore extrêmement utile à l'État; elle met le prêtre à portée d'arrêter les cours des plus grands désordres, qu'il ne connaîtrait pas sans cela, en inspirant aux pécheurs les sentiments d'un sincère repentir. Cette remarque fit autrefois beaucoup d'impression sur l'esprit de Henri IV, roi de France.

SAINT SIMON STOCK,

SIXIÈME GÉNÉRAL DES CARMES.

Tiré de sa vie, écrite peu de temps après sa mort. Voyez Stevens, *Monast. Anglic.* t. II, p. 159, 160; Léland. *de Script. Brit.* t. II, p. 277; Papebroch, t. III *Maii*, p. 555; Newcourt, *Repertor.* vol. I, p. 563; Weaver, p. 159; Fuller, l. 6, p. 271; Dugdale, sous le comté de Warwick, p. 186, *ed.* 1730; le P. Cosme de Villiers de Saint-Philippe, *Bibl. Carm.* t. II, p. 740.

L'AN 1265.

Simon était issu d'une honnête famille du pays de Kent. Dès son enfance, il tourna toutes ses pensées et ses affections du côté de Dieu, et se proposa pour but de parvenir à l'aimer de la manière la plus parfaite. A l'âge de douze ans, il se retira dans un désert, et y fixa sa demeure dans le creux d'un grand chêne, ce qui lui fit depuis donner le surnom de *Stock*. Là, il vivait dans l'exercice d'une prière continuelle; il mortifiait son corps par le jeûne et par plusieurs autres sortes d'austérités; il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que des herbes, des racines ou des fruits sauvages.

(*) Cette précieuse relique, renfermée dans un riche reliquaire, se conserve encore dans le même état et sans aucune marque de corruption; c'est ainsi que l'a vue François II, empereur d'Autriche, lorsqu'il la visita, dans un voyage qu'il fit à Prague, au commencement de ce siècle.

(2) *Quæ per confessionem scio, minus scio quàm quæ nescio.* S. Aug. vel si quis alius, *serm.* 10, *ad fratr. in eremo*, t. VI, append. p. 396.

(3) *Ep ad Poston.* c. 15.

(4) Voyez Suarez, in 3 p. *disp.* 25, sect. 2, etc.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, avait donné une règle, vers l'an 1205, aux ermites du Mont-Carmel, connus depuis sous le nom de *Carmes*. Jean lord Vescy et Richard lord Gray de Codnor, revenant de la Terre sainte, amenèrent avec eux en Angleterre quelques-uns de ces religieux. Peu de temps après, le premier de ces seigneurs leur bâtit une maison dans la forêt de Holme (1), et le second leur en bâtit une autre dans le bois d'Aylesford (2). Ces deux couvents devinrent fort célèbres, et ont subsisté jusqu'à la prétendue réforme (3).

Simon, qui depuis vingt ans menait la vie d'un reclus, fut extrêmement touché de la dévotion que les nouveaux religieux avaient pour la Sainte-Vierge, ainsi que des diverses austérités qu'ils pratiquaient ; il se retira parmi eux avant la fin de l'année 1212. Sa profession faite, on l'envoya étudier à Oxford ; il revint ensuite à son couvent, où sa vertu brilla du plus vif éclat. En 1215, il fut élu vicaire général.

Quelques clameurs s'étant élevées contre le nouvel institut, Simon se rendit à Rome en 1226, et obtint du pape Honorius III une confirmation de la règle donnée par le bienheureux Albert ; il en obtint une aussi de Grégoire IX en 1229.

Quelque temps après, il alla visiter ses frères qui habitaient sur le Mont-Carmel, et il passa six ans dans la Palestine. En 1237, il assista au chapitre général, où il fut décidé que la plus grande partie des frères passeraient en Europe, à cause de l'oppression où les tenaient les Sarrasins. L'année suivante, on en envoya plusieurs en Angleterre ; ils y furent suivis en 1244, par Simon et par Alain, cinquième général de l'ordre, qui nomma Hilarion son vicaire pour ceux qui restaient sur le Mont-Carmel et dans la Palestine. Les Carmes avaient alors cinq maisons en Angleterre.

Dans le chapitre général qui se tint à Aylesford en 1245, Alain donna la démission de sa place, et saint Simon fut choisi pour lui succéder. La même année, il fit confirmer de nouveau, par Innocent IV, l'approbation déjà donnée à la règle des Carmes ; il obtint aussi du pape, en 1251, que son ordre fût sous la protection spéciale du Saint-Siége.

Durant son généralat, l'ordre des Carmes s'étendit beaucoup, se procura des établissements dans la plus grande partie de l'Europe ; mais il ne fut nulle part si florissant qu'en Angleterre, et il continua d'y édifier pendant plusieurs siècles par la pratique de toutes les vertus religieuses.

Quelque temps après que saint Simon eut été élu général, il institua la confrérie du *Scapulaire*, afin de réunir comme en un seul corps, par des exercices réglés de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la Sainte-Vierge. Plusieurs écrivains carmes assurent qu'il fit cet établissement en conséquence d'une vision où la Mère de Dieu lui apparut le 16 juillet (4). Quoi qu'il en soit de cette vision, plusieurs papes approuvèrent la confrérie, et lui accordèrent de grands priviléges (5). Les frères du Scapulaire sont assujettis à certaines règles, qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit scapulaire au moins sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'Église ou de la Sainte-Vierge. Ceux qui ne savent pas lire substituent à l'office sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. Ils doivent de plus s'interdire l'usage de la viande les mercredis, les vendre-

(1) Près d'Alnewick, dans le Northumberland.

(2) Près de Rochester, dans le comté de Kent.

(3) On lit dans Bale, carme apostat, *centur. XII*, 20 ; dans Lambard, p. 139, et dans Weaver, p. 139, que le plus ancien couvent des Carmes en Angleterre était celui de Newenden, au comté de Kent ; ils ajoutent qu'il fut fondé par Thomas Archer ou Fitz-Ancher, dont la famille a subsisté plusieurs siècles avec distinction dans ce lieu. Le P. Cosme de Villiers, qui cite les annales de son ordre, *Bibl. Carmelit.* t. II, p. 750, met en 1212 la première arrivée des Carmes en Angleterre. Ceux qui ont écrit sur l'histoire monastique de la Grande-Bretagne, la mettent en 1240. On peut voir Dodsworth, dans ses extraits concernant l'ordre des Carmes ; Dugdale, sous le comté de Warwick, p. 117 de la première édition (dans la nouvelle qui parut avec des notes en 1730, il s'est glissé une faute : on lit 1250, au lieu de 1240) ; Lambard, Weaver, Tanner, *Notit. Monast.* p. 395, et *Præf.* p. 33, Léland, *de Scriptor.* p. 293, etc. Mais ces auteurs confondent la première arrivée des Carmes avec la seconde, qui n'eut lieu que quand ils abandonnèrent la Palestine, pour se soustraire aux persécutions des Sarrasins.

N. B. Dugdale parlant du lord Vescy ou Vesey, sous l'an 1240, lui donne le nom de *Guillaume*, au lieu de celui de *Jean*.

(4) M. de Lannoy publia une dissertation en 1657, pour attaquer la vérité de cette vision. Il se fonde principalement sur le silence des auteurs, qui, selon lui, devaient naturellement en parler. Il compte parmi ces auteurs Thomas Waldensis, qui a fait l'apologie des Carmes, t. III, c. 75, 89, et 92, et le P. Philippe Riboti, carme espagnol, qui mourut en 1361, et qui a donné le *Speculum ordinis Carmelitani*, ainsi que les *Vies des hommes illustres de son ordre*. Mais il est réfuté par Benoît XIV, *de canoniz.* t. IV, *part.* 2, c. 9, p. 74, 75, et par le P. Cosme de Villiers, *Bibl. Carmelit.* t. II. p. 755, qui tous deux citent le témoignage de plusieurs anciens écrivains de l'ordre des Carmes. Tous les passages que l'on produit en faveur de la vision, dont il s'agit, ont été recueillis par Théophile Raynaud, dans son *Scapulare Marianum, Op.* t. VII. Il y en a un de Pierre Swaynton, qui fut le compagnon et le directeur du Saint pendant plusieurs années, et qui le premier écrivit sa vie.

(5) Voyez les bulles de Pie V, de Clément VIII, de Paul V, de Clément X, etc.

dis et les samedis, ou s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés, pour y suppléer, de réciter sept fois le *Pater*, l'*Ave*, etc. On rapporte que saint Simon guérit plusieurs malades en leur donnant le scapulaire. Édouard I, roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France, se mirent de la nouvelle confrérie.

Saint Simon montra autant de sagesse que de sainteté pendant les vingt ans que dura son généralat. Il fut honoré du don des miracles et de celui de prophétie, ce qui contribua singulièrement à étendre son ordre, surtout en Angleterre (6). Il composa plusieurs hymnes, et publia de sages réglements pour ses frères. Ayant été invité à passer en France, il s'embarqua pour Bordeaux; mais il mourut dans cette ville quelques mois après son arrivée, c'est-à-dire le 16 juillet 1265. Il était dans la centième année de son âge. On l'enterra dans la cathédrale, et il fut bientôt honoré parmi les Saints. Le pape Nicolas III permit de faire sa fête à Bordeaux le 16 mai, et Paul V étendit cette permission à tout l'ordre des Carmes.

SAINT UBALD,

ÉVÊQUE DE GUBIO, EN OMBRIE.

Tiré de sa vie, écrite avec beaucoup de fidélité par Thébald, son successeur. Elle a été publiée par les Bollandistes.

L'AN 1160.

Saint Ubald, issu d'une famille noble, naquit à Gubio, ville de l'État ecclésiastique. Il fut élevé dans le séminaire de Saint-Marien et de Saint-Jacques, et il y fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. L'étude des divines Écritures eut toujours pour lui beaucoup de charmes. Lorsqu'il fut en âge de penser à un établissement, on lui proposa des partis considérables; mais il les refusa tous, parce qu'il avait résolu de passer sa vie dans le célibat.

Dieu le préserva de la contagion du vice, et le fortifia contre les mauvais exemples de plusieurs de ses compagnons d'étude. Ne pouvant à la fin supporter certains abus qu'il voyait tolérer, il quitta le séminaire de Saint-Marien et de Saint-Jacques, et entra dans celui de Saint-Second où il acheva ses études.

L'évêque de Gubio, qui eut bientôt connu son mérite, le nomma prieur du chapitre de sa cathédrale, afin qu'il pût réformer plusieurs désordres qui régnaient parmi les chanoines. Ubald se prépara à cet important ouvrage par le jeûne, la prière et d'autres exercices de piété. Il gagna d'abord trois des chanoines qui paraissaient mieux disposés que les autres, et leur persuada de vivre avec lui en communauté. Leur exemple ne tarda pas à faire impression sur tout le chapitre.

Ubald alla quelque temps après visiter des chanoines réguliers renommés pour leur sainteté : ils étaient dans le territoire de Ravenne, et avaient pour instituteur Pierre *de Honestis*, homme de grande vertu. Le Saint passa trois mois avec eux pour bien connaître la discipline qu'ils observaient; il prit leur règle, qui lui parut fort sage, l'apporta à Gubio, et vint à bout de la faire suivre par tout son chapitre.

La maison canoniale et le cloître ayant été consumés par un incendie, il regarda cet événement comme une occasion que Dieu lui présentait de se décharger de son prieuré et de se retirer dans quelque solitude. Il prit sa route vers le désert de Font-Avellane. Il y trouva Pierre de Rimini, auquel il communiqua le dessein qu'il avait de quitter le monde; mais ce grand serviteur de Dieu lui dit que son dessein était une tentation, et l'exhorta fortement à retourner à son église, pour continuer d'y faire du bien, en suivant sa première vocation. Ubald revint à Gubio, où il rétablit les bâtiments de son chapitre, qui devint plus florissant que jamais.

L'évêque de Pérouse étant mort en 1126, notre Saint fut élu d'une voix unanime pour remplir son siége. Il n'en eut pas plus tôt appris la nouvelle, qu'il alla se cacher dans un lieu fort retiré, en sorte qu'il fut impossible de le découvrir. Après le départ des députés de Pérouse, il se rendit à Rome. Il s'y jeta aux pieds du pape Honorius II, le conjura avec larmes de le dispenser d'accepter l'épiscopat, et employa les raisons les plus pressantes pour obtenir cette grâce. Honorius se laissa fléchir, et lui accorda ce qu'il demandait; mais il le nomma lui-même évêque de Gubio en 1128, et donna ordre au clergé de la ville de procéder à son élection suivant la forme ordinaire. Il fit la cérémonie de son sacre au commencement de l'année suivante.

Le nouvel évêque parut animé d'un esprit vraiment apostolique. Mort au monde et à lui-même, il vivait dans une entière mortification de tous ses sens. Il était infatigable dans les travaux de la pénitence et dans ceux du ministère épiscopal : sobre,

(6) Tanner, dans la préface de sa *Notitia Monastica*, reconnaît qu'il y avait en Angleterre quarante maisons de *Frères-Blancs* ou de *Carmes*, lorsque Henri VIII ordonna la destruction des monastères.

humble, sincère; plein de compassion pour tout le monde; mais entre les vertus qui le caractérisaient, on distinguait principalement la patience avec laquelle il supportait les injures et les affronts. En voici un trait.

Pendant qu'on réparait les murailles de Gubio, il arriva que les ouvriers empiétèrent sur la vigne du Saint. Il leur représenta doucement le tort qu'ils lui faisaient, et les pria de cesser. L'inspecteur des travaux ne lui répondit que par des insultes; puis, le poussant avec brutalité, il le fit tomber dans un monceau de mortier. Le bon évêque se releva en silence, et se retira sans faire la moindre plainte; mais le peuple demanda qu'on lui fît justice, en bannissant le coupable et en confisquant ses biens. Il était si animé, qu'Ubald, pour tirer l'inspecteur des mains des magistrats, fut obligé de dire que la connaissance de cette affaire lui appartenait, et que lui seul devait en être le juge. Les esprits se calmèrent alors un peu. Le coupable, touché de repentir, déclara lui-même qu'il se soumettrait à toutes les peines qu'on lui infligerait, dût-il lui en coûter la vie. Toute la vengeance du Saint se termina à lui donner un baiser de paix, et à prier Dieu de lui pardonner la faute dont il s'agissait, ainsi que toutes celles qu'il pouvait avoir commises.

Ubald oubliait le soin de sa propre vie, dès que quelques-uns de ses diocésains se trouvaient en danger. Ayant appris un jour qu'il s'était élevé une sédition dans la ville, que l'on avait pris les armes avec fureur, et que déjà il y avait eu beaucoup de sang répandu, il courut à l'endroit où étaient les combattants; il se jeta entre eux, et tomba au milieu des épées nues. Les mutins le croyant mort, quittèrent aussitôt les armes, s'abandonnèrent à une vive douleur, et s'accusèrent tous d'être les meurtriers de leur évêque. Le saint, après avoir remercié Dieu de la cessation du tumulte, calma les frayeurs du peuple, en assurant qu'il était non-seulement plein de vie, mais qu'il n'avait pas même reçu de blessure.

L'empereur Frédéric Barberousse venait de prendre et de saccager Spolette; il menaçait Gubio d'un semblable traitement. Le Saint, qui avait une tendresse de père pour son troupeau, alla au-devant du vainqueur, désarma sa colère et obtint de lui la grâce de son peuple.

Les deux dernières années de sa vie ne furent qu'un tissu de maladies cruelles qu'il supporta avec une patience héroïque. Le jour de Pâques de l'année 1160, il fit un effort pour se lever et pour dire la messe; il prononça même un discours sur la vie éternelle. Au sortir de sa cathédrale, on le transporta dans un appartement qu'il avait auprès de l'église de Saint-Laurent. Il y resta jusqu'à la fête de l'Ascension, pour se préparer à la mort; il se fit ensuite reporter à l'évêché, où il continua d'instruire son clergé et son peuple, qui venaient le visiter et lui demander sa bénédiction. Enfin, ayant reçu les Sacrements de l'Église, il mourut le 16 mai 1160.

Les habitants des provinces voisines assistèrent à ses funérailles, et furent témoins de plusieurs prodiges qui s'opérèrent à son tombeau. Ce spectacle remplit tous les cœurs d'une tendre dévotion, et y ranima les plus vifs sentiments du christianisme. L'esprit de charité étouffa les divisions et les animosités; on oublia les injures reçues, et l'union fut rétablie entre les villes, que de longs différends avaient aigries les unes contre les autres.

Le Saint avait eu dès son vivant le don des miracles. Il avait guéri plusieurs malades par ses prières et par la vertu du signe de la croix. Cependant un aveugle s'étant adressé à lui dans l'espérance de recouvrer la vue, il ne lui accorda point ce qu'il demandait. La vue du corps, lui dit-il, serait préjudiciable à votre âme. Souffrez cet aveuglement temporel, qui sera récompensé dans le ciel de la claire vision de Dieu. L'aveugle, content de cette réponse, ne le pria plus de lui rendre l'usage de la vue.

SAINT PÉRÉGRIN,

PREMIER ÉVÊQUE D'AUXERRE, MARTYR.

VERS L'AN 304.

Saint Pérégrin vint prêcher l'Évangile dans les Gaules au troisième siècle. Il fut envoyé de Rome par le pape Sixte II, qui lui associa saint Corcodème, diacre, saint Marse, prêtre, saint Covien, sous-diacre, et saint Jovinien, lecteur (1). Il convertit à la religion chrétienne un grand nombre des idolâtres qui habitaient l'Auxerrois. On met son martyre vers l'an 304, sous le règne de Dioclétien. Son corps fut enterré à Baugi, dans l'Auxerrois, où il avait souffert pour Jésus-Christ. On croit qu'il est présentement à l'abbaye de Saint-Denis près de Paris. D'autres veulent qu'il soit à Saint-Pierre de Rome, ou à Terni, en Ombrie; mais Bollandus pense que

(1) Saint Jovinien est honoré à Auxerre le 5 mai. Une partie de ses reliques fut portée, au onzième siècle, dans le monastère de la Charité-sur-Loire. Voyez le nouveau bréviaire d'Auxerre.

ce sont seulement des parties de ses reliques, ou peut-être les reliques de quelques autres Saints du même nom.

Voyez les Bollandistes, et Tillemont, t. IV p. 480.

SAINT ABDJESUS ou HEBEDJESUS,

ET SAINT ABDAS, ÉVÊQUE DE CASCAR, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Saint Abdjesus, évêque de Cascar, en Chaldée, est nommé le 16 mai dans le ménologe des Grecs. Il souffrit le martyre en Perse sous le roi Isdegerde. Dieu lui associa dans son triomphe seize prêtres, neuf diacres, six moines et sept vierges.

Voyez le P. Le Quien, *Oriens Christ.* t. II p. 1163.

Saint Abdas, qui était aussi évêque de Cascar, florissait sous le roi Sapor (*). Ce fut dans la soixante-sixième année du règne de ce prince qu'il remporta la palme du martyre, avec vingt-huit autres chrétiens, à Lédan, ville du pays des Huzites. Il souffrit un vendredi 15 du mois Yar, qui correspond en partie à notre mois de mai.

Voyez Sozomène, *Hist.* l. 2, c. 11 ; le P. Le Quien, *loc. cit.* et Joseph Assémani, *Bibl. Orient.* t. III p. 192.

SAINT FALE, ABBÉ EN CHAMPAGNE.

VERS L'AN 530.

Saint Fidole, vulgairement appelé *saint Fale*, sortait d'une des bonnes maisons de Clermont en Auvergne. Ayant été fait prisonnier de guerre par l'armée de Thierri, roi d'Austrasie, il fut conduit en Champagne. Saint Aventin, qui menait une vie solitaire aux environs de Troyes, le racheta, et le reçut au nombre de ses disciples.

Saint Fale fit de rapides progrès dans la perfection, parce qu'il se proposait toujours pour modèles les plus fervents de sa communauté. Ses austérités tenaient quelque chose du prodige, et il passait les carêmes sans prendre presque aucune nourriture. Il fut élu prieur, puis abbé du monastère. Sa conduite à l'égard de ses frères était mêlée de douceur et de fermeté. Il savait encourager les faibles et corriger les abus. Quelques personnes mal intentionnées cherchaient à lui nuire; mais il triompha de leur malice par sa charité, et vint à bout de les gagner par ses bienfaits. Sa mort est marquée au 16 mai dans les martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme, sans qu'on puisse déterminer l'année dans laquelle elle arriva. Ce Saint florissait vers le milieu du sixième siècle.

Voyez les Bollandistes, Mabillon, *Act. SS. Ord. S. Ben.* t. I p. 196, et Bulteau, t. I p. 291.

(*) Voyez ci-dessus t. II p. 422, où l'on rapporte l'histoire de plusieurs martyrs qui souffrirent sous le même roi.

SAINT GERMER ou GERMIER,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

L'AN 560.

Ce Saint naquit à Angoulême dans le temps que les Visigoths étaient maîtres de l'Aquitaine. Il fit ses études à Toulouse, et s'y rendit fort habile dans la connaissance de l'Écriture. Lorsque cette ville eut été enlevée aux Visigoths par Clovis I, roi de France, il y fixa son séjour avec deux jeunes clercs, nommés Placide et Précieux, et s'y livra tout entier aux exercices de piété. Grégoire, évêque de Saintes, instruit de ses vertus, l'attacha à son église par le sous-diaconat. Quelque temps après, il l'ordonna diacre.

Le clergé et le peuple de Toulouse ayant perdu par la mort Héraclien, leur évêque, se réunirent et demandèrent Germier pour pasteur. Le Saint fut sacré vers l'an 511. Le roi Clovis lui donna de grandes marques d'estime et de vénération, et fit des présents considérables à son église.

Germier, étant arrivé à Toulouse, s'occupa uniquement de la sanctification de son troupeau. Il attirait la bénédiction du ciel sur les travaux de son zèle par des prières ferventes et par les austérités de la pénitence. Il fit un saint usage des épreuves auxquelles Dieu mit sa patience, et mourut quelque temps après l'année 560. On croit que ce fut le 16 mai, jour auquel il est nommé dans les martyrologes.

Voyez les Bollandistes. La vie du Saint avait été écrite par Précieux, son disciple : mais on n'a pu encore la découvrir.

SAINT HONORÉ, ÉVÊQUE D'AMIENS,

SAINT RENOBERT, ÉVÊQUE DE BAYEUX, ET SAINT ANOBERT, ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Saint Honoré naquit au village de Port, dans le Ponthieu. Il gouverna avec beaucoup d'édification l'église d'Amiens, dont il fut fait évêque vers l'an 660.

On ignore le détail de ses actions, ainsi que l'année de sa mort.

Renold Chérins fit bâtir à Paris, en 1204, une église sous l'invocation de saint Honoré. Quatre ans après, il y fonda des prébendes pour plusieurs chanoines, dont le nombre fut depuis augmenté. Cette église est tout à la fois collégiale et paroissiale (*). On y garde une portion des reliques du saint évêque, qu'on expose tous les ans à la vénération des fidèles. En 1730, on les tira de l'ancienne châsse, pour les transférer dans une nouvelle.

Saint Honoré est encore patron titulaire d'une Chartreuse d'Abbeville, qui fut fondée en 1306.

Voyez *Gallia Christ. nova*, t. X p. 2153; Le Febvre, *Calend. de l'église de Paris*, sous le 16 mai, etc.

Ragnobert ou Renobert, né sur la fin du sixième siècle, assista au concile qui se tint à Rheims en 625. Il fit de grandes donations à sa cathédrale et aux monastères qui suivaient la règle de saint Colomban et celle de saint Benoît. Le diocèse de Bayeux dut aussi à ses pieuses libéralités la fondation de plusieurs églises. On met sa mort au 16 mai. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Exupère, vulgairement appelé Saint-Spire. On fit depuis la translation de ses reliques, ainsi que de celles de saint Zénon son diacre. Elles sont présentement dans les diocèses de Besançon et d'Auxerre; elles y furent portées durant les incursions des Normands. L'église de Bayeux obtint de l'évêque d'Auxerre, en 1714, une partie de la dépouille mortelle de saint Renobert.

Voyez *Gallia Christ. nova*, t. XI p. 350.

Saint Anobert ou Aunobert, né dans le pays Bessin, fut élevé sur le siége épiscopal de Séez, par l'ordre du roi Thierri III. Il assista et souscrivit au concile de Rouen, tenu en 689. Il consacra saint Evremond, abbé de Fontenai, dans l'église de Saint-Gervais et de Saint-Protais. Sa charité envers les pauvres éclata surtout dans un temps de disette. Il avait une grande vénération pour tous les vrais serviteurs de Dieu, et il en attira plusieurs dans son diocèse. On ignore le reste de ses actions, ainsi que le temps de sa mort. Saint Anobert est honoré à Séez en ce jour.

Voyez *Gallia Christ. nova*, t. XI p. 676; Trigan, *Hist. eccl. de Normandie*, t. I p. 316, et le nouveau bréviaire de Séez.

SAINT BRENDAN L'ANCIEN,

ABBÉ EN IRLANDE.

L'AN 578.

Brendan fut d'abord disciple de saint Finiant, à Clonard. Il passa ensuite dans le pays de Galles, où il vécut quelque temps sous la conduite de saint Gildas; il demeura aussi plusieurs années dans l'abbaye de Llan-Carvan, au comté de Glamorgan. Il bâtit le monastère d'Ailech, en Angleterre, et une église dans le pays de Heth. De retour en Irlande, il y fonda des écoles et des monastères (1) qui devinrent célèbres. Il écrivit une règle monastique qui a été longtemps fameuse parmi les Irlandais. Il enseigna quelque temps à Ros-Carbre, et mourut dans un monastère qu'il avait fait bâtir pour Briga, sa sœur (2). Sa bienheureuse mort arriva le 16 mai 578, lorsqu'il était dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge. Son nom se trouve en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Ussérius, *Antiquit.* p. 271, 471, 494, et Smith, *Hist. Natur. et civ. de Kerry*, p. 68 et 412. Il y a dans la bibliothèque cotonienne une vie manuscrite de saint Brendan; mais elle est remplie de relations de miracles qui ne sont rien moins qu'authentiques.

---

† LES QUARANTE-QUATRE MARTYRS

DE LA LAURE DE SAINT SABAS, EN PALESTINE.

L'AN 614.

Ces Saints souffrirent sous le règne de l'empereur Héraclius (3). On les nomme communément les martyrs de la laure de saint Sabas, parce qu'ils y servaient le Seigneur dans une pieuse solitude, et qu'ils y moururent pour sa gloire. Cette laure (4), située près de Jérusalem, à trois lieues de Bethléem, se vit attaquée, au commencement du septième siècle, par deux ennemis à la fois, par les Perses et

(*) « Cette église ne subsiste plus; elle a été détruite pendant la révolution, et les reliques ont disparu.

(1) Le principal de ces monastères était celui de Cluain-Fearta. Il y en avait deux en Irlande du même nom, et ils étaient l'un et l'autre chefs-lieux d'ordre. Celui de saint Brendan, bâti sur la Shannon, était dans le comté de Gallaway, là où est présentement le siége épiscopal de Clonfert. L'autre, situé dans la province de Leinster, avait été fondé par saint Luan ou Molua, ce qui lui fit donner le nom de *Cluain-Fearta-Molua*. En ancien irlandais, *cluain* signifie *lieu retiré ou caché*, et *fearta* veut dire *prodiges* ou *miracles*.

(2) Dans la Connacie.

(3) Il ne faut pas les confondre avec les quarante-deux Martyrs dont nous avons parlé au 6 mars, ci-dessus t. II p. 34.

(4) Ce couvent est toujours nommé *Laura S. Sabæ*.

et par les Sarrasins (5). Les Perses, sous la conduite de leur roi Chosroës, profitant de la faiblesse et des désordres de l'empire romain, firent une invasion en Palestine, prirent et brûlèrent la ville de Jérusalem, enlevèrent le bois de la sainte Croix, et emmenèrent le patriarche Zacharie prisonnier avec un grand nombre de religieux et d'autres chrétiens, dont plusieurs furent vendus à des juifs, qui les tuèrent inhumainement (6).

Sept ou huit jours avant ce désastre, qui arriva en 614, les Sarrasins, dont les guerres et les expéditions n'étaient que des brigandages, avaient fait une invasion dans le pays, et plusieurs d'entre eux, qui s'étaient débandés, étaient venus fondre sur la laure de saint Sabas, qui était remplie de solitaires, vivant d'une manière qui paraissait beaucoup au-dessus des forces ordinaires de l'homme. Plusieurs y avaient plus de cinquante et soixante ans de profession, sans avoir jamais quitté leur cellule. Quand on apporta la nouvelle de l'approche des Sarrasins, la plus grande partie de ces solitaires abandonna la laure, et se retira dans des lieux de sûreté. Mais les autres, qui par une longue et forte application à la vertu avaient appris à ne pas craindre la mort, et à la souhaiter plutôt comme un passage à la vie bienheureuse, demeurèrent dans leurs cellules, et attendirent avec patience et avec résignation tout ce que la fureur des barbares pourrait leur faire souffrir.

L'orage auquel on s'attendait ne tarda pas à éclater : les barbares pillèrent l'église et enlevèrent les vases sacrés; s'adressant ensuite aux religieux, qui leur parlèrent de leurs cellules, ils leur demandèrent de l'argent, parce qu'ils croyaient qu'il y avait de riches trésors cachés dans le monastère. Comme on leur répondit qu'il n'y en avait pas, ils entrèrent de force dans les cellules et employèrent la violence des tourments pour les obliger à leur découvrir les richesses imaginaires; mais se voyant frustrés dans leur attente, ils massacrèrent ces pieux solitaires au nombre de quarante-quatre, et mirent leurs corps en pièces. Ces religieux étaient tous vénérables par leur grand âge, et plus admirables encore par leur humilité, leur modestie et par toutes les autres vertus qui faisaient la perfection de leur état. En expirant, ils priaient pour leurs ennemis, et rendaient grâces à Jésus-Christ de les avoir jugés dignes de lui sacrifier leur vie.

Leurs corps, hachés par morceaux, demeurèrent plusieurs jours épars, sans sépulture, jusqu'à ce que des solitaires du nombre de ceux qui avaient pris la fuite, étant revenus d'Arabie après la retraite des barbares, leur rendirent les derniers devoirs. Un d'entre eux, que l'on appelait Nicodème, s'évanouit à la vue de ce triste spectacle, et on l'emporta presque mort. L'abbé Modeste, qui s'était chargé du gouvernement du diocèse de Jérusalem pendant l'exil du patriarche Zacharie, et qui fut depuis son successeur, fit ensevelir ces restes dans les tombeaux des anciens Pères de la laure, et il prononça un discours dans lequel il témoigna qu'il les regardait non-seulement comme des Saints, mais encore comme des martyrs. Il ramena dans la laure les religieux qui l'avaient quittée pendant les troubles. De ce nombre était un saint serviteur de Dieu, nommé Antioque, qui fit la relation de la mort de ces martyrs. Elle se trouve à la tête d'un traité qu'il composa principalement pour les religieux que les courses des Sarrasins avaient contraints de quitter leurs cellules, et qui, menant une vie errante, manquaient de livres et d'instruction dans les déserts (7). Antioque rapporte que l'on célébrait tous les ans leur mémoire le 15 mai : cependant les ménées grecques et le martyrologe romain ne marquent leur fête que le 16.

Voyez Baillet, sous le 16 mai, et les Bollandistes, t. III *Maii*, p. 616 et 617.

(5) Voyez Bulteau, *Hist. monast. d'Orient*, l. IV, c. 32.

(6) Voyez la lettre du moine Antioque à Eustache, supérieur du couvent à Ancyre, en Gallatie ou Gallo-Grèce, dans les *Acta SS.* t. III *Maii*, p. 616. — (7) Voyez *Biblioth. Patrum*, t. I, édit. Paris, an. 1624.

---

† LE VÉNÉRABLE PÈRE ANDRÉ BOBOLA,

PROFÈS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré du suppl. de Ch. Butler.—Voyez le ménologe de la compagnie, écrit en italien par le P. Patrignani. Venise, 1732.

L'AN 1657.

Ce saint religieux, qui eut la gloire de terminer ses travaux apostoliques par le martyre, naquit en Pologne, dans le palatinat de Sandomir, vers l'an 1591. Il appartenait à une famille illustre, et ses parents lui donnèrent une éducation chrétienne. Les leçons de sagesse et de piété qu'il reçut dès ses premières années, développèrent ses heureuses inclinations; aussi dès-lors donna-t-il des exemples remarquables de vertu. Pour conserver plus sûrement ses sentiments pieux, André résolut dans sa première jeunesse de quitter le monde et de se consacrer à Dieu dans la compagnie de Jésus. Il accomplit bientôt son dessein, et il entra dans cette sainte société le 2 juillet 1611. Après avoir terminé avec succès ses cours de philosophie et de théologie, il

fut envoyé par ses supérieurs à la résidence de Bobroysk, dans la province de Lithuanie; c'est là qu'il fit sa profession solennelle en l'année 1630.

L'amour divin dont il était embrasé lui inspira un zèle ardent pour le salut des âmes, et le détermina à se livrer sans réserve aux travaux importants des missions. Il serait difficile de dire avec quelle ferveur et en même temps avec quelle facilité il enseignait les premiers principes de la religion aux enfants et aux habitants de la campagne. Dans ses prédications, il n'avait d'autre but que de ramener les âmes à Jésus-Christ, de remettre les hérétiques sur la bonne voie et d'arracher de la vigne du Seigneur les dangereuses épines de l'hérésie. C'était le motif qui portait cet homme apostolique à catéchiser et à administrer les sacrements, de jour et de nuit, à la ville et à la campagne, avec une assiduité et un courage admirables. De si grandes fatigues ne furent pas inutiles; plusieurs fidèles, touchés de ses discours, renoncèrent au monde et se consacrèrent à Dieu dans l'état religieux. D'autres, qui vivaient dans la fange du péché, en sortirent et commencèrent à mener une conduite régulière. Des chrétiens vacillants furent confirmés dans la foi, et beaucoup d'habitants du pays, dont plusieurs même appartenaient à la haute noblesse, abjurant courageusement l'hérésie et le schisme, rentrèrent dans le sein de l'Église catholique. Aussi tout le monde l'appelait-il un habile chasseur des âmes, et le regardait-on comme un homme rempli d'un zèle admirable.

C'est ainsi qu'André s'appliqua, pendant vingt-six ans, avec une constance héroïque, aux diverses œuvres que sa charité lui inspirait; donnant en même temps les plus beaux exemples de toutes les vertus. On remarquait surtout avec admiration sa mortification, son humilité très-profonde, son obéissance joyeuse et prompte en toute circonstance, son éminente piété, sa tendre dévotion envers Jésus-Christ au saint Sacrement, une douceur attrayante qui dans la conversation lui gagnait tous les cœurs et inspirait l'amour de la vertu. Il ne faut pas omettre de dire, pour montrer quelle idée on avait du vénérable André, qu'à l'époque de sa mort tout le monde l'appelait l'apôtre de Pinsck, terre qu'il avait cultivée avec soin, qu'il avait arrosée de ses sueurs. Mais ce qui prouve surtout la perfection de ses vertus, fut le martyre qu'il souffrit avec une force et une patience invincibles. Voici quelle en fut l'occasion.

En 1657, les Cosaques schismatiques firent une irruption dans le pays de Janovia. Comme ils mettaient tout à feu et à sang, ils remplirent de terreur les catholiques, qu'ils persécutaient cruellement. Un grand nombre de ceux-ci, pour se dérober à leur fureur, prirent la fuite ou se cachèrent. Ces barbares avaient surtout une haine profonde pour le P. André, parce qu'il combattait pour la foi catholique avec le courage d'un apôtre, et qu'il avait fait rentrer dans le sein de la véritable Église plusieurs membres de leur secte. Ils le cherchaient donc avec fureur pour le faire mourir; bientôt ils réussirent à le trouver. Il se livrait alors au travail des missions dans les environs de Janovia. Ce fut dans ce lieu qu'il tomba entre les mains de ces furieux, qui le traitèrent d'une manière si horrible que le récit seul en fait horreur.

Ces impies cherchèrent d'abord, par les menaces et l'appareil des tourments, à faire au serviteur de Dieu renier la foi catholique; mais n'ayant pu vaincre sa constance et le voyant ferme dans la confession des vérités saintes qu'il avait si souvent prêchées, ils le dépouillèrent entièrement, pour lui faire outrage et lui causer de la honte; puis, l'ayant lié d'une corde, ils le firent marcher à pied entre deux cavaliers, tandis que d'autres, se tenant derrière lui, le poussaient avec violence, le piquaient et le frappaient de coups de plat de haches, afin de lui faire presser le pas et de le faire arriver plutôt à Janovia.

La barbarie de ces malheureux schismatiques ne s'arrêta pas là. Ils inventèrent, pour torturer le serviteur de Dieu, tous les tourments dont les plus cruels tyrans firent autrefois usage. Ils l'étendirent sur une table, lui enfoncèrent sous les ongles des morceaux de bois très-pointus, lui arrachèrent les yeux, lui coupèrent le nez et les oreilles, lui brisèrent la bouche et les mâchoires, en lui rompant les dents; ils lui firent à la nuque une large ouverture et lui arrachèrent la langue; ils l'écorchèrent depuis le cou jusqu'à la ceinture. Enfin, après lui avoir donné des coups d'épée aux épaules, au cou, aux bras et aux mains, ils le jetèrent ainsi massacré sur la voie publique, lorsqu'il respirait encore.

Pendant ces cruels et horribles tourments, le saint confesseur ne donna aucune marque de faiblesse; au contraire, devenu plus vigoureux et plus fort, tant qu'il put parler, il ne cessa de répéter les doux noms de Jésus et de Marie, ainsi que sa profession de foi. A la fin, pour imiter l'exemple de son divin Maître, il pria en faveur de ses bourreaux et rendit ainsi son âme à Dieu, à la soixante-sixième année de son âge, le 16 mai 1657. Son martyre fut attesté par une centaine de témoins, qui ne laissèrent aucun doute qu'il n'eût été mis à mort qu'en haine de la foi catholique.

Le corps du vénérable André fut recueilli et mis

dans la sépulture commune des Jésuites; mais Dieu ne permit pas que ces précieux restes demeurassent toujours dans l'obscurité; il manifesta la gloire de son serviteur par de nombreux miracles, au nombre desquels il convient de mettre une apparition qu'eut de ce glorieux martyr le recteur des Jésuites de Pinsck. Une nuit que ce père était au lit et éveillé, il vit devant lui un religieux de la compagnie qu'il ne connaissait pas. Effrayé, il lui demanda qui il était. Ce religieux répondit : « Je suis André Bobola, » votre frère, qui ai été mis à mort pour la foi par » les Cosaques. La volonté de Dieu est que vous » cherchiez mon corps et que vous le sépariez des » autres; je serai le protecteur et l'avocat de ce » collége. » Le père recteur, s'étant levé de bon matin, ordonna au sacristain de faire cette recherche; elle fut inutile, et l'on n'y pensa plus. Mais trois nuits après, le serviteur de Dieu apparut au sacristain lui-même, et lui donna des indications si justes sur le lieu de sa sépulture, que celui-ci trouva le saint corps, qui fut aussitôt placé dans un lieu séparé. Cette précieuse relique a été conservée jusqu'à ce jour. Plusieurs personnages très-dignes de foi, l'ayant vue et examinée avec soin, ont assuré qu'elle était sans aucune corruption.

Le bruit des miracles du saint religieux attira bientôt à son tombeau une foule de peuples de la Lithuanie, de la Pologne et même des provinces les plus éloignées. On y vit des grands du monde partager les sentiments de la vénération publique dont il était l'objet. Ce concours continuant toujours, on crut devoir travailler au procès de sa béatification, qui fut demandée par le roi de Pologne et les grands de ce royaume. Quatre-vingt-treize témoins furent entendus dans le procès qui fut fait par l'ordinaire du lieu. Cette cause, longtemps suspendue, a été reprise sous le pontificat du pape Léon XII, puis sous celui de Grégoire XVI, et elle a été discutée par la congrégation des Rites, le 21 février 1832.

---

17 MAI.

—

SAINT PASCHAL BAYLON,

DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Tiré de ses deux vies, l'une écrite par Jean Ximenès son compagnon, et l'autre par Christoval ou Christophe d'Arta, pour servir à sa canonisation. Voyez encore les divers monuments que le P. Papebroch a publiés dans le quatrième tome de mai, p. 48, 132.

L'AN 1592.

Jésus-Christ, en choisissant l'état de pauvreté, l'a ennobli, et y a attaché des bénédictions particulières; on y est moins exposé au péril des tentations, et l'on y trouve divers moyens de pratiquer l'abnégation, la patience, la soumission à la volonté de Dieu, et les autres vertus prescrites par l'Évangile. Il arrive cependant, par une suite de la perversité humaine, que tant de moyens de salut se convertissent en poison pour plusieurs. Heureux les hommes qui font un saint usage de l'état de pauvreté! Ils goûtent dans cette vie les douceurs d'une joie solide et d'une paix inaltérable, et ils s'assurent pour l'autre la jouissance d'une couronne immortelle. Du nombre de ces derniers fut saint Paschal Baylon.

Il naquit en 1540, à Torre-Heermosa, petit bourg du royaume d'Aragon. Ses parents, qui gagnaient leur vie à cultiver la terre, étaient extrêmement vertueux. Il marcha sur leurs traces, et parut avoir sucé avec le lait les maximes de la piété. La fortune de sa famille était trop bornée pour qu'il pût être envoyé aux écoles; le pieux enfant y suppléa de la manière suivante. Il portait un livre avec lui lorsqu'il allait garder les troupeaux dans les champs, et il priait tous ceux qu'il rencontrait d'avoir la charité de lui apprendre à connaître les lettres. Le désir qu'il avait de s'instruire fut si vif, et son attention si grande, qu'il sut bientôt parfaitement lire et écrire. Il ne se servit de cet avantage que pour se perfectionner dans la connaissance de la religion. Les livres d'amusement lui paraissaient insipides; il n'aimait que ceux qui lui rappelaient les principales circonstances de la vie de Jésus-Christ, et les actions de ceux qui avaient imité son exemple. Malgré son extrême jeunesse, il ne trouvait de plaisir qu'à ce qui était sérieux et solide.

Lorsqu'il fut sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger. La vie tranquille et innocente qu'il se promettait de mener dans cet état lui offrait toutes sortes de charmes. Chaque objet qui se présentait à ses yeux servait à exciter sa foi et sa dévotion. Sans cesse il lisait dans le grand livre de la nature, et par-là il s'élevait jusqu'à Dieu, qu'il contemplait et bénissait dans toutes ses œuvres. Il s'aidait encore de la lecture des livres propres à l'éclairer sur ses devoirs et à lui en inspirer l'amour.

Son maître, qui avait de la piété, lui marqua la joie qu'il ressentait de lui voir mener une vie si édifiante; il lui proposa même de l'adopter pour son fils et de le faire son héritier. Mais Paschal Baylon, qui ne soupirait qu'après les biens du ciel, craignit que ceux de la terre ne fussent un obstacle à sa félicité; il refusa donc avec modestie la faveur qu'on lui offrait, aimant mieux rester dans son pre-

mier état. Il croyait par-là acquérir plus de conformité avec le Sauveur, qui était venu sur la terre, *non pour être servi, mais pour servir*.

On le voyait souvent prier à genoux sous quelque arbre à l'écart, tandis que son troupeau paissait sur les montagnes. Ce fut dans ces entretiens secrets avec Dieu, ainsi que par la pratique de l'humilité et par une attention extrême à purifier toutes les affections de son âme, qu'il acquit cette expérience consommée dans les choses spirituelles, expérience dont les plus parfaits mêmes étaient ravis en admiration. Personne n'avait plus sujet que lui de dire avec David : « *Heureux celui que vous instruisez » vous-même, ô mon Dieu* (1)! » Quand il parlait de Dieu et de la vertu, il le faisait avec cette onction, cette lumière et cette ferveur de sentiment que l'Esprit-Saint communique aux âmes entièrement détachées des choses terrestres et brûlantes du feu de l'amour divin.

Plus d'une fois il lui arriva d'avoir des ravissements dans la prière, et souvent il ne pouvait dérober aux yeux des hommes la véhémence de l'amour sacré qui le transportait, et qui faisait en quelque sorte fondre son âme par l'excès des douceurs célestes. Il éprouvait en lui-même ce que rapportent plusieurs contemplatifs, savoir, « que la consolation » qui est communiquée aux âmes pieuses par le » Saint-Esprit est infiniment plus grande que tous » les plaisirs du monde, fussent-ils réunis dans un » seul et même homme. Elle fait, pour ainsi dire, » dissoudre le cœur par un vif sentiment de joie, » qu'il n'est pas capable de contenir (2). » C'était alors que le serviteur de Dieu chantait avec le Roi-Prophète : *Mon âme se réjouira dans le Seigneur, et elle triomphera de sa délivrance. Tous mes os s'écrieront : Seigneur, qui est semblable à vous* (3)? Quoique la vertu ne doive avoir sa récompense que dans le ciel, elle ne laisse pas d'en recevoir sur la terre comme un avant-goût qui la soutient dans ses combats. Dieu, dans cette vallée de larmes, changera *ses déserts en un lieu de délices, et sa solitude en un jardin du Seigneur. On y verra partout la joie et l'allégresse; on y entendra les actions de grâces et les cantiques de louanges à la gloire de l'Éternel* (4).

On juge bien que Paschal Baylon ne recevait tant de grâces extraordinaires que comme le prix de sa patience dans les épreuves intérieures, d'une abnégation continuelle et d'un parfait crucifiement de sa chair. La rosée des consolations célestes ne tombe jamais sur une âme immortifiée et qui recherche les joies du monde.

Le Saint ne se crut pas dispensé de l'aumône dans sa pauvreté; il la faisait autant qu'il était en en lui, et prenait, pour assister les malheureux, sur ce qu'on lui fournissait pour sa subsistance. Il leur donnait une partie des petites provisions qu'on lui envoyait dans les champs.

Quelque amour qu'il eût pour sa profession, il ne laissa pas d'y trouver des difficultés qui l'en dégoûtèrent peu à peu. Il ne pouvait, malgré toute sa vigilance, empêcher les chèvres qu'il gardait d'aller quelquefois sur le terrain d'autrui; cela fut cause qu'il en abandonna le soin. Il prit un autre troupeau, mais il trouva en même temps de nouveaux sujets de peines. Quelques-uns de ses compagnons étaient dans l'habitude de jurer, de se quereller et de se battre. Il avait beau leur faire des remontrances sur l'indignité de leur conduite, ils ne voulaient pas l'écouter, et persistaient dans leurs désordres. Il forma donc le projet de les quitter pour ne pas participer à leurs crimes.

Avant de choisir un état de vie, il redoubla ses prières, ses jeûnes et ses autres austérités : il se disposait par-là à connaître la volonté de Dieu. Quelque temps après, il se crut appelé à l'état religieux. Les personnes auxquelles il s'en ouvrit lui indiquèrent des couvents richement dotés; mais ce n'étaient pas ces sortes de maisons qu'il désirait. « Je suis né » pauvre, disait-il, et je suis résolu de vivre et de » mourir dans la pauvreté et la pénitence. »

A l'âge de vingt ans, il quitta son maître et sa patrie, et se rendit dans le royaume de Valence, où il y avait un couvent de Franciscains déchaussés, que l'on appelait *Soccolans*. Ce couvent était situé dans un désert, à quelque distance de la ville de Montfort. Il s'adressa aux religieux de cette maison pour les consulter sur la vraie manière de servir Dieu; après quoi il entra au service des fermiers du voisinage, pour garder leurs troupeaux. Sa vie retirée et pénitente l'eut bientôt fait connaître dans tout le pays. On ne parlait de lui que sous le nom du *saint berger*. Enfin il résolut de rompre tout commerce avec le monde. Il alla se présenter au couvent des Franciscains, et demanda à y être reçu en qualité de frère convers, ce qui lui fut accordé en 1564. On lui offrit inutilement de le mettre au nombre des religieux de chœur, son humilité lui fit refuser cette offre.

Sa ferveur ne finit point avec le noviciat, comme il n'arrive que trop souvent; elle se soutint, et même augmenta de jour en jour. Son amour pour la mortification lui faisait ajouter de nouvelles austérités

(1) *Ps.* XCIII, 12.
(2) Ruisbrochii, *Spir. nupt.* l. 2, c. 19.
(3) *Ps.* XXXIV.
(4) Isaïe, LI, 3.

à celles de la règle : mais il agissait en cela avec une grande simplicité de cœur, et il n'avait pas le moindre attachement à sa propre volonté. S'il arrivait que ses supérieurs l'avertissent qu'il portait les choses trop loin, il déférait à leurs avertissements, et s'en tenait à la lettre de la règle. Il recherchait toujours les plus bas emplois de la communauté. Quand il changeait de couvent, conformément à la coutume de son ordre, qui par ces changements voulait prévenir les attachements secrets du cœur, on ne l'entendait jamais faire de plaintes; il ne donnait pas même à entendre qu'il trouvât quelque chose de plus gracieux dans une maison que dans une autre, parce qu'il était entièrement mort au monde, et qu'il ne cherchait que Dieu en tout. Jamais il ne se permettait de repos entre les devoirs de l'église et ceux du cloître; il priait toujours, même pendant son travail. Il n'avait qu'un habit, encore était-il vieux et tout usé. Il marchait sans sandales dans la neige et dans les chemins les plus raboteux. En quelque lieu, en quelque saison qu'il fût, il était toujours le même, gai, doux, affable et respectueux envers tout le monde. S'il se présentait une occasion de rendre à quelqu'un des services humiliants et pénibles, il la saisissait avec empressement, et s'en tenait fort honoré.

Le général (5) de son ordre étant à Paris, il fut député vers lui pour les affaires de sa province. Il partit pour la France, sans se laisser effrayer à la vue des dangers sans nombre qu'il aurait à essuyer de la part des huguenots, maîtres de presque toutes les villes par lesquelles il lui fallait passer. Il fit le voyage nu-pieds et avec l'habit de Franciscain, ce qui l'exposait encore plus à la fureur des hérétiques. Ceux-ci le poursuivirent souvent à coups de pierres et de bâton. Paschal reçut même à l'épaule une blessure dont il resta estropié le reste de sa vie. Deux fois on l'arrêta comme un espion; mais Dieu sut le délivrer de tout danger.

Lorsqu'il se fut acquitté de sa commission auprès de son général, il quitta la France pour retourner en Espagne. Le jour même de son arrivée, il reprit, quoique fatigué par le voyage, ses travaux et ses fonctions ordinaires. On ne l'entendit jamais parler de tous les dangers qu'il avait courus. Il se contentait de répondre en peu de mots aux diverses questions qu'on lui faisait, encore avait-il soin de supprimer tout ce qui aurait été capable de lui attirer des louanges.

(5) Christophe de Cheffontaines, d'une ancienne famille de Bretagne.

Il avait une tendre dévotion pour la divine Eucharistie, ainsi que pour la passion du Sauveur. Dans les dernières années de sa vie, il passait une bonne partie de la nuit aux pieds des autels, tantôt à genoux, tantôt prosterné contre terre. Il honorait aussi spécialement la Mère de Dieu, et ne cessait de demander, par son intercession, la grâce d'être préservé des souillures du péché.

Saint Paschal Baylon mourut à Villa-Réal, près de Valence, le 17 mai 1592, à l'âge de 52 ans. Pendant les trois jours que son corps fut exposé, il s'opéra un grand nombre de miracles. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VIII le canonisa en 1690.

Si les chrétiens de chaque état travaillaient continuellement à acquérir la perfection, l'Église serait remplie de Saints. Mais, hélas! quoique l'on sache que ne point avancer dans la vie spirituelle, c'est reculer, « rien n'est plus rare, dit saint Bernard, » que de trouver des personnes qui aillent toujours » en avant. Il y en a plus qui se convertissent du » vice à la vertu, qu'il y en a dont la ferveur prenne » sans cesse de nouveaux accroissements. » Le même Père assigne deux principales causes de ce désordre : plusieurs commencent bien, mais quelque temps après ils se relâchent dans leurs exercices et retournent aux vains amusements du monde; d'autres, qui sont réguliers à l'extérieur, négligent de veiller sur les puissances de leur âme, et cette négligence devient la source de différents vices qui corrompent leurs affections et les rendent abominables aux yeux de Dieu.

Un homme, dit encore saint Bernard (6), qui, étant tout occupé des exercices extérieurs, ne descend point dans son propre cœur pour examiner ce qui s'y passe, s'en imposera à lui-même en s'imaginant être quelque chose, tandis qu'il n'est rien. Trompé par la superficie, il ne sent point le secret qui ronge son intérieur; il célèbre toutes les fêtes, il assiste à tous les offices, il est fidèle à tous ses exercices de piété : cependant Dieu le compte parmi ceux qui ne l'honorent que des lèvres. Ses mains travaillent, et son cœur est glacé d'un froid mortel. S'il accomplit ses devoirs, ce n'est que par habitude et par routine. En se donnant de garde d'un moucheron, il avale un chameau. Il est esclave dans son cœur, où règnent quelquefois ensemble la volonté propre, l'avarice, la vaine gloire et l'ambition.

(6) *Serm. 2 in capite jejunii.*

SAINT TROPÈS, MARTYR.

VERS L'AN 65.

Voici ce qu'on lit dans le martyrologe romain de saint Torpet, vulgairement appelé saint Tropès. « Il » était un des principaux officiers de l'empereur » Néron, et un de ceux dont l'apôtre saint Paul dit » dans son épître aux Philippiens : *Les Saints vous » saluent tous, et principalement ceux qui sont de la » maison de César*. Ayant été ensuite maltraité, pour » la foi de Jésus-Christ, par l'ordre de Satellicus, » qui lui fit donner des soufflets et des coups de » verges, il fut exposé aux bêtes pour en être dé- » voré, mais il n'en reçut aucune blessure. On le » condamna enfin à perdre la tête, et il consomma » ainsi son martyre le troisième jour avant les ca- » lendes de mai. On en fait toutefois la fête le 17 mai, » à cause de la translation de son corps. »

Le culte de ce Saint est célèbre en Italie, en France et en Portugal. Il y a une ville de son nom dans le diocèse de Fréjus, en Provence, sur la baie ou le golfe de Grimauld.

· Voyez le martyrologe romain, et le P. Papebroch, sous le 17 mai.

SAINT POSSIDIUS,

ÉVÊQUE DE CALAME, EN NUMIDIE.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Possidius, un des plus célèbres disciples de saint Augustin, fut élu, en 397, évêque de Calame, ville de Numidie. Les donatistes et les païens donnèrent beaucoup d'exercice à son zèle. Les premiers, s'étant ligués contre lui en 404, le chassèrent de sa maison, le traitèrent cruellement, et en vinrent presque jusqu'à lui ôter la vie. Il ne se vengea d'eux qu'en demandant leur grâce à l'empereur.

Quatre ans après, les païens, ayant célébré leur fête sacrilége du premier jour de juin, eurent l'insolence de danser autour de l'église, d'y jeter des pierres et d'y mettre le feu. Ils blessèrent plusieurs ecclésiastiques, en tuèrent un, et auraient traité les autres de la même manière s'ils n'eussent pris la fuite. Ceux des païens qui n'avaient point eu de part à ces excès craignirent qu'on ne les enveloppât dans la punition des coupables. Nectaire leur chef écrivit à saint Augustin, pour le prier de prévenir les effets de la justice de l'empereur. Il se fondait principalement, dans sa lettre, sur l'obligation où étaient les pasteurs chrétiens de se consacrer aux œuvres de miséricorde, et de montrer qu'ils sont des anges de paix. Possidius s'intéressa aussi pour les coupables; en sorte que les ordres de l'empereur portèrent seulement que l'on briserait les idoles des païens, et qu'à l'avenir il ne leur serait plus permis ni d'offrir de sacrifices, ni de célébrer leurs fêtes superstitieuses.

Lorsqu'on apporta les reliques de saint Étienne en Afrique, vers l'an 410, Possidius en obtint une portion dont il enrichit l'église de Calame. Nous apprenons de saint Augustin (1) qu'il s'opéra alors plusieurs miracles par la vertu de ces reliques.

On ne peut douter que Possidius n'ait été du nombre des évêques qui établirent parmi les clercs de leur cathédrale la règle monastique instituée par saint Augustin. Ce Saint parle lui-même des pauvres religieux de Calame.

L'invasion des Vandales mit à de rudes épreuves la patience et le zèle de saint Possidius. Ces barbares, accoutumés depuis longtemps au carnage, passèrent d'Espagne en Afrique au nombre de quatre-vingt mille. Ils se furent bientôt rendus maîtres de la Mauritanie, de la Numidie et de la province proconsulaire; il n'y eut que trois places qui leur résistèrent, Carthage, Cirte et Hippone. Ils pillèrent tout le pays et toutes les villes qui se trouvèrent sur leur passage. Calame fut entièrement ruinée, et il ne paraît pas qu'elle se soit jamais relevée de sa chute.

Durant la fureur de la guerre, Possidius se retira à Hippone. Il y ferma les yeux à saint Augustin, qui mourut en 430, pendant le siége de la ville, laquelle bientôt après tomba entre les mains des barbares. Il écrivit la vie de son cher maître, à laquelle il joignit le catalogue de ses ouvrages. Depuis ce temps-là, il vécut toujours séparé de son troupeau. On ignore le lieu et l'année de sa mort.

Les Italiens prétendent que saint Possidius passa d'Afrique en Italie, et qu'il mourut à la Mirandole. Cette ville, ainsi que celle de Reggio, l'honorent comme leur patron. Les chanoines réguliers font sa fête le 17 mai, et le comptent parmi les plus illustres Pères de leur ordre.

Voyez la vie et les écrits de saint Augustin. Voyez aussi le P. Papebroch, t. IV *Maii*, p. 27, et D. Ceillier, t. XII, p. 261. Le savant jésuite montre que l'on ne doit point confondre saint Possidius avec Possidonius, évêque en Afrique, qui est quelquefois nommé dans les mêmes conciles.

---

(1) *L. 22 de Civit.* c. 8.

† LE VÉNÉRABLE RASSON,

COMTE, ET ENSUITE MOINE AU COUVENT DE DONAUWÖRTH.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 494. Voyez Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened. sæcul. X*, t. I, p. 255, et Hund, *hist. metrop. Salisburg*, t. III, p. 223.

L'AN 954.

La famille du comte Rasson ou Razzo, appelée aussi Srafrath *(Scharfrath)*, possédait dans les environs d'Augsbourg, entre le Danube et le Lech, des biens considérables. Quant à notre Rasson, Henri duc de Bavière lui avait confié le commandement d'une armée considérable contre les Hongrois qui étaient venus fondre sur le pays sous la conduite de leur roi Toxon, et il les défit deux fois si complètement, qu'il les extermina tous. Convaincu que ce n'était qu'à une faveur particulière de Dieu qu'il était redevable de la victoire qu'il venait de remporter, il entreprit un pèlerinage à la Terre sainte, auquel prit part Judith (*Gutta*, ou *Jutta*), épouse du duc Henri. Cette princesse, fille d'Arnoul, duc de Bavière, était en grande vénération pour sa piété. Elle est la fondatrice du couvent de filles, fondé à Ratisbonne, du temps de l'évêque Tuton (1). Rasson, de retour dans sa patrie, s'occupa longtemps du projet de se consacrer exclusivement à Dieu et de se retirer dans le silence du cloître. Après avoir, au moyen d'une permission spéciale du pape et d'une lettre de recommandation de l'empereur lui-même, rassemblé de tous côtés des reliques de Saints, il bâtit, au pied de son château de Razzenberg, dans l'île de Donauwörth, une église et un monastère sous l'invocation de notre divin Sauveur et des apôtres saint Philippe et saint Jacques. Saint Ulric, évêque d'Augsbourg, fit la dédicace solennelle de l'église, et le fondateur pourvut le couvent de treize prêtres, à qui il donna la règle de saint Benoît. Peu de temps après, Rasson lui-même renonça au monde et entra dans le monastère qu'il avait fondé : il y donna de si grandes preuves d'humilité, d'abnégation de soi-même et de piété, qu'après sa mort, arrivée le 17 mai 954, Dieu glorifia son nom par plusieurs miracles.

Dans la suite, l'église et le couvent furent entièrement détruits, par le duc Arnold, que d'autres nomment Arnoul, et par les invasions des Hongrois. Trois moines, Eusèbe, Adelbert et Adelhère, qui se trouvaient alors encore au couvent, se réfugièrent, avec le corps du vénérable Rasson, au château le plus voisin du mont Andech, et le mirent en lieu de sûreté. D'après un vieux missel du couvent d'Andech, ce corps, ainsi que d'autres reliques de Saints, furent découverts dans la suite et exposés à la vénération publique.

† SAINT BRUNON,

ÉVÊQUE DE WURTZBOURG.

L'AN 1045.

Ce Saint était fils de Conrad, duc de Carinthie, et de Mathilde, de la maison des comtes de Querfurt et de Mansfeld, nièce de saint Brunon, évêque et apôtre de la Prusse, qui fut martyrisé en 1008.

Brunon fut élevé avec beaucoup de soin dans la piété et dans les sciences, et il donna de grandes preuves des progrès qu'il avait faits dans l'une et l'autre étude, par divers ouvrages remarquables que nous avons de lui sur les psaumes et les cantiques de l'Église.

On ne connaît pas en détail l'histoire de sa vie; on sait seulement que son mérite extraordinaire le fit élire en 1033 évêque de Wurtzbourg, et qu'il donna à son troupeau tous les soins d'un pasteur vigilant, éclairé et charitable (2). Il employa son bien à nourrir les pauvres, à bâtir de nouvelles églises et à rétablir les anciennes. La cathédrale de saint Kilien à Wurtzbourg est encore aujourd'hui l'un des principaux monuments de sa magnificence et de sa piété.

Vers l'an 1037 il accompagna à Milan l'empereur Conrad le *Salique*, son proche parent, qui fit diverses expéditions dans cette partie de l'Italie, pour la ramener sous son obéissance. On dit que saint Ambroise apparut à cette occasion à notre Saint, qu'il menaça l'empereur de grandes calamités, s'il ne se désistait de son dessein de faire sentir à cette ville les effets de sa colère, et que Conrad, cédant aux représentations de Brunon, fit grâce aux révoltés.

En 1045 il se trouva engagé à faire le voyage de Hongrie avec l'empereur Henri III, dit le *Noir*, et

(1) Voyez la notice sous le 4 mai.

(2) Saint Brunon était le dix-neuvième évêque de Wurtzbourg. Son prédécesseur Meginhard siégea près de seize ans et mourut en 1033, la même année où Brunon fut élu. Celui-ci eut pour successeur Adalberon, comte de Lambach. Il mourut le 6 octobre 1090, et fut enterré au couvent de Lambach. Ses malheurs sont décrits dans ces vers :

Scilicet humanæ quoque subjacet infula sorti,
Dissimiles patitur mitra supina vices.
Cogor ab officio discedere criminis expers,
Virtutem sine vi vis violenta premit.
Trado Meginardo, quæcunque exsuscitat ira,
Regnum : vix annis occupat ille tribus.

plusieurs princes d'Allemagne, qui allaient rétablir le roi Pierre sur son trône. L'empereur et toute sa cour, au sortir d'Autriche, allèrent loger au château de Rosenbourg, près de la ville d'Ips sur le Danube, à l'entrée de la Haute-Hongrie. Comme on se mettait à table, le plancher de la salle fondit tout-à-coup, et fit tomber avec lui sous les ruines tous les convives. La plupart y furent écrasés ou estropiés, plusieurs y moururent sur-le-champ. L'empereur, qui s'était heureusement accroché à une fenêtre, fut le seul qui ne fut pas blessé ou qui ne le fut que légèrement. Le saint évêque de Wurtzbourg eut le corps tellement brisé, qu'on ne put pas même le transporter hors du château. Il mourut le septième jour après ce funeste accident, qui était arrivé la nuit du 20 mai. On rapporta son corps à Wurtzbourg, où il fut mis avec grande solennité dans la cave de son église cathédrale, dont il fut qualifié le fondateur dans son épitaphe (3).

L'opinion qu'on avait eue de sa sainteté ne se perdit pas après sa mort; il paraît néanmoins que pendant plus de cinquante ans elle ne produisit rien qui portât à lui rendre un culte public. Mais les miracles, qui se firent à son tombeau durant l'année 1202 et la suivante, firent tant de bruit en Allemagne et en Italie, que le pape Grégoire IX donna un bref pour en faire examiner la vérité, en 1239. C'est ce que firent les commissaires apostoliques délégués sur les lieux pendant près de deux ans. Mais ce pape étant venu à mourir en 1241, et son successeur Célestin IV n'ayant tenu le siége que dix-huit jours, les informations ne purent être reprises que sept ans plus tard sous Innocent IV. L'on croit que ce pape procéda en effet à la canonisation de l'évêque Brunon. En 1669 ses reliques furent levées de terre et exposées à la vénération publique. Le martyrologe romain en fait mention au 17 mai, quoique sa mort ne soit arrivée que le 27. L'église de Wurtzbourg aussi célèbre sa fête le 17 mai.

Tiré de Ræss et Weis, t. VI p. 514. Voyez les Bollandistes, t. IV *Maii*, p. 38; Trithème, *de script. eccles.*; Ignace Gropp. bénédictin de Saint-Étienne à Wurtzbourg, *Collectio novissima scriptorum et rerum Wirceburgensium*, t. I, p. 85, t. II, p. 108 *usque ad* 113, 606 et 681; et le *Proprium Herbipol.*

(3) Voici une autre épitaphe sur saint Brunon :

Religio et pietas, curæ, sapientia cordi,
Cui, nisi dicetur Bruno fuisse tibi?
Italiæ montes Conrado junctus adisti,
Additaque aspecto discis ab Ambrosio.
Heu! Roseburgiacas infami strage ruinas!
Vos quatere immeritum sic potuisse virum!

Tous les évêques de Wurtzbourg, depuis saint Burchard (752) jusqu'à Jules Echter de Mespelbrunn (1617), ont été ainsi célébrés en vers. Ignace Gropp a placé dans sa *collectio scriptor. Wirceb.* t. I, p. 821, sqq., ces épitaphes qui ne laissent pas d'avoir leur mérite.

18 MAI.

—

SAINT ÉRIC, ROI DE SUÈDE,

MARTYR.

Voyez l'ouvrage intitulé : *Israelis Erlandis liber de vitâ et miraculis sancti Erici regis, ex editione et cum notis Joannis Schefferi.* Holmiæ, 1675, in-8°. Voyez aussi Henschenius, t. IV *Maii*, p. 186.

L'AN 1151.

Éric (1) sortait d'une des plus illustres familles de Suède. Il s'appliqua dans sa jeunesse à cultiver son esprit par l'étude des sciences, et à former son cœur à toutes les vertus chrétiennes. Quand il fut en âge d'être marié, il épousa Christine, fille d'Ingon IV, roi de Suède.

Après la mort de Smercher II, les Suédois, touchés des vertus et des belles qualités d'Éric, jetèrent les yeux sur lui pour qu'il les gouvernât; ils le placèrent donc sur le trône, en vertu de l'élection des États, qui s'était faite conformément aux anciennes lois du pays. Le premier soin du nouveau roi fut de veiller sur son âme avec une extrême attention. Il assujettissait la chair à l'esprit par le jeûne et les autres mortifications de la pénitence; il vaquait assidûment aux exercices de la prière et de la contemplation, qui faisaient ses principales délices.

Ses peuples trouvaient un père en lui, ou plutôt il était le serviteur de tous ses sujets. Il travaillait avec une application infatigable à leur rendre la justice. Les malheureux étaient sûrs de sa protection; ils pouvaient en tout temps lui porter leurs plaintes, et ils ne tardaient pas à être délivrés de l'oppression. Souvent il visitait en personne les pauvres malades, et les soulageait par d'abondantes aumônes. Content de son patrimoine, il ne levait aucune taxe sur ses sujets. Plusieurs églises furent bâties par ses soins. Il porta de sages lois pour réprimer les abus et pour assurer la tranquillité publique.

Quoiqu'il fût naturellement pacifique, il ne put se dispenser de faire la guerre. Il marcha contre les Finlandais, peuple livré aux superstitions du paga-

(1) Les mots *Eric, Erric* ou *Henri*, teutoniques d'origine; ont une même signification chez les peuples du Nord, et veulent dire *riche seigneur*. Saint Éric fut le neuvième roi de Suède de ce nom.

nisme, et qui venait souvent piller les terres de son obéissance. Il remporta sur eux une victoire complète; mais il ne put retenir ses larmes à la vue des corps morts étendus sur le champ de bataille. Il est bien triste, disait-il, que tant de malheureux soient péris sans avoir reçu la grâce du baptême! Lorsqu'il eut entièrement soumis la Finlande, il chargea saint Henri, évêque d'Upsal, d'y aller prêcher la foi, et il y fit bâtir un grand nombre d'églises.

La piété d'Éric devint l'objet des railleries de quelques Suédois opiniâtrément attachés au paganisme. La haine succéda bientôt aux railleries. Magnus, fils du roi de Danemark, qui avait des vues ambitieuses sur la couronne de Suède, se mit à la tête des mécontents, et les engagea à conjurer contre les jours de leur souverain. Le saint roi entendait la messe le lendemain de l'Ascension, lorsqu'on vint lui apprendre que les rebelles avaient pris les armes et qu'ils s'avançaient pour l'attaquer. Il répondit avec tranquillité : « Achevons au moins » le sacrifice; le reste de la fête se passera ail» leurs. »

La messe finie, il se recommande à Dieu, fait le signe de la croix, et afin d'épargner le sang de ses fidèles sujets, qui étaient dans la disposition de sacrifier leur vie pour sa défense, il marche seul devant ses gardes. Les conjurés, l'ayant joint, se jettent sur lui avec fureur, le renversent de son cheval, lui font souffrir mille indignités, et lui coupent la tête en haine de la religion chrétienne. Son martyre arriva le 18 mai 1151 (2). Dieu glorifia son tombeau par plusieurs miracles. Son corps est encore tout entier à Upsal. La Suède honorait saint Éric comme son principal patron, avant qu'elle eût embrassé le luthéranisme (3).

Toute puissance, toute autorité qui subsiste parmi les hommes, a Dieu pour auteur. Le Sage le répète souvent, et Jésus-Christ le déclara lui-même à Pilate (4). Voilà pourquoi saint Paul dit, que *quiconque résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu* (5). Mais ceux qui sont élevés au-dessus des autres ont aussi des devoirs à remplir; ils doivent, conformément à la volonté divine, se servir de la portion d'autorité qui leur a été confiée pour procurer la gloire du Seigneur. S'ils en font un autre usage, ils doivent s'attendre à être traités comme des serviteurs infidèles, et à être punis dans l'autre vie à proportion de ce qu'ils auront été élevés audessus des autres dans celle-ci.

SAINT THÉODOTE,

CABARETIER, ET LES SEPT VIERGES, SES COMPAGNES, MARTYRS.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par D. Ruinard, p. 336. Ils ont pour auteur Nilus, qui, emprisonné avec Théodote, avait été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte. Voyez Tillemont, etc.

L'AN 303.

Théodote était de la ville d'Ancyre, capitale de la Galatie. Dès son enfance, il fut élevé dans les maximes d'une piété solide, par les soins d'une pieuse vierge nommée Técuse. S'étant marié, il prit une hôtellerie et se mit à vendre du vin. Malgré les dangers que l'on trouve dans cette profession, il se montra toujours juste, tempérant et zélé pour la pratique de tous les devoirs du christianisme. Quoique à la fleur de l'âge, il méprisait tous les biens du monde; le jeûne, la prière et l'aumône faisaient ses délices. Non-seulement il soulageait les pauvres dans leurs besoins, mais il portait encore les pécheurs à la pénitence; il avait aussi encouragé plusieurs fidèles à souffrir le martyre. Sa maxime était, qu'il est plus glorieux à un chrétien de vivre dans la pauvreté, que de posséder des richessses, qui ne peuvent être utiles, quand on ne les emploie pas à secourir les indigents, ceux surtout qui sont persécutés pour la foi. Il condamnait une vie molle et oisive, en disant qu'elle énerve un soldat de Jésus-Christ, et qu'un homme livré au plaisir ne peut aspirer à la couronne du martyre. Ses exhortations étaient si efficaces, qu'elles retirèrent plusieurs personnes du désordre. Dieu l'honora du don des miracles. On lit dans ses actes qu'il guérit plusieurs malades en priant sur eux ou en les touchant avec sa main. Il ne s'effraya point de la persécution allumée par Dioclétien, parce qu'il avait vécu toute sa vie comme un homme qui se dispose à verser son sang pour Jésus-Christ.

L'édit publié à Nicomédie en 303 arriva bientôt dans la Galatie, qui avait Théoctène pour gouverneur. C'était un homme cruel qui, pour faire sa cour au prince, lui avait promis d'exterminer en peu de temps le nom chrétien dans l'étendue de sa province. À peine le bruit de l'arrivée de l'édit se fut-il répandu à Ancyre, que la plupart des fidèles prirent la fuite. Plusieurs se cachèrent dans les déserts et sur les montagnes. Ce n'était parmi les païens que festins et réjouissances. Ils couraient aux mai-

(2) En 1160, suivant les auteurs de l'Art de vérifier les dates.

(3) Saint Éric fit recueillir les anciennes lois et constitutions de Suède en un volume qui porte le titre de *Loi du Roi Éric*. Ce recueil fut confirmé, dans le treizième siècle, par le savant roi Magnus Ladulas, qui compila et publia, en 1285, un autre code sous le titre de *Garasrette*.

(4) Jean XIX.

(5) Rom. XIII, 2.

sons des chrétiens, et emportaient tout ce qui leur convenait, sans éprouver d'opposition. Il eût été dangereux de faire entendre la moindre plainte. Si quelque chrétien se montrait en public, il fallait qu'il optât entre souffrir pour sa religion ou apostasier. On dépouillait de leurs biens les plus considérables, après quoi on les menait en prison, où ils étaient chargés de fers. On traînait ignominieusement dans les rues leurs femmes et leurs filles : on n'épargnait pas même les petits enfants, dont tout le crime était d'avoir reçu le jour de parents chrétiens.

Tandis que la persécution faisait ainsi sentir ses ravages dans la ville d'Ancyre, Théodote assistait les confesseurs prisonniers, et enterrait les corps des martyrs, quoiqu'il fût défendu, sous peine de mort, de leur rendre ce devoir. Le gouverneur avait ordonné d'offrir aux idoles toutes les denrées nécessaires à la nourriture de l'homme, avant de les exposer en vente : par-là les chrétiens se voyaient réduits ou à mourir de faim, ou à participer à l'idolâtrie; ils se trouvaient même dans l'impossibilité de faire leur offrande à l'autel. Théodote s'était heureusement pourvu d'une ample provision de blé et de vin qui n'avaient point été souillés par les cérémonies sacriléges des païens. Il les vendait au prix qu'ils lui avaient coûté; ce qui mettait les fidèles en état de fournir à l'autel des oblations pures, et de se procurer des vivres dont ils pouvaient se servir sans blesser leur conscience, et sans porter ombrage aux idolâtres. C'était ainsi qu'à la faveur d'une profession autorisée par les lois, le cabaret de Théodote s'était changé en un asile pour tous les chrétiens de la ville; que sa maison était devenue un lieu de prières où l'on s'assemblait pour adorer le vrai Dieu; que les malades trouvaient chez lui une infirmerie, et les étrangers un hospice assuré. La crainte d'être découvert ne l'empêchait point de saisir toutes les occasions de faire éclater son zèle pour la gloire de Dieu.

Victor, un de ses amis, fut arrêté vers le même temps. Les prêtres de Diane l'accusèrent d'avoir dit d'Apollon qu'il avait corrompu sa propre sœur, et que c'était une honte pour les Grecs d'honorer comme Dieu celui qui était coupable d'un crime que les plus effrontés libertins n'osaient commettre. Le juge lui offrit sa grâce s'il voulait se conformer à l'édit des empereurs. « Obéissez, lui disait-il, et » votre soumission sera récompensée par des charges honorables. Sachez qu'en cas d'opiniâtreté, » vous devez vous attendre à de cruels supplices, » et à la mort la plus douloureuse. Vos biens seront » confisqués, toute votre famille périra, et votre » corps, après avoir essuyé toutes sortes de tortures, » sera dévoré par des chiens furieux. » Théodote, instruit du danger que courait son ami, courut à la prison où il était renfermé; il l'exhorta fortement à s'élever au-dessus des menaces des persécuteurs, et à mépriser toutes les promesses que l'on employait pour lui ravir la couronne due à la persévérance. Victor, fortifié par cette exhortation, se sentit animé d'un nouveau courage, et il souffrit patiemment les supplices, tant qu'il se souvint des instructions que Théodote lui avait données. Déjà il touchait au bout de sa carrière, mais sa fermeté l'abandonna tout-à-coup; il demanda du temps pour délibérer sur les propositions qu'on lui avait faites. On le reconduisit en prison, où il mourut de ses plaies, sans s'être expliqué autrement. Il laissa par là les fidèles dans l'incertitude par rapport à son salut. C'est ce qui a rendu sa réputation douteuse dans l'Église, et ce qui l'a privé de l'honneur que l'on y rend à la mémoire des martyrs.

Il y avait à quelques milles d'Ancyre un bourg nommé Malus. Théodote, par une disposition particulière de la Providence, y arriva précisément au moment où l'on allait jeter dans la rivière d'Halys les restes du corps du saint martyr Valens, qui, après diverses tortures, avait été condamné à être brûlé vif. Il eut le bonheur de se procurer ces précieuses reliques; il les emporta donc avec lui pour les déposer en lieu de sûreté. Lorsqu'il était à quelque distance du bourg, il rencontra plusieurs personnes de sa connaissance. C'étaient des chrétiens que leurs propres parents avait livrés aux persécuteurs, pour avoir renversé un autel de Diane, et auxquels le Saint avait depuis peu fait recouvrer la liberté; ils furent charmés de le voir, et ils lui rendirent grâces comme au bienfaiteur commun de tous les affligés. Théodote, de son côté, montra une grande joie à la vue des confesseurs de Jésus-Christ; il les pria d'accepter quelque rafraîchissement avant de passer outre. S'étant tous assis sur l'herbe, il envoya inviter le prêtre du bourg à venir manger avec eux, afin qu'il récitât les prières qui se disaient avant le repas (1), et celles où l'on implorait le secours du ciel pour les voyageurs.

Ceux qui avaient été envoyés rencontrèrent le prêtre qui sortait de l'église après sexte, ou la prière de la sixième heure (2); mais ils ne le con-

(1) *Nec enim cibum sumere consueverat sanctus, nisi benedicente presbytero.* Act. p. 341.

(2) Ou de midi. *Tierce*, chez les anciens, correspondait à notre neuvième heure du matin, et *none* à notre troisième heure d'après-midi, à peu de différence près.

nurent pas d'abord. Il leur raconta un songe qu'il avait eu, puis les suivit au lieu où étaient les fidèles. Il leur offrit à tous de venir prendre leur repas dans sa maison. Théodote s'en excusa en disant que sa présence était nécessaire à Ancyre, et que les confesseurs de cette ville avaient un pressant besoin de son secours. On dîna donc sur l'herbe. Le repas fini, Théodote dit au prêtre, nommé Fronton : « Ce lieu me paraît bien propre à mettre des reli» ques. Pourquoi différez-vous d'y bâtir une cha» pelle? Il faudrait avant tout, répondit le prêtre, » que nous eussions des reliques. Dieu vous en pro» curera, reprit Théodote, ayez soin seulement de » préparer l'édifice pour les recevoir; je vous as» sure qu'elles ne tarderont pas à venir. » Il tire en même temps son anneau de son doigt, et le donne à Fronton, comme un gage de la promesse qu'il lui avait faite, après quoi il reprend la route d'Ancyre. La persécution y avait causé un bouleversement semblable à celui que produit un tremblement de terre.

Parmi ceux que l'on avait arrêtés pour la foi étaient sept vierges qui, dès l'enfance, s'étaient exercées à la pratique de la vertu. Le gouverneur, les trouvant inébranlables dans la foi, les livra à de jeunes libertins pour les outrager, en mépris de leur religion, et pour leur ravir cette chasteté dont elles avaient toujours été si jalouses. Elles n'avaient pour se défendre que les prières et les larmes qu'elles offraient à Jésus-Christ; elles protestaient aussi contre la violence qu'on pourrait leur faire. Un de la troupe des libertins, qui surpassait les autres en impudence, saisit Técuse, la plus âgée des vierges, et la tira à part. Celle-ci, fondant en pleurs, se jette à ses pieds, et lui parle ainsi : « Mon » fils, que prétendez-vous faire? Considérez que » nous sommes consumées de vieillesse, de jeûnes, » de maladies et de tourments. J'ai plus de soixante» dix ans, et mes compagnes ne sont guères moins » âgées. Il vous serait bien honteux d'approcher » des personnes dont les corps, semblables à des » cadavres, seront bientôt la proie des bêtes et des » oiseaux; car le gouverneur a ordonné qu'on nous » privât de la sépulture. » Ayant ensuite ôté son voile pour lui montrer ses cheveux blancs, elle ajouta : « Laissez-vous attendrir par ce que vous » voyez; peut-être avez-vous une mère de mon âge. » Si cela est, qu'elle devienne notre avocate auprès » de vous. Nous ne demandons que la permission » de verser librement des larmes. Puisse Jésus» Christ vous récompenser, si, comme je l'espère, » vous nous épargnez! » Un discours si touchant éteignit le feu impur dans le cœur des jeunes libertins; ils mêlèrent même leurs larmes à celles des sept vierges, et se retirèrent en détestant l'inhumanité du juge.

Théoctène, ayant appris qu'elles avaient conservé leur pureté, se servit d'un autre moyen pour vaincre leur constance. Il se proposa de les faire initier aux mystères de Diane et de Minerve, et de les établir prêtresses de ces prétendues divinités. Les païens d'Ancyre avaient coutume d'aller tous les ans laver dans un étang voisin les images de leurs déesses. Le jour de la cérémonie étant alors arrivé, le gouverneur força les vierges à être de la fête. On devait porter les idoles en pompe, chacune dans un chariot séparé. Les sept vierges furent aussi placées dans des chariots découverts, et conduites à l'étang, afin d'y être lavées de la même manière que les statues de Diane et de Minerve. Elles étaient debout, toutes nues, et par-là exposées à l'insolence de la populace. Elles étaient à la tête de cette fête impie; venaient ensuite les chariots qui portaient les idoles, et que suivait un grand concours de peuple. Théoctène, accompagné de ses gardes, fermait la marche.

Cependant Théodote était dans de vives inquiétudes au sujet des sept vierges, et priait Jésus-Christ de les rendre victorieuses de toutes les épreuves auxquelles elles étaient exposées; il attendait l'événement dans une maison voisine de l'église des patriarches, où il s'était renfermé avec quelques autres chrétiens. Tous restèrent prosternés et en oraison depuis la pointe du jour jusqu'à midi, qu'ils apprirent que Técuse et ses six compagnes avaient été noyées dans l'étang. Alors Théodote, transporté de joie, se redressa sur ses genoux; puis, les yeux baignés de larmes, il leva les mains au ciel, et remercia le Seigneur à haute voix d'avoir exaucé ses prières. Il demanda ensuite comment la chose s'était passée. Il lui fut répondu par un témoin oculaire que les vierges avaient été insensibles aux flatteries et aux promesses du gouverneur; qu'elles avaient repoussé avec indignation les anciennes prêtresses de Diane et de Minerve, qui leur présentaient la couronne et la robe blanche, comme une marque du sacerdoce qu'on leur conférait; que le gouverneur avait ordonné qu'on leur attachât de grosses pierres au cou, et qu'on les jetât à l'endroit où l'étang avait le plus de profondeur; que l'ordre ayant été exécuté, elles avaient perdu la vie sous les eaux.

Théodote délibéra avec Polychrone, maître de la maison où il était, sur les moyens qu'on pourrait prendre pour tirer de l'étang les corps des saintes martyres; mais on apprit sur le soir que la diffi-

culté était devenue encore plus grande, parce que le gouverneur avait posté des gardes auprès de l'étang. Cette nouvelle causa une vive douleur à Théodote : il quitta aussitôt sa compagnie pour aller à l'église des patriarches. Il n'y put entrer; les païens en avaient muré la porte. S'étant prosterné en dehors près de la conque où était l'autel, il pria quelque temps; de là il se rendit à l'église des Pères, dont la porte était aussi murée : mais tandis que, prosterné contre terre, il répandait son âme en la présence de Dieu, un grand bruit vint frapper ses oreilles. Il s'imagina qu'on le poursuivait; il s'enfuit, et retourna dans la maison de Polychrone, où il passa la nuit. Pendant qu'il dormait, Técuse lui apparut, et lui parla ainsi : « Vous dormez, mon » fils, sans penser à nous. Auriez-vous oublié les » instructions que je vous ai données pendant votre » jeunesse, et les soins que j'ai pris pour vous con» duire à la vertu, contre l'attente de vos parents? » Lorsque je vivais sur la terre, vous m'honoriez » comme votre mère; mais vous me négligez après » ma mort, et vous ne me rendez pas les derniers » devoirs. Voudriez-vous que nos corps devinssent » la proie des poissons? Vous devez vous hâter, » parce qu'un grand combat vous attend dans deux » jours. Levez-vous donc, et allez à l'étang; mais » gardez-vous d'un traître. »

Théodote à son réveil se leva, et raconta la vision qu'il avait eue à ceux qui étaient dans la maison. Lorsque le jour fut venu, deux chrétiens s'approchèrent de l'étang pour reconnaître la garde. On espérait que les soldats se seraient retirés à cause de la fête de Diane; mais on s'était trompé. Les fidèles redoublèrent leurs prières, et furent jusqu'au soir sans manger; alors ils sortirent, portant des faux aiguisées pour couper les cordes qui tenaient les corps saints attachés aux pierres. La nuit était fort obscure, la lune et les étoiles ne donnaient aucune lumière. Étant arrivés au lieu où se faisaient les exécutions, et où personne n'osait aller après le coucher du soleil, ils furent saisis d'horreur à la rencontre des têtes coupées que l'on avait fichées sur des pieux, ainsi que des restes hideux de corps brûlés; mais ils entendirent une voix qui appelait Théodote par son nom, et qui lui disait d'avancer sans rien craindre. Effrayés de nouveau, ils formèrent le signe de la croix sur leur front (1), et ils virent à l'instant une croix lumineuse du côté de l'orient. S'étant mis à genoux, ils adorèrent Dieu et continuèrent leur route. L'obscurité était si grande, qu'ils ne s'entrevoyaient pas. Il tombait en même temps une grosse pluie qui gâtait tellement le chemin, qu'ils pouvaient à peine se soutenir.

Au milieu de tant de difficultés, ils eurent encore recours à la prière, et ils furent exaucés. Ils virent tout à coup un flambeau qui leur montrait la route qu'ils devaient tenir. Dans le même instant deux hommes vêtus d'habits éclatants leur apparurent, et dirent : « Prenez courage, Théodote, le Seigneur » Jésus a écrit votre nom parmi ceux des martyrs; » il nous envoie pour vous recevoir. C'est nous que » l'on appelle *Pères*. Vous trouverez près de l'étang » saint Sosandre armé, dont la vue épouvante les » gardes : mais vous n'auriez pas dû mener un » traître avec vous. »

Cependant l'orage continuait, et le tonnerre grondait horriblement. La tempête, accompagnée d'un vent furieux, incommodait beaucoup les gardes, qui, malgré cela, restaient toujours à leur poste : mais lorsqu'ils virent un homme armé de toutes pièces et environné de flammes, ils furent tellement effrayés qu'ils s'enfuirent dans des cabanes du voisinage. Les fidèles, à la faveur de leur guide, vinrent sur le bord de l'étang. Le vent soufflait avec tant de violence, que, poussant l'eau vers les bords, il découvrait le fond où étaient les corps des vierges. Théodote et ses compagnons les ayant retirés, les emportèrent et les enterrèrent près de l'église des patriarches. Les noms des sept vierges étaient TÉCUSE, ALEXANDRIE, CLAUDIE, EUPHRASIE, MATRONE, JULITTE et PHAINE.

Le lendemain toute la ville fut en rumeur à l'occasion du bruit qui se répandit qu'on avait enlevé les corps des sept vierges. Dès qu'un chrétien paraissait, on l'arrêtait aussitôt pour l'appliquer à la question. Théodote, apprenant qu'on en avait déjà saisi un grand nombre, voulait aller se livrer luimême, et avouer le fait; mais il en fut empêché par les frères. Cependant Polychrone, déguisé en paysan, se rendit à la place publique, pour mieux s'assurer de tout ce qui se passait dans la ville. Il fut reconnu malgré son déguisement, et conduit devant le gouverneur, qui le fit appliquer à la question. Il souffrit d'abord avec patience; mais il ne put tenir contre l'idée de la mort dont on le menaçait. Il dit que Théodote avait enlevé les corps des sept vierges, et indiqua le lieu où ils avaient été enterrés. Le gouverneur ordonna sur-le-champ qu'on allât les exhumer, et qu'on les brûlât. Les chrétiens reconnurent alors que Polychrone était le traître dont ils avaient été avertis de se donner de garde.

Théodote, informé de la trahison du malheureux Polychrone, vit bien que son heure était venue. Il

(1) *Per terre facti, crucis signum suæ quisque impressit fronti.* Act. p. 344.

dit adieu aux frères, leur demanda le secours de leurs prières, et ne pensa plus qu'à se préparer au combat. Il pria lui-même longtemps avec eux, afin d'obtenir de Dieu la fin de la persécution et la paix de l'Église; on s'embrassa ensuite de part et d'autre avec beaucoup de larmes. Théodote, ayant fait le signe de la croix sur tout son corps (1), marcha d'un pas intrépide au lieu du combat. Il rencontra deux bourgeois de ses amis qui l'exhortèrent à pourvoir à sa sûreté pendant qu'il en était temps encore. « Les prêtresses de Diane et de Minerve, lui dirent- » ils, sont présentement avec le gouverneur, auprès » duquel elles vous accusent de détourner le peuple » d'adorer leurs déesses! Polychrone est là aussi » pour soutenir ce qu'il a avancé touchant l'enlève- » ment des corps saints. Si vous m'aimez toujours, » répondit Théodote, ne faites point d'efforts pour » me détourner de mon dessein; allez plutôt dire » au gouverneur que celui qu'on accuse d'impiété » est à la porte, et qu'il demande audience. »

Ayant ainsi parlé, il prit les devants, et parut tout à coup en la présence de ses accusateurs. Lorsqu'il fut entré, il regarda en souriant le feu, les roues, les chevalets et les autres instruments de supplice que l'on avait préparés. Théoctène lui dit qu'il était en son pouvoir de ne pas souffrir les tortures dont il était menacé; il lui offrit son amitié, l'assura de la bienveillance de l'empereur, et lui promit de le faire gouverneur de la ville et prêtre d'Apollon, s'il voulait travailler à détromper les chrétiens, et à les faire renoncer au culte de ce Jésus qui avait été crucifié sous Pilate. Théodote, dans sa réponse, releva la grandeur, la sainteté, les miracles de Jésus-Christ; en même temps il montra l'impiété et l'extravagance de l'idolâtrie, surtout par le détail des crimes infâmes qui étaient attribués aux dieux par les poètes et les historiens. Son discours jeta les païens dans une étrange fureur. Les prêtresses de Diane et de Minerve étaient tellement transportées de rage, qu'elles s'arrachaient les cheveux, déchiraient leurs habits et mettaient en pièces les couronnes qu'elles portaient sur la tête. Ce n'étaient que cris confus parmi la populace, qui demandait justice contre l'ennemi des dieux.

Théodote fut donc étendu sur le chevalet. Chacun des païens s'empressa de le tourmenter, afin de signaler son zèle pour ses prétendues divinités. Plusieurs bourreaux, qui se relevaient tour à tour, lui déchiraient le corps avec des ongles de fer. On versa ensuite du vinaigre sur ses plaies, et on y appliqua des torches ardentes. Le martyr, sentant l'odeur de sa chair brûlée, tourna un peu la tête. Le gouverneur à ce mouvement crut qu'il cédait à la violence des tortures. « Vous ne souffrez, lui » dit-il, que pour avoir manqué de respect à l'em- » pereur et méprisé les dieux. Vous vous trompez, » lui répondit Théodote, si vous attribuez à la lâcheté » le mouvement de tête que j'ai fait. Je ne me plains » que du peu de courage des ministres de vos or- » dres. Faites-vous donc obéir; inventez de nou- » veaux supplices pour voir quelle force Jésus-Christ » inspire à ceux qui souffrent pour lui. Connaissez » enfin que quiconque est soutenu par la grâce du » Sauveur, est supérieur à toute la puissance des » hommes. » Le gouverneur, qui ne se possédait pas de rage, lui fit frapper les mâchoires et casser les dents avec des pierres. « Vous pouvez, lui disait » le martyr, me faire encore couper la langue; Dieu » entend jusqu'au silence de ses serviteurs. »

Les bourreaux étaient épuisés de forces, tandis que Théodote paraissait insensible aux souffrances. Le gouverneur le renvoya en prison, le réservant toutefois à de nouvelles tortures. Le martyr, en passant par la place, montrait son corps tout déchiré, comme une marque de la puissance de Jésus-Christ et de la force qu'il communique à ceux qui lui demeurent fidèles, de quelque condition qu'ils soient. « Il est juste, disait-il en faisant remarquer » ses plaies, d'offrir de semblables sacrifices à celui » qui nous a donné l'exemple, et qui a daigné s'im- » moler pour nous. »

Cinq jours après, le gouverneur le fit reparaître devant son tribunal. On l'étendit de nouveau sur le chevalet, et l'on rouvrit toutes ses plaies; on le coucha ensuite sur la terre couverte de morceaux de tuile tout rouges de feu. Cette horrible torture ne pouvant ébranler sa constance, il souffrit une troisième fois celle du chevalet. Enfin le gouverneur le condamna à perdre la tête; il ordonna en même temps de brûler son corps, de peur que les chrétiens ne lui donnassent la sépulture.

Quand Théodote fut arrivé au lieu de l'exécution, il remercia Jésus-Christ de l'avoir soutenu par sa grâce au milieu de ses tourments, et de l'avoir choisi pour être un des citoyens de la Jérusalem céleste; il le pria aussi de mettre fin à la persécution, d'avoir pitié de son Église affligée, de lui rendre enfin la paix. S'étant ensuite tourné vers les chrétiens qui l'accompagnaient, il dit : « Ne pleurez pas ma mort; » mais bénissez plutôt notre Seigneur Jésus-Christ, » qui m'a fait terminer heureusement ma course, » et remporter la victoire sur l'ennemi. Lorsque je » serai dans le ciel, je m'adresserai à Dieu avec con-

(1) *Totumque corpus suum crucis signo muniens, in stadium processit animo imperterrito.* Act. p. 345.

» fiance, et je le prierai pour vous (2). » Après avoir parlé ainsi, il reçut avec joie le coup qui consomma son sacrifice. Le bûcher sur lequel on mit son corps parut environné d'une lumière si éclatante, que personne n'osait en approcher pour l'allumer. Le gouverneur, l'ayant appris, commanda des soldats pour garder la tête et le tronc du martyr en cet endroit.

Ce jour-là même, Fronton, prêtre de Malus, vint à Ancyre pour chercher les reliques que Théodote lui avait promises; il apportait aussi l'anneau que le Saint lui avait laissé comme un gage de sa promesse. Il était venu avec une ânesse chargée de vin, provenant d'une vigne qu'il cultivait de ses propres mains. Il n'arriva qu'au commencement de la nuit. Son ânesse, épuisée de fatigues, s'abattit auprès du bûcher, par un effet de la Providence. Les gardes invitèrent Fronton à demeurer avec eux, l'assurant qu'il serait mieux que dans toute autre hôtellerie. Ils avaient fait une hutte avec des branches de saules et de roseaux, et avaient allumé du feu auprès. Comme leur souper était prêt, ils proposèrent à Fronton de manger avec eux. Celui-ci accepta la proposition, et leur fit goûter de son vin, qu'ils trouvèrent excellent, et dont quelques-uns burent jusqu'à s'échauffer un peu.

Dans la conversation, ils racontèrent ce qu'ils avaient souffert au sujet de l'enlèvement des sept vierges, qu'ils disaient avoir été fait par un *homme de bronze;* ils ajoutèrent qu'ils gardaient alors le corps de cet homme. Le prêtre les pria de s'expliquer et de le mettre au fait de cette aventure. Un de la troupe lui rapporta en détail ce qui était arrivé aux sept vierges, et de quelle manière leurs corps avaient été tirés de l'étang. Il dit ensuite qu'un nommé Théodote, bourgeois d'Ancyre, avait souffert les plus affreux tourments avec une insensibilité qui les portait à lui donner le titre d'*homme de bronze;* que le gouverneur l'avait condamné à mort; qu'ils étaient chargés de garder son corps, et qu'ils devaient s'attendre à une rigoureuse punition, s'il leur était enlevé.

Fronton remercia Dieu de cette découverte, et le pria de l'assister dans la circonstance où il se trouvait. Après le souper, il épia le moment où les gardes seraient profondément endormis. N'ayant plus rien à craindre de leur part, il prit le corps du martyr, lui remit son anneau au doigt, et le chargea avec la tête sur le dos de son ânesse. Lorsqu'elle fut dans le chemin, il la laissa aller seule, et elle retourna d'elle-même au bourg de Malus, où l'on bâtit depuis une église sous l'invocation de saint Théodote. Ce fut ainsi que s'accomplit la promesse que le saint martyr avait faite à Fronton de lui fournir des reliques.

(2) *Deinceps enim in cœlis cum fiduciâ Deum pro vobis deprecabor.* Act. p. 349.

SAINT VENANT ou VENANCE,

MARTYR EN ITALIE.

L'AN 250.

Ce Saint était de Camerino, ville peu éloignée de la Marche d'Ancône en Italie. Il y fut décapité en 250, durant la persécution de Dèce, après avoir souffert plusieurs tortures. On dit qu'il était encore fort jeune lorsqu'il versa son sang pour Jésus-Christ. Ses reliques se gardent précieusement à Camerino. Le pape Clément X, qui avait été évêque de cette ville, avait une dévotion singulière à ce saint martyr.

Voyez les Bollandistes.

SAINT POTAMON,

ÉVÊQUE D'HÉRACLÉE, EN ÉGYPTE, MARTYR.

L'AN 341.

Saint Potamon reçut, selon saint Athanase, la gloire d'un double martyre, en confessant la foi devant les païens, et en soutenant la divinité de Jésus-Christ devant les sectateurs d'Arius.

Il fut arrêté en 310, durant la persécution allumée par Maximin Daïa ou Daza. Il souffrit divers tourments avec une constance invincible, et eut un œil crevé. On croit aussi qu'il eut un jarret coupé, comme saint Paphnuce et plusieurs autres confesseurs. Les glorieuses marques de ses souffrances lui attirèrent le respect des évêques assemblés à Nicée en 325. Il assista au concile de cette ville, et y montra beaucoup de zèle contre les ariens. Ayant accompagné saint Athanase au concile qui se tint à Tyr en 335, il y prit généreusement sa défense (1).

Lorsque Grégoire se fut emparé du siége patriarcal d'Alexandrie, il parcourut toute l'Égypte avec le préfet Philagrius, qui avait embrassé l'arianisme sous Constance. Il fit éprouver les effets de sa cruauté aux catholiques, dont plusieurs furent bannis. Il en voulait surtout à saint Potamon, connu pour son attachement à l'orthodoxie. Par son ordre, le

(1) Voyez la vie de saint Athanase, sous le 2 mai.

saint évêque fut frappé sur le dos à coups de bâton, jusqu'à ce qu'on le crût mort. On le fit revenir à force de remèdes; mais il mourut peu de temps après, c'est-à-dire en 341. Saint Athanase lui donne le titre de *martyr de la divinité du Fils de Dieu*.

Voyez saint Athanase, *Ep. ad Solit. et Apol.*; Rufin, l. 2, c. 4, et saint Épiphane, *hæres*. 68.

---

19 MAI.

—

SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE.

Tiré de ses deux vies, l'une et l'autre fort authentiques, et publiées par le P. Papebroch, t. IV *Maii*, p. 419; de Bzovius et des autres continuateurs de Baronius. Voyez aussi sa vie, écrite vers l'an 1295 par Jacques, cardinal de Saint-George. Muratori l'a donnée dans ses *Scriptores ital.* t. III p. 613.

L'AN 1296.

Si ce Saint parut élevé dans le monde, ce ne fut que pour y donner l'exemple de la plus profonde humilité. Cette vertu le préserva des dangers qui accompagnent les hommes, et le fit sortir victorieux de tous les piéges qui se rencontrent dans les grandes places.

Il naquit dans La Pouille, vers l'an 1221. Ceux dont il reçut le jour étaient fort distingués par leur vertu et par leur charité envers les pauvres. Il était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père. Sa mère, quoique chargée du soin de douze enfants, le fit étudier, à cause de l'inclination extraordinaire qu'il montrait pour la piété. Ses progrès donnèrent de grandes espérances à tous ceux qui s'intéressaient à lui; mais l'étude n'était pas son principal objet. Il envisageait sans cesse sa vraie destination; le salut de son âme lui paraissait l'article essentiel; il pensait qu'on ne pouvait prendre trop de précautions lorsqu'il s'agissait d'une éternité. D'un autre côté, il considérait que la voie qui mène à la vie est étroite, que nous rendrons tous un compte exact de nos pensées et de nos actions, et que sur ce compte sera réglée la sentence que le souverain Juge prononcera. Plein de ces pensées, il mettait tout en œuvre pour s'assurer la possession d'un bonheur éternel.

Il résolut enfin de suivre l'attrait puissant qu'il se sentait pour la vie érémitique. Depuis longtemps il en faisait l'apprentissage par la pratique de la pénitence et de la contemplation. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il se retira sur une montagne déserte. Il s'y creusa dans le roc une petite cellule, où il pouvait à peine se tenir debout, et trouver assez de place pour étendre tout son corps. Les austérités qu'il y pratiqua durant l'espace de trois ans furent extraordinaires. Dieu l'y éprouva aussi par de rudes tentations, qui purifièrent de plus en plus les affections de son cœur. Malgré les soins qu'il prenait pour se cacher aux yeux du monde, il fut à la fin découvert, et obligé de recevoir plusieurs visites. On le força quelque temps après d'entrer dans l'état ecclésiastique, et d'aller à Rome pour y recevoir les saints ordres.

En 1246, il retourna dans l'Abruzze, où il passa cinq ans dans une caverne du mont Marroni, près de Sulmone. Là, il reçut du Ciel ces faveurs qui sont communiquées aux âmes contemplatives, faveurs toutefois qu'il faut acheter par la patience dans les épreuves. Des illusions nocturnes le tourmentèrent horriblement. Il tomba presque dans le désespoir; il n'osait plus dire la messe, et il fut même une fois violemment tenté d'abandonner sa solitude; mais le courage lui revint, par l'aveu qu'il fit de ses peines au directeur de sa conscience. C'était un saint religieux, fort versé dans la conduite des âmes. Il consola Pierre, en lui assurant que tout ce qu'il éprouvait n'était qu'un stratagème du démon, et qu'il ne lui en arriverait aucun mal s'il voulait seulement le mépriser. Le Saint ne recouvrant point encore toute sa tranquillité, résolut d'aller à Rome consulter le pape. Il eut sur la route une vision qui acheva de calmer ses inquiétudes. Un saint abbé, mort depuis peu, lui apparut, et lui donna des avis conformes à ceux qu'il avait déjà reçus de son confesseur; il lui dit même de renoncer à son voyage de Rome, de retourner à sa cellule, et d'offrir tous les jours le saint sacrifice. Pierre obéit, et se trouva délivré de ses peines.

Les bois qui environnaient sa demeure ayant été abattus en 1251, il se retira sur le mont Magelle, avec deux solitaires qui s'étaient attachés à lui comme à leur père. Les trois serviteurs de Dieu se firent un petit enclos avec des épines et des branches d'arbres, et se bâtirent eux-mêmes des cellules. Quelque affreuse que parût leur solitude, ils y goûtaient la joie la plus pure. Inutilement le démon essaya de les troubler; avec les armes de la foi, ils vinrent à bout de triompher de tous ses efforts. Plusieurs personnes qui désiraient se consacrer à Dieu vinrent prier le Saint de les recevoir sous sa conduite. Il s'en excusa, en disant qu'il n'était pas capable de conduire les autres. Il fut pourtant obligé de céder à la fin, et il admit au nombre de ses disciples ceux qui lui parurent les plus fervents.

Pierre passait une grande partie de la nuit dans la prière et les larmes. Le jour, il s'occupait au tra-

vail des mains ou à copier des livres, sans cesser pour cela de s'entretenir intérieurement avec Dieu. Il traitait son corps comme un ennemi domestique, et le tenait dans cet état d'assujettissement qui l'empêche de se révolter. Jamais il ne mangeait de viande. Il jeûnait tous les jours, excepté le dimanche. Chaque année, il faisait quatre carêmes. Durant trois de ces carêmes, ainsi que tous les vendredis, il n'avait d'autre nourriture que du pain et de l'eau, excepté que de temps en temps il substituait au pain quelques feuilles de chou. Le pain même qu'il mangeait était si dur, qu'il ne pouvait le couper; il était obligé de le casser par morceaux. Ses austérités allaient si loin, qu'il fut averti dans une vision de ménager son corps et de ne point l'accabler sous tant de macérations. Il portait un cilice de crin de cheval rempli de nœuds, et une chaîne de fer autour de sa ceinture. Il couchait sur la terre nue ou sur une planche, n'ayant pour chevet qu'une pierre ou une bûche. Malgré l'amour qu'il avait pour la contemplation, il ne refusait pas d'assister ceux qui s'adressaient à lui pour leurs besoins spirituels. On pouvait le consulter tous les jours, excepté les mercredis, les vendredis et pendant ses carêmes, qu'il passait dans un silence absolu.

Le nombre de visites qu'il recevait s'augmentant de jour en jour, il craignit de tomber dans l'esprit de dissipation; il se retira donc sur le sommet du mont Magelle, et s'y renferma avec quelques-uns de ses disciples, dans une grotte où l'on pouvait à peine pénétrer. Son absence ne fit que rendre plus vif l'empressement de le voir et de le consulter. Il retourna sur le mont Morroni, où ceux qui se mirent sous sa conduite vécurent quelque temps dans des cellules séparées. Enfin, il les rassembla tous dans un monastère, où il introduisit la règle de saint Benoît, selon son austérité primitive. En 1274, il obtint du pape Grégoire X l'approbation de son ordre. Le nouvel institut s'étendit depuis dans toute l'Europe. Le Saint vit jusqu'à trente-six monastères de sa congrégation, et jusqu'à six cents personnes de l'un et de l'autre sexe qui en suivaient la règle.

Le pape Nicolas étant mort en 1292, le Saint-Siége resta vacant durant l'espace de vingt-sept mois, parce qu'on ne pouvait s'accorder sur le choix de son successeur. Les cardinaux assemblés à Pérouse se décidèrent enfin, et élurent tout d'une voix notre Saint, que l'on appelait ordinairement Pierre *de Morroni* ou *de Mouron*, du lieu où il faisait sa résidence. Ils ne lui donnèrent leurs suffrages qu'à cause de son éminente sainteté. Cette élection, dans laquelle les brigues n'avaient eu aucune part, fut universellement applaudie. Pierre fut le seul qui en témoigna de la douleur. Les raisons, qu'il allégua pour montrer qu'il n'était pas propre à remplir la place qu'on lui proposait, n'ayant point été écoutées, il prit la fuite avec un de ses disciples nommé Robert. La nouvelle de son départ ne fut pas plus tôt répandue, qu'on le mit dans l'impossibilité d'exécuter son dessein. On l'arrêta en chemin, et on le força d'acquiescer à son élection. Il pria Robert de le suivre; mais cet humble disciple lui fit une réponse conforme aux instructions qu'il avait reçues. « Ne » m'obligez pas, lui dit-il, à me jeter dans les épines » avec vous. Je suis le compagnon de votre fuite, » et non pas de votre exaltation. » Robert obtint, comme il le désirait, la liberté de rester dans la retraite.

Pour le Saint, il retourna en gémissant à Morroni, où il était attendu par les rois de Naples et de Hongrie, ainsi que par un grand nombre de cardinaux et de princes, qui tous l'accompagnèrent dans la cathédrale d'Aquila, choisie pour la cérémonie de son sacre. Il y alla sans pompe, et voulut par humilité n'avoir qu'un âne pour monture; il eut même fait la route à pied, s'il lui eût été permis de suivre son inclination. Il fut sacré et couronné le 29 août, et prit le nom de Célestin V, qui depuis fut aussi donné aux moines qu'il avait institués.

Le roi de Naples, par ses instances réitérées, lui persuada de venir avec lui dans sa capitale, afin de remédier à certains abus. Le Saint répondit parfaitement à la confiance du prince. Il porta de sages réglements au sujet des affaires ecclésiastiques, et pourvut de bons pasteurs tous les bénéfices vacants; il fit aussi une promotion de douze cardinaux, dont sept étaient de France.

La confiance dont il honora les étrangers lui attira des ennemis. Les cardinaux italiens se virent avec chagrin exclus de l'administration des affaires, qui jusque-là leur avait été confiée. Bientôt on entendit leurs plaintes. Elles augmentèrent à l'occasion de quelques fautes qu'on fit commettre au Saint, et que les mécontents ne manquèrent pas d'exagérer. Ces fautes donnèrent à Célestin de grands scrupules. Il crut plus que jamais qu'il n'était point propre à la place qu'il occupait, et que le souverain pontificat ne convenait point à un homme qui n'avait point d'expérience, et qui ignorait le droit canonique.

Cependant il continuait son genre de vie ordinaire. Il s'était fait faire au milieu de son palais une cellule, dans laquelle il se renfermait comme un solitaire. Les honneurs et les richesses dont il était environné ne l'empêchaient point de pratiquer l'humilité et la pauvreté. Lorsque l'avent fut venu, il

voulut le passer dans la retraite pour se préparer à la célébration de la fête de Noël; en même temps il confia le soin de l'Église à trois cardinaux. Une telle conduite parut déplacée dans un pape. Les murmures éclatèrent encore plus qu'auparavant. Pierre sentit aussi renouveler ses scrupules, quand il réfléchit qu'un pasteur est obligé de remplir par lui-même les devoirs de sa charge. Il se mit donc à délibérer sur le moyen de donner sa démission, afin de se délivrer des peines de conscience qui troublaient son repos, de se décharger d'un poids dont la pesanteur devenait de jour en jour plus accablante, et de suivre uniquement son inclination pour la solitude. Il consulta sur ce sujet plusieurs habiles canonistes, entre autres le cardinal Benoît Cajetan, qui tous assurèrent qu'un pape avait le droit d'abdiquer.

Le bruit de sa prochaine abdication s'étant répandu, plusieurs personnes mirent tout en usage pour l'en détourner; mais rien ne put le faire renoncer à la résolution qu'il avait prise. Quelques jours après, il se tint un consistoire à Naples. Le roi y assista avec d'autres personnes qualifiées. Là, en présence de l'assemblée, Célestin fit l'acte solennel de son abdication; il quitta ensuite les marques de sa dignité, reprit son nom et son habit de religieux, puis, se prosternant aux pieds de ceux qui composaient le consistoire, il demanda pardon des fautes qu'il avait commises, et pria les cardinaux de les réparer, en faisant le meilleur choix qu'il leur serait possible pour remplir la chaire de saint Pierre. Il n'avait siégé que quatre mois. La gaieté que l'on remarqua sur son visage, lorsqu'il vit accepter son abdication, prouva, encore plus que ses paroles, que l'humilité seule lui avait inspiré la démarche qu'il venait de faire. Le cardinal Benoît Cajetan, homme fort versé dans le droit civil et canonique, fut élu en sa place, et couronné à Rome le 16 janvier de l'année suivante, sous le nom de Boniface VIII.

Un événement aussi extraordinaire donna lieu à diverses réflexions, chacun envisageant les choses selon qu'il était affecté. C'est ce que l'on voit en lisant les ouvrages de ces hommes célèbres qui, dans le même siècle, rétablissaient à Florence le goût de la belle littérature. Dante, aussi décrié pour ses mœurs que partial dans ses écrits, ne trouve que pusillanimité dans l'abdication de Célestin (*); mais il a été relevé avec force par un de ses compatriotes. C'est Pétrarque qui s'exprime ainsi : « Cette » action (l'abdication du pape Célestin) suppose une » grandeur d'âme toute divine, qui ne peut se ren- » contrer que dans un homme parfaitement con- » vaincu du néant de toutes les dignités du monde. » Le mépris des honneurs vient d'un courage héroï- » que, et non de pusillanimité. Au contraire, le dé- » sir des honneurs ne possède qu'une âme qui n'a » pas la force de s'élever au-dessus d'elle-même (1).» Saint Célestin partit secrètement pour aller à Morroni se renfermer dans son monastère du Saint-Esprit. Il espérait y passer tranquillement le reste de sa vie; mais Dieu en ordonna autrement.

Quelques actes de sévérité, que les circonstances rendaient peut-être nécessaires, firent beaucoup d'ennemis à Boniface. On publiait même qu'il n'avait suivi que le mouvement de son ambition, et qu'il avait employé la ruse pour supplanter Célestin; d'autres disaient qu'il n'avait pu monter sur le trône pontifical, attendu qu'un pape ne pouvait abdiquer.

Ces discours alarmèrent Boniface; mais ses craintes augmentèrent encore quand il apprit qu'on s'empressait de toutes parts d'aller voir Célestin à Morroni. Appréhendant les suites de ce concours, il pria le roi de Naples de lui envoyer le Saint à Rome, pour empêcher, disait-il, qu'il ne s'élevât des troubles dans l'Église. Célestin n'eut pas été plus tôt instruit de ce qui se passait, qu'il prit la fuite. Il s'embarqua ensuite pour passer la mer Adriatique; mais un vent contraire l'obligea de relâcher au port de Vieste, dans la Capitanate. Le gouverneur l'arrêta, conformément aux ordres du roi de Naples, et le conduisit à Boniface, qui pour lors était à Anagni.

Boniface le retint quelque temps dans son palais. Il eut avec lui plusieurs conférences, pour tâcher de découvrir ce qu'il pensait de ceux qui regardaient son abdication comme nulle et invalide. Le Saint déclara ingénument que, loin de se repentir de la démarche qu'il avait faite, il était prêt à la ratifier de nouveau. Plusieurs furent d'avis qu'il fallait, sur cette déclaration, le mettre en liberté, et le renvoyer dans son monastère; mais Boniface, sous

(*) Dante mourut à Ravenne en 1321. Voyez la *Vie du Dante, par M. le comte César Balbo, traduite de l'italien par madame la comtesse de Lalaing, née comtesse de Maldeghem;* Brux. 1844, 2 vol. in-8°.

(1) Pétrarque, ayant été banni injustement de Florence, se retira à Vaucluse, près d'Avignon. Son rare mérite lui attira une vénération universelle. Ses concitoyens le prièrent de revenir parmi eux; mais il aima mieux aller se fixer à Padoue. Il mourut à Arcqua, en 1374. Ses ouvrages en prose et en vers rendront sa mémoire immortelle. Voyez sur Pétrarque, le *Specimen historicæ Florentinæ, à Jannotio Manetto,* Florentiæ, 1747, in-8°. Cet ouvrage a été composé dans le quinzième siècle.

prétexte de prévenir les malheurs d'un schisme, le fit garder étroitement par des soldats dans la citadelle de Fumonne, à neuf milles d'Anagni.

On lit dans les auteurs de la vie de saint Célestin, qu'il souffrit dans la prison d'indignes traitements, sans toutefois laisser échapper aucune plainte; qu'au contraire, il chargea deux cardinaux qui le visitèrent, de dire à Boniface qu'il était content de son état, et qu'il n'en désirait point d'autre. Souvent il répétait les paroles suivantes avec une merveilleuse tranquillité : « Je ne souhaitais rien » au monde qu'une cellule, et cette cellule on me » l'a donnée. » Il chantait presque sans interruption les louanges de Dieu, avec deux de ses moines qui lui tenaient compagnie.

Le jour de la Pentecôte de l'année 1296, après avoir entendu la messe avec beaucoup de ferveur, il dit à ses gardes qu'il mourrait avant la fin de la semaine. Il fut pris aussitôt de la fièvre, et reçut l'extrême-onction. Malgré la grande faiblesse où il se trouvait, il ne voulut point permettre qu'on couvrît seulement d'un peu de paille les planches sur lesquelles il couchait. Plus il approchait de sa dernière heure, plus il semblait redoubler sa ferveur. Enfin, le samedi de la même semaine, qui était le 19 mai, il rendit tranquillement l'esprit, en achevant ce verset du dernier psaume de laudes : *Que tout ce qui respire loue le Seigneur*. Il était âgé de soixante-quinze ans. Il n'avait rien diminué de ses austérités pendant les dix mois que dura son emprisonnement. Le pape, accompagné de tous les cardinaux, fit pour lui un service solennel dans l'église de Saint-Pierre (*).

Son corps, qui avait été enterré à Ferentino, fut transporté ensuite à Aquila. Il est encore dans l'église des Célestins, près de cette ville. On rapporte plusieurs miracles authentiques du serviteur de Dieu, qui fut canonisé en 1313 par Clément V (**).

L'esprit de retraite et de recueillement est essentiel au christianisme. Cela n'empêche pas que quelques âmes n'aient une vocation spéciale pour aller servir Dieu dans une entière solitude. Cette vocation se reconnaît aux motifs qui déterminent :

1° Un chrétien, convaincu par l'expérience de sa faiblesse, a tout lieu de présumer que son innocence ne se soutiendra point au milieu de cette multitude de piéges que le monde lui tend de toutes parts; alors il peut, quelquefois même il doit se séquestrer du commerce des hommes. Dans ce cas, il y aurait de la témérité à dire qu'il évite de servir Dieu et le prochain. Il n'évite que le péché et les occasions qui l'y feraient tomber. Son but n'est pas de préférer une vie de repos à une vie de travail; il prévient les suites de sa corruption, qui ne manqueraient point de lui donner la mort. Mais la solitude n'est un asile assuré que pour ceux qui en aiment les différents exercices; que pour ceux qui établiront dans leur âme une solitude intérieure, et qui ne permettront jamais à leur esprit de s'occuper des vanités mondaines; que pour ceux enfin qui, maîtres de toutes leurs passions, n'auront rien qui les trouble dans la retraite. Il faut avoir une grande pureté d'âme et une grande simplicité de cœur, pour goûter les douceurs de la vraie liberté, pour vaquer avec joie aux exercices spirituels, pour acquérir dans un haut degré le don de la prière et de la méditation.

2° Une autre marque de vocation à la vie solitaire est la connaissance des qualités qui rendent propre à cet état plutôt qu'à toute fonction publi-

(*) Boniface VIII tomba dans de grands malheurs. Ses brouilleries avec Philippe-le-Bel, roi de France, lui devinrent très-funestes. Un corps de troupes françaises, commandées par Guillaume de Nogaret, vint au secours d'Étienne et Chiarra Colonnes, ligués contre lui. Il fut fait prisonnier à Anagni, et souffrit beaucoup de mauvais traitements. Les Ursini le délivrèrent des mains de ses ennemis; mais il mourut de chagrin peu de temps après, c'est-à-dire en 1303. — Voyez Feller, Dict. hist., art. *Boniface VIII*.

(**) L'ordre des Célestins comptait en France dix-huit maisons, dont celle de Paris était la principale. Elle était située près de l'arsenal et sur le quai qui porte encore leur nom. L'église de ce monastère était la plus riche de la capitale en magnifiques monuments funéraires; elle possédait aussi plusieurs reliques, entre autres le chef de saint Quintin, martyr, né aux environs de Paris, et la mâchoire de saint Pierre Célestin, fondateur de l'ordre, apportée en France par le P. Fabri, en 1499. Ces reliques, conservées par le dernier sacristain religieux de la maison, avaient été déposées à l'archevêché de Paris où elles ont été profanées et détruites, la première dans le pillage de cette maison le 29 juillet 1830, et la seconde dans celui du 14 février 1831. Quant à l'ordre, il avait été supprimé en France, malgré les protestations de l'abbé général, résidant en Italie, dès l'année 1778, par les intrigues du trop fameux cardinal de Loménie de Brienne et des autres ennemis de l'état religieux. L'église des Célestins de Paris subsiste encore; elle a été convertie en écurie.

Le seul monastère des Célestins en Belgique, était celui d'Heverlé près de Louvain. Il fut fondé en 1521 par Guillaume de Croy, seigneur de Chièvre, et par Marie de Hamal, son épouse, qui y firent venir de France des religieux de cet ordre. Ce couvent fut supprimé à la fin du dernier siècle, et la belle église qui renfermait les mausolées de la famille de Croy, fut détruite de fond en comble. Un seul monument échappa à la dévastation, le mausolée du cardinal de Tolède, que S. A. S. le duc Prosper d'Arenberg vient de faire restaurer par M. le professeur Geerts, et qu'il a fait placer dans l'église des Capucins à Enghien.—Voyez le supplément aux *Trophées de Brabant* de Butkens, t. I p. 251, et *Sanderi Brabantia sacra*, t. II p. 143, où l'on trouve la description de l'église et des mausolées d'Heverlé.

que. Les dons de Dieu sont diversifiés : il y en a pour la vie active et pour la vie contemplative. Ceux que le Ciel a destinés à la solitude, servent l'Église à leur manière; et les hommes retirent plus d'avantages de leurs exemples et de leurs vertus, qu'ils ne pourraient en attendre de leurs veilles ou de leurs aumônes, s'ils étaient dans le monde riches ou savants. C'est ainsi que la société ne perd aucun de ses membres; ils ne lui sont même jamais plus utiles que quand chacun est à sa place. C'est la remarque d'un ingénieux écrivain protestant (1), qui ajoute qu'un homme qui se retire du monde, ne refuse pas de le servir, mais qu'il veut seulement n'avoir rien de commun avec ses vanités.

3° Le même auteur dit aussi qu'on doit, en se retirant du monde, se proposer uniquement de se consacrer à Dieu par les exercices de la componction, de la prière et de la contemplation. Au reste, ceci pourrait se démontrer par les différentes preuves que fournit la raison d'accord avec la religion. On pourrait encore citer l'exemple d'un grand nombre de Saints illustres.

4° Enfin, les personnes qui ont passé par les charges publiques ont quelquefois des motifs particuliers de vivre dans la retraite. Quand elles se voient en liberté, il leur est permis de renoncer au monde, pour mettre ordre aux affaires de leur conscience, et pour se préparer à l'éternité.

SAINTE PUDENTIENNE, VIERGE.

DEUXIÈME SIÈCLE.

Sainte Pudentienne, sœur de sainte Praxède, était fille de Pudens, sénateur romain, qui fut converti à la foi par les apôtres saint Pierre et saint Paul. Sa fête est marquée dans le sacramentaire de saint Grégoire. Son église, qui est à Rome, passe pour la plus ancienne que l'on connaisse. On l'appelait dans les premiers temps l'église *du pasteur*. On dit que c'était la maison de Pudens, et le lieu où saint Pierre logeait et célébrait les divins mystères.

Voyez les Bollandistes et Tillemont, t. II.

SAINT DUNSTAN,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

L'AN 988.

Saint Dunstan, issu d'une famille illustre, naquit à Glastenbury. Il eut pour maîtres dans les sciences certains moines irlandais qui avaient beaucoup de réputation, et qui s'étaient établis dans le lieu de sa naissance. La ville de Glastenbury se trouvait alors, par une suite des ravages de la guerre, dans un état de désolation.

Dunstan se distingua de tous ses compagnons d'étude par la rapidité de ses progrès; Athelme, son oncle, archevêque de Cantorbéry, avec lequel il vécut quelque temps, le mena à la cour avec lui, et le fit connaître au roi Athelstan. Ce prince, qui aimait la vertu et qui protégeait les talents, conçut pour lui une grande estime, le retint auprès de lui, et lui donna plus de marques de bienveillance qu'à tous ceux qui approchaient de sa personne : mais l'envie, qui ne peut souffrir les distinctions du mérite, chercha les moyens de le mettre mal dans l'esprit du roi, et elle vint à bout d'y réussir. Dunstan comprit alors mieux que jamais, combien peu l'on doit compter sur la faveur des grands. Il avait reçu dans sa jeunesse la tonsure et les ordres mineurs; toujours il avait vécu d'une manière conforme à l'Évangile, et quoiqu'il eût pratiqué toutes les vertus chrétiennes, il s'était spécialement rendu recommandable par son humilité, sa modestie et la pureté de ses mœurs.

Lorsqu'il eut quitté la cour, il prit l'habit monastique, de l'avis d'Elphège, son oncle, évêque de Winchester, qui peu de temps après l'éleva au sacerdoce. S'étant parfaitement affermi dans la connaissance et la pratique des devoirs de sa profession, il fut envoyé à Glastenbury pour en desservir l'église. Il s'y bâtit une petite cellule qui n'avait que cinq pieds de long sur deux pieds et demi de large; il s'y bâtit aussi un oratoire attenant à la muraille de la grande église dédiée sous l'invocation de la Mère de Dieu. Dans cet ermitage, il joignait le jeûne à la prière. Il avait aussi des heures marquées pour le travail des mains : par-là il se proposait d'éviter l'oisiveté et de s'entretenir dans l'esprit de pénitence. Son travail consistait à faire des croix, des vases, des encensoirs, et autres choses destinées au culte divin; d'autres fois il s'occupait à peindre ou à copier des livres.

Le roi Athelstan étant mort en 900, après avoir régné seize ans avec beaucoup de gloire, Edmond son frère monta sur le trône. Comme ce prince allait souvent par dévotion à l'église de Glastenbury, qui n'était qu'à neuf milles de son palais de Chedder, il eut occasion de connaître par lui-même la sainteté de Dunstan. Il crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner le gouvernement du monastère. Dunstan fut le dix-neuvième abbé de Glastenbury, à compter de saint Britwald, le premier Anglais qui avait eu

(1) Lucas, *Traité du Bonheur*.

la même dignité deux cent soixante-dix ans auparavant (1). Edmond fut massacré après un règne de six ans et demi. On enterra son corps à Glastenbury. Ses fils Edwi et Edgar étant trop jeunes pour gouverner, on plaça sur le trône Edred leur oncle. Ce prince religieux se conduisit toujours par les conseils de saint Dunstan. Il mourut en 955, et la couronne retourna à Edwi, dont les mœurs étaient fort déréglées. En voici un exemple : Le jour de son sacre, il quitta brusquement la table où était rassemblée toute la noblesse, pour aller se livrer à d'infâmes plaisirs. Saint Dunstan le suivit, et lui représenta avec une généreuse liberté ce qu'il devait à Dieu et aux hommes. L'exil fut la récompense de son zèle. Edwi persécuta les moines de son royaume, et ruina toutes les abbayes qui avaient échappé aux déprédations des Danois; il n'épargna que celles de Glastenbury et d'Abbington.

Saint Dunstan exilé se retira en Flandre, où il passa un an (2). Il y répandit de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ, par l'exemple de ses vertus et par la force de ses discours.

Cependant les Merciens et les peuples du nord de l'Angleterre, accablés sous la pesanteur du joug qu'ils portaient, ôtèrent la couronne à Edwi, pour la mettre sur la tête d'Edgar son frère. Le nouveau roi appela saint Dunstan, et lui donna une place distinguée parmi ceux qui composaient son conseil. En 957, il le nomma évêque de Worcester. La cérémonie de son sacre fut faite par saint Odon, archevêque de Cantorbéry. Le siége de Loudvet étant venu à vaquer peu de temps après, Dunstan fut obligé d'en prendre le gouvernement malgré lui. C'était l'homme qui paraissait le plus en état de rétablir, dans cette église, et la discipline et la pureté des mœurs.

Edwi, qui s'était toujours maintenu dans la souveraincté des provinces du midi, termina, en 959, une vie souillée de crimes, par une mort malheureuse. Edgar réunit alors en sa personne toute la monarchie anglaise, qu'il gouverna toujours avec beaucoup de sagesse et de gloire. Il continua de donner à notre Saint des marques de son estime et de sa confiance.

(1) L'abbaye de Glastenbury fut considérablement enrichie par les rois des Saxons occidentaux. On peut voir leurs chartes dans l'histoire de Jean de Glastenbury, etc.

Cette abbaye était fameuse dans le temps des Bretons; son église passait pour la plus ancienne de toute la Bretagne, et on la croyait fondée par ceux qui les premiers annoncèrent l'Évangile dans le pays.

Ce fut, au rapport de Gildas, vers la fin du règne de Tibère que les premiers rayons de la foi pénétrèrent dans la Bretagne. Le même auteur ajoute qu'il y eut alors peu de païens qui se convertirent. Métaphraste cite un passage d'Eusèbe, où il est dit que saint Pierre prêcha dans la Bretagne. Fortunat, Sophrone, etc., assurent la même chose de saint Paul. Quoi qu'il en soit, on doit au moins conclure de ce que rapportent Tertullien, Origène, Eusèbe, Théodoret, etc., que l'Évangile fut prêché aux Bretons peu de temps après la dispersion des apôtres.

Guillaume de Malmesbury, dans son livre *de Antiquitatibus Glastoniæ*, publié par le savant Thomas Gale, dit aussi, d'après des monuments fort antiques, que l'ancienne église de Glastenbury fut bâtie par ceux qui jetèrent dans la Bretagne les premières semences de la foi.

L'abbaye dont nous parlons était dans l'île anciennement appelée *Avallona*, ou l'*île des Pommes*, du mot breton *aval*, qui signifie *pommes*. C'est qu'il y avait là un grand nombre de pommiers, arbres qui étaient alors fort rares dans le pays. Douze frères, partis du nord de la Bretagne, vinrent chercher un établissement dans cette contrée. Le plus jeune, nommé Glasteing, se fixa dans l'île Avallona, qui de lui prit le nom de Glastenbury.

On lit dans Guillaume de Malmesbury, *loc. cit.*, qu'en 433 saint Patrice ayant trouvé douze anachorètes, il les rassembla dans un monastère qu'il bâtit auprès de l'ancienne église, et qu'il en fut le premier abbé. On a quelquefois confondu ce Saint avec l'apôtre d'Irlande; mais tous les écrivains de Glastenbury l'en distinguent, et s'accordent à dire qu'il mourut et fut enterré dans cette abbaye.

La plupart des Saints illustres de la Bretagne, qui florissaient avant l'arrivée des Saxons, furent, dit-on, enterrés dans la même abbaye, ou du moins ils y vécurent quelque temps.

Voici ce qu'on lit dans les annales de l'abbaye de Morgan (au comté de Clamorgan), publiées par Gale. Lorsqu'on creusait, en 1191, un tombeau pour un moine, on trouva les os du roi Arthur, qui étaient d'une grandeur prodigieuse, avec cette inscription : *Ci-gît l'illustre roi Arthur, enterré dans l'île Avallone.* Au-dessus de son coffre, et dans le même tombeau, étaient les os de la reine Guenbavère, sa femme. Ces faits sont aussi rapportés dans l'histoire de Jean de Glastenbury.

Cet auteur donne le détail des principales reliques que possédait son abbaye. On y voyait celles de saint Aidan, de saint Céolfrid, de saint Boisil, de saint Benoît Biscop, de saint Oswald, etc., qui y avaient été apportées du nord de la Bretagne, lors des conquêtes du roi Edmond *l'Ancien;* celles de saint Valère, évêque et martyr, de saint Anastase, de saint Abdon et de saint Sennen, qui avaient été données par le roi Edgar; celles de saint David, et d'un grand nombre d'autres Saints. Il y avait aussi un morceau considérable de la vraie croix, dont le pape Martin avait fait présent au roi Alfred, et que ce prince avait ensuite déposé dans l'abbaye de Glastenbury.

Les reliques n'étaient pas le seul trésor qui enrichît l'église de cette abbaye; il s'y trouvait encore beaucoup d'autres monuments de la piété des rois des Saxons occidentaux. Voyez Jean de Glastenbury, et le *Monasticon Anglicanum.*

(2) Osbern dit que le Saint passa cette année à Saint-Pierre-de-Gand, où l'on montrait encore (avant la révolution française) un de ses vêtements; Jean de Glastenbury veut qu'il l'ait passée à Saint-Amand. La tradition et les monuments de ces deux lieux prouvent qu'il les honora l'un et l'autre de sa présence.

Saint Odon, archevêque de Cantorbéry, étant mort en 961, Dunstan fut élu pour lui succéder. Il employa toutes sortes de moyens pour ne pas accepter cette dignité; mais il lui fut impossible de réussir. Le pape Jean XII, qui l'estimait singulièrement, le fit légat du Saint-Siége. Dunstan, revêtu de cette autorité, ne pensa plus qu'à rétablir partout la discipline ecclésiastique, qui avait beaucoup souffert des incursions des Danois et des troubles occasionnés par la tyrannie d'Edwi. Il avait la consolation de se voir puissamment protégé par le roi Edgar. Il recevait aussi de grands secours de deux de ses disciples, de saint Ethelwold, évêque de Winchester, et de saint Oswald, évêque de Worcester et archevêque d'Yorck. Les trois prélats commencèrent par la réformation des monastères; et afin d'entretenir partout l'uniformité de discipline, saint Dunstan publia *la Concorde des règles,* qui était un recueil des anciennes constitutions monastiques, combinées avec celles de l'ordre de Saint-Benoît (3). La réformation des moines fut suivie de celle des clercs. Le Saint fit aussi, pour l'usage de ces derniers, de sages réglements connus sous le titre de *canons publiés sous le roi Edgar* (4). Quelques clercs étaient tombés par le malheur du temps dans plusieurs désordres; ils avaient même osé se marier, contre la disposition des anciens canons. Le Saint les chassa des églises et des monastères dont ils s'étaient emparés, et mit en leur place des religieux fervents. C'était une espèce de restitution que l'on faisait à ceux-ci, puisqu'avant les guerres des Danois, ils avaient été en possession des églises et des monastères dont il s'agissait.

Saint Ethelwold, voyant que les chanoines de sa cathédrale menaient une vie scandaleuse, leur substitua aussi des moines. Les coupables appelèrent de la sentence rendue contre eux. Il se tint pour cet effet un synode à Winchester, en 968. On rapporte qu'une voix, paraissant sortir d'un crucifix qui était dans le lieu de l'assemblée, fit entendre ces paroles : « Dieu défend de réformer ce qui a été » fait. On a bien jugé, ce serait un mal que de juger » autrement. » Le synode confirma la sentence de saint Ethelwold, et le roi Édouard *le martyr* fit de ce décret une loi de l'état.

L'archevêque de Cantorbéry montra aussi beaucoup de zèle contre les laïques, violateurs de la discipline ecclésiastique. Il n'y avait point de considération qui pût le faire mollir, lorsqu'il s'agissait de maintenir le bon ordre. Les pécheurs scandaleux surtout, de quelque rang qu'ils fussent, redoutaient sa fermeté et étaient obligés de se soumettre aux règles de la pénitence canonique. Nous allons en citer un exemple.

Le roi Edgar, maîtrisé par une passion honteuse, abusa d'une vierge qui résistait depuis longtemps à ses désirs, et qui, pour mettre son honneur en sûreté, avait pris le voile de religieuse, sans toutefois faire profession. Cette dernière circonstance ajoutait un nouveau degré d'énormité au crime du roi. Saint Dunstan fut informé de ce qui s'était passé. Il se rendit aussitôt à la cour, et comme un autre Nathan, il dit au prince, avec un zèle mêlé de respect, qu'il avait offensé le Seigneur. Edgar, agité de salutaires remords, s'avoua coupable, témoigna son repentir par ses larmes, et demanda une pénitence proportionnée à son crime. Le Saint lui en imposa une de sept ans, qui consistait à ne point porter la couronne durant tout ce temps-là, à jeûner deux fois la semaine, et à faire d'abondantes aumônes; il lui enjoignit en outre, pour expier son crime d'une manière plus spéciale, de fonder un monastère où plusieurs vierges pussent se consacrer à Jésus-Christ. Edgar accomplit fidèlement tous les articles de sa pénitence, et fonda le monastère de Shaftsbury. Les sept ans écoulés, c'est-à-dire, en 973, le saint archevêque lui remit la couronne sur la tête, dans une assemblée composée des évêques et des seigneurs de la nation.

Edgar étant mort dans la seizième année de son règne et la trente-deuxième de son âge, Édouard son fils aîné lui succéda. Ce prince avait beaucoup de piété et donnait de grandes espérances; mais il périt bientôt par la trahison d'Elfride sa belle-mère. C'est lui que l'on appelle Édouard *le martyr*. Sa mort tragique causa une vive douleur à saint Dunstan; et lorsqu'il couronna son jeune frère en 979, il lui prédit tous les malheurs qui devaient arriver sous son règne.

Le Saint sacra Gacon, évêque de Landaff, vers l'an 983. Les évêques du pays de Galles avaient été soumis jusque-là à l'archevêque de Saint-David. Ce prélat perdit alors la juridiction de métropolitain, sans qu'on puisse précisément en assigner la raison (5). Saint Dunstan faisait souvent la visite des différentes églises du royaume : partout il prêchait et instruisait les fidèles. Ses discours étaient si touchants et si persuasifs, que les cœurs les plus insensibles ne pouvaient s'empêcher de se rendre. Ses revenus étaient employés au soulagement des pau-

(3) On trouve ce recueil dans Rymer et dans Spelman.

(4) On peut voir ces *canons* dans Spelman, *Conc. Angl.* t. I p. 447.

(5) Il est assez probable que ce fut par un effet de la grande puissance d'Edgar, qui, par-là, voulait commencer à unir les Gallois avec les Anglais.

vres. Il conciliait les différends, réfutait les erreurs et s'appliquait continuellement à extirper les vices et à corriger les abus. Malgré les soins qu'il était obligé de donner à son diocèse, aux églises du royaume, et souvent aux affaires de l'état, il trouvait encore du temps pour vaquer aux exercices de piété; il consacrait à la prière une bonne partie de la nuit. Quelquefois il se retirait à Glastenbury, afin de converser avec Dieu plus librement. Étant à Cantorbéry, il visitait, dans la saison même la plus rigoureuse, l'église de Saint-Augustin, située hors les murs, et celle de la Mère de Dieu qui était attenante.

Ce fut dans cette ville qu'il tomba malade. Il se prépara à sa dernière heure par un redoublement de ferveur dans tous ses exercices. Le jour de l'Ascension, il prêcha trois fois sur la fête pour exhorter les fidèles à suivre leur chef en esprit et par la vivacité de leurs désirs. Pendant qu'il parlait, son visage paraissait tout rayonnant de gloire. A la fin de son troisième discours, il se recommanda aux prières de son auditoire, et dit à son troupeau qu'il ne tarderait pas à être séparé de lui. A ces dernières paroles, tout le monde fondit en larmes. Après midi, le Saint retourna à l'église, et indiqua le lieu où il voulait être enterré; il se remit ensuite au lit, puis, ayant reçu le saint Viatique le samedi suivant, il passa de cette vie à l'immortalité bienheureuse. Sa mort arriva le 19 mai 988. Il vécut soixante-quatre ans, et en gouverna dix-sept l'église de Cantorbéry. Son corps fut enterré dans la cathédrale, à l'endroit qu'il avait lui-même marqué.

Il est rapporté que ses ossements furent transportés à Glastenbury, en 1012; mais il faut que la translation n'ait pas été totale. En effet, au commencement du seizième siècle, ses reliques étaient encore dans son tombeau, au côté méridional de l'autel, et l'archevêque Werham les y trouva en 1508.

Voyez les deux vies du Saint, l'une écrite par Osbern, précenteur de Cantorbéry, en 1070; et l'autre par Eadmer, en 1121. La première se trouve dans Mabillon, *Sæc.* 5, *Ben.* p. 659, et la seconde dans Wharton, t. I p. 211. Voyez aussi Jean de Glastenbury, dans l'histoire de cette abbaye, publiée par M. Hearne, t. I p. 115, ad p. 147, et Henschenius, t. IV *Maii*, p. 344 (*).

---

† SAINT HADULPHE,

ÉVÊQUE D'ARRAS ET DE CAMBRAI.

Le P. Henschenius a donné un commentaire sur les miracles et le culte de saint Hadulphe, *Acta SS.*, t. IV *Maii*, p. 332. Voyez aussi Mabillon, *Sæc. III Benedict.* part. I, p. 471; *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 99; et Gazet, *Hist. eccl. des Pays-Bas*, p. 10.

L'AN 729.

Saint Hadulphe, que l'on croit avoir été le fils du saint martyr Ragnulphe (1), s'était consacré au service du Seigneur dans l'abbaye de Saint-Vaast à Arras. Il succéda, en 710, dans la direction de ce monastère à Hatta qui en avait été le premier abbé. En 717, après la mort d'Hunauld, on ne jugea personne plus propre que lui pour remplir le siége épiscopal d'Arras et de Cambrai : son élection se fit par les suffrages unanimes du clergé et du peuple.

Hadulphe gouverna avec sainteté ces deux églises réunies, dont il était le onzième évêque après saint Vaast, et continua en même temps à administrer son abbaye, où il avait coutume de se retirer de temps à autre pour s'entretenir avec Dieu. Il y mourut le 19 mai 729 (2), dans la douzième année de son épiscopat, et fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre qui était située dans les murs du monastère de Saint-Vaast. Dans la suite, le Seigneur fit connaître la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles; et l'évêque Ingelram ou Engueran, dès qu'il en eut acquis la certitude par des témoignages dignes de foi, fit, vers l'an 958, lever le corps de son prédécesseur, et annonça au peuple qu'il était placé au nombre des Saints (3).

Le corps de saint Hadulphe fut transféré plus tard de l'église de Saint-Pierre dans celle de Saint-Vaast (4), et de là, en 1030, à Cambrai, afin de con-

(*) Voyez surtout les *Antiquités de l'église anglo-saxonne* du docteur Lingard, chap. XII, p. 474 et suiv.

(1) Voyez sa notice sous le 27 de ce mois.

(2) Le P. Henschenius met l'année 728, d'après les *Annales Francorum*.

(3) Voyez *Balderici Chron. Cameracense*, lib. I, cap. 35 et 36. Cet auteur s'exprime de la manière suivante : « Hujus » *(S. Hadulphi)* sanctitas præcedente tempore, multis mirisque portentis ostensa est; quorum præcipuus testis, æedituus » monasterii S. Vedasti, Engrano Cameracensi episcopo visiones, quas plerumque viderat, propalavit. Qui testem » idoneum animadvertens, sanctum corpus levavit : in qua » elevatione, ad declaranda sancti viri merita, mulier quædam ab immundo spiritu mirificè liberata est. Unde episcopus lætus, verbo facto ad populum, beati Adulphi solemnia in numero Sanctorum notificavit. » — Le pape Benoît XIV, dans son ouvrage *de SS. Canonizatione et Beatificatione*, t. I p. 47, dit que la canonisation de saint Hadulphe a été faite régulièrement.

(4) Dans l'église de Saint-Pierre, on voyait autrefois sous une effigie du Saint l'inscription suivante :

Hic jacuit Sanctus speculum virtutis Hadulphus,
Qui vigil Atrebatum rexit ad astra chorum.
Dulcis ave : nostris veniam Pater objice culpis,
Grataque dilecto dona repende gregi.

tribuer à la solennité de la dédicace de la nouvelle église, restaurée par l'évêque Gérard. Il fut placé près de l'autel, à côté de celui de saint Géry; et en 1602 il fut renfermé dans une châsse d'argent.

---

† LE B. FASTRÈDE,

PREMIER ABBÉ DE CAMBRON.

Tiré de Dom Le Nain, *Essai de l'Hist. de l'ordre de Cîteaux*, t. VI p. 297-333. Voyez *Molani Natales SS. Belgii*, p. 100; Delewarde, *Hist. générale du Hainaut*, t. II p. 480, et *Gallia Christ. nova*, t. III, col. 175.

L'AN 1163.

Le B. Fastrède était fils d'un gentilhomme de Hainaut, seigneur d'une terre nommée Graviamets (1). Lorsqu'il était encore fort jeune, il fut confié par ses parents à un abbé d'une éminente vertu, dont on ne sait point le nom. Instruit dans les lettres et dans la piété, il retourna dans la maison paternelle, où il conserva constamment l'esprit de piété dans lequel il avait été élevé. Après y avoir vécu quelque temps, il prit la résolution de quitter le monde, et obtint pour cet effet de son ancien maître des lettres de recommandation auprès de saint Bernard, qui était alors à Clairvaux. Le Saint le reçut avec beaucoup de bonté; mais avant de l'admettre aux épreuves du noviciat, il lui ordonna de faire une étude assidue et sérieuse des saintes Écritures, afin de le rendre plus digne des grands emplois auxquels il voulait le préparer.

Peu de temps après que Fastrède eut fait profession, saint Bernard, ayant été obligé de faire un voyage dans les Pays-Bas, vint dans le Hainaut, où d'abord il assoupit un différend qui existait entre l'abbé de Liessies et le seigneur d'Avesnes, fondé sur ce que ce seigneur voulait ôter aux religieux de cette maison les biens que ses prédécesseurs lui avaient donnés. Le Saint alla ensuite à Soignies, et durant le séjour qu'il fit dans cette ville, le trésorier du chapitre, Anselme de Trazegnies, seigneur de Perone près de Binche, fut si touché des discours du saint abbé, qu'il le pria d'agréer une terre nommée Cambron, près d'Ath, avec tout ce qui en dépendait, pour bâtir un monastère de son ordre : il accepta ce bienfait, et lorsqu'il fut de retour à Clairvaux, il envoya Fastrède avec douze autres religieux pour établir cette nouvelle abbaye et en être le premier abbé. Le monastère fut donc préparé, et l'église en fut consacrée le 19 octobre de l'an 1148 par Nicolas, évêque de Cambrai (2).

Fastrède eut d'abord beaucoup à souffrir de la part de Gilles de Trazegnies, seigneur de Silly et frère d'Anselme : ne pouvant souffrir de se voir privé d'un bien auquel il se promettait de succéder, il fit tous ses efforts pour faire casser la donation. Ces avanies durèrent jusqu'à l'an 1156, et elles ne cessèrent que par l'autorité et la puissance de Baudouin, comte de Hainaut, et par les bons offices de l'évêque Nicolas, qui firent signer au seigneur de Silly un accord et une renonciation à tout droit et à toute prétention sur cette donation. Malgré cet accommodement, les religieux furent réduits à une extrême pauvreté; à peine pouvaient-ils par un rude travail tirer leur nourriture de cette terre assez modique : mais l'évêque de Cambrai, qui avait pour eux l'amour et la tendresse d'un père, porta les chanoines de Soignies à leur donner quelques secours (3).

Fastrède s'acquitta de son ministère avec tant de sainteté, qu'en 1157, après la mort du B. Robert, qui avait succédé à saint Bernard dans le gouvernement de l'abbaye de Clairvaux (4), il fut choisi d'un commun consentement pour remplir sa place, quelque précaution qu'il eût prise pour empêcher que ce fardeau ne tombât sur lui. Aussitôt que son élection lui fut connue, il en fut tellement troublé qu'il prit la fuite pour aller se cacher dans la Chartreuse du Val de saint Pierre, située dans le diocèse de Soissons. Il y demeura inconnu durant quelque temps; mais craignant enfin de s'opposer à la volonté du Seigneur, il n'osa pas y résister davantage.

Ayant d'une manière aussi sainte entrepris la conduite de Clairvaux, ses vertus y brillèrent d'un nouvel éclat. « Il n'est pas croyable, dit l'auteur de » l'*Exorde de l'histoire de Cîteaux*, par quelles rudes » abstinences il réduisait son corps en servitude; » en quoi, pour parler selon la vérité, il excédait et » allait au-delà de ce que la nature pouvait porter; » et j'en puis parler avec d'autant plus de vérité, » que l'ayant servi à table durant plusieurs an» nées, j'ai remarqué souvent jusqu'où allait en ce » point son excessive mortification... Ce saint abbé, » aimé de Dieu et des hommes, étant comblé de » toutes sortes de grâces et de dons du Ciel, n'in» struisait pas seulement ceux qui lui étaient sou» mis par ses paroles et par ses actions, il touchait

(1) Quelques auteurs la nomment *Gaviamets*, et *Gavitinier*.

(2) Voyez sur l'abbaye de Cambron (*Camberona Beatæ Mariæ Virginis*), *Philippi Brasseur Origines omnium Hannoniæ Cœnobiorum*, p. 69 et seqq.; et *Miræi et Diplomata Belgica*, t. II p. 1171, 1173, 1176.

(3) Voyez *Miræi Diplom. Belg., loc. cit.*

(4) Voyez sa notice sous le 29 avril.

» même par sa seule vue ceux qui le considéraient, » et les remplissait d'une dévotion extraordinaire » par l'air agréable et la disposition de toute sa » personne. La grâce et l'onction du Saint-Esprit » se faisaient voir en lui avec tant d'éclat, qu'il sem- » blait avoir le visage d'un ange; et on ne pouvait » même se lasser de le regarder, tant on apercevait » en lui d'attraits qui portaient à l'aimer; car la » pureté de son cœur, et cette douceur si singulière » qu'il avait reçue du Ciel, paraissait comme gra- » vée en son extérieur par le doigt de Dieu même. »

Le schisme qui commença à troubler l'Église en 1159 força Fastrède de sortir pour quelque temps de sa retraite : il fut appelé en Italie, avec saint Pierre de Tarantaise et Aliprand, abbé de Morimond, par les Milanais qui désiraient de se réconcilier par leur entremise avec l'empereur Frédéric Barberousse : à cette occasion, Fastrède soutint avec une fermeté et une constance héroïque la cause d'Alexandre III contre l'empereur, qui s'était mis du côté de l'antipape Victor.

Durant les troubles que causait en Italie ce schisme, le pape Alexandre s'était retiré en France en 1163. Fastrède, qui venait d'être élu abbé de Cîteaux après la démission volontaire de Lambert, ayant su que le pape était à Paris, vint l'y trouver pour les affaires de son monastère et de tout l'ordre, et en particulier pour lui demander la canonisation de saint Bernard au concile qui devait se tenir à Tours dans peu de temps. Il fut surpris dans cette ville d'une fièvre qui l'obligea de se mettre au lit, et au cinquième jour de sa maladie, il consomma sa vie si sainte par une mort plus sainte encore. Le pape même lui avait donné de ses propres mains l'extrême-onction, et l'avait honoré de sa bénédiction apostolique. Son corps a été transféré à Cîteaux, et il est compté au nombre des Bienheureux de cet ordre. On trouve dans les œuvres de saint Bernard une lettre de Fastrède adressée à un abbé de son ordre : c'est un monument de son amour et de son zèle pour la perfection dans laquelle les religieux doivent vivre (s).

(s) Op. S. Bernardi, t. I p. 391, edit. Mabillonii an. 1690.

† LE B. NOTKER, MOINE DE SAINT-GALL.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 496. — Eckehard, doyen de Saint-Gall, appelé communément le *jeune*, a écrit au treizième siècle la vie de Notker; mais elle a été falsifiée par différentes intercalations, qui ont mis beaucoup de confusion dans la chronologie et dans les faits, provenant surtout de ce qu'on n'a pas assez distingué les différents Notker qui ont fleuri à Saint-Gall. Papebrochius a éclairci, avec la sagacité qui lui est propre, ces actes, publiés d'abord par Canisius et Goldast; voyez *Acta SS.*, t. I *Aprilis*, p. 575 sqq. et l'*Hist. litt. de la France*, t. VI p. 135.

L'AN 912.

Notker, surnommé *Balbulus* ou *le Bègue* (1), parce qu'il bégayait, naquit à Heiligenau, en Thurgovie, de parents considérés, qui descendaient de l'illustre famille des Sax, dans le pays des Grisons (2). Ses parents, qui s'aperçurent de bonne heure des heureuses dispositions de l'enfant, l'amenèrent à l'abbé de Saint-Gall, par lequel il fut confié à Yson, qui jouissait d'une grande réputation de vertu et de savoir. Le zèle du disciple répondit entièrement aux généreux soins de son maître; il fit en peu de temps de grands progrès dans les sciences et dans la piété, et à peine la plante précieuse commença-t-elle à fleurir, qu'elle répandit au loin la bonne odeur de l'amour divin.

Lorsqu'il eut atteint l'âge requis, il demanda d'être reçu parmi les religieux, à qui il servit de modèle par son esprit de pénitence, qui soumit entièrement la chair à l'empire de sa volonté. Quand il était dans sa cellule, il était presque toujours prosterné devant l'image de Jésus crucifié. Lorsqu'il se voyait forcé de paraître dans le monde, son esprit méditait sans cesse les choses divines. Dans le monastère on le voyait toujours modeste, recueilli dans le Seigneur et rempli de complaisance pour ses frères.

Ses supérieurs, pénétrés de sa haute vertu, l'élevèrent à la dignité de prêtre, afin d'ouvrir une plus grande sphère à son activité. La charité et le zèle avec lesquels il remplit les devoirs de son état lui acquirent l'estime de tous les habitants des environs.

(1) Plusieurs auteurs ont confondu Notker avec les trois autres du même nom. Notker le médecin (*physicus*, ou *medicus*) était disciple de notre Notker, et jouissait de beaucoup de considération à la cour d'Othon I, à cause de ses connaissances en médecine. La sévérité avec laquelle il fit observer la discipline à Saint-Gall, lui valut le surnom de *grain de poivre (piperis granum)*. Il perdit la vue dans sa vieillesse. On a de lui un comput en vers et quelques hymnes.

Notker ou Notger, prieur de Saint-Gall, devint évêque de Liége en 972. Il est auteur de quelques ouvrages, et mourut en 1008. Voyez *Chronicon Magdeburgense*; et l'*Hist. litt. de France*, t. VII p. 208. Sigebert et Honorat l'ont confondu avec Notker le *Bègue*.

Notker *à la grosse lèvre (labeo)* était un des plus grands savants de son temps. Outre la connaissance qu'il avait de l'Écriture, des saints Pères, des auteurs ecclésiastiques et des classiques, il était très-versé dans la musique, la poésie, les mathématiques et l'astronomie. Comme il avait beaucoup de charité, il fit donner, à l'approche de sa dernière heure, un repas aux pauvres, auprès de son lit. Il mourut le 22 juin 1022, laissant plusieurs ouvrages qui existent encore en manuscrit.

(2) Il est dit dans sa vie qu'il descend de Charlemagne.

Il connaissait les remèdes les plus convenables à toutes les situations de l'âme. La patience, avec laquelle il ramenait les pécheurs dans une meilleure voie, était vraiment angélique; ses exhortations pleines d'onction faisaient rester les bons dans les sentiers de la piété, et ceux qui aspiraient à une perfection encore plus grande, il les conduisait d'une main assurée au degré le plus élevé de la vie intérieure. Sa charité compatissante ne s'occupait pas moins des besoins physiques de ses semblables, et tous les pauvres des environs regardaient le serviteur de Dieu comme leur père et leur consolateur. Il composa d'excellents cantiques, pour servir de nourriture à la dévotion et à la piété; il les faisait chanter par le peuple, qui en était édifié.

Touchant sa franchise et sa simplicité, son biographe nous rapporte ce qui suit (3) : « Sa piété et son savoir ont rendu son nom célèbre dans les pays éloignés, il jouissait surtout d'un grand crédit auprès de l'empereur Charles, surnommé *le Gros*. Celui-ci employait Notker en qualité de conseiller spirituel; il venait le voir aussi souvent qu'il pouvait le faire, ou bien il lui envoyait des lettres et des messagers. Un jour un messager ecclésiastique vint au couvent avec des lettres et demanda réponse. Notker était occupé au jardin à arracher la mauvaise herbe, et plantait en même temps des herbes salutaires. Il dit alors au messager : « Vois-tu ce que je fais? va-t'en, » et dis à l'empereur qu'il en fasse autant. » Lorsque l'empereur reçut cette réponse, il comprit aussitôt le sens profond qu'elle cachait, et il se réjouit de la simplicité et de la sagesse de son pieux ami. Un autre jour, l'empereur Charles vint lui-même faire une visite à son ami, et s'arrêta trois jours à Saint-Gall, pendant lesquels il conversa presque toujours avec le B. Notker, lui soumettant des questions et des doutes. Parmi la suite de l'empereur se trouvait son chapelain, homme très-instruit, mais orgueilleux et hautain. Il en voulait à l'empereur de ce qu'il faisait tant de cas de Notker, et pensait que lui pourrait être son directeur spirituel aussi bien que ce moine, qui ne savait pas parler. Il arriva que le chapelain, passant par l'église avec d'autres personnes, y vit Notker, qui était en prière. « Voyez, » dit-il à ses compagnons, voilà l'homme que l'on » dit le plus savant du royaume; mais je vais lui » faire une question qui confondra sa sagesse; » et s'adressant au Saint, qui se leva avec respect et lui rendit son salut, — « Dis-moi, toi qui es un savant, » dit le chapelain, ce que le bon Dieu fait dans ce » moment dans le ciel. » Notker répondit avec humilité : « je le sais, ce qu'il fait sans cesse, il le fait » aussi maintenant, et il le fera à l'égard de toi : il » élève les humbles et il abaisse les superbes. » A ces mots les courtisans éclatèrent de rire, et le chapelain se retira plein de confusion et de dépit. Peu après l'empereur partit, et le chapelain, charmé de pouvoir quitter ces lieux, monta à cheval et suivit fièrement le prince. Mais non loin de la porte du monastère, son cheval se cabre, le chapelain tombe, il se meurtrit la figure et se casse le pied. Les moines accourent et reportent le patient au couvent. On emploie tous les remèdes imaginables, on lui donne les soins les plus assidus, et cependant le mal empire de jour en jour. On apprit alors ce qui s'était passé entre le chapelain et Notker, comment le premier avait tenté Notker, et comment celui-ci lui avait prédit l'accident qui lui était arrivé. Ceux qui soignèrent le malade lui conseillèrent, s'il voulait recouvrer la santé, de faire venir le pieux Notker et d'implorer son pardon et sa bénédiction; mais le chapelain méprisa leur conseil. Cependant le pied allait toujours plus mal, et la douleur devenait de plus en plus violente. A minuit enfin, ne pouvant plus la supporter, son orgueil fléchit, et il dit aux moines, les larmes aux yeux : « Eh bien, allez donc, » et faites venir le serviteur de Dieu, afin qu'il me » pardonne et me bénisse, quelque indigne que j'en » sois! » Notker s'empressa de venir, et ses yeux rayonnaient du plaisir qu'il éprouvait de pouvoir le secourir. « Saint Père, dit alors le malade, j'ai péché » envers Dieu et envers toi, en voulant t'éprouver » comme j'ai fait. Pardonne-moi pour l'amour de » Dieu, et touche mon pied afin qu'il guérisse. » Notker se mit à prier, et le patient se sentit soulagé au même instant; ses os commencèrent peu-à-peu à se rattacher, et en peu de jours il fut guéri.

Notker eut aussi à supporter de violentes tentations de la part de l'ennemi des hommes. Il s'armait alors des remèdes souverains que nous offre l'Église, et chaque fois il sortait du combat avec honneur et avec de nouvelles forces.

Voyant arriver la fin de sa carrière, il redoubla de zèle et d'austérité, afin de paraître pur de toute souillure devant le Seigneur. Il mourut saintement le 6 avril 912, et fut enterré dans la chapelle de saint Pierre. Dieu a glorifié son tombeau par plusieurs miracles. Dans la collégiale de Saint-Gall, et en quelques autres endroits, sa fête se célèbre le troisième dimanche après Pâques. — L'histoire ecclésiastique lui doit un martyrologe très-estimé, qu'il a composé principalement d'après Adon et

(3) Ce récit est extrait de la *Collection de Légendes*, publiée en allemand à Lucerne en 1825.

Usuard. On s'en servait autrefois dans la plupart des églises d'Allemagne (1).

20 MAI.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE,

RELIGIEUX DE SAINT-FRANÇOIS.

Tiré de ses deux vies, écrites l'une l'année même de sa mort, par Barnabé de Sienne, et l'autre peu de temps après, par Maffei Viggio. Ces deux auteurs avaient connu particulièrement le Saint. Voyez Henschenius, t. V *Maii*, p. 257.

L'AN 1444.

Ce digne disciple de saint François fut suscité de Dieu pour prêcher l'Évangile aux hommes, pour allumer dans les cœurs le feu sacré qui le brûlait, et pour leur inspirer cette douceur et cette humilité dont toute sa conduite portait l'empreinte.

Il naquit à Massa en 1380. Il était de la famille des Albizeschi, une des plus illustres de la république de Sienne. La mort lui enleva sa mère lorsqu'il n'avait encore que trois ans. Son père, qui était premier magistrat de la ville de Massa, mourut aussi avant qu'il eût atteint sa septième année.

Le soin de son éducation fut confié à une de ses tantes nommée Diane. C'était une femme vertueuse qui lui inspira une tendre piété envers Dieu et une dévotion particulière envers la Sainte-Vierge. Elle l'aima toujours comme son propre fils. Comment en effet, indépendamment des liens du sang, ne pas aimer un enfant qui avait tant de belles qualités? Le jeune Bernardin était modeste, doux, humble, pieux; il faisait ses délices de la prière et de la visite des églises; sa dévotion le portait surtout à servir la messe. Comme il était doué d'une mémoire admirable, il répétait à ses compagnons les discours de piété qu'il avait entendus, et cela avec autant de fidélité que de grâce. Dès ses premières années, il montrait une grande compassion pour les pauvres. En voici un fait.

Un jour sa tante renvoya un pauvre sans lui rien donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille. Bernardin en fut sensiblement touché, et dit à sa tante : « Pour » l'amour de Dieu, donnons quelque chose à ce » pauvre homme, autrement je ne pourrai ni dîner, » ni souper du jour. J'aime mieux me passer de » dîner que ce pauvre. » La tante fut singulièrement touchée de ses paroles; elle en prit occasion d'exhorter son neveu à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et même à celle du jeûne, autant que la faiblesse de son âge pourrait le lui permettre. Bernardin s'accoutuma à jeûner tous les samedis en l'honneur de la Sainte-Vierge, et il garda cette pieuse coutume le reste de sa vie.

A l'âge de onze ans, ses oncles paternels le firent venir à Sienne et le mirent sous la conduite des plus habiles maîtres. Ceux-ci ne se lassaient point d'admirer la pénétration et la beauté de l'esprit de leur disciple; mais ils admiraient surtout sa docilité, sa modestie et sa vertu.

Son amour pour la pureté était extraordinaire. S'il lui arrivait d'entendre un mot qui blessât le moins du monde cette vertu, il témoignait par la rougeur de son visage la peine qu'il en ressentait. Quoiqu'il fût naturellement poli, complaisant et respectueux envers tout le monde, il n'était plus maître de lui-même, dès qu'un discours indécent frappait ses oreilles. Un homme de qualité ayant prononcé devant lui une parole libre, il l'en reprit très-sévèrement. Cette réprimande frappa si vivement le coupable, qu'il prit dès-lors la résolution de se corriger. Effectivement, il veilla si bien sur sa langue, que durant tout le reste de sa vie il ne retomba plus dans la même faute. Ayant entendu prêcher Bernardin plusieurs années après, il ne put arrêter le cours de ses larmes, tant fut vive l'impression qui se fit sur son âme.

Ce que nous venons de dire ne suffit point encore pour peindre la pureté de Bernardin. Sa modestie était un frein qui retenait les plus dissolus. On n'osait en sa présence s'écarter des lois de l'honnêteté. Toute conversation libre cessait aussitôt qu'il paraissait. « Silence, disaient alors les plus libertins, voici Bernardin (1). » Dans ces occasions, le Saint ne se conduisait pas de manière à rendre la vertu ridicule. On remarquait en lui un certain air de dignité qui commandait le respect. Il se trouva néanmoins un libertin qui essaya de le solliciter au crime; mais il ne retira que de la confusion de son infâme entreprise. Bernardin, non content d'avoir marqué son indignation au corrupteur, anima tellement ses compagnons contre lui, qu'ils le poursuivirent à coups de pierres. Sa beauté ne lui fut jamais préjudiciable, parce qu'il veillait continuellement sur lui-même. Il réclamait aussi avec

(1) Canisius l'a publié dans ses *Lectiones antiquæ*, t. VI, *edit. Basnagii.* — On a encore du B. Notker d'autres ouvrages dont on peut voir la liste dans Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et eccles.*, t. XIX p. 590 et suiv.

(1) Tels devraient être tous les chrétiens. Il est dit aussi de Caton, célèbre Romain, que sa présence arrêta les désordres d'une fête licencieuse. Martial, *epigram.*

ferveur la protection de la Saint-Vierge, qui se plaît à s'intéresser auprès de Dieu pour les âmes chastes.

Lorsqu'il eut fini son cours de philosophie, il s'appliqua à l'étude du droit civil et canonique; il se mit ensuite à étudier l'Écriture sainte avec beaucoup d'ardeur. Les autres sciences lui devinrent insipides, et il ne se sentit plus de goût que pour celles qui pouvaient le faire croître dans l'amour de Dieu et dans la connaissance de ses devoirs.

A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la confrérie de Notre-Dame, établie à Sienne dans l'hôpital de la Scala, pour y servir les malades. Ce fut là qu'il commença particulièrement à mâter son corps par les jeûnes, les veilles, les cilices, les disciplines, et par beaucoup d'autres austérités. Il pratiquait surtout la mortification intérieure de sa volonté; aussi était-il toujours humble, patient, doux et affable envers tout le monde.

En 1400, quatre ans après son entrée dans l'hôpital, la peste, qui déjà avait désolé une grande partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne. Il mourait chaque jour dans l'hôpital jusqu'à dix-huit à vingt personnes. Tous ceux qui distribuaient aux pestiférés les secours spirituels et corporels furent emportés en fort peu de temps. Bernardin ne perdit point courage; il engagea douze hommes à se réunir à lui pour servir les malades. Ces généreux chrétiens, oubliant le soin de leur propre vie, affrontèrent toutes les horreurs d'une mort formidable. Le Saint, se trouvant chargé de tout le soin de l'hôpital, y établit un ordre admirable. Il serait difficile d'exprimer les peines qu'il se donna nuit et jour pour soulager et consoler, autant qu'il était en lui, ceux qui avaient eu recours à sa charité. Dieu le préserva de la contagion du fléau, qui cessa enfin après avoir duré quatre mois.

Bernardin, épuisé de fatigues, retourna chez lui. Il y fut pris d'une fièvre violente qui l'obligea quatre mois à garder le lit. Durant sa maladie, il édifia autant par sa patience et sa résignation, qu'il l'avait fait par sa charité. A peine fut-il rétabli, qu'il reprit son ancienne manière de vivre. Il rendit de grands services, pendant l'espace de quatorze mois, à une de ses tantes nommée Barthélemie : c'était une femme d'une rare piété, qui était devenue aveugle, et qui, outre cela, souffrait beaucoup de diverses maladies.

Après la mort de sa tante, le Saint se retira dans une maison du faubourg de Sienne, et se donna pour clôture les murs de son jardin : là, il redoubla ses jeûnes et ses prières, afin de connaître la volonté de Dieu sur le choix de l'état qu'il devait embrasser. Se croyant appelé à l'état monastique, dans l'ordre de Saint-François, il alla prendre l'habit chez les Franciscains de l'étroite observance. Il préféra le couvent de Colombière, parce qu'il était situé dans un lieu solitaire, à quelques milles de Sienne. Le temps de son noviciat expiré, il fit sa profession le 8 septembre 1404, jour de sa naissance, et jour auquel on célèbre la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge. C'était celui qu'il avait choisi pour les principales actions de sa vie, celui auquel il voulut prendre l'habit, dire sa première messe et prêcher son premier sermon. En agissant de la sorte, il ne se conduisait point par un esprit de singularité, il ne cherchait qu'à satisfaire la tendre dévotion qu'il avait envers la Mère de Dieu.

Sa ferveur prenait chaque jour des accroissements sensibles. Il ajoutait de nouvelles austérités à celles qui étaient prescrites par la règle, afin de crucifier plus parfaitement le vieil homme. Il recherchait avec empressement les rebuts et les humiliations. Son plaisir n'était jamais plus grand que lorsqu'en marchant dans les rues, les enfants lui disaient des injures et lui jetaient des pierres. Il montra les mêmes sentiments quand un de ses proches parents lui fit des reproches amers, et alla jusqu'à lui dire qu'il déshonorait sa famille et ses amis par le genre de vie abject et méprisable qu'il avait embrassé.

C'était à l'école du Sauveur qu'il étudiait nuit et jour l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Souvent il était prosterné devant un crucifix. Un jour il lui sembla entendre Jésus-Christ qui lui parlait ainsi : « Mon fils, vous me voyez attaché à » la croix; si vous m'aimez, et si vous voulez m'imiter, clouez-vous aussi à votre croix, et me suivez : » par-là vous serez sûr de me trouver. » Ce fut aussi aux pieds de Jésus crucifié qu'il puisa ce zèle ardent pour le salut des âmes.

Comme depuis longtemps, il se préparait dans la retraite au ministère de la prédication, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qu'il avait reçu de Dieu. Il trouva d'abord de grandes difficultés dans une faiblesse de voix accompagnée d'enrouement; mais il en fut délivré par l'intercession de la Sainte-Vierge, son refuge ordinaire. Durant l'espace de quatorze ans, les travaux de son zèle furent renfermés dans le pays de sa naissance. A la fin, l'éclat de sa vertu trahit son humilité, et il parut dans l'Église comme un astre brillant. On ne l'entendait jamais prêcher, sans éprouver les plus vifs sentiments de religion. Les pécheurs retournaient chez eux remplis de componction, fondant en larmes, et fortement résolus de quitter leurs désordres. La parole de Dieu était dans sa bouche comme un glaive tranchant et comme un feu

qui consume ce qu'il y a de plus dur et de plus capable de résistance.

On demandait un jour à un célèbre prédicateur du même ordre, pourquoi ses sermons ne produisaient point autant de fruit que ceux du Saint? « Le » père Bernardin, répondit-il, est un charbon brû» lant. Ce qui n'est que chaud, ne peut pas de même » allumer le feu dans les autres. » Le Saint, ayant été consulté sur la vraie manière de prêcher, donna la règle suivante. « Ayez soin dans toutes vos ac» tions de chercher premièrement le royaume et la » gloire de Dieu. Ne vous proposez en tout que la » sanctification de son nom. Conservez la charité » fraternelle, et pratiquez le premier ce que vous » voulez enseigner aux autres : par-là l'Esprit-Saint » deviendra votre maître; il vous donnera cette » sagesse et cette force auxquelles personne ne peut » résister.

Bernardin s'appliquait surtout à inspirer l'amour de Jésus-Christ et le mépris du monde. Il désirait avoir une trompette dont le son pût pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, afin de faire retentir aux oreilles de tous les hommes cet important oracle du Saint-Esprit : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge* (2)? *O enfants! jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance* (3)? Sans cesse il faisait entendre le tonnerre de sa voix, afin de réveiller ces hommes charnels qui rampent sur la terre, de les porter à aimer Jésus-Christ et à s'élever à la considération des biens invisibles. Le souvenir de l'incarnation et des souffrances du Sauveur le tirait comme hors de lui-même, et il ne pouvait prononcer le nom de Jésus sans éprouver des transports extraordinaires. Souvent, à la fin de ses sermons, il montrait au peuple ce nom sacré écrit en lettres d'or sur un petit tableau. Il invitait ses auditeurs à se mettre à genoux et à se réunir à lui pour adorer et louer le Rédempteur des hommes.

Quelques personnes mal intentionnées prirent de là occasion de s'élever contre lui, et donnèrent une interprétation maligne à certains termes dont il avait coutume de se servir. Elles le peignirent même sous des couleurs noires au pape Martin V. Le Souverain-Pontife envoya chercher Bernardin, et le condamna à garder le silence pour toujours. L'humble religieux se soumit, sans chercher à faire son apologie. Le pape revint bientôt des impressions fâcheuses qu'on lui avait données contre le serviteur de Dieu. Après avoir examiné mûrement sa conduite et sa doctrine, il reconnut son innocence, le combla d'éloges, et lui permit de prêcher partout où il voudrait; il le pressa même, en 1428, d'accepter l'évêché de Sienne : mais le Saint trouva moyen de refuser cette dignité; il refusa encore, quelques années après (4), les évêchés de Ferrare et d'Urbin, qui lui furent offerts par le pape Eugène IV.

La première fois qu'il prêcha à Milan, le duc Philippe-Marie Visconti (5) se laissa prévenir contre lui à l'occasion de certaines choses qu'il avait dites dans ses sermons; il le menaça même de la mort, au cas qu'il osât dans la suite tenir le même langage. Bernardin déclara généreusement que ce serait pour lui un grand bonheur de mourir pour la vérité. Le duc, pour l'éprouver, ou plutôt pour le surprendre, lui envoya une bourse de cent ducats, en lui faisant dire qu'il voulait par ce présent le mettre en état de fournir plus abondamment aux besoins des pauvres. Le Saint la refusa par deux différentes fois. Une troisième personne étant venue la lui apporter, il la mena avec lui dans les prisons, et donna en sa présence les ducats pour obtenir la délivrance de ceux qui y étaient détenus pour dettes. Un tel désintéressement dissipa tous les préjugés du duc; il conçut pour le serviteur de Dieu une estime et une vénération singulière.

Bernardin prêcha dans la plupart des villes d'Italie (6). On ne parlait de tous côtés que du fruit merveilleux de ses sermons. Les plus grands pécheurs se convertissaient; les biens mal acquis étaient restitués, et les injures réparées; la vertu prenait la place du vice, et la piété faisait chaque jour de nouveaux progrès.

Les ravages causés par les factions des Guelfes et des Gibelins donnèrent souvent de l'exercice à son zèle. Ayant appris que le trouble et la division étaient à Pérouse, il se hâta d'aller dans cette ville. En y entrant, il dit aux habitants : « Dieu, que vous » offensez grièvement par vos divisions, m'envoie » vers vous comme un ange, pour annoncer *la paix* » *aux hommes de bonne volonté sur la terre.* » Il prêcha quatre discours sur la nécessité d'une réconciliation générale. A la fin du dernier, il s'écria : « Que tous ceux qui ont des sentiments de paix

(2) Ps. IV, 3.
(3) Prov. I, 22.
(4) Dans les années 1433 et 1437.
(5) En lui fut éteinte la famille des Visconti, qui descendait, par une branche cadette, d'un des rois de Lombardie. Les Visconti devinrent souverains de Milan sous le titre de *ducs*. Philippe-Marie étant mort en 1447, la souveraineté de Milan passa à François Sforce, qui était son général, et auquel il avait fait épouser sa fille naturelle : delà vinrent des guerres sanglantes entre les empereurs, les Français et les Milanais.
(6) Il ne paraît pas certain qu'il ait été prêcher en Espagne, comme quelques auteurs l'ont avancé.

» viennent se ranger à ma droite! » Il ne resta à sa gauche qu'un jeune gentilhomme qui murmurait tout bas. Le Saint lui fit une sévère réprimande, et lui prédit qu'il périrait misérablement. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

L'empereur Sigismond avait pour lui une grande vénération; il voulut qu'il le suivît à Rome, et qu'il assistât à la cérémonie de son couronnement, qui se fit en 1433. Bernardin revint ensuite à Sienne. Il y employa quelque temps à revoir ses ouvrages, et à y mettre la dernière main (1).

Au milieu des applaudissements et des honneurs qu'il recevait de toutes parts, il conserva toujours la plus profonde humilité. On voyait par toute sa conduite l'estime qu'il faisait de cette vertu. Un religieux de son ordre lui demandant un jour ce qu'il fallait faire pour arriver à la perfection, au lieu de lui répondre, il se jeta à ses pieds. Il montrait par-là qu'il aimait sincèrement l'humilité, et que cette vertu élève l'âme et l'unit à Dieu; mais le soin qu'il prenait de se cacher aux hommes n'empêchait pas que sa sainteté n'éclatât au-dehors. Il fut honoré du don de prophétie et de celui des miracles. Il guérit plusieurs maladies incurables, et l'on dit qu'il ressuscita quatre morts.

On l'élut, en 1438, vicaire-général de son ordre. Il établit une réforme rigoureuse parmi les Franciscains de l'étroite observance d'Italie. Cinq ans après, il demanda à être déchargé de la supériorité. Il continua de prêcher dans la Romagne, à Ferrare et dans la Lombardie. Il revint à Sienne en 1444. A la fin de l'hiver de la même année, il se rendit à Massa, où il fit un discours fort pathétique sur l'union et la charité chrétienne. Les commencements d'une fièvre maligne ne purent arrêter la vivacité de son zèle. Enfin il succomba sous la violence du mal, et il fut obligé de se mettre au lit en arrivant à Aquila, dans l'Abruzze. Il y mourut, après avoir reçu les sacrements de l'Église, le 20 mai 1444, dans la soixante-quatrième année de son âge. Le pape Nicolas V le canonisa en 1450. Son corps, renfermé dans une double châsse, dont l'une est d'argent et l'autre de cristal, se garde chez les Franciscains d'Aquila.

Un ministre de l'évangile qui compte sur une éloquence purement humaine ne réussira jamais. Une vaine pompe de paroles affectées ne peut que dégrader la sainte majesté de la religion. On peut flatter les oreilles et s'attirer des applaudissements, sans que pour cela on échauffe les cœurs; et c'est ce qui n'arrive que trop souvent.

On pressait un jour Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, de donner des règles pour enseigner l'art de prêcher. Je ne connais, répondit-il, d'autre art que l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire. Il avait coutume de dire aux jeunes ecclésiastiques, qu'un mot prononcé par un homme de prière toucherait plus que des discours éloquents : c'est qu'il n'appartient qu'au cœur de parler au cœur. Ajoutons qu'une vie de prière et de mortification fait descendre la rosée céleste sur les travaux du prédicateur : elle pénètre encore son âme d'amour pour les vérités qu'il est chargé d'annoncer aux autres, et donne à ses discours une force et une action qui ne manquent jamais de produire leur effet. Il est d'expérience que les ministres remplis de l'Esprit de Dieu, tels, par exemple, qu'un Bernardin de Sienne, sont comme des anges parmi les peuples qu'ils instruisent, et qu'ils ont le privilége de gagner les âmes les plus endurcies dans le crime.

(1) Les ouvrages de saint Bernardin de Sienne furent imprimés à Paris en 1636, 5 vol. in-fol. Ce sont des traités de piété, qui ont principalement pour objet la prière, l'amour de Dieu, l'imitation de la vie de Jésus-Christ, et les fins dernières. On en a donné une nouvelle édition à Venise en 1745; elle est, comme la précédente, en 5 vol. in-fol.

SAINT BAUDÈLE OU BAUDILE,

MARTYR A NÎMES.

TROISIÈME OU QUATRIÈME SIÈCLE.

Le nom de ce Saint est fort célèbre, et il se trouve dans les plus anciens martyrologes. Ils disent tous qu'ayant refusé de sacrifier aux idoles, il souffrit les fouets et plusieurs autres tortures avec une constance inébranlable. On ne sait rien de certain sur le lieu où il naquit. Son martyre arriva dans le troisième ou quatrième siècle. Saint Grégoire de Tours dit (1) que de son temps il s'opérait plusieurs miracles au tombeau de saint Baudèle, qui était à Nîmes. Son corps n'y est plus depuis longtemps, et plusieurs églises prétendent le posséder, sans qu'on puisse déterminer au juste le lieu où il se garde présentement. On croit qu'il y a une partie de son chef à Paris, dans l'église de Sainte-Geneviève. Il y a en France et en Espagne un grand nombre d'églises dédiées sous l'invocation du saint martyr (2).

Voyez Henschenius, Tillemont, t. IV, et Baillet.

(1) *De Glor. Martyr. c.* 78.

(2) On l'appelle *Bausille* en Languedoc; *Bolle* ou *Boy* en Catalogne; *Baudille* dans le Lyonnais; *Bauzire* en Auvergne; *Bauxely* dans le Rouergue; *Baudt* en Flandre. Son nom latin est *Baudelius*.

SAINT AUSTREGISILE,

VULGAIREMENT SAINT OUTRILLE OU AUSTRILLE, ÉVÊQUE DE BOURGES.

L'AN 624.

Austregisile naquit à Bourges, en 551, d'une famille noble, mais pauvre. Il fut élevé dans les lettres, et surtout dans la connaissance de l'Écriture sainte. S'étant ensuite attaché à la cour du roi Goutran, il se fit beaucoup estimer de ce prince.

Un nommé Bettelin, qui avait détourné les finances du roi, rejeta son crime sur notre Saint, pour se tirer du mauvais pas où il était engagé. Austregisile nia le fait, et soutint qu'il était innocent. Le roi, ne pouvant éclaircir l'affaire, en remit la décision à ce qu'on appelait dans ce temps-là le jugement de Dieu. Il ordonna aux deux parties de se battre en duel; mais au jour marqué pour le combat, Bettelin tomba de cheval, et mourut misérablement, ce qui fut regardé comme un effet de la vengeance divine.

Austregisile, par amour pour la chasteté, résolut de vivre dans le célibat, il refusa même un riche parti qui lui fut offert. Lorsqu'il eut quitté la cour, il embrassa l'état ecclésiastique. Saint Aunaire, évêque d'Auxerre, lui conféra la tonsure et l'ordonna sous-diacre. Saint Ethère, évêque de Lyon, l'éleva depuis au sacerdoce, et le fit abbé de Saint-Nizier. Le siége de Bourges étant venu à vaquer par la mort d'Apollinaire, il fut sacré le 13 février 612, pour le remplir. Pendant les douze années qu'il gouverna son église, il donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il mourut le 20 mai 624. On l'honore à Bourges en ce jour. On ne sait ce que son corps est devenu; peut-être a-t-il été brûlé par les huguenots dans le seizième siècle.

Voyez sa vie, écrite par un auteur contemporain. Elle a été publiée par les Bollandistes et par Mabillon, *Sæc. 2 Ben.* Voyez aussi *Gallia Christ. nova*, t. II p. 16.

SAINT ÉTHELBERT,

ROI DES EST-ANGLES, MARTYR.

L'AN 793.

Saint Éthelbert parut dès son enfance rempli d'amour pour Dieu. Il consacrait à la religion tous les moments qu'on lui laissait après ses heures d'étude. Il succéda fort jeune à son père Éthelred, dans le royaume d'Est-Anglie, qu'il gouverna quarante-quatre ans avec beaucoup de sagesse et de piété. Sa maxime ordinaire, celle dont il faisait la règle de sa conduite, était que plus un homme est élevé au-dessus des autres, plus il doit être humble et porté à la bienfaisance.

Ayant enfin pris la résolution de se marier pour laisser un héritier de sa couronne, et pourvoir par ce moyen à la tranquillité de ses états, il jeta les yeux sur Alfrède, fille du célèbre Offa, roi de Mercie. Il se détermina à ce choix, sur la réputation de vertu qu'avait la princesse. Il fit donc une visite à Offa (1), qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie et d'amitié; mais le mariage projeté n'eut point lieu. La reine Quendrède chargea un officier de la cour d'assassiner Ethelbert, afin que son royaume pût être uni à celui de Mercie. Cet assassinat fut commis en 793. On enterra secrètement le pieux roi à Maurdine ou Marden. Le Ciel ayant glorifié son corps par des miracles, on le leva de terre, et on le transporta dans une belle église à Ferneley, aujourd'hui Héréford. Cette église portait le nom de saint Ethelbert, lorsque Wilfrid, roi de Mercie, l'agrandit et y fit de riches donations.

La reine Quendrède ressentit bientôt les effets de la vengeance divine; elle périt misérablement trois mois après son crime. Pour sa fille Alfrède, elle se consacra à Dieu dans la retraite, et alla mener une vie pénitente au milieu des marais de Croyland (*).

Offa, pour expier le crime de sa femme, fit un pèlerinage à Rome, et y fonda une école pour les Anglais (**). Il imitait en cela le roi Ina, qui y en avait fondé une en 726, lorsqu'il établit le denier de saint Pierre (***) parmi les Saxons occidentaux, denier

(1) Offa faisait sa résidence à Sutton-Wallis, sur la Lugg, à quatre milles du lieu où il est présentement Héréford.

(*) Le docteur Lingard, dans son *Hist. d'Angleterre*, t. I p. 145, édit. de Louvain, rapporte l'assassinat d'Ethelbert à peu près de la même manière; mais il nomme la reine *Cynedride* et non *Quendrède;* et la fille, à la main de laquelle Ethelbert prétendait, il la nomme *Etheldride*, et non *Alfrède*. Lingard dit ensuite, que « trop de reconnaissance pour le fondateur de son abbaye a porté le moine de Saint-Alban à rejeter le crime du roi Offa sur la reine Cynedride; d'autres anciens écrivains disent seulement qu'il y fut poussé par elle; et s'il est vrai qu'il annexa immédiatement l'Est-Anglie à ses possessions, on ne peut douter que l'homme qui se hâta de saisir cet avantage n'eût ordonné l'exécution du meurtre. »

(**) Lingard *(loc. cit.)* dit qu'il ne parle point du prétendu voyage d'Offa à Rome; car, ajoute-il, il n'aurait pas été oublié dans tous les écrits des historiens antérieurs au moine peu véridique de Saint-Alban.

(***) C'était une aumône ou offrande qui se payait le jour de la fête de saint Pierre-ès-Liens, et qui fut de là appelée *Denier de saint Pierre*. — Voyez Lingard, *Antiquités de l'église anglo-saxonne*, p. 122-126.

qu'Offa étendit aux Merciens en 794. Egfrid, fils unique de ce dernier prince, mourut après un règne de quelques mois, et la couronne de Mercie passa dans une autre famille de la postérité de Penda. C'est ainsi que Dieu punit souvent l'ambition des parents.

Voyez Harpsfield, Guillaume de Malmesbury, et Léland *Intinér*. t. VIII p. 56. Ce dernier cite la vie de saint Ethelbert, écrite par Giraldus Cambrensis.

LE B. IVES, ÉVÊQUE DE CHARTRES.

L'AN 1115.

L'ORDRE des chanoines réguliers de Saint-Augustin donna une brillante lumière à l'Église dans la personne de ce pieux et savant évêque, un des plus beaux ornements du onzième siècle. Il naquit dans le Beauvoisis, d'une famille illustre. L'étude des belles-lettres et de la philosophie qu'il cultiva, étendit encore les rares dispositions dont il était doué; mais il étudiait en chrétien. Il vaquait en même temps à la prière et à la méditation. La pratique du silence, du recueillement, de l'humilité et de l'abstinence lui devint de bonne heure familière. Attentif à marcher sans cesse en la présence de Dieu, il ne pensait, ne voulait, et ne faisait rien que pour sa gloire. Ses délassements mêmes étaient des actes de religion. Il continua cette manière de vivre dans l'abbaye du Bec, où il alla étudier la théologie sous le célèbre Lanfranc.

Gui, évêque de Beauvais, ayant fondé près de cette ville, en 1078, un monastère de chanoines réguliers sous l'invocation de saint Quentin, Ives s'y retira et y prit l'habit; il y donna en même temps une partie de son patrimoine. Son mérite le fit choisir pour enseigner la théologie et pour expliquer l'Écriture sainte. Quelque temps après, il fut élu supérieur, et gouverna quatorze ans la communauté, sous le titre de *prévôt* ou d'*abbé*.

Pendant qu'il enseignait, il recommandait surtout à ses disciples l'amour et la pratique de la prière. Souvent il leur répétait la grande maxime qui doit être gravée dans l'esprit de tous les hommes d'étude, et que le pieux Richard de Saint-Victor a exprimée ainsi (1) : « On acquiert moins par les livres, que par » l'esprit de prière et de componction, cette science » divine qui opère la sanctification des âmes. »

Les chanoines réguliers de Saint-Augustin menaient alors une vie fort austère; jamais ils ne mangeaient de viande ni de poisson. Ils gardaient un silence perpétuel, ou si quelquefois ils le rompaient, c'était uniquement pour remplir les devoirs de la charité. Ils donnaient à la prière une grande partie de leur temps; le reste était consacré à l'étude de l'Écriture sainte et à l'instruction des peuples. Ils étaient soumis aux évêques diocésains, et leur obéissance en ce point était proposée pour modèle (2).

Le monastère de Saint-Quentin devint fort célèbre sous le gouvernement du B. Ives, par la discipline, la piété et la science qui y florissaient. Un grand nombre d'évêques et de princes prièrent le saint prévôt de leur envoyer quelques-uns de ses chanoines; ce qui leur fut accordé. Ces pieux chanoines répandirent de toutes parts la bonne odeur de Jésus-Christ; ils réformèrent d'anciens chapitres, et en fondèrent de nouveaux.

Geoffroi, évêque de Chartres, convaincu de simonie et de plusieurs autres crimes, ayant été déposé par Urbain II en 1091, le clergé et le peuple, qui connaissaient le mérite du prévôt de Saint-Quentin, le demandèrent pour pasteur. L'élection fut confirmée par le pape, et le roi Philippe donna à Ives le bâton pastoral en signe d'investiture. Le nouvel évêque alla se faire sacrer à Rome, à cause des difficultés que lui suscita Richer de Sens, son métropolitain. Le pape le renvoya en France, et prit des mesures pour empêcher le rétablissement de Geoffroi, que Richer sollicitait.

Peu de temps après, le roi Philippe conçut une vive passion pour Bertrade, troisième femme de Foulques, comte d'Anjou; il résolut même de l'épouser et de renvoyer la reine Berthe, quoiqu'il eût eu d'elle deux enfants. Il consulta sur ce sujet plusieurs évêques, et Ives fut invité à la conférence où l'on devait chercher les moyens de faire passer ce mariage pour légitime. Ives mit tout en œuvre pour détourner le prince de l'exécution d'un projet si scandaleux. Toutes ses représentations étant inutiles, il persista généreusement à condamner le mariage, et refusa d'y assister, de peur de paraître l'approuver par sa présence. Philippe indigné fit piller les terres de l'église de Chartres, et ordonna que le saint évêque fût renfermé dans une prison; il lui rendit ensuite la liberté, sur les remontrances qui lui furent faites par le pape et par plusieurs évêques de France.

Pendant que l'évêque de Chartres était en prison, il retint dans le devoir les principaux seigneurs de son diocèse, qui voulaient prendre les armes contre

(1) *In Benjam. maj.* l. 4, c. 6.

(2) Voyez le P. Gourdan, *Vies et maximes des hommes illustres qui ont fleuri dans l'abbaye de Saint-Victor à Paris;* Ms. en 7 vol. in-fol. t. I p. 136, 818.

le roi (3). Il cacha aussi longtemps les lettres qu'Urbain II avait écrites contre le mariage scandaleux du prince (4), de peur que les mécontents ne prissent de là occasion de se révolter, et de déclarer la guerre à leur souverain. Ce fut par le même motif qu'il empêcha la publication de l'anathème prononcé par le pape contre le roi Philippe; mais Richard, légat du Saint-Siége, ayant indiqué un concile à Baugenci, en 1104, il y assista avec joie, parce qu'il ne se tenait que pour l'absolution du roi (5).

Philippe mourut l'année suivante, et eut pour successeur Louis son fils. On se hâta de le sacrer à Orléans, afin de prévenir les séditions que l'on craignait. Ce fut Daimbert, archevêque de Sens, qui fit la cérémonie de son sacre. L'archevêque de Rheims s'étant plaint qu'on avait empiété sur ses droits, Ives écrivit à ce sujet une lettre circulaire pour montrer qu'on ne pouvait attaquer le sacre du roi Louis, ni par la raison, ni par la coutume, ni par la loi (6).

Le saint évêque de Chartres mourut le 23 décembre 1115, après vingt-trois ans d'épiscopat. En 1750, le pape Pie V permit à tous les chanoines réguliers de dire un office en son honneur le 20 mai. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe de cet ordre, approuvé par Benoît XIV. On fait sa fête dans le diocèse de Chartres, et l'on garde dans le trésor de la cathédrale une grande châsse qui renferme ses reliques, et que l'on expose à la vénération publique.

Voyez les lettres du B. Ives, et sa vie que le savant P. Fronteau, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, a mise à la tête de ses œuvres. Les Bollandistes ont donné cette même vie avec des remarques. On la trouve aussi dans les *Opuscules* du P. Fronteau, publiés par Fabricius à Hambourg, en 1720, et réimprimés à Vérone en 1733. Voyez encore Ceillier, t. XXI p. 425; les continuateurs de l'*Hist. litt. de la France*, t. X et XI, et *Gallia Christ. nova*, t. VI p. 1126.

NOTICE DES ÉCRITS DU B. IVES DE CHARTRES.

1° Les plus célèbres des ouvrages du bienheureux Ives de Chartres est son *Décret*, divisé en sept parties. C'est un recueil des règles ecclésiastiques tirées des lettres des papes, des canons, des conciles, des écrits des Pères et des lois portées par les princes catholiques. Il parut au commencement du même siècle diverses compilations de ce genre. On en voit deux manuscrites à la bibliothèque du roi à Paris; l'une faite par Godon, abbé de Bonneval, au diocèse de Chartres, et l'autre par les moines de Tron, peu de temps après. Cette dernière a servi de modèle au fameux *Décret* de Gratien.

Un Isidore que l'on ne connaît point, et qui est surnommé *Mercator*, fit une collection de *Décrets* dans le huitième siècle. C'est cet ouvrage, écrit sans ordre, qui a donné lieu aux fausses décrétales (7).

La collection de Burchard, pieux et savant évêque de Worms, qui mourut en 1026, est fort ample et très-méthodique. Celle du bienheureux Ives est la même chose, à quelques additions près. Elle n'eut pas plus tôt paru, qu'elle eut une grande autorité dans les écoles et dans les cours ecclésiastiques. La meilleure édition que nous en ayons est celle du P. Fronteau, Paris, 1647.

Gratien, bénédictin de Bologne en Italie, publia dans le douzième siècle une nouvelle collection, connue sous le nom de *Décret;* elle est plus ample que toutes les précédentes, et elle a été insérée dans le corps du droit canonique. On doit peu compter sur les passages qui y sont cités, à cause des bévues grossières dans lesquelles l'auteur est tombé pour n'avoir pas pris la peine de consulter les originaux. Il faut joindre à la lecture du décret de Gratien, celle du livre *de Emendatione Gratiani*, composé par Antoine Augustin, archevêque de Tarragone. Baluze en a donné une bonne édition (*).

2° La *Panormie*, divisée en huit parties. Cet ouvrage paraît avoir été fait avant le décret, quoiqu'il n'en soit que l'abrégé.

3° Des *Lettres*, au nombre de 288. On y trouve des choses intéressantes sur l'histoire et la discipline de l'Église.

4° Des *Sermons*, dont il nous reste vingt-quatre. On y voit que le bienheureux Ives de Chartres était très-versé dans la connaissance des voies intérieures de la piété. Qu'on lise surtout les deux discours où il explique avec autant d'onction que de solidité l'oraison dominicale et le symbole des apôtres.

Les ouvrages dont nous venons de parler composent l'édition des œuvres du bienheureux Ives, qui parut à Paris, en 1647, par les soins du P. Fronteau. C'est à ce savant chanoine régulier que les lettres sont redevables de la belle bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il mourut en 1662.

Henri Wharton, *in Auctuario ad Usserium de Scripturis, sacrisque Vernaculis*, p. 359, prouve par l'autorité d'un manuscrit du micrologue, écrit à la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième, qu'Ives de Chartres est l'auteur de ce fameux ouvrage. Il n'a, dans les imprimés, que soixante-deux chapitres, qui traitent des cérémonies de la messe et des fêtes de l'année. Le manuscrit de Wharton contient soixante-onze chapitres, dans huit desquels il est parlé des heures canoniales du bréviaire. Le micrologue a été imprimé dans la Bibliothèque des Pères, t. XVIII p. 471, de l'édition de Lyon.

Plusieurs auteurs ont écrit sur les *Offices ecclésiastiques*. On compte parmi les principaux, Alcuin, qui mourut à Saint-Martin de Tours en 804; Walafrid Strabon, moine de Fulde, puis doyen de Saint-Gal, et enfin abbé de Richenow, près de Constance, où il mourut en 849; Amalaire, diacre de Metz, et depuis abbé, qui mourut vers l'an 850. Mais personne n'a mieux réussi que l'auteur du micrologue dans les explications mystiques des cérémonies sacrées (**).

(3) Ivo carnotens. *ep.* 20.
(4) Idem, *ep.* 23.
(5) Idem, *ep.* 143.
(6) Idem, *ep.* 183.
(7) Voyez ci-dessus t. II p. 238.
(*) Un ouvrage plus remarquable encore sur Gratien est celui du savant canoniste Berardi : *Gratiani canones genuini ab apocryphis discreti, corrupti ad emendatiorum codicum fidem exacti, difficiliores commoda interpretatione illustrati;* Turin 1752, 4 vol. in-4°.
(**) Observons sur ce dernier article, qu'il faut prendre un juste milieu entre ceux qui trouvent partout des sens mys-

21 MAI.

—

SAINT FÉLIX DE CANTALICE, CAPUCIN.

Tiré des actes de sa béatification et de sa vie, par le P. Jean-Baptiste de Pérouse. Voyez le P. Papebroch, sous le 18 mai, t. IV p. 203.

L'AN 1587.

Saint Félix naquit en 1515, à Cantalice, près de Citta-Ducale, dans l'État ecclésiastique. Ses parents étaient pauvres, mais remplis de vertu. La piété extraordinaire qu'il montra dès l'enfance lui fit donner le surnom de *Saint.* Il garda les troupeaux pendant ses premières années. Lorsqu'il fut assez robuste pour s'appliquer à des travaux plus pénibles, il se mit au service d'un gentilhomme du pays, qui faisait valoir ses terres. L'esprit de pénitence dont il était sans cesse animé rendait toutes ses actions méritoires et dignes de Dieu. Sa vie ressemblait plutôt à celle d'un ermite qu'à celle d'un laboureur. Il consacrait à la prière une grande partie de la nuit. Quoique son genre de vie fût très-dur par lui-même, il pratiquait encore de fréquentes abstinences et des jeûnes rigoureux. Chaque jour il entendait la messe, de manière toutefois que sa dévotion ne prenait rien sur son travail. Tous les amusements n'avaient rien pour lui que d'insipide.

Tandis qu'il gardait les troupeaux, il aimait à se retirer dans des lieux écartés. Souvent il priait plusieurs heures au pied d'un arbre, sur l'écorce duquel il avait taillé une croix. Tant que la faiblesse de l'âge l'empêcha de faire de longues réflexions, toutes ses prières consistèrent à réciter avec ferveur l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, la doxologie de la sainte Trinité, etc. On remarquait, en le voyant dans les champs, que le recueillement de son âme était continuel. Peu après il contracta l'habitude de méditer pendant son travail; bientôt après il acquit le don de la contemplation, qui, par le moyen d'une simple pensée pieuse, enflamme les affections du cœur. L'expérience lui apprit que l'exercice de la méditation, quoique très-utile, opère dans l'âme avec plus de lenteur; c'est qu'il ne remue et ne porte au bien qu'à l'aide des raisonnements qu'il tire des vérités de la foi.

Au reste, l'exemple de saint Félix prouve qu'il ne faut pas, pour méditer, avoir un génie sublime et orné de rares connaissances; tout homme en est capable, parce que tout homme est capable de connaître et d'aimer Dieu. Il n'y a personne qui ne puisse désirer sans cesse de s'attacher au Seigneur et de glorifier toujours son saint Nom, qui ne puisse gémir sur ses infidélités, reconnaître sa faiblesse et implorer le secours de la divine miséricorde : or, c'est à cela que se réduit la méditation; mais on ne peut la bien faire, à moins que l'on n'y apporte une profonde humilité et une grande simplicité de cœur. Les hommes enflés d'une vaine science y sont peu propres. On a souvent vu, même dans l'état religieux, que des génies du premier ordre n'avaient pas le don de méditer, tandis que des frères convers, sans science et sans lettres, s'élevaient continuellement à Dieu sur les ailes de la plus sublime contemplation.

Revenons à saint Félix. Comme il possédait le grand art de la contemplation, l'instinct et la docilité des animaux, la rigueur de son travail, la stérilité de la terre maudite depuis l'introduction du péché, la vanité du monde, l'aveuglement des pécheurs, la vue des cieux, l'obéissance de la nature, la beauté des champs, la clarté des eaux, la verdure des forêts, tout enfin le portait à déplorer sa misère spirituelle, à louer son Créateur et à souhaiter de lui être invariablement uni. Jamais il ne pensait à Dieu, à lui-même, aux créatures qui l'environnaient, sans ressentir de pieuses affections : mais rien ne le touchait plus tendrement que le souvenir des souffrances de Jésus-Christ. Il ne pouvait se lasser de contempler le mystère de la rédemption, qui excitait toujours en lui de vifs transports d'amour et de reconnaissance. Il était alors comme hors de lui-même, et il renouvelait à Dieu, avec une ferveur angélique, l'offrande de toute sa personne.

A une humilité profonde, il joignait un fonds inaltérable de gaieté, de douceur et de charité pour le prochain. Il parlait peu, fuyait la compagnie de ceux dont la conduite ne paraissait point édifiante, détestait les murmures, ne marquait aucune impa-

tiques, et ceux qui, comme de Vert, n'en veulent point ou presque point admettre. Les meilleurs guides que l'on puisse suivre en ce genre, sont le P. Gourdan, dans son *Traité des Mystères et des Fêtes;* le P. le Brun, dans son ouvrage sur les *Liturgies;* Benoît XIV, dans son explication des *Cérémonies de la Messe; Die wahren Schönheiten der Religion,* par Rippel, curé de Fessenheim en Alsace, écrit dont il y a eu plusieurs éditions à Strasbourg, à Mayence et à Augsbourg; *les Antiquités de l'église* de Bingham, dans l'édition allemande publiée à Augsbourg, 5 vol. in-8°; *Lexicon der romisch-katholischen Kirchen gebräuche,* par Grundmayr, Augsbourg 1816; et le grand ouvrage du Dr Binterim, *Die vorzüglichsten Denkwürdigkeiten der christ katolischen Kirche, mit besonderer Rücksichtnahme auf die Disciplin der christ katholischen Kirche in Deutschland;* Mayence 1825-41, vol. 17 in-8°.

tience, et ne faisait jamais entendre de plaintes. Les murmures ne pouvaient troubler la sérénité de son âme; et quand quelqu'un l'insultait, il avait coutume de lui répondre : « Dieu veuille faire de vous » un Saint. » C'était ainsi qu'il avait trouvé le moyen de tourner tout à sa sanctification.

Mais Dieu, qui voulait le conduire encore à un plus haut degré de perfection, lui inspira le désir d'entrer dans un ordre religieux spécialement dévoué à la mortification. Deux incidents ménagés par la Providence achevèrent de le déterminer. Un jour qu'il labourait, son maître s'étant présenté tout-à-coup en habit noir, les jeunes bœufs qu'il conduisait eurent peur, se jetèrent de côté, et lui firent passer la charrue sur le corps, sans toutefois qu'il reçut aucune blessure. Il remercia Dieu de l'avoir préservé, et se sentit enflammé d'un nouveau désir de ne plus vivre que pour lui. Peu de temps après, il entendit lire les vies des Pères du désert. Il fut vivement touché de cette lecture, et son zèle pour les austérités de la pénitence s'accrut encore; aussi prit-il alors la dernière résolution de se faire religieux.

Entre tous les ordres, il choisit celui des Capucins. Il se rendit au couvent de Citta-Ducale, où il demanda à être reçu en qualité de frère convers. Le gardien, en lui donnant l'habit, lui montra un crucifix, puis, après lui avoir expliqué ce que le Sauveur avait souffert pour nous, lui dit de quelle manière un religieux devait imiter ce divin Modèle par une vie de renoncement et d'humiliations. Félix, attendri jusqu'aux larmes, se sentit animé d'un ardent désir de retracer en lui les souffrances de Jésus-Christ, et de crucifier, par la mortification, le vieil homme avec toutes ses convoitises. Pendant son noviciat, qu'il fit à Anticoli, il parut déjà tout pénétré de l'esprit de son ordre, qui est un esprit de pauvreté, de pénitence et d'humilité. Souvent il se jetait aux pieds du maître des novices, pour le prier de doubler ses mortifications et de le traiter avec plus de rigueur que les autres, qui étaient, à l'entendre, plus dociles que lui, et plus portés à la vertu. Par ce profond mépris de lui-même, il parvint bientôt à une éminente perfection, et tous ses frères le révéraient comme un Saint. Il fit ses vœux en 1545.

Quatre ans après, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome. On le chargea de la quête du couvent. Cet emploi, qui consiste à ramasser les aumônes des fidèles, demande un homme sage et d'une vertu reconnue, afin qu'il puisse se préserver de la dissipation et de l'esprit du monde, et faire un saint usage des occasions fréquentes qui se présentent de pratiquer la mortification, l'humilité, la patience, la douceur et beaucoup d'autres vertus. Félix se regarda comme le plus heureux des hommes, de se voir à portée de souffrir des mépris et des rebuts. Rien ne pouvait interrompre son recueillement. Il ne parlait que quand la nécessité l'exigeait, encore s'exprimait-il en peu de mots, et toujours d'une manière sage et modeste. Il avait coutume de marcher les yeux baissés, ce qui faisait que les objets extérieurs ne lui causaient aucune distraction. Il trouvait un plaisir incroyable à louer Dieu, à l'adorer, à le remercier, et il tâchait de faire entrer les autres dans les sentiments dont il était pénétré. Ses supérieurs, qui connaissaient sa piété et sa sagesse, lui permirent de distribuer aux pauvres une partie de sa quête. Cette permission s'accordait merveilleusement avec sa charité. On le voyait visiter les pauvres malades, et leur rendre des services dont le nom seul révolte notre fausse délicatesse. Les pécheurs ne pouvaient entendre ses exhortations sans être attendris; il avait surtout une onction admirable lorsqu'il préparait quelque moribond à paraître devant Dieu. Saint Philippe de Néri s'entretint plusieurs fois avec lui, et il ne pouvait assez admirer l'éminente sainteté qui éclatait dans toute sa conduite.

Par une exacte vigilance sur lui-même, Félix conserva jusqu'à la mort une pureté inviolable. Il joignit à cette vigilance de grandes austérités corporelles. Toujours il marchait nu-pieds, et portait un rude cilice garni de pointes aiguës. Lorsqu'il n'avait rien à craindre de la singularité, il jeûnait au pain et à l'eau; les trois derniers jours du carême, il ne prenait aucune sorte de nourriture. Il passait en prière une grande partie des nuits, et ne dormait que deux ou trois heures; encore prenait-il ce peu de repos étant à genoux, et ayant la tête appuyée sur un paquet de branches : s'il se couchait, c'était sur des planches ou des sarments.

Il voyait Jésus-Christ dans la personne de ses supérieurs. A peine lui avaient-ils manifesté leur volonté par le moindre signe, qu'il obéissait avec la plus parfaite ponctualité. Il se regardait comme le dernier de la communauté, et se jugeait indigne d'être compté parmi les religieux. Par une suite de ce sentiment, il parlait peu en leur présence. S'il éprouvait quelque contradiction dans les choses indifférentes, il acquiesçait à ce que disaient les autres, et gardait le silence. Ennemi de toute singularité, il mettait tout en œuvre pour cacher les faveurs extraordinaires qu'il recevait de Dieu. Il employait divers prétextes pour déguiser ses mortifications : il s'excusait, par exemple, de ne point porter de

sandales, en disant qu'il marchait ainsi avec plus de facilité. On remarquait en lui une ferveur toute céleste quand il servait la messe; l'abondance de ses larmes, les transports de l'amour divin, l'empêchaient quelquefois de pouvoir répondre au prêtre. L'union de son âme avec Dieu était si intime, que souvent il n'apercevait point ceux qui se trouvaient autour de lui. Un frère lui ayant un jour demandé comment il pouvait s'entretenir dans un recueillement aussi parfait, il lui répondit : « Toutes les » créatures servent à nous élever à Dieu, quand » nous les regardons de bon œil. » On ne pourrait exprimer les ravissements extraordinaires dont il fut favorisé dans la prière. Pressé par l'amour divin, il composa des cantiques spirituels dans un style simple, mais plein d'une onction admirable. Jamais il ne les chantait qu'il ne fût dans une espèce d'extase et tout absorbé en Dieu. Telle fut la vie qu'il mena pendant les quarante ans qu'il exerça à Rome l'office de quêteur. Lorsqu'il fut parvenu à une grande vieillesse, le cardinal protecteur, qui avait pour lui autant d'affection que de respect, dit à ses supérieurs de le décharger du soin pénible de faire la quête : mais il demanda instamment à rester dans son emploi, de peur qu'une telle indulgence ne tarît à son égard la source des grâces célestes. Il savait que l'âme s'appesantit quand le corps est trop ménagé. A l'âge de soixante-douze ans, il prédit sa mort à plusieurs de ses frères. Durant sa dernière maladie, il fut consolé par une vision. Peu de temps après, il rendit tranquillement l'esprit le 18 mai 1587. Plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement attestés, Urbain VIII le béatifia en 1625. Il fut canonisé par Clément XI en 1712, mais la bulle de sa canonisation ne fut publiée qu'en 1724, par Benoît XIII (1). Son corps est dans l'église des Capucins de Rome.

Saint Félix, qui paraissait si petit aux yeux de la chair, était véritablement grand aux yeux de Dieu. Si nous savions juger des choses d'après les règles de la foi, nous préférerions au sceptre le plus brillant la pauvreté d'un Lazare qui supporte avec résignation et avec patience l'abandon général où il est réduit. En même temps que Dieu charge de ses malédictions les prétendues divinités de la terre, il écoute favorablement les moindres désirs d'un cœur brûlant d'amour pour lui.

Les personnes engagées dans le monde doivent, à l'exemple de saint Félix, rapporter à Dieu toutes leurs actions, et en faire comme autant de sacrifices à sa gloire; elles doivent conséquemment s'entretenir dans l'esprit de piété, et chercher un aliment continuel à leur ferveur dans des exercices réglés de religion. Il n'est pas rare de voir des hommes qui, sous le prétexte spécieux de satisfaire à ce qu'exigent leur état et leur rang, ne pensent jamais à Dieu, et se laissent entraîner par le tourbillon rapide des vanités mondaines. Une vie de dissipation et de plaisir éteint dans l'âme le goût des choses célestes, lui inspire de l'indifférence, et quelquefois du mépris pour les saintes maximes de l'Évangile, la courbe vers la terre, et l'empêche de travailler à mortifier ses passions.

(1) *Bullar. rom.* t. XIII p. 89.

SAINT HOSPICE, RECLUS EN PROVENCE.

L'AN 681.

Saint Hospice, vulgairement appelé saint *Sospis*, se renferma dans la masure d'une tour abandonnée près de Villefranche, à une lieue de Nice, en Provence (2). Il portait sous son cilice de grosses chaînes de fer, et ne vivait que de pain et de dattes. Il redoublait ses austérités en carême, et se nourrissait alors de certaines racines que lui apportaient des marchands qui allaient en Égypte, afin de retracer plus parfaitement en lui la vie des anachorètes de ce pays. Le Ciel le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie.

Il prédit les ravages que les Lombards devaient faire dans les Gaules. Ces barbares, étant venus jusqu'à sa tour, aperçurent la chaîne qui lui serrait le corps : ils le prirent pour un malfaiteur que l'on avait ainsi renfermé. Le Saint leur avoua qu'il était fort criminel et indigne de vivre. Alors un soldat leva le bras pour lui décharger sur la tête un coup de sabre; mais il fut retenu par une force invisible qui l'empêcha d'exécuter son mauvais dessein; son bras même resta tellement engourdi, qu'il ne pouvait plus s'en servir. Le Saint lui en ayant rendu l'usage par le signe de la croix, il renonça au monde, et servit Dieu jusqu'à la mort auprès de son libérateur.

Hospice sentant approcher sa dernière heure, se fit ôter ses chaînes, et pria longtemps prosterné par terre. Il s'étendit sur un banc, où il expira tranquillement le 21 mai 681. Austade, évêque de Nice, enterra son corps. Un miracle opéré à Lérins par la poussière de son tombeau l'a fait mettre au nombre des patrons de cette île. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. Ses reliques sont dans

(2) Dans une presqu'île qui, du nom du Saint, est encore appelée aujourd'hui *San-Sospis*.

la cathédrale de Nice, où l'on célèbre sa fête le 15 octobre.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 6, c. 6, et *de Gloria Confes.* c. 97; le P. Papebroch, Baillet, et *Gallia Christ. nova*, t. III p. 1274.

SAINT GODRICK,

VULGAIREMENT SAINT GORRY, ERMITE EN ANGLETERRE.

L'AN 1170.

Godrick, né à Walpole, dans le comté de Norfolk, était d'une famille pauvre et obscure. Dans sa jeunesse, il parcourut les villages en qualité de colporteur, afin de se procurer de quoi vivre. Le gain qu'il fit augmenta peu-à-peu sa petite fortune. A la fin, il se vit en état de fréquenter les villes et les foires, il s'embarqua même plusieurs fois pour aller trafiquer en Écosse.

Dans un de ses voyages, il prit terre à Lindisfarne. La vie édifiante des moines qui habitaient cette île le toucha vivement; il fut surtout très-frappé de ce qu'on lui rapporta des actions merveilleuses de saint Cuthbert. S'étant mis à genoux, il demanda à Dieu, avec beaucoup de larmes, la grâce d'imiter la ferveur de ce grand Saint, et résolut dès-lors de se détacher entièrement des choses de la terre. Il embrassa donc un nouveau genre de vie, et le commença par faire un pèlerinage à Jérusalem. En revenant de la Palestine, il prit sa route par Compostelle, où la dévotion attirait aussi quantité de pèlerins.

De retour dans sa patrie, il se fit intendant d'un seigneur fort riche. Les domestiques de la maison s'abandonnant à plusieurs désordres, et commettant même des injustices criantes, il avertit son maître de tout ce qui se passait. Comme ses plaintes ne produisaient aucun effet, il forma la résolution de quitter sa place, pour ne pas participer aux fautes d'autrui.

Après deux pèlerinages, l'un en France et l'autre à Rome, il alla dans le nord de l'Angleterre, afin de mieux exécuter le dessein qu'il avait pris de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il se joignit à un saint homme nommé Godwin, qui avait passé un temps considérable dans le monastère de Durham, et qui était singulièrement versé dans la connaissance des voies intérieures de la perfection. Ils vécurent tous deux en anachorètes dans un désert situé au nord de Carlisle. Ils se servaient mutuellement, et louaient Dieu ensemble pendant les jours et les nuits. Deux ans après, Godwin fut appelé dans le ciel pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Godrick, ayant perdu son compagnon, fit un second pèlerinage à Jérusalem. A son retour, il passa quelque temps dans la solitude de Strenshalc (1); il visita ensuite la châsse de saint Cuthbert à Durham, et se retira dans le désert de Finchal ou Finkley (2). Il choisit saint Jean-Baptiste et saint Cuthbert pour ses patrons et ses modèles. Les austérités qu'il pratiqua furent extraordinaires. Tous ses moments étaient occupés par la récitation des psaumes et de beaucoup d'autres prières qu'il avait appris par cœur. Les jours et les nuits lui semblaient trop courts pour satisfaire au désir dont il brûlait de converser avec Dieu. Sa patience dans les épreuves tenait du prodige. Ses discours respiraient la simplicité, la douceur et l'humilité. Il cachait avec tout le soin possible ce qui aurait été capable de le faire estimer des hommes. Malgré son attrait pour le silence, il recevait certains jours de la semaine la visite de ceux qui venaient le voir, avec la permission du prieur de Durham, sous l'obéissance duquel il vivait. Un moine de la même maison entendait sa confession, lui disait la messe, et lui administrait les sacrements dans un oratoire attenant à sa cellule, et qui était dédié à saint Jean-Baptiste.

Le Saint avait une aversion extrême pour tout ce qui ressentait la vanité. Jamais il ne parlait de lui que comme du plus grand pécheur. Il n'était, disait-il, ermite qu'en apparence, religieux de nom. Il se donnait les titres de lâche, d'orgueilleux, d'hypocrite, qui abusait ceux qui l'assistaient de leurs aumônes : mais plus il s'humiliait aux yeux de Dieu, plus Dieu l'élevait par sa grâce; il lui communiqua aussi le don des miracles.

Saint Godrick fut affligé de diverses maladies durant les dernières années de sa vie. Mais, dit Guillaume de Newbrige, qui le visita, quoique son corps parût ressembler à un cadavre, sa langue ne cessait de répéter les noms sacrés des trois Personnes divines. On remarquait sur son visage une dignité merveilleuse, que relevaient encore une grâce et une douceur extraordinaires. Il mourut le 21 mai 1170, après avoir passé soixante-trois ans dans son désert. Son corps fut enterré dans l'oratoire de saint Jean-Baptiste, et honoré de plusieurs miracles. Richard, frère de Hugues Pidfey, évêque de Durham, fit bâtir une chapelle sous son invocation.

Voyez Guillaume de Newbrige, l. 2, c. 20; Matthieu Paris et Matthieu de Westminster; la vie du Saint, écrite par

(1) Aujourd'hui Witty.

(2) A trois milles de Durham, près de la Wère.

Nicolas de Durham, son confesseur, abrégée par Harpsfield, sect. 12, c. 45; les calendriers anglais et ceux des Bénédictins, par Ménard et Mailhew. Voyez aussi Henschenius, t. VI *Maii*, p. 68.

† SAINTE ITISBERGE, VIERGE.

VERS L'AN 800.

Sainte Itisberge ou Hisberge doit avoir été fille de Pépin-le-Bref, roi de France, et sœur de l'empereur Charlemagne (1). Pour sa demeure ordinaire, elle choisit la ville d'Aire en Artois. On rapporte qu'elle fut demandée en mariage par plusieurs princes, mais qu'elle préféra de se donner entièrement au Seigneur. Le lieu de sa sépulture est aujourd'hui un village qui porte son nom (2), et qui est situé entre Aire et Saint-Venant. En 1636, ses reliques ont été visitées et mises dans une nouvelle châsse par Christophe de France, évêque de Saint-Omer.

On ne doit point confondre notre Sainte avec une autre nommée Idaberge, dont les reliques furent transférées à Mont-Saint-Winoc en 1221.

Itisberge ne peut non plus être confondue avec sa sœur Gisèle qui était abbesse de Chelles, et à ce qu'on croit de Notre-Dame de Soissons. Elle avait étudié les belles-lettres sous Alcuin, qui lui dédia son commentaire sur saint Jean. La préface de ce commentaire est une réponse d'Alcuin à la lettre que Gisèle, avec une autre personne, avait écrite à Alcuin qu'elle qualifie de vénérable père, de respectable maître et de très-cher docteur. Cette pièce de Gisèle est un témoignage non équivoque du double progrès qu'elle avait fait dans la piété et les lettres.

Voyez les *Acta SS.*, t. V *Maii*, p. 44-46; Gazet, *Hist. ecclés. des Pays-Bas*, p. 284, et l'*Hist. littér. de la France*, t. IV p. 306-308.

---

22 MAI.

SAINT YVES,

OFFICIAL ET LECTEUR EN BRETAGNE.

Tiré de la bulle de sa canonisation et des informations faites à ce sujet vingt-sept ans après sa mort. Voyez D. Morice, *Hist. de la Bretagne*, t. I, sous l'an 1303; le P. Papebroch, *ad* 19 *Maii*, t. IV p. 684; D. Lobineau, *Vies des Saints de la Bretagne*, p. 245.

L'AN 1303.

Yves Hélori, issu d'une famille également illustre et vertueuse, naquit en 1253 près de Tréguier, en Basse-Bretagne. Il étudia la grammaire dans son pays, et ses succès répondirent à son application. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Paris pour y faire un cours de philosophie et de théologie, et de droit tant civil que canonique. Il se rendit ensuite à Orléans, où il étudia les décrétales sous le célèbre Guillaume de Blaye, qui devint évêque d'Angoulême, et les institutes sous Pierre de la Chapelle, depuis évêque de Toulouse et cardinal.

Dans les instructions que lui donnait sa mère, elle lui répétait souvent qu'il devait vivre de façon qu'il pût devenir un Saint. « C'est bien le but où je tends, » répondait-il alors. De tels sentiments se fortifiaient en lui tous les jours, et faisaient sur son âme les plus profondes impressions. Cette pensée, *je dois devenir un Saint*, le portait puissamment à la vertu, et l'éloignait de tout ce qui avait l'apparence du mal. Les mauvais exemples de ses compagnons d'étude ne servaient qu'à lui inspirer plus d'horreur pour le vice, et à le rendre plus exact à veiller sur lui-même. La sainte gravité de sa conduite toucha plusieurs libertins, et les retira du désordre. Son temps était partagé entre l'étude et la prière. Dans ses heures de récréation, il visitait les hôpitaux, servait les malades avec charité, et les consolait dans leurs peines.

Pendant le séjour qu'il fit à Paris et à Orléans, il s'attira l'admiration des universités de ces deux villes par la beauté de son esprit et par sa piété extraordinaire. Toujours il portait le cilice, et s'interdisait l'usage du vin et de la viande. Il jeûnait au pain et à l'eau, l'avent, le carême et plusieurs autres jours de l'année. Le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur une natte de paille, n'ayant qu'un livre ou une pierre pour chevet. Jamais il ne se couchait qu'il ne fût accablé par le sommeil. Il avait fait secrètement le vœu de chasteté perpétuelle. Comme personne n'en était instruit, on lui proposa d'entrer dans l'état du mariage, et on lui offrit même plusieurs partis honorables. Il les refusa tous avec modestie, alléguant qu'une vie d'étude telle que la sienne renfermait une sorte d'incompatibilité avec le mariage.

A la fin pourtant il fit connaître ses intentions, en se déterminant pour l'état ecclésiastique. Le désir de servir le prochain influa principalement sur son choix. Il eût bien voulu par l'humilité rester toujours dans les ordres mineurs : mais son évêque l'obligea de recevoir la prêtrise. La réception du sacerdoce lui coûta beaucoup de larmes : il s'y était

(1) Eginhard *(in vita Caroli Magni, n°* 25) dit que Charlemagne n'avait qu'une sœur nommée Gisèle *(erat Carolo unica soror)*; c'est-à-dire que Gisèle vivait encore lorsque ses autres sœurs étaient déjà mortes, et en ce sens elle était la sœur unique de Charlemagne, à l'époque dont Eginhard parle. — (2) *Iberghe* ou *Hisberghe*.

cependant préparé par une vie toute remplie de bonnes œuvres, et surtout par une inviolable pureté d'âme et de corps.

Maurice, archidiacre de Rennes, qui en cette qualité était vicaire perpétuel de l'évêque, le fit official du diocèse. Yves s'acquitta de cet emploi avec toute la vertu et toute la sagesse possibles. Les orphelins, les veuves et les pauvres trouvèrent en lui un père et un défenseur. L'impartialité la plus exacte dictait tous ses jugements; ceux même qui perdaient leur cause ne pouvaient s'empêcher de lui rendre justice. Jamais il ne prononçait de sentence sans verser de larmes; il se rappelait alors le dernier jour où il paraîtrait devant le tribunal du souverain Juge, pour y répondre sur toutes les actions de sa vie.

Sa sainteté jetait au loin un tel éclat, que plusieurs évêques se disputaient l'avantage de l'attacher à leur diocèse. Ce fut ce qui priva l'église de Rennes du trésor qu'elle possédait. Alain de Bruc, évêque de Tréguier, qui croyait avoir des droits sur lui, le détermina enfin à venir dans son diocèse, et le fit son official. Le Saint eut bientôt établi partout la réforme. S'il était le fléau des méchants, les personnes vertueuses l'aimaient et le respectaient comme leur père. Quoiqu'il fût juge par sa place, il ne laissait pas de s'intéresser en faveur des pauvres dans les autres cours; il se chargeait lui-même du soin de plaider leurs causes : aussi était-il surnommé *l'avocat des pauvres*. Sa charité le portait encore à visiter et à consoler ceux qui étaient détenus en prison. Il employait toutes sortes de moyens pour terminer les différends. N'ayant pu réussir une fois à réconcilier une mère et un fils qui plaidaient l'un contre l'autre, il pria pour eux, dit la messe à leur intention, et obtint de Dieu qu'ils se prêtassent à un accommodement. Son désintéressement égalait son intégrité : il refusait ce qu'il eût pu exiger avec justice.

Quelque temps après, il fut nommé recteur de Tresdretz (1), et il desservit huit ans cette paroisse. Geoffroi de Tournemine, successeur d'Alain de Bruc, le transféra à la paroisse de Lohanec, où il demeura jusqu'à sa mort. Il se levait toujours à minuit pour réciter matines, et ne laissait passer aucun jour sans dire la messe. On le voyait à l'autel pénétré de la plus grande ferveur. Dans sa préparation, il était longtemps prosterné, afin de mieux considérer la basesse de son néant, ainsi que la Majesté du Dieu auquel il allait offrir le sacrifice, et la sainteté de la victime qui devait s'immoler par son ministère. Quand il se relevait, ses yeux étaient ordinairement baignés de larmes, qui continuaient de couler avec abondance pendant tout le temps qu'il employait à célébrer les divins mystères.

Lorsqu'il accepta le rectorat de Tresdretz, il renonça à tous les ornements de sa première dignité, et se réduisit à ne plus porter que des habits simples et pauvres. Les jours où il ne jeûnait point, et qui étaient en petit nombre, il ne mangeait qu'un potage ou quelques légumes. Toujours il couchait sur la paille, et même sur une claie. Il s'attendrissait jusqu'aux larmes quand il parlait des choses de Dieu; aussi ses discours avaient-ils une onction admirable. Non content d'instruire son troupeau, il allait encore prêcher dans d'autres églises éloignées de la sienne. Il y avait des jours où il prêchait quatre à cinq fois. On le faisait juge de toutes les contestations qui survenaient dans le pays; il réunissait les cœurs divisés, et par-là prévenait un grand nombre de procès.

Le Saint fit bâtir auprès de son presbytère un hôpital où les pauvres et les malades étaient reçus. Il leur lavait les pieds, pansait leurs ulcères, les servait à table et mangeait souvent leurs restes. Dès que la récolte était finie, il distribuait aux indigents son blé, ou le prix qu'il l'avait vendu. On lui conseillait un jour d'attendre quelques mois pour le vendre plus cher. « Que sais-je, répondit-il, si je » serai alors en vie! En attendant ainsi, lui dit » ensuite la même personne, j'ai gagné un cin» quième. Et moi, répliqua le Saint, j'ai gagné le » centuple pour n'avoir pas gardé mon blé. » Un jour qu'il n'avait qu'un pain dans sa maison, il commanda de le donner aux pauvres. Son vicaire lui ayant fait là-dessus des représentations, il lui en donna la moitié. Les pauvres eurent le reste; il ne se réserva rien pour lui-même. Il comptait sur la Providence, qui ne lui manqua jamais dans le besoin.

Durant le carême de l'année 1303, il s'aperçut que ses forces diminuaient chaque jour; il n'en continua pas moins ses austérités, persuadé qu'il devait redoubler de ferveur à mesure qu'il approchait de l'éternité. La veille de l'Ascension, il se trouva très-faible : il prêcha néanmoins encore, et dit la messe à l'aide de deux personnes qui le soutenaient; il répondit aussi à ceux qui étaient venus le consulter. Enfin, il succomba, et fut obligé de se mettre au lit. Ayant reçu les derniers sacrements, il ne s'entretint plus qu'avec Dieu jusqu'à son dernier soupir. Il mourut le 19 mai 1303, à

(1) On appelle *recteur* en Bretagne celui qu'on nomme *curé* dans d'autres provinces.

l'âge de cinquante ans (*). La plus grande partie de ses reliques se garde à Tréguier (**). Charles de Blois, duc de Bretagne, en mit une portion dans l'église de Notre-Dame de Lambale, chef-lieu du duché de Penthièvre; une autre portion fut donnée à l'abbaye de Saint-Sauveur, de l'ordre de Cîteaux. Il s'est fait encore plusieurs autres distributions des reliques du Saint.

Jean de Montfort, duc de Bretagne, alla à Rome solliciter la canonisation du serviteur de Dieu. Il déclara qu'il avait été guéri, par son intercession, d'une maladie que les médecins avaient jugée incurable. Les commissaires nommés en 1330 par Jean XXII constatèrent la vérité de plusieurs autres miracles. Le bienheureux Yves fut canonisé en 1347, par Clément VI. Son nom se trouve dans le martyrologe romain au 19 mai, et l'on fait sa fête en ce jour dans plusieurs diocèses de Bretagne. L'université de Nantes l'a choisi pour patron. Il y a à Paris une église dédiée sous son invocation, et qui fut bâtie aux dépens des Bretons, en 1348 (***).

Saint Yves fut principalement redevable de sa vertu au soin qu'il prit, dès sa jeunesse, de veiller sur lui-même, de converser avec Dieu par la prière et la méditation, et surtout de fuir les piéges des mauvaises compagnies. Ce dernier point est plus essentiel qu'on ne pense communément. Tous les moyens de salut deviennent inutiles à celui qui n'évite pas les sociétés dangereuses; elles sont à son égard un écueil contre lequel il ne manque point de faire naufrage. Dieu conserva la vertu de Tobie au milieu des impiétés de Samarie; il garantit aussi la pureté de Loth des abominations de Sodome : mais jamais il ne protégera ceux qui cherchent le danger et qui courent volontairement à leur perte. Que dirait-on d'un homme qui, pour se procurer un plaisir d'un moment, voudrait respirer l'air contagieux d'une maison où est la peste, et s'opiniâtrerait à converser avec les personnes attaquées de ce fléau? La raison est d'accord avec la religion sur la fuite des mauvaises compagnies. La seule fréquentation des libertins exhale une odeur pestilentielle, qui laisse dans l'âme un germe de mort.

SAINT CASTE ET SAINT ÉMILE,

MARTYRS.

L'AN 250.

Ces deux Saints tombèrent d'abord dans la persécution, mais ils se relevèrent bientôt de leur chute. « S'ils furent vaincus dans le premier combat, dit » saint Cyprien, ils triomphèrent dans le second; » après avoir cédé aux flammes, ils obligèrent les » flammes à leur céder. Ils se servirent, pour vaincre, » des armes mêmes que leur ennemi avait employées » pour les terrasser. Ils demandaient pardon de leur » faiblesse, moins par leurs larmes qu'en montrant » les plaies qu'ils avaient reçues. La voix des bles- » sures dont on les voyait couverts était plus efficace » pour l'obtenir, que les plaintes qu'ils faisaient » entendre à l'occasion de leur malheur. » Saint Augustin dit dans un sermon qu'il prêcha le jour de leur fête, qu'ils étaient tombés comme saint Pierre, pour avoir présumé de leurs forces. « Dieu » leur fit voir ce qu'ils étaient, et ce qu'il est; il » les confondit lorsqu'ils furent présomptueux; il » les rappela lorsque leur foi se fut ranimée; il les » soutint lorsqu'ils eurent reconnu leur faiblesse; » il les assista dans le combat, et les couronna » après la victoire. » Ces saints martyrs souffrirent en Afrique, et l'on croit que ce fut en 250, sous l'empereur Dèce.

Voyez saint Cyprien, *lib. de Lapsis;* saint Augustin, *serm.* 285, et l'ancien martyrologe d'Afrique, qui est du cinquième siècle.

(*) A Kermartin, dans la maison où il était né, qui lui appartenait, qu'il habitait depuis peu de temps et dans laquelle on montre encore son lit.

Les Franciscains placent saint Yves parmi les Saints du tiers-ordre de Saint-François, dont ils supposent qu'il prit l'habit à Quimper; mais rien n'est plus incertain que cette prise d'habit, comme le prouve le P. Papebroch, t. IV *Maii*, p. 538, *ad diem* 19. Il faut avouer cependant que les raisons du P. Papebroch ne sont pas concluantes, et ne peuvent contrebalancer la tradition de tout l'ordre de Saint-François.

(**) Jean V, duc de Bretagne, fit élever au Saint un tombeau magnifique dans la cathédrale de Tréguier; ce tombeau, ouvrage délicat dans le genre gothique, fut brisé et entièrement détruit en 1793. A cette époque désastreuse, les reliques de saint Yves furent soustraites à la profanation et cachées avec soin dans un des caveaux de l'église, d'où on les retira le 28 avril 1801. Depuis ce moment, elles sont redevenues les objets de la vénération des fidèles. La plus importante est le chef, autrefois renfermé dans un buste d'argent et aujourd'hui conservé dans un beau reliquaire de bronze doré, donné en 1820 par M. de Quelen, archevêque de Paris, qui était propriétaire de la maison de saint Yves.

(***) Cette église, qui était située au bout de la rue des Noyers, du côté de la rue Saint-Jacques, et dans laquelle était érigée la confrérie des avocats, a été détruite en 1823.

SAINT AIGULFE,

VULGAIREMENT SAINT AOUST, ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

L'AN 840.

Ce Saint (1) fut élevé avec soin dans les lettres divines et humaines. Son amour pour la retraite le porta à quitter le monde, afin de ne plus vivre que pour Dieu; mais il ne put empêcher que l'éclat de ses vertus ne se répandît au loin. On le plaça sur le siége épiscopal de Bourges vers l'an 811. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le tira de sa solitude. On ne sait presque rien de son épiscopat, mais on ne peut douter qu'il n'ait mené une vie très-sainte, après les louanges qui lui donne Théodulphe, évêque d'Orléans. En 835, il assista au concile de Thionville, dans lequel fut condamné Ebdon de Rheims, qui avait osé dégrader Louis-le-Débonnaire, son souverain légitime. Il mourut le 22 mai 840. On bâtit sur son tombeau une église qui porte encore son nom, et qui est une paroisse de l'archiprêtre de Châteauroux. On y garde ses reliques. Saint Aigulfe est honoré en Berri le 22 mai.

Voyez les Bollandistes, Baillet, et *Gallia Christ. nova*, t. II p. 21.

SAINT BEUVON,

GENTILHOMME PROVENÇAL.

L'AN 985.

Saint Beuvon (2) prit, dès sa jeunesse, le parti des armes, à l'exemple de son père. Comme il avait reçu une éducation chrétienne, il sut allier la pratique de la vertu aux talents militaires qui attirent de la considération dans le monde. Il se montra toujours le père et le défenseur des pauvres.

Il eut plus d'une fois l'occasion d'exercer son courage pour la défense de son pays et pour la gloire de Jésus-Christ. Les Sarrasins venus d'Espagne et d'Afrique faisaient des courses dans la Provence, et y causaient d'affreux ravages. Le Saint, à la tête d'une troupe de braves, marcha contra les infidèles, les vainquit plusieurs fois, et leur fit un grand nombre de prisonniers, dont plusieurs embrassèrent le christianisme.

Quelque temps après, il quitta le monde, et mena dans la retraite une vie fort austère pendant plusieurs années. Dans un pèlerinage qu'il faisait à Rome, il tomba malade, et mourut en 985 à Voghera, près de Pavie. On l'honore en Provence avec beaucoup de vénération. Sa fête est de précepte dans la plupart des villes de Lombardie.

Voyez sa vie, écrite avec beaucoup d'exactitude dans les *Acta Sanctor.* des Bollandistes.

---

† LA B. RITE DE CASCIA,

VEUVE ET RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

Tiré du suppl. de Ch. Butler. — Voyez la vie écrite en italien par Augustin Cavalucci, et insérée dans le recueil des Bollandistes, t. V *Maii*, et du propre des ermites de Saint-Augustin, imprimé à Paris en 1771.

L'AN 1407.

La Roche Porena est un lieu du duché de Spolète en Ombrie, dépendant de la petite ville de Cascia. Ce lieu était au quatorzième siècle la résidence habituelle de deux époux très-vertueux, déjà avancés en âge, et n'ayant pas d'enfants. Leurs vœux et leurs prières furent assez efficaces pour obtenir enfin une fille, qui fut nommée Marguerite au baptême, et que l'on s'accoutuma ensuite à appeler Rite par abréviation. Ce fut une enfant de bénédiction, prévenue, dès ses plus jeunes années, de précieuses faveurs du ciel. Son respect pour les auteurs de ses jours, ses vertus solides, à un âge où d'ordinaire on se met peu en peine de les acquérir, son mépris pour les jeux puériles et les vaines occupations des autres jeunes personnes, la rendirent bientôt un modèle de perfection. Dès l'âge de douze ans, elle résolut de se consacrer au Seigneur par le vœu de chasteté; mais ses parents, qui se trouvaient près du terme de leur carrière, exigèrent qu'elle s'engageât dans le mariage avant qu'elle les perdît. Rite se soumit à leurs volontés, et Dieu, qui voulait sans doute que son exemple servît de leçon aux femmes chrétiennes qui ont des maris fâcheux, permit qu'elle fût unie à un homme d'un caractère féroce, et qui était la terreur de son canton. Elle sut tellement l'adoucir, qu'elle vécut en paix avec lui, l'espace de dix-huit ans, et qu'elle finit pas le rendre non-seulement traitable, mais même soumis de cœur à la loi de Dieu. Cet homme ayant été tué par des ennemis, elle pria pour eux, et empêcha deux fils qu'elle avait, de venger la mort de leur père. Ces deux jeunes gens étant morts quelque temps après, Rite, dégagée de tous les liens qui l'attachaient à la terre, songea sérieusement à quitter le monde et à se consacrer au Seigneur dans un monastère. Persuadée que telle était la volonté de Dieu

(1) On l'appelle encore *saint Au*, *saint Hou*, *saint Ayoul*, *saint Ayeul*. On le nomme en latin *Agiulfus*, *Aygulphus*, *Aiulphus*.

(2) En latin *Babo*. Les Italiens l'appellent *San-Babo*.

à son égard, elle se rend à Cascia, et, se présentant au couvent de Sainte-Marie-Magdeleine, elle sollicite la faveur d'y être reçue. L'usage de cette maison n'était pas qu'on y admît des veuves; aussi Rite ayant à trois diverses reprises présenté sa demande, les trois fois elle fut refusée; mais s'étant trouvée plus tard, par un miracle, introduite dans le monastère, malgré la clôture, et à l'insu des religieuses, elles l'accueillirent alors avec bienveillance, et l'admirent dans leur société. La Bienheureuse, au comble de ses vœux, alla vendre tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et rentra ensuite au couvent, où elle s'engagea par la profession solennelle. Devenue l'épouse d'un Dieu crucifié, elle se crucifia aussi par les plus rigoureuses pratiques de la mortification. Les jeûnes, le cilice et la discipline n'avaient rien qui pût l'effrayer. Elle ne mangeait qu'une fois le jour et ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture. Elle disait que le meilleur moyen de se délivrer des tentations contre la pureté était de ne pas s'occuper de son corps et de n'avoir pour lui aucune compassion. Son obéissance à ses supérieurs égalait son ardeur pour la pénitence, et pendant assez longtemps, pour obéir à son abbesse, qui voulait éprouver sa vertu, elle alla sans se plaindre arroser chaque jour avec fatigue un morceau de bois sec qui se trouvait dans le jardin du couvent.

Une âme si mortifiée et si obéissante ne pouvait manquer d'être très-agréable à Dieu, et d'en recevoir de précieuses faveurs. Rite posséda bientôt le don d'oraison et se livrait sans cesse à ce saint exercice. La passion de notre Seigneur et les tourments qu'il a soufferts étaient l'objet habituel de sa méditation depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Elle s'en occupait avec tant d'attention, qu'elle fondait en larmes, et qu'elle paraissait près de succomber à la vivacité de sa douleur. On rapporte qu'un jour, après avoir entendu un sermon sur les souffrances de Jésus-Christ, prêché par saint Jacques de la Marche, célèbre missionnaire franciscain, Rite s'étant retirée dans sa cellule pour en occuper son esprit et demandant au Sauveur la grâce de partager ses douleurs, elle sentit les pointes d'une couronne qui lui firent une plaie incurable, de laquelle sortait un pus d'odeur infecte, et qu'elle eut à supporter le reste de ses jours. Il n'y eut que dans une circonstance où cette sainte femme fut momentanément délivrée de sa pénible infirmité. Il s'agissait du voyage de Rome que les autres religieuses devaient faire à l'occasion du jubilé universel. La prieure, pour cette raison, ne voulait pas qu'elle y allât; mais Rite guérit aussitôt, et put ainsi satisfaire son pieux désir. En revenant au monastère, la plaie reparut de nouveau et d'une manière si affreuse, qu'il en sortait des vers. Afin de ne pas incommoder ses compagnes par sa présence, elle se tenait à l'écart, vivait solitaire et passait quelquefois quinze jours de suite, sans parler à personne, ne s'entretenant qu'avec Dieu. Sa patience dans cet état aussi douloureux qu'humiliant, la rendit de plus en plus agréable au Seigneur, qui lui accorda le don des miracles. Une femme de Cascia, qui avait sa fille malade, s'étant adressée à la Bienheureuse pour la recommander à ses prières, trouva cette enfant guérie lorsqu'elle rentra chez elle. Ce prodige et d'autres que Rite opéra la rendirent célèbre, et l'on venait la visiter des contrées même les plus éloignées. Elle recevait toutes ces visites avec charité, et nul de ceux qui la voyaient ne sortait d'auprès d'elle qu'elle ne l'eût consolé et édifié.

Une maladie qui dura quatre ans vint achever de purifier la servante de Dieu, par la résignation qu'elle montra au milieu de ses souffrances; elle ne prenait presque aucune nourriture, et ses sœurs, qui en étaient surprises, croyaient que c'était plutôt la sainte Eucharistie que les aliments matériels qui la soutenait. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle demanda les derniers sacrements; après les avoir reçus, elle exhorta ses sœurs à la fidèle observance de leur règle, puis, ayant mis ses mains en croix, et l'abbesse lui ayant donné sa bénédiction, elle expira tranquillement le 22 mai 1407. Son corps devint beau à l'instant de son bienheureux trépas, et la plaie du front, qui jusqu'alors était horrible, parut brillante au même moment. Une grande multitude assista à ses obsèques, et bientôt l'on commença à l'invoquer. Plusieurs miracles ayant prouvé le pouvoir de Rite auprès de Dieu, le pape Urbain VIII la mit au rang des Bienheureux le 11 octobre 1627.

---

23 MAI.

—

SAINTE JULIE,

VIERGE ET MARTYRE DANS L'ÎLE DE CORSE.

Tiré de ses actes sincères. D. Ruinart les a publiés dans l'appendice à son édition de l'histoire de la persécution des Vandales, par Victor de Vite.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Genséric s'étant emparé de Carthage, en 439, la vierge Julie, qui était d'une des meilleures familles de cette ville, fut vendue comme esclave à un mar-

chand de Syrie, nommé Eusèbe, et payen de religion. Elle souffrit les peines attachées à la servitude avec beaucoup de patience et de résignation; elle en vint même jusqu'à chérir son état, et à le préférer à tout autre pour l'amour de Jésus-Christ. Les moments qui lui restaient, après avoir fait dans la maison de son maître ce que son devoir exigeait, étaient consacrés à la prière et à la lecture des livres de piété. Elle jeûnait tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et pratiquait encore plusieurs sortes d'austérités. Son maître, qui l'aimait à cause de ses vertus, l'exhortait inutilement à se ménager davantage, et à prendre plus de soin de son corps.

Eusèbe la fit embarquer avec lui dans un voyage qu'il entreprit dans les Gaules, où il portait de précieuses marchandises du Levant. Son vaisseau étant arrivé à la pointe septentrionale de l'île de Corse, que l'on appelle aujourd'hui *Capo-Corso*, il ordonna de jeter l'ancre, et descendit sur le rivage. Il se joignit aux habitants du pays, qui célébraient une fête en l'honneur de leurs dieux, et qui allaient leur sacrifier un taureau.

Julie se tint à l'écart pour ne point participer à la cérémonie; elle ne put même s'empêcher de déplorer hautement l'impiété et l'extravagance des païens. Félix, gouverneur de l'île, eut bientôt été instruit de la liberté généreuse avec laquelle elle s'était expliquée. Il demanda au marchand quelle était cette femme qui osait ainsi parler contre les dieux. Eusèbe lui dit que c'était une chrétienne qu'il n'avait jamais pu déterminer à changer de religion; qu'au reste, il la trouvait très-fidèle et très-exacte à son devoir, et que jamais il ne prendrait sur lui de la renvoyer.

Félix proposa à Eusèbe de la lui livrer et lui offrit en échange quatre de ses meilleures esclaves. « Tout votre bien, répondit celui-ci, ne suffirait » pas pour payer ce qu'elle vaut; je me déférais de » ce que j'ai de plus cher et de plus précieux pour » la conserver. » Félix n'en resta point là; il invita Eusèbe à manger avec lui, et donna des ordres pour qu'on l'enivrât. Lorsqu'il le vit endormi, il envoya chercher Julie, et lui dit que si elle voulait sacrifier aux dieux, il se chargeait de la faire mettre en liberté. La Sainte rejeta cette proposition avec horreur. « Je suis libre, répondit-elle, tant que je sers » Jésus-Christ, et quelque chose qui puisse m'arriver, jamais je n'achèterai la liberté par une lâche » apostasie. » Le gouverneur, qui se crut bravé par une réponse aussi hardie, lui fit frapper le visage et arracher les cheveux; il ordonna ensuite qu'elle fût attachée à un gibet. Les moines de l'île de Gorgone (1) vinrent enlever son corps pour l'enterrer. Didier, roi de Lombardie, le fit transférer à Bresse en 763.

Sainte Julie avait une piété si solide, qu'elle ne se démentit dans aucune des circonstances de sa vie. Toujours elle adora les desseins de la Providence, et au lieu de se plaindre des malheurs qui lui arrivèrent, elle les regarda comme des épreuves que Dieu lui envoyait, et s'en servit pour se perfectionner de plus en plus dans la vertu. Sa fidélité ne resta pas sans récompense. Le Ciel, par une chaîne admirable d'événements, la conduisit à la sainteté, et l'éleva à la dignité de vierge et de martyre.

SAINT DIDIER (2),

ÉVÊQUE DE LANGRES, MARTYR.

L'AN 411.

Ce saint évêque retraça dans sa conduite la charité du modèle des pasteurs. Des barbares, païens de religion, portant le ravage dans cette partie des Gaules où était la ville de Langres, il alla au-devant d'eux, avec son clergé, pour tâcher de fléchir leur férocité; mais il n'obtint rien, et fut massacré, ainsi que ceux qui l'accompagnaient. Sigebert place son martyre sous l'empereur Gallien, dans l'invasion de Chrocus, roi des Germains. Tillemont le met en 411, du temps que les Alains, les Suèves et les Vandales vinrent ravager les Gaules. Le culte de saint Didier est fort ancien et fort célèbre en France, en Italie et en Allemagne.

Voyez les Bollandistes; Tillemont, t. XI p. 540; *Gallia Christ. nova*, t. IV p. 510.

SAINT DIDIER,

ÉVÊQUE DE VIENNE, EN DAUPHINÉ, MARTYR.

L'AN 612.

Ce saint évêque s'attira beaucoup de vénération par son savoir et sa vertu. Saint Grégoire lui recommanda les missionnaires qu'il envoyait en Angleterre, et se servit de son zèle pour déraciner des abus qui s'étaient glissés dans quelques églises de France.

(1) En italien *la Gorgona*. Elle est située entre l'île de Corse et Livourne.

(2) En latin *Desiderius*. On le nomme encore *saint Dizier, saint Disery, saint Drezeri, saint Desir*.

Il paraît que saint Didier enseignait encore les lettres humaines après qu'il eut été élevé à l'épiscopat. Il était persuadé sans doute qu'on peut en retirer de grands avantages pour éclaircir les vérités de la religion. Des personnes mal-intentionnées prirent de là occasion de le décrier auprès de saint Grégoire, et le lui représentèrent comme un homme qui substituait les fables païennes à l'Écriture, et qui d'une même bouche chantait les louanges de Jésus-Christ et de Jupiter. Le saint pape reconnut bientôt la vérité, et rendit publiquement justice à l'évêque de Vienne.

Brunehaut gouvernait alors en souveraine sous le nom de ses deux fils, Théodebert, roi d'Austrasie, et Thierri, roi de Bourgogne. Divers désordres dont on l'accusait excitèrent le zèle de saint Didier, qui toutefois se conduisit avec beaucoup de prudence. Cette princesse, connaissant les sentiments du saint évêque, résolut de le perdre. Un sermon sur la chasteté qu'il prêcha en sa présence et en celle de Thierri lui en fournit bientôt l'occasion. Le prédicateur n'avait pourtant rien dit qui ne fût dans saint Paul. Mais la vengeance est aveugle, et fait trouver du crime partout. Trois assassins eurent ordre de l'aller attendre sur la route, lorsqu'il retournerait à son église. Ils le massacrèrent en 612, dans un village de la principauté de Dombes, appelé aujourd'hui Saint-Didier *de Chalarone*, parce qu'il est près d'une petite rivière de ce nom.

Voyez Frédégaire, Aimoin, Jonas, etc., cités par Henschenius, et les *Acta vel Passio S. Desiderii M. a Sisebuto rege Hispaniæ composita*, qui ont été publiés par le P. Florès, *Espana Sagrada*, t. VII, *append.* 4, p. 337.

---

† SAINT GUIBERT,

MOINE DE GORZE, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE GEMBLOURS (1).

L'AN 962.

Guibert ou Wibert naquit vers l'an 892, dans le pays d'Arnau, au ci-devant comté de Namur. Il était fils de Lietold et d'Osburge, l'un et l'autre de race très-noble et très-ancienne. Après avoir suivi durant quelques années la profession des armes, il quitta le service des hommes pour se donner tout entier à celui de Dieu, et se retira d'abord dans une de ses terres pour y faire les épreuves de la vie solitaire. Dans la vue de travailler en même temps au salut de son prochain, il donna, vers l'an 936 (2), sa terre de Gemblours avec ses dépendances, pour y bâtir et doter un monastère; c'était le château dans lequel on croit qu'il était né. Il fut secondé dans cette pieuse entreprise par son aïeule Gisle, qui contribua aussi de son bien pour cet établissement. L'église fut dédiée en l'honneur de la Sainte-Vierge, de saint Pierre et de saint Exupère, martyr de la légion Thébéenne. Guibert fit recevoir dans cette nouvelle communauté, à laquelle il donna Erluin pour premier abbé, la règle de saint Benoît; et dès qu'il vit qu'on pouvait se passer de sa présence, il alla se renfermer dans l'abbaye de Gorze, au diocèse de Metz.

Ce fut là qu'il devint bientôt le modèle de tous les religieux par son humilité, sa douceur, sa charité, son obéissance, son désintéressement et son esprit de mortification. Quelque temps après, il se vit forcé de rendre raison de sa conduite touchant la fondation du monastère de Gemblours, car il avait été accusé près d'Othon I, dit *le Grand*, d'avoir aliéné les biens de la couronne. Mais Othon, mieux instruit, confirma en 948 la fondation de Gemblours par des lettres patentes, qu'il accompagna de beaux privilèges, et entre autres des suivants : 1° que les moines pourraient toujours choisir un abbé régulier, d'après la règle de saint Benoît; 2° que l'abbé pourrait bâtir un fort ou château pour protéger sa communauté et les reliques des Saints contre les mauvais chrétiens et les peuples idolâtres; 3° que l'abbé pourrait choisir son avoué ou protecteur; 4° qu'il pourrait établir des marchés publics et battre monnaie; 5° que nul comte ni officier royal ne pourrait y exercer aucune autorité quelconque sans l'autorisation de l'abbé ou de son avoué (3).

Saint Guibert, accompagné de l'abbé Erluin, s'était rendu la même année à la cour d'Othon, pour prier ce prince de nommer pour protecteur du couvent de Gemblours Lambert, comte de Louvain. Othon accorda cette demande par une lettre patente, dans laquelle il disait que le couvent était placé sous l'autorité immédiate du roi, mais que

(1) *Gemblacense Monasterium*. Voyez *Miræi origines Cœnob. Ben. in Belgio*, cap. XXIX, p. 95. Ce fut près de la ville de Gemblours que don Juan d'Autriche remporta une célèbre victoire le 31 janvier 1578.

(2) L'origine de l'abbaye de Gemblours est mal fixée à l'an 922 par la plupart des écrivains qui en parlent : dom Mabillon a prouvé qu'elle est postérieure à l'an 933. Voyez ses *Annales Benedict.*, libr. XLII, n. 8, t. III p. 376.

(3) *Miræi Diplom. Belg.*, t. I p. 139. — Voyez *Mémoire sur trois points intéressants de l'histoire monétaire des Pays-Bas*, par l'abbé Ghesquière, Brux. 1786, p. 113 et 114. Dans L'*Art de vérifier les dates*, t. XIV p. 107, on révoque en doute l'authenticité de ce diplome.

malgré cela, vu la difficulté qu'il y aurait dans bien des circonstances d'avoir recours au roi, il confiait la protection du couvent à *Lambert de Louvain, vaillant guerrier, qui défendrait, au nom du roi, les moines contre tous leurs ennemis* (4).

L'illustre fondateur de Gemblours mourut à Gorze le 23 mai 962, jour où on célèbre sa fête. Immédiatement après sa mort, Albert I, comte de Namur, et d'autres s'emparèrent des biens du couvent de Gemblours, malgré la protection d'Othon et en dépit de la sentence d'excommunication prononcée par le pape contre ceux qui oseraient commettre des actes de violence envers l'abbaye. L'avoué ne put obtenir que la restitution de la moitié de ces biens. — Les abbés de Gemblours ont conservé jusqu'à la fin du dernier siècle le titre et le rang de comtes, et ils occupaient, dans les assemblées des États de Brabant, la première place parmi les nobles (5).

Voyez *Acta SS., t. V Maii*, p. 259-267; et Baillet, sous le 23 mai.

---

† LE VÉNÉRABLE JEAN-BAPTISTE DE ROSSI,

CHANOINE.

Tiré du suppl. de Ch. Butler. — Voyez l'abrégé de sa vie, écrite en italien, par le postulateur de la cause de sa béatification, 1 petit volume in-12, Rome, 1790; et la vie écrite par l'abbé Jean-Marie Tojetti.

L'AN 1764.

Ce bon prêtre a eu avec saint Vincent de Paul plusieurs traits de ressemblance. C'était la même simplicité et la même douceur, la même charité pour le prochain et la même activité pour les bonnes œuvres. Ses actions ont été moins éclatantes et n'ont pas eu des résultats si importants; mais en les comparant l'un à l'autre, on voit que le même esprit les animait, et que si leur situation a été différente, leurs sentiments ne l'ont point été.

Jean-Baptiste de Rossi naquit à Voltaggio, dans le diocèse de Gènes, le 22 février 1698. Son père se nommait Charles, et sa mère Françoise Anfossi. Ils étaient tous deux de familles honnêtes et d'une grande probité. Leur fils se distingua, dès sa première enfance, par la réunion des qualités les plus heureuses. Sa sagesse, sa modestie, sa piété le rendirent dès-lors remarquable. L'école et l'église paroissiale de Sainte-Marie étaient presque les seuls lieux qu'il fréquentât; chaque matin il servait dans cette église un aussi grand nombre de messes qu'il le pouvait, et la dévotion qu'il apportait à cette fonction était si grande, qu'elle faisait l'admiration de ceux qui le voyaient. Un noble Génois nommé Scorsa, et son épouse, qui étaient venus passer à Voltaggio une partie de l'été, frappés de la piété de Jean-Baptiste, qui avait dix ans, le demandèrent à ses parents, pour l'emmener avec eux à Gènes. Son père, ayant obtenu d'eux l'assurance qu'il recevrait une éducation chrétienne et soignée, consentit à son départ. Le pieux enfant passa trois ans dans la maison de ses protecteurs, sans démentir un seul moment par sa conduite l'idée avantageuse qu'ils avaient d'abord conçue de lui. Au bout de ce temps, il fut appelé à Rome par un de ses cousins, nommé Laurent de Rossi, qui était chanoine de Sainte-Marie *in cosmedin*, et qui avait appris le bien que l'on disait de son jeune parent. Jean-Baptiste, placé aussitôt après son arrivée au collége romain, y fit tant de progrès dans la piété et dans les lettres, qu'il s'attira promptement l'estime non-seulement de ses condisciples, mais même de ses maîtres. Il poursuivit ainsi le cours de ses études jusqu'à la théologie scolastique; tandis qu'il s'occupait de cette science, il fut forcé de les abandonner, par une infirmité qui lui survint et qui dura toute sa vie. Il disait depuis à ce sujet, en riant, que s'il avait pu achever heureusement son cours, il aurait eu la vanité de faire le docte et le lettré, et qu'il serait devenu peut-être encore pire qu'il n'était.

Le désir ardent qu'il avait de se soutenir et d'avancer dans la voie du salut le détermina, pendant son séjour au collége romain, à s'associer à la congrégation établie dans ce collége, et connue sous le nom de la *Scaletta*. Il en devint bientôt un des membres les plus fervents, et mérita d'être admis dans une autre société du même genre, dont les confrères faisaient profession d'une haute piété. Rossi, loin de leur être inférieur, fut pour eux un modèle digne d'être imité. Le directeur de la congrégation, plein d'estime pour sa vertu, se servait de lui pour opérer le bien parmi les écoliers. Le saint jeune homme possédait toutes les qualités propres à réussir dans cette bonne œuvre, et il s'y portait avec attrait. A un air ouvert il joignait de la grâce dans les paroles et cherchait à se lier avec tous. A mesure qu'il gagnait leur affection, il se servait de l'ascendant qu'il acquérait sur eux pour leur inculquer de salutaires maximes et pour les détourner du mal. Il acquit tellement l'amitié et la confiance de ses compagnons d'étude, qu'il était leur guide, et qu'on lui donna le nom d'Apôtre du collége romain. C'était surtout les jours des vacances qu'il redoublait auprès d'eux ses charitables soins,

(4) *Miræi diplom. Belg.* t. I p. 41.

(5) Molanus, *Nat. SS. Belgii*, 23 *Maii*; Miræi *Dip.* t. I p. 41.

afin d'empêcher que l'oisiveté ne leur fût nuisible. Pour cela, il les conduisait à quelque église ou à quelque hôpital, puis il partageait avec eux les jeux innocents auxquels ils se livraient; d'autres fois il les engageait à se rendre à la conférence spirituelle qui avait lieu chaque semaine au collége, et lui-même y assistait avec assiduité; enfin son zèle pour le salut du prochain était si grand, qu'il faisait chaque jour de la semaine des prières particulières pour une des classes du collége.

Quelque attentif que fût Rossi à procurer la sanctification de ses condisciples, il s'occupait encore de la sienne avec plus d'ardeur; mais cette ardeur, si naturelle aux jeunes gens qui pratiquent la piété, n'était pas toujours réglée par la prudence. Un livre de spiritualité qu'il lut, en le portant à des austérités indiscrètes, fut cause qu'il tomba dans cet état de faiblesse et d'infirmité dont nous avons déjà parlé. Forcé de renoncer à l'étude de la théologie scolastique, ainsi que nous l'avons dit, et se sentant appelé de Dieu à l'état ecclésiastique, il passa du collége romain à celui des Dominicains, pour y suivre l'explication que faisait alors de la Somme de saint Thomas un religieux assez célèbre nommé le P. Bordon. Cette explication lui fut si utile, qu'il donna depuis des preuves de sa science dans plusieurs circonstances, où il fut dans la nécessité de la montrer.

A l'âge de seize ans Rossi avait reçu la tonsure cléricale; il fut ensuite successivement promu aux ordres mineurs et sacrés; enfin il parvint au sacerdoce le 8 mars 1721. Ce fut au collége romain, et auprès des reliques de saint Louis de Gonzague, pour lequel il avait une dévotion particulière, qu'il offrit la première fois le saint Sacrifice. Il célébra cette messe avec un recueillement, une ferveur, une tendresse de piété qu'il conserva dans cette auguste fonction tout le reste de ses jours, et qui étaient un sujet d'édification pour les fidèles qui y assistaient.

Un des premiers soins du nouveau prêtre fut de régler sa conduite extérieure sur les décrets du saint concile de Trente, qui traitent de la vie et des mœurs des clercs. Tout dans ses habits, sa démarche, ses paroles et ses actions montrait la gravité, la modestie et la piété. Ses vêtements étaient propres, mais n'avaient rien qui ressentît la vanité; il tenait ordinairement les yeux baissés, comme un homme qui cherche à s'unir à Dieu. Ses conversations, qu'il n'avait guère qu'avec des ecclésiastiques, étaient toujours assaisonnées de paroles édifiantes. D'une grande réserve à l'égard des séculiers et surtout des personnes du sexe, il ne prolongeait ses entretiens qu'autant que la politesse et la charité l'exigeait. Sage économe de son temps, il fuyait tout ce qui aurait pu le distraire et lui faire perdre des moments précieux. Il évitait même les cérémonies publiques, qui à Rome sont si propres à piquer la curiosité, et qui donnent une récréation aussi innocente qu'agréable. La célébration de la messe et la récitation de l'office divin étaient les principaux objets de son attention. Il se disposait dès son lever par une heure de méditation à l'oblation du saint Sacrifice, et, en célébrant, sa foi était si vive, que depuis la consécration jusqu'à la communion il tremblait de tous ses membres; l'agitation qu'il éprouvait était assez forte, pour que le marchepied de l'autel en fût ébranlé. Il donnait avant la messe une demi-heure à sa préparation prochaine, et autant de temps à son action de grâces. L'œuvre de la journée qu'il regardait comme la plus importante, celle à laquelle il rapportait toutes les autres, était la célébration de nos augustes mystères. Sa coutume était de réciter les heures canoniales aux moments marqués par l'Église, et c'était toujours à genoux qu'il s'acquittait de cette obligation.

Dès que Rossi eut été élevé au sacerdoce, son zèle pour le salut des âmes prit de nouveaux accroissements. Les bouviers et les pâtres, qui mènent chaque semaine des bestiaux au *Campo vaccino*, excitèrent son intérêt et sa sollicitude. Il se rendait dans ce lieu le matin de bonne heure; il y retournait tard le soir, pour instruire ces pauvres gens des mystères de la foi et les préparer à la digne réception des sacrements. N'étant pas encore confesseur à cette époque, il les conduisait dans diverses églises, où se trouvaient des prêtres disposés à les entendre. Il montrait un zèle égal pour procurer les secours spirituels aux pauvres qui sont reçus la nuit dans l'hospice de Sainte-Galle, à Rome. Dès le commencement de ses études, il s'était uni à quelques prêtres et à quelques clercs qui allaient dans cet hospice donner des instructions, et pendant longtemps il continua d'y exercer son active charité.

Une bonne œuvre très-importante à laquelle se livra le saint prêtre, après dix ans de sacerdoce, fut la fondation d'une maison destinée à loger les pauvres filles qui mendiaient leur pain dans la ville de Rome. Elles n'avaient eu jusqu'alors pour se retirer le soir que des lieux où leur vertu courait toujours quelque danger. Rossi, ayant reçu d'une personne pieuse une aumône de cinq cents écus romains, et quatre cents écus du pape Clément XII, prit à ferme une maison près de l'hospice Sainte-Galle, et y forma cet établissement, qui subsiste encore sous le nom d'*Hospice de Saint-Louis de Gonzague*. Il

avait tant d'affection pour les pauvres, qu'il demanda un logement dans l'hospice de Sainte-Galle, pour être plus à portée de leur rendre service; il ne l'occupa point cependant, et il alla demeurer dans la maison dite *de la Trinité des Pèlerins*, mais il ne cessa pas de donner aux deux hospices, dont nous venons de parler, des soins aussi assidus que s'il les avait habités.

Le cousin de Rossi, qui l'avait autrefois appelé à Rome, voulut lui faire accepter la coadjutorerie de son canonicat de Sainte-Marie *in Cosmedin;* ce ne fut pas sans peine qu'il y réussit. Un homme, aussi détaché des choses de la terre que l'était le saint prêtre, ne désirait ni ne recherchait les bénéfices. Lorsque son cousin lui représentait que, n'ayant point de ressources, il pourrait après sa mort se trouver dans la misère, Rossi lui répondait que quand il n'aurait pour vivre que ses honoraires de messes, c'était plus qu'il ne lui en fallait. S'étant enfin laissé vaincre, il devint coadjuteur de son cousin et titulaire du canonicat par la mort de celui-ci, arrivée en 1737. Héritier d'une maison que le défunt lui avait laissée, il ne voulut pas en faire usage; mais il choisit et fit préparer pour sa demeure un grenier en mauvais état, qui appartenait au chapitre. Ses nouveaux confrères s'aperçurent bientôt qu'ils possédaient parmi eux un modèle de toutes les vertus. Le plus ponctuel à l'office, par sa modestie, sa ferveur et sa gravité, il semblait être un ange lorsqu'il assistait au chœur. Son respect pour le lieu saint lui inspira le désir de décorer l'église à laquelle il était attaché; il contribua de son argent à faire orner la tribune de cette église, et donna au chapitre, pour l'entretien de l'orgue et le salaire de l'organiste, la maison que son cousin lui avait léguée.

La collégiale de Sainte-Marie avait été jusqu'alors à peu près déserte; mais dès que Rossi en fut devenu chanoine, elle commença d'être très-fréquentée. Sa réputation de sainteté y attira la foule, surtout lorsqu'il eut consenti à entendre les confessions. Cette fonction du ministère l'avait toujours beaucoup effrayé, aussi n'avait-il jamais voulu s'y livrer; mais un pieux évêque, qui était son ami particulier, l'ayant engagé à s'essayer dans son diocèse, il y consentit; et de retour à Rome, il s'adonna tout entier à cet important ministère, après s'y être pendant quelque temps préparé par des conférences avec des directeurs expérimentés. Bientôt il eut un grand nombre de pénitents, non-seulement de tous les quartiers de Rome, mais encore de la campagne, d'où les paysans venaient le trouver. Cette multitude de confessions causait de l'inquiétude au saint prêtre, parce qu'il ne pouvait plus assister aussi exactement à l'office. Par le conseil de vertueux confrères, il sollicita et obtint du pape Clément XII un bref pour être dispensé de l'assistance au chœur. Cette faveur lui fut également accordée par Benoît XIV. N'ayant plus alors d'obstacle qui l'empêchât de suivre l'ardeur de son zèle, Rossi passait la journée dans le tribunal; il s'y rendait de grand matin, souvent attendait avec patience, surtout dans l'hiver, que l'église fût ouverte, pour entrer au confessionnal, et n'en sortait point qu'il n'eût écouté tous ceux qui voulaient s'adresser à lui. Il ne se bornait pas à travailler ainsi dans la collégiale de Sainte-Marie; sa charité le portait à aller confesser les infirmes dans leurs maisons, et à chercher les personnes les plus abandonnées, pour les retirer du vice et les ramener à Dieu par le sacrement de pénitence. Quoiqu'il en fût si occupé qu'il avait à peine le temps de prendre quelque repos, sa santé se soutenait au milieu de ses continuelles fatigues, et il goûtait de grandes consolations. Un jour il dit en confidence à un ami : « Je ne savais pas la route » la plus courte pour aller en paradis; mais main- » tenant je la connais, c'est d'entendre les confes- » sions, par le bien immense que l'on peut y faire. »

La situation de l'église de Sainte-Marie *in cosmedin*, dans un quartier isolé, força Rossi de quitter son voisinage et de revenir demeurer à la Trinité des Pèlerins. Les motifs qui le déterminèrent à ce changement furent le désir d'être plus utile au prochain, et les graves infirmités qu'il avait contractées en ce lieu. Il n'abandonna pas cependant ses œuvres de charité dans cette collégiale; mais le travail qui lui plaisait davantage était de diriger les pauvres des hôpitaux et les gens les plus misérables du peuple. « Les grands, avait-il coutume de dire, » peuvent trouver mille confesseurs qui prendront » soin de leur conscience, mais les malheureux et » les personnes abandonnées en trouveront à peine » un. » Aussi les prisonniers, les jeunes gens détenus dans la maison de correction de Saint-Michel, les femmes de mauvaise vie renfermées dans la maison voisine de celle des jeunes gens, éprouvèrent les effets du zèle du saint prêtre. Lorsque Benoît XIV eut établi un catéchisme public pour les sbires, ce fut lui que ce pontife en chargea préférablement à tout autre, quoiqu'il se trouvât alors à Rome un grand nombre d'hommes de mérite. Le bourreau même était l'objet de son attention; il le confessait, allait le visiter dans ses maladies, et lui rendait tous les autres services que sa charité lui inspirait. Un jour que ce bourreau était en querelle avec son aide, Rossi se porta pour médiateur entre eux

et arrangea leur différend. Il dit ensuite en riant à l'un de ses amis : « J'ai heureusement terminé au-» jourd'hui une grande affaire d'état. »

Quoique dévoué par attrait aux dernières classes du peuple, il ne refusait pas d'accorder ses soins aux communautés religieuses et aux autres pieuses sociétés. Il donnait souvent la retraite annuelle dans plusieurs monastères, soit à Rome, soit dans les diocèses voisins. Il travaillait aussi dans les missions. Ses discours n'étaient pas d'un style recherché, mais ils étaient instructifs et touchants; aussi produisaient-ils des fruits de salut. Les frères de la Charité, ayant eu occasion de le connaître, conçurent de lui une si haute estime et il leur inspira une si grande confiance, qu'ils voulurent l'avoir désormais pour directeur dans leurs retraites, et ensuite pour confesseur habituel; il répondit à leur désir, et depuis il leur témoigna constamment un intérêt qui leur fut très-avantageux dans bien des circonstances.

Aussi persévérant dans son affection pour le prochain qu'il était empressé à lui rendre service, Rossi continua de se livrer jusqu'à ses derniers moments à la pratique des bonnes œuvres. Il y a peu de lieux à Rome qui n'aient été témoins de son zèle et qui n'aient entendu sa voix. Faire aimer et servir Dieu, sanctifier ses frères en se sanctifiant lui-même; voilà quel fut le but unique de ses soins et de ses travaux. C'est dans ces saintes dispositions que la mort le trouva. Au mois de décembre 1763, il éprouva une attaque d'apoplexie, qui le priva d'abord de tout sentiment. Ayant recouvré la connaissance, il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il revint ensuite à la santé, et put encore célébrer la messe dans la chapelle intérieure de la maison qu'il habitait. Deux nouvelles attaques vinrent bientôt détruire l'espoir que l'on avait de le conserver. La seconde fut si violente, que ce saint homme succomba. Il termina paisiblement sa carrière à l'âge de 66 ans, le 23 mai 1764. Ses obsèques furent très-solennelles; l'hôpital de la Trinité en fit les frais, car il mourut si pauvre qu'il ne laissait pas la somme nécessaire pour subvenir à cette dépense. Il fut inhumé dans l'église de cet hôpital. Sa sainteté a paru si certaine, que le pape Pie VI permit, en 1781, de commencer le procès de sa canonisation, qui a été continué sous le pontificat de Pie VII.

---

† LE B. CRISPIN DE VITERBE,

FRÈRE LAI, CAPUCIN.

Tiré du suppl. de Ch. Butler. — Voyez la vie du B. Crispin, écrite en italien par le P. François Antoine de Viterbe, gardien des Capucins de Rome, imprimée à Assise en 1806, 1 vol. in-8°. Il y a une autre vie du Bienheureux, écrite également en italien par le P. Emmanuel de Domo d'Ossola, et imprimée à Rome en 1761, 1 vol. in 4°.

L'AN 1750.

S'il était besoin de nouvelles preuves pour appuyer cette vérité si certaine : qu'une éducation chrétienne est un des plus grands moyens de salut que l'on puisse offrir à la jeunesse, on présenterait l'exemple de presque tous les Saints qui ont sucé la piété avec le lait, et qui ont dû à des parents vertueux les germes de la perfection qui se sont ensuite développés en eux de la manière la plus admirable.

Le B. Crispin eut lui-même ce précieux avantage. Il dut le jour à des parents pauvres des biens de la terre, mais qui étaient riches aux yeux du Seigneur, par leur vie véritablement chrétienne. Viterbe, ville célèbre des états Romains, fut le lieu de sa naissance; il y vint au monde le 13 novembre 1668, et reçut le nom de Pierre au baptême. Il était à peine âgé de cinq ans, lorsque sa pieuse mère, qui voulait de bonne heure lui inspirer la dévotion à la Sainte-Vierge, le conduisit le jour de l'Annonciation à une église peu distante de la ville et dédiée à la Mère de Dieu. Là, elle offrit dévotement son fils à Marie et dit au petit Pierre, avec effusion de cœur : « Voyez-vous? c'est votre mère. Je vous donne main-» tenant à elle; aimez-la de tout votre cœur et hono-» rez-la comme votre maîtresse. » Ces paroles firent sur son esprit une impression si vive qu'il eut toute sa vie les sentiments de la plus tendre dévotion envers la Reine du ciel; il ne l'appelait jamais que sa mère et sa maîtresse, et l'honora constamment d'un culte particulier. Cette dévotion si solide contribua sans doute à le préserver du péché; aussi passa-t-il sa première jeunesse dans une grande innocence. Sa gravité était telle, que de bonne heure il parut avoir la maturité de l'âge mûr. Son horreur pour tout ce qui pouvait souiller la pureté de sa belle âme était si forte qu'il fuyait avec le plus grand soin ceux de ses compagnons dont les exemples lui paraissaient dangereux. Les jeux et les divertissements n'avaient pour lui aucun attrait; tout son plaisir était de servir des messes dans les églises, et lorsqu'on voulait lui donner un petit salaire, il le refusait et disait, en montrant la Sainte-Vierge, que sa maîtresse l'avait déjà payé.

Ses parents lui donnèrent quelque éducation, en l'appliquant à l'étude de la grammaire; mais, malgré ses succès, ils ne jugèrent pas à propos de le faire continuer à étudier, et le mirent chez un maître pour apprendre un métier qui pût lui fournir plus tard des moyens d'existence. Ce fut chez un de ses oncles qu'ils le placèrent. Pierre eut bientôt, par ses bonnes manières, gagné l'affection de son maître, comme il avait obtenu celle de tous ses condisciples pendant qu'il fréquentait l'école. Il était obéissant et assidu au travail; mais dans ses moments libres, il s'empressait d'aller dans quelque église pour y honorer Dieu et la Sainte-Vierge. Sa dévotion pour cette mère de grâce semblait croître en lui avec l'âge; il jeûnait le samedi et la veille de ses fêtes. Accoutumé, dès sa plus tendre enfance, aux pratiques de mortification, il s'y livrait avec ardeur et y joignait la fréquentation des Sacrements. Une vie si pénitente influa sur son tempérament. Son oncle, qui remarqua qu'il était pâle, maigre et chétif, s'en fâcha et exigea qu'il se nourrît comme les autres; le jeune serviteur de Dieu obéit, mais étant devenu plus faible et plus infirme, son oncle dépité dit à la mère de Pierre : laissez-le jeûner, car il vaut mieux qu'il soit saint et maigre, que d'avoir de l'embonpoint et être un mauvais sujet.

Après avoir passé plusieurs années dans les travaux des artisans, Pierre fut appelé de Dieu à un état plus parfait. Une procession de pénitence qui eut lieu à Viterbe fut le moyen que le Seigneur employa pour l'appeler à son service. Les ordres religieux assistaient à cette cérémonie, et entre autres les Capucins. Le vertueux jeune homme fut tellement touché de la modestie et de l'air pénitent de leurs novices, qu'il les regarda comme des anges. Il commença à fréquenter ce couvent, et ayant montré le désir d'entrer dans cet ordre, il fut agréé par le père provincial. Il fit part à ses parents et à ses amis de la résolution qu'il avait prise de quitter le monde, et alla dire adieu à ses parents avant de partir pour se rendre à la maison dans laquelle il devait faire son noviciat. Sa bonne mère, pendant cette entrevue, pleurait amèrement. « Pourquoi » pleurez-vous, lui dit-il, ne m'avez-vous pas con» sacré dès l'âge de cinq ans à Dieu et à la Sainte» Vierge? Vous avez fait librement cette donation, » sans réserve, sans condition et avec mon consen» tement; il faut maintenant la remplir et vous » consoler. » Puis il baisa humblement les mains de sa mère, ainsi que celles des personnes présentes, et les quitta aussitôt.

Le couvent de Paranzana était le lieu qui lui avait été désigné pour commencer son noviciat. Lorsqu'il y fut arrivé, il y éprouva d'abord de grandes difficultés; car le gardien, le voyant d'une petite taille, maigre et chétif, ne le crut pas propre à l'institut et refusait de le recevoir; mais Pierre, par ses larmes et ses supplications, plus encore par ses ferventes prières et sa confiance en Marie, aplanit les obstacles qui s'opposaient à son désir. Il fut donc admis en qualité de frère lai, et reçut le nom de Crispin, sous lequel il est plus connu. Le Seigneur, ce semble, lui donna aussitôt des forces nouvelles pour lui faciliter l'accomplissement des devoirs de l'état qu'il voulait embrasser, car, quoique d'une complexion délicate, il put néanmoins partager et soutenir les rudes travaux dont les frères étaient chargés. On l'employa aussi auprès d'un religieux malade, qui fut si satisfait de sa charité et de ses soins, qu'il disait : frère Crispin n'est pas un novice, c'est un ange. Ce témoignage et beaucoup d'autres du même genre qu'on pouvait rendre en sa faveur déterminèrent la communauté d'un consentement unanime à le recevoir à la profession. Il se prépara à cette grande action par un redoublement de jeûnes, de prières, de pénitence, et par un recours plus pressant à l'intercession de la Sainte-Vierge, afin d'obtenir que la consécration qu'il allait faire à Dieu, de sa personne, fût agréable à ce souverain maître.

Aussitôt que le nouveau profès se vit lié par les vœux de religion, il s'appliqua surtout à bien remplir les engagements qu'il venait de contracter. Dans les divers couvents où il fut successivement envoyé, il parut un modèle de régularité et de ferveur. On ne fut pas longtemps sans le regarder comme un Saint, et on le consultait même sur les événements futurs; mais insensible à ces marques d'estime qu'il recevait, il ne songeait qu'à acquérir les vertus qui font le parfait religieux. Son obéissance était sans bornes. Son provincial lui disant un jour qu'il ne voulait pas dans une circonstance forcer sa volonté; « quelle volonté? lui répondit-il; je l'ai laissée à Viterbe, lorsque je suis entré chez les Capucins. » Son affection pour la plus étroite pauvreté égalait son amour pour l'obéissance; à l'exemple de son père saint François, il l'appelait sa chère épouse, et pendant qu'il fût quêteur, il bénissait Dieu de n'avoir jamais reçu en aumônes plus qu'il n'avait besoin pour la subsistance de ses frères.

A l'obéissance la plus entière et à la pauvreté la plus complète le Bienheureux joignait une grande estime pour la chasteté. Obligé d'être tous les jours au milieu du monde, lorsqu'il faisait la quête, il prenait toutes les précautions que lui dictait la pru-

dence chrétienne pour éviter les dangers auxquels il était exposé. Lorsque quelque péril en ce genre le menaçait, il se jetait à genoux et invoquait à haute voix la protection de la Sainte-Vierge. C'est ainsi qu'il en usa devant deux misérables créatures, qui voulurent séparément le solliciter au mal; il les étonna tellement, qu'il fit à la première verser des larmes, et porta l'autre au repentir. Tant la vertu parfaite peut encore avoir d'ascendant sur les âmes les plus dépravées.

Accoutumé, dès son enfance, aux pratiques de mortification, Crispin les redoubla lorsqu'il fut religieux. Une table lui servait de lit; ses jeûnes étaient presque continuels; ses austérités auraient été sans bornes, s'il n'avait été retenu par l'obéissance; il mêlait de l'absinthe à sa nourriture et à son breuvage, donnant pour prétexte que l'amertume de cette plante était favorable à l'estomac. A l'imitation de saint François, il observait encore, outre les trois carêmes que les Capucins font dans le cours de l'année, la neuvaine de la Pentecôte, de l'Assomption et de saint Michel. Les veilles des fêtes de notre Seigneur et de la Sainte-Vierge, il ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture. En un mot, on peut dire qu'il fut toute sa vie un martyr volontaire de la pénitence.

Il faudrait parcourir la nombreuse série des vertus chrétiennes, si l'on voulait parler en détail de celles de ce saint religieux; car il les possédait toutes, et à un degré éminent. Mais il se distinguait surtout par son zèle pour la gloire de Dieu; l'idée de le voir offensé l'affligeait tellement qu'il faisait mille efforts pour empêcher le péché; ainsi, lorsqu'il était à la quête, et qu'il entendait jurer ou prononcer le saint nom de Dieu sans respect, il allait de suite reprendre les coupables, fût-il même chargé de fardeaux pesants. Le rang et la qualité de personne ne l'arrêtaient alors, disposé à tout souffrir pour arrêter le mal dont il était le témoin. Nulle démarche ne lui coûtait pour ramener les pécheurs à de meilleurs sentiments. Deux frères, pour des affaires d'intérêt, s'étaient tellement brouillés ensemble qu'ils avaient résolu de se battre en duel l'un contre l'autre; Crispin l'apprend, son zèle s'enflamme, et quoique les amis de ces deux pauvres aveugles n'eussent pu réussir à les rapprocher, il ne désespère pas de leur faire renoncer à leur funeste projet; en effet il va les voir, et agit si heureusement près d'eux, que le jour même où ils devaient exposer à la fois leur âme et leur corps dans un combat singulier, il les réconcilie ensemble si parfaitement, que depuis il n'y eut plus entre eux aucune division.

Le serviteur de Dieu continua ainsi, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, d'acquérir sans cesse, par mille actes de vertu, de nouveaux mérites pour le ciel. Accablé d'infirmités, il fut pris de la fièvre, à Rome, le 11 mars 1750. Le médecin qui le vit, n'ayant donné aucun espoir de sa guérison, il s'écria dans un transport de joie, comme le prophète : « Je » me suis réjoui de ce qu'on m'a dit, que nous irions » dans la maison du Seigneur. » Au milieu de ses plus grandes souffrances, il montrait une patience, une sérénité et une ferveur admirables. Il demeura ainsi alité jusqu'au 19 mai suivant, pendant lequel temps il reçut les sacrements de l'Église avec les plus vifs sentiments de dévotion. Enfin ce jour, qu'il avait annoncé d'avance devoir être celui de sa mort, ayant fixé les yeux sur le crucifix et une image de la Sainte-Vierge, il rendit son âme à son créateur. Le peuple se porta en foule à l'église des Capucins, pour vénérer son corps, qui devint beau et resta flexible. Plusieurs miracles, opérés par l'intercession de ce vertueux frère, ayant prouvé son pouvoir auprès de Dieu, le pape Pie VII le mit au rang des Bienheureux le 7 septembre 1806.

---

24 MAI.

SAINT VINCENT DE LÉRINS.

Voyez son *Commonitorium adversùs hæreticos*, avec une préface anglaise de M. Reeves, t. II; sa vie et son apologie par le P. Papebroch, *Acta Sanct.*, t. V p. 248. Voyez aussi Ceillier et Orsi.

L'AN 450.

Saint Vincent, né dans les Gaules, fut élevé dans la connaissance des belles-lettres, et y fit de grands progrès. Il embrassa d'abord la profession des armes, et vécut dans le monde avec éclat. Nous apprenons de lui-même, qu'après avoir été battu quelque temps par les flots de la mer orageuse du siècle, il réfléchit sérieusement sur les dangers dont il était environné, ainsi que sur le vide de toutes les choses créées. Il ajoute que, pour se mettre à l'abri des écueils, il se jeta dans le port de la religion, où se trouve le refuge le plus assuré (1). Son but était de pouvoir travailler plus facilement à s'affranchir du joug de l'orgueil et de la vanité, d'offrir à Dieu le sacrifice de l'humilité chrétienne, de se garantir des naufrages de la vie présente et des flammes éternelles de l'autre monde. Dans ces saintes disposi-

(1) *In portum religionis cunctis semper fidelissimum*, Proleg. commonit.

tions, il abandonna le tumulte des villes, et ne pensa plus qu'aux moyens de se procurer la possession du ciel.

Une petite île écartée fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite. Gennade assure que ce fut dans le célèbre monastère de Lérins (1). Vincent s'y cacha pour s'appliquer à connaître ce que Dieu demandait de lui. Il se disait souvent à lui-même, que le temps nous dérobe toujours quelque chose; il envisageait les moments fugitifs qui s'écoulent pour ne plus revenir, comme un ruisseau qui, étant parti de sa source, n'y remonte jamais : de là il concluait la nécessité de *racheter le temps*, de saisir ces moments qui nous échappent sans cesse, de les mettre à profit, pour mériter de recevoir au dernier jour un jugement favorable.

D'un autre côté, il considérait qu'il ne suffit pas de bien vivre, mais qu'il faut aussi avoir la foi, qui est le fondement de toute vertu chrétienne. Il ressentait une vive douleur en voyant le sein de l'Église déchiré par un grand nombre d'hérétiques, qui tendaient partout des piéges de séduction, et qui, pour tromper plus facilement les simples, cherchaient à accréditer leurs erreurs par l'autorité de l'Écriture qui les condamnait. Son obéissance à l'Église, et la connaissance qu'il avait de la religion, le garantissaient du venin de tout dogme impie; mais il n'en était pas ainsi de beaucoup de fidèles chancelants ou peu instruits. Pour les prémunir contre les sophismes de l'hérésie, et pour ouvrir les yeux aux personnes faibles qui avaient déjà eu le malheur de se laisser séduire, il écrivit avec autant de clarté et de précision, que de force et d'éloquence, un livre qu'il intitula *Commonitoire* ou *Avertissement contre les hérétiques*. Cet ouvrage fut composé en 434, trois ans après le concile général d'Éphèse, qui proscrivit le nestorianisme. Vincent de Lérins avait en vue les hérétiques de son temps, mais surtout les nestoriens et les apollinaristes. Il les réfute par des principes généraux et lumineux, qui s'appliqueront à tous ceux qui oseront dogmatiser jusqu'à la fin du monde. A cet avantage se trouvent réunis ceux du style, de l'érudition et du génie. On remarque encore à chaque page un certain ton de piété qui gagne ou intéresse le lecteur.

Le Saint, par humilité, déguise son vrai nom, et prend celui de *Peregrinus* ou de Pèlerin. C'est qu'il se regardait comme pèlerin et étranger sur la terre, et particulièrement séquestré du monde par la profession de la vie monastique. Il s'appelle *le dernier de tous les serviteurs de Dieu*, et se met au-dessous *du dernier de tous les Saints*. A l'entendre, il ne mérite pas de porter le nom de chrétien.

Dans cet ouvrage, il établit cette règle fondamentale adoptée par tous les anciens Pères, *qu'on doit regarder comme dogme catholique, ce qui a été cru dans tous les lieux, et dans tous les temps, et par tous les fidèles* (3). Il parle avec profondeur et avec élégance du saint ministère confié à l'Église, de garder pur et sans tache le dépôt sacré de la foi. « L'Église de Jésus-Christ, dit-il, conserve avec » soin les dogmes qui y ont été déposés; elle n'y » change jamais rien, elle n'y ôte rien et n'y ajoute » rien. Elle ne rogne pas le nécessaire, elle n'y » ajoute pas de superflu, et de même qu'elle ne » perd rien de ce qui lui est propre, elle n'admet » rien qui lui soit étranger. Le but de tous ses efforts, » c'est de donner une forme plus précise et plus » agréable à ce qui n'était qu'ébauché anciennement; de fixer et d'affermir ce qui lui a été transmis de formé et de travaillé; et de conserver » intact ce qui était déjà confirmé et déterminé » lorsqu'elle l'a reçu. Qu'a-t-elle voulu, l'Église, » par ses décrets des conciles, sinon corroborer ce » qui auparavant avait été cru sans examen, et » proclamer avec force ce qu'on n'avait jusqu'alors » qu'effleuré pour ainsi dire? L'Église, dit-il, alarmée des innovations des hérétiques, n'a eu d'autre » but, en portant les décrets de ses conciles, que » de transmettre, par écrit, à la postérité, ce qu'elle » avait hérité des Pères, par tradition; et elle a cru » l'atteindre, ce but, en renfermant dans les bornes » de quelques lignes des objets d'une importance » majeure, et en désignant ordinairement, pour en » faciliter l'intelligence, le sens antique du dogme » par quelque mot nouveau (4). » C'est d'après cette règle qu'il veut que l'on décide les points controversés en matière de foi. Nous avons, selon lui, un moyen facile de nous prémunir contre les explications arbitraires des Livres saints que donnent Novatien, Photin, Sabellius, Donat, Arius, Jovinien, Pélage, Nestorius, etc.; c'est d'interpréter toujours l'Écriture par la tradition de l'Église, qui, comme un fil, nous conduit à la connaissance de la vérité : par-là nous sommes sûrs de ne jamais nous égarer. En effet, la tradition venue des apôtres manifeste le vrai sens des divins oracles, et toute nouveauté dans la foi est une marque certaine d'hérésie. En fait de religion, rien n'est plus à craindre que de prêter l'oreille à ceux qui enseignent une doctrine

(1) Situé dans la plus petite de deux îles fort agréables, peu éloignées des côtes de la Basse-Provence, du côté d'Antibes, lesquelles portaient le nom de *Lérins*.

(3) *Quod ubique, quod semper, quod ad omnibus creditum est : hoc est etenim verè propriéque catholicum.* Comm. c. 3.

(4) C. 27 et 30.

inconnue jusqu'alors. « Ceux, dit-il, qui ont une » fois osé attaquer un article de foi, ne tarderont » pas à en attaquer d'autres. Que s'ensuivra-t-il de » cette prétendue réforme dans la religion? à force » d'innover, on en viendra jusqu'à changer entiè» rement, ou plutôt à détruire la doctrine catho» lique (5). » Il s'étend avec beaucoup de solidité et d'élégance sur le divin emploi que l'Église a reçu de conserver pur et sans tache le sacré dépôt de la foi (6).

Revenant aux hérétiques, ils affectent, dit-il, de citer partout l'Écriture; il n'y a presque point de pages dans leurs écrits où l'on n'en trouve des textes, mais en cela ils ressemblent aux charlatans, qui pour se défaire de leurs drogues, leur attribuent la vertu d'opérer des guérisons infaillibles; et aux empoisonneurs, qui déguisent sous des noms imposants leurs breuvages meurtriers (7). Ils imitent le père du mensonge, qui, en tentant le Fils de Dieu, cita l'Écriture (8).

S'il s'élève, continue-t-il, quelque doute sur le vrai sens d'un passage dans un point qui intéresse la foi, il faut avoir recours aux Pères qui ont vécu et qui sont morts dans la communion de l'Église catholique. A l'aide de leur doctrine, on découvrira bientôt la nouveauté. Nous ne devons cependant recevoir comme absolument certain et indubitable, que ce qui a été cru par tous, ou par presque tous les Pères; et alors l'unanimité de leur consentement équivaut à l'autorité d'un concile général. Si quelqu'un d'entre eux a tenu une doctrine contraire à celle du plus grand nombre, quelque habile qu'il ait été, on doit regarder son sentiment comme celui d'un particulier, et non point comme la créance universelle de l'Église (9). Lorsqu'un article controversé a été décidé dans un concile général, cette décision devient irréfragable; elle a tous les caractères requis pour fixer notre foi. Tels sont les principes généraux que saint Vincent de Lérins établit dans son ouvrage (*). Il n'y a point de livre de controverse qui renferme tant de choses en si peu de mots. Les raisonnements solides qui y sont développés ont fourni et fourniront toujours des armes puissantes contre tous les hérétiques. Les mêmes principes se trouvent aussi dans le livre des prescriptions par Tertullien, dans saint Irénée et dans d'autres anciens Pères.

Saint Vincent mourut sous les règnes de Théodose II et de Valentinien III, et conséquemment avant la fin de l'année 450 (10). Ses reliques se gardent respectueusement à Lérins. On lit son nom dans le martyrologe romain.

Le Saint fait une observation bien importante sur ceux qui ont eu le malheur de perdre l'ancre de la foi catholique. « Ils sont, dit-il (11), agités, battus, » et mis à deux doigts de leur perte par le choc in» térieur de mille pensées qui s'entrecombattent. » Après tout, le ciel les avertit par-là de mettre » bas les voiles de l'orgueil qu'ils avaient déployées » aux vents de la nouveauté, et de se réfugier dans » le port sûr et tranquille de l'Église, pour s'y dé» charger des eaux troubles et amères de l'erreur, » et y boire les eaux douces et salutaires de la vé» rité qui rejaillissent à la vie éternelle : là ils » oublieront, pour leur bien, ce qu'ils avaient appris » pour leur malheur; ils s'y instruiront des dogmes » qu'ils peuvent comprendre, et adoreront avec une » foi soumise ceux qui sont au-dessus de leur intel» ligence. »

(5) C. 29.
(6) C. 27 et 30.
(7) C. 31.
(8) C. 32.
(9) C. 33.
(*) La meilleure édition du *Commonitorium* de saint Vincent de Lérins est celle qui a été donnée par Baluze. On peut voir, sur l'utilité de cet ouvrage, le cardinal Orsi. Voyez encore le cardinal Gotti, savant controversiste, dans son livre contre Jean Le Clerc. Jean Salinas, chanoine régulier de la congrégation de saint Jean de Latran, a redonné, en 1731, le *Commonitorium* de saint Vincent de Lérins, d'après l'édition de Baluze. Il y a ajouté des notes de sa façon, qui ont leur utilité. Il a mis à la suite du *Commonitorium* les œuvres de saint Hilaire d'Arles.

En 1763 parut à Rome une nouvelle édition du *Commonitoire*, d'après celle de Baluze, avec les notes de Salinas, ainsi que du livre de Tertullien *De præscriptionibus adversus hæreticos*, et du *Catalogus hæreticorum* d'un anonyme, accompagné également de notes intéressantes et très-nombreuses. Gennade de Marseille dit dans son *Catalogus virorum illustrium*, c. 64 : « Vincentius, natione Gallus..... vir in scripturis sanctis doctus, notitia ecclesiasticorum dogmatum sufficienter instructus, composuit ad evitanda hæreticorum collegia, nitido satis et aperto sermone, validissimam disputationem. » Le *second Commonitoire*, comme on l'appelle, est perdu; nous n'en possédons que la fin, qui est un résumé du tout. Il existe une traduction allemande du Commonitoire en question, par François Geiger, chanoine et ancien professeur de théologie à Lucerne, 1822.

(10) On ne peut attribuer à notre Saint les objections d'un certain Vincent contre la doctrine de saint Augustin sur la grâce. En effet, il condamne hautement Pélage avec ses sectateurs, et donne de grandes louanges à la lettre de Célestin aux évêques des Gaules; lettre dans laquelle ce pape reprenait ceux à qui il écrivait, de ce que par leur négligence ils permettaient aux semi-pélagiens de répandre leurs profanes nouveautés.

On trouve dans le même temps deux *Vincent* qui vivaient à Marseille; peut-être y avait-il encore d'autres personnes de ce nom : ce sera un de ces *Vincent* qui aura donné dans le semi-pélagianisme.

(11) C. 25.

SAINT DONATIEN ET SAINT ROGATIEN,

MARTYRS, A NANTES.

L'AN 287.

Il y avait à Nantes, dans l'Armorique, un jeune homme nommé Donatien, illustre par sa naissance, qui, après avoir reçu le baptême, vivait d'une manière très-édifiante, et travaillait avec beaucoup de zèle à la conversion des idolâtres. Rogatien, son frère aîné, touché de ses exemples et de ses discours, se déclara pour le christianisme, et demanda le sacrement de la régénération. L'absence de l'évêque, qui s'était enfui à cause de la persécution, l'empêcha d'être baptisé; mais il le fut bientôt dans son sang. En effet, il se fit chrétien dans un temps où ce titre coûtait ordinairement la vie.

Le préfet, étant arrivé à Nantes, se préparait à exécuter les ordres de l'empereur Maximien-Hercule, qui portaient que l'on mît à mort tous ceux qui refuseraient d'adorer Jupiter et Apollon (1). Donatien fut accusé devant lui de professer la religion chrétienne et d'avoir détourné du culte des dieux son frère et plusieurs autres personnes. On l'arrêta sur-le-champ, et après qu'il eut confessé généreusement sa foi, on l'envoya en prison, où il fut chargé de fers.

On conduisit aussi Rogatien devant le préfet. Les caresses et les menaces n'ayant pu l'ébranler, il fut envoyé en prison avec son frère. Il était inconsolable de n'avoir point eu l'occasion de recevoir le baptême; il espérait toutefois que le baiser de paix que lui donnait son frère pourrait lui tenir lieu de ce sacrement. Donatien de son côté priait pour lui, demandant que sa foi lui procurât l'effet du baptême, et que l'effusion de son sang suppléât en lui le sacrement de chrismation, c'est-à-dire, de la confirmation. Ils passèrent l'un et l'autre toute la nuit en prières.

Le lendemain, on les vint chercher pour les conduire devant le préfet. Sur la déclaration qu'ils firent d'être prêts à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ, ils furent étendus sur le chevalet; on leur perça ensuite la tête avec des lances, puis on les décapita. Leur martyre arriva vers l'an 287 (2).

(1) On met les ordres dont il est ici question en 286, lorsque Maximien vint dans les Gaules pour marcher contre les Bagaudes, ou dans le temps qu'il allait attaquer Carausius, qui, ayant pris la pourpre en Bretagne, sut conserver pendant sept ans la dignité qu'il avait usurpée. Les actes des saints Martyrs disent que ces ordres furent donnés par les empereurs Dioclétien et Maximien : mais ceci n'est point contradictoire à ce que nous avons dit; on voit par le récit des historiens, qu'on attribuait communément à ces deux princes ce qui était émané d'un seul.

Il paraît que celui auquel les ordres furent adressés était le cruel Rictius-Varus, préfet de la Gaule belgique, et peut-être aussi de la Gaule celtique. Le titre de président que lui donnent les actes des saints Martyrs n'appartenait qu'à un gouverneur qui avait droit de vie et de mort.

(2) Et non en 303, durant la grande persécution, comme quelques-uns se le sont imaginé.

Constance-Chlore et C. Galère-Valère-Maximien furent créés césars le 1er mars 291; le dernier eut l'Italie en partage, et le premier eut la Gaule au-delà des Alpes, avec la Bretagne. Constance-Chlore mourut à Yorck le 25 juillet 306. Il ne voulut jamais souffrir que l'on condamnât personne à mort pour cause de christianisme, comme nous l'apprenons de Lactance, *De mort. persec.* c. 15 et 16; d'Eusèbe, *Vit. Constant.* c. 13, 15, 16 et 17; de saint Optat, l. 1, *de Schism. Donat.* etc. Il suit de là qu'on doit placer avant l'an 291, et dans les commencements du règne de Dioclétien et de Maximien-Hercule, les chrétiens qui souffrirent sous ces deux princes dans les Gaules et la Bretagne; tels que saint Géréon, saint Cassius, saint Victor, etc., à Cologne; saint Justin à Louvres, dans le diocèse de Paris; saint Fuscien et saint Victoric à Amiens; saint Piat à Tournai; saint Lucien à Beauvais; saint Quentin à Péronne; saint Crespin et saint Crespinien à Soissons, etc.

Lorsque Maximien-Hercule eut fait massacrer la légion Thébéenne, il envoya Rictius-Varus, avec le titre de préfet, dans la Gaule belgique et la Gaule celtique. Celui-ci persécuta les chrétiens avec une cruauté inouïe, à Trèves, à Amiens, etc., depuis l'an 286 jusqu'à sa mort, arrivée en 288.

Julien, son successeur, fit mettre à mort saint Lucien à Beauvais, et saint Yon dans la province de Lyon.

Il paraît qu'Eutychius et Astérius, nommés dans les actes de saint Victor de Marseille, furent aussi préfets du prétoire dans les Gaules; peut-être succédèrent-ils à Julien en 290 ou 291.

On croit que Sisinnius Fescenninus, qui fit mourir saint Denis à Paris, et saint Nicaise dans le Vexin, était gouverneur de la seconde Lyonnaise, qui avait alors bien plus d'étendue du côté du nord qu'elle n'en eut dans la suite.

Le juge, sous lequel sainte Foi et saint Caprais souffrirent à Agen, se nommait Dacien.

Saint Alban paraît avoir reçu la couronne du martyre dans la Bretagne, avant l'usurpation de Carausius, c'est-à dire, au plus tard en 287.

Ce que dit Eusèbe, l. 8, c. 1 et 4, de la paix dont jouissait l'Église avant la grande persécution, doit principalement s'entendre de l'Orient. En effet, Maximien-Hercule persécuta les chrétiens; Dioclétien même, dans le voyage qu'il fit à Rome au commencement de son règne, les persécuta aussi par complaisance pour les Romains. Prisca sa femme, et Valérie sa fille, qu'il avait mariée à Maximien, favorisaient le christianisme, si toutefois elles ne l'avaient point embrassé (Lactance, *de mort. persec.* c. 5.), et il n'y eut que la crainte des tourments qui les détermina, en 303, à sacrifier aux idoles. Il est probable qu'elles avaient été instruites l'une et l'autre par Lucien, grand-chambellan de Dioclétien.

Ce Lucien était fort zélé pour la foi. Saint Théonas, qui fut évêque d'Alexandrie depuis l'an 288 jusqu'à l'an 300, lui envoya une excellente instruction, que d'Achéry a publiée dans son *Spicilège*, t. XII p. 545. L'impératrice n'était point chrétienne lorsque cette instruction fut écrite. Il est très-probable que Lucien mourut avant la persécution de 303, dans laquelle souffrirent saint Dorothée, saint Gorgone et d'autres officiers du palais. Il est dit dans les actes de saint

On enterra leurs corps près du lieu où ils avaient souffert. Les chrétiens leur élevèrent depuis un tombeau, au pied duquel les évêques de Nantes choisirent leur sépulture. Vers la fin du cinquième siècle, on bâtit au même endroit une église qui a été successivement desservie par des moines et des chanoines, et qui est aujourd'hui paroissiale. En 1145, Albert, évêque d'Ostie, transféra les reliques des deux martyrs dans la cathédrale de Nantes. Elles s'y gardent encore avec beaucoup de vénération.

Voyez leurs actes, qui sont regardés comme authentiques, quoiqu'ils paraissent n'avoir été écrits que dans le cinquième siècle. Ils ont été publiés par D. Ruinard, p. 279. Voyez aussi Tillemont, t. IV p. 491; Ceillier, t. III p. 561; Lobineau, *Vies des Saints de la Bretagne*, p. 2.

SAINT JEAN DE PRADO,

FRANCISCAIN.

L'AN 1636.

Ce Saint, né dans le royaume de Léon, en Espagne, embrassa la règle austère des Franciscains déchaussés de l'étroite observance. L'éclat de ses vertus eut bientôt percé l'obscurité de sa retraite. Il alla, par ordre de la congrégation *de la Propagande*, prêcher la foi dans les royaumes de Fez et de Maroc. Les fruits de son zèle l'exposèrent à toute la fureur des mahométans, qui le mirent en prison et le chargèrent de fers. Le saint confesseur souffrit avec une patience inébranlable de cruelles bastonnades et plusieurs autres tortures. Enfin il consomma son sacrifice par le feu, en 1636, le 24 mai, jour auquel Benoît XIV a inséré son nom dans le martyrologe romain. Il fut solennellement béatifié par Benoît XIII, en 1728.

Voyez la bulle de ce pape, *Bullar.* t. X, *part.* 4, p. 333, et l'abrégé de la vie du Saint par le P. Fulgence Ferot, récollet; *Vies des Saints des trois ordres de Saint-François*, Paris, 1779, t. I p. 198.

---

25 MAI.

—

SAINTE MARIE-MAGDELEINE DE PAZZI,

VIERGE ET CARMÉLITE.

Tiré de sa vie, écrite par Puccini, son confesseur, et de la bulle de sa canonisation. Voyez Baert, un des continuateurs de Bollandus, t. VI *Maii*, p. 177.

L'AN 1607.

La famille des Pazzi, une des plus illustres de la république de Florence, était alliée à la maison souveraine des Médicis; mais la Sainte, dont nous donnons ici la vie, lui a communiqué une gloire infiniment plus précieuse que celle qui lui venait d'une longue suite de héros et de grands hommes en tout genre. Elle sortait, du côté de sa mère, de la famille des Blondelmonti, qui ne le cédait point en illustration à celle des Pazzi.

Elle naquit à Florence en 1566, et reçut au baptême le nom de Catherine, en l'honneur de sainte Catherine de Sienne, pour laquelle on lui vit toujours une tendre dévotion. Dès les premières lueurs de raison, elle laissait apercevoir d'heureux présages de cette sainteté éminente à laquelle Dieu la destinait. A l'âge de sept ans, son amour pour les pauvres allait si loin, qu'elle se privait de manger pour les nourrir. Ennemie de tous les jeux de l'enfance, elle quittait souvent ses compagnes pour aller prier dans quelque lieu secret. Elle récitait avec une ferveur incroyable l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, et autres semblables prières; elle saisissait de plus toutes les occasions de les apprendre aux pauvres enfants qui les ignoraient. Lorsque son père la menait à la campagne, son plus grand plaisir était de rassembler les petites filles, afin de leur enseigner ce qu'elle savait des premiers éléments de la religion, emploi dont elle s'acquittait avec une modestie et une patience admirables. Un jour qu'elle commençait à apprendre le catéchisme à une petite fille d'un des fermiers de son père, on lui dit qu'il fallait retourner à Florence. Cette nouvelle lui donna une vive douleur. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, et elle était inconsolable de ne pouvoir finir la bonne œuvre qu'elle avait commencée. Son père ne put l'apaiser qu'en prenant avec lui la fille de

Dorothée (26 décembre) qu'il était alors grand-chambellan.

Le but de cette note est de répondre aux objections que quelques critiques ont formées contre l'histoire de cette foule de martyrs qui furent couronnés dans l'Occident vers le commencement du règne de Dioclétien. Il est certain d'ailleurs que la persécution excitée par Carin, prédécesseur de Dioclétien, continua encore, après la mort de ce prince, de se faire sentir dans diverses provinces. Les gouverneurs sévissaient toujours contre les chrétiens, sous prétexte que les édits n'avaient point été révoqués. Voyez Tillemont, *Mém. pour l'hist. de l'Église*, t. V p. 3.

son fermier, que la jeune Catherine acheva d'instruire à Florence.

A l'âge de huit à neuf ans, son ardeur pour l'exercice de la prière augmenta si considérablement, qu'elle y employait des heures entières. Elle puisa dans cette divine école le goût de la vertu dans un degré éminent, et s'y pénétra d'un tel désir d'aimer le Seigneur et de lui plaire, que tous les amusements du monde ne lui offraient qu'ennui et amertume. Le seul bonheur qu'elle connût était de parler à Dieu ou de Dieu. Souvent il lui arrivait, pendant la nuit, de sortir de son lit, pour se coucher sur la paille ou sur le plancher de sa chambre. Une fois elle se fit une couronne de joncs entrelacés d'épines, se l'attacha sur la tête, et se coucha ainsi. Il est aisé de juger ce qu'elle eut à souffrir. Elle s'était portée à cette action extraordinaire, après avoir médité sur la passion du Sauveur, qui, depuis ce temps-là, fut le principal objet des pensées de son esprit et des mouvements de son cœur.

Le jour de saint André, comme elle faisait sa méditation, elle fut enflammée d'un désir si véhément de souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, qu'elle perdit connaissance, et resta sans mouvement. Sa mère, ignorant la cause de ce qui se passait dans sa fille, craignit pour ses jours, et ne douta point qu'elle ne fût mourante. La Sainte éprouva une semblable pamoison dans la suite, lorsqu'elle était religieuse; elle dit alors en revenant à elle-même : « Seigneur, cette grâce est comme celle que » je reçus dans ma jeunesse, quand ma mère me » crut attaquée d'une maladie corporelle. » Le cilice et les macérations de la chair furent les moyens dont elle se servit pour retracer en elle la vie de Jésus crucifié. Sans cesse elle était pénétrée des sentiments d'une vive componction; et elle ne pouvait retenir ses larmes à la vue de cette foule de misères corporelles et spirituelles qui l'affligeaient, ainsi que son prochain.

On ne pourrait exprimer jusqu'où allait sa dévotion pour la divine Eucharistie. Elle aimait à être auprès de ceux qui venaient d'avoir le bonheur de communier; et il semblait que l'amour lui fît sentir l'odeur de la présence de Jésus-Christ. Cette rare dévotion pour l'Eucharistie détermina son confesseur à accélérer à son égard le temps où l'on permet aux enfants d'y participer. Elle n'avait encore que dix ans lorsqu'elle reçut le corps de Jésus-Christ pour la première fois. Dans sa douzième année, elle s'engagea par vœu à rester toute sa vie dans la virginité.

Son père ayant été fait gouverneur de Cortone par le grand-duc, on la mit en qualité de pensionnaire chez les religieuses de saint Jean à Florence. Cette entière séparation du monde lui causa beaucoup de joie, parce qu'elle lui donnait la liberté de suivre tous les mouvements de sa ferveur. Tous les matins, elle employait quatre heures à la méditation, et elle était à genoux pendant ce temps-là. Son humilité lui faisait juger qu'elle était indigne de s'approcher des religieuses, qu'elle regardait comme les épouses favorites de Jésus-Christ, et elle les respectait au point qu'ordinairement elle se tenait à une certaine distance de chacune d'entre elles.

Le gouverneur de Cortone revint à Florence au bout de quinze mois. Son but était de travailler efficacement à procurer à sa fille un établissement qui convînt à sa naissance. Il se présenta plusieurs partis sortables, et il n'était plus question que d'avoir le consentement de la Sainte; mais on ne put jamais l'obtenir, et elle dit hautement qu'il n'était plus en son pouvoir de penser au mariage. C'était assez s'expliquer sur l'obstacle que son vœu y apportait; elle demanda même la permission d'embrasser l'état religieux; ce qui lui fut à la fin accordé.

L'ordre des Carmélites fut celui qui fixa son choix, parce que l'on y communiait presque tous les jours. Elle entra dans leur monastère de Saint-Fridien, situé dans un des faubourgs de Florence, le 14 août 1582. Elle y porta quelques jours l'habit séculier, pour s'instruire de la règle, avant de s'engager à la suivre. Les religieuses furent singulièrement édifiées de sa ferveur. Quinze jours après, ses parents la reprirent chez eux, et l'y gardèrent trois mois, afin d'éprouver de nouveau sa vocation. Ils ne purent durant ce temps-là lui faire porter d'habits précieux; elle montra la plus grande aversion pour tout ce qui sentait la vanité et la sensualité.

Ses parents, ne pouvant plus douter que sa vocation ne vînt du Ciel, lui permirent de la suivre librement. La Sainte profita de cette permission, et retourna dans le monastère le 1er décembre. Elle avait alors quinze ans. Elle prit l'habit le 30 janvier de l'année suivante. Quand le prêtre lui mit le crucifix dans les mains, en disant : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* (1)! une ardeur séraphique parut sur son visage, et elle se sentit enflammée d'un ardent désir de souffrir toute sa vie pour Jésus-Christ. Foulant alors aux pieds toutes les vanités mondaines, elle forma une résolution sincère de marcher avec sa croix à la suite de son divin Époux.

Après sa prise d'habit, elle se jeta aux pieds de la

(1) Gal. VI, 14.

maîtresse des novices, pour la prier de ne la pas ménager, afin qu'elle pût s'accoutumer à la pratique des renoncements et des humiliations. Elle fut, durant son noviciat, l'admiration de toutes celles qui étaient témoins de la ferveur de sa charité. Une maladie, par laquelle Dieu l'éprouva, ne servit qu'à faire éclater en elle les vertus les plus héroïques. Rien n'était plus touchant que le désir dont elle brûlait de souffrir pour celui qui est mort pour nous. Une des sœurs lui ayant un jour demandé d'où pouvait lui venir cette patience et cette force qui faisaient qu'elle ne se plaignait jamais, et qu'elle ne parlait pas même de ses maux, elle lui répondit, en lui montrant un crucifix qui était auprès de son lit : « Voyez ce que l'amour infini de Dieu a fait » pour mon salut. Ce même amour voit ma faiblesse » et me donne du courage. Ceux qui se rappellent » les souffrances de Jésus-Christ, et qui offrent les » leurs à Dieu en union avec celles du Sauveur, ne » trouvent rien que de doux et d'aimable dans » tout ce qu'ils souffrent. » Elle fit profession le 17 mai 1584, lorsque la maladie dont nous venons de parler donnait lieu de craindre pour ses jours. Elle changea son nom de Catherine en celui de Marie-Magdeleine, qu'elle honorait comme le parfait modèle des âmes pénitentes. Sa profession faite, elle eut plusieurs ravissements et reçut des consolations ineffables durant quarante jours, et surtout après ses communions. C'était comme autant de caresses par lesquelles Jésus-Christ célébrait en quelque sorte le mariage spirituel qu'il avait contracté avec la Sainte.

Lorsqu'une âme vient de se donner à Dieu, il arrive ordinairement qu'elle est visitée par les plus douces consolations. A la faveur des lumières qui lui sont communiquées, elle sent vivement la bassesse de son néant, et s'établit d'une manière solide dans la pratique de l'humilité. Attirée en même temps par l'odeur des parfums célestes, elle court avec une ardeur infatigable, et ne jouit d'aucun repos, qu'elle ne soit avec son époux. Ce goût des consolations intérieures la soutient, la fortifie et la dispose à souffrir avec joie les épreuves qui doivent infailliblement lui arriver. En effet, Dieu, qui veut régner sans partage sur ses serviteurs, leur envoie des croix pour les affranchir de tout attachement déréglé, et pour les rendre propres à devenir des vases du pur amour; il les jette, pour ainsi dire, dans le creuset des tribulations, et l'activité du feu par lequel ils passent se mesure communément sur le degré de sainteté où la miséricorde divine a dessein de les élever. Ce fut ce que notre Sainte éprouva. Les peines intérieures prirent la place de cette joie et de ces douceurs dont elle avait été comme inondée; mais ces peines ne firent que purifier et accroître sa vertu. Ses dispositions étaient si parfaites, qu'elle ne désirait pas même les consolations du ciel, dont elle se jugeait plus indigne que toutes les créatures.

Quant aux faveurs qu'elle recevait, elle tâchait d'en dérober la connaissance aux autres. Loin de s'en prévaloir et de croire qu'elle les méritait, elle les rapportait à la bonté toute gratuite de son Dieu; elle prenait de là occasion de s'humilier de plus en plus, et de purifier avec un nouveau soin les affections de son cœur. Persuadée que l'amour ne se manifeste jamais mieux que dans les souffrances, elle avait une ardeur insatiable pour les croix. Dans la vivacité de ses tendres sentiments pour son divin Époux, elle regardait avec indifférence les consolations et les peines intérieures. Souvent elle ne pouvait contenir ses transports, et elle s'écriait : « O amour! » Faut-il que l'amour ne soit pas aimé, ni même » connu de ses propres créatures? O mon Jésus! » que n'ai-je une voix assez forte pour me faire entendre jusqu'aux extrémités du monde! je publierais partout que cet amour doit être connu, aimé, » estimé comme le seul vrai bien : mais le détestable poison de l'amour-propre dérobe aux hommes » cette sublime connaissance, et les rend incapables d'y parvenir. » D'autres fois elle invitait toutes les créatures à se changer en autant de langues, pour louer, bénir, glorifier les trésors immenses de l'amour divin. Elle versait des larmes continuelles pour obtenir la conversion des pécheurs; et lorsque son oraison était interrompue par la nécessité de vaquer aux devoirs publics, ou d'aller prendre un peu de repos, il lui arrivait souvent de s'écrier : « Comment puis-je me reposer, quand je » considère que Dieu est si grièvement offensé sur » la terre? O amour! je le fais par obéissance, et » pour me conformer à votre sainte volonté. »

La crainte d'avoir offensé Dieu, en marquant un trop grand désir de faire profession, la détermina à prier qu'on lui permît de passer deux nouvelles années au noviciat, ce qui lui fut accordé par la supérieure. Ce terme expiré, on l'élut seconde forestière, ou directrice en second des jeunes filles du dehors, que l'on instruisait de la règle avant de les admettre à la prise d'habit. Trois ans après, elle sortit du juniorat : c'était ainsi que l'on appelait le temps qu'il fallait passer parmi les jeunes religieuses. Elle fut alors chargée du soin de former les novices. La communauté ne se lassait point d'admirer la sainte avidité qu'elle avait pour la pénitence. Elle jeûnait au pain et à l'eau tous les jours de la semaine, ex-

cepté les dimanches et les fêtes, auxquels elle usait d'un peu de nourriture; le carême elle ajoutait encore à ses jeûnes diverses austérités corporelles.

Mais il est temps de la considérer aux prises avec l'esprit de ténèbres. Elle fut horriblement tourmentée par des tentations d'impureté, de gourmandise, d'orgueil, d'infidélité et de blasphème. Son imagination était souvent remplie de pensées abominables, qui la jetaient dans un état affreux. Elle ne goûtait aucun repos, malgré les prières ferventes qu'elle adressait à Jésus-Christ et à la Reine des vierges. Les disciplines, les cilices garnis de pointes de fer, et autres semblables instruments de pénitence, ne pouvaient non plus lui rendre le calme. Il semblait que l'acharnement et la rage de l'ennemi augmentaient de jour en jour. Son esprit était encore tourmenté par mille spectres hideux, ce qui lui faisait croire qu'elle était abandonnée à la fureur des puissances infernales. Elle ne voyait que des sujets d'horreur en elle-même et dans tout ce qui l'environnait. Les pensées de blasphème et d'infidélité la poursuivaient avec tant de violence, que quelquefois elle criait à ses sœurs : « Priez pour moi, afin » que je ne blasphème pas le Seigneur, au lieu de » le louer. » Le jeûne que l'habitude, aidée de la grâce, lui avait rendu facile, lui devint pénible et insupportable. A tant de maux se joignit le mépris de la communauté pour elle. On traitait d'illusions tant de grâces extraordinaires qu'elle avait précédemment reçues, et que l'on avait même admirées. Dieu cependant n'abandonnait pas entièrement sa servante; il la soutenait par la force invisible de son bras. Toutes les fois qu'elle méditait sur la passion de Jésus-Christ, elle se sentait fortifiée et enflammée d'un nouveau désir d'exprimer encore plus parfaitement en elle l'*homme de douleurs*.

Cette épreuve dura cinq ans. Enfin, Dieu rendit le calme à la Sainte, et la consola par sa divine présence. Étant à matines, le jour de la Pentecôte de l'année 1590, elle eut une extase pendant le *Te Deum*. Après l'office, on remarqua sur son visage et dans ses paroles une joie extraordinaire. Elle serra la main de la mère prieure et de la maîtresse des novices, et les invita à prendre part à l'heureux changement qui venait de s'opérer en elle. « L'orage » est passé, leur dit-elle; aidez-moi à remercier et » à bénir mon aimable Créateur. »

Le retour des consolations fut suivi de beaucoup d'autres grâces singulières. Dieu la favorisa du don de prophétie. Elle prédit la papauté à Léon XI; mais elle lui prédit en même temps qu'il mourrait peu de temps après son élection, ce qui fut vérifié par l'événement.

En 1598, on la fit maîtresse des novices, et elle exerça cet emploi durant six ans. En 1604, on l'élut sous-prieure, et elle fut continuée dans cette charge jusqu'à sa mort. Rien n'était capable d'interrompre son union avec Dieu. Il lui suffisait d'entendre prononcer son nom, pour éprouver les plus vifs transports d'amour. Elle répétait souvent, et avec une ferveur incroyable, la doxologie *Gloire au Père*, etc. Elle s'inclinait alors, et s'offrait, avec toutes ses puissances, à celui de qui elle les avait reçues. En toutes choses, elle envisageait uniquement la volonté de Dieu et le désir de lui plaire. Sa maxime ordinaire était « que la volonté de Dieu est toujours » très-aimable. Que notre bonheur est grand, disait- » elle à ses sœurs! Nous trafiquons avec Dieu, et » toujours à notre avantage, lorsque nous agissons » dans la vue de lui plaire et de l'honorer. Venez, » disait-elle d'autres fois, venez et aimez votre Dieu » qui vous aime tant. O amour! je meurs de dou- » leur, quand je vous vois si peu connu et si peu » aimé. O amour, amour! si vous ne savez où re- » poser, venez à moi et je vous logerai. O âmes » créées par l'amour! pourquoi n'aimez-vous pas? »

Dans les instructions qu'elle donnait aux novices, elle leur apprenait à chanter les louanges de Dieu avec respect et tremblement. « Pensez, leur disait- » elle, que vous êtes en la compagnie des anges; » tâchez donc d'être prosternées en esprit à chaque » parole que vous prononcerez. » Si on ne chantait pas l'office assez posément, elle demandait la permission de sortir, et disait ensuite aux sœurs : « D'où » venait cette précipitation? Quelle affaire plus im- » portante aviez-vous? »

Elle était dévorée de zèle pour le salut des âmes; aussi versait-elle continuellement des larmes, dans la vue d'obtenir la conversion des infidèles, des hérétiques et de tous les pécheurs. Elle tâchait de faire entrer les autres dans ses sentiments, et elle les exhortait de la manière la plus pathétique à rapporter toutes leurs bonnes œuvres à cette fin.

Sa dévotion pour la sainte Eucharistie était extraordinaire, comme nous l'avons déjà observé. Rien ne lui paraissait comparable au bonheur de communier. « Pour me le procurer, disait-elle, je ne » balancerais pas, si cela était nécessaire, d'entrer » dans la caverne d'un lion, et de m'exposer à toutes » sortes de souffrances. »

Son humilité tenait véritablement du prodige. Elle se regardait comme l'opprobre du monastère, le rebut de la communauté, et la plus abominable de toutes les créatures. Elle se réjouissait d'être oubliée, méprisée, de recevoir de réprimandes, et d'être employée aux plus bas offices de la maison.

Souvent on l'entendait s'écrier : « O néant, que tu » es peu connu ! »

De violents maux de tête et de poitrine, accompagnés de fièvre et de crachements de sang, lui causèrent de vives douleurs pendant les dernières années de sa vie; elle eut aussi les gencives attaquées d'une humeur scorbutique qui lui fit tomber toutes les dents. Outre ces maux, elle éprouvait encore quelquefois des sécheresses et des aridités désolantes. D'un côté, elle souhaitait d'être affranchie des liens du corps pour aller se réunir à Jésus-Christ; mais de l'autre, elle désirait de vivre, afin de continuer de souffrir pour l'objet de son amour. Ce qui montrait principalement l'héroïsme de sa patience, c'est que dans ses prières elle demandait à Dieu de souffrir sans consolation, pour mieux sentir toute l'amertume du calice du Sauveur.

Sentant approcher sa fin, elle exhorta les religieuses à la ferveur et à l'amour des croix; elle demanda ensuite le sacrement de l'Extrême-Onction, qui lui fut administré, et elle communia tous les jours jusqu'à sa mort, qui arriva le 25 mai 1607. Elle était âgée de quarante-un ans, un mois et vingt-quatre jours. Urbain VIII la béatifia en 1626, et Alexandre VII la canonisa en 1669. Son corps se garde à Florence dans une belle châsse. Dieu a accordé plusieurs guérisons miraculeuses par l'intercession de sa servante (2).

Il faut que notre amour pour Dieu soit bien faible, puisque nous sommes ennemis des moindres souffrances, et que nous trouvons tant de difficultés dans la pratique des devoirs du christianisme. Il est vrai que ces devoirs paraissent pénibles dans les commencements de la conversion; mais l'habitude, que l'on peut appeler une seconde nature, change à la fin l'ordre des choses, et rend agréables celles où l'on ne voyait d'abord que peine et contrainte. Quand l'amour de la vertu s'est une fois enraciné dans le cœur, on se porte avec ardeur à faire ce que l'on aime. L'Écriture représente cette joie qui accompagne la pratique de la vertu, comme le caractère distinctif de la perfection. *Les voies de la sagesse sont des voies de plaisir, et tous ses sentiers sont des sentiers de paix* (3). *Les commandements de Dieu ne sont point pénibles* à celui qui aime (4). Aussi l'homme de bien *fait-il ses délices de la loi du Seigneur; il la médite nuit et jour* (5). Non-seulement il la médite, il travaille encore à y conformer sa vie. Le Psalmiste exprime en différents endroits, et avec beaucoup d'énergie, le plaisir qu'il trouvait à méditer et à observer les commandements de Dieu. Il est dit des premiers chrétiens, dont toute la vie était un exercice continuel de piété, qu'ils prenaient leur nourriture *avec joie et simplicité de cœur* (6). Le Saint-Esprit nous fait la description suivante des apôtres. Ils paraissaient *comme tristes, et ils étaient toujours dans la joie; comme pauvres, et ils enrichissaient plusieurs; comme n'ayant rien, et ils possédaient tout* (7). Une autre propriété de l'amour divin est d'être toujours actif, de ne jamais cesser de manifester son ardeur, et de se porter avec zèle à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

SAINT URBAIN I, PAPE ET MARTYR.

L'AN 231.

Saint Urbain succéda à saint Calixte en 223, la troisième année du règne de l'empereur Alexandre (*). Malgré l'affection que ce prince, naturellement doux, avait pour les chrétiens, ceux-ci ne laissèrent pas d'être persécutés en divers lieux, ou par le peuple, ou par les gouverneurs. Il est dit dans les actes de sainte Cécile, que le pape Urbain encourageait les martyrs, et qu'il convertit à la foi un grand nombre d'idolâtres. Il mourut après avoir siégé sept ans. Il a le titre de *martyr* dans le sacramentaire de saint Grégoire, dans le martyrologe de saint Jérôme, publié par Florentinius, et dans la liturgie des Grecs. Il paraît, par Fortunat et par plusieurs anciens missels, que sa fête se célébrait en France avec beaucoup de dévotion dans le sixième siècle. On l'enterra dans le cimetière de Prétextat. Il y avait autrefois sur la voie Appienne, près du lieu où il avait été enterré, une église dédiée sous son invocation.

En 821, on trouva les corps de sainte Cécile et des saints Tiburce, Valérien et Urbain, et le pape Pascal les transféra dans l'église de Sainte-Cécile. Léon IV envoya à l'impératrice Irmingarde, femme de Lothaire I, le chef de sainte Cécile, avec les corps des

(2) Le P. Ferdinandi Salvi, sous-prieur des Carmes de Bologne, en Italie, a donné un recueil de douze lettres de sainte Marie-Magdeleine de Pazzi, avec plusieurs autres monuments. Toutes ces pièces furent réimprimées à Venise en 1739, à la fin des œuvres spirituelles de la Sainte. Le P. Salvi a publié aussi en italien diverses relations des miracles opérés à Bologne par l'intercession de la même Sainte. Elles furent imprimées à Milan dans les années 1724, 1730, 1731.

(3) Prov. III, 17.

(4) 1. Joan. V, 3.

(5) Ps. I, 2.

(6) Act. II, 46.

(7) 2. Cor. VI, 10.

(*) Ou plutôt en 224.

saints papes Sixte et Urbain, et cette princesse les déposa, vers l'an 840, dans l'abbaye des chanoinesses qu'elle avait fondée à Erstein, en Alsace (1). L'empereur Charles IV, qui vint dans cette province en 1353, fit ouvrir à Erstein la châsse qui renfermait le corps de saint Urbain, et obtint quelques parties de ses reliques pour les transférer à Prague (2). Il ne faut pas le confondre avec un autre Saint du même nom. Le P. Papebroch a montré que le saint Urbain dont il s'agit, était le même que celui dont le corps fut envoyé par le pape Nicolas I, en 862, aux moines de Saint-Germain d'Auxerre, et dont les reliques se gardaient autrefois dans le monastère de Saint-Urbain, au diocèse de Châlons-sur-Marne.

Voyez Tillemont, t. III p. 258.

---

† SAINT DENIS, ÉVÊQUE DE MILAN.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Après la mort de l'évêque saint Protais, qui avait assisté, l'an 347, au concile de Sardique, saint Denis fut choisi pour lui succéder vers la fin de l'an 351. Saint Athanase a rendu le plus beau témoignage à sa probité et à l'innocence de sa vie, et l'a représenté comme un excellent évêque et un digne prédicateur de la vérité (3). Denis s'appliquait à maintenir la pureté de la foi et des mœurs parmi son peuple, lorsqu'en 355, à la sollicitation du pape Libère, un concile fut convoqué à Milan où l'empereur Constance tenait sa cour (4).

Il y vint peu d'évêques d'Orient; ils prétextèrent le grand éloignement de leurs diocèses, le faible état de leur santé et les fatigues d'un si long voyage. Mais si l'on en croit Socrate et Sozomène (5), plus de trois cents évêques d'Occident se rendirent au synode. Denis et les autres prélats catholiques se joignirent aux légats du pape Lucifer de Cagliari, le prêtre Pancrace et le diacre Hilaire, et surtout à saint Eusèbe, évêque de Verceil, qu'il regardait comme son maître et son directeur (6). Quoique les ariens y fussent les plus puissants et qu'ils s'appuyassent de l'autorité de l'empereur, ils ne purent néanmoins ébranler la constance des fidèles.

Saint Eusèbe étant entré dans le concile avec les légats du Saint-Siége, les prélats ariens voulurent le contraindre de souscrire à la condamnation de saint Athanase; mais il repartit avec fermeté et courage, qu'il voulait auparavant s'assurer de la foi de tous les évêques. Il proposa donc de faire signer le symbole de Nicée par tous ceux qui étaient présents.

Saint Denis, entrant aussitôt dans sa pensée, comprit l'embarras où cette sage mesure allait jeter les ariens, et se mit le premier en devoir de signer le symbole de Nicée. Mais Valens de Murse, l'un des principaux ariens, lui arracha le papier et la plume des mains, s'écriant qu'on ne ferait jamais rien par cette voie. Cette scène fit naître une vive contestation, et le peuple de Milan, assemblé dans la nef de l'église et sincèrement attaché à la vraie foi, ayant entendu le bruit tumultueux des évêques qui siégeaient dans le chœur, fermé par un rideau, se plaignit à haute voix de ce qu'on voulait lui enlever le précieux trésor de la foi, et se répandit en menaces violentes contre les ariens.

Denis se présenta à son peuple, avec une dignité apostolique, et l'exhorta à se tenir en paix; mais les partisans des nouvelles doctrines furent saisis d'une telle frayeur, que l'assemblée fut transférée de l'église au palais de l'empereur, où l'on ne pouvait plus espérer de voir observer les formes légales, puisque le prince, encore catéchumène, agissait à la fois comme accusateur et comme juge. Les évêques ariens présentèrent à l'assemblée un édit de l'empereur, contenant tout le venin de l'hérésie arienne, et qu'il prétendait lui avoir été inspirée en songe. On ne sait, à la vue de ces menées pitoyables, ce qui mérite le plus notre indignation, ou la grossière et stupide audace de Constance, ou la sacrilége souplesse des partisans de l'erreur.

L'empereur, assis derrière un rideau dans la salle, s'entretenait constamment, par ceux qui l'en-

(1) Wimphelingius, *de episc. Argentin.* p. 25.
(2) Ruyr, *Antiq. de la Vosge*, part. 3, l. 1, p. 256.
(3) *Ad solit. vit. agent.* p. 861 et *de fuga*, p. 703.
(4) Voyez ci-dessus p. 19.
(5) Voyez leurs *Histoires ecclésiastiques*, Socrate, l. II, c. 36, Sozomène, l. IV, c. 9.
(6) Tel était le crédit d'Eusèbe, que les ariens, craignant les suites de son absence, lui envoyèrent, au nom de toute l'assemblée, deux députés, pour l'inviter à se rendre à Milan. La lettre que l'assemblée lui adressa était signée de trente évêques, parmi lesquels les suivants étaient les plus fameux : Valens de Murse, Ursace de Singidon, Saturnin d'Arles, Cajus de la Pannonie, Épictète de Civita Vecchia (autrefois Centum-Cellæ), Léonce d'Antioche, Acace de Césarée en Palestine, Patrophile de Scythople. L'empereur ajouta à cette lettre un ordre pour Eusèbe de se rendre sans faute au concile. Les trois légats du pape sollicitèrent aussi le Saint dans le même sens, afin que, comme ils le disaient, il vînt faire échouer les intrigues des ariens, et résister à Valens, comme jadis saint Paul avait résisté au magicien Simon. Voyez Baronius, *ad ann.* 355, et le comte de Stolberg, *Hist. de la religion de Jésus-Christ*, t. XI p. 116 sq.

touraient, avec les évêques de son parti, et fit dire à l'assemblée qu'il ne désirait rien tant que de voir régner la concorde entre les prélats; qu'il n'aspirait qu'à plaire à Dieu, qui d'ailleurs, en lui conférant le souverain pouvoir, avait déclaré sa doctrine comme la vraie foi catholique. Cependant les trois légats du pape voulurent qu'on reconnût la formule de Nicée comme règle universelle, et Lucifer de Cagliari exprima hautement toute son aversion pour la doctrine enseignée dans l'édit impérial, s'éleva contre les usurpations de l'empereur en matière de foi, et demanda de nouveau la condamnation des doctrines ariennes.

Constance, ayant entendu tout cela, se plaignit de ce qu'on l'avait offensé personnellement, et employa les prières et les menaces, pour faire entrer les évêques orthodoxes dans son hérésie. Les ariens eurent recours alors à un autre moyen, non moins ignoble. Ils présentèrent au peuple l'édit de Constance, dans l'intention de s'appuyer de son approbation, s'il l'accueillait favorablement; mais s'il le rejetait, d'en faire porter toute la faute à l'empereur, qui, n'étant pas encore baptisé, ne pouvait avoir une connaissance approfondie de la religion. On fit donc publiquement lecture de cette pièce, mais le peuple y répondit par des plaintes tumultueuses (7).

Constance manda alors au palais Lucifer de Cagliari, Eusèbe de Verceil, Denis de Milan et Florent (8), pour les obliger à signer la condamnation de saint Athanase; mais ceux-ci protestèrent que les persécutions dirigées contre ce grand confesseur étaient de la dernière injustice, et que la première règle de droit exigeait qu'on ne condamnât personne sans l'entendre. Ils s'offrirent en même temps à faire le voyage d'Alexandrie, pour l'interroger au milieu du troupeau que Dieu lui avait confié, et pour entendre sa défense, au cas qu'un catholique, non suspect d'hérésie, s'élevât pour l'accuser. Ils lui rappelèrent aussi la rétractation d'Ursace et de Valens, par lesquels l'innocence du saint évêque d'Alexandrie avait été solennellement proclamée. Là-dessus Constance repartit : « Eh » bien, moi je serai donc l'accusateur d'Athanase! » Croyez sur ma parole tout ce que ceux-là témoi» gnent contre lui. » Les quatre évêques persistèrent dans leur avis, et ajoutèrent, que s'il ne s'appuyait que des témoignages des ennemis d'Athanase, il ne donnerait que trop lieu de croire qu'il n'ajoutait foi à ses accusateurs acharnés, que parce que sa haine lui avait inspiré des préventions contre le Saint.

Plusieurs auteurs prétendent que l'empereur fit alors arrêter Lucifer, permettant à Eusèbe et à Denis de retourner au lieu où s'assemblaient les autres prélats catholiques. Denis rentra dans son église, où il s'appliqua à fortifier son troupeau dans la foi. Cependant on envoyait à toute heure, du palais à l'église, des ordres de l'empereur, pour obliger les prélats à terminer le concile, et à entrer enfin dans ses vues. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien faire sans le légat du pape, que l'on avait arrêté. Les ariens renvoyèrent donc Lucifer, mais on fit revenir Denis au palais, où, après avoir longtemps résisté aux instances des ariens, et se laissant tromper aux promesses qu'ils lui firent d'accepter la profession de foi de Nicée dans toute sa pureté, il signa la condamnation de saint Athanase. Les prélats catholiques, ayant appris ce qu'avait fait l'évêque de Milan, en furent sensiblement affligés, et plus que personne, saint Eusèbe, son ami et son maître, qui craignait que cette action n'eût des suites funestes. Après avoir fait ouvrir les yeux à Denis, il imagina un moyen tout particulier pour remédier au mal. Comme on s'efforçait de le faire aussi souscrire à la condamnation de saint Athanase, il fit observer qu'il trouvait mauvais qu'on lui eût préféré son fils Denis, eux surtout qui ne voulaient pas que le fils de Dieu pût être égal à son Père. Les ariens voulurent bien lui donner cette satisfaction, et ne crurent pas devoir contester sur une formalité, qui ne leur paraissait d'ailleurs d'aucune conséquence. Ils effacèrent donc la signature de saint Denis, afin qu'Eusèbe pût signer au rang qu'il disait lui être dû. Mais ce Saint, voyant la signature de son fils effacée par la main même des ariens, se moqua d'eux, et les laissa dans la honte et l'indignation de se voir trompés dans leurs espérances (9).

Après cela, Constance manda de nouveau les confesseurs Lucifer, Eusèbe et Denis, et les pressa de prononcer la condamnation d'Athanase et de se joindre à la communion des ariens, et lorsqu'ils lui représentèrent qu'une telle conduite était contraire aux canons de l'Église, l'empereur s'écria : « Que » ma volonté vous serve de canons! ceux que vous » appelez évêques de Syrie me permettent de parler » sur ce ton. Obéissez, ou bien vous serez tous

(7) Voyez Sulpice Sévère, *Hist. sacr.* 1, 2, et le comte de Stolberg, *loc. cit.* p. 120 et 121, ainsi que Tillemont, article d'Eusèbe de Verceil.

(8) Probablement évêque d'Emerita-Augusta, dans l'ancienne Lusitanie, aujourd'hui Emerida, dans l'Estramadure espagnole.

(9) Ce fait n'est pas regardé comme avéré par tous les savants.

» bannis (10). » Après cette déclaration, dictée par la démence et l'arrogance, Lucifer reprocha aux ariens la basse flatterie, avec laquelle ils nommaient l'empereur l'évêque des évêques, et tous les prélats catholiques répondirent, avec une admirable franchise, que, bien que son pouvoir lui vînt de Dieu, il n'était pas permis à la puissance temporelle de s'ériger en juge des doctrines de l'Église; qu'il serait appelé un jour au tribunal de Dieu, et qu'il aurait un terrible compte à rendre, s'il prétendait d'introduire l'hérésie d'Arius dans l'Église de Jésus-Christ. L'empereur, avec sa rudesse ordinaire, leur ordonna de se taire, et osa même tirer l'épée contre les Saints du Seigneur; puis, dans un accès de colère, il les condamna à la mort; mais il se contenta de la peine du bannissement, lorsqu'il eut repris ses esprits.

Comme cette sentence ne fut pas exécutée sur-le-champ, ils se rassemblèrent encore le lendemain dans l'église, où il y eut une affluence considérable de fidèles. Tout-à-coup des soldats pénétrèrent jusque dans le sanctuaire et arrachèrent de l'autel Denis, Eusèbe et Lucifer. Les illustres confesseurs de la divinité de Jésus-Christ s'estimèrent heureux de souffrir pour la foi, et rendirent grâces au Seigneur, de ce que ni les menaces d'un empereur irrité, ni les épées qu'on avait tirées contre eux, n'avaient pu les ébranler.

Saint Eusèbe fut relégué en Palestine, Lucifer en Syrie, et saint Denis en Cappadoce. Partout où ils passèrent, les fidèles leur témoignèrent leur vénération. Quant à eux, ils annonçaient les vérités de l'Évangile, sans craindre de prêcher la divinité de Jésus-Christ, même au milieu de leurs ennemis. Dans une lettre envoyée à l'empereur, Lucifer fait le tableau des tourments que les confesseurs endurèrent dans leur exil; on y lit entre autres : « Nous » sommes bannis, parce que nous nous sommes » séparés d'une assemblée de gens iniques; nous » languissons dans les fers, privés de l'aspect du soleil, surveillés sévèrement dans nos ténèbres, et » il n'est permis à personne de nous voir. »

Saint Eusèbe et Lucifer revinrent de leur bannissement après la mort de l'empereur (11); mais saint Denis obtint de Dieu, par de ferventes prières, de mourir dans l'exil. Selon saint Ambroise, qui monta sur son siége en 374, sa prière fut l'effet de la crainte qu'il avait de voir, à son retour, son église dans le trouble, et de trouver la foi et les mœurs de son clergé et de son peuple corrompues par les doctrines et le commerce des infidèles; et sa crainte ne fût pas sans fondement. Car, outre que l'empereur Constance tint assez longtemps sa cour à Milan, et que le peuple fut fort tourmenté par les hérétiques, notre Saint ne fut pas plus tôt déposé, que l'on mit en sa place un arien nommé Auxence, qui désola cette église, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de lui donner saint Ambroise. Ce fut du temps de ce prélat, que le corps de saint Denis fut transféré de la Cappadoce, où il était mort (12), à Milan. Quelques-uns prétendent que la translation se fit par les soins de saint Basile-le-Grand, qui employa pour cet effet le ministère d'un évêque d'Arménie, nommé Aurèle; d'autres pensent au contraire, que ces saintes reliques furent inhumées d'abord à Cassano, à plusieurs milles de Milan, où elles ne furent transférées que plus tard. Sa fête se célèbre le 25 mai, et elle est marquée en ce jour dans le martyrologe romain.

Tiré de Ræss et Weis, t. VII p. 115. Voyez les *Acta SS.*, *t. VII Maii*, p. 59 sqq.; Baillet, Tillemont, le comte de Stolberg, t. XI, § 25; et *Saxii archiepiscoporum Mediolanensium series chronologico-critica*, t. I p. 60-75.

SAINT ADHELM ou ALDHELM (1),

ÉVÊQUE DE SHERBURN, EN ANGLETERRE.

L'AN 709.

Ce Saint, qui naquit parmi les Saxons occidentaux, était proche parent du roi Ina. Il fut élevé à Cantorbéry sous saint Adrien, et alla ensuite prendre l'habit dans le monastère de Malmesbury (2), dont il devint abbé en 675, par la démission de Maidulf. Ce monastère, qui jusque-là avait été peu de chose, s'acquit beaucoup de réputation sous le nouvel abbé; les habitants et les revenus en furent considérablement augmentés. Adhelm dédia l'église en l'honneur de saint Pierre, et y en ajouta deux autres sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de saint Michel. Il vit son abbaye comblée des biens et des priviléges que lui accordèrent les princes et les rois; il lui obtint aussi un ample indult du pape Serge, dans un voyage qu'il fit à Rome (3).

(10) Athanase, *Ep. ad solit. vit. agent.*

(11) Voyez ci-dessus p. 22 not. 20, l'idée de la vie de Lucifer et la notice d'Eusèbe sous le 15 décembre.

(12) On ne sait pas au juste en quelle année; Saxius pense que ce fut en 365.

(1) *Aldhelm* signifie *vieux casque*.

(2) Il venait d'être fondé par un saint moine irlandais, appelé Maidulf; ce qui le fit nommer *Maidulfsbury*, et par corruption *Malmesbury*.

(3) Il fit de son abbaye le plus bel édifice qu'il y eût alors

L'état florissant où était l'abbaye de Malmesbury venait principalement de la vénération que le Saint s'attirait par ses vertus. Il se montrait en tout l'ennemi déclaré de la sensualité, de la vaine gloire, de l'avarice et des amusements mondains. La prière et la lecture des bons livres faisaient son unique occupation. Une de ses pénitences ordinaires était de réciter le psautier pendant la nuit, étant plongé jusqu'aux épaules dans l'eau d'une fontaine voisine.

Toujours il sut allier l'amour des lettres avec une piété tendre. Nous apprenons de lui-même qu'il fut le premier qui cultiva tout à la fois la poésie latine et la poésie anglaise ou saxonne. Il composa plusieurs ouvrages, dont le principal est un traité *des louanges de la virginité* (4). Il y rapporte les grands éloges que saint Augustin, saint Jérôme et les autres Pères ont donnés à cet état, et cite des exemples tirés de la vie de plusieurs vierges dont la sainteté est reconnue.

Hedda, évêque des Saxons occidentaux, étant mort, son diocèse fut divisé en deux : l'un conserva le nom de Winchester, et l'autre prit celui de Sherburn. Saint Adhelm, qui était abbé depuis trente ans, fut tiré de sa solitude et placé sur le trône de Sherburn, qu'on transféra depuis à Salisbury. Il se conduisit dans l'épiscopat comme un digne successeur des apôtres. Il mourut à Dullinge, dans le comté de Sommerset, le 25 mai 709, pendant qu'il faisait la visite de son diocèse. Il était dans la cinquième année de son épiscopat. On lit dans Guillaume de Malmesbury, qu'il opéra des miracles avant et après sa mort. Son psautier, et plusieurs autres choses qui avaient servi à son usage, se sont gardés dans son monastère jusqu'à la prétendue réforme (5).

Voyez Guillaume de Malmesbury, dans l'*Anglia Sacra* de Wharton, t. II p. 1, et le livre de *Pontificibus Angliæ* du même Guillaume, publié par Gale. Ce dernier ouvrage contient l'histoire de l'abbaye de Malmesbury. Voyez aussi D. Mabillon, *sæc.* 3. *Ben.* part. 1, *et append. in sæc.* 4. p. 1; et le P. Papebroch, sous le 25 mai.

SAINT MAXIME,

VULGAIREMENT SAINT MAUXE, ET SAINT VÉNÉRAND, MARTYRS AU DIOCÈSE D'EVREUX, EN NORMANDIE.

La nouvelle légende de ces Saints porte qu'ils étaient frères, et nés à Bresse, en Italie. Il y est dit encore que Maxime fut sacré évêque, et Vénérand élevé au diaconat par le pape Damase, qui les envoya l'un et l'autre prêcher la foi aux infidèles; qu'ils s'acquittèrent d'abord de cette commission parmi les barbares, qui, ayant passé les Alpes, étaient tombés sur la Lombardie; mais qu'ils ne retirèrent de leur zèle d'autre fruit que l'honneur de souffrir diverses tortures pour le nom de Jésus-Christ.

Ayant échappé à la rage des persécuteurs, ils abandonnèrent l'Italie, et vinrent dans les Gaules, accompagnés de deux saints prêtres nommés Marc et Ethérius. Ils passèrent par les villes d'Auxerre, de Sens et de Paris. Après avoir fait quelque séjour au confluent de l'Oise et de la Seine, ils continuèrent leur marche du côté d'Evreux. Étant arrivés au village d'Acquigny (1), ils furent arrêtés par une troupe de barbares, qui leur firent couper la tête dans une île voisine, formée par les rivières d'Eure et d'Iton. Plusieurs chrétiens, nouvellement convertis, remportèrent avec eux la palme du martyre. Ces chrétiens, au nombre de trente-huit, étaient des soldats que la patience et le courage de Maxime et de Vénérand avaient gagnés à Jésus-Christ. Le chef de la troupe, furieux de ce qu'ils avaient changé de religion, les traita avec la même cruauté que les deux saints Martyrs (2). Marc et Ethérius, qui n'a-

en Angleterre. Voyez Guillaume de Malmesbury, qui a rempli toute la seconde partie de la vie du Saint d'extraits ou de copies d'actes concernant les fondations et les priviléges de cette abbaye.

(4) Wharton en donna une bonne édition à Londres en 1663, il y joignit quelques traités de Bède, et le dialogue d'Egbert, archevêque d'York.

Ealfrid dit que saint Adhelm réussissait singulièrement à faire des vers en langue saxonne. Voyez sur le talent que le Saint avait pour la poésie, ainsi que sur ses différents ouvrages, Cave, *Hist. littér.* t. I p. 595, *édit. Basil.*; Fabricius, *Bibl. med. latinit.* l. 1, p. 142; Tanner, *de Script. Britan. etc.*

Le premier ouvrage que composa saint Adhelm était intitulé : *De erroribus Britannorum, sive de Circulo Paschali;* et il avait pour objet de réfuter le calcul erroné des Bretons du nord par rapport à la célébration de la Pâque. Guillaume de Malmesbury dit qu'il était perdu de son temps; d'où Fabricius a conclu qu'il n'existe plus à présent. Mabillon cependant, et d'autres auteurs pensent le contraire, et ils sont persuadés que l'ouvrage en question n'est autre chose que la quarante-quatrième lettre qui se trouve parmi celles de saint Boniface. Effectivement, il y est traité de la célébration de la Pâque, et l'auteur se nomme lui-même *Althelm, abbé.* Cette lettre est adressée à Géronce, roi de Damnonie, parmi les Saxons occidentaux.

(5) En ruinant l'abbaye de Malmesbury, qui faisait un des plus beaux ornements du Wiltshire, on détruisit en même temps le tombeau du celèbre roi Athelstan, qui y avait été enterré.

(1) A une lieue de Louviers, et à trois et demie d'Evreux.

(2) On apprend que ces chrétiens étaient au nombre de trente-huit, d'une inscription trouvée dans une des châsses des saints Martyrs, et qui est conçue en ces termes : *Hic est locus martyrum, et reliquiæ SS. Martyrum Maximi et Vene-*

vaient point été enveloppés dans le massacre, s'échappèrent pendant qu'on les conduisait à Evreux. Ils revinrent sur leurs pas, et enterrèrent les corps de saint Maxime et de saint Vénérand dans une ancienne église, située au-delà de l'île, et que les Vandales avaient presque entièrement ruinée (3).

L'église d'Evreux avait alors pour pasteur saint Eterne, sur la vie et la mort duquel on ne peut rien dire de bien certain. On convient que son épiscopat fut très-court. Comme il est appelé quelquefois *Ethérius*, des auteurs en ont inféré qu'il était le même que le prêtre de ce nom qui avait accompagné dans les Gaules saint Maxime et saint Vénérand, et qu'après leur mort il avait été sacré évêque d'Evreux. On met ordinairement son épiscopat vers l'an 512, après celui de Maurision, qui fut le successeur immédiat de saint Gaud. Ses reliques se gardent à Luzarche, au diocèse de Paris. En 1682, les chanoines d'Evreux en obtinrent une portion, qu'ils ont partagée avec l'église paroissiale d'Acquigny en 1763 (4). Saint Eterne est honoré avec le titre de martyr, à Evreux, le 16 juillet; et à Luzarche, le 13 août et le 1er septembre.

Quelques critiques placent la mission de saint Maxime et de saint Vénérand, ainsi que leur martyre et celui de saint Eterne ou Ethérius, peu après la mort de saint Taurin, fondateur du siége d'Evreux, et avant l'épiscopat de saint Gaud, c'est-à-dire dans un temps où il y avait encore peu de chrétiens dans le pays.

Vers l'an 960, Richard I, surnommé *le Vieux*, étant duc de Normandie, et Guiscard, évêque d'Evreux, un certain Amalbert découvrit à Acquigny les reliques de saint Maxime et de saint Vénérand : il les enleva, à l'exception des chefs des deux martyrs et de quelques ossements. On rapporte qu'une maladie miraculeuse dont il fut attaqué en passant la Seine au pays de Caux, près de Fontenelle ou de Saint Vandrille, l'obligea de les déposer dans ce célèbre monastère, et que le duc Richard bâtit une chapelle pour les recevoir (5). Ces reliques furent brûlées dans la suite par les huguenots. En 1753, les religieux de Saint-Vandrille obtinrent de l'église paroissiale d'Acquigny une portion des ossements des saints Martyrs, qu'ils honorent avec le titre de seconds patrons.

Les reliques qui étaient restées à Acquigny s'y sont toujours gardées dans une église bâtie sur le tombeau des saints Martyrs, laquelle devint un prieuré dépendant de l'abbaye des Bénédictins de Conges (6). L'église tombant en ruines, Mr de Rochechouart, évêque d'Evreux, ordonna, en 1750, qu'elles fussent transférées dans l'église paroissiale. Elles y furent déposées sous le grand autel, où elles sont encore dans de fort belles châsses (7). Le 25 mai, on les porte en procession au lieu où les Saints reçurent la couronne du martyre; et il se trouve à cette cérémonie un très-grand nombre de fidèles qui viennent de toutes les paroisses voisines.

Saint Maxime et saint Vénérand sont honorés, avec beaucoup de dévotion, dans le diocèse d'Evreux et à Saint-Vandrille; on les invoque surtout dans les temps de sécheresse. On porte alors leurs reliques en procession, et l'on ne réclame point en vain leurs mérites. Ce fut ainsi que l'on obtint de la pluie dans les années 1559, 1615 et 1726.

Voyez la vie des saints Martyrs, imprimée à Evreux en 1752; Le Brasseur, *Hist. d'Evreux*, p. 33 et 77; Trigan, *Hist. ecclés. de la Normandie*, t. I p. 79.

---

randi, et sociorum eorum triginta et octo. Il y a lieu de croire que cette inscription, dont les caractères paraissent antiques, était sur le tombeau des saints Martyrs. Elle est sur un marbre ou une pierre de couleur noire. On l'a renfermée dans une châsse nouvellement faite, avec les reliques des Saints, et on l'a placée vis-à-vis l'une des glaces de cette châsse, afin qu'on puisse la lire. On conserve à Acquigny les procès-verbaux de tout ce qui se fit en cette occasion.

(3) La grande interruption des Vandales dans les Gaules arriva vers le commencement du règne de l'empereur Valentinien-le-Jeune. Voyez Idace, *in Chron.;* Procope, *de Bello Vandal.;* saint Jérôme, ep. 91, t. IV, part. 2, *edit. Ben.*

(4) L'église paroissiale d'Acquigny, l'une des mieux décorées de tout le diocèse, est enrichie de reliques fort précieuses. Elle donna, en 1746, à la cathédrale d'Evreux une portion considérable de celles des saints Maxime, Vénérand et leurs compagnons. Il y avait aussi des reliques des saints Martyrs d'Acquigny dans la chapelle du collége du Plessis-Sorbonne à Paris; elles étaient dans deux châsses qui furent données, en 1766, par M. le prince de Lambesc, grand-écuyer de France, alors pensionnaire dans ce collége. La translation s'en fit le 11 mai 1766, par Richier des Cérisy, évêque de Lombez.

(5) *Chron., Fontenel.* apud d'Achéry, *Spicil.* t. III p. 256.

(6) Ce prieuré fut fondé au commencement du onzième siècle, par Roger de Thosny, alors seigneur d'Acquigny, lequel le donna à l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul de Castillon-les-Conches.

(7) L'église fut démolie en 1752; mais on a laissé subsister une chapelle dont l'autel, rempli de reliques, est sur le tombeau des saints Martyrs.

† SAINT GRÉGOIRE VII, PAPE (1).

Tiré de Ræss et Weis, t. VII p. 85. — La vie de saint Grégoire a été écrite par Paul de Bernried, et se trouve dans les *Acta SS. Maii*, t. VI p. 113, avec les notes du père Papebrochius. — Ce pape, si grand et si méconnu, a été défendu par la plume de saint Anselme de Lucques, de Lambert d'Aschaffenbourg, de Paul Langius, de Marianus Scotus et de ses continuateurs Dodéchin et Étienne, évêque de Halberstadt; de saint Anselme de Cantorbéry, du prêtre Domnizo, dans sa *Vie de la comtesse Mathilde*, de Léon d'Ostie, *In chron. Casinensi*, de Bernald de Constance, d'Onuphrius Panvinius, du dominicain François d'Enghien, dans son ouvrage : *Auctoritas sedis apostolicæ pro Gregorio Papa VII vindicata adversus* Natalem Alexandrum, et de plusieurs auteurs. Voyez Baronius, *Annal. eccles. sæcul. XI;* Gretser, t. II, *Defensionis controversiarum cardinalis Bellarmini;* la dissertation de Muzzarelli, et surtout les savantes notes des Bollandistes. Pour nous mettre à l'abri du reproche de prévention et de partialité, nous nous sommes fait un devoir de prendre pour autorités, dans notre travail, de savants protestants qui se sont illustrés par leurs recherches historiques, principalement le professeur Jean Voigt, *Hildebrand als Pabst Gregorius der Siebenle, und sein Zeitalter, aus den Quellen dargestellt* (2); Heeren, *Ueber die Folgen der Kreuzzüge für Europa;* Rühs *Handbuch der Geschichte des Mittelalters;* Luden, *Allgemeine Geschichte der Völker und Staaten.* — Nous avons tiré aussi d'excellents matériaux de l'ouvrage d'un écrivain catholique, Frédéric Von Kerz, intitulé : *Uber den Geist und die Folgen der Reformation*, Mayence 1822.

L'AN 1085.

Saint Grégoire naquit à Saone, d'une famille honnête (on ne sait pas dans quelle année), et reçut dans le baptême le nom d'Hildebrand (3). Les dispositions qu'il montra dans sa jeunesse engagèrent son père à le confier à son oncle, qui était abbé du couvent de Sainte-Marie, sur le mont Aventin, pour qu'il fût instruit dans les sciences, et que son cœur se formât à la piété. Il eut en outre pour précepteur l'archiprêtre Jean Gratien, qui fut pape dans la suite, sous le nom de Grégoire VI.

A cette époque, la plus grande confusion régnait dans l'Église; trois papes, Benoît IX, Sylvestre III et Grégoire VI se disputaient le siége de saint Pierre. Ce schisme funeste ne pouvait avoir pour résultat que le dépérissement de l'Église et la détérioration des mœurs des ecclésiastiques et des laïques à la fois. Pour remédier à ce fléau, l'empereur Henri III éleva sur le siége apostolique, sous le nom de Clément II, Suitger, évêque de Bamberg. Le précepteur de saint Grégoire, qui avait volontairement déposé la dignité pontificale, parce que le bien de l'Église le demandait, suivit l'empereur en Allemagne, et emmena avec lui son disciple. Ils entrèrent tous deux au couvent de Cluni, qui était très-renommé pour la sévérité de sa discipline et la piété des religieux. C'est ici que le jeune serviteur de Dieu, sous la conduite de saint Odilon, s'habitua à une vie austère et uniquement consacrée à la religion, sans que les exercices de la pénitence lui fissent négliger la culture de son esprit. On conçut alors déjà de grandes espérances du pieux et savant religieux. Quelque temps après, il fut élu prieur de Cluni. Il y demeura environ sept à huit ans, et fit les progrès les plus étonnants dans les sciences et dans la vertu. L'empereur Henri l'estimait particulièrement, tant à cause de ses talents extraordinaires, que pour sa confiance inébranlable en Dieu (4).

Après la mort de Damase II, Brunon, évêque de Toul, pasteur plein de piété et de zèle, fut jugé digne d'occuper la chaire de saint Pierre. Lorsqu'il

(1) C'est de ce grand pape que Voltaire a osé dire : « L'Église l'a mis au nombre des Saints, comme les peuples de l'antiquité déifiaient leurs défenseurs; et les sages l'ont mis au nombre des fous. (T. III, chap. 46, p. 44). — Grégoire VII un fou! et fou *au jugement des sages, comme les anciens défenseurs des peuples!!* En vérité. — Mais on ne réfute pas un fou (ici l'expression est exacte); il suffit de le présenter et de le laisser dire. *(Du Pape, par le comte De Maistre, p. 237, édit. de Louvain.)*

(2) « Un temps viendra, a dit le comte De Maistre, où les papes contre lesquels on s'est le plus récrié, tels que Grégoire VII, par exemple, seront regardés, dans tous les pays, comme les amis, les tuteurs, les sauveurs du genre humain, comme les véritables génies constituants de l'Europe. Personne n'en doutera dès que les savants français seront chrétiens, et dès que les savants anglais seront catholiques, ce qui doit bien cependant arriver une fois. » *(Essai sur les principes génér. des const. polit.)* — A l'époque où il écrivait ces lignes, dit le *Mémorial catholique*, en rendant compte de l'ouvrage du professeur Voigt, l'illustre auteur ignorait qu'un disciple de Luther entreprenait de nous donner l'apologie et l'histoire d'un pontife dont on ose à peine prononcer le nom dans certaines contrées catholiques... Ce n'est pas une petite entreprise que celle de choquer tous les préjugés dominants, de justifier les vues, la conduite, et jusqu'au caractère d'un pape anathématisé par la philosophie et par l'irréligion. Ce n'est pas un acte médiocre d'impartialité et de justice d'écrire six cent cinquante pages où, quoiqu'on y puisse trouver des erreurs, il serait impossible de relever un terme injurieux appliqué à l'Église ou à ses chefs. L'ouvrage a été publié en 1815. Les catholiques attachés à leur foi l'ont reçu avec autant de joie que de reconnaissance; les protestants sont encore à y répondre. — L'abbé Jager a donné une traduction française de l'ouvrage de Voigt, augmentée d'une introduction et de notes.

(3) De même que les auteurs ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance, de même ils diffèrent entre eux au sujet de son origine. Le savant Papebroch lui-même a cru pouvoir prouver, que notre Saint descendait d'une famille noble; mais il y a beaucoup d'autorités pour confirmer l'opinion de ceux qui lui donnent pour père un charpentier nommé *Bonizo*.

(4) *Theodoricus Engelhusius* prétend même, *In Vitis Imperat.* qu'il a été à la cour de Henri, et qu'il a été le précepteur de son fils.

se rendit de Worms dans sa ville épiscopale, et de là, orné des vêtements pontificaux, à Cluni, le prieur et l'abbé vinrent à sa rencontre et lui firent un accueil amical. De là Brunon, accompagné de l'abbé et du prieur, se rendit, en habits de pèlerin, dans la capitale de la chrétienté, où, en 1049, il fut élu pape sous le nom de Léon IX par les suffrages unanimes du clergé et du peuple (6). Léon nomma alors le prieur de Cluni cardinal-sous-diacre de l'Église de Rome et supérieur du couvent de Saint-Paul, qui était tellement déchu par la négligence des abbés, ses prédécesseurs, que bientôt il n'y eut presque plus de moine de Saint-Paul qui voulût officier dans cette célèbre église. Mais le Saint, par sa fermeté et son zèle, parvint à récupérer les biens qui avaient été dissipés, à relever la discipline et à rétablir la maison dans un état très-florissant.

Léon étant mort en 1054, après avoir gouverné l'Église avec gloire, Hildebrand fut choisi par le clergé et le peuple de Rome, pour se rendre auprès de l'empereur, à qui il proposa pour pape Gebhard d'Eichstadt. Le légat assista, à cette occasion, à un concile tenu à Mayence. Ce concile terminé, il partit pour Rome avec Gebhard, où ils furent reçus solennellement, et où le pape, après son élection canonique, prit le nom de Victor II. Peu de temps après, le pape envoya Hildebrand en France, pour y extirper la simonie (7). Un archevêque fut accusé de ce vice; mais ayant gagné ses accusateurs avec de l'argent, il eut la hardiesse de se présenter le lendemain devant les prélats assemblés en concile et de dire : « Où sont ceux qui m'accusent? Qu'il » s'avance, celui qui veut me condamner! » Tous se turent. Alors le légat, s'adressant à lui : « Crois-tu, » lui dit-il, « que le Saint-Esprit est consubstantiel » avec le Père et le Fils? » Il répondit qu'il le croyait. Le légat lui ordonna de dire : « Honneur » au Père, au Fils et au Saint-Esprit! » et ne pouvant prononcer les deux dernières paroles, il tomba aux pieds du légat,s 'avouant coupable de simonie; il fut destitué. Après cela il prononça à voix claire et intelligible ces mêmes paroles. Cet événement fit une si grande impression, que plusieurs prélats s'accusèrent eux-mêmes de simonie et résignèrent leurs dignités (8). La même année (1054) il tint une autre assemblée à Tours, où Bérenger rétracta ses erreurs et rentra dans le sein de l'Eglise catholique (9). Sous le pontificat des deux papes suivants, qui furent Étienne IX et Nicolas II, le cardinal-sous-diacre continua à travailler avec prudence, avec fermeté et courage au bien-être de l'Église, que les malheurs du temps avaient affaiblie de toutes parts. Ce fut principalement par ses soins que Nicolas indiqua le concile de Latran, pour le mois d'avril 1059, auquel assistèrent 113 évêques. Les récentes scissions causées par l'élection des papes furent le sujet de longues délibérations, qui se terminèrent par cette mémorable résolution, qu'à l'avenir les cardinaux-évêques s'occuperaient les premiers de l'élection, qui serait soumise ensuite aux autres cardinaux, et qu'après cela le reste du clergé et le peuple seraient appelés à donner leur assenti-

(6) Voigt, dans son ouvrage : *Hildebrand und sein Zeitalter*, attribue cette conduite de Léon aux conseils du prieur de Cluni, qui voulut montrer par-là que l'empereur Henri, par lequel Léon était déjà nommé, ne possédait nullement ce pouvoir absolu qu'il avait exercé dans l'élection des deux papes précédents. Si tel était véritablement le dessein d'Hildebrand, tous les vrais amis de l'Église lui sauront gré du service qu'il rendit à cette occasion à la liberté de l'Église, pour laquelle il a dans la suite tant fait et tant souffert.

(7) Crime dont on se rend coupable en achetant ou en vendant des emplois de l'Église, et qui tire son nom du magicien Simon, qui offrit de l'argent aux apôtres, pour les dons du Saint-Esprit.

Cette peste s'était propagée à cette époque d'une manière effrayante et avait gagné principalement les empereurs et les rois. Cette infâme vénalité avait jeté des racines si profondes, que, malgré les efforts et les anathèmes des papes, Ferdinand d'Aragon ne rougit pas de vendre le diocèse de Tarente, pour la somme de trente mille ducats, à un juif, qui faisait passer son fils pour chrétien. C'est ainsi qu'il donna à ses chasseurs et à d'autres des abbayes et des bénéfices, à condition qu'ils entretiendraient un certain nombre de chiens et d'oiseaux de leurre, pour ses plaisirs de chasse.

L'empereur Henri, dans un synode tenu à Constance, en 1047, parla avec énergie contre ce désordre, et dit à ceux qui étaient présents : « Vous qui devriez répandre les bénédictions, vous êtes pervertis par l'avarice et la cupidité, » également dignes d'anathème, parce que vous donnez et » parce que vous recevez. Mon père aussi, dont le salut me » cause beaucoup d'inquiétude, n'exerçait que trop ce trafic » coupable. C'est pourquoi celui d'entre vous qui se souille » d'une pareille tache doit être exclu du saint sacerdoce; » car une telle injustice appelle sur les hommes la famine, » la mortalité et la guerre. » *Voigt*, p. 9.

Pierre Damien dépeint, dans les deux strophes suivantes, ce désordre d'une manière assez palpable :

Cedant equi phalerati,
Cedant cæci rabulæ,
Cedant canes venatores
Ac minorum fabulæ
Et accipitres rapaces
Nec non aves garrulæ.

Ad hæc Simonis leprosam
Execrate hæresin,
Sacerdotum simul atque
Scelus adulterii,
Laicorum dominatus
Cedat ab ecclesiis.

(8) Voyez *Paul Bernried, Désiré*, abbé du Mont-Cassin, *Guillaume de Malmesbury, Pierre Damien et Baronius.*

(9) Voyez ci-dessus, t. II p. 388.

ment au nouveau choix, afin de prévenir les effets de la vénalité des charges. « Ainsi, » dit le décret, « les hommes les plus religieux seront les précepteurs dans l'élection, et les autres seront les disciples. »

Sous le pontificat de Nicolas, le cardinal-sous-diacre, qui avait rendu tant de services à l'Église, fut élevé à la dignité d'archidiacre de l'Église de Rome. Après la mort du pape, il convoqua les cardinaux, pour procéder au choix d'un nouveau vicaire de Jésus-Christ, et ce fut Anselme, évêque de Lucques, homme plein de charité, de piété et de savoir, qui fut élu, avec l'assentiment des nobles de Rome. Des mécontents voulaient choisir un successeur à Nicolas parmi les évêques de la Lombardie, qui étaient presque tous accusés de simonie et de mauvaises mœurs. En effet Cadole, évêque de Parme, fut nommé, par les intrigues de Guibert, chancelier de Henri IV, sous le nom d'Honorius II. L'archidiacre, qui avait été promu par Alexandre à la dignité de chancelier, travailla sans relâche, avec saint Pierre Damien, évêque d'Ostie, contre la nouvelle scission, à laquelle une assemblée d'évêques allemands et italiens devait mettre fin, par la condamnation et la déposition du pape intrus, mais qui ne s'éteignit qu'à la mort de Cadole.

Par un esprit vaste, élevé et entièrement dévoué à l'Église de Dieu et au salut des peuples, Grégoire avait donné jusqu'ici des preuves de son activité sous plusieurs papes successifs; mais le temps était arrivé où il devait lui-même saisir et diriger le gouvernail de l'Église, agitée par toutes sortes de tempêtes. Alexandre était mort le 22 mars 1073. Après trois jours de jeûne, un nombre considérable de cardinaux, d'évêques, d'abbés et d'autres ecclésiastiques se rendirent processionnellement à l'église de Saint-Pierre. Une foule innombrable y était déjà assemblée, pour célébrer les funérailles du Saint-Père. Mais il y eut un grand tumulte parmi le peuple et le clergé, des voix s'élevèrent : « Saint Pierre » choisit Hildebrand, l'archidiacre, pour être notre » Saint-Père. » Hildebrand, inquiet de ces mouvements, se plaça devant un prie-dieu, afin d'apaiser le peuple et de le détourner d'un pareil projet (10). Là dessus le cardinal Hugues Candide, voyant que la foule persistait dans son dessein, se leva, et, après avoir énuméré les mérites de l'archidiacre, déclara que les cardinaux et les évêques l'avaient élu pour être le souverain Pasteur des âmes; sur quoi le peuple répéta son acclamation : « Saint » Pierre nous a choisi Grégoire pour seigneur et » pour pape. » Après cela le nouveau pape, revêtu de l'habit de pourpre ordinaire et de la mitre papale, fut placé dans l'église de Saint-Pierre sur le siége pontifical. Il éprouva un long combat intérieur, et ce ne fut pas sans une douleur profonde qu'il chargea ses épaules d'un fardeau aussi pesant : car les temps étaient vraiment critiques, et la grande âme de Grégoire ne se cachait aucune des plaies de l'Église, qu'il fallait guérir, pour la faire reparaître dans sa beauté primitive, et lui faire accomplir, dans toute sa plénitude, sa mission divine de travailler au salut des peuples. Quoique ses contemporains reconnussent en lui un homme distingué par toute sorte de connaissances, plein de zèle pour la justice et l'équité, ferme dans l'adversité, modéré dans la bonne fortune, ayant des mœurs pures, en un mot un véritable Saint, cependant les évêques d'Allemagne, craignant qu'il ne les arrêtât dans leur carrière d'iniquité, ne voulurent pas le reconnaître pour chef de l'Église, et travaillèrent même à gagner l'empereur Henri. Mais celui-ci, apprenant que le nouveau pape ne voulait pas se

(10) Le Saint décrit lui-même son exaltation, dans une lettre adressée à Désiré, abbé du Mont-Cassin, qui lui succéda plus tard sous le nom de Victor III. « La mort du pape » Alexandre II, dit-il, m'a mis dans un grand embarras et » m'a vivement affecté. Lorsqu'on célébra dans l'église le » service funèbre de ce pape, notre maître, il s'éleva tout-» à-coup un bruit sourd; tout le monde se précipita vers moi » avec une sorte de fureur, de manière que je puis dire avec » le prophète : *Je suis descendu dans la profondeur de la » mer, et la tempête m'a submergé. Je me suis fatigué à crier, » et ma gorge en a été enrouée : mes yeux seront épuisés » par la longue attente qui les tient attachés sur mon Dieu* » (Ps. LXVIII, 2 et 3). *J'ai été saisi de frayeur et de tremblement, et j'ai été couvert de ténèbres* (Ps. LIV, 5). Je suis » tombé sans force sur ma couche, et je ne puis en dire davantage sur mes maux. Je te conjure donc par le Dieu » tout-puissant, ainsi que tes frères et tes fils, d'intercéder » pour moi auprès du Seigneur, afin que la prière, qui aurait » dû me préserver du danger, me soutienne, du moins maintenant que j'y suis exposé. » Voyez *Paul de Bernried*, dans les *Acta SS., t. VI Maii*, p. 117. — On a de Grégoire VII trois cent cinquante-neuf lettres dont on a composé un registre divisé en neuf livres. Il y avait un dixième livre qui ne se trouve plus. Il y a encore une dixaine d'autres lettres, outre celles qui sont dans les conciles de Rome, tenus de son temps. Toutes ces lettres ont le mérite de la clarté et de la brièveté, de la noblesse dans les sentiments, de l'élégance et de l'onction dans le style, de la force dans les expressions; elles montrent partout un esprit vif, pénétrant, cultivé et bien instruit, un ennemi de la simonie et du libertinage, et un protecteur de l'innocence. On voit parmi ces lettres un traité intitulé *Dictatus Papæ*, qui a été attribué à Grégoire VII, au jugement des meilleurs critiques, entre autres Pagi et le père Alexandre, par un de ses ennemis pour le rendre odieux en lui prêtant les vues les plus ambitieuses.

laisser sacrer sans son consentement et celui des princes de l'empire, ratifia le choix qui avait été fait.

La réforme de l'Église, et par conséquent celle de toute la chrétienté, telle était la grande pensée dont l'âme de Grégoire était remplie depuis longtemps, et à la réalisation de laquelle il s'était voué de tout temps avec un zèle infatigable. Deux obstacles presque insurmontables s'opposaient à l'accomplissemet de ce but sublime : c'étaient d'une part, la simonie, cette vénalité impie des dignités et des emplois ecclésiastiques, qui devait ouvrir nécessairement la porte du bercail à une foule de mercenaires, dont le but n'était pas de faire paître les brebis, mais de s'engraisser eux-mêmes. C'était là la source de l'oppression qui accablait les inférieurs, et celle qui nourrissait la haine et le mépris de ces derniers. Les siéges épiscopaux appartenaient au plus offrant, et il n'était pas rare de voir deux évêques dans une même ville. Cet infâme trafic que l'on faisait des choses les plus saintes avait été déjà antérieurement l'objet de nombreuses attaques, et de saints hommes s'étaient élevés contre cet abus; mais jamais on n'avait porté l'impudence aussi loin que du temps de Grégoire VII. Celui qui osait attaquer un abus aussi criant, devait se résoudre à se mesurer avec les grands de la terre, à qui il offrait le moyen d'amasser sans peines des sommes immenses et de récompenser en même temps leur favoris par de riches bénéfices (11).

Le second obstacle qui s'opposait à cette salutaire réforme, c'était la vie déréglée d'un grand nombre d'ecclésiastiques engagés, malgré les saints canons, dans une vie honteuse qui les enveloppait de liens terrestres et leur faisait oublier les choses du ciel. Car ce que l'Apôtre avait dit s'accomplit entièrement, au grand scandale des fidèles et au détriment de la religion. Et comment espérer que les laïques aient une conduite chaste et pieuse, si les ministres mêmes de l'autel cessent de leur donner l'exemple de leurs efforts pour atteindre une plus haute perfection évangélique (12)?

Enflammé de zèle pour l'Église de Jésus-Christ, le saint pontife ne se laissa détourner, par aucune difficulté, de ce que les besoins de cette Église réclamaient. Toute la chrétienté était sans cesse présente à son esprit. En Espagne, il chargea ses légats du soin de faire cesser les abus qui y régnaient. En France, où il trouva bien des choses en opposition avec l'esprit de la religion , il chercha à remédier au mal par de sévères remontrances. Des lettres pastorales pleines d'énergie appelaient les ecclésiastiques et les laïques à renoncer au mal et à s'occuper du salut des âmes (13). En Angleterre, il s'efforça également de faire respecter les décrets des saints Pères, et de porter le clergé à une conduite plus régulière. L'Italie aussi ne causa pas moins de peines au chef de l'Église; il n'y avait de l'ordre ni dans le clergé ni parmi les laïques. C'était l'Allemagne qui attirait principalement toute son attention : il en connaissait par lui-même la triste situation, et il lui arrivait tous les jours de nouvelles plaintes. Il essaya d'abord les voies de douceur, les exhortations et les remontrances paternelles, pour engager Henri à changer de sentiments et de conduite. Plusieurs de ses lettres nous prouvent la sincérité du zèle avec lequel il s'intéressait à la prospérité de l'église d'Allemagne et à la bonne administration de l'empire (14). Le roi promit en effet de changer et de suivre les salutaires instructions du Saint-Père. Mais ce langage paraît avoir été inspiré par les circonstances, et surtout par les préparatifs de guerre des Saxons, plutôt que par un désir sincère de s'amender. Car Henri, après avoir triomphé de l'ennemi qu'il redoutait, ne songea plus à sa promesse, et disposa à son gré des évêchés et des grands bénéfices, au point que la confusion et le mal ne firent qu'augmenter.

(11) On en trouvera de nombreux exemples dans l'époque de Henri IV. Voyez Brunon *de B. S. — L'autorité impériale*, dit Voltaire même, *avait tout envahi; les empereurs nommaient aux évêchés, et Henri IV les vendait.* (Annales de l'Emp. an. 1076).

(12) L'univers entier, dit le comte De Maistre, n'a cessé de rendre témoignage à ces grandes vérités : 1° *Mérite éminent de la chasteté.* 2° *Alliance naturelle de la continence avec toutes les fonctions religieuses, mais surtout avec les fonctions sacerdotales.* Le christianisme, en imposant aux prêtres la loi du célibat, n'a donc fait que s'emparer d'une idée naturelle; il l'a dégagée de toute erreur; il lui a donné une sanction divine, et l'a convertie en loi de haute discipline. Mais contre cette loi divine, la nature humaine était trop forte et ne pouvait être vaincue que par la toute-puissance des Souverains-Pontifes. Dans les siècles barbares surtout, il ne fallait pas moins que le bras invincible de Grégoire VII pour sauver le sacerdoce... Sans cet homme extraordinaire, tout était perdu humainement. On se plaint de l'immense pouvoir qu'il exerça de son temps; autant vaudrait se plaindre de Dieu qui lui donna la force sans laquelle il ne pouvait agir. Le puissant *Demiurge* obtint tout ce qui était possible d'une matière rebelle; et ses successeurs ont tenu la main au grand œuvre avec une telle persévérance, qu'ils ont enfin assis le sacerdoce sur des bases inébranlables. » *(Du Pape, p. 380, édit. de Louvain.)*

(13) Epist. II, 5.

(14) Voyez la lettre adressée au duc Godefroi, Ep. I, 9; à Béatrix et à Mathilde de Canossa, Ep. I, 11; au duc Rodolphe de Souabe, Ep. I, 19.

Cependant le chef infatigable de l'Église avait tout tenté pour ramener les ecclésiastiques à des mœurs pures et chastes. Il s'adressa en particulier aux archevêques de Mayence et de Cologne, pour les exhorter à mettre avec force la main à l'œuvre; mais ils rencontrèrent partout une résistance opiniâtre. Ce qui ne devait pas peu y contribuer, c'était la conduite des évêques, qui n'était rien moins qu'exemplaire; Herrmann, entre autres, évêque de Bamberg, fut destitué comme convaincu de simonie, et d'autres évêques, loin de s'opposer à la conduite licencieuse des ecclésiastiques, semblaient au contraire l'approuver par leur coupable indulgence. Une lettre de saint Grégoire à son ami Hugues, abbé de Cluni, nous montre combien l'état de l'Église lui causait d'inquiétudes, et combien sa grande âme était affectée des malheurs de ce temps (15). « Si la chose était possible, dit-il, » je voudrais te faire sentir dans toute leur étendue les maux qui me tourmentent et les travaux, » renouvelés tous les jours, qui m'accablent de » leur poids sans cesse croissant. J'ai souvent prié, » pour qu'il plût à Jésus-Christ de m'enlever de » ce monde, ou bien de me rendre utile à notre » Mère commune. J'éprouve une douleur infinie, une » tristesse accablante, de ce que l'église d'Orient, » par l'instigation de l'ennemi du genre humain, » s'est détachée de la foi catholique, et si je porte » mes regards sur l'Occident, vers le midi ou vers » le nord, à peine trouvé-je des évêques à qui la » manière dont ils se sont élevés à l'épiscopat et » leur conduite donnent des droits à ce titre, qui » gouvernent le troupeau de Jésus-Christ avec la » charité chrétienne et non avec une ambition mondaine; et parmi tous les princes séculiers, je n'en » trouve pas un qui préfère la gloire de Dieu à la » sienne et la justice à l'argent. — Et quand je reviens à moi, je me trouve tellement accablé du » fardeau de devoir tout faire par moi-même, qu'il » ne me reste d'autre espoir de salut que la miséricorde de mon Sauveur. Car si je ne comptais » sur une meilleure vie et sur le bien-être de la » Sainte-Église (Dieu m'en est témoin), je quitterais » Rome, où je suis malgré moi depuis vingt ans. » Aussi, au milieu d'une douleur sans cesse renaissante, et d'un espoir qui hélas! s'éloigne de plus » en plus, ballotté par mille orages, ma vie ressemble à la mort. » Entraîné par ces pensées et ces sentiments, il tint une grande assemblée à Rome, où il fut décrété que les ecclésiastiques ne prendraient plus d'investiture des laïques (16), et que ceux-ci n'investiraient plus les premiers. Cette résolution fut publiée partout par des lettres du pape.

Au milieu de ces troubles de l'église d'Occident, le chef de la chrétienté n'oublia nullement les églises d'Orient, quoiqu'elles se fussent séparées du centre d'unité; il s'efforça de leur donner secours et assistance. Le glaive des infidèles avait ravagé et subjugué les plus belles contrées de l'empire d'Orient. Ce fut avec douleur que saint Grégoire apprit que les mahométans étaient presque aux portes de Constantinople, et qu'ils avaient massacré plusieurs milliers de chrétiens. Il exhorta donc les chrétiens d'Occident de courir au secours de leurs malheureux frères et de mettre un terme aux dévastations; mais, malgré l'énergie de son appel, la confusion générale ne permit pas qu'il produisît l'effet désiré.

Nous avons parlé plus haut de l'heureuse issue de la guerre contre les Saxons, qui inspira tant d'orgueil et d'insolence à Henri. De même qu'il ne voulait plus se souvenir de ses promesses faites à l'Église, de même il foulait aux pieds toutes les lois de l'humanité envers les vaincus, qui s'étaient rendus à discrétion. On le soupçonne même d'avoir trempé dans un complot contre le chef de l'Église (17),

(15) Epist. II, 49.

(16) C'est cette investiture, dont on a fait tant de bruit. Les évêques et les abbés y recevaient l'anneau et la crosse, en signe de leur juridiction spirituelle. Le Dr Walter dit à cet égard, dans son *Manuel* (allemand) *de droit canon*, 2e édition, § 32 : « De tout temps l'anneau et la crosse ont été les » insignes de la dignité épiscopale; mais ils ne se rapportaient qu'au spirituel et non au pouvoir temporel, que le » hasard pouvait y attacher. Toutefois, comme le roi nommait les évêques, et assignait aux bénéfices, en qualité de » seigneur suzerain, c'était de ses mains que les prélats recevaient ces insignes. D'après le caractère général du moyen » âge, à la forme extérieure succéda bientôt la chose même, » les fonctions spirituelles n'occupèrent plus qu'un plan secondaire; la remise solennelle des deux insignes étant regardée comme une investiture ordinaire, la licence des » évêques fut accomplie. La guerre d'investiture avait pour » but de rompre ces relations féodales, et de rendre à l'Église » la nomination des évêques. Après de longues et vives disputes, on finit par conclure, sous Calixte II et Henri V, » une convention (en 1122) par laquelle le pouvoir spirituel » et le pouvoir temporel étaient séparés, jusque dans les » formes extérieures. L'empereur rendit à toutes les églises » la liberté d'élection canonique, et renonça à l'investiture » par l'anneau et la crosse. Le pape, de son côté, permit que » le choix des évêques et des abbés d'Allemagne se fît en » présence des envoyés de l'empereur, mais sans violence » et sans simonie, et que le nouveau prélat reçût de l'empereur la régale par le sceptre. » — Voyez encore le comte De Maistre, *Du Pape*, p. 231-242, édit. de Louvain.

(17) Voyez *Voigt*, p. 396.

complot qui fut exécuté à l'heure de minuit, le jour de Noël, par un Romain perdu de mœurs, nommé *Cencius*. Les scélérats pénétrèrent dans l'église de Notre-Dame-de-la-Crèche, y commirent des meurtres horribles, maltraitèrent le Saint-Père, lui arrachèrent les cheveux; l'un d'eux menaça sa tête de son épée et lui fit une blessure grave au front. Grégoire fut alors traîné dans une tour, d'où on devait le faire sortir de la ville; mais le peuple le délivra des mains des méchants.

Cependant le roi Henri avait adressé au Saint-Siége des plaintes contre les évêques qui lui avaient fait la guerre, et les Saxons en avaient fait autant contre la fureur destructive du roi irrité. Une remontrance sévère du pape enjoignit au prince, sous peine d'excommunication, de se conformer aux canons de l'Église et d'éloigner de sa personne ses mauvais conseillers. Mais elle fut inutile; elle ne fit au contraire qu'irriter davantage la bile d'un prince occupé à envahir de plus en plus les libertés de l'Église (18). La sommation qu'il reçut ensuite de venir à Rome se justifier, devant un synode, des crimes qu'on lui imputait, avec menace d'anathème s'il ne comparaissait pas, porta son exaspération au comble (19). Il convoqua un concile à Worms, auquel se rendirent plusieurs des ennemis que le Saint-Père s'était faits par ses réformes salutaires, entre autres un cardinal de l'Église de Rome, nommé Hugues Blancus, qui avait été excommunié à cause de ses relations avec Guibert, archevêque de Ravenne. Le pape y fut déposé, sur l'exhibition d'un mémoire dont ce cardinal était l'auteur, et dans lequel il le chargeait d'une foule de crimes imaginaires. Le roi écrivit en même temps au pape lui-même une lettre très-insultante, qu'il intitula *le moine Hildebrand*, et qui fut apportée à Rome, avec les autres décrets, par un ecclésiastique de Parme. Réunis avec le pape en synode, les cardinaux, le clergé et les grands de Rome écoutèrent avec une juste indignation le discours de l'envoyé du prince, qui aurait payé cher son insolence, sans l'intervention du pontife. Lorsque les esprits furent apaisés, saint Grégoire lui-même fit lecture, devant l'assemblée, avec un calme admirable, du décret de déposition et des lettres du roi. Profondément émus par ces infâmes calomnies et par l'audace inouie de cette conduite, cent et dix évêques, auxquels se joignirent les autres membres de l'assemblée, engagèrent le pape à prononcer la sentence d'excommunication contre le roi, ce qui fut, en effet, exécuté (20). L'anathème porté contre les évêques les plus coupables fut renouvelé, et on fixa un jour pour la décision de l'affaire des autres. Mais le même jour on reçut encore des lettres d'autres évêques d'Allemagne, par lesquelles ils reconnaissaient leur erreur et imploraient le pardon.

Lorsque l'excommunication de Henri fut connue en Allemagne, elle fut le signal d'une grande terreur, qu'augmenta encore la mort subite de plusieurs des plus mauvais conseillers et des plus zélés adhérents du roi, ce que l'on regarda comme un jugement de Dieu. Les princes allemands, fatigués depuis longtemps du pouvoir arbitraire et oppresseur qu'exerçait Henri, et surtout alarmés par la sentence d'excommunication, s'assemblèrent à Trebur (le 15 octobre 1076), et firent mander au roi, que, si dans un an il n'était relevé de l'anathème porté contre lui, il serait déclaré déchu de l'empire. Pendant ce temps, il devait s'abstenir de tout acte de gouvernement et résider en Espagne, dépouillé de toutes les marques de la royauté. Le malheureux prince se soumit enfin à tout, car la nécessité l'avait forcé de céder à ce qu'on exigeait de lui.

L'assemblée des princes ayant été fixée au 2 février de l'année suivante à Augsbourg, le chef de l'Église, malgré l'intempérie de la saison, se mit en route pour aller y assister; mais à Verceil il eut avis de l'arrivée du roi, qui eut recours à l'hypocrisie pour se soustraire à la ruine qui le menaçait. A cette nouvelle, le pape se rendit à Canossa, forteresse appartenante à la comtesse Mathilde (21). Après un voyage pénible, le roi y arriva aussi pour voir lever l'anathème qui pesait sur sa tête. Le pape résista longtemps aux prières du prince et de ceux qui in-

(18) Ce qui le prouve, c'est l'élévation d'Hildolphe sur le siége de Cologne, après la mort d'Aannon, élévation arbitraire, blâmée par tout le monde, mais maintenue malgré cela. *Voigt*, p. 410.

(19) Grégoire se conduisit selon le droit que lui attribuait une jurisprudence devenue dominante dans son siècle.

(20) Grégoire ne se détermina contre Henri que lorsque le danger et les maux de l'Église lui parurent intolérables. Charles Denina dit que la simple exposition des faits démontre que la conduite de ce pontife fut celle que tout homme d'un caractère ferme et éclairé aurait tenue dans les mêmes circonstances. *Rivoluzioni della Germania*, t. II, cap. V, p. 49.

(21) Cette princesse, pleine de sagesse, de courage et de piété, resta toujours fidèle au siége de saint Pierre; elle fit tout ce qu'elle put pour le défendre dans les orages qui s'élevèrent contre lui, et en augmenta les revenus par la donation de terres et de villes. Son conseiller et son confesseur était saint Anselme, évêque de Lucques, dont on célèbre la fête le 18 mars. (Voyez sa vie ci-dessus, t. II p. 137.) *Voigt*, en parlant d'Anselme, dit entre autres : « Il était un modèle » de piété et d'une ardeur sans bornes pour les choses du » ciel. Jamais la vérité ne s'écartait de sa bouche, jamais il » ne négligeait la prière et le jeûne, etc. »

tercédaient en sa faveur, car il n'avait pas de confiance en lui, et il regardait l'apparition qu'il venait faire comme une fantaisie inspirée par la jeunesse, et dont l'effet serait de courte durée; il savait la conduite que le roi avait tenue dans la guerre contre les Saxons; combien de promesses solennelles, sans en tenir aucun compte, il avait faites à ses légats et à lui-même, et il avait remarqué que rien de ce qui arrivait à Henri ne faisait sur son esprit une impression profonde et durable. Les négociations se prolongèrent pendant trois jours, que le roi fut obligé de passer dans la seconde enceinte de la forteresse, à pieds nus, couvert d'un cilice de toile et sans prendre de nourriture depuis le matin jusqu'au soir : le quatrième jour l'anathème fut levé (22).

Bientôt après le roi médita de nouveaux plans, se fit un puissant parti et forma le projet de faire prisonnier le pape lui-même, en quoi il aurait réussi (car saint Grégoire ne soupçonnait rien d'hostile de sa part), si la princesse Mathilde ne l'eût arraché aux piéges qui lui étaient tendus. Cet incident mit aussi obstacle au voyage du pape à Augsbourg.

Il arriva, vers le même temps, que saint Grégoire conféra le titre de roi à Demetrius Zwonimir, duc de Dalmatie et de Croatie, et qu'il excommunia Boleslas II, roi de Pologne, pour avoir tué à l'autel saint Stanislas, évêque de Cracovie, qui lui reprochait vivement sa conduite criminelle, et pour avoir maltraité son cadavre d'une manière barbare.

C'est ainsi que saint Grégoire s'occupait sans cesse du bien-être de l'Église et des peuples. Tandis que, d'un autre côté, Henri travaillait à l'accroissement de son parti en Italie, ne cachant plus ses sentiments hostiles envers le pape, les princes et les évêques d'Allemagne s'assemblaient à Forchheim, au mois de mai 1077. Henri, refusant de comparaître à cette assemblée, qui devait décider de sa couronne, les princes, sans l'intervention du pape, qui les avait priés même de ne pas procéder à un nouveau choix avant son arrivée, élurent pour roi Rodolphe, duc de Souabe, et lui prêtèrent serment de fidélité. Le nouveau roi s'efforça de rétablir l'ordre partout et de remplacer par des hommes d'une réputation sans tache ceux qui d'une manière inique avaient été élevés à des dignités de l'Église. Mais malheureusement, l'Allemagne était divisée, et saint Grégoire, malgré tous ses efforts, ne put parvenir à persuader aux deux princes de terminer leurs querelles par des moyens pacifiques. Henri voulait en venir aux extrémités; du moins, il voulait vaincre son adversaire par la ruse et la mauvaise foi. Partout il portait la terreur en Allemagne, et ses violences s'exerçaient principalement sur les églises et leurs serviteurs.

On tint à Rome plusieurs synodes, on porta des lois sévères contre la simonie et la corruption du clergé, on fit plusieurs propositions tendant à mettre un terme à la funeste discorde qui régnait en Allemagne; tout cela n'aboutit à rien. Le saint pontife ne fut pas non plus sans éprouver des contrariétés en Angleterre où Guillaume-le-Conquérant, enflé de ses succès, s'opposait aux ordonnances de l'Église, nommait des évêques de son propre choix, en déposait d'autres, et n'acceptait les décisions des conciles que pour autant qu'elles lui convenaient.

Cependant, comme Henri, malgré tous les efforts du pape, loin de donner des marques de résipiscence, ne faisait qu'augmenter de jour en jour les sujets de plainte, il fut excommunié de nouveau, tous ses sujets furent relevés du serment qu'ils lui avaient

(22) On a reproché plus d'une fois à saint Grégoire la manière dont l'empereur fut traité dans cette circonstance. Personne ne niera que ce traitement ait été dur et mortifiant; mais tout homme exempt de préjugé avouera en même temps que la conduite du prince était faite pour le provoquer. Qu'on lise l'histoire de Henri IV et de Grégoire VII par *Voigt*, qu'on n'accusera pas de partialité en faveur du pape, et en voyant combien l'éducation de Henri fut négligée, en voyant la conduite licencieuse qui en fut la suite inévitable, son mauvais gouvernement, son funeste despotisme, son hypocrisie et sa mauvaise foi, surtout dans l'affaire des Saxons avec leurs princes et dans les promesses réitérées envers le chef de l'Église et les violations de ces promesses; on se convaincra qu'on ne pouvait se promettre, de la part d'un prince aussi versatile et aussi corrompu, rien de bon ni de constant, comme le prouvèrent les événements qui suivirent l'amendement solennellement promis à Canossa.

Quant à l'affaire de Canossa, voici comment s'exprime *Luden* : « Si nous considérons sans préjugé, et eu égard au » temps, ce qui se passa à Canossa (en 1077), nous n'y trou- » verons rien qui soit indigne de nos regards. Pas l'om- » bre d'inimitié personnelle envers Henri, de la part de Gré- » goire. Celui-ci au contraire, s'il se montra sévère comme » évêque, inflexible comme chef de l'Église, l'homme en lui » n'est pas insensible. On le voit dans la manière dont il » appela Henri au jugement de Dieu; si elle ne prouve pas » en sa faveur, elle prouve du moins contre Henri, et sem- » blait ne pas pouvoir manquer son but. » *Allgemeine Geschichte der Volker und Staaten*, t. II p. 434, Jéna 1822. — Ce fut un superbe moment, dit le comte De Maistre, et qui fournirait le sujet d'un très-beau tableau, que celui de l'entrevue de Canossa, lorsque Grégoire, tenant l'Eucharistie entre ses mains, se tourna du côté de l'empereur, et le somma *de jurer, comme il jurait lui-même, sur son salut éternel, de n'avoir jamais agi qu'avec une pureté parfaite d'intention pour la gloire de Dieu et le bonheur des peuples;* sans que l'empereur, oppressé par sa conscience et par l'ascendant du pontife, osât répéter la formule ni recevoir la communion. (*Du Pape*, p. 238, *édit. de Louvain*).

prêté, et Rodolphe fut reconnu empereur (23). Ce fut alors que Henri et son parti s'élevèrent contre Grégoire avec plus de rage que jamais. Dans une assemblée tenue à Mayence, on accumula sur sa tête toutes les accusations imaginables, et on choisit pour pape son plus grand ennemi, Guibert de Ravenne, sous le nom de Clément III (24). Ce dernier se présenta en conséquence à l'assemblée comme pontife, et promit sous serment de couronner le roi. Après cela, orné des vêtements pontificaux, il partit pour l'Italie avec ses adhérents, et Henri, ainsi que ceux de son parti, s'adressèrent à différents princes pour faire reconnaître ce pape.

En 1080, le roi Rodolphe, après avoir remporté une victoire, mourut, aimé et regretté de toute la Saxe. Cet événement, favorable à la fortune de Henri en Allemagne, augmenta en même temps la confiance du parti qu'il avait en Italie. Cependant saint Grégoire regardait l'orage avec calme, et faisait ce que la prudence lui commandait. Ce fut alors que le Normand Robert Guiscard, duc de Calabre et de La Pouille, qui avait été brouillé avec le pape, demanda pardon et l'obtint. Mais d'un autre côté, des ennemis acharnés, favorisant la cause de Guibert, se pressaient de tous côtés contre le pape légitime, et le secours ne semblait se montrer nulle part. Henri, après avoir vaincu son concurrent à la couronne d'Allemagne, rassemblait toutes ses forces contre le pape, qui, toujours inébranlable, pénétré de la justice de sa cause et puisant de la force dans l'évangile et dans les luttes victorieuses des apôtres du Seigneur, écrivit en ces termes aux Allemands (25) : « L'espérance est le patrimoine de tous les hommes; la main de celui dont la toute-puissance élève l'humilité des fidèles peut aussi abaisser l'orgueil d'un ennemi arrogant; car je ne doute pas, qu'avec l'aide de Dieu, le courage des ennemis ne tardera pas à être confondu, et l'Église récuperera la paix après laquelle elle soupire depuis longtemps. »

Tandis que Henri, altéré de vengeance, se rendait en Italie et marchait de succès en succès, saint Grégoire tenait à Rome un concile, et comme on lui demandait, si, pour obtenir de l'argent dans les circonstances présentes, il était permis d'engager les biens de l'Église, il renvoya à l'Histoire sainte, où il est dit, que jamais les choses sacrées ne devaient être employées à faire la guerre aux hommes. La veille de la Pentecôte, Henri et l'anti-pape commencèrent le siége de Rome, et ils le continuèrent sans succès pendant deux ans. Au commencement de 1083, Henri reparut devant Rome, pour en accélérer la prise; mais ce fut encore sans succès. Au mois de novembre de la même année, le chef de l'Église tint un nouveau synode, qui dura plusieurs jours, quoiqu'il fût peu nombreux. Le roi, malgré la convention qui avait été conclue à cet égard, empêcha plusieurs prélats de s'y rendre. Lorsque, le troisième jour, le Saint-Père y parut, on eût dit qu'il était inspiré par une puissance surnaturelle; il parla avec tant d'énergie et d'entraînement des malheurs de l'Église et de la fermeté nécessaire dans ces jours de détresse, qu'il fit couler de tous les yeux des larmes d'émotion, comme si son esprit avait pressenti qu'il ne lui serait plus donné d'élever la voix dans une assemblée pareille, pour défendre ce qu'il y avait à ses yeux de plus sacré.

Le roi, pendant l'hiver, poussa le siége avec plus de vigueur qu'auparavant, et vers le temps de Pâques, une députation de Romains vint lui offrir les clefs de la ville, où il entra solennellement avec Guibert le jeudi avant le dimanche des Rameaux. Le lendemain, l'impie archevêque de Ravenne fut placé sur la chaire pontificale, et reçut le sacre dans l'église de Saint-Pierre, le dimanche suivant, qui était le 24 mars. Le dimanche de Pâques Guibert plaça, au Vatican, la couronne impériale sur la tête de Henri. Toutefois, ce dernier ne resta pas longtemps en possession de la capitale de la chrétienté. Robert le Normand s'avança avec une armée considérable. Henri et Guibert quittèrent la ville, et quelque temps après l'empereur se retira en Allemagne, où il trouva un autre empereur, dans la personne de Hermann, comte de Luxembourg.

Saint Grégoire, que l'on tenait assiégé au château Saint-Ange, fut remis en liberté et se rendit au couvent du Mont-Cassin, puis à Salerne, qui était une ville fortifiée. Il s'y livra à la contemplation des choses divines et humaines, et puisa de la consolation dans les saintes Écritures et dans l'histoire. Déjà au mois de janvier il sentit ses forces s'affaiblir considérablement, et au mois de mai elles avaient tellement diminué, qu'il se vit obligé de garder le lit. Voyant assemblés autour de lui les cardinaux et les évêques, qui le bénissaient pour les peines qu'il avait supportées et les leçons qu'il avait données au monde, il leur dit : « Mes chers frères, je ne veux me vanter d'aucune de mes ac-

(23) On prétend qu'à cette occasion, une couronne d'or fut envoyée à Rodolphe, avec cette légende : *Petra dedit Petro, Petrus diadema Rudolpho.* Mais la vérité de ce fait est encore loin d'être démontrée.

(24) C'est ce Guibert, archevêque de Ravenne, qui, aspirant depuis longtemps au siége pontifical, avait trempé dans la conspiration de Cencius, et qui avait été excommunié.

(25) Epist. VIII, 9.

» tions; mais ce qui fait ma force, c'est que j'ai tou-» jours aimé la justice et haï l'impiété. » Et comme ils parlaient avec inquiétude de ce qu'ils deviendraient après sa mort, il étendit ses mains et dit : « Je monterai là-haut, et je vous recommanderai, » par mes instantes prières, au Dieu des miséricor-» des. » Consulté sur son successeur, il proposa trois hommes, également distingués par leur piété. Trois jours avant sa mort, il releva de l'anathème tous ceux qui en avaient été frappés, excepté Henri, l'anti-pape Clément et leurs perfides conseillers avec leurs fauteurs. Entre autres préceptes qu'il donna dans ses dernières heures, nous citerons le suivant : « Je vous exhorte au nom du Dieu tout-» puissant, et des apôtres saint Pierre et saint Paul, » de ne regarder pour véritable pape que celui qui » aura été élu et sacré d'après les réglements de » l'Église, et par l'autorité des apôtres. » Pressentant le moment de sa mort, il dit : « J'ai aimé la » justice et haï l'injustice, voilà pourquoi je meurs » dans l'exil. » A ces mots il rendit l'âme, le 25 mai, après avoir siégé pendant douze ans, un mois et trois jours (26). Son corps fut enterré à Salerne, dans l'église de Saint-Matthieu, qu'il avait lui-même dédiée. Dieu avait honoré son serviteur, de son vivant déjà, par des miracles, dont il honora encore sa mémoire après sa mort. L'Église célèbre sa fête le 25 mai, comme étant le jour de sa mort (27).

Celui-là seul se montrera ferme et inébranlable dans les nombreux orages de la vie, et ne trahira jamais sa foi, dont tous les efforts ne tendent qu'à la gloire de Dieu et au salut de son prochain. Si nous trahissons si souvent nos principes les plus sacrés; si nous nous laissons guider en sens divers, par le moindre vent de la faveur ou de l'intérêt; si nous allons même jusqu'à sacrifier le bien au mal, les choses du ciel aux biens terrestres, d'où cela vient-il, si ce n'est que, malgré nos bonnes intentions, nous sommes enveloppés par une foule de désirs secondaires, enchaînés par la faveur des hommes et découragés par la crainte de souffrances poignantes, de cruelles persécutions, et que nous ignorons, ou du moins, que nous ne prouvons pas par nos actions ce que c'est que d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, de ne jamais l'abandonner, quoi qu'il en coûte, et de ne jamais cesser de contribuer à sa gloire. C'est pourquoi peu d'hommes sont en état de vérifier par leur conduite ces paroles mémorables de l'Apôtre : *Qu'est-ce qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ.*

(26) Ce grand homme a été l'objet de rudes attaques. Toutefois, s'il y a quelqu'un, que cette histoire de sa vie n'ait pas réconcilié avec lui, et qui garde encore rancune à cet esprit si élevé et uniquement guidé par les vues les plus saintes, nous le renvoyons entre autres à l'ouvrage impartial d'un Voigt, que nous avons cité plusieurs fois; à Luden, *Ueber Hildebrand's letzte Schritte, um der Kirche die volle Freiheit von aller weltlichen Macht zu verschaffen etc.*; et à Frédéric Von Kerz. *Ueber den Geist und die Folgen der Reformation etc.*; 2e édition, Mayence 1822.

(27) Son nom fut inséré dans le martyrologe romain en 1580. Le pape Paul V permit par un bref de l'an 1609, au clergé de Salerne, de faire son office sous le rit double. En 1728, l'abrégé de sa vie fut insérée dans le bréviaire romain, par forme de leçons, pour le jour de sa fête, avec ordre de Benoît XIII de les réciter dans toute l'Église; mais il y eut opposition de la part de la France et de l'Allemagne!

---

† LE B. GÉRI, LAIQUE.

Tiré du suppl. de Ch. Butler. — Voyez la vie du B. Géri, écrite par Matthieu Masio, religieux augustin, et insérée par le Bollandistes dans leur recueil, t. VI de mai. Voyez Benoît XIV : *De servorum Dei beatificatione, etc.* l. II, c. XXIV.

VERS L'AN 1270.

GÉRI, dont le véritable nom paraît être Roger, était fils du comte de Lunel en Languedoc, et naquit dans le treizième siècle. Prévenu dès sa jeunesse des bénédictions célestes, il prit pour modèle un frère qu'il avait, que l'on nommait Effernand ou Fernand, et qui vivait dans la pratique de la chasteté, de l'abstinence, du jeûne et de la mortification. Enflammés du plus vif amour pour Jésus-Christ, les deux serviteurs de Dieu désiraient, par un généreux mépris du monde, abandonner les avantages temporels que leur assurait leur naissance, afin de pouvoir plus parfaitement s'attacher à leur divin maître. Déterminés à suivre leur attrait, ils résolurent de se retirer dans un désert, et, dans ce dessein, ils quittèrent la maison paternelle, bien décidés à se cacher au monde dont ils connaissaient la vanité, et à travailler dans la retraite à leur sanctification. S'étant mis en route, ils trouvèrent un pont qui traversait une rivière, et près duquel étaient deux cavernes, qu'ils crurent propres à leur servir d'habitation; ils s'y établirent, mais bientôt survint une inondation si considérable que les eaux couvrirent le pont et en rendirent le passage impossible. Les deux frères se trouvèrent par cet accident confinés dans leurs cavernes et sans aucun moyen d'en sortir. Cet état pénible dura assez longtemps, et ils étaient près de mourir de faim, lorsque Dieu, par un miracle, pourvut aux besoins de ses serviteurs.

Enfin l'inondation cessa, et, rendus à la liberté, ils poursuivirent leur chemin vers l'Italie.

A une assez courte distance du lieu qu'ils venaient de quitter, les deux frères s'arrêtèrent pour se confesser au prêtre d'un village par où ils passaient; ils lui racontèrent avec simplicité le miracle que Dieu venait d'opérer en leur faveur. Ce prêtre, frappé de l'air de sainteté qu'il remarquait dans ces étrangers, publia le prodige dont ils avaient été l'objet, ce qui leur attira bientôt un grand nombre de visites de la part des gens du pays; mais Géri et son frère craignaient trop les effets dangereux de la gloire mondaine, pour recevoir avec plaisir ces marques de vénération; aussi quittèrent-ils bientôt la province dans laquelle ils se trouvaient alors. Ils prirent la résolution de visiter la Terre sainte, et dans ce dessein de s'embarquer pour l'Italie. Leur navigation ne fut pas heureuse, le navire qui les portait, ayant été assailli par une tempête, ils se virent en danger de périr. Tout espoir de salut était perdu, lorsque les deux saints voyageurs, s'étant mis à genoux, obtinrent le calme par leurs prières et sauvèrent leur vie, ainsi que celle de leurs compagnons.

Lorsqu'ils furent débarqués, il se rendirent à Rome, où ils satisfirent pleinement leur dévotion, en visitant les églises, et surtout celles qui possédaient des reliques des martyrs. Tandis qu'ils étaient occupés de divers exercices de piété, ils apprirent qu'il y avait, à Ancône, un fervent chrétien nommé Libère ou Olivier (1), qui vivait dans une haute perfection. Le désir de voir un si saint personnage détermina les deux frères à quitter Rome, et, sans se mettre en peine de prendre des provisions, ils partirent aussitôt. Arrivés à Spolète, ils furent informés du départ prochain d'Olivier pour la Palestine, ce qui les engagea à se hâter, afin de pouvoir jouir de la société de ce saint homme. A Tolentino, Géri éprouva un violent mal de tête; ils continuèrent néanmoins leur route, jusqu'à Colombario, lieu pauvre, où ils passèrent la nuit sous un toit de chaume. S'étant remis en route le lendemain, ils parvinrent jusqu'à la terre dite de Saint-Pierre, nommée aujourd'hui le Saint-Mont, ou, comme l'appellent les Italiens, *Monte-Santo*. Là, Géri, sentant son mal augmenter, se coucha par terre, et, tandis que son frère allait chercher du secours dans le voisinage, il finit heureusement sa vie pénitente, en rendant son âme à son créateur vers l'année 1270. Les habitants de cette contrée conçurent une si haute idée de la sainteté du vertueux étranger, qu'ils se disputèrent entre eux pour savoir quel lieu posséderait son corps. On assure que Dieu montra par un miracle qu'il voulait que son serviteur fût honoré à Colombario. Le peuple de *Monte-Santo* a choisi Géri pour son patron, et le pape Benoît XIV approuva, le 28 juillet 1742, le culte rendu de temps immémorial à ce Bienheureux. Quant à Fernand, il paraît qu'il continua son voyage vers la Terre sainte, et soit en y allant, soit au retour, il mourut saintement dans l'île de Rhodes.

(1) Saint Olivier est honoré à Ancône, comme patron de cette ville, mais on ne connaît presque rien de sa vie.

---

† LE B. CONSTANT DE FABRIANO,

DOMINICAIN.

Tiré du suppl. de Ch. Butler. — Voyez la légende de l'office du Bienheureux, imprimée à Rome, en 1821.

L'AN 1481.

Fabriano, dans la Marche d'Ancône, fut la patrie du B. Constant, à qui l'on a donné le surnom de sa ville natale. Issu de parents honnêtes et vertueux, il passa dans l'innocence ses premières années; et, tout jeune, il se consacra au service de Dieu, en entrant dans l'ordre de Saint-Dominique. Saint Antonin, devenu depuis archevêque de Florence, et le B. Conradin de Bresse, qu'il eut successivement pour guides, le rendirent si habile dans la science des Saints, qu'il devint bientôt pour ses frères un modèle de la perfection religieuse. L'on remarquait surtout avec admiration l'amour de Constant pour l'abstinence. Outre les jeûnes de la règle, qu'il observait très-rigoureusement, il n'eut pendant toute sa vie, chaque vendredi de carême, que du pain et de l'eau pour nourriture et pour boisson. Sa mortification s'étendait à tout. De la paille lui tenait lieu de lit; un rude cilice lui couvrait constamment le corps, et d'autres austérités lui servaient à préserver de toute atteinte sa chasteté, qu'il conserva sans tache. Uniquement occupé de l'étude des saintes lettres et de la méditation des vérités du salut, il semblait vivre dans l'exercice d'une prière continuelle. A la fin des matines, il demeurait seul au chœur, et alors il offrait avec tant d'ardeur ses prières à Dieu, il les accompagnait de soupirs si ardents et de gémissements si profonds, qu'on entendait au loin les cris que sa dévotion lui faisait pousser dans ces heureux moments.

Constant avait la coutume de réciter tous les jours l'office des morts et d'y joindre très-souvent le Psautier. Il assurait ne l'avoir jamais achevé sans

obtenir la grâce qu'il demandait. Les Turcs, à cette époque, pressaient les Grecs et s'avançaient vers Constantinople, qu'ils prirent en 1453. On le pria de dire le Psautier, pour détourner ce fléau qui alarmait toute la chrétienté; mais il affirma que l'ayant plusieurs fois commencé, il n'en avait pu venir à bout; ce qui lui faisait penser que Dieu le permettait ainsi, pour montrer qu'il voulait punir les Grecs de la facilité avec laquelle ils s'étaient plusieurs fois séparés de l'Église catholique. L'événement prouva bientôt que sa conjecture était vraie. Ce saint religieux connut aussi d'avance les maux que devait éprouver sa patrie, et les annonça longtemps avant l'époque à laquelle ils se firent sentir. Favorisé de visions célestes, il vit, pendant qu'il priait dans une église d'Ascoli, l'âme de saint Antonin monter au ciel, au moment où ce Bienheureux archevêque expirait à Florence. Plus tard, on eut la certitude de la vérité de cette vision, par le rapprochement que l'on fit des circonstances. Aussi, les Souverains-Pontifes Adrien VI et Clément VII l'ont rapportée comme certaine dans leurs bulles pour la canonisation de saint Antonin.

L'office de prédicateur, qu'exerça le B. Constant, lui fournit de nombreuses occasions de manifester son zèle et d'opérer de grands fruits de salut parmi ses auditeurs. Ses exemples et ses miracles donnaient une autorité singulière à ses discours. On rapporte, entre autres prodiges, qu'il multiplia plusieurs fois le pain, pour subvenir au besoin des pauvres. L'on ne doit pas être surpris que ses paroles et ses œuvres produisissent une impression profonde sur l'esprit des peuples. Il se servit de cet ascendant, auquel il joignit la patience et la douceur, pour apaiser les factions et les haines qui désolaient la ville d'Ascoli. Toujours occupé de procurer la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, le Bienheureux rétablit dans la même ville l'ancien couvent de Saint-Dominique, dont il fit aussi restaurer l'église, et il y ramena les religieux à l'observance de la discipline régulière. Enfin, plein de jours et de mérites, il termina sa sainte carrière à Ascoli même, le 25 février 1481. La haute idée que les fidèles avaient eue de Constant pendant sa vie, surtout à Mantoue, lorsqu'il y avait assisté au chapitre provincial, se soutint après sa mort. Aussi donna-t-on à son corps une sépulture honorable. Les guérisons nombreuses obtenues à son tombeau portèrent les habitants d'Ascoli à honorer ce Bienheureux d'un culte particulier. Les habitants de Fabriano, ses compatriotes, obtinrent son chef, qu'ils conservent comme un trésor. Ils le choisirent pour patron de leur ville, et tous les ans ils célèbrent sa fête. Le pape Pie VII, le 22 septembre 1821, approuva le culte rendu sans interruption à ce saint religieux, et permit d'en faire l'office.

Combien nous devons désirer pour nous-mêmes cet esprit de prières continuelles qui animait le B. Constant! « L'état des justes est admirable, dit » un écrivain ascétique très-distingué (1), parce » qu'ils vivent de la vie de Dieu; leur esprit est » sans cesse occupé de Dieu, et le cœur toujours » brûlant d'amour pour Dieu. Leur vie ne diffère » pas essentiellement de celles des saints habitants » du Ciel; mais ils ne jouissent pas de la vision intuitive de Dieu; ils ne sont pas confirmés dans la » grâce; leur âme n'est pas inondée d'un torrent » de délices : ces avantages sont la consommation » de la vie de Dieu, la récompense des combats livrés sur la terre contre les ennemis de la vie de » Dieu. Cependant, de l'état des justes vivants sur » la terre je conclus qu'eux seuls, parmi les hommes, sont les possesseurs de la vie; qu'eux seuls » sont les vrais sages; qu'eux seuls ont trouvé le » secret d'exister : tous les autres sont comme des » simulacres sans vie essentielle, des fantômes qui, » se heurtant les uns les autres, occupent la scène » du monde pour amuser leurs semblables, et qui » disparaissent pour entrer éternellement dans la » mort. »

(1) Le P. Berthier, *Réflexions spirituelles*, t. III.

---

26 MAI.

—

SAINT PHILIPPE NÉRI ou DE NÉRI,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE L'ORATOIRE, EN ITALIE.

Tiré de sa vie, écrite en 1601 par le savant P. Antoine Galloni, l'un de ses plus fidèles et de ses plus intimes disciples, ainsi que d'une autre vie composée par le P. Jacques Bacci, et imprimée à Rome en 1645. Voyez encore le P. Papebroch, t. VI *Maii*, p. 461, et les *Corrections* de l'histoire du Saint, publiées à Florence en 1761, par Dominique-Marie Manni, membre de l'académie des Apatistes.

L'AN 1595.

La parfaite charité, qui caractérise les vrais serviteurs de Dieu, a fait de ce Saint une des plus brillantes lumières de l'Église dans ces derniers temps. Il naquit à Florence en 1515; il était fils de François Néri, avocat, et de Lucrèce Sordi, tous deux issus de familles riches dans la Toscane. Dès l'âge de cinq ans, il obéissait à ses parents avec la

plus exacte ponctualité. Son père l'ayant un jour grondé à l'occasion d'une petite querelle qu'il avait eue avec une des sœurs, il se mit à pleurer amèrement, non de la réprimande qu'il recevait, mais de sa faute, qu'il regardait comme fort considérable. On ne pouvait se lasser d'admirer la patience qu'il montrait dans les maladies. Sa douceur était si grande, qu'il ne paraissait pas connaître ce que c'était que la colère. A l'âge de onze ans, il ne sortait presque point des églises; il priait et écoutait la parole de Dieu avec une dévotion singulière. Son respect pour ses supérieurs, sa ferveur et son humilité, sa douceur et son affabilité, le faisaient chérir de tous ceux qui le connaissaient, et on l'appelait communément *le bon Philippe*.

Lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités, on l'envoya chez un de ses oncles, qui était un riche marchand, et qui vivait auprès du Mont-Cassin. Il avait alors dix-huit ans. Son oncle eut bientôt pris la résolution de le faire héritier de tous ses biens; mais le jeune Philippe, qui se sentait appelé à la perfection, et qui craignait les dangers d'une vie mondaine et dissipée, renonça à l'occasion qui se présentait de s'assurer une fortune considérable; il quitta la maison de son oncle, et alla se fixer à Rome en 1533. Un gentilhomme florentin, nommé Galleotto Caccia, établi dans cette ville, le prit chez lui pour élever ses enfants, et il ne tarda pas à sentir tout le prix du trésor qu'il possédait dans sa maison. En effet, la vie que menait Philippe était extrêmement édifiante. Le bruit de sa sainteté se répandit de proche en proche, et parvint bientôt jusqu'à Florence. Sa coutume était de ne faire qu'un repas chaque jour, et ce repas consistait en un peu de pain et d'eau; il y ajoutait quelquefois des olives, ou une petite portion d'herbes. Souvent il employait les nuits entières à prier, et il goûtait dans cet exercice de grandes consolations.

Sous un tel maître, les enfants de Galleotto Caccia firent de grands progrès dans la vertu et dans les lettres, qui leur étaient enseignées avec beaucoup de soin. Philippe étudia en même temps la philosophie et la théologie. Ses succès répondirent à son application, et il surpassa de beaucoup ceux qui couraient la même carrière que lui. Tous ses condisciples recherchaient son amitié avec empressement; mais il était fort réservé en fait de liaisons : il craignait de tomber dans de mauvaises compagnies, ou au moins de s'exposer à perdre un temps précieux. Un quart d'heure donné par jour à des conversations inutiles paraît d'abord peu de chose; mais si l'on réunit ensemble tous ces quarts d'heure, et que l'on y joigne tout cet espace qui est absorbé par le repos et par les autres besoins de la nature, la plus longue vie se trouve renfermée dans des bornes étroites, et il ne reste plus guères de temps pour travailler à mériter l'éternité. Cette réflexion occupait continuellement le Saint, et le rendait très-exact à ménager tous ses moments. Jamais il ne s'entretenait avec le prochain, qu'autant que le devoir, la charité ou quelqu'autre semblable motif l'exigeaient. Il se rappelait d'ailleurs que les Saints mêmes se plaignaient de se trouver, au sortir des compagnies, moins propres à la prière, et souvent moins purs aux yeux de Dieu. Il avait encore appris d'eux que les conversations frivoles portent dans l'âme l'air contagieux du monde, qui est d'autant plus funeste dans ses suites, que le venin en est plus subtil et plus secret.

Malgré tant de précautions, il ne put se prémunir contre les attaques du tentateur. De jeunes libertins furent les instruments dont il se servit pour donner atteinte à la pureté de ses mœurs. Ces trop fidèles ministres du démon essayèrent de le corrompre par des discours lascifs; mais le Saint leur parla avec tant de force et d'onction, qu'il amollit la dureté de leurs cœurs, et les fit entrer dans les sentiments d'une vie de componction. Les armes qu'il employait contre l'ennemi du salut étaient la prière, le jeûne et l'humilité. Cela ne l'empêcha cependant pas d'éprouver longtemps les révoltes de la chair; il n'en fut parfaitement délivré qu'à l'âge de cinquante ans. Il devint alors tellement maître des mouvements de la nature corrompue, qu'il ne savait pas s'il avait un corps. C'est ce qu'il déclara au cardinal Baronius. En faisant cette déclaration, il pleurait amèrement et se reprochait son indifférence à remercier Dieu, qui par sa grâce l'avait toujours conservé chaste d'esprit et de corps.

La mortification des sens qu'il pratiquait était absolue, et s'étendait jusqu'aux plus petites choses. « Il est nécessaire, disait-il à ce sujet, de se mortifier dans les choses mêmes qui ne paraissent que » des bagatelles; par-là on s'accoutume à vaincre » dans les grands combats. » Par une suite de son amour pour la pauvreté, lorsqu'il vint à Rome pour la première fois, il ne voulut recevoir de sa famille que ce qui lui était absolument nécessaire; on ne voyait dans sa chambre qu'un lit pauvre et quelques livres. Tout amusement lui paraissait insipide; il ne connaissait d'autre récréation que celle d'aller visiter les églises et les hôpitaux. Même durant le cours de ses études, il donnait un temps considérable à la prière, et il n'y avait point de jour qu'il ne visitât plusieurs, ou même toutes les églises renommées par la dévotion des pèlerins, quoiqu'elles

soient pour la plupart fort éloignées les unes des autres (1). Souvent il priait la nuit entière devant la porte d'une église, et surtout devant les reliques des martyrs, dans le cimetière de Calixte; d'autres fois il lui arrivait, étant accablé par le sommeil, de se contenter de prendre un peu de repos sur la terre dans le porche d'une des sept églises. Pendant qu'il étudiait la philosophie, il se fit une loi de penser souvent aux souffrances de Jésus-Christ, et de méditer sur les péchés et l'ingratitude des hommes; aussi ne jetait-il jamais les yeux sur un crucifix, sans verser un torrent de larmes.

Lorsqu'il eut achevé son cours de théologie, il étudia quelque temps l'Écriture et les Pères, pour se perfectionner dans cette science; il s'appliqua aussi au droit canonique, dont la connaissance est si utile et même si nécessaire à ceux qui conduisent les autres. Il devint en peu de temps fort habile dans ces différentes sciences; et les plus célèbres professeurs venaient le consulter de toutes parts, et lui demander la solution de leurs difficultés. Dans la suite, il recommandait fortement les mêmes études à ses disciples; et pour les exciter à s'y appliquer, il leur proposait pour modèle le pieux et savant cardinal Baronius, qui, à l'âge de dix-huit ans, était entré dans l'Oratoire, pour travailler aux annales de l'Église. Baronius reconnaît (2) que saint Philippe de Néri lui rendit de grands services au commencement de son ouvrage, et que chaque jour il le soutenait par ses avis et ses encouragements dans la carrière pénible où il marchait; il lui attribue même la gloire d'avoir imaginé le dessein et formé le plan de ses annales (*).

Le témoignage que Baronius rend à saint Philippe de Néri donne une haute idée de l'étendue de ses connaissances; aussi était-il un des plus savants hommes de son siècle : mais le désir ardent qu'il avait de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ, le fit renoncer à l'étude des lettres. A l'âge de vingt-trois ans, il vendit ses livres, et en donna le prix aux pauvres.

N'étant plus occupé que de Dieu, il acquit bientôt le don de la plus sublime oraison. Les douceurs qu'il goûtait dans cet exercice étaient si grandes, qu'il ne pouvait se soutenir; alors il se couchait par terre, et s'écriait : « C'en est assez, Seigneur, c'en » est assez. Je vous prie de suspendre un peu le » torrent de vos consolations. Éloignez-vous de moi, » Seigneur, éloignez-vous de moi. Je suis un homme » mortel, et par conséquent incapable de supporter » une telle abondance des célestes délices. Je me » meurs, mon Dieu, si vous ne me secourez. » On l'entendait aussi dire souvent : « O mon Dieu! puisque » vous êtes si aimable, pourquoi ne m'avez-vous » donné qu'un cœur pour vous aimer? Pourquoi du » moins ce cœur est-il si petit et si étroit? » On croit, et le Saint était lui-même persuadé, qu'il serait mort d'un excès de joie, si dans ces circonstances Dieu n'eût modéré ou retiré ses consolations.

C'était malgré lui que Philippe de Néri laissait apercevoir ce qui se passait dans son âme. Son humilité le rendait industrieux à cacher toutes les grâces extraordinaires qu'il recevait, et il recherchait le mépris en toutes choses. Cette disposition intérieure était ce qui lui méritait principalement ces communications intimes du Saint-Esprit. L'amour divin agissait sur lui avec tant d'impétuosité, que la flamme s'en manifestait au-dehors, surtout par de violentes palpitations du cœur. Au reste, ceci ne doit point paraître incroyable. Saint François de Sales observe dans son livre de l'*amour de Dieu*, et l'expérience montre que les affections de l'âme, lorsqu'elles sont très-vives, produisent dans le corps des effets surprenants (3). L'amour divin,

(1) Ces églises (au nombre de sept) que visitent les pèlerins, sont les basiliques du Vatican et de Latran; celles de sainte Marie-Majeure et de la Sainte-Croix de Jérusalem, situées en différents quartiers de la ville; celle de Saint-Laurent *extra muros*, à deux milles de la ville sur la voie Tiburtine; celle de Saint-Paul sur la voie d'Ostie, à cinq milles de l'ancien Forum, appelé aujourd'hui *Campo-Vaccino;* celle de Saint-Sébastien sur la voie Appienne. Ces églises sont enrichies des reliques des plus célèbres martyrs.

(2) *Annal.* t. VIII, *Præf.*

(*) Baronius fut créé cardinal en 1596, par Clément VIII, et mourut en 1607. Quoiqu'il se trouve des fautes dans ses annales, ce qui était inévitable dans un ouvrage de cette nature, on ne peut lui savoir trop de gré de son entreprise; elle suppose une érudition immense et une application infatigable au travail; et c'est à juste titre qu'on donne au savant cardinal le nom de père des annales de l'Histoire ecclésiastique. Léonard Venturini, imprimeur de Lucques, donna une édition des annales de Baronius, avec les corrections des savants au bas des pages. Il est fâcheux que l'exécution typographique ne réponde pas complétement à l'importance de l'ouvrage. Dans cette édition, les critiques de Pagi sont insérées à leurs places, et l'on y trouve les notes du laborieux Mansi : les 19 premiers volumes renferment les annales de *Baronius* (1738-46); les 15 suivants *Raynaldus* (1747-56); un volume est ensuite consacré aux Introductions, et trois autres à un Index général. La collection complète forme ainsi 38 volumes in-fol. (1738-59.)

(3) Ces effets s'expliquent par l'économie naturelle du corps humain. La cause en est cependant obscure, parce qu'elle dépend de l'union de l'âme avec le corps, union dont les lois nous sont inconnues. Le propre de la colère, et beaucoup plus de la haine et de la douleur, est de contracter les vaisseaux, de ralentir le mouvement des fluides, et de causer dans les glandes des obstructions qui occasionnent diverses maladies. Par un effet tout contraire, l'espérance, la joie et

au rapport de Galloni, dilata un jour si fortement le cœur du Saint, que le cartilage qui joint les côtes du côté gauche se rompit, ce qui donna plus de jeu et au cœur et aux grands vaisseaux. Le serviteur de Dieu resta dans cet état pendant les cinquante dernières années de sa vie.

Quoiqu'il fût au milieu d'une grande ville, il y mena longtemps la vie d'un ermite, pratiquant toutes sortes de pénitences et de macérations. Sans cesse il languissait dans l'attente du jour auquel son âme, affranchie des liens du corps, irait se perdre dans l'océan du souverain bien. Il avait coutume de dire qu'un homme qui aime véritablement Dieu trouve la vie insupportable : aussi un tel homme ne peut-il se consoler que par l'idée qu'il accomplit la volonté du Ciel, et par la facilité qu'il a de retracer en lui l'image du Sauveur souffrant; il se réjouit encore, comme saint Paul (1), de ce qu'en restant sur la terre, il peut travailler à la gloire de Dieu, et la procurer par la conversion des âmes. Dévoré du même zèle que l'Apôtre, notre Saint se mit à fréquenter les places publiques, et à chercher toutes les occasions de gagner des âmes à Jésus-Christ, ou du moins de prévenir quelques péchés. On le vit, n'étant encore que laïque, opérer un grand nombre de conversions. Il visitait encore les hôpitaux, afin de servir et de consoler les membres souffrants de Jésus-Christ.

Les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il considérait le refroidissement de la charité, par rapport aux pauvres malades. Il forma le projet de faire revivre une pratique bien conforme à l'esprit du christianisme, et bien propre à inspirer des sentiments d'humilité. Dans cette vue, il pensa à établir à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité, en quoi il reçut de grands secours du pieux Persiano Rosa, son confesseur. Ce fut en 1548 qu'il commença cet établissement charitable dans l'église de Saint-Sauveur *del Campo*. Quatorze personnes s'associèrent à lui dans cette bonne œuvre. Il pourvut à tout avec une sagesse admirable; il régla la manière dont on devait recevoir, servir et instruire les malades, les pèlerins et les convalescents qui n'avaient point de retraite. Il faisait lui-même des discours de piété; chaque jour il tenait des conférences spirituelles, qu'il poussait quelquefois jusque bien avant dans la nuit, et ces conférences produisirent des fruits merveilleux. Un grand nombre de pécheurs se convertirent; d'autres se consacrèrent plus spécialement à la pratique de la vertu, et parvinrent à une perfection éminente.

Dans l'année 1550, saint Philippe transféra sa confrérie dans l'église de la Sainte-Trinité; il érigea en même temps un nouvel hôpital qui est encore aujourd'hui très-florissant et un des mieux réglés du monde chrétien. On y voit tous les soirs plusieurs personnes, même des cardinaux et des princes, que la dévotion y attire. Il s'y en est quelquefois trouvé jusqu'à six cents dans un jour. Ces pieux chrétiens lavent les pieds des pèlerins; ils les servent ensuite avec affection, ainsi que les malades. Les dames rendent le même service aux pauvres de leur sexe qui sont dans un autre hôpital. Le Saint, non content de prendre soin de ses hôpitaux, assistait encore les malheureux des différents quartiers de la ville. Voulant une fois faire secrètement l'aumône, il choisit, pour n'être pas découvert, une nuit fort obscure. Il tomba dans un fossé profond; mais Dieu permit qu'il ne fût point blessé de sa chute.

S'il n'eût suivi que les mouvements de son humilité, il eût passé toute sa vie dans l'état laïque; mais son confesseur l'obligea à entrer dans la cléricature, afin qu'il fût à portée de servir plus utilement l'Église de Jésus-Christ. Il reçut la prêtrise au mois de juin de l'année 1551, étant alors âgé de trente-six ans presque accomplis. Après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de saint Jérôme, qui jouissait d'une grande réputation de vertu. C'était là aussi que vivait Persiano Rosa, son confesseur. Chaque prêtre mangeait en particulier, et pratiquait les jeûnes proportionnés à sa dévotion et à ses forces. Philippe diminua quelque chose de ses premières austérités, pour ne pas trop affaiblir son corps. Il faisait un petit repas le matin, et sur le soir il prenait deux œufs, ou un potage, ou une portion de légumes. Rarement il se permettait l'usage de la viande et du poisson. Lorsqu'il était à table chez les étrangers, il acceptait ce qu'on lui présentait, afin d'éviter la singularité, observant toutefois de s'en tenir à un seul mets, et il mangeait de manière à faire croire que le sens du goût était émoussé en lui. La chambre qu'il habitait était petite et pauvrement meublée. Il ne s'occupait que des moyens de satisfaire sa dévotion et du désir qu'il avait de tendre toujours vers Dieu avec une nouvelle ferveur.

Le jour qu'il dit sa première messe, son âme reçut des consolations extraordinaires. Le tremble-

l'amour divin qui est toujours régulier, dilatent le cœur et les vaisseaux, accélèrent le mouvement des fluides, augmentent les esprits, et par-là servent merveilleusement à mettre le corps dans un état de santé que dérangent beaucoup l'envie, la jalousie, les craintes désordonnées, et autres semblables passions (*). — (1) Philip. II, 24.

(*) Voyez Descuret, *La médecine des passions*, Paris 1841, 1 vol. in-8°.

ment de ses mains et de son corps annonçait le respect intérieur dont il était pénétré. Ce tremblement se fit surtout remarquer à l'élévation et à la communion; plusieurs fois il fut obligé de s'appuyer sur l'autel, ne pouvant se soutenir autrement. Il ne laissait passer aucun jour sans offrir le saint sacrifice; et s'il en était empêché par quelque maladie, il priait qu'on lui administrât la communion. Souvent il avait des extases à l'autel, ce qui faisait que quelquefois il était deux heures à dire la messe. Ce fut pour cette raison que sur la fin de sa vie, il se détermina à célébrer dans une chapelle domestique. On ne pourrait exprimer les transports de joie qu'il éprouvait en recevant la divine Eucharistie. Le seul souvenir de ce banquet sacré faisait sur lui la plus vive impression. On trouve dans Galloni le détail de tous les ravissements dont il fut favorisé dans la prière. Son oraison, dit cet auteur, avait tout le degré possible de sublimité. On voyait quelquefois son corps s'élever de terre (5), et pendant ce temps-là son visage paraissait rayonnant de lumière (6).

(5) Galloni, Vit. c. 20.

(6) La même chose est attestée de plusieurs autres serviteurs de Dieu. On vit quelquefois saint Ignace de Loyola, durant son oraison, élevé à deux pieds de terre, et pendant ce temps-là son corps était environné d'une lumière éclatante. Il est parlé de semblables élévations dans les vies de saint Dominique, de saint Dunstan, de saint Philippe Béniti, de saint Gaétan, de saint Albert de Sicile, du bienheureux Bernard Ptolémei, instituteur de la congrégation des Olivetains, de saint François d'Assise, etc. Rien ne porte à rejeter le témoignage des auteurs de ces vies. Les uns sont estimés pour leur exactitude et leur sincérité; les autres, qui n'avaient nul intérêt à trahir la vérité, ont été témoins oculaires des faits qu'ils rapportent.

Voici, par exemple, ce qu'on lit dans les annales de Trivet, p. 73, sous l'an 1240. Saint Richard, pour lors chancelier de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, ayant un jour ouvert doucement la porte de la chapelle où priait le saint archevêque, il le vit élevé en l'air; ses genoux étaient pliés et ses bras étendus. Saint Edmond étant redescendu à terre, et voyant son chancelier, il se plaignit à lui de ce qu'il l'avait empêché de jouir des délices ineffables qui se rencontrent dans les consolations célestes.

D. Calmet, estimé pour ses commentaires sur l'Écriture sainte, assure qu'il connaissait un religieux qui, dans la ferveur de son oraison, était quelquefois élevé en l'air involontairement, et qu'il y restait suspendu sans aucun appui. Il dit encore qu'il connaissait parfaitement une religieuse à qui la même chose était souvent arrivée. Voyez ses *Dissertations sur les apparitions*, c. 21.

On lit aussi dans la vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, que quelquefois, malgré sa résistance, son corps était élevé de terre.

Mais par quel moyen se faisaient les élévations dont il s'agit ici? Était-ce par le ministère invisible des anges, ou par une opération surnaturelle qui venait immédiatement de Dieu? Voilà une de ces questions auxquelles il n'est pas possible de répondre. Les personnes élevées en l'air ne pourraient probablement pas elles-mêmes nous rendre raison de ce qui se passait en elles. C'est ainsi que saint Paul ignorait si c'était *dans son corps* ou *hors de son corps* qu'il avait été ravi au ciel.

On allègue, pour détruire ces miracles, des faits qu'il est bon d'examiner ici. Eunapius, dit-on, qui écrivit en 380 les vies des Porphyre et de Jamblique, rapporte que le dernier de ces philosophes s'élevait souvent en l'air de dix coudées, et qu'il était alors environné d'une brillante lumière. On peut d'abord nier ce fait, sans craindre qu'on en donne de preuves. En effet, Eunapius était un historien sottement crédule, et qui avait encore plus de malignité contre les chrétiens que Porphyre et Jamblique. La manière dont son récit est tissu suffit pour le décréditer aux yeux de tout lecteur sensé. Il ne parle de la prétendue élévation de Jamblique, que pour avoir un prodige à opposer à la transfiguration de Jésus-Christ, et peut-être à des faveurs extraordinaires que quelques chrétiens avaient reçues, comme saint Philippe de Néri.

Observons encore que les philosophes platoniciens, qui, à la naissance du christianisme, avaient recours à la théurgie ou au pouvoir magique, n'entreprirent jamais de faire aucun miracle en public, quoique ce fût là l'unique moyen de le rendre incontestable. Les historiens qui rapportent ces prétendus prodiges vivaient dans des temps fort éloignés, et n'allèguent point de preuves suffisantes de ce qu'ils disent; ils tombent d'ailleurs dans des absurdités et dans des inconséquences ridicules. En même temps qu'ils se contredisent eux-mêmes, ils contredisent encore tous les monuments historiques des siècles où se sont passés les événements. Leur unique but était de décréditer les miracles qui constataient la divinité de la Religion chrétienne, et pour cela ils employaient l'imposture et les illusions de la magie.

Quant à Porphyre, qui était de la ville de Tyr, il donna, en 270, de prétendues règles de divination. Jamblique son disciple, qui vivait en Syrie sous Constantin-le-Grand, publia un livre *de mystères*. Cet ouvrage, fruit de l'enthousiasme, de l'impiété et de l'extravagance, traite des effets de la théurgie et des purifications par lesquelles l'âme doit passer jusqu'à ce que, par une transformation chimérique, elle soit unie aux puissances célestes. Ces deux imposteurs rapportent sérieusement de Pythagore, qu'il était salué par les rivières, qu'il se souvenait encore de tous les corps que son âme avait animés, c'est-à-dire, qu'il se souvenait d'avoir été arbre, femme, poisson, et ce même Euphorbe que Ménélas tua au siége de Troie. Ils s'étendent encore sur d'autres contes aussi ridicules, et qu'on ne trouve ni dans Diogène Laërce, ni dans les anciens écrivains qui ont fleuri durant plus de 800 ans après la mort de Pythagore.

Philostrate, qui vivait sous l'empereur Sévère, écrivit en 206 la vie d'Appolonius de Tyane, mort il y avait plus de 100 ans. Il attribue aussi divers prodiges à son héros, parce qu'à l'exemple d'Eunapius, de Porphyre et de Jamblique, il voulait opposer des miracles à ceux de Jésus-Christ et de ses disciples. Mais c'est trop s'arrêter à ces écrivains, ils ne débitent que les rêveries d'une imagination en délire, et l'on fait beaucoup d'honneur à leurs ouvrages, en les mettant sur la même ligne que les métamorphoses d'Ovide. Que l'on juge après cela s'il y a de l'équité à comparer aux miracles du christianisme des faits controuvés par l'imposture et qui contredisent les simples lumières du bon sens. Allons plus loin : la conduite des adversaires de notre religion, loin d'af-

Peu de temps après que saint Philippe eut été ordonné prêtre, il fut chargé par ses supérieurs du soin d'entendre les confessions des fidèles. Personne n'était plus propre que lui à bien remplir cette partie importante du ministère sacré. Il passait souvent les journées entières dans le confessionnal; il s'y rendait lorsqu'il avait dit la messe. Il mettait peu de temps à son action de grâces, persuadé qu'il valait mieux s'employer à l'utilité du prochain, que suivre sa propre dévotion. Sa charité ingénieuse lui suggérait mille moyens de procurer la gloire de Dieu. S'étant un jour entretenu avec un juif, il se sentit pénétré du plus vif sentiment de compassion pour l'âme de ce malheureux. Il ne cessa pendant trois semaines de gémir et de prier pour lui; il eut la consolation de le voir demander le baptême. La conversion des pécheurs les plus endurcis était assurée, pourvu qu'il vînt à bout de leur parler : ils ne pouvaient résister à la force des discours qu'il leur faisait sur la mort et le jugement. Quelques-uns l'évitaient, de peur d'être obligés d'abandonner des désordres qu'ils chérissaient; mais il priait pour eux avec tant de ferveur, que tôt ou tard ils rentraient sincèrement en eux-mêmes. Il en convertit un, après avoir obtenu de lui qu'il récitât sept fois par jour le *Salve Regina*, qu'il baisât la terre à la fin de cette antienne, et qu'il récitât ensuite ces paroles : *Demain je peux être du nombre des morts.*

Les pécheurs d'habitude lui paraissaient avec raison mériter des soins particuliers. Il leur donnait pour pénitence de faire tous les soirs quelque prière, et de penser quelques instants à la mort, ou de se représenter l'état de leur âme en enfer, et de s'entretenir en eux-mêmes par forme de dialogue sur cet état, sur l'éternité, sur le vide et l'extravagance des satisfactions criminelles. D'autres fois, il leur enjoignait de se transporter en esprit auprès d'une personne mourante, et de considérer de la même manière un cadavre étendu dans le tombeau.

Il avait un talent admirable pour exciter ses pénitents à la componction. Non-seulement il leur aidait à découvrir leurs péchés, mais il leur en montrait encore la source et les occasions, afin que dans la suite ils se tinssent sur leurs gardes. Il leur inculquait que leur pénitence ne serait sincère, qu'autant qu'ils ôteraient le principe du mal; que le seul moyen d'éviter les rechutes, toujours si funestes, était d'extirper jusqu'à la racine du désordre; que, sans cette précaution, ils devaient s'attendre à voir leurs mauvais penchants reproduire des fruits de mort; que le courage leur était nécessaire, surtout dans les commencements; qu'il fallait combattre généreusement avec le secours de la grâce, et se

faiblir la vérité des miracles du Sauveur et de ses disciples, leur donne au contraire un nouveau degré d'évidence. Comment en effet refuserait-on de les croire, quand on considère les extravagances où sont tombés ceux qui ont voulu éluder la preuve qu'en tiraient les premiers chrétiens? Ce raisonnement acquerra une nouvelle force, si l'on fait attention que ce sont les plus beaux génies de l'antiquité païenne qui ont avancé des absurdités si palpables. Il faut être bien maladroit et bien impudent pour prétendre détruire nos miracles, en leur opposant des contes de vieilles, qui ne seraient propres tout au plus qu'à amuser des enfants.

Nous conviendrons avec plusieurs savants, qu'il n'est pas impossible qu'Apollonius de Tyane, et d'autres semblables imposteurs, aient fait, par la permission divine, des choses merveilleuses : mais les ont-ils faites réellement? C'est ce qui n'est nullement prouvé.

Le démon ayant été vaincu par la mort du Sauveur, sa puissance est présentement liée, *Apoc.* XX, 2, 3, et le sera jusqu'à la venue de l'Antéchrist. Dieu ne l'a cependant pas totalement dépouillé de son pouvoir naturel, et il lui permet encore de s'en servir pour tenter les hommes et les solliciter au mal. Quelquefois même, et toujours en conséquence d'une permission du ciel, l'esprit des ténèbres contrefait les merveilles que le bras seul du Tout-Puissant opère, et tâche de séduire les mortels par des signes trompeurs; mais dans ces occasions, il se trahit toujours par quelque endroit. Il est aisé d'apercevoir l'imposture, et de la distinguer de l'opération de la Divinité. Par exemple, quand les faiseurs de prodiges se laissent aller à des mouvements secrets d'orgueil, c'est une preuve qu'ils sont les instruments du démon. Telle est la doctrine de ceux qui donnent des règles pour le discernement des esprits. On doit, disent-ils, attribuer aux illusions du démon, ou du moins à la force de l'imagination, les extases, les ravissements, etc., si ceux qui les ont désirent fortement les faveurs extraordinaires, s'ils en tirent vanité, s'ils aiment à les divulguer, s'ils en parlent volontiers; si, en un mot, ils s'en entretiennent avec d'autres qu'avec ceux qu'il leur importe de consulter. En effet, lorsque le Saint-Esprit se communique extraordinairement, il inspire en même temps l'humilité, l'amour du secret, une grande défiance de soi-même, et une soumission parfaite aux avis des supérieurs spirituels. Si l'on ignore le principe des faveurs dont il s'agit, il faut les rejeter comme illusoires.

Au reste, les personnes qui ont de ces sortes de dons doivent bien se convaincre que ce n'est point à en être favorisés que consiste la sainteté; qu'il serait dangereux qu'ils y missent leur confiance; que l'article essentiel pour eux est de se perfectionner de plus en plus dans l'humilité, la douceur, la charité; qu'ils ne seront jamais plus agréables à Dieu que quand ils se réjouiront dans l'espérance que donnent sa grâce et sa miséricorde.

C'est ce que comprenait parfaitement saint Philippe de Néri; aussi avait-il, dans un degré supérieur, le don de discerner les esprits. Il reprenait sévèrement ceux qui paraissaient aimer les visions; il avait même coutume de les leur représenter comme des piéges dangereux. « Rien, disait-il, » n'est plus à craindre que ces ruses du démon, qui se trans» forme souvent en ange de lumière. Ce qui doit nous occu» per, ajoutait-il, c'est de corriger nos vices et de soumettre » nos passions au joug de la loi. »

mettre dans la disposition de perdre un œil ou un pied, c'est-à-dire, de faire les sacrifices les plus douloureux à la nature; que c'était au défaut de cette disposition qu'on devait attribuer tant de fausses pénitences et tant de conversions momentanées. Ce n'était point assez pour l'habile directeur d'avoir retiré les âmes de l'état du crime, il savait encore les conduire à la perfection.

Souvent il lui arrivait de pénétrer miraculeusement dans le fond des cœurs. Il connaissait en particulier les impuretés secrètes, par une puanteur qui s'exhalait de ceux qui en étaient coupables. C'est ce que plusieurs personnes attestèrent après sa mort. Il disait à ceux qui avaient manqué de sincérité dans le tribunal de la pénitence : « Vous » exhalez une odeur insupportable; vous êtes tom» bés dans tel péché d'impureté; hâtez-vous de » vous délivrer de ce poison par un humble aveu. » Son zèle ardent pour le salut des âmes lui fit désirer d'aller aux Indes; mais ceux qu'il consulta sur ce sujet l'en dissuadèrent, en lui représentant que la volonté de Dieu était qu'il restât à Rome, où il y avait une ample moisson à recueillir.

Ce fut surtout alors qu'il se mit à recevoir dans sa chambre ceux qui venaient le consulter. Il faisait chaque jour des instructions familières qui produisaient de grands fruits : mais l'envie ne put supporter plus longtemps l'éclat de ses vertus. Elle commença par tourner en ridicule la manière dont il disait la messe, ainsi que ses autres actions; ensuite elle employa la calomnie pour noircir sa personne et ternir sa réputation. Le Saint souffrit cette épreuve avec patience; et loin de se plaindre ou de chercher à se justifier, il se réjouissait de se voir ainsi l'objet de la raillerie et du mépris des autres. Un de ses ennemis fut si touché de la douceur et de la sérénité qu'il fit paraître pendant qu'on l'accablait d'injures, que, venant à changer tout-à-coup, il prit hautement sa défense, et mena toujours depuis une vie très-édifiante. Le principal auteur des maux qu'on lui suscitait se convertit aussi par le même motif. Il vint se jeter aux pieds du Saint, pour lui demander un pardon qui lui fut aisément accordé. Philippe l'embrassa tendrement, et le reçut au nombre de ses enfants spirituels. Sa maxime était que, si nous aimons la patience et l'humilité, nous devons nous réjouir et remercier Dieu, lorsqu'il nous procure l'occasion de pratiquer ces vertus, qui ne s'obtiennent que par les croix et par la répétition des actes.

L'épreuve dont nous venons de parler ne fut pas la seule que Dieu lui envoya. On l'accusa encore depuis d'orgueil et d'ambition, et l'on débitait partout que c'était un hypocrite qui cherchait à jouer un rôle en se faisant suivre par le peuple. Le vicaire de Rome, trompé par les bruits qui couraient, lui défendit d'entendre les confessions de quinze jours, et de prêcher jusqu'à nouvel ordre; il le menaça même de prison, s'il ne se corrigeait. Philippe répondit modestement qu'il était prêt à obéir à ses supérieurs dans tout ce qu'ils lui commanderaient. En même temps il excusait de son mieux les auteurs de la persécution qu'il souffrait. Dieu, disait-il à ses amis, n'a permis que je fusse traité de la sorte, que pour m'apprendre à devenir humble. Ce second orage passa comme le premier. Les informations faites, on reconnut que le Saint était innocent. On lui permit de reprendre son premier genre de vie, et de continuer de travailler à la conversion des pécheurs par tous les moyens que sa prudence lui suggérerait. Sa chambre commença pour lors à être fréquentée par les personnes les plus qualifiées de la ville, et toutes retiraient de grands avantages de ses conférences. Sa charité pour le prochain ne connaissait point de bornes. La vue des pécheurs scandaleux le touchait si vivement, qu'il n'était plus maître de retenir ses larmes. Il mettait tout en usage pour procurer leur conversion.

Ce fut dans les conférences de saint Philippe de Néri que la congrégation des Oratoriens de Rome prit naissance. Des prêtres et de jeunes ecclésiastiques s'associèrent à lui, pour travailler de concert à la sanctification des âmes. Ils l'aidaient dans ses conférences, ainsi que dans les prières et les méditations qu'il faisait faire au peuple dans l'église de la Sainte-Trinité. Tous ces pieux ministres furent nommés *Oratoriens*, parce qu'à certaines heures du matin et du soir ils appelaient le peuple à l'église, en sonnant une cloche. En 1564, le Saint présenta aux ordres ses jeunes ecclésiastiques, parmi lesquels était le célèbre César Baronius. Il réunit ses disciples en un corps, leur donna des statuts, et voulut qu'ils vécussent en communauté, sans toutefois s'engager par aucun vœu. La charité et la ferveur lui parurent des liens assez forts pour ne former d'eux tous qu'un cœur et qu'une âme. Ils devaient en même temps travailler à établir en eux le règne de Jésus-Christ, et s'employer de toutes leurs forces à prêcher, à instruire les ignorants et à enseigner les principes de la doctrine chrétienne. La règle ordonnait que le généralat serait triennal. Philippe en exerça pourtant les fonctions perpétuellement; mais ce fut malgré lui. Il se déchargea de ce fardeau en 1595, sous prétexte qu'il ne pouvait plus le porter à cause de son grand âge et de ses infirmités. On élut, pour lui succéder, Baronius, qui n'ac-

cepta cette place qu'avec beaucoup de peine (7).

Saint Philippe, qui datait de 1564 l'établissement de son Oratoire, fit approuver sa congrégation, en 1575, par Grégoire XIII. Ses constitutions furent depuis confirmées par Paul V, en 1612. Grégoire XIII lui donna l'église de Notre-Dame-de-Vallicella, qui fut rebâtie par de très-habiles architectes; ce qui l'a fait appeler *la nouvelle église*. Le Saint en prit possession dans l'année 1583. Cela n'a point empêché que ses disciples n'aient toujours continué de desservir l'hôpital des pèlerins de la Sainte-Trinité. La congrégation de l'Oratoire s'accrut considérablement dès avant la mort de son fondateur, qui lui vit former des établissements à Florence, à Naples, à San-Sévérino, à Luques, à Palerme, à Padoue, à Ferrare, à Thonon, etc. (*).

(7) Voyez sa vie, avec ses lettres et ses opuscules, que Raymond Albérici, oratorien d'Italie, a publiés à Rome en 1759, 2 vol. in-4°. Baronius a mérité par son éminente sainteté, que Benoît XIV lui déférât le titre de *vénérable serviteur de Dieu*, par un décret en date du 12 janvier 1745.

(*) Les Oratoriens d'Italie sont appelés *Philippini* ou *Philippiens*, du nom de leur fondateur. Ce sont des prêtres séculiers qui vivent en communauté. Cette congrégation a toujours produit des hommes recommandables par leur science et leur vertu. Ceux qui la composent se dévouent à l'instruction de la jeunesse et aux fonctions laborieuses du saint ministère. Ils sont fort utiles à l'Église à ces deux égards.

Les Oratoriens de France différaient de ceux d'Italie en plusieurs points, quoiqu'ils eussent été institués sur le même plan. Ils ont eu pour fondateur le savant et pieux cardinal Pierre de Bérulle. Ce grand homme sortait d'une ancienne famille de Champagne. Claude son père était conseiller au parlement de Paris; Louise Séguier sa mère fut, par une piété exemplaire, la gloire de sa maison, où l'on comptait plusieurs hommes célèbres qui avaient utilement servi l'Église et l'État. Devenue veuve, elle embrassa l'ordre austère des Carmélites, et y mourut entre les bras de son fils, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

Le jeune Pierre de Bérulle, encouragé par ses exemples domestiques, fit de rapides progrès dans la vertu. Il n'avait encore que dix-huit ans lorsqu'il composa un excellent traité *de l'abnégation de soi-même*.

Sa première inclination avait été de se faire religieux; mais un désir plus ardent de servir le prochain le détermina à entrer dans le clergé séculier. Il reçut les saints ordres en 1599, après une retraite de quarante jours, faite dans un couvent de Capucins. Lorsqu'il dit sa première messe, plusieurs personnes remarquèrent qu'il avait eu des ravissements. Il devint un modèle accompli d'humilité, de mortification, de silence et de prière, vertus auxquelles il s'était exercé dès l'enfance.

Quoiqu'il fût fort versé dans la théologie, il ne voulut point, par humilité, prendre le grade de docteur. Il refusa les évêchés de Laon et de Nantes, ainsi que l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. Il refusa aussi la place de précepteur du dauphin de France, qu'on le pressait vivement d'accepter. Le roi, voyant qu'on ne pouvait vaincre le refus qu'il faisait d'un évêché, dit avec émotion : « Je saurai avoir son consentement par le moyen de quelqu'un qui est plus puissant » que moi. » Par cette personne plus puissante que lui, le prince entendait le pape. Pierre de Bérulle tint ferme, et répondit que si on le pressait davantage sur cet article, il sortirait du royaume.

Comme il savait parfaitement manier la controverse, et qu'il possédait éminemment le talent de toucher les cœurs en éclairant les esprits, il ramena dans le sein de l'Église plusieurs calvinistes, entre autres le comte de Laval. Il réussissait aussi merveilleusement dans la direction des consciences.

Ce fut lui qui établit en France les religieuses *Thérésiennes* ou *Carmélites* de sainte Thérèse, qu'il amena d'Espagne en 1605. Il les dirigea plusieurs années dans leur couvent de Paris, que la reine-mère, Marie de Médicis, avait fait bâtir.

Le serviteur de Dieu fonda, en 1611, l'Oratoire de France, à la persuasion de saint François de Sales, du vénérable César de Bus, et du P. Coton, jésuite; il y fut aussi porté par les instances réitérées du cardinal de Retz, son évêque. Lorsqu'on bâtit la première chapelle de sa congrégation, il y travailla lui-même, et fit l'office de manœuvre. C'était ainsi qu'il saisissait toutes les occasions de pratiquer l'humilité.

Les Oratoriens de France étaient des prêtres qui vivaient dans la pauvreté volontaire, dans l'obéissance et l'exercice des fonctions du ministère. Ils n'étaient point religieux, et pouvaient sortir de la congrégation. Cet article de leur règlement fut spécialement confirmé par Paul V en 1613.

Pierre de Bérulle fut souvent chargé, malgré lui, de la conduite des affaires publiques. Le mariage de Henriette-Marie de France, fille de Henri IV, avec Charles I, roi d'Angleterre, ayant été arrêté, on l'envoya à Rome pour obtenir une dispense à cause de la diversité de religion des deux époux. Urbain VIII, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, fut singulièrement satisfait des entretiens qu'il eut avec l'envoyé de France. Sa vertu surtout lui causa beaucoup d'admiration, jusque-là qu'il dit, que *M. de Bérulle n'était point un homme, mais un ange*. Il recommanda à ses nonces en France de suivre en tout ses avis, et de ne rien faire que de concert avec lui; il envoya aussi un chapeau de cardinal, qui devait lui être remis à son retour d'Italie. L'abbé de Bérulle le reçut à Paris en 1627, parce qu'il avait un ordre exprès du pape de ne le pas refuser. Louis XIII le chargea de conduire sa sœur en Angleterre, où il s'attira l'estime et la vénération de toute la cour de ce royaume, pendant le peu de temps qu'il y passa.

Lorsque Louis XIII et son conseil se déterminèrent à entreprendre le siége de La Rochelle, ce fut principalement, dit Perrault, en conséquence d'une révélation du pieux cardinal, qui leur promettait le succès de cette entreprise.

De Bérulle composa plusieurs ouvrages de piété, qui ont été publiés en un vol. in-fol. par le P. Bourgoin, troisième général de l'Oratoire, lequel a mis à la tête la vie de l'auteur. On y admire le zèle et l'onction, l'esprit de renoncement et d'humilité, une tendre dévotion pour Jésus-Christ, pour sa bienheureuse Mère et sainte Marie-Magdeleine.

L'autorité que le cardinal de Bérulle avait dans l'Église et dans l'État ne lui fit point abandonner son premier plan de vie. La simplicité, la modestie, la pauvreté, la tempérance, furent toujours ses vertus favorites. Il ne passait aucun jour sans offrir le saint sacrifice. Il mourut d'appoplexie à l'autel, justement avant la consécration, le 2 octo-

Le Saint avait soin d'entretenir parmi ses disciples l'esprit d'obéissance et de renoncement à la volonté propre. « C'est là, disait-il, le plus court et » le plus sûr moyen d'arriver à la perfection. » Son amour pour la pauvreté allait si loin, qu'il eût voulu vivre toujours dans un dénuement total des biens

bre 1629, à l'âge de cinquante-cinq ans. Cette circonstance de sa mort donna lieu au distique suivant :

Cœpta sub extremis nequeo dum sacra sacerdos
Perficere; at saltem victima perficiam.

Voyez la vie du cardinal de Bérulle par le P. Bourgoin et par M. Habert de Cérisi. Voyez aussi les *hommes illustres* de Perrault.

Le corps du cardinal de Bérulle était chez les Oratoriens de la rue Saint-Honoré à Paris. Il était représenté à genoux et en prière, chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques, dans la même ville. Sa statue, qui était de beau marbre, et que les connaisseurs regardaient comme un chef-d'œuvre, avait été placée dans la chapelle de sainte Marie-Magdeleine, où le serviteur de Dieu allait souvent prier durant sa vie. C'était là qu'en méditant sur les vertus de cette Sainte, il se pénétrait pour elle des sentiments d'une vive dévotion, et qu'il s'excitait à l'amour divin, à l'humilité et à la pénitence.

Vis-à-vis la statue du cardinal était le magnifique tableau de sainte Marie-Magdeleine, par Le Brun, lequel formait la contre-table de l'autel. Le peintre, dans ce tableau, a représenté la fameuse duchesse de la Vallière, qui se fit carmélite en 1675, et qui mourut en odeur de sainteté en 1710. Elle a exprimé son esprit dans le livre qu'elle a donné sous le titre de *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*.

Le but de l'Oratoire de France était de former des ecclésiastiques bien pénétrés de l'esprit de leur état. Les premiers Oratoriens avaient un modèle dans la personne de leur saint fondateur, et ils le voyaient à la tête de tous les exercices qu'il avait prescrits dans ses constitutions. Il leur donnait surtout l'exemple de l'amour de la prière et de la méditation, qui sont comme l'âme de la vie intérieure. En lui se trouvait cet heureux assemblage de vertus qui font de dignes prêtres de Jésus-Christ : l'humilité, la douceur, la patience, le détachement du monde, le zèle, la charité. Cet esprit passa dans les pères Condren et Bourgoin, qui exercèrent successivement après lui les fonctions du généralat.

Le P. Condren, d'une famille noble du Soissonnais, naquit le 15 décembre 1588. On voit par sa vie, qu'a écrite le P. Amelote, qu'il possédait dans un haut degré la science des Saints. Il joignait à une piété tendre un talent admirable pour conduire les âmes dans les voies de la perfection. Il fut confesseur de M. le duc d'Orléans, frère unique de Louis XIII. L'humilité lui fit refuser le chapeau de cardinal, ainsi que les archevêchés de Rheims et de Lyon. Cette même vertu l'empêcha de rien faire imprimer durant sa vie ; et ceux de ses ouvrages que nous avons ne parurent qu'après sa mort, qui arriva en 1641.

Le P. Bourgoin, né en 1585, et mort le 6 septembre 1662, nous a laissé des ouvrages de piété, entre autres cinq volumes de méditations fort affectueuses sur la vie de Jésus-Christ. Il ne fut pas moins renommé que son prédécesseur pour son éminente sainteté. Ces grands hommes, ainsi que leurs collègues, se distinguaient surtout par une tendre dévotion envers Jésus-Christ, et par la ferveur et l'assiduité avec lesquelles ils méditaient sur les mystères de son incarnation.

L'Oratoire produisit encore vers le même temps deux hommes célèbres, le P. Jean-Baptiste Gault et le P. Le Jeune. Le premier, ayant été sacré évêque de Marseille, renouvela la face de son diocèse. Il finit l'hôpital des galériens commencé par M. de Gondy. Il travailla avec beaucoup de zèle à l'instruction de ces malheureux ; et à force de douceur et de patience, il vint à bout de vaincre l'opiniâtreté des plus endurcis et des plus insolents. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mai 1643. La chapelle de la cathédrale, qui renferme son tombeau, est visitée avec beaucoup de dévotion, et l'on y voit un grand nombre de monuments qui attestent la reconnaissance des fidèles pour les grâces obtenues par son intercession. Le clergé de France, assemblé à Paris en 1645, écrivit au pape Innocent X une lettre où il fait le plus bel éloge du saint évêque de Marseille. On peut voir cette lettre dans la *Gallia Christ. Nova*, t. I, p. 673. La vie de Jean-Baptiste Gault a été écrite par plusieurs plumes.

Le P. Le Jeune se consacra aux missions, et laissa par toute la France des marques éclatantes du succès de ses travaux apostoliques. Il perdit la vue en prêchant le carême à Rouen, à l'âge de 35 ans, ce qui le fit nommer dans la suite *le père aveugle*. Cette infirmité et plusieurs autres, dont Dieu l'affligea, ne l'empêchèrent point de continuer ses missions pendant le reste de sa vie. Les plus saints évêques de France étaient pénétrés pour lui d'une vénération profonde ; mais plus les hommes l'honoraient, plus il s'humiliait en la présence de Dieu. Il mourut le 19 août 1672, à l'âge de 80 ans. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, entre autres d'excellents *sermons*, recueillis en dix gros volumes in-8°, dont la meilleure édition est celle de Toulouse en 1688. « Ces sermons, dit l'abbé Ladvocat, sont capables de toucher et » de convertir les cœurs les plus endurcis. Les personnes » qui ont du talent pour la chaire, et qui n'ont pas la fausse » délicatesse de se rebuter de quelques termes surannés et » de comparaisons trop populaires, y trouveront un riche » fonds de pensées, de sentiments et d'instructions. » Voyez le *Discours* de Ruben *sur la vie du P. Le Jeune*, et le septième *Entretien* du P. Lamy *sur les sciences*, p. 224.

L'esprit dont les premiers Oratoriens étaient animés se communiqua au-dehors. Olier, qui fonda le séminaire de Saint-Sulpice à Paris en 1642, se fit toujours gloire d'être le disciple du P. Condren. Ce fut par les conseils de ce grand serviteur de Dieu qu'il se conduisit, lorsqu'il travailla si efficacement à établir la réforme dans sa vaste paroisse de Saint-Sulpice, à faire fleurir la piété dans plusieurs contrées de la France, et à planter la foi à Montréal, en Amérique, par les pieux missionnaires qu'il y envoya. On conclura de la lecture de sa vie, écrite par le P. Giry, qu'il possédait dans un degré éminent l'esprit sacerdotal, et qu'il avait une expérience consommée dans les voies de Dieu. Olier mourut le 2 avril 1657. On a de lui divers ouvrages de piété où règne une grande onction. Voici les principaux : 1° *La journée chrétienne*, Paris, Langlois, 1672, in-12. 2° *Lettres spirituelles*, Paris, Langlois, 1672, in-8°. 3° *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, Paris, Langlois, 1689, in-24. 4° *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*, Paris, Langlois, 1691, in-24. 5° *Le Catéchisme des enfants de la paroisse de Saint-Sulpice*, Paris, Langlois, in-24. 6° *Manière de faire oraison sur les vertus*, Paris, Langlois, 1656, in-24. 7° *Traité des saints ordres*, Paris, 1676, in-12. 8° *Explication des cérémonies de la grand'messe de paroisse*, selon l'usage romain. 1655, in-12, etc. Quelques personnes ont reproché à Olier

du monde. Il défendait aux prêtres de sa congrégation de rien recevoir de leurs pénitents. « Il est im» possible, disait-il, que l'on gagne tout à la fois » leurs âmes et leurs biens. » Tant de vertus réunies le firent aimer et respecter des papes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Grégoire XIV, Clément VIII, et de plusieurs autres grands hommes, surtout de saint Charles Borromée.

Ayant été attaqué sur la fin de ses jours d'une fièvre violente qui faisait craindre pour sa vie, il recouvra la santé d'une manière miraculeuse. Il tomba en extase durant une vision où la Sainte-Vierge lui apparut, et il s'écria tout-à-coup : « O » très-sainte Mère de Dieu! qu'ai-je fait pour que » vous daigniez venir à moi? » Un instant après, il dit à quatre médecins qui étaient dans sa chambre. « N'avez-vous pas vu la bienheureuse Mère de Dieu, » qui, par sa visite, m'a délivré de mes maux? » Mais il n'eut pas plus tôt réfléchi qu'il venait de divulguer la vision dont il avait été favorisé, qu'il pria tous ceux qui étaient présents de lui garder un secret inviolable. La vérité de ce fait fut attestée avec serment par Galloni et par les quatre médecins. Philippe, pendant sa maladie, souffrit sans se plaindre et sans marquer la moindre impatience; seulement il répétait de temps en temps ces paroles : « Seigneur, augmentez mes douleurs, pourvu que » vous augmentiez ma patience à proportion. »

Outre le don des miracles, il eut encore celui de prophétie. Il prédit l'avenir en diverses circonstances, et ses prédictions furent toujours vérifiées par l'événement. C'est ce qui a été attesté par Baronius et par plusieurs autres personnes dignes de foi.

Saint Philippe était d'une faible complexion, et il n'y avait point d'année où il ne fût attaqué une ou deux fois de fièvres qui duraient assez longtemps; ce qui cependant ne l'empêcha pas de parvenir à une grande vieillesse. Il resta au lit tout le mois d'avril de l'année 1595. Au commencement de mai, il fut pris d'un vomissement de sang dont on eut lieu de craindre les suites. Baronius lui donna l'Extrême-Onction. L'hémorragie ayant cessé, le cardinal Frédéric Borromée lui administra le saint Viatique. Lorsqu'il vit le cardinal entrer dans sa

d'avoir donné quelquefois dans des idées un peu singulières touchant la mysticité.

Eudes, frère du célèbre Mézeray, historiographe de France, se montra aussi le fidèle imitateur du cardinal de Bérulle et du P. Condren. Plein de leurs maximes, il fonda à Caen, en 1643, une congrégation d'ecclésiastiques séculiers, connus sous le nom d'*Eudistes*. Ces ecclésiastiques, dévoués par état à l'instruction des jeunes clercs, à laquelle ils s'appliquent avec autant de zèle que de succès, tiennent les séminaires en Normandie, en Bretagne, etc. Eudes est auteur de quelques ouvrages de piété, entre autres d'un excellent livre intitulé *le Royaume de Jésus-Christ*. Il mourut à Caen le 19 août 1680.

Le P. Bernard, surnommé *le pauvre prêtre*, fut principalement redevable de sa conversion aux pieux conseils du père Condren. Il était fils d'un conseiller du parlement de Bourgogne, qui fut depuis lieutenant-général de Châlons-sur-Saône. Après avoir renoncé aux vanités du monde, il devint un des plus grands contemplatifs du dernier siècle. Son amour pour l'abjection et les croix était si grand, qu'il faisait à Jésus-Christ la prière suivante : « Le premier de » vos prêtres vous demandait comme une grande faveur » d'être avec vous sur le Thabor. Quant à moi, qui suis le » dernier de vos ministres, je vous prie de me laisser au pied » de votre croix. Je suis prêt à y souffrir et à y mourir si » vous l'ordonnez, pourvu que je souffre et que je meure » pour vous. » Nous allons aussi rapporter un trait de son désintéressement. Le cardinal de Richelieu, ne pouvant lui faire accepter aucun bénéfice, lui dit de lui demander au moins quelque grâce. « Monseigneur, dit le P. Bernard, je » prie Votre Éminence d'ordonner que l'on mette de meil» leures planches au tombereau dans lequel je conduis les » criminels au lieu du supplice, afin que la crainte de tomber » dans la rue ne les empêche pas de se recommander à Dieu » avec attention. » Il prêchait souvent plusieurs fois la semaine, et ses discours produisaient des fruits admirables, quoiqu'il parlât sans préparation. Il mourut en odeur de sainteté le 23 mars 1641, et fut enterré dans l'église de l'hôpital de la Charité. La cour et le clergé de France ont souvent sollicité sa béatification. C'est le P. Bernard qui a établi le séminaire des Trente-Trois à Paris. Sa vie a été écrite par Gauffre, par le P. Giry, minime, et par le P. Lempereur, jésuite (*).

(*) Le vénérable Barthélemi Holzhauser avait aussi fondé en Allemagne une institution semblable à ladite communauté. Ce pieux serviteur de Dieu naquit de parents remplis de la crainte de Dieu, en 1613, à Langneau, village de la Souabe; il fit ses études à Ingolstadt, et fut sacré prêtre en 1639 à Eichstadt, où il travailla pendant un an au salut des âmes. En 1640 il traça un plan pour l'exécution du dessein qu'il avait conçu, de former une pépinière de bons et dignes prêtres séculiers. Comme il n'y avait pas encore partout des séminaires à cette époque, que plusieurs pasteurs, dans leurs presbytères, ne répondaient pas à leur haute vocation, et que des ouvriers blanchis dans la vigne du Seigneur se voyaient réduits à passer leur vieillesse dans la pauvreté et dans l'abandon, il voulut, 1° que les jeunes ecclésiastiques fussent élevés pour le service de l'Église, dans une maison particulière, et sous l'autorité d'une règle déterminée; 2° que les ecclésiastiques déjà revêtus de fonctions pastorales se réunissent également en communautés, ayant chacune son chef et une règle conforme à leur vocation, et que les paroisses avoisinantes fussent desservies par eux; 3° que les prêtres séculiers vieillis dans les exercices du ministère fussent dispensés de toutes fonctions, et entourés des soins convenables dans leurs derniers jours.

C'est par ces mesures que le pieux Holzhauser voulait réformer le clergé, et ses idées furent accueillies dans plusieurs parties de l'Allemagne. Le Tyrol, Salzbourg, Constance, Ratisbonne, la Bavière, Wurtzbourg, Mayence, etc., virent se former et fleurir des communautés de ce genre. Ce zèle prêtre, qui avait tant fait pour l'église d'Allemagne, mourut en réputation de sainteté, en 1658, à Bingen sur le Rhin, où il est enterré dans l'église paroissiale. Son institution prospéra de plus en plus, et fut confirmée en 1680, par une bulle du pape Innocent XI. Il était réservé aux révolutions que nous avons vues de nos jours, de détruire, avec tous les autres établissements ecclésiastiques, les séminaires et les maisons encore existants des disciples du vénérable Holzhauser. Voyez *Vit. ven. Barthol. Holzhauser, ab anonymo* 1723, *Ingolstadt*, et *Tyrocin. seminaristic.* par François Huth.

chambre avec le saint Sacrement, il dit à haute voix, en fondant en larmes : « Voici mon amour, » mon amour! Il vient à moi celui qui fait les seules » délices de mon âme! Donnez-moi promptement » mon amour. » Il s'unit au cardinal, et pénétré des plus vifs sentiments de ferveur, il récita avec lui le *Domine, non sum dignus, etc.*, puis il ajouta : « Non, » mon Dieu, je ne suis point et je ne fus jamais » digne d'être nourri de votre corps adorable. » La communion lui ayant été administrée, il dit : « J'ai » reçu dans la maison de mon cœur celui qui est » véritablement mon médecin. » Il recommanda de célébrer plusieurs messes à son intention, et il parut au bout de deux ou trois jours parfaitement rétabli; il se trouva même en état d'offrir le saint Sacrifice et d'entendre les confessions des fidèles : mais son rétablissement ne fut pas de longue durée; il prédit l'heure de sa mort à plusieurs personnes, qui depuis l'attestèrent avec serment (8).

Le jour auquel il mourut, Dieu lui envoya des consolations extraordinaires. Il comptait toutes les heures, attendant avec impatience celle qui devait terminer sa vie. Ayant été pris d'une nouvelle hémorragie, Baronius lui dit les recommandations de l'âme. Pendant qu'on récitait ces prières, il rendit tranquillement l'esprit, le 26 mai 1595, à l'âge de plus de 80 ans. On l'ouvrit, et l'on aperçut la rupture de ses côtes, qui avait occasionné une tumeur grosse comme le poing. Son cœur et ses entrailles furent enterrés dans le lieu qui servait à la sépulture des Oratoriens; pour son corps, on l'enchâssa, et sept ans après il était encore sans aucune marque de corruption.

Un Augustin nommé Magistri, attaqué depuis longtemps d'un ulcère qui lui rongeait le cou, et que les médecins jugeaient incurable, ayant appris la mort du Saint, se rendit à l'église où son corps était exposé. Après avoir prié quelque temps devant son cercueil, il appliqua ses bienheureuses mains sur la partie malade, et se trouva guéri tout-à-coup. La vérité de ce miracle fut attestée, avec serment, par cinq témoins oculaires. Plusieurs autres miracles, également authentiques, sont rapportés par Bacci et par Galloni.

Un gentilhomme florentin, de la famille de Néri, ayant fait bâtir dans l'église de l'Oratoire une chapelle magnifique, on y déposa le corps du Saint, qui était parfaitement conservé. Divers prodiges continuèrent de s'opérer au tombeau et par l'intercession du serviteur de Dieu (9). Saint Philippe fut canonisé par Grégoire XV, en 1622.

Ce Saint, enflammé d'amour pour Dieu et d'un désir ardent de lui payer un juste tribut de louanges, lui offrait les affections de son âme, unies aux hommages de toutes les créatures; mais bientôt il sentait la pauvreté de son offrande, et le peu de proportion qu'elle avait avec la Majesté divine de l'Être suprême. Il ne se consolait qu'en pensant qu'il trouverait dans l'auguste Sacrifice de la messe une victime capable de glorifier Dieu d'une manière digne de lui. Il la lui offrait cette victime avec les plus vifs sentiments de religion, pour reconnaître son domaine souverain, pour le remercier de ses bienfaits, pour l'expiation de ses péchés et de ceux du monde, pour obtenir toutes les grâces dont lui et le prochain avaient besoin : de là vient que dans l'oblation du saint Sacrifice, il satisfaisait toute l'ardeur de son zèle, et qu'il y éprouvait des transports d'amour et des douceurs si ineffables dans l'union intime de son âme avec Jésus-Christ.

SAINT AUGUSTIN, APOTRE D'ANGLETERRE.

Tiré de Bède, *Hist.* l. I, c. 23, *etc.*, ainsi que des lettres et de la vie de saint Grégoire-le-Grand (*).

L'AN 604.

Les Saxons, les Angles et les Jutes, peuples idolâtres de Germanie, ayant passé dans l'île des Bretons, les obligèrent, en 454, à se retirer dans les montagnes. Il y avait près de cent cinquante ans qu'ils étaient maîtres du pays, lorsque le Ciel fit briller à leurs yeux la lumière de l'Évangile (1).

(8) Voyez Galloni et Bacci, l. 4, c. 2.

(9) Voyez le détail de ces miracles dans Bacci, l. 5.

(*) *L'histoire de saint Augustin et du premier établissement du christianisme en Angleterre* a été publiée dernièrement en anglais par le R. Fréd. Oakeley, de l'université d'Oxford. M. Jules Gondon l'a traduite en français. Cet ouvrage fait partie de la collection : *Lives of the english Saints*, publiée par divers membres de l'université d'Oxford, et ministres anglicans, appartenant à l'école puseyiste, dont plusieurs viennent de rentrer dans le sein de l'Église catholique, avec le chef de leur école, John-Henri Newman.

(1) Ptolémée place, après les Cimbres, les Saxons, lorsqu'ils commencèrent à être connus des Romains. Grotius prouve, dans son histoire des Goths, qu'ils avaient une origine commune avec les Gètes ou Goths qui passèrent de la Suède dans la Germanie; il fait voir en même temps que ce furent des Gètes de Scythie qui fondèrent la nation gothique. Les grammaires des anciennes langues septentrionales, publiées par Hickes, ne permettent pas de douter que la langue anglo-saxonne ne soit dérivée de celle des Gètes de Scythie, laquelle était celtique dans son principe. Pelloutier, *Hist. des Celtes*, l. 1, c. 15, p. 155, établit comme un fait certain que la langue des Celtes passa de la Scythie en Asie durant les émigrations des premières colonies de ces peuples, et qu'elle

Saint Grégoire-le-Grand, avant son pontificat, avait formé le projet d'aller leur annoncer la foi; mais il ne put l'exécuter, le peuple de Rome n'ayant jamais voulu consentir à son départ. Il ne perdit cependant point de vue cette mission, et dans ses prières il recommandait sans cesse à Dieu une na-

devint le fondement et l'origine de la teutonique et de celles qui se parlaient anciennement dans les Gaules, la Scandinavie, la Bretagne et dans presque toute l'Europe. (Mallet en excepte le sarmate et le grec, dérivés en partie de l'égyptien, et le latin, dérivé en partie du grec.) Cette ancienne langue celtique s'est conservée presque entière dans les pays qui n'ont jamais été soumis aux Romains, surtout en Irlande et dans le nord de la Suède. Le teutonique ou gothique du quatrième ou cinquième siècle a de l'affinité avec le gallois, le bas-breton, le basque, et paraît aussi en avoir un peu avec l'irlandais. On croit que l'ancienne langue étrusque était un dialecte de la celtique. Le français moderne et l'espagnol, quoique dialectes du latin, retiennent encore plusieurs mots de cette même langue. Le danois, le norwégien et le suédois sont évidemment des dialectes du celtique, et ont beaucoup de rapport avec l'allemand, surtout avec celui qui se parle dans la Basse-Allemagne. Les Asiatiques, colonie de Scythes qui, sous la conduite d'*Odin* ou *Woden*, s'établirent dans les provinces méridionales de la Scandinavie et dans le nord de l'Allemagne, y introduisirent en même temps un dialecte du celtique, mais plus doux que les autres; ils y ajoutèrent quelques nouveaux mots et de nouvelles terminaisons. Cette langue était celle des Anglo-Saxons. Voyez M. Mallet, *Introd. à l'Hist. de Danemarck*, l. 5, p. 236.

Les Anglo-Saxons apportèrent en Angleterre le culte des idoles des Goths, lesquelles ne différaient point de celles qu'adoraient les Danois, les Suédois et les Norwégiens, peuples qui avaient tous une origine commune. Voici les noms des principales de ces idoles : *Thor*, dieu du tonnerre, dont les fonctions ressemblaient à celles du Jupiter des Romains; c'est de lui que le jour appelé *thursday* par les Anglais et *jeudi* par les Français, a pris son nom; *Woden*, dieu de la guerre, du nom duquel on a formé le mot *wednesday*, qui est le même que notre *mercredi*. *Friga* ou *Frea*, femme de Woden et déesse de l'amour, comme Vénus l'était chez les Latins, a donné son nom au *friday* ou *vendredi*. Il paraît que Verstegan se trompe en dérivant le mot *tuesday*, *mardi*, de *Tuisco*, dieu particulier des Germains; il vient plutôt de *Tys*, fils de Woden, dont les Islandais ont formé leur *tysdag*, qui répond au *tuasday* des Anglais; il peut encore venir de *Dysa* ou *Thija*, femme de *Thor* et déesse de la justice, à laquelle on bâtit plusieurs temples en Suède et en Danemarck. Voyez sur la mythologie des Celtes, Schédius *de diis Germanis;* Pelloutier, *Hist. des Celtes*, t. II, l. 3; Samnes, *Antiq. Britan.;* Mallet, dans son *Introduction à l'Histoire de Danemarck* et dans son commentaire sur l'*Edda*, ou traité de la mythologie islandaise, livre compilé par Snorro Sturleson. Les Suédois, les Danois, les Gaulois et tous les Celtes sacrifiaient des hommes à leur dieu *Thor*, avant d'entreprendre aucune affaire importante.

Les Saxons, ayant passé le Wéser, se firent un nouvel établissement près de la mer, du côté de la Frise; et par leurs pirateries, ils se rendirent redoutables aux Romains dans le quatrième et le cinquième siècle, comme nous le voyons par Ammien-Marcellin, le poète Claudien et Orose.

Il paraît que les *Angles* étaient une tribu des Cimbres. Les Jutes, ainsi appelés des Gètes leurs ancêtres, habitaient le Jutland. On lit dans les historiens danois, suédois et saxons, que Woden, Goth de nation, revenant à la tête d'une troupe d'aventuriers de la Scythie asiatique ou de la Géorgie, située au-delà des Palus-Méotides, s'établit avec son peuple dans le Jutland, et qu'il se rendit célèbre dans le pays par ses conquêtes, environ 70 ans avant Jésus-Christ. C'est de ce Woden qu'on fait descendre les premiers rois anglo-saxons qui fondèrent l'Heptarchie en Angleterre. Gale a publié leurs généalogies à la fin de son dernier volume.

Mallet soupçonne que comme Odin ou Woden, conquérant du Nord, prit le nom de l'ancien dieu de son pays, qu'il croyait favorable à ses vues ambitieuses, de même d'autres princes se le seront approprié à son exemple, et en auront fait un nom de dignité. Quoi qu'il en soit de ce soupçon, il faut convenir que tous les premiers rois anglo-saxons descendaient du fameux conquérant dont nous venons de parler. Hengiste, premier roi de Kent, n'était que le cinquième de ses descendants.

Les Bretons, étant abandonnés des Romains qui les avaient épuisés d'hommes et de forces, se voyaient incapables de résister aux Pictes et aux Scots. D'ailleurs ils étaient naturellement lâches, débauchés, sans discipline, et nullement unis entre eux; mais le défaut d'hommes capables de grands exploits n'empêcha pas qu'il n'y eût parmi eux, même dans le temps dont nous parlons, plusieurs Saints illustres qu'on honore en différents endroits, et surtout en Bretagne. Les Bretons, pour se garantir de la fureur de leurs ennemis, implorèrent le secours des Saxons. Ceux-ci, commandés par les deux frères Hengistes et Orsa, défirent les Pictes dans le comté de Lincoln. En récompense de ce service, le roi Vortigern leur donna des terres pour s'établir dans le pays de Kent.

Les Saxons, voyant la lâcheté et la faiblesse des peuples parmi lesquels ils vivaient, engagèrent leurs compatriotes à venir en Germanie se joindre à eux, et s'emparèrent du pays des Bretons, qu'ils chassèrent dans les montagnes de Galles. Après la mort de Vortigern et de Vortimer, princes vicieux, les vaincus reprirent courage, et se défendirent avec gloire pendant l'espace de vingt-sept ans, sous Aurélius-Ambrosius, qui du commandement de l'armée parvint au trône, et ensuite sous le roi Arthur.

Ce fut en 449 qu'Hengiste arriva dans la Bretagne; mais il ne fut élu roi de Kent qu'en 457. Ethelbert, le quatrième de ses descendants, monta sur le trône en 561.

Des *Jutes* vinrent les peuples qui habitèrent le pays de Kent, le Hampshire et l'île de Wight; des *Saxons*, les Est-Saxons, les South-Saxons et les West-Saxons; des *Angles*, les Est-Angles, les Merciens et les Northumbres.

Le royaume des *South-Saxons* ou Saxons méridionaux comprenait les comtés de Sussex et de Surry avec l'île de Wight; celui des *Est-Saxons* ou Saxons orientaux était composé des comtés d'Essex, de Middlesex et d'une partie du Héréfordshire; celui des *West-Saxons* ou Saxons occidentaux, appelés aussi Gévissiens, contenait le Hampshire, le Berkshire, le Wiltshire, le Corsetshire, le Somersetshire et le Devonshire; celui de *Kent* était composé du comté de ce nom; les comtés de Norfolk et de Suffolk, l'île d'Ely et une partie du Héréfordshire, formaient celui des *Est-Angles;* celui des *Merciens* comprenait le Lincolnshire, le Nottinghamshire, le Derbyshire, le Cheshire, le Shropshire, le Staffordshire, le Warwickshire, le Leicestershire, le Northamptonshire, le Rutlandshire, le Huntingtonshire, le Bedforshire, le Burainghamshire, l'Oxfordshire, le Worcestershire, le Héréfordshire et le Glocestershire; enfin le royaume des

tion infidèle qu'il avait faite pour le connaître et l'aimer. Lorsqu'il eut été placé sur la chaire de saint Pierre, son premier soin fut d'envoyer des ouvriers apostoliques dans cette partie abandonnée de l'héritage du Seigneur. Personne ne lui parut plus propre à conduire cette importante entreprise, qu'Augustin, qui était alors prieur du monastère de Saint-André à Rome. Il le mit donc à la tête de la mission, et l'établit chef des autres religieux qui devaient l'accompagner. Cette sainte troupe, armée de la croix, partit avec courage pour aller combattre l'ennemi du genre humain. Tous étaient pleins de joie en pensant que le fruit de leur zèle serait ou de conquérir un nouveau peuple à Jésus-Christ, ou de remporter la couronne du martyre : mais l'enfer ne tarda pas à leur susciter des obstacles.

Le saint pape les avait adressés aux évêques de France, par les diocèses desquels ils devaient passer. Son but était qu'ils prissent chez ces prélats les avis et les connaissances relatives à leur mission. Après quelques jours de marche, ils arrivèrent en un lieu que l'on croit être la ville d'Aix, en Provence. Là, certaines personnes, plusieurs même de ceux à qui ils avaient été recommandés, leur exagérèrent la férocité des Anglais, la barbarie de leurs mœurs, la difficulté d'apprendre leur langue, les dangers de la mer; ils leur donnèrent même à entendre qu'il serait contre la prudence de passer outre. Ces discours firent impression sur les missionnaires; ils ne savaient plus quel parti prendre, et il fut résolu entre eux que l'on n'irait pas plus loin, jusqu'à ce qu'Augustin eût été consulter le pape sur tout ce qui venait de leur être communiqué.

Saint Grégoire eut bientôt démêlé l'artifice du démon; ce qui lui fut dit par Augustin ne servit qu'à augmenter sa confiance en Dieu. Il savait qu'une bonne œuvre ne doit point être abandonnée à cause des obstacles qui s'y rencontrent; que la grandeur même de ces obstacles est une preuve de son importance; et qu'après tout, s'il y a des difficultés, le succès en est plus glorieux et plus méritoire. Il savait encore que les contradictions viennent de la malice de l'enfer; mais que Dieu les permet pour éprouver ceux qui le servent, pour perfectionner leur vertu et pour les conduire à un plus haut degré de sainteté. Il renvoya donc Augustin avec une lettre adressée aux autres missionnaires. Prenez courage, leur disait-il : quelle lâcheté n'y aurait-il pas à abandonner une bonne œuvre commencée? Laissez dire les hommes, et méprisez leurs discours, dictés par une prétendue sagesse. Que ne puis-je avoir le bonheur de vous accompagner et de partager vos travaux!

Les missionnaires, affermis contre la tentation, continuèrent leur voyage avec joie; ils prirent quelques Francs pour leur servir d'interprètes (2), et s'embarquèrent. Leur vaisseau aborda dans l'île de Thanet, située à l'orient du pays de Kent. On met dans l'année 596 l'arrivée de ces hommes apostoliques en Angleterre. Ils étaient au nombre d'environ quarante personnes, y compris les interprètes.

Dès qu'ils eurent pris terre, Augustin envoya dire à Ethelbert, roi de Kent, qu'il venait de Rome lui apporter une heureuse nouvelle, et lui assurer, de la part de Dieu, la possession d'un royaume qui ne finirait jamais. Le prince fit dire aux missionnaires de rester dans l'île; il expédia en même temps un ordre pour qu'on leur fournît toutes les choses nécessaires à la vie, jusqu'à ce qu'il eût délibéré sur le parti qu'il devait prendre.

Ethelbert, le plus puissant de tous les souverains de l'Heptarchie, avait au moins quelque idée du christianisme. En effet, il avait épousé Berthe, fille de Caribert, roi de Paris. Cette princesse était chrétienne zélée, et s'était fait suivre en Angleterre par le saint évêque Luidhard ou Létard, qui lui servait d'aumônier et de directeur.

Après un intervalle de quelques jours, le roi vint en personne dans l'île de Thanet. Il s'assit au grand air pour donner son audience. La superstition lui faisait croire qu'il courait ainsi moins de danger que dans une maison, en cas qu'Augustin voulût employer les opérations magiques. Les saints religieux allèrent trouver le prince en procession. « Ils » portaient pour bannière une croix d'argent, avec » l'image du Sauveur peinte sur du bois; ils chan» taient des litanies en marchant, et faisaient d'hum» bles prières, tant pour eux que pour les âmes de » ceux qui étaient le sujet de leur voyage. » Étant

Northumbres, dont la partie méridionale se nomme *Deira*, et la partie septentrionale *Bernicia*, était formé par l'Yorkshire, le Lancashire, les provinces de Westmorland, de Cumberland, de Durham, de Northumberland, et d'une partie de l'Écosse jusqu'au Frith. Voyez Sammes, *Antiq. Britan.* Tyrell, et le *Liber Joannis-Georgii Eccardi de origine Germanorum eorumque coloniis et migrationibus, etc. studio Christ. Lud. Schedii, Goettingæ*, 1750, in-4°.

(2) Les Francs et les Anglo-Saxons étaient également des peuples de Germanie. Les premiers, venus d'au-delà du Rhin, avaient quitté leur patrie 150 ans plus tôt que les seconds. Ceux-ci étaient venus des pays situés vers les embouchures du Rhin et de l'Elbe, et des environs du Holstein, ou continent de Danemarck, qui se nomme aujourd'hui le *Jutland*. Godwin conclut de cette identité d'origine, que les deux peuples avaient anciennement la même langue. On trouve de bonnes preuves de cette assertion dans le savant Howel. Voyez son *Introduction à l'histoire générale*, t. IV, p. 435.

arrivés auprès du roi, ils lui annoncèrent la parole de vie. Le prince les écouta avec attention; puis il leur dit qu'à la vérité leurs discours étaient beaux; qu'ils lui faisaient là de magnifiques promesses; que jamais on ne lui en avait fait de telles, mais qu'elles lui paraissaient un peu incertaines. Il ajouta que, puisqu'ils étaient venus de si loin pour l'amour de lui, il ne souffrirait point qu'on les molestât, et qu'il leur permettait de prêcher parmi ses sujets. En même temps il leur assigna de quoi subsister, et il voulut qu'ils demeurassent dans Cantorbéry, capitale de ses états.

Les saints missionnaires se rendirent dans cette ville en chantant les louanges du Seigneur. Là, ils retracèrent en eux la vie des apôtres par la continuité de leurs veilles et l'austérité de leurs jeûnes. Détachés de toutes les choses de la terre, ils étaient toujours dans la disposition de sceller par leur sang la foi qu'ils prêchaient. Auprès de Cantorbéry était une ancienne église dédiée à saint Martin, que les Bretons avaient abandonnée, et où la reine avait coutume de faire ses dévotions; ils s'y assemblaient pour chanter l'office, pour célébrer la messe, pour prêcher et administrer les sacrements. Un grand nombre de personnes renoncèrent aux superstitions du paganisme, et reçurent le baptême. Le roi se convertit aussi, et sa conversion fut suivie de celle d'une multitude innombrable de ses sujets.

Saint Augustin se rendit ensuite auprès de Virgile d'Arles, qui le sacra évêque (3). Deux raisons paraissent l'avoir déterminé à faire un si long voyage. En premier lieu, Virgile était vicaire du Saint-Siége dans les Gaules; secondement, Augustin était bien aise de consulter l'évêque d'Arles sur plusieurs points relatifs à la mission d'Angleterre, parce que c'était à lui, plus particulièrement qu'aux autres évêques des Gaules, qu'il avait été recommandé par saint Grégoire. Augustin baptisa le roi Ethelbert, et reçut l'onction épiscopale avant le mois d'octobre de l'année 597; le tout dans le cours de la même année, puisque la lettre de saint Grégoire aux missionnaires encore en France, pour les exhorter à continuer leur route, est datée du 23 juillet 596. Le saint pape écrivant en 598 à Euloge, patriarche d'Alexandrie, après lui avoir dit qu'Augustin avait été sacré évêque avec sa permission, par les prélats germains (4), ajoute : « Dans la dernière fête de la » Nativité du Seigneur, plus de dix mille personnes » de la nation anglaise ont été baptisées par (Au- » gustin) notre frère et notre compagnon dans l'épis- » copat. »

A peine Augustin fut-il de retour dans la Bretagne, qu'il envoya à Rome Pierre et Laurent, pour y solliciter une recrue d'ouvriers évangéliques. Ils ramenèrent avec eux plusieurs fervents disciples de saint Grégoire, parmi lesquels on comptait Mellit, Juste, Paulin, qui se virent ensuite honorés de l'épiscopat, et Rufunien, qui fut le troisième abbé du monastère de saint Augustin. « Avec cette colonie » de nouveaux missionnaires, le saint pape envoya » tout ce qui était nécessaire pour le service divin, » comme des vases sacrés, des parements d'autel, » des ornements d'église, des vêtements pour les » prêtres et les clercs, des reliques des apôtres et » des martyrs, et un grand nombre de livres (5). »

Saint Augustin écrivait souvent à saint Grégoire pour lui faire part du progrès de la mission. Il le consultait sur les moindres difficultés qui se rencontraient; et quoiqu'il eût pu se décider par ses propres lumières, il voulait avoir l'avis du premier des pasteurs, afin de ne point agir à la légère, et de mettre en repos sa conscience, qui était très-délicate.

Saint Grégoire n'écrivait pas seulement au chef de la mission, il adressait aussi des lettres à ses coopérateurs. Dans une, il recommandait à Mellit (6) de détruire les idoles, et d'en changer les temples en églises, après les avoir purifiés avec de l'eau bénite, d'y ériger ensuite des autels, et d'y mettre des reliques; en un mot de faire servir les dépouilles de l'Égypte au service du vrai Dieu. Il permettait la célébration des veilles aux anniversaires de la dédicace des églises et aux fêtes des martyrs, afin de réussir plus efficacement à détourner le peuple de ces divertissements profanes qu'autorisait le paganisme.

Le pieux roi Ethelbert travaillait de son côté à étendre le royaume de Jésus-Christ, et il s'employa pendant les vingt dernières années de sa vie à pro-

(3) C'est par erreur que Bède donne le nom d'Ethérius à l'évêque d'Arles. Ethérius occupait le siége de Lyon. Voyez madame Élisabeth Elstob, et les Bénédictins dans leur vie de saint Grégoire.

Wharton pense que saint Augustin fut sacré évêque en France avant de passer en Angleterre, parce que saint Grégoire, dans sa lettre à la reine Brunehaut, du mois d'octobre 597, l'appelle son frère et son compagnon dans l'épiscopat; mais il nous semble qu'on ne doit pas si facilement rejeter le témoignage de Bède, qui dit expressément le contraire. Si saint Augustin eût été évêque en allant en Angleterre, on ne voit pas pourquoi il n'aurait point plutôt été sacré à Rome qu'en France. Rien n'empêche qu'il n'ait baptisé le roi Ethelbert, et qu'il n'ait fait un voyage à Arles dans la même année. Ce dernier sentiment s'accorde mieux avec ce qu'on lit dans les lettres de saint Grégoire, comme l'ont remarqué les Bénédictins.

(4) Saint Grégoire appelle les Francs *Germains*, parce qu'ils étaient venus de la Germanie.

(5) Bède, *Hist.* l. 1, c. 29. — (6) *Ibid.* c. 30.

curer la conversion de ses sujets. Il porta de sages lois, abolit le culte des idoles, et en fit fermer les temples dans ses états. La conversion d'une seule âme lui paraissait une conquête fort précieuse, et il ne se croyait roi que pour faire servir le Roi des rois. Par ses libéralités, l'église de Christ, cathédrale de Cantorbéry, fut bâtie à l'endroit où avait été un temple d'idoles (7). Il fonda aussi hors des murs de la ville l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui prit ensuite le nom de Saint-Augustin, ainsi que l'église de Saint-André à Rochester, etc. Il gagna à Jésus-Christ Sébert, roi des Saxons orientaux. Son zèle auprès de Redwald, roi des Est-Angles, fut moins heureux. Ce prince, il est vrai, embrassa le christianisme; mais, semblable aux Samaritains, il voulut allier le culte du vrai Dieu à celui des fausses divinités du paganisme. En 600, saint Grégoire envoya plusieurs présents à Ethelbert; il lui adressa en même temps une lettre, où, après l'avoir félicité sur son zèle pour la religion, il lui donnait d'excellents avis par rapport à son salut (8).

Dans la même année, le saint pape envoya le *pallium* à Augustin, avec pouvoir d'ordonner douze évêques sur lesquels il aurait le droit de métropolitain. Il lui manda d'ordonner un évêque d'York, après la conversion des peuples du nord, et de lui donner aussi douze suffragants. Des circonstances particulières exigèrent par la suite qu'il y eût quelque changement dans l'exécution de cet ordre.

Le bruit des miracles que saint Augustin opérait en Angleterre, étant parvenu jusqu'à Rome, saint Grégoire lui écrivit pour lui donner de sages avis. « Prenez garde, lui disait-il (9), de tomber dans l'orgueil et la vaine gloire, à l'occasion des miracles » et des dons célestes que Dieu fait éclater au milieu de la nation qu'il a choisie. Parmi les choses » que vous faites à l'extérieur, ayez soin de vous » juger vous-même intérieurement. Tâchez de bien » comprendre ce que vous êtes personnellement, et » quelle est l'excellence de la grâce accordée à un » peuple, pour la conversion duquel vous avez reçu » le pouvoir de faire des miracles. Ayez toujours » devant les yeux les fautes que vous pouvez avoir » commises par paroles ou par actions, afin que le » souvenir de vos infidélités étouffe les mouvements » d'orgueil qui voudraient s'élever dans votre cœur. » Au reste, vous devez vous persuader que le don » des miracles que vous recevez, ou que vous avez » déjà reçu, est une faveur accordée, non à vous, » mais à ceux dont Dieu veut le salut. » Il lui fait ensuite observer que quand les disciples, pénétrés de joie, revinrent dire au Sauveur, *qu'en son nom les démons leur étaient soumis*, il leur fut répondu avec un ton de réprimande : *Ce n'est pas de cela que vous devez vous réjouir, mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans le ciel.*

Saint Augustin sacra Mellit évêque de Londres ou des Saxons orientaux, et Juste, évêque de Rochester. Voyant ensuite que la foi faisait chaque jour de nouveaux progrès, et que le vrai Dieu avait partout des adorateurs, il entreprit, en vertu de la qualité de légat et de métropolitain qui lui avait été conférée, de faire la visite générale de la Bretagne. Son zèle le portait encore à travailler au salut des anciens Bretons, qui, comme nous l'avons observé, s'étaient retirés sur les montagnes du pays de Galles. Il désirait ardemment de corriger certains abus qui s'étaient glissés parmi eux, et de les engager à se réunir avec lui, pour mettre la dernière main à la conversion des Anglais. Mais nous allons voir qu'il ne put rien gagner sur ce peuple. Une haine implacable contre la nation qui l'avait vaincu, lui aveugla l'esprit et lui endurcit le cœur.

Lorsque saint Augustin fut sur les frontières des Wicciens ou Saxons occidentaux (10), il invita à une conférence les évêques et les docteurs bretons. Ceux-ci l'acceptèrent, et se rendirent dans un lieu qui, du temps de Bède, s'appelait *le chêne d'Augustin* (11). Le saint apôtre employa les exhortations et les prières pour obtenir d'eux ces trois choses : 1° qu'ils lui aidassent à prêcher l'Évangile aux Anglais encore idolâtres; 2° qu'ils célébrassent la Pâque le jour où elle se célébrait chez les autres catholiques; 3° qu'ils se conformassent, dans l'administration du baptême, à la pratique de l'Église

(7) Saint Augustin avait d'abord changé ce temple en une église sous l'invocation de saint Pancrace. Ce fut dans cette église qu'Ethelbert fut baptisé. Nous suivons ici l'autorité d'un ancien manuscrit qui se garde dans la bibliothèque de *Trinity-Hall*, à Cambridge, lequel est cité par Spelman, *Conc. Brit.* t. I, et par Tyrrel.

(8) Ethelbert mourut en 616, après avoir régné cinquante-six ans. Il fut enterré dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dont il était le fondateur. Il est nommé le 24 février dans le martyrologe romain. Nous avons donné sa vie sous ce jour.

(9) Bède, *Hist.* l. 1, c. 31.

(10) C'est-à-dire, sur les frontières du comté de Worcester, peu éloigné du pays de Galles.

(11) Spelman pense que le lieu en question était la ville d'*Ausric*, située à l'entrée du Worcestershire, vers le Héréfordshire, le mot *Ausric* ou *Augustine's-ric*, signifiant en langue anglo-saxonne *le patrimoine* ou *le pays d'Augustin*. La conférence se tint lorsque le Saint était métropolitain, et conséquemment après l'année 601.

universelle. Ces trois articles ayant été rejetés, il leur dit, par une inspiration divine : « Que l'on » amène un malade désespéré, et que l'on adhère à » la tradition de ceux qui le guériront par leurs » prières. » Ils acceptèrent la condition, mais après une longue résistance. On amène un aveugle qui est aussitôt présenté aux prêtres bretons, dont les prières et les efforts ne lui sont d'aucune utilité. Augustin, se mettant alors à genoux, conjure le Seigneur de prendre les intérêts de sa propre gloire. Sur-le-champ, l'aveugle recouvre l'usage de la vue, et les Bretons reconnaissent pour véritable la doctrine que prêche Augustin. Mais, ajoutent-ils, nous ne pouvons abandonner nos anciennes coutumes sans le consentement de toute la nation; il faut donc que nous assemblions un synode général dans notre pays.

Ce synode ayant été indiqué, il s'y trouva plusieurs évêques (12) et un grand nombre de théologiens, surtout du monastère de Bangor (13). Avant de s'y rendre, ils avaient envoyé demander à un ermite, fameux dans leur pays, s'ils recevraient la doctrine d'Augustin, ou s'ils s'en tiendraient à leurs anciens usages. Voici quelle fut la réponse qu'ils reçurent : « Faites en sorte que cet étranger et ses » compagnons arrivent les premiers au lieu du sy- » node. Si Augustin se lève pour vous recevoir » quand vous approcherez, regardez-le comme un » homme humble, écoutez-le, et soumettez-vous à » lui; si, au contraire, il ne se lève pas devant » vous, qui êtes en plus grand nombre, vous n'avez » qu'à le mépriser. » Les Bretons résolurent de se conformer à cette décision puérile. En faisant seulement usage de leur raison, ils auraient vu que le tout consistait à peser la justice des demandes du prélat, et à bien examiner la solidité de ses raisons; ils auraient compris que dans une affaire aussi importante que celle dont il s'agissait, c'était une insigne folie de s'en rapporter à une circonstance ridicule, qui ne prouverait jamais rien. D'ailleurs, ils avaient avoué précédemment que la vraie doctrine était du côté d'Augustin, qui, après tout, n'exigeait d'eux autre chose, sinon qu'ils suivissent l'impression de la charité chrétienne, et qu'ils se soumissent à l'Église dans des points de discipline universellement reçus. Dieu permit qu'ils s'opiniâtrassent dans leur mauvaise volonté, et que les choses tournassent d'une manière qui s'accordait avec leurs idées (14).

En effet, lorsqu'ils entrèrent dans le lieu où se devait tenir l'assemblée, Augustin ne se leva point de dessus son siége, soit qu'il fît peu d'attention à ses sortes de cérémonies, soit qu'il ne fût point accoutumé à les voir pratiquer, du moins dans les synodes ainsi que dans les églises. Quoi qu'il en soit, rien n'était plus déraisonnable que la conclusion qui fut tirée de cette circonstance par les Bretons. La cause que soutenait le Saint ne devenait pas pour cela autre qu'elle n'était dans la réalité. D'ailleurs, la pureté de son zèle ne pouvait être

(12) Les évêques étaient au nombre de sept, suivant les annales bretonnes.

(13) Situé dans le comté de Flint, à peu de distance de la Dée, et non dans la ville de Bangor, au comté de Carnarvon.

(14) Au reste, les Bretons avaient pu suspendre leur soumission à saint Augustin, qu'ils regardaient comme un nouveau métropolitain, sans que pour cela ils révoquassent en doute l'autorité du pape.

Saint Grégoire ne doutait pas qu'il n'eût le pouvoir de changer la juridiction des métropoles particulières, lorsque les circonstances rendaient ces changements nécessaires extrêmement aventageux : on en trouve des exemples dans l'Histoire ecclésiastique de ce temps-là. Ce fut ainsi que le pape Zozime déclara l'évêque d'Arles vicaire du Saint Siége dans les Gaules, par respect pour saint Trophime. (Voyez de Marca, *de Primat.* p. 168.) Boniface I et Célestin I exemptèrent la province de Narbonne de la juridiction de l'église d'Arles. Léon I la donna à l'évêque de Vienne; mais après la mort de saint Hilaire, il rendit au siége d'Arles une partie de ses droits. Les papes saint Grégoire-le-Grand, Vigile, Pélage, Symmaque, etc., conservèrent au même siége ses anciens priviléges.

Ce n'est pas que le pape doive à sa volonté dépouiller les églises de leurs priviléges : il doit au contraire les maintenir, et ne jamais porter atteinte à d'anciens droits, à moins qu'il n'y soit poussé par des raisons pressantes de nécessité ou d'utilité publique.

Ce fut par de semblables raisons que saint Grégoire donna la qualité de primat à saint Augustin; il voulait procurer efficacement la réformation des Bretons, qui, au rapport de Gildas, étaient tombés dans une ignorance si grossière et dans une telle barbarie, qu'ils n'étaient plus guères chrétiens que de nom.

Si les Bretons, pour ne pas adopter le changement qu'on leur proposait, s'en étaient tenus à dire qu'il n'y avait pas de nécessité à réformer leur hiérarchie, il n'y aurait là rien d'étonnant; on n'abandonne que très-difficilement d'anciens usages; mais leur résistance avait un autre motif, elle venait de la haine implacable qu'ils portaient aux Anglais, haine qui les fit tomber dans l'injustice et l'impiété.

Le manuscrit gallois, que Spelman a fait imprimer, porte que *les Bretons ne reconnaissaient aucune suprématie hors de leur pays* : mais c'est une fausseté visible, inventée depuis la prétendue réformation. Voyez Tuberville, dans son *Manuel of controverses*, p. 406, et le docteur Havarden dans la préface de son livre intitulé : *Church of Christ chewed*, t. II, p. 20.

Il est certain qu'au temps dont nous parlons, il n'y avait point d'archevêque à Caerléon sur l'Usk, le siége métropolitain ayant été transféré de cette ville à Landaff par saint Dubrice, et peu après à Ménévie ou Menew par saint David, et cela près de 80 ans avant l'arrivée de saint Augustin en Angleterre.

équivoque; il venait de fort loin uniquement pour les Bretons, et il avait fait le voyage à pied. Son humilité ne pouvait non plus être révoquée en doute; il ne parla point de sa dignité dans la conférence. Quant à son droit de primatie, il l'eût volontiers cédé à l'archevêque de Saint-David, si les Bretons eussent voulu, à cette condition, se conformer à la discipline de l'Église universelle, et renoncer à l'animosité qu'ils avaient contre les Anglais (15).

Saint Augustin, voyant l'opiniâtreté des Bretons, leur déclara, par un esprit prophétique, que « s'ils » refusaient de prêcher la parole de vie aux An» glais, ils subiraient par leurs mains un arrêt de » mort. » Cette prédiction s'accomplit lorsqu'Ethilfrid, roi des Anglais du nord, encore païens, défit les Bretons dans la fameuse journée de Caerleion ou Chester. Ce prince, voyant de loin les moines de Bangor, qui étaient en prières, s'écria après la victoire : « Les prières de ces gens-là ne peuvent être » que des imprécations contre nous. » Fondant alors sur eux avec son armée, il en tua 1200, ou même 2200 selon Florent de Worcester. Ce grand nombre de religieux massacrés ne doit point paraître incroyable. En effet, le monastère de Bangor était divisé en sept classes sous autant de supérieurs, et chaque classe était composée de trois cents personnes; en sorte que quand les uns travaillaient, les autres chantaient les louanges du Seigneur. Le défaut de charité pour les Anglais leur attira les coups de la vengeance divine. Il y a cependant lieu de croire que tous n'étaient pas coupables, et que le péché qui avait allumé la colère céleste ne s'étendait qu'à quelques-uns des supérieurs.

Il est bien vrai que le massacre en question fut prédit par saint Augustin; mais on ne peut, sans la plus criante injustice, l'accuser d'en avoir été le principal auteur. Ce saint Apôtre avait la plus tendre charité pour tous les hommes. Jamais il ne se vengea des pécheurs endurcis et de ceux qui le persécutaient, qu'en versant des larmes, en offrant à Dieu des prières pour leur conversion. D'ailleurs, il était mort longtemps avant l'accomplissement de la prédiction qu'il avait faite (16). Bède le dit expressément (17), quoique l'année où le Saint passa dans le séjour de la gloire ne soit pas précisément déterminée par cet historien.

Saint Augustin voulut, avant de mourir, se donner un successeur sur le siége de Cantorbéry, afin de ne pas laisser une église naissante destituée d'un bon pasteur. Laurent fut celui sur lequel il jeta les yeux (18).

(15) On aurait tort de conclure de ce que nous avons dit, que les Bretons n'étaient pas d'accord dans la foi avec l'Église universelle. Plusieurs raisons démontrent leur catholicité.

1° Dans les choses que leur demanda saint Augustin, il ne fut question que de charité envers les Anglais, et d'uniformité dans la discipline touchant deux articles. S'il y avait eu de la diversité dans la croyance par rapport aux points de foi, saint Augustin en aurait sans doute fait mention dans la première conférence qu'il eut avec eux.

2° Les Bretons reconnurent l'orthodoxie de saint Augustin. Bède le dit expressément.

3° Les Bretons avaient été jusque-là unis de communion avec les églises de Rome, des Gaules, etc. Saint Ninian leur compatriote, qui leur prêcha la foi, et qui mourut parmi eux en 432, avait étudié à Rome.

4° On connaît le zèle des premiers chrétiens pour la conservation de la pureté de la foi; ils ne souffraient pas qu'un particulier, quel qu'il fût, y donnât la moindre atteinte. Si quelqu'un s'avisait de vouloir innover, il était aussitôt puni et retranché du corps des fidèles. C'est ce que prouvent les écrits des pères, les actes des conciles et tous les anciens monuments de l'Église.

5° Nous lisons dans Gildas et dans Bède, que les Bretons persévérèrent dans la vraie foi, sans aucune division, jusqu'au règne de l'empereur Constance. L'arianisme se montra parmi eux ; mais ce fut pour disparaître aussitôt. A peine le pélagianisme eut-il prit naissance dans leur pays, que saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes vinrent l'y combattre. On sait avec quel succès ils réussirent à bannir cette hérésie de la Bretagne. Le pape Célestin, pour donner plus d'autorité à saint Germain et pour le mettre en état de triompher plus sûrement de l'erreur, l'avait revêtu de la dignité de légat. Voyez la chronique de saint Prosper.

6° Enfin, Gildas, savant théologien, qui vécut plusieurs années dans la Bretagne, qui fut toujours dans la communion de l'Église catholique, qui nous a laissé des invectives sévères contre les désordres des Bretons, rend justice à la foi de ces peuples, et dit qu'ils la conservèrent sans tache, si l'on en excepte les atteintes que l'arianisme et le pélagianisme purent y donner; atteintes au reste qui furent légères, et dont l'effet ne put être durable, comme nous l'avons observé plus haut. Les désordres que Gildas reproche aux Bretons, sont la tyrannie, le meurtre, l'injustice, l'adultère, l'impureté, la violation des vœux. *L. de excidio Britan. Bibl. Patr.* t. V, part. 3, p. 681, *edit. Colon.* Quant à leurs ecclésiastiques, il les accuse d'être *impudiques, ivrognes, fainéants, ennemis de la lecture, d'offrir rarement le saint Sacrifice, et de ne porter presque jamais à l'autel un cœur pur.* Correpl. in Cler. ibid. p. 682.

(16) Ceci a été démontré par Tyrrel, t. I; par Warton dans son *Anglia sacra*, etc.

(17) Hist. l. 2, c. 1.

(18) La reconnaissance et la vénération avaient consacré la mémoire de saint Augustin parmi les Anglais; mais la calomnie s'est attachée dans ces derniers temps à donner de lui l'idée la plus désavantageuse. Qu'on lise surtout Rapin de Thoiras, et l'on trouvera dans plusieurs endroits de son histoire les invectives les plus amères contre le saint Apôtre. En supposant même que quelques-unes de ses actions paraissent équivoques, l'équité et la charité ne devraient-elles pas porter à les présenter sous le point de vue le plus favorable? Dans ces circonstances, on juge des actions et des motifs qui les ont produites, par le caractère connu des per-

La bienheureuse mort du serviteur de Dieu arriva le 26 mai. Guillaume Thorn la met dans la même année que celle de saint Grégoire, c'est-à-dire en 604, et il fonde son sentiment sur une très-ancienne vie du saint Apôtre (19).

Goscelin, moine de Cantorbéry, outre deux vies

sonnes, et par la conduite qu'elles ont constamment tenue. Il n'y a que les écrivains passionnés qui méconnaissent cette règle; de là vient que sous leur plume les vertus mêmes sont travesties en vices. Voyons plus en détail les chefs d'accusation intentés contre saint Augustin.

1° On dit qu'il montra dans les Gaules une pusillanimité excessive. A cela nous répondons qu'il ne fit que se rendre aux représentations des évêques gaulois que saint Grégoire l'avait chargé de consulter; et quand il eut appris d'eux que le projet d'une mission en Angleterre était contraire à la prudence, il se rendit à Rome pour conférer avec le saint pape, aux avis duquel il déféra, parce qu'il ne cherchait en tout que la volonté de Dieu. Où est ici la pusillanimité? Au reste, saint Augustin aura été pusillanime, si l'on veut; mais ne doit-on pas au moins reconnaître en même temps que cette faiblesse fut amplement réparée par son zèle?

2° On dit que les Anglais étaient disposés d'avance à embrasser le christianisme, que la reine Berthe pratiquait avec beaucoup d'édification : mais si cette disposition eût été réelle et générale, comme on le donne à entendre, les évêques des Gaules en auraient su quelque chose, et ils n'eussent pas regardé le projet de la mission comme dangereux, et même impossible dans l'exécution. Les Anglais étaient un peuple perfide, et qui l'emportait en hauteur et en férocité sur tous les barbares de ce temps-là. Telle est l'idée que l'on s'en forme d'après leurs actions et les anciens historiens d'Angleterre. Mais ces hommes si grossiers et si vicieux, saint Augustin les civilisa par la prédication de l'Évangile; il les rendit doux, humbles, patients, détachés du monde; il les fit parvenir à un tel degré de ferveur et de sainteté, qu'on pouvait les proposer pour modèles à toutes les nations de la terre.

3° On ajoute que saint Augustin ne convertit que le pays de Kent; mais ne serait-ce pas déjà beaucoup qu'il eût par son zèle porté la lumière de la foi dans ce pays? Pourquoi d'ailleurs lui refuser le titre d'apôtre de plusieurs autres provinces des Anglais, puisque ce fut sous sa conduite que travaillèrent les missionnaires qui y annoncèrent l'Évangile, et qu'il était comme l'âme de tout ce que faisaient ses fidèles coopérateurs?

Rapin de Thoiras s'est montré, sur un article, plus modéré que l'archevêque Parker. Comme lui, il n'a point fait de crime à saint Augustin de ce qu'il n'avait pas obligé les Anglo-Saxons de rendre tout le pays aux Bretons. En suivant le principe de Parker, il faudrait que la noblesse normande, établie depuis si longtemps en Angleterre, se dessaisît de ses biens pour les restituer; et dans ce cas, à qui se ferait la restitution? Les Écossais, qui ont pris la place des anciens Calédoniens, ne seraient pas non plus légitimes possesseurs de leurs terres. On en pourrait dire autant de tous les peuples. Or, quel bouleversement ne s'ensuivrait-il pas d'une pareille morale? Voit-on que ces sortes de restitutions aient été ordonnées par les évêques et les Saints de tous les siècles, notamment par les apôtres des Francs, des Vandales, des Goths, etc. C'est une maxime avouée par tous les peuples, que la prescription donne un droit réel au possesseur; et de cette maxime dépend la tranquillité publique, qui est la grande fin de tout gouvernement, et à laquelle doivent céder tous les petits intérêts et tous les motifs particuliers. En fait d'établissement de peuples, la restitution devient bientôt impossible, et le repos du genre humain demande que cela soit ainsi.

Smollet, dans son histoire d'Angleterre, fait aussi paraître beaucoup d'animosité contre saint Augustin; mais M. Targe, son traducteur, l'a souvent relevé dans des notes qui font honneur aux lumières de son esprit et aux sentiments de son cœur. Il serait à souhaiter que tous ceux qui traduisent certains livres anglais, en usassent de la même manière.

On ne peut qu'avoir la plus haute idée de saint Augustin et de ses coopérateurs, lorsqu'on examine le merveilleux changement qu'ils opérèrent en Angleterre. Avant l'arrivée des saints missionnaires, les Anglais étaient livrés à toutes sortes de vices et plongés dans la plus grossière ignorance. Ce qui prouve surtout leur ignorance, c'est que, quand ils débarquèrent dans la Bretagne, ils ne connaissaient point l'usage des lettres, et que tout le progrès qu'ils firent dans les sciences, jusqu'au temps de saint Augustin, se borna à emprunter l'alphabet des Irlandais. Les Northumbres, selon Guillaume de Malmesbury, vendaient leurs enfants comme esclaves, inhumanité qu'on ne trouve point dans les Nègres d'aujourd'hui; mais la lumière de l'Évangile n'eut pas plus tôt brillé aux yeux de ces peuples, qu'ils devinrent des hommes nouveaux et de vrais disciples du Sauveur. Frappés de la vie angélique de leurs apôtres, ils se portèrent avec ardeur à l'imitation de leur détachement du monde et de leur zèle pour la pratique des conseils. Les nobles et les princes bâtirent des églises et des monastères qu'ils dotèrent richement. Nous citerons un ou deux exemples de leurs libéralités en ce genre.

Ina, roi des Saxons occidentaux, après avoir régné trente-deux ans avec beaucoup de gloire, et affermi la tranquillité dans ses états par des lois pleines de sagesse (publiées par Spelman, *Conc.* t. I), abdiqua la couronne en 728, et se retira à Rome avec la reine son épouse, non pour y étaler le faste de la royauté, mais pour s'y cacher aux yeux du monde. Ils y embrassèrent l'un et l'autre la vie monastique. Le prince donna deux mille six cent quarante livres d'argent pour faire une chapelle à Glastenbury, deux cent soixante-quatre livres d'or pour l'autel : le calice et la patène tout d'or pesaient dix livres; l'encensoir, fait de la même matière, pesait huit livres ou vingt marcs. Il entra douze livres d'argent dans les chandeliers, vingt livres ou quarante marcs d'or dans la couverture du livre des évangiles; dix-sept livres d'or dans les vases qui servaient à l'autel, et huit livres du même métal dans les bassins. Le bénitier, qui était d'argent, pesait vingt livres. On employa cent soixante-quinze livres d'argent et trente-huit livres d'or dans les images de notre Seigneur, de la Sainte-Vierge et des douze apôtres. L'autel et les ornements sacerdotaux étaient enrichis d'or et de pierreries. Voyez Stévens, vol. 1, p. 422; Reyner, vol. 1, p. 44; Henschenius, dans la vie d'Ina, sous le 6 février.

Le roi Athelstan donna trente-six bourgs à l'église d'Exeter, comme on le voit dans le *Monasticon Anglicanum*, vol. 1, p. 225.

Les princes dont nous venons de parler, ainsi que plusieurs autres du même pays, illustrèrent les siècles où ils vivaient par leur sainteté et par cette force d'âme qui leur

(19) Wharton prouve la vérité de cette date par diverses autorités qu'on peut voir dans son *Anglia sacra*, t. I. p. 89.

de saint Augustin, composa un livre des miracles qu'il opéra après sa mort, et l'histoire de la translation de ses reliques qui se fit en 1091, et qui fut aussi accompagnée de plusieurs miracles dont l'auteur fut témoin oculaire (20).

Le second concile tenu en 747 à Cloveshoe ou

fit mépriser les grandeurs humaines. Dioclétien renonça à l'empire; mais ce fut par l'impression d'une honteuse lâcheté. Il n'y a que le christianisme où l'on ait trouvé des princes qui abdiquaient la couronne pour mener volontairement une vie pauvre et obscure, telle qu'était celle des moines. Speed, dans son *Histoire de la Grande-Bretagne*, p. 243 et 244, parle de huit rois et de deux reines qui abandonnèrent le monde pour embrasser l'état religieux. On lit dans la savante préface du *Monasticon*, p. 9, que dans l'espace de deux cents ans, trente, tant rois que reines des Anglo-Saxons, descendirent du trône au milieu de la paix et de la prospérité, pour aller se renfermer dans les cloîtres.

Les clercs et les moines de ces temps-là s'appliquaient avec zèle aux fonctions du ministère et à tout ce qui pouvait contribuer à la sanctification des âmes; ils étaient animés de cet esprit de pauvreté et de désintéressement qui avait fait admirer leurs pères dans la foi; toute leur vie se passait dans la mortification et le recueillement. Nous ne faisons que suivre ici l'histoire de Bède, qu'on peut consulter, l. 3, c. 20; l. 4, c. 27, etc. Cette ferveur subsistait en 824. Il est dit dans les visions de Vétin, alors moine de Richenou, qu'il apprit d'un ange que la vie monastique florissait dans toute sa perfection au-delà des mers : ce qui, relativement à ce siècle, ne peut s'entendre que de l'Angleterre. Voyez Canisius, *Lect. Antiq.;* Mabillon, *sæc. 4 Ben.;* Fleury, t. X p. 220. Quand on contesterait la vérité de la vision, il n'en résulterait pas moins que les religieux anglais jouissaient d'une grande réputation dans le neuvième siècle.

L'ordre monastique produisit en Angleterre une foule d'hommes célèbres par leur piété et leur savoir. Ce fut de là que sortirent ces missionnaires zélés qui prêchèrent la foi en Allemagne, dans la Suède, la Norwége et presque tout le nord.

Les Anglais eurent à peine quitté l'idolâtrie, qu'ils se mirent à cultiver leur esprit, surtout par l'étude des sciences sacrées. On sait jusqu'à quel point ils réussirent. Nous ne citons que l'exemple de Bède. Plusieurs seigneurs voyageaient en Italie et dans d'autres pays, pour perfectionner les connaissances qu'ils avaient déjà acquises. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que leur ferveur à pratiquer les devoirs du christianisme égalait ou surpassait même l'ardeur qu'ils avaient d'apprendre. Ils étudiaient, non pour paraître savants, mais pour devenir meilleurs.

Comme il n'y avait point encore d'universités, les grands monastères ouvrirent des écoles publiques, où l'on formait le clergé et la jeune noblesse. L'art de l'imprimerie étant alors inconnu, chaque monastère avait son *scriptorium*, où l'on copiait des livres. C'était là l'occupation de la plupart des moines, et ils y donnaient le temps destiné au travail des mains. Chaque monastère avait aussi sa bibliothèque. On comptait 1700 manuscrits dans celle de Péterbourgh. Celle des moines Gris à Londres avait 129 pieds de long, sur 31 de large, et était très-bien fournie de livres. (Léland, *Collect.* vol. 1, p. 109.) Il est dit dans Ingulf, que quand celle de Croyland fut brûlée en 1091, il y eut 700 volumes de perdus. Il fallait que la bibliothèque de Wels fût fort vaste, puisque, selon Léland, *Itin.* vol. 3, p. 86, elle avait vingt-cinq fenêtres de chaque côté. A Saint-Augustin de Cantorbéry, on priait tous les jours pour les bienfaiteurs de la bibliothèque, tant vivants que défunts. Voyez Thorn. *inter decem scriptores*, et Tanner, *Notit. mon. præf.* p. 40.

Il y avait de semblables bibliothèques chez les autres religieux. Ce fut dans celles des principaux monastères qu'on déposa les actes du parlement après l'arrivée des Normands. Sous les Anglo-Saxons, on y déposait les principaux décrets de l'assemblée générale des états, nommée *wittena gemote*, ou *mycel gemote*, ainsi que les actes des *gemote*, ou assemblées des districts particuliers. Dans plusieurs monastères, on gardait des espèces de registres de l'histoire des rois et des événements publics, dont quelques-uns ont échappé aux flammes et sont parvenus jusqu'à nous. Telles sont les annales et les chroniques saxonnes que Gibson publia à Oxford en 1692. Florent de Worcester et Guillaume de Malmesbury composèrent leurs histoires d'après ces chroniques, qui se gardaient dans les monastères.

On ne saurait trop regretter la perte de ces précieux monuments, dont les historiens auraient tiré tant de lumières. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*Histoire d'Angleterre*, par Tyrrel, p. 152 : « Lorsque les Saxons eurent été convertis, » la plupart des lois faites dans les *wittena gemote*, ou as- » semblées générales, se gardaient soigneusement; nous les » aurions plus entières, si la suppression des monastères, » qui se fit sous Henri VIII, n'eût causé la perte de tant de » monuments curieux de l'antiquité. »

Les fanatiques, transportés d'une fureur dont les Goths n'auraient point été capables, n'épargnèrent pas même les bibliothèques des universités, les deux surtout qui étaient publiques à Oxford. L'une avait été fondée sous le règne d'Édouard III, par Richard de Burg ou Richard Aungerville, grand-trésorier d'Angleterre et évêque de Durham, qui avait dépensé des sommes immenses pour faire des collections complètes en tout genre; l'autre fut commencée en 1367, par Thomas Cobham, évêque de Worcester. Henri IV et ses enfants l'augmentèrent considérablement; on y réunit aussi la bibliothèque du célèbre Humfrey, duc de Glocester, qui était remplie de manuscrits précieux qu'on avait achetés fort cher en différents pays.

Écoutons Chamberlain sur l'horrible déprédation qui se fit alors. Il s'exprime de la manière suivante dans son *État présent de l'Angleterre*, part. 3, p. 450. « Ces hommes (les » fanatiques), sous prétexte de déraciner le papisme, la su- » perstition et l'idolâtrie, détruisirent entièrement les deux » belles bibliothèques (dont nous venons de parler), ils je- » tèrent, vendirent, brûlèrent ou mirent en pièces tous les » livres précieux que les protecteurs des lettres avaient eu » tant de peine à ramasser dans tous les pays de l'Europe. » Leur fureur alla si loin par rapport à la bibliothèque *aun-* » *gervillienne*, qui était la plus ample, la plus ancienne et » la mieux composée, qu'il ne nous en reste pas même le » catalogue. Ils ne s'en tinrent pas là, ils visitèrent les bi- » bliothèques des collèges particuliers, et y portèrent aussi » le ravage. On peut juger de ce qu'ils firent par une lettre » qui existe encore, et dans laquelle l'un d'entre eux se vante » que *le nouveau collége de forme quadrangulaire était tout* » *couvert de feuilles de livres déchirés, etc.* L'université se

(20) Cet ouvrage a été donné au long par le P. Papebroch, sous le 26 mai.

Cliffe, dans le pays de Kent, sous l'archevêque Cuthbert, et en présence d'Ethelbald, roi de Mercie, ordonna que la fête de saint Augustin fût d'obligation pour les ecclésiastiques et les religieux, et que son nom fût inséré dans les litanies immédiatement après saint Grégoire (21).

Le corps de saint Augustin fut déposé à l'écart jusqu'à l'entière construction de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qu'Ethelbert faisait bâtir hors des murs de Cantorbéry, pour servir de sépulture aux rois et aux archevêques (22). On l'enterra dans le porche (23), et l'on mit sur son tom-

» plaignit au gouverneur de la barbarie et de l'avidité des » visiteurs; mais ses plaintes ne produisirent aucun effet; » elle ne put sauver qu'un simple volume, donné par Jean » Whethamsted, abbé de Saint-Alban, lequel contenait » une partie de Valère-Maxime, avec les commentaires de » Denys de Burgo. Il n'y a aujourd'hui dans la bibliothèque » bodleienne que ce volume et deux autres qui viennent des » anciennes bibliothèques. L'université, désespérant n'avoir » jamais de bibliothèque publique, se défit, en 1555, des pu» pitres et des tablettes où avaient été les livres. »

On retira des mains des épiciers quelques livres qu'on y avait trouvés par hasard. L'archevêque Parker ramassa aussi quelques morceaux de manuscrits qu'il légua partie à la bibliothèque de l'université, partie à celle du collége de saint Benoît de Cambridge.

Thomas Bodley, par une libéralité qu'on ne pourra jamais assez louer, fonda à Oxford une nouvelle bibliothèque publique, qui fut ouverte en 1602. Son exemple eut des imitateurs; mais ces zélés protecteurs des lettres n'ont pu, malgré tous leurs soins, recouvrer d'anciens manuscrits, qu'on regrette et qu'on regrettera toujours.

Après ce détail, que l'on regardera, si l'on veut, comme une digression, nous revenons à saint Augustin. Les peuples qu'il avait convertis ne dégénérèrent qu'après plusieurs siècles, et leur chute fut d'autant plus criminelle, qu'ils avaient reçu plus de grâces, et qu'ils avaient d'abord mené une vie plus sainte. Au reste, leur ingratitude ne resta pas impunie; ils se virent longtemps en butte aux incursions des Danois et à diverses autres calamités.

On voit par l'histoire ecclésiastique de Bède, quelle foi saint Augustin et ses coopérateurs apportèrent en Angleterre. Il y est dit que ces fidèles ministres retraçaient en eux la vie des apôtres par leur assiduité à la prière, par leur ferveur dans le service de Dieu, par la continuité de leurs veilles et de leurs jeûnes; qu'ils allaient nu-pieds, et qu'entre autres il s'était formé un calus à la plante de ceux de saint Augustin; qu'ils enseignaient la sainteté des vœux religieux, l'excellence de la chasteté perpétuelle, la nécessité de confesser ses péchés aux prêtres, ainsi que celle de l'absolution et de la satisfaction; qu'ils prescrivaient le jeûne des vendredis et du carême; qu'ils recommandaient la vénération des reliques et l'invocation des Saints, qui furent souvent l'une et l'autre accompagnées de miracles; qu'ils croyaient au purgatoire, à la prière pour les morts, à la vertu de l'eau et de l'huile bénites, par lesquelles on obtient plusieurs grâces extraordinaires; que, d'après leur doctrine, on avait des autels de pierre, avec des ornements et des calices, et qu'on offrait le sacrifice de la messe; qu'on entretenait nuit et jour un grand nombre de lumières devant les châsses des Saints et dans d'autres lieux de dévotion; qu'on gardait l'eucharistie, appelée le vrai corps de Jésus-Christ; qu'on voyait partout des images du Sauveur et de la Sainte-Vierge, avec des croix d'or et d'argent; qu'on ne doutait point de la vertu des exorcismes et des bénédictions formées avec le signe de la croix; qu'on reconnaissait la suprématie du pape, à qui on renvoyait les causes majeures, et par l'autorité duquel les évêques allaient prêcher la foi aux idolâtres. Bède désigne le pape sous le titre d'*évêque du monde entier*. Il appelle saint Pierre *le premier pasteur de l'Église*, et le nom qu'il lui donne ordinairement est celui de *Prince des apôtres, etc.* Voyez l'*ancienne religion de l'Angleterre*, ouvrage qui n'est qu'un tissu des paroles de Bède. Voyez encore l'excellent livre intitulé *la conversion de l'Angleterre et sa réformation comparées ensemble*. Ce que nous avons dit pourrait encore facilement se prouver par les ouvrages de saint Grégoire-le-Grand.

Nous ne croyons pas qu'on nous demande à présent pourquoi Rapin de Thoiras et les autres historiens protestants ont montré tant d'animosité contre le saint apôtre d'Angleterre.

(21) Wilkins, *Conc. Britan.* t. I p. 97.

(22) C'était une coutume inviolable parmi les anciens, tant en Orient qu'en Occident, de ne jamais permettre qu'on enterrât qui que ce fût dans l'enceinte des villes. Chez les Romains, si l'on ne brûlait pas les corps, on les enterrait, ou sur les grands chemins, ou dans les champs qui en étaient voisins. On lisait dans une loi des douze tables : *Intra pomœria ne sepelito, neve comburito.* Les premiers chrétiens se conformèrent à cet usage, et il aurait été à souhaiter qu'on n'y eût jamais dérogé. Dans ces anciens temps, il n'y avait que les rois, les princes, les évêques et les principaux du clergé qui fussent enterrés ou dans les cryptes des basiliques, ou dans les oratoires qu'on avait bâtis auprès. Dans les siècles suivants, ce privilége devint si général, que les empereurs Gratien, Valentinien et Théodose défendirent d'enterrer les morts dans les églises. *Leg. VI, cod. Théod. de Sepulchris violatis.* Ces défenses furent renouvelées par les conciles de Prague, d'Arles, de Mende, de Tribur et de Nantes. L'expérience et divers accidents démontrent le danger qu'il y a d'enterrer dans l'enceinte des villes, et surtout dans les églises, où les inhumations trop fréquentes corrompent la masse de l'air, et la chargent d'exhalaisons pestilentielles. Plusieurs médecins et chirurgiens ont composé sur cette matière des mémoires aussi solides que curieux. On en trouvera le catalogue dans la dissertation de M. Lampe de Dantzik, imprimée en 1776, sous ce titre : *De noxis ex sepultura in templis.* Voyez aussi l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, t. I p. 396, et *Essais hist. sur la cathéd. de Strasbourg, an.* 1782, p. 364-371.

La consécration des églises montre qu'elles ne sont point destinées à servir de sépulture. C'est dans les cimetières qu'on doit enterrer les corps des fidèles. Le nom de ces lieux, et les cérémonies usitées dans la bénédiction que l'on en fait, en déclarent assez la destination.

(23) Anciennement on enterrait dans les porches les personnages distingués. L'empereur Constantin-le-Grand fut enterré dans celui de l'église des apôtres à Constantinople. C'est pour cela que saint Chrysostôme dit, *hom.* 26, *in* 2. *Cor. XII*, que les empereurs tenaient à honneur d'avoir leur sépulture auprès des apôtres. Ce fut d'abord par esprit de religion qu'on désira de reposer dans les temples. Comme ils étaient fréquentés tous les jours, on comptait sur les prières des

beau l'épitaphe suivante : « Ci-gît Augustin, premier » archevêque de Cantorbéry, qui, ayant été envoyé » dans ce pays par le bienheureux Grégoire, évêque » de Rome, et soutenu de Dieu par le don des mira- » cles (24), convertit le roi Ethelbert et son peuple » de l'idolâtrie à la foi de Jésus-Christ; et après avoir » achevé en paix les jours de son ministère, mourut » le 7 avant les calendes de juin, sous le règne du » susdit roi (25). » On enterra au même endroit Laurent, Mellit, Juste, Honorius, Deusdedit et Théodore, qui occupèrent successivement le siége de Cantorbéry après saint Augustin. Ces sept archevêques avaient dans leurs épitaphes le titre de *patriarches d'Angleterre*. Comme il n'y avait plus de place dans le porche, et que d'ailleurs la coutume d'enterrer dans les églises les personnes qualifiées ou d'une sainteté éminente commençait à s'introduire, saint Brithwald, huitième archevêque de Cantorbéry, fut enterré, en 731, dans l'église abbatiale. Saint Tatwin son successeur eut sa sépulture auprès de lui (*).

On transféra depuis dans la ville les reliques de saint Augustin, et on les déposa dans le porche de la cathédrale. Le 6 septembre 1091, on les releva; puis, après les avoir renfermées dans une urne, on les cacha dans la muraille de l'église au-dessus de la fenêtre qui regarde l'Orient (26). On laissa cependant dans le porche un peu de poussière et quelques-uns des plus petits ossements. En 1221, le chef du Saint fut mis dans une châsse enrichie d'or et de pierreries; les autres ossements furent renfermés dans un tombeau de marbre orné de plusieurs beaux morceaux de sculpture et de gravure. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la démolition des monastères en Angleterre.

fidèles, qui, en foulant journellement les cendres des morts, se ressouviendraient d'eux plus aisément. Les reliques des martyrs et des Saints étaient d'ailleurs conservées dans les mêmes lieux; et ce voisinage, si l'on peut se servir de cette expression, était encore un puissant attrait. Bientôt on s'imagina que ces sépultures étaient plus honorables, et la vanité ou d'autres motifs firent continuer un usage qui ne doit son origine qu'à la piété ou à la reconnaissance. Depuis plus d'un siècle, on n'a enterré dans la cathédrale de Strasbourg que les corps des ministres de l'autel et de ceux d'entre les laïques qui étaient d'une famille illustre, ou qui avaient rendu à la patrie des services distingués.

On bâtissait anciennement près des grandes églises des cloîtres pour la sépulture des personnes illustres : tels sont ceux qu'on voit encore près de la cathédrale de Vienne en Dauphiné, etc. On ne peut rien imaginer de plus parfait en ce genre, que le *Campo Santo* qui est à Pise.

(24) *A Deo operatione miraculorum suffultus.*

(25) Cette épitaphe a été donnée par Camden, dans ses *Remains*, p. 350, et par Weever, dans ses *Monuments funéraires*, p. 244.

(*) On lit dans Weever qu'outre les archevêques et les rois de Kent, il y eut un très-grand nombre d'autres personnes qui furent enterrées dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul, laquelle prit dans la suite des temps le nom de *Saint-Augustin*. « Depuis la démolition de ce célèbre mo- » nastère, dit le même auteur, il ne reste pas deux os l'un » près de l'autre, ni presque deux pierres l'une sur l'autre. » On ne voit plus aucune trace de cette magnifique abbaye. » On aperçoit encore un côté des murailles de la tour du roi Ethelbert, des portes, des maisons et quelques ruines des bâtiments extérieurs; mais le côté de l'abbaye ne peut plus être distingué, et le terrain en est aujourd'hui planté de cerisiers.

(26) Cuthbert, onzième archevêque, qui mourut en 759, fut le premier qu'on enterra dans la cathédrale dédiée au Sauveur sous le nom de *Christ*. Tous ses successeurs jouirent du même privilége jusqu'au changement de religion. Aucun archevêque protestant n'a été enterré dans l'église de Christ.

La cathédrale de Cantorbéry possédait beaucoup de reliques; on y voyait entre autres les châsses de saint Thomas, de saint Wilfrid, de saint Dunstan, de saint Elphège, de saint Anselme, de saint Odon, de saint Blaise, évêque, de saint Ouen, archevêque de Rouen, de saint Woolgam, de saint Swithun, etc.

Batteley, dans ses *Antiquités de Cantorbéry*, et Brown-Willis, t. I p. 30, justifient les moines de l'église de Christ des crimes dont on les accusa lors de la destruction des monastères. Les richesses de leur église, disent ces auteurs, faisaient tout leur crime. Dans le *Specimen des erreurs de l'histoire de la réformation, par Burnet*, que l'ingénieux Wharton a donné sous le nom d'Antoine Harmer, on lit, p. 48, que les mêmes moines, ainsi que ceux de Battel, furent accusés de diverses horreurs qu'on ne prouva point. L'auteur ajoute ensuite que leur innocence, et surtout celle des premiers, était démontrée par plusieurs circonstances aussi notoires qu'évidentes.

A la dissolution des abbayes, le revenu annuel de l'église de Christ fut évalué à 2387 livres sterling, et celui de l'église de Saint-Augustin à 1413. Voyez Dugdale.

SAINT ÉLEUTHÈRE, PAPE.

L'AN 192.

Saint Éleuthère, Grec de naissance, fut diacre de l'Église romaine sous le pape Anicet. En 177, il succéda à saint Soter sur la chaire de saint Pierre. Il gouverna l'Église dans un temps où elle était agitée par de violentes tempêtes. Son pontificat est fameux par la naissance des montanistes.

Montan leur chef naquit dans la Mésie, sur les frontières de la Phrygie. C'était un homme vain et ambitieux, qui, pour se faire un nom parmi le peuple, avança que le Saint-Esprit parlait par sa bouche, et publia diverses révélations qu'il avait forgées. Ses sectateurs en vinrent jusqu'à dire qu'il était lui-même le Saint-Esprit, le Paraclet, que le Sauveur avait envoyé conformément à ses promesses, pour perfectionner la loi nouvelle. Ils commencèrent par l'enthousiasme et le schisme, et finirent par l'hé-

résie et le blasphème, prétendant que Montan était le Saint-Esprit, de la même manière que Jésus-Christ est Dieu le Fils. Ils affectaient une sévérité excessive dans la morale, jeûnaient fréquemment, faisaient trois carêmes par an, refusaient l'absolution et la communion à ceux qui étaient tombés dans quelque péché d'impureté, traitaient les secondes noces d'adultère, et enseignaient qu'il n'était pas permis de fuir dans la persécution. Deux femmes de la secte, nommées Priscille et Maximille, nées l'une et l'autre à Pépuze, ville de Phrygie, s'avisèrent de contrefaire les prophétesses, et l'on regarda comme des oracles les rêveries qu'elles débitaient. On voit par-là que le démon sait varier ses artifices; il n'emploie pas toujours l'attrait du plaisir pour perdre les âmes, il les séduit encore par l'orgueil, que flatte l'amour de la singularité et une apparence extérieure de rigorisme. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que des personnes qui avaient bravé toute la rage des persécuteurs, et méprisé les amorces de la volupté, devinrent les dupes d'un enthousiasme aussi impie qu'extravagant, et les martyrs du mensonge.

Mais ces superbes zélateurs s'ennuyèrent bientôt de la vie austère qu'ils affectaient de mener. Dieu, pour les punir de leur orgueil, permit qu'ils tombassent dans les désordres les plus honteux; et c'est ce qui, dans tous les siècles, est arrivé à ces Pharisiens qui tâchent d'accréditer leurs erreurs, et de se faire des partisans par un masque de réforme dont ils se couvrent. Il est étonnant qu'on y ait toujours été trompé, et qu'on ne les ait pas reconnus à cet esprit de désobéissance et d'entêtement qui les caractérise, et qui les distingue essentiellement des vrais fidèles.

Toute grossière qu'était la doctrine des montanistes, elle ne laissa pas de s'attirer en peu de temps beaucoup de sectateurs. Le grand Tertullien lui-même tomba dans le piége; non-seulement il regarda Montan comme le Paraclet, mais il s'aveugla au point d'honorer Priscille et Maximille comme des prophétesses, de publier dans ses ouvrages leurs délires touchant la couleur de l'âme humaine, et de parler de leurs illusions extravagantes avec le sérieux et le respect qui ne conviennent qu'aux oracles de la vérité éternelle.

Les montanistes d'Asie, appelés aussi *cataphryges* ou *pépuzéniens*, essayèrent dans les commencements de se mettre bien dans l'esprit de l'évêque de Rome, et pour cet effet, ils lui envoyèrent des présents, accompagnés de lettres catholiques en apparence. Un pape dont on ne dit point le nom, trompé par le compte avantageux qu'on lui rendit de leur vertu et de la sévérité de leur morale, allait leur adresser des lettres de communion; mais Praxéas, qui avait confessé la foi devant les persécuteurs, étant venu à Rome sur ces entrefaites, l'informa du véritable état des choses, et lui représenta si bien qu'il ne pouvait communiquer avec les pépuzéniens, sans condamner le jugement de ses prédécesseurs, qu'il refusa leurs présents, et révoqua les lettres de paix qu'il s'était déterminé à leur envoyer. C'est ainsi que le fait est raconté par Tertullien, qui était lui-même montaniste (1).

Cave et quelques autres écrivains pensent que le pape en question était Éleuthère, et que même il approuva la doctrine des montanistes; mais ils se trompent certainement. Il s'agissait de faits, et nullement de doctrine, dans les informations que Praxéas donna au pape pour le détromper, et il n'y avait point encore de sentence rendue. Il paraît d'ailleurs que les montanistes n'avaient point encore levé le masque, et que jusque-là ils avaient caché leurs erreurs dans la foi sous le voile du catholicisme. En second lieu, la circonstance du temps porte à croire que le pape, détrompé par Praxéas, était Victor, successeur d'Éleuthère, et même que ce dernier avait rejeté les faux prophètes des montanistes (2).

Si Éleuthère eut la douleur de voir les ravages que faisait la persécution, surtout à Lyon et à Vienne dans les Gaules, il eut aussi la consolation de voir l'Église réparer ses pertes par de nouvelles conquêtes dans la Grande-Bretagne. La foi avait pénétré dans cette île du temps même des apôtres; mais les superstitions régnantes en avaient beaucoup altéré la pureté. Le peuple était encore devenu fort ignorant, par une suite de guerres que lui firent les Romains lorsqu'ils soumirent le pays. La Providence cependant ne l'abandonna point. « Dieu, qui choisit douze pauvres pêcheurs pour convertir le » monde, inspira à un prince de se faire apôtre, et » de moins estimer l'avantage de porter une cou» ronne, que celui d'étendre la foi dans cette partie » éloignée de l'univers (3).

Ce prince, qui se nommait Lucius, régnait dans une partie de l'île. C'était un de ces rois que les Romains établissaient dans les pays éloignés, pour contenir dans la soumission les peuples conquis (4). Lucius envoya à Rome une ambassade solennelle

(1) *Lib. contra Prax.* c. 1.
(2) Voyez Tillemont et Ceillier, sur Victor.
(3) Voyez Bède, *Hist.* l. 1, c. 4.
(4) C'est ce que prouve son nom, qui est romain.

pour demander au pape Éleuthère des ecclésiastiques zélés qui pussent instruire ses sujets, célébrer parmi eux les divins mystères, et leur administrer les sacrements. Le saint pontife reçut cette ambassade avec la plus grande joie, et chargea quelques hommes apostoliques d'aller annoncer l'Évangile dans la Grande-Bretagne. La foi y fit de si rapides progrès, que du pays soumis à Lucius elle passa bientôt dans les contrées du nord *où les aigles romaines n'avaient pu pénétrer* (5).

On dit que Fugatius et Damianus étaient les deux principaux des missionnaires venus de Rome. L'ancienne chronique galloise, citée par Ussérius, les nomme *Dwywan* et *Fagan*. Ils moururent dans le diocèse, ou du moins près du diocèse de Landaff. On lit dans Harpsfield (6) qu'il y avait dans le pays de Galles une église dédiée sous leur invocation. On lit encore dans les *Annales* de Stow, qu'une église paroissiale du comté de Sommerset porte le nom de saint Déruvian.

Depuis le temps dont nous parlons, la foi fut très-florissante dans la Grande-Bretagne, et nous voyons les Bretons reconnus pour chrétiens par Origène, Eusèbe, saint Chrysostôme, Théodoret, Gildas, etc. (7).

Saint Éleuthère condamna Florin, qui enseignait que Dieu était l'auteur du mal, et Blaste, qui prétendait que la coutume de célébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune de mars, coutume tolérée parmi les Orientaux, devait être adoptée par l'Église romaine. Il mourut en 192, après avoir siégé environ seize ans, et fut enterré sur la voie Salarienne. Ses reliques ont été transférées dans l'église du Vatican.

Voyez saint Irénée, l. 3, c. 3; Eusèbe, l. 4, c. 22; l. 5, c. 3. 4, 14; Tillemont, t. III, p. 60.

(5) *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita*, dit Tertullien, *l. adv. Judæos*, c. 7.

(6) Hist. l. 1, c. 3.

(7) Les témoignages de ces anciens auteurs ont été recueillis par Ussérius, Alford, etc.

Quelques écrivains protestants ont prétendu que les Bretons avaient reçu la foi, non de Rome, mais des Orientaux. Ce point n'intéresse qu'autant que peut intéresser un fait historique. Nous osons cependant assurer que la vérité n'est point du côté de nos adversaires. En effet, tous les historiens et tous les monuments anciens attestent que comme l'Occident en général reçut la foi par les prédications de saint Pierre et de saint Paul, ou par celles de leurs disciples, de même la Bretagne en particulier fut redevable aux évêques de Rome de la connaissance du christianisme; ils attestent de plus que les Bretons célébrèrent d'abord la Pâque, conformément à la tradition de l'Église de Rome. Voici deux preuves positives de ce dernier article.

1° Le concile d'Arles de l'an 314 confirma la coutume que l'on suivait à Rome par rapport à la célébration de la Pâque. A ce concile assistèrent trois évêques bretons, c'est-à-dire, les évêques de Londres, de Colchester et d'Yorck, qui étaient témoins de la pratique qui s'observait dans les églises de leur pays. 2° Le même point de discipline fut ordonné par le concile de Nicée en 325, et Constantin reconnut alors que les Bretons étaient du nombre de ceux qui célébraient la Pâque selon la tradition de Rome.

Par la suite des temps, les Bretons, les Écossais et les Irlandais adoptèrent une règle erronée dans ce point de discipline. Ils agirent de la sorte par ignorance ou par quelqu'autre motif qui nous est inconnu. Ils ne s'accordent cependant pas avec les Asiatiques, qui célébraient toujours la Pâque, avec les Juifs, le quatorzième du premier mois lunaire après l'équinoxe du printemps, à quelque jour de la semaine qu'il arrivât. Voyez Eusèbe, l. 5, c. 22, etc.

Ceux qui en cela se conduisaient d'après ce principe, que les cérémonies légales obligeaient les chrétiens, et qu'elles n'avaient point été abolies par la venue du Sauveur, étaient hérétiques. Ceux qui, rejetant ce principe, ne laissèrent pas de refuser de se soumettre aux décisions de l'Église, devinrent schismatiques, après les conciles d'Arles et de Nicée. On les appela *Quartodécimans*.

Pour revenir aux Bretons, leur pratique, quoique erronée, différait beaucoup de celle des Orientaux, comme saint Wilfrid le démontra en présence d'Oswy, roi de Northumbres. (Voyez Bède, l. 3, c. 25.) Ils célébraient toujours la Pâque un dimanche; et si ce dimanche ne tombait pas le 14 de la lune, on prenait celui qui suivait immédiatement. Quant aux catholiques, qui adhéraient aux décisions du concile de Nicée, ils ne célébraient jamais la Pâque le 14, même quand il tombait le dimanche, et dans ce dernier cas, ils la remettaient au dimanche suivant. Ils montraient par-là combien ils étaient éloignés de vouloir même paraître judaïser. Les Bretons et les Écossais se rendirent à la fin, et se conformèrent à la pratique de l'Église, comme on le verra dans les vies de saint Wilfrid et de saint Cummien. Il résulte de ce que nous avons dit, qu'ils ne tombèrent point dans les censures que les Quartodécimans avaient encourues.

SAINT QUADRAT, ÉVÊQUE D'ATHÈNES.

DEUXIÈME SIÈCLE.

Saint Quadrat, disciple des apôtres, se montra véritablement l'héritier de leur esprit. Il s'employa avec beaucoup de succès à la propagation de l'Évangile, au rapport d'Eusèbe (1), qui lui donne le titre d'*homme divin*, et qui assure qu'il fut doué dans un degré éminent du don de prophétie. Le même auteur ajoute qu'il fut un de ceux qui, par la vertu du Saint-Esprit, continuèrent d'opérer les miracles qui avaient rendu les apôtres si célèbres.

Saint Publius, successeur immédiat de saint Denys l'Aréopagite, ayant été martyrisé sous Adrien, en 125, saint Quadrat fut élevé sur le siége épiscopal d'Athènes. Il se fit estimer singulièrement des païens mêmes, à cause de la beauté de son esprit et

(1) *Hist.* l. 3, c. 37.

de l'étendue de ses connaissances. On le regardait comme un des plus beaux ornements de la ville d'Athènes, qui passait alors pour le temple des muses. Par son zèle et sa piété, il rassembla les fidèles que la persécution avait dispersés, et ranima le feu de la foi qui, selon saint Jérôme, commençait à s'éteindre en plusieurs.

L'empereur Adrien, ayant passé l'hiver à Athènes en 124, se fit initier dans les mystères de la déesse Eleusine (2). La violence de la persécution s'augmenta de beaucoup à l'occasion de cette cérémonie superstitieuse (3). Saint Quadrat, sans penser au danger auquel il s'exposait, composa une apologie de la religion chrétienne, qu'il présenta au prince quelque temps après qu'il eut été fait évêque, et conséquemment dans l'année 126.

On lit dans saint Jérôme que cet ouvrage mérita l'estime des païens, et qu'il éteignit le feu de la persécution (4). Il le qualifie d'*ouvrage très-utile*, et digne de la doctrine apostolique. Eusèbe dit, en parlant du même livre, que c'était un admirable monument des talents et de la pureté de la foi de l'auteur. De si beaux éloges doivent nous faire regretter l'apologie du saint évêque. Il ne nous en reste plus qu'un fragment qui nous a été conservé par Eusèbe; on y trouve les caractères qui distinguent essentiellement les miracles de Jésus-Christ des impostures des magiciens. « Les miracles du Sauveur, dit le

(2) Les mystères *eleusinia*, fort anciens à Athènes, étaient des cérémonies nocturnes, instituées en l'honneur de Cérès, nommée *Eleusine*. D'Athènes, ils s'étendirent dans tout l'empire romain, et même au-delà de ses limites. Warburton, dans une savante dissertation, prétend que les mystères d'Eleusine furent institués pour perpétuer, parmi les grands hommes de la république athénienne, la doctrine d'une providence qui gouverne les actions humaines et qui préside à tous les événements, ainsi que la créance d'une vie future, où les bons seront récompensés et les méchants punis. Il ajoute qu'il y avait des symboles sensibles de ces différentes choses, symboles toutefois mêlés de superstitions idolâtriques.

Les Crétois célébraient en public ces mêmes mystères, ce qui les fit déserter par les Athéniens. Ceux-ci les avaient en exécration, de ce que la perfidie les avait portés à mettre au jour ce qu'ils cachaient avec tant de soin, et ils leur donnèrent la dénomination flétrissante de *menteurs éternels*.

Quand l'empereur Valentinien I défendit aux païens de faire leurs cérémonies nocturnes, Prétextat, proconsul de la Grèce, obtint de lui que les mystères d'Eleusine fussent exceptés. Les raisons qu'il allégua furent, 1° que sans ces mystères, le peuple mènerait *une vie sans consolation, une vie qui ne serait pas une vie*, parce qu'il se verrait privé de cérémonies qui étaient les symboles d'un état futur et permanent; 2° que la vie de l'homme, séparée de la consolation de la créance d'un avenir, doit être comparée à une *mort vivante*.

Outre Warburton, on peut voir encore la *Dissertation* de Meursius sur les mystères d'Eleusis; la *Mythologie* de l'abbé Bannier, *entret.* 8, t. II, p. 44, et l'*Histoire romaine* des PP. Catrou et Rouillé (*).

(3) L'empereur Adrien ne publia point de nouveaux édits contre les chrétiens, comme on le voit par le témoignage de Tertullien, *Apol.* c. 5, et par celui de Méliton, cité dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, l. 4, c. 26. Quoiqu'il fût d'un caractère soupçonneux et jaloux, et qu'en conséquence il se portât quelquefois à des actes de cruauté, il affectait toujours de faire montre de générosité, de douceur, de modération et d'affabilité.

Ce prince avait une grande étendue de connaissances, et l'envie de savoir le jetait souvent dans une curiosité excessive; mais il faisait paraître autant de faiblesse que d'extravagance dans le choix de ses études. Il s'appliqua sérieusement à la magie, et voulut être initié dans tous les mystères de la Grèce. Julien, dans ses *Césars*, le raille avec justice, sans penser qu'il traçait son propre portrait plutôt que celui d'un de ses prédécesseurs.

Quoique Adrien n'eût point de haine particulière contre les chrétiens, il ne laissait pas de permettre aux magistrats de les persécuter quand ils le voulaient. Il jugeait, comme Trajan, que le refus qu'ils faisaient constamment d'adorer les idoles méritait d'être puni. Il condamna lui-même à mort sainte Symphorose avec ses sept fils, ainsi que plusieurs autres chrétiens. Sulpice-Sévère et les historiens modernes de l'Église le regardent comme l'auteur de la quatrième persécution. Saint Jérôme dit que cette persécution fut très-violente, et qu'Adrien, en se faisant initier dans les mystères d'Eleusine, donna occasion à ceux qui haïssaient le christianisme de redoubler leur fureur contre les fidèles; mais il ajoute que l'empereur, frappé de l'apologie qui lui fut présentée par saint Quadrat, rendit la paix à l'Église. (Voyez saint Jérôme, *Catal.* c. 19.) Adrien ne s'en tint pas là; il donna à Minucius Fundanus un rescrit en faveur des chrétiens, rescrit qui était conçu toutefois en termes ambigus, afin qu'il n'effarouchât pas les dévots du paganisme. Les anciens apologistes y renvoyaient fort souvent. On le trouve dans Eusèbe, l. 4, c. 19, et à la fin de la grande apologie de saint Augustin.

Il y a dans Lampride, historien païen, un trait qui mérite d'être rapporté, et qui fera connaître de plus en plus l'impression que l'apologie de saint Quadrat avait faite sur Adrien. « Alexandre Sévère forma le dessein d'élever un » temple à Jésus-Christ, et de le faire placer parmi les dieux » de l'empire. Adrien avait déjà conçu le même projet, en » ordonnant qu'on bâtît dans toutes les villes des temples » sans images. Ces temples, qui ne sont consacrés à aucune » divinité particulière, se nomment *adrianées*, ou *temples* » *d'Adrien*. Ceux qui consultèrent les dieux, détournèrent » Alexandre de son projet, en lui représentant que s'il l'exé» cutait, tout le monde se ferait chrétien, et que les anciens » temples seraient bientôt abandonnés. » Cela ne l'empêcha pas d'honorer Jésus-Christ en son particulier, et de placer son image dans son *lararium*, ou sa chapelle domestique. (Lampride, *in vit. Alexandri.*) Ce prince n'eut cependant point le bonheur de recevoir le don de la foi. C'est que la conversion des princes est bien difficile, à raison des obstacles qu'ils éprouvent de la part de tant d'intérêts qui les attachent au monde.

(*) Voyez aussi *Recherches sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix, édit. de Silvestre de Sacy, tom. I p. 312.

(4) Voyez saint Jérôme, ep. 84.

» saint apologiste, subsistent toujours, parce qu'ils » étaient réels et véritables. Les malades qu'il a » guéris, les morts qu'il a ressuscités n'ont pas seu- » lement paru un instant, ils sont restés sur la terre » avec lui ; quelques-uns même ont vécu jusqu'à » notre temps, et par conséquent bien après l'as- » cension du Seigneur. »

Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 3, c. 37, l. 4, c. 3, l. 5, c. 10; saint Jérôme, *Catal.* c. 19, et ep. 84; Tillemont, t. II, p. 253; Grabe, *Spicil. Patr. præf. in fragm. Quadrati.*

SAINT PRISQUE ET SAINT COT,

MARTYRS DE L'AUXERROIS.

VERS L'AN 273.

Saint Prisque fut décapité à Toussi-sur-Yonne, dans le diocèse d'Auxerre, avec plusieurs autres chrétiens. On met son martyre sous le règne d'Aurélien, vers l'an 273. Sa fête se célèbre le 26 mai.

On lit dans les auteurs qui ont écrit depuis le neuvième siècle, que saint Germain d'Auxerre, après avoir découvert miraculeusement le chef de saint Prisque, le mit dans une église qu'il fit bâtir, et qui devint fort célèbre par les merveilles qu'il plut à Dieu d'y opérer. Cette église, ayant été détruite par les barbares, fut rebâtie par un seigneur du pays, nommé Porcaire (1).

Lorsque saint Prisque eut été décapité, Cot ou Cottus enleva sa tête et s'enfuit dans le bois ; mais les païens l'ayant poursuivi, ils l'atteignirent bientôt. Il eut aussi le bonheur de remporter la couronne du martyre. Son corps a été conservé dans l'église de Saint-Prisque. En 1480, Jean Baillet, évêque d'Auxerre, le tira du tombeau de pierre où il était, pour le mettre dans une châsse. Il y a des reliques des deux saints martyrs chez les Picpus à Paris.

Voyez les Bollandistes, sous le 26 mai, et Tillemont, *Hist. des Emper.* t. III, p. 543.

SAINT ODUVALD, ABBÉ EN ÉCOSSE.

L'AN 698.

Ce Saint, issu d'une famille très-distinguée en Écosse, devint gouverneur de la province de Laudon : mais il renonça à tous les avantages du monde pour se retirer dans l'abbaye de Merlos. La joie qu'il ressentit en se consacrant sans réserve au service de Dieu, lui inspira un saint transport qui lui fit chanter ces paroles du Psalmiste : *Lorsqu'Israël sortit d'Égypte, et que Jacob secoua le joug d'un peuple barbare, la nation juive fut consacrée à Dieu, etc.* (2). *Le filet s'est rompu, et nous avons été délivrés* (3). Sa ferveur alla toujours en augmentant ; il fut favorisé du don des larmes et de l'esprit de prière dans un degré éminent. Sa bienheureuse mort arriva en 698, dix ans après celle de saint Cuthbert.

Voyez les *Chronica Skonensia ;* et Sigebert de Gemblours, *in Chronico.*

---

† LA VÉNÉRABLE MARIANNE DE JÉSUS DE PARÉDÈS ET FLORÈS,

VIERGE AMÉRICAINE.

Tiré du supp. de Ch. Butler. — La vie de la vénérable Marianne a été écrite en italien, par Jean del Castillo Péruvien. Elle a été traduite en français, mais cette traduction est restée manuscrite. Il en existe une autre imprimée à Avignon, sous le titre *du Lis de Quito,* ou *Vie de la V. Marianne, etc.*

L'AN 1645.

Cette fille admirable, dans l'âme de laquelle Dieu se plut à répandre avec tant d'abondance les trésors de sa grâce, naquit à Quito, ville du Pérou, le 31 octobre 1618. Son père, nommé don Jérôme Florès Zonal de Parédès, était un gentilhomme de Tolède en Espagne, et sa mère, appelée Marianne Granoblé de Xaramillo, descendait des anciens conquérants du pays. Ces illustres époux joignaient à la noblesse qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres la pratique édifiante de toutes les vertus chrétiennes, et leur conduite était si exemplaire, que leur demeure n'était ordinairement désignée que sous le nom de maison de la prière. Ils avaient déjà sept enfants de leur union, lorsque Dieu leur donna Marianne, qui vint au monde le 31 octobre 1618, et fut baptisée le 22 novembre suivant, jour de la fête de sainte Cécile, dont elle devait si bien suivre les

(1) On remarque que ce lieu porte le nom de saint Prisque. C'est apparemment le village de Saint-Prix, placé par Sanson environ à deux lieues d'Auxerre, et un peu plus loin de Toussi-sur-Yonne. Saint Prisque est nommé saint Prix ou saint Pret dans l'Auxerrois.

(2) Ps. 113, 1. — (3) Ps. 123, 7.

traces, surtout dans son amour pour la chasteté. Elle perdit son père, dès sa première enfance, et sa mère, pour soulager sa douleur, alla passer quelque temps dans une de ses maisons de campagne. Dona de Parédès emportait sa fille avec elle, lorsque, traversant une rivière, la mule qu'elle montait fit un faux pas, et Marianne tomba dans l'eau; on la crut noyée; quelle fut la surprise, lorsqu'on vit l'enfant soutenue sur l'onde, sans qu'il lui fût arrivé le moindre mal et sans que le courant l'entraînât, malgré sa force et sa rapidité.

Une protection si visible du ciel annonçait des desseins particuliers du Seigneur en faveur de cette innocente créature. On les vit bientôt se manifester. Dès ses plus jeunes années elle eut l'Esprit saint pour maître, et il ne souffrit rien de puéril dans cette âme que déjà il remplissait. Les jeux du premier âge ne purent jamais l'occuper; elle ne montrait de goût que pour les pratiques de religion. La mort lui ravit bientôt sa mère, qui l'aimait avec une vive tendresse. Devenue orpheline, elle fut recueillie par une de ses sœurs, déjà mariée, qui l'éleva avec beaucoup de soin et ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation. Douée de beaucoup d'intelligence et ayant une facilité extraordinaire, Marianne apprit sans peine tout ce qui lui était enseigné, et se rendit surtout habile dans la musique; mais loin d'abuser de ce talent et de sa voix, qui était très-agréable, elle ne les employa jamais qu'à chanter les louanges de Dieu et des cantiques édifiants. Sa dévotion particulière, dès sa plus tendre enfance, était de faire le chemin de la croix avec trois jeunes nièces qu'elle avait, qui étaient à peu près de son âge et qui partageaient ses pratiques de piété. Afin de mieux sentir les peines du Sauveur, pendant cet exercice, elle se chargeait d'une croix assez pesante, qui accablait son corps délicat. Son amour pour Dieu croissait sans cesse, et sa sœur, étonnée de ses lumières et de son esprit de mortification, crut devoir lui procurer le bonheur de communier, quoiqu'elle ne fût encore âgée que de sept ans. Un jour de fête, elle la conduit à l'église des Jésuites et l'adresse à un confesseur, qui, surpris lui-même de trouver cette enfant si avancée dans les voies intérieures, lui permet d'approcher de la sainte table. Marianne sentit vivement cette faveur, et, après une longue action de grâces, elle retourne à la maison, remplie d'une joie qui se peignait sur son visage et qui prouvait combien elle estimait le bienfait qu'elle venait de recevoir. Ce fut à cette époque que, connaissant déjà tout le prix de la chasteté, elle en fit le vœu, par une inspiration spéciale de Dieu, action qui mérite plus d'être admirée qu'imitée dans un âge aussi tendre.

L'amour, que la jeune servante de Dieu ressentait pour son divin maître lui inspirait un vif désir de procurer sa gloire et de lui gagner tous les cœurs. Dans cette pensée, elle prit la résolution d'aller chez les infidèles, afin d'essayer de les convertir; ses compagnes voulurent la suivre, et leur fuite était préparée, comme autrefois celle de sainte Thérèse et de son frère; mais elles furent découvertes et forcées de renoncer à leur projet. A ce premier en succéda un autre; ce fut de se retirer sur une montagne escarpée, qui se trouve proche de Quito, et d'y mener la vie érémitique, près d'un oratoire abandonné et dédié à la Sainte-Vierge; celui-ci n'eut pas plus de succès. Les parents de Marianne, inquiets de ses résolutions, songèrent à la placer dans un couvent, espérant qu'elle embrasserait l'état religieux; mais Dieu, qui la destinait à servir de modèle aux jeunes personnes qui vivent dans le monde, lui fit connaître qu'il ne l'appelait pas à cette sainte profession. Elle en informa son confesseur, qui dissuada ses parents de suivre ce dessein, et malgré les arrangements qu'ils avaient déjà pris à cet effet, ils ne pensèrent plus à les exécuter.

Ce fut à cette époque que Marianne, qui avait déjà fait vœu de pauvreté et d'obéissance, qui avait renouvelé son vœu de chasteté, se détermina, par l'inspiration du ciel, à vivre dans la solitude, quoique au milieu de sa famille. Sa sœur, qui avait pour elle une tendresse et une vénération particulières, ne s'opposa pas à son attrait, et lui fit préparer un appartement très-proprement meublé; mais la servante de Dieu en fit ôter tout ce qui annonçait le luxe ou n'était que pour la commodité, et elle n'y voulut que des instruments de pénitence. C'est dans ce lieu qu'elle s'enferma dès l'âge de douze ans et qu'elle passa le reste de ses jours, ne sortant que pour aller à l'église. Elle y mena une vie véritablement angélique, joignant à l'exercice presque continuel de la prière la pratique de la mortification la plus rigoureuse. Quelques pièces de bois brut lui servaient de lit; elle se levait tous les jours à quatre heures du matin, consacrait les prémices de sa journée à la méditation, récitait ensuite une partie de l'office divin, entendait plusieurs messes, communiait chaque jour et passait ainsi le reste de son temps soit au travail soit à la prière. Elle s'était procuré un cercueil, dans lequel elle se plaçait quelquefois pour y méditer d'une manière plus efficace sur l'instabilité de la vie et la certitude de la mort. Ses jeûnes étaient continuels. Le vendredi de chaque semaine, elle redoublait encore ses pénitences, en mémoire de la passion de Jésus-Christ. La

pensée que son divin époux avait tant souffert l'enflammant d'amour et lui inspirant la plus vive reconnaissance, elle ne croyait pouvoir jamais en trop faire pour le payer de retour; aussi affligeait-elle son corps en mille manières, le couvrant de rudes cilices et faisant fréquemment usage de la discipline. Peut-être trouvera-t-on qu'il y avait plus de ferveur que de discrétion dans un genre de vie si austère; mais, outre qu'il y aurait de la témérité à condamner des âmes d'élite que l'Esprit saint dirige visiblement, il y a tout lieu de croire que Dieu suscite de telles âmes pour servir d'exemples au commun des chrétiens, et les faire rougir du peu d'ardeur qu'ils montrent à imiter le Sauveur et à assurer leur salut par la pénitence.

Cette vie si mortifiée était ornée des vertus les plus pures et les plus parfaites. Son humilité surtout était profonde; elle seule ignorait son mérite aux yeux de Dieu. Tous la regardaient comme une sainte, et les habitants de Quito la désignaient ordinairement par ce nom. Un jour qu'elle allait à l'église, par la rue qu'elle suivait toujours pour s'y rendre, elle entendit quelqu'un qui disait : « Voici la Sainte qui vient. » Il n'en fallut pas davantage pour la couvrir d'une confusion qui dura plusieurs jours; elle en versa beaucoup de larmes, se désolant, parce qu'elle croyait avoir trompé ses concitoyens; elle augmenta ses austérités, pour se punir de la bonne opinion qu'on avait d'elle, et prit désormais un autre chemin, quoique plus long, pour arriver à l'église. Ce ne fut que d'après l'ordre de son confesseur qu'elle put se décider à passer de nouveau par la rue où elle avait entendu ces paroles qui l'avaient tant affligée.

Le Seigneur, pour augmenter les mérites de sa fidèle servante, la visita par les infirmités corporelles. Marianne fut atteinte d'une hydropisie qui la fit cruellement souffrir et qui lui donna aussi de fréquentes occasions de pratiquer l'abstinence qu'elle s'était imposée; car, quoique tourmentée sans cesse d'une soif ardente, elle se refusait le soulagement d'une goutte d'eau. Il fallait la saigner souvent, et elle se prêtait toujours à cette opération avec joie, étant bien-aise de verser son sang pour la volonté de Dieu, puisqu'elle ne pouvait le répandre tout entier pour sa gloire. Une fois on jeta ce sang dans une petite fosse qui se trouvait dans le jardin de la maison qu'elle habitait, et quelques jours après la mort de cette vertueuse fille, on remarqua, non sans surprise et sans admiration, auprès de cette fosse, un lis magnifique, qui venait d'y croître spontanément, et dont les racines étaient le sang même. Le Seigneur voulant sans doute montrer par ce symbole la pureté et l'innocence de sa servante. C'est à cause de cet événement, dont plusieurs personnes furent témoins, qu'on l'a surnommée *le lis de Quito.*

En 1645, une épidémie ravagea cette ville et fit périr un grand nombre de personnes; d'affreux tremblements de terre vinrent se joindre à ce premier fléau et augmenter la consternation des habitants. La servante de Dieu, excitée par l'exemple de son confesseur, saint jésuite qui s'était offert en sacrifice au Seigneur pour le salut du peuple, se dévoua elle-même publiquement pour victime. Dès l'instant même les tremblements de terre cessèrent et l'épidémie diminua sensiblement; mais Marianne se trouva accablée d'une complication de maux, qui la mirent bientôt dans un état alarmant. La vénération qu'on avait pour elle fit que tous les habitants les plus distingués de Quito s'informaient avec inquiétude de sa situation, et cherchaient à la voir. Fidèle à sa résolution de vivre et de mourir solitaire, elle ne voulut recevoir personne, et l'évêque fut presque le seul étranger à sa famille qui put l'entretenir. Il fallut songer à lui administrer les sacrements et à lui annoncer qu'elle allait recevoir le saint Viatique. La pensée que son divin époux venait la visiter lui donna pour quelques instants des forces; elle désira communier à genoux, et elle le fit avec des sentiments de tendresse et de dévotion qui montraient tout le prix qu'elle attachait à cette précieuse faveur. Marianne avait vécu pauvre toute sa vie, n'ayant qu'une seule robe de laine et donnant aux indigents tout ce qu'elle possédait; travaillant même de ses mains, afin de leur distribuer le prix de son travail. Cet esprit de pauvreté et de détachement l'anima jusqu'à son dernier soupir. On croit que ce fut par ce motif qu'elle demanda à quitter sa chambre, et se fit porter dans le lit de sa nièce, afin de n'avoir rien en propre au moment où elle quitterait la terre. Elle perdit la parole trois jours avant sa mort, mais elle conserva toute sa présence d'esprit et toute l'ardeur de sa piété. Enfin, épuisée par les souffrances, cette vertueuse fille rendit son âme à son Créateur, à l'âge de vingt-six ans, le 26 mai 1645, laissant dans l'esprit de tous ceux qui l'avaient connue une haute idée de sa sainteté. On accourut en foule pour visiter son corps et pour obtenir quelques morceaux de ses vêtements, afin de les conserver comme des reliques. Elle fut inhumée le 28 mai, revêtue de l'habit de Saint-François. L'église des Jésuites eut l'avantage d'être dépositaire de ce trésor, parce qu'elle y avait choisi sa sépulture, par suite du respect qu'elle avait pour ces religieux et de la confiance qu'ils lui avaient toujours inspirée. Marianne avait

opéré plusieurs miracles pendant sa vie; on lui en attribue encore depuis sa mort plusieurs qui sont en ce moment soumis à l'examen du Saint-Siége, devant lequel se poursuit la cause de sa béatification, entreprise il y a déjà plus d'un siècle.

---

27 MAI.

SAINT JEAN, PAPE ET MARTYR.

Voyez le P. Papebroch, qui a recueilli, dans le sixième tome des *Acta Sanctorum* du mois de mai, ce qui a été dit sur ce Saint par Anastase, Théophane, Marcellin, etc. Voyez aussi Fleury, l. 32.

L'AN 526.

Le pape Jean, né en Toscane, étant entré de bonne heure dans le clergé de l'Église romaine, en fut depuis le modèle et l'oracle. Il était archidiacre, lorsqu'en 523 on l'élut pour succéder à Hormisdas sur le Saint-Siége. L'Italie était alors sous la domination de Théodoric, roi des Goths. Ce prince avait de fort belles qualités; mais il ne se défit jamais de ce fonds de cruauté et de jalousie qui entre toujours dans le caractère d'un tyran barbare et ambitieux.

L'empereur Justin publia dans ce temps-là un édit qui ordonnait aux ariens de remettre aux évêques catholiques toutes les églises qu'ils possédaient, afin que ceux-ci en fissent de nouveau la consécration. Théodoric, protecteur de l'arianisme, fut très-irrité de cet édit, et annonça que si on l'exécutait en Occident, non-seulement il traiterait les catholiques de son royaume comme on voulait traiter les ariens, mais qu'il remplirait encore la ville de Rome de sang et de carnage. Cependant, par un reste d'égards pour l'empereur, il résolut d'employer d'abord la voie de la négociation, et d'envoyer à Constantinople une ambassade composée du pape, de cinq évêques et de quatre sénateurs, dont trois avaient été consuls. Jean eut beau mettre tout en usage pour éviter une commission si délicate; il fut forcé d'obéir au roi.

Le saint fut reçu en Orient avec les plus grandes démonstrations de respect. Les habitants de Constantinople allèrent à douze milles au-devant de lui avec des croix et des cierges. L'empereur se prosterna à ses pieds, suivant Anastase, qui ajoute que le pape, en entrant dans la ville, rendit la vue à un aveugle. La même chose est attestée par saint Grégoire-le-Grand, qui rapporte encore un autre miracle (1). La joie fut universelle à Constantinople. La pompe qui accompagna la réception du successeur de saint Pierre parut surpasser celle d'un jour de triomphe.

Les auteurs ne s'accordent point sur le succès qu'eut l'ambassade de Théodoric. Les uns disent que le pape confirma Justin dans la résolution où il était d'enlever les églises aux hérétiques; les autres, et surtout Anastase, prétendent qu'il engagea l'empereur à traiter les ariens avec modération, et qu'il obtint de lui qu'il leur laissât les églises dont ils étaient en possession.

Quoiqu'il en soit, Jean était encore en Orient lorsque le célèbre Boèce, qui de tout temps avait été son intime ami, fut arrêté par les ordres de Théodoric (2). A son retour en Italie, il eut le même sort à essuyer. A peine fut-il arrivé à Ravenne, que le roi des Goths le fit renfermer dans une noire prison, ainsi que les quatre sénateurs, ses collègues d'ambassade, avec défense de leur procurer aucun soulagement. Le saint pape, consumé de faim et de misères, succomba sous le poids de ses souffrances, et mourut le 27 mai 526, ayant siégé deux ans et neuf mois. Sa mort arriva quelque temps avant la cruelle persécution de Boèce. Son corps fut porté à Rome, et enterré dans l'église du Vatican (3).

A la vue de la prospérité des méchants et de l'état de souffrance où les justes sont souvent réduits, nous nous confirmons de plus en plus dans la pensée que Dieu, qui a marqué tous ses ouvrages au sceau de la bonté et de la sagesse, rétablira l'ordre dans une autre vie. La foi d'ailleurs nous révèle ce secret important de la manière la plus précise. La conduite de la Providence à l'égard des hommes forme une espèce de chaîne dont nous ne voyons qu'une extrémité; les divers anneaux qui la composent ne peuvent présentement être aperçus : mais attendons un peu, et la bonté divine sera pleinement justifiée.

Pourrait-on ne pas envier le bonheur d'un martyr dans sa prison, quand on considère la joie, la paix et les sentiments de charité avec lesquels il ferme les yeux à la lumière de ce monde? Que sera-ce, si l'on contemple en esprit l'empressement des anges à conduire son âme dans le séjour de la bienheureuse immortalité? Quelle différence dans

(1) Voyez les dialogues du saint pape, ainsi qu'une dissertation de Gianotti, imprimée à Bologne en 1738, parmi le recueil des dissertations de l'académie de l'histoire ecclésiastique.

(2) Voyez la vie de Boèce après celle de saint Jean.

(3) Les deux lettres qui portent le nom du saint pape Jean sont visiblement supposées, comme le montrent les dates et diverses autres circonstances.

le sort du méchant! Fût-il placé sur le trône et environné d'une armée nombreuse, il peut périr à chaque moment. L'ivresse des plaisirs ne le dédommage point de la douce satisfaction qui accompagne la pratique de la vertu. Sa conscience, comme un impitoyable bourreau, le tourmente sans fin, et lui fait porter la peine de ses crimes; mais son état devient bien plus terrible encore lorsqu'il sent approcher sa dernière heure. Quels affreux déchirements n'éprouve-t-il pas alors! Ce n'est pourtant là qu'une faible image des supplices qu'il souffrira pendant toute l'éternité, à moins qu'il ne les prévienne par une sincère pénitence.

NOTICE DE LA VIE ET DES ÉCRITS DE BOÈCE.

Boèce, nommé en latin *Anitius Manlius Torquatus Severinus Boetius*, naquit à Rome en 470. Il n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, qui avait été trois fois consul. On l'envoya à Athènes pour y continuer ses études. Il revint à Rome dans la dix-neuvième année de son âge, et quelque temps après il y fut déclaré patrice. Par considération pour sa famille, il s'engagea dans l'état du mariage. La femme qu'il épousa se nommait Elpis : elle était encore moins recommandable par sa beauté que par sa piété et son savoir. C'est à elle que l'on attribue les hymnes que l'Église chante à la fête de saint Pierre et de saint Paul. (Boèce, l. 2 *de Consol.)*

Le roi Théodoric, qui faisait sa résidence ordinaire à Spolette ou à Ravenne, étant venu à Rome en 500, eut occasion de connaître Boèce particulièrement. Il fut si charmé de la générosité de ses sentiments, jointe à une grande étendue de connaissances et à une rare capacité pour les affaires, qu'il le fit maître du palais et des offices, les deux charges de la cour qui donnaient le plus d'autorité dans l'état, et le plus d'accès auprès du prince.

Boèce se forma un système de politique fondé sur la vertu, et il mit tout en œuvre pour le faire goûter à Théodoric. Non-seulement il l'empêcha de persécuter les catholiques, mais il l'engagea encore à les aimer et à les prendre sous sa protection. Il lui représentait que son trône s'affermirait à mesure que la vertu serait encouragée et récompensée; que la gloire d'un prince consiste à procurer le bonheur de ses sujets; qu'un roi, étant véritablement le père de son peuple, doit s'appliquer à le gouverner avec bonté et avec sagesse; que ce dernier article est le plus essentiel de ses devoirs; et que, s'il le remplit fidèlement, il ne s'engagera point sans nécessité dans les guerres étrangères. Il vint à bout de lui persuader de diminuer les impôts, les richesses des particuliers étant la force du prince, et de ménager ses finances avec une sage économie. Sans cette économie, disait-il, l'état est méprisé au-dehors, faible au-dedans et malheureux de tous côtés, le peuple ne saurait vivre, le prince manque de secours, le soldat est insolent, ce n'est partout que misère et confusion. Il lui conseillait d'entretenir en temps de paix des troupes bien disciplinées, afin de donner du relief à la majesté royale, et d'imprimer de la terreur aux puissances ennemies. C'était en ce sens que Théodoric avait coutume de dire, qu'on ne faisait jamais mieux la guerre qu'en temps de paix.

Le sage et vertueux ministre d'état insistait fortement sur la nécessité de ne donner les places qu'au mérite, de faire observer strictement les lois, et d'en punir les transgresseurs avec sévérité. Il disait à ce sujet que la justice est le fondement du trône et la sûreté du peuple; qu'elle contenait dans le devoir ceux qui seraient tentés de devenir fourbes, voleurs, adultères; qu'elle inspirait une frayeur salutaire à ces hommes pervers qui oppriment le peuple; qu'elle mettait un frein à la mauvaise volonté des ennemis du repos public; qu'elle bannissait, en un mot, tous les crimes qui troublent le repos de la société. Il exhortait le roi des Goths à protéger les sciences et les beaux-arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès; l'expérience montrant qu'une telle protection contribue beaucoup à encourager les talents, à perfectionner la raison humaine, à inspirer l'amour des vertus sociales, à augmenter et à entretenir le bonheur temporel d'un état. Il l'exhortait encore à être magnifique dans les édifices publics et dans certaines fêtes qui, n'étant point contraires à la religion, relèvent aux yeux du peuple l'éclat de la majesté royale.

Théodoric se conduisit quelques années d'après ces excellentes maximes, et se montra tel qu'il est dépeint dans son panégyrique par Ennode. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore (qui depuis prit l'habit monastique dans la Calabre), un Boèce, un Ennode, etc.; et tandis que la barbarie avilissait les Français, les Visigoths et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, fille du roi des Goths, reçut une très-bonne éducation. Heureuse l'Italie, si Théodoric ne se fût jamais démenti!

Boèce se délassait par l'étude de l'application aux affaires publiques. Dans ses moments de loisir, il s'amusait à faire des instruments de mathématiques. Quelquefois il composait de la musique, et il envoya plusieurs pièces de sa composition à Clovis, roi des Français. Il envoya aussi à Gondebaud, roi des Bourguignons, des cadrans pour tous les différents aspects du soleil, avec des hydrauliques qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient toutefois le cours du soleil, de la lune et des astres, par le moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse entraînée par sa propre pesanteur. Il avait lui-même travaillé à la construction de ces machines. Les Bourguignons, ne comprenant pas comment elles pouvaient se mouvoir et marquer ainsi les heures, firent la garde nuit et jour pour s'assurer que personne n'y touchait. Convaincus de la vérité du fait, et ne pouvant en deviner la raison, ils s'imaginèrent que quelque divinité résidait dans ces machines, et leur imprimait le mouvement. Il se forma à cette occasion une correspondance entre Boèce et les Bourguignons; et le fruit de cette correspondance fut de disposer ceux-ci à recevoir les maximes de l'Évangile.

Boèce fut longtemps l'oracle de Théodoric et l'idole de la nation des Goths. Les plus grands honneurs ne paraissaient point encore suffisants pour récompenser son mérite et ses vertus. Trois fois on l'éleva au consulat, et, par une distinction unique, il posséda cette dignité sans collègue en 510.

Après la mort d'Elpis, il avait épousé Rusticienne, fille de Symmaque, et la plus accomplie de toutes les dames romaines. Il eut d'elle deux fils, qui, quoique jeunes encore,

furent désignés consuls pour l'année 522. C'était un privilége réservé aux fils des empereurs. Boèce avoue qu'il ressentit en cette circonstance toute la joie que peuvent procurer des honneurs fragiles. En effet, il vit ses deux fils portés sur un char de triomphe par toute la ville, accompagnés du sénat et suivis d'un concours prodigieux; il eut lui-même une place au cirque au milieu des deux consuls, et là il reçut les compliments du roi et ceux de tout le peuple. Ce jour-là il prononça le panégyrique de Théodoric dans le sénat, après quoi on lui donna une couronne, et on le proclama prince de l'éloquence.

Mais il ne tarda pas à éprouver l'inconstance des choses humaines, et on eut lieu de croire qu'il n'était monté si haut que pour faire une chute plus terrible. Ses amis, ses richesses, ses honneurs ne purent le garantir des coups de la fortune. Heureux toutefois dans sa chute, puisque sa vertu fut la seule cause de ses souffrances!

Théodoric, se voyant affermi sur le trône, se livra aux penchants qu'il avait pour la tyrannie. En devenant vieux, il devint mélancolique, jaloux et plein de défiance pour tous ceux qui l'approchaient. Il donna sa confiance à Conigaste et à Trigille, Goths l'un et l'autre, et aussi avares que perfides. Ces indignes ministres, qui ne cherchaient qu'à assouvir leur rapacité, écrasèrent le peuple par des impôts excessifs. Dans une disette, ils firent porter dans les greniers du prince le blé qu'ils achetèrent à très-bas prix. Ils imaginèrent des prétextes frivoles pour écarter de la cour plusieurs personnes de mérite et de probité, entre autres Albin et Paulin. Boèce se chargea de porter aux pieds de Théodoric les soupirs et les larmes des provinces; il le pria de la manière la plus pressante de laisser agir cette compassion dont il avait donné tant de preuves. Ses représentations furent inutiles. Le prince séduit ne voulut rien entendre. Boèce entreprit de faire un dernier effort; il exposa au roi, en plein sénat, les manœuvres des sangsues publiques. Il lui dit qu'il était prêt à lui obéir, et il l'assura en même temps de l'obéissance de tous les sénateurs. Nous respectons, ajouta-t-il, l'autorité royale, dans quelques mains qu'elle puisse se trouver, et nous lui laissons la distribution de ses faveurs aussi libre que le sont les rayons du soleil. Nous osons cependant vous demander la liberté, qui a toujours été le plus précieux avantage de cet empire, et vous prier de nous permettre de vous exposer nos plaintes, et de vous représenter qu'on abuse de votre confiance pour opprimer vos sujets contre votre intention. Les choses en sont venues à un point, qu'on ne peut plus être né riche impunément, et que d'avoir des biens est un titre pour éprouver les rapines de ceux qui causent le malheur public. Les pierres elles-mêmes font retentir les gémissements du peuple. Daignez vous rappeler ces belles paroles qui sont si souvent sorties de votre bouche : « Il faut tondre le troupeau, et non pas l'écorcher. Il » n'y a point de tribut qui puisse être comparé à l'avantage » précieux qu'un prince retire de l'amour de ses sujets..... » Nous vous conjurons de reprendre cet esprit qui vous faisait régner aussi bien sur les cœurs que sur les provinces; d'écouter ceux dont la fidélité ne peut vous être suspecte; de porter vos sujets dans votre sein, et de ne point les fouler aux pieds; de vous souvenir que le devoir des rois est, non d'accabler le peuple sous le poids de l'autorité, mais de le rendre heureux; de penser que les princes doivent se comporter en pères, et non en maîtres impérieux, et se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. Ouvrez enfin les yeux sur la misère de vos provinces, qui gémissent sous d'horribles concussions, et qui sont obligées de satisfaire, par leurs sueurs et leur sang, l'avarice de quelques particuliers, qu'on peut comparer à un feu qui dévore, et à un gouffre qui engloutit tout.

Théodoric regarda ce discours comme un acte de rebellion; il gagna une partie du sénat, et fit prononcer contre Boèce un décret de bannissement. Peu de temps après, c'est-à-dire en 523, lui et Symmaque son beau-père furent arrêtés et renfermés dans le château de Pavie. Trigille et Conigaste les accusèrent de haute trahison. Rien ne fut prouvé; mais cela n'empêcha pas que l'on ne condamnât Symmaque à être décapité en 524. L'année suivante, on fit mourir Boèce dans un château situé dans un désert également éloigné de Rome et de Pavie. On dit qu'on le tourmenta par le moyen d'une roue à laquelle était liée une corde qui lui tenait la tête, et qu'en tournant cette roue, on le serra avec tant de violence, que les yeux lui sortirent de la tête. On l'étendit ensuite sur une poutre, où deux bourreaux le frappèrent avec des bâtons sur toutes les parties du corps, depuis le cou jusqu'à la plante des pieds. Comme il vivait encore, on l'acheva avec la hache ou l'épée. Ainsi mourut ce grand homme, le 23 octobre 525, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

Les catholiques enlevèrent son corps et l'enterrèrent à Pavie. Deux cents ans après, il fut transporté dans l'église de Saint-Augustin de la même ville, par l'ordre de Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit dresser un mausolée magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui. L'empereur Othon II lui en fit élever un autre sur lequel on grava des inscriptions très-honorables.

Tous les biens de Boèce furent confisqués. Amalasonte, fille de Théodoric, les fit rendre depuis à sa veuve, qui vécut jusqu'au temps où Bélisaire chassa les Goths d'Italie. Le général romain donna des ordres pour qu'on abattît toutes les statues de Théodoric, mais on épargna son tombeau, qui est à Ravenne. Il subsiste encore aujourd'hui, et il fait par sa beauté l'admiration des voyageurs.

Théodoric termina sa vie de la manière la plus tragique. Lorsqu'il eut condamné à mort les plus illustres membres du sénat, il tomba dans une profonde mélancolie, et devint la proie de toutes les impressions affligeantes que produisent la crainte et la jalousie, jointes aux remords d'une conscience agitée par le souvenir du crime. Environ trois mois après la mort du saint pape Jean, il s'imagina que la tête d'un grand poisson qu'on lui avait servi à table, était celle de Symmaque qui demandait vengeance contre lui. Il fut impossible de calmer ses frayeurs. Dans cet accès frénétique, on le porta sur son lit, et il périt misérablement quelques jours après.

Les sentiments sont partagés sur la vraie cause de la mort de Boèce. Il paraît que le zèle pour la religion, qui lui était commun avec le saint pape Jean, contribua principalement à lui attirer l'indignation de Théodoric. Sa piété et la constance admirable avec laquelle il souffrit son supplice, qu'il appelait une faveur du ciel, ont rendu sa mémoire chère à toutes les âmes vertueuses. Il fut encore le martyr de la liberté publique et de la dignité du sénat romain. Un ancien auteur, publié par Mabillon, *Itin. Ital.* p. 22, dit qu'il fut convaincu d'entretenir des intelligences avec la cour de Constantinople contre Théodoric; mais les autres écrivains ne rapportant rien de tel, on doit conclure que c'était là une calomnie de ses ennemis.

Boèce traduisit du grec en latin les ouvrages d'Euclide, de Ptolomée, de Platon, d'Aristote, d'Archimède, etc. On remarquait dans ses traductions tant de netteté, d'élégance et de pureté, que Cassiodore, l. 1, ep. 45, ne balançait pas de les préférer aux originaux. Il fut le premier qui mit en latin plusieurs traités d'Aristote, et il s'y détermina par l'es-

time singulière qu'il faisait de la méthode et de la manière de raisonner du philosophe grec.

Les autres ouvrages qui sortirent de la plume de Boèce, sont 1° le livre *des deux natures et d'une personne en Jésus-Christ, contre les erreurs d'Eutychès et de Nestorius*, écrit vers l'an 513, et adressé à Jean, diacre de l'Église romaine, qui depuis fut pape et martyr. Presque tous les traités de Boèce sont adresses à la même personne.

2° Le livre *de l'unité de Dieu*, écrit d'une manière très-abstraite. Il y est prouvé que la Trinité est un seul Dieu, et non pas trois Dieux.

3° Le livre intitulé : *si le Père, le Fils et le Saint-Esprit peuvent être affirmés substantiellement de la divinité*, écrit en forme de lettre. L'auteur y montre que les attributs relatifs ne peuvent être affirmés substantiellement de la divinité; de sorte qu'on ne peut pas dire du Fils qu'il est le Père, ni du Saint-Esprit qu'il est le Père ou le Fils, ni conséquemment que la divinité soit le Père, le Fils ou le Saint-Esprit, quoiqu'elle soit renfermée dans ces trois personnes.

4° Le livre intitulé : *si tout ce qui est, est bon*, contre les manichéens.

5° La *Profession de foi*, composée dans un temps où l'Église était déchirée par le schisme et l'hérésie. Il y a peu d'ouvrages dans l'antiquité ecclésiastique où l'on remarque autant de méthode et de solidité. L'éditeur l'appelle avec raison un *livre d'or*. La profession de foi de Boèce fut imprimée à Leyde en 1656, par les soins de René Vallin.

6° Les cinq livres *de la Consolation de la philosophie*, en forme de dialogues. C'est le chef-d'œuvre de Boèce. Il composa cet ouvrage, qui est mêlé de vers et de prose, sans le secours d'aucun livre, lorsque, renfermé dans les prisons de Pavie, il subissait de fréquents interrogatoires, et qu'il s'attendait tous les jours à terminer sa vie au milieu des tortures. Il y feint de s'entretenir avec la Sagesse incréée, et quoiqu'il ne prononce pas le nom de Jésus-Christ, il fait paraître les sentiments d'un parfait chrétien. Il prouve par la raison la vérité d'une Providence, et parle des supplices réservés aux méchants dans une autre vie. La versification des livres de la Consolation de la philosophie est de beaucoup inférieure à la prose, mais les pensées sont partout pleines de grandeur et de sublimité. L'auteur est sans contredit un des plus beaux génies qui aient jamais existé. Il conçoit les choses d'une manière noble, et s'exprime avec autant de justesse que de facilité, même dans les matières les plus abstraites. Enfin, l'ouvrage dont nous parlons peut être comparé, pour la pureté du style, pour la vérité et la sublimité des pensées, pour la douceur et la propriété de l'expression, à tout ce que les beaux siècles de l'éloquence romaine ont produit de plus parfait. Le style des ouvrages que Boèce composa dans sa jeunesse est moins pur et moins châtié.

7° Divers traités philosophiques qui sont peu importants.

Il s'est fait plusieurs éditions générales des œuvres de Boèce, dont la plus ancienne est celle de Venise en 1491. Les livres de la Consolation de la philosophie ont été imprimés séparément un grand nombre de fois, et traduits en presque toutes les langues. La traduction allemande des œuvres de Boèce, par J. G. Richter, parut à Leipsic en 1753; celle de son ouvrage *de la Consolation de la philosophie*, par Freytag, à Riga, 1794, 2 vol. in-8°. Il existe une traduction allemande plus ancienne des œuvres de Boèce, publiée à Strasbourg en 1500; mais elle est rare.

L'abbé Gervaise (prévôt de Saint-Martin de Tours, et mort évêque d'Horen) donna à Paris, en 1715, la vie de Boèce avec l'analyse de ses ouvrages, des notes et des dissertations qui sont d'une grande utilité pour l'intelligence du texte de cet auteur. Voyez encore la Bibliothèque latine de Fabricius, t. III; D. Ceillier, t. XV; et la vie de Boèce, par Richard Granam, vicomte Preston, à la tête de la traduction anglaise des livres de la Consolation de la philosophie, que ce seigneur a publiée avec de bonnes notes.

Le P. Papebroch donne à Boèce le titre de *Saint*, et joint sa vie à celle du pape Jean. Il dit que son nom a été inséré dans le calendrier de Ferrarius et dans ceux de quelques églises particulières d'Italie, sous le 23 octobre, jour auquel on fait mémoire de lui à Saint-Pierre de Pavie. Voyez Papebroch, *t. VI Maii, p.* 707.

SAINT JULES,

MARTYR DANS LA SECONDE MÉSIE.

Tiré de ses actes sincères, publiés par D. Ruinart, p. 615, et par Tillemont, t. V.

VERS L'AN 302.

Saint Jules était un soldat vétéran, et il servait dans le même corps que Pasicrate et Valention qui, peu de temps auparavant, avaient reçu la couronne du martyre. Il fut accusé par ses propres officiers de professer le christianisme, devant Maxime, gouverneur de la seconde Mésie, connue depuis sous le nom de Bulgarie. Le juge, pour le séduire, employa inutilement les promesses et les menaces. Jules répondit constamment qu'il ne désirait autre chose que de mourir pour Jésus-Christ, afin de vivre éternellement avec lui. Il fut donc condamné à perdre la tête.

Lorsqu'on le conduisait au lieu de l'exécution, un soldat chrétien, nommé Hésychius, qui était aussi prisonnier et qui souffrit le martyre quelques jours après, lui dit : « Allez avec courage, et volez à la » couronne que le Seigneur vous a promise. Souve» nez-vous de moi qui dois bientôt vous suivre. Re» commandez-moi aux serviteurs de Dieu, Pasicrate » et Valention, qui nous ont précédés dans la con» fession du saint nom de Jésus. »

Jules, embrassant Hésychius, lui répondit : « Hâ» tez-vous, mon cher frère, de venir à nous. Ceux » auxquels vous me chargez de vous recommander » ont déjà entendu votre prière (1). » Ensuite il se banda les yeux, puis, présentant le cou au bourreau, il dit : « Seigneur Jésus, pour le nom duquel je » souffre la mort, daignez recevoir mon âme au » nombre de celles de vos Saints. » Son martyre arriva le 27 mai, vers l'an 302, à Durostoro, sur le Danube, dans la seconde Mésie.

(1) *Mandata tua jam audierunt quos salutasti.* Ruinart.

SAINT BÈDE, PÈRE DE L'ÉGLISE.

Tiré de ce qu'il dit de lui-même dans le dernier chapitre de son histoire ecclésiastique; de la relation de sa mort, donnée par Cuthbert, son disciple; de ses deux vies anonymes, dont l'une est dans Capgrave, et l'autre est citée par Maihew; de Siméon de Durham, *Hist. Dunelm.* c. 14, 15, et *L. de pontif. Eborac. in manuscript. Cotton.*; de Guillaume de Malmesbury, *de reg. Angl.* l. 2, c. 4; de Matthieu de Westminster, *ad an.* 734. Voyez encore Henschenius, t. VI *Maii*, p. 718; Mabillon, *sæc.* 3 *Ben.* t. 1, p. 539; Bulteau, t. II, p. 316; Cave, *Hist. litt.* t. I; Ceillier, t. XVIII, p. 1; Tanner, *Bibl. Script. Britan.* p. 86; la *Biographie Britan.* t. I. *Voyez* Smith, *in app. post Bedæ Eccles. Histor.* p. 791.

L'AN 735.

Le célèbre Mabillon, citant Bède comme un parfait modèle de savoir dans l'état monastique, s'exprime ainsi (1) : « Qui s'est plus appliqué que » lui à toutes sortes d'études, et même à enseigner » les autres? Qui fut cependant plus attaché aux » exercices de piété et de religion? A le voir prier, » il semblait qu'il n'étudiait pas; à voir la quantité » de ses ouvrages, il semblait qu'il ne faisait autre » chose qu'écrire. » Camden l'appelle *une lumière singulièrement éclatante;* et Léland, « la gloire, » le plus bel ornement de la nation anglaise, » l'homme le plus digne qui fût jamais de jouir » d'une réputation immortelle. » Selon Guillaume de Malmesbury, il est plus facile de l'admirer en secret, que de trouver des expressions proportionnées à son mérite.

Bède (2), surnommé *le vénérable*, ne doit point être confondu avec un autre Bède plus ancien, qui était moine de Lindisfarne (3). Il naquit, en 673, dans un village qui, peu de temps après, fit partie des biens du monastère de Jarrow (4).

Saint Benoît Biscop ayant fondé, en 674, l'abbaye de Saint-Pierre à Wérémouth, près de l'embouchure de la Wère, fonda, en 680, celle de Saint-Paul à Girvum ou Jarrow, sur le bord de la Tine (5). Il régnait une si belle harmonie entre les deux maisons, qu'elles étaient souvent gouvernées par le même abbé, et qu'on les désignait sous le nom commun de *monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul*. Le saint fondateur, qui avait autant de savoir que de piété, procura à chaque communauté une excellente collection de livres, qu'il avait apportés de Rome et de divers pays étrangers. Bède, lui ayant été offert par ses parents dans sa septième année, il se chargea du soin de le former à la vertu et aux sciences; il l'envoya dans la suite à Jarrow, afin qu'il y continuât ses études sous l'abbé Céolfrid.

Bède nomme, parmi les maîtres habiles dont il prit les leçons, le moine Trumbert, disciple de saint Chad, évêque d'Yorck, puis de Litchfield, lequel avait établi une école célèbre dans le monastère de Lestingan, au comté d'Yorck. Le chant ecclésiastique lui fut enseigné par Jean, qui, de grand-chantre de Saint-Pierre du Vatican, était devenu abbé de Saint-Martin de Rome, et que le pape Agathon avait envoyé en Angleterre avec saint Benoît Biscop. Il apprit le grec de Théodore, archevêque de Cantorbéry, et de l'abbé Adrien, qui rendirent cette langue si familière à plusieurs Anglais, qu'on eût dit qu'elle était leur langue maternelle. Bède en donne pour exemple Tobie, évêque de Rochester. S'il eût été moins modeste, il aurait pu se citer lui-même. On voit en effet par son *Ars metrica* et par ses autres ouvrages, qu'il savait parfaitement la langue grecque. Les vers que nous avons de lui montrent aussi qu'il était bon poète pour le siècle où il vivait; mais ses sermons, ainsi que ses commentaires sur l'Écriture, prouvent qu'il fit sa principale étude de la méditation des livres divins et des écrits des Pères.

La science et la piété suppléant en lui au défaut de l'âge, l'abbé Céolfrid voulut qu'il se préparât aux saints ordres, quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans. Il fut ordonné diacre en 691, par saint Jean de Béverley, alors évêque d'Hexham, dans le diocèse duquel l'abbaye de Jarrow était située (6). Il continua ses études jusqu'en 702, qu'il reçut la prêtrise des mains du même prélat (7). Il est appelé dans un ancien livre *le prêtre de la messe*, parce qu'il était chargé de chanter tous les jours la messe conventuelle.

Les moines de Wérémouth et de Jarrow, à l'exemple de saint Benoît Biscop, donnaient un certain temps au travail des mains. Ce travail consistait à battre et à vanner le blé, à prendre soin des bestiaux, à bêcher la terre dans le jardin, à faire le pain et à préparer ce qui devait servir de nourriture

(1) *Traité des Études monast.* t. I, p. 111 de l'édition in-12. Paris, 1692.

(2) Beda ou Bedas, qui signifie *homme qui prie*, est dérivé du mot *bedan*, prier. Voyez Hickes, *Thesaur, ling. septentrion.* t. I, p. 172.

(3) *Vit. S. Cuthbert*, c. 37.

(4) Mabillon a démontré, par les écrits du Saint, qu'on devait mettre sa naissance en 673. Le village où il vint au monde avait été englouti par la mer avant le temps de Turgot et de Siméon de Durham.

(5) Au-dessous du lieu nommé *Capræ-Caput*, qui s'appelle encore aujourd'hui *Goat' shead* ou *Gateshead*, vis-à-vis de Newcastle.

(6) Il n'y avait point encore de siége épiscopal à Durham.

(7) Saint Jean de Béverley fut fait évêque d'Hexham en 685, et évêque d'Yorck en 704.

à la communauté. Bède travaillait avec ses frères; mais sa principale occupation était d'étudier, d'écrire, de prier et de méditer. Souvent il copiait des livres. Aussitôt après qu'il eut été ordonné prêtre, il prit la plume pour l'honneur de la religion. Il se vit à la tête d'une école nombreuse, d'où sortirent d'excellents sujets; il s'attachait particulièrement à l'instruction des moines, qui étaient au nombre de six cents. Il nous apprend lui-même qu'il se livrait tout entier à la méditation de l'Écriture sainte, et qu'après avoir chanté les louanges de Dieu à l'église et rempli ce que la règle prescrivait, son plus grand plaisir était d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. « Depuis le temps où je reçus la prêtrise, dit-il, » jusqu'à celui où j'écris ceci (jusqu'à la soixante-» neuvième année de son âge), j'ai composé plu-» sieurs livres pour mon utilité et pour celle des » autres. J'ai puisé dans les ouvrages des Pères, et » ai fait quelquefois des additions à ce que j'y ai » trouvé. » Il donne une liste de quarante-cinq ouvrages, dont il était pour lors auteur, et dont la plupart avaient pour objet d'éclaircir le texte de l'ancien et du nouveau Testament. Dans la suite, il sortit encore de sa plume diverses productions estimables.

Bède s'exerça avec succès sur toutes les parties de la littérature. Il écrivit sur la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique, le calendrier, la grammaire, l'histoire ecclésiastique, etc. Les œuvres de piété composent cependent la principale partie de ses écrits. On chercherait en vain dans ses livres les ornements de la rhétorique; on y trouve en récompense beaucoup de précision et de clarté : il y règne une aimable simplicité, avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéressent vivement le lecteur. La candeur et l'amour de la vérité caractérisent visiblement ses livres historiques; et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la crédulité trop loin, on doit au moins convenir qu'aucune personne judicieuse ne révoquera jamais en doute sa sincérité. Souvent il s'est contenté d'abréger ou de ranger dans un ordre méthodique les commentaires de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Basile, etc., sur l'Écriture; mais il n'en a point agi de la sorte pour éviter le travail, ni par défaut de génie, comme l'ont prétendu quelques modernes. Son but était de s'attacher plus étroitement à la tradition, en interprétant les Livres saints. Dans ce que les Pères avaient laissé à faire, il suit toujours leurs principes, de peur de s'écarter de la tradition dans la moindre chose. Les meilleurs juges avouent que, dans les commentaires qui sont entièrement de lui, il ne le cède point en solidité et en jugement aux plus habiles d'entre les Pères.

Bale, carme apostat, l'ennemi déclaré des moines et des Pères, qui fut évêque d'Ossory sous Édouard VI, et qui mourut chanoine de Cantorbéry sous la reine Élisabeth, n'a pu s'empêcher de faire de Bède le plus magnifique éloge; il va même jusqu'à assurer qu'il l'emporte sur saint Grégoire-le-Grand, par l'éloquence et la richesse de son style, et que l'on trouve dans ses écrits presque tout ce qui mérite d'être lu dans l'antiquité. Pitts avance (s) que l'Europe n'a peut-être point produit un homme de lettres qui lui soit comparable, et que même de son vivant ses ouvrages avaient tant d'autorité, qu'un concile ordonna de les lire publiquement dans les églises.

Folchard, qui, après avoir été moine de l'église de Christ à Cantorbéry et de Sithin, devint abbé de Thorney, parle ainsi de Bède, dans sa vie de saint Jean de Béverley, citée par Léland : « On est sur-» pris, lorsqu'on considère jusqu'à quel point ce » grand homme réussit dans toutes les sciences » auxquelles il s'appliqua. Il vainquit toutes les » difficultés qui s'y rencontrent, et mit ses compa-» triotes en état de se former de justes idées des » choses. Les Anglais renoncèrent à la grossièreté » de leurs ancêtres; ils se civilisèrent et se polirent » par l'étude des lettres. Non-seulement Bède leur » enseigna, durant sa vie, la route qui conduit au » vrai savoir, il a encore laissé, pour l'instruction » de la jeunesse, des écrits où l'on trouve une es-» pèce *d'encyclopédie* ou de bibliothèque universelle. » Il expliqua presque toute la bible, dit Fuller; il » traduisit en anglais les psaumes et le nouveau » Testament; et c'est surtout à lui qu'on peut appli-» quer ces paroles de l'Apôtre : *Il brilla comme une » lumière au milieu d'une génération ignorante et » perverse.* »

Ce qu'il y eut de plus admirable dans Bède, c'est qu'il anima toutes ses études d'un rare esprit de piété, et qu'il fit toujours un saint usage de ses connaissances. Il s'est peint lui-même en traçant le portrait de saint Chad. Comme lui, il étudia l'Écriture, pour se mettre en état de méditer assidûment les mystères de la foi, pour se pénétrer des saintes maximes du christianisme, pour remplir son cœur de l'amour de toutes les vertus : aussi sa vie fut-elle toujours un modèle que les plus parfaits pouvaient se proposer. On voulut le faire abbé, mais son humilité le porta à refuser cette dignité.

Le pape Sergius avait une estime singulière pour notre Saint. Il lui écrivit une lettre que nous avons

(s) *De Script. Angl.*

encore (9), vers le temps où il fut ordonné prêtre. Dans cette lettre, il l'invitait en termes fort honorables à venir à Rome, afin qu'il eût la satisfaction de le voir et de le consulter sur des affaires importantes. Bède, par modestie, supprima cette circonstance. Au reste, il n'alla point à Rome, sans toutefois qu'on sache la raison qui l'en empêcha. Il nous assure lui-même qu'il ne sortit jamais de son monastère pour voyager, au moins pour faire des voyages considérables. Sa réputation lui attira des visites de tout ce qu'il y avait de plus grand dans la Bretagne, entre autres celle du pieux roi Céolwulph.

Ecgbright ou Egberct, frère d'Eadbyrht, roi du Northumberland, avait été disciple de Bède. Il invita son maître à venir à Yorck, dont il fut sacré évêque en 734. Le Saint se rendit à cette invitation. Il enseigna quelques mois à Yorck, après quoi il voulut retourner dans son monastère (10). L'école qu'il établit dans cette ville devint très-florissante, et l'on dit qu'il avait lui-même formé le célèbre Alcuin, qui en fut le plus bel ornement.

Bède mourut peu de temps après qu'Ecgbright eut été élevé sur le siége épiscopal d'Yorck. Avant sa mort, il écrivit à son disciple une lettre où il lui donnait d'excellents avis. Souvenez-vous, lui disait-il, que la partie la plus essentielle de votre devoir est de mettre partout des prêtres éclairés et vertueux; de vous appliquer, avec un zèle infatigable, à nourrir vous-même votre troupeau; de faire en sorte que le vice disparaisse; de travailler à la conversion des pécheurs; d'avoir soin que tous vos diocésains sachent l'oraison dominicale et le symbole des apôtres, et qu'ils soient parfaitement instruits des différents articles de la religion. Ne négligez rien pour que les laïques, qui mènent une vie pure, communient tous les dimanches, ainsi que toutes les fêtes des apôtres et des martyrs, comme vous l'avez vu pratiquer à Rome; mais avertissez les personnes mariées qu'elles doivent se préparer à la communion par la continence (11). Ce dernier point était anciennement de précepte, comme nous le voyons par plusieurs conciles. Par le non usage, il n'est plus que de conseil; mais c'est un conseil dont saint Charles Borromée voulait que l'on recommandât fortement la pratique aux fidèles.

Cuthbert ou Antoine, un des disciples de Bède, et auquel ce grand homme dédia son livre *de Arte metricâ*, nous a laissé une relation de la mort de son cher maître; elle est dans une lettre qu'il écrivit au moine Cuthwin, son compagnon d'études. Ce Cuthbert fut depuis abbé de Jarrow. Il succéda dans cette dignité à Huetbbert, autrement appelé Eusèbe, qui avait été aussi disciple de Bède.

La lettre de Cuthbert mérite d'être rapportée ici; nous n'y ferons que de légers retranchements (12). « Cuthbert à Cuthwin, son très-cher condisciple en » Jésus-Christ, salut éternel en notre Seigneur. J'ai » reçu avec beaucoup de plaisir le petit présent que » vous avez bien voulu m'envoyer. Votre lettre m'a » causé aussi une grande satisfaction, en ce que j'y » ai trouvé ce que je désirais ardemment, savoir, » que vous aviez eu soin de prier et de célébrer des » messes pour Bède, ce vrai serviteur de Dieu, notre » père et notre maître. Par une suite de l'amour que » je lui porte, je vous envoie en peu de mots une » relation de la manière dont il est sorti de ce » monde, relation que je sais que vous attendez » de moi.

» Il fut pris d'une difficulté de respirer, sans toutefois ressentir de douleur, environ deux semaines » avant Pâques. Il resta dans cet état, conservant » sa gaieté ordinaire, et rendant grâces à Dieu nuit » et jour, même à toutes les heures, jusqu'à la fête » de l'Ascension du Seigneur, qui était le 26 mai. » Après nous avoir donné des leçons selon sa coutume, il employait le reste du jour à chanter les » psaumes. Il passait aussi toutes les nuits dans la » joie et les actions de grâces, n'interrompant cet » exercice que par un sommeil très-court. Lorsqu'il » se réveillait, il se remettait à prier les mains étendues vers le ciel. O homme véritablement heureux! Il chantait ces paroles de saint Paul : *C'est » quelque chose d'effroyable que de tomber dans les » mains du Dieu vivant*, et plusieurs autres passages de l'Écriture. Comme il était fort versé dans » notre langue, il récitait certaines choses en vers » anglais, ces paroles par exemple : *Un homme sage » ne saurait trop considérer ce qu'il a fait de bien et » de mal avant de sortir de cette vie*. Il chantait aussi » des antiennes, conformément à ce qui se pratique » parmi nous; celle-ci entre autres : *O Roi de » gloire, Dieu des armées, qui êtes monté aujourd'hui » en triomphe au-dessus de tous les cieux! ne nous » abandonnez pas comme des orphelins sans défense, » mais envoyez-nous l'Esprit du Père, l'Esprit de » vérité que vous nous avez promis. Alleluia*. En » prononçant ces paroles, *ne nous abandonnez pas*, » ses yeux versèrent une grande abondance de larmes. Une heure après, il répéta la même an-

(9) Ap. Malmesb. l. 1 *de Reg.* c. 3.
(10) Bède, *ep. ad Ecgbright. ap. Smith.* p. 306.
(11) *Ibid.* p. 311.

(12) Ap. Simeon. Dunelm. *Hist. Dunelm.* l. I, c. 15, et ap. Smith. p. 792.

» tienne, et nous mêlions nos larmes aux siennes. » Nous lisions et nous pleurions alternativement, » ou plutôt nous ne lisions jamais sans pleurer.

» Nous passâmes ainsi le temps qui s'écoula depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fête de l'Ascension. Pour lui, il était toujours comblé de joie, et ne cessait de remercier Dieu de ce qu'il lui » avait envoyé son infirmité. Souvent il répétait ce » passage : *Dieu châtie les enfants qu'il aime*, et au» tres semblables. On lui entendait dire aussi ces » paroles de saint Ambroise : Je n'ai point vécu de » manière à rougir de vivre parmi vous, et je ne » crains point de mourir, parce que nous avons un » Dieu qui est la bonté par essence.

» Les leçons qu'il nous donnait, et le chant des psaumes ne l'empêchèrent point de composer deux ouvrages fort utiles à l'Église : il traduisit en anglais l'évangile selon saint Jean, et donna un extrait des livres des notes de saint Isidore, évêque. Je ne veux » pas, disait-il au sujet du second ouvrage, que » mes disciples lisent des mensonges après ma mort, » ni qu'ils se consument en des travaux inutiles.

» Le mardi avant l'Ascension, il se sentit une dif» ficulté de respirer plus grande qu'à l'ordinaire. » On remarqua un peu d'enflure à ses pieds. Il passa » cependant le jour avec gaieté; il dicta dans son » école, en disant de temps en temps : Hâtez-vous; » que sais-je si je vivrai encore longtemps, et si le » Seigneur ne m'enlèvera pas bientôt du milieu de » vous? Nous ne doutâmes point qu'il ne sût le mo» ment de sa mort. Il passa la nuit en actions de » grâces. Le lendemain matin, il nous dit d'écrire » promptement ce que nous avions commencé; en» suite, selon ce qui se pratique à pareil jour, nous » marchâmes avec les reliques des Saints jusqu'à la » troisième heure (12). Alors un d'entre nous lui dit : » *Cher maître, il nous manque encore un chapitre;* » *serait-ce vous incommoder que de vous faire de* » *nouvelles questions? Non, répondit-il. Prenez votre* » *plume, et écrivez vite;* ce que fit le disciple.

» A la neuvième heure, il me chargea d'aller » chercher tous les prêtres du monastère. Lorsqu'ils » furent venus, il leur distribua du poivre, des » mouchoirs et de l'encens qu'il avait dans une » petite boîte (14), les priant de se souvenir de lui » devant Dieu, et de célébrer des messes à son in» tention ; ce que tous lui promirent. Il n'y eut per» sonne qui ne pleurât quand il annonça que bien» tôt on ne le verrait plus; mais chacun se réjouit » en lui entendant dire : *Il est temps que je retourne* » *vers celui qui m'a donné l'être, en me tirant du* » *néant. Mes jours ont été longs : mon juge en a prévu* » *et fixé le nombre. Le moment de ma liberté approche.* » *Je désire d'être affranchi des liens du corps, et de* » *me réunir à Jésus-Christ. Oui, mon âme désire* » *voir Jésus-Christ son Roi dans l'éclat de sa gloire.* » Il ajouta beaucoup d'autres choses pour notre » édification.

» Wilberth, celui de ses disciples dont j'ai parlé » plus haut, lui dit le soir : *Il y a encore une sen-* » *tence qui n'est point écrite. Vous n'avez qu'à l'é-* » *crire*, répondit-il. Son disciple lui ayant répliqué » que *c'était fait*, il ajouta : *Vous avez bien parlé.* » *Tout est fini. Soutenez ma tête dans vos mains. Je* » *veux avoir la satisfaction de m'asseoir vis-à-vis* » *l'oratoire où j'avais coutume de prier, afin d'in-* » *voquer ainsi mon Père céleste.* S'étant mis sur le » plancher de sa cellule, il dit : *Gloire au Père, au* » *Fils, et au Saint-Esprit;* après quoi il s'endormit » tranquillement dans le Seigneur. Tous ceux qui » ont assisté à sa mort assurent qu'ils ne lui virent » jamais plus de ferveur qu'en ce jour.... J'aurais » beaucoup d'autres choses à vous raconter; c'est » ce qui fait qu'il m'est venu dans l'esprit de traiter » ce sujet avec plus d'étendue, etc. »

Ranulph Higden (15) ajoute les particularités suivantes sur la mort du serviteur de Dieu. « L'enflure » de ses pieds l'avertissant qu'il approchait de sa » dernière heure, il reçut l'Extrême-Onction, puis » le saint Viatique, le mardi avant l'Ascension; il » donna ensuite le baiser de paix à tous ses frères, » et les conjura de prier pour lui après sa mort. La

(12) *Usque ad tertiam horam ambulavimus deindè cum reliquiis Sanctorum, ut consuetudo illius diei poscebat*, p. 793, ed. Smith. Il s'agit de la procession des Rogations, qui se fait la veille de l'Ascension. On sait que la troisième heure des anciens répondait à notre neuvième heure du matin.

(14) *Piperem, oraria et incensa.* On avait coutume de brûler de l'encens aux hautes messes, comme on le voit par Gemmulus, diacre de Rome, qui envoya de semblables présents à saint Boniface, *ep. ad S. Bonifac. inter ep. Bonifac.* ep. 149.

Les *oraria* étaient des mouchoirs, ou autres choses semblables, qui servaient à essuyer la bouche. Voyez Vossius, l. 3, *de Vitiis Serm.* c. 31.

Par ces sortes de présents, le Saint voulait donner à ses frères des marques de la charité qui l'unissait avec eux, et par-là les engager à se souvenir de lui dans leurs prières. (Voyez Smith et Mabillon.) Par la règle de saint Benoît, les moines, avec le consentement tacite de l'abbé, pouvaient laisser de semblables mémoriaux de leurs personnes. Saint Lulle fit un présent de poivre, d'encens et de cannelle à l'abbesse Kanebode. On trouve des exemples de la même chose dans les épîtres de saint Boniface et dans d'autres anciens monuments. Fortunat, rendant grâces pour un présent d'herbes, de châtaignes et de prunes, s'exprime ainsi : *Munere in angusto cernitur amplus amor*, l. 11, epigram. 23. Voyez Smith, *loc. cit.* et Mabillon, *loc. cit.* § 8, *de Xeniolis.*

(15) *Polychron.* l. 5, *ad an.* 732.

» fête de l'Ascension, s'étant couché sur un cilice » étendu à terre, il demanda la grâce du Saint-» Esprit.... Il continua de prier jusqu'à son dernier » soupir. » Il mourut en 735, à l'âge de soixan-deux ans (16), le mercredi au soir, qui était le 26 mai, après les premières vêpres de l'Ascension. C'est pour cela que plusieurs auteurs mettent sa mort à la fête de l'Ascension, qui commençait aux premières vêpres chez les Saxons.

Dans quelques églises d'Angleterre, saint Bède était honoré le 26 mai, en sorte toutefois qu'on ne faisait que mémoire de lui dans l'office de saint Augustin. Dans d'autres églises, on célébrait sa fête le 27 mai, jour auquel son nom se trouve dans le martyrologe romain. Dans la constitution que Jean Alcock, évêque d'Ely, publia pour les fêtes de son diocèse, il est ordonné que l'on dira l'office du bienheureux Bède le 13 mars, le jour de sa mort étant occupé par l'office de saint Augustin (17). Certaines congrégations de Bénédictins l'ont dit longtemps le 29 octobre, peut-être à cause de quelque translation. C'est en ce jour que les catholiques d'Angleterre honorent ce Saint, et que les prêtres du même royaume, qui vivent en pays étranger récitent son office en vertu d'un privilége que leur accorda Benoît XIV en 1754. Ce privilége, selon l'interprétation qui en été donnée à Rome, renferme un précepte, au moins pour les ecclésiastiques et les religieux qui sont en Angleterre.

Alcuin dit (18) que la sainteté de Bède fut attestée, après sa mort, par la voix du Ciel, et qu'un malade fut tout-à-coup guéri en touchant ses reliques. Saint Lulle, archevêque de Mayence, écrivit à Cuthbert (celui-là même dont nous avons parlé plus haut), lequel était pour lors abbé de Wérémouth et de Jarrow, pour lui demander une copie des ouvrages de Bède. En même temps il lui envoya un manteau pour son usage, avec une veste de soie pour couvrir la châsse du Saint. Une veste de soie était un présent qu'on faisait alors aux personnes qualifiées, sans en excepter les rois.

Bède fut enterré à Saint-Paul de Jarrow, où il y avait un porche au nord qui portait son nom. En 1020, ses reliques furent portées à Durham, où, ayant été renfermées dans un coffre de bois, on les déposa dans la châsse de saint Cuthbert. En 1155, Hugues, évêque de Durham, les mit séparément dans une châsse magnifique enrichie d'or, d'argent et de pierreries (19), laquelle fut pillée lors de la destruction des monastères. Speed dit dans son *Théâtre de la Bretagne*, qu'au temps où il écrivait, on voyait le tombeau de Bède, fait de marbre, dans la chapelle de Notre-Dame, qui était à l'occident de l'église de Durham. Smith en a fait graver les ruines, qui subsistent encore aujourd'hui (20), ainsi que l'autel de saint Cuthbert et de saint Bède, d'après les peintures d'une croisée qui était à l'orient (21). Les moines de Glastenbury prétendaient avoir les reliques de notre Saint; mais ils n'en avaient sans doute qu'une partie (22).

Selon saint Boniface, Bède fut la lumière de l'église britannique. Saint Lulle, Alcuin, etc., lui donnent de grandes louanges pour sa science et sa sainteté. Lanfranc et plusieurs autres écrivains l'appellent le docteur et le père des Anglais. Le titre de *vénérable* ne lui fut point accordé de son vivant, comme Trithème se l'est imaginé; on ne le lui donna que dans le neuvième siècle (23). Longtemps auparavant, il était reconnu pour saint, et son nom se lisait dans les martyrologes, ainsi que dans les litanies de saint Gal, etc. Raban-Maur parle d'un autel de Fulde, dédié sous son invocation. Le second concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 836, nomme Bède *le vénérable, l'admirable docteur des derniers temps*.

NOTICE DES ÉCRITS DE BÈDE.

Un des plus considérables ouvrages de *Bède* est son *Histoire ecclésiastique*. Il l'écrivit en 731, à la prière de Céolwulph, roi de Northumbres, auquel il le dédia. Ce prince, aussi pieux que savant, laissa la couronne à son fils Edbert,

(16) Cette date, adoptée par Mabillon, s'accorde avec les écrits et l'histoire du Saint, ainsi qu'avec le cycle pascal de cette année. Quelques auteurs prétendent que Bède ne vécut que cinquante-neuf ans. Il paraît s'ensuivre de la vie d'Alcuin, qu'il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, et conséquemment qu'il vécut trente ans après avoir composé son histoire ecclésiastique. Tanner adopte ce système de chronologie, et dit que le Saint mourut en 762, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. *Bibl. Britan.* p. 92.

(17) La constitution dont il s'agit fut imprimée par Pynson en 1498.

(18) *Carm. de Pontif. et Sanc. Eccles. Ebor.* v. 1305.

(19) Voyez l'appendice à l'histoire de Durham, composée par Siméon de Durham. Cet auteur écrivit d'après les mémoires de Turgot, savant prieur de Durham sous le règne d'Édouard *le Confesseur*, et qui fut fait archevêque de Saint-David sous le règne de Guillaume-le-Conquérant, dont il était l'ennemi déclaré. C'est pour cela que l'histoire de Turgot lui a été attribuée par quelques écrivains.

(20) *Append. ad hist. Bedæ*, p. 805, t. I, et Jean de Glastenbury.

(21) Voyez le Frontispice, *ib.*

(22) Voyez le *Monasticon Anglic.*

(23) Voyez Mabillon, *loc. cit. Elog. Hist.* et ap. Smith, *in append.* p. 807.

trois ans après la mort de Bède, et alla se faire moine à Lindisfarne, où il mourut en 740.

Milton et d'autres écrivains ont trouvé mauvais que Bède n'ait pas marqué les dates avec précision, et ait passé sous silence les événements politiques; mais leurs plaintes paraissent peu fondées, surtout par rapport au dernier article. Le but de l'auteur était de donner simplement une histoire de l'église d'Angleterre, et il a rempli son plan, qui s'accordait avec sa piété et sa profession. S'il s'étend peu sur les églises bretonnes, c'est qu'elles n'entraient qu'indirectement dans l'exécution de ce même plan. Lorsqu'il rapporte des visions et des miracles, il cite ordinairement des garants.

Entre les éditions de l'Histoire ecclésiastique de Bède, on estime particulièrement celle de Whelor, avec des notes, Cambridge, 1644; celle du P. Chifflet, jésuite, aussi avec des notes, Paris, 1681; mais la meilleure de toutes est celle que Smith donna à Cambridge en 1722, in-fol. (*). On trouve dans le même volume les autres ouvrages historiques de Bède, comme sa *Chronique*, ou son traité *des six âges du monde*; ses *vies de saint Cuthbert et de saint Félix*; ses *lettres à l'archevêque Ecgberect*; son livre des *Lieux saints*, p. 315; son *véritable martyrologe*, p. 327. Ce martyrologe avait déjà été publié par les Bollandistes, t. II *Mart. Proleg.*, mais sans les additions qu'y avaient faites Florus, moine de Saint-Tron, et quelques autres auteurs. La vie de saint Cuthbert (évêque de Lindisfarne) fut écrite en vers et en prose. A l'égard de celle de saint Félix (de Nole), elle avait été écrite en vers par saint Paulin. Bède ne fit que la mettre en prose.

2° Les *Vies des cinq premiers abbés de Wérémouth*, savoir, de saint Benoît Biscop, de saint Céolfrid, d'Estervin, de Sigefrid et de Witbert. On en a deux bonnes éditions, dont l'une a été donnée par Ware à Dublin, en 1664, et l'autre par Henri Wharton à Londres, en 1693. Il y a parmi les œuvres de Bède, des vies de Saints qui ne sont point de lui. Celle de saint Grégoire-le-Grand a été écrite par Paul diacre; celles des saints Colomban, Attale, Eustate, Bertulfe et Fare, par Jonas, disciple de saint Colomban; celle de saint Vaast, par un Français anonyme; celle de saint Patrice, par Probus.

3° Les autres ouvrages de Bède sont des commentaires sur l'Écriture, des homélies ou sermons, et divers traités sur la poésie, la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, la musique, le calendrier, etc. Les hymnes et les épigrammes qu'il avait composées sont perdues.

Les œuvres de Bède furent imprimées en trois tomes à Paris en 1499 et en 1545; en huit tomes à Bâle en 1563; et à Cologne en 1612 et 1688. Voyez Fabricius, *Bibl. lat.* p. 234; Mabillon, sæc. 3 *Ben.*, *in Elogio hist. de Beda*, *ejusque scriptis*; Cave, *Hist. litter.* t. I, p. 612; Tanner, *Bibl. Britan.* p. 86; Boston Buriens, p. 29, *ap. Tan. in præfat.*

Cave souhaitait que quelqu'un se chargeât de donner une édition exacte et complète des œuvres de Bède. On a de lui en manuscrits plusieurs ouvrages intéressants qui n'ont jamais été publiés. On trouve dans Cave et dans Tanner le catalogue de ces manuscrits.

Cave, p. 613, a donné au public *le prologue* de Bède *sur les épîtres canoniques*, et il prétend que l'auteur n'a point connu la primauté de saint Pierre. Bède dit seulement que l'épître de saint Jacques a été placée la première, parce que l'évangile commença à être prêché à Jérusalem, et que saint Jacques écrivit son épître avant saint Pierre. Trombelli, chanoine régulier de Saint-Sauveur, a fait réimprimer le même prologue, avec plus d'exactitude dans ses *Bedæ Claudii Taurinensis, aliorumque veterum Patrum opuscula*, Bononiæ, 1755. Ceci prouve que les partisans de la suprématie de saint Pierre n'ont point d'intérêt à supprimer cette pièce, comme Cave l'insinue, puisqu'ils la publient eux-mêmes. En effet, on ne peut inférer des expressions de Bède, qu'il n'ait pas pensé comme les catholiques romains sur l'article dont il s'agit; il n'y en a point d'ailleurs qu'il ait plus manifestement établi en divers endroits de ses ouvrages.

Pour peu que l'on soit versé dans la lecture des écrits de Bède, on voit qu'il pensait comme l'Église romaine, sur tous les points aujourd'hui controversés entre les catholiques et les protestants, tels que la prière pour les morts, l'invocation des Saints, la vénération des reliques et des images, etc. Il attribue même des miracles à ces pratiques. Il montre que les images ne sont point proscrites par le Décalogue, et que Dieu défendit seulement les idoles, puisqu'il ordonna d'élever le serpent d'airain, etc. *L. de Templo Salom.* c. 19, t. VIII, p. 40. Son histoire ecclésiastique, qui est dans les mains de tout le monde, suffirait seule pour le justifier des imputations des protestants. On peut voir ce qu'il dit de la prière pour les morts, hom. 2, t. V *Thes. Anecdot. Marten.* p. 259, etc.

Il y a dans *le livre* de Bède, *de la nature des choses*, p. 46, *Op.* t. II, p. 37, une particularité qui mérite d'être remarquée. Il est dit que le monde et la terre sont de figure ronde.

Quoique Bède rende témoignage à la foi de l'Église, les protestants n'ont pu lui refuser un juste tribut de louange. Mélanchthon, *de corrigendis studiis*, avoue qu'il était singulièrement versé dans la langue grecque et la latine, dans les mathématiques, la philosophie et la connaissance de l'Écriture sainte. Tanner, p. 86, fait de lui le portrait suivant : « C'était un prodige de savoir dans un siècle où l'on n'avait » presque aucune teinture des lettres, et jamais nous ne pour» rons assez admirer son érudition. Il peut lui être échappé » quelques méprises, surtout par excès de crédulité; mais » si nous examinons l'ensemble de ses écrits, nous convien» drons qu'il est seul une bibliothèque et un trésor de tous » les arts. »

La géographie de Bède, même dans les descriptions des pays étrangers, est fort exacte, quoiqu'il n'eût jamais voyagé, ce qui montre qu'il travaillait d'après de bons mémoires. Il parle, dans la préface de son histoire, des sources où il avait puisé.

SAINT EUTROPE, ÉVÊQUE D'ORANGE.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Saint Eutrope, issu d'une famille noble et riche, naquit à Marseille sous le règne de l'empereur Honorius. Après la mort de sa femme, il se consacra sans réserve au service de Dieu. L'éclat de ses vertus engagea Eustache ou Eustate, évêque de Marseille,

(*) Nous possédons un manuscrit inédit et très-curieux sur l'Histoire ecclésiastique de Bède; il porte pour titre : *Venerabilis Bedæ Anglo-Saxonis antiqui Historiarum ecclesiasticarum defensio, declaratio, dilutio ab mille mendis, contra varios sinistros interpretes et corruptores, præsertim Thomam Demster, Hectorem Boëtam, Davidem Camerarium, Georgium Cunæum. Auctore* R. P. Stephano *Vito, Iberno Clomellensi, e Societate Jesu Sacerdote, S. T. Doctore, Professore Academico emerito.* in-fol. p. 344. L'auteur donne le texte de Bède, revu d'après les anciens manuscrits et les meilleures éditions; chaque chapitre est suivi d'un commentaire sur les antiquités ecclésiastiques d'Angleterre.

à lui proposer d'entrer dans son clergé. Il refusa longtemps, par humilité, de se rendre à cette proposition, et il fallut lui faire une sorte de violence pour qu'il se laissât couper les cheveux. Ayant été ordonné diacre, il embrassa un genre de pénitence très-austère pour expier les fautes de sa vie passée. Il passait les jours et une grande partie des nuits dans la prière et les larmes; il joignit des jeûnes rigoureux à de longues veilles, et pratiquait mille autres austérités que sa ferveur lui inspirait. Il reçut une grande consolation de deux songes mystérieux, dans lesquels Dieu lui révéla que tous les péchés qu'il avait commis autrefois lui étaient pardonnés.

Après la mort de Juste, évêque d'Orange, le clergé et le peuple de cette ville élurent unanimement Eutrope pour lui succéder (1). Le Saint n'eut pas plus tôt été sacré, qu'il se mit en route pour se rendre à son église; mais il fut tellement effrayé de l'état de désolation où la ville d'Orange se trouvait réduite, qu'il prit la fuite, dans la crainte de ne pouvoir conduire un troupeau si maltraité (2). Dieu permit qu'il rencontrât un saint homme nommé Aper, que quelques-uns prétendent avoir été disciple de saint Augustin. Aper lui fit sentir que sa fuite était contraire à la volonté du Ciel. « C'est, lui » dit-il, un piége que le démon vous a tendu. Allez » prendre soin d'une église dont vous avez été établi » pasteur; elle sera assez noble et assez riche, » pourvu qu'elle soit ornée des vertus de ses en» fants. C'est à vous qu'il est réservé de l'enrichir. » Proposez-vous pour modèle saint Paul, qui veut » que l'on travaille de ses mains pour pourvoir à » ses besoins et à ceux des autres. »

Eutrope, ranimé par cette exhortation, retourna sur-le-champ à Orange, où il se livra tout entier à la sanctification de ses diocésains. La vie qu'il mena durant son épiscopat fut extrêmement dure. Il travaillait des mains, et cultivait même la terre pour avoir de quoi vivre et de quoi assister les pauvres. Il vivait encore en 475, puisqu'en cette année il signa la lettre de Fauste de Riez contre le prêtre Lucide, qui errait dans la doctrine de la prédestination. Il y avait déjà douze ans qu'il était évêque, s'il est vrai qu'il fut du nombre de ceux auxquels le pape Hilaire écrivit en 463, touchant l'ordination illicite d'un évêque de Die. Dans le recueil des lettres de saint Sidoine Apollinaire, il y en a une qui est adressée à saint Eutrope (3).

Voyez dans les Bollandistes les actes de saint Eutrope, par Vérus son successeur; Baillet, sous le 27 mai; et *Gallia Christ. nova*, t. I p. 767.

SAINT HILDEVERT,

ÉVÊQUE DE MEAUX ET PATRON DE LA VILLE DE GOURNAI, EN NORMANDIE.

VERS L'AN 680.

Saint Hildevert (1) n'est guère connu que par son culte, qui est fort célèbre dans les divers diocèses des provinces ecclésiastiques de Paris, de Rheims et de Rouen. Voici ce que l'on rapporte communément de sa vie.

Adalbert, son père, le mit sous la conduite de saint Faron, évêque de Meaux, pour qu'il y fût élevé dans les maximes de la piété et dans l'étude des lettres. Le saint évêque, charmé de sa vertu et de sa capacité, le fit entrer dans son clergé, et l'ordonna prêtre. Hildevert devint un modèle accompli de la perfection ecclésiastique. Son humilité, sa douceur, sa charité, son désintéressement lui méritèrent l'honneur de succéder à saint Faron. On le vit toujours allier l'esprit de prière et de retraite avec les fonctions de l'épiscopat. Il mourut le 26 ou le 27 mai, vers l'an 680, et fut enterré dans une église qu'il avait fait bâtir environ à une lieue de Meaux (2). On transporta depuis son corps dans la cathédrale de la même ville.

Hildegaire, évêque de Meaux, qui écrivit dans le neuvième siècle la vie de saint Faron, y donne une idée peu avantageuse de saint Hildevert. On ignore le motif qui a pu le faire parler de la sorte. Au

(1) Saint Luce est communément regardé comme le premier évêque d'Orange. Il fut martyrisé, vers l'an 312, dans l'irruption que firent les Allemands sous la conduite de Crocus. A saint Luce succéda Erade, qui souscrivit la lettre que les évêques de la province de Vienne écrivirent contre Saturnin, évêque arien de la ville d'Arles. D. Polycarpe-de-la-Rivière fait mention de cette lettre dans ses *Annales de l'église et de la ville d'Avignon*. Erade eut pour successeur Constance, qui montra beaucoup de zèle contre les ariens, et qui assista, en 381, au concile d'Aquilée où ces hérétiques furent condamnés. Après la mort de Constance, le siége d'Orange fut occupé par Marin, puis par Juste, prédécesseur immédiat de saint Eutrope. Parmi les souscriptions du premier concile d'Orange, tenu en 441, on trouve celle d'un *Juste, évêque*, ce qui ne peut guère convenir qu'à celui dont nous parlons. Il assista, en 445, au troisième concile d'Arles. On lit son nom dans des lettres du pape saint Léon aux évêques de la Gaule narbonnaise, et dans la lettre synodale de ces évêques à saint Léon en 452. Voyez *Gallia Christ. nova*, t. I p. 765, 766, 767.

(2) La ville d'Orange avait été ruinée par les Visigoths, ou, selon d'autres, par les Bourguignons.

(3) L. 6, ep. 6.

(1) En latin *Hildebertus, Ildevertus, Datlevertus*.

(2) Dans le village appelé *Vignely*.

reste, plusieurs savants ont justifié notre Saint des imputations de vanité et d'erreur dans la foi dont il a été chargé par Hildegaire; de plus, Dieu lui-même a vengé la mémoire de son serviteur, en rendant son tombeau célèbre par plusieurs miracles.

Les reliques de saint Hildevert ayant été portées à Gournai sur l'Epte, au diocèse de Rouen, vers la fin du douzième siècle, elles y furent déposées dans l'église collégiale de Saint-Guitmar (3), laquelle prit ensuite le nom du saint évêque de Meaux, qu'elle porte encore aujourd'hui (*).

On invoque saint Hildevert contre l'épilepsie et la démence. Outre sa principale fête, qui est le 27 mai, on célèbre encore sa translation le 25 août.

Voyez le P. Papebroch, t. VI *Maii*, et D. Mabillon, *sæc.* 2 et 3, *in prælimin.* Ces deux savants auteurs n'ont point jugé dignes de l'impression les actes que nous avons de saint Hildevert. Voyez aussi Baillet, sous le 27 mai, et *Gallia Christ. nova*, t. VIII p. 1600.

---

† SAINT RAGNULFE, MARTYR.

VERS L'AN 700.

Plusieurs auteurs prétendent que saint Ragnulfe ou Renon a été le père du saint évêque Hadulfe dont nous avons parlé sous le 19 de ce mois, et qu'il fut martyrisé au village de Telu, près d'Arras. Son corps a reposé jusqu'en 1188 dans ce village qui appartenait à l'abbaye de Saint-Vaast. De là il fut transféré dans l'abbaye, où l'office solennel du Saint était annuellement célébré le vingt-septième jour de mai.

En visitant en 1602 les reliques de saint Ragnulfe, D. Philippe de Caverel, abbé de Saint-Vaast, trouva dans la châsse une ancienne inscription de la teneur suivante : « Anno » Verbi Incarnati millesimo C. octogesimo octavo, regnante » in Francia Rege adolescente Philippo filio Ludovici regis filii » Ludovici grossi; archiepiscopante Rhemis Wihelmo ejus» dem regis avunculo, anno SCZ. quo idem rex juvenis et » Henricus senior rex Anglorum, Philippus comes Flandriæ » et universi fere christianæ religionis principes crucem as» sumpserunt, quia Saladinus universam fere terram Hieru» salem usque ad mare occupaverat, Dns. Henricus quon» dam Abbas Clarevalensis Albanensis Epus cardinalis, et » Aplicæ Sedis Legatus a Dom. Papa Clemente, et prædicandi » gratiâ in Galliam destinatus, in Ecclesiam. S. Vedasti ve» niens, corpus S. Ranulphi martyris, præsentibus Dno. » Petro Epo, et Dno. Joanne Abbate, multis personis, totoque » conventu in hoc feretro solemniter reposuit 11 Eidus Fe» bruarii. » — Voyez Gazet, *Hist. eccl. des Pays-Bas*, p. 167; *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 104, et les *Acta SS. Maii*, t. VI p. 717.

---

† LE B. FRÉDÉRIC, ÉVÊQUE DE LIÉGE.

Le père Henschenius a donné, dans les *Acta SS. Maii*, t. VI p. 724-728, sa vie écrite par un contemporain nommé *Nonnus Renerus*, religieux du monastère de Saint-Laurent à Liége. Voyez encore Foullon, *Hist. Leod.* t. I p. 233; Longueval, *Hist. de l'Église gall.*, t. VIII p. 335, et De Marne, *Hist. du comté de Namur*, t. I p. 127. Plusieurs anciens écrivains donnent à Frédéric le titre de *Saint;* d'autres lui attribuent la qualité de *Martyr*, parce que ce fut surtout son zèle contre la simonie qui lui attira la mort (1).

L'AN 1121.

A la mort d'Obert, évêque de Liége, une grande contestation s'éleva sur le choix de son successeur (2). Alexandre, fils du comte de Juliers, l'un des plus distingués du chapitre par ses talents et par les dignités dont il était revêtu, briguait ouvertement l'évêché. Mais désespérant d'avoir la pluralité des suffrages, qu'il voyait qu'on destinait à Frédéric, grand-prévôt de la cathédrale et frère de Godefroi, comte de Namur, il s'adressa à l'empereur Henri V, et moyennant sept mille livres d'argent qu'il lui compta, il obtint l'investiture de l'évêché (3). Les partisans qu'Alexandre avait encore dans le chapitre furent révoltés en apprenant de quelle voie il s'était servi pour gagner l'empereur. Le peuple l'abandonna comme un simoniaque; et tout le clergé, excepté celui des églises collégiales de Saint-Paul de Liége et de Notre-Dame de Huy, où il était prévôt, se sépara de sa communion.

De pareilles dispositions dans ceux dont Alexandre voulait être le pasteur, auraient dû lui faire perdre l'envie de le devenir. Mais les pas qu'il avait déjà faits, loin de l'épouvanter, l'enhardirent à aller en avant. Au défaut des suffrages du clergé et du peuple de Liége, il compta sur la protection de Godefroi-le-Barbu, comte de Louvain, de Guibert de Duras, de Lambert, comte de Montaigu, et sur

(3) Ce Saint avait été abbé de Saint-Riquier. Il mourut vers l'an 730. On ne sait rien autre chose de sa vie.

(*) Son chef, caché avec soin pendant la révolution, est encore vénéré dans cette église.

(1) Martyr habitus est Fredericus, tanquam passus pro simoniacæ hæreseos damnatione et catholicæ fidei defensione. — Ex *Lamberto Parvo*, ap. Bolland., t. VI *Maii*, p. 725, n. 3.

(2) Obert ou Otbert avait été excommunié par le pape Urbain II, parce qu'il tenait le parti de l'empereur Henri IV; mais ce prince, étant mort à Liége, Obert fut absous, et mourut en 1119.

(3) Henri IV et son fils Henri V se souillèrent de toute espèce de simonie, vendirent les évêchés, et instituèrent les évêques par la crosse et l'anneau, ce qu'on appelait *investiture*. Cet abus fut condamné par les papes, dans plusieurs conciles, et principalement par saint Grégoire VII. Voyez ci-dessus p. 252.

l'affection de la noblesse de Hesbaie qui lui était dévouée.

Frédéric avait vu tout ce manége avec les sentiments d'indignation qu'une conduite si criminelle devait naturellement exciter dans une âme vertueuse. Il n'ignorait pas que les vœux de tous les gens de bien étaient pour lui; mais content de la place qu'il occupait dans la maison du Seigneur, il attendait tranquillement ce que la Providence ordonnerait de cette affaire.

Elle faisait trop de bruit pour ne pas réveiller le zèle de Frédéric, archevêque de Cologne. Ayant appris ce qui s'était passé à Liége, il défendit aux Liégeois, en sa qualité de métropolitain, de reconnaître Alexandre pour leur évêque, et il le cita à comparaître devant lui, pour rendre compte de sa conduite. Il manda en même temps les chanoines de Liége, afin de se concerter avec eux sur les moyens qu'il convenait de prendre pour empêcher les progrès du mal. La plupart se rendirent à Cologne, où Alexandre, quoique cité trois fois, n'eut garde de les suivre. Son absence détermina l'archevêque à faire procéder à une nouvelle élection. Frédéric réunit toutes les voix en sa faveur (4), et fut sacré peu après à Rheims, par le pape Calixte II, durant la tenue d'un concile, où Alexandre et ses adhérents furent excommuniés (5). Après son sacre, Frédéric retourna à Liége nu-pieds et sans aucun faste; le clergé et une multitude d'habitants vinrent à sa rencontre, et le reçurent avec des témoignages d'allégresse.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'intrus, déjà déterminé à lever hautement l'étendard du schisme et à soutenir ses prétentions par la force des armes. Il en donna avis à ses partisans, et s'étant retiré à Huy, il y attendit le secours que le comte de Louvain et celui de Montaigu lui avaient promis.

Frédéric, sans avoir d'ambition, ne manquait pas de fermeté. Il crut que le bien de son église demandait de sa part des mesures aussi vigoureuses que celles que prenait son concurrent; et puisqu'Alexandre faisait armer les princes de son parti, afin d'appuyer une mauvaise cause, il croyait qu'il devait opposer la force à la violence pour le maintien de la justice et de l'ordre public.

Le comte de Namur, son frère, avait prévu qu'il faudrait en venir là, et il s'y était préparé. Il fit avancer ses troupes, que joignirent bientôt après celles de tous les alliés de Frédéric. L'évêque alla se présenter avec ces forces devant la ville de Huy : les habitants s'empressèrent d'ouvrir les portes à leur pasteur légitime, et Alexandre se réfugia dans le château, où il fut assiégé par le comte de Namur.

Le comte de Louvain et celui de Montaigu venaient, le premier par la Hesbaie, le second par le Condroz, au secours d'Alexandre, dans le dessein de surprendre les assiégeants des deux côtés, et de leur couper la retraite. Mais le comte de Namur attaqua successivement ces deux adversaires avec autant de courage que de bonheur. Le bruit de ces succès porta le découragement parmi les soldats qui défendaient le château. Se voyant ainsi réduit à l'extrémité, Alexandre trouva le moyen de s'échapper de la place, qui se rendit à Frédéric, et il prit enfin le parti de se soumettre aussi; après bien des promesses, qu'il ne garda pas, il obtint d'être absous de son excommunication.

Le saint prélat ne jouit pas longtemps du fruit de sa victoire. Persécuté jusqu'à la fin de sa vie par les partisans d'Alexandre, il mourut empoisonné le 27 mai 1121, ou le 30 juin, selon Gilles d'Orval, et couronna ainsi par une mort précieuse devant Dieu toutes les vertus dont il avait constamment donné l'exemple à l'église de Liége, qui l'a toujours regardé comme un de ses plus saints évêques. On rapporte que le poison que ses ennemis lui avaient fait donner par un de ses domestiques était si violent, qu'au moment même il tomba en faiblesse, l'œil droit sauta de la tête, et le gauche s'éteignit. Son corps fut enterré dans l'église cathédrale, et il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles qui ont justifié le culte qu'on lui rend (6).

(4) Les chanoines de Saint-Lambert, qui étaient les véritables électeurs, procédèrent à cette élection canonique. Voyez *Les Recherches* de Villenfagne, chap. 1, part. 2.

(5) Le concile en question fut célébré l'an 1119, du 20 au 30 octobre. Voyez *Labbei Collect. Conc.*, t. X, coll. 862 881.

(6) On mit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Clauditur hâc tumbâ simplex sine felle columba,
Quæ vobis vivam referebat pacis olivam;
Cor sublime gerens, Scripturis totus inhærens;
In se spernebat, quod nobilitate vigebat.
Plus fuit horroris, quam nominis hujus honoris.
Plebis catholicæ te Pontificem, Frederice,
Elegit Christus, sacravit Papa Calistus;
Sed despecta malis electio pontificalis.
Inde furens Simonia, ruens in æs alienum,
Bulla, tuis dedit; arma, suis; tibi, Sancte, venenum.
Hæc tuleras, nec victus eras, in agone bienni :
Sed frueris modo cum superis mercede perenni.
Ergo simul Christi Præsul Martyrque fuisti,
Cui te commendas quinto Maji ante Kalendas.
Gloria virtutum doceat te glorificatum :
Percipe te dignam, Præsul Martyrque, coronam.

28 MAI.

—

SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS.

Voyez sa vie par Fortunat de Poitiers; saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 4, c. 24; Mabillon, *Annal. Ben.* l. 5, p. 132, et *Acta Sanct. ord. Ben.* t. I p. 234; Bouillart, *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, Paris, 1723, in-fol.; Lobineau, *Hist. de Paris*, p. 23, 29, etc.

L'AN 576.

Saint Germain, qui fut la gloire de l'église gallicane au sixième siècle, naquit, vers l'an 496, dans le territoire d'Autun. Le saint prêtre Scapilion, son cousin, se chargea du soin de l'élever dans les maximes de la piété et dans la connaissance des lettres. Il montra, dès sa jeunesse, une ferveur singulière : il assistait régulièrement à l'office divin; il ne manquait point à matines, même en hiver, quoiqu'il fût éloigné de l'église environ d'une demi-lieue.

Saint Agrippin, évêque d'Autun, le fit entrer dans son clergé. Il lui conféra d'abord le diaconat, et trois ans après la prêtrise. Germain, croissant tous les jours en vertu, fut fait abbé du monastère de Saint-Symphorien, dans un des faubourgs d'Autun (1). Alors Dieu le favorisa du don des miracles et de celui de prophétie, selon Fortunat, évêque de Poitiers, qui le connaissait particulièrement. Lorsque les moines reposaient, il allait à l'église, où il passait ordinairement une bonne partie de la nuit en prières. On rapporte qu'ayant eu un songe mystérieux, il vit un vénérable vieillard qui lui présentait les clefs de Paris, en lui disant que Dieu lui confiait la conduite des habitants de cette ville, pour qu'il les empêchât de périr.

Se trouvant à Paris quatre ans après, le siége épiscopal devint vacant par la mort d'Eusèbe. On y éleva Germain malgré lui. Sa nouvelle dignité n'apporta aucun changement dans sa manière de vivre. On le vit toujours simple, frugal, mortifié, pénitent. Vers les neuf heures du soir, il se rendait à l'église, et y restait en prières jusqu'après matines. Sa maison était continuellement environnée d'une foule de malheureux auxquels il servait de père. Il avait toujours plusieurs pauvres à sa table, où l'on ne voyait point de mets délicats; et pour nourrir en même temps l'âme et le corps de ses convives, il faisait lire quelques livres de piété. Ses sermons opéraient les plus grands fruits, et toute la ville de Paris eut bientôt changé entièrement de face. Les amusements profanes furent proscrits, les désordres cessèrent, et les pécheurs de toute espèce effacèrent leurs crimes par une sincère pénitence.

Le roi Childebert, qui jusque-là avait mené une vie peu chrétienne, ne put résister à l'onction des discours du Saint; il se convertit, et bannit de sa cour tous les désordres. Voulant échanger les biens périssables contre des trésors éternels, il ne se contenta pas de fonder des monastères où l'innocence pût trouver un asile dans les siècles suivants, il envoyait encore des sommes considérables au saint évêque pour le soulagement des pauvres. Quand ses coffres étaient épuisés, il faisait fondre sa vaisselle d'or et d'argent, ainsi que les ornements de même métal qui servaient à son usage. Ne cessez point de donner, disait-il au Saint, qu'il avait établi le distributeur de ses aumônes, j'espère que la Providence me fournira des fonds dont la source ne tarira jamais.

Childebert et Clotaire son frère, faisant la guerre en Espagne, mirent le siége devant Saragosse en 542. Les habitants de cette ville invoquèrent avec confiance saint Vincent, martyr, leur patron, et portèrent ses reliques en procession à la vue du camp des Français. Childebert fut touché de leur piété; il demanda à parler à l'évêque de Saragosse, et lui dit qu'il lèverait le siége si on voulait lui donner une portion des reliques de saint Vincent. On accepta la condition, et l'évêque donna au roi l'étole que le saint diacre portait à l'autel. Childebert tint sa parole, et fit retirer son armée. De retour à Paris, il y fonda une église en l'honneur de la sainte Croix et de saint Vincent.

Ce prince étant tombé malade au château de Celles (2), le Saint lui fit une visite. Sa santé paraissait désespérée, et les médecins avouaient qu'ils ne trouvaient aucune ressource dans leur art. Germain ne perdit point pour cela espérance; il passa la nuit en prières pour solliciter le rétablissement du roi. Le lendemain matin, il lui imposa les mains, et il se trouva tout-à-coup parfaitement guéri. Childebert rapporte lui-même ce miracle dans les lettres patentes par lesquelles il donne en reconnaissance à l'église de Paris et à l'évêque Germain la terre de Celles, où il avait recouvré la santé d'une manière surnaturelle. Il mourut peu de temps après. Comme il avait choisi l'église de Saint-Vincent pour le lieu de sa sépulture, Germain, assisté de six autres évêques, en fit la dédicace le 23 décembre 558, le jour même que le roi était mort. Cette église, à

(1) Ce monastère a été depuis converti en un prieuré de chanoines réguliers.

(2) Sur la Seine, un peu au-dessus de Melun.

cause de sa magnificence, fut appelée *église d'or*. Les murailles étaient couvertes en dehors de plaques de cuivre doré; en dedans, elles étaient ornées de peintures appliquées sur un fond très-riche qu'on avait aussi doré (3).

A côté de l'église était un vaste monastère, que le même prince fit bâtir, et auquel il donna le fief d'Issy et d'autres terres dont une partie a servi d'emplacement à un faubourg considérable de la ville de Paris. Le soin de ce monastère fut confié à saint Germain, qui y mit pour abbé saint Droctovée, qu'il avait fait venir d'Autun (4).

Clotaire, le dernier des fils du grand Clovis, succéda à Childebert son frère, et réunit en sa personne la monarchie française, qui avait été partagée en quatre royaumes. Il quitta Soissons, où il avait régné jusqu'alors, pour se rendre à Paris. Il montra d'abord quelque indifférence pour le saint évêque; mais étant tombé malade peu de temps après, il l'envoya chercher. Quand il fut arrivé, il prit son manteau, qu'il appliqua aux parties de son corps où il ressentait de la douleur, et à l'instant il se trouva guéri. Depuis ce temps-là jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de traiter le Saint avec encore plus d'égards que n'avait fait son prédécesseur.

Ce prince étant mort en 561, la monarchie française fut de nouveau partagée en quatre royaumes. Charibert fut roi de Paris, Gontran d'Orléans et de Bourgogne, Sigebert d'Austrasie, et Chilpéric de Soissons. Ces quatre princes étaient fils de Clotaire.

Quoique Charibert fût d'un caractère indolent, il n'en était pas moins fougueux dans ses passions. Comme il ne s'était point encore défait de tous les préjugés du paganisme, il répudia sa femme Ingoberge, pour épouser Méroflède, une des filles qui la servaient. Après la mort de celle-ci, il en épousa la sœur, nommée Marcovèse, qui avait porté le voile de religieuse. Ingoberge vivait cependant toujours. Saint Germain mit tout en œuvre pour faire sentir au roi l'énormité de ses crimes; mais les efforts de son zèle ne produisirent aucun effet. Voyant que le prince était incorrigible, il l'excommunia, ainsi que la complice de ses désordres, dans la persuasion que cet exemple de sévérité devenait nécessaire pour empêcher les mauvaises suites du scandale. Les deux coupables ne se corrigèrent point pour cela; mais Dieu vengea bientôt le mépris de sa loi et l'autorité de son serviteur. Marcovèse mourut au bout de quelques jours, et le roi ne tarda pas à la suivre. Il laissa de sa femmme légitime trois filles, dont deux furent religieuses. La troisième, nommée Berthe, épousa Ethelbert, roi de Kent.

A la mort de Charibert, arrivée en 570, ses trois frères partagèrent entre eux ses états; mais n'ayant pu s'accorder sur la possession de Paris, ils firent un accommodement, par lequel il fut stipulé qu'ils posséderaient conjointement cette ville, et qu'aucun ne pourrait y entrer que du consentement des deux autres. Saint Germain eut besoin d'une grande prudence pour conduire son troupeau au milieu de tant d'intérêts différents. Il employa les moyens que peut suggérer une charité vigilante et ingénieuse, pour réunir tous les esprits, et maintenir la tranquillité publique.

Malheureusement la jalousie et l'ambition divisèrent Sigebert et Chilpéric. Ces deux princes, que

(3) On peut voir la description de cette église dans la vie de saint Droctovée, écrite par le moine Gislemar.

L'église de Saint-Vincent fut pillée par les Normands dans les années 845, 857, 858, et brûlée par ces barbares en 861 et 881. On la rebâtit en 1014, et le pape Alexandre III en fit la dédicace en 1163. Le bas de la grande tour, ainsi que la porte et les statues de Clovis, de Clodomir, de Thierri, de Childebert et de sa femme Ultrogote, de Clotaire, etc., paraissent être du temps du roi Childebert.

(4) Gislemar, dans la vie de saint Droctovée, dit expressément que saint Germain établit saint Droctovée abbé du nouveau monastère; ce qui a été prouvé par Mabillon et Ruinart. L'interpolateur d'Aimoin, et quelques écrivains anonymes du douzième siècle, assurent au contraire, et cela d'après les registres de l'abbaye, qu'Authaire, d'abord sous-prieur de Saint-Symphorien d'Autun, fut le premier abbé du monastère de la Sainte-Croix et de Saint-Vincent. Le P. Germon, jésuite, a soutenu ce dernier sentiment contre D. Ruinart.

La règle que saint Germain établit d'abord dans l'abbaye de Saint-Vincent, dite aujourd'hui de *Saint-Germain-des-Prés*, était empruntée des moines orientaux; mais celle de saint Benoît lui fut depuis substituée. C'est dans cette abbaye que le général de la congrégation de Saint-Maur faisait sa résidence ordinaire.

Les abbés de Saint-Germain-des-Prés avaient autrefois juridiction spirituelle et temporelle sur tout le faubourg de Saint-Germain. M. de Péréfixe, archevêque de Paris, recouvra la première en 1668, et le Châtelet la seconde en 1674. En vertu d'une transaction faite en 1669, le prieur régulier de l'abbaye est grand-vicaire né de l'archevêque. L'exemption et la juridiction abbatiales, qui s'étendaient sur les séculiers, ont été restreintes *intra claustra*. En 1675, le roi déclara que l'abbaye continuerait de jouir de l'exercice et des prérogatives de *haute-justice*, dans tous les lieux occupés par les moines ou leurs serviteurs, et dans le territoire appelé l'*enclos* de l'abbaye, et la cour abbatiale; ce qui contenait un assez grand terrain, où l'on voyait quantité de maisons et de boutiques. Voyez Piganiol, *Descript. de Paris*, t. VII, et de D. Bouillart. *Hist. de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés* (*).

(*) Cette antique et célèbre abbaye a subi le sort des autres monastères de France; presque tous ses bâtiments sont détruits. Sa bibliothèque, l'une des plus considérables et des plus précieuses de Paris, fut incendiée le 20 août 1794, par l'imprudence des autorités de cette époque.

leurs femmes Brunehaut et Frédégonde, qui se haïssaient mortellement, animaient encore l'un contre l'autre, en vinrent jusqu'à s'entre-déclarer la guerre. Saint Germain eut beau faire des représentations; tout ce qu'il obtint se réduisit à suspendre les hostilités pour quelque temps. Chilpéric tomba sur les terres de Sigebert; mais il fut vaincu et obligé de s'enfuir à Tournai. Après cette victoire, Sigebert, accompagné de sa femme Brunehaut et de ses enfants, vint à Paris, où il fut reçu comme un conquérant. Le saint évêque écrivit à la reine, pour la conjurer d'obtenir de son mari qu'il rendît la paix à la France, et qu'il épargnât la vie et la fortune d'un frère dont le sang et la ruine crieraient vengeance au ciel. Brunehaut ne se laissa point toucher; elle détermina même Sigebert, par ses conseils, à assiéger Tournai. Pendant que le roi se préparait à exécuter son entreprise, saint Germain alla le trouver pour faire un dernier effort. « Si vous » pardonnez à votre frère, lui dit-il, vous reviendrez » vainqueur, si, au contraire, vous méditez de lui » ôter la vie, la justice divine vous frappera, et la » mort vous empêchera d'exécuter votre projet. » Le prince méprisa cet avis salutaire; mais l'événement prouva que Dieu avait inspiré son serviteur. En effet, la reine Frédégonde, furieuse de l'état désespéré où se trouvaient les affaires de son mari, aposta deux scélérats qui l'assassinèrent, en 575, à Vitri, où son armée faisait halte. Il avait régné 14 ans, et avait quelque réputation d'humanité, au rapport de Fortunat (5).

Saint Germain, malgré son grand âge, montrait toujours le même zèle et la même activité dans l'accomplissement de ses devoirs. La faiblesse à laquelle de rudes austérités avaient réduit son corps, ne lui fit rien relâcher des exercices ordinaires de sa pénitence; il redoubla même de ferveur à mesure qu'il sentait approcher sa fin.

Il parut avec éclat dans le concile tenu à Paris en 557, et fut le principal auteur des canons que l'on y dressa. Par ses soins, les restes du paganisme furent extirpés en France. Il engagea le roi Childebert à porter un édit qui ordonnait de renverser les idoles dans tout le royaume, et qui proscrivait les danses et autres divertissements par lesquels on profanait les jours de dimanche et de fête. Il composa aussi un ouvrage excellent, que nous avons encore, sous le titre d'*explication de la liturgie* (6). Enfin, il continua ses travaux pour la conversion des pécheurs, jusqu'à sa bienheureuse mort, qui arriva le 28 mai 576. Il était âgé de 80 ans. Le roi Chilpéric composa son épitaphe, où il est représenté comme un pasteur brûlant de zèle pour le salut des âmes, singulièrement aimé et respecté de son troupeau. Il y est dit encore qu'il s'opéra des prodiges à son tombeau; que les aveugles et les sourds y recouvrèrent, les uns l'usage de la vue, les autres l'usage de l'ouïe (7).

Le saint évêque fut enterré, comme il l'avait demandé, dans la chapelle de saint Symphorien, qui était au bas de l'église de Saint-Vincent (*). Divers miracles manifestèrent le crédit dont il jouissait auprès de Dieu. Le prêtre Fortunat, depuis évêque de Poitiers, nous en a laissé l'histoire. Il y en a deux

(5) Chilpéric, par sa tyrannie et ses vexations, mérita, dit saint Grégoire de Tours, d'être surnommé le *Néron de la France*. Il sacrifia les enfants qu'il avait eus de sa première femme, à la barbare fureur de Frédégonde. Cette méchante princesse, sachant qu'il était instruit de ses intrigues honteuses, le fit assassiner, en 584, par le complice de ses désordres. Elle gouverna en qualité de régente les royaumes de Soissons et de Paris pour son fils Clotaire II; elle continua la guerre contre Brunehaut et son fils, jusqu'à sa mort, arrivée en 601.

Brunehaut gouverna le royaume d'Austrasie pour son fils Childebert II, et après la mort de celui-ci, pour Théodebert son petit-fils; elle conseilla ensuite à Thierri, son autre petit-fils, qui régnait à Châlons, de faire périr Théodebert avec toute sa famille; ce qui fut exécuté en 611. L'année suivante, Thierri mourut. Clotaire II, surnommé le Grand, fils de Frédégonde, ayant hérité de ses domaines, accusa Brunehaut, devant les états, d'avoir mis à mort dix rois, ainsi que plusieurs autres personnes illustres, surtout saint Didier, évêque de Vienne, parce qu'il la reprenait de ses débauches scandaleuses. Cette malheureuse princesse fut unanimement jugée digne de mort. On l'appliqua durant trois jours à de cruelles tortures, après quoi on l'attacha à la queue d'une cavale indomptée, qui mit son corps en pièces. D'autres disent qu'elle fut tirée à quatre chevaux. Ce fut ainsi que la fameuse Brunehaut termina sa vie en 613. Plusieurs de nos historiens lui reprochent d'avoir porté jusqu'à leur comble l'avarice, l'ambition, la cruauté et le libertinage. Nous n'avons garde de traiter de calomnies tout ce que l'on a dit contre sa mémoire; mais nous croyons qu'il y a eu de l'exagération dans les crimes dont on l'a chargée, et qu'on l'a faite beaucoup plus méchante qu'elle n'était dans la réalité. En pensant ainsi, nous suivons plusieurs habiles critiques qui ont très-bien approfondi l'histoire de ces temps-là. Ce n'est pas ici le seul endroit où nous ayons eu lieu de justifier, au moins en partie, la reine Brunehaut.

(6) Cet ouvrage a été publié par Martène, d'après un ancien Ms. *Thes. Anecd.* t. V p. 91. On y trouve l'ancienne liturgie gallicane, qui était en usage en France avant que celle de Rome y eût été introduite par le pape Adrien I, sous le règne de Charlemagne. On voit partout une ressemblance parfaite entre ces deux liturgies. Saint Germain donne des explications très-satisfaisantes des anciennes cérémonies de la messe, des vêtements sacerdotaux, etc.

(7) Cette épitaphe est dans Aimoin, l. 2, c. 16.

(*) Cette chapelle subsiste encore aujourd'hui. Elle portait autrefois le nom de *chapelle des sergents de la justice;* elle sert maintenant aux catéchismes de la paroisse.

dont il avait lui-même été témoin oculaire. Les deux moines anonymes de Saint-Germain-des-Prés dressèrent aussi des relations des miracles du Saint. Aimoin, religieux de la même abbaye, qui florissait en 870, et qui est un écrivain exact, mit ces relations en ordre et les distribua en deux livres (8).

Le corps de saint Germain resta dans la chapelle de saint Symphorien jusqu'à l'an 754, qu'il fut transféré dans l'église. La cérémonie de cette translation se fit avec beaucoup de solennité. Le roi Pépin y assista avec le prince Charles son fils, connu depuis sous le nom de Charlemagne. Ce dernier, qui n'avait alors que sept ans, fut singulièrement frappé des miracles qui s'opérèrent en cette occasion; il aimait dans la suite à les rapporter avec toutes leurs circonstances. Le moine de Saint-Germain-des-Prés, qui a écrit l'histoire de la translation dont nous parlons, avait appris de Charlemagne ce qu'il rapporte; souvent même il se sert des propres paroles de ce prince. Il a joint à son histoire une relation de divers miracles, les uns opérés tout-à-coup, les autres opérés par des progrès successifs; il en avait vu plusieurs de ses yeux (9).

Le corps du saint évêque ayant été enlevé de Paris par la crainte des Normands, on l'y rapporta en 846. Ses reliques, du moins pour la plus grande partie, sont dans l'église de saint Vincent, dite de *Saint-Germain-des-Prés* (10). On voit encore dans la chapelle de saint Symphorien le tombeau du Saint avec une inscription. Ses sacrés ossements se gardent dans une belle châsse, où l'on dit qu'il est entré vingt-six marcs et deux onces d'or, avec deux cent cinquante marcs d'argent. Cette châsse est ornée de deux cent soixante pierres précieuses, et de cent quatre-vingt-dix-sept perles (*).

Une charité sans bornes pour les pauvres fut comme la vertu distinctive de saint Germain. On ne pratique jamais cette vertu, sans ressentir des effets particuliers de la libéralité divine. Rien au contraire ne tarit plus sûrement la source des grâces, que l'insensibilité pour les malheureux.

Ne soyons pas surpris de ce que les hommes apostoliques convertissaient tant d'infidèles au christianisme, et formaient même parmi eux une si grande multitude d'âmes parfaites. Comment n'auraient-ils pas vu leurs travaux couronnés par le succès, eux qui aux efforts du zèle joignaient la ferveur de la prière, la pureté d'intention, et cet esprit de charité si fortement recommandé par l'Évangile? Leur vie était une démonstration de la vérité de la doctrine qu'ils prêchaient; on devenait, à leur exemple, crucifié au monde et à soi-même, inébranlable dans les épreuves, insensible à la volupté, humble, doux, indifférent pour la gloire et les opprobres, pour l'abondance et la misère, pour la liberté et la prison, pour la vie et la mort.

SAINT CHÉRON,

MARTYR AU PAYS CHARTRAIN.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Saint Chéron (1), né dans les Gaules, florissait vers la fin du cinquième siècle. Après la mort de ses parents, qui étaient chrétiens, il distribua ses biens aux pauvres, pour aller servir Dieu dans la solitude. L'évêque du lieu où il s'était retiré découvrit son mérite et l'ordonna diacre.

Le Saint résolut alors de se consacrer au ministère de la parole. Ayant parcouru diverses provinces des Gaules (2), il arriva dans le pays Chartrain, où il ne trouva qu'un petit nombre de chrétiens descendus de ceux qu'avaient autrefois convertis saint

(8) Ils ont été donnés au public par Mabillon, *sæc. 4 Ben.* t. II, et par les Bollandistes, sous le 28 mai.

Aimoin, dont il est ici question, ne doit point être confondu avec un autre Aimoin qui florissait en 1001, et qui est auteur d'une histoire de France, divisée en quatre livres, ainsi que d'une histoire des miracles de saint Benoît. Ce dernier était moine de Fleury.

(9) Mosander, continuateur de Surius, a fait imprimer une partie de ces miracles sous le 25 juillet; Mabillon en a donné un plus grand nombre; les Bollandistes ont publié la relation entière, *ad diem 28 Maii.*

(10) L'abbaye de Saint-Germain possédait la charte originale de sa fondation et de son exemption, écrite sur de l'écorce d'arbre, et signée par saint Germain, saint Nizier et plusieurs autres évêques. Voyez sur l'authenticité de cette pièce, D. Quatremaires, D. Mabillon, et M. de Valois, *Discept. de Basilicis*, p. 55.

Childebert et sa femme Ultrogote, Chilpéric, et une reine que Ruinard prend pour Frédégonde, mais que des Thuilleries croit être quelque autre reine, Clotaire II et sa femme Bertrude, furent enterrés dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Leurs tombeaux sont présentement dans le sanctuaire. Les deux premiers sont au milieu, parce que Childebert et Ultrogote sont fondateurs du monastère.

(*) Elle n'a pu échapper à la rapacité des révolutionnaires, et les reliques qu'elle contenait ont été profanées et détruites au mois de mars 1793.

(1) En latin *Caraunus, Caranus, Caro.*

(2) Les Gaules étaient alors partagées entre les Francs, les Bourguignons et les Visigoths. Les premiers étaient encore idolâtres pour la plupart, les autres professaient l'arianisme; mais leur grossièreté et leur ignorance les rendaient presque semblables aux infidèles.

Potentien et saint Altin (3). L'Évangile, par ses prédications, eut bientôt fait de rapides progrès. Il prit ensuite la route de Paris avec quelques disciples qu'il s'était associés dans ses fonctions apostoliques. Son dessein était d'étendre de plus en plus la connaissance de Jésus-Christ.

Mais à peine était-il à trois lieues de Chartres, qu'il fut assailli par une troupe de voleurs armés. Il conseilla à ses disciples de se cacher dans les bois, tandis qu'il amuserait les malfaiteurs par ses discours. Ceux-ci, qui ne lui trouvèrent point autant d'argent qu'ils en désiraient, et qui se persuadèrent que ceux qui s'étaient sauvés en pouvaient avoir davantage, tombèrent sur lui avec fureur, et lui coupèrent la tête. Ce fut ainsi que saint Chéron mourut martyr de la charité.

Lorsque les voleurs se furent retirés, ses disciples enlevèrent son corps et l'enterrèrent près de Chartres, sur une éminence qui depuis prit le nom de *Montagne-sainte*. Quelque temps après, on bâtit en cet endroit une église qui devint très-célèbre par le concours du peuple qui venait honorer le tombeau du serviteur de Dieu. Une communauté d'ecclésiastiques fut chargée du soin de la desservir. En 1137, on substitua des chanoines réguliers à ces ecclésiastiques. Les reliques du Saint étaient dans l'abbaye de son nom, près de Chartres. En 1681, M. le président de Lamoignon en obtint un os, pour l'église de Saint-Chéron du *Mont-couronné*, l'une des paroisses de sa terre de Bâville. Le Saint est nommé en ce jour dans les martyrologes. On célèbre encore à Chartres la fête de sa translation le 18 octobre.

Voyez les Bollandistes, t. VI *Maii*, p. 748; Baillet, sous le 28 mai; *Gallia Christ. nova*, t. VIII p. 1091 et 1305; le nouveau bréviaire de Paris, etc.

SAINT MAUVIEU, ÉVÊQUE DE BAYEUX.

VERS L'AN 480.

Saint Mauvieu (1) était de Bayeux et sortait d'une famille noble et chrétienne. La prière, le jeûne et l'aumône firent de bonne heure ses plus chères délices. Il se bâtit un ermitage dans une de ses terres, où il vécut avec trois solitaires qui s'étaient mis sous sa conduite. Jamais il ne paraissait en public que quand il s'agissait de contribuer au salut du prochain, ou d'exercer les œuvres de miséricorde. Ses miracles et sa sainteté le firent placer sur le siége épiscopal de Bayeux vers l'an 459. Sa nouvelle dignité lui fournit l'occasion de pratiquer de nouvelles vertus. C'est ce qui a fait dire de lui, qu'*il fut bon dans son commencement, meilleur dans son progrès, et très-bon dans sa fin*. Sentant approcher sa dernière heure, il recommanda à son clergé la crainte de Dieu, l'amour du prochain, l'union et l'humilité. Pendant les quarante-sept jours qui précédèrent sa mort, il s'abstint de toute nourriture, se contentant de recevoir la sainte Eucharistie. Il mourut vers l'an 480, et fut enterré dans l'église de Saint-Exupère, où l'on garde encore ses reliques. Saint Contest lui succéda (2).

Voyez les actes de saint Mauvieu dans les Bollandistes, avec les notes de Henschenius; *Gallia Christ. nova*, t. XI p. 348; Trigan, *Hist. ecclés. de Normandie*, t. I p. 65.

---

† LA B. MARIE BARTHÉLEMIE BAGNESI,

VIERGE, DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

L'AN 1577.

C'est souvent par la voie des afflictions temporelles que Dieu se plaît à sanctifier les âmes et à les faire parvenir à la plus haute perfection. Tel fut le moyen qu'il employa pour conduire au Ciel la B. Marie Barthélemie Bagnesi. Née à Florence le 24 août 1514 d'une famille noble, elle fut dès son bas âge prévenue des grâces les plus précieuses. Toute jeune encore, elle ne parlait que de se consacrer à Dieu, et si quelqu'un feignait devant elle de croire qu'elle en serait empêchée, ses larmes, qui coulaient alors en abondance, prouvaient la vivacité de son désir et combien le moindre obstacle mis à son accomplissement lui aurait causé de peine. De bonne heure elle eut le chagrin de voir mourir sa mère; mais déjà supérieure par sa vertu aux mouvements d'une douleur excessive, elle l'assista et l'exhorta jusqu'à ses derniers moments. Cette perte douloureuse changea sa situation; elle fut obligée de se charger du soin de la maison paternelle; de-

(3) Ces deux Saints avaient été envoyés dans le pays par saint Savinien, évêque de Sens, sous le règne de l'empereur Dioclétien.

(1) En latin *Manvœus*.

(2) Saint Contest (en latin *Contestus*, *Contextus*, *Contestius* et *Contessius*) était aussi de Bayeux. Il se proposa toujours son Saint prédécesseur pour modèle. Son zèle contre le vice lui fit des ennemis redoutables, et il fut obligé pour quelque temps de céder à l'orage. Il sortit victorieux de tous les piéges que le démon lui tendit dans la solitude où il s'était retiré. Il revint à Bayeux, où il mourut le 19 janvier, jour auquel il est honoré. Voyez *Gallia Christ. nova*, t. I p. 348, et Trigan, *Hist. ecclés. de Normandie*, t. I p. 65.

voir qu'elle remplit avec une prudence au-dessus de son âge. Elle sut si bien disposer de ses moments, que les obligations de la vie civile ne nuisaient point à ses pieux exercices et à son attrait pour la prière. Elle songeait à embrasser l'état religieux, lorsque son père, qui avait des desseins bien différents, l'avertit qu'elle eût à consentir à un mariage qu'il avait sans doute arrangé pour elle. A cette nouvelle inattendue, Marie, qui jusqu'alors avait joui d'une bonne santé et était d'un extérieur agréable, fut saisie d'un tremblement universel. Toutes les maladies parurent l'assiéger à la fois, et depuis ce moment elle eut pendant quarante-cinq années à endurer les ardeurs de la fièvre, la contraction de ses nerfs et des douleurs dans tous ses membres. Il semblait que son divin époux, jaloux de la conserver vierge, l'eût ainsi affligée pour la consacrer uniquement à son service par une espèce de martyre. Mais cet état si pénible pour la nature ne servit qu'à faire éclater davantage la vertu de cette sainte fille. Sa patience se montra surtout d'une manière admirable, soit dans les combats qu'elle eut à soutenir contre l'ennemi du salut des hommes, soit dans les outrages qu'elle avait quelquefois à supporter. Il est vrai que le Seigneur la fortifiait par une grâce spéciale, en l'élevant à la contemplation, même au milieu des maux qu'elle éprouvait.

A l'exemple de saint François d'Assise, saint Dominique a établi un tiers-ordre pour les personnes qui veulent, au milieu du monde, participer aux avantages de la vie religieuse. Marie Barthélemie sollicita longtemps la faveur d'être admise dans cette pieuse société. Ses souffrances s'étant un peu calmées, lorsqu'elle fut parvenue à l'âge de trente ans, elle profita de ce moment de repos pour recevoir l'habit du tiers-ordre et pour s'y engager ensuite par les vœux. Elle fut même en état de se rendre à l'église des religieux Dominicains. Mais à peine eut-elle fait sa consécration, que le mal lui revint avec une plus grande violence. Les dons spirituels furent aussi augmentés en proportion dans son âme. De son lit, elle consolait les affligés; infirme, elle guérissait les malades; elle était la ressource des pauvres; elle rapprochait ceux qui étaient divisés, et ramenait à la vertu et à Dieu ceux qui s'étaient éloignés de la voie du salut. Connaissant les dispositions secrètes, annonçant les événements futurs, par ses paroles et ses écrits elle allumait dans les cœurs le feu de la charité On remarquait dans cette fidèle servante de Dieu une véritable horreur pour les louanges qu'on lui donnait, un grand soin d'éviter les témoignages de respect qu'on voulait lui rendre et de cacher les faveurs célestes qu'elle recevait. Son horreur pour l'impureté était extrême. Elle en fut préservée toute sa vie et même des autres fautes mortelles; mais néanmoins elle les craignait tellement, que le nom seul du péché la faisait trembler si fort que son lit en était agité. Malgré cette innocence de mœurs, Marie Barthélemie ne se crut pas dispensée de pratiquer une austère pénitence. Quoique accablée de maux, elle s'imposait des jeûnes et des mortifications corporelles. A ces austérités, elle joignait tous les exercices de la piété chrétienne; ses confessions étaient fréquentes, ses communions plus fréquentes encore. Ses infirmités ne la privaient pas de ce bonheur, car ayant obtenu le privilége de faire célébrer la messe dans sa maison, elle pouvait aisément y recevoir la sainte Eucharistie.

La dévotion à la Sainte-Vierge, dont l'ordre de Saint-Dominique fait profession d'une manière si éclatante, fut aussi celle de la servante de Dieu. Elle s'attachait également à imiter les Saints, et surtout sainte Catherine de Sienne, dont elle devint l'émule par sa patience, son obéissance et ses autres vertus. Enfin, après avoir reçu huit fois le sacrement d'Extrême-Onction et avoir épuisé, en quelque sorte, le calice des souffrances, cette sainte fille, s'étant fait lire la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, alla recevoir dans le ciel la couronne de justice, le 28 mai 1577. Son corps, à la prière du P. Timothée, supérieur du couvent des Dominicains de Florence et propre frère de sainte Catherine de Ricci, fut porté, au milieu d'une foule de peuple, dans l'église des Carmélites du monastère de Sainte-Marie-des-Anges, que Marie Barthélemie avait beaucoup aimée. Il n'a jamais cessé d'être dans ce lieu l'objet d'un culte public. Il s'est conservé entier, et des évêques l'ont vu dans cet état. Des infirmes ont trouvé près de lui le remède à leurs maux; sainte Madeleine de Pazzi elle-même, en visitant ce saint corps, à la suite d'un vœu qu'elle avait fait, y fut subitement guérie d'une maladie dangereuse. Cette même Sainte, si versée dans la connaissance des choses divines, publiait que l'âme de Marie Barthélemie, entrée dans le séjour des élus, y était égale à sainte Catherine de Sienne, et, comme elle, puissante et bienheureuse; elle ajoutait qu'on devait aussi l'honorer sur la terre. Le pape Pie VII permit, en 1802, à l'ordre des Dominicains et au clergé de Florence, de réciter l'office et de célébrer la messe de cette sainte vierge.

Tiré du suppl. de Charles Butler. — Voyez la légende de l'office de la bienheureuse Marie dans les offices propres de l'ordre des Dominicains.

29 MAI.

—

SAINT CYRILLE,

ENFANT, MARTYR A CÉSARÉE, EN CAPPADOCE.

TROISIÈME SIÈCLE.

Le père de Cyrille était plongé dans les superstitions du paganisme. Voyant que son fils, qui avait été instruit secrètement de la religion chrétienne, refusait d'adorer les idoles, il le chassa de sa maison, et lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitements.

Le gouverneur de Césarée, informé de ce qui se passait, voulut qu'on lui amenât le jeune Cyrille. Il ne put contenir sa colère, lorsqu'il l'entendit confesser le nom de Jésus-Christ. Il dissimula pourtant, et tâcha de le gagner par la voie des caresses. Détestez le nom de votre Christ, lui disait-il, et je vous promets de vous pardonner votre faute, de vous réconcilier avec votre père, et de vous assurer la possession de ses biens. « Je me réjouis, répon» dit Cyrille, des reproches que vous me faites. Je » serai reçu auprès de Dieu, et je m'y trouverai » infiniment mieux qu'avec mon père. Je serai vo» lontiers pauvre sur la terre, afin de posséder des » richesses éternelles dans un autre monde. Je ne » crains point la mort, parce qu'elle me procurera » une vie meilleure que celle-ci. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, on le lia comme pour le mener au supplice; mais le juge donna des ordres secrets pour que les exécuteurs se contentassent de lui faire peur.

La vue d'un grand feu dans lequel on le menaça de le jeter, n'ayant pu ébranler sa constance, on le ramena devant le juge. « Mon fils, lui dit celui-ci, » vous avez vu le feu et le glaive qui doivent vous » donner la mort; soyez sage enfin, et ne courez pas » à une perte inévitable. Vous m'avez fait un tort » réel, répondit Cyrille, lorsque vous m'avez rap» pelé. Je ne crains ni le feu, ni le glaive; je brûle » du désir d'aller à mon Dieu. Hâtez-vous de me » mettre à mort, afin que j'aie le bonheur de le voir » plus tôt. Pourquoi pleurez-vous, ajouta-t-il en » adressant la parole aux assistants qui fondaient en » larmes? Vous devriez au contraire montrer beau» coup de joie; mais vous ignorez quelle est mon » espérance, et vous ne connaissez point le royaume » où je vais entrer. » Ce fut dans ces beaux sentiments qu'il mourut. On croit qu'il termina sa vie par le glaive, sous le règne de Dèce ou de Valérien. On lit son nom dans le martyrologe attribué à saint Jerôme, et dans celui de Florus.

Voyez ses actes sincères, publiés par Ruinart et par Henschenius. Il paraît qu'ils furent écrits par saint Frimilien, évêque de Césarée.

SAINT CONON ET SON FILS,

MARTYRS A ICÔNE, EN ASIE.

VERS L'AN 275.

Il y avait à Icône un serviteur de Jésus-Christ nommé Conon, qui depuis la mort de sa femme vivait dans la retraite avec son fils. Il ne se regardait que comme un pécheur, et ne voulut jamais sortir de l'état de laïque, se jugeant indigne de la cléricature : il offrait cependant son fils à l'Église. L'évêque du lieu le fit lecteur à douze ans, et l'éleva depuis au diaconat.

Domitien, officier de l'armée de l'empereur Aurélien, étant venu à Icône dans l'intention de faire exécuter l'édit que ce prince avait porté contre le christianisme, Conon fut arrêté des premiers. Le juge, qui parut touché de compassion pour sa vieillesse, lui demanda pourquoi il menait une vie si dure et si triste. « Ceux qui vivent selon le monde, » répondit le Saint, sont ici dans les plaisirs et les » délices; mais ceux qui vivent selon Dieu achètent » le royaume du ciel par les peines et les croix.... » Je suis d'ailleurs résolu de cesser de vivre avec » les hommes, pour être avec Jésus-Christ. » On fit ensuite venir son fils.

Les deux Saints furent étendus sur un gril de fer tout rouge, puis sur des charbons que l'on allumait avec de l'huile. Conon insultait encore à la faiblesse du persécuteur, en lui disant que ses ministres le servaient mal. Domitien le fit suspendre par les pieds sur une fumée capable de les étouffer; il ordonna ensuite qu'on leur coupât les mains avec une scie de bois. « Et quoi! dit alors Conon, ne rou» gissez-vous pas de voir que des impotents triom» phent de toute votre puissance? » Les martyrs, ayant prié quelque temps et fait sur eux le signe de la croix avec ce qu'il leur restait de leurs membres, rendirent tranquillement l'esprit. Ils souffrirent vers l'an 275, après la publication de l'édit d'Aurélien, et avant que l'on eût appris la mort de ce prince.

Les reliques des deux saints martyrs se gardent dans une église de leur nom à Acerre, ville de la terre de Labour, auprès de Naples. Il paraît qu'elles y furent apportées dans le neuvième siècle au plus tard. Saint Conon et son fils sont nommés dans les martyrologes anciens.

Voyez leurs actes, qui, sans être originaux, sont néanmoins fort anciens, et écrits avec autant de piété que de simplicité. Les Bollandistes les ont donnés sous le 29 mai. Voyez aussi Tillemont, *Hist. ecclés.* t. IV p. 354.

† SAINT MAXIMIN, ÉVÊQUE DE TRÈVES.

Tiré des œuvres de saint Athanase et de saint Hilaire, ainsi que des conciles. Voyez aussi Tillemont, t. VII p. 248; Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. I, 2e partie, p. 110; Calmet, *Hist. de Lorraine*, t. I, l. 4, 32, 36 et 39, mais particulièrement Jean-Nicol. de Hontheim, *Historia Trevirensis diplomatica, et Prodromus historiæ Trevirensis*, passim.

L'AN 349.

Saint Maximin fut un de ces pasteurs que Dieu suscite dans des temps orageux pour défendre son Église. Il naquit à Poitiers d'une famille distinguée, et il était parent de Maxence, qui occupa le siége de cette ville avant saint Hilaire.

Étant encore jeune, il se mit sous la direction de saint Agrice, évêque de Trèves, qui jouissait de la plus haute considération à cause de ses éminentes vertus. Le saint prélat, après lui avoir donné l'éducation cléricale, l'attacha à son église en lui conférant les ordres. Il se formait, sans le savoir, un digne successeur. Ce fut en 332 qu'on éleva Maximin sur le siége épiscopal de Trèves.

Saint Athanase ayant été relégué à Trèves, Maximin l'y reçut, non comme une personne disgraciée, mais comme un glorieux confesseur de Jésus-Christ. Rien ne lui parut comparable au bonheur qu'il avait de vivre en la compagnie d'un Saint aussi illustre. Saint Athanase passa deux ans à Trèves. Il loue dans ses écrits la vigilance infatigable, la fermeté héroïque et la vie exemplaire de son hôte, qui, dès avant ce temps-là, était favorisé du don des miracles.

Après la mort de Constantin (1), son fils aîné Constantin rappela de l'exil l'intrépide confesseur d'Alexandrie, et lui donna les passe-ports les plus honorables. Athanase était à peine de retour dans son diocèse, que de nouvelles tempêtes se formèrent à Constantinople. A la mort du Saint évêque Alexandre, les catholiques choisirent saint Paul pour lui succéder, homme d'une grande vertu et d'une fermeté apostolique. Constance, qui régnait en Orient, irrité de ce qu'on avait élu l'évêque en son absence, convoqua un synode arien, dans lequel il fit déposer le Saint, et mettre à sa place le fameux Eusèbe de Nicomédie.

Saint Paul, banni par l'empereur Constance, trouva une retraite dans la ville de Trèves, et un zélé défenseur dans notre saint évêque. Celui-ci lui rendit tous les services que l'amitié pût lui dicter, et lui fit faire un voyage à Rome, où il assista au concile tenu par le pape Jules, dans l'affaire de saint Athanase.

A la même époque, les ariens tenaient une réunion à Antioche, résidence de l'empereur Constance, et déclarèrent de nouveau Athanase déchu de sa charge. Celui-ci fut donc obligé de prendre la fuite à l'arrivée du faux évêque Grégoire, que l'on voulait élever à main armée sur le siége épiscopal. Ces rusés docteurs, n'ignorant pas qu'Athanase s'était réfugié en Occident, où il jouirait de la protection assurée du pape Jules et de l'empereur Constant, songèrent aux moyens de séduire ce dernier. Ils composèrent à cet effet une nouvelle profession de foi, dans laquelle ils surent cacher le poison de l'hérésie, au moyen de tournures subtiles et perfides, ou du moins s'abstinrent de condamner clairement, comme ils auraient dû faire, les erreurs de l'arianisme. Quatre députés du prétendu concile d'Orient, savoir Narcisse de Néroniade, Maris de Chalcédoine, Théodore d'Héraclée et Marc d'Aréthuse apportèrent cette pièce à l'empereur Constant à Trèves et aux prélats d'Occident. Ils étaient chargés en outre de justifier la conduite que leur concile avait tenue en déposant Athanase, et de communiquer avec les évêques orthodoxes. Mais les conseils de saint Maximin firent échouer la ruse des ariens, par laquelle ils voulaient séduire l'empereur Constant. Il défendit avec une courageuse franchise l'innocence de saint Athanase, et refusa sa communion aux ariens; c'est pourquoi il eut l'honneur d'être mis par les ariens au nombre de leurs principaux adversaires. L'empereur renvoya les députés sans vouloir les écouter, et saint Maximin rejeta, ainsi que les autres évêques d'Occident, le nouveau formulaire des ariens, non pas à cause qu'il n'entendait pas les termes de la langue grecque, comme l'historien Socrate semble avoir voulu le persuader, mais parce qu'ils déclarèrent se contenter du symbole de Nicée, et que tout formulaire de foi où la consubstantialité du Verbe n'était pas exprimée leur était suspect.

Saint Maximin se trouva en 345 à Milan, où était l'empereur Constant, et où l'on convoqua sous sa protection un concile, qui refusa de nouveau la

(1) Constantin, surnommé *le Grand*, avait reconnu longtemps avant sa mort l'innocence d'Athanase, et ordonné de le rappeler. Mais cela n'arriva qu'après sa fin, vers le milieu de l'an 338. Ce prince mourut le 22 mai 338, et ses trois fils se partagèrent son empire. Constantin, l'aîné, eut l'Espagne, la Grande-Bretagne, les Gaules et tout ce qui est situé en deçà des Alpes. Constance eut en partage la Thrace, l'Asie, l'Égypte et le reste de l'Orient. L'Italie, l'Afrique, la Grèce et l'Illyrie échurent à Constant, qui devint peu de temps après empereur de tout l'Occident, après la mort de son frère Constantin. Il se montra toujours le protecteur de l'Église.

communion de l'Église aux eusébiens. Il eut la joie de revoir en cette ville saint Athanase, que l'empereur y avait fait venir de Rome. Ces deux grands prélats, délibérant ensemble sur les plaies de l'Église, crurent qu'il n'y avait pas de moyen plus efficace d'y remédier qu'un concile général. Ils le proposèrent à Constant, afin qu'il en traitât avec son frère Constance. Le pape saint Jules et Osius de Cordoue se joignirent à saint Maximin pour faire la même sollicitation près de l'empereur Constant, qui se montra disposé à tout ce qui pouvait procurer le bien-être de l'Église. On convint pour le lieu, où l'on tiendrait ce concile, de la ville de Sardique, située sur les confins des deux empires en Illyrie. Mais comme l'empereur Constance était alors occupé à la guerre des Perses aux extrémités de la Mésopotamie, ce dessein ne put être réalisé que deux ans après (1). Cependant saint Maximin saisissait toutes les occasions qui se présentaient de dévoiler les artifices des ariens et d'arrêter les progrès de leur secte. Il fut un des plus illustres défenseurs de la foi de Nicée dans le concile qui se tint à Sardique en 347, et il eut l'honneur d'être compris, avec saint Athanase, dans la prétendue sentence d'excommunication que les ariens prononcèrent à Philippopolis. Ils condamnèrent Maximin, pour n'avoir pas voulu recevoir dans sa communion les députés qu'ils avaient envoyés quatre ans auparavant dans les Gaules, pour avoir communiqué le premier avec saint Paul de Constantinople, et pour avoir été cause de son rappel. Ces reproches font mieux l'éloge de notre Saint, que ne feraient toutes les louanges que nous pourrions lui donner.

On dit que saint Maximin mourut en 349, en Poitou, où il était allé voir sa famille à son retour de la Dacie. Il fut enterré près de la ville de Poitiers, mais on porta depuis son corps à Trèves. La cérémonie de cette translation se fit le jour auquel on célèbre aujourd'hui sa fête. On découvrit, en 888, ses reliques, qui avaient été cachées durant les incursions des Normands. Elles furent alors honorées par divers miracles, dont un est rapporté dans le martyrologe compilé par Notker en 894. Les Bollandistes ont publié une relation de ces miracles et de plusieurs autres, que Sieghard, moine de saint Maximin, composa vers l'an 960, par l'ordre de Wicker son abbé (2).

Saint Maximin, en recevant chez lui et en protégeant les confesseurs de Jésus-Christ, mérita par cet acte de charité la grâce d'être de plus en plus affermi dans la foi. Quels sentiments ne dût-il pas puiser surtout dans ses entretiens avec Athanase? Aussi parut-il en toute occasion son fidèle imitateur. Comme lui il était dans une continuelle disposition de sacrifier sa vie pour la défense de la divinité du Sauveur; comme lui il faisait à l'erreur une guerre irréconciliable, et en déconcertait les partisans par une fermeté qui ne savait pas mollir; comme lui il veillait continuellement à la garde de son troupeau, afin qu'il conservât le sacré dépôt de la foi, et qu'il vécût d'une manière conforme à sa croyance; comme lui enfin il donnait l'exemple de toutes les vertus aux fidèles, dont la sanctification avait été confiée à ses soins.

---

(1) C'est en 346 que devrait avoir eu lieu le concile de Cologne. Voyez ci-dessus les *Remarques* que nous avons placées après la vie de saint Servais, p. 132 et suiv.

(2) Ce fut sous saint Maximin que la vie monastique commença à s'introduire dans le pays de Trèves. Saint Castor, que notre prélat avait appelé dans son diocèse, et qu'il avait ordonné prêtre, fonda la communauté de Carden, sur la Moselle. Les abbayes de Saint-Maximin et de Saint-Matthias, si célèbres dans la suite, commençaient alors à fleurir. Ce que saint Augustin raconte à cet égard, si on en croit un certain Portitien, dans le livre 8, ch. 6 de ses *Confessions*, mérite que nous le citions ici. « Sous l'empereur Gratien (qui » régna depuis 375 jusqu'en 383), » dit-il, « quatre courtisans » allèrent se promener une après-dînée dans les jardins qui » touchaient aux murailles de la ville, et s'étant un peu écar» tés des jardins, ils rencontrèrent une pauvre cabane, où » s'étaient retirés quelques serviteurs de Dieu, munis de cette » *pauvreté d'esprit*, à laquelle le royaume du Ciel est promis » pour récompense. Ils y trouvèrent un livre contenant la » vie de saint Antoine, et l'un d'eux s'étant mis à le lire, se » sentit tout d'un coup rempli d'admiration pour la vertu si » extraordinaire de ce saint homme, et, touché d'un grand » désir d'embrasser ce genre de vie, pour ne plus penser qu'à » servir Dieu, et de quitter pour cela l'emploi qu'il avait au» près de l'empereur. Tandis que son cœur s'enflammait à » cette pensée, il dit à son ami : *C'en est fait, me voilà dépris » de tout ce qui a fait jusqu'ici l'objet de mes espérances. Je » suis résolu de servir Dieu dans ce lieu-ci, et de commencer » dès ce moment. Si vous ne vous sentez pas en disposition » d'en faire autant, au moins ne vous opposez point à mon » dessein.* L'autre répondit : *Je serai votre compagnon insé» parable, puisque vous attendez une si grande grâce, et que » vous entrez dans une si sainte milice.* » Nous ignorons si ce lieu était Saint-Maximin ou Saint-Matthias. Saint Augustin ajoute : « Les deux courtisans étaient mariés; et lorsque » leurs femmes apprirent ce qui s'était passé, elles consa» crèrent à leur tour leur virginité au Seigneur *(dicaverunt » etiam ipsæ virginitatem Deo).* » Voyez *Prodrom. hist. Trevir.* (t. I p. 144) et Pierre Conrad, *Trierische Geschichte*, p. 91.

SAINT SISINNIUS,

SAINT MARTYRIUS ET SAINT ALEXANDRE, MARTYRS DANS LE TERRITOIRE DE TRENTE.

L'AN 397.

Ces trois Saints, dont les deux derniers étaient frères, vinrent de Cappadoce en Italie, sous le règne de Théodose l'ancien. Ils restèrent quelque temps à Milan, où saint Ambroise les traita avec tous les égards dus à la vertu. Saint Vigile, évêque de Trente, ayant ordonné Sisinnius diacre, Martyrius lecteur, et Alexandre portier, les envoya prêcher la foi dans les Alpes, où le christianisme n'était presque point encore connu. Ils tournèrent leur zèle vers les habitants du canton d'Anaune, appelé le Val-d'Anagna ou d'Egna. Tous les mauvais traitements qu'ils eurent à souffrir ne les rebutèrent point. Par leur patience, leur douceur et leur charité, ils vinrent à bout de gagner à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes. Sisinnius ayant fait bâtir une église dans la bourgade de Méthon ou Médol, il y ressemblait les nouveaux convertis pour achever de les instruire.

Les païens voyaient avec dépit diminuer le nombre des adorateurs de leurs dieux. Dans une de leurs fêtes, où ils faisaient une espèce de procession avec leurs idoles, ils voulurent obliger les nouveaux chrétiens de se réunir à eux. Sisinnius et ses compagnons mirent tout en œuvre pour que personne de leur petit troupeau ne succombât à la tentation. Les païens en étant instruits, résolurent de décharger leur fureur contre les saints prédicateurs. Ils les arrêtèrent dans l'église, où ils chantaient les louanges de Dieu. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier aux idoles, on les battit avec tant de cruauté, qu'on les laissa presque morts sur la place. Sisinnius expira quelques heures après.

Le lendemain, Martyrius et Alexandre chantèrent les louanges de Dieu aussi tranquillement que s'ils n'eussent point été blessés la veille. Ils se retirèrent cependant à l'approche des païens. Ceux-ci, ayant trouvé le corps de Sisinnius, lui firent mille indignités; ils cherchèrent ensuite ses compagnons. Ils trouvèrent Martyrius dans un jardin, où ils le renversèrent par terre tout baigné dans son sang; après quoi ils l'attachèrent par les pieds à un levier, et le traînèrent à travers les cailloux jusqu'à ce qu'il fût mort.

Il ne restait plus qu'Alexandre, qui fut aussi arrêté. On tâcha d'abord de l'intimider par des menaces, et l'on brûla en sa présence les corps de Sisinnius et de Martyrius. Comme il persistait toujours dans la confession de la foi, on le jeta sur le même bûcher, où il consomma son sacrifice le 29 mai 397.

Les fidèles recueillirent leurs cendres, qui furent portées à Trente. Saint Vigile fit depuis bâtir une église à l'endroit où ils avaient été martyrisés. Il envoya à divers évêques l'histoire de leur triomphe, et nous avons encore des lettres qu'il écrivit sur ce sujet à saint Simplicien de Milan, et à saint Chrysostôme. Il se fit plusieurs distributions des reliques des trois Saints.

Voyez leurs actes dans les Bollandistes, avec les lettres de saint Vigile de Trente à saint Simplicien et à saint Chrysostôme, etc.

---

30 MAI.

—

SAINT FÉLIX I, PAPE ET MARTYR.

Voyez les Bollandistes, et Tillemont, t. IV.

L'AN 274 OU 276.

Félix, successeur du pape saint Denys, était Romain de naissance. Il fut ordonné le 28 ou le 29 décembre 269 (*). L'église d'Orient était depuis quelques années en proie aux divisions que les erreurs de Paul de Samosate avaient occasionnées.

Paul de Samosate était évêque d'Antioche. Il joignit l'hérésie à une conduite scandaleuse; il soutint que Jésus-Christ était un pur homme, dans lequel le Verbe habitait, par son opération, comme dans son temple. Il enseigna encore d'autres erreurs capitales sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation. On examina sa cause dans un concile tenu à Antioche en 264; mais, par ses artifices, il vint à bout de se soustraire à une juste condamnation. Les Pères d'un second concile, tenu dans la même ville en 269 ou 270, l'ayant convaincu d'hérésie, d'orgueil et de quelques autres crimes énormes, prononcèrent contre lui une sentence d'excommunication et de déposition, et élurent Domnus en sa place. Malgré la sentence, Paul se maintint en possession de la maison épiscopale. Domnus eut recours à l'empereur Aurélien; ce prince, quoique idolâtre, commanda que la maison fût donnée à celui auquel l'adjugeaient l'évêque de Rome et ceux d'Italie (1).

Saint Félix s'était aussi fortement déclaré contre l'hérésiarque; et le concile d'Antioche ayant en-

(*) Ou en 271.

(1) Eusèbe, *Hist.* l. 7, c. 30, p. 282.

voyé une lettre synodique à saint Denys, qui mourut dans l'intervalle; ce fut à Félix qu'on la remit. Il écrivit lui-même en cette occasion à Maxime, évêque d'Alexandrie, une belle lettre citée par le concile d'Éphèse, par saint Cyrille d'Alexandrie et par saint Vincent de Lérins. Elle contenait une excellente explication de la doctrine catholique sur le mystère de l'Incarnation (2).

Lorsque Aurélien eut publié un édit contre le christianisme, Félix, supérieur à la crainte du danger, pourvut aux différents besoins de son troupeau. Il baptisa les catéchumènes, encouragea les faibles, et travailla même à faire de nouvelles conversions. Ce fut surtout par ses exemples qu'il inspira du courage aux fidèles. Le concile d'Éphèse, saint Cyrille et saint Vincent de Lérins, lui donnent le titre de *martyr* (3), non pour avoir terminé sa vie par une mort violente, mais parce qu'il avait beaucoup souffert pour Jésus-Christ. Il y avait cinq ans qu'il gouvernait l'Église, quand il passa dans la glorieuse éternité. Il mourut, selon les apparences, le 22 décembre 274 (**). Les martyrologes d'Occident le nomment cependant sous le 30 mai.

L'exemple de Jésus-Christ et des Saints doit nous soutenir dans les différentes épreuves de la vie. Si nous nous chargeons courageusement de notre croix, la grâce nous en diminuera la pesanteur, en nous aidant à la porter. L'abandon des créatures n'aura plus rien qui nous effraie. Pleins de confiance en Dieu, nous nous attacherons à lui de tout notre cœur. Nous ne trouverons de plaisir qu'en lui; il prendra possession de notre âme, et il la remplira de ses faveurs, à proportion qu'elle sera détachée de tous les objets sensibles. Quel puissant motif de s'unir intimement à celui qui n'oublie jamais ceux qui le cherchent avec sincérité! « Heureux échange, » s'écrie saint François de Sales! L'âme, ainsi aban» donnée aux yeux des hommes, possède le souve» rain bien, au lieu des créatures. »

† SAINT VENANCE,

FRÈRE DE SAINT HONORAT DE LÉRINS.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Venance était le frère aîné de saint Honorat, fondateur du monastère de Lérins (1). L'exemple de cet ami généreux qui sut renoncer avec tant de grandeur d'âme aux espérances qui l'attendaient dans le monde, fit sur son âme une si forte impression, qu'il s'attacha à lui et promit à Dieu de se consacrer à son service. Craignant que la vaine gloire ne vînt un jour traverser l'œuvre si heureusement commencée, les deux frères se dérobèrent aux éloges qu'on leur donnait partout, et s'embarquèrent pour l'Orient sous la conduite d'un saint moine nommé Caprais. Venance fit de rapides progrès dans la perfection chrétienne, ayant sous les yeux les exemples des fervents moines qui habitaient alors les diverses contrées des côtes de la Grèce. Il s'animait ainsi au combat, et préparait son âme à porter plus tard, avec un vrai courage, le joug du Seigneur. Mais Dieu, qui se contentait de sa volonté, l'affranchit des soins et des peines de la vie, en l'appelant à lui à un âge encore tendre : il était déjà mûr pour le ciel, tant était vive sa foi, tant était grande son ardeur. Honorat fut inconsolable de la perte de ce frère chéri, qui mourut à Modon dans la Morée, sur la fin du quatrième siècle.

Voyez Longueval, Histoire de l'Église gall., t. II p. 4, et les Bollandistes, *in Vita S. Honorati, ad 16 jan.*

SAINT FERDINAND III,

ROI DE LÉON ET DE CASTILLE.

Tiré de la chronique de Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, grand-chancelier de Castille et ministre du saint roi, chronique qui finit l'an 1243, le 26 du règne de Ferdinand; de la chronique de Luc, évêque de Tuy, autre auteur contemporain, laquelle finit à l'an 1237, le 20 du règne de saint Ferdinand; de la chronique générale d'Espagne et de la chronique particulière de Ferdinand, qui l'une et l'autre furent écrites sous Alphonse X, fils et successeur du Saint. Voyez aussi les notes et le commentaire du P. Papebroch, *t. VII Maii* (ce commentaire avait déjà été imprimé séparément à Anvers en 1694, in-8°); Mariana, *de rebus Hispaniæ*, l. 12, c. 7, 9, 11, 12, 13, 15, 16, 17; l. 13, c. 1, 2, 3, 7, 8; le P. d'Orléans, *Hist. des Révolutions d'Espagne*, t. I, l. 3, p. 488, et la vie du saint roi, écrite en français, et imprimée à Paris en 1759.

L'AN 1252.

Saint Ferdinand était l'aîné des fils d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérangère de Castille, sœur de Blanche, reine de France, et mère de saint Louis (1).

(2) Saint Cyrille nous en a conservé un fragment, *Apologet.* p. 852.

(3) *Conc. Ephes. Act.* 1, t. I, *Conc.* p. 512; S. Cyril. *Apol.* t. III, *Conc.* p. 852; Vincent. Lirinens. p. 357.

(**) Sa mort doit être rapportée à l'année 276.

(1) Voyez t. I p. 120.

(1) Rodrigue, doyen, puis archevêque de Tolède, nous apprend que Bérangère était l'aînée de tous les enfants d'Alphonse, et que le royaume de Castille lui appartenait après la mort de son frère. Il suit de là que ceux qui donnent à Blanche le titre d'*aînée*, sont tombés dans une méprise.

Il naquit à la fin de l'année 1198, ou dans le courant de l'année suivante.

Bérangère fut obligée, en vertu d'un ordre d'Innocent III, de se séparer d'Alphonse de Léon, dont elle avait eu quatre enfants, deux princes et deux princesses. C'est que, quoique parents au troisième degré, ils s'étaient mariés sans avoir obtenu une dispense, qui, en pareil cas, s'accordait alors avec beaucoup de difficulté. Cependant, comme ils avaient contracté mariage dans la bonne foi, leurs enfants furent déclarés légitimes. Bérangère se retira auprès d'Alphonse IX son père, l'un des plus vaillants et des plus vertueux rois qu'ait jamais eus l'Espagne, et qui était en même temps plein de tendresse pour sa fille.

Alphonse de Castille étant mort en 1214, Henri son fils, qui n'avait que onze ans, monta sur le trône. Éléonore d'Angleterre sa mère fut chargée de la régence du royaume; mais cette princesse fut si sensiblement affligée de la perte du roi son époux, qu'elle ne lui survécut que vingt-cinq jours. Bérangère fut nommée pour gouverner sous son frère; mais par amour de la retraite, elle se laissa persuader de céder à D. Alvarès la tutelle du jeune Henri et la régence du royaume. Cet Alvarès était le plus grand seigneur de la Castille. Malheureusement il joignait à une naissance illustre une ambition démesurée, un caractère violent et une âme vindicative; aussi mit-il en combustion, pendant plusieurs années, la Castille et les royaumes voisins.

Lorsque Henri eut atteint sa douzième année, Alvarès lui fit épouser Mafalde, sœur d'Alphonse, roi de Portugal; mais les commissaires du pape Innocent III ayant trouvé dans ce mariage un empêchement de consanguinité, il fut déclaré nul. Mafalde retourna en Portugal : elle y fonda, dans la ville d'Arouca, un monastère de Cisterciennes, où elle prit l'habit; elle y passa le reste de sa vie dans la pratique de toutes les vertus. On l'honore parmi les Saints le premier jour de mai.

Un accident imprévu déconcerta les desseins ambitieux d'Alvarès, et mit fin à sa tyrannie. Le jeune roi étant à Palence, fut dangereusement blessé par une tuile qui lui tomba sur la tête. Il mourut de cette blessure le 16 juin 1217. Les choses commencèrent alors à prendre une face nouvelle.

Bérangère, devenue par cette mort héritière du royaume de Castille, fit valoir ses droits, mais c'était pour les céder à son fils Ferdinand, âgé pour lors de dix-huit ans. Rien ne fut plus sage que la conduite qu'elle tint dans toute cette affaire. Ferdinand fut proclamé roi à Palence, à Valladolid et à Burgos. Bérangère déposa dans les archives de l'église de cette dernière ville l'acte solennel de sa renonciation à la couronne. Alvarès et ses partisans remuèrent de tous côtés, et allumèrent le feu des guerres civiles; mais le jeune roi, aidé des conseils de sa mère, vint à bout d'étouffer toutes les divisions. Alvarès ayant été arrêté, obtint sa grâce; mais il ne se servit de la liberté qui lui avait été rendue, que pour former de nouvelles cabales.

Ferdinand, quoique assis sur le trône, avait pour sa mère la plus grande déférence. Ce fut par son avis qu'il épousa, en 1219, Béatrix, fille de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais aucune altération. Il en sortit une nombreuse postérité, sept princes et trois princesses.

Le roi avait un soin extrême de faire observer les lois; mais il pardonnait toutes les injures qui lui étaient personnelles. Il apaisait les révoltes, en promettant une amnistie à tous ceux qui rentreraient dans le devoir. Le désir qu'il avait de rendre son peuple heureux paraissait surtout dans le choix de ceux auxquels il confiait une portion de son autorité. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède et grand-chancelier de Castille, fut durant trente ans à la tête de tous les conseils. Il était si parfaitement uni avec Bérangère et Ferdinand, qu'on eût dit qu'ils n'avaient tous les trois qu'une âme. Pour empêcher les injustices des tribunaux, le saint roi établit la cour connue depuis sous le nom de *conseil royal de Castille.* C'est là que l'on appelle de toutes les autres cours. Les plus habiles jurisconsultes eurent ordre en même temps de dresser un code de lois qui pût servir de règle à tous les magistrats (1).

Ce fut un coup bien sensible pour Ferdinand, lorsqu'il vit son père, animé par Alvarès, fondre à main armée sur ses états. Il employa tous les moyens possibles pour l'apaiser, et il lui écrivit des lettres fort pressantes, dans lesquelles il s'offrait de lui faire toutes les satisfactions qu'il exigerait. Il le secourut dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Maures; par-là il le mit en état de s'emparer de Caurès, de Mérida, de Badajoz, et d'étendre ses frontières jusqu'à l'Andalousie. Tout son désir était de ne tirer l'épée que contre les infidèles. Il évitait soigneusement toutes les occasions de brouillerie avec les rois de Portugal et d'Aragon, ainsi qu'avec Éléonore d'Angleterre, à laquelle il aurait pu disputer la Gascogne. Dès que ses droits

(1) On le suit encore en Castille. Il est appelé par les Espagnol, *Las Partidas.*

paraissaient douteux, il ne voulait point les faire valoir; il rendit même plusieurs places, de peur d'être cause de quelque division. Le saint roi fonda divers évêchés; et outre plusieurs cathédrales qu'il fit bâtir ou réparer avec magnificence, il assigna encore des fonds pour la construction d'un grand nombre d'églises, de monastères et d'hôpitaux. Malgré tant de dépenses, il ne chargeait point ses sujets d'impôts. Dans les guerres qu'il soutenait contre les Maures, un de ces prétendus politiques, qui comptaient pour rien la misère du peuple, s'avisa de lui proposer de lever un subside extraordinaire. « A Dieu ne plaise, dit le prince avec indi- » gnation, que j'adopte jamais votre projet! La » Providence saura m'assister par d'autres voies. » Je crains plus les malédictions d'une pauvre » femme, que toute une armée de Maures. »

Ce fut en 1225 que Ferdinand marcha pour la première fois contre les infidèles. Il alla les attaquer dans le royaume de Baëça. Aben Mahomet, prince issu des Miramolins d'Afrique, vint lui offrir d'être son vassal, aux conditions qu'il voudrait lui imposer. En 1230, le roi de Castille emporta près de vingt des meilleures places de l'Andalousie et des royaumes de Cordoue et de Jaën. Aben Mahomet ayant été massacré par ses sujets, qui ne pouvaient souffrir qu'il se fût rendu vassal d'un prince chrétien, Ferdinand profita de cette occasion pour conquérir tout le royaume de Baëça, et pour ériger un évêché dans la capitale. On ne peut douter de la pureté des motifs qui le faisaient agir dans ces guerres. « Seigneur, disait-il, vous qui sondez les » cœurs, vous savez que je cherche votre gloire, et » non la mienne. Je ne me propose point d'acquérir » des royaumes périssables, mais d'étendre la con- » naissance de votre nom (3). »

Rodrigue, archevêque de Tolède, faisait dans l'armée de Castille toutes les fonctions pastorales. La maladie l'en ayant empêché pendant une année, l'évêque de Palence prit sa place. Ferdinand voulait qu'on inspirât à ses soldats les sentiments d'une tendre piété, et il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait strictement, et portait un cilice fait en forme de croix. Il passait souvent la nuit en prières, surtout lorsqu'il se préparait à livrer bataille, et il attribuait à Dieu tous ses succès. Il y avait toujours dans son armée une image de la Vierge, afin que les troupes, en la voyant, s'excitassent à la confiance en la mère de Dieu. Outre cette image, qu'il faisait exposer à la vénération des fidèles, il en portait une petite sur sa poitrine, et il la mettait à l'arçon de sa selle quand il allait au combat. Il employa les dépouilles enlevées aux infidèles à rebâtir la cathédrale de Tolède, dont il posa la première pierre. Plusieurs villes prises sur les Maures furent données aux chevaliers de Calatrava, à d'autres ordres militaires, et à l'archevêché de Tolède, mais à condition qu'il les défendraient contre les Mahométans (4).

Ferdinand se préparant, en 1230, à former le siége de Jaën, apprit la nouvelle de la mort de son père. Dans le même temps sa mère lui manda de venir prendre possession du royaume de Léon, qui depuis a toujours été uni à celui de Castille. Ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'il se vit paisible possesseur de ses nouveaux états.

En 1234, il reprit les armes contre les Maures, et fit le siége d'Ubeda, qui ne fut emporté qu'après une très-longue résistance. Dans le même temps, l'infant Alphonse, à la tête de quinze cents hommes, battit à Xerès l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, divisée en sept corps, dont chacun était plus nombreux que toute l'armée chrétienne. On ne douta point que le Ciel ne fût intervenu dans cette affaire. En effet, plusieurs prisonniers déposèrent qu'ils avaient vu à la tête de leurs ennemis l'apôtre saint Jacques monté sur un cheval blanc, et avec l'armure d'un cavalier. Plusieurs chrétiens attestèrent aussi qu'ils avaient eu la même vision. D'ailleurs il ne périt du côté de ceux-ci que dix soldats, avec un chevalier qui avait refusé de pardonner une injure.

La joie que causaient tant de victoires fut troublée au commencement de l'année 1236, par la mort de la reine Béatrix. Ferdinand ressentit ce coup avec une grande sensibilité. Lorsqu'il eut donné de justes larmes à sa vertueuse épouse, il continua le cours de ses premières opérations; et tandis que Jacques d'Aragon enlevait aux Maures le royaume de Majorque, il acheva la conquête de ceux de Baëça et de Cordoue. Cette dernière ville était dans les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et elle avait été longtemps la capitale de leur empire en Espagne. Ferdinand y fit son entrée le jour de saint Pierre et de saint Paul, en 1236. La grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en une église sous l'invocation de la Mère de Dieu. Le saint roi y rétablit l'évêché qui y avait été autrefois. Les cloches de Compostelle, qu'Almansor y avait fait ap-

(3) Sancius, Episc. Palent. *Hist. Hisp.* part. 3, c. 39.

(4) C'est là l'origine des grandes richesses que possédaient l'archevêque de Tolède et les ordres militaires d'Espagne.

porter sur les épaules des chrétiens, furent reportées sur celles des Maures par l'ordre de Ferdinand.

L'année suivante, le roi de Castille et de Léon se remaria. Il s'y était déterminé par les conseils de sa mère, et surtout par les sollicitations de Blanche, reine douairière de France. Il épousa Jeanne de Ponthieu, qui lui donna deux fils et une fille (a). Jeanne vécut toujours dans une parfaite intelligence avec Ferdinand et Bérangère, et imita leur ferveur dans les exercices de piété. Ils passaient tous les hivers ensemble. Lorsqu'au printemps le roi se mettait à la tête de ses armées, Jeanne aidait ordinairement Bérangère dans l'administration des affaires intérieures de l'état.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue, Ferdinand s'empara de vingt-quatre places, dont Ecija fut la première, et Moron la dernière qui se rendit. Abenhudiel, roi de Murcie, se soumit volontairement, ne se réservant que quelques places pour lui et pour certains seigneurs du pays qui avaient un droit de fief sur plusieurs cantons. Ferdinand envoya son fils Alphonse prendre possession de la ville de Murcie. Il le chargea aussi d'y établir un évêché, et de faire purifier les mosquées. Trois ans après, les villes de Lorca, de Mula et de Carthagène furent emportées. Celles d'Arjona et de Jaën, qui d'abord se défendirent courageusement, tombèrent aussi entre les mains de Ferdinand, ainsi qu'Alcala, Réal, Ivora, et plusieurs autres places qui dépendaient de Jaën.

La prise de cette dernière ville effraya singulièrement Bénalhamar, roi de Grenade. Il se rendit au camp de Ferdinand; puis, s'étant jeté à ses pieds, il s'offrit à se faire son vassal et à lui payer un tribut annuel de cent cinquante mille maravedis. Ces conditions furent acceptées, et Bénalhamar mérita par sa fidélité, qui ne se démentit jamais, que son royaume passât à ses descendants.

Après la mort d'Abenhut, la ville de Séville s'était érigée en république. Ferdinand résolut de l'attaquer avec toutes ses forces. La prise de cette place l'intéressait d'autant plus, qu'elle était la plus importante que les Maures eussent dans toute l'Espagne : mais cette expédition fut retardée par la mort de Bérangère, qui suivit de près celle de Rodrigue. Le roi ne trouva de consolation à sa douleur que dans les principes de la foi. Il n'eut pas plus tôt pourvu à la sûreté de la Castille, qu'il marcha contre Séville. Le siége dura seize mois. On n'en sera point surpris, si l'on considère que cette ville était la plus forte et la plus peuplée de l'Espagne. Elle avait une double enceinte de murailles fort hautes et fort épaisses, et elle était flanquée de cent soixante-six tours. Le Guadalquivir défendait la partie occidentale; au pied du mur intérieur était un fossé large et profond. Les assiégés tiraient d'ailleurs tous les vivres dont ils avaient besoin du fameux jardin d'Hercule, auquel ils ont donné le nom d'Axarafa. C'est le plus agréable et le plus délicieux canton de l'ancienne Bétique. Il a dix lieues de long, cinq de large et trente de circuit. Outre un grand nombre de bourgs et de châteaux, on y comptait cent mille fermes ou métairies. Il est à la droite du Guadalquivir, et sa communication avec la ville était défendue par le château Triana. Cette communication se faisait par un pont de bateaux et par le moyen d'une grosse chaîne de fer qui, d'un côté tenait au château, et de l'autre à la tour de la ville, qu'on appelait *la tour d'or*.

La flotte de Ferdinand défit celle des Maures, et remonta le fleuve à la vue de Triana. Le saint roi, avec ses forces de terre, empêchait l'arrivée des secours envoyés d'Afrique, et remportait tous les jours de nouveaux avantages sur ses ennemis. Quoiqu'on fût au dixième mois du siége, le succès paraissait toujours incertain. Cependant l'amiral de la flotte chrétienne lança deux gros vaisseaux qui rompirent le pont. On assiégea Triana, qui ne put tenir contre les efforts redoublés des machines. Enfin, la ville elle-même se rendit le 23 novembre 1249. Les Maures obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Trois cent mille se retirèrent à Xerès, et cent mille passèrent en Afrique. Avataf, gouverneur des infidèles à Séville, étant arrivé sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer d'un côté et la ville de l'autre, fixa les yeux sur cette dernière, et dit en pleurant : « Il n'y a qu'un Saint qui ait pu avec si peu » de troupes s'emparer d'une ville si forte et si peu» plée. Ce ne peut être que par une suite des dé» crets éternels du Ciel qu'elle a été enlevée aux » Maures. » Le saint roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et implora la protection de la Sainte-Vierge devant sa célèbre image que l'on voit encore à Séville. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence, qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté, si l'on en excepte celle de Tolède. S'étant acquitté de ce que la religion exigeait de lui, il établit des tribunaux pour administrer la justice, et régla les affaires de sa nouvelle conquête. Il ajouta dans le même temps à ses do-

(a) Il n'est plus parlé des deux princes, ce qui donne lieu de croire qu'ils moururent en bas âge. Pour la princesse, nommée Éléonore, ayant perdu son père, elle fut conduite en France par la reine sa mère. Elle y devint héritière des comtés de Ponthieu et de Montreuil, qu'elle porta en dot à Édouard I, roi d'Angleterre. *Chronic. Triveti.*

maines, Xerès, Médina Sidonia, Alcala de los Gazulès, Béjar, le Port-de-Sainte-Marie, Cadix, San-Lucar-la-Major, Arcos, Lebrixa, Rota, Trebuxena, etc.

La conduite de Ferdinand prouve que les devoirs de la piété ne sont point incompatibles avec ceux de la royauté. Ce bon prince, dur à lui-même, était plein de douceur et de compassion pour les autres. Toujours il sut commander à ses passions. Il tomba dans la maladie dont il mourut, lorsqu'il se préparait à une expédition contre les Maures d'Afrique. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie, et demanda le saint Viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Quand il vit le saint Sacrement dans sa chambre, il se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux. Il avait une corde au cou, et tenait dans ses mains un crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture, il s'accusa tout haut de ses péchés, qui n'étaient autres que ces fautes légères dont les plus justes ne sont pas exempts. Il fit ensuite un acte de foi, et reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Il envoya chercher ses enfants avant de mourir, pour leur donner sa bénédiction avec quelques avis salutaires. Durant son agonie, il dit au clergé de réciter les litanies et le *Te Deum*. A peine ces prières furent-elles achevées, qu'il expira tranquillement le 30 mai (6) 1252, dans la cinquante-troisième année de son âge, et la trente-cinquième année de son règne. On l'enterra devant l'image de la Sainte-Vierge, dans la grande église de Séville, où l'on garde encore son corps dans une belle châsse. Il a été honoré de plusieurs miracles. Clément X le canonisa en 1671.

SAINT WALSTAN, EN ANGLETERRE.

L'AN 1016.

Le culte de ce Saint était autrefois très-célèbre à Cossey et Bawburgh ou Baber, qui sont deux villages éloignés de quatre milles de Norwick.

Walstan, issu d'une famille noble et riche, était né à Baber. Son père se nommait Benoît, et sa mère Blida. Comme il avait reçu une excellente éducation, il se sentit de bonne heure un ardent désir de ne vivre que pour Dieu. A l'âge de douze ans, il quitta la maison paternelle et alla se faire domestique au village de Taverham. Sa charité pour les pauvres était si grande, qu'il leur donnait ce qu'il recevait pour sa nourriture, et jusqu'aux choses qui servaient à couvrir son corps. Quoiqu'il fût occupé aux plus pénibles travaux de la campagne, il pratiquait des pénitences rigoureuses. Il savait le grand art de sanctifier toutes ses actions par la prière du cœur. Il fit vœu de vivre dans le célibat; mais il n'embrassa jamais l'état monastique. Son humilité fut récompensée par le don des miracles. Il mourut au milieu d'une prairie dans laquelle il travaillait, le 30 mai 1016, et fut enterré à Baber, où son corps fut apporté par Cossey ou Costesseye. On faisait de fréquents pèlerinages dans ces deux endroits pour réclamer la protection du serviteur de Dieu, surtout pour obtenir la guérison des fièvres, des paralysies, etc. Ses reliques se gardaient dans une chapelle de l'église de Baber, qui subsiste encore; mais la chapelle fut détruite sous Henri VIII. Tous les faucheurs et tous les laboureurs du pays la visitaient une fois dans l'année. Il y venait aussi d'autres pèlerins non-seulement d'Angleterre, mais même d'au-delà de la mer. L'église de Baber est dédiée sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de saint Walstan.

Voyez Capgrave; Blomfield, *Hist. de Norfolk*, t. I p. 641, et l'ancienne vie Ms. du Saint.

SAINT MAUGUILLE,

SOLITAIRE EN PICARDIE.

VERS L'AN 685.

Saint Madelgisile, vulgairement appelé saint Mauguille, paraît être né en Irlande, et avoir passé en France avec saint Fursy. Il fut le compagnon inséparable de ses voyages. La mort le lui ayant enlevé dans le Ponthieu, il se retira parmi les religieux de Centule ou de Saint-Riquier, qu'il édifia par l'exemple de ses vertus. Les marques d'estime qu'il en recevait lui firent craindre le poison de l'orgueil. Pour s'en garantir, il obtint de son abbé la permission d'aller se cacher dans la solitude à Monstrelet, sur la rivière d'Authie : là il servit Dieu avec une nouvelle ferveur dans les exercices de la vie contemplative.

Étant tombé malade, il fut secouru par les moines de Saint-Riquier et par un saint solitaire anglais. On a dit, mais sans fondement, que ce solitaire, nommé Vulgan, avait été archevêque de Cantorbéry.

Mauguille et Vulgan vécurent ensemble, unis par les liens de la charité la plus tendre. Celui-ci mourut le premier. Dans sa dernière maladie, il exhor-

(6) Le P. Florès montre que c'était le 31 mai, selon la manière de compter qu'avaient alors les Espagnols.

tait son compagnon, qui s'abandonnait à la douleur, à prendre des sentiments plus dignes d'un chrétien. « Craignez, lui disait-il, qu'un excès de chagrin ne » vous porte à offenser Dieu et à perdre le fruit de » vos travaux. » L'abbé et les moines de Saint-Riquier, avertis de l'état où se trouvait Vulgan, lui administèrent les sacrements, et l'enterrèrent après sa mort dans la chapelle de l'ermitage. Saint Mauguille lui survécut peu de temps. On place sa mort vers l'an 685. Son corps fut mis auprès de celui du compagnon de sa pénitence. On le transféra depuis dans une église de son nom, bâtie auprès de Saint-Riquier. Saint Mauguille est honoré en ce jour, qu'on croit être celui de sa mort.

Voyez sa vie écrite dans le douzième siècle par Hariulfe, moine de Saint-Riquier. Mabillon l'a publiée avec des remarques, *sæc. IV Ben.* part. 2. On la trouve aussi dans les Bollandistes, avec les notes de Henschenius et de Papebroch.

---

31 MAI.

—

SAINTE PÉTRONILLE, VIERGE.

PREMIER SIÈCLE.

Cette Sainte (1) brilla comme un astre éclatant parmi les premiers disciples des apôtres. Elle florissait dans un temps où les chrétiens s'appliquaient plus à bien vivre qu'à bien écrire. Ils savaient mourir pour Jésus-Christ; mais ils ignoraient l'art de faire des livres, où l'orgueil a souvent plus de part que la charité (2), et voilà pourquoi le récit des actions de sainte Pétronille ne nous a point été transmis. On doit cependant juger que sa sainteté a été éminente, par le rang distingué qu'on lui donne parmi les apôtres, les prophètes et les martyrs.

Son nom, qui est féminin et un diminutif de celui de *Pierre*, a fait conclure à quelques auteurs qu'elle était fille du prince des apôtres. C'était une tradition appuyée sur certains écrits cités par les manichéens, du temps de saint Augustin (3), qui assure que saint Pierre avait une fille qu'il guérit d'une paralysie. L'apôtre peut avoir eu une fille, puisqu'il était marié avant sa vocation à l'apostolat, comme nous le lisons dans l'Évangile. Saint Jérôme et d'autres anciens Pères ajoutent toutefois que du moment de sa vocation, il vécut dans la continence. Clément d'Alexandrie dit que sa femme remporta la couronne du martyre, et qu'il l'exhorta lui-même à confesser généreusement la foi (4).

Pour revenir à sainte Pétronille, il ne paraît pas certain qu'elle ait été plus que fille spirituelle de saint Pierre. Elle vivait à Rome, et fut enterrée sur le chemin d'Ardée, où il y avait anciennement un cimetière et une église de son nom, si célèbres, que le pape Grégoire III y établit une station. Elle est nommée dans le véritable martyrologe de Bède et dans celui qui est attribué à saint Jérôme.

Dans quelque état que se trouvassent les Saints de la primitive Église, ils rapportaient à Dieu toutes leurs pensées et toutes leurs actions. Leur dernière fin était toujours présente à leur esprit, et ils regardaient même comme perdus les moments dans lesquels ils ne s'approchaient pas de la bienheureuse éternité. Que leur exemple causera un jour de désespoir à tous ceux qui vivent dans une dissipation continuelle, qui ne soupirent qu'après de vains amusements, et qui se conduisent dans le monde comme s'il n'y avait point d'avenir! Ils comprendront, mais trop tard, que la vie d'un chrétien devait être une vie pure, fervente, remplie de bonnes œuvres, digne en un mot d'être présentée à Dieu.

(1) C'est elle que le vulgaire appelle sainte *Perrine*, *Peronelle* ou *Pernelle*.

(2) *Sciebant mori, non sciebant disputare.* Saint Cyp.

(3) S. Aug. l. *contra Adimant.* c. 17.

(4) Clem. Alexand. *Strom.* l. 7. p. 736.

SAINT CANT ET SAINT CANTIEN, FRÈRES,

ET SAINTE CANTIANILLE, LEUR SOEUR, MARTYRS.

VERS L'AN 304.

Si l'Évangile charge les richesses de malédictions, parce qu'elles deviennent pour la plupart des hommes la source d'une mort éternelle, il s'ensuit que ceux qui en feront un bon usage recevront une couronne plus brillante. Cette circonstance relève beaucoup la gloire de nos saints Martyrs, connus sous le nom de *Martyrs cantiens*.

Ils étaient de la famille des Anices, une des plus illustres de Rome, et proches parents de l'empereur Carin, qui favorisa les chrétiens dans les Gaules. Protus les instruisit dans la foi et dans les maximes de la plus sublime perfection. Dioclétien commençant à remplir Rome de terreur, ils vendirent les biens qu'ils y possédaient, et se retirèrent à Aquilée; mais les édits du prince contre le christianisme les y avaient devancés. Sisinnius, général de l'armée, et Dulcidius, gouverneur de la province, faisaient nuit et jour une recherche exacte des fidèles, et en remplissaient les prisons.

Lorsqu'ils eurent appris l'arrivée de nos Saints, ils leur donnèrent ordre de comparaître pour sacrifier, et envoyèrent en même temps demander à l'empereur quelle conduite on devait tenir envers des personnes de ce rang. Le prince répondit qu'il fallait les décapiter, s'ils refusaient d'adorer les dieux.

Pendant ce temps-là, les martyrs avaient quitté Aquilée; mais le char sur lequel ils étaient montés ne put, par un accident, passer le bourg d'*Aquæ-Gradatæ*. Sisinnius s'y rendit pour leur signifier l'ordre de l'empereur. Il employa inutilement les menaces et les promesses, afin de les engager à obéir. Les Saints répondirent qu'ils ne trahiraient jamais leur religion, et qu'ils ne voulaient point mériter les supplices éternels destinés à ceux qui adoraient les idoles. Ils furent donc décapités avec Protus, qui avait pris soin de leur éducation. On place leur martyre dans l'année 304. Un prêtre nommé Zoélus embauma leurs corps, et les enterra dans le même tombeau. Le bourg d'*Aquæ-Gradatæ* prit depuis le nom de *San-Cantiano*.

Voyez les actes de ces Saints, que Mabillon a donnés dans l'appendice à sa liturgie gallicane, p. 467, et un panégyrique qu'on croit être de saint Maxime de Turin, lequel se trouve parmi les sermons de saint Ambroise, t. II, *append.* col. 458.

---

† LA B. MECHTILDE,

ABBESSE DE DIESSEN ET D'EDELSTETTEN.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 323. — La vie de la B. Mechtilde a été écrite par l'abbé Engelhard, qui la connaissait personnellement. Henri Canisius l'a insérée dans ses *Lectiones antiquæ*, t. V, et Henschenius dans son t. VII de mai, p. 442-457. André Brunner en a donné un extrait dans ses *Annal. Bojor.* part. 3, p. 451, et Math. Rader, dans sa *Bavaria Sancta*, t. I. Voyez aussi Neugart et d'autres. Sous le 10 avril, (t. II p. 286), se trouve la vie de la B. Mechtilde, bénédictine de Rodalsdorf ou Rodersdorf et sœur de sainte Gertrude; mais Butler et Godescard ont regardé les deux Mechtildes, celle de Rodalsdorf et celle de Diessen, comme une seule personne, et ils attribuent à la première bien des choses qui n'appartiennent qu'à l'autre, erreur dans laquelle étaient tombés aussi les historiens qui les ont précédés.

L'AN 1160.

MECHTILDE (1) eut pour père Berthold, comte d'Andech, et pour mère Sophie d'Amertala, remarquables tous deux par leur vertu et leur naissance, puisque Frédéric Barberousse appelait notre Bienheureuse sa parente (2). Elle naquit vers l'an 1125, et dès l'âge de cinq ans elle fut consacrée au Seigneur dans le couvent des Augustines de Diessen, situé près du lac d'Ambre, et fondé, vers l'an 1130, par son père et Othon de Wolfratshausen. Dans cette pépinière, son esprit et son corps se développèrent, mais plus encore sa vertu et sa piété. Elle soumit, par des jeûnes continuels, la chair à l'empire de l'esprit, et donna, de cette manière, à son âme des armes pour combattre le vice. Elle s'interdisait l'usage de la viande, du vin et des bains, et forte de sa confiance en Dieu, elle refusait dans ses maladies toute espèce de remèdes. Elle ne se fortifiait que plus souvent à la table de l'Agneau qui porte les péchés du monde, et elle lui préparait toujours un temple pur et agréable.

Elle joignait à ces vertus une obéissance absolue, et ne voyait dans les ordres de ses supérieures que la volonté de Dieu. Pour acquérir cette vertu dans toute sa perfection, elle quittait son ouvrage au premier coup de la cloche, persuadée qu'elle suivait ainsi la voix du Seigneur, et qu'elle se fortifiait de plus en plus dans le combat qu'elle livrait aux penchants pervers du cœur et aux insinuations de l'esprit malin.

Élevée dans son esprit au-dessus des régions terrestres, toujours couvertes de brouillards et de nuages, elle voyait à ses pieds toutes les choses de la terre, et contemplait avec pitié ceux qui courent avec une si inconcevable ardeur après ces vains fantômes. Pleine de cette sérénité d'esprit et de ce calme du cœur qu'on remarque dans les enfants de Dieu, il n'y avait pas un moment où elle ne pût répéter du fond de son âme ce cantique de virginité et d'amour : « J'ai méprisé le monde et sa gloire, » par amour pour mon Seigneur Jésus-Christ, que » j'ai vu avec une foi pure, que j'ai cherché avec » une espérance inébranlable, que j'ai aimé d'un » amour parfait. »

Les peines et les épreuves auxquelles Mechtilde se vit soumise lui donnèrent plus d'une occasion de pratiquer la patience chrétienne. Malgré les grands progrès qu'elle avait déjà faits dans la vertu, elle fut exposée à des tentations de plus d'un genre, qu'elle sut toujours surmonter, en reconnaissant sa faiblesse, et par la confiance filiale qu'elle plaçait en Dieu. Éloignée elle-même de toute espèce d'envie, elle fut forcée plus d'une fois de goûter des fruits amers de cet arbre; mais son humilité et son affabilité parvinrent toujours à en arrêter les effets. Car, bien que la noblesse de sa naissance la plaçât au-dessus de toutes les autres sœurs, elle se regar-

(1) On lit aussi *Mathilde, Méthilde, Machtilde, etc.*

(2) *Vita B. Mechtildis*, auctore Engelhardo, n. 171 : « Veniat, » inquit *(Imperator)*, cognata mea Ratisbonam. »

dait comme leur servante, et voulait non-seulement ne pas leur être préférée, mais encore ne pas être considérée comme leur égale. — Sa conduite vérifiait d'une manière frappante ce que le Prophète dit de l'homme juste : *Celui qui marche dans la justice et qui parle dans la vérité; qui a horreur d'un bien acquis par extorsion; qui garde ses mains pures et rejette tous les présents; qui bouche ses oreilles, pour ne pas entendre des paroles de sang, et qui ferme ses yeux afin de ne pas voir le mal : celui-là demeurera dans les lieux élevés; il se retirera dans de hautes roches fortifiées de toutes parts;....... et ses yeux contempleront le Roi dans l'éclat de sa beauté* (3). Elle exerçait en effet un si grand empire sur ses sens, que jamais elle ne fut dans le cas de devoir déplorer une faiblesse. Elle répondit aux injures par un silence si extraordinaire, qu'on eût dit que pas un mot n'était parvenu jusqu'à son âme, et qu'elle était privée de la parole; mais dès qu'elle ouvrait la bouche pour prononcer des paroles de vie et d'amour, on croyait converser avec un esprit céleste.

Ces moyens infaillibles qu'elle employait pour assurer son salut préservèrent son cœur de tout péché, et les yeux de Dieu comme ceux des hommes se reposaient sur elle avec satisfaction. Aussi les charmes de sa vertu durent-ils lui attirer bien des louanges, qu'elle n'écoutait qu'avec une impatience qu'il lui était impossible de cacher. Pour se mettre à l'abri des dangers de ce genre, elle ne recevait que rarement des visites, même de ses frères, et elle savait les rendre courtes (4). Dans tout ce qu'elle faisait elle était un miroir de sainteté. Elle ne voulait rien posséder en propre, et regardait toute sa fortune comme un bien commun; elle s'amusait avec ceux qui étaient gais, s'affligeait avec ceux qui étaient tristes, partageait les douleurs de ceux qui souffraient; elle était respectueuse envers ses parents, sévère et affectueuse envers ceux qui étaient plus jeunes qu'elle, prévenante, douce et humble envers tous.

L'épouse du Seigneur aurait bien voulu passer toute sa vie dans l'obscurité; mais ses sœurs en jugèrent autrement, et, malgré sa jeunesse, la placèrent sur le chandelier, et la choisirent unanimement pour leur supérieure. Mechtilde se fit une loi, du moment où elle entra dans ses nouvelles fonctions, de ne se distinguer en rien de ses inférieures, à moins que ce ne fût par son zèle à observer la règle de l'ordre. Marchant avec fermeté dans cette voie de la perfection, servant de modèle à ses sœurs dans toutes les vertus, portant toujours le nom de *sœur* et non celui de *supérieure*, et choisissant toujours pour elle-même ce qu'il y avait de moins bon, elle s'attacha tous les cœurs, qu'il lui fut facile d'élever au plus haut point de la perfection évangélique. Elle fit en peu de temps du couvent de Diessen une pépinière féconde pour le ciel, et on admirait de tous côtés l'héroïsme de ces pieuses épouses de Jésus.

La haute sagesse de Mechtilde ne put échapper à l'attention de Conrad, évêque d'Augsbourg, qui, à la mort de Gisèle, abbesse d'Edelstetten en Souabe (5), nomma en sa place la servante de Dieu, pour porter remède au relâchement dans lequel ce monastère était tombé. Elle employa diverses raisons pour éloigner d'elle ce fardeau, et persista dans ses refus jusqu'à ce que le pape Anastase IV la détermina par une lettre à accepter cette dignité. Il lui en coûta bien des larmes pour se séparer d'une communauté qui lui était devenue si chère, et ce qui seul fut capable de porter quelque adoucissement à sa douleur, ce fut la joie inattendue avec laquelle la reçurent les religieuses d'Edelstetten. En 1153 l'évêque Conrad l'installa solennellement comme abbesse.

La nouvelle supérieure rétablit en peu de temps l'ancien ordre et l'esprit d'une parfaite régularité. Son extérieur imposant, sa douceur, son affabilité, ses manières modestes, humbles et pleines de l'Esprit divin, ses paroles sages et persuasives, en un mot toute sa personne qui ne respirait qu'amour et bienveillance, fit bientôt l'impression la plus salutaire sur les religieuses. Quoique sévère en tout, elle savait approprier ses préceptes à tous les caractères et à toutes les forces : les plus zélées s'y soumettaient avec une joie évidente; celles qui étaient plus faibles se sentaient attirées par les autres d'une manière irrésistible, et les âmes tièdes plièrent d'abord sans murmure, et éprouvèrent plus tard un attrait inconnu pour la vertu. La seule mesure qui rencontra quelque opposition, ce fut la sévère clôture que l'on exigea des religieuses, cet égide du recueillement et de la modestie virginale; et l'évêque d'Augsbourg fut obligé d'intervenir, pour amener, par la sévérité et la douceur, toute l'entreprise au but auquel on aspirait. Usant avec énergie de son autorité épiscopale, il ferma la porte du couvent, et pour couper court à toute espèce de désor-

(3) Isaïe, XXXIII, 15, 16 et 17.

(4) « Hinc dilecta Deo et omnibus, cum multorum peteretur affectu multorum munusculis tentaretur, turturi suo turturem se custodiens, contempsit munera, respuit blandimenta, et fugit colloquia. Inde et fratres suos principes vix videre concessit, et tam breviter, ut puncto eis assedisse sufficerit. »

(5) Entre Augsbourg et Ulm.

dre, on renvoya quelques-unes des plus rebelles.

Dès ce moment une vie nouvelle anima l'abbesse, ses années semblèrent se rajeunir, et avec elles son esprit de charité, ses élans vers les lieux élevés de la contemplation. Fidèle aux paroles de l'Apôtre, elle ne tenait à la terre que par son corps, car elle vivait déjà dans le ciel (6). Elle passait la plupart de son temps à l'église, où elle se joignait aux anges et aux saints pour déposer devant le trône du Très-Haut l'offrande de sa prière et de ses soupirs. Elle ne négligeait cependant en aucune manière les intérêts de sa maison, qu'elle regardait au contraire comme l'objet principal de son zèle. D'une austérité inflexible pour elle-même, elle usait de bonté et d'indulgence envers ses sœurs, sans transgresser néanmoins les règles de la prudence et de l'ordre.

Sa compassion était si grande, qu'elle sentait au fond de l'âme les besoins et la misère de son prochain, et il n'y avait que les larmes et de prompts bienfaits qui pussent guérir les plaies que sa sensibilité avait faites à son cœur. C'est pourquoi tous les pauvres et les malheureux, les veuves surtout et les orphelins étaient ses amis et ses protégés, qui, par reconnaissance, mais au grand regret de leur bienfaitrice, publiaient partout ses louanges.

Avançant rapidement dans la carrière de sa vie, où chaque pas était marqué par un bienfait et glorifié par quelque vertu, elle approcha enfin du terme après lequel elle soupirait, et se réjouit dans le Seigneur, lorsqu'elle se sentit au point de passer à l'éternité. Dans sa dernière maladie, elle quitta le couvent d'Edelstetten, et se rendit à Diessen, pour y terminer ses jours. Elle donna encore, avant sa mort, d'utiles leçons à ses sœurs, fit des dons considérables à la communauté, reçut ensuite les saints sacrements des mourants et entra dans les joies du Seigneur le 31 mai 1160. Son corps fut enterré dans l'église du couvent, où sa fête se célèbre le lendemain du dimanche de la Trinité.

(6) Philipp. III, 20.

1er JUIN.

SAINT JUSTIN,

PHILOSOPHE ET APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, MARTYR.

Tiré de sa vie, écrite d'après ses écrits, par D. Maran; de Tatien, d'Eusèbe et des actes sincères du martyre du Saint, lesquels ont été publiés par D. Ruinart. Voyez sur les écrits de saint Justin, D. Le Nourry, *Appar. in Bibl. Patr.*; D. Ceillier et D. Maréchal, *Concordances des Pères*, t. I.

L'AN 167.

Justin naquit à Néapolis ou Naplouse, autrefois capitale de la province de Samarie. C'est cette ville qui est appelée Sichem dans l'Écriture. L'empereur Vespasien lui donna le nom de Flavie, et honora ses habitants du privilége de bourgeoisie romaine. Tite, son fils et son successeur, y envoya une colonie de Grecs, dans laquelle se trouvèrent l'aïeul et le père de Justin, l'un et l'autre païens de religion.

Notre Saint (1) fut élevé dans les erreurs et les superstitions de l'idolâtrie; mais en même temps il eut soin de cultiver son esprit par l'étude des belles-lettres. Nous apprenons de lui-même qu'il employa sa jeunesse à lire les poètes, les orateurs et les historiens (2). Le cours de cette étude achevé, il s'appliqua à celle de la philosophie. Son but était de satisfaire l'ardent désir qu'il se sentait pour la recherche de la vérité. Il s'adressa d'abord à un maître stoïcien, avec lequel il resta quelque temps. Le peu de lumières qu'il en tira concernant la Divinité lui fit prendre la résolution de se mettre sous la conduite d'un péripatéticien, homme d'une grande subtilité d'esprit. Ce nouveau maître lui ayant demandé, dès le second jour, de quel salaire ses peines seraient récompensées, il jugea qu'une âme aussi basse ne pouvait être celle d'un philosophe. Il abandonna donc cette école pour aller se présenter à un pythagoricien qui avait beaucoup de réputation, et qui se piquait extrêmement de sagesse; mais comme celui-ci ne voulait admettre aucun disciple, qu'il n'eût préalablement appris la musique, la géométrie et l'astronomie, Justin, impatient de se livrer à une étude plus essentielle, fréquenta l'école d'un académicien, où il fit de rapides progrès dans la philosophie platonicienne; déjà même il se flattait d'arriver bientôt à la vue de Dieu, dont

(1) Saint Épiphane, *hæres.* 46, donne à saint Justin la dénomination de *Samaritain*. Ceci veut dire seulement qu'il était *Samaritain* de naissance. Il ne l'était certainement point de principes, puisqu'il se donne lui-même pour un *Gentil* et un *Incirconcis*. *Dial.* n° 28, *Apol.* 1, n. 53.

(2) *Dial. in initio.*

les philosophes de la secte qu'il suivait semblaient faire le principal objet de leur application.

Un jour qu'il se promenait du côté de la mer, pour être moins distrait et plus recueilli, il aperçut, en se retournant, un vieillard qui le suivait de fort près. Il fut frappé de son port majestueux, ainsi que d'un certain mélange de douceur et de gravité qui paraissait dans sa personne. Tandis qu'il le considérait attentivement, celui-ci lui demanda s'il le connaissait. « Non, répondit Justin. Pourquoi donc, » reprit le vieillard, me regardez-vous si fixement? » C'est, répliqua Justin, que je suis surpris de ren» contrer un homme dans un lieu si écarté et si so» litaire. J'y suis venu, dit le vieillard, par attache» ment pour quelques-uns de mes amis; ils sont en » voyage, et je suis ici à les attendre (3). »

La conversation s'étant engagée, on parla de l'excellence de la philosophie. Justin prétendait que celle de Platon en particulier était la seule qui conduisît au bonheur, à la connaissance et à la vue de Dieu; mais le vieillard réfuta solidement sa prétention, et le convainquit, par de bonnes raisons, que Platon et Pythagore, pour lesquels il se sentait tant d'estime, s'étaient trompés dans leurs principes; qu'ils n'avaient connu ni la Divinité ni l'âme humaine, et que par conséquent ils ne pouvaient communiquer aux autres une connaissance dont ils étaient eux-mêmes dépourvus. Alors Justin, qui cherchait sincèrement la vérité, demanda à qui il fallait s'adresser pour entrer dans la véritable voie. « Longtemps avant que vos philosophes existassent, » répondit le vieillard, il y a eu dans le monde des » hommes justes, amis de Dieu et inspirés par son » esprit. On les appelle prophètes, parce qu'ils ont » prédit des choses futures qui sont effectivement » arrivées. Leurs livres, que nous avons encore, » contiennent des instructions lumineuses sur la » première cause et la dernière fin de tous les êtres. » On y trouve beaucoup d'autres articles dont la » connaissance doit intéresser un philosophe. Ils » n'employaient, pour établir la vérité, ni les dis» putes, ni les raisonnements subtils, ni ces dé» monstrations abstraites qui sont au-dessus de la » portée du commun des hommes. On les croyait » sur leur parole, parce qu'on ne pouvait se refuser » à l'autorité qu'ils recevaient de leurs miracles et » de leurs prédictions. Ils inculquaient la créance » d'un seul Dieu, le père et le créateur de toutes » choses, et de Jésus-Christ, son fils, qu'il a envoyé » au monde. » Il conclut son discours par ces paroles : « Quant à vous, faites d'ardentes prières pour » que les portes de la vie vous soient ouvertes. Les » choses dont je viens de vous entretenir sont de na» ture à ne pouvoir être comprises, à moins que » Dieu et Jésus-Christ n'en donnent l'intelligence. » Après ces mots, le vieillard se retira, et Justin ne le vit plus.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les prophètes. Il approfondit les motifs de crédibilité du christianisme, et se détermina peu après à l'embrasser. Ce qui contribua particulièrement à le convaincre de la vérité de notre religion, fut l'innocence et la vertu de ceux qui la professaient. Il ne pouvait se lasser d'admirer la constance avec laquelle les disciples de Jésus-Christ aimaient mieux souffrir les plus cruelles tortures, et même affronter la mort avec son plus terrible appareil, que de trahir leur religion et de commettre le moindre péché. Voici comment il s'explique sur ce point: « Lorsque j'entendais diffamer les chrétiens, et que » de l'autre côté je les voyais courir avec intrépidité » à la mort et à tout ce qui cause le plus d'effroi à » la nature humaine, je concluais intérieurement » qu'il était impossible que de tels hommes fussent » vicieux et plongés dans le désordre (4).

Ce que nous avons rapporté des études de saint Justin porte à croire qu'il était déjà avancé en âge quand il se convertit à la religion chrétienne. Plusieurs critiques ont inféré d'un passage de saint Épiphane, qu'il avait trente ans lors de sa conversion (5). Quoiqu'il professât le christianisme, il n'en continua pas moins de porter le *pallium*, ou manteau qui était la marque distinctive des philoso-

(3) Selon quelques auteurs, ce vieillard était un chrétien zélé. Le P. Halloix pense que c'était un ange, et cela est fondé sur ce que les esprits bienheureux prennent un vif intérêt au salut des hommes. Tillemont et D. Maran regardent cette conjecture comme probable, et l'appuient de plusieurs raisons.

(4) *Apol.* 2, ol. 1, n. 12, p. 96.

(5) Le passage en question, qui n'est pas clair, se trouve dans l'*Hérésie* 46. Voyez Tillemont et D. Maran.

Eusèbe, l. 4, c. 8, dit que saint Justin se convertit après que l'empereur Adrien eut célébré l'apothéose d'Antinoüs, que la mort surprit en Égypte, et en l'honneur duquel il bâtit la ville d'Antinoé, érigea un temple, établit des prêtres et institua des jeux. Or, tout ceci arriva en 132, et le Saint mourut dans la vigueur de l'âge. D. Maran met sa conversion vers l'an 137.

Cave pense que saint Justin se fit chrétien à Naplouse; mais D. Maran dit que ce fut à Alexandrie. Ce dernier se fonde sur ce qu'Alexandrie était près de la mer, et sur ce que le Saint, *Parænes. ad Græcos*, assure qu'il avait été en cette ville. Effectivement, le désir de se perfectionner dans les sciences le fit voyager, surtout en Égypte, pays renommé pour la connaissance des mystères les plus secrets.

phes. Il ne fut pas le seul fidèle qui en agit de la sorte; Aristide d'Athènes et Héraclas firent la même chose (6).

Saint Justin était, au rapport de saint Épiphane, *un grand ascétique*, c'est-à-dire un homme qui menait une vie extrêmement sainte et austère. Il se rendit à Rome peu de temps après sa conversion, et l'on croit communément que ce fut de l'Égypte qu'il vint en cette ville. Quelques auteurs ont conclu qu'il était prêtre, et de la description qu'il fait du baptême, et de ces concours de peuple qui allait recevoir ses instructions vers le temps de son martyre (7): mais ce point n'est pas assez prouvé (8). Comme il paraît cependant avoir prêché, on ne peut guère douter qu'il n'ait été diacre.

Il n'y avait pas encore longtemps qu'il était chrétien, lorsqu'il écrivit son *Oraison* ou discours *aux Grecs* (9). Il se proposa dans cet ouvrage de convaincre les païens de la légitimité des raisons qui lui avaient fait embrasser le christianisme. Après avoir développé l'impiété et l'extravagance des idolâtres, qui attribuaient à leurs divinités les crimes les plus honteux, il se montre pénétré d'admiration et de respect pour la sainteté de la doctrine chrétienne, ainsi que pour l'auguste majesté de nos Écritures, qui mettent un frein aux passions et qui fixent les inquiétudes de l'esprit humain, en l'établissant dans une tranquillité inaltérable.

Le second ouvrage que publia saint Justin, et qui fut écrit à Rome, porte le titre de *Parenèse* ou d'*Exhortation aux Grecs*. L'auteur y répand les fleurs de l'éloquence, ce qu'il n'a pas fait même dans ses apologies. On y trouve la réfutation des erreurs de l'idolâtrie, avec les preuves de la vanité des philosophes païens. L'auteur reproche à Platon d'avoir essayé d'établir le polythéisme, dans une harangue qu'il prononça en présence des Athéniens, de peur qu'on ne lui ôtât la vie comme à Socrate : ce qui montrait de sa part une grande faiblesse, et surtout beaucoup de mauvaise foi, puisqu'il est prouvé par ses écrits qu'il n'admettait qu'un Dieu. Il cite divers passages d'anciens auteurs, qui tous ne connaissaient qu'une seule Divinité (10). En composant son livre de la *Monarchie* (11), il se proposa d'établir l'unité de Dieu par des autorités et des raisons tirées des philosophes païens.

On ne peut douter que saint Justin ne soit aussi l'auteur de l'*Épître à Diognète* (*). Ce Diognète, homme de grande considération, était fort versé dans la philosophie. Il avait été le précepteur de Marc-Aurèle, qui eut toujours pour lui autant d'estime que de confiance (12). Frappé de la conduite des chrétiens, il désirait connaître ce qui les portait à mépriser le monde et la mort avec toutes ses horreurs, et d'où leur venait cette charité mutuelle, inconnue aux autres hommes, charité si puissante, qu'elle paraissait les rendre insensibles aux plus cruels traitements. Saint Justin se chargea de lui donner les éclaircissements qu'il demandait. Après avoir démontré la folie du paganisme et l'imperfection de la loi judaïque, il peint les vertus pratiquées par les chrétiens, et surtout leur humilité, leur douceur, leur amour pour ceux qui les haïssaient injustement, etc. Il ajoute que les tortures ne servaient qu'à augmenter le nombre et à perfectionner la sainteté des fidèles; vient ensuite une explication claire et précise de la divinité de Jésus-Christ (13), fils de Dieu et créateur de toutes choses. Le saint docteur prouve l'insuffisance de la raison, en montrant qu'elle ne peut toute seule nous conduire à la connaissance d'un Dieu qui a envoyé son fils pour nous enseigner ses adorables volontés, et pour payer

(6) Le dernier ne quitta pas même le manteau de philosophe, lorsqu'il eut été placé sur le siége d'Alexandrie.

(7) Voyez Tillemont et D. Maran.

(8) Ceillier a inféré du silence des anciens sur cet article, que le Saint avait toujours été laïque.

(9) Op. p. 1.

(10) Ces passages sont d'Orphée, d'Homère, de Sophocle, de Pythagore, de Platon, de Mercure, d'Acmon, ou plutôt Ammon.

(11) P. 36, *edit. Ben.*

(*) Cette épître est attribuée à saint Justin dans tous les anciens manuscrits, et l'on ne peut la lui contester, selon Cave, Ceillier, Maran, etc. Le style en est plus fleuri et plus élégant que celui des autres ouvrages du saint docteur; mais on aurait tort d'en inférer qu'il n'en est point l'auteur, comme l'ont montré les critiques que nous venons de citer. A la vérité, cette épître n'est citée ni par Eusèbe, ni par saint Jérôme. Ils ne citent point non plus les ouvrages d'Athénagore : en conclura-t-on pour cela qu'ils sont supposés? L'art de l'imprimerie n'ayant été inventé que fort tard, est-il étonnant qu'il leur soit échappé quelques écrits? Tillemont prétend que l'auteur de l'épître dont il s'agit est plus ancien que saint Justin, parce qu'il se qualifie *disciple des apôtres :* mais cette raison ne prouve absolument rien. Saint Justin pouvait prendre le même titre, lui qui était contemporain de saint Polycarpe et d'autres saints personnages qui avaient vu quelques-uns des apôtres.

Stolberg aussi paraît être de l'opinion de Tillemont, et veut même le placer avant l'année 70, parce qu'il parle du culte des juifs, comme d'un culte encore existant. Mais une phrase qui n'est peut-être qu'une tournure oratoire ne prouve pas grand'chose quand il y a de l'autre côté des arguments plus concluants.

(12) D. Le Nourry, *Appar. in Bibl. Patr.* t. I p. 445, dit que Diognète était juif; mais il est visible qu'il se trompe, puisque Diognète est appelé *adorateur des dieux* dans la lettre qui lui est adressée par saint Justin.

(13) N. 7, p. 237.

le prix de notre rédemption, dans le temps que nous ne méritions que des supplices. Il développe ce mystère en faisant voir que le Saint a souffert pour les pécheurs, et la personne offensée, pour ceux dont elle avait reçu des outrages. Étant, dit-il, dans l'impossibilité d'expier nos crimes par nos propres forces, nous nous trouvons à couvert sous les ailes de la justice elle-même, et nous sommes affranchis de l'esclavage du péché. Il relève la bonté infinie de Dieu pour l'homme, laquelle éclate en ce que, non content de nous avoir donné l'être, il a créé le monde pour notre usage, nous a soumis toutes choses, et nous a donné son fils unique, avec la promesse de nous faire régner avec lui si nous l'aimons. « Présentement que vous le connaissez, » dit-il à Diognète, de quelle joie ne devez-vous pas » être comblé? Quels transports d'amour ne devez- » vous pas éprouver pour celui qui vous a aimé le » premier? et quand vous l'aimerez, vous serez » l'imitateur de sa bonté. On est véritablement » l'imitateur de Dieu, lorsqu'on supporte les far- » deaux des autres, qu'on assiste le prochain, qu'on » se place par humilité au-dessous de ses inférieurs, » qu'on partage avec les pauvres les biens qu'on a » reçus du ciel. Vous comprendrez alors que Dieu » gouverne cet univers; vous connaîtrez ses mys- » tères; vous aimerez et admirerez ceux qui souf- » frent pour lui; vous condamnerez l'imposture du » monde; vous mépriserez la mort du corps, et ne » craindrez que la mort éternelle de l'âme, avec ce » feu qui ne s'éteindra jamais. Quand vous saurez » ce que c'est que ce feu, vous envierez le bonheur » de ceux qui souffrent les flammes pour la justice. » Je ne parle point des choses par rapport aux- » quelles je sois étranger; ayant été disciple des » apôtres, je suis établi pour enseigner les na- » tions, etc. »

Saint Justin demeura longtemps à Rome auprès des bains de Timothée sur le Mont-Viminal. Il s'appliquait à instruire ceux qui venaient à sa maison pour le consulter ou pour vaquer aux exercices du christianisme. Evelpiste, qui souffrit depuis avec lui, avoua dans son interrogatoire qu'il avait écouté avec plaisir les discours de Justin. Le juge connut avec quel zèle le Saint instruisait, lorsqu'il demanda en quel lieu il assemblait ses disciples.

Justin ne se contenta pas de travailler à la conversion des juifs et des gentils, il prenait encore la plume pour défendre la foi contre les attaques de l'hérésie. Il combattit Marcion par des écrits que saint Jérôme appelle *excellents*, mais que nous n'avons plus; ils sont perdus, ainsi que plusieurs autres ouvrages auxquels les anciens donnent de grands éloges.

Le Saint quitta Rome, après avoir composé sa première apologie. On croit qu'il exerça plusieurs années les fonctions d'évangéliste dans différentes contrées.

Étant à Éphèse, sous le règne d'Antonin-le-Pieux, le hasard lui fit rencontrer Tryphon dans les galeries de Xyste où il se promenait. Ce Tryphon, habile philosophe, est appelé par Eusèbe le plus fameux juif de son temps; Justin eut avec lui une dispute réglée qui dura deux jours entiers. Les conférences se tinrent en présence de plusieurs personnes. Le Saint les mit depuis par écrit, et les publia sous le titre de *Dialogue avec Tryphon*. En voici l'analyse.

Tryphon, voyant Justin en habit de philosophe, l'entretint sur l'excellence de la philosophie. Le Saint lui marqua son étonnement de ce qu'il ne s'attachait pas plutôt à étudier Moïse et les prophètes, en comparaison desquels les écrits des philosophes ne contenaient qu'un vain jargon, et n'étaient qu'un tissu de rêveries. Dans la première partie de son dialogue, il montre, d'après les prophètes, que la loi ancienne n'était que pour un temps, et qu'elle devait être abolie par la nouvelle. Il fait voir dans la seconde que Jésus-Christ est Dieu avant tous les siècles, quoique distingué du Père quant à la personne; que c'est lui qui apparut à Abraham, à Moïse, etc., qui a créé l'homme, qui s'est incarné, et qui est mort sur la croix. Il insiste beaucoup sur ce passage : *Voilà qu'une Vierge concevra*, etc. (14). Tryphon était convenu dès le commencement de la conversation, qu'il était clair, par les prophètes, que le Messie devait être venu; mais il s'opiniâtrait à dire qu'il ne s'était point encore manifesté au monde. L'accomplissement des prophéties touchant la venue du Messie paraissait alors si visible, qu'aucun juif n'osait la contester (15). Justin, prenant mal le sens de quelques paroles d'Isaïe et de l'Apocalypse, en inférait qu'avant le jour du jugement, Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus dans de chastes délices; mais il reconnaissait en même temps que le milénarisme n'était point admis par plusieurs fidèles véritablement orthodoxes (16). Ce point fut éclairci dans la suite, et l'on rejeta l'erreur de quelques particuliers, comme contraire à la tradition de l'Église universelle. Saint Justin parle, dans la troisième partie de son dialogue, de la vocation des gentils et de l'établissement de l'Église; il exclut du royaume céleste les héréti-

(14) *Is. VIII.*

(15) Voyez Fleury, *Hist. ecclés.* t. I p. 465.

(16) N. 80, p. 177.

ques, aussi bien que les infidèles. Il atteste (17) que les dons miraculeux du Saint-Esprit, tels que ceux de guérir les malades et de chasser les démons par l'invocation du nom du Sauveur, étaient alors fréquents parmi les disciples de Jésus-Christ (18). La nuit ayant mis fin à la conversation, Tryphon remercia Justin, et comme il était sur le point de s'embarquer, il lui souhaita un heureux voyage.

Mais rien n'a rendu saint Justin plus célèbre que les apologies qu'il composa en faveur de la religion chrétienne. La première et la plus importante, que les anciens éditeurs ont mal à propos placée et nommée la seconde, fut adressée, vers l'an 150, à l'empereur Antonin-le-Pieux, à ses deux fils adoptifs, Marc-Aurèle et Lucius Commode, au sénat et au peuple romain. Antonin n'avait publié aucun édit contre les chrétiens; mais ceux-ci étaient souvent persécutés par les gouverneurs des provinces, en vertu des édits précédents qui n'avaient point été révoqués. Partout on les traduisait devant les tribunaux, comme une race d'hommes méchants, barbares et ennemis des dieux. On les traitait d'athées, et on les accusait de se livrer en secret à un affreux libertinage. Cette accusation était apparemment fondée sur le secret qu'ils gardaient par rapport aux mystères de leur foi, ainsi que sur les abominations pratiquées parmi les gnostiques et les carpocratiens, avec lesquels les païens les confondaient. On leur reprochait de manger, dans leurs assemblées de religion, la chair d'un enfant massacré, reproche qui venait peut-être d'une fausse notion de l'eucharistie. Celse et d'autres païens (19) ajoutèrent depuis qu'ils adoraient la croix avec la tête d'un âne. Cette prétendue histoire de l'adoration de la tête d'un âne était de l'invention d'un juif, qui prétendait avoir vu nos mystères; elle se répandit parmi le peuple, et fut accréditée par ceux qui étaient intéressés à décrier notre religion (20). Le respect que les chrétiens avaient pour le signe de la croix, respect dont parlent Tertullien et tous les anciens Pères, pouvait avoir donné lieu à l'autre partie de l'histoire. Ces calomnies se débitaient avec tant de confiance, le préjugé et la passion les adoptaient avec tant de facilité, qu'elles servaient de prétexte pour justifier la cruauté des persécuteurs, et pour rendre odieux le nom même de chrétien.

Toutes ces circonstances déterminèrent saint Justin à présenter son apologie, et à demander qu'on la rendît publique. Il y déclare généreusement qu'il est chrétien, et qu'en cette qualité il prend la défense de sa religion. Il montre que les chrétiens ne doivent point être condamnés pour leur nom, et que les magistrats ne peuvent sévir contre eux, à moins qu'ils n'aient été convaincus de quelque crime; qu'ils ne sont point athées, quoiqu'ils n'adorent pas les idoles; qu'ils adorent Dieu le Père, Jésus-Christ son fils, le Saint-Esprit (21) et les bons anges (22). Après avoir exhorté l'empereur à tenir la balance égale dans l'administration de la justice, il expose la sainteté de la doctrine et des mœurs des chrétiens. Non-seulement, dit-il, ils ont le parjure en abomination, ils évitent encore les serments : tout ce qui porterait la moindre atteinte à l'honnêteté, leur fait horreur; ils n'ont que du mépris pour les richesses; on les voit doux et patients dans les épreuves, leur charité embrasse tous les hommes, et même leurs ennemis. Ils paient fidèlement les impôts, ils obéissent à leurs supérieurs, ils honorent les princes, etc. On les calomnie lorsqu'on les accuse de manger des enfants : comment se rendraient-ils coupables d'un tel attentat, eux qui condamnent les personnes qui ne font simplement que les exposer (23)? Leur pureté est aussi à l'abri de la critique la plus sévère. N'est-ce pas l'amour de cette vertu qui en porte un si grand nombre de l'un et de l'autre sexe à vivre dans une entière continence jusqu'à l'âge le plus avancé? Suivent les preuves de l'immortalité de l'âme et de la résurrection de la chair. Le Saint démontre, par les prophètes, qu'un Dieu devait s'incarner; que la destruction de Jérusalem avait été prédite, ainsi que la vocation des gentils, etc. (24).

La nécessité où il était de repousser les calomnies des païens, l'obligea, contre la coutume de la pri-

(17) N. 83, p. 182; n. 35, p. 133.

(18) Les sociniens redoutent l'autorité de l'ouvrage que nous venons d'analyser, parce qu'on y trouve des preuves évidentes de la divinité de Jésus-Christ. Il est échappé à saint Justin quelques fautes dans les étymologies de certains noms hébreux. Ceci prouve qu'il savait peu la langue hébraïque.

(19) *Ap. Origen.* l. 6, c. 301.

(20) Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 4, c. 18, *et in Isa.*

(21) N. 6, p. 47.

(22) Il n'est point là question d'identité de culte, comme l'observe D. Maran; et quoique les bons anges soient nommés avec Dieu dans la même période, le culte qu'on leur rendait était d'un ordre bien inférieur à celui qui se rend à l'Être suprême. Le texte de saint Justin doit s'entendre comme ces paroles de l'Apocalypse, c. 1, v. 4 et 5 : *La grâce et la paix vous soient données par celui qui est.... par les sept esprits qui sont devant le trône, et par Jésus-Christ.*

(23) Les païens exposaient leurs enfants lorsqu'ils étaient pauvres. Cette barbare coutume s'observe encore aujourd'hui à la Chine.

(24) Il parle de la statue qu'on avait érigée dans Rome à Simon le Magicien. La même chose est attestée par Tertullien, par saint Augustin, par Théodoret, etc. Voyez Tillemont, t. II p. 521, et la note de D. Maran sur cet endroit.

mitive Église, d'expliquer en quoi consistait le baptême et l'eucharistie. Il représente aussi le second de ces sacrements comme un véritable sacrifice. « Tous, dit-il, n'ont pas droit à cette divine » nourriture (l'eucharistie); elle n'est que pour ceux » qui reconnaissent notre doctrine comme vraie, » qui ont été lavés de leurs péchés dans le bain de » la régénération, et qui vivent conformément aux » préceptes de Jésus-Christ : car nous ne prenons » pas ces choses comme un pain et un breuvage » ordinaires; mais de même que Jésus-Christ notre » Sauveur, en s'incarnant par la parole de Dieu, a » eu de la chair et du sang pour notre salut; de » même aussi nous avons été instruits que cette » nourriture devient la chair et le sang de Jésus » incarné après l'invocation et les actions de grâces » qui sont formées dessus, et par la vertu des propres paroles qu'il a proférées (25). » Les fidèles, selon le saint docteur, sanctifiaient le dimanche en s'assemblant pour célébrer les divins mystères, pour lire les prophètes, pour écouter l'exhortation de celui qui présidait à l'assemblée, et pour contribuer aux aumônes avec lesquelles on assistait les orphelins, les veuves, les prisonniers, les malades et les étrangers. Saint Justin termine son ouvrage par l'édit que l'empereur Adrien donna en faveur des chrétiens.

Il paraît que cette apologie produisit son effet, et qu'elle rendit la paix à l'Église. Antonin envoya en Asie un rescrit où se lisent les paroles suivantes : « Plusieurs gouverneurs de province ayant écrit à » mon père au sujet des chrétiens, il répondit qu'il » ne fallait point les inquiéter, à moins qu'ils ne » fussent convaincus d'avoir entrepris quelque chose » contre l'État. Ayant aussi été consulté sur le » même sujet, j'ai répondu que si quelqu'un était » accusé simplement d'être chrétien, on devait le » renvoyer absous, et faire subir à son accusateur » la peine portée par les lois (26). » On lit dans Orose et dans Zonare, que ce fut l'apologie de saint Justin qui détermina l'empereur à envoyer un ordre semblable.

La seconde apologie du Saint parut en 167 : elle fut composée à l'occasion du martyre d'un nommé Ptolémée, et de deux autres chrétiens qu'Urbicus, gouverneur de Rome, avait condamnés à mort. Le Saint l'adressa à l'empereur Marc-Aurèle (27) et au sénat romain; il y prouvait l'injustice des persécuteurs. Les chrétiens, disait-il, ne souffriraient pas la mort avec tant de joie, s'ils étaient coupables des crimes dont on les accuse. Leur vie et leur doctrine leur donnent beaucoup d'avantage sur les philosophes. Socrate a eu bien des disciples; mais il ne s'en est point trouvé qui aient été martyrs de sa doctrine. Je m'attends bien, continuait-il, que cet écrit me coûtera la vie, et que je deviendrai la victime de la fureur de ceux qui portent une haine implacable à la religion pour laquelle je me suis chargé de plaider. Il comptait parmi ces ennemis du christianisme le philosophe Crescens, qui, à beaucoup d'ignorance joignait un orgueil insupportable (*).

Les choses tournèrent comme Justin l'avait prévu. Sa mort fut arrêtée peu de temps après qu'il eut présenté son apologie, et l'on ne peut guères douter qu'elle n'ait été l'effet de la malice de ceux dont il avait parlé. Nous avons les actes authentiques de son martyre, lesquels paraissent avoir été tirés des registres du préteur. Voici ce qu'ils contiennent.

Justin, ayant été arrêté avec d'autres chrétiens, fut conduit devant Rustique, préfet de Rome, qui lui dit : « Obéissez aux dieux, en vous conformant aux » édits des empereurs.—Justin. On ne peut sans » injustice blâmer ou punir ceux qui obéissent aux

(25) N. 66, p. 83. Voyez les notes de D. Maran.

(26) Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 4, c. 13.

(27) Lucius Verus, collègue de Marc-Aurèle, était alors en Orient.

(*) Selon Photius, cod. 125, saint Justin composa un traité plein de raisonnements forts et pressants contre la doctrine d'Aristote. Il y examinait en critique les deux premiers livres de la physique de ce philosophe, et en renversait les principes. Cet ouvrage est perdu. On a faussement attribué à saint Justin le *Traité contre la doctrine d'Aristote*, dans lequel l'auteur réfute les principes avancés dans le quatrième, le cinquième et le huitième livres de la physique, et dans d'autres écrits du philosophe grec.

Les *Réponses aux orthodoxes* sur 146 questions ne sont point non plus de saint Justin. Cet ouvrage, qui est du quatrième ou cinquième siècle, contient une réfutation des erreurs de Sabellius et d'Arius. Quelques-uns l'ont attribué à Théodoret.

Les ariens, les nestoriens et les eutychiens sont réfutés dans l'*Exposition de la vraie Foi*, qui peut être l'ouvrage d'un Justin, évêque en Sicile, dont nous avons encore une lettre à Pierre le Foulon, t. IV, *Conc.* p. 1103.

La *Lettre à Zénas et à Sérénus*, qui porte aussi le nom de saint Justin, est peu importante : elle renferme quelques instructions sur la vie ascétique. Il y a assez d'apparence qu'elle fut écrite sous le règne d'Héraclius, par Justin, abbé du monastère de Saint-Athanase, Persan et martyr, lequel était auprès de Jérusalem. Voyez D. Maran, Ceillier, etc.

La meilleure édition des œuvres de saint Justin est celle que D. Maran, de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1742, in-folio. Elle reparut à Venise en 1747. Le D. Oberthür a aussi publié à Würtzbourg, en 1777, les œuvres de ce Père de l'Église en grec et en latin, 3 vol. in 8o.

» commandements de Jésus-Christ notre Sauveur. » — RUSTIQUE. A quel genre de science vous appliquez-vous? — JUSTIN. J'ai essayé de toutes les » sciences; mais n'y ayant pas trouvé la vérité, je » me suis enfin attaché à la philosophie des chrétiens, sans avoir égard au discrédit où elle était » parmi ceux qu'aveuglent l'erreur et le préjugé. » — RUSTIQUE. Quoi! misérable, vous tenez pour » cette doctrine? — JUSTIN. Je m'en fais gloire, » parce qu'elle me procure l'avantage d'être dans » le chemin de la vérité. — RUSTIQUE. Quels sont les » dogmes de la religion chrétienne? — JUSTIN. Nous » autres chrétiens, nous croyons un seul Dieu, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et » nous confessons notre Seigneur Jésus-Christ, fils » de Dieu prédit par les prophètes, l'auteur et le prédicateur du salut, le juge de tous les hommes. » Le juge lui ayant ensuite demandé où s'assemblaient les chrétiens, le Saint lui dit : « Ils s'assemblent où » ils veulent et où ils peuvent. Notre Dieu n'est pas » renfermé dans un lieu particulier : comme il est » invisible, et qu'il remplit le ciel et la terre, on » l'adore et on le glorifie partout. — RUSTIQUE. Je » veux savoir où vous assemblez vos disciples. — » JUSTIN. J'ai demeuré jusqu'ici aux bains de Timothée, près de la maison d'un nommé Martin; » étant venu à Rome pour la seconde fois, je n'y » fréquentai point d'autre lieu. Quand quelqu'un » venait me trouver, je lui enseignais la doctrine » de vérité. -RUSTIQUE. — Vous êtes donc chrétien? » — JUSTIN. Oui, certes, je le suis. »

Le juge fit la même question aux autres chrétiens qui avaient été arrêtés avec Justin, et qui étaient Chariton, Evelpiste, Hiérax, Péon, Libérien, et une femme nommée Charitaine. Tous répondirent qu'ils étaient chrétiens par la miséricorde de Dieu. Evelpiste, esclave de César par sa condition, dit qu'il était redevable à ses parents de la connaissance du christianisme; mais il ajouta qu'il avait toujours entendu avec grand plaisir les discours de Justin.

« Vous qui passez pour éloquent, et qui vous » imaginez suivre la véritable philosophie, dit le » préfet en s'adressant à Justin, êtes-vous bien con» vaincu que si je vous fais fouetter depuis la tête » jusqu'aux pieds, vous monterez encore au Ciel? » — JUSTIN. Oui, si je souffre le supplice dont vous » parlez, j'espère recevoir la récompense qu'ont » déjà reçue ceux qui ont observé les préceptes de » Jésus-Christ. — RUSTIQUE. Quoi ! vous vous imaginez que vous irez au Ciel, et que vous y rece» vrez une récompense? — JUSTIN. Non-seulement » je me l'imagine, mais j'en suis si assuré, que je » n'ai pas là-dessus le moindre doute. »

Le juge, qui ne gagnait rien à disputer, leur ordonna à tous d'aller sacrifier aux dieux, ajoutant que, s'ils refusaient d'obéir, il les ferait traiter sans miséricorde. Justin, parlant au nom de tous, lui répondit : « Nous ne souhaitons rien tant que » de souffrir pour Jésus-Christ. Les tourments hâ» teront notre bonheur, et nous inspireront de la » confiance à ce tribunal, où tous les hommes doi» vent paraître pour être jugés. » Les autres confesseurs ajoutèrent : « Il est inutile de nous faire » languir plus longtemps; nous sommes chrétiens, » et nous ne sacrifierons point aux idoles. » Le préfet, les voyant inébranlables, les condamna à être fouettés et à perdre la tête; ce qui fut exécuté vers l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus. Ils consommèrent leur glorieuse confession en louant Jésus-Christ, et lui rendant des actions de grâces. Les chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps, et les enterrèrent honorablement.

Saint Justin est de tous les anciens Pères de l'Église celui dont il nous reste le plus d'ouvrages importants. Personne, au rapport de Tatien son disciple, n'est plus digne d'admiration (28). Eusèbe, saint Jérôme, saint Épiphane, Théodoret, etc., lui donnent les plus grandes louanges. Son nom est marqué au 13 avril dans le martyrologe d'Usuard et dans le romain; mais il est honoré le 1er juin par les Grecs.

La vertu des premiers chrétiens avait son principe dans la grâce de Jésus-Christ, comme l'observe saint Justin. On voyait des hommes qui, dès leur enfance, servaient Dieu avec une ferveur soutenue, et qui, à l'âge de soixante ans, n'avaient terni la pureté de leur âme par aucune faute, pas même de pensée (29). Comment auraient-ils été passionnés pour les richesses, eux qui mettaient leurs biens en commun, ou qui n'en retenaient la possession que pour les partager avec les pauvres (30)? Ils aimaient la vérité, au point qu'ils auraient mieux aimé mourir que de conserver leur vie par le plus léger mensonge (31). Leur constance à confesser le nom du Seigneur et à observer sa loi, était invincible. « Per» sonne, dit le Saint (32), ne peut entraîner dans le » crime ceux qui croient en Jésus-Christ; partout » nous ne cessons de le confesser, quoique par-là

(28) Ap. Eusèb. *Hist* l. 4, c. 16.
(29) *Apol.* 1 (vol. 2), p. 62.
(30) *Apol.* p. 61.
(31) *Ibid.* p. 57, *et Dial. cum Tryph.* — (32) *Ibid.*

» nous nous exposions aux supplices. Nous souf- » frons les cachots, le feu et mille autres sortes de » tortures. Les persécutions ne servent qu'à rendre » la plupart d'entre nous plus fidèles et plus fer- » vents par la vertu du nom du Sauveur...... Quel- » ques-uns adorent le soleil; mais en est-il parmi » eux qui sacrifient leur vie pour un pareil culte? » Il en est tout autrement de nous autres; il n'y a » rien que nous ne soyons prêts à souffrir, dès » qu'il s'agit de la gloire de Jésus-Christ (33). » Le saint docteur parle souvent de cet esprit de piété qui portait les premiers chrétiens à glorifier Dieu par des hommages continuels. Depuis, dit-il, que la lumière de l'Evangile a pénétré partout, il n'est point de nation chez laquelle on n'offre au Créateur des prières et des actions de grâces au nom de Jésus crucifié (34).

SAINT PAMPHILE, PRÊTRE ET MARTYR.

Tiré de saint Jérôme, etc. Voyez Ceillier, t. III p. 435.

L'AN 309.

On ne saurait trop estimer la science lorsqu'elle est sanctifiée par la religion, et qu'elle a pour objet la gloire de Dieu. Ce fut dans ces dispositions qu'étudia saint Pamphile. Il était d'une famille riche et distinguée, et naquit à Béryte, ville alors renommée par ses écoles. Il passa ses premières années dans l'étude des différentes sciences qu'on enseignait aux jeunes gens; après quoi il occupa une des premières charges de la magistrature.

Mais à peine eut-il connu Jésus-Christ, qu'il ne pensa plus qu'aux moyens de se sanctifier. Il quitta tout pour se livrer uniquement à la pratique de la vertu. L'objet de ses études fut changé, et l'Écriture sainte lui parut seule mériter ses soins. Malgré l'étendue de ses connaissances et la dignité de l'emploi qu'il avait exercé, il ne balança point de se mettre au nombre des disciples de Piérius, qui avait succédé à Origène dans la grande école d'Alexandrie. Il se fixa depuis à Césarée en Palestine, où il forma à ses dépens une bibliothèque considérable, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de saint Isidore de Séville, était composée de trente mille volumes. On y trouvait presque tous les ouvrages des anciens. Pamphile établit encore à Césarée une école publique pour les saintes lettres.

L'Église dut à ses veilles une excellente édition de la Bible. Il transcrivit lui-même ce livre sacré avec le plus grand soin, et il en distribua plusieurs copies gratuitement. Il suivait en cela son caractère porté à la bienfaisance, et le désir qu'il se sentait d'aider et d'encourager ceux qui voulaient se perfectionner dans la connaissance de l'Écriture (1).

Il faisait beaucoup de cas des ouvrages d'Origène, et il en copia plusieurs de sa propre main. Il composa l'apologie de ce Père, lorsqu'il était en prison avec Eusèbe. Cet écrit était divisé en cinq livres; il ne nous en reste plus que le premier de la traduction latine de Ruffin, lequel se trouve parmi les œuvres de saint Jérôme. On le garde comme une pièce achevée (2).

Mais rien n'était plus admirable en Pamphile que l'humilité; il donne les preuves les moins équivoques de son amour pour cette vertu dans la préface qu'il a mise à la tête d'un abrégé des Actes des apôtres. Pour pratiquer d'une manière plus parfaite le détachement évangélique, il distribua son patrimoine aux pauvres. Il avait pour ses esclaves et ses domestiques les sentiments d'un père plein de tendresse. Son genre de vie était fort austère. Séquestré du commerce du monde, il se renfermait dans la solitude, afin de servir Dieu avec plus de liberté, et de se livrer au travail avec moins de distraction. Par la pratique de toutes ces vertus, il se préparait à la grâce du martyre.

Pamphile fut arrêté, en 307, par l'ordre d'Urbain, gouverneur de la Palestine. L'éloquence et

(33) *Apol.*, p. 57.
(34) *Dial.* p. 343.
(1) Montfaucon, *Bibl. Coisl.* p. 78, 79, 80, 81, a publié une courte explication des actes des apôtres, faite par saint Pamphile, qui employa presque toute sa vie à travailler sur l'Écriture. Voyez le savant bénédictin, *ibid.* c. 20, sur un manuscrit des épîtres de saint Paul, copié dans le cinquième ou sixième siècle, et confronté avec un manuscrit des épîtres du même apôtre, copié de la propre main de saint Pamphile, lequel était dans la bibliothèque de Césarée au cinquième siècle. Le premier de ces manuscrits se garde dans la bibliothèque de Coislin, qui fait présentement partie de celle de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

(2) Saint Jérôme, persuadé que cette apologie d'Origène n'était point de saint Pamphile, l'attribue à Eusèbe, et quelquefois à d'autres auteurs; mais Eusèbe, Socrate, Photius, etc., la donnent au saint martyr, et si Eusèbe y travailla, il n'y eut que la moindre part. Ce point de critique a été fort bien éclairci par D. Charles-Vincent De la Rue, *Op. Orig.* t. IV, part. 2, p. 13. Selon Photius, Eusèbe ne fit que le dernier livre de l'apologie d'Origène, encore n'y travailla-t-il qu'après le martyre de saint Pamphile. Voyez Huet, *Origeniana*, l. 2; *quæst.* 14, c. 3, et D. Charles-Vincent De la Rue, *ibid.* p. 257.

l'érudition avec lesquelles il défendit sa foi, le firent condamner aux plus cruelles tortures : mais les ongles de fer dont on lui déchira les côtés ne servirent qu'à couvrir le juge de confusion. On le remit en prison, où il resta presque deux ans. Plusieurs autres chrétiens y étaient renfermés avec lui. Deux, qui n'étaient que catéchumènes, furent alors purifiés et couronnés par le baptême du feu.

Urbain ayant été décapité par l'ordre de l'empereur Maximin, le gouvernement de la Palestine fut donné à Firmilien. Ce nouveau gouverneur, qui n'était pas moins barbare que son prédécesseur, continua les ravages de la persécution. Il se fit amener Pamphile avec Valens et Paul. Valens, diacre de l'église de Jérusalem, était un vénérable vieillard qui savait par cœur toute l'Écriture. Paul, né à Jamnia dans la Palestine, avait toujours montré beaucoup de zèle et de ferveur. Le juge, les trouvant inébranlables dans leur foi, les condamna à mort sans leur faire souffrir la question du chevalet. On exécuta cependant quelques chrétiens avant eux. Du nombre de ceux-ci fut Porphyre. C'était un esclave de Pamphile, que son maître avait toujours traité comme son fils. Quand il eut appris que son maître et les autres confesseurs avaient été condamnés à mort, il osa demander au juge la permission d'enterrer leurs corps, lorsqu'ils auraient été exécutés. Firmilien, transporté de fureur, lui demanda s'il professait aussi la même religion. Porphyre ayant répondu affirmativement, on le tourmenta avec la dernière barbarie; mais quoique sa chair fût en lambeaux, et qu'on lui vît les entrailles, il ne fit pas entendre le moindre soupir. Il mourut par le feu, en invoquant le nom de Jésus-Christ. Ce fut ainsi qu'il remporta le premier la couronne, quoiqu'il fût entré dans la lice après les autres athlètes.

Séleucus de Cappadoce fut condamné à perdre la tête avec les autres prisonniers, pour avoir porté à Pamphile la nouvelle du triomphe de Porphyre, et pour avoir applaudi à la constance de ce saint Martyr. C'était un brave officier qui, en 298, avait été fouetté cruellement pour la foi. Depuis cette confession, il vivait retiré, servant aux pauvres de protecteur et de père.

Firmilien avait dans sa maison un serviteur nommé Théodule. Il l'aimait plus que ses autres domestiques, à cause de sa probité et de sa vertu; mais ayant appris qu'il était chrétien, et qu'il avait embrassé un des martyrs, il le condamna à être crucifié le jour même.

Un catéchumène de Cappadoce, qui se nommait Julien, fut brûlé à petit feu comme Porphyre, parce que sur le soir il embrassa les corps morts des martyrs.

La sentence portée contre Pamphile et ses compagnons fut exécutée le 16 février 309. Les autres martyrs dont nous venons de parler souffrirent tous le même jour.

On laissa leurs corps exposés, afin que les bêtes les dévorassent; mais ils furent trouvés encore entiers au bout de quatre jours. Les chrétiens les enlevèrent et les enterrèrent honorablement.

Eusèbe de Césarée prit le surnom de *Pamphile*, par respect pour la mémoire de notre saint Martyr, avec lequel il avait été emprisonné. Non content d'avoir parlé de lui dans son histoire, il écrivit encore sa vie en trois livres. Saint Jérôme estime beaucoup cet ouvrage; il lui donne l'épithète d'*élegant*, et dit que les vertus, et surtout l'humilité de saint Pamphile, y sont excellemment décrites. Nous ne l'avons plus aujourd'hui. Il paraît que c'est dans cette source que Métaphraste a puisé ce qu'il rapporte du saint Martyr.

SAINT CAPRAIS, ABBÉ.

VERS L'AN 430.

Ce Saint quitta le monde de bonne heure, et se consacra au service de Dieu dans la solitude. L'éclat de sa vertu ne tarda pas à le faire connaître, et à attirer auprès de lui plusieurs personnes de piété. Entre autres personnes qu'il conduisit à la perfection évangélique, on compte saint Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles. Il mourut peu de temps après ce Saint, dans l'île de Lérins. On croit communément que ce fut en 430. Saint Hilaire d'Arles, qui assista à sa mort, donne de grandes louanges à sa sainteté. On lit le nom de saint Caprais dans les martyrologes de France et dans le romain, sous le 1er juin.

Voyez la chronique de Lérins par Barrali; la vie de saint Honorat, Surius, etc.

SAINT WISTAN,

PRINCE DE MERCIE, MARTYR.

L'AN 849.

Witlas, qui fut roi de Mercie depuis l'an 826 jusqu'à l'an 839, eut un fils nommé Wimond, auquel il survécut (1). Ce dernier fut père de Wistan, que les

(1) Ces deux princes furent enterrés dans l'abbaye de Répendon ou de Repton, au comté de Derby.

guerres des Danois privèrent de la couronne, parce qu'il était encore enfant lors de la mort de son aieul. Bertulphe, frère de Witlas, fut placé sur le trône, du consentement de la noblesse et par l'autorité d'Etelwolph, roi des Saxons occidentaux, dont la Mercie était alors tributaire.

Wistan tourna toutes ses pensées du côté de ce royaume éternel que Dieu a promis à ses serviteurs: mais il ne goûta pas longtemps les douceurs de la paix dont il jouissait. Bertulphe, craignant qu'il ne parvînt à la couronne, au moins après lui, forma l'horrible projet de lui ôter la vie; il en confia l'exécution à son fils Berfert ou Brithfard, qu'il voulait avoir pour successeur. On proposa au vertueux prince une entrevue, dont l'amitié paraissait être l'unique motif. Wistan se rendit sans défiance au lieu marqué (1), et embrassa tendrement le perfide Brithfard. Celui-ci lui déchargea un coup de sabre sur la tête, et le fit achever par un des dignes complices de son crime. Cette horrible scène se passa le 1er juin 849. Le corps du Saint fut enterré à Repton, par les soins d'Enflède, sa mère. On le transporta quelques années après au monastère d'Evesham.

Bertulphe subit bientôt la peine due à sa criminelle ambition. Ethelwolph le déposa avant la fin de l'année 849, comme trop peu versé dans l'art de la guerre, et donna la couronne à Burrhed, qui fut le dernier roi de Mercie.

Voyez Ingulph, Guillaume de Malmesbury et Brompton. Ces historiens rapportent des circonstances qui serviront à corriger la légende du Saint, donnée par Capgrave.

SAINT SIMÉON, RECLUS A TRÈVES.

L'AN 1035.

Siméon, né à Syracuse, en Sicile, d'un père grec de nation, fut mené à l'âge de sept ans à Constantinople, où il fit ses études. Il renonça à tous les avantages du monde, afin d'imiter plus parfaitement son divin modèle. Son amour pour Jésus-Christ lui inspira le désir de faire le voyage de la Terre sainte. Ayant vécu quelque temps sous la conduite d'un solitaire qui demeurait du côté du Jourdain, il alla passer deux ans dans un monastère de Bethléem, où il reçut le diaconat. Enfin, il se fixa chez les moines qui habitaient au pied du Mont-Sina, en Arabie. Il édifia ses frères par la continuité de ses jeûnes et la rigueur de ses macérations.

Il fut chargé par ses supérieurs de se rendre auprès de Richard II, duc de Normandie, pour recevoir les aumônes que ce prince faisait au monastère. Sa vertu subit de rudes épreuves durant le voyage. Arrivé à Rouen, il apprit la mort du bienfaiteur de sa communauté. Comme il n'avait point de recommandation pour se présenter au successeur de Richard, il prit la route du diocèse de Verdun, pour aller trouver l'abbé de Saint-Vannes, avec lequel il était venu d'Antioche en Occident; il se retira ensuite dans l'abbaye de Saint-Martin de Trèves.

Il repassa en Orient avec saint Poppon, archevêque de Trèves; mais le saint prélat l'obligea de revenir avec lui, après lui avoir promis de lui laisser une liberté entière sur le genre de vie qu'il voudrait mener. Siméon se renferma dans une tour près d'une des portes de la ville, et y consacra le reste de sa vie à la pénitence, à la prière et à la contemplation. Dieu le retira du monde le 1er juin 1035. Benoît IX le canonisa le 8 septembre 1042. La cérémonie de sa canonisation se fit solennellement à Trèves le 17 novembre de la même année (1).

Voyez la vie du Saint, écrite par Eberwin, abbé de Saint-Martin de Trèves, auteur contemporain, laquelle a été publiée dans les *Acta Sanctorum*, avec les remarques des Pères Henschenius et Papebroch. Voyez aussi Baillet, sous le 1er juin, etc.

† LE B. CUNO ou CONRAD,

ARCHEVÊQUE NOMMÉ DE TRÈVES, MARTYR.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 530. — Voyez l'histoire de la vie du Bienheureux écrite par un moine contemporain, du couvent de Tholay, nommé Thierri, qui y travailla par ordre de ses frères, *imperio fratrum constrictus*. Voyez aussi Lambert d'Aschaffenbourg, *ad ann.* 1066; le *Chronicon Hermanni Contracti*; Sigebert de Gemblours; Brouwer, *lib. XII Annal. Trevir.*; Henschenius, t. I *Junii*, p. 126 sqq.; Hontheim et plusieurs autres.

L'AN 1066.

Conrad ou Cuno descendait d'une famille noble de Souabe; il naquit à Pülingen, à quatre lieues de Tübingue, dans le second quart du onzième siècle. Son père s'appelait Eylolf et sa mère Azecha ou Hazèque, et ils étaient distingués l'un et l'autre par leurs richesses et leur vertu. Comme ils destinaient leur fils à l'autel, ils mirent tous leurs soins à nourrir

(1) Ce lieu, selon Capgrave, se nomme encore *Wistanostowe*.

(1) Quelques auteurs prétendent que c'est la seconde canonisation qui ait été célébrée selon les formes de l'Église, supposant que celle de saint Uldaric ou Ulric, évêque d'Ausbourg, faite quarante-sept ans auparavant, a été la première.

dans son cœur l'innocence du premier âge, et à former son esprit par des maîtres habiles. Ayant atteint l'âge mûr, il vint à Cologne, où l'archevêque Annon, qui était son parent à ce qu'on assure, lui conféra la prêtrise, et le nomma prévôt de sa cathédrale (1). Le saint prélat, ayant découvert en lui beaucoup de sagesse, le consulta souvent, et eut toujours à se louer de sa prudence et de son amour pour la justice.

« Evrard, archevêque de Trèves, » dit Lambert d'Aschaffenbourg (2), « après avoir, le samedi-saint, » développé au peuple, dans un sermon, le mystère » d'un si grand jour, étant rentré dans la sacristie, » laissa tomber la tête sur la poitrine de son archi» diacre, et rendit l'âme au milieu des frères qui » l'entouraient. Sa place fut donnée, par l'entremise » de l'archevêque de Cologne, à Cuno, qui était » prévôt dans la même ville. Le clergé et le peuple » de Trèves, qui n'avaient pas été consultés dans » ce choix, n'en conçurent qu'un trop vif ressenti» ment (3); et ils s'exhortèrent l'un l'autre à rendre » la vengeance aussi éclatante que l'injure. Le comte » Didier, jeune homme d'un caractère emporté, était » alors avoué de l'église de Trèves. Le jour même » où l'évêque devait faire son entrée dans la ville, » Didier va à sa rencontre avec des troupes nom» breuses; il l'attaque au point du jour, avant même » qu'il ait quitté son auberge (de Riedbourg); il » massacre ceux qui résistent, et met en fuite les » autres, qu'une terreur panique avait saisis; il livre » au pillage les trésors considérables de l'évêque, » le fait prisonnier lui-même (dans le château d'Ur» zich sur la Moselle), et le livre aux bourreaux, » qui le font périr, en le précipitant, par ses ordres, » du rocher le plus élevé. Son corps fut inhumé par » des hommes pieux au couvent de Tholay, où Dieu » honore encore aujourd'hui, dit-on, sa mémoire » par de nombreux miracles. »

Ce meurtre fut commis le 1er juin 1066 (4). Plusieurs martyrologes en font mention en ce jour, entre autres Molanus, Canisius, Ferrarius, Ghinius, Saussay, Gelenius. Mais dans l'évêché de Trèves on ne l'honore pas comme saint diocésain; du moins son nom ne se trouve pas dans le *Proprium Trevirense*.

---

† LE B. JACQUES PUKEM DE WALADONE DE STRÉPAR,

ARCHEVÊQUE D'HALITZ.

Tiré du suppl. de Charles Butler. — Voyez la légende de l'office et l'abrégé historique des vies des Saints, etc., des trois ordres de Saint-François, par le P. Férot, t. II p. 309.

L'AN 1411.

Vers le milieu du 14e siècle naquit en Basse-Pologne le B. Jacques de Strépar. Issu d'une famille illustre de sénateurs, il dut à de pieux parents, que le Ciel lui avait donnés, l'avantage inappréciable d'une éducation chrétienne, et il fut assez sage pour en profiter. Éclairé dès sa jeunesse sur les dangers du monde, il eut le courage d'en fuir les faux charmes et de renoncer aux douceurs de l'état d'opulence dans lequel il était né, pour embrasser l'état religieux. Il choisit l'ordre de Saint-François comme le plus propre à le rendre le parfait imitateur de l'humilité et de la pauvreté de Jésus-Christ. La générosité avec laquelle il fit son sacrifice ne se démentit point : après qu'il l'eut consommé, il marcha d'un pas si rapide dans le chemin de la vertu, que bientôt ses compagnons le regardèrent comme leur modèle. Il ne se proposait d'autre but que de répondre par la sainteté de sa vie à la sainteté de sa vocation. Malgré son extrême modestie, il ne put empêcher qu'on ne remarquât sa vertu, et ses supérieurs

(1) Saint Annon devint archevêque en 1056, et mourut le 4 décembre 1075. Voyez sa vie sous ce jour.

(2) Sous l'année 1066.

(3) Le moine Thierri dit seulement que *quelques* prêtres excitèrent le peuple, *quidam de clero, quod dictu nefas, laicum populum, quem debuerant compescere, magis ad tale flagitium studebant provocare.*

(4) Bertbold de Constance rapporte ainsi les circonstances de cette mort : « Le comte Didier, ayant affaibli le prisonnier par une longue captivité, le livra à quatre soldats pour le faire mourir. Ceux-ci, l'ayant précipité trois fois du haut d'un rocher et n'ayant pu lui casser que le bras, l'un d'eux se repentit, et le Saint lui pardonna. Mais un autre, qui voulait le décapiter, ne trancha que la mâchoire, et Conrad, en digne martyr de Dieu, entra dans la paix du Seigneur. — Les trois soldats qui avaient tué le serviteur de Dieu furent atteints plus tard de la vengeance du Ciel; ils descendirent tous trois aux enfers, l'un en ne pouvant avaler la nourriture qu'il prenait; les deux autres, en se déchirant le corps de leurs propres mains. — Le comte Didier, poussé par le remords et animé d'une foi fervente, partit pour Jérusalem avec plusieurs autres, malgré les nombreux dangers qui les attendaient. S'étant embarqués à Laodicée et ayant commencé la traversée, ils furent surpris par une tempête subite, et le jour s'obscurcit au point qu'ils ne savaient plus dans quelle direction le vent les poussait. Pendant quatre jours le vaisseau fut le jouet de l'orage, et le feu du ciel venait souvent éclairer la nuit qui les enveloppait. Ils ne craignaient déjà plus la mort, au milieu des dangers qui leur en avaient rendu l'idée familière; ils ne contemplaient plus que la vie éternelle, lorsqu'ils furent engloutis par les flots de la mer, au nombre de cent treize, parmi lesquels se trouvaient le comte Didier, Widerold et Marchward. Ceci arriva le 15 février. »

résolurent de l'envoyer en Russie. Ce pays était alors rempli d'infidèles et de schismatiques, comme il l'est encore aujourd'hui. Une société, appelée des Frères-Pèlerins, était établie pour soutenir jusqu'à l'effusion de leur sang la foi catholique dans ces contrées; Jacques y fut adjoint en qualité de missionnaire, et comme la nécessité le forçait souvent d'appeler d'autres frères Mineurs pour l'aider dans les fonctions de ce ministère, on lui donna la charge de supérieur du couvent de Lemberg ou Léopold. Il devint ensuite, par l'autorité du Saint-Siége, vicaire-général de cette mission. Son zèle à s'acquitter de toutes les obligations que lui imposait cet emploi était si ardent, qu'au bout de dix ans Bernard, archevêque d'Halitz, l'appelait dans ses lettres un ouvrier très-capable d'établir l'Église de Dieu. Ce prélat étant mort, le pape Boniface IX, à la demande d'Uladislas Jagellon, roi de Pologne, plaça le saint missionnaire sur ce siége archiépiscopal, qui depuis a été transféré à Léopold (1).

Il serait difficile de dire quels admirables exemples de toutes les vertus Jacques donna pendant dix-huit ans qu'il gouverna cette église. Il voulut conserver le pauvre habit de son institut. Au lieu de se servir des armes de sa famille, il fit graver sur son anneau pastoral l'image de la Sainte-Vierge, pour laquelle il avait un respect singulier. Afin d'augmenter le culte de cette Reine des Saints et la dévotion envers elle, il habitua le peuple à venir, au son de la cloche, à une heure fixée, le soir, dans l'église paroissiale, chanter en sa présence certaines prières en l'honneur de Marie. Il accorda des indulgences à ceux qui visitaient l'église de Léopold, où l'on était dans l'usage d'exposer le Saint-Sacrement, désirant faire partager à ses diocésains l'ardeur qu'il avait pour le mystère adorable de l'Eucharistie.

Le nombre des fidèles augmentant chaque jour dans le diocèse d'Halitz par l'abandon que faisaient les peuples de leurs anciennes erreurs, le saint archevêque mit tous ses soins à ériger des paroisses et à augmenter le nombre des monastères de religieux qu'il dota de ses propres revenus. Il leur fournissait avec une générosité sans bornes les objets nécessaires au culte divin; et non content de se dépouiller ainsi pour orner les temples du vrai Dieu, il ouvrit le trésor des indulgences à ceux qui faisaient des offrandes pour cet objet. Sans cesse occupé du bien-être du prochain, Jacques se livrait tout entier au soulagement des pauvres, au soin des étrangers, qu'il recevait dans un hospice, au rétablissement de la concorde entre ceux qui étaient divisés, soit qu'ils fussent de la classe des grands ou des derniers rangs du peuple. Sa charité pour Dieu était si vive, que jusqu'à la mort il souffrit avec courage et avec joie des incommodités de toute espèce, et qu'il s'exposait à tous les périls, même à celui de perdre la vie, pour pouvoir, par ses sermons et par l'accomplissement de ses autres devoirs de pasteur, procurer la gloire de Dieu, l'accroissement de l'Église et le salut de son troupeau.

Le saint pontife ne fut pas seulement un évêque accompli; il se montra, par son amour du bien public, digne du rang distingué qu'il tenait parmi les grands du royaume de Pologne, et il n'excita pas moins l'admiration par sa capacité dans les affaires civiles que par ses vertus ecclésiastiques. Les barbares troublaient alors le pays par leurs incursions fréquentes. Il ne se contenta pas d'ordonner des prières publiques devant le Saint-Sacrement et d'exciter par ses discours et son exemple son peuple à implorer le secours du ciel; il fit voir qu'il était aussi excellent citoyen, et, en qualité de sénateur, il donna de très-utiles conseils soit en particulier, soit dans les assemblées du royaume, pour défendre le territoire et pour repousser les ennemis. Ces conseils eurent un résultat si heureux, que la voix publique lui donna les beaux noms de protecteur de la patrie et de gardien du royaume. Enfin, ce saint pontife, épuisé par les travaux qu'il avait entrepris pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, accablé en outre sous le poids des années, termina en 1411 son honorable carrière, dans la ville de Léopold. Son corps, revêtu de ses habits religieux et de ses ornements pontificaux, ainsi qu'il l'avait lui-même, dix ans avant son trépas, demandé par son testament, fut inhumé dans l'église de Sainte-Croix avec une grande pompe, et renfermé dans un tombeau près du maître-autel. La réputation de sa sainteté, que Dieu manifesta par des miracles, s'étendit bientôt en Russie, en Pologne et dans les pays circonvoisins, et s'accrut tellement que les fidèles venaient à son sépulcre implorer son assistance et l'honoraient comme un bienheureux. Mais les guerres fréquentes qui suivirent sa mort, et les irruptions des Tartares, firent peu à peu perdre la connaissance du lieu où il était inhumé. L'an 1619, après quelques recherches, on trouva son corps, parfaitement conservé, ainsi que les vêtements qui le couvraient, et on le plaça dans un nouveau tombeau. A une époque plus récente, Ferdinand Kichius, archevêque de Léopold, le fit transporter dans sa cathédrale et déposer dans la chapelle du

(1) Cette translation eut lieu en 1414, trois ans après la mort du saint archevêque.

Crucifix, où il est toujours honoré avec une égale dévotion. Pie VI approuva le 11 septembre 1791 le culte du B. Jacques, culte qui n'a jamais été interrompu, et qui s'est continué jusqu'à ces derniers temps.

---

† LE B. PIERRE DE PISE,

FONDATEUR DES ERMITES DE SAINT-JÉRÔME.

L'AN 1435.

Ce serviteur de Dieu, né en 1355, était fils de Pierre Gambacorta, chef de la république de Pise. A l'âge de quinze ans, il abandonna secrètement la cour de son père, se revêtit de l'habit d'un pauvre pénitent, et se retira à Montebello, qui est une agréable solitude de l'Ombrie. Il n'avait pour subsister que les aumônes qu'il ramassait dans les villages voisins.

En 1380, il trouva le moyen de fonder une église et de faire bâtir douze cellules pour loger ceux qui s'étaient mis sous sa conduite. Il choisit saint Jérôme pour patron de sa congrégation, parce que ce Père, après avoir visité les différents ermitages de l'Égypte et de la Syrie, avait pris de chacun ce qui lui paraissait le plus parfait dans les exercices de la vie solitaire. Il prescrivit quatre carêmes à ses moines; de plus il leur ordonna de jeûner les lundis, les mercredis et les vendredis de toute l'année; il arrêta encore qu'ils resteraient deux heures en prières après les matines, qui se disaient à minuit. Sa vie était encore plus austère que celle de ses disciples; et presque tout son temps était consacré à l'oraison. Martin V approuva la nouvelle congrégation en 1421.

Le père et les frères du Saint ayant été assassinés, en 1393, il fut tenté d'abandonner son désert pour aller venger sa famille et sa patrie; mais il triompha de la tentation par un redoublement de ferveur dans ses exercices. Il mourut en 1435, à l'âge de quatre-vingts ans. Pie V et Clément VIII lui donnèrent le titre de *Bienheureux*. Innoncent XII publia solennellement le décret de sa béatification en 1693.

La congrégation du B. Pierre de Pise est fort répandue en Italie. Clément IX y unit, en 1668, l'ordre de Saint-Jérôme de Fiésoli, institué par le vénérable Charles de Montegraneli, noble Florentin. Les ermites de Saint-Jérôme en Espagne ont le même institut; ils suivent la règle des ermites de Saint-Augustin, à laquelle ils joignent quelques constitutions particulières, tirées des ouvrages de saint Jérôme.

Voyez Hélyot, et les *Historica monumenta ordinis S. Hieronymi congreg. B. Petri de Pisis, auctore Joan. Baptista Sajanello, ejusdem ordinis, Patavini collegii doctore theologo. Venetiis*, 1758, t. I. Voyez encore la vie du serviteur de Dieu, écrite vers l'an 1500, et publiée par les Bollandistes sous le 14 juin, ainsi que les divers auteurs cités par Benoît XIV, *de Canoniz.* l. 2, c. 24, p. 239.

---

2 JUIN.

SAINT POTHIN, ÉVÊQUE,

SAINT SANCTUS, SAINT ATTALE, SAINTE BLANDINE ET LES AUTRES MARTYRS DE LYON.

Tiré de la lettre des églises de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie et de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, l. 5, c. 1, 2, 3. Cette lettre est un des plus touchants et des plus précieux monuments des premiers siècles du christianisme, comme l'observe Scaliger dans ses notes sur la chronique d'Eusèbe (*).

L'AN 174 (**).

Après la victoire miraculeuse que les prières des chrétiens firent remporter sous Marc-Aurèle, en 174, le feu de la persécution s'amortit pour quelque temps. Ce n'était pas que la paix dont l'Église jouissait ne fût souvent troublée en divers lieux, tantôt par des émotions populaires, tantôt par le fanatisme et la cruauté des gouverneurs particuliers. Ceci parut surtout, en 177, à Vienne et à Lyon, dans les Gaules. Saint Pothin était évêque de cette dernière ville, et il était aidé dans ses fonctions par le saint prêtre Irénée, que saint Polycarpe avait envoyé d'Asie (1). L'église de Lyon était composée en grande partie des Grecs venus du même pays. Le désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ les avait sans doute attirés dans les Gaules; l'entrée d'ailleurs leur en avait été facilitée par la communication que le commerce établissait entre les ports de l'Asie et celui de Marseille.

Les progrès de l'Évangile augmentant tous les jours, les païens en ressentirent le plus grand dépit; bientôt ils entrèrent en fureur, et résolurent d'extirper le nom chrétien. Ils ne savaient pas que l'Église, plantée par la croix, trouve sa fécondité dans

(*) Voyez Guillon, *Bibl. des Pères de l'Église grecque et latine*, t. IV, p. 328, édit. de Renaudière, et p. 280, édit. de Méquignon, in-8°.

(**) Ou bien 177.

(1) S. Greg. Turon. *Hist. Fr.* l. 1, c. 20.

les souffrances de ses enfants, semblable à la vigne qui se charge de raisins, lorsqu'elle a passé par le fer du vigneron.

Les généreux combats de ceux qui eurent l'honneur de verser leur sang en cette occasion sont rapportés dans une lettre que les témoins et les compagnons de leurs souffrances écrivirent aux fidèles de l'Asie et de la Phrygie, avec lesquels ils avaient d'anciens rapports de connaissance et de charité. Le style de cette lettre est plein d'éloquence, de feu et d'onction; on pense communément que saint Irénée en a été le principal auteur (2). Il y règne une énergie et un ton de sentiment qui transportent l'âme et la ravissent hors d'elle-même. « L'esprit » des bienheureux martyrs vit, pour ainsi dire, en» core dans les paroles, toutes mortes qu'elles sont; » leur sang répandu pour Jésus-Christ y paraît en» core tout bouillant (3). »

Inutilement, disent les auteurs de cette lettre, voudrions-nous dépeindre notre situation présente, et donner une juste idée de la rage des païens et des tourments qu'ils font souffrir aux Saints. L'ennemi déploie toute sa force contre nous, et laisse voir d'avance à quoi l'on doit s'attendre de sa part, lorsqu'à la fin du monde il lui sera permis d'attaquer l'Église. Il réunit tous ses efforts, et anime encore ses agents contre les serviteurs de Dieu. On ne se contente pas de nous chasser de nos maisons, des bains et des places publiques, on nous défend encore de paraître en quelque lieu que ce soit.

Mais la grâce, supérieure à toutes les puissances de l'enfer, a retiré les faibles du danger de la tentation (4), et n'a exposé au combat que ceux qui, par leur patience, étaient en état de paraître inébranlables comme autant de colonnes de la foi, d'aller même au-devant des souffrances, et de défier l'ennemi avec toute sa force et toute sa malice. Ces généreux athlètes, étant entrés dans la lice, ont enduré mille sortes d'infamies et les tourments les plus affreux; ils ont regardé toutes les tortures avec un œil indifférent; ils les ont même affrontées avec une intrépidité qui annonçait des âmes vraiment persuadées que toutes les misères de cette vie n'avaient aucune proportion avec la gloire qui leur était préparée dans le monde à venir.

D'abord le peuple fondit sur eux avec une aveugle impétuosité; ils se virent en un instant frappés, traînés par les rues, accablés de pierres, pillés, emprisonnés; ils éprouvèrent tous les excès de fureur dont est capable une populace mutinée, à laquelle on permet de tomber sur ses ennemis, et ils firent éclater en cette occasion une patience admirable. Ce premier transport passé, on procéda plus régulièrement. Le tribun et les magistrats de la ville ordonnèrent que les chrétiens comparussent dans la place publique. Ayant été interrogés devant le peuple, ils confessèrent glorieusement leur foi. Après cette confession, on les emprisonna jusqu'à l'arrivée du gouverneur (***). Lorsque celui-ci fut venu, on les lui présenta. Les cruautés qui furent exercées contre eux allèrent si loin, que Vettius Epagathus (5), un des frères, animé d'une sainte indignation, demanda à parler sur ce sujet.

C'était un homme plein de l'amour de Dieu et du prochain, et d'une vertu si exacte, que, malgré sa jeunesse, on pouvait dire de lui, comme de Zacharie, qu'il marchait sans reproche dans tous les commandements du Seigneur. Son cœur brûlait de zèle pour la gloire de Dieu; il était actif et infatigable dès qu'il était question de servir et d'assister les malheureux. Il osa se charger de la défense de ses frères, et promettre de montrer que les chrétiens n'étaient coupables d'aucune pratique impie; mais le peuple, qui connaissait son mérite, se récria tumultuairement contre la proposition qu'il avait faite, et le gouverneur, aussi déterminé qu'intéressé à n'y avoir point d'égard, l'interrompit tout-à-coup en lui demandant s'il était chrétien. Sur la déclaration qu'il fit de sa foi, on le rangea parmi les martyrs avec le titre distinctif d'*avocat des chrétiens*, qu'il méritait d'ailleurs avec tant de justice.

Enfin arriva le temps où se fit le discernement de ceux qui étaient dignes de souffrir, d'avec ceux qui n'étaient pas bien préparés pour le combat. Les uns fournirent la carrière avec autant de joie que de gloire, tandis que les autres, effrayés à la vue de

(2) Valois, *Not. ad.* l. 5; *Euseb.*; Tillemont, t. III, p. 2.

(3) Du Bosquet, évêque de Lodève, dans son Histoire ecclésiastique de France, l. 2, c. 18.

(4) C'est l'humilité qui fait ainsi parler les auteurs de la lettre. Ils veulent par-là donner à entendre que leur faiblesse a été la cause pour laquelle ils n'ont point partagé la gloire des martyrs. On voit cependant par leur style, qu'ils étaient animés du même esprit et du même courage que ceux dont ils parlent.

(***) Le sénat n'envoyait pas de proconsuls ni de préteurs dans la province de Lyon, mais l'empereur y envoyait des légats. Les empereurs avaient aussi la nomination des présidents. Les légats, qui étaient les premiers après les généraux, avaient des soldats pour licteurs. Les tribuns jugeaient au-dessous d'eux.

(5) Vettius est nommé dans les actes des saints martyrs comme un personnage de la plus haute qualité. Saint Grégoire de Tours lui donne le titre de premier sénateur de toutes les Gaules. La famille des *Vettii* ou *Vectii*, célèbre par son ancienneté, avait souvent illustré les premières places de la république romaine.

ce qu'on leur préparait, quittèrent honteusement le champ de bataille. Il y en eut dix qui apostasièrent. Leur crime nous affligea au-dessus de toute expression. Nous vîmes d'ailleurs refroidir, par cette malheureuse circonstance, le zèle de plusieurs qui, n'étant point encore arrêtés, avaient jusque-là profité de leur liberté pour servir les martyrs, sans envisager les dangers auxquels leur charité les exposait. Nous étions tous dans la plus grande consternation, non pas que nous redoutassions les tourments, mais parce que nous appréhendions de voir encore diminuer notre troupe. Heureusement la perte que nous venions de faire fut abondamment réparée par les nouvelles recrues de généreux martyrs que l'on arrêtait chaque jour. Nos deux églises furent bientôt privées de ce qu'elles avaient de plus illustre, de ces grands hommes qui avaient toujours été regardés comme les principaux appuis de la religion parmi nous.

Les ordres qu'avait donnés le gouverneur pour que personne d'entre nous ne pût s'échapper, étant rigoureusement exécutés, il arriva que plusieurs idolâtres, qui étaient au service des chrétiens, furent arrêtés avec leurs maîtres. Ces esclaves, craignant de souffrir les mêmes tortures que les Saints, dirent, à l'instigation du démon et des soldats, que nous mangions de la chair humaine comme Thyeste, et que nous contractions des mariages incestueux comme OEdipe (****). Ils nous accusèrent encore de plusieurs autres crimes que notre religion nous défend même de nommer, et dont nous croyons à peine que des hommes puissent être capables. Au bruit de ces calomnies, le peuple fut étrangement animé contre nous; ceux qui jusque-là avaient conservé pour nous quelques restes d'humanité, écumèrent de rage et nous accablèrent de malédictions. Il serait impossible d'exprimer l'horreur des supplices que l'on mit en usage pour tirer quelque blasphème de la bouche des martyrs.

Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus, qui, quoique néophyte, parut plein de force et d'ardeur pour le combat; Attale de Pergame, qui avait toujours été l'appui et l'ornement de notre église, et une esclave nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus vile aux yeux du monde sont souvent très-estimables devant Dieu par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle était d'une complexion si faible, que nous tremblions tous pour elle; sa maîtresse surtout, qui était du nombre des martyrs, appréhendait qu'elle n'eût ni la force, ni la hardiesse de confesser sa foi : mais cette femme admirable se trouva, par le secours de la grâce, en état de braver les différents bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Enfin ceux-ci s'avouèrent vaincus; ils protestèrent que toutes les ressources de leur art barbare étaient épuisées, et ils marquèrent le plus grand étonnement de ce qu'elle vivait encore après tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir. Nous n'y comprenons rien, disaient-ils; il ne fallait qu'une des tortures que nous avons employées pour lui ôter la vie selon le cours ordinaire de la nature. Pour la Sainte, semblable à un athlète généreux, elle puisait de nouvelles forces dans la confession de sa foi. « Je suis » chrétienne, s'écriait-elle souvent; il ne se commet » point de crimes parmi nous. » Ces paroles émoussaient la pointe de ses douleurs, et lui communiquaient une sorte d'insensibilité.

Le diacre Sanctus endura aussi des tourments inouïs avec une patience plus qu'humaine. Les païens se flattaient qu'à force de tortures, ils lui arracheraient quelques paroles peu convenables; mais il soutint tous leurs assauts avec tant de fermeté, qu'il ne voulut pas même leur dire son nom, sa patrie, son état. A chaque question qu'on lui faisait, il répondait toujours : « Je suis chrétien. » Jamais on ne put tirer de lui d'autre réponse. Cependant le gouverneur et les bourreaux ne se contenaient plus de rage. Après tous les raffinements de cruauté qu'ils purent imaginer, ils lui appliquèrent de plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles; mais le martyr, soutenu d'une grâce puissante, persista toujours dans la profession de sa foi. Son corps était tellement meurtri et couvert de blessures, qu'il n'avait plus la figure d'un corps humain. Jésus-Christ, qui souffrait en lui, avait fait de sa personne un instrument illustre pour triompher de l'ennemi, et montrait par son exemple que l'on ne craint rien lorsqu'on a l'amour du Père, et que tout ce que l'on souffre pour la gloire du Sauveur ne mérite point le nom de peine. Quelques jours après, le martyr fut exposé à une nouvelle épreuve. Les païens, voyant que inflammation s'é-

(****) OEdipe, d'après la fable, épousa sa mère Jocaste, sans la connaître et sans être connu d'elle; et Thyeste, trompé par son frère Atrée, dont il avait séduit la femme, mangea la chair de ses propres fils. Ces calomnies, que l'on répandait contre les chrétiens, s'accréditèrent parmi leurs ennemis à cause du mystère qui entourait leur culte, et des rapports confus qui se faisaient touchant la sainte Eucharistie; elles fournirent ainsi matière aux accusations dont ils étaient l'objet.

tait mise à son corps, et qu'il ne pouvait pas seulement souffrir qu'on y touchât, s'imaginèrent qu'ils viendraient facilement à bout de le vaincre, s'ils rouvraient ses plaies, ou qu'au moins il expirerait entre leurs mains; ce qui jetterait l'épouvante parmi les autres chrétiens. Leur espérance fut encore trompée. En effet, au grand étonnement des spectateurs, le corps du Saint reprit tout-à-coup ses forces et recouvra l'usage de tous ses membres. Ce fut ainsi que, par un miracle de la grâce de Jésus-Christ, les tourments destinés à redoubler ses souffrances lui procurèrent une parfaite guérison.

Le démon se croyait assuré de Biblis, l'une des dix qui avaient eu le malheur de renier la foi. Il voulut augmenter son crime et son châtiment, en la portant à calomnier les chrétiens. Il se flattait qu'étant d'un caractère faible et timide, elle ne pourrait résister à la question à laquelle on l'appliquerait; mais les tourments produisirent un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Biblis se réveilla comme d'un profond sommeil, et la douleur d'un supplice passager ayant tourné ses pensées sur les supplices éternels de l'enfer, elle s'écria : « Peut-on accuser de manger des enfants, ceux qui, » par un motif de religion, s'abtiennent même du » sang des animaux (*****)? » Depuis ce moment elle se déclara hautement chrétienne, et fut rangée parmi les martyrs.

C'était ainsi que la grâce de Jésus-Christ et la patience des Saints déconcertaient la cruelle adresse de leurs ennemis; mais le démon leur suggérait sans cesse de nouveaux artifices. On jeta les martyrs dans un cachot infect et ténébreux, où ils eurent les pieds enfermés dans des ceps de bois, et étendus jusqu'au cinquième trou (******). Ils essuyèrent encore toutes les indignités que l'on souffre dans de pareils lieux. Il en coûta la vie à un grand nombre. Les autres, après avoir été tourmentés au point qu'il paraissait impossible, avec tous les soins imaginables, de prolonger leurs jours, étaient dans un dénuement absolu de tout secours humain; cela n'empêchait pas que, dans cet état, ils n'eussent encore assez de force d'esprit et de corps pour consoler et encourager leurs frères. Il y en avait qui, quoique nouvellement arrêtés, mouraient sur-le-champ, et sans avoir subi aucune torture, parce qu'ils ne pouvaient soutenir l'infection du cachot.

Du nombre de ceux qui souffrirent alors, fut le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'était un vieillard plus que nonagénaire, si faible et si infirme, qu'il pouvait à peine respirer; mais un ardent désir de mourir pour le nom de Jésus-Christ ranima ses forces et sa vigueur. La vie ne semblait lui être conservée que pour qu'il eût la gloire de la sacrifier. On le traîna devant le juge pour y subir l'interrogatoire, il était conduit par les magistrats et les soldats de la ville; suivait une multitude de peuple qui poussait de grands cris contre lui, et qui l'accablait d'injures avec autant d'acharnement que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Le gouverneur lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit, pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyait, qu'il le saurait lorsqu'il en serait digne. Là-dessus il fut violemment tiré de tous côtés, et traité avec beaucoup d'inhumanité. Ceux qui étaient auprès de lui, lui déchargeaient de rudes coups, sans respect pour son âge; ceux qui se trouvaient éloignés, lui jetaient tout ce qui se présentait sous leur main, s'imaginant que ce serait un crime énorme que d'avoir pour lui le moindre égard, dans une circonstance où l'honneur de leurs dieux leur paraissait si fortement intéressé. Pothin, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, fut mené en prison, où il expira deux jours après.

Ceux qui avaient renié la foi au moment qu'on les avait arrêtés, furent aussi conduits en prison, et y partagèrent les souffrances des martyrs; ainsi leur apostasie ne leur servit alors de rien; mais il y avait une grande différence entre les uns et les autres. Les confesseurs étaient simplement emprisonnés comme chrétiens, et leur religion faisait tout leur crime; les apostats, au contraire, étaient détenus comme des malfaiteurs et des homicides, et ils avaient infiniment plus à souffrir que les premiers. Les uns étaient consolés dans leur peine par l'avantage de verser leur sang pour Jésus-Christ,

(*****) Les chrétiens suivaient encore la loi qui avait été portée à ce sujet par les apôtres, *Act. XV*, 20. Elle fut observée généralement dans le premier siècle, et en quelques contrées, comme en Espagne et en Angleterre, jusqu'au huitième siècle. Mais lorsque le christianisme eut triomphé partout du judaïsme et du paganisme, elle tomba en désuétude. Voyez Stolberg, *Gesch. der Religion*, t. VI, p. 179, t. VIII, p. 136; Kistemaker, *Apostelgeschichte*, p. 127.

(******) Stolberg explique cette torture. Les ceps de bois, que les Romains appelaient *nervum*, avaient des ouvertures pour le cou, les bras et les pieds. Ces derniers, on les rapprochait et les éloignait l'un de l'autre en plaçant des chevilles de bois dans des trous plus ou moins éloignés. Quant aux martyrs de Lyon, on leur écartait considérablement les pieds, ce qui, joint à la contrainte où se trouvaient le cou et le bras, plaçait le corps dans une position voisine de la torture. Il ajoute dans une note qu'il a vu à Pompéji, près de Naples, parmi les objets qu'on avait retirés de cette ville, engloutie en 79 par le Vésuve, un pareil *nervum*, dans lequel on pouvait enfermer dix hommes, qui devaient se trouver, dans cette machine, assez près l'un de l'autre pour pouvoir se toucher. *Gesch. der Religion, etc.* t. VIII, p. 137.

par la magnificence des promesses divines, par les charmes du saint amour et par l'esprit du Père céleste qui les animaient; les autres souffraient sans consolation, et trouvaient encore un surcroît de douleur dans les remords de leur conscience. A leur air seul, on les distinguait aisément. Quand les martyrs paraissaient, on les reconnaissait à un certain mélange de sérénité et de majesté qui éclatait sur leurs visages; leurs chaînes mêmes semblaient leur donner une nouvelle grâce, et les ornaient plutôt qu'elles ne les faisaient passer pour des malfaiteurs; il s'exhalait de leurs corps une agréable odeur, qui donnait lieu de croire qu'ils avaient sur eux des parfums. Pour les renégats, ils étaient tristes et abattus; leur extérieur même avait quelque chose de désagréable. Les païens les épargnaient encore moins que les autres. Vous n'êtes que des lâches, leur disaient-ils; en renonçant au titre de chrétien, qui vous avait fait mettre au nombre des malfaiteurs, vous vous êtes avoués coupables des crimes qu'on vous imputait. Votre conduite sert de preuve contre vous. La vue de ce traitement ne fut pas inutile à plusieurs; elle les affermit dans leur foi, et les rendit vainqueurs de tous les assauts qui auraient pu ébranler leur constance.

Après cela on imagina de nouveaux supplices pour tourmenter les chrétiens; ce qui les mit en état d'offrir au Père éternel comme une couronne de fleurs de différentes nuances : mais il était temps que ces généreux athlètes, qui avaient remporté des victoires si signalées dans un si grand nombre de combats, reçussent enfin la palme que méritait leur courage.

On marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé, on amena Maturus, Sanctus, Blandine et Attale, pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers étant entrés dans l'amphithéâtre, on recommença sur eux toutes les cruautés qu'ils avaient déjà souffertes. Il semblait qu'on n'eût point encore essayé leurs forces; mais ils se montrèrent comme des athlètes qui, ayant déjà plusieurs fois terrassé l'ennemi, entreprennent un dernier combat qui doit être le chef-d'œuvre de leur courage et de leur adresse. Après une horrible flagellation, ils furent livrés à la fureur des bêtes, qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. Ils endurèrent encore d'autres genres de supplices au gré du peuple, qui demandait qu'on les tourmentât tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. A la fin les païens proposèrent d'une voix unanime de les mettre sur la chaise de fer toute rouge de feu. L'odeur insupportable qu'exhalait leur chair brûlée, loin de modérer la rage du peuple, ne faisait que l'exciter de plus en plus. On ne put tirer de la bouche de Sanctus autre chose que sa première confession. Ayant encore lutté longtemps avec Maturus, ils furent égorgés l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

Blandine fut attachée à un poteau, pour être dévorée par les bêtes. Comme elle avait les bras étendus dans l'ardeur de sa prière, cette attitude, en rappelant aux fidèles l'image du Sauveur crucifié, leur inspira un nouveau courage, et leur était un gage assuré que quiconque souffre pour Jésus-Christ aura part à la gloire du Dieu vivant. La Sainte resta ainsi quelque temps exposée aux bêtes, sans qu'aucune voulût jamais la toucher; après quoi on la délia. Elle fut ramenée en prison et réservée pour un autre combat : c'était là qu'elle devait remporter une victoire complète sur l'ennemi qu'elle avait déjà vaincu plusieurs fois, et animer les frères à marcher sur ses traces. Ainsi une esclave pauvre et faible, en se revêtant de Jésus-Christ, déconcerta toute la malice de l'enfer, et, par une constance inébranlable, mérita de s'élever à une gloire immortelle.

Attale fut amené ensuite; et comme c'était un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissait parmi nous d'une grande considération pour la sainteté de sa vie et pour son zèle à défendre la foi. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille. Il fut promené autour de l'amphithéâtre, avec cette inscription que l'on portait devant lui : *C'est ici Attale le chrétien.* L'assemblée était prête à lui faire sentir tout le poids de sa rage; mais le gouverneur, apprenant qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'empereur pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

Pendant ce délai, les fidèles donnèrent des marques éclatantes de charité et d'humilité. Malgré tout ce qu'ils avaient souffert pour la foi, ils ne voulaient point qu'on les appelât martyrs, et ils reprenaient sévèrement ceux d'entre nous qui, par écrit ou en parlant, leur donnaient ce titre. Il n'appartient, disaient-ils, qu'à Jésus-Christ, le fidèle, le véritable martyr, *le premier né des morts*, notre guide à la vie éternelle. On pourrait tout au plus l'étendre à ceux qui sont affranchis des liens du corps. Ceux-ci, ajoutaient-ils, peuvent être appelés martyrs, parce que Jésus-Christ a scellé leurs souffrances par une mort glorieuse : mais pour nous, nous méritons à peine le nom de confesseurs. Ils suppliaient ensuite les frères, avec larmes, d'offrir sans cesse des priè-

res à Dieu pour leur obtenir la grâce de la persévérance : mais quoiqu'ils ne permissent point qu'on les regardât comme martyrs, on voyait par toutes leurs actions qu'ils en avaient l'esprit. On ne pouvait surtout se lasser d'admirer leur patience, leur douceur, cette intrépidité avec laquelle ils parlaient aux païens, ce courage qui annonçait hautement qu'ils étaient supérieurs à tout sentiment de crainte, et qu'ils étaient prêts à souffrir tous les genres de tortures. En même temps ils s'humiliaient sous la main toute-puissante de Dieu, qui depuis les a élevés à un tel degré de gloire; ils n'accusaient personne, et excusaient tout le monde; enfin, semblables au premier martyr de l'Église, ils priaient pour leurs persécuteurs.

Une tendre charité les faisait surtout travailler à la conversion de ces âmes infortunées dont le démon se croyait déjà le maître. Loin d'insulter à la faiblesse de ceux qui étaient tombés, ou de prendre de là occasion de s'estimer davantage, ils suppléaient de leur abondance aux besoins spirituels de leurs frères, et s'empressaient de faire rejaillir sur eux cette richesse de grâces dont Dieu les avait favorisés. Ils avaient pour eux une tendresse de mère, et sollicitaient leur retour par les larmes qu'ils répandaient sans cesse devant le Père céleste. Après avoir obtenu la vie de la grâce qu'ils avaient demandée pour eux-mêmes, ils voulaient la partager avec les autres. Leurs efforts eurent tant de succès, leur conversation et leur conduite tant de pouvoir, que l'Église eut la consolation de retrouver plusieurs de ses enfants qu'elle avait perdus, et de les voir prêts à confesser généreusement le nom sacré qu'ils venaient de renier, et dans la disposition d'aller se présenter eux-mêmes devant le juge.

Il y avait parmi les martyrs un nommé Alcibiade. Depuis longtemps il pratiquait de grandes austérités, ne vivant que de pain et d'eau. Il paraissait résolu de continuer le même genre de vie dans la prison; mais Attale, après son premier combat dans l'amphithéâtre, apprit par révélation qu'Alcibiade était aux autres une occasion de scandale, et que quelques-uns le soupçonnaient de favoriser la nouvelle secte des montanistes, qui affectaient des pénitences extraordinaires (6). On n'eut pas plus tôt averti Alcibiade, qu'il rentra dans la voie ordinaire. Il mangea de tout ce qu'on lui présentait, en rendant grâces à Dieu, qui visitait ses serviteurs, et qui leur donnait son esprit pour leur servir de guide.

Cependant les ordres de l'empereur arrivèrent. Ils portaient que l'on exécutât ceux qui persisteraient dans leur confession, et que l'on élargît ceux qui auraient abjuré le christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique, qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville, pour donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit comparaître devant son tribunal, et les examina de nouveau. Voyant qu'ils étaient inébranlables, il condamna ceux qui étaient citoyens romains à perdre la tête, et tous les autres à être exposés aux bêtes.

Ce fut alors que la grâce de Jésus-Christ éclata dans la confession inattendue de ceux qui auparavant avaient renié leur foi. Ces hommes faibles furent examinés à part, afin d'être remis en liberté; mais ayant déclaré qu'ils étaient chrétiens, on les condamna à souffrir avec les autres. Quelques-uns, il est vrai, persistèrent dans leur apostasie; mais il n'y eut que ceux qui n'avaient jamais eu la moindre étincelle de la vraie foi, ni le moindre soin de conserver la robe nuptiale; que ceux qui, dénués de toute crainte de Dieu, avaient toujours déshonoré par leurs mœurs la religion qu'ils professaient, et qu'on pouvait à juste titre appeler enfants de perdition.

Alexandre, Phrygien de naissance et médecin de profession, était présent lorsque les apostats furent amenés une seconde fois devant le gouverneur. C'était un homme rempli d'un esprit apostolique. Il vivait depuis plusieurs années dans les Gaules, où il s'était acquis une vénération universelle par son amour pour Dieu et par la liberté avec laquelle il publiait l'Évangile. Se trouvant donc auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisait signe à ses frères, et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Son agitation, qui était continuelle et plus grande que celle d'une femme en travail, fut bientôt remarquée. Les païens, outrés

(6) Eusèbe, c. 3, parlant de cette action d'Alcibiade, observe que les saints martyrs de Lyon n'ignoraient pas les austérités superstitieuses de Montan et de ses sectateurs, non plus que les prophéties prétendues de ces hérétiques. A la faveur des dons miraculeux que Dieu communiquait alors à son Église, ces fanatiques, s'attribuant celui de prophétie, avaient séduit la crédulité de plusieurs; mais les martyrs, mieux instruits, écrivirent de leur prison aux frères d'Asie et de Phrygie contre les erreurs et les fausses prophéties des montanistes. Ils excitèrent aussi contre les mêmes hérétiques le zèle du pape Eleuthère, dans une lettre où l'on trouve un bel éloge de saint Irénée, qui en était porteur. (Voyez Eusèbe, c. 4.) Ce fut pour ces raisons que l'on exhorta Alcibiade à renoncer à des pratiques qui paraissaient avoir du rapport avec celles des montanistes.

Au reste, saint Irénée, aussi distingué par son savoir que par ses vertus, assure que dans le même temps l'Église observait les jeûnes, et surtout celui du carême, avec une abstinence rigoureuse de certains aliments.

de voir confesser la foi à ceux qui précédemment l'avaient reniée, s'en prirent à Alexandre, et s'écrièrent qu'il était l'auteur de ce changement; sur quoi le juge se tournant de son côté, lui demanda qui il était, et ce qu'il faisait. Alexandre répondit sans détour qu'il était chrétien. Sa réponse irrita tellement le gouverneur, que, sans autre information, il le condamna à être dévoré par les bêtes.

En exécution de cette sentence, Alexandre fut conduit le lendemain dans l'arène avec Attale, que le gouverneur, pour faire plaisir au peuple, livrait une seconde fois à ce supplice. Après les divers tourments que l'on souffre d'ordinaire dans l'amphithéâtre, ils achevèrent tous deux leur sacrifice par le glaive. Alexandre ne fit entendre ni soupir, ni plainte, tant son âme était intimement unie à Dieu. Tandis qu'Attale fut sur la chaise de fer, et que sa chair brûlée exhalait une odeur insupportable, il se tourna vers les spectateurs, et leur dit en latin : « Voilà ce qui s'appelle véritablement dévorer les » hommes, et ainsi vous êtes coupables de cette ac» tion inhumaine; mais pour nous, nous ne sommes » souillés ni de ce crime, ni d'aucune autre abomi» nation. » Et comme on lui demandait quel était le nom de son Dieu, il répondit que Dieu n'a point un nom comme les mortels.

Enfin, au dernier jour des combats des gladiateurs, on amena dans l'amphithéâtre Blandine et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. Ils avaient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs tous les jours précédents. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir, joint au mépris qu'ils marquèrent pour les prétendues divinités des païens, inspirait au peuple les plus violents transports de rage. Il voulut que, sans égard pour la jeunesse de l'un et le sexe de l'autre, on épuisât sur eux tous les genres de tortures. C'était inutilement qu'on les pressait de temps en temps de jurer par les idoles. Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie par une mort glorieuse. Blandine fut la dernière qui souffrit. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfants, elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience, et les avait envoyés devant elle au Roi du Ciel; passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait à eux dans la gloire. Elle fut fouettée, déchirée par les bêtes, et assise dans la chaise brûlante; après quoi on l'enveloppa dans un filet, pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air, et la meurtrit pendant longtemps : mais son étroite union avec Dieu, jointe à une vive espérance du bonheur de l'autre vie, la rendait comme insensible à tous les tourments dont son corps était accablé. Elle finit aussi par être égorgée. Les païens eux-mêmes furent saisis d'étonnement à la vue de sa patience et de son courage. Ils avouaient qu'il ne s'était jamais rencontré parmi eux de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourments.

Le peuple, non content de la mort des martyrs, étendit la persécution jusque sur leurs cadavres. On jeta aux chiens les corps de ceux qui étaient morts en prison, et on les fit garder nuit et jour pour nous empêcher de les enlever. Les membres à demi-brûlés des uns, les têtes et les troncs des autres, avec ce qui avait pu échapper aux bêtes et au feu, furent ramassés soigneusement et confiés aussi à la garde des soldats, qui firent sentinelle autour durant plusieurs jours. Il y en avait qui, à la vue de ces reliques, écumaient de rage et grinçaient les dents; ils paraissaient au désespoir de ce qu'il ne leur était plus possible d'exercer sur les martyrs de nouvelles cruautés. D'autres insultaient à la mémoire de ces soldats de Jésus-Christ, et se riaient de leur constance. Ils relevaient la puissance de leurs idoles, qui venaient, selon eux, de punir leurs ennemis. Les plus modérés des païens, et ceux à qui tant de tortures barbares avaient inspiré quelque pitié, ne pouvaient plus contenir leur indignation. « Où est leur Dieu? s'écriaient-ils. De quoi » leur a servi cette religion qu'ils ont préférée » même à la vie? » Tels étaient les sentiments et le langage des païens. Pour nous, nous étions sensiblement affligés de ne pouvoir ensevelir nos frères. Les soldats étaient toujours en sentinelle; on ne pouvait les gagner, ni par prières, ni par argent. Ils se montraient aussi zélés pour empêcher la sépulture des martyrs, que s'il eût été question pour eux d'un avantage important. Les corps de nos frères demeurèrent ainsi exposés pendant six jours, au bout desquels ils furent brûlés. On en jeta les cendres dans le Rhône, afin qu'il n'en restât pas le moindre vestige sur la terre. Il semblait que les païens se croyaient plus puissants que Dieu, et qu'il était en leur pouvoir de s'opposer à la résurrection, dont l'espérance, disaient-ils, avait porté ces malheureux à introduire une religion aussi étrange que nouvelle, à braver les tourments les plus rigoureux, et à voler avec joie au dernier supplice. Voyons, continuaient-ils, si présentement ils reviendront à la vie, et si leur Dieu pourra les sauver et les délivrer de nos mains.

Ici finit la lettre admirable des chrétiens de Lyon et de Vienne, qu'Eusèbe avait insérée tout entière

dans son histoire des saints martyrs, comme il nous l'apprend lui-même : mais son ouvrage est perdu, et nous n'avons plus de cette lettre que ce qu'il nous en a conservé dans son histoire ecclésiastique. Eusèbe ajoute que les fidèles de Lyon et de Vienne terminaient leur lettre par une profession de foi, où ils condamnaient les erreurs des montanistes.

Nos saints martyrs souffrirent au commencement du pontificat d'Eleuthère, l'an de Jésus-Christ 177 (7), et le dix-septième du règne de Marc-Aurèle. On les appelle martyrs de Lyon, parce que cette ville fut le théâtre de leurs souffrances. Plusieurs d'entre eux étaient citoyens de Vienne. On lit dans saint Grégoire de Tours qu'ils étaient au nombre de quarante-huit, et qu'on recouvra miraculeusement une partie de leurs cendres. Ces reliques furent déposées sous l'autel de l'église, qui portait anciennement le nom des apôtres de Lyon.

La fidélité, la ferveur et le courage de tant de saints de tout âge et de toute condition, condamnent notre tiédeur et notre indifférence. Comment arrive-t-il qu'en professant la même religion, et en combattant pour la même cause que les martyrs de la primitive Église, il y ait une opposition si monstrueuse entre notre conduite et notre croyance? Si nous ne préférons Dieu à tout, c'est-à-dire, si nous ne sommes martyrs dans la disposition du cœur, inutilement espérons-nous d'être comptés parmi les disciples de Jésus-Christ et les héritiers de ses promesses. Que ferions-nous dans les grandes épreuves, nous qui manquons de fidélité dans les plus petites occasions? Ce qui achève de nous confondre, c'est que les Saints n'ont rien fait que nous ne puissions faire. Ils étaient sujets aux mêmes passions et aux mêmes misères que nous. Nos tentations n'approchent point de celles par lesquelles ils furent éprouvés. D'ailleurs nous servons le même Dieu, nous suivons la même doctrine, nous avons les mêmes moyens et les mêmes espérances; nous sommes conduits par le même esprit et nous combattous sous les étendards du même chef.

(7) Eusèbe le dit expressément, *Hist.* l. 5, c. 1. Les saints martyrs ne souffrirent donc point l'an 167 de Jésus-Christ, comme l'a prétendu Dodwell.

SAINT MARCELLIN ET SAINT PIERRE,

MARTYRS.

VERS L'AN 304.

Marcellin et Pierre, illustres par leur zèle et leur piété, étaient l'un prêtre, et l'autre exorciste de l'Église romaine. Ils furent condamnés à mort pour la foi, vers l'an 304, durant la persécution de Dioclétien. Conformément à un ordre secret donné par le juge, le bourreau les conduisit dans une forêt, pour les exécuter à l'insu des chrétiens, afin que ceux-ci ne pussent être instruits du lieu de leur sépulture (1). Il s'arrêta à trois milles de Rome, dans un endroit couvert d'épines et de bruyères. Il n'eut pas plus tôt déclaré aux Saints la commission barbare dont il était chargé, qu'ils se mirent eux-mêmes à couper les branches et à préparer une place pour leur tombeau (2). Tout étant ainsi disposé, ils eurent la tête coupée. Leurs corps furent enterrés à l'endroit où l'exécution s'était faite.

Quelque temps après, une dame respectable, nommée Lucille, connut par révélation ce qui était arrivé (3). Elle se fit accompagner par une autre dame de piété, qui se nommait Firmine, et ayant enlevé les corps des martyrs, elle les enterra auprès de celui de saint Tiburce, dans les catacombes, sur la voie Lavicane. Le pape Damase assure qu'étant enfant, il apprit toutes ces particularités de la bouche même de l'exécuteur (4). Il les inséra dans l'épitaphe latine qu'il mit sur le tombeau des Saints.

Anastase le bibliothécaire rapporte, d'après d'anciens monuments, que Constantin-le-Grand bâtit en cet endroit une église sous l'invocation des deux martyrs; qu'il y fit enterrer sainte Hélène, sa mère, sous une tombe de porphyre, et qu'il y donna une patène d'or pur, pesant trente-cinq livres, avec quantité d'autres riches présents (5). Selon le même auteur, les papes Honorius I et Adrien I firent réparer l'église et le cimetière de saint Tiburce et des saints Pierre et Marcellin.

Peu de temps après, les corps de nos deux saints

(1) *Nec tumulum vestrum quisquam cognoscere posset.* Damasus. carm. 12, p. 152.

(2) *Vos alacres vestris manibus mandâsse sepulchra.* Ibid.

(3) *Posteà commonitam vestrâ pietate Lucillam.* Ibid.

(4) *Percussor retulit Damaso mihi, cùm puer essem.* Ibid.

(5) La même chose est rapportée par Bède, l. *de tempor.* par Adon, *in martyrol.*, et par Sigebert, *in Chron. ad* an. 849.

La patène était anciennement beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, et cela pour qu'elle pût contenir les offrandes ou *hosties* de tout le peuple qui communiait à la messe. C'était pour cette raison que, durant la partie du sacrifice où elle ne servait point, le sous-diacre l'ôtait de dessus l'autel, et la tenait à la main; rit qui s'observe encore aujourd'hui dans la cathédrale de Strasbourg. (Voyez Le Brun, *sur les Liturg.* t. I.) On voit encore en Allemagne des patènes qui ont presqu'un pouce de profondeur : telle est celle qu'on montre dans le trésor du chapitre de Delemont, au diocèse de Bâle, et qu'on prétend avoir servi à saint Germain, premier abbé de Grandfels, au huitième siècle.

Le mausolée de porphyre de sainte Hélène se voit encore parmi d'autres antiquités, près de la basilique de Latran.

martyrs furent transportés en Allemagne. Voici qu'elle en fut l'occasion. Eginhard, favori et secrétaire de Charlemagne, s'était engagé par vœu, ainsi qu'Emma, sa femme, à garder une continence perpétuelle. Il se fit moine, et devint successivement abbé de Fontenelle et de Gand. Emma étant morte en 836, il en ressentit une vive douleur, comme on le voit par les lettres que lui écrivit Loup de Ferrières (*). En 827, il avait envoyé son secrétaire à Rome, afin d'obtenir du pape Grégoire IV des reliques des martyrs, pour enrichir les monastères qu'il venait ou de fonder ou de réparer. Le Souverain-Pontife lui donna les corps de saint Marcellin et de saint Pierre, qu'il transféra à Strasbourg; mais peu après, il les déposa à Michlenstadt, puis à Malinheim ou Selingestadt (**). En 829, il y bâtit en l'honneur de ces Saints une église et un monastère dont il fut le premier abbé (***).

(*) Eginhard ou Einhard était Allemand de naissance, mais on ne sait pas dans quelle partie de l'Allemagne il vit le jour. Nous ne pouvons pas non plus indiquer au juste l'année de sa naissance, que l'on place ordinairement en 775 ou 776. Il fut élevé à la cour de Charlemagne, *quem Carolus princeps propria aula nutrivit*, dit Raban Maur dans l'épitaphe qu'il fit sur lui. Il avait un emploi à la cour de l'empereur; il jouissait de l'amitié du prince, sans aspirer jamais aux honneurs. C'est sans fondement que plusieurs auteurs le font chancelier ou chapelain de la cour : s'il l'avait été, Raban n'aurait pas manqué d'en parler dans son épitaphe, où il fait mention des choses les plus remarquables de sa vie; les histoires et les chroniques des siècles immédiatement subséquents n'auraient pas non plus gardé le silence sur ce point. Après la mort de Charlemagne, Eginhard vint à Obermühlheim; Louis-le-Débonnaire lui en avait fait don le 11 janvier 815, ainsi que des domaines de Michelstadt dans l'Odenwald et d'Untermühlheim (le Mühlheim d'aujourd'hui, situé entre Francfort et Aschaffenbourg, dans le grand-duché de Hesse). Il continua d'être le conseiller de l'empereur, et se vit souvent obligé de se rendre en cette qualité à Aix-la-Chapelle. On peut voir, par le passage suivant de son *Admonitio ad Lotharium*, l'influence dont il jouissait sur les membres de la famille de Louis : « Quoniam æque vos atque piissi» mum dominum meum, patrem vestrum, semper dilexi, » et æquabiliter ambos salvos esse volui,........ meæque par» vitati præcepit, ut vestri curam gererem, ac vos de moribus » corrigendis, et honestis atque utilibus sectandis sedulo » commonerem....... Amo vos, Deus scit, et ideo tam fiducia» liter admoneo, nec vos vilitatem personæ admonentis, sed » salubritatem consilii considerare debetis. » Voyez l'ouvrage de Weinkens, prieur de Seligenstadt, intitulé *Eginhardus illustratus*, publié en 1714, où l'on trouve réunies toutes les louanges dont Eginhard a été l'objet de la part des auteurs anciens et modernes. Eginhard fonda, pendant son union avec Emma, à Obermühlheim, une congrégation de prêtres séculiers, chargés du service divin dans cet endroit. La transformation de cette congrégation en un couvent véritable auquel il donna la règle de saint Benoît, et qu'il dirigea comme abbé, peut avoir eu lieu entre les années 828 et 842. Quelques-uns prétendent qu'il n'embrassa la vie ecclésiastique qu'après la mort d'Emma. Voyez l'ouvrage allemand de J. W. Chr. Steiner, intitulé *Histoire et description de la ville et de l'ancienne abbaye de Seligenstadt*, Aschaffenbourg 1820.

En 848, Eginhard assista à un synode tenu à Mayence par le saint archevêque Raban Maur; ainsi Mabillon, Butler et Godescard se trompent, en le faisant mourir en 839, et Du Fresne en 845. Il paraît cependant qu'il est entré saintement dans la vie éternelle peu de temps après ce synode.

On a de lui une *Vie de Charlemagne* très-détaillée, et des *Annales de France* depuis 741 jusqu'en 829. Bredow a publié cette vie en allemand dans son *Charlemagne*; Schminke en a fait une édition latine avec des notes. D. Bouquet a inséré ces deux ouvrages dans sa collection des historiens de France. On a encore d'Eginhard un recueil de soixante-deux lettres fort importantes pour l'histoire de son siècle, et imprimées à Francfort en 1714. Une note du nouvel éditeur des œuvres de Bossuet sur la défense de la déclaration du clergé de France porte qu'il est difficile de croire qu'Eginhard ait vécu du temps de Charlemagne. Cet historien s'excuse dans la vie de ce prince, de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance, *parce qu'il n'y a plus*, dit-il, *d'homme vivant qui en ait connaissance*. Mais cela signifie, et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, qu'Eginhard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

Outre les ouvrages que nous venons de nommer, J. P. Schunk, chanoine à Mayence, dans ses *Beiträge sur Mainzer Geschichte*, cite encore les suivants.

1° Histoire de l'invention et de la translation des reliques des saints martyrs Marcellin et Pierre, accompagnée d'un poëme.

2° De l'adoration de la croix.

3° Abrégé du psautier.

4° Des guerres de Saxe.

5° Le premier livre de son histoire ecclésiastique.

6° L'histoire des temps.

7° Le martyre des saints Marcellin et Pierre, en vers.

8° La vie de l'empereur Louis-le-Débonnaire.

9° Les campagnes de Charlemagne en Pannonie, contre Chabas, roi des Huns.

10° Les annales du couvent de Lorsch.

11° Souvenirs de l'archange Gabriël, en XII chapitres.

Bredow soutient, *loc. cit.* p. 176, note 1, que les annales de Lorsch sont apocryphes. Voyez Weinkens déjà cité; Eccard, *Rerum Franc. comm.* t. II; Du Chesne, t. II; Bouquet, t. V; Mabillon, *Analect.* t. IV. Il y a à Seligenstadt un beau manuscrit de la translation des reliques des saints Marcellin et Pierre, à ce que nous assure l'avocat Steiner, *loc. cit.* p. 268, note 1, qui exprime le juste désir de voir imprimer les œuvres complètes d'Eginhard. *Eginhardus scriptor, quo nullus felicior atque hoc tempore luculentior*, dit Loup de Ferrières. Schminke le nomme *alterum sui sæculi Suetonium*, à cause de la beauté de son style; et Weinkens pousse l'éloge au point de le représenter, dans sa *Novarchia Seligenstadiensis*, comme l'émule tantôt de Senèque, tantôt de Barthélémi et Baldus, tantôt de Mithridate, de Cicéron et d'Horace. Voyez Steiner, *loc. cit.*

(**) Voyez au sujet de l'origine et des destinées de cette célèbre abbaye, l'ouvrage de Steiner, que nous avons déjà cité plusieurs fois; il renferme des discussions historiques très-précieuses.

(***) Seligenstadt portait encore au commencement du neuvième siècle le nom de Mühlheim ou Obermühlheim. Raban dit : « Ossa beatorum martyrum Marcellini et Petri,

Saint Grégoire-le-Grand prêcha ses vingt homélies sur les Évangiles dans l'église de saint Marcellin et de saint Pierre, à Rome. C'est ce que l'on voit par quelques-unes de ces homélies mêmes, et ce qui est encore confirmé par le témoignage de Jean Diacre (6).

Voyez les actes des deux Saints, avec l'histoire de la translation de leurs reliques, dans le recueil des Bollandistes, t. I *Junii*, p. 170.

SAINT ÉRASME, ÉVÊQUE ET MARTYR.

L'AN 303.

SAINT ÉRASME souffrit diverses tortures et une mort cruelle à Formies, l'an 303 de Jésus-Christ, durant la persécution de Dioclétien. Son corps, au rapport de saint Grégoire-le-Grand (1), était encore dans cette ville au sixième siècle; mais, Formies ayant été détruite par les Sarrasins, ce précieux trésor fut transféré à Gaiète, avec le siége épiscopal, en 842.

Saint Érasme est appelé par corruption saint *Elmo* ou *Ermo*, et il est communément invoqué dans les tempêtes par ceux qui naviguent sur la Méditerranée. On fait mémoire de lui dans le nouveau bréviaire de Paris. Il y avait une portion de ses reliques dans un couvent de religieuses, situé près de Gournai au même diocèse; lequel était fréquenté par un grand nombre de fidèles.

Voyez les Bollandistes.

† LA B. ANNE DE JÉSUS,

RELIGIEUSE TRINITAIRE.

Tiré du suppl. de Charles Butler. Voyez le décret de sa béatification et l'Histoire des Ordres monastiques, par Hélyot, t. II, p. 49.

L'AN 1201.

DANS la vie de saint Jean de Matha, au 8 février, Alban Butler et Godescard rapportent les commencements de l'utile institution formée par cet illustre serviteur de Dieu pour la rédemption des captifs. Quelques dames pieuses et charitables d'Espagne, désirant que les personnes de leur sexe ne fussent pas étrangères à cette bonne œuvre, demandèrent au saint fondateur la permission d'y être associées. Il céda à leurs prières, les revêtit de l'habit de l'ordre, leur prescrivit certaines règles, et les établit près d'Aytone dans un ermitage que Pierre de Belluis lui avait donné en 1201. Dans les commencements de leur réunion, elles ne faisaient point de vœux; mais en l'année 1236, ou même peut-être avant cette époque, elles furent établies en communauté religieuse proprement dite. D'autres maisons du même institut furent fondées dans la suite. Leur société prit le nom de Trinitaires déchaussées de la Sainte-Vierge pour la rédemption des captifs (2).

Parmi les sœurs qui se distinguèrent le plus par l'exacte et fidèle observance de cette sainte règle, était *Anne de Jésus*. Le décret de sa béatification assure qu'elle possédait plusieurs vertus dans un degré héroïque. « Dans sa jeunesse, ajoute-t-il, elle » se garantit des piéges du monde, et renonça généreusement à ses plaisirs. Elle mérita, par l'innocence de sa vie, la simplicité de sa conduite et la » pureté de son cœur, de devenir une des épouses » chéries de Jésus-Christ. Elle persévéra jusqu'à la » fin de ses jours dans la pratique de tous les devoirs de son état. » Le décret se borne à ce peu de mots; il ne dit rien ni du pays, ni de la famille de la B. Anne de Jésus; il n'indique non plus ni le jour de sa naissance, ni celui de sa mort. Cette sainte fille jouit pendant sa vie de la plus haute réputation de sainteté, et plusieurs miracles ont été opérés par son intercession. Elle fut béatifiée par Pie VI, le 2 juin 1783.

» Proti et Hyacinthi, cum reliquiis S. Hermetis...... quæ ex » ipsa Roma translata, ab Einhardo abbate, juxta Moenum » Germaniæ fluvium, in villa quæ prius *Mulinheim*, nunc » autem *Seligenstatt* dicitur, digna celebratione venerantur. » Ce sont ces reliques qui en firent un lieu de pèlerinage, ou le lieu des *Bienheureux* (Seligen), d'où provient le nom de *Seligenstadt*. Trithème le dérive du philosophe Salagast, qui serait mort à Mühlheim en 447; d'autres le font dériver des paroles si connues de Charlemagne : « Bienheureuse est et » doit s'appeler la ville, où j'ai trouvé ma fille. » *(Selig ist und soll heissen die stadt, wo ick meine tochter gefunden hatt.)* Voyez Steiner, *loc. cit.* p. 80.

(6) Voyez cet auteur dans la vie de saint Grégoire-le-Grand, l. 2, n. 18.

(1) L. 1, ep. 8.

(2) Jusqu'à l'époque de la révolution, il existait à Paris, dans la petite rue de Reuilly, une maison de religieuses Trinitaires, fondée en 1703 par Suzanne Sarabat. Cette dame, ayant abjuré le protestantisme, ainsi que sa mère et ses deux nièces, forma, de concert avec elles, un établissement pour montrer à travailler aux personnes de son sexe. Elle obtint, par la protection de la chancellière Voisin, toutes les permissions nécessaires pour consolider son œuvre. Les sœurs de cette maison, connues sous le nom de Mathurines, ainsi que les religieux Trinitaires étaient en France appelés Mathurins, ne faisaient que des vœux simples, et suivaient la règle du tiers-ordre; elles n'étaient point cloîtrées. Elles portaient un triangle d'argent suspendu à un ruban bleu en sautoir. Les pauvres filles du faubourg Saint-Antoine recevaient d'elles l'instruction gratuite.

† LE B. SADOC ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Tiré de la légende de leur office et de la vie de saint Dominique, par le P. Touron, l. 6, p. 646.

L'AN 1260.

SAINT DOMINIQUE, dans le second chapitre général de son ordre qu'il tint à Bologne en 1221, résolut d'envoyer dans les diverses contrées de l'Europe plusieurs de ses disciples pour y travailler comme prédicateurs, et en même temps pour y propager son institut. Le B. Sadoc, jeune religieux déjà parvenu à une haute perfection, fut choisi pour la mission de Hongrie. Ayant reçu la bénédiction de son saint patriarche, il se mit en route avec plusieurs compagnons, sous la conduite du B. Paul de Hongrie, autre dominicain qui fut le fondateur des premiers couvents de son ordre dans le royaume dont il porte le nom, et qui, après avoir été l'apôtre d'un peuple idolâtre et barbare appelé les Cumains, finit en 1242 ses jours par un glorieux martyre. Sadoc, plein de zèle et de courage, ne fut point effrayé des obstacles qu'il prévoyait; au contraire, animé d'une sainte ardeur, il travailla sans relâche à planter la foi dans ces pays encore enveloppés des ténèbres du paganisme, et à détruire les vices qui y étaient profondément enracinés. Le désir qu'il avait de remplir les pieux desseins de son vénérable instituteur le rendait intrépide, lui faisait braver tous les périls et supporter patiemment toutes les contradictions. C'est ainsi qu'il prêcha l'Évangile avec persévérance en Hongrie et dans les contrées voisines qui lui avaient été assignées.

Sadoc remplissait depuis plusieurs années les fonctions pénibles de missionnaire, lorsqu'il fut obligé de se rendre à Sandomir, en Pologne, pour y gouverner une maison de son ordre. Son zèle ne perdit rien de sa vivacité à ce changement de situation. Il continua d'annoncer la parole de Dieu, et s'appliqua à former ses frères à la pratique de la discipline régulière, de laquelle il avait été instruit par saint Dominique lui-même. Les exemples de vertu qu'il donnait confirmaient admirablement ses préceptes et en rendaient à ses inférieurs l'observation plus facile.

Tandis que ce saint religieux était ainsi tout occupé à s'avancer dans la perfection de son état et à y faire marcher les autres, suivant les traces de l'illustre saint Hyacinthe, qui n'était mort que depuis trois ans, les Tartares, poussés par leur haine contre la religion, firent une irruption à Sandomir, massacrèrent Sadoc avec quarante de ses compagnons, et leur procurèrent ainsi la couronne du martyre. L'on rapporte que la veille du jour de leur mort, celui qui faisait au réfectoire la lecture du martyrologe y trouva et y lut ces mots : *A Sandomir, le supplice de quarante-neuf Martyrs.* Les religieux, étonnés de ces paroles, ne savaient quel sens leur donner; mais leur saint supérieur, plus éclairé qu'eux par l'esprit de Dieu, comprit que le Seigneur voulait de cette manière les avertir de leur mort prochaine. Il en informa ses frères, qui se préparèrent au combat par la réception des sacrements. Ainsi fortifiés, ils passèrent le reste du jour et la nuit suivante en prières. Les barbares, ayant pris la ville d'assaut, entrèrent dans le lieu où étaient rassemblés les religieux Dominicains, qui chantaient alors le *Salve Regina;* il les percèrent de leurs glaives et foulèrent leurs corps aux pieds. Ce tragique événement arriva en 1260. Les habitants de Sandomir furent tous mis à mort par les cruels Tartares. Le culte de ces saints religieux fut autorisé par le pape Alexandre IV, qui permit de célébrer tous les ans, dans la ville où ils avaient péri, la mémoire de leur glorieux martyre; depuis, le pape Pie VII a étendu à tout l'ordre des Dominicains la permission d'en réciter l'office.

Le B. Sadoc vit sans effroi approcher la mort, parce que son cœur, détaché des choses de la terre, ne soupirait que pour les biens du ciel. Telle devrait être la disposition de tous les chrétiens, puisque le même bien leur est réservé; mais que cette disposition est rare parmi eux!

---

3 JUIN.

SAINT CÉCILIUS.

Tiré du dialogue de Minutius Félix, intitulé *Octavius*, et de la vie de saint Cyprien par Pontius. Voyez Tillemont, t. III; Ceillier, t. II, p. 222; Reeve, *Dissert. prelim.*, et Orsi, qui a donné une excellente analyse du dialogue de Minutius Félix, dans son Histoire ecclésiastique, t. II, l. 5, p. 453.

L'AN 211.

CÉCILIUS, OCTAVIUS et MARCUS-MINUTIUS FÉLIX, tous trois illustres par leur mérite et leur naissance, formèrent entre eux une espèce de triumvirat de la parfaite amitié. Diverses circonstances, jointes à la nature du style, ont fait conclure que le dernier était originaire d'Afrique; mais il vivait à Rome, et il suivait le barreau avec une grande ré-

putation, qu'il devait à ses talents et à sa probité. Nous apprenons de lui-même (1) qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il fut éclairé par la lumière de la sagesse divine. Il eut, dit Eucher (2), assez d'humilité pour renoncer au rang distingué qu'il tenait parmi les savants et les grands du siècle, et il se fit un sainte violence pour aller au ciel, confondu parmi les ignorants et les petits.

Ses deux amis étaient aussi Africains. L'application aux mêmes études n'avait fait que serrer les liens qui les unissaient ensemble. Ils vécurent longtemps engagés dans les superstitions du paganisme et dans les vices qui en étaient la suite. Octavius et Minutius furent les premiers qui s'élevèrent au-dessus des préjugés de l'éducation et de l'intérêt, et qui méprisèrent les amorces séduisantes du monde, pour embrasser la doctrine de la croix. Il paraît qu'Octavius eut la gloire de frayer la route, car Minutius dit qu'il le suivait comme son guide. Au reste, l'amitié ne lui permit pas de renfermer son bonheur en lui-même; il voulut le partager avec son cher Minutius. Il ne se donna point de repos tant qu'il le vit assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Les paroles qui sortent de la bouche d'un tel ami sont comme le miel qui découle d'un rayon, au lieu que la vérité même est insupportable quand elle vient d'un prophète austère que sa dureté nous fait haïr; aussi Minutius fut-il aisément disposé à recevoir les impressions de la vertu; et ce bienheureux couple fut uni dans la religion comme il l'était dans l'amitié. La foi, loin d'affaiblir la tendresse de leurs sentiments, ne servit qu'à l'épurer et à la perfectionner. Ces deux hommes, régénérés en Jésus-Christ, se félicitèrent sur leur changement avec des transports de joie, dont toute leur éloquence ne pouvait rendre la vivacité. Pénétrés de douleur et de confusion au souvenir de leur vie passée, ils n'eurent plus d'ardeur que pour les humiliations de la croix et les austérités de la pénitence. Les chevalets et les tortures devinrent l'objet de leurs plus ardents désirs. Ils se déclarèrent tous deux les apologistes de la foi, et, sans chercher désormais d'autre salaire de leurs travaux que le mérite de la charité et le bonheur qui les attendait au-delà du tombeau, ils plaidèrent généreusement la cause de Jésus crucifié. Arnobe paraît avoir eu en vue ces deux illustres convertis, lorsque, répondant aux invectives des païens, il dit que les orateurs et les avocats du premier rang avaient embrassé le christianisme (3).

Octavius et Minutius, qui n'avaient plus rien à désirer pour eux-mêmes, souhaitaient ardemment d'associer Cécilius à leur bonheur : mais l'entreprise était difficile, et elle demandait de leur part tous les efforts du zèle et de l'amitié. Les premiers préjugés de l'éducation laissent dans l'esprit des traces si profondes, qu'avec toute la bonne volonté et toute la candeur d'âme imaginables, elles ne s'effacent encore qu'avec des peines infinies. Quand il s'agit de religion, les préjugés ont encore plus d'empire; on est porté naturellement à rester dans celle de ses pères, dont on a sucé les principes avec le lait. Cécilius se trouvait dans ce cas. Il était d'ailleurs homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, et conséquemment peu disposé à saisir des raisonnements suivis. Il avait de l'esprit et des talents; mais il était sa propre idole. Il ne soupirait qu'après le plaisir et les applaudissements. Jusque-là sa première religion avait été de se servir lui-même. En effet, nous le voyons dans la dispute tantôt rejeter toute divinité et toute providence, tantôt admettre ces deux points, et bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Nous dirons, pour achever son portrait, que la philosophie n'avait servi qu'à nourrir son orgueil, qu'à lui donner beaucoup de présomption et de suffisance, et qu'à le rendre incapable de sentir la solidité d'un raisonnement.

Malgré cette trempe de caractère, Cécilius devint, avec le secours de la grâce, un illustre converti, un grand Saint, et, selon toutes les apparences, l'auteur de la conversion de saint Cyprien. Octavius et Minutius furent les instruments que Dieu employa pour l'amener à la connaissance de la vérité. Ils commencèrent par adresser au Ciel de ferventes prières, afin de l'intéresser en faveur de leur ami. La victoire qu'ils remportèrent enfin sur lui fut le fruit, et de leur piété, et d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Minutius nous en a laissé le précis dans un dialogue qu'il intitula *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portait ce nom, et qui était mort quand il le mit par écrit.

L'ordre et le dessein de ce dialogue sont de la dernière beauté; tout y annonce une main de maître. Dès le commencement, l'auteur s'insinue imperceptiblement dans l'âme par des traits charmants qu'il fait remarquer dans le caractère de son cher Octavius; de là il conduit à l'occasion de la conférence avec des images si intéressantes, et peint les moindres objets avec des couleurs si belles, qu'il a en quelque sorte gagné le cœur avant que d'être entré en matière (4). Après avoir exprimé sa douleur et

(1) *In Octavio*, l. 1, c. 1.
(2) *Ep. ad Valer. de contemptu mundi.*
(3) Arnoy. l. 1.
(4) Aucun auteur païen de ce siècle n'a écrit en latin avec

ses regrets sur la mort d'Octavius, il continue ainsi : « Il brûla toujours pour moi du même feu. Il m'ai» mait si passionnément, que, tant dans nos affaires » que dans nos amusements, une aimable sympathie » nous unissait sans cesse, et que nos deux âmes » n'en faisaient pour ainsi dire qu'une seule. » Il se rappelle avec reconnaissance les avantages qu'il a retirés de l'exemple de son ami, et s'excite à la ferveur par le souvenir de ses vertus. En conservant, dit-il, sa mémoire dans mon cœur, je tâche d'aller après lui par mes pensées, et de détacher de plus en plus mon cœur de toute affection terrestre. Ensuite il fait la récapitulation de ce fameux entretien par lequel Cécilius fut conduit à la foi. L'occasion qui y donna lieu est décrite de la manière suivante.

Octavius vint à Rome pour rendre une visite à son ami Minutius. Sa femme, ses enfants et le reste de sa famille voulurent inutilement l'empêcher de faire ce voyage. On était alors en automne. A la faveur des vacances du barreau, Minutius se trouvait délivré de ses occupations ordinaires. Il profita de ce temps pour aller à Ostie prendre les bains d'eau de mer, dans la vue de dessécher les humeurs dont il était incommodé. Octavius et Cécilius voulurent être de la partie. Marchant un jour tous trois de grand matin dans la ville, pour aller gagner le bord de la mer, Cécilius aperçut une statue de Sérapis; sur quoi il se porta la main à la bouche, et se la baisa, ce qui était un acte d'adoration parmi les Grecs et les Romains (5). Octavius prit de là occasion de dire à Minutius que c'était un crime et une honte pour eux que leur ami restât toujours plongé dans les ténèbres de l'erreur, et qu'il rendît un culte divin à des pierres, qui, pour avoir reçu une figure et une sorte de consécration, ne cessaient pas pour cela d'être sourdes et muettes. Cécilius fut piqué en s'entendant accuser d'ignorance. Il s'adressa à Octavius pour lui proposer une dispute en règle sur la matière dont il était question. Je vous prouverai, ajouta-t-il avec un air triomphant, que jusqu'ici vous n'avez jamais eu affaire à un philosophe. La proposition ayant été aussitôt acceptée, ils s'assirent tous trois sur une éminence qui servait d'abri au bain. Minutius fut placé au milieu avec la qualité d'arbitre.

Cécilius, prenant un ton décisif et tranchant, débuta par nier la réalité d'une Providence. Il comptait sur la subtilité de son esprit et sur le pouvoir de son éloquence. Il objecta d'abord la pauvreté des chrétiens, partout soumis aux idolâtres, dont l'empire florissant attirait tous les regards. A l'entendre, la religion dominante devait passer pour la meilleure; les chrétiens n'étaient que des misérables qui s'obstinaient à mourir de faim, qui se faisaient un plaisir insensé de souffrir diverses tortures, qui portaient leur extravagance jusqu'à mépriser la vie, la fortune et tous les biens du monde, qui n'avaient pas même d'église pour adorer leur seul et unique Dieu (6). Leur secte, continue-t-il, n'est qu'un ramas de gens vils et méprisables, qui se cachent dans des trous, sans savoir dire un seul mot pour leur défense, et qui, dans l'obscurité, s'occupent à chanter une prétendue résurrection et les joies chimériques d'un autre monde. Il dressa surtout ses batteries contre la résurrection des corps, qui a toujours été en effet une pierre d'achoppement pour les anciens philosophes, comme on le voit par les écrits d'Athénagore, de Tertullien, d'Origène et des autres apologistes de notre sainte religion : mais les calomnies furent la principale ressource de ce champion de l'erreur. Cette sorte d'armes n'était

autant de pureté et d'élégance. Il en est de cette teinture du dialecte africain que l'on remarque en quelques endroits, comme de cette *patavinité* que l'oreille délicate d'un Romain découvrit dans Tite-Live. En plaidant au barreau, et en voyant la bonne compagnie de Rome, Minutius s'était défait de l'âpreté de son style national, et y avait substitué la politesse de l'idiome latin. La beauté et la justesse de ses pensées sont une preuve non équivoque de son jugement. La candeur avec laquelle il s'exprime décèle en lui un fonds aimable de droiture, de bonté, de franchise et d'affabilité. Des figures hardies, des images pittoresques, un style pur, coulant et d'une douceur admirable, un ton de décence et de gravité qui se soutient constamment, tout cela montre qu'il était un homme du premier ordre, et qu'il connaissait parfaitement l'art de la persuasion. Personne ne possède comme lui le talent de charmer le lecteur, et de l'amener où il lui plaît. Il fait paraître une vaste érudition et une connaissance profonde de la théologie païenne. Ses raisonnements sont forts et concluants; il raille avec délicatesse; il blesse et guérit de la même main, tant il sait bien apprêter le sel de la satire. Son esprit est d'une nature excellente; s'il est brillant, ce n'est point aux dépens de la solidité; il a une valeur intrinsèque et un lustre qui ne doit rien à l'alliage. Cette remarque est de M. Blackwall, dans son introduction à l'étude des auteurs classiques, p. 140. Cet ingénieux écrivain ajoute ce qui suit : « Minutius venge supérieurement » le christianisme des calomnies des païens. Ses rétorsions » se trouvent si justes, si pleines de force, et accompagnées » d'une telle évidence de vérité, qu'on en conclut qu'il est le » plus dangereux adversaire qu'on puisse craindre dans une » mauvaise cause, et le plus habile avocat que l'on puisse » désirer pour en défendre une bonne. »

(5) De là les mots προσκυνεῖν et *adorare*. Voyez Job, XXXI 26, 27, etc.

(6) On bâtit des églises aux chrétiens sous le règne de l'empereur Alexandre. Baronius observe que l'état de misère qu'on leur reproche dans ce dialogue venait d'une persécution qui doit avoir été celle que Sévère alluma. Saint Jérôme, *in Cat.*, place Minutius Félix vers l'an 211, qui fut celui de la mort de l'empereur Sévère.

pas nouvelle; le démon l'avait fait inventer par les instruments de sa jalousie. A s'en tenir au système de morale que l'Évangile propose, à examiner de bonne foi les motifs et les moyens de perfection qu'il fournit, les plus furieux ennemis du christianisme n'eussent pu lui refuser leur estime et leur respect. Qu'arriva-t-il? On défigura notre religion pour la rendre haïssable, et l'on couvrit du voile de la calomnie cette éclatante beauté qui atteste que son origine est céleste.

Cécilius se croyait en sûreté dans ce dernier retranchement, et se flattait d'y être assez fort pour terrasser son adversaire. Il se mit donc à objecter à Octavius les assemblées nocturnes des chrétiens, leurs repas inhumains, et d'autres prétendus crimes auxquels leur religion servait de prétexte. « J'entends dire, continua-t-il, qu'ils adorent la tête » d'un âne, les genoux de leur prêtre ou évêque, » ainsi qu'un homme puni pour ses crimes, et le » bois maudit de la croix. » Il ridiculisait les chrétiens de ce qu'ils méprisaient des tourments présents pour en éviter d'invisibles; de ce qu'ils s'interdisaient des plaisirs légitimes, comme les jeux, les spectacles, les festins et les parfums qu'ils réservaient pour leurs morts, etc.

Octavius suit son adversaire pas à pas, pour le réfuter avec plus d'ordre et solidité. Il commence par établir une Providence qui préside à toutes les choses humaines, et il en tire la preuve du dessein et de l'harmonie qui se font sentir d'une manière frappante dans les ouvrages de la nature. Cette preuve, pour être à la portée des esprits les plus ordinaires, n'en a pas moins une force et une évidence que toute la subtilité imaginable ne peut ni éluder, ni affaiblir. En effet, on découvre dans chaque partie de l'univers un arrangement si régulier et une si sage combinaison, qu'il n'est pas possible de méconnaître que tout cela est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. « Je suppose, dit Octavius (7), » que vous entriez dans une maison dont les appar» tements soient magnifiquement meublés, et où » tout soit dans l'ordre le plus parfait : pourriez» vous, à ce spectacle, douter qu'il n'y eût dans la » maison un maître qui veille à tout, et dont la na» ture est bien supérieure à celle des ameublements » que vous admirez? De même quand vous envisa» gez le ciel et la terre, et que vous considérez » l'harmonie et l'enchaînement qui des différents » êtres forment un ensemble admirable, vous ne » pouvez révoquer en doute l'existence d'un Sei» gneur suprême, qui, par ses perfections, efface » l'éclat des astres, et qui est infiniment plus digne » d'admiration que tous les ouvrages de ses mains. »

La Providence établie, Octavius prouve qu'il n'y a qu'un Dieu; que ce Dieu est esprit, le père et le créateur de tout : qu'il est éternel, et qu'avant la création du monde, il était un monde à lui-même; qu'il est infini, immense, et incompréhensible à tout être créé. « Notre intelligence, dit-il, est trop » bornée pour atteindre jusqu'à lui, et nous ne le » concevons jamais mieux que quand nous l'en» visageons comme incompréhensible. » Il prend de là occasion de montrer l'absurdité du polythéisme, et toutes les extravagances où tombaient les païens par rapport à leurs dieux; venant ensuite à leurs idoles, il fait voir qu'elles ne sont que des démons. « Plusieurs d'entre vous, continue-t-il, savent » que les démons sont forcés de déposer contre eux» mêmes, toutes les fois que par des paroles, dont » ils ne peuvent soutenir la vertu, nous les chassons » des corps qu'ils possèdent (8). Vous jugez bien » que, s'ils en étaient les maîtres, ils ne se trahi» raient pas ainsi à leur confusion, surtout en pré» sence de vous autres qui les adorez. Vous devez » donc vous en rapporter à eux, et croire qu'ils » sont des démons, puisque vous l'entendez de leur » propre bouche. Quand nous les conjurons au nom » d'un seul Dieu, du Dieu vivant, ces malheureux » tremblent; ils abandonnent tout-à-coup les corps » qu'ils possédaient, ou du moins ils se retirent peu » à peu, selon la foi du patient ou la grâce du » médecin. »

Cécilius, embarrassé par ces raisonnements, renonce à ses premiers principes, et ne s'en croit pas pour cela moins fort contre le christianisme. C'était là sans doute abandonner la cause de l'idolâtrie, et une si faible ressource découvrait la défaite de son apologiste. Cécilius ne fut pas plus heureux en attaquant l'évidence de la révélation évangélique. Toutes ses raisons portaient sur des calomnies grossières, tirées de quelques-uns de nos dogmes altérés ou pris par moitié, et de notre discipline falsifiée ou mal entendue. La seule chose qu'Octavius eut à faire pour répondre à ces calomnies, fut de les nier absolument, et de donner une exposition nette de la sainteté de notre doctrine. Quant à cette vieille fable d'une tête adorée par les chrétiens, fable qui d'abord avait été débitée contre les juifs (9), Octavius dit simplement que le fait était faux, et il défia son adversaire d'en montrer la vérité. Il nia pareil-

(7) Cicéron fait le même raisonnement, *de Nat. Deor.* l. 2, c. 6.

(8) *Hæc omnia sciunt plerique vestrûm, ipsosque dæmones de seipsis confiteri, quoties à nobis, tormentis verborum, de corporibus exiguntur.*

(9) C'est ce que dit Josèphe dans ses livres contre Appion.

lement que nous adorassions les genoux de l'évêque. Cette accusation, aussi frivole que l'autre, était fondée sur ce que les pénitents se prosternaient lorsque l'évêque leur donnait l'absolution de leurs péchés ou sa bénédiction (10). Vous n'êtes pas plus autorisé, continua Octavius, à nous accuser d'inceste dans la célébration de nos mystères. Peut-on imputer un pareil crime à des gens si connus pour la pureté de leurs mœurs, et dont un grand nombre fait vœu de chasteté? C'est à vous que l'on doit reprocher les horreurs dont vous nous chargez. Qui ne sait que vous mettez un Priape au rang des dieux, que vous sacrifiez à Vénus la prostituée, que vous célébrez les fêtes de la bonne déesse, et que vous pratiquez mille autres abominations qu'il n'est pas possible de nommer sans rougir? Il remarque que les chrétiens, loin de manger des enfants ou de se souiller par des infamies, n'allaient pas même voir exécuter les criminels, et qu'ils s'abstenaient du sang; que ceux qui se mariaient ne prenaient qu'une femme; que plusieurs vivaient dans une continence perpétuelle, sans cependant se glorifier de leur état (11); qu'enfin la moindre pensée du crime était condamnée parmi eux (12).

Il observe que Pythagore, Platon et les autres philosophes païens avaient appris le dogme de l'immortalité de l'âme, ainsi que les vérités qu'ils enseignaient (quoique mêlées de beaucoup de faussetés) par une tradition imparfaite de la révélation divine faite aux anciens patriarches (13). Il dit que les chrétiens enterrent les morts, au lieu de les brûler, parce que c'est l'ancienne et la meilleure coutume, mais que Dieu peut également les ressusciter, soit de la cendre, soit de la poussière. Il établit l'éternité du feu de l'enfer, que les infidèles méritent aussi justement que les impies, « parce que ce n'est pas » un moindre crime d'ignorer le commun Seigneur, » le père de tous les hommes et de tous les êtres, » que d'oser enfreindre ses commandements (14). »

Octavius termine son discours par une description courte, mais charmante, de la morale chrétienne. Il s'exprime ainsi, en répondant au reproche de pauvreté dont Cécilius avait chargé les disciples de Jésus-Christ. « Eh! quoi donc! peut-on appeler » pauvre celui qui n'éprouve aucun besoin? Ce titre » ne convient qu'à celui dont le cœur n'est point » satisfait au milieu de l'abondance. Personne ne » saurait être plus pauvre qu'il ne l'était en venant » au monde. L'art du chrétien, pour posséder tout, » est de ne désirer rien. Plus un voyageur est leste, » plus il se trouve à son aise; de même, dans le » voyage de cette vie, celui que la pauvreté rend » léger est incomparablement plus heureux que » celui qui est accablé sous le poids des richesses. » Si les richesses nous semblaient nécessaires, nous » les demanderions à Dieu. L'innocence est le seul » objet de nos désirs, et la patience la seule chose » que nous demandons. Le malheur est l'école de » la vertu. Quel beau spectacle pour la Divinité, » que de contempler le chrétien dans la lice aux » prises avec la douleur, combattant avec une noble » constance les menaces, les roues, les chevalets, » dans ce moment surtout où, semblable à un con» quérant, il triomphe du juge qui le condamne! » Car celui-là est certainement le vainqueur, qui » remporte le prix qu'il a disputé. » Il dit que notre religion consiste dans la pratique, et non dans les beaux discours. « Nous ne disons point de grandes » choses, mais nous en faisons (15). »

A peine Octavius eut-il cessé de parler, que Cécilius s'écria : « Je vous félicite, et je me félicite » moi-même. Nous sommes victorieux l'un et l'au» tre. Octavius triomphe de moi, et je triomphe de » l'erreur; mais la victoire et le gain sont principa» lement de mon côté, puisque, par ma défaite, je » trouve la couronne de vérité. »

(10) Cette remarque est de Cave et de plusieurs autres auteurs.

(11) *Plerique inviolati corporis virginitate fruuntur potius quàm gloriantur.*

(12) *Apud nos et cogitare peccare est*, p. 250. Toutes ces calomnies, comme nous l'avons observé, venaient, ou de la malice des païens, ou du peu de connaissance qu'ils avaient de nos dogmes ou de nos mystères : les abominations des carpocratiens et des gnostiques, qui se donnaient pour chrétiens, avaient aussi contribué beaucoup à les accréditer. Les idolâtres nous reprochaient encore de vénérer tous les criminels qui étaient crucifiés, comme on le voit par Origène, l. 2, *contra Cels.* p. 87, et Cécilius nous accusait d'adorer les croix; mais Octavius montre que l'accusation est fausse. « Le respect extérieur que les chrétiens avaient pour la » croix, et l'usage fréquent qu'ils en faisaient, donna aux » païens, portés à prendre tout en mauvaise part, occasion » de les taxer d'adorer une croix. » *Reeve, not. ibid.* p. 136, t. II. Cécilius nous reprochait encore de ne point avoir de temples ni d'images connues, *nulla nota simulacra.* Ces paroles n'emportent pas une exclusion de toute image, mais seulement de celles des dieux connus dans l'empire.

(13) *Corruptâ et dimidiatâ fide tradiderunt.*

(14) *Nec tormentis aut modus ullus, aut terminus. Illic sapiens ignis membra urit et reficit, carpit et nutrit. Pœnale illud incendium, non damnis ardentium, pascitur, sed inexesâ corporum laceratione nutritur. Eos autem merito torqueri qui Deum nesciunt, ut impios et injustos, nisi profanus, nemo deliberat : cùm parentem omnium, et omnium Dominum, non minoris sceleris sit ignorare, quàm lædere*, p. 251.

(15) *Non eloquimur magna, sed vivimus*, p. 252.

Tel est l'abrégé de cette célèbre conférence; mais la beauté des idées et du langage ne peut être bien aperçue que dans l'original. Si ce dialogue semble avoir quelque défaut, c'est celui d'être trop court. Le lecteur est fâché de se trouver sitôt à la fin, et il ne le quitte qu'à regret, ce qui est la marque des productions excellentes (16).

La compagnie convint que l'on aurait un autre entretien pour initier plus amplement Cécilius dans la religion chrétienne, et pour lui en faire connaître la discipline. La beauté du premier entretien donne lieu de bien regretter le second, qui devait rouler sur une matière si intéressante.

Baronius et plusieurs autres historiens ne doutent point que notre Saint ne soit ce Cécilius, prêtre, qui convertit depuis saint Cyprien. Ils étaient l'un et l'autre Africains, de même âge et de même profession. D'ailleurs saint Cyprien a mis dans ses écrits diverses choses empruntées du dialogue que nous avons analysé, et qui, sans doute, lui avait été communiqué par Cécilius. Par respect pour la mémoire de ce dernier, il prit son nom, qu'il ajouta avant le sien, et voulut être appelé *Cécilius-Cyprianus*.

On lit dans Pontius que le prêtre Cécilius était un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Cet auteur ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentiments de vénération et de reconnaissance. Saint Cécilius est nommé dans le martyrologe romain.

Autant il est rare, autant il est beau pour un savant de céder dans la dispute aux forces de la vérité; c'est la plus grande preuve d'une vertu solide. L'amour-propre s'irrite contre la résistance, et la conviction de l'esprit ne sert souvent qu'à rendre la volonté plus rebelle et plus opiniâtre dans l'erreur; aussi quiconque se propose d'amener quelqu'un à la connaissance de la vérité, doit-il prendre toutes sortes de précautions pour ne point effaroucher un ennemi si dangereux. Il faut qu'il use de voies détournées et indirectes, afin que la personne qu'il veut éclairer croie s'instruire elle-même. Octavius, Minutius Félix et Cécilius remportèrent tous trois l'avantage dans la dispute, parce qu'ils étaient tous trois humbles, dociles, pleins de charité. Ils ne ressemblaient point à ces vains raisonneurs qui soutiennent opiniâtrement certaines opinions, non par amour de la vérité, mais parce qu'ils en sont les pères. Celui des trois qui estima le plus sa victoire, fut Cécilius, qui triompha tout à-la-fois de l'orgueil et de l'erreur. Il suivait cette maxime d'un grand homme, qui dit *qu'on est vainqueur quand on est instruit.*

SAINTE CLOTILDE, REINE DE FRANCE.

Tiré de saint Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* et de Fortunat. Voyez parmi les modernes, Henschenius, *t. I juin*, p. 242; Du Bos, *Hist. de l'établissement de la monarchie française ;* et Le Gendre, *Antiquités de la nation et monarchie françaises.*

L'an 545.

Clotilde était fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, roi des Bourguignons. Ce dernier trempa ses mains barbares dans le sang de son frère, de sa belle-sœur et des princes leurs enfants, à l'exception d'un seul, pour s'assurer la possession de leurs domaines; il épargna encore les deux filles de Chilpéric, qui étaient d'une rare beauté, et qui, à cause de leur extrême jeunesse, ne pouvaient être redoutables. L'aînée fut renfermée dans un monastère, où depuis elle se fit religieuse. Clotilde resta à la cour de son oncle : elle eut le bonheur d'y être élevée dans la religion catholique, quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les ariens.

Les principes de la vraie foi, qu'on lui inspira dès le berceau, firent sur son âme de profondes impressions. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde, et ses sentiments ne firent que se fortifier par la pratique des exercices de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'environnaient de toutes parts. On admirait en elle un heureux assemblage de toutes les vertus. Son esprit, sa beauté, sa douceur, sa modestie lui firent une réputation qui pénétra bientôt dans les royaumes voisins.

Clovis I, roi de France, surnommé *le Grand* (1), l'envoya demander en mariage à Gondebaud, son oncle. Il obtint ce qu'il demandait, mais après avoir promis que la princesse aurait la liberté de profes-

(16) Le dialogue de Minutius Félix a été imprimé une infinité de fois par les soins de plusieurs savants. On estime surtout les éditions qui en ont été données à Paris par Rigaud en 1643, en Hollande, *cum notis variorum*, 1672, in-8°; à Cambridge, par Jean Davis, en 1707, in-8°; à Leyde, en 1709, in-8°; d'Ablancourt en a publié une traduction française, qui est passable, et qui a été souvent réimprimée.

(1) Clovis commença à régner en 481, n'étant âgé que d'environ 15 ans. Après la défaite de Syagrius, il fixa sa résidence à Soissons, en 486. Ce ne fut qu'en 508 qu'il fit de Paris la capitale de la monarchie française. Cette ville l'a toujours été depuis, excepté sous les derniers rois mérovingiens et sous la plupart des rois carlovingiens. Paris était une place considérable depuis Julien l'Apostat, qui y avait résidé lorsqu'il commandait dans les Gaules.

ser sa religion (2). Il l'épousa solennellement à Soissons, en 493.

Clotilde se fit dans le palais de son mari un petit oratoire, où elle passait beaucoup de temps en prières; elle pratiquait aussi un grand nombre de mortifications secrètes; mais la prudence présidait à tous ses exercices; elle ne manquait à aucune des bienséances de son état. Elle veillait sur les femmes de sa suite, et se comportait en tout avec tant de dignité, de sagesse, de religion, qu'elle charmait et édifiait toute la cour. Sa charité pour les pauvres lui faisait répandre des aumônes abondantes. On ne pouvait rien ajouter aux égards qu'elle avait pour le roi son mari. Elle opposait la douceur chrétienne aux saillies de son caractère violent, et se conformait à ses idées dans les choses indifférentes pour gagner plus facilement son affection; elle louait tout ce qu'il aimait, et cherchait l'occasion d'applaudir à ses goûts.

Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle ne songea plus qu'à exécuter le projet qu'elle avait formé de le gagner à Jésus-Christ. Souvent elle lui parlait de la vanité des idoles et de l'excellence de la religion chrétienne. Le roi l'écoutait toujours avec plaisir; mais le moment de sa conversion n'était pas encore arrivé. Il consentit cependant, par complaisance pour son épouse, que le premier fruit de leur mariage reçut le baptême. Dieu permit, pour éprouver sa servante, que l'enfant mourût après la réception de ce sacrement. Clovis, désespéré, s'en prit à Clotilde, et lui dit avec amertume : « Mon fils n'est mort que parce qu'il a été » baptisé au nom de votre Dieu; il vivrait encore » s'il eût été mis sous la protection des miens. » La Sainte souffrit cette épreuve avec patience, dans la persuasion que le Seigneur aurait pitié d'elle.

Étant devenue mère d'un second fils, elle le fit encore baptiser. Peu de temps après, le jeune prince, nommé Clodomir, tomba dans une maladie dangereuse. Le roi pour cette fois se livra aux plus vifs transports de colère. Clotilde, pleine de confiance en Dieu, lui adressa de ferventes prières. Elle fut exaucée, et obtint miraculeusement la guérison de son fils. Clovis se calma, et reconnut la puissance du Dieu des chrétiens. Sa sainte épouse prit de là occasion de l'exhorter fortement à renoncer au culte des idoles. Un jour qu'elle le vit bien disposé, et qu'elle reçut de lui plusieurs marques de tendresse et de libéralité, elle fit tomber la conversation sur la sainteté de l'Évangile, et lui rappela de la manière la plus pressante la parole qu'il avait donnée d'abjurer le paganisme. Cette conversation ne produisit aucun effet. Clovis resta toujours païen, de crainte de déplaire à ses sujets en changeant de religion; mais à la fin son opiniâtreté fut vaincue, et il se déclara pour le Dieu qu'il promettait d'adorer depuis si longtemps. Voici comment la chose se passa.

Clovis, en guerre avec les Allemands, leur livra bataille à Tolbiac, près de Cologne; mais le désordre se mit dans son armée, et il était lui-même sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Il a recours à ses dieux, qui ne l'écoutent point. Il ne lui est plus possible d'arrêter les fuyards. Dans cette extrémité, il invoque le Dieu de Clotilde, et promet de l'adorer s'il remporte la victoire. La face du combat change aussitôt; les fuyards se rallient, et les Allemands (3), qui avaient l'avantage, sont défaits à leur tour. Clovis manda à la reine ce qui lui était arrivé, et l'assura qu'il ne différerait plus sa conversion (4). La princesse, transportée de joie, en rendit et en fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Saint Remi, évêque de Rheims, instruisit dans la religion chrétienne Clovis, qui reçut le baptême en 496. Il était alors le seul roi catholique qu'il y eût dans l'empire, tant d'Orient que d'Occident, les autres princes, qui se disaient chrétiens, étant infectés de l'hérésie d'Arius.

Clotilde, voyant son mari disciple de Jésus-Christ, ne cessa de le porter à des actions glorieuses qui avaient la gloire de Dieu pour objet. Ce fut à sa prière que Clovis fonda à Paris, en 511, la grande église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dite aujourd'hui de *Sainte-Geneviève* (5). Ce grand prince avait

(2) Voyez sur ce point l'*Histoire de l'établissement de la monarchie française*, par Du Bos, t. I, l. 1.

(3) La plupart des étymologistes dérivent le mot *allemands* de *allerley mann*, qui signifie *toutes sortes d'hommes*. Il fut donné à cette partie de la Germanie, qui forme aujourd'hui la Souabe et une grande partie de la Suisse. Voyez l'*Iter Alemannicum* de D. Gerbert, abbé, prince de Saint-Blaise, dont on a donné une seconde édition en 1773.

(4) L'opinion commune est que Tolbiac, qu'on nomme présentement Zulch, ou Zulpich, à huit lieues de Cologne, dans le duché de Juliers, fut le lieu où se donna la fameuse bataille dans laquelle Clovis triompha des Allemands. Le P. Henschenius, *not. in Vit. S. Vedasti*, croit que ce fut près de Strasbourg que Clovis remporta cette victoire. Ce sentiment paraît appuyé sur de solides raisons qui sont développées dans l'histoire d'Alsace du P. La Guille, dans celle du duché de Luxembourg du P. Bertholet, et dans l'histoire générale d'Allemagne du P. Barre.

(5) Lorsque les Normands ravagèrent les faubourgs de Paris, en 856, ils pillèrent deux fois cette église. Les chanoines séculiers qui la desservaient menant une vie scandaleuse, on leur substitua des chanoines réguliers tirés de l'abbaye de Saint-Victor. Voyez t. I p. 79 et 80, ce que nous avons dit de la réforme établie parmi ces derniers dans le dix-septième siècle. L'abbé de Sainte-Geneviève était triennal et premier supérieur d'une congrégation nombreuse. Elle comptait, en effet, en France, soixante-sept abbayes, trente-huit prieurés conventuels, deux prévôtés et trois hô-

une dévotion singulière pour saint Martin de Tours, et il allait quelquefois prier sur son tombeau; il avait aussi beaucoup de respect pour le vicaire de Jésus-Christ, et il envoya une couronne d'or au pape Hormisdas, comme une marque de la consécration qu'il faisait à Dieu de son royaume (6). L'éducation barbare qu'il avait reçue, jointe à son caractère martial, empêcha quelquefois l'effet des avis que lui donnait Clotilde. Elle avait la douleur de le voir maîtrisé par l'ambition, et suivre les mouvements impétueux de la cruauté. Il ôta la vie à presque tous les princes de sa famille, et n'épargna que ses enfants (7). Il mourut le 27 novembre 511, à la quarante-cinquième année de son âge, et à la trentième de son règne. On l'enterra dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève, où l'on voit encore son tombeau (8).

Son fils Thierri, qu'il avait eu d'une concubine avant son mariage, régna à Rheims sur l'Austrasie, ou la partie méridionale de la France, qui comprenait la Champagne, la Lorraine, l'Auvergne, et plusieurs provinces d'Allemagne. Metz fut depuis la capitale de ce royaume. Les princes Clodomir, Childebert et Clotaire, que Clovis avait eus de sainte Clotilde, régnèrent, le premier à Orléans, le second à Paris, et le troisième à Soissons. La Sainte fut sensiblement affligée des divisions qui armèrent ses enfants les uns contre les autres; elle fit d'inutiles efforts pour les réconcilier. Elle vit Clodomir vaincre et mettre à mort Sigismond, roi de Bourgogne; mais en 524, elle vit Clodomir lui-même vaincu et tué par Gondemar, successeur de Sigismond. Gondemar, à son tour, fut défait et mis à mort par Childebert et Clotaire, qui réunirent à la France le royaume de Bourgogne. Tant de meurtres rendaient la vie bien amère à Clotilde, et la faisaient soupirer sans cesse après le moment où elle sortirait de cette vallée de larmes.

Mais ce fut en 526 qu'elle reçut le plus sensible de tous les coups. Childebert et Clotaire eurent l'inhumanité de massacrer les deux fils aînés de Clodomir, pour se saisir du royaume d'Orléans. Cet attentat rendit le monde insupportable à Clotilde, et la détacha plus parfaitement que jamais de toutes les choses visibles. Elle passa le reste de sa vie à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres mortifications de la pénitence. Elle paraissait entièrement oublier qu'elle avait été reine, et que ses enfants étaient assis sur le trône. L'éternité remplissait son âme et absorbait toutes ses pensées. Elle prédit sa mort trente jours avant qu'elle arrivât, et en avait été intérieurement avertie en priant avec ferveur sur le tombeau de saint Martin.

Dans sa dernière maladie, elle envoya chercher ses fils Clotaire et Childebert. Lorsqu'ils furent venus, elle les exhorta de la manière la plus touchante à servir Dieu et à garder ses commandements, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, à maintenir par tous les moyens possibles la paix et la tranquillité publiques; elle ordonna ensuite que le peu qu'elle laisserait fût distribué aux pauvres. Après cela, elle ne s'occupa plus que de Dieu, et on l'entendait réciter les psaumes avec une ferveur admirable. Le trentième jour de sa maladie, elle reçut les sacrements, puis, ayant fait une profession publique de sa foi, elle mourut le 3 juin 545. On l'enterra, comme elle l'avait demandé, dans l'église et au pied du tombeau de sainte Geneviève. Elle est nommée en ce jour dans le martyrologe romain. Son corps se gardait à Paris, dans l'abbaye de Sainte-Geneviève (*). Son chef était chez

pitaux; elle avait, dans les Pays-Bas, trois abbayes, trois prieurés, outre un nombre considérable de cures. Dans les processions où l'on portait la châsse de sainte Geneviève, l'abbé était à la droite de l'archevêque, et donnait comme lui des bénédictions dans les rues. Voyez Hélyot, et notre premier tome *loc. cit.*

(6) Baronius prétend que cette couronne est celle qu'on appela depuis *le règne*, et dont le pape se sert dans les cérémonies extraordinaires. Voyez la vie de saint Remi, par le P. Dorigny, p. 142.

(7) Clovis fit mettre à mort Sigebert, son cousin, qui régnait à Cologne; Canaric, roi des Morins; Ragnacaire, roi de Cambrai; Rignomer, roi de Mans, et s'empara des domaines de tous ces princes. Nous avons observé ailleurs, t. I p. 46, que *Clovis* et *Louis* étaient un même nom. Les deux rois de la première race qui l'ont porté ne sont pourtant point comptés parmi les *Louis*. Le premier de ce nom est Louis-le-Débonnaire.

(8) Le mausolée de Clovis, qu'on voit dans cette église, est un ouvrage récent; c'est le cardinal de la Rochefoucauld qui l'a fait ériger. On trouve dans Aimoin une épitaphe de Clovis, que quelques auteurs ont attribuée à saint Remi, et qui commence par ces vers :

Dives opum, virtute potens, clarusque triumpho
Condidit hanc sedem rex Clodovæus, et idem
Patricius magno sublimis fulsit honore.

(*) Lorsque les Génovefains furent expulsés de leur maison en 1792, un d'entre eux eut soin de soustraire les corps de sainte Clotilde, de saint Céran, évêque de Paris, et de sainte Aude, vierge, à la profanation dont ils étaient menacés, et les emporta dans une campagne des environs de Paris, où il allait se fixer; mais craignant ensuite de se compromettre pendant le règne de la terreur, en gardant ce précieux dépôt, il brûla ces saintes reliques et en conserva les cendres, qui se trouvent maintenant dans l'église de Saint-Leu, à Paris, renfermées dans un reliquaire avec quelques petits fragments des ossements de sainte Clotilde.

les Cisterciennes du trésor, près de Vernon, en Normandie.

SAINT LIFARD,

ABBÉ A MEUN-SUR-LOIRE.

SIXIÈME SIÈCLE.

UNE naissance illustre et une parfaite connaissance des lois, jointes à un grand fonds de vertu et de probité, firent élever saint Lifard (*) à une des premières places de la magistrature dans la ville d'Orléans, où il était né. Son exactitude à remplir les devoirs de sa charge ne l'empêcha jamais de vaquer à ses exercices de piété, et surtout d'assister à toutes les parties de l'office divin; il était aussi fort assidu à fréquenter les sacrements. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il quitta sa charge pour se délivrer des distractions qu'il trouvait dans le monde.

Le désir de mener une vie plus parfaite le fit entrer dans l'état ecclésiastique. Peu de temps après, l'évêque d'Orléans l'ordonna diacre. On imagine aisément la ferveur avec laquelle il s'acquittait des fonctions attachées à cette dignité. On le voyait pénétré du respect le plus profond, et comme abîmé en Dieu, toutes les fois qu'il assistait à la célébration des saints mystères, et qu'il servait à l'autel.

Mais comme l'amour de la pénitence et de la contemplation augmentait de jour en jour dans son cœur, il résolut de rompre tout commerce avec les hommes, et d'aller s'ensevelir dans la solitude. Il choisit pour l'exécution de son dessein un lieu voisin de la montagne et du château de Meun ou Méhun, situé sur le bord de la Loire, un peu au-dessous d'Orléans (1). Urbicius, son disciple, voulut l'accompagner. Ils se construisirent tous deux un ermitage avec des joncs et des branches d'arbres. Le genre de vie que saint Lifard y menait avait quelque chose d'admirable. Un peu de pain et d'eau faisait toute sa nourriture, tant en maladie qu'en santé. Jamais il ne quittait le cilice. Il passait souvent toute la nuit en prières, et son âme était si fortement unie à Dieu, qu'on eût dit qu'il n'avait point de corps.

Son ermitage n'était point éloigné de Cléry, lieu connu depuis par la collégiale de Notre-Dame, qu'un grand nombre de fidèles vont encore visiter par dévotion (2). C'était là que demeurait alors Marc, évêque d'Orléans. Ce prélat, ayant eu occasion de connaître le Saint par lui-même, l'ordonna prêtre, et lui permit de fonder un monastère à l'endroit où était son ermitage. Ceci arriva avant le quatrième concile d'Orléans, auquel Marc souscrivit en 541.

Saint Lifard se vit bientôt à la tête d'une communauté nombreuse à laquelle il servait de modèle. Le don de miracles dont il fut favorisé augmenta encore la réputation dont il jouissait. On ignore en quelle année il mourut, mais ce ne fut qu'après le milieu du sixième siècle. On enterra son corps à Méhun. On bâtit d'abord une chapelle sur son tombeau, puis une église collégiale qui porte son nom, et où l'on garde encore ses reliques. Saint Lifard est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. Il y a dans le diocèse d'Orléans plusieurs églises dédiées sous son invocation.

Voyez sa vie dans Surius, et Mabillon, *sæc.* 1, *Ben.*

(*) En latin *Liphardus* et *Rietphardus*.

(1) Quelques auteurs ont confondu Méhun en Orléanais, avec Méhun en Berri, qui est à quatre lieues de Bourges, et où était une maison royale, qui n'offre plus que des ruines. Ce fut dans ce château que Charles VII, qui avait repris la France sur les Anglais, se laissa mourir de faim, en 1461, de peur d'être empoisonné.

(2) Louis XI fut enterré dans cette église. Les huguenots ouvrirent et profanèrent son tombeau en 1562.

SAINT GENÈS,

ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

VERS L'AN 662.

GENÈS (1) fut, dès son enfance, un modèle d'innocence et de piété. Il méprisa tous les avantages que de grandes richesses et une naissance illustre lui promettaient dans le monde, pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il fut fait membre du clergé d'Auvergne, province où sa famille occupait un rang distingué. On l'obligea depuis à accepter la dignité d'archidiacre, ce qui ne contribua pas peu à relever l'éclat de ses vertus.

Dur à lui-même, il traitait son corps comme un ennemi, afin de le soumettre parfaitement à l'esprit. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes. Le respect avec lequel il s'acquittait des fonctions du saint ministère inspirait les sentiments d'une tendre dévotion à tous ceux qui en étaient témoins. Ce fut lui qui forma à la vertu saint Prix de Clermont. Dieu l'ordonna ainsi, parce qu'il n'appartient qu'aux Saints de former les Saints.

Le siége épiscopal d'Auvergne ou de Clermont étant venu à vaquer, en 656, par la mort de Procule, saint Genès fut élu d'une voix unanime pour le

(1) En latin *Genesius*.

remplir. Les évêques de la province eurent beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il se laissât sacrer. A peine eût-il reçu l'onction sainte, qu'il s'appliqua de toutes ses forces à extirper de son diocèse les hérésies de Novatien et de Jovinien. Il mit tout en œuvre pour faire fleurir les vertus chrétiennes parmi son troupeau. Il fonda l'abbaye de Manlieu, dans le bourg de son nom (2), ainsi qu'un grand hôpital à Clermont, et mourut vers l'an 662. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Symphorien, martyr d'Autun, et qui depuis longtemps porte le nom de Saint-Genès. Ce Saint est honoré le 3 juin dans le diocèse de Clermont. C'est aussi sous le même jour que les martyrologes de France font mémoire de lui.

Voyez Savaron, *Origin. Claromont.* et *de SS. Ecclesiis Monast. Claromont.*; Branche, *Vies des Saints d'Auvergne*; *Gallia Christ. nova*, etc.

---

† SAINT MORAND,

BÉNÉDICTIN D'ALTKIRCH, DANS LE SUNDGAU (ÉVÊCHÉ DE STRASBOURG).

DOUZIÈME SIÈCLE.

Ce Saint, originaire d'Allemagne, naquit de parents très-distingués et vertueux, et fleurit vers la fin du onzième et le commencement du douzième siècle. Il vit le jour dans les environs de Worms, où il reçut aussi les principes des sciences et de la piété. Dégoûté du monde, il fit un pèlerinage au tombeau de saint Jacques de Compostelle en Espagne, et se retira ensuite à Cluny, afin de s'élever à la perfection chrétienne sous les yeux de saint Hugues. Bientôt après il fut envoyé en Auvergne, pour y rétablir la discipline monastique.

Vers ce temps, Frédéric, comte de Pfirdt dans le Sundgau (autrefois du diocèse de Bâle, aujourd'hui de celui de Strasbourg), demanda à l'abbé de Cluny quelques hommes pieux de son ordre (1) pour desservir l'église fondée par ses ancêtres, près de la petite ville d'Altkirch, entre Bâle et Befort, et y établir la vie monastique (2). On y envoya d'abord des moines français; mais ceux-ci ne pouvant ni prêcher ni remplir toutes les fonctions du saint ministère, parce qu'ils ignoraient la langue du pays, il fallut jeter les yeux sur un Allemand, et on ne trouva personne qui convînt mieux que Morand. Déjà durant sa vie, Dieu glorifia ses vertus par le don des miracles. Il parvint à un âge très-avancé, et après sa mort, qui arriva dans la première moitié du douzième siècle, il fut généralement regardé comme saint et canonisé par le Saint-Siége, à la demande de l'évêque de Bâle. Le couvent, dédié jusqu'alors au martyr Christophe, reçut dès-lors le nom de Saint-Morand.

Tiré de Ræss et Weis, t. VII p. 406. Voyez les Bollandistes, *t. I Junii*, p. 339.

---

4 JUIN.

SAINT QUIRIN, ÉVÊQUE DE SISCIA,

MARTYR.

Tiré de ses actes sincères, publiés par Surius et Ruinart, et de Prudence, *hymn.* 7. Voyez Tillemont, t. V p. 428, et Hansiz, *Germania sacra*, t. I p. 38.

L'AN 304.

Saint Quirin était évêque de Siscia, ville de Pannonie, située sur la Save (1). Saint Jérôme fait de lui une mention honorable dans sa chronique, sous l'an 309. Saint Prudence l'appelle un *illustre martyr*. Fortunat le compte aussi parmi les plus célè-

(2) Cette abbaye se nomme en latin *Magnus Locus*. Elle était de l'ordre de Saint-Benoît.

(1) Les motifs pour lesquels Frédéric demanda des moines de Cluny étaient 1° que cette abbaye avait alors une très-haute réputation; on lit dans la vie de Hugues, *Acta Sanct.* t. III *April.* : « Augebatur de die in diem Cluniacensis religio » cœnobii; et erat odor nominis illius sicut odor agri pleni, » cui benedixit Dominus. » 2° Que saint Hugues avait passé quelque temps dans la maison paternelle de Frédéric, auprès du comte Louis et de la comtesse Sophie, et y avait laissé une grande réputation de sainteté; 3° que Burchard, évêque de Bâle, qui, à une époque antérieure, avait déjà fait venir des moines de Cluny dans sa métropole, lui en avait donné le conseil et avait employé ses soins dans cette circonstance, comme il est dit expressément dans l'acte de confirmation donné en 1106 à l'abbé Hugues par le pape Pascal II. Voyez *Acta Sanct.* t. I *Junii*, p. 341, n° 13 et 14.

(2) Cette abbaye, que l'on nomma *Altkirch* ou *Alte Kirche* (vieille église), était dédiée sous l'invocation de saint Christophe, et dans le principe on y avait placé des chanoines séculiers. Lorsqu'elle fut devenue la proie des flammes avec les maisons d'alentour, on transféra l'établissement sur un point plus élevé de la colline, le nombre des maisons fut augmenté, et en 1330 cette colonie formait déjà une petite ville, qui reçut le nom d'Altkirch, qu'elle porte encore. Elle est maintenant chef-lieu de district dans le département du Haut-Rhin, et a un sous-préfet. Elle appartient à l'ancien évêché de Bâle : par le concordat de 1801 et celui conclu entre Pie VII et Louis XVIII, elle fut incorporée au diocèse de Strasbourg.

(1) L'ancienne Siscia n'est plus qu'un bourg de Hongrie, nommé aujourd'hui *Sisek* ou *Sisseg*. Le siége épiscopal a été transféré à Zagrab, capitale de la Croatie moderne.

bres d'entre ceux qui ont versé leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Il souffrit le 4 juin 303 ou 304 (2). Ses actes vont nous fournir l'histoire de son triomphe.

Le saint évêque ayant eu avis que Maxime, premier magistrat de la ville, avait donné des ordres pour qu'on se saisît de sa personne, s'éloigna aussitôt d'un lieu où il n'était pas en sûreté : mais ceux qui étaient chargés de l'arrêter le poursuivirent; l'ayant joint, ils le prirent et l'amenèrent devant le juge. Maxime lui demanda où il avait eu dessein de se sauver par la fuite. « Je n'ai point fui, répondit » le Saint, je ne suis sorti d'ici que pour obéir à » mon maître (3); car il est écrit : *Si l'on vous persécute dans une ville, retirez-vous dans une autre.* » Maxime. Qui vous a donné cet ordre? Quirin. » Jésus-Christ qui est le vrai Dieu. Maxime. Ignorez-vous que les édits des empereurs vous découvriront dans les plus sombres retraites? Vous le » voyez par expérience, et celui que vous appelez » le vrai Dieu n'a pu ni vous défendre, ni vous tirer » de leurs mains. Quirin. Le Dieu que nous adorons est toujours avec nous, en quelque lieu que » nous soyons, et il peut toujours nous défendre. Il » était avec moi lorsque j'ai été arrêté, et il y est » encore présentement. C'est lui qui me fortifie et » qui vous répond maintenant par ma bouche. » Maxime. Vous parlez beaucoup, et par-là vous » différez d'exécuter les ordres de nos souverains, » ce qui vous rend coupable de désobéissance envers eux. Lisez leurs édits sacrés, et faites ce » qu'ils vous enjoignent. Quirin. Je ne fais nul cas » de tels édits, parce qu'ils sont impies et contraires aux commandements de Dieu en exigeant que » nous, qui sommes ses serviteurs, sacrifiions à des » divinités imaginaires. Le Dieu que je sers est » partout; il est au ciel, sur la terre, dans la mer; » il est au-dessus de toutes les choses, les renfermant toutes en lui-même; c'est par lui seul que » chaque être subsiste. Maxime. L'âge a affaibli en » vous la raison, et vous vous laissez séduire par » des contes. Choisissez, voici de l'encens, offrez-le » à nos dieux, ou attendez-vous à souffrir toutes » sortes d'affronts et la mort la plus cruelle. Quirin. Ces affronts feront ma gloire, et cette mort » me procurera une vie éternelle. Je ne respecte que » l'autel de mon Dieu, sur lequel je lui ai souvent » offert un sacrifice d'agréable odeur. Maxime. Vous » avez perdu la raison, et votre folie va être cause » de votre mort. Sacrifiez aux dieux. Quirin. Je ne » sacrifierai point aux démons. »

Maxime ordonna alors qu'on le frappât avec des bâtons; ce qui fut exécuté avec la dernière barbarie. Il lui disait pendant cette torture : « Reconnaissez à présent le pouvoir des dieux que l'empire romain adore. Obéissez, et je vous ferai prêtre » de Jupiter. Quirin. C'est dans cet instant que je » fais la véritable fonction de prêtre en m'offrant » moi-même en sacrifice au Dieu vivant. Je ne sens » point les coups que mon corps a reçus; ils ne me » causent aucun mal. Je suis prêt à souffrir les tortures les plus cruelles, afin d'encourager ceux » dont la conduite m'a été confiée, à se procurer » avec moi la vie éternelle. » Maxime le fit mener en prison, avec ordre de l'y laisser chargé de chaînes pesantes, jusqu'à ce qu'il fût devenu plus sage. Le martyr adressa cette prière à Dieu : « Je vous » rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez » jugé digne de souffrir des opprobres pour votre » nom. Faites que tous ceux qui sont dans cette » prison sachent que j'adore le vrai Dieu, et qu'il » n'y en a point d'autres que vous. » Cette prière fut exaucée. A minuit une grande lumière se répandit dans la prison. Le geolier, nommé Marcellus, l'ayant aperçue, vint se jeter aux pieds du Saint, et lui dit avec larmes : « Priez le Seigneur pour moi, » car je crois qu'il n'y a point d'autre Dieu que » celui que vous adorez. » Quirin, après une longue exhortation, *le marqua du sceau sacré au nom de Jésus-Christ.* Ces paroles semblent donner à entendre qu'il lui administra les sacrements de baptême et de confirmation.

Le magistrat, qui n'avait pas le pouvoir de condamner à mort le saint martyr, l'envoya, après trois jours d'emprisonnement, à Amantius, gouverneur de la province, qu'on appelait la première Pannonie (4). Quirin, chargé de fers, fut conduit à travers toutes les villes situées sur les bords du Danube. Ayant été présenté à Amantius, lorsqu'il revenait de Scarabance, celui-ci le fit mener à Sabarie (5),

(2) D. Ruinart met le martyre du Saint en 309; mais la date que nous suivons paraît la mieux fondée, et il nous semble que Hansiz a prouvé qu'elle était la seule véritable.

(3) Ces paroles montrent que le Saint ne s'était point retiré par lâcheté ou par la crainte de la mort, mais uniquement pour se conformer au précepte de Jésus-Christ.

(4) On lit dans saint Prudence, *Galérius*, au lieu d'*Amantius*, et ce Galérius y a le titre de gouverneur de l'Illyrie, dans laquelle la Pannonie était comprise. Ce n'est peut-être qu'une même personne qui avait plusieurs noms, comme cela était alors ordinaire parmi les Romains.

(5) Sabarie, aujourd'hui Sarwar, est située au confluent des rivières de Guntz et de Rab. Voyez La Martinière et Hoffman. Scarabance ou Sopron, nommée par les Allemands OEdenbourg, est à l'orient, et à 8 milles allemandes de Vienne. *Ibid.*

où il allait lui-même. En même temps quelques femmes chrétiennes lui apportèrent des rafraîchissements. Tandis qu'il les bénissait, les chaînes lui tombèrent des pieds et des mains.

A son arrivée à Sabarie, Amantius le fit comparaître devant lui au théâtre public. Après la lecture de la relation envoyée par Maxime, il lui demanda s'il convenait de ce qui y était contenu, et s'il persistait toujours dans sa première confession. « J'ai confessé le vrai Dieu à Siscia, répondit Quirin, et je n'en ai jamais adoré d'autre. Je le porte » dans mon cœur, et personne au monde ne pourra » me séparer de lui (6). » Amantius mit tout en œuvre pour ébranler sa constance; il lui dit de considérer son grand âge, et lui fit de magnifiques promesses; mais le trouvant toujours inflexible, il le condamna à être jeté dans la rivière avec une meule de moulin au cou, et la sentence fut exécutée sur-le-champ.

Il arriva une chose qui saisit tous les spectateurs d'étonnement. Le Saint, au lieu d'aller au fond, resta longtemps sur l'eau, d'où il exhortait les chrétiens à demeurer fermes dans la foi, et à ne craindre ni les tourments, ni la mort même. Comme il surnageait toujours, il craignit à la fin de perdre la couronne du martyre. Il adressa donc cette prière à Jésus-Christ. « Il n'est point surprenant, Seigneur » Jésus, que vous arrêtiez le cours des fleuves, » comme vous le fîtes au Jourdain, ou que vous » donniez aux hommes le pouvoir de marcher sur » les eaux, comme vous le donnâtes à saint Pierre. » Ce peuple vient de voir en moi une preuve assez » frappante de ce que vous pouvez faire; accordez- » moi, ô mon Dieu! ce qui me reste à désirer, ce » qui est préférable à toutes choses, le bonheur de » mourir pour vous. » Sa prière finie, il ne tarda point à enfoncer dans l'eau, sur quoi l'auteur de ses actes observe qu'il n'obtint que difficilement d'être noyé (7).

Son corps ayant été trouvé un peu au-dessous de l'endroit où il avait enfoncé dans l'eau, on l'enterra dans une chapelle bâtie sur le bord de la rivière (8). Quelque temps après, on le déposa dans une grande église qu'on éleva près de la porte de Sabarie, qui menait à Scarabance. Quand les barbares chassèrent les Pannoniens de leur pays, les reliques du Saint furent transportées à Rome, et placées dans les catacombes, auprès de celles de saint Sébastien. En 1140, on les mit dans l'église de Sainte-Marie, au-delà du Tibre. Molan prouve qu'elles se gardent présentement dans un monastère de Bavière (*).

Les Martyrs sont les victimes de l'amour divin; leur exemple doit nous engager à sortir de notre engourdissement, et à nous dévouer sans réserve au service de Celui qui nous a créés pour lui seul.

C'est ainsi que, répondant à notre destination, nous parviendrons à notre dernière fin, après y avoir rapporté tous nos désirs et toutes nos actions pendant la vie. Que la foi et l'amour animent nos cœurs, ils deviendront un principe intarissable de vertus; notre âme acquerra tous les jours de nouveaux degrés de sainteté, et elle croîtra continuellement en ferveur dans le service de Dieu, jusqu'à la parfaite consommation du sacrifice de notre amour.

SAINT OPTAT, ÉVÊQUE DE MILÈVE.

Tiré de ses écrits. Voyez Tillemont, t. VI p. 142; Ceillier, t. VI p. 625; la dissertation de D. Boniface Collina, sur l'hérésie des donatistes, dans le recueil des dissertations sur l'Histoire ecclésiastique de l'académie de Bologne, imprimé en 1758; l'*Historia donatistarum per fratres Ballerinos, append. in opera card. Norisii, Veronæ*, 1732.

L'AN 384.

Ce Père, né en Afrique, fut un des plus illustres défenseurs de l'Église dans le quatrième siècle. Saint Augustin le compte, avec saint Cyprien et saint Hilaire, parmi ceux qui passèrent des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi, et qui rapportèrent à l'épouse de Jésus-Christ les richesses des Égyptiens, c'est-à-dire la science et l'éloquence humaine. Dans un autre endroit, il dit, en parlant de lui, que c'était un prélat de vénérable mémoire, qui fut par sa vertu l'ornement de l'Église catholique. Saint Fulgence lui donne le titre de Saint, et le met au même rang que saint Augustin

(6) Ce discours, comparé avec celui que le Saint avait tenu à Maxime, est un témoignage authentique rendu à la divinité du Fils de Dieu.

(7) *Vix orans ut mergeretur obtinuit.* On trouve aussi cette circonstance dans la chronique d'Eusèbe, et dans le beau poème que saint Prudence a composé en l'honneur du saint martyr Quirin.

(8) La Guntz. Cette rivière se nommait anciennement *Sabarius.*

(*) L'auteur de l'ouvrage *Legenden Heiliger Gottes und Verehrtur Landes-Patrone in Oesterreich, etc.*, dit que les reliques de saint Quirin ont été transférées de Rome à Milan, où on les honore actuellement dans l'église de Saint-Vincent. Quant à l'assertion de Molanus et d'autres, l'auteur de la *Sancta et beata Austria* dit, pag. 65 : « Illud procul caret omnino, S. Quirinum Siscianensem a Quirino Tegernsensi » longe esse diversum. » Rodolphe, dans la vie de saint Raban Maur, dit qu'on en transféra aussi à Fulde. Du reste, on n'a aucune donnée certaine à cet égard.

et saint Ambroise. Optat était évêque de Milève, en Numidie, et il fut le premier évêque orthodoxe qui écrivit contre le schisme des donatistes. Voici ce qui le détermina à prendre la plume.

Parménien, troisième évêque donatiste de Carthage, publia un ouvrage en cinq livres, pour la défense de son parti. Il y déclamait en général contre les traditeurs, et y prouvait qu'il ne peut y avoir qu'une Église et un baptême, sans penser qu'il fournissait par-là des armes contre lui-même. Les donatistes triomphèrent de l'avantage qu'ils prétendaient que cet ouvrage leur donnait sur les catholiques. En effet, leur défenseur était un homme habile, très-versé dans l'art des sophistes, et capable de représenter une mauvaise cause sous des couleurs éblouissantes.

Tel fut l'adversaire contre lequel saint Optat entreprit de se mesurer. Il l'attaqua dans un ouvrage divisé en six livres. Le style en est élégant, majestueux, plein de chaleur, les figures en sont nobles et hardies, les pensées fortes et sublimes; on y remarque cette précision et cette énergie qui caractérisent les meilleurs écrivains de l'Afrique. Si l'on n'y trouve pas cette politesse et cette pureté de langage qui ont rendu le siècle d'Auguste si célèbre, c'est que depuis longtemps la langue des Romains n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Au reste, on doit surtout apprécier les écrits de ce Père par le fond des choses. Les priviléges et les marques de l'Église catholique y sont exposées avec autant de solidité que de clarté; ils renferment des maximes importantes qui servent merveilleusement à distinguer la véritable épouse de Jésus-Christ; ils nous offrent des principes lumineux qui confondront tous les hérétiques qui pourront paraître jusqu'à la fin du monde. Saint Optat écrivit les six premiers livres de son ouvrage vers l'an 370; il y en ajouta un septième, environ quinze ans après, sous le pontificat de Sirice (1).

Mais il faut, pour l'intelligence de ce qui va suivre, reprendre les choses de plus haut, remonter à l'origine du schisme des donatistes, et marquer ce qui y donna naissance.

L'empereur Dioclétien ayant excité une cruelle persécution contre l'Église, la crainte des tourments et de la mort porta plusieurs chrétiens à livrer les saintes Écritures aux idolâtres, pour être brûlées : par-là ils se rendirent coupables d'un crime qui approchait de l'apostasie, et on les nomma *traditeurs*. On devait, conformément à la discipline prescrite par les canons, imposer une pénitence publique à ceux qui se repentaient, ou même les déposer, en cas qu'ils fussent engagés dans les saints ordres. Il était toutefois au pouvoir des évêques d'user d'indulgence en certaines occasions. Par une suite de ce pouvoir, Mensurius, primat de Carthage, et plusieurs autres prélats catholiques, reçurent à la communion des prêtres et des évêques traditeurs, sans les avoir assujettis à la pénitence publique, et les rétablirent même dans leurs fonctions. Ils alléguaient, pour justifier leur conduite, qu'ils avaient agi de la sorte par nécessité, et dans le dessein de prévenir le schisme qui ne manquerait pas de s'élever, s'ils refusaient de communiquer avec tous ceux qui étaient tombés dans le crime dont il s'agissait.

Quelques faux zélateurs numidiens s'offensèrent d'un si sage procédé; ils se firent des partisans par une affectation hypocrite à réclamer la sévérité de la discipline, et donnèrent naissance à un schisme. Donat, évêque de Cases-Noires, en fut le premier auteur, par le refus qu'il fit de communiquer avec Mensurius et avec Cécilien son diacre, sur ce que ceux-ci étaient unis de communion avec les traditeurs pénitents. Par ses intrigues et ses clameurs, il ne tarda pas à grossir son parti. Les schismatiques employèrent la calomnie pour rendre Mensurius plus odieux; ils l'accusèrent d'avoir livré lui-même les Écritures aux païens. Cette affaire fut examinée et jugée à l'avantage du primat dans le célèbre concile qui se tint, en 305, à Cirte, capitale de Numidie.

Mensurius étant mort en 311, on plaça Cécilien sur le siége épiscopal de Carthage. Cette élection ne fut point universellement approuvée; elle déplut à quelques brouillons qui cabalèrent sourdement,

(1) Du Pin, dans sa *Bibliothèque*, avait avancé que ce septième livre était d'une autre main; mais il s'est rétracté dans sa nouvelle édition des œuvres de saint Optat, et il a même prouvé que le livre en question avait été écrit par ce Père comme les six premiers, quoique saint Jérôme semble ne l'avoir jamais cru. Outre la ressemblance du style, qui est si parfaite, qu'elle forme, au jugement de Casaubon, une preuve sans réplique, l'auteur de ce septième livre assure lui-même qu'il avait composé les six autres. Les manuscrits sont d'accord sur ce point.

Il y a, dans le septième livre, un passage qui représente le crime des traditeurs comme une faute légère, mais les savants reconnaissent que c'est une fourrure. Le dernier éditeur de saint Optat l'a fait disparaître d'après l'autorité des meilleurs manuscrits.

Les anciennes éditions des œuvres de saint Optat sont très-fautives, sans même en excepter celle qui fut donnée à Paris, en 1631, avec des notes, des observations et des dissertations, par de l'Aubespine, évêque d'Orléans. La meilleure et la plus exacte de toutes est celle de Du Pin, qui fut imprimée à Paris en 1700, à Amsterdam en 1701, et à Anvers en 1702. in-fol. Voyez Oudin, *de Script. Eccles.* t. I p. 579.

et qui par-là allumèrent avec plus de violence que jamais le feu de la discorde : mais parmi tous ces brouillons, il n'y en eut point qui montrât plus d'activité qu'une femme riche et puissante de Carthage, qui se nommait Lucille. Elle haïssait Cécilien, parce qu'il lui avait dit autrefois la vérité; elle couvrait, sous une apparence de piété, un grand fonds d'orgueil et d'attachement à ses propres idées. Tous les matins, avant de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, elle avait coutume de baiser l'os d'un mort inconnu, qu'elle prétendait être martyr, mais qui ne l'était point, ou qui du moins n'était point regardé comme tel par l'Église. Une pareille dévotion méritait sans doute le titre d'illusoire, et il a été sagement réglé que les particuliers ne pourraient vénérer aucunes reliques, sans l'approbation de l'évêque. C'est là le moyen de prévenir bien des abus, et de parer à diverses superstitions.

Cécilien, en qualité d'archidiacre, crut qu'il était de son devoir d'avertir Lucille de la faute qu'elle commettait. Cette femme, que ses passions aveuglaient, ne s'aperçut point que la charité seule avait dicté la réprimande qu'elle venait de recevoir : elle s'en offensa, et prétendit qu'on lui avait fait un affront sanglant. Résolue de se venger, elle cherchait toutes les occasions de satisfaire son ressentiment. Sa haine ne connut plus de bornes, quand elle vit Cécilien évêque de Carthage; elle se rangea du côté de ses ennemis, et les appuya de toutes ses forces.

Les schismatiques ne reprochaient autre chose à Cécilien, sinon qu'il communiquait avec les traditeurs pénitents. Une raison aussi frivole leur servit de prétexte pour déchirer le sein de l'Église. Donat de Cases-Noires éleva d'abord autel contre autel, et pour ne pas communiquer avec Cécilien, il célébrait les divins mystères à Carthage, dans des chapelles domestiques; en quoi il eut bientôt des imitateurs. Ces schismatiques, ayant gagné ceux qui avaient la garde des trésors de la grande église, s'en firent donner les calices d'or et d'argent et les vases précieux, avec beaucoup d'autres riches ornements; sur quoi saint Optat fait cette observation : « La vengeance fut la mère du schisme, l'ambition » en fut la nourrice, et la cupidité fut le champion » qui se chargea d'en prendre la défense (2). » Saint Augustin (3) fait aussi la remarque suivante à ce sujet : « Ceux qui troublent la paix de l'Église » agissent de la sorte, ou parce qu'ils sont aveuglés » par l'orgueil et entraînés par l'envie, ou parce » qu'ils sont séduits par l'amour des biens du » monde, ou enfin parce qu'ils sont dominés par » des passions honteuses. »

Tels furent les moyens par lesquels la faction des schismatiques s'étendit en fort peu de temps. Lucille employait toutes sortes d'artifices pour animer les chefs du parti à porter les choses à la dernière extrémité. Elle ne fut que trop bien secondée par deux prêtres de Carthage, qui, ayant brigué l'épiscopat, ne pouvaient souffrir qu'on leur eût préféré Cécilien. Soixante-dix évêques, presque tous de Numidie, épousèrent ce parti, et s'assemblèrent à Cirte. Ils avaient à leur tête Secundus, primat de Numidie, Donat de Mascula, Victor, Marin, Purpurius et Donat de Cases-Noires, le premier auteur du schisme. Donat de Mascula, Victor et plusieurs autres évêques de l'assemblée avaient livré les Écritures aux persécuteurs; mais on ne les inquiétait point sur ce crime. Plus même les schismatiques étaient coupables, plus ils montraient d'acharnement à accuser leurs frères. Leur but, en chargeant les autres de fausses imputations, était, selon la remarque de saint Optat et de saint Augustin, de dérober la connaissance des fautes réelles qu'ils avaient commises. Il y en eut cependant quelques-uns d'entre eux qui confessèrent leur crime dans le synode, et qui en reçurent l'absolution. Le prétendu concile prononça ensuite une sentence de déposition contre Cécilien, alléguant, pour justifier sa conduite, que Cécilien était traditeur, ou que du moins il avait communiqué avec les traditeurs. Peu de temps après, il se tint à Rome un concile où se trouva le pape Miltiade, avec les évêques d'Italie et des Gaules. On y justifia Cécilien, et on y annulla tout ce qui s'était fait contre lui; on y condamna aussi les schismatiques, qui, loin de se soumettre, publièrent diverses calomnies pour ternir la réputation du pape.

Le schisme conduit souvent à l'hérésie; l'exemple des donatistes en est une preuve : ils prétendirent que Cécilien n'était point ministre de Jésus-Christ; que ceux qui tenaient pour lui ne pouvaient être regardés comme membres de l'Église, et qu'ils n'avaient point de véritables sacrements. Ils ne voyaient pas, ou du moins ils ne voulaient pas voir, qu'en avançant de pareils principes, ils se retranchaient eux-mêmes de la vraie Église, puisqu'ils admettaient à leur communion des personnes tombées, de *profanes traditeurs*. Quoiqu'il en soit, ils donnaient aux catholiques les épithètes les plus odieuses; ils les appelaient ordinairement *païens*,

(2) Saint Optat, p. 41.

(3) L. 3, *contra Parmen.*

idolâtres, traditeurs, et ils rebaptisaient tous ceux qui se rangeaient de leur parti, prétendant que le baptême et les saints ordres ne pouvaient être validement conférés hors de l'Église catholique. Leur erreur capitale fut condamnée, en 314, dans le célèbre concile d'Arles, où il se trouva des évêques de toutes les provinces occidentales de l'empire; mais ils fermèrent l'oreille à la voix d'une autorité si respectable, et ils refusèrent constamment de se rendre à l'évidence de la vérité catholique. Leur opiniâtreté ne fit même qu'augmenter chaque jour, et ils en appelèrent à l'empereur Constantin. Comme il y avait dans l'affaire dont il s'agissait plusieurs points de fait, le prince crut devoir écouter les plaintes des mécontents; il se flattait que cette condescendance les porterait à rentrer dans le devoir. Il ne tarda pas à s'apercevoir que ses espérances avaient été vaines. Désespérant donc de vaincre l'entêtement opiniâtre des schismatiques, il publia, en 316, des lois sévères contre ceux des donatistes qui refuseraient de se soumettre aux décisions de l'Église.

Dans la même année mourut Majorin, évêque schismatique de Carthage. Il fut remplacé par un nommé Donat. C'était un homme d'une vie austère, et qui joignait à beaucoup de savoir un grand talent pour la parole; mais c'était en même temps le plus vain et le plus ambitieux des hommes. Toute sa conduite portait l'empreinte d'une légèreté extraordinaire, et la passion chez lui dégénérait en frénésie. Il devint l'idole de son parti. Ce ne fut pourtant pas de lui que sa secte prit son nom, mais de Donat de Cases-Noires.

Saint Optat (4) et saint Augustin (5) accusent encore les donatistes de s'être rendus coupables d'hérésie en un autre point : c'est d'avoir avancé que l'Église, qui ne peut jamais faillir, et qui est l'Église de toutes les nations, se trouvait renfermée dans un coin de l'Afrique, et qu'elle avait péri dans tout le reste du monde. Ils eurent l'insolence dans diverses assemblées, et surtout dans une fort nombreuse qui se tint à Carthage, de déclarer qu'eux seuls étaient membres de l'Église, et d'ordonner la rebaptisation de tous ceux qui avaient été baptisés par les catholiques. Ce sacrilége fit horreur au monde chrétien, et Constantin tâcha de le prévenir par des lois rigoureuses.

Les donatistes se vantaient, comme les novatiens, d'une grande pureté de mœurs; mais toute leur régularité consistait en de vains dehors. Aveuglés par des passions secrètes, ils n'apercevaient pas les dispositions de leurs cœurs, que souillaient l'orgueil et la désobéissance à une autorité légitime, avec tous les désordres qui marchent toujours à la suite de ces deux vices.

Vers l'an 347, une secte de fanatiques, nommée *circoncellions*, prit naissance parmi les donatistes (6). Ils s'unirent de communion avec eux; mais ils en devinrent la honte et l'opprobre. C'était un ramas de paysans grossiers et sans lettres, qui avaient la fureur de vouloir se faire passer pour martyrs. Ils employaient un certain temps à acquérir de l'embonpoint; après quoi, se regardant comme des victimes engraissées pour le sacrifice, ils se précipitaient du haut des rochers, se jetaient dans les rivières, ou se donnaient la mort de quelque autre manière semblable; et cette mort, ils l'appelaient *martyre*. Plusieurs se faisaient massacrer par les étrangers qu'ils rencontraient. Il en coûtait communément la vie à quiconque refusait de leur rendre ce barbare service. On lit dans Théodoret (7) que quelques catholiques se servirent d'une ruse pieuse pour ne pas répandre le sang de ces misérables frénétiques. Ils exigèrent d'eux, avant tout, qu'ils se laissassent lier. Ce sera, leur dirent-ils, le moyen le plus sûr de nous déterminer à faire ce que vous demandez. Lorsque ceux-ci eurent été liés, les catholiques les battirent jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à leur bon sens, et par-là ils les guérirent de leur aveugle fureur.

Tels sont les égarements où tombent ceux qui ont une fois perdu l'ancre de la vérité; on en a la preuve, non-seulement dans les extravagances et les impiétés du paganisme, ainsi que dans les différentes hérésies des siècles passés, mais encore dans les absurdités du déisme. La raison humaine rougira longtemps de ses erreurs, des chimères et de l'enthousiasme ridicule que notre siècle a vu produire par l'esprit d'irréligion.

Revenons aux donatistes. Leur secte fut très-nombreuse en Afrique pendant plus de cent ans; mais l'incendie qu'elle avait allumé s'éteignit enfin par le zèle du grand évêque d'Hippone, que secondèrent plusieurs autres prélats catholiques. Cette hydre avait déjà reçu un coup mortel par les livres que saint Optat publia contre Parménien. Ce Parménien était le successeur de Donat, évêque schismatique de Carthage.

(4) L. 1, p. 52.
(5) *Hær.* 60.
(6) Ces fanatiques n'avaient point de demeure fixe; ils cherchaient de quoi subsister en courant çà et là autour des maisons des paysans, *circumcellas*, ce qui les fit appeler circoncellions. Saint Philastre les nomme *circuitores*.
(7) *Hæret. fabul.*

Dans son ouvrage, le Saint approuve ce que disait Parménien sur l'unité de l'Église. En effet, il n'y a qu'un Jésus-Christ, et il est l'époux d'une seule Église, appelée dans le Cantique des Cantiques son *unique colombe, le jardin fermé, la fontaine scellée.* Saint Optat convient encore avec son adversaire, que les églises des hérétiques sont des prostituées, et qu'elles n'ont point de droit aux clefs célestes données à Pierre. Les hérétiques et les schismatiques, ajoute-t-il, ressemblent à des sarments destinés au feu (8). Examinant ensuite le crime du schisme, il dit qu'il est plus énorme que le parricide, et qu'il mérite un châtiment semblable à celui de Coré, de Dathan et d'Abiron (9). Jusque-là il n'y avait point de contestation; les principes étaient les mêmes, et chez les catholiques et chez les donatistes.

Saint Optat montre ensuite que la secte des donatistes ne peut être la vraie Église, puisque « cette » dénomination ne convient qu'à la société de ceux » qui portent le nom de catholique... Or, il n'est » pas possible d'appeler ainsi les donatistes, eux » qui sont renfermés dans une petite partie de » l'Afrique, et même dans un coin d'une simple » contrée... Il n'en est pas de même de l'Église catholique ou universelle; elle est répandue par » toute la terre (10). » Plusieurs textes des prophètes prouvent que cette universalité est une des marques distinctives de la vraie Église; elle doit encore être une, sainte, et unie avec la chaire de Pierre. « La nôtre possédant la première de ces » marques, possède aussi les autres, puisqu'elles » sont inséparablement liées ensemble. » Après une énumération des papes qui avaient siégé depuis saint Pierre jusqu'à Sirice, le Saint dit, en parlant du dernier, qui vivait alors : « Nous sommes unis » de communion avec lui, ainsi que tout l'univers (11).... C'est à Pierre que Jésus-Christ a dit : » Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, et » les portes de l'enfer ne prévaudront point contre » elles. De quel droit donc réclamez-vous ces clefs, » vous qui, par une présomption sacrilége, osez » combattre contre la chaire de Pierre (12)?.... Vous » ne pouvez nier que la chaire épiscopale fut premièrement donnée à Pierre, dans la ville de Rome; » qu'il y siégea le premier comme chef des apôtres; » que cette chaire était une; que l'on n'était censé » conserver l'unité qu'autant qu'on était uni avec » elle; que chaque apôtre ne prétendait pas avoir » la sienne; qu'on était schismatique, lorsque contre cette chaire on avait l'audace d'en élever une » autre... Remontez à l'origine de la vôtre, et vous » verrez combien vous êtes mal fondés à donner » votre secte pour la véritable Église. » Le Saint raconte de quelle manière les donatistes ont pris naissance, et fait sentir toutes les absurdités dans lesquelles ils étaient tombés.

Mais, disaient les donatistes, nous avons un évêque de Rome, qui se nomme Macrobe, et qui est le successeur d'Eucolpius, comme celui-ci l'a été de Boniface de Balles, et Boniface de Victor de Garbies, que nous avons envoyé d'Afrique à Rome pour y gouverner l'Église. A cela le Saint répondait : « Macrobe oserait-il dire qu'il s'est assis sur la » chaire de Pierre? Je doute même qu'il l'ait jamais » vue; au moins est-il certain qu'il n'a jamais approché du tombeau des apôtres (et qu'il n'a point » exercé de fonctions dans la principale église de » Rome). Il est en cela réfractaire au précepte de » l'Apôtre, qui veut que l'on communique à la mémoire des Saints. On voit dans l'église de Rome » les reliques de saint Pierre et de saint Paul; dites » s'il a pu entrer dans le lieu où elles se gardent, » et s'il y a jamais offert le sacrifice? Votre Macrobe » doit donc avouer qu'il est assis sur la chaire d'Euclopius, de Boniface de Balles et de Victor de » Garbies. Ce Victor est un fils sans père, un disciple sans maître, un successeur sans prédécesseur. » Le saint docteur insiste particulièrement sur l'universalité de l'Église. « De quel droit, dit-il, » prétendez-vous retrancher de l'Église une multitude innombrable de chrétiens qui sont dans » l'Orient et l'Occident? Vous n'êtes qu'un petit » nombre de rebelles qui résistez à toutes les églises du monde, etc. (13). »

Il réfute avec force l'erreur des donatistes par rapport aux sacrements conférés hors de l'Église. Il fait mention des exorcismes dont on se servait dans le baptême, comme on s'en sert encore aujourd'hui pour chasser l'esprit impur (14). Il parle souvent de l'huile sainte et du chrême. « On a vu, » dit-il à ce sujet, certains donatistes jeter par une » fenêtre une fiole remplie d'huile sainte, et cela » dans le dessein de la casser; mais leur impiété » n'a point réussi. Quoique la fiole soit tombée de fort » haut sur des pierres, elle a été soutenue par les » anges, qui ont empêché qu'elle ne fût brisée (15). »

(8) L. 1, n. 10.
(9) Ibid. n. 21.
(10) L. 2, n. 1.
(11) L. 3, n. 3.
(12) L. 2, n. 2 et 5.
(13) L. 2, n. 28.
(14) Voyez saint Optat, l. 4, p. 73, 74. Voyez encore saint Cyrille de Jérusalem, *Procateches.* p. 7; saint Augustin, l. 2 *de nupt. et concup.* c. 29; et l. 3, *Op. imperf. c. ult.*; Tertullien, etc. — (15) L. 6, n. 6.

Il s'exprime ainsi en adressant la parole à des donatistes furieux, qui renversaient les autels dont les catholiques faisaient usage : « Que vous a fait » Jésus-Christ, pour que vous détruisiez les autels » sur lesquels il repose en certain temps? pourquoi » brisez-vous les tables sacrées où il fait sa de» meure? Vous avez imité le crime des juifs; ils » mirent le Sauveur à mort sur la croix, et vous le » maltraitez sur les autels. »

Venant ensuite aux contradictions où tombaient les donatistes, il en fait sentir tout le ridicule. « Tout le monde sait, dit-il, qu'on étend des linges » sur les autels pour la célébration des saints mys» tères. L'eucharistie ne touche point le bois des » autels, mais seulement ces linges. Pourquoi donc » vous voit-on briser, gratter et brûler le bois de » l'autel? Si l'impureté peut se communiquer à tra» vers le linge, ne peut-elle pas aussi pénétrer le » bois, et même la terre? Si donc vous grattez les » autels parce qu'ils sont impurs, je vous conseille » de creuser la terre, et de vous y faire une fosse » profonde, afin que vous puissiez offrir le sacrifice » dans un lieu plus pur; mais prenez garde de » creuser jusqu'aux enfers, où vous trouveriez Coré, » Dathan et Abiron, vos maîtres. »

De cette raillerie, il passe à d'autres accusations qui étaient encore plus graves. « Vous avez, dit-il, » mis le comble à vos sacriléges en brisant les ca» lices qui portaient le sang de Jésus-Christ (16); » vous les avez fondus pour les convertir en une » masse, que vous avez exposée dans les places pu» bliques, et que vous avez vendue indifféremment » à tous ceux qui se présentaient pour l'acheter.... » O crime énorme! ô impiété inouie! » Il s'exprime de la sorte sur l'horrible impiété des donatistes envers l'eucharistie : « Vos évêques ont commandé que » l'on jetât l'eucharistie aux chiens; mais on vit » alors des marques sensibles de la colère céleste. » Ces animaux, comme enragés, s'élancèrent sur » leurs propres maîtres; ils mordirent et mirent en » pièces les profanateurs du corps saint (17). » Il suit de ces passages et de plusieurs autres, que l'on gardait alors l'eucharistie dans les églises après le sacrifice, comme cela se pratique encore aujourd'hui. On prouve encore, par divers textes de saint Optat, que les autels étaient ordinairement de bois, et que par respect on avait coutume de les couvrir d'une toile de lin (18).

Le saint docteur accusait les donatistes de beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter. Dans la fausse persuasion où ils étaient que tout ce qui avait servi aux catholiques était profané, ils avaient purifié avec de l'eau les pales, les linges, et même les murailles de leurs églises (19). Ils avaient forcé les vierges à quitter leurs voiles et les petites mitres qu'elles portaient sur la tête comme des marques de leur profession, afin d'en prendre qui étaient d'une autre couleur et d'une autre toile.

Un auteur moderne donne le précis suivant de la doctrine de saint Optat : « Ce père enseigne que » nous naissons tous dans le péché, et que le baptême » est nécessaire pour en obtenir la rémission. Il » parle de l'exorcisme comme d'une cérémonie né» cessaire dans ce sacrement. Il fait mention du » chrême comme d'une chose sainte, ainsi que de » l'onction qui se faisait au baptême. Il s'exprime » en des termes si clairs sur la présence réelle du » corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharis» tie, et sur l'adoration qui est due au saint Sacre» ment, qu'on ne peut rien désirer de plus formel. » Il remarque plusieurs cérémonies de la célébra» tion de l'eucharistie, à laquelle il donne le nom » de sacrifice.... Le saint docteur dit que l'Église a » des juges; qu'elle punit les crimes, et qu'elle met » en pénitence ceux qui ont confessé leurs péchés, » ou qui en sont convaincus. Il observe que les per» sonnes qui se consacraient entièrement au ser» vice de Dieu faisaient solennellement vœu de » virginité, et qu'elles portaient sur la tête une » petite couverture qui était la marque de leur » vœu. En parlant du tombeau de saint Pierre et de » saint Paul, il témoigne assez le respect que l'on » avait de son temps pour les reliques des Saints, » et en parlant de Lucille, il blâme ceux qui hono» raient les reliques des faux martyrs, qui ne sont » point reconnus dans l'Église (20). »

On ignore l'année dans laquelle mourut saint Optat; on sait seulement qu'il vivait encore en 384. Son nom se trouve dans le martyrologe romain, sous le 4 juin.

SAINT GAUTIER, ABBÉ EN ITALIE.

TREIZIÈME SIÈCLE.

Ce Saint, né à Rome, quitta le monde dès sa jeunesse, afin de ne s'occuper que de Dieu et de son salut. Les exercices de la pénitence et de la contemplation

(16) *Calices sanguinis Christi portitores.... O scelus nefarium, facinus inauditum!* l. 6, n. 2, p. 93.

(17) *Sancti corporis reos, dente vindice, tanquàm ignotos et inimicos laniaverunt.* L. 2, c. 30.

(18) Voyez le saint docteur, l. 6, p. 93.

(19) Ibid. l. 6, n. 4.

(20) Voyez Du Pin, *Bibl.* t. I, *du quatrième siècle*, p. 483.

l'eurent bientôt élevé à une vertu éminente; mais le désir de suivre plus parfaitement la vocation divine le porta à se retirer à San-Serviliano, petite ville du diocèse de Firmo, dans la marche d'Ancône. Il y bâtit quelque temps après un monastère dont il fut le premier abbé, et où il parut doué de toutes les vertus et de tous les dons qui caractérisent les âmes parfaites. On remarqua toujours en lui une dévotion extraordinaire pour la croix et la passion de Jésus-Christ. Il florissait dans le treizième siècle. Son corps se garde dans une châsse, au côté droit du grand autel de l'église paroissiale de Saint-Marc, à San-Serviliano. Plusieurs autres églises du pays l'honorent et font sa fête le 4 juin.

Voyez sa vie, écrite dans le quinzième siècle, avec les notes du savant P. Papebroch, *t. I Junii*, p. 405.

Il y a un autre Saint du même nom, qui était Anglais de naissance, et qui fut le trente-quatrième abbé de Fontenelle ou de Saint-Vandrille. Le pape Innocent II loue son humilité, sa piété et son zèle extraordinaire pour les observances monastiques. Ce Saint mourut en 1150.

Voyez les leçons de son office, et Chastelain.

SAINT PÉTROCK,

ABBÉ DANS LA PROVINCE DE CORNOUAILLE, EN ANGLETERRE.

SIXIÈME SIÈCLE.

Saint Pétrock (1), né dans le pays de Galles, était issu du sang royal. On apprend de ses actes, cités par Ussérius, qu'il était le fils aîné et l'héritier du roi, mais qu'après la mort de son père, il préféra la vie monastique à l'éclat du diadème. Il se consacra à Dieu dans sa patrie. Quelque temps après, il passa en Irlande, où il resta vingt ans uniquement occupé à s'avancer dans la perfection (2).

Il alla depuis fonder un collége et un monastère dans la province de Cornouaille, dans un lieu appelé alors *Lodéric* ou *Laffenac*, et qui ensuite a été appelé de son nom *Petrockstow*, et par contraction *Padstow*.

Ses actes, qui toutefois ne méritent pas beaucoup de créance, le font contemporain de saint Samson, qui florissait dans le sixième siècle; mais Dugdale (3) prétend qu'il a vécu plus tard, et qu'il embrassa l'état monastique à Bodmin, dans une vallée que lui céda saint Guron (4), qui y avait mené une vie solitaire dans un petit ermitage. Il forma plusieurs disciples à la perfection, et mourut le 4 juin, sans qu'on sache en quelle année. Son corps reposait autrefois dans une église de son nom, à Bodmin, qui fut quelque temps le siége des évêques de Cornouaille (5).

Le roi Athelstan y fonda un monastère qui portait le nom du Saint; ce monastère ayant été détruit par les Danois en 981, il fut rebâti après la conquête des Normands, et donné à des chanoines réguliers.

Voyez les actes de saint Pétrock, cités par Ussérius (p. 292), d'après le recueil de Jean de Tinmouth.

Chastelain parle d'une église du Nivernois, dédiée sous l'invocation de saint Pétrock de Cornouaille, que le peuple appelle en France *saint Perreuze*.

Dans les calendriers de quelques églises et de quelques monastères de Bretagne, la fête de saint Pétrock est de première classe avec octave.

Voyez D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 1, etc.

† SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO,

FONDATEUR DES CLERCS RÉGULIERS MINEURS.

Tiré du suppl. de Ch. Butler. — Voyez la bulle de la canonisation, l'histoire des ordres monastiques par le P. Hélyot, t. IV, c. 38, et l'abrégé historique de la vie du Saint, écrit en italien par le P. Augustin Cencelli, du même ordre, 1 vol. in-4°, Rome 1805.

L'AN 1608.

Tandis que dans diverses contrées de l'Europe, les hérétiques du seizième siècle faisaient, avec une fureur inspirée par le démon, la guerre à la religion catholique et cherchaient à en détruire les institutions les plus respectables, le Seigneur suscitait en Italie un nouveau fondateur d'ordre religieux, qui, par l'éminence de ses vertus, devait fermer la bouche aux détracteurs de cette sainte profession et lui donner un nouvel éclat. Cet homme choisi de Dieu pour donner à l'Église une congré-

(1) Le nom de ce Saint est dérivé de celui de saint Pierre.

(2) Voyez Léland.

(3) Cet auteur ne parle que d'après d'anciennes chartes de donations. Voyez le *Monasticon Anglic.* t. I p. 213.

(4) Saint Guron paraît être le même que saint Guier ou Guérir, en l'honneur duquel une église était dédiée près de Padstow.

(5) Voyez l'introduction à l'Histoire d'Angleterre, par Heylin.

gation de clercs réguliers, qui joindraient aux travaux de la vie apostolique les exercices de la vie contemplative, fut François Caracciolo. Il naquit le 13 octobre 1563, à Villa-Santa-Maria, terre qui appartenait à sa famille et qui est située dans l'Abruzze. Il reçut au baptême le nom d'Ascagne. Ferdinand Caracciolo, son père, et Isabelle Baratucci, sa mère, appartenaient l'un et l'autre à des familles nobles, très-distinguées, et ils étaient d'une éminente piété. Dès ses plus tendres années, Ascagne montra des dispositions à la vertu. Ses parents, qui s'aperçurent promptement de ses belles qualités naturelles et de la vivacité de son esprit, lui donnèrent une éducation soignée. Il sut profiter de ce pieux avantage, et, en croissant en âge, il fit des progrès rapides dans la science et dans la vie chrétienne. Sa tendre dévotion envers Jésus-Christ au saint Sacrement de l'Autel, qu'il recevait fréquemment dans la communion, et envers la Sainte-Vierge, se manifesta dès-lors. Il avait choisi Marie pour son avocate; chaque jour il récitait le petit office, ainsi que le rosaire, et jeûnait tous les samedis en son honneur. Sa compassion pour les pauvres fut aussi une des vertus les plus remarquables de sa jeunesse. Il sollicitait pour eux des secours auprès de son père; il leur gardait la meilleure partie de ses aliments, et la leur distribuait ensuite lui-même. La pureté de ses mœurs était admirable; la moindre parole qu'il entendait et qui pouvait blesser la pudeur excitait son indignation. C'est ainsi qu'il passa dans l'innocence le temps de la vie qui présente le plus de dangers.

A l'âge de vingt-deux ans, Ascagne fut atteint de la lèpre, qui finit par le réduire à la dernière extrémité, et qui lui causa ensuite une plaie à l'estomac. C'est quelquefois par les maladies et par les infirmités que Dieu détache du monde certaines âmes qu'il veut plus spécialement appeler à son service; il leur fait sentir la fragilité de la santé et des autres avantages temporels, pour les porter à chercher des biens plus solides. Les longues infirmités d'Ascagne et l'humiliation, que la lèpre lui causait sans doute, firent naître dans son esprit de sérieuses réflexions sur la vanité des choses de la terre, et le bonheur de ceux qui se consacrent entièrement au Seigneur. Il résolut donc de quitter pour toujours le monde, si la santé lui était rendue, et de vivre uniquement pour Dieu et pour le service du prochain; il en fit même la promesse. Des sentiments si généreux méritaient d'être récompensés; ils le furent. Ascagne recouvra la santé d'une manière presque miraculeuse. Aussitôt qu'il fut rétabli, il informa ses parents de la résolution qu'il avait prise, et ayant obtenu leur consentement, il se rendit à Naples pour y étudier la théologie. Son premier soin fut de prendre l'habit ecclésiastique dont il se revêtit avec un saint empressement.

Dès son début dans sa nouvelle carrière, son temps fut partagé entre l'étude et les exercices de la piété; il n'avait d'autres délassements que d'aller visiter des églises éloignées et peu fréquentées dans lesquelles il répandait son âme en la présence du Seigneur; il s'y livrait à l'oraison, et en contracta tellement la pieuse habitude, qu'il se privait même du sommeil pour y vaquer plus longuement. Ce fut par ces saintes dispositions qu'il se prépara au sacerdoce; il le reçut, après s'être exercé à la pratique de toutes les vertus et s'y être disposé par une longue retraite. Il monta pour la première fois à l'autel avec la ferveur d'un séraphin. Aussitôt après son ordination, il entra dans une confrérie appelée des *Bianchi*, dont les membres s'occupaient particulièrement de préparer à la mort les criminels, et de procurer les secours de la religion aux prisonniers ainsi qu'aux galériens. Une partie de son temps fut le reste de sa vie employée à cette bonne œuvre, à laquelle il se livra avec autant de zèle que de succès.

Le saint prêtre demandait souvent à Dieu qu'il lui fît connaître plus particulièrement sa volonté, lorsqu'en 1588 Jean-Augustin Adorno, d'une illustre maison de Gênes, ayant renoncé généreusement au monde, dont il avait d'abord suivi les vanités, embrassa l'état ecclésiastique et forma le projet de fonder un nouvel institut de prêtres qui devaient joindre ensemble les exercices de la vie active et ceux de la vie contemplative. Il communiqua d'abord ses vues à Fabrice Caracciolo, alors abbé de la collégiale de Sainte-Marie-Majeure à Naples, et parent d'Ascagne. De concert, ils choisirent un troisième compagnon, nommé aussi Ascagne Caracciolo, mais différent de celui dont nous écrivons la vie. Par une méprise, que ménagea sans doute la Providence, le billet qu'écrivaient les deux fondateurs pour faire connaître leurs intentions à celui qu'ils avaient choisi, fut remis au Saint, qui, bénissant Dieu de cette heureuse circonstance, s'empressa de s'unir à eux. Afin de mûrir leur projet, ils se retirèrent tous trois dans l'ermitage des Pères Camaldules près de Naples, et pendant les quarante jours qu'ils passèrent dans cette solitude, ils s'efforcèrent par la prière, le jeûne et les austérités de la pénitence, d'attirer sur leur dessein les bénédictions du ciel. Ascagne et Adorno, ayant ensuite dressé une règle, allèrent ensemble à Rome en solliciter l'approbation auprès du Souverain-Pontife. La réputation de

vertu qu'ils avaient déjà acquise était si grande, que plusieurs de leurs parents et de leurs amis résolurent d'aller au-devant d'eux; mais ces humbles prêtres, ayant su l'honneur que l'on voulait leur faire, prirent une autre route, et arrivant à Rome sans être connus, ils se mêlèrent parmi les pauvres qui demandaient l'aumône à la porte du couvent des Capucins. Ils se présentèrent au pape Sixte V et lui soumirent le plan de leur institut. Le pape les accueillit favorablement, et le 1er juillet 1588, après un mûr examen, il approuva la nouvelle congrégation sous le titre de *Clercs réguliers mineurs*.

Les pieux fondateurs méritaient bien cette faveur du Saint-Siége par la sagesse avec laquelle ils avaient jeté dans leur règle les fondements de l'ordre qu'ils allaient établir. Outre les trois vœux solennels de religion, ils voulurent que les membres de leur société fissent un quatrième vœu, de ne rechercher aucune dignité dans l'Église, et de n'en accepter que par le commandement exprès du Souverain-Pontife; ils prescrivirent des examens de conscience fréquents, la pratique de l'oraison, l'adoration perpétuelle du saint Sacrement, et de rigoureuses mortifications. Les religieux de cet ordre prêchent, confessent et font des missions. Quelques-uns donnent les secours spirituels aux malades dans les hôpitaux; d'autres aux prisonniers. La congrégation a des colléges pour instruire la jeunesse et des maisons pour former des novices. Ils ont aussi des ermitages destinés aux clercs qui désirent se livrer à la pénitence et à la contemplation dans une entière solitude; mais ceux qui embrassent ce genre de vie le font par choix, leur supérieur n'ayant aucun pouvoir de les y contraindre.

Ascagne et son compagnon étant revenus de Rome à Naples, ils s'occupèrent du soin d'obtenir une maison et une église dans lesquelles ils pussent commencer à pratiquer leur règle; mais une foule d'obstacles les arrêta pendant quelque temps et leur fournit l'occasion d'exercer leur patience. A la fin, ils reçurent des *Bianchi* la permission de se servir de la chapelle de cette confrérie et de chambres qui en dépendaient. Ce fut là que les deux fondateurs se consacrèrent à Dieu par la profession religieuse le 9 avril 1589. Ascagne changea alors son nom en celui de François par dévotion pour le saint patriarche des frères mineurs, et ce fut désormais sous ce dernier nom qu'on le connut.

Adorno avait, avant sa conversion, résidé à la cour d'Espagne, et il lui restait encore à y arranger des affaires importantes dont le souvenir troublait souvent la tranquillité de son esprit; il résolut de faire un nouveau voyage dans ce pays, avec la permission du saint Père qui le lui conseilla, afin qu'il pût établir dans ce royaume la congrégation à laquelle il venait de s'attacher. Cette œuvre sainte avait déjà fait des progrès à Naples par le zèle et la sainteté des fondateurs. Dix prêtres s'y étaient agrégés, et le peuple recourait avec confiance au ministère de François et de ses confrères qui montraient une charité infatigable. Tout semblait devoir retenir le Saint dans un lieu où il opérait déjà tant de bien; mais le désir qu'Adorno lui témoigna de l'avoir pour compagnon de voyage lui sembla une marque de la volonté de Dieu à son égard, et comme il ne cherchait qu'à l'accomplir en toute chose, il se montra disposé à le suivre. Ils partirent en effet de Naples au mois de mai 1589, et pratiquèrent pendant leur voyage les vertus les plus parfaites, donnant mille exemples de leur amour pour la pauvreté, de charité, d'humilité et de patience. Leur voyage fut alors inutile; ils reçurent seulement des marques de vénération de la part du peuple, et deux grands serviteurs de Dieu, un chartreux et un carme déchaussé, leur prédirent les succès futurs de leur société, ainsi que l'avait fait longtemps auparavant à Adorno saint Louis Bertrand, dominicain; mais ils ne purent former aucun établissement en Espagne.

Revenu par mer en Italie avec son compagnon, après avoir couru plusieurs dangers et après un an d'absence, François reprit ses travaux apostoliques et s'y livra avec une nouvelle ardeur; il avait, avant son départ, obtenu l'église de la Miséricorde, située dans un faubourg de Naples; quelque temps après son retour, on lui donna l'église de Sainte-Marie-Majeure, où la congrégation s'établit définitivement en 1591; mais avant de goûter cette consolation, il avait subi de nouvelles épreuves. Ses travaux continuels et ses rudes pénitences, le peu de sommeil qu'il prenait sur une table qui lui servait de lit, lui causèrent une grave maladie; il en supporta les douleurs et l'ennui avec un visage gai et tranquille, qui montrait la paix de son âme. A cette peine en succéda une autre, qui fut sans doute bien plus sensible pour le serviteur de Dieu. Adorno, qui était retourné à Rome et qui avait obtenu des deux successeurs de Sixte V la confirmation de l'institut dont il était le supérieur, mourut à Naples, consumé de travaux, à l'âge de quarante ans, le 29 septembre 1591. Sa mort fut cause que l'on choisit François pour général perpétuel de la congrégation naissante; mais on eut bien de la peine à vaincre sur ce point son humilité, et il ne consentit à accepter cette charge que pour trois années seulement. Plus maître de sa personne dans cet emploi,

il en profita pour augmenter ses exercices de piété et de mortification. Observateur zélé de la règle, il voulait qu'on ne manquât à aucun point, s'y conformait lui-même en tout, et renchérissait sur les pratiques de pénitence qu'elle prescrivait. Trois fois la semaine, il jeûnait au pain et à l'eau, portait habituellement un rude cilice, prenait toutes les nuits la discipline et passait ce temps, partie à étudier et partie devant le saint Sacrement. Lorsque le sommeil le pressait, c'était souvent sur le marche-pied de l'autel qu'il prenait son repos, qui ne durait jamais plus de trois ou quatre heures. Il donnait sept heures chaque jour à la contemplation et à la méditation de la passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Amateur sincère de la pauvreté, tout montrait en lui son estime pour cette vertu. Si on lui donnait des vêtements neufs, il les changeait avec les plus usés de ceux des simples frères. Ennemi de toute distinction qui pouvait l'honorer, il en évitait avec soin les moindres marques, déclarant hautement qu'elles ne lui étaient pas dues, et que la compagnie ne le supportait que par pure charité; il signait ordinairement ses lettres, François *pécheur*, et priait qu'on le regardât comme tel, tant son humilité était profonde!

L'espoir d'établir enfin sa congrégation en Espagne conduisit encore François dans ce pays en l'année 1594; il y fut accompagné du fils du président du conseil suprême de Naples, qu'il avait reçu au nombre de ses religieux. Dès son arrivée à Madrid, il alla se loger à l'hôpital des Italiens, et il y donna aux malades les soins les plus assidus. Une supplique, qu'il dressa pour obtenir du roi la permission de fonder une maison de son ordre dans la capitale de l'Espagne, fut présentée à Philippe II, qui régnait alors, par le célèbre cardinal Quiroga, archevêque de Tolède. Ce prélat crut pouvoir le permettre lui-même; en conséquence, le Saint forma cet établissement et en ouvrit l'église, le 25 juillet 1594. Il s'y appliqua, avec son zèle accoutumé, à procurer la sanctification du prochain, par l'exercice des fonctions de son ministère; aussi s'attira-t-il bientôt le respect et l'affection du peuple; mais tandis qu'il s'épuisait, pour répondre à la confiance qu'on lui témoignait de toute part, des ennemis représentèrent malignement au conseil du roi que cette communauté, fondée par deux étrangers, n'était pas approuvée, et ils en provoquèrent un ordre qui fut donné à François et à son compagnon de partir sous dix jours pour l'Italie. Le serviteur de Dieu, supérieur à tous les événements, supporta avec calme cette contradiction; on obtint en sa faveur du répit, et lorsque plus tard il quitta Madrid, il n'eut pas la douleur de voir son œuvre détruite, au contraire cette maison s'est soutenue jusqu'à nos jours.

De retour en Italie, le Saint s'occupa de l'accroissement de son ordre, et forma un établissement à Rome. Dans le voyage qu'il fit à cette occasion, il passa par Villa-Santa-Maria, lieu de sa naissance. Dès que les habitants l'eurent reconnu, ils accoururent à lui; les uns lui baisaient les mains et les autres se mettaient à genoux; tous faisaient éclater leur joie. C'en était trop pour ne pas alarmer son humilité; il s'arrête au milieu de la place publique, s'agenouille lui-même par terre, et tirant de son sein un crucifix, il les blâme avec douceur d'honorer un misérable comme lui, les engage à rendre tous leurs hommages au crucifix, et leur déclare qu'il n'est revenu parmi eux que pour réparer, autant qu'il le pouvait, les mauvais exemples qu'il leur avait donnés dans sa jeunesse. Après cet acte sublime de vertu, il alla se cacher dans un lieu retiré et partit dès le lendemain secrètement pour Naples.

De nouvelles consolations attendaient François dans cette ville. Fabrice Caracciolo, abbé de Sainte-Marie-Majeure, était entré dans l'institut et venait d'y faire profession. Le Saint l'honorait comme le premier compagnon d'Adorno; mais, malgré ce titre, il ne fut pas placé à la tête de la société et du chapitre de 1597; François se vit, à son grand regret, encore nommé général, pour la troisième fois; puis il devint supérieur de la maison de Rome, charge dans laquelle il fit des œuvres immenses de charité. Bientôt il apprit que le roi d'Espagne, Philippe II, se montrait favorable à ses religieux, malgré l'opposition de son conseil; et plus tard il fut informé que Philippe III, qui, en 1598, succéda à son père, avait l'intention de propager l'ordre dans ses états. Cette favorable disposition du monarque le détermina à entreprendre un troisième voyage en Espagne. Valladolid et Alcala de Henarès possédèrent en peu de temps des maisons de l'institut. Il est bien à croire que la réputation de sainteté dont François jouissait contribua beaucoup à faciliter ces établissements. Dès son second voyage en Espagne, on le désignait par le nom de P. *Prédicateur de l'amour divin*. Il avait souvent à la bouche ces paroles de David : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » Et ses actions en étaient la preuve continuelle. La gloire de Dieu était l'unique motif qui le faisait agir en toute rencontre.

L'Italie revit de nouveau le Saint, en 1604, et ne le perdit plus. Il remplit encore divers emplois dans sa congrégation, et obtint enfin d'en être dé-

chargé. Il prévoyait sa mort comme prochaine et l'annonçait assez ouvertement; aussi se préparait-il avec soin à ce redoutable passage, lorsque des affaires de l'institut l'obligèrent de se rendre à Agnone dans l'Abruzze, afin d'y traiter d'une nouvelle fondation. Il voulut profiter de cette occasion pour visiter Lorette, où il reçut de Dieu plusieurs faveurs extraordinaires. Arrivé à Agnone, il dit ces paroles remarquables : *Voici le lieu de mon repos*, et fut pris d'une fièvre, qui parut d'abord peu considérable, mais qui bientôt devint assez violente pour le forcer de se mettre au lit. Voyant bien que sa dernière heure approchait, il voulut faire une confession générale de ses péchés et recevoir le saint viatique. Quoique très-faible, lorsqu'on le lui apporta, il sortit néanmoins du lit et communia à genoux avec la plus grande ferveur. Il songea ensuite à faire ses adieux à ses confrères, en leur adressant une lettre dans laquelle il les exhortait à la fidélité à leur règle ainsi qu'à l'amour et à la pratique de toutes les vertus. Le mal augmentant, on lui administra l'extrême-onction. Ses yeux étaient constamment fixés vers le ciel, et il prononçait souvent avec affection les saints noms de Jésus et de Marie. Enfin, étant à l'extrémité, on l'entendit qui disait : allons, allons. Quelqu'un lui ayant demandé où il voulait aller : au ciel, au ciel, répondit-il, et au même instant il rendit tranquillement l'esprit le 4 juin 1608, à l'âge de quarante-quatre ans et sept mois. Pour satisfaire à la dévotion du peuple qui venait en foule le visiter, il fallut laisser exposer pendant trois jours son saint corps, qui fut ensuite transporté à Naples, où il est encore religieusement conservé. Les miracles et les vertus de François déterminèrent Clément XIV à le béatifier, le 10 septembre 1769. Pie VII le canonisa solennellement le 27 mai 1807, et a inséré son office dans le bréviaire romain.

---

5 JUIN.

SAINT DOROTHÉE DE TYR.

TROISIÈME OU QUATRIÈME SIÈCLE.

Dorothée était prêtre, ou, selon quelques auteurs, évêque de Tyr, en Phénicie. Les anciens martyrologes attestent qu'il souffrit beaucoup pour la foi sous l'empereur Dioclétien. On dit qu'il ne mourut point de ses tourments, et qu'il vécut jusqu'au règne de Julien l'Apostat. Saint Théophane, Anastase le bibliothécaire et les Grecs modernes ajoutent qu'il reçut la couronne du martyre à Odyssopolis, en Thrace (1).

Eusèbe parle de deux autres Dorothée; l'un fut martyrisé sous Dioclétien, dont il était chambellan. Il avait donné aux empereurs de grandes marques de zèle et de fidélité, et s'était acquis par-là une haute considération. Il est honoré, avec saint Gorgogne, le 9 septembre. Eusèbe, *Hist.* l. 8, c. 1 et 6.

L'autre, qui florissait dans le même siècle, était prêtre de l'église d'Antioche. Il joignait à une éminente sainteté une grande connaissance de l'Écriture et de la langue hébraïque. L'empereur l'honora de son amitié, et le considéra toujours comme un homme d'un mérite extraordinaire. Eusèbe, *ibid.* l. 7, c. 32; et Nicéphore Calixte, l. 6, c. 35.

SAINT DOROTHÉE, ABBÉ EN ÉGYPTE.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Ce Saint, surnommé *le Thébain* parce qu'il était de Thèbes, en Égypte, se retira d'abord dans un monastère. Il y passa quelque temps à se former aux exercices de la vie ascétique, sous les plus habiles maîtres de la perfection monastique, après quoi il se renferma dans une caverne, située dans un désert qui était sur la route de Nitrie, et à neuf milles de la ville d'Alexandrie : là il vécut d'une manière très-austère, joignant un travail continuel à une abstinence rigoureuse. Il employait la plus grande partie du jour, et même les heures où le soleil darde ses rayons avec plus de violence, à ramasser et à porter des pierres pour construire des cellules aux autres ermites. Pendant la nuit, il faisait des cordes et des paniers avec des feuilles de palmier. Le produit de son travail lui fournissait chaque jour de quoi acheter six onces de pain et une poignée d'herbes, qui faisaient toute sa nourriture. Ses veilles étaient incroyables; il ne diminua rien de leur continuité, même dans sa vieillesse. Quand ses disciples l'exhortaient à ménager un peu plus son corps affaibli, il leur faisait la réponse suivante : « Ce corps » est un ennemi qui cherche à me perdre, je suis

(1) La synopse des vies des prophètes, des apôtres et des disciples de Jésus-Christ ne peut être attribuée à notre Saint, quoiqu'elle porte le nom de Dorothée de Tyr; elle vient de la plume d'un Grec moderne, qui montre son peu de jugement par les fables qu'il y débite. Cet ouvrage est une des principales sources où a puisé le crédule Nicéphore Calixte, qui donna une histoire ecclésiastique dans le quatorzième siècle. Voyez Bellarmin, *de Scriptor.* Tillemont, etc.

» donc résolu de le tenir en bride, afin qu'il ne se » révolte pas. »

Pallade, auteur de l'histoire lausiaque, s'étant retiré dans le désert, se mit d'abord sous la conduite de saint Dorothée, qui, depuis soixante ans, y menait la vie anachorétique. Ayant un jour aperçu un aspic dans le puits, il n'osa boire de l'eau qui en avait été tirée; mais le Saint forma le signe de la croix sur le vase, et but de cette eau, en disant : « Le démon perd tout son pouvoir en présence de » la croix de Jésus-Christ. » Il mourut à la fin du quatrième siècle : on lit son nom dans les menées des Grecs. Pallade, *Lausiac*, c. 2; et Sozomène, l. 6, c. 29.

Il est fait mention, dans Pallade, d'un autre Dorothée (1) qui florissait dans le quatrième siècle, et qui était directeur d'une communauté de trois cents religieuses. *Lausiac*, c. 36.

Un troisième vivait dans le même temps auprès d'Antinoé. C'était un anachorète qui possédait toutes les vertus de son état dans un degré éminent. *Ibid.* c. 97.

Il y en a un quatrième, connu sous le surnom d'*Archimandrite*. On l'a confondu mal-à-propos avec Dorothée *le Thébain*, puisqu'il florissait deux cents ans plus tard. Il vivait auprès de Gaze, dans le même monastère que le bienheureux Dorothée. C'est lui qui a composé les vingt-quatre *instructions* ou discours ascétiques que nous avons encore (2).

SAINT ALLYRE,

QUATRIÈME ÉVÊQUE DE CLERMONT, EN AUVERGNE.

L'AN 385.

Illidius, que nous appelons communément *Allyre*, florissait dans le quatrième siècle. Son éminente sainteté le fit élever sur le siége d'Auvergne ou de Clermont. Il délivra de l'esprit impur la fille du tyran ou de l'empereur Maxime. Le détail de ses autres actions nous est inconnu. On place sa mort vers l'an 385, au 5 juin, jour auquel on célèbre sa fête en Auvergne. Il est nommé sous le 7 juillet dans

(1) Ces Dorothée étaient tous supérieurs d'ermites qui vivaient dans des cellules séparées; ils étaient donc différents de celui qui est auteur des vingt-quatre *instructions* qui sont parvenues jusqu'à nous. En effet, ce dernier parle, *doctr.* 18, de l'office de cellérier, et fait voir en plusieurs endroits qu'il avait été lui-même abbé de moines qui vivaient en communauté. Il nous reste de la même main huit lettres spirituelles adressées à des moines. Il est parlé, dans la dernière, de la tyrannie des Sarrasins, qui datent leur hégire ou commencement sous Mahomet, de l'an 622 de Jésus-Christ, qui s'emparèrent de Damas et de la Phénicie en 635, et qui, deux ans après, se rendirent maîtres de la Palestine.

(2) Il est rapporté, dans la vie du bienheureux Dosithée, que Dorothée l'*Archimandrite* se retira dans le monastère de l'abbé Séride, près de Gaze, et qu'il y trouva deux vieillards d'une vertu extraordinaire, saint Barsanuphe, et Jean surnommé *le Prophète*.

Il paraît par l'histoire d'Evagre, l. 4, c. 33, que saint Barsanuphe, Égyptien de naissance, vint au monde sur la fin du cinquième siècle. Il se retira dans le monastère de l'abbé Séride, s'y renferma dans une cellule en 540, et y vécut en reclus plus de cinquante ans. Il s'était rendu célèbre par plusieurs miracles, lorsqu'Evagre écrivit son histoire en 594, la douzième année du règne de Tibère. Comme il était fort âgé quand Dorothée fit sa profession, on en doit conclure que ce dernier florissait vers la fin du sixième siècle.

On trouve un bel éloge de Dorothée dans la préface qui est à la tête de ses instructions, et qui a pour auteur un moine de Stude. Il y est dit qu'il montra beaucoup de zèle contre l'hérésie de Sévère Eutychien, laquelle avait été adoptée par un autre Dorothée et par un nommé Barsanuphe, qu'il ne faut pas confondre avec le Saint de ce nom; il y est dit encore qu'il possédait éminemment l'esprit de prière, d'humilité, de douceur et de mortification. La vérité de cet éloge est confirmée par ses ouvrages et par la vie du bienheureux Dosithée.

Les discours ascétiques de Dorothée contiennent d'excellentes maximes sur la vie spirituelle. C'est un recueil d'instructions tiré de ce qu'avaient dit les plus habiles directeurs des anciens ermites. Les préceptes y sont accompagnés d'exemples. Rien n'y est plus fortement inculqué que le renoncement, l'humilité, l'obéissance et l'assiduité à la prière. M. de Rancé, réformateur de la Trappe, le jugeait si utile, qu'il le traduisit en français pour l'usage de ses religieux. A la tête de cette traduction est une vie de l'auteur, composée en bonne partie de ses ouvrages. L'une et l'autre furent imprimées à Paris, en 1687, in-8°.

Dorothée parle ainsi de lui-même dans sa dixième instruction. « Dans mon enfance, j'avais tant d'aversion pour les » sciences, que quand je prenais mon livre, il me semblait » que j'allais toucher un serpent; mais ayant vaincu cette » répugnance par l'application, je devins si passionné pour » la lecture, que j'oubliais souvent de manger, de boire et de » dormir.... En mangeant, j'avais toujours un livre ouvert » devant moi; en me couchant, j'en mettais un sous mon » chevet; je le lisais souvent jusqu'à minuit, et je le repre» nais lorsqu'il m'arrivait de m'éveiller. »

Dorothée, ayant depuis renoncé au monde, devint le disciple de Jean *le Prophète*, moine célèbre de la Palestine. Après avoir vécu quelques années dans le monastère de l'abbé Séride, il se trouva lui-même chargé de la conduite d'un grand monastère situé entre Gaze et Majume.

Le P. Janning donne la vie d'un autre Dorothée, abbé d'un monastère de Pont, près de la mer Noire, et qui florissait dans le onzième siècle. Il dit qu'il n'a trouvé dans aucuns calendriers les noms des trois abbés du nom de Dorothée; mais cela ne l'empêche pas de croire qu'ils ont été honorés d'un culte public dans quelques provinces de l'Orient, et il se fonde sur ce que tous les écrivains s'accordent à leur donner le titre de *Saints*. Voyez le P. Janning, *Diss. de tribus SS. Dorotheis præter S. Dorotheum, Ep. et Mart. etc.* t. 1 *Junii*, p. 591.

le martyrologe romain. Ses reliques se gardaient avec beaucoup de vénération dans l'abbaye de Saint-Allyre, située dans un des faubourgs de Clermont. Cette abbaye, qui appartenait à la congrégation de Saint-Maur, a joui, jusqu'à ces derniers temps, du privilége d'être gouvernée par un abbé régulier (1).

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 1, c. 40; Branche, *Vies des Saints d'Auvergne*, l. 2; Savaron, *Origin. Clarom.*; *Gallia Christ. nova*, t. II p. 227.

---

† SAINT BONIFACE,

ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, APÔTRE DE L'ALLEMAGNE, ET MARTYR.

Tiré de Ræss et Weis t. VII p. 455. Voyez les lettres du Saint, et sa vie écrite d'une manière un peu abrégée, mais avec beaucoup d'exactitude, par saint Willibaud, son disciple et premier évêque d'Eichstadt, titre sur lequel on n'est pas d'accord, car Serarius, Mabillon, Le Cointe le reconnaissent comme tel; mais Brower, *Annot. ad vitam Gregorii, in Sideribus illustribus Germaniæ*, éleva à ce sujet des doutes, que Sagittarius a reproduits, sans les réfuter, dans ses *Antiq. gentil. et christian. Thuring.*, l. 3, c. 28, § 1, p. 346. Enfin Pagi, dans sa *Critic. Baron. ad ann.* 755, s'efforça de prouver que Willibaud ne pouvait nullement être le même que l'évêque d'Eichstadt. Les raisons sur lesquelles il se fonde, sont que Willibaud, dans l'épître dédicatoire adressée aux évêques Lullus et Megingose, se nomme lui-même *presbyter*, et que dans la biographie dont il est l'auteur, il dit que Boniface donna les siéges d'Eichstadt et de Wurtzbourg à Willibaud et à Burchard, *bonæ industriæ viros*, louange qu'il ne se serait probablement pas donnée à lui-même. On prétend aussi que le biographe du Saint n'a pas été son disciple, et que ses documents il les tient des disciples de Boniface, nommément de Lullus et de Burchard. Joannis, dans ses notes sur Serarius, ne se prononce pour aucune de ces opinions. Quoiqu'il en soit, cette vie n'en est pas moins un monument d'une authenticité irrécusable et du plus grand prix. L'ouvrage de Willibaud a été travaillé de nouveau, augmenté des lettres du Saint et de celles adressées à Boniface par les papes et divisées en deux livres par Othlon, moine de Fulde au onzième ou douzième siècle. — Voyez aussi Fleury, t. IX; Mabillon *Annal*, t. III p. 447; Ceillier, t. XVIII p. 74; l'*Historia Fuldensis*, de Schannat, imprimée en 1729, et Serarius, *Rerum Moguntiac. cum. annot. et supplemento a Georgio Christiano Joannis, Francofurti ad Moenum*, 1722, l. 3, a pag. 251 ad pag. 370. Voyez aussi l'ouvrage allemand de J. F. Ch. Loeffler: Boniface *ou célébration de la mémoire de la première église chrétienne de la Thuringe*, etc., Gotha 1812. Il est à regretter que ce savant, entraîné par ses préventions contre le Saint-Siége, ait porté par-ci par-là des jugements erronés sur le grand apôtre de l'Allemagne (1).

L'AN 755.

Saint Boniface naquit, vers l'an 680, à Crediadunam ou Kirton, dans le Dévonshire, et reçut au baptême le nom de Winfrid. Dès la cinquième année de son âge, il prenait un plaisir singulier à entendre parler de Dieu et des choses célestes. Quelques moines, qui faisaient des missions dans le pays, étant venus chez son père, il fut si touché de leur conduite édifiante et de leurs instructions, qu'il conçut un désir ardent d'embrasser l'état monastique. Quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant, les impressions de vertu que son âme reçut alors ne s'effacèrent jamais.

Son père crut d'abord que ce désir d'être moine s'évanouirait avec l'âge; mais il se trompa, et il vit au contraire qu'il augmentait de jour en jour. Il employa inutilement toute son autorité pour engager Winfrid à prendre d'autres idées et d'autres sentiments; mais étant tombé dangereusement malade, il reconnut la main de Dieu qui le frappait, pour le punir de ce qu'il s'opposait à l'exécution de sa volonté. Il ne gêna donc plus son fils, et il lui permit de suivre sa vocation. Winfrid passa treize ans dans le monastère d'Escancester ou d'Exéter, sous la conduite du saint abbé Wolphard. Il y sanctifia l'étude de la grammaire par une grande assiduité à la prière et à la méditation. Il y pratiquait, sans être religieux, toutes les mortifications de la communauté, dont il devint membre depuis par la profession.

Ayant ensuite été envoyé au monastère de Nutcell (2), gouverné par le célèbre Winbert et renommé tant pour son école que pour la régularité de sa discipline, il y fit des progrès extraordinaires dans la poésie, la rhétorique, l'histoire et la connaissance de l'Écriture. Son abbé le chargea depuis d'enseigner aux autres ces mêmes sciences. Le Saint s'acquitta de cet emploi avec la plus grande distinction; mais en même temps que les autres profitaient de ses lumières, il se perfectionnait lui-même par le double avantage que procure à un homme de génie la maturité du jugement qui vient avec les années, et l'obligation où il est de repasser avec ordre ses premières études.

(1) Les abbés réguliers des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur étaient électifs et triennaux. La plus grande partie de leurs abbayes étaient avant leur suppression en commende, et gouvernées par des prieurs claustraux. En 1764, intervint un arrêt du parlement de Paris, qui donna gain de cause à ceux que le roi avait nommés *en commende* aux abbayes de Saint-Allyre de Clermont, de Saint-Vincent du Mans, de Saint-Sulpice de Bourges, de Saint-Augustin de Limoges, et de Saint-Martin de Séez.

(1) J. Ch. A. Seiters vient de publier une nouvelle biographie : *Bonifacius der Apostel der Deutschen, nach seinem leben und wirken geschildert*; Mayence 1845, in-8°.

(2) Dans le diocèse de Winchester. Ce monastère, ayant été détruit par les Danois, ne fut jamais rebâti.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de trente ans, son abbé le fit élever au sacerdoce. Depuis ce temps-là, il s'appliqua principalement au ministère de la parole et à la sanctification des âmes. Il avait une telle réputation de vertu et de sagesse, que ses supérieurs le chargèrent d'une commission fort importante auprès de Brithwald, archevêque de Cantorbéry. Il s'en acquitta avec beaucoup de succès, et il donna en cette occasion des preuves si éclatantes de son mérite, que l'archevêque et le pieux roi Ina conçurent pour lui une estime singulière. Les évêques de la province l'invitèrent à tous les synodes qu'ils tinrent dans la suite, et ils n'arrêtèrent rien dans leurs délibérations, qu'ils ne lui eussent auparavant demandé son avis.

Le Saint, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, gémissait nuit et jour sur le malheur des peuples qui étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Animé de ces pieuses dispositions, il consulta le Ciel pour connaître s'il n'était point appelé à l'état de missionnaire. Ne pouvant plus douter de sa vocation, il s'adressa à son abbé en 716, et obtint de lui la permission d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles de la Frise : mais il trouva de grandes difficultés dans l'exécution de son entreprise; ces difficultés étaient principalement occasionnées par la guerre que se faisaient Charles Martel, maire du palais, et Radbod, roi de la Frise. Le serviteur de Dieu s'avança pourtant jusqu'à Utrecht, capitale du pays. Il demanda au roi la liberté d'annoncer la parole sainte; mais elle lui fut opiniâtrement refusée. Il reprit donc la route d'Angleterre, et retourna dans son monastère.

Winbert étant mort quelque temps après, on lui choisit un successeur, et tous les suffrages se réunirent en faveur de Winfrid. Celui-ci tâcha inutilement d'éviter cette dignité, en alléguant pour raison qu'il était appelé à prêcher la foi aux infidèles. Il revint encore à la charge, et ce fut avec plus de succès qu'auparavant. En effet, il engagea Daniël, évêque de Winchester, à recevoir sa démission et à permettre que l'on nommât un autre abbé en sa place.

Après deux ans de séjour en Angleterre, il se rendit à Rome et se présenta au pape Grégoire II pour lui demander sa bénédiction, avec les pouvoirs dont il avait besoin pour prêcher l'Évangile aux infidèles. Grégoire lui dit de présenter les lettres de son évêque. Les ayant lues, il conversa quelques temps avec lui. Cette conversation ajouta un nouveau poids au témoignage avantageux que Daniël, évêque de Winchester, avait rendu de Winfrid. Le pape, rempli d'estime pour le Saint, le traita avec beaucoup de distinction, et lui donna plein pouvoir de prêcher l'Évangile à tous les peuples idolâtres de l'Allemagne. Il lui fit présent d'une grande quantité de reliques; puis, après lui avoir accordé sa bénédiction, il lui remit diverses lettres de recommandation pour les princes chrétiens qui se rencontreraient sur sa route.

Le saint missionnaire partit sans délai pour l'Allemagne. Ce fut dans la Bavière et la Thuringe qu'il exerça d'abord ses fonctions apostoliques : il y baptisa un grand nombre d'infidèles. Il trouva des chrétiens dans la Bavière et dans les provinces voisines de la France; mais le commerce des idolâtres avait éteint en eux presque tous les sentiments de la foi; les évêques et les prêtres n'étaient guères moins corrompus que le peuple. Winfrid les porta à changer de conduite, et il les engagea, par la force de ses discours, à vivre conformément aux maximes de l'Évangile et à observer la discipline de l'Église, que l'on violait ouvertement.

Ayant appris que Charles Martel était devenu maître de la Frise par la mort du roi Radbod, et qu'il aurait désormais la liberté d'y prêcher l'Évangile, il alla dans ce pays le plus tôt qu'il lui fut possible. Il travailla, de concert avec le saint évêque Willibrord, pendant l'espace de trois ans, et gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ; mais à peine eut-il appris que saint Willibrord avait dessein de le faire son successeur, qu'il abandonna cette mission pour se soustraire au fardeau de l'épiscopat. Il allégua, pour excuse de son refus, que le pape l'avait chargé de prêcher l'Évangile aux idolâtres de l'Allemagne. Au sortir de la Frise, il parcourut la Hesse et une partie de la Saxe. Partout il était occupé à baptiser les païens et à leur bâtir des églises sur les débris des temples de leurs idoles. En 722 il arriva à un endroit nommé *Amanaburch*, appartenant à deux frères, Deldic et Dierolf, dont la religion était un mélange bizarre d'idolâtrie et de christianisme. Ce lieu est connu aujourd'hui sous le nom d'*Amoeneburg*, sur l'Ohm, rivière dans la Haute-Hesse (s). Saint Winfrid y bâtit un couvent; mais cette communauté s'est éteinte vers la fin du onzième siècle.

Cependant il informa le pape du succès de ses missions, dans une lettre qu'il lui écrivit, et qu'il lui envoya par un de ses coopérateurs; en même temps, il le consultait sur plusieurs difficultés qu'il trouvait dans l'exercice de son ministère. Le pape rendit gloire à Dieu des heureuses nouvelles qu'il

(s) Voyez l'Histoire allemande du pays de Hesse, par Wenk, t. II p. 224 et 242.

recevait. Il écrivit au saint missionnaire pour le féliciter; il lui manda aussi, dans la même lettre, qu'il eût à venir à Rome. Le serviteur de Dieu obéit sur-le-champ, et arriva dans cette ville en 723. Grégoire II le reçut avec amitié, fixa un jour pour conférer avec lui dans l'église de Saint-Pierre, et lui demanda sa profession de foi, comme cela se pratiquait à l'égard des évêques élus qu'on était sur le point de sacrer. Comme Winfrid ne parlait pas la langue avec assez de facilité, il demanda la permission de faire sa profession par écrit. Il eut après cela une seconde conférence dans l'église de Latran, où le pape lui témoigna qu'il était content de sa profession de foi, et lui fit diverses questions concernant l'état des pays convertis, et quelques jours après il le sacra évêque d'Allemagne, sans lui assigner un siége particulier. Ceci arriva le 30 novembre 723, le jour de saint André. Ce fut en cette occasion, au rapport de Willibaud, que le pape changea au Saint son nom de Winfrid en celui de Boniface (4); mais il paraît que ce changement est plus ancien. En effet, nous voyons par les lettres du serviteur de Dieu, qu'avant ce temps-là il portait le nom de Boniface, conjointement avec celui de Winfrid (5).

Voici le texte de la promesse que le Saint fit entre les mains du pape : « Moi Boniface, par la grâce » de Dieu, je te fais vœu, bienheureux Pierre, » prince des apôtres, dans la personne de ton re» présentant le saint pape Grégoire,..... à tous ses » successeurs, par l'indivisible Trinité, le Père, le » Fils et le Saint-Esprit, et par tes saintes reliques » qui sont devant moi, que j'enseignerai fidèlement » et dans toute sa pureté la sainte foi catholique, » et que, avec l'aide de Dieu, je ne m'écarterai pas » de l'unité de cette foi, parce que dans cette foi » seule réside le salut des chrétiens, et que je n'ou» vrirai mon âme à aucune insinuation quelconque » contraire à l'unité de l'Église commune et uni» verselle; mais que, comme je l'ai déjà déclaré, je » me montrerai en tout fidèle, pur et zélé envers » toi, à qui Dieu a donné le pouvoir de lier et de dé» lier dans ton église, ainsi qu'à ton représentant » déjà nommé et à ses successeurs. Et si j'appre» nais que les supérieurs vivent contrairement aux » anciens réglements des saints Pères, non-seule» ment je n'entrerais en aucune communauté ni » liaison avec eux, mais si je le puis, je chercherai » à les faire changer de conduite, et si la chose est » impossible, j'en ferai part incontinent à mon » maître apostolique. S'il arrivait (ce dont Dieu me » préserve) que de mon propre mouvement ou sé» duit par d'autres, j'agisse contrairement à l'esprit » de cette déclaration, je veux qu'on m'en accuse » au tribunal éternel et qu'on me fasse souffrir le » châtiment d'Ananie et de Saphire, qui osèrent » vous tromper au sujet de leurs propriétés. Ce ser» ment, moi humble évêque Boniface, je l'ai écrit » de ma propre main, et je l'ai prêté, en tenant la » main sur le sacré corps de saint Pierre, en pré» sence de Dieu, mon témoin et mon juge, et je pro» mets de le tenir (6). »

(4) Willibaud, qui est aussi suivi par Othlon, dit c. 4 : « Cum sacrosanctus solemnitatis dies et natalitius Andreæ » et præfinitæ ordinationis illuxisset, jam sacer sedis apos» tolicæ Pontifex episcopatus sibi et nominis, quod est *Bo» nifacius* imposuit dignitatem. » Voyez aussi c. 14. — Ludger, *Vita S. Gregorii abb. Traject.* ap. Mabillon, p. 326, 327, dit : « Ob facundiam linguæ et gratiam labiorum a Deo sibi » donatam, inditum est ab apostolico Pontifice *Bonifacius*, » qui antea Winfridi vocabulo censebatur. »

(5) Voyez la souscription de plusieurs lettres que saint Boniface a écrites avant son sacre. Dans les pleins pouvoirs par lesquels Grégoire lui donna la qualité de légat apostolique en Allemagne, la première fois qu'il vint à Rome, on lit ces mots : *Gregorius servus servorum Dei Bonifacio, religioso presbytero.* Voyez *Epistolar. S. Bonifacii ep. II*, p. 11, dans l'excellente édition de Würdtwein, Mayence 1789. Eckhard fait remarquer à cet égard, *Rerum Francic.* l. XX, nº 13 : « Tunc credo Pontificem etiam *Winfrido Bonifacii* nomen » indidisse, uti et sanctus Willibrordus nomen Clementis » antea Romæ acceperat. » C'est aussi le nom que lui donna l'abbesse Bugga dans une lettre adressée à notre Saint. Voyez *Epist.* 3, p. 14, *ed. Würdtweinii*. Or, il n'y a pas lieu de douter que cette lettre n'ait été écrite avant le second voyage du Saint à Rome. Dans la lettre de l'abbesse Cangyth ou Eangyth et de sa fille Heaburg (*ep.* 39, p. 72), il est aussi nommé *Presbyter Bonifacius*. Le Dr Loeffler fait observer à ce sujet : « Il résulte de ces preuves — malgré le témoignage » de Willibaud et d'Othlon, qui du reste ne peut militer qu'en » faveur de notre opinion, — et celui de Ludger — que Win» frid portait déjà avant son sacre le nom de Boniface. Peut» être que Boniface était son nom de religieux et Winfrid » son nom de baptême; peut-être ne fût-ce qu'après son » sacre qu'il employa exclusivement le nom de *Boniface*. — » C'est un point de quelque importance quant à la détermi» nation du temps; car en supposant que nous nous trom» pions, la souscription de toutes les lettres, et les lettres » mêmes qui portent une date antérieure à son sacre, et où » il est nommé *Boniface*, devraient être regardées comme » apocryphes, ou être censées avoir été écrites après son » élévation à l'épiscopat. » Voyez *Bonifacius, oder Feier des Andenkens*, p. 108.

(6) Le Dr Loeffler, en donnant la traduction de cette pièce, *loc. cit.*, p. 106, sqq., y ajoute la note suivante : « Si nos au» teurs protestants ont reproché au pape Grégoire d'avoir » reçu d'un évêque, qui devait se rendre parmi les infidèles » et dans le cœur de l'Allemagne, un serment qui l'obligeait » lui et les prêtres qu'il instituerait à l'obéissance envers » l'Église de Rome, serment que les évêques sacrés à Rome » prêtaient au pape, moins en sa qualité de chef de l'Église » qu'en celle de métropolitain, il n'en est pas moins vrai que » les circonstances semblent justifier cet acte. Comme mem» bre de l'Église anglo-saxonne et comme moine de l'ordre de

Boniface (c'est ainsi que nous appellerons désormais le Saint) fit ainsi serment de maintenir la pureté de la foi et l'unité de l'Église. Il laissa sur le tombeau de saint Pierre une copie de ce serment, écrite de sa propre main. Le pape lui donna un recueil de canons choisis, pour lui servir de règle de conduite; il écrivit aussi en sa faveur des lettres de recommandation à Charles Martel, aux princes et aux évêques par le district desquels il pourrait avoir occasion de passer. Il écrivit aussi à d'autres personnes de distinction, comme Asolf, Godolaus, Milarius, Gunther, Albord, à tous les fidèles de la Thuringe comme à tous les habitants de la Thuringe en général, et à ceux de la Vieille-Saxe (7).

Le Saint étant retourné dans la Hesse, il continua ses travaux avec le même succès. Il y fit abattre un grand chêne consacré à Jupiter, et appelé le chêne *du tonnerre*, et employa le tronc de cet arbre à construire une chapelle en l'honneur du Prince des apôtres (8). Il fonda plusieurs églises et un monastère à Ohrdruf, mais qui n'existe plus depuis le commencement du dixième siècle. La moisson devenant de jour en jour plus abondante, il écrivit en Angleterre pour qu'on lui envoyât de nouveaux ouvriers. Il les établit dans la Hesse et la Thuringe (9).

Grégoire III étant monté sur la chaire de saint Pierre en 732, Boniface l'envoya consulter sur de nouvelles difficultés qui lui étaient survenues. Le pape reçut ses députés avec beaucoup de distinction, et les chargea de porter au Saint le *pallium*, dont il devait se servir dans la célébration des divins mystères et dans le sacre des évêques; il l'établit en même temps archevêque et primat de toute l'Allemagne, avec plein pouvoir d'ériger des évêchés partout où cela lui paraîtrait nécessaire.

Vers ce temps il bâtit deux églises, l'une à Fritzlar, en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, l'autre à *Amoeneburg*, dédiée à l'archange Michel; il attacha à l'une et à l'autre un monastère. Il est probable qu'il dirigea lui-même pendant quelque temps

» Saint-Benoît » (et comme chrétien catholique), « Boniface » appartenait évidemment à l'Église catholique de Rome. » C'est par elle que les Anglo-Saxons avaient été convertis. » L'église anglo-saxonne avait des relations continuelles avec » Rome » (et elle ne pouvait y renoncer, sans cesser d'être catholique). « Il était donc naturel » (et notre Seigneur Jésus-Christ l'avait ordonné : *fais paître mes brebis, etc., tu es la pierre, etc.)* « que les missionnaires anglo-saxons » (et tous ceux qui prétendaient au nom de catholiques) « se tinssent » non-seulement à la foi et aux règlements de l'Église de » Rome, mais que, imitant la mission d'Augustin que Rome » envoya en Angleterre, ils allassent puiser à Rome » (comme au centre de l'unité) « les instructions nécessaires pour accomplir leur sainte œuvre. C'est pourquoi Willibrord, » voyant que sa mission dans la Frise réussissait, se rendit » à Rome » (cela est inexact, car saint Willibrord y alla avant de commencer sa mission, et demanda au pape Serge la permission de l'entreprendre); « c'est pourquoi encore le sage » et prudent évêque Daniël conseilla à Boniface d'aller à » Rome, et lui donna des lettres de recommandation pour le » pape. Voilà de quelle manière Boniface se mit en relation » avec le pape de Rome » (en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ et de chef visible de la communauté chrétienne sur la terre), « chose qui était entièrement dans les usages et les » mœurs de ce temps-là » (et dans l'esprit de l'Église instituée par Jésus-Christ). « Et lorsqu'il s'agit de le sacrer évêque, à qui appartenait-il de le faire, l'Allemagne n'ayant » pas encore de métropolitain? » (Le pape n'est-il pas le métropolitain général de toute la chrétienté, des Allemands comme des Anglo-Saxons?) « Mais si le pape lui conférait » le sacre, il était naturel qu'il l'obligeât à l'unité de foi de » l'Église de Rome » (obligation qui aurait été imposée à *Boniface* comme simple chrétien, non moins que dans le cas où il aurait été sacré par tout autre évêque catholique, par Daniël, par exemple, ou par Brithwald). Tout ce passage prouve, à ne pas s'y méprendre, l'embarras des protestants, lorsque, dans l'étude de l'antiquité, ils ne peuvent méconnaître des monuments sur lesquels se fonde évidemment l'autorité du Saint-Siége, ainsi que les explications forcées auxquelles ils ont recours, pour échapper à une vérité si palpable. Remercions cependant Loeffler de l'impartialité par laquelle il se distingue de ses coréligionnaires et de la franchise avec laquelle il s'exprime, malgré les préventions qui ne partent peut-être pas de son cœur.

(7) Le Saint était porteur de six lettres du pape. On lit dans celle adressée à Charles (*ep.* 5, p. 21), qu'il a instruit le frère Boniface des règlements du Saint-Siége, et qu'il l'a institué apôtre des peuples germains et autres, qui habitent la rive orientale du Rhin et qui étaient plongés en partie dans les erreurs du paganisme, en partie dans les ténèbres de l'ignorance;.... qu'il le recommandait avec instance à sa glorieuse bienveillance, afin qu'il lui donnât tous les secours dont il pourrait avoir besoin, et qu'il le protégeât contre les ennemis de tout espèce. — Dans les lettres adressées aux autres évêques, aux prêtres, diacres, ducs, vicomtes, comtes et à toute l'assemblée des fidèles, il s'exprimait ainsi (*ep.* 6, p. 22) : « Ayant appris que parmi les peuples de l'Allemagne » il y en a encore plusieurs qui vivent dans l'erreur et qui » unissent l'idolâtrie avec un fantôme de religion chrétienne, » je vous ai envoyé l'évêque *Boniface*,.... pour les instruire » des préceptes du Saint-Siége, et pour leur apprendre à » demeurer fermes dans la foi catholique. Recevez-le donc » comme un disciple de Jésus-Christ, pourvoyez-le de tous » les besoins du voyage, donnez-lui des compagnons, etc. » La lettre adressée au clergé et au peuple contient plusieurs dispositions; à l'égard des présents, il y est dit (*ep.* 10, p. 27) : « Boniface fera quatre parts des revenus de l'église et des » dons des fidèles; une pour lui, la seconde pour le clergé, la » troisième pour les pauvres et les étrangers, et la quatrième » pour l'entretien des églises, *ecclesiasticis fabricis*. Le baptême ne sera conféré qu'à Pâques et à la Pentecôte, excepté » dans le cas de mort imminente. »

(8) Le lieu où ceci se passa s'appelle Geismar, qui n'est pas le Geismar où il y a des bains, qui est situé à peu de distance de Cassel et qu'on appelle *Hof-Geismar*, mais le village de ce nom, dans le district de Gudensberg, près de Fritzlar. Voyez Wenk, *Hessische Landesgeschichte*, t. II p. 254 et 255.

(9) Voyez Loeffler, *loc. cit.* et *Thuringia sacra.*

celui de Fritzlar, après quoi il se fit remplacer par l'abbé Wigbert, célèbre par son savoir et son amour pour l'ordre, et qui mourut en 747.

Vers l'an 736 le Saint parcourut la Bavière, visita les églises qui commençaient à y fleurir, et déposa Ehrenwulf, qui ne voulait pas se soumettre aux canons de l'Église.

Boniface fit un troisième voyage à Rome en 738. Son but était de visiter les tombeaux des apôtres et de conférer avec le Souverain-Pontife sur les églises qu'il avait fondées. Le pape lui donna toutes les marques de respect dues à son éminente sainteté, et le nomma légat du siége apostolique en Allemagne.

A son retour de ce pays, Boniface s'arrêta à Pavie, près de son ami Luitprand, roi des Lombards, d'où il fut appelé en Bavière par le duc Odilon, pour y travailler à la réforme de plusieurs abus. Comme il n'y avait pour toute la Bavière que l'évêché de Passau, il y établit ceux de Frisingen et de Ratisbonne, ce qui fut confirmé par le pape en 739. Peu de temps après, il établit trois nouveaux évêchés, l'un à Erfort (10) pour la Thuringe, l'autre à Barabourg, transféré depuis à Paderborn, pour la Hesse, le troisième à Wurtzbourg, pour la Franconie; il en ajouta un quatrième à Eichstadt, dans le palatinat de Bavière (11).

Grégoire III étant mort au mois de novembre de l'année 741, Zacharie lui succéda. Il eut, comme son prédécesseur, beaucoup d'estime et de vénération pour Boniface, et confirma tout ce qui avait été fait concernant l'église d'Allemagne.

Ce fut dans ce temps-là qu'arriva cette fameuse révolution qui fit passer la couronne de France dans une autre famille. Charles Martel mourut en 741, à l'âge de cinquante ou cinquante-cinq ans. Il y en avait vingt-six qu'il gouvernait la France en qualité de maire du palais, avec autant de sagesse que de valeur. Il avait conquis la Bourgogne et l'Aquitaine, humilié les Saxons et remporté plusieurs victoires sur les Sarrasins établis en Espagne. Après sa mort, la dignité de maire devint héréditaire; on donna de plus à celui qui en était revêtu le titre de duc et de prince de France.

Carloman, fils aîné de Charles, lui succéda dans la mairie d'Austrasie, c'est-à-dire, de la Lorraine et de cette partie de l'Allemagne qui obéissait alors aux Français. Il soumit Odilon et Thierri, l'un duc de Bavière et l'autre duc de Saxe, et les obligea tous les deux à lui payer tribut. Ce n'était pas qu'il aimât naturellement la guerre; son principal but était de procurer la paix aux peuples, de protéger la religion et de faire fleurir les arts utiles. Il employa toute son autorité à seconder le zèle de saint Boni-

(10) Quelques auteurs (comme Eckhard et Wenk) élèvent des doutes sur la question de savoir si c'est Erfurt que saint Boniface a désigné par le mot d'*Erpesfurt*.

(11) On trouve l'histoire de la conversion des *Boiarii* ou Bavarois, dans le livre intitulé : *Quomodò Boiarii facti sunt Christiani*. Ce livre, écrit en 1271, a été publié par Canisius, *Lect. Antiq.* t. II; par Du Chesne, *Franc. Script.* t. II ; par Dubravius, évêque d'Olmutz, *in Collect. Script. Hist. Bohem.* p. 15; par Hansiz, *German. Sacr.* t. II, p. 33. La même histoire se retrouve dans les vies de saint Rupert, de saint Virgile, etc., évêques de Saltzbourg. Canisius a donné ces vies dans ses *Lectiones antiquæ*, t. III, *part.* 2, p. 282.

Saint Rupert ou Robert, évêque de Worms, était issu du sang royal de France. En 699, il prêcha la foi dans la Bavière, et bâtit à *Juvavia* ou *Juvava* une cathédrale magnifique, avec deux monastères, l'un pour des hommes et l'autre pour des femmes. Il donna la conduite du second de ces monastères à Edintrude, qui vivait dans le diocèse de Worms, et qu'on juge, à son nom, avoir été Anglaise de naissance. Sentant que sa santé s'affaiblissait, il établit Vitalis, évêque de Juvava ou de Staltzbourg; après quoi il retourna à Worms, où il mourut peu de temps après, le jour de Pâques, qui était le 27 mars de l'année 718. Son tombeau fut honoré de plusieurs miracles.

Aventin met la mission de saint Rupert en 570, et Mezgerus en 580. Ces deux auteurs appuient les dates qu'ils adoptent sur la tradition populaire de l'église de Saltzbourg. Mais Mabillon, de Valois, Hansiz et Pickius ont prouvé qu'on devait mettre cette mission en 696. Bernard Pez, dans une lettre qu'il a mise à la tête de son édition des actes du saint martyr Trudpert, s'est déclaré pour le sentiment de Mezgerus; et il a eu pour partisans Palignèze, historien de Saltzbourg, et Meichelbeck, *Hist. Frising.* t. II, *dissert.* 1. Hansiz a réfuté ces savants avec beaucoup de solidité, dans sa réponse à la lettre de Pez, p. 7. Il est suivi par les plus habiles critiques.

Il y avait longtemps que le siége de Saltzbourg était vacant, lorsqu'un nommé Jean fut sacré évêque par saint Boniface, en 739.

Saint Virgile, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Il obtint du roi Pépin des lettres de recommandation pour Odilon, duc de Bavière, qui le fit élever sur le siége épiscopal de Saltzbourg. Ce fut en 746, selon le P. Pagi; mais il paraît plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. Saint Virgile planta la foi dans la Carinthie, et établit Modeste premier évêque de ce pays. Il mourut en 784. Hansiz prouve, contre le P. Pagi, qu'il n'y a point eu en Allemagne deux évêques du nom de Virgile, et que notre Saint est le même que celui dont l'opinion sur les antipodes fit du bruit. Si saint Boniface se déclara contre lui, ce fut pour s'être imaginé qu'il enseignait qu'il y avait un autre soleil, une autre lune, une autre race d'hommes qui ne descendait point d'Adam, et qui n'avait point été rachetée par Jésus-Christ. Voyez Hansiz, *German. sacr.* t. II, p. 84; et ci-dessus t. II, sous le 15 mars, vie de saint Zacharie.

Ce qui a été dit dans cette note montre que saint Boniface ne fonda point l'évêché de Saltzbourg, et qu'il ne fit que le rétablir. La ville de Saltzbourg s'éleva sur les ruines de Juvava, qui avait été détruite par les Huns. Ce fut en l'honneur de saint Rupert qu'on y transféra depuis le siége archiépiscopal de Lorck ou *Laureacum*, ancienne capitale de la Norique.

face, dans tout ce qu'il entreprenait pour étendre la connaissance du nom de Jésus-Christ.

Vers ce temps-là, le démon suscita deux imposteurs pour troubler l'église naissante d'Allemagne. L'un, nommé Adalbert, et Français de naissance, prétendait connaître les secrets des cœurs. Il donnait aux personnes grossières ses cheveux et les rognures de ses ongles, leur faisant accroire que c'étaient des reliques. Il écrivit lui-même sa vie, qu'il remplit de merveilles ridicules. Le nom qu'il prenait dans cet ouvrage était celui d'un enthousiaste plein d'orgueil et entêté de ses chimères. Le second de ces imposteurs, né en Écosse, s'appelait Clément. Il rejetait la discipline de l'Église, et enseignait que, quand Jésus-Christ était descendu aux enfers, il avait délivré toutes les âmes des damnés. Il avançait encore d'autres erreurs touchant la prédestination (12). Saint Boniface les condamna tous deux dans un concile tenu en Allemagne, et Carloman les fit mettre en prison. La sentence du Saint et des évêques qu'il avait convoqués fut depuis confirmée par le pape dans un synode de Rome, en 743 (13). En 745, Boniface tint un autre concile à Leptines ou Lessines. C'était un palais des rois d'Austrasie, situé près d'Ath, dans l'ancien diocèse de Cambrai (14).

Carloman, qui voyait que l'apôtre d'Allemagne était plein de l'esprit de Dieu, se conduisait par ses avis dans tout ce qui concernait son salut. Les instructions qu'il en reçut l'enflammèrent d'un nouvel amour pour Dieu. Il en vint jusqu'à former le projet d'abandonner entièrement le monde. Après avoir recommandé ses états et son fils Drogon à Pépin-le-Bref, il se rendit à Rome, où il visita les tombeaux des apôtres et les autres lieux de dévotion; ayant ensuite renvoyé ceux qui l'avaient accompagné, il reçut l'habit monastique des mains du pape Zacharie, se retira sur le Mont-Soracte, et y bâtit un monastère sous l'invocation de saint Sylvestre. Les fréquentes visites que le voisinage de Rome lui attirait, surtout de la part des seigneurs français, lui firent consulter le pape sur le moyen d'éviter tant de distractions. Étant allé s'enfermer au Mont-Cassin, il y vécut plusieurs années avec beaucoup de ferveur et d'humilité (15). C'était pour lui une grande joie d'exercer les plus bas offices du monastère, comme de travailler dans la cuisine, de garder les troupeaux et de bêcher la terre dans le jardin (16). Il mourut à Vienne en 755, dans un voyage qu'on l'avait obligé de faire en France pour quelques affaires qui concernaient son ordre.

Pépin-le-Bref, son frère, régna d'abord sous le nom de maire du palais; mais en 752, il fut élu roi par le consentement unanime de la nation. Childéric III avait été auparavant détrôné, rasé et enfermé dans un monastère. Ce fut en ce prince que finit la race des rois mérovingiens (17).

(12) Loeffler aurait dû raconter (p. 153) l'histoire de ces deux fanatiques avec un peu plus d'impartialité; il ne pouvait pas passer sous silence plusieurs détails qui présentent dans leur véritable jour non-seulement le grand Saint, mais aussi les deux faux docteurs : en effet, il semble qu'il veuille défendre ces derniers aux dépens de l'apôtre de l'Allemagne, et cela parce que, selon lui, saint Boniface était trop dévoué au Saint-Siége.

(13) *Conc.* t. VI p. 14, 15, et saint Boniface, *ep.* 138.

(14) Ce synode est surtout remarquable parce qu'on y prescrivit en langue des Francs une formule pour le baptême et une confession de foi, qui méritent que nous les transcrivions ici. Le tout est par demandes et réponses :

Forsachistu diobolæ?
Ec forsacho diabolæ.
End allum diabol gelde?
End ec forsacho allum diabol gelde.
End allum diaboles uuercum?
En ec forsacho allum diaboles uuercum end uuordum; Thunaer ende uuodam, ende Saxonote ende allem tem Unholdum the hira genotos sint.
Gelobis tu in Got almehtigen Fadaer?
Ec gelobo in Got almehtigen Fadaer.
Gelobis tu in Christ Gottes Suno?
Ec gelobo in Christ Gottes Suno.
Gelobis tu in halogan Gast?
Ec gelobo in halogan Gast.

Voyez M. J. Schmidt's *Katechist*, t. I p. 91 sqq.; *Ep. S. Bonifacii*, ed. Würdtw. p. 126; Willems *Verhandeling over de Nederduytsche tael en letterkunde*, t. I p. 107; Binterim, *Conc. Gesch.* t. II p. 127, et Seiters, *Op. cit.* p. 382.

(15) Voyez la chronique du Mont-Cassin, les annales d'Eginhard et les autres histoires de ce temps-là.

(16) Carloman avait sous les yeux les exemples de plusieurs rois des Anglo-Saxons. Céolwulph, roi des Northumbres, auquel Bède dédia son histoire, était le huitième de ceux qui avaient abdiqué la couronne pour se faire moine. Il prit l'habit à Lindisfarne, en 737, comme le rapportent Eovéden, Siméon de Durham et Matthieu de Westminster. Dans la même année, Frisisgithe, reine des Saxons occidentaux, alla à Rome et y prit le voile de religieuse.

(17) La race des Mérovingiens, ainsi nommée de Mérovée, donna à la France vingt-deux rois qui occupèrent le trône durant l'espace de 335 ans. Celle des Carlovingiens, appelée ainsi de Charles Martel, en donna quatorze. Elle finit dans la personne de Louis V, qui mourut sans postérité en 987. Charles, duc de Lorraine et oncle de Louis V, devait naturellement régner après son neveu; mais la noblesse plaça sur le trône Hugues Capet, fils de Hugues-le-Grand, comte de Paris. Le nouveau roi défit Charles, et le tint en prison toute sa vie.

La race des Capet se subdivisa en deux branches; celle des Valois, qui commença dans la personne de Philippe VI, en 1328, et celle des Bourbons, qui fut appelée au trône en 1587, dans la personne de Henri IV. Ce prince descendait de Robert, comte de Clermont, quatrième fils de saint Louis, qui, ayant épousé Béatrix de Bourbon, en fit passer le nom à sa postérité.

Il ne paraît pas que saint Boniface soit entré, comme acteur, dans cette révolution. Ses lettres montrent d'ailleurs qu'il avait la conscience fort timorée, et qu'il n'était pas de caractère à prendre le ton décisif. Quant au pape Zacharie, il répondit aux états de France qui le consultaient, qu'il valait mieux reconnaître pour roi celui en qui résidait l'autorité suprême (18). Tous les partis acquiescèrent à cette décision, jugeant qu'il ne pouvait y avoir deux rois en même temps.

Les auteurs contemporains représentent Pépin comme un prince orné de toutes les qualités qui font les grands rois. Ils disent que le zèle pour la religion et l'amour de l'Église égalèrent en lui la valeur, la sagesse, l'expérience; et que ce fut par-là qu'il jeta les fondements de ce haut degré de gloire auquel son fils porta l'empire français. Le nouveau roi, voulant être couronné par le plus saint évêque de ses états, choisit Boniface pour cette cérémonie. Elle se fit à Soissons, et tous les ordres de la nation y assistèrent. Le Saint présida au synode qui fut assemblé dans cette ville.

Il est appelé légat de saint Pierre ou du Saint-Siége, dans le premier concile qu'il tint en Allemagne. Les conciles de Leptines et de Soissons ne permettent pas de douter que les pouvoirs attachés à cette dignité ne se soient aussi étendus en France. Il pria le pape Zacharie d'envoyer un légat dans ce royaume pour le décharger du fardeau qu'il portait. Ce qu'il demandait lui fut refusé; mais, par un privilége singulier, Zacharie lui permit de choisir lui-même celui qu'il voulait avoir pour successeur en Allemagne après sa mort.

Saint Boniface, quoique évêque depuis longtemps, n'avait point encore de siége fixe. Le roi Pépin lui donna l'évêché de Mayence, et le pape Zacharie l'érigea de nouveau en métropole en faveur du saint apôtre de l'Allemagne. Ceci arriva en 751. Lorsque la religion chrétienne s'était établie dans les Gaules, le gouvernement ecclésiastique s'était formé en général sur le gouvernement civil. L'évêque de la métropole civile devint le métropolitain de la province ecclésiastique, et il avait pour suffragants les évêques des cités qui composaient la province dans l'ordre politique. Ainsi les églises de la première Germanie (19) furent, dès les premiers siècles, sou-

(18) Les rois de la première race, depuis Clovis II jusqu'à Childéric III, c'est-à dire, depuis l'an 645 jusqu'à l'an 752, passèrent leur vie dans l'indolence et dans une honteuse inaction; ils ne se mêlaient point des affaires de l'état, et n'étaient rois que de nom. Le maire du palais avait seul l'exercice de l'autorité souveraine. Cette dignité devint héréditaire à la longue. Une telle forme de gouvernement fut une source continuelle de troubles, de guerres et d'autres désordres.

Chez les peuples barbares venus du Nord, la couronne fut primitivement élective, comme Roberston l'a prouvé dans le savant discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son histoire d'Écosse; mais elle ne tarda pas à devenir héréditaire chez les Français et beaucoup d'autres nations. La forme du gouvernement de France, telle qu'elle était sous les rois fainéants, ne pouvant subsister, on crut être en droit de rétablir l'ancienne. On plaça donc sur le trône celui que les lois de l'état avaient déjà revêtu de l'autorité souveraine. Childéric III, surnommé le *Stupide*, fut rasé et enfermé dans le monastère de Sithiu ou de Saint-Bertin, où il mourut en 755. On peut voir sur les réponses que donnèrent en cette occasion les papes Zacharie et Étienne III, Eginhard *in vitâ Caröli Magni;* Othon, évêque de Frisingen, *in Chron.;* les *Annales Loiseliani, Fuldenses et Bertiniani;* Lambertus Schafnaburgensis; Mezerai et le P. Daniël; Spelman, *in Glossar.;* le P. Alexandre, *sæc.* 8, *diss.* 2, p. 485, etc.

Dans la suite, Pépin eut des scrupules sur sa conduite, et il demanda l'absolution au pape Étienne III, en cas qu'il eût péché par ambition ou par quelque autre motif semblable dans tout ce qui s'était fait. Voyez les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. VI, et l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France*, par le président Hénault.

Il est difficile, comme l'observe le P. De Longueval, *Hist. de l'Église gall.* t. IV, l. 12, p. 352, d'excuser Pépin d'avoir employé des voies sourdes pour préparer la révolution dont il s'agit; mais on doit raisonner bien différemment de ceux qui ne firent qu'acquiescer à une résolution unanime prise par les personnes qui passaient pour les mieux instruites de tout ce qui concernait les lois de l'état. Nous avons cité dans la vie du Saint la réponse du pape Zacharie; nous la donnerons ici en original : *Melius esse illum vocari regem, apud quem summa potestas consisteret.* Annales Bertiniani, ad an. 749; Eginhard, Spelman, etc.

On n'est point d'accord sur la manière dont Childéric fut détrôné, ni sur les circonstances de l'élection de Pépin. L'histoire est si embrouillée sur ces points, qu'il est aisé aux écrivains de donner leurs propres pensées pour la vérité.

Saint Boniface n'eut point de part à cette révolution, et ne l'approuva jamais; c'est ce qu'a fait voir Eckhard, *Comment. de rebus Franciæ orientalis et episcopatus Wirceburgensis, tomus II, Wirceburgi*, 1729. S'il y avait eu part, il est vraisemblable qu'on l'aurait député vers le pape Zacharie, plutôt que Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, vu la grande considération dont il jouissait en France. Les auteurs de sa vie, qui écrivaient sous les successeurs de Pépin, n'auraient eu garde d'omettre un fait de cette nature; le Saint lui-même en eût dit quelque chose dans ses écrits.

Pagi et Mabillon mettent l'élection de Pépin en 751; mais le sentiment d'Eckhard, qui la met en 752, nous paraît plus probable. Thierri, fils de Childéric, fut envoyé dans le même temps à l'abbaye de Fontenelle, en Normandie. Voyez la chronique de cette abbaye, publiée par Du Chesne, t. III p. 586.

Un auteur moderne a fort bien éclairci ce qui concerne l'unanimité de l'élection de Pépin, la transaction du peuple français et de toutes les puissances qui furent alors consultées. Voyez George Christien Joannis, *Rerum Moguntiac*, t. I p. 352, not. 45.

(19) *Germania prima* ou *superior*, c'est ainsi que l'on dé-

mises à la métropole de Mayence (20); mais cette ville ayant été détruite en 407 par les irruptions des Vandales, les évêchés qui en dépendaient furent soustraits de cette métropole, pour être commis à celle de Trèves. Ce ne fut qu'en 751 que la métropole de Mayence fut rétablie, et que le pape Zacharie lui soumit les évêchés de Cologne, de Tongres, d'Utrecht, d'Augsbourg, de Coire et de Constance, ceux qui avaient été érigés par saint Boniface, et ceux qui précédemment avaient été soumis au siége de Trèves, comme Strasbourg, Spire et Worms. Peu de temps après, Cologne fut érigée en archevêché.

Boniface, pour inspirer à des peuples barbares l'esprit de douceur et de piété prescrit par l'Évangile, fit venir d'Angleterre des hommes et des femmes recommandables par leurs vertus. Du nombre des hommes furent saint Wigbert, saint Burchard de Wurtzbourg, saint Lulle et saint Willibaud d'Eichstadt. On comptait parmi les femmes, sainte Liobe, parente du Saint, sainte Thècle, sainte Walburge, sainte Bertigite, sainte Contrude et sainte Cunihilte. Boniface leur donna la conduite des monastères qu'il avait fait bâtir dans la Thuringe, la Bavière et dans d'autres lieux. En 746, il jeta les fondements de l'abbaye de Fulde, qui a été longtemps une pépinière de grands hommes qui alliaient le savoir avec la piété (21). Il avait déjà fondé trois autres abbayes, l'une à Fritzlar, sous l'invocation de saint Pierre, et les deux autres à Amoeneburg et à Ohrdruf, en l'honneur de saint Michel. Les moines de ces différentes maisons vivaient du travail de leurs mains.

Malgré les soins qu'exigeaient tant d'églises et tant de nouveaux établissements, Boniface faisait encore ressentir l'activité de son zèle à plusieurs contrées éloignées, et surtout au pays où il avait pris naissance. Ayant appris, en 745, qu'Ethelbald, roi des Merciens, ternissait l'éclat des vertus dont il était doué, par les abominations de l'impureté, et que sa conduite scandaleuse avait un grand nombre d'imitateurs, il lui écrivit de la manière la plus forte et la plus pressante pour l'exhorter à la pénitence. « Rappelez-vous, lui disait-il, combien il vous » est honteux de vivre sous la tyrannie d'une pas» sion brutale, et d'outrager par des infamies un » Dieu qui vous a donné un peuple si puissant à » gouverner. Ayez pitié de votre âme et de celles » de vos sujets dont vous devez un jour rendre » compte (22). » La chasteté, continue-t-il, était tellement en honneur chez les païens de l'ancienne Saxe, que si une vierge était convaincue de fornication, ou une femme mariée d'adultère, on les étranglait et on brûlait leurs corps. Celui qui les avait déshonorées était pendu sur l'endroit où étaient leurs cendres. D'autres fois ces femmes étaient fouettées par des personnes de leur sexe, et piquées à diverses reprises avec un fer pointu. On les promenait de village en village, en les tourmentant ainsi, et le supplice durait jusqu'à ce qu'elles eussent expiré. « Si des gentils, qui ne connaissaient point » le vrai Dieu, montraient tant d'amour pour la » chasteté, quels doivent être vos sentiments à vous » qui êtes chrétien et roi? Souvenez-vous de la fin » malheureuse de Céolred, votre prédécesseur, et » d'Osred, roi des Northumbres. Ces deux princes, » qui menaient une vie impure, furent enlevés par » une mort subite au milieu de leurs désordres. »

Quelques auteurs ont cru qu'Ethelbald se convertit sincèrement, et qu'il expia ses crimes par la pénitence. Ils se fondent principalement sur les bonnes œuvres qu'on lui vit faire. Est-il possible, disent-ils, de supposer qu'il ne soit pas rentré en lui-même, quand on considère qu'il donna l'île de Croyland pour y bâtir un monastère, qu'il fonda l'abbaye de Ripendune, et qu'il porta des lois si favorables à l'Église? Quoi qu'il en soit, un rebelle nommé Béornred lui ôta la couronne et la vie en 755.

Saint Boniface adressa une lettre circulaire aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux chanoines, aux moines, aux religieuses, et à tout le peuple d'Angleterre; il les y conjurait de la manière la plus pathétique de réunir leurs prières, et de demander à Dieu, qui veut le salut de tous les hommes, qu'il

signait la partie méridionale de l'Allemagne, qui s'étend depuis Mayence vers la Suisse. A partir de Mayence vers le nord, c'était la *Germania inferior* ou *secunda*. Voyez Nittsch, *Kurzer Entwurf der alten Geographie;* édition de Mannert, p. 182.

(20) Voyez l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, t. I p. 170 *et suiv.*

(21) La principauté du Fulde, située dans le cercle du Haut-Rhin, forme un territoire assez considérable. Elle porte aujourd'hui le titre de grand-duché, et appartient à l'électorat de Hesse. Le pape Jean XIII déclara, en 968, l'abbé de Fulde primat de tous les abbés d'Allemagne. L'empereur Charles IV lui conféra, en 1356, la dignité d'archichancelier de l'impératrice, laquelle n'était qu'honoraire, puisque ses fonctions ne consistaient qu'à ôter, tenir et remettre la couronne au couronnement de cette princesse. Enfin Benoît XIV, en conservant à l'abbaye de Fulde son état régulier, l'éleva, en 1752, au rang d'évêché exempt. Après la grande révolution, Fulde a été choisi pour être le siége épiscopal de la Hesse électorale.

(22) *Parce ergò animæ tuæ, fili charissime, parce multitudini populi, tuo pereuntis exemplo, de quorum animabus redditurus es rationem.* Ep. 19, p. 76, et ap. Gullelm. Malmesb. c. 1, l. 1. *de Gestis. Angl. regum.*

daignât par sa miséricorde bénir les travaux de ceux qui travaillaient à la sanctification des âmes.

Il écrivit plusieurs fois en Angleterre, pour qu'on lui envoyât de ce pays différents livres, surtout les ouvrages de Bède, auquel il donnait le titre de *lampe de l'Église* (23). Il pria l'abbesse Edburge (24) de lui faire venir les épîtres de saint Pierre écrites en lettres d'or : par-là il se proposait d'inspirer plus de respect pour nos divins oracles à des hommes charnels et grossiers; il voulait encore satisfaire sa dévotion pour le Prince des apôtres, qu'il appelle le patron de sa mission.

On voit par plusieurs de ses lettres qu'il y avait une union de charité entre les missionnaires et le clergé d'Angleterre, et que de part et d'autre on s'était engagé réciproquement à recommander à Dieu les âmes de ceux qui seraient sortis de cette vie. Dans celle qu'il adressa à l'abbé Adhérius (25), il le conjurait de faire offrir le saint Sacrifice de la messe pour les missionnaires qui étaient morts depuis peu. Dans une autre qu'il adressa à une religieuse (26), il dit qu'il avait beaucoup à souffrir, tant de la part des idolâtres que des faux chrétiens et des mauvais ecclésiastiques : mais telle était l'ardeur de sa charité, qu'il désirait encore souffrir davantage. Le comble de ses vœux eût été de donner sa vie pour celui qui est mort pour nous. Rien n'est plus beau que ce qu'il dit des devoirs des pasteurs, dans une lettre à Cuthbert, archevêque de Cantorbéry (27). « Combattons, dit-il, pour la cause du Seigneur, » dans ces jours d'amertume et d'affliction. Si c'est » la volonté de Dieu, mourons pour les saintes lois » de nos Pères, afin que nous puissions arriver avec » eux à l'héritage éternel. Ne soyons point des chiens » muets, des sentinelles endormies et mercenaires » qui fuient à la vue du loup; soyons plutôt des » pasteurs attentifs et vigilants. Prêchons aux grands » et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux per» sonnes de tout âge et de toute condition, à temps » et à contre-temps (28). » La même lettre de l'apôtre de l'Allemagne contient un très-beau passage sur le Saint-Siége : « Dans notre synode, » dit-il, « nous » avons résolu et confessé que nous conserverions, » jusqu'à la fin de notre vie, la foi catholique, ainsi » que l'unité et la soumission envers l'Église de » Rome; que nous nous soumettrions à saint Pierre » et à son vicaire; que nous convoquerions des syno» des tous les ans; que nous nous adresserions à ce » siége (de Rome) pour obtenir les *palliums* d'évê» ques, et que nous suivrions canoniquement en » tout ce qui a été prescrit par Pierre : afin que nous » fussions comptés au nombre de ses brebis. Nous » avons tous accédé à cette confession, nous l'avons » signée et nous l'avons adressée au corps de saint

(23) Rogamus, ut reliqua de opusculis sagacissimi investigatoris scripturarum *Bedan* monachi, quem nuper in Domo Dei apud vos, vice candelæ, ecclesiæ scientia scripturarum fulsisse audivimus, conscripta nobis transmittere dignemini. *Ep.* 37, p. 84, *ed. Würdtw.*

(24) *Ep.* 19, *edit. Würdtw.* Deprecor ut mihi cum auro conscribas epistolas domini mei S. Petri apostoli, ad honorem et reverentiam sanctarum scripturarum ante oculos carnalium, in prædicando. Edburge ou Eadburge était versée dans la calligraphie et les belles lettres. Leobgytha, religieuse de Winimburn, dit, *Ep.* 21, *ed. Würdtw.*, qu'elle a appris la poésie d'Eadburge. L'usage d'écrire avec des lettres d'or et d'argent et d'orner les manuscrits de différentes manières, est très-ancien. Saint Jérôme déjà dit, *Præfat. in Job.* : « Habeant, qui volunt, veteres libros vel in membranis pur» pureis, auro argentoque descriptos, vel uncialibus, ut » vulgo aiunt, litteris, onera magis exarata quam codices; » dummodo mihi meisque permittent pauperes habere sche» dulas et non tam pulchros codices, quam emendatos. » Et *Ep. ad. Eustochium* : « Inficiuntur membranæ colore pur» pureo, aurum liquescit in litteras. »

(25) *Ep.* 26.

(26) *Ep.* 16, p. 75.

(27) *Ep.* 105.

(28) Serarius publia, en 1605, le recueil des lettres de saint Boniface, mais de cent cinquante-deux lettres que contient ce recueil, il n'y en a que trente-neuf qui soient du Saint; les autres lui ont été adressées par des papes, des évêques, des princes, etc. On voit par les lettres de saint Boniface, qu'il ne se proposait en tout que la gloire de Dieu.

L'édition d'Étienne-Alexandre Würdtwein, évêque d'Héliopolis et suffragant de Worms, publiée en 1789 à Mayence, est bien supérieure à celle de Serarius; elle contient 169 lettres, enrichies des notes du savant éditeur.

D. Martène et D. Durant avaient publié, *Thesaur. Anecdot.*, t. IX, un grand nombre de lettres inédites du Saint, qui sont fort curieuses. Ils ont donné aussi, *ibid.*, dix-neuf homélies du même auteur. Voici ce qui est dit dans la quatrième, de la nécessité de la confession. « Si nous cachons nos péchés, » Dieu les découvrira publiquement malgré nous. Il vaut » bien mieux les confesser à un homme, que de s'exposer à » être couvert de confusion à la vue de tous les habitants du » ciel, de la terre et de l'enfer, p. 195. » On trouve, dans le *Spicilège* de d'Achéry, t. IX, un recueil de canons que saint Boniface avait faits pour la conduite de son clergé. Il y a un sermon du même Saint *sur la renonciation qui se fait au baptême,* dans le *Thesaurus Anecdotorum novissimus,* que D. Bernard Pez publia à Augsbourg, en 1729, t. III, part. 2, col. 3.

Le style de saint Boniface est clair, grave et simple; ses pensées sont justes et solides. On remarque dans tous ses écrits beaucoup d'onction et un esprit vraiment apostolique. Toutes ses lettres sont en latin, quoique, selon les plus habiles antiquaires, la langue anglo-saxonne fût si semblable à celle de la plupart des peuples d'Allemagne, que les missionnaires de ce pays n'avaient pas besoin d'interprètes pour se faire entendre.

Saint Boniface tint au moins huit conciles dans la Bavière, la Thuringe, l'Austrasie et la Neustrie. Voyez les *Concilia Germaniæ*, imprimés à Cologne, en 1759, par les soins de Schannat et Hartzheim, t. I, sæc. 8, et l'histoire des Conciles de l'Allemagne, par le docteur Binterim.

» Pierre, prince des apôtres; et le clergé de Rome » ainsi que l'évêque l'ont agréée et nous en ont félicités..... Nous avons ordonné que chaque année » tout évêque visite son diocèse, confirme les fidèles, instruise le peuple, examine et défende tous » les usages du paganisme et le scandale de l'idolâtrie. Nous avons prohibé aux serviteurs du Seigneur l'usage des vêtements magnifiques et propres à amollir le corps et l'âme, comme aussi » celui des armes. Nous avons imposé aux métropolitains l'obligation de surveiller, conformément » aux préceptes canoniques, les mœurs et les fonctions pastorales des évêques placés sous eux;.... » et à ceux-ci, lorsqu'il arriverait qu'ils ne fussent » pas en état d'introduire telle ou telle amélioration » dans leur diocèse, celle de soumettre la chose à » l'archevêque en synode, de la même manière que » moi, lorsque je fus sacré, j'ai fait serment, vis-à-vis de l'Église de Rome, de faire toujours connaître fidèlement au Saint-Siége et au vicaire de » saint Pierre les prêtres et les fidèles que je verrais » s'écarter des voies de Dieu, sans que je puisse les » y ramener. C'est ainsi, il me semble, que tous les » évêques, quand ils sont hors d'état de corriger les » fidèles, en donneront connaissance au métropolitain et même à l'évêque de Rome, afin qu'ils ne » se rendent pas coupables du sang des âmes égarées. » A la fin de la lettre, Boniface s'élève avec force et sans crainte contre ceux qui s'emparent de l'héritage de l'Église; il dit, p. 201 : « Quand un » laïque, empereur ou roi, ou tout autre employé » civil, arrache par force un monastère des mains » d'un évêque, d'un abbé ou d'une abbesse, et qu'il » se met lui-même à diriger les moines et à tirer » l'argent qui a été acquis par le sang de Jésus-Christ, il appartient à ceux que les anciens Pères » appelaient un voleur et un sacrilége, un assassin » des pauvres et un loup infernal qui entre par force » dans le bercail de Jésus-Christ, et dont ils dirent » qu'au tribunal de Jésus-Christ il sera chargé de » la plus terrible malédiction, et que, s'ils méprisent le châtiment de l'Église, il faut les regarder » comme des païens et des publicains, qui ne participeront ni dans cette vie ni dans l'autre à la » communion de l'Église. » Le Saint, dans ses homélies, donnait d'excellentes instructions sur les vérités et les pratiques du christianisme; mais il revenait souvent sur la sainteté des engagements contractés au baptême, et sur la nécessité d'y être fidèle.

Boniface profita de la permission que le pape Zacharie lui avait donnée de se choisir un successeur. Ayant jeté les yeux sur saint Lulle, d'abord moine de Malmesbury, il le sacra archevêque de Mayence, en 754. Il lui laissa le soin d'achever l'église de Fulde, ainsi que celles qu'il avait commencées dans la Thuringe, et le conjura de s'appliquer de toutes ses forces à la conversion de ce qui restait encore d'idolâtres. En même temps il écrivit à Fulrad, abbé de Saint-Denis, pour le prier de faire agréer son choix au roi Pépin. « Mes infirmités, ajoutait-il, m'avertissent que je n'ai plus guère de temps à vivre; engagez le prince à mettre sous sa protection mes disciples, qui sont presque tous étrangers. Les prêtres sont dispersés en divers lieux pour le service de l'église; les religieux vivent dans un petit monastère, où ils s'emploient à l'instruction des enfants. Les premiers se trouvent sur les frontières des païens, dans un dénuement total des biens de la terre. Ils peuvent gagner leur nourriture; mais il ne leur est pas possible de se procurer des vêtements, à moins qu'on ne les assiste. » Pépin lui accorda ce qu'il demandait. Le pape Étienne II (20) confirma aussi la nomination

(20) Le pape Étienne II vint en France, en 753, pour implorer la protection de Pépin contre Astolphe, roi des Lombards, qui menaçait Rome même. Pépin le reçut au château de Pont-Yon, près de Langres, avec les plus grandes marques d'honneur, et il alla fort loin au-devant de lui. On lit dans quelques auteurs que, l'ayant joint, il se prosterna en sa présence, et le suivit à pied sans vouloir lui permettre de descendre de la voiture.

Étienne II passa l'hiver à l'abbaye de Saint-Denis, où il fut attaqué d'une maladie si dangereuse, que les médecins la jugèrent incurable. On regarda sa guérison comme un vrai miracle. Voici de quelle manière la chose est racontée.

Le pape, étant seul dans l'église du monastère où il était venu prier, eut la vision suivante : Saint Pierre, saint Paul et saint Denis lui apparurent. Le dernier, après lui avoir annoncé le rétablissement de sa santé, et l'avoir assuré qu'il retournerait heureusement à Rome, lui ordonna de consacrer dans l'église un autel à Dieu, sous l'invocation des deux apôtres qu'il voyait présents. « Je me levai, dit Étienne, plein » de force et de santé, et je me préparais à consacrer l'autel » dans le moment même. On crut que je rêvais, et l'on m'obligea, avant toutes choses, de raconter ce qui m'était arrivé, tant au roi qu'à ceux qui étaient ordinairement avec » moi. » Voyez la lettre de ce pape, t. VI, *Conc.* p. 1648, *et ap. Hilduin. in Areopageticis;* Anastase, p. 1628; Mabillon, *Act.* t. IV p. 304; le P. Alexandre, *sæc.* 8, *art.* 6. Ce Souverain-Pontife étant loué pour sa piété et son immense charité envers les pauvres, ne peut être soupçonné d'avoir voulu en imposer. Il accorda de grands priviléges à l'abbaye de Saint-Denis, y consacra l'autel dont nous avons parlé, et y laissa son *pallium* en mémoire du miracle qui s'était opéré en sa faveur. On l'appelle quelquefois Étienne III, parce qu'on avait élu avant lui un autre pape qui avait aussi pris le nom d'Étienne; mais ce dernier mourut avant d'avoir reçu la consécration épiscopale.

de saint Lulle, qui devait aller prêcher l'Évangile aux peuples d'Allemagne qui n'avait pas encore embrassé la foi.

Le Saint, se voyant en liberté, continua de suivre la vocation qu'il avait reçue du Ciel, pour travailler à la conversion des infidèles. Il ne pouvait goûter aucun repos, tant qu'il y avait des âmes qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ; d'ailleurs il se sentait plus que jamais embrasé du désir de verser son sang pour la foi, et il avait un pressentiment secret de la proximité de sa mort.

A peine eut-il mis ordre aux affaires de son église, qu'il descendit le Rhin avec quelques coopérateurs zélés, et s'en alla prêcher l'Évangile à des peuples barbares qui habitaient les côtes les plus reculées de la Frise. Il parcourut le pays, changea en églises les lieux destinés au culte des païens, et convertit un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfants, qui furent baptisés, et chargea son disciple Eoban de la conduite de l'évêché d'Utrecht.

La veille de la Pentecôte fut le jour qu'il marqua pour donner la confirmation aux néophytes. Comme il ne pouvait les renfermer tous dans une église, il se proposa de leur administrer ce sacrement en pleine campagne. Le lieu qu'il choisit était auprès de Dockum, et peu éloigné de la petite rivière de Burda qui séparait alors la Frise-Orientale de la Frise-Occidentale (30). Il y fit dresser des tentes, et s'y rendit au jour marqué; mais pendant qu'il y priait, en attendant les nouveaux chrétiens, les infidèles accoururent les armes à la main, et fondirent sur sa tente. Ses serviteurs se préparaient déjà à repousser les barbares; et s'ils ne le firent pas, ce fut parce que Boniface leur défendit d'opposer la force à la force, en leur disant qu'il soupirait depuis longtemps après le jour qui devait le réunir à Jésus-Christ; il les exhorta même à souffrir la mort avec joie, puisqu'elle allait leur ouvrir les portes de la vie éternelle. Cependant les idolâtres tombent sur le Saint et le massacrent, avec cinquante-deux autres chrétiens, le 5 juin 755 (31). Après ce massacre, les infidèles se mirent à piller la tente de Boniface; mais au lieu de l'argent qu'ils y cherchaient, ils ne trouvèrent que des livres et des reliques, qu'ils dispersèrent çà et là, ou qu'ils cachèrent dans des marais et des fossés.

On retrouva depuis une partie de ces choses, entre autres trois volumes qui se gardent encore à l'abbaye de Fulde. En 1775 ils furent transportés de la sacristie de la cathédrale à la nouvelle bibliothèque publique de Fulde (32). Le premier de ces volumes est une copie des Évangiles, écrite de la propre main de saint Boniface. Ce volume est écrit sur parchemin, in-12, en caractères courants de Saxe (33). Le second est une harmonie du nouveau Testament, le plus ancien des manuscrits, relié en très-petit in-folio. Le troisième, qui est teint du sang du martyr, contient de petits traités de différents saints Pères et des confessions de foi, formant un très-petit in-folio en parchemin, et peut avoir servi au Saint de catéchisme pour les païens (34).

(30) A six lieues de Leeuwaarde, au nord-est de la West-Frise, dans la province actuelle de Frise.

(31) Les principaux compagnons du martyre de saint Boniface furent Eoban, évêque; Wintrung, Gautier de Adelbère, prêtres; Hamond, Strichald et Bosa, diacres; Waccar, Gonderhar, Williker et Hadulphe, moines. Les autres étaient laïques.

(32) Voyez l'ouvrage périodique allemand *Le Catholique*, t. III, année 1822, p. 374.

(33) Des lettres en or qui se trouvent sur la dernière page, et qui sont d'une date plus récente, disent que ce volume est de la main même de saint Boniface.

(34) Ce volume est endommagé, dans la partie supérieure, par un grand coup de sabre, qui a fendu en trois parties l'un des couvercles de bois, et qui, traversant toute la grande marge des 41 feuillets, a pénétré jusqu'à l'autre couvercle, ainsi que par d'autres coups encore. Sur le dernier feuillet, on invite à prier pour une certaine Ragyndrude, qui a fait copier le livre. *In honore Domini nostri Jesu Christi, ego Ragyndrudes ordinavi librum istum, quicunque legerit conjuro per Deum vivum ut pro me orare dignemini.* Schannat, dans sa *Diœcesis et hierarchia Fuldensis*, et dans ses *Vindemiæ litterariæ*, p. 225, présume que c'était la même que Radrudis, fille de Ratchisus ou Rachis, roi des Lombards, laquelle entra, en 750, au couvent de Sainte-Petronelle de Plombariola. S'il en est ainsi, il y a moyen de s'expliquer l'âge du manuscrit, et la manière dont il parvint à saint Boniface, attendu que vers ce temps saint Sturmius passa deux ans en Italie, où il étudia la règle de saint Benoît, afin d'organiser, d'après ce modèle, en 744, le couvent qui se forma à Fulde. — Ce livre étant ainsi dégradé par des coups de sabre, il est possible que saint Boniface s'en soit servi comme d'un bouclier, contre les païens. Voyez le journal allemand *Der Katholik, loc. cit.*, où l'on trouve en abrégé la description de ces manuscrits, par l'adjoint-bibliothécaire G. Hausmann à Fulde. Schannat les a passés en revue au commencement du dix-huitième siècle, dans ses *Vindemiæ litteriæ*, p. 217, (Fuldæ et Lipsiæ 1725), et dans sa *Diœcesis et hierarchia Fuldensis*, p. 64, sqq. Ce livre contient 1° la lettre du saint pape Léon à l'évêque Flavien. Le Bollandiste Janning se trompe quand il dit que cette lettre est de Paulin. V. Schannat, *Vind. litt.* p. 225. 2° La lettre de saint Léon à Théodore, évêque de Fréjus. 3° La dissertation du saint évêque Cerealis, contre Maximin ou Maximien. 4° La lettre d'Agnellus à Arminius *de ratione fidei.* 5° Le petit livre du confesseur Fauste. 6° La confession de foi de saint Ambroise sur le Saint-Esprit. C'est à tort que Serarius et d'autres lui donnent le titre de *Discours*. V. Schannat *loc. cit.* p. 124. 7° Témoignages tirés du Deuteronome, pour la Sainte-Trinité. 8° Trois confessions de foi et une explication du Symbole des catholiques. 9° Le traité de saint Ambroise *sur les avantages de la mort.* 10° Catalogue des pays et des villes où reposent les

Le corps de saint Boniface fut transporté successivement à Utrecht, à Mayence et à Fulde. Ce fut saint Lulle qui le déposa dans le monastère de Fulde, dont il a été regardé jusqu'ici comme le plus précieux ornement (35). Il s'y est opéré quantité de miracles de siècle en siècle, et les Bollandistes en ont donné l'histoire dans leurs *Actes des Saints* (36).

Un vrai serviteur de Dieu ne respire que pour lui, et ne s'occupe que des moyens de procurer sa gloire; il travaille et prie sans cesse pour le faire régner dans son âme. Il voudrait que tous les cœurs brûlassent d'amour pour lui, que toutes les langues chantassent continuellement ses louanges, que toutes les créatures, de concert avec les esprits bienheureux, n'eussent d'autre objet que d'accomplir sa volonté de la manière la plus parfaite. Point de danger qui l'effraie, point de difficulté qui l'arrête, quand il s'agit de s'employer à la conversion d'une seule âme. Le sacrifice de ses biens et de sa vie ne lui coûte rien; il le ferait même mille fois, si cela lui était possible, pour empêcher que la Majesté divine ne fût outragée par un pécheur.

---

6 JUIN.

---

† SAINT NORBERT,

ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG, FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Tiré de sa vie, écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues, son premier disciple et son successeur dans le gouvernement de l'ordre de Prémontré. Hélyot n'a fait qu'abréger cette vie dans son *Histoire des ordres religieux*, t. II p. 164. Voyez Fleury, le P. Papebroch, t. I *Junii*, p. 808, et les différents ouvrages du P. Charles-Louis Hugues, abbé d'Estival, en Lorraine, et évêque de Ptolémaïde *in partibus infidelium* (mort à Estival en 1739). Voyez surtout la vie de saint Norbert, qu'il a donnée avec des notes curieuses, Luxembourg, 1704, in-4°, et ses lettres à l'abbé de Lorkot, en défense de cette vie, Nancy, 1705; ainsi que le t. II de ses *Annales ordinis Præmonstratensis*, imprimés à Nancy en 1736, in-fol. — Voyez aussi *Joannis Caroli Diercxsens, Antverpia Christo nascens et crescens*, tom. I p. 99 sqq.

L'AN 1134.

NORBERT naquit, en 1080, dans la petite ville de Santen, au duché de Clèves. Héribert, son père, comte de Gennep, était parent de l'empereur, et Hadwige, sa mère, sortait de la maison de Lorraine; l'éclat qu'il tirait de sa famille était encore rehaussé par d'excellentes qualités d'esprit et de corps. Son application à l'étude perfectionna les heureuses dispositions que la nature lui avait données; il termina tous ses exercices littéraires avec un succès extraordinaire.

Séduit d'abord par les charmes trompeurs du monde, toutes ses pensées se bornaient à pouvoir vivre avec distinction et dans l'abondance. La réception de la tonsure cléricale ne lui donna point de nouveaux sentiments; et, quoiqu'il eût été pourvu du canonicat à Santen, et que même il eût été ordonné sous-diacre, il n'en devint pas pour cela plus régulier. Son caractère, naturellement gai et enjoué, le rendait l'âme de toutes les parties de plaisir. Entraîné par un tourbillon d'amusements qui se succédaient l'un à l'autre, il ne rentrait jamais en lui-même, et ne faisait aucune de ces réflexions sérieuses qui, seules, eussent pu dissiper le prestige qui l'enchantait. On le pressait inutilement de recevoir les ordres supérieurs; une telle démarche l'eût obligé à un genre de vie qu'il redoutait. Sa conduite parut la même à la cour de l'empereur Henri IV, dont il fut nommé aumônier. Il s'en fallait cependant beaucoup qu'il se trouvât parfaitement heureux. Un vide insupportable l'avertissait, malgré lui, que la vertu pouvait seule lui procurer la paix du cœur; mais il aimait ses chaînes, et il n'avait pas le courage de travailler à les rompre. C'en était fait de lui, si Dieu n'eût frappé un grand coup pour le réveiller de son assoupissement.

Un jour Norbert allait à cheval dans un village de Westphalie, nommé Fréten. L'amour du plaisir le conduisait en ce lieu; il n'avait avec lui qu'un domestique. Étant au milieu d'une belle prairie, il fut tout-à-coup assailli d'un violent orage, accompagné d'éclairs et de foudres. Comme il se trouvait à une grande distance de tout abri, l'inquiétude et la crainte s'emparèrent de lui; il prit la résolution de continuer sa route, et de courir à toute bride pour arriver plus tôt; mais dans le moment, le tonnerre tomba aux pieds de son cheval avec un horrible fracas. L'animal effrayé renversa son cavalier, qui resta comme mort sur la place, pendant près d'une

corps des saints apôtres et évangélistes. 11° Les deux livres des synonymes de l'évêque Isidore.

(35) Nous avons une bonne histoire de la dédicace de l'église de Fulde et de la translation des reliques de saint Boniface, avec la vie de saint Eigil, qui, en 818, succéda à saint Sturmius dans le gouvernement de l'abbaye de Fulde, et qui est nommé dans les calendriers sous le 17 décembre. Ces pièces ont pour auteur Candide, moine de la même abbaye, lequel avait été témoin oculaire de ce qu'il rapporte.

(36) Les Bollandistes ont intitulé cette histoire : *Acta Bonifaciana*.

heure. Lorsque Norbert fut revenu à lui-même, il s'écria dans l'amertume de son âme : « Seigneur, » que voulez-vous que je fasse? » Une voix intérieure lui répondit : « Fuyez le mal et faites le bien; » cherchez la paix, et tournez de ce côté-là toute » votre activité. » Un événement où il entrait des circonstances si extraordinaires fit sur lui l'impression la plus vive. Il forma sur-le-champ le projet d'expier sa vie passée par une sincère pénitence.

Au lieu de retourner à la cour, il se rendit à Santen, où était son canonicat; il y mena une vie de silence et de retraite, portant le cilice, et consacrant tout son temps à la prière et à la méditation. Sans cesse il détestait ses infidélités et le malheur qu'il avait eu d'aimer un monde perfide dont les caresses sont suivies d'un si funeste retour. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, lorsqu'il se rappelait que Dieu, par miséricorde, l'avait épargné préférablement à tant d'autres, que la mort avait surpris au milieu de leurs désordres, et qui n'étaient sortis de ce monde que pour être précipités dans l'enfer. Le feu de l'amour divin qu'il avait allumé dans son cœur s'enflammait de plus en plus par de nouveaux accroissements de grâce. Une retraite qu'il fit dans le monastère de Saint-Sigebert, près de Cologne, mit le sceau à sa conversion. Conon, abbé de ce monastère, et depuis évêque de Ratisbonne, contribua beaucoup, par ses exhortations, à l'affermir dans ses pieux desseins. Norbert était alors dans la trentième année de son âge.

Deux ans après sa conversion, il se prépara à recevoir les saints ordres. Frédéric, archevêque de Cologne, l'ordonna diacre et prêtre en un même jour, persuadé qu'il pouvait, à cause de la ferveur du sujet, se dispenser de suivre les règles ordinaires. Norbert se revêtit d'une pauvre soutane faite de peaux d'agneaux, et prit une corde pour ceinture ; par-là il déclarait publiquement au monde qu'il renonçait à toutes ses vanités. Lorsqu'il eut été ordonné, il revint au monastère de Saint-Sigebert. Il y fit, sous la conduite de l'abbé Conon, une retraite de quarante jours, pour se disposer à la cérémonie de sa première messe, qu'il célébra dans l'église de la collégiale de Santen. Après l'évangile, il monta en chaire, et prêcha avec beaucoup de force sur la brièveté de la vie humaine et sur l'impossibilité de trouver le vrai bonheur dans la possession de toutes les choses créées; il parla aussi, mais d'une manière indirecte, des désordres de ses confrères. Dans un chapitre qui se tint le lendemain, il s'expliqua plus clairement sur les abus qu'il n'avait fait qu'indiquer la veille. Il représenta si fortement aux chanoines l'obligation où ils étaient de changer de conduite, que plusieurs d'entre eux se convertirent sincèrement. Les autres, indignés que leurs déréglements eussent été mis au jour, résolurent de s'en venger. Non contents de ne pas profiter des sages instructions de Norbert, ils le dépeignirent au légat du pape comme un novateur et un hypocrite, qui cachait de pernicieux desseins sous les apparences d'un zèle prétendu pour la réformation des mœurs. L'accusé, qui avait continuellement devant les yeux ses péchés passés, avoua qu'il était digne du dernier mépris et de toutes sortes de mauvais traitements. Il souffrit avec joie l'épreuve que la Providence lui avait envoyée; mais venant ensuite à réfléchir que sa réputation lui était nécessaire pour travailler à la gloire de Dieu, il se justifia de toutes les imputations dont on le chargeait, dans un concile auquel assista le légat, et qui se tint à Fritzlar en 1118.

Embrasé d'un nouveau désir de ne vivre que pour Dieu, il se démit de tous ses bénéfices entre les mains de l'archevêque de Cologne, vendit son bien et en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que dix marcs d'argent, une mule, et les ornements dont il se servait à l'autel. Affranchi par-là de tous les liens qui auraient pu l'attacher à son pays, il vint à pied à Saint-Gilles, en Languedoc, où était alors le pape Gélase II. Il se prosterna devant le Souverain-Pontife, puis, lui ayant fait une confession générale de sa vie, il le pria de lui donner l'absolution de tous ses péchés, ainsi que de l'irrégularité dans laquelle il craignait d'être tombé pour avoir reçu le diaconat et la prêtrise, sans garder les interstices que les canons prescrivent; il s'offrit en même temps à faire telle pénitence qu'on voudrait lui imposer. Le pape lui accorda plein pouvoir de prêcher l'Évangile partout où il le jugerait à propos.

On était alors au milieu de l'hiver; cela n'empêcha pas Norbert de commencer ses travaux apostoliques. On le voyait marcher nu-pieds dans la neige, et souffrir avec joie toutes les rigueurs du froid, tant était grand le désir qu'il avait de procurer la gloire de Dieu. Il observait un carême perpétuel, et ne mangeait que le soir tous les jours, excepté le dimanche. Il fit des missions dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou, l'Orléannais, et elles produisirent partout des fruits merveilleux. Jusqu'à son arrivée à Orléans, il n'avait eu d'autres compagnons que deux laïques. Un sous-diacre de cette ville se joignait à lui pour partager ses travaux. La mort lui enleva ses trois disciples à Valenciennes, en Hainaut, dans l'année 1119.

Étant dans cette ville, Burchard (1), évêque de Cambrai, qui autrefois l'avait connu à la cour de l'empereur, vint lui faire une visite, et fut singulièrement édifié de son amour pour la pénitence, de son zèle et de son humilité. Hugues, chapelain du prélat, renonçant à toutes les espérances qu'il pouvait avoir dans le monde, résolut d'accompagner Norbert dans ses missions; il lui succéda depuis dans le gouvernement de son ordre. Le Saint, aidé de ce compagnon, prêcha la pénitence dans le Hainaut, le Brabant et le pays de Liége. On courait en foule dans tous les lieux où il devait annoncer la parole de Dieu. Ses sermons, soutenus de l'exemple de sa vie, opérèrent un grand nombre de conversions. Les personnes divisées se réconcilièrent; les usuriers restituèrent le bien mal acquis, les pécheurs de toute espèce s'empressèrent de sortir de leurs désordres (2).

Le pape Calixte II ayant succédé, en 1119, à Gélase II, tint un concile à Rheims peu de temps après son exaltation. Norbert l'alla trouver dans cette ville. Les prélats de l'assemblée admirèrent l'éloquence, la sagesse et la piété du serviteur de Dieu; mais ils furent si étonnés de la rigueur de sa pénitence, que plusieurs d'entre eux lui conseillèrent de se ménager davantage. Norbert ne crut pas devoir déférer aux avis qu'on lui donnait à cet égard; il ne diminua rien de ses austérités ordinaires. Il fut présenté au pape par Barthélemi, évêque de Laon; et il obtint la confirmation de tous les pouvoirs et de tous les priviléges qu'il avait reçus de Pélage II.

Barthélemi, connaissant le mérite de Norbert, demanda au pape la permission de le retenir dans son diocèse, pour qu'il mît la réforme parmi les chanoines réguliers de Saint-Martin de Laon. Calixte lui accorda sa demande; mais les chanoines ne voulurent point se soumettre à ce qu'on exigeait d'eux. L'évêque, pour donner l'exercice au zèle du saint missionnaire, le pria de choisir dans son diocèse un lieu où il pût bâtir un monastère. Norbert choisit une vallée déserte, nommée *Prémontré*, et située dans la forêt de Coucy. Il y trouva une petite chapelle dédiée à saint Jean, mais en si mauvais état, qu'elle n'offrait presque plus qu'un amas de ruines. Elle avait été abandonnée par les moines de Saint-Vincent de Laon, auxquels elle appartenait. Barthélemi acheta le lieu dont nous parlons, et y fonda un monastère. Le Saint y mit treize de ses disciples venus du Brabant, et qui désiraient servir Dieu sous sa conduite. Il en vint d'autres, et la communauté fut bientôt composée de quarante personnes. Ils firent tous profession le jour de Noël de l'année 1121. Le nouvel ordre n'était qu'une réforme de chanoines réguliers. Ils menaient une vie fort austère, conformément à la règle de saint Augustin, et portaient un habit blanc, qui marquait qu'ils étaient destinés à faire sur la terre la fonction des anges, à chanter les louanges du Seigneur.

Entre les différentes fondations que fit le Saint, on doit principalement distinguer celle de Saint-Michel d'Anvers. Cette ville, ravagée par les Normands, puis restaurée et agrandie, et alors du diocèse de Cambrai, ne consistait qu'en une paroisse où régnaient les plus grands désordres, par la négligence de l'indigne pasteur dans les mains duquel elle était tombée. Un hérétique nommé Tankelin, et qui ne manquait pas d'esprit, profita de cette malheureuse circonstance pour dogmatiser à Anvers. Il avança publiquement qu'on devait rejeter l'institution du sacerdoce, et que l'Eucharistie et les autres sacrements n'étaient d'aucune utilité pour le salut. Il défendait aussi de payer la dîme aux ministres de l'autel. Lorsque ses partisans augmentèrent, il quitta ce lieu de refuge et vint prêcher en public. Devenant plus puissant de jour en jour, il se montra revêtu d'habits magnifiques, et s'entoura d'une garde qui veillait sur lui, l'épée à la main, quand il prêchait. Nous n'osons rapporter ici ses blasphèmes et ses honteuses obscénités. Il se fit des partisans qui s'accrurent jusqu'au nombre de trois mille, et par lesquels il était regardé comme un prophète. Ses erreurs se répandirent de proche en proche; les diocèses de Cambrai et d'Utrecht, ainsi que les pays voisins, en furent infectés. Il gagnait le peuple par des repas magnifiques, et en lui permettant la plupart des abominations reprochées aux anciens gnostiques (3); mais il ne tarda pas à subir la peine que méritaient ses crimes. Il fut assassiné, en 1115, durant les troubles qu'il avait lui-même

(1) Ce digne et zélé prélat bâtit et affermit beaucoup de couvents; voyez *Miræi diplomat. Belg.*, t. I p. 677, 681, 683, et t. II et III *passim*. Il mourut en 1131, le 3 janvier; selon d'autres en 1133. Il paraît qu'il était devenu évêque de Cambrai par les instances de Norbert, qui avait refusé ce siége. Voyez *Acta SS. Bolland. vit. S. Norberti, c.* 12.

(2) Voyez M. Willems *Elnonensia*, p. 149.

(3) Cette hérésie, qui se divisait en plusieurs branches et qui renfermait une foule d'erreurs, s'est signalée principalement par l'immoralité de ses adeptes. Voici comment s'exprime à ce sujet saint Épiphane : *Pudet me bona fide, quæ apud illos turpissime perpetrantur, exponere, quemadmodum ait apostolus, quæ apud ipsos fiunt turpe est dicere.* Voyez *Epiphanii opera*, t. I p. 82, edit. Dion. Petavii; Pluquet, *Dictionn. des hérésies*, et Bergier, *Dict. de théol.*, au mot *gnostiques*.

excités (4). Sa mort cependant ne rétablit point la tranquillité publique; ses sectateurs devinrent plus furieux que jamais, et tout le pays était plongé dans la désolation.

Dans ces conjonctures, les chanoines de l'église de Saint-Michel, fondée (comme on assure) vers l'année 1095 par Godefroi de Bouillon, eurent recours à Burchard, évêque de Cambrai, et implorèrent de lui conseil et assistance. L'évêque jugea que le nouvel ordre de Prémontré, dans lequel on voyait déjà briller l'esprit de Dieu, serait propre à tirer les Anversois de leurs erreurs. Il leur conseilla de s'adresser à Norbert, pour voir renaître dans leur ville la religion et les mœurs. Hidolphe, prévôt du chapitre, alla trouver à cet effet saint Norbert, qui se rendit aussitôt à leur prière.

Norbert vint à Anvers en 1122. Secondé par ses disciples et quelques chanoines, il commença à travailler dans la vigne du Seigneur. Ses paroles étaient plus douces que le miel, dit son biographe. Il annonçait la parole de Dieu, comme faisait saint Pierre en s'adressant aux Juifs de Jérusalem. « Mes frères, » disait-il, c'est par ignorance que vous avez suivi » le mensonge croyant suivre la vérité : si quelqu'un » vous eût offert cette dernière, vous l'auriez em» brassée avec plus d'amour, dans l'intérêt de votre » salut, que vous n'avez été avides d'accepter les » erreurs qui vous mènent à votre perte. » Cette mission produisit les plus heureux fruits. En peu de temps les hérétiques furent convertis, et les abus furent réformés. La ville recouvra son premier lustre et sa première tranquillité. Le saint missionnaire ranima la dévotion des peuples pour l'auguste Sacrement de l'autel, et rétablit la fréquente communion, que l'hérésie avait interrompue. Il eut la joie, avant son départ, de voir partout fleurir la piété. C'est donc Norbert qui rétablit à Anvers, soit par lui-même, soit par ses religieux, la religion dont Amand y avait apporté le germe, qu'Éloi et Willibrord avaient propagée et que Tankelin avait voulu détruire (5).

Le prévôt Hidolphe et le chapitre voulant témoigner leur reconnaissance à Norbert, ils lui cédèrent leur église de Saint-Michel, en le priant d'y laisser de ses disciples pour les aider et pour propager son nouvel ordre. En 1124 on signa l'acte par lequel les chanoines abandonnaient à Norbert et à son ordre de Prémontré ladite église, ainsi que le cimetière et quelques terres qui y touchaient, avec quatre prébendes et le droit de baptiser dans cette église à Pâques et à la Pentecôte, d'y administrer le saint Sacrement et d'y enterrer.

Ils lui accordèrent en outre plusieurs autres privilèges. Les chanoines disent dans cet acte qu'ils ont réduit leur nombre de douze à huit, et qu'ils se sont retirés dans la nouvelle église de Notre-Dame. La même année l'évêque de Cambrai confirma la teneur dudit acte. Miræus dit (6) que c'est cet évêque qui a dédié l'église de Notre-Dame. Une ancienne inscription qui s'y rapporte fait présumer que le maître-autel était placé, suivant l'usage de ce temps, au milieu de l'église, vis-à-vis du chœur (7).

Norbert laissa à Anvers douze de ses disciples, qu'il plaça sous la direction du vénérable Waltman Van Holten (8). Cette abbaye d'Anvers en a créé par la suite trois autres, celle d'Averbode en 1128, celles de Tongerloo et de Middelbourg vers 1130.

Cependant son ordre prenait chaque jour de nouveaux accroissements. On y comptait huit cents religieux, distribués dans dix maisons différentes. Du nombre de ceux qui l'embrassèrent furent plusieurs personnes d'une naissance illustre. Le comte Godefroi, un des premiers seigneurs de l'empire, prit l'habit dans le monastère de Floreffe, près de Namur, et y vécut toujours depuis, avec beaucoup d'édification, en qualité de frère convers.

Quoique le nouvel institut eût été approuvé par les légats de Calixte II, Norbert jugea qu'il était né-

(4) Tanchelin ou Tankelin, né dans le diocèse d'Utrecht, était un homme très-immoral. Diercxens, dans son ouvrage *Antverpia Christo nascens et crescens*, t. I p. 91, dit : *Versabatur, ut plurimum in diocesi Ultrajectina, et in eâ cœpit venenum suum spargere; unde conjicere possumus, eum inde fuisse oriundum. Diœcesis Ultrajectina, hoc tempore* (1106) *protendebatur in Zelandiam et magnam Flandriæ partem. Erat laïcus miræ subtilitatis et multis disertis clericis in sermone auctior; unde et seductio ejus facilius successum habuit. Sed erat luxuriosus, superbus et seditiosus.* Le même auteur rapporte avec exactitude, depuis la page 91 jusqu'à 106, toutes les actions de Tankelin. Une pièce remarquable, c'est la lettre du clergé d'Utrecht à Frédéric, archevêque de Cologne, qui avait arrêté Tankelin avec deux de ses partisans, en 1112 : cette lettre contient le résumé de toutes ses erreurs.

(5) On lisait autrefois, près de l'abbaye de Saint-Michel, sous l'image du Saint, l'inscription suivante :

Quod Amandus inchoarat,
Quod Eligius plantarat,
Willibrordus irrigarat,
Tanchelinus devastarat,
Norbertus restituit.

(6) *Diplom. Belg.*, t. I p. 88.

(7) *Undecies centum ductis et sex quater annis*
Virginis a partu conciliante reum,
Burchardus præsul hæc Atria nec minus aram
Sacravit, medium quæ tenet ecclesiæ.

(8) Voyez sa notice sous le 15 avril.

cessaire d'en obtenir une confirmation plus solennelle : il fit donc un voyage à Rome, en 1125. Le pape Honorius II, qui avait succédé à Calixte II à la fin de l'année précédente, et qui protégeait les hommes recommandables par leurs talents et leurs vertus, le reçut avec toutes les démonstrations possibles de respect et d'affection. Il lui accorda ce qu'il lui demandait, et fit expédier, au mois de février suivant, la bulle confirmative de son ordre.

De retour à Prémontré, le serviteur de Dieu établit sa règle à Saint-Martin de Laon. Les chanoines, qui l'avaient rejetée six ou sept ans auparavant, demandèrent eux-mêmes la réforme. L'abbaye de Viviers, au diocèse de Soissons, suivit leur exemple.

Thibaut, seigneur français de la plus haute distinction, avait un grand désir d'entrer dans l'ordre du Saint; mais celui-ci l'en détourna, en lui représentant qu'il devait rester dans l'état où la Providence l'avait placé; qu'il se sanctifierait en remplissant ses obligations avec fidélité, et que par-là il ferait plus de bien dans le monde, qu'il n'en pourrait faire dans un monastère où Dieu ne voulait pas qu'il fût.

Mais Norbert n'était pas destiné à vivre toujours dans la solitude. Le comte de Champagne, qui se conduisait en tout par ses conseils, l'obligea de le suivre en Allemagne, où il allait conclure son mariage avec Mathilde, nièce de l'évêque de Ratisbonne.

Henri V étant mort en 1125, Lothaire II, duc de Saxe, fut élu roi des Romains; mais il ne reçut la couronne impériale qu'en 1132. Elle lui fut donnée à Rome par Innocent II. Ce prince, qui montra toujours beaucoup de zèle pour la religion, tenait une diète à Spire, lorsque Norbert et le comte de Champagne arrivèrent dans cette ville. Il lui vint des députés de Magdebourg, pour le prier de nommer un successeur à Roger, leur archevêque, qui était mort l'année précédente. On lui proposa deux sujets, qui ne furent point acceptés. Son choix tomba sur le saint abbé de Prémontré. Quoique les députés ne s'attendissent point à ce choix, ils en marquèrent une grande joie; il n'y eut que Norbert qui en témoigna de la douleur, et il fallut que le légat fît usage de son autorité pour obtenir son consentement. Ce légat était le cardinal Gérard, qui depuis fut pape sous le nom de Luce II.

Norbert partit sans délai avec les députés de Magdebourg. Le clergé et les personnes les plus qualifiées de la ville vinrent à une grande distance au-devant de lui. Il suivit la procession vêtu pauvrement, et marchant nu-pieds. On le conduisit à l'église, puis au palais archiépiscopal. Son extérieur fit que le portier du palais ne le connut point, et qu'il ne le laissa entrer que quand on l'eut détrompé. « Mon frère, lui dit le Saint, vous me connaissez » mieux que ceux qui m'ont élevé à cette dignité. »

Le nouvel archevêque ne diminua rien de ses austérités ordinaires; seulement son humilité parut plus admirable que dans le cloître. Ses discours et ses exemples rendirent efficaces les travaux qu'il entreprit pour la réforme de son diocèse. Sa fermeté lui fit recouvrer une partie des terres de son église, dont les laïques s'étaient emparés. Il n'eut pour ennemis que les pécheurs incorrigibles. Ceux-ci l'accablèrent d'injures; ils affectèrent un souverain mépris pour sa personne, et ils le traitèrent entre eux d'homme étranger, qui ne connaissait pas les mœurs du pays. Ils en vinrent à un tel excès de fureur, que quelques-uns attentèrent à sa vie. Un entre autres, qui se voyait forcé de mettre fin à ses désordres, suborna un scélérat pour l'assassiner le jeudi-saint, en feignant de vouloir se confesser à lui. Le Saint, au rapport de plusieurs auteurs, fut instruit par une révélation de ce qui se tramait contre lui, et ayant fait fouiller l'assassin, on le trouva muni du poignard avec lequel il devait exécuter son horrible dessein. Un autre lui décocha une flèche : elle ne l'atteignit point; mais elle blessa une personne qui était auprès de lui. Le Saint ne perdit rien de sa tranquillité au milieu de tant d'épreuves; il disait sans la moindre émotion : « Doit-on s'étonner que le démon, après » avoir traité si indignement notre divin Chef, attaque aujourd'hui ses membres? » Il pardonna à ceux qui avaient attenté à ses jours, se montrant sans cesse disposé à sacrifier sa vie pour la défense de la vérité et de la justice. Sa patience et son courage levèrent en trois ans tous les obstacles qui s'opposaient à la réforme des abus; il entreprit ensuite la visite de son diocèse, et il la fit avec autant de facilité que de succès.

En recevant l'onction épiscopale, il avait laissé le gouvernement de son ordre à un de ses disciples, nommé Hugues, et dont nous avons parlé plus haut. Cela ne l'empêchait pas de veiller à la manutention de la discipline. Les progrès de cet institut devenaient chaque jour plus sensibles. Il se trouva dix-huit abbés au quatrième chapitre général.

Le pape Honorius II étant mort, Innocent II fut élu canoniquement pour lui succéder, le 14 février 1130; mais Pierre de Léon trouva le moyen de se faire déclarer pape par les Romains et par Roger, duc de Sicile. Il prit le nom d'Anaclet II : par-là l'Église se vit déchirée par un malheureux schisme. Innocent fut obligé de s'enfuir en France. Il y tint des conciles à Clermont, à Rheims et au

Puy en Vélai. Saint Bernard et saint Norbert mirent tout en œuvre pour remédier aux différents désordres que causait le schisme. Le second assista, pour ce dessein, au concile que le pape convoqua à Rheims, en 1131.

Le saint prélat, dont la présence n'était plus nécessaire en France, retourna dans son diocèse. L'empereur Lothaire voulut qu'il l'accompagnât en Italie. Ce prince, à la tête d'une armée, marcha vers Rome, en 1132, pour mettre Innocent en possession de l'église de Latran; mais il comptait bien moins sur ses forces que sur la piété, le zèle et les prières du serviteur de Dieu. L'événement répondit parfaitement à ses espérances. Le parti de l'anti-pape s'affaiblissant de jour en jour, l'Italie renonça enfin au schisme et se soumit à Innocent II.

Norbert, dont les exhortations avaient été la principale cause de cet heureux changement, ne pensa plus qu'à retourner dans son diocèse. Il y fut attaqué de la maladie dont il mourut le 6 juin 1134, après quatre mois de souffrances. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge, et la huitième de son épiscopat. Grégoire XIII le canonisa en 1582, et Urbain VIII fixa sa fête au 6 juin, en 1643 (9). Son corps s'est gardé à Magdebourg tant que la religion catholique y a été suivie.

Les magistrats luthériens consentirent, à la prière de l'ordre de Prémontré et de plusieurs princes, que les reliques de saint Norbert fussent enlevées de leur ville; l'empereur Ferdinand II les fit transférer à Prague, en 1627. Elles y furent portées solennellement par quatorze abbés en mitres, et déposées dans l'église du Mont-Sion. Tous les ordres de la ville assistèrent à la cérémonie (10).

Deux chanoines de l'abbaye de Saint-Michel avaient été invités à assister à cette translation, que l'on célèbre en quelques endroits le quatrième dimanche après Pâques. A leur retour ils apportèrent des reliques considérables du saint corps de leur fondateur. On les reçut avec beaucoup de solennité à Anvers, comme on peut le voir dans Papebroch (11). Elles reposent probablement aujourd'hui dans l'une des églises paroissiales de cette ville.

Saint Norbert est ordinairement représenté avec un ciboire à la main. On le distingue par ce symbole, à cause de la dévotion extraordinaire qu'il avait pour le sacrement adorable de l'Eucharistie. Dans tous ses discours, il exhortait à l'usage fréquent de cette divine nourriture, l'expérience et la foi démontrant qu'il n'y a rien de plus dangereux dans la vie spirituelle, que de s'éloigner de la communion par négligence. Cet éloignement serait encore plus terrible, s'il avait le dégoût pour principe. Ce n'est pas qu'il ne soit souvent utile, et même quelquefois nécessaire de ne pas paraître à la Table sainte, afin d'employer quelque temps à se mieux préparer. « Mais celui qui en approche rarement, parce qu'il se trouve tiède ou froid, ressemble à un homme qui dirait : Je ne m'approche point du feu, parce que j'ai froid. Il ressemble encore à un homme qui dirait : Je n'ai point recours au médecin, parce que je suis malade (12). »

L'Eucharistie nous fortifie dans notre faiblesse; elle est un remède souverain contre nos misères spirituelles, et une source de consolations dans cette vallée de larmes. Plus nous sentons notre indigence, plus nous sommes obligés de nous écrier souvent : *Si je touche seulement le bord de sa robe, je serai guéri* (13). Pourrait-on ne pas se rendre aux douces invitations du Sauveur? Pourrait-on ne pas obéir aux commandements réitérés qu'il nous fait d'aller à lui, et mépriser les anathèmes dont il menace ceux qui ne répondront point à ses invitations (14)? Enfin pourrait-on être insensible à cet excès d'amour qui l'a porté à opérer tant de prodiges, pour se donner à nous de la manière la plus

(9) *Bullar. Rom.* t. V p. 421.

(10) L'ordre de Prémontré ou des Norbertins était divisé, selon le P. Hélyot, en cinquante provinces. Il contenait treize cents maisons d'hommes et quatre cents de femmes. Il était fort austère dans son institution primitive. Ceux qui en embrassaient la règle ne portaient jamais de linge, pratiquaient une abstinence continuelle de la viande, et jeûnaient rigoureusement plusieurs mois de l'année. Saint Dominique, au rapport de Hubert *de Romanis*, son disciple, emprunta de cette règle la plupart des observances qu'il prescrivit à ses religieux.

L'ordre de Prémontré déchut insensiblement de sa première ferveur, et il s'y introduisit diverses mitigations : de là les réformes approuvées par les papes Grégoire IX et Eugène IV. Celle d'Espagne, qui fut confirmée par Grégoire XIII, était la plus rigoureuse de toutes.

Les Prémontrés se nommaient en Angleterre *chanoines blancs*, et ils avaient dans ce royaume trente-cinq maisons. Voyez Tanner, *Præf. Notit. Monast.*

Cet ordre, qui avait pris naissance en France, n'y possède plus une seule maison. L'abbaye, chef d'ordre, Prémontré lui-même, a été changé en une verrerie. Toutes les belles abbayes d'Allemagne sont également détruites. Il n'en reste plus que huit, dont trois se trouvent en Bohême, deux en Autriche, deux en Hongrie et une en Moravie. Celle de Strahow ou Mont-Sion à Prague possède encore les reliques de saint Norbert.

Depuis 1830, la Belgique a vu renaître les anciennes abbayes de Tongerloo, Everbode, Postel, etc.

(11) *Acta S. Norberti*, p. 89 sqq. Apud Bolland.

(12) Gerson, l. *de Præpar. Missæ.*

(13) Matth. IX. — (14) Joan. IV, 52, 54.

intime (15)? On n'aime point Jésus-Christ, lorsqu'on néglige de s'unir souvent à lui par le sacrement de son amour. Il faut se défier des artifices qu'emploie le démon pour éloigner de la réception de l'Eucharistie, que les Pères appellent avec raison une semence d'immortalité. Holoferne, voyant que la ville de Béthulie était imprenable, boucha les canaux qui y portaient de l'eau, bien persuadé que par ce stratagème il réduirait les assiégés; ainsi le démon cherche à priver une âme de la sainte communion, afin que, lui ayant ôté sa force, il vienne plus facilement à bout de s'en rendre maître. Saint Ambroise applique à l'Eucharistie ces paroles du Psalmiste : *Ceux qui s'éloignent de vous, ô mon Dieu! ne manqueront pas de périr* (16).

SAINT PHILIPPE,

UN DES SEPT PREMIERS DIACRES DE L'ÉGLISE.

Voyez les Actes des apôtres, et Tillemont, t. II.

Le nombre des fidèles s'étant considérablement augmenté par les premiers discours de saint Pierre, les apôtres choisirent sept hommes remplis de sagesse et de l'esprit de Dieu, sur lesquels ils pussent se décharger du soin des pauvres, afin de vaquer uniquement au ministère de la parole. On leur donna le nom de *diacres* ou de ministres. Saint Philippe occupe la seconde place dans le catalogue qu'en donne saint Luc (1). Il était à Césarée, en Palestine, selon saint Isidore de Péluse.

Les fonctions de diacre ne furent pas restreintes à ce qui paraît avoir été la cause primitive de leur institution. Ils distribuaient aussi les divins mystères aux fidèles, qui y participaient quelquefois après le souper, comme on le voit par la première épître de saint Paul aux Corinthiens (2). Mais cette manière de recevoir l'Eucharistie ne subsista pas longtemps; les apôtres ordonnèrent qu'on ne l'administrât plus qu'aux personnes qui seraient à jeun (3).

Les diacres furent ordonnés par l'imposition des mains, accompagnée de la prière (4). Saint Paul exigeait qu'ils eussent les mêmes dispositions que les prêtres et les évêques, et qu'on ne les admît au ministère qu'après les avoir éprouvés (5). Souvent ils distribuaient la coupe aux fidèles (6). L'Écriture et les écrits des disciples des apôtres ne permettent pas de douter qu'ils n'eussent été institués pour assister les prêtres dans la consécration de l'Eucharistie, et il est probable que ce fut en conséquence d'un commandement exprès du Sauveur.

Saint Ignace, dans sa lettre aux Tralliens, appelle les diacres *ministres des mystères de Jésus-Christ* (7). Il ordonne aux Smyrnéens de *les respecter comme les ministres du Seigneur* (8). Dans ses autres lettres, il les associe toujours aux prêtres et aux évêques. Saint Cyprien les qualifie de *ministres de l'épiscopat et de l'Église* (9). Nous allons marquer ici leurs fonctions ordinaires. 1° Ils servaient le prêtre à l'autel pendant la consécration de l'Eucharistie : c'est ce que montrent les célèbres paroles de saint Laurent au pape Sixte, lesquelles sont rapportées par saint Ambroise (10). 2° Ils administraient le baptême en l'absence du prêtre. 3° Ils annonçaient la parole de Dieu.

Saint Philippe excellait tellement dans la prédication de l'Évangile, qu'il mérita le surnom d'*Évangéliste*, par lequel il est distingué dans les Actes des apôtres (11). Après le martyre de saint Étienne et la dispersion des disciples du Sauveur, il porta les lumières de la foi dans Samarie. Le peuple de cette contrée écouta ses discours attentivement. Un grand nombre se convertirent à la vue des miracles éclatants qu'il opérait en confirmation de la doctrine qu'il prêchait. En effet, il guérissait les maladies les plus incurables et chassait les démons des corps des possédés (12).

C'était dans ce temps-là que Simon, surnommé le *Magicien*, jouait un rôle dans Samarie. Il était né à Gitton, petite ville du pays. Avant l'arrivée de saint Philippe, il s'était acquis beaucoup de réputation, en séduisant le peuple par ses prestiges. *Tous les suivaient, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient : Celui-ci est la grande vertu de Dieu* (13). Le démon se servait de lui pour opposer de prétendus prodiges aux miracles de Jésus-Christ, comme autrefois il s'était servi des magiciens de Pharaon pour empêcher l'effet des merveilles qu'o-

(15) Joan. VI, 57.
(16) S. Ambros. in Ps. CXVIII. *Domine de hoc pane scriptum est*, etc.
(1) Act. VI, 5.
(2) I, Cor. XI.
(3) Voyez saint Augustin, Tertullien, etc.
(4) Act. VI, 5.
(5) 1. Timoth. III, 8.
(6) Voyez les Constitutions apostoliques, l. 8, c. 13; saint Cyprien, l. *de lapsis*; l'auteur des *Questions sur l'ancien et le nouveau Testament*, c. 101, etc.
(7) N. 2, p. 62.
(8) N. 7, p. 37.
(9) Ep. 65, *ed. Pam.*
(10) L. 1, *Offic.* c. 41.
(11) Act. XXI, 8. Voyez Grotius, *ibid.*
(12) *Ibid.* VIII, 8.
(13) *Ibid.* 10.

pérait Moïse : mais Dieu, en permettant que la fidélité de ses serviteurs soit mise à une pareille épreuve, fournit les moyens de découvrir et de confondre l'imposture. Il accorda donc à saint Philippe le pouvoir de faire des miracles si éclatants, que le magicien en fut tout déconcerté et comme étourdi. Simon lui-même, voyant le peuple courir au Saint, demanda le baptême, et crut, ou du moins feignit de croire en Jésus-Christ. Lorsqu'il eut été baptisé, il s'attacha spécialement à Philippe, dans l'espérance qu'il recevrait le pouvoir de faire des miracles semblables à ceux qu'il avait vu opérer.

Les apôtres, ayant appris à Jérusalem ce qui s'était passé à Samarie, y envoyèrent saint Pierre et saint Jean pour imposer les mains aux nouveaux convertis, c'est-à-dire pour leur conférer le sacrement de confirmation, qui ne pouvait être administré que par des évêques. Dans ces premiers temps du christianisme, la réception du sacrement de confirmation était ordinairement suivie de plusieurs dons extérieurs. Ce fut ce qui arriva pour lors aux Samaritains.

Simon, voyant les effets merveilleux que produisait l'imposition des mains faite par les apôtres, dit à ceux-ci, en leur offrant de l'argent : *Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit.* Mais il lui fut répondu par saint Pierre : *Que votre argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don de Dieu pouvait s'acquérir avec de l'argent. Faites pénitence de cette méchanceté, et priez Dieu, afin que, s'il est possible, il vous pardonne cette pensée de votre cœur ; car je vois que vous êtes rempli d'un fiel très-amer, et que vous êtes engagé dans les liens de l'iniquité* (14). Cette mauvaise disposition empêcha Simon de recevoir les dons du Saint-Esprit, ou du moins la grâce sanctifiante. Frappé cependant de la crainte des maux temporels, il dit à saint Pierre : *Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous m'avez dit.* Le crime de Simon a fait donner le nom de *simonie* au péché que commettent ceux qui vendent ou achètent les choses spirituelles pour un bien temporel, péché qui est tout à la fois contraire et à la loi naturelle et à la loi de Dieu. Il est ordinairement désigné dans le droit canonique sous le nom d'*hérésie de Simon le Magicien*. L'Écriture ne nous apprend plus rien de cet imposteur. On croit cependant que c'est de lui et de ses disciples qu'il faut entendre ce que disent saint Paul et saint Jude (15), et que c'est contre eux que saint Jacques prouve la nécessité des bonnes œuvres pour le salut (16). On croit encore qu'ils sont ces faux prophètes que saint Pierre (17) a peints avec des couleurs si capables d'inspirer la terreur (18).

Saint Philippe ressentit une grande douleur à la vue de l'hypocrisie de Simon le Magicien, et des obstacles que cet imposteur mettait aux progrès de l'Évangile; mais il se rappelait en même temps

(14) Act. VIII, 19, 20, 22, 23.
(15) 2. Tim. III, 1, 2, 3, Jud. 4.
(16) Jac. II, 14.
(17) 2. Petr. II, 1, 2, 3, 13.
(18) Le sentiment le plus commun parmi les Pères est que la conversion de Simon fut un acte d'hypocrisie. Si cet imposteur, disent-ils, affecta de croire en Jésus-Christ, c'était par ambition et par des vues purement temporelles : c'était dans l'espérance de recevoir la puissance de communiquer les dons du Saint-Esprit, qu'il attribuait à la magie, mais à une sorte de magie supérieure.

Selon saint Épiphane, *hær.* 21, saint Irénée, l. 1, c. 20, Tertullien, *Præscr.* c. 33, Théodoret, *Hæret. fabul.* c. 1, 3, 9, et plusieurs autres Pères, Simon avança dans la suite différentes erreurs. Il prétendait être le Messie, et s'appelait *la puissance de Dieu*, qui était descendue sur la terre pour sauver les hommes et pour rétablir l'ordre dans l'univers. Il assurait que cet ordre avait été troublé par les anges, qui se disputaient la première place, et qui, gouvernant le monde, tenaient les hommes sous l'esclavage. Il ajoutait que, pour s'en rendre plus facilement les maîtres, ils avaient inventé la loi des bonnes œuvres, et il enseignait que la foi seule suffisait pour le salut. A l'en croire, le monde avait été créé par les anges, qui ensuite s'étaient révoltés contre Dieu, et qui y avaient usurpé un pouvoir qui ne leur appartenait point. Cependant il ordonnait qu'on les honorât, et que par leur médiation on offrît des sacrifices au Père, non pas pour implorer leur secours, mais pour les apaiser, afin qu'ils ne déconcertassent pas nos desseins sur la terre, et qu'ils ne nous nuisissent pas après la mort. Ce culte superstitieux des anges était une véritable idolâtrie; il a été condamné par saint Paul, *Coloss. II*, 18. Il continua longtemps dans la Phrygie et la Pisidie, au rapport de Théodoret, qui dit que de son temps il y avait encore quelques oratoires dédiés aux anges par les sectateurs de Simon le Magicien. Voyez Théodoret, *Comm. in Coloss. II*, p. 355. Le culte des anges, dont nous parlons, fut condamné par le concile de Laodicée, *can.* 35, t. I p. 468, *édit. Bevereg.* Voyez les commentaires de Basalmon, de Zonare, et d'Aristène, *ibid.*

Simon rejetait l'ancien Testament, comme ayant été donné par les anges, et disait qu'il était venu pour l'abolir. Ayant acheté à Tyr une prostituée d'une grande beauté, il l'appelait *son Hélène*. Il prétendait qu'elle était la première intelligence, et que c'était par elle que le père avait créé les anges. Souvent il se donnait lui-même pour le Saint-Esprit; d'autres fois ce nom était pour Hélène. Il se faisait rendre les honneurs divins sous la figure de Jupiter, et à Hélène sous celle de Minerve. Il niait le libre arbitre, et portait aux abominations qui eurent depuis tant de cours parmi les gnostiques. Son système, où il y avait autant d'extravagance que d'impiété, était un composé de pièces mal assorties, qu'il avait empruntées de la religion des païens, des juifs, des chrétiens et des Samaritains. Son unique but était de se montrer en tout le rival de Jésus-Christ. Quant au voyage qu'il fit à Rome, nous en parlerons dans la vie de saint Pierre.

les contradictions que Jésus-Christ lui-même avait éprouvées de la part des pécheurs impénitents, dans le dessein d'instruire ses disciples et de leur enseigner la patience et la douceur. Après tout, si les entreprises des hommes apostoliques n'étaient point traversées, la facilité du succès leur ravirait une partie du mérite qu'ils peuvent acquérir.

On croit que saint Philippe était encore à Samarie, lorsqu'un ange lui ordonna d'aller vers le midi, et de gagner le chemin qui conduisait de Jérusalem à la ville de Gaze. Il trouva sur ce chemin un eunuque, qui était le grand trésorier de Candace, reine d'Éthiopie. Comme il professait la religion des juifs, il avait été visiter le temple de Jérusalem. Il était alors en route pour retourner dans son pays (19). Son amour pour les Livres saints était si grand, qu'il lisait dans son chariot le prophète Isaïe. Il en était alors à ce passage (20), où il est dit de Jésus-Christ : *Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond. Le jugement porté contre lui*, dans les jours *de son abaissement, a été aboli* par la gloire de sa résurrection. *Qui pourra expliquer sa génération*, ou la glorieuse résurrection de son humanité, qui sera comme une seconde naissance miraculeuse? Saint Philippe donna à l'eunuque l'intelligence de ce passage, puis le baptisa, après l'avoir instruit parfaitement de la foi. L'eunuque s'en alla plein de joie dans son pays, et y publia la doctrine de Jésus-Christ, comme le dit saint Jérôme, d'après Eusèbe (21). Les Abyssiniens l'ont toujours regardé comme leur apôtre.

Quant à saint Philippe, il se trouva tout-à-coup transporté à Azot. Il y annonça Jésus-Christ, ainsi que dans toutes les villes où il passa, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Césarée, où il faisait ordinairement sa résidence. Ce fut dans sa maison que logea saint Paul, lorsqu'il vint dans cette ville en 58.

Il avait quatre filles vierges, qui toutes prophétisaient (22). Saint Jérôme dit qu'elles gardèrent leur virginité par vœu, ou du moins par dévotion (23). Le même Père ajoute que le don de prophétie dont elles furent douées était la récompense de leur chasteté (24).

Il est probable que saint Philippe mourut à Césarée : on ne doit pas le confondre, comme l'ont fait quelques auteurs, avec saint Philippe, apôtre, qui mourut à Hiéraple.

(19) Les Éthiopiens habitaient la péninsule de Méroé, qui est à l'occident, et qui confine à la partie basse de l'Égypte. Les femmes régnaient ordinairement dans ce pays, et plusieurs de leurs reines portèrent le nom de *Candace*. Quelques auteurs prétendent, d'après Pline, l. 6, c. 29, et d'après Strabon, l. 17, que ce nom était commun à toutes les reines de ce pays. Voyez D. Calmet.

(20) Is. LIII, 7. On lit ainsi dans les Septante.

(21) Saint Jérôme, *in Is. LIII*, et *ep.* 103; Eusèbe, *Hist.* l. 2; saint Irénée, l. 3, c. 12.

(22) Act. XXI, 9.

(23) L. 1 *contra Jovin.* c. 24.

(24) *Ep.* 8, et *ep.* 78, c. 16.

SAINT GUDWALL, ÉVÊQUE DE SAINT-MALO.

FIN DU SIXIÈME SIÈCLE.

Ce Saint était du pays de Galles. Il se consacra, dès son enfance, au service de Dieu, et devint dans la suite abbé d'un monastère situé dans la petite île de Plecit, auprès d'un roc voisin de la côte, et environné des eaux de la mer. On dit qu'il avait sous sa conduite cent quatre-vingt-huit moines, qui servaient Dieu dans une grande union et avec une ferveur angélique (1). Il passa dans le pays de Cornouailles, puis dans le Dévonshire, où il se construisit lui-même un ermitage. Son éminente vertu ne tarda pas à le faire connaître. Il lui vint un si grand nombre de disciples, que son ermitage fut bientôt changé en un monastère (2).

Quelque temps après, il passa dans l'Armorique ou la Bretagne, et continua d'y vivre dans les veilles, les jeûnes et les différents exercices de la contemplation. Saint Malo le désigna pour lui succéder sur le siége épiscopal qu'il avait fondé à Aleth, et qui porte aujourd'hui son nom.

Saint Gudwall se conduisit dans l'épiscopat avec beaucoup de sainteté; il se démit ensuite à cause de son grand âge, et se retira à Guern, dans le diocèse dont il venait de quitter le gouvernement. Il permit à plusieurs moines de s'attacher à lui; mais il vivait dans une grotte séparée d'eux, et uniquement occupé à se préparer au passage de l'éternité.

(1) On lit dans ses actes, écrits par un moine de Gand et publiés par Henschenius, que ce Saint fut évêque dans le pays de Galles, et qu'il se démit de l'épiscopat pour embrasser la vie monastique sur le roc : mais c'est une faute; saint Gudwall ne fut évêque que longtemps après, et on ne l'éleva à cette dignité que dans l'Armorique ou la Bretagne, aujourd'hui province de France.

(2) Alford se trompe en plaçant ce fait dans le quatrième siècle. Henschenius montre que saint Gudwall ne florissait que dans le septième siècle, ou tout au plus à la fin du sixième; mais le savant jésuite se trompe lui-même, en avançant que le Saint mourut dans le Devonshire. En effet, saint Gudwall est le même que celui qui est nommé dans les calendriers de Bretagne, et qui y est honoré le 6 juin. Voyez le P. Le Large, chanoine régulier. *Hist. des Hom. illust. de Saint-Malo, et Hist. des Évêq. de Saint-Malo.*

Il mourut le 6 juin, à la fin du sixième siècle ou au commencement du septième.

Durant les incursions des Normands, ses reliques furent transportées dans le Gatinois; et l'on voyait encore vers la fin du dix-huitième siècle à Yevre-le-Châtel la châsse qui les renferma quelque temps; on les porta ensuite à Montreuil-sur-Mer, puis à Gand (*). Saint Gudwall a divers noms, selon les différents pays où il est honoré (3).

Voyez Henschenius, Le Large, Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 131.

SAINT CLAUDE,

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON ET PATRON DU DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE.

L'AN 693 OU 696.

SAINT CLAUDE illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne, connue depuis sous le nom de Franche-Comté. Il vint au monde à Salins, vers l'an 603. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il devint le modèle et l'oracle du clergé de Besançon.

Après la mort de Gervais, archevêque de Besançon, arrivée en 685, il fut élu pour lui succéder; mais la crainte des obligations attachées à l'épiscopat le porta à prendre la fuite et à se cacher. On le découvrit, et on le força à se laisser sacrer. Il gouverna sept ans son église avec le zèle et la vigilance d'un véritable pasteur.

Ayant trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps de se démettre de l'épiscopat, il se retira au monastère de Saint-Oyend, sur le Mont-Jou, et y prit l'habit; on l'obligea ensuite de le gouverner en qualité d'abbé. La sainteté de sa vie et son zèle pour la perfection évangélique, lui firent donner les surnoms d'*Antoine* et de *Pacôme*. On comparait ses moines à ceux de l'ancienne Égypte. Ils joignirent en effet au travail des mains l'amour du silence, de la prière et de la lecture, avec les jeûnes, les veilles, l'obéissance et la pratique de toutes les autres vertus monastiques.

La mort de saint Claude arriva en 693 ou 696, comme l'a prouvé l'auteur de la *dissertation sur l'ordre chronologique des premiers évêques de Besançon*, couronnée par l'académie de cette ville en 1779.

Son corps fut enterré dans l'église abbatiale du monastère de Condate ou de Saint-Oyend. On le découvrit en 1243, et on le renferma dans une châsse d'argent (*). Il subsistait encore en 1794 sans la moindre marque de corruption. Le pèlerinage qui se faisait à la châsse de saint Claude était un des plus célèbres de la France. Trois fois le jour les fidèles pouvaient baiser les pieds du Saint, qu'on exposait nus à la vénération publique (**).

Henschenius a publié, avec des notes, une vie de saint Claude, composée dans le douzième siècle. Voyez encore les *Illustrationes Claudianæ* du P. Chifflet; Mabillon, *Acta Ben.*; Dunod, *Hist. de l'église de Besançon*, p. 63, etc.

† SAINT ALEXANDRE,

ÉVÊQUE DE FIESOLI EN ITALIE, MARTYR.

VERS L'AN 840.

CE prélat succéda à Létus sur le siége épiscopal de Fiesoli, qui était sa ville natale. Il se distingua principalement, pendant son épiscopat, par sa courageuse défense des droits et des libertés de l'Église. Lorsqu'on lui enleva par violence les biens de son église, il se réfugia, dit-on, à Pavie, auprès d'Atharis, roi des Lombards, dont il fut reçu avec beaucoup d'honneur, comme aussi de sa pieuse épouse Théodelinde, née princesse de Bavière, célèbre par sa sagesse, sa vertu et son attachement à la foi ortho-

(*) Les reliques de saint Gudwall furent transférées, en 959, à Gand au monastère de Saint-Pierre. Voyez Molanus, *Nat. SS. Belgii, p.* 109, *ad* 6 *Junii.*

(3) On l'appelle *saint Gurwall, saint Gudwal, saint Guidgal, saint Goual.*

(*) En 1785, le chapitre de saint Claude avait placé dans une nouvelle châsse d'argent, ornée de cristaux, le corps de son saint patron, qui était encore entier et palpable. Cette châsse laissait voir entièrement la précieuse relique. Elle fut ainsi conservée jusqu'à l'époque de la révolution. Le 19 juin 1794, des impies pénétrèrent dans l'église, enlevèrent le saint corps, le traînèrent dans les rues et ensuite le brûlèrent. Un artisan zélé catholique sauva seulement un os d'un bras, qu'il arracha des flammes et qui est maintenant renfermé dans un reliquaire d'argent. A pareil jour, l'an 1799, la ville de Saint-Claude fut entièrement consumée par les flammes : ce fut sans doute l'effet d'une permission divine, pour venger un si horrible sacrilége. En effet, l'incendie ayant commencé, on ne sait comment, en plein midi, le ciel étant serein et l'air calme, les habitants furent frappés d'un tel aveuglement et d'une stupeur si extraordinaire, que, malgré la présence des secours et l'heure favorable, loin d'employer les moyens d'éteindre le feu, chacun s'occupa de démeubler sa maison, la laissant dévorer par les flammes, de sorte qu'après un court espace de temps, le sol que couvrait une ville riche et florissante, n'offrait plus à la vue qu'un tas de décombres enflammés et de cendres fumantes. Le feu épargna une seule maison; ce fut celle d'un homme pieux nommé Calais, dont l'épouse avait reçu le chapelet de saint Claude que les impies lui avaient donné, à l'instant où ils brûlaient la relique.

(**) Voyez sur l'abbaye de Saint-Oyend ou de Saint-Claude, et sur la ville du même nom, où Benoît XIV a érigé un évêché, ci-dessus t. I p. 11, not. 2.

doxe. Le roi fit rendre justice au saint prélat, et le rétablit dans tous ses priviléges. Ses adversaires irrités tramèrent contre ses jours, et le précipitèrent en effet dans un torrent (1). Il y a à Fiesoli une église dédiée sous son invocation. Le martyrologe romain célèbre sa mémoire sous le 6 juin.

Voyez Ughelli, *Italia sacra*, t. III, *in Episcopis Fesulanis*; et Daniel Papebroch, t. I *Junii*, p. 749 sqq.

† LE B. BERTRAND, PATRIARCHE D'AQUILÉE.

Tiré du suppl. de Ch. Butler. — Voyez la vie, écrite en italien par un chanoine d'Udim, 1 vol. in-8°, Bassano, 1791, et les leçons de son office. Un anonyme, qui avait vécu dans la familiarité de ce bienheureux, fut le premier qui donna sa vie au public peu de temps après sa mort. Elle a été également écrite avec plus ou moins d'étendue par divers auteurs du Frioul, et enfin par Paul-Charles Soardi, sous ce titre : *Miroir brillant d'un grand prince et d'un vrai pasteur de la sainte Église*. Venise, 1667. Voyez aussi les Bollandistes, t. I de juin, p. 776; le martyrologe gallican de Du Saussay, et l'histoire de l'Église gallicane, t. XIII.

L'AN 1350.

La France fut la patrie du bienheureux Bertrand. Sa famille, qui était noble, portait le nom de Saint-Genèse, d'un château appelé ainsi et situé à peu de distance de Cahors (2). Il vint au monde vers l'an 1260, et reçut dès sa première jeunesse une éducation conforme à sa naissance. Né avec un esprit vif et pénétrant, il s'adonna avec succès à l'étude et devint licencié en droit civil et canonique dans l'université de Toulouse. Il professa ensuite pendant quelque temps dans cette école à la place de Jean de Montledun, personnage assez célèbre du treizième siècle. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé doyen du chapitre d'Angoulême, dignité qu'il possédait encore en 1326. Le pape Jean XXII, né en Quercy, résidait à Avignon; Bertrand, étant allé dans cette ville, fut en qualité de compatriote bien accueilli par le pontife, qui le fit son chapelain et le nomma auditeur de Rote. On s'occupait alors de la canonisation de saint Thomas d'Aquin, et la Rote était chargée de faire les informations; il paraît que le nouvel auditeur travailla lui-même à ce procès. Ce fut sans doute à cette occasion qu'il conçut pour le docteur angélique une dévotion spéciale, qu'il conserva le reste de ses jours, et qui le porta à en établir le culte dans son église, lorsqu'il eut été élevé à l'épiscopat.

Il y avait dix-sept ans que le serviteur de Dieu résidait à la cour d'Avignon, lorsque le siége patriarcal d'Aquilée étant venu à vaquer, en 1333, le pape Jean XXII le nomma pour le remplir. Il partit aussitôt pour l'Italie et se fit installer en 1334. Dès qu'il eut pris les rênes de l'administration, il s'appliqua sans relâche à accomplir tous les devoirs attachés à la charge pastorale. Son zèle le rendait infatigable dans la visite de son vaste diocèse, et ce zèle était d'autant plus pur, qu'oubliant alors ses intérêts temporels, il ne recevait pas le droit que les canons accordent à l'évêque en pareilles circonstances. Les jeunes gens qui aspiraient à l'état ecclésiastique étaient pour lui les objets d'une attention particulière; il ne s'en rapportait à personne pour leur admission aux saints ordres, et les leur conférait tous lui-même. Les pénitents publics avaient également part à sa sollicitude spéciale. Ils étaient d'ordinaire assez nombreux, parce que la foi étant alors beaucoup plus vive qu'aujourd'hui, on sentait mieux la grièveté du péché, l'obligation de réparer le scandale qu'on avait donné, et la nécessité de satisfaire à la justice de Dieu par une salutaire confusion. L'intérêt qu'il portait à ses pénitents était si vif, que lorsque par quelque circonstance il se trouvait en voyage pendant le carême, il marchait jour et nuit, afin d'être arrivé à temps pour les réconcilier au jour fixé par l'Église. Il avait soin d'appeler auprès de lui un religieux dominicain, savant et qui parlât plusieurs langues pour l'aider dans son travail, afin que personne ne fût privé du bienfait de la réconciliation. Persuadé que la prédication de la parole de Dieu est une des obligations les plus indispensables des pasteurs, il instruisait fréquemment son peuple par les discours qu'il lui adressait, ainsi que les personnes religieuses de son diocèse. Il prêchait même le clergé, et de la manière la plus paternelle, dans les synodes qu'il assembla presque tous les ans pendant son épiscopat.

Non content de réunir le clergé du diocèse d'Aquilée dans les assemblées synodales, le zélé patriarche voulut aussi, pour se conformer aux lois et au désir de l'Église, tenir des conciles dans sa province. Le premier qu'il assembla eut lieu dans son palais en 1335, et fut surtout occupé à détruire plusieurs abus, ainsi qu'à sévir contre les usuriers, qui, dans ce siècle, étaient pour la société un véritable fléau. Les biens de son Église étaient envahis par des seigneurs voisins; il crut ne pouvoir en conscience laisser en jouir ces usurpateurs, parce qu'il regardait ces biens comme un dépôt qui lui était confié, qu'il devait par conséquent défendre et conserver. Il était d'ailleurs seigneur temporel du pays; aussi fut-il obligé plus d'une fois d'autoriser ses vassaux

(1) On lit dans Ughelli : « Extinguitur Alexander in vorticibus, vitæ mortalis naufragium passus, ut ad portum beatæ vitæ securius deveheretur. »

(2) *Fanum sancti Genesii.*

à repousser par les armes les injustes spoliations auxquelles ils étaient exposés. Dans ces cas fâcheux, dès le premier signal du combat, il se jetait à genoux et la tête nue, les mains élevées au ciel; il ne se relevait pas qu'on ne vint lui annoncer la victoire; il l'obtenait toujours; ce que l'on regardait comme une espèce de prodige.

Le serviteur de Dieu ayant, par sa fermeté, assuré la paix à son église, reprit ses travaux et continua de s'occuper du bien spirituel de son diocèse. Parmi les actes de son épiscopat, qui sont des monuments de sa sagesse et de sa vigilance, on cite la suppression qu'il fit de la prévôté du chapitre de Cividale, dignité dont ceux qui en étaient pourvus abusaient fréquemment pour tyranniser les chanoines, et l'établissement, qu'il opéra avec une partie des revenus de ce titre, de douze places destinées à des jeunes gens vertueux et capables auxquels il donna le nom de *Clercs de Marie*, et qui, par leur institution, devaient contribuer à la pompe du culte divin. Ce ne fut pas le seul bien que ce chapitre reçut de lui. Bertrand renonça au droit de dîme sur les terres que le corps possédait dans la Carniole, et il n'y mit aucune condition, si ce n'est de chanter chaque jour à la fin de l'office canonial une antienne à la Sainte-Vierge, usage qui n'existait pas encore dans cette église, et qu'il eut la consolation d'y établir, donnant ainsi dans ces deux circonstances des preuves manifestes des sentiments de tendre dévotion dont il était animé envers la mère de Dieu.

Tous les saints pontifes ont affectionné et protégé les monastères; il les ont avec raison regardés comme des écoles de perfection, des asiles pour la piété et une source de bénédictions pour les pays qui les possèdent. Tels furent aussi les sentiments du vertueux patriarche. Non content de favoriser ceux qui existaient déjà dans son diocèse, il voulut en fonder lui-même deux nouveaux : l'un, sous le titre de Saint-Nicolas, fut destiné à des religieuses qui vivaient suivant la règle de saint Augustin; il donna l'autre aux Célestins, qui, ayant été institués à la fin du siècle précédent, étaient encore dans leur ferveur primitive. C'est dans la ville d'Udine, capitale de sa province, qu'il les établit, et il les dota de ses propres deniers. Tel était l'usage qu'il faisait de ses revenus. Dépositaire plutôt que possesseur des biens de l'Église, il les distribuait avec une générosité dont il donna de fréquents exemples, car il était surtout remarquable par son amour pour les pauvres et les grandes aumônes qu'il leur distribuait. Sa coutume était d'en nourrir douze, chaque jour, en l'honneur des douze apôtres, avant de prendre son repas, et de les servir de ses propres mains. On porte à deux mille personnes le nombre des indigents auxquels il donna journellement des aliments pendant une longue famine. Ses parents ne furent pas enrichis de ses épargnes. Oubliant sur ce point ceux qui lui étaient unis par les liens du sang, il n'avait d'autre famille que les indigents. Les jeunes personnes honnêtes et sans fortune trouvaient surtout dans le serviteur de Dieu un père plein de bienveillance et de sollicitude; il en dotait plusieurs, soit qu'elles voulussent s'engager dans le mariage, soit qu'elles choisissent Jésus-Christ pour époux, en embrassant la vie religieuse. On porte à douze mille florins d'or la somme qu'il dépensa pour cette seule bonne œuvre.

Ce saint homme, qu'on pouvait avec raison appeler le père de tous les malheureux, était aussi sévère pour lui-même qu'il se montrait tendre et plein de compassion pour les pauvres. Il donnait peu de temps au sommeil, et encore l'interrompait-il pour réciter l'office de la nuit. Il la passait quelquefois toute entière à prier à genoux sur le pavé de sa chambre. Se trouvant à Aquilée pendant la semaine-sainte, il renvoyait le soir ses domestiques comme s'il eût voulu prendre du repos; il se rendait alors dans une église voisine et s'y livrait pendant toute la nuit à des méditations pieuses sur le mystère de la passion. Des ecclésiastiques de sa suite le surprirent plus d'une fois au milieu de ces exercices secrets de dévotion, et voulaient lui représenter le tort qu'il pouvait faire à sa santé; mais le bon prélat les reprenait avec douceur et leur imposait un silence absolu sur cette matière.

Une vertu si pure rendait Bertrand cher aux papes et aux princes. On voyait en lui un véritable pasteur, zélé pour le maintien de la discipline, pour la décence du culte divin et l'accroissement de la piété. Il avait en 1339 tenu son second concile provincial, dans lequel il fit confirmer les ordonnances de ses prédécesseurs et publier plusieurs constitutions qui lui parurent nécessaires; il avait reveillé la dévotion du peuple envers les saints martyrs Hermagore, premier évêque d'Aquilée, et Fortunat, son diacre, qui, dès le premier siècle de l'Église, avaient scellé leur foi de leur sang. C'en était assez pour lui mériter toute la confiance des Souverains-Pontifes; aussi fut-il chargé par Benoît XII de l'examen d'une affaire importante, celle de la demande en nullité de mariage faite par Marguerite, fille du duc de Carinthie contre son époux, Jean de Luxembourg. Clément VI, à son avènement au trône pontifical, l'envoya en qualité de nonce à la cour du roi de Hongrie. Le même pontife ayant, en 1345, reçu contre Bertrand une accusation de la part de

quelques habitants d'Udine, que le zèle de leur premier pasteur pour la justice contrariait, rendit un témoignage éclatant à son innocence.

Ce jugement du Saint-Siége n'éteignit point la haine des ennemis du serviteur de Dieu; ils ne pouvaient lui pardonner la fermeté avec laquelle il soutenait les droits de son église et la vigueur qu'il mettait à les défendre. Bertrand n'ignorait pas de quels sentiments ils étaient animés à son égard; mais, à l'exemple de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il avait pris pour modèle et pour protecteur, il était tout disposé à souffrir, comme ce glorieux martyr, la mort pour la justice. L'occasion s'en présenta bientôt; il était allé à Padoue pour y assister à la translation du corps de saint Antoine, célèbre religieux franciscain, et à un concile que tenait dans cette ville le cardinal de Sainte-Cécile, légat du pape Clément VI. Lorsque le concile fut terminé, le saint patriarche, qui savait que ses adversaires avaient formé une faction assez puissante et même s'étaient ligués avec le comte de Gorice, éprouvait quelque répugnance à retourner dans le Frioul; cependant, cédant aux sollicitations des ecclésiastiques qui l'accompagnaient, il leur dit : Je vais me sacrifier pour vous. Il se confessa avec beaucoup d'humilité, célébra la messe et se mit ensuite en route. Le second jour de son voyage, vers trois heures de l'après-midi, il était parvenu à un lieu nommé Richinvelda, non loin de la forteresse de Spilimberg, lorsqu'une troupe de factieux, à laquelle s'étaient joints quelques soldats du comte de Gorice, vint attaquer Bertrand et dissipa son escorte. Resté seul entre les mains de ses ennemis, il en reçut cinq coups d'épée dont il mourut peu d'instants après, en recommandant à Dieu son âme et ses meurtriers. Ce crime fut commis le 6 juin 1350. Ainsi mourut, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le B. Bertrand, victime de son amour pour son église. Ses assassins mirent son corps sur une charrette et l'envoyèrent à Udine, en faisant dire par dérision ces paroles aux habitants : « Recevez le corps de votre saint patriarche. » Ils le reçurent en effet avec une profonde douleur et l'inhumèrent dans l'église principale où il fut, au bout d'une année, trouvé sans corruption. Le culte du saint prélat commença bientôt à s'établir, mais il ne fut approuvé par le Saint-Siége que dans le dix-huitième siècle; Benoît XIV étendit ce culte, par son bref du 18 juin 1756, et Clément XIII accorda au clergé d'Udine la faculté de célébrer la fête du B. Bertrand.

7 JUIN.

—

SAINT PAUL,

ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE, MARTYR.

Tiré de saint Athanase, *Ep. ad Solitar.* etc.; de Socrate, de Sozomène, etc. Voyez Tillemont, t. VII p. 251, et le P. Baert, un des continuateurs de Bollandus, t. II *Junii*, p. 13.

L'AN 350.

Saint Paul, né à Thessalonique, était diacre de l'église de Constantinople en 340, lorsqu'Alexandre, évêque de cette ville, le désigna en mourant pour son successeur. Il fut élu conformément aux dernières volontés d'Alexandre et placé sur le siége épiscopal. On se détermina d'autant plus facilement à cette élection, que Paul possédait dans un haut degré le talent de la parole, qu'il avait beaucoup de zèle pour la foi catholique, et qu'il était la terreur de la secte arienne.

Macédonius, qui aspirait à la même dignité, ne vit dans Paul qu'un concurrent odieux; il résolut donc de le perdre, et il se flattait d'autant plus de réussir, qu'il était soutenu par les hérétiques, qui formaient une faction puissante. La calomnie fut le moyen qu'il employa; mais les diverses accusations qu'il intenta contre le nouvel évêque étant dénuées de toute probabilité, il fut obligé de s'en désister. Il parut même se repentir, et il joua si bien le rôle d'un hypocrite, que peu de temps après Paul l'éleva au sacerdoce (1).

Cependant Eusèbe, un des principaux chefs des ariens, qui, contre la disposition des canons, avait été transféré du siége de Béryte à celui de Nicomédie, ne cherchait qu'à se faire élire évêque de Constantinople; il renouvela donc les anciennes calomnies. Il avança 1° que Paul avait vécu dans le désordre avant son sacre; 2° qu'il avait été élu sans le consentement des évêques d'Héraclée et de Nicomédie, les métropolitains dont le concours était absolument nécessaire; 3° que son élection s'était faite durant l'absence de l'empereur Constance. Les deux premiers chefs d'accusation furent aisément réfutés; quant au troisième, on l'exagéra si fortement au prince, et on le lui représenta avec tant d'artifice, comme renfermant un mépris formel de la dignité impériale, que le Saint fut déposé dans une assemblée toute composée d'évêques ariens. L'ambitieux Eusèbe jouit du fruit de ses intrigues, et il se fit placer sur le siége de Constantinople en 340.

(1) Socrate, l. 2, c. 6; Sozomène, l. 3, c. 4; saint Athanase, *ad Solitar.* p. 813.

Paul, se voyant inutile à son troupeau, à cause du crédit des ariens, que l'empereur Constance protégeait, se retira dans l'Occident où Constant régnait. Il fut reçu avec de grandes marques de respect, et par le prince, et par saint Maximin de Trèves. Ayant séjourné quelque temps dans cette ville, il se rendit à Rome, où il trouva saint Athanase. Il assista au concile que le pape Jules tint en 341. Les Pères de ce concile s'assemblèrent dans l'église où Viton avait coutume d'instruire le peuple, et dont par conséquent il était *le prêtre* (2). C'est ce Viton qui, avec Vincent et Osius, avait été légat de saint Sylvestre au concile de Nicée.

Dans le synode dont nous venons de parler, il fut décidé que saint Athanase, saint Paul et Marcel d'Ancyre seraient rétablis sur leurs siéges respectifs. Le pape Jules, en vertu de l'autorité qu'il avait dans l'Église, les renvoya avec une lettre circulaire adressée aux évêques orientaux, laquelle ordonnait le rétablissement des trois prélats (3). Cette lettre nous a été conservée par saint Athanase (4). Jules désapprouvait la conduite des ariens, surtout en ce qu'ils avaient osé juger les évêques des principaux siéges que les apôtres avaient gouvernés, sans lui avoir préalablement écrit, comme cela se pratiquait ordinairement (5).

Saint Paul, étant retourné à Constantinople, ne put recouvrer son siége qu'après la mort d'Eusèbe, qui arriva en 342. Autant son rétablissement fut agréable aux catholiques, autant il déplut aux ariens. Ces derniers, qui avaient à leur tête Théognis de Nicée et Théodore d'Héraclée, se choisirent Macédonius pour évêque. Cette démarche fut suivie d'une violente sédition. Toute la ville courut aux armes, et il y eut plusieurs personnes qui y perdirent la vie.

Constance, qui était pour lors à Antioche, entra en fureur quand il apprit cette nouvelle; il ordonna à Hermogène, général de ses troupes, qui allait dans la Thrace, de passer par Constantinople, et d'en chasser le saint évêque. Hermogène trouva la ville dans une étrange confusion, et les efforts qu'il fit pour exécuter la commission dont il était chargé n'aboutirent qu'à augmenter le trouble et à lui faire perdre la vie. Cet outrage, fait à l'empereur dans la personne d'un de ses officiers, l'engagea à venir lui-même à Constantinople, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il se laissa fléchir par les prières du sénat qui sollicitait la grâce du peuple; mais il se vengea sur Paul en le bannissant. Il refusa cependant de confirmer l'élection de Macédonius, parce qu'il avait trempé dans la sédition.

On ne sait pas précisément le lieu où le Saint fut exilé; il paraît qu'il se retira de nouveau à Trèves. Nous le retrouvons à Constantinople en 344. Il y était venu avec des lettres de recommandation de l'empereur d'Occident. Constance ne consentit à son rétablissement, que parce qu'il craignait de s'attirer sur les bras les armes de son frère.

La situation de Paul ne fut pas plus tranquille qu'auparavant. Les ariens, toujours en crédit, continuèrent de lui susciter mille traverses. Il attendait quelques secours du concile qui se tint à Sardique en 347; mais les choses ne changèrent pas pour cela de face. Les eusébiens, s'étant assemblés à Philippopolis, prononcèrent une sentence d'excommunication contre saint Paul et saint Athanase, le pape Jules et plusieurs autres évêques qui, comme autant de colonnes, soutenaient la foi catholique. Les mauvais traitements que souffraient les orthodoxes augmentèrent encore après la mort de Constant, arrivée en 350.

Constance, n'ayant plus rien à craindre de son frère, se déclara plus hautement que jamais en faveur des hérétiques. Animé par leurs discours, il envoya d'Antioche, où il était alors, un ordre à Philippe, préfet du prétoire, pour chasser Paul de l'église et de la ville de Constantinople, et pour mettre Macédonius en sa place. Le préfet était vendu au parti des ariens; mais il n'osa user de violence, de crainte que le peuple, rempli d'affection pour son pasteur, ne se révoltât; il fit donc dire secrètement à Paul de le venir trouver à un des bains de la ville où il l'attendait. Ce fut là le lieu qu'il choisit pour lui montrer l'ordre du prince. Le Saint se soumit sans la moindre résistance, malgré l'irrégularité de sa condamnation. Cependant le peuple, qui soupçonnait quelque mauvais dessein, s'était attroupé à la porte du bain. Philippe, pour éviter une sédition, fit passer le prélat par une porte qui était du côté opposé, et l'envoya sous bonne garde au palais, qui n'était pas éloigné.

Paul fut conduit à Thessalonique, sans toutefois

(2) Nous apprenons ceci de saint Athanase.

(3) *Et quoniam propter Sedis dignitatem omnium cura ad ipsum spectabat, suam cuique ecclesiam restituit.* Sozom. l. 3, c. 8, edit. Vales. *Cùm Julio Romanæ urbis episcopo causam suam exposuissent, ille, quæ est Romanæ ecclesiæ prærogativa, liberioribus litteris eos communitos in Orientem remisit singulis sedem suam restituens.* Socrate, l. 2, c. 15.

(4) Ap. S. Athanase. *Apol. contra Arianos*, p. 141.

(5) *An ignoratis hanc esse consuetudinem, ut primùm nobis scribatur, et hinc quod justum est decernatur? Quæ accepimus à beato Petro apostolo, ea vobis significo; non scripturus tamen, quod nota apud omnes ea existimem, nisi quæ gesta sunt nos conturbâssent.* Julius ap. Athanas. p. 153.

qu'on lui fixât le lieu de son exil. Ainsi il eut d'abord la liberté de demeurer où il voulait : mais ses ennemis s'accusèrent bientôt de trop d'indulgence; ils le firent charger de fers, et l'envoyèrent à Singare, en Mésopotamie; de là on le transporta à Émèse, dans la Syrie, puis à Cucuse, petite ville située dans les déserts du Mont-Taurus, sur les confins de la Cappadoce et de l'Arménie, et où l'air était fort malsain : là il fut renfermé dans un noir cachot et laissé dans un abandon général. Ses ennemis allèrent jusqu'à défendre qu'on lui donnât aucune nourriture. Six jours après, ayant trouvé qu'il vivait encore, ils eurent la barbarie de l'étrangler; mais pour couvrir leur attentat, ils publièrent qu'il était mort de maladie. Son martyre arriva en 350 ou 351. Saint Athanase apprit toutes les circonstances que nous venons de rapporter d'un officier arien, nommé Philagius, qui était sur les lieux lorsque saint Paul consomma son sacrifice (6).

Au reste, Philippe ne put échapper aux coups de la vengeance divine. Quelques années après, il fut dépouillé de ses dignités, ainsi que de ses biens, et condamné à l'exil.

Saint Paul ne vivant plus, les ariens restèrent maîtres de l'église de Constantinople, et ils la retinrent jusqu'à l'an 379, que saint Grégoire de Nazianze fut élu évêque de cette ville.

On porta le corps du Saint à Ancyre, dans la Galatie. Théodose l'ayant fait transférer à Constantinople en 381, il y fut enterré dans la grande église qui avait été bâtie par Macédonius, et qui, depuis ce temps-là, ne fut plus connue que sous le nom de Saint-Paul (7).

Les reliques du saint évêque de Constantinople furent portées à Venise en 1226, et elles s'y gardent respectueusement dans l'église de Saint-Laurent, qui appartenait à un monastère de Bénédictines (8).

L'empereur Constance objectait aux catholiques la prospérité de son règne comme une preuve qui attestait la justice et la vérité de la cause qu'il défendait. Il ne savait pas sans doute que les caresses du monde sont d'ordinaire, à l'égard des pécheurs impénitents, le plus redoutable de tous les jugements de Dieu. La prospérité les aveugle sur leurs passions, et pour nous servir de la belle expression de Minutius Félix (9), « ils ressemblent à des victimes que l'on a engraissées pour les égorger, et que l'on a couronnées pour un sacrifice. »

(6) S. Athan. *ad Solitar.* t. I p. 815, *et de fugâ suâ*, p. 705.

(7) Socrate, l. 5, c. 9; Sozomène, l. 7, c. 10; Photius *cod.* 257.

(8) Voyez le P. Baert, p. 24.

C'est en ce sens qu'il faut entendre la menace que Dieu fait aux pécheurs en ces termes : *Épargnons l'impie, et il n'apprendra point la justice* (10). Sur quoi saint Bernard s'écrie : « O que cette miséricorde temporelle de Dieu est bien plus terrible que tous les coups de sa colère! Père des miséricordes, ne me traitez pas avec cette indulgence qui exclut des voies de la justice (11)! » Est-il un homme qui, quand il fait des fautes, aimât mieux être déshérité que d'être corrigé par un père plein de tendresse? Il y a plus, c'est que le juste doit souffrir avec Jésus-Christ, s'il veut un jour régner avec lui. Celui qui jouit dans ce monde d'une prospérité continue, vogue au milieu des rochers et des écueils.

SAINT GODESCALC,

PRINCE DES VANDALES OCCIDENTAUX, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

L'AN 1066.

Sous le règne de l'empereur Henri-le-Salique, Gneus et Anatrog, l'un et l'autre idolâtres, et Uton, fils de Missiwoi, lequel croyait en Jésus-Christ sans pratiquer l'Évangile, étaient princes des Vinules, des Slaves et des Vandales; mais ils payaient un tribut annuel à l'empereur. La crainte qu'ils avaient de s'attirer sur les bras les armes de Henri-le-Salique, de Canut-le-Grand, roi de Danemarck, et de Bernard, duc de Saxe, contint longtemps ces barbares dans le devoir.

Uton s'étant rendu odieux par ses cruautés, un Saxon lui ôta la vie en le massacrant. Godescalc son fils, qu'un évêque de Gothie, nommé aussi Godescalc, avait fait élever en chrétien dans le monastère de Lumburg, apostasia et se joignit à Gneus et à Anatrog, pour venger la mort de son père sur les Saxons. Il harcela longtemps ces peuples, et fit diverses incursions dans leur pays; mais à la fin, il fut fait prisonnier par le duc Bernard, qui le retint plusieurs années en prison. Il recouvra pourtant la liberté; mais les domaines qu'il avait chez les Slaves étaient alors occupés par Ratibor, prince puissant. Il se retira donc parmi les Danois, à la tête de ceux des Slaves qui étaient attachés à son parti.

Quelque temps après, il fut converti par un Saxon, qui le gagna entièrement à Jésus-Christ. Le roi Canut ou Knut l'employa utilement dans les

(9) *In Octav.*

(10) Is. XXVI, 10.

(11) *Serm.* 42, *in Cant.*

guerres qu'il fit aux Norwégiens; il voulut aussi qu'il fût de l'expédition d'Angleterre, et qu'il partît pour ce royaume avec Suénon, son neveu, qui depuis monta sur le trône.

Les exploits de Godescalc le rendirent si agréable au roi de Danemarck, qu'il lui donna sa fille en mariage. Après la mort de Canut et de ses enfants, il quitta l'Angleterre, soumit tout le pays des Slaves, et força une partie des Saxons à le reconnaître pour maître et à lui payer un tribut annuel.

Ses victoires effrayèrent tellement ses ennemis, qu'il régna plusieurs années en paix. Adam de Brême dit, en parlant de lui, qu'il fut le plus puissant de tous les princes qui eurent la souveraineté parmi les Slaves; mais il surpassa ses prédécesseurs en prudence et en courage; il les surpassa encore, après sa conversion, en piété et en zèle pour la gloire de Dieu. Il remplit ses états d'un grand nombre d'églises, et y fit venir des missionnaires qui portèrent le flambeau de la foi chez la plupart des peuples idolâtres qui étaient soumis à sa domination, comme les Wagires, les Obotrides, les Polabinges, les Linoges, les Warnabes, les Chissines et les Circipanes, qui habitaient la côte septentrionale de l'Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'à Mecklenbourg; il fonda aussi des monastères à Aldinbourg, à Lubeck, à Magdebourg, etc. Il honorait comme son père l'archevêque de Hambourg, et souvent il allait faire ses dévotions dans l'église métropolitaine de cette ville.

Entre les missionnaires qui travaillèrent avec le plus de succès à exécuter les projets du vertueux prince, Helmold donne la première place à Jean, né en Écosse, qu'Albert, archevêque de Hambourg, envoya prêcher l'Évangile aux Mecklenbourgeois. Il parcourut tous les états de Godescalc, et baptisa un grand nombre d'idolâtres. Souvent Godescalc expliquait au peuple, en langue sclavone, les discours et les instructions des prédicateurs.

Tant que l'empereur Henri II régna, les Slaves, les Bohêmes et les Hongrois n'osèrent remuer : mais les barbares profitèrent de la jeunesse de son fils, qui lui succéda à l'âge de huit ans; ils prirent les armes et se révoltèrent en plusieurs endroits.

Bernard, duc de Saxe, qui régnait depuis quarante ans, mourut peu de temps après l'empereur Henri II. Ses deux fils Ordulphe et Herman partagèrent entre eux ses états. Le premier, qui prit le titre de duc de Saxe, était bien inférieur à son père en courage et en capacité pour le métier de la guerre.

Cinq ans après, les Slaves ou Vandales, qui habitaient vers le pays que nous appelons aujourd'hui la Wagrie et le duché de Mecklenbourg, se révoltèrent à cause de leur attachement opiniâtre au paganisme. Leur révolte commença par la mort de Godescalc, le Machabée des chrétiens; ils le massacrèrent dans la ville de Lenzin, le 7 juin 1066. Ils saisirent en même temps le prêtre Ebbon, qu'ils poignardèrent sur un autel où ils l'avaient étendu.

Tous les historiens du Nord s'accordent à dire que Godescalc et Ebbon furent mis à mort par un effet de la haine que les barbares avaient pour la religion chrétienne. Les Chartreux de Bruxelles les ont placés l'un et l'autre parmi les martyrs que l'Église honore en ce jour, dans leurs additions au martyrologe d'Usuard.

Henschenius (1) ne doute point que Godescalc et ses compagnons n'aient été autrefois honorés dans plusieurs églises du Nord, dont les calendriers, les titres et les monuments ont été détruits ou perdus par une suite du changement de religion (2).

Voyez Adam de Brême, l. 3, c. 21; Krantzius, *Vandaliæ*, l. 2, c. 46; Helmold et les autres historiens du Nord. Voyez aussi Henschenius, t. II *Junii*, p. 40.

SAINT ROBERT,

ABBÉ DE NEW-MINSTER, EN ANGLETERRE.

L'AN 1159.

Saint Robert naquit dans le comté d'Yorck. Il se montra, dès son enfance, ennemi de tous les amusements du premier âge. Il n'avait de goût que pour les occupations sérieuses, pour la prière et la lecture des livres de piété.

Ses études finies, il fut ordonné prêtre et chargé du gouvernement d'une paroisse dans son diocèse. Quelque temps après, il se démit de sa cure et alla prendre l'habit chez les Bénédictins de Notre-Dame d'Yorck.

Il se joignit à Richard, prieur de cette maison, et à douze autres religieux qui désiraient observer leur règle selon son austérité primitive. Tous ces fidèles serviteurs de Dieu quittèrent le monastère avec la permission de leur abbé; mais il leur en coûta des peines incroyables pour exécuter leur projet. Enfin le pieux Turstan, archevêque d'Yorck, leur ayant donné la vallée de Scheldale avec le bourg de Sutton, ils y fondèrent, en 1123, avec des travaux infinis, la célèbre abbaye *des Fontaines*, qui fut ainsi

(1) T. II *Junii*, p. 40.

(2) Voyez les notes des Bollandistes sur la vie de saint Norbert, etc., et Jos. Assémani, sur saint Adalbert de Magdebourg.

nommée à cause des sources qui étaient en ce lieu.

Les Cisterciens s'étaient depuis peu introduits en Angleterre, et ils avaient une maison à Rievalle. Nos fervents religieux, trouvant dans cet ordre le genre de vie qu'ils désiraient mener, prièrent saint Bernard de recevoir le monastère des Fontaines. Ce qu'ils demandaient leur fut accordé.

On voit, par les lettres de saint Bernard, que cette nouvelle pépinière de Saints tendait à la perfection avec une ardeur extraordinaire. Dès son commencement, elle fut, pour tout l'ordre de Cîteaux, un modèle de mortification, de ferveur dans le chant des psaumes et les autres exercices de piété, d'amour pour le travail, de zèle pour les austérités de la pénitence. Aucun murmure ne venait troubler la paix dont ces moines jouissaient. Il régnait parmi eux une sainte émulation, à qui l'emporterait en charité et en humilité. Jamais ils ne se permettaient de repos qu'ils ne fussent entièrement épuisés de fatigues. Quelques légumes et quelques racines faisaient toute leur nourriture, encore n'en mangeaient-ils point suffisamment pour apaiser toute leur faim. Robert se distinguait au-dessus des frères par sa piété; tous avaient les yeux fixés sur lui, et le prenaient pour modèle dans chacune de leurs actions.

Ranulphe de Merley, baron de Morpeth, visita le monastère des Fontaines cinq ans après sa fondation. Il fut si touché de la vie édifiante de ceux qui l'habitaient, qu'il demanda à l'abbé Richard un certain nombre de ses religieux; les ayant obtenus, il fit bâtir pour eux, en 1137, le monastère de New-Minster, près de Morpeth, dans le comté de Northumberland. Robert en fut le premier abbé.

Le Saint, se voyant constitué en dignité, se crut plus que jamais obligé de donner l'exemple à ses frères. La place qu'il occupait semblait ajouter une nouvelle force et un nouveau degré de perfection à ses vertus. On ne peut exprimer jusqu'où allait son amour pour la prière. Sans cesse il recommandait à Dieu les âmes de ceux dont il était chargé; nuit et jour il demandait avec larmes leur sanctification. Il fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Il fonda un monastère à Pipinelle ou Rivebelle, dans le comté de Northampton. Une amitié également sainte et étroite l'unit toute sa vie avec saint Bernard et saint Godéric. Ce dernier était un ermite qui demeurait en Angleterre. Il avait peu de connaissance des lettres humaines; mais il était fort versé dans les voies intérieures de la perfection.

Saint Robert mourut le 7 juin 1159. Divers miracles attestèrent aux hommes sa sainteté et la gloire dont il jouissait auprès de Dieu. Il est nommé dans le martyrologe romain.

Voyez Dugdale, *Monast. Ang.* t. I p. 745; D. Le Nain, *Hist. de Cît.* t. II p. 397; les Annal. de Cîteaux, et les Bollandistes, t. II *Junii.*

SAINT MÉRIADEC, ÉVÊQUE DE VANNES.

L'AN 1302.

Tandis que ce Saint resta dans le monde, il employa ses revenus, qui étaient considérables, en des œuvres de charité. A la fin il se dépouilla de la propriété de tous ses biens, principalement en faveur des pauvres, et alla mener la vie d'un reclus dans un désert voisin du château de Pontivi, au diocèse de Vannes. Le vicomte de Rohan avait pour lui une vénération singulière, et il lui faisait de fréquentes visites.

L'évêque de Vannes étant mort, les chanoines et le peuple de cette ville le demandèrent pour pasteur, ce qu'ils n'obtinrent qu'après beaucoup de résistance de la part du Saint. La dignité épiscopale ajouta un nouveau lustre à la charité de Mériadec envers les pauvres. Il semblait qu'il n'eût été sacré que pour être le père et le consolateur de tous les malheureux. Il portait un rude cilice sous ses habits, et il n'avait qu'une espèce de sac pour se couvrir, lorsqu'il prenait un peu de repos.

L'ancien bréviaire de Tréguier met sa mort en 1302; il a un office, sous le 7 juin, dans ceux de Nantes, de Vannes, etc. Il est patron de la chapelle du château de Pontivi et de plusieurs églises de Bretagne.

Voyez Henschenius, t. II *Junii*, p. 36, et D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 242.

---

† SAINT VALENTIN ET SAINT CANDIDE, ÉVÊQUES.

On ignore à quelles églises ces deux évêques ont été attachés, ou s'ils n'étaient qu'évêques régionnaires; toutefois il est certain qu'ils n'ont point occupé le siége de Tongres ou de Maestricht, lieu de leur sépulture (1).

Le 22 avril 1623, on ouvrit et on visita avec une autorisation spéciale et en présence du prévôt, du doyen, des chanoines de l'église de Saint-Servais, et autres personnes considérables, le vieux tombeau

(1) Voyez Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, t. I p. 437, 438 et 439; *it. ibid.* p. 175 et 177. Voyez aussi ci-dessus, p. 128 et 129, *not.* 3.

de pierre qui se trouvait derrière l'autel de saint Pierre dans la crypte de cette église, et on y trouva une boîte de plomb divisée en quatre compartiments, couverts chacun d'une plaque de plomb sur laquelle on lisait : S. CANDIDUS EPISCOPUS. — S. GONDULPHUS EPISCOPUS. — S. VALENTINUS EPISCOPUS. — S. MONULFUS EPISCOPUS. Dans chacune de ces cases se trouvaient les ossements d'un évêque, excepté dans celle de Valentin, où l'on en trouva bien moins; mais elle renfermait un drap plein de cendres, et une plaque de plomb avec cette inscription en anciens caractères : CINERES S. SERVATII. Auprès des ossements se trouvaient quelques morceaux de drap presque entièrement réduits en poussière, dont probablement les ossements avaient été enveloppés ou couverts. Il y avait entre autres un morceau de drap écarlate de la longueur d'un corps humain, que les examinateurs trouvèrent bon de transférer à la chambre des reliques, avec les mâchoires des quatre évêques, que l'on voulait plus tard exposer à la vénération publique dans des châsses plus convenables. Après mûre réflexion et après avoir tout bien examiné, le prévôt et le doyen réunis en chapitre résolurent de laisser le tombeau ainsi que la boîte ouverts pendant quelque temps, afin que chacun pût venir les voir, en même temps que les pièces justificatives et les sceaux des évêques, trouvés dans la boîte et datées de l'an 1039. Ce qui ayant été exécuté, les plus notables de la ville, tant ecclésiastiques que laïques, vinrent honorer et visiter ces saintes reliques.

Voyez Chapeauville, *Gesta Pont. Tung. etc.* t. I p. 24, et Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*. t. II p. 200-205.

---

† LA VÉNÉR. ANNE DE SAINT-BARTHÉLÉMI.

L'AN 1626.

LA vénérable Anne de Saint-Barthélémi, née en Espagne dans le royaume de Vieille-Castille, était toute jeune encore lorsqu'elle prit le voile dans le couvent de Saint-Joseph d'Avila. Ayant eu occasion de connaître de bonne heure sainte Thérèse, elle fut une des premières à embrasser la réforme. C'était une sainte fille qui, par les vues de la foi, s'était élevée au-dessus de toutes les considérations humaines. Elle s'était détachée, du fond du cœur, de tout ce qui n'était pas Dieu, ou qui du moins n'y avait pas un rapport prochain. Occupée de la contemplation, elle ne négligea rien de ce qui pouvait former en elle une image des vertus de la sainte fondatrice, qui disait d'elle : « J'ai le nom de Sainte, » mais Anne en possède les œuvres. » Singulièrement attachée à sainte Thérèse par une harmonie parfaite de caractère et de sentiments, elle recueillit son dernier soupir, et la vit mourir entre ses bras en 1582.

Peu de temps après, notre vénérable vierge, appelée en France avec Anne de Jésus par le cardinal de Bérulle (1), fut élue supérieure du nouveau couvent de Pontoise et ensuite de celui de Paris. A la demande des archiducs Albert et Isabelle, elle fonda en 1611 les Carmélites d'Anvers, et mourut dans cette dernière ville le 7 juin 1626, à l'âge de 76 ans. Sa vertu ne tarda pas à être couronnée, après sa mort, par plus de cent miracles, qui furent examinés et approuvés par Jean Malderus, évêque d'Anvers. Le Saint-Siége en fit aussi vérifier plusieurs par l'évêque de Gand, et le procès-verbal en fut envoyé à Rome : des copies authentiques avec d'autres documents se trouvent dans les archives de l'archevêché de Malines. La vénérable Anne avait, par ordre de ses supérieurs, écrit elle-même sa vie, qui fut imprimée à Anvers en 1646, et ensuite à Bruxelles en 1708, in-8° (2).

Voyez Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I p. 64; et la vie publiée en espagnol par Henriquez.

(1) Voyez sa notice sous le 4 mars.

(2) Sous le titre suivant : *La vie et les instructions de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy... Par un solitaire du saint désert de Marlaigne*. A la bibliothèque du séminaire de Malines se trouve une copie Ms. en espagnol. Voyez le catalogue de la bibliothèque de Vandevelde.

---

8 JUIN.

SAINT MÉDARD, ÉVÊQUE DE NOYON.

Tiré de sa vie, écrite en vers et en prose par Fortunat de Poitiers, et de saint Grégoire de Tours, l. *de Glor. Conf.* c. 95, et *Hist. Franc.* Voyez aussi une vie du Saint, compilée par un moine de Saint-Médard de Soissons, vers l'an 892, laquelle a été publiée par d'Achéri, *Spicil.* t. VIII, et par les Bollandistes. Il faut se souvenir que cette pièce n'est pas d'une grande autorité. Nous avons encore une autre vie de saint Médard, par Radbod II, évêque de Noyon et de Tournai, qui mourut en 1082, *ap. Bolland.* t. II *Junii*. Voyez encore le P. Le Cointe, *Annal. Franc.* et *Gallia Christ. nova*, t. IX p. 979.

L'AN 545.

SAINT MÉDARD, un des plus illustres prélats de l'église de France dans le sixième siècle, naquit, vers l'an 457, à Salency, en Picardie. Nectard, son père, sortait d'une maison noble parmi les Francs, et paraissait à la cour avec distinction. Protogie,

sa mère, descendait d'une ancienne famille romaine qui s'était établie dans les Gaules. Elle avait apporté de grands biens à son mari, et surtout la terre de Salency, située à une demi-lieue de Noyon (1). C'était une femme d'une rare piété, qui, par ses exemples et ses leçons, forma son fils de bonne heure à la vertu. Nectard qui, après Dieu, lui devait sa conversion au christianisme, la seconda de toutes ses forces, et ne contribua pas peu à rendre efficaces les soins qu'elle prenait de l'éducation du jeune Médard.

Le Saint montra, dès son enfance, une tendre compassion pour les pauvres. Nous allons en rapporter un exemple. Ayant vu à Salency un mendiant aveugle qui était presque nu, il lui donna son habit; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit qu'il avait été si touché à la vue de la misère et de la nudité de l'aveugle, qui était membre de Jésus-Christ, qu'il n'avait pu lui refuser une partie de ses vêtements. Lorsqu'il eut été chargé de veiller à la garde des troupeaux de son père, comme cela se pratiquait autrefois en France, où les enfants de famille ne rougissaient pas d'imiter les anciens Hébreux, il se privait souvent de son dîner pour le distribuer à ceux qui se trouvaient dans le besoin. La pratique du jeûne faisait ses délices, dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que de réprimer ses désirs. Ces vertus se trouvaient jointes en lui à l'esprit de prière et de retraite, à une grande innocence et à une parfaite pureté de corps et de cœur.

Lorsqu'il fut capable de s'appliquer à des études sérieuses, on l'envoya à Vermand (2), capitale de la province, puis à Tournai, où l'on dit que le roi Childéric I tenait sa cour. L'éclat des grandeurs humaines n'eut pour lui aucuns charmes; il n'avait que du dégoût pour toutes les choses où Dieu ne se trouvait pas.

Ses parents, charmés des heureuses dispositions qu'il montrait pour la vertu, le rappelèrent à Vermand, et prièrent l'évêque de l'instruire dans la science des divines Écritures. Le disciple étonna son maître par la rapidité de ses progrès, mais surtout par sa ferveur et son assiduité à la prière; par sa componction, qui lui fournissait une source continuelle de larmes dans ses exercices de piété; par

(1) On attribue à saint Médard l'institution de la fête de la Rose. Ce bon évêque avait imaginé de donner tous les ans à celle des filles de sa terre de Salency, qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de vingt-cinq livres, et une couronne ou chapeau de rose. On dit qu'il donna lui-même ce prix glorieux à l'une de ses sœurs, que la voix publique avait nommée pour être *Rosière*. On voit encore au-dessus de l'autel de la chapelle de saint Médard, située à une des extrémités du village de Salency, un tableau où ce Saint prélat est représenté en habits pontificaux, et mettant une couronne de rose sur la tête de sa sœur, qui est coiffée en cheveux et à genoux.

Cette récompense devint pour les filles de Salency un puissant motif de sagesse. Saint Médard, frappé de cet avantage, perpétua l'établissement. Il détacha des domaines de sa terre onze à douze arpents, dont il affecta les revenus au paiement des vingt-cinq livres et des frais accessoires de la cérémonie de la rose.

Par le titre de la fondation, il faut non-seulement que la *Rosière* ait une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et ses autres parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles; la tache la plus légère, le moindre soupçon, le plus petit nuage dans la famille serait un titre d'exclusion.

Le seigneur de Salency a toujours été en possession du droit de choisir la *Rosière* entre trois filles natives du village de Salency, qu'on lui présente un mois d'avance. Lorsqu'il l'a nommée, il est obligé de la faire annoncer au prône de sa paroisse, afin que les autres filles, ses rivales, aient le temps d'examiner ce choix, et de le contredire, s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialité la plus sévère; ce n'est que d'après cette épreuve que le choix du seigneur est confirmé.

Le 8 juin, jour de la fête de saint Médard, vers les deux heures après-midi, la *Rosière*, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en grosses boucles sur les épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnent la main, se rend au château de Salency au son de divers instruments. Le seigneur, ou son préposé et son bailli, précédés des mêmes instruments, et suivis d'un nombreux cortége, la mènent à la paroisse, où elle entend les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur.

Vêpres finies, le clergé sort processionellement avec le peuple, pour aller à la chapelle de saint Médard : c'est là que le curé ou l'officiant bénit la couronne ou le chapeau de rose qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction et un discours analogue au sujet, le célébrant pose la couronne sur la tête de la *Rosière* qui est à genoux, et lui remet en même temps les vingt-cinq livres, en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La *Rosière*, ainsi couronnée, est reconduite à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum* et une antienne à saint Médard.

On ne saurait croire combien cet établissement a excité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitants de ce village soient au nombre d'environ cinq cents, on assure qu'il n'y a pas un seul exemple de crime commis par un naturel du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe (*).

Cette note est extraite d'une lettre insérée dans l'*Année littéraire*, an. 1766, nº 19.

(2) En latin *Augusta Veromanduorum*.

(*) Vers l'an 1778, une personne pieuse fonda à Thourinnes-lez-Beauvechain, village situé à deux lieues de Louvain, une somme de cent florins de Brabant, pour être distribuée annuellement, comme à Salency, à la fille la plus vertueuse. Ce prix fut adjugé pour la première fois en 1778, le jour de saint Martin, patron de la paroisse. Voyez Feller, *Journal hist. et litt.*, Déc. 1778, p. 610.

la ponctualité et la promptitude de son obéissance; par la rigueur et la continuité de ses mortifications; par son humilité extraordinaire, qui le portait à cacher tout ce qui aurait pu lui faire honneur. C'était par une suite de cette humilité que le Saint ne voyait en lui que lâcheté et imperfection, et qu'il se plaignait avec amertume de ce qu'on ne lui permettait pas de faire pénitence.

Ayant été ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, il devint un des plus beaux ornements du clergé. Il prêchait l'Évangile au peuple avec une onction qui touchait les cœurs les plus endurcis. Ses discours tiraient encore une nouvelle force de ses exemples. Il donnait à la contemplation et à la prière tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions du ministère. Ses jeûnes étaient continuels et rigoureux. Il portait si loin la douceur et l'humilité, qu'il était parfaitement mort à sa volonté et à ses passions. Toujours maître de lui-même, il conservait une égalité d'âme qui ne se démentait jamais. Supérieur à l'ivresse de la joie, il savait aussi se préserver de l'abattement dans toutes les vicissitudes des choses humaines. Il était doux, patient et tranquille dans l'adversité; humble, affable et bienfaisant dans la prospérité.

Alomer, évêque du pays, étant mort en 530, les suffrages de ceux qui étaient chargés de lui donner un successeur se réunirent en faveur de Médard. Il fut sacré par saint Remi, qui avait baptisé Clovis en 496, et qui était alors fort âgé.

La dignité épiscopale ne lui fit rien diminuer de ses austérités; il y ajouta les travaux qu'entraîne la sollicitude pastorale. Lorsqu'il fut parvenu à un âge avancé, il ne s'en crut pas moins obligé à redoubler de ferveur dans tous ses exercices.

Son zèle ne put se renfermer dans l'enceinte de son diocèse, quoiqu'il y eût beaucoup à travailler. Il volait partout où il s'agissait de procurer la gloire de Dieu et d'extirper les restes de l'idolâtrie. Les calomnies et les persécutions étaient pour lui un sujet de joie, et il en triomphait par son silence, sa douceur et sa patience. Il eut la douleur de voir son diocèse en proie aux ravages des Huns et des Vandales; mais cette épreuve devint pour lui une occasion de mérites par les vertus héroïques qu'il y pratiqua. Toujours il fut le consolateur et le père des affligés.

Comme la fureur des guerres avait réduit la ville de Vermand à l'état le plus déplorable, et qu'elle se trouvait exposée aux incursions des barbares, le Saint transporta son siége à Noyon, qui était une place forte. Depuis ce temps-là, l'ancienne capitale, qui autrefois avait été si florissante, ne s'est plus relevée de ses ruines; il n'en reste plus aujourd'hui qu'une abbaye, qui porte toujours le nom de Vermand. La ville de Saint-Quentin, qui n'en est pas éloignée, est présentement capitale de cette partie de la Picardie, que nous appelons le Vermandois.

Les autres provinces de France envièrent à celle du Vermandois le bonheur de posséder un si saint pasteur, et désirèrent ardemment de partager au moins sa sollicitude; c'est ce qui fit que le clergé et le peuple de Tournai le demandèrent pour évêque après la mort de saint Éleuthère. Ils furent en cela secondés par le roi Clotaire I, fils de Clovis-le-Grand. Saint Remi, qui était leur métropolitain, entra aussi dans leurs vues, dont le motif lui paraissait très-pur. Voyant d'ailleurs qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Évangile, et que le pape donnait son approbation, il engagea Médard à gouverner ces deux diocèses, qui, depuis ce temps-là, restèrent unis, et eurent un même évêque pendant l'espace de cinq cents ans.

Il y avait une partie du diocèse de Tournai qui était encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Médard visita tous les endroits où il se trouvait des idolâtres, pour les arracher à la superstition et aux déréglements qui en sont la suite. Les obstacles qu'il rencontra, et le danger qu'il courut plusieurs fois de perdre la vie, ne firent qu'enflammer son zèle. Ses travaux et ses miracles produisirent tant d'effet, que les rayons de l'Évangile dissipèrent les nuages de l'erreur dans toute l'étendue de ses deux diocèses.

Parmi les peuples dont la conversion lui coûta beaucoup de peines, étaient les anciens habitants de la Flandre, qui l'emportaient en férocité et en barbarie sur toutes les nations des Gaules et sur les Francs. Ils connaissaient peu les sciences et les arts par lesquels les Romains avaient civilisé l'Occident, quoique, après tout, la plupart des peuples civilisés par les Romains fussent encore barbares à bien des égards, si l'on examine le temps où ils ne faisaient point profession du christianisme. Il n'y avait que la morale de l'Évangile qui pût corriger les cœurs, éclairer les esprits et causer cette révolution qui rend les hommes doux, humbles, patients, charitables, et fidèles à pratiquer ce que prescrit la raison d'accord avec la religion. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que le saint évêque vint à bout de réformer les mœurs des peuples dont nous parlons, de leur inspirer l'amour des maximes évangéliques, et de les porter à ce degré de perfection où ils donnèrent à l'Église les exemples les plus édifiants.

Après la conversion de la Flandre, saint Médard

retourna à Noyon, où la reine Radegonde reçut de ses mains le voile de religieuse, avec le consentement de Clotaire, son mari, et fut élevée à la dignité de diaconesse; il tomba ensuite dans la maladie dont il mourut. Le roi Clotaire, qui l'avait toujours honoré comme un grand serviteur de Dieu, se rendit à Noyon pour lui faire une visite et pour recevoir sa bénédiction. Le Saint ne survécut pas de beaucoup au départ du prince; il était fort avancé en âge lorsqu'il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 545. Il fut universellement regretté, et tous les Français le pleurèrent comme s'ils eussent perdu leur protecteur et leur père. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau furent si frappants, que le roi Clotaire voulut qu'on transférât ses reliques à Soissons, où il faisait sa principale résidence (1). On les apporta dans une châsse couverte d'étoffes précieuses, enrichie de diamants et ornée de plaques d'or. Le roi, ses enfants et les personnes les plus qualifiées de la cour assistèrent à la cérémonie. On vit Clotaire lui-même porter de temps en temps la châsse sur ses épaules. Le corps du Saint fut déposé au village de Crouy, près de Soissons, du côté de l'orient, et on y éleva un oratoire de bois, en attendant que l'église de l'abbaye, que l'on bâtissait dans la ville, fût en état de le recevoir : mais cette abbaye ne fut achevée que sous Sigebert, fils de Clotaire : elle devint très-célèbre dans la suite, et les papes l'appellent quelquefois la principale de toutes celles que les Bénédictins avaient en France.

Fortunat et saint Grégoire de Tours, qui vivaient dans le même siècle, rapportent que de leur temps la fête du saint évêque de Noyon se célébrait en France avec beaucoup de solennité. Il y avait autrefois une petite portion de ses reliques dans l'église paroissiale qui porte son nom à Paris (*).

Les saints pasteurs étaient continuellement unis à Dieu. Non contents de lui payer publiquement le tribut de leurs hommages, ils avaient encore coutume de rentrer de temps en temps en eux-mêmes, et de s'éloigner du commerce des hommes pour converser plus librement avec lui. Ils savaient que Jésus-Christ se retirait souvent dans les déserts et sur les montagnes, et qu'il y passait les nuits en prières. Les lieux solitaires et éloignés du tumulte ne contribuent pas peu à inspirer le recueillement; l'âme y a bien plus de facilité pour s'élever au-dessus des choses terrestres. Séparés des créatures, seuls avec Dieu seul, nous sommes beaucoup plus en état de parler au Seigneur, de l'entretenir de nos misères et de lui exposer les besoins du prochain.

Sans cet amour et cette pratique de la retraite, un pasteur ne pourra réussir ni à se sanctifier, ni à sanctifier son troupeau. Il n'abandonne pas ceux qui lui sont confiés, quand il les quitte quelquefois pour aller les recommander à Dieu. Peut-il les servir d'une manière plus utile, qu'en tâchant d'attirer sur eux les bénédictions célestes, qu'en se nourrissant par la méditation des vérités saintes, afin de pouvoir ensuite leur donner de sa plénitude? S'il négligeait de se recueillir, il courrait risque de se perdre avec son troupeau. Il est dit des apôtres qu'ils alliaient la prière et la retraite avec l'exercice du ministère.

Il n'existe pas, en effet, pour un chrétien et surtout pour un pasteur de l'Église, de moyen plus efficace pour nourrir son zèle et s'encourager à accomplir ses devoirs avec fidélité, que la pratique constante de la prière et de la méditation religieuse. Ce sont ces pieux exercices qui ont donné aux hommes apostoliques de tous les siècles la force de supporter toutes sortes d'adversités et de dangers, auxquels ils étaient continuellement exposés.

Il ne faut donc pas s'étonner, en lisant les vies des Saints, de la fermeté qu'ils ont montrée dans la confession de leur foi; puisqu'ils n'avaient d'autre but que la gloire de Dieu et le salut de leurs âmes;

(1) Clotaire était un prince rempli d'excellentes qualités; mais il ternit la gloire de ses belles actions par la cruauté et l'ambition qu'il fit paraître dans sa jeunesse. Il fut d'abord roi de Soissons. Son frère Clodomir étant mort en 524, il obtint une partie du royaume d'Orléans. Après la mort de Thierri, arrivée en 544, il ajouta l'Austrasie à ses états, et après celle de Childebert, qui arriva en 558, il devint roi de Paris, et réunit en sa personne toute la monarchie française. Il s'efforça d'expier les crimes de sa jeunesse par des œuvres de pénitence et par une grande fidélité à suivre les conseils de saint Médard. Ce prince mourut à Compiègne en 561.

(*) Papebrochius, dans son *Commentarius prævius* § IV (apud Ghesquière, t. II p. 109), donne beaucoup de détails sur le culte et les reliques de saint Médard. Pour ce qui regarde la Belgique, saint Médard est le premier patron de Jodoigne près de Tirlemont. L'église paroissiale lui est dédiée, et on y conserve une partie remarquable de ses reliques. Le 21 juin 1856, Mgr l'archevêque de Malines, après avoir administré le sacrement de confirmation à Jodoigne, a ouvert, en présence des curés des environs, la châsse de saint Médard qui n'avait plus été vérifiée depuis 160 ans. On y trouva la mâchoire entière de saint Médard et un bel os de saint Corneille. Après la vérification, l'archevêque, accompagné du clergé et des fidèles, porta en procession ces saintes reliques de la cure à l'église, où il fit un discours analogue à la circonstance.

et ils auraient enduré toutes les tortures plutôt que de s'écarter de ces principes.

SAINT GILDARD ou GODARD,

ÉVÊQUE DE ROUEN.

SIXIÈME SIÈCLE.

Quelques auteurs ont avancé que ce Saint était frère de saint Médard, qu'il avait été sacré évêque, et qu'il était mort le même jour; mais ce sentiment n'est appuyé sur aucune preuve, et doit être rejeté comme une fable.. Voici à quoi se réduit ce que l'on sait de saint Godard.

Il assista au premier concile d'Orléans, en 511, sacra saint Lô, évêque de Coutances, et mourut après avoir gouverné son diocèse avec beaucoup de zèle pendant l'espace de quinze ans. Il fut enterré à Rouen, dans une église de la Sainte-Vierge, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Godard. On transféra son corps à Saint-Médard de Soissons, durant les incursions des Normands, et l'on prétend qu'il y est encore à présent.

Voyez le P. Pommeraye, *Hist. des archevêques des Rouen;* Baillet sous le 8 juin, et *Gallia Christ. nova,* t. XI p. 10.

SAINT MAXIMIN, PREMIER ÉVÊQUE D'AIX.

Lazare, dont l'épiscopat est du commencement du cinquième siècle, et qui se fit connaître par son zèle à démasquer les artifices de Célestin, disciple de Pélage, est le premier évêque qu'on sache sûrement avoir gouverné l'église d'Aix. Cela n'empêche pas que l'on ne doive regarder saint Maximin pour son fondateur. Quelques modernes mettent sa mission, mais sans preuves, avant la fin du premier siècle, prétendant qu'il était un des disciples du Sauveur. Saint Sidoine ou Chélidoine fut probablement son successeur. La tradition populaire du pays porte qu'il est le même que l'aveugle de naissance guéri par Jésus-Christ.

Les reliques de ces Saints, ainsi que celles de plusieurs autres, se montrent à Saint-Maximin, petite ville située à six lieues d'Aix. Le monastère qui portait le nom du Saint, et qui a donné son nom à la ville, suivait anciennement la règle de saint Benoît, et était dépendant de celui de Saint-Victor, de Marseille. Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, le donna en 1295 aux Frères-Prêcheurs. Ce prince fit rebâtir l'église, qu'on peut regarder comme un des plus beaux monuments du treizième siècle. L'ordre d'architecture est le même que celui des églises d'Italie, bâties dans ce temps-là. Le trésor, qui était précieux et digne de la vénération des fidèles, offrait d'autres preuves de la pieuse libéralité de Charles II et de ses successeurs. Il n'y avait qu'une paroisse dans la ville, et un religieux du couvent en était curé. Il recevait les pouvoirs de l'archevêque d'Aix, et exerçait ses fonctions dans l'église de son ordre.

Voyez le P. Papon, *Hist. gén. de Provence,* t. I, et *Gallia Christ. nova,* t. I p. 299, etc.

SAINT CLOU, ÉVÊQUE DE METZ.

L'AN 696.

Saint Clou (1) était fils de saint Arnoul, qui, après avoir été premier ministre de Clotaire II, renonça au monde, et fut fait depuis évêque de Metz. Il avait un frère nommé Anségise. Ils furent l'un et l'autre élevés sous les yeux de leur père, et firent paraître beaucoup d'inclination pour la vertu. Saint Clou se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées et profanes; il étonnait ses maîtres, et donnait de l'émulation à ceux qui étudiaient avec lui. Il parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, et posséda les premières places sous Dagobert I et Sigebert II. Jamais il n'employa la considération dont il jouissait, que pour la gloire et le bonheur de l'État (2).

Quelque temps après, il laissa son frère Anségise à la cour des rois de la terre, et choisit pour lui un état où il fut moins exposé à la séduction du monde.

(1) En latin *Clodulphus, Flondulphus, Hodulphus.*

(2) Pépin de Landen et saint Arnoul gouvernèrent conjointement sous les rois Clotaire II et Dagobert I, avec les titres de *ducs d'Austrasie* ou de *maires du palais.*

Clovis II succéda, en 638, à Dagobert I, son père, dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne; et en 656 à Sigebert III, son frère, dans celui d'Austrasie. Ce dernier prince, qui mourut en cette année, ne laissa qu'un fils en bas âge, nommé Dagobert. Grimoald, fils de Pépin de Landen et maire du palais, fit raser Dagobert, et le fit conduire en Irlande, où il vécut longtemps ignoré. Le but de Grimoald était de frayer à Childebert, son propre fils, le chemin au trône; mais Clovis II détrôna l'usurpateur après sept mois de règne. Il ne jouit pas lui-même longtemps de sa souveraineté; il mourut au mois de novembre 656, laissant la monarchie à Clotaire III, son fils aîné.

Anségise épousa Beggo, fille de Pépin de Landen. De ce mariage sortit Pépin de Héristal, maire du palais et père de Charles Martel.

L'expérience lui avait appris combien il est difficile aux âmes, même les plus vertueuses, de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, et de ne pas le perdre de vue dans leurs actions.

Saint Arnoul avait quitté l'épiscopat pour passer le reste de sa vie dans le repos et se mieux préparer à la mort. Le second de ses successeurs étant mort, le peuple et le clergé de Metz demandèrent unanimement saint Clou pour évêque. Le Saint mit tout en œuvre pour faire tomber l'épiscopat à un autre sujet; mais on ne voulut point l'écouter, et le roi lui ordonna d'acquiescer à son élection, qui venait du Ciel même.

Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de l'accomplissement des devoirs de son état : il commença par faire une visite générale de son diocèse, afin de corriger les abus et de rétablir partout le bon ordre. Son amour pour les pauvres était si tendre, qu'il se privait, pour les assister, des choses les plus nécessaires à la vie. En méditant aux pieds de la croix, il nourrissait son âme du pain de vie, et acquérait cet esprit de ferveur et d'onction qui donne tant de force à la prédication de la parole de Dieu. Plein de zèle pour la gloire de Jésus-Christ et de tendresse pour son troupeau, il travaillait avec une ardeur infatigable à la sanctification des âmes confiées à ses soins. Il mourut en 696, après avoir gouverné l'église de Metz quarante ans. Il était dans la quatre-vingt-onzième année de son âge. On lit son nom en ce jour dans le martyrologe romain. Son corps fut transporté chez les Bénédictins de Lay, près de Nancy, le 11 décembre 959. Il est pourtant resté quelque partie de ses reliques dans l'église qui porte son nom à Metz.

Voyez sa vie authentique, que le P. Henschenius a publiée avec des notes t. II *Junii*, p. 126.

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE D'YORCK.

L'AN 1154.

Saint Guillaume était fils du comte Herbert, et d'Emme, sœur du roi Étienne. Il connut, dès ses premières années, qu'il n'y a de véritable grandeur que dans la pratique de l'humilité et des autres vertus chrétiennes. Il renonça donc au monde de bonne heure, pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Ses richesses furent employées au soulagement des pauvres.

Ayant été élevé aux saints ordres, il se crut obligé de tendre à la perfection avec une nouvelle ferveur. Il fut fait trésorier de l'église métropolitaine d'Yorck, sous le pieux et savant archevêque Turstan.

Ce prélat ayant donné sa démission, et s'étant retiré chez les Clunistes de Pontefract, pour se préparer à la mort, Guillaume fut élu archevêque par la plus grande partie des chanoines, et sacré à Winchester, au mois de septembre de l'année 1144 (1). L'archidiacre Osbert, homme brouillon et intrigant, désapprouva tout ce qui s'était fait, et employa tant de manœuvres à Rome, que le pape, prévenu, donna l'exclusion au Saint, et plaça sur le siége d'Yorck Henri Murdach, moine des Fontaines, de l'ordre de Cîteaux. Le pape qui siégeait alors était Eugène III; il n'écouta point Guillaume, qui était venu à Rome pour lui demander le *pallium*, et pour défendre moins sa cause que celle des personnes qui l'avaient élu. Comme le Saint avait toujours regardé l'épiscopat avec frayeur, il parut plus grand dans la manière dont il supporta le refus qu'il essuyait de la part d'Eugène, qu'il n'aurait pu paraître dans les dignités les plus éminentes.

De retour en Angleterre, il se retira auprès de Henri, son oncle, évêque de Winchester. Il passa sept ans renfermé dans une maison qui appartenait à l'évêché. Toute son occupation, durant ce temps-là, fut de vaquer à la prière, et d'expier les fautes qu'il pouvait avoir commises, par des larmes abondantes et par les mortifications de la pénitence.

Après la mort de Henri de Murdach, arrivée en 1153, Guillaume fut élu de nouveau archevêque d'Yorck. On le pressa de retourner à Rome, où les choses avaient changé de face. Il se rendit dans cette ville par obéissance, et reçut le *pallium* d'Anastase IV, successeur d'Eugène III (2).

(1) Le Nève, *Fasti*, p. 307.

(2) Le *pallium* que le pape envoie aux archevêques est un ornement qui se porte sur les épaules, et est terminé par deux pointes ou bandelettes qui tombent, l'une par derrière, et l'autre par devant; il est fait de laine d'agneaux blancs, et parsemé de croix noires. Les métropolitains le portent comme une marque de la juridiction spirituelle qu'ils ont sur les églises de leur province. On le regarde aussi comme l'emblème de l'humilité, de l'innocence et de la charité; il sert à rappeler au prélat qui en est décoré, qu'il doit, à l'exemple de Jésus-Christ, le prince des pasteurs, chercher la brebis égarée, et la ramener au bercail sur ses épaules.

Selon le cardinal Bona, on bénit à la fête de sainte Agnès, et dans l'église de son nom, bâtie sur la voie Nomentane, ces agneaux blancs, dont la laine doit servir à faire les *pallium*; on les garde ensuite dans quelque communauté de religieuses, jusqu'à ce que le temps de les tondre soit arrivé. Les *pallium* faits de leurs laines se déposent sur le tombeau de saint Pierre, et y restent pendant toute la nuit qui précède la fête de cet apôtre.

Le pape envoie le *pallium* aux archevêques du patriarcat d'Occident, après leur élection et leur sacre; mais ces prélats

En revenant d'Italie, il rencontra Robert de Gaunt, doyen du chapitre d'Yorck, et l'archidiacre Osbert, qui l'un et l'autre eurent l'insolence de lui défendre l'entrée de la ville. Il supporta cet affront avec une patience admirable, et continua sa route. Son peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie. On s'empressait de toutes parts de se procurer le bonheur de le voir. Le concours qui se fit à l'occasion de son entrée fut si nombreux, que le pont de bois qui est sur l'Ouse, au milieu de la ville d'Yorck, se rompit, et qu'un grand nombre de personnes tombèrent dans la rivière. Cet accident pénétra le Saint de douleur; il forma le signe de la croix sur les eaux, et adressa au ciel une prière fervente. Tout le monde attribua à sa sainteté et à son crédit auprès de Dieu, la conservation miraculeuse de tous ceux qui étaient tombés dans la rivière, surtout celle des enfants, qui se sauvèrent, sans en excepter un seul (3).

Le saint évêque se montra plein de charité pour ses ennemis, et ne se vengea point de ceux qui, par de noires calomnies, avaient indisposé contre lui le pape Eugène III. Il forma de sages projets pour l'utilité et la sanctification de son diocèse; mais il n'eut pas le temps de les exécuter. Il mourut peu de semaines après son installation, le 8 juin 1154 (4). On l'enterra dans la cathédrale, et le pape Nicolas III le canonisa vers l'an 1280.

Ce fut dans ce temps-là que son corps fut levé de terre par l'archevêque Guillaume Winckwane. En 1284, on enchâssa richement ses reliques, et on les déposa dans la nef de la cathédrale d'Yorck. Le roi Édouard I et tous les seigneurs de la cour assistèrent à la cérémonie, durant laquelle il s'opéra plusieurs miracles. On célébrait la fête de cette translation le 7 janvier (5). On voit encore, dans la même église, un tableau contenant la liste de trente-six miracles du Saint, et la copie d'une bulle d'indulgence de cent quarante jours, accordée à ceux qui visiteraient dévotement son tombeau (6).

La châsse de saint Guillaume fut pillée lors de la prétendue réformation; mais on enferma ses ossements dans une boîte, puis on les enterra dans la nef, sous une pierre de marbre. Drake, ayant eu la curiosité de faire ouvrir la terre en 1732, les trouva avec la boîte et le coffre qui les contenait; il les laissa au même endroit, après y avoir fait une marque (7).

Voyez Nicolas Trivet, dans ses annales de six rois d'Angleterre, sous l'an 1146; Stubbs, *Act. Pontif. Ebor. in S. Wilhelmo;* la legende du Saint, par Capgrave; Guillaume de Newbrige, *de rebus Anglicis sui temporis;* Brompton et le moine Gervaise, *inter* 10 *Script. Angliæ* Drake, *Hist. et Antiquit. d'Yorck;* Papebroch, t. II *Junii*, p. 136.

---

ne le portent qu'à l'église durant l'office divin. Il se donne aussi aux légats apostoliques et à quelques évêques suffragants dont les siéges jouissent des droits d'exemption, tels que ceux de Bamberg en Allemagne, de Pavie en Italie.

C'est dans l'Orient que les évêques ont commencé à faire usage du *pallium*. Saint Isidore de Péluse, l. 1, *ep.* 136, rapporte diverses significations mystiques de cet ornement.

En Occident, le pape Symmaque envoya, au commencement du sixième siècle, le *pallium* à saint Césaire, évêque d'Arles, son vicaire dans les Gaules. Depuis ce temps-là, il a été ordinairement envoyé aux légats apostoliques, ainsi qu'à plusieurs métropolitains, comme on le voit par les lettres de saint Grégoire-le-Grand. M. De Marca fait voir qu'il ne s'accordait pas indifféremment à tous les métropolitains, avant le décret du pape Zacharie, qui en fit une loi générale.

Jean-George Partsch, dans sa dissertation troisième, *De origine, usu et auctoritate pallii archiepiscopalis*, imprimée à Helmstadt en 1747, prétend que saint Boniface, archevêque de Mayence, est le premier qui ait établi pour les métropolitains la coutume de demander le *pallium* au Saint-Siége.

Anciennement, le *pallium* n'était pas fait comme aujourd'hui; c'était un véritable vêtement qui couvrait tout le corps, et qui ressemblait à nos chappes, avec cette différence qu'il était fermé par-devant.

Au lieu de *pallium*, les évêques grecs portent présentement l'*omophorion* ou l'*humerale*. C'est une large bandelette qui leur entoure le cou, puis qui descend sur la poitrine jusqu'au dessous de genoux; elle est aussi parsemée de croix.

Nous lisons dans le glossaire de Spelman, dans Thomassin, etc., que le *pallium* était un manteau particulier aux empereurs romains, et que les premiers d'entre eux, qui embrassèrent le christianisme, le firent porter aux principaux évêques, comme un emblème de la royauté du sacerdoce chrétien; il fut depuis réservé aux archevêques pour montrer leur dignité et pour leur concilier plus de respect. C'était ainsi que le grand-prêtre des juifs portait divers ornements que Dieu lui-même avait prescrits.

Voyez le cardinal Bona, *de Reb. liturg.* l. 1, c. 24; M. De Marca, *de Concord. Sac. Imper.* l. 6, c. 6 et 7; Spelman, et surtout Thomassin, *Discip. de l'Église,* part. 1, l. 2, c. 53 et 56, p. 829.

(3) Polydore Virgile, auteur de peu de poids, prétend que ceci arriva sur la rivière d'Are, à Pontefract, près de Ferry-Bridge; mais Brompton et Stubbs disent expressément que ce fut dans la ville d'Yorck, sur la rivière d'Ouse, où il y a eu une chapelle jusqu'à la prétendue réforme, comme Drake le rapporte. Polydore se trompe encore en avançant que le nom de *Pontefract* est venu de cet accident, car ce nom est d'une date bien antérieure. On écrivait ordinairement *Pomfrete* ou *Pontfrete*.

(4) Hoveden avance qu'on avait mis du poison dans le calice avec lequel il disait la messe. Ce n'était qu'un bruit populaire, et qui est réfuté par Guillaume de Newbrige, natif et chanoine régulier d'Yorck, lequel a écrit l'histoire de son temps avec élégance, et surtout avec beaucoup d'exactitude.

(5) Voyez le bréviaire d'Yorck, imprimé à Paris en 1526.

(6) C'est ce que rapporte Drake, p. 419. Cet auteur ajoute qu'on ne peut presque plus lire le tableau à cause de sa vétusté.

(7) Voyez Drake, p. 419.

† LA BIENHEUREUSE ITTE.

L'AN 652.

Nous avons déjà parlé de cette Sainte, sous le 21 février, dans la vie de son époux, le B. Pépin de Landen, et sous le 17 mars, dans celle de sainte Gertrude sa fille. Après la mort de Pépin, arrivée en 640, elle se trouvait à Nivelles avec cette dernière, lorsque saint Amand y vint prêcher. Il la pria de bâtir un couvent pour elle, pour sa fille Gertrude et pour d'autres servantes de Jésus-Christ; ce qui fut exécuté, et Gertrude en fut nommée abbesse. Notre Sainte y prit aussi le voile par la suite et s'y consacra à Dieu. Elle mourut en 652, et est honorée à Nivelles le 8 juin.

Les écrivains qui nous ont appris que saint Amand procura la fondation du monastère de *Moustiers* sur la Sambre, dans l'ancien comté de Namur, nous ont laissé ignorer le nom des fondateurs. Gilles d'Orval *(in Collect. Chapevill. tom. I p.* 75) attribue à sainte Itte ou Iduberge la fondation de l'abbaye en question. Il ajoute aussi que ce fut dans cette abbaye que cette sainte veuve mourut. Mais dans sa vie qui nous a été donnée par les Bollandistes, on ne voit rien de tout cela; on y trouve même des choses directement opposées à la narration de Gilles d'Orval.

Voyez l'abrégé de sa vie dans les *Acta SS. Belgii selecta*, t. II p. 450, rédigé par Ghesquière, d'après les actes.

---

9 JUIN.

SAINT PRIME ET SAINT FÉLICIEN, MARTYRS.

Tiré de leurs actes, publiés par Surius, et réimprimés dans le Recueil des Bollandistes, avec les notes du P. Henschenius, t. II *Junii*, p. 149. Voyez Tillemont, t. IV p. 571 (*).

L'AN 286.

Ces deux martyrs, qui étaient frères, vécurent plusieurs années à Rome, où ils s'animaient mutuellement à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Ce qu'ils possédaient de biens étaient distribué aux pauvres. Souvent ils passaient les jours et les nuits dans les prisons pour y servir les confesseurs; ils osaient même paraître dans les lieux où l'on tourmentait et où l'on exécutait les fidèles. Ils exhortaient à la persévérance ceux qui confessaient généreusement la foi, et tâchaient de regagner à la religion ceux qui avaient eu le malheur d'apostasier; en même temps, ils se montraient en tout dignes serviteurs de Jésus-Christ, afin d'obtenir par ses mérites le salut éternel. Malgré l'étendue et la vivacité de leur zèle qui les faisaient connaître, ils échappèrent à plusieurs persécutions sanglantes. Ils étaient fort âgés lorsqu'il plut à Dieu de les appeler à la couronne du martyre.

Les idolâtres ayant demandé leur mort par des cris confus, Dioclétien et Maximien-Hercule donnèrent des ordres pour qu'on les arrêtât, et qu'on les mît en prison. On croit que ces ordres furent expédiés en 286, peu après l'association de Maximien à l'empire, puisque les deux princes paraissent ne s'être jamais trouvés réunis à Rome que dans cette année.

Les empereurs firent fouetter les martyrs avec une cruauté inouïe, après quoi ils les envoyèrent dans la petite ville de Nomento, qui est à douze milles de Rome, pour que Promotus les châtiât avec plus de sévérité, et les traitât comme les ennemis déclarés des dieux. Le juge les remit entre les mains des bourreaux, qui d'abord les appliquèrent ensemble à diverses tortures. On les tourmenta ensuite séparément, et l'on employa mille artifices pour les déterminer à offrir de l'encens aux idoles : mais la grâce de Jésus-Christ les soutint l'un et l'autre, et rien ne fut capable d'ébranler leur constance. À la fin, on les condamna à perdre la tête, ce qui fut exécuté le 9 juin. Les chrétiens enlevèrent leurs corps et les enterrèrent près de Nomento. Les noms de ces deux Saints se trouvent en ce jour dans les anciens martyrologes d'Occident et dans le sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand. Vers l'an 645, le pape Théodore ordonna que leurs reliques fussent transportées à Rome et déposées dans l'église de Saint-Étienne, sur le Mont-Cælius.

Une âme qui aime Dieu véritablement, regarde, à l'exemple de saint Paul, toutes les choses du monde comme de la boue, afin de pouvoir gagner Jésus-Christ. La divine charité adoucit l'amertume que les sens trouvent dans la perte des biens et de la santé, dans les disgrâces, dans les tourments et les autres afflictions de la vie. C'est le défaut de cette charité qui fait que nous sommes si impatients et si peu résignés dans les épreuves. « Un homme tiède » et lâche se plaint de tout, et traite de rigoureux » les préceptes les plus faciles. Au contraire, un

(*) S. S. Grégoire XVI a fait extraire des catacombes de Saint-Hippolyte, sur le chemin de Tivoli à Rome, le corps de saint Prime, martyr et enfant, ainsi que l'indique l'inscription trouvée sur son tombeau. Le corps a été donné à la paroisse de Casabasciana dans le duché de Lucques, où il a été reçu le 25 mai 1833 avec de grands témoignages de joie et de piété. Le nom de ce saint Prime, qui diffère de celui dont la notice précède, ne paraît point marqué dans le martyrologe.

» homme fervent trouve facile tout ce qui est capa-
» ble de l'unir à Dieu plus intimement, et il em-
» brasse avec joie tout ce qu'il sait être conforme à
» la volonté du Ciel (1). »

SAINT COLOMB ou COLOMKILLE,

ABBÉ EN IRLANDE.

Tiré de Bède, *Hist.* l. 3, c. 4, ainsi que de la vie du Saint, écrite par Cummenée, abbé de Hy en 557 *(ap. Mabil. sæc.* 1, *Ben.* p. 361), et donnée avec plus d'étendue, en trois livres, par Adamnan (1), qui était abbé du même monastère en 700 *(ap. Sur. et Canis. Lect. Ant.* t. V). Ces deux vies contiennent plusieurs relations de miracles. Guillaume, évêque de Derry, dans sa bibliothèque historique d'Irlande, parle, p. 85, d'un poëme intitulé *Amrha*, ou *Vision de saint Colomkille*, lequel fut écrit peu de temps après la mort du Saint, et s'accorde, pour le principal, avec les deux auteurs que nous venons de citer. Voyez aussi Tanner, *de Script. Brit.* p. 192, et Ware, l. 1, *Scriptor. Hibern.* p. 14, *item in monasteriologia Hibernica*, p. 186; les ouvrages attribués au Saint, dans un manuscrit irlandais, de la bibliothèque bodléienne à Oxford; le *leabhar Lecan*, c'est-à-dire, *le livre de Lecane*, manuscrit irlandais ancien et précieux, qui se garde au collége des Lombards à Paris, p. 58. Cet ouvrage est une histoire des antiquités d'Irlande.

L'AN 597.

Saint Colomb ou saint Colme fut l'apôtre des Pictes, et un des plus célèbres patriarches des moines en Irlande. Pour le distinguer des autres Saints du même nom, on l'a surnommé *Colomkille*, du grand nombre de *cellules* monastiques qu'il fonda, et que les Irlandais appellent *killes*.

Ce Saint était issu de l'illustre maison de Neil, et naquit, en 521, à Cartan, dans le comté de Tyrconnel. Il comprit, dès son enfance, qu'il n'y a de grand et d'estimable que ce qui nous embrasse d'amour pour Dieu ; et cet amour, il tâcha de l'allumer dans son âme par un entier détachement du monde, ainsi que par une parfaite pureté de corps et d'esprit. Il étudia l'Écriture et les maximes de la vie ascétique sous le saint évêque Finian, qui avait établi une école à Cluain Irard.

Ayant été élevé au sacerdoce, en 546, il donna lui-même d'admirables leçons de piété et d'Écriture sainte, et forma en très-peu de temps plusieurs disciples. Environ quatre ans après, il fonda le grand monastère de Dair-Magh (2), appelé aujourd'hui *Durrogh* (3); il fut aussi le fondateur de quelques monastères moins considérables (4). En même temps il composa, pour l'usage de ses religieux, une règle qui était principalement tirée de celle des anciens moines d'Orient (5).

Son zèle à reprendre les vices publics lui ayant fait encourir l'indignation du roi Dermot ou Dermitius, il quitta l'Irlande et passa dans la partie septentrionale de la Bretagne, connue aujourd'hui sous le nom d'Écosse (6). Il emmena avec lui douze de

(1) Thomas à Kempis, *Lib. de Discipl. claustral.*

(1) Cet Adamnan, c'est-à-dire, *le petit Adam*, est honoré parmi les Saints. Les Pictes l'ayant envoyé en ambassade vers Aldfrid, roi des Northumbres, en 701, il apprit des églises de l'Angleterre la vraie manière de célébrer la Pâque. A son retour, il voulut engager ses moines à s'y conformer, mais il ne réussit point. Étant passé en Irlande, qui était son pays natal, il y fut plus heureux. Il détermina presque toute cette île à célébrer la Pâque dans le même temps que l'Église universelle la célébrait. Il revint à son monastère de Hy, dans l'espérance qu'il y trouverait plus de docilité. Il se trompa, et il mourut en 705, sans avoir eu la satisfaction de voir ce qu'il désirait si ardemment. Cependant il écrivit un traité solide *du vrai temps de faire la Pâque*, qu'il laissa à ses moines, et qui les disposa quelque temps après à suivre un point de discipline reçu dans toute l'Église.

Saint Adamnan composa aussi un recueil de canons et une description curieuse de la Terre sainte, telle qu'elle était de son temps. Ce dernier ouvrage, qui fournit à Bède ses principaux mémoires pour son livre *de Locis sanctis*, a été publié par Gretser, et par Mabillon, t. IV, *Ord. S. Ben.* p. 456. L'auteur y parle des tombeaux de saint Siméon et de saint Joseph, qui se voyaient à Jérusalem ; de la trace des pieds de Jésus-Christ, qui était sur le mont des Oliviers ; d'une église de figure ronde, qui couvrait la montagne, en sorte qu'il y avait une ouverture au-dessus de la place où les pieds du Sauveur avaient laissé une empreinte. Il parle des sauterelles que produisaient les déserts du Jourdain, et dont le petit peuple se nourissait après les avoir fait bouillir dans de l'huile. Selon le même auteur, il y avait dans l'église de la Rotonde, à Constantinople, une portion de la vraie croix, qu'on exposait les trois derniers jours de la semaine-sainte sur un autel d'or, où l'empereur, la cour, l'armée, le clergé et les autres corps allaient la baiser à différentes heures. Voyez Mabillon, *loc. cit.*, et Tanner, *de Scriptor. Brit.* p. 5.

(2) Ce monastère, situé dans le comté de King, embrassa depuis la règle des chanoines réguliers de saint Augustin. Voyez Ware, *Antiquit. Hibern.* c. 17, p. 188. Ce savant antiquaire parle d'un manuscrit des quatre évangiles, traduit en latin par saint Jérôme, dont la couverture était ornée de plaques d'argent, et qui se gardait anciennement dans l'abbaye de Durrogh. Au commencement de ce manuscrit, qui existe encore, est une inscription qui porte qu'il fut copié par saint Colomb dans l'espace de douze jours.

(3) Le mot irlandais *duir-magh*, signifie *le champ des chênes*.

(4) Tels que ceux de Doire ou Derry dans l'Ultonie, et de Surd dans la province de Leinster.

(5) Ussérius, Tanner et Ware parlent de cette règle, et disent qu'elle existe encore en ancienne langue irlandaise. Roger Twisden observe *(Naissance de l'état monast.* p. 36) que les premiers moines de la Bretagne et de l'Irlande suivaient à peu près le même genre de vie que ceux de l'Orient.

(6) Les Scots s'établirent d'abord en Irlande, comme on le voit par Orose, Claudien et les annales écossaises. On pense qu'ils étaient venus du Nord, et l'on regarde comme fort

ses disciples. Bède place son arrivée l'an 565 de Jésus-Christ, le neuvième du règne de Bridius (7).

Il est dit du Saint, qu'il convertit les Pictes au christianisme par ses prédications, ses vertus et ses miracles : mais ceci ne doit s'entendre que des Pictes du nord, ainsi que de ceux qui habitaient les hauteurs, et qui étaient séparés des autres par le mont Grampus. En effet, nous apprenons de Bède que les Pictes méridionaux avaient reçu l'Évangile longtemps auparavant, et qu'ils en étaient redevables aux prédications de saint Ninyas (8), premier évêque de Whit-Herne, dans le comté de Galloway.

Les Pictes, ayant embrassé la foi, donnèrent à saint Colomb la petite île de Hy ou de Jona, qui est à douze milles de la terre-ferme, et qui de son nom fut depuis appelée *Y Colm-Kille*. Il y bâtit un grand monastère qui, durant plusieurs siècles, fut le principal séminaire des Bretons du Nord. Les rois d'Écosse y eurent longtemps leur sépulture. On y enterra aussi les corps d'une multitude presqu'innombrable de Saints (9). Ce monastère donna naissance à plusieurs autres que saint Colomb fonda en Écosse. Ce fut là que se formèrent les célèbres évêques Aïdan, Finian et Colman, qui convertirent à la foi

plausible la conjecture de ceux qui les font Scythes d'origine. En effet, leur nom paraît avoir la même étymologie que celui des Scythes, et être dérivé du mot teutonique ou saxon *scytan, lancer une flèche*, exercice militaire dans lequel toutes les nations septentrionales excellaient.

Les Pictes, selon Bède, etaient Scythes d'origine; mais il paraît que cet auteur s'est trompé, et qu'il a attribué au premier de ces peuples ce qui n'appartenait qu'au second. On ne peut guère douter que les Pictes n'aient été Bretons; peut-être même étaient-ils les premiers habitants du pays; au moins y étaient-ils établis longtemps avant les Scots. Ces derniers, suivant leurs annales, vinrent d'Irlande pour attaquer les Pictes, qui les repoussèrent d'abord.

Quelque temps après, les Pictes ou Bretons septentrionaux se virent menacés de la guerre par les Anglo-Saxons, qui avaient conquis la partie méridionale de l'île. Il paraît qu'ils invitèrent les Scots d'Irlande à venir les secourir. Ceux-ci du moins s'établirent sous le roi Fergus, vers l'an 503, dans la partie de l'Écosse appelée *Dalrieda*. Ussérius prétend que le royaume de *Dalraudins*, ou Scots de Dalrieda, était composé des provinces de Cantire, de Knapdale, de Lorn, d'Argyle, de Braid Albin, et de quelques îles.

Les Scots et les Pictes vécurent en paix et en bonne intelligence jusqu'à l'année 840, que Kennet II, roi des premiers, tua dans une bataille Drusken, roi des seconds, avec la meilleure partie de sa noblesse, et fit la conquête de tout le pays situé au nord de Grames-Dyke. Vers l'an 900, les Scots s'emparèrent du reste du pays, qui depuis ce temps-là prit le nom d'*Écosse*. Les vaincus ayant été comme incorporés avec les vainqueurs, on ne les en distingua plus dans la suite.

Les critiques modernes rejettent comme fabuleuse cette liste de trente-neuf rois des Scots, laquelle commence à Fergus I, qu'on place 330 ans avant Jésus-Christ, et qu'on fait contemporain d'Alexandre-le-Grand. Ils regardent conséquemment Fergus, fils d'Erch, ordinairement appelé Fergus II, comme le premier roi des Scots dans le pays qui se nomme aujourd'hui *Écosse*. Ils placent le commencement de son règne, non pas en 403, comme l'ont fait quelques auteurs, mais en 503, ce qui s'accorde mieux avec la chronologie des successeurs immédiats du prince.

Du temps de César, c'était un usage parmi les Bretons de se peindre le corps. Ceux du midi adoptèrent les mœurs des Romains qui les avaient vaincus. Il n'en fut pas de même de ceux du nord, qui se maintinrent dans la liberté. Ils continuèrent toujours de se peindre le corps, d'où leur vint le nom de *Pictes*, nom toutefois qui ne remonte point plus haut que le troisième siècle, puisque l'orateur Eumène est le premier dans lequel on le trouve.

Les *Ladeni* habitaient la partie méridionale de ce que nous appelons l'*Écosse*. Les Calédoniens, nation sauvage, occupaient les hauteurs et la forêt calédonienne qui s'étend vers le nord, depuis le Frith. Leur situation les garantissait des attaques de leurs ennemis. Jamais les Romains n'osèrent pénétrer dans leurs bois et leurs montagnes; ils les laissèrent jouir tranquillement de leur barbarie et de leur liberté. Ce fut pour arrêter leurs incursions, et pour fixer les limites de la domination romaine, que l'empereur Adrien fit élever, en 123, un mur de gazon qui avait en longueur 68 milles d'Angleterre, et qui s'étendait depuis Tinmouth jusqu'au golfe de Solway. L'empereur Antonin-le-Pieux agrandit les limites des Romains, et ordonna, seulement pour fermer l'entrée aux Calédoniens, qu'on élevât un second mur de gazon de la longueur de 36 milles d'Angleterre, lequel s'étend depuis Abercurning (aujourd'hui Abercorn) jusqu'à la Clyde, près de l'ancien Kirkpatrick.

Grime ou Graham, qui gouverna les Scots durant la minorité du roi Eugène II, rasa ce second mur dans la guerre qu'il fit aux Pictes, ou, selon d'autres, aux Bretons sujets des Romains. Ces derniers furent obligés, quelque temps après, d'appeler les Saxons à leur secours contre les Pictes. Les ruines de la muraille dont nous venons de parler, s'appellent encore *Graham's Dyke*. On dérive ce nom, ou de *Graham*, ou du mont *Grampus* (aujourd'hui Grantzbaine).

La muraille d'Antonin ne servit pas longtemps de limites à la province romaine, que l'empereur Sévère étendit, en 210, jusqu'à celle d'Adrien, dans le pays qui est présentement connu sous le nom de *Northumberland;* le même prince fit faire une nouvelle muraille, mais qui était de pierre; il voulut aussi qu'elle fût flanquée de tours et défendue par un fossé. Cet ouvrage était si beau et si solide, que Spartien l'appelle *la gloire du règne de Sévère*.

Voyez l'*Itinerarium septentrionale* de M. Alexandre Gordon; l'*Essai critique sur les anciens habitants de l'Écosse*, par M. Thomas Innès, Chambertaine, etc.

(7) Bridius, fils de Meilochon, fut le plus puissant roi des Pictes.

(8) Voyez sa vie sous le 16 septembre.

(9) L'île de Saint-Colomb a près de trois milles de long, sur un peu plus d'un mille de large. Parmi les ruines de l'ancien cloître de l'abbaye est un cimetière, à l'occident duquel sont les tombeaux de quarante-huit rois d'Écosse. A la droite de ces tombeaux sont ceux de quatre rois d'Irlande, et à la gauche ceux de huit rois de Norwége. Les premières familles des îles occidentales avaient leur sépulture dans le reste de ce cimetière. Voyez l'*Histoire ancienne de la Grande-Bretagne*, par Lewis, p. 256, et la *Description des îles occidentales*, par Martin.

les Anglais-Northumbres. Dans la suite, le monastère de Hy embrassa la règle de saint Benoît (10).

Le genre de vie que suivait saint Colomb était fort austère; il couchait sur la terre nue, et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Ses jeûnes étaient rigoureux et continuels. La piété cependant ne le rendait ni sombre, ni mélancolique. Une aimable gaieté paraissait toujous peinte sur son visage, et annonçait à tous ceux qui le voyaient, que son âme jouissait d'un calme inaltérable, et de cette joie pure que produit la présence du Saint-Esprit. Sa ferveur était si grande, que dans toutes ses actions il paraissait être plus qu'homme. Autant qu'il était en lui, il ne laissait échapper aucun moment sans le consacrer à quelque chose qui eût la gloire de Dieu pour objet, comme à prier, à lire, à écrire ou à prêcher. Sa douceur et sa charité, qui ne se démentaient en aucune occasion, lui gagnaient les cœurs de tous ceux avec lesquels il conversait. Ses vertus, relevées encore par le don de prophétie et par celui des miracles, lui attiraient une vénération universelle. Il avait une telle autorité, que les rois mêmes ne faisaient rien sans le consulter. Aïdan ou Edhan, qui, en 570, succéda sur le trône à Kinatel, son parent, voulut recevoir de sa main les ornements royaux (11).

Quatre ans avant sa mort, le Saint eut une vision qui lui fit verser beaucoup de larmes. Il pleurait, parce que des anges lui avaient appris que Dieu, touché par les prières des églises de Bretagne et d'Écosse, prolongerait encore sa vie de quatre années.

Sentant approcher sa dernière heure, il dit un dimanche à Diermit, son disciple : « Ce jour est appelé le Sabbat, c'est-à-dire le jour de repos; il » sera véritablement tel à mon égard, puisqu'il » mettra fin à mes travaux. » Il se trouva le premier dans l'église à minuit, qui était le temps où se disaient matines. S'étant mis à genoux devant l'autel, il reçut le saint Viatique; puis, après avoir donné sa bénédiction à ses frères, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, en 597. Il était âgé de soixante-dix-sept ans. On l'enterra dans l'île de Hy. Son corps fut ensuite transporté à Down, en Ultonie, et déposé dans un caveau avec ceux de saint Patrice et de sainte Brigitte (12).

Saint Colomb était autrefois honoré parmi les principaux patrons d'Irlande et d'Écosse. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain; mais il est nommé dans quelques calendriers le 7 juin, qui paraît avoir été le jour de sa mort.

SAINTE PÉLAGIE, VIERGE ET MARTYRE.

L'AN 311.

SAINTE PÉLAGIE était d'Antioche. Elle n'avait encore que quinze ans lorsqu'elle fut appelée, en 311, à la gloire du martyre. Les soldats chargés de l'arrêter prirent un moment où elle était seule à la maison. Elle ne douta point, en les voyant, qu'ils ne vinssent pour la conduire devant le juge, où sa chasteté aurait de rudes assauts à soutenir. Cependant, elle ne se déconcerta pas, et pour mieux cacher son dessein, elle pria les soldats de lui permettre d'aller à sa chambre, sous prétexte de s'habiller et de se parer. Se voyant seule, elle monta au haut de la maison, et de là elle se précipita en bas. Elle mourut sur la place de sa chute. Saint Chrysostôme dit, en parlant de cette action, que Pélagie avait Jésus dans son cœur, et que ce fut par son inspiration qu'elle agit de la sorte. Peut-être que la Sainte espérait qu'en se précipitant, il ne lui en coûterait pas la vie, et que par-là elle pourrait s'échapper

(10) On lit dans Bède, l. 3, c. 4, que quoique saint Colomb n'eût point été évêque, il passa en usage que tous les habitants de l'île, sans en excepter l'évêque, fussent soumis à l'abbé du monastère. Les calvinistes se sont prévalus de ce passage, comme s'il détruisait la prééminence de l'épiscopat dans l'Église; mais leur prétention est dénuée de tout fondement.

1° L'évêque Usserius, *de Britan. eccl. antiq.* c. 16, observe qu'il s'agit dans le cas présent, non d'une supériorité d'ordre, mais seulement d'une supériorité de juridiction civile. En effet, les annales d'Ultonie portent qu'il y eut toujours un évêque dans l'île de Hy, et que cet évêque faisait sa résidence ou dans le monastère, ou près du monastère.

2° Adamnan, *Vit. S. Columbæ*, l. 3, rapporte que saint Colomb refusa d'officier en présence d'un évêque qui s'était caché par humilité; qu'il ne voulut point qu'il reçût de lui la communion, et que, par respect pour sa dignité, il l'obligea de célébrer lui-même les divins mystères.

3° Lloyd, dans son *Histoire du gouvernement de l'Église*, prouve, c. 5, 6, 7, que les églises des Pictes et des Scots ou Saxons ont été de tout temps gouvernées par des évêques.

4° La vénération qu'on avait pour saint Colomb introduisit une supériorité de juridiction civile sur les évêques, que l'on tirait ordinairement du monastère, et qui même, pour cette raison, conservaient leur premier respect envers leur ancien abbé.

(11) Ware, l. 1, *Descrip. Hibern.* p. 15, parle des ouvrages du Saint, que nous avons encore. Ces ouvrages sont une règle monastique, communément intitulée *Columkille*, quatre hymnes, dont une en l'honneur de saint Kiaran. Voyez Colgan, *Trias Thaum.*, p. 472, et l'édition de Ware, par Harris, p. 187.

(12) Voyez Ware, *loc. cit.* p. 18; Harris, *Descrip. du comté de Down.* p. 27; *Monast. Hibern.* p. 258.

des mains des persécuteurs. Il est certain qu'il lui était permis d'exposer ses jours à quelque danger pour la conservation de sa chasteté. Hors les circonstances dont nous parlons, ou sans une inspiration particulière, ce serait un crime horrible de se donner la mort (1).

Il y avait deux églises, l'une à Antioche et l'autre à Constantinople, qui portaient le nom de sainte Pélagie dans le cinquième siècle.

Voyez le martyrologe romain, sous le 9 juin; saint Chrysostôme, *Hom. de S. Pelagiâ*, t. II p. 592, *ed Ben.;* saint Ambroise, *ep.* 37, et l. 3. *de Virgi.* c. 7, *et Ben.;* et le P. Janning, un des continuateurs de Bollandus, t. II *Junii*, p. 158.

SAINT VINCENT, MARTYR EN ARGÉNOIS.

SECOND OU TROISIÈME SIÈCLE.

On donne à ce Saint le surnom de *lévite* ou de diacre. Il prêcha la foi dans les Gaules, au second ou au troisième siècle. Les idolâtres, l'ayant arrêté, le conduisirent à Agen devant le gouverneur. Celui-ci le fit étendre sur des pieux pointus et fichés en terre, et ordonna qu'on lui déchirât le corps à grands coups de fouet. Le Saint fut ensuite décapité. Son culte est fort ancien dans les Gaules. On venait de toute l'Europe visiter son tombeau à Agen, dans le sixième et le septième siècles. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire-de-Tours et de Fortunat de Poitiers. Quelques auteurs ont confondu saint Vincent, martyr en Argénois, avec le Saint du même nom, qui souffrit à Saragosse, en Espagne. Le premier est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* l. 7, c. 35, et l. *de Glob. Mart.* c. 105; le martyrologe romain, etc.

---

(1) Un homme qui se donne la mort de propos délibéré, commet une injure atroce, 1° contre Dieu, qui est l'auteur de sa vie; 2° contre la société, qu'il prive d'un de ses membres et des secours qu'elle avait droit d'en espérer; 3° contre sa famille et ses amis, auxquels il ravit les services qu'ils pouvaient et devaient attendre de lui; 4° contre lui-même, puisqu'en s'ôtant la vie du corps, il se précipite dans les supplices éternels de l'enfer. Les expressions manquent lorsqu'il faut représenter l'indignité et la bassesse d'âme que renferme le suicide. On ne conçoit pas comment il s'est trouvé des peuples qui ont éteint les principes de la raison et étouffé la voix de la nature, au point de supposer du courage dans une action qui décèle la plus insigne lâcheté. Le courage consiste à savoir être malheureux :

Rebus in adversis facile est contemnere mortem,
Fortiter ille facit, qui miser esse potest. Martial.

Il en est du duel comme du suicide. On est vraiment courageux lorsqu'on souffre des humiliations, des injures, des tourments pour la défense de la vertu et pour être fidèle à son devoir : mais peut-on qualifier ainsi un homme qui est incapable de supporter un léger affront; qui aime mieux fouler aux pieds les lois divines et humaines, que de pardonner une petite injure; qui préfère le plaisir brutal de la vengeance à l'avantage d'obéir à Jésus-Christ, qui nous déclare que la patience est sa vertu favorite, qu'elle fera le caractère distinctif de ses disciples, et qu'elle est comme l'âme du christianisme?

10 JUIN.

SAINTE MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE.

Tiré de ses deux vies, écrites l'une par Thierri, moine de Durham, son confesseur, et l'autre par saint Aelred. Voyez aussi les histoires d'Écosse et d'Angleterre; et l'idée d'une dame parfaite, dans la vie de sainte Marguerite, reine d'Écosse, 1661, in-8°.

L'AN 1093.

Marguerite était petite-nièce de saint Édouard-le-Confesseur, et petite-fille d'Edmond, surnommé *Côte-de-Fer :* mais il faut, pour l'intelligence de l'histoire de sa vie, que nous représentions l'état où se trouvaient les affaires d'Angleterre, lorsqu'elle vint au monde.

Edmond avait été assassiné, en 1017, par le comte Edric. Canut, roi de Danemarck, qui, en vertu d'un accommodement, était déjà maître du pays des Merciens et des provinces septentrionales, ne manqua pas de profiter de cette circonstance : il trouva le moyen de se faire reconnaître monarque de toute l'Angleterre par les évêques et par les principaux de la nation; il se fit aussi déclarer tuteur des deux fils d'Edmond, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de succéder à leur père dans le royaume des Saxons occidentaux.

Le châtiment d'Edric parut être d'un heureux présage; mais la suite ne répondit point à ce beau commencement. En effet, Canut envoya secrètement au roi de Suède les deux princes, qui se nommaient Édouard et Edmond, et recommanda qu'on leur ôtât la vie. Sa cruelle ambition fut mal servie; le monarque suédois refusa de tremper ses mains dans un sang innocent. Cette conduite lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il avait tout à craindre de la puissance de Canut, qui, par une insigne perfidie, venait de joindre la Norwége au Danemarck. Il envoya les deux princes au roi de Hongrie, qui les

reçut avec bonté, et se chargea du soin de les faire élever d'une manière conforme à leur naissance.

Edmond, l'aîné des princes, mourut sans postérité. Édouard, son frère, épousa Agathe, sœur de la reine de Hongrie, ou, selon d'autres, nièce de l'empereur Conrad. C'était une princesse vertueuse, et douée de toutes les belles qualités de l'esprit et du cœur. Elle devint mère d'Edgard, surnommé *Etheling*, de Christine, qui se fit religieuse, et de Marguerite, dont nous écrivons la vie.

Enfin Canut mourut après un règne brillant aux yeux du monde. Il était digne de porter la couronne; mais il ternit l'éclat de sa gloire par l'injustice et l'ambition. Ses fils Swane et Hardecnute lui succédèrent, l'un en Norwége et l'autre en Danemarck. Harold fut élu roi en Angleterre. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait été aussi fils de Canut, il se montra peu digne d'un tel père, soit dans la paix, soit dans la guerre. Il ne régna que trois ans, et mourut en 1039. Hardecnute, étant venu en Angleterre, y fut reconnu roi; mais il mourut après un règne de deux ans.

Édouard-le-Confesseur fut ensuite appelé à la couronne. Lorsqu'il se vit affermi sur le trône, il fit inviter Édouard, surnommé *Etheling* ou d'*Outremer*, à passer de la Hongrie en Angleterre avec ses enfants. Il les reçut à Londres, en 1054, avec toutes les marques possibles d'honneur et d'affection. Édouard d'Outre-mer mourut dans cette ville trois ans après, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Son fils Edgard devait naturellement succéder à saint Édouard-le-Confesseur; mais comme il était encore fort jeune, et que d'ailleurs il était né dans un pays étranger, on prit de là occasion de l'exclure de la couronne, et l'on plaça le comte Harold sur le trône en 1066. Celui-ci prétendait qu'Édouard l'avait désigné pour son successeur. Guillaume, duc de Normandie, fit valoir une semblable prétention. En conséquence, il passa la mer, conquit l'Angleterre, et tua Harold dans la fameuse bataille qui se donna près de Hastings, le 14 octobre 1066. Plusieurs Anglais se déclarèrent inutilement pour Edgard. Ce prince était trop faible pour soutenir ses droits les armes à la main; il fut forcé, avec toute la noblesse, de recevoir le vainqueur à Londres.

Quelque temps après, il s'enfuit secrètement pour se soustraire à la tyrannie de Guillaume. Le vaisseau sur lequel il s'embarqua avec sa sœur Marguerite fut assailli d'une violente tempête, qui le jeta sur la côte d'Écosse. Malcolm III, roi de ce pays, les reçut l'un et l'autre, et leur fit un accueil très-favorable. Il s'intéressa à leur malheur avec d'autant plus de vivacité, qu'il s'était trouvé lui-même dans une position toute semblable. En effet, il avait été obligé de prendre la fuite après la mort de son père Donald ou Duncan VII, que Macbeth, général d'une partie des troupes, avait tout à la fois dépouillé de la vie et de la couronne. Ayant erré longtemps en divers lieux, il s'était retiré à la cour d'Édouard-le-Confesseur. Soutenu de la protection de ce prince, qui lui donna un corps de dix mille hommes, il retourna en Écosse, où les nouveaux secours qu'il tira de ceux qui tenaient pour lui mirent son armée en état de remporter une victoire complète sur ses ennemis. Macbeth fut tué lui-même, après avoir joui dix-sept ans du fruit de son usurpation. Par cette victoire, Malcolm recouvra l'Écosse, et il fut proclamé roi à Scone, en 1057.

Lorsque ce prince vit Edgard et Marguerite dans son royaume, son cœur s'attendrit sur leur malheureux sort. Il leur procura tous les secours qui dépendaient de lui, et il se félicita d'avoir trouvé l'occasion de pouvoir les assister. Guillaume voulait qu'on les lui remît entre les mains, mais Malcolm refusa de se prêter à une si noire trahison. Ce refus alluma le flambeau de la guerre. Les Écossais défirent dans le Northumberland Roger, général du duc de Normandie, puis Richard, comte de Glocester. Eudes, frère de Guillaume et comte de Kent, fut aussi vaincu par le roi d'Écosse. Le duc prit de nouvelles mesures pour réparer ses pertes. Il fit avancer son fils Robert à la tête d'une armée nombreuse, qui campa sur la Tine, mais qui ne se distingua par aucune action éclatante. A la fin, les affaires changèrent de face; on parla de paix, et elle fut conclue à certaines conditions, dont l'une était que Guillaume traiterait Edgard comme son ami.

Cependant Marguerite donnait à l'Écosse le spectacle de toutes les vertus. Elle avait appris, dès ses premières années, à mépriser l'éclat trompeur des pompes mondaines, et à regarder les plaisirs comme un poison d'autant plus dangereux, qu'il flatte en donnant la mort. C'était bien moins par sa rare beauté que par un heureux assemblage de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, qu'elle s'attirait l'admiration de toute la cour. Les honneurs qu'on lui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Toute son ambition était de se rendre agréable au Roi des rois. Elle ne trouvait de satisfaction que dans les charmes de l'amour divin; et cet amour, elle l'entretenait et le nourrissait par l'exercice de la prière et de la méditation, auquel il lui arrivait souvent de consacrer les jours entiers. Considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, elle saisissait toutes les occasions qui se présentaient de les

servir, de les consoler et de pourvoir à leurs différents besoins.

Malcolm, touché de tant de vertus, conçut pour Marguerite la plus haute estime; il crut même devoir lui proposer de s'unir à elle par les liens du mariage. Il fut au comble de ses désirs lorsque la princesse eut donné son consentement. Marguerite fut mariée et couronnée reine d'Ecosse en 1070. Elle était dans la 24e année de son âge.

Quoique Malcolm eût des mœurs peu polies, il n'avait cependant rien dans le caractère qui sentît la fierté ou la bizarrerie, et l'on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit bientôt maîtresse de son cœur. Elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui, pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples, et pour inspirer à son mari ces sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Écosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes évangéliques. Le roi était si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse, que non-seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'état. Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement de l'âme et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Une extrême exactitude à faire toutes ses actions en vue de Dieu, l'exercice continuel de la prière, la pratique constante du renoncement à soi-même, étaient les principaux moyens qu'elle employait pour se maintenir dans une disposition aussi parfaite. L'étendue de son génie ne le cédait point à l'éminence de ses vertus. On admirait en Écosse, et même dans les pays étrangers, sa prudence qui pourvoyait à tout, son application aux affaires publiques et particulières, son ardeur à saisir toutes les occasions de rendre les peuples heureux, sa sagesse et sa dextérité dans l'accomplissement des devoirs attachés à l'autorité royale.

Dieu bénit le mariage de Marguerite et de Malcolm; il en sortit plusieurs enfants, qui ne dégénérèrent point de la vertu de ceux dont ils avaient reçu le jour. La reine devint mère de six princes, savoir, Édouard, Edmond, Edgard, Ethelred, Alexandre, David, et de deux princesses, qui reçurent l'une le nom de Mathilde, et l'autre celui de Marie. La première épousa Henri I, roi d'Angleterre; la seconde fut mariée à Eustache, comte de Boulogne. Edgard, Alexandre et David parvinrent successivement à la couronne d'Écosse, et régnèrent tous avec une grande réputation de valeur, de sagesse et de piété. David se distingua encore au-dessus de ses deux frères, et l'on a dit de lui à juste titre qu'il avait été le plus bel ornement du trône écossais.

Marguerite fut le principal instrument dont Dieu se servit pour former ces princes à la vertu. Elle eut soin de les prémunir de bonne heure contre ces écueils où ne vont que trop souvent échouer ceux qui naissent dans les cours des rois. En même temps qu'elle leur faisait sentir le vide et le néant des choses humaines, elle leur peignait la vertu avec tous ses charmes, et leur inspirait l'horreur du péché, avec l'amour de Dieu et la crainte de ses jugements. Les précepteurs et les gouverneurs qu'elle mit auprès d'eux étaient des hommes remplis de religion; elle éloignait de leurs personnes tous ceux qui n'avaient pas une piété reconnue. L'expérience et la nature du cœur humain lui avaient appris que les enfants ne se défont presque jamais des impressions qu'ils ont reçues de la conduite de leurs maîtres, et de tous ceux avec lesquels ils ont eu à vivre dans leurs premières années. Elle se faisait rendre compte des progrès que faisaient les jeunes princes, et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner ce que la profession du christianisme exigeait d'eux.

Lorsque les princesses ses filles furent en âge de profiter de ses exemples, elle les associa à ses exercices spirituels et à toutes ses bonnes œuvres. Elle ne se contentait pas de leur inspirer l'amour des différentes vertus; elle faisait encore de ferventes prières pour demander à Dieu la conservation de leur innocence et leur avancement dans la piété. Elle leur faisait goûter ses instructions par la douceur et la charité avec lesquelles elle savait les assaisonner. Les personnes vicieuses n'osaient approcher d'elles, non plus que des princes leurs frères; elles n'osaient même paraître à la cour, où la vertu seule pouvait servir de recommandation, et où le défaut de piété était un titre d'exclusion pour toutes les places.

Marguerite regardait le royaume d'Écosse comme une grande famille dont elle était la mère; elle se crut donc obligée de faire servir à le rendre heureux, et le rang dans lequel la Providence l'avait placée, et l'autorité que le roi avait remise entre ses mains : mais sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua surtout à réformer les abus, et à bannir l'ignorance dans laquelle la plupart des Écossais étaient par rapport à leurs principaux devoirs; ainsi son premier soin fut d'établir partout de saints ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son au-

torité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres : par-là elle vint à bout d'empêcher la profanation des dimanches et des fêtes, ainsi que la violation du jeûne du carême. Ce fut pour elle une grande joie de voir la religion reprendre ses droits, et les peuples s'empresser à l'envi de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient dans les jours et les temps spécialement consacrés à son service. Elle bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition, et plusieurs autres scandales. Elle ne fit pas plus de grâce à ceux qui ne communiaient pas même à Pâques, sous prétexte qu'ils craignaient de recevoir indignement l'Eucharistie. On leur représenta, par ses ordres, qu'une pareille disposition venait d'un fond de lâcheté et d'impénitence; que les pécheurs devaient travailler à se purifier de leurs crimes, par les larmes d'un sincère repentir, et que l'esprit de l'Église était que l'on participât au corps et au sang de Jésus-Christ. Ces instructions produisirent l'effet que la pieuse reine en attendait.

Ayant formé le louable projet de polir et de civiliser la nation écossaise, elle accorda sa protection à ceux qui excellaient dans les arts et les sciences. L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. Elle fit divers établissements que Malcolm approuva, et dont il assura la stabilité par des lois pleines de sagesse.

Entre toutes les vertus qui brillaient en sa personne, la charité envers les pauvres occupait une des premières places. Ses revenus ne pouvaient suffire à la multitude de ses aumônes; elle donnait souvent une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Toutes les fois qu'elle paraissait en public, on la voyait environnée d'une foule de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce, qui couraient à elle comme à leur mère commune. Jamais elle ne renvoyait ceux qui imploraient son secours, sans les avoir consolés et assistés. En rentrant dans son palais, elle le trouvait encore rempli de pauvres, auxquels elle lavait les pieds, et qu'elle servait de ses propres mains. Sa coutume était de ne se mettre à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins et à vingt-quatre grands pauvres; souvent, surtout dans l'avent et le carême, le roi et la reine en faisaient venir jusqu'à trois cents de ces derniers, auxquels ils distribuaient, le genou en terre, des mets semblables à ceux qu'on avait préparés pour leur table. Malcolm servait les hommes, et Marguerite les personnes de son sexe. La reine visitait aussi très-fréquemment les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser d'admirer son humilité et son extrême tendresse pour eux. Par ses aumônes, elle libérait encore les débiteurs insolvables, et relevait les familles ruinées. Les étrangers, principalement les Anglais, lui furent souvent redevables de la délivrance de leurs prisonniers. Elle rachetait par préférence ceux qui étaient tombés entres les mains des maîtres durs et intraitables. Les pauvres étrangers trouvaient un asile dans les hôpitaux qu'elle avait fondés pour les recevoir.

Malcolm concourait avec Marguerite à toutes ces bonnes œuvres. « Il apprend d'elle, dit Thierri, à » passer souvent la nuit dans les exercices de piété. » C'est quelque chose d'étonnant, continue-t-il, de » voir la ferveur de ce prince à la prière; il possède » l'esprit de componction et le don des larmes dans » un degré bien supérieur à l'état d'un homme qui » vit dans le siècle. La reine, dit un autre auteur, » l'excitait aux œuvres de justice et de miséricorde » et à la pratique des autres vertus; en quoi elle » réussissait merveilleusement par un effet de la » grâce de Dieu. Le roi se montrait toujours prêt à » seconder ses pieuses dispositions. Voyant que Jé» sus-Christ habitait dans le cœur de Marguerite, il » ne manquait jamais de suivre ses conseils. »

Comme la Sainte dormait peu, et qu'elle se privait de tous ces amusements que les gens du monde ont coutume de se permettre, il lui restait chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En carême et en avent, elle se levait à minuit, et allait à l'église pour assister à matines. De retour dans sa chambre, elle y lavait les pieds à six pauvres qui l'attendaient; après quoi elle donnait à chacun d'eux une ample aumône; elle reposait ensuite une heure ou deux. A son réveil, elle retournait à sa chapelle, où elle entendait quatre à cinq messes basses, indépendamment de celle qui se chantait au chœur. Outre cela, elle avait des heures marquées pour prier dans son cabinet, et elle le faisait avec tant de ferveur et de componction, qu'on la trouva souvent baignée de larmes. « Elle gardait, dit Thierri, » la plus rigoureuse sobriété dans ses repas, ne » mangeant qu'autant qu'il fallait pour ne pas mou» rir, et fuyant tout ce qui aurait pu flatter la sen» sualité. Elle paraissait plutôt goûter que manger » ce qu'on lui présentait. En un mot, ses œuvres » étaient plus étonnantes que ses miracles; car le » don d'en faire lui fut aussi communiqué. » Écoutons encore le même Thierri, parlant toujours de Marguerite dont il était le confesseur. « Elle pos» sédait l'esprit de componction dans un degré » éminent. Quand elle me parlait des douceurs inef-

» fables de la vie éternelle, ses paroles étaient ac- » compagnées d'une grâce merveilleuse. Sa ferveur » était si grande en ces occasions, qu'elle ne pouvait » arrêter les larmes abondantes qui coulaient de ses » yeux; elle avait une telle tendresse de dévotion, » qu'en la voyant, je me sentais pénétré d'une vive » componction. Personne ne gardait plus exactement » qu'elle le silence à l'église; personne ne montrait » un esprit plus attentif à la prière. » Souvent elle pressait son confesseur de l'avertir de tout ce qu'il y aurait de répréhensible dans ses paroles et dans ses actions; il lui paraissait qu'il la ménageait trop à cet égard. C'était son humilité profonde qui lui faisait désirer les réprimandes que les autres ont coutume de supporter si impatiemment. Tous les ans, elle faisait deux carêmes, chacun de quarante jours, l'un avant Noël et l'autre avant Pâques; elle pratiquait alors des austérités extraordinaires. Chaque jour elle récitait les petits offices de la Trinité, de la Passion et de la Sainte-Vierge, sans compter celui des morts.

La paix qui suivit la guerre, que Malcolm avait soutenue dans le Northumberland contre le duc de Normandie, ne fut pas de longue durée pour l'Écosse; on fut obligé de reprendre les armes pour réduire les montagnards qui habitaient le nord et l'occident de ce royaume. Malcolm soumit en personne ceux du nord; pour ceux de l'occident, ce fut le général Walter ou Gautier qui les fit rentrer dans le devoir (1).

Les troubles étant pacifiés, le roi s'appliqua à faire fleurir les arts utiles et ceux qui ont pour objet la culture de l'esprit. Il réforma sa maison, porta des lois somptuaires, et abolit divers abus qui s'étaient introduits parmi le peuple. Il fit bâtir la cathédrale de Durham, et aux quatre évêchés qu'il y avait en Écosse, il ajouta ceux de Murray et de Cathness. De concert avec la reine, il fonda à Dumfermlim le monastère de la Trinité.

Les instructions de Marguerite avaient pleinement convaincu Malcolm qu'un roi étant le père de son peuple, il doit aimer la paix et fuir la guerre comme le plus terrible des fléaux; que les conquérants si vantés dans l'histoire n'étaient nés que pour le malheur de la terre, et surtout pour celui de l'état qu'ils avaient gouverné; que leurs exploits, considérés avec les yeux de la foi, n'étaient qu'un tissu de meurtres et de brigandages : mais ce prince savait en même temps qu'il est du devoir d'un roi de ne pas ignorer le métier de guerre, et d'être toujours prêt à prendre les armes dans l'occasion pour défendre son peuple contre les attaques de l'ennemi.

Guillaume-le-Roux, qui était monté sur le trône d'Angleterre en 1087, le mit dans la nécessité de donner des marques de sa valeur. Ce prince surprit le château d'Alnwick, dans le Northumberland, et ordonna de passer la garnison au fil de l'épée. Le roi d'Écosse demanda la restitution de cette place. Sur le refus qu'on fit de la lui remettre, il l'assiégea dans les formes. La garnison anglaise, se voyant pressée de toutes parts et réduite à la dernière extrémité, feignit de vouloir se rendre, et proposa au roi de venir lui-même recevoir les clefs de la ville; mais le soldat qui les lui présentait au bout d'une lance saisit le moment où il avançait les mains pour lui porter dans les yeux un coup de cette lance, dont il mourut. Édouard, fils du roi d'Écosse, continua vivement le siége pour venger la mort de son père. Sa valeur, qui l'avait entraîné trop loin, lui coûta la vie; il fut tué dans un assaut. Les Écossais ressentirent une grande douleur de cette double perte; ils levèrent le siége et se retirèrent après avoir enterré le roi et son fils à Tinmouth. Les corps des deux princes furent ensuite transportés à Dumfermlim. La mort de Malcolm arriva en 1093; son règne avait été de trente-trois ans. On lit son nom avec celui des Saints dans quelques calendriers d'Écosse.

Les malheurs dont nous venons de parler furent extrêmement sensibles à la reine; mais sa vertu les lui fit supporter avec résignation. Elle était au lit, et très-mal, quand elle les apprit. Nous allons donner la relation de ce qui se passa dans sa dernière maladie, d'après le moine Thierri.

« Marguerite, dit cet auteur, connut par une » lumière intérieure le moment de sa mort long- » temps avant qu'il arrivât. Ayant demandé à me » parler en particulier, elle fit une revue géné- » rale de sa vie; des torrents de larmes cou- » laient de ses yeux à chaque parole qu'elle disait. » Sa componction était si vive, que je ne pouvais » m'empêcher moi-même de pleurer. De temps en » temps les soupirs et les sanglots nous suffoquaient » tellement l'un et l'autre, qu'il nous était impos- » sible à tous deux de proférer aucune parole. Elle » finit par me dire ce qui suit : Adieu, car je dis- » paraîtrai bientôt de dessus la terre. Vous ne tar- » derez pas à me suivre. J'ai deux grâces à vous » demander : l'une est que vous vous souveniez de » ma pauvre âme dans vos prières et vos sacrifices, » tant que Dieu vous laissera la vie; l'autre est que

(1) Le roi, pour récompenser Walter de ses services, le créa *grand-maître* d'Écosse. C'est de cet office que la postérité de Walter a pris le surnom de *Stuart*. Elle parvint à la couronne en 1371, dans la personne de Robert II, neveu du roi David Bruce, ou David II.

» vous assistiez mes enfants, et que vous leur ap» preniez à craindre et à aimer Dieu. Promettez» moi de m'accorder ce que je vous demande en » présence du Seigneur, qui est le seul témoin de » notre conversation. »

La pieuse reine vécut encore après cela environ six mois. Durant tout ce temps-là, elle fut rarement en état de se lever. On ne l'entendit jamais se plaindre; elle supportait au contraire avec une patience admirable ses peines, qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour.

Lorsque Malcolm alla faire la guerre dans le Northumberland, elle mit tout en usage pour le dissuader de marcher à la tête de son armée; et ce fut pour la première fois que le prince ne suivit point ses avis. Malcolm passa outre, parce qu'il attribuait les représentations de la reine à un excès de tendresse qui la faisait craindre pour sa vie, et parce qu'il savait que la présence du souverain anime et soutient le courage des soldats. Sa mort précéda de quatre jours celle de la vertueuse princesse.

Marguerite parut triste et pensive le jour que le roi fut tué, et elle dit à ceux qui l'environnaient : « Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Écosse un » malheur tel qu'elle n'en a point éprouvé de sem» blable depuis longtemps. » Le quatrième jour, ses peines étant un peu diminuées, elle se fit conduire dans son oratoire, où elle reçut le saint Viatique. Lorsqu'elle fut retournée dans son appartement, un redoublement de fièvre et de douleurs l'obligea de se remettre au lit. Elle ordonna à ses chapelains de recommander son âme à Dieu. En même temps elle envoya chercher une croix qui était en grande vénération dans l'Écosse; elle l'embrassa dévotement, et avec elle forma plusieurs fois sur son corps le signe sacré du salut; puis la serrant entre ses mains, et fixant ses yeux dessus, elle récita le psaume cinquantième et plusieurs autres prières.

Sur ces entrefaites, Edgar son fils arriva de l'armée. Elle lui demanda comment se portaient Malcolm et Édouard. Celui-ci, craignant d'augmenter son mal, lui répondit qu'ils se portaient bien. Je sais ce qui en est, répliqua-t-elle. Alors levant les mains au ciel, elle fit la prière suivante : « Dieu » tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé » une si grande affliction dans les derniers moments » de ma vie; j'espère qu'avec votre miséricorde elle » servira à me purifier de mes péchés. » Un instant après, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur, et répéta plusieurs fois ces paroles : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné la » vie au monde, délivrez-moi de tout mal. » Enfin son âme fut affranchie des liens du corps le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée en 1251, par Innocent IV. En 1693 Innocent XII fixa sa fête au 10 juin.

La Sainte fut enterrée, comme elle l'avait désiré, dans l'église de la Trinité, à Dumfermlim, qui est à quinze milles d'Edimbourg. Au temps de la prétendue réforme, les catholiques enlevèrent secrètement ses reliques, ainsi que celles de son mari; on en transféra la principale partie en Espagne, sous le règne de Philippe II, qui fit bâtir une chapelle dans le palais de l'Escurial pour les recevoir. Elles s'y gardent encore, et on lit sur la châsse cette inscription : *Saint Malcolm, roi, et sainte Marguerite, reine.*

Le chef de la Sainte fut envoyé en Écosse, à la reine Marie Stuart; mais cette princesse ayant été obligée de se sauver en Angleterre, un bénédictin prit la relique, qu'il porta à Anvers en 1597. Il la donna depuis aux Jésuites écossais de Douai, dans l'église desquels elle se voit encore dans une châsse d'argent.

Ce fut, après Dieu, au zèle et au bon exemple de Marguerite que l'on dut la régularité d'une cour et la sanctification de tout un royaume. On fut redevable à la même cause de tous ces princes de la postérité de Malcolm, qui illustrèrent depuis le trône d'Écosse par une éminente sainteté (a), tant

(a) Maud ou Mathilde, fille de sainte Marguerite, et première femme de Henri I, roi d'Angleterre, imita si fidèlement l'humilité, la charité et les autres vertus de celle dont elle avait reçu le jour, qu'elle a mérité une place parmi les Saints qu'on honore le 30 avril. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ, et celui de saint Gilles. Elle fut enterrée à Westminster, auprès de saint Édouard-le-Confesseur. Voyez Hovéden, Matthieu de Westminster et Matthieu de Paris, sous l'an 1118.

Sainte Marguerite laissa plusieurs enfants qui lui survécurent. Edgar, l'un d'eux, régna neuf ans en paix. Il fut craint des méchants et respecté de tous les gens de bien.

Alexandre I, son frère, lui succéda. Il pacifia par son courage les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit et dota diverses églises et plusieurs monastères, un entre autres dans l'île d'Emona, en l'honneur de saint Colm. L'église de Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut après avoir régné dix-sept ans.

David I, autre fils de sainte Marguerite, occupa vingt-un ans le trône d'Écosse. Il égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir de la manière la plus rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. Il fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunbelden et de Dunblain, ainsi que

il est vrai qu'une femme vertueuse et une mère de famille véritablement chrétienne sont le principe des plus abondantes bénédictions.

Nous devons tous, au moins par nos exemples et nos prières, travailler à la sanctification du prochain. Ce devoir regarde d'une manière spéciale les parents et les maîtres à l'égard de ceux sur lesquels ils ont autorité, et il faut qu'outre l'exemple et la prière, ils emploient la voie des menaces, des réprimandes, des exhortations. La vertu est le plus précieux trésor que les uns puissent laisser à leurs enfants, et les autres à leurs serviteurs. Saint Charles Borromée insistait beaucoup sur cette vérité, et l'inculquait fortement (3).

Les supérieurs négligents sur cet article ont bien lieu de trembler. Jésus-Christ leur demandera compte de tous les péchés qui n'ont été commis que parce qu'ils n'ont point été fidèles à remplir leur devoir. C'est en ce sens que, selon saint Augustin, chaque maître doit se regarder comme l'évêque ou le pasteur de sa famille, et que chaque chrétien, au moins par l'exemple, doit se réputer tel à l'égard du prochain. Mais, hélas ! il semble que ces maximes soient universellement ignorées; combien même n'en voit-on pas qui se font apôtre du démon, et qui, au lieu d'être aux autres *une odeur de vie*, leur deviennent *une odeur de mort?* La désolation des familles vient de ceux qui en sont les chefs; le scandale est presque général, de là ce déluge de crimes, cette ignorance de la morale du christianisme, et cette affreuse insensibilité pour les choses de Dieu, que les larmes de tous les justes ne sauraient assez déplorer. Est-il étonnant, après cela, que Jésus-Christ se soit déclaré l'ennemi du monde, et qu'il l'ait chargé de malédictions?

SAINT GÉTULIUS ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

SECOND SIÈCLE.

Gétulius, mari de sainte Symphorose, était un officier qui servit dans les armées romaines sous les empereurs Trajan et Adrien. Ayant embrassé le christianisme, il quitta le service et se retira dans le pays des Sabins. Il avait un frère nommé Amence, qui n'avait pas moins de zèle que lui pour la foi de Jésus-Christ, mais qui gardait toujours la place de tribun d'une légion.

L'empereur Adrien, sachant que Gétulius avait changé de religion, envoya Céréalis pour l'arrêter; mais cet officier fut converti par les deux frères. Le prince, vivement irrité de ce qui s'était passé, chargea Licinius de les condamner tous trois à mort, à moins qu'ils n'abjurassent le christianisme. Les confesseurs furent décapités à Tivoli, après y avoir été emprisonnés vingt-sept jours, et y avoir souffert différentes tortures. Un quatrième chrétien, nommé Primitivus, mérita de recevoir avec eux la couronne du martyre. Sainte Symphorose enterra leurs corps dans une sablonnière qui était sur ses terres.

Ces généreux soldats de Jésus-Christ souffrirent au commencement du second siècle. Ils sont nommés en ce jour dans les anciens martyrologes.

Voyez leurs actes, abrégés par Tillemont, t. III, p. 23.

SAINT LANDRI, ÉVÊQUE DE PARIS.

SEPTIÈME SIÈCLE.

Saint Landri succéda à Audobert sur le siége épiscopal de Paris, vers l'an 650, sous le règne de Clovis II. Dans une famine, il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait, et fit fondre, pour les assister, jusqu'aux vases sacrés de l'église.

quatorze abbayes, dont six étaient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse Sibille, nièce de Guillaume-le-Conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Il invita en cette occasion les principaux seigneurs à souper avec lui, et les consola en ces termes : « Ce serait une folie et une impiété de » se révolter en quelque chose contre la volonté de Dieu, qui » est toujours sainte, juste et pleine de sagesse. Les gens de » bien étant condamnés à mourir comme les autres hommes, » nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver » de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit durant la vie, » soit après la mort. » Il leur recommanda ensuite ses petits-fils, et surtout Malcolm, qui était l'aîné. Il mourut à Carlisle dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom, avec ceux des Saints, dans plusieurs calendriers d'Écosse.

David eut pour successeur Malcolm IV, son petit-fils, qui est aussi regardé comme Saint. Ce prince aimait singulièrement la paix, et il évitait la guerre avec tout le soin possible. Il fonda des églises et des monastères, et se rendit recommandable par sa pureté, sa douceur et son humilité. On trouvera le détail de ses vertus dans Guillaume de Newbridge, un des plus exacts historiens d'Angleterre, l. 1, c. 23, l. 2, c. 18, ainsi que dans Fordun, p. 689, 700, edit. de Hearne.

(3) *Conc. V, Mediol.* p. 3.

Les empereurs chrétiens ayant assigné aux églises des revenus fixes, il passa en loi que chaque évêque entretînt un hôpital, qui était ordinairement situé auprès de la cathédrale; ainsi l'on voit à Rome l'ancien hôpital de Latran, auprès de la basilique de ce nom. On dit que saint Landri marcha sur les traces des autres successeurs des apôtres, et qu'il jeta les premiers fondements de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il fut bâti à l'endroit où avait été auparavant le palais du maire Erchinoald; il est desservi par des religieuses hospitalières qui suivent la règle de saint Augustin (1).

Saint Landri, de la mort duquel on ignore l'année, fut enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois; on y gardait ses reliques dans une châsse d'argent (*). En 1404, on en tira deux os, qui furent donnés à l'église paroissiale de Saint-Landri. Cette église était originairement une chapelle bâtie auprès de la maison qu'habitait le Saint, et dans laquelle il avait coutume d'aller prier.

Saint Landri souscrivit, avec vingt-trois autres évêques, la charte que Clovis II accorda, en 653, au monastère de Saint-Denis (2). Il a un office dans le nouveau bréviaire de Paris (3).

Voyez Henschenius, et Papebroch, t. II *Junii*, p. 295.

SAINT ÉVREMOND,

ABBÉ DANS LE PAYS BESSIN.

VERS L'AN 720.

Ce Saint (4), né à Bayeux, était d'une famille noble et riche. Il parut à la cour avec distinction, et s'y fit aimer du roi Thierri III. Il s'y unit par les liens du mariage à une femme vertueuse; mais Dieu lui ayant fait connaître par sa grâce le vide et le néant des grandeurs humaines, il résolut de quitter le monde. Sa femme entra dans ses vues, et prit le voile de religieuse.

Libre de tout engagement, Évremond se retira dans le pays Bessin, où il fonda plusieurs monastères, tant d'hommes que de femmes. Le principal de ces monastères fut celui de Fontenai; il y vint un grand nombre de religieux, dont le Saint fut obligé de prendre la conduite. L'éclat des vertus qu'il y pratiquait engagea saint Aunobert, évêque de Séez, à le faire venir auprès de lui. Aunobert le fit abbé du monastère de Montmaire, qui était dans son diocèse. On croit que saint Évremond mourut en ce lieu vers l'an 720. Le bienheureux Lobier, évêque de Séez, fit la cérémonie de ses funérailles (5).

Durant les incursions des Normands, ses reliques furent portées à Creil, petite ville du diocèse de Beauvais, sur la rivière d'Oise. Les huguenots les brûlèrent en 1567; il n'en resta que le chef qui se gardait encore dans la même ville.

Voyez Baillet, sous le 10 juin, et Trigan, *Hist. eccl. de Normandie*, t. I p. 316.

LE B. HENRI DE TRÉVISO.

L'AN 1315.

Henri naquit à Bolsano, dans cette partie du Tyrol qui est remplie de montagnes, située entre les ville de Trente et de Bresse. La pauvreté de ses parents fit qu'il ne put être élevé dans l'étude des lettres; mais il apprit, dès ses premières années, le grand art de se perfectionner chaque jour dans l'amour de Dieu, qui est la vraie science d'un chrétien.

Ayant quitté sa patrie, où il ne trouvait pas de quoi subsister, il alla se fixer à Tréviso, capitale d'une province de la république de Venise : là il était obligé de travailler chaque jour, afin de pourvoir aux différents besoins de la vie. Il s'appliquait à son travail avec une ardeur infatigable, et il le sanctifiait par un esprit de recueillement et de pénitence. Comme il ne savait pas lire, il assistait, autant qu'il lui était possible, aux instructions publiques, et il y était si attentif, qu'il ne manquait jamais d'en retirer de grands avantages; il assistait aussi fort régulièrement à tout l'office de l'église.

(1) Quelque vaste que soit l'Hôtel-Dieu de Paris, il ne l'est point encore assez, eu égard au grand nombre de malades qu'il renferme. L'hôpital de Milan est encore plus nombreux; mais on y reçoit les pauvres valides. Les hôpitaux du Saint-Esprit et de Saint-Philippe de Néri, à Rome, sont les mieux réglés de tous ceux de l'univers.

(*) Cette châsse n'a pu échapper à la rapacité des révolutionnaires, et les reliques qu'elle renfermait ont disparu. Il en est ainsi de celles que possédait l'église de Saint-Landri. Cette église, située dans la cité et anciennement paroissiale, a été démolie en 1828.

(2) L'original de cette charte, qui est sur du papier d'Égypte, subsiste encore.

(3) Ce fut par l'ordre de saint Landri que Marculfe, moine de Paris, recueillit, en 660, ses *deux livres de formules ecclésiastiques*, qui ont été publiés avec des notes par Jérôme Bignon et par Baluze. Cet ouvrage contient des copies de chartes, des lettres de recommandation accordées par des évêques, et autres pièces semblables.

(4) En latin *Evermundus, Ebremundus*.

(5) On ne sait rien de la vie de saint Lobier, appelé en latin *Lotharius*. Il florissait au milieu du huitième siècle. Il est honoré à Séez le 15 juin. Les fidèles vont révérer son tombeau dans l'église paroissiale de son nom.

Chaque jour il entendait la messe avec une ferveur angélique. Durant son travail, il s'unissait de cœur à ceux que leur état mettait à portée de chanter continuellement les louanges du Seigneur. Sa vie était fort austère, et il donnait secrètement aux pauvres ce qu'il pouvait épargner de son salaire. Son humilité le portait à dérober aux hommes la connaissance de ses bonnes œuvres; mais plus il cachait ses vertus, plus était vif l'éclat dont elles brillaient.

Sa douceur avait quelque chose d'étonnant; on ne l'entendit jamais se plaindre ni murmurer dans la maladie et les autres afflictions. Sa tranquillité le faisait chérir de tout le monde. On eût dit qu'il ne ressentait point les injures et les affronts. Lorsque les enfants ou d'autres personnes le raillaient ou l'insultaient, il leur répondait par des paroles de bénédiction, et priait pour eux. Souvent il s'unissait à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Il se confessait tous les jours, non par scrupule ou par petitesse de jugement, mais pour s'entretenir dans la plus exacte pureté, et pour se rendre plus digne de louer Celui qui est la sainteté même, et aux yeux duquel les anges ne sont point sans tache. Il avait un soin extrême de ne rien faire qu'en vue de Dieu, et il s'accusait d'immortification ou de vaine curiosité, si quelque regard jeté sur un objet extérieur détournait son attention, et donnait la moindre atteinte au recueillement de son âme.

Son grand âge l'empêchant de continuer son travail ordinaire, une personne le logea dans sa maison. Le serviteur de Dieu vivait des aumônes qu'on lui faisait chaque jour, sans jamais rien réserver pour le lendemain. Il donnait ce qu'il s'était retranché à ceux qu'il savait être dans la plus grande misère. Il mourut le 10 juin 1315.

Il se fit un concours prodigieux à la petite chambre où son corps fut exposé; et trois notaires, placés par les magistrats, dressèrent les procès-verbaux d'un grand nombre de miracles qui s'opérèrent alors par son intercession. Chacun s'empressait d'emporter comme une relique quelque chose de ce qui avait servi à son usage. Les Italiens appellent le serviteur de Dieu *saint Rigo*, qui est un diminutif d'*Arrigo*, lequel a la même signification que *Henri*. Voyez dans les Bollandistes, t. II, *ad* 10 *Junii*, p. 368, la vie du Saint écrite par Dominique, évêque de Tréviso, qui avait été témoin oculaire de ses vertus. Voyez aussi l'Histoire ecclésiastique de Fleury, t. XIX, l. 92, n. 18.

---

† LE B. FOULQUES,

ARCHEVÊQUE DE RHEIMS, MARTYR.

Tiré de Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. V p. 688-698. Voyez aussi Flodoard, *Hist. eccl. Rhem.* lib. IV; *Baronii Annal. eccl. ad an.* 882, 885 et seqq.; Dupin, *Biblioth. eccl. du dixième siècle;* Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et eccl.*, t. XIX p. 403; et Longueval, *Hist. de l'Église gall.* liv. 17 et 18, t. VI, édit. in-8°.

L'AN 900.

Foulques était issu d'une ancienne noblesse, et comptait entre ses proches parents ou alliés, Gui, duc de Spolette et Lambert son fils, qui furent l'un et l'autre empereurs d'Occident. Dès son enfance il fut élevé dans l'église de Rheims, où il occupa une place de chanoine (1). Charles-le-Chauve l'en tira et l'appela à la cour, où Foulques demeura assez longtemps au service des rois de France, ce qui lui valut l'abbaye de Saint-Bertin. Outre sa naissance, il réunissait en sa personne tant de savoir et de piété, qu'il passait pour un des plus sages personnages de son siècle.

Après la mort d'Hincmar de Rheims, le clergé et le peuple de cette église, avec les évêques de la province, s'accordèrent à l'élire pour leur archevêque. Il fut ordonné dans les premiers jours de mars de l'an 882, c'est-à-dire 883 avant Pâques (2). Aussitôt il envoya sa profession de foi au pape Marin, qui lui accorda l'usage du pallium, dont avaient joui ses prédécesseurs. Il avait connu ce Pontife, lorsqu'en 875 il accompagna à Rome le roi Charles, qui y fut couronné empereur d'Occident.

Foulques trouva l'église de Reims dans un triste état, en conséquence des ravages des Normands. Touché de ses malheurs, il s'arma de courage et travailla infatigablement à la rétablir dans son premier lustre. Il commença par le culte divin et la discipline ecclésiastique. Il fit apporter le corps de saint Remi du monastère d'Orbais (3), et celui de

(1) Jean d'Ipre, auteur un peu éloigné du siècle de Foulques, dit que ce fut à Térouane ou à Saint-Omer qu'il occupa une place de chanoine.

(2) Cette chronologie est établie sur l'épitaphe de Foulques, qui lui donne dix sept ans, trois mois et dix jours d'épiscopat; de sorte qu'étant mort le 17 juin 900, il faut qu'il ait été ordonné au commencement de mars 883. Le dix de ce mois était un dimanche cette année-là.

(3) Foulques commença par faire entourer la ville de Rheims d'une bonne enceinte de murailles, avant de faire cette translation que plusieurs miracles accompagnèrent, et dont on trouve la relation dans Flodoard, qui vivait à cette époque. Ce même Flodoard a conservé plusieurs extraits des lettres de Foulques, écrites aux papes, aux évêques, aux abbés et aux princes : ces pièces prouvent que le B. Prélat écrivait avec beaucoup de zèle, de force et d'autorité.

saint Gibrien de Châlons-sur-Marne à Reims. Les deux écoles de cette ville, l'une pour les chanoines de la cathédrale, l'autre pour les clercs de la campagne, avaient souffert, comme le reste, des dévastations des barbares : le zélé prélat donna toute son application à leur rétablissement. Dans ce dessein il y fit venir deux maîtres célèbres, Remi, moine de Saint-Germain-d'Auxerre, et Hucbaud, moine de Saint-Amand; et pour inspirer plus d'émulation, il ne dédaignait pas d'étudier lui-même avec les plus jeunes clercs.

Quelque temps après qu'il eut sacré roi de France Charles-le-Simple, dont il fut dans la suite le tuteur et le ministre, il tint, en 891, un concile à Reims contre Baudouin II, comte de Flandre. On se plaignit dans ce concile que ce seigneur usurpait les biens et même les honneurs ecclésiastiques, jusqu'à prendre le titre d'abbé; et l'on jugea qu'il méritait d'être excommunié. Mais en considération des services qu'il avait rendus à l'État et à la Religion contre les Normands, on suspendit la fulmination des censures, afin de lui laisser le temps de se repentir, et pour qu'il pût faire un bon usage des remontrances qu'on allait lui adresser. En conséquence le concile envoya une lettre à Dodilon, évêque de Cambrai, avec charge de la lire au comte Baudouin, ou bien de la lui envoyer par son archidiacre, ou bien enfin, au cas qu'on ne pût lui parler, de la faire réciter dans les endroits où le comte avait envahi les biens de l'Église. La lettre interdisait aux moines, aux chanoines et à tous les fidèles, toute liaison avec le comte s'il ne se corrigeait. Foulques écrivit encore particulièrement à Baudouin, au sujet de ses excès. Il lui reprocha d'avoir chassé des prêtres de leurs églises, sans avoir consulté l'évêque; de s'être emparé d'un monastère (celui de Saint-Vaast à Arras) et d'une terre que le roi avait donnée à l'église de Noyon; enfin de ne pas montrer au roi Charles la fidélité qu'il lui devait; il l'exhorta en père et l'engagea à se corriger, afin de lui épargner la dure nécessité de devoir l'excommunier.

Charles-le-Simple n'était roi que d'une petite partie de la France. Odon, comte de Paris, qui avait défendu cette ville en 886, contre les Normands, fut couronné roi en 888, et quoi qu'il se fût fait passer pour tuteur et défenseur du jeune Charles, il ne cessa de lui faire la guerre, même après que ce dernier eut été reconnu roi. Charles, incapable de résister à Odon, voulait faire une alliance avec les Normands; mais l'archevêque de Reims, informé de ce dessein, lui écrivit une lettre très-pressante, afin de le détourner de ce projet. « Croyez-moi, » lui dit Foulques, « vous ne parviendrez jamais à la » couronne en suivant ces voies. Au contraire, le » Seigneur, que vous offenserez par votre conduite, » ne tardera pas à vous perdre.... Si vous écoutez » de mauvais conseillers, ce sera renoncer à la fois » à votre royaume terrestre et à celui qui vous est » réservé dans le ciel. Mieux vaudrait pour vous » n'avoir jamais vu la lumière que de devoir votre » triomphe à l'assistance du démon par votre al» liance avec des païens, etc. (1). »

Charles, ayant suivi les avis salutaires du digne archevêque, sentit aussitôt les effets de l'assistance divine. Odon fit la paix avec lui et consentit à ce qu'il régnât sur les pays qui s'étaient soumis à son obéissance. L'année suivante, le 3 janvier 898, Odon mourut, laissant après lui un fils qui fut proclamé par quelques-uns roi d'Aquitaine, mais qui mourut presque aussitôt. Ainsi toute la France se soumit au sceptre de Charles (2).

Celui-ci, devenu plus puissant, voulut contraindre à main armée Baudouin, comte de Flandre, dont il était mécontent. Il assiégea Arras, et ayant pris cette ville, il remit le couvent de Saint-Vaast à l'archevêque Foulques. Baudouin, sensible à cette perte, mais voulant cacher son ressentiment, feignit de vouloir se réconcilier avec l'archevêque, afin d'assurer d'autant mieux sa vengeance. Des gens du comte, ayant un nommé Winemar à leur tête, rencontrent l'archevêque en route, accompagné d'un petit nombre de serviteurs, et l'assassinent de guet-apens le 10 juin 900; il avait gouverné l'église de Reims pendant dix-sept ans. On l'honore comme martyr. Le martyrologe romain en fait mention le 10 juin; d'autres martyrologes, entre autres celui d'Usuard publié par Sollier, le placent au 17 du même mois.

Le 6 juillet de la même année, Hervée fut élevé sur le siége de Reims. Il porta aussitôt une sentence d'excommunication contre les meurtriers de Foulques (3). Winemar, qui en avait été le chef, fut visiblement frappé de la main de Dieu, et mourut misé-

(1) Flodoard. lib. IV, cap. 5, *Hist. de l'Église gall.* t. VI p. 347.

(2) Dans l'année 911, ne pouvant plus résister aux armées des Normands, il conclut un traité avec leur chef Rollon, à qui il céda une partie de la Neustrie (qui pour cette raison reçut par la suite le nom de Normandie), et à qui il donna en mariage sa fille Gislé, à condition toutefois qu'il embrasserait le christianisme. Ce qui s'effectua, Rollon ayant été baptisé en 912. Charles mourut le 7 octobre 929. Voyez l'*Art de vérifier les dates*, p. 540 et 541, edit. de 1770.

(3) Voyez Duchesne, t. I p. 585.

rablement d'un ulcère, rongé tout vivant des vers qui s'y étaient formés (7).

---

† SAINT BARDON, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 548. — Voyez la vie du Saint, publiée par Daniël Papebroch, *ad diem X Junii*, t. II p. 299-319; Mabillon et Chrétien Joannis, *Rerum Mogunt.*, t. I p. 474 sqq.; Trithème; Lambert d'Aschaffenbourg; la *chronique de Saxe*; Marianus Scotus, Hermannus Contractus et autres.

L'AN 1053.

SAINT BARDON vit le jour en 980, à Oppershofen, bourg de la Wetteravie. Son père Adalbert ou Adalbero, et sa mère, que Papebroch appelle Christine, étaient nobles de naissance. Leur conduite pieuse et irréprochable les faisait généralement considérer. Ils avaient encore deux fils, nommés *Helizo* et *Harderath*, qui, à l'exemple de leurs parents, eurent la gloire de marcher dans les voies du Seigneur, en se montrant en même temps vaillants, pieux et fidèles à leur prince.

Lorsque Bardon commença à parler, ses parents le confièrent aux soins d'une femme pieuse, nommée Benolte, et lui donnèrent en même temps un Psautier, dans lequel il apprit à lire, et puisa les premiers principes de religion. Le souvenir des obligations qu'il croyait avoir à cette institutrice ne s'effaça jamais de sa mémoire : élevé plus tard à la dignité d'archevêque, il prit soin de sa bienfaitrice, en la mettant à l'abri du besoin pour le reste de ses jours.

Lorsqu'il se sépara d'elle, ses parents l'amenèrent à Fulde, où l'abbé Archambaud (1) le reçut au nombre de ses disciples. Il y fit preuve d'un si grand désir d'apprendre et d'une si profonde sagacité dans les jugements qu'il portait des choses de ce monde, que, dès qu'il eut atteint l'adolescence, il mit à exécution un projet, qu'une longue et sérieuse méditation avait nourri et fortifié dans son cœur, et qu'il entra dans l'ordre de Saint-Benoît à Fulde. Dès-lors il ne fit qu'avancer dans la voie de la perfection. Il montra un attachement si vif à Brandon ou *Brantholius*, son abbé depuis l'élévation d'Archambaud au siége de Mayence, et son proche parent, que lorsque ce dernier fut déposé par les efforts d'Archambaud, Bardon quitta le couvent avec son supérieur et ses disciples, et n'y revint que sous l'abbé Poppon, lorsque le temps eut calmé cette affaire.

S'occupant exclusivement de son salut, il s'intéressa si vivement au bien-être de ses frères, qu'il se chargeait avec le plus grand plaisir de leurs travaux, faisant pour eux tout ce que la règle leur prescrivait. Cette conduite lui concilia la bienveillance universelle au point qu'ils voulurent lui rendre les mêmes honneurs qu'à leur abbé. Comme il se plaisait particulièrement à la lecture du livre que le saint pape Grégoire-le-Grand écrivit sur les devoirs d'un pasteur, et qu'il ne le quittait presque jamais, ses frères lui demandèrent un jour le motif de cette prédilection. Bardon répondit en riant : « Qui sait s'il ne viendra pas quelque roi débon» naire qui, ne trouvant personne pour gouverner » l'Église, se décidera à faire choix de moi? Il faut » donc que je me prépare à un tel événement. » Ces paroles excitèrent leur gaîté, mais il ajouta lui-même en riant, qu'ils se convaincraient un jour qu'il avait dit la vérité.

Aspirant de plus en plus à l'esprit d'humilité, de mortification et d'un parfait détachement des choses de la terre, sa sainte conduite commanda toujours le respect et servit de modèle à ses frères. Sous l'abbé Richard, les suffrages unanimes des religieux le désignèrent, lorsqu'il s'agit d'élire un nouveau doyen. Dans la suite Richard le nomma abbé au nouveau couvent de Saint-André, dans le territoire de Fulde, et c'est là qu'il vit l'empereur Conrad et son épouse Gisèle. L'empereur, chez qui le bruit des hautes vertus et des mérites de Bardon avait dès longtemps excité le désir de le connaître, fut extrêmement charmé de pouvoir accomplir ses désirs, et, après s'être informé avec soin de la situation et des besoins du nouveau couvent, il le serra contre son cœur et le quitta en lui donnant la flatteuse assurance qu'il ne manquerait pas, à la première occasion, de le récompenser et de l'élever selon ses mérites. Peu de temps après il lui conféra la dignité d'abbé du couvent de Kaiserswerth, que Bardon ne tarda pas d'échanger contre celle d'abbé du couvent de Hersfeld, dans les environs de Fulde. Ces marques de faveur du prince ne manquèrent pas d'exciter l'envie des calomniateurs : quelques méchancetés que cette basse passion leur fit inventer contre lui pour le noircir, il les traita toujours avec indulgence et douceur, et ne s'estimait pas plus heureux que lorsqu'il pouvait leur faire tout le bien imaginable. Sa belle âme avait horreur des calomnies fabriquées par des méchants rapporteurs comme de la médisance, dont le but est de ternir la réputation des autres.

Comme il était connu et honoré de tout le monde

(7) Longueval, *Hist. de l'Église gall.* t. VI p. 551.

(1) Autrement *Erkenbold*. D'après Serarius, il avait été élu abbé de Fulde en 965, et archevêque de Mayence en 1011, il mourut en 1021.

à cause de sa haute piété et de sa profonde sagesse, l'empereur Conrad le nomma, en 1031, pour succéder à Aribon, archevêque de Mayence; cette nomination fut accueillie par l'allégresse et les applaudissements unanimes du clergé et du peuple. Parmi tous les dignes ecclésiastiques de l'Allemagne, l'empereur ne crut pas pouvoir en choisir de plus digne que lui pour cette éminente dignité. Ceci arriva le jour des saints Pierre et Paul. A la fête de Noël, il se rendit auprès de l'empereur à Goslar, et y célébra solennellement la grand'messe. Après la lecture de l'Évangile, il monta sur les marches de l'autel et y prononça une allocution courte et simple; mais les grands qui formaient la suite de l'empereur, et peut-être surtout le clergé qui lui enviait son épiscopat, se répandirent en invectives, au sujet de ce discours qui leur paraissait dénué de tout mérite et de toute science, contre l'humble orateur, qui cherchait moins l'approbation des hommes que la gloire de Dieu. Ils exprimèrent si hautement les sentiments que leur dictait la jalousie, qu'ils parvinrent jusqu'aux oreilles de l'empereur. Celui-ci, découvrant avec surprise ce qu'il appelait maintenant sa prévention favorable pour Bardon, et croyant s'être grossièrement trompé à son égard, conçut tant de chagrin et de mauvaise humeur du mauvais choix qu'il croyait avoir fait, qu'il refusa de prendre toute espèce de nourriture, tellement les discours envenimés de ceux qui voyaient de mauvais œil l'élévation de Bardon étaient parvenus à blesser son cœur. Or, le second jour de fête, Thierri, évêque de Metz, ayant fait un sermon, ses paroles furent reçues de tous côtés avec les plus vifs applaudissements. Voilà, disait-on, voilà un évêque! Voilà un discours digne d'un tel prélat; mais cet autre ignorant n'est qu'un moine, bon tout au plus dans un couvent, mais privé des qualités nécessaires pour pouvoir élever des prétentions à une si haute charge. Le troisième jour de fête, devant officier de nouveau, ses amis furent si inquiets pour lui, qu'ils le prièrent de confier ces fonctions à un autre. Mais il prononça ce même jour, en l'honneur de saint Jean l'Évangéliste, un discours si plein d'onction, de force et d'élévation, que tous les auditeurs demeurèrent pétrifiés d'étonnement, et que la honte ferma la bouche à ses calomniateurs. Quant à Conrad, qui lui avait voué la plus intime vénération, il était en extase. Il voyait son choix pleinement justifié, et remarquait avec complaisance que la considération et le respect pour Bardon gagnaient de plus en plus tous les cœurs. Comblé des marques d'honneur les plus touchantes de la part de Conrad, il retourna dans son évêché.

Le saint et éclairé prélat se consacra dès ce moment à l'accomplissement de ses devoirs pastoraux, et y mit tant de zèle et de ferveur que les heures destinées au travail lui parurent trop courtes et qu'il y consacra une grande partie de la nuit, sans que cela l'empêchât d'assister toutes les nuits dans l'église au service divin et à la récitation des psaumes. Plein de bonté, de douceur et de la plus tendre indulgence envers tous ses inférieurs, il montra en même temps envers ses ennemis tant de bienveillance, de patience et d'amour, qu'il soumettait leurs passions par le pardon le plus généreux et par la prévenance la plus touchante. Il était à table, un jour, avec les jeunes gens, qu'il instruisait en particulier dans les sciences et dans les principes de religion; et comme son esprit était toujours devant Dieu, il leur donnait, pendant le repas, plusieurs belles leçons de patience et de tempérance. Tandis qu'il parlait, l'un des jeunes gens, qui convoitait les mets exposés à ses yeux, se mit à parler du maître d'un ton de mépris. Celui-ci s'en aperçut et cessa de parler. Les autres élèves portant les yeux sur lui et sur le jeune impertinent, s'attendaient à être témoins d'une sévère réprimande. Mais le pieux maître, qui n'avait pas oublié les instructions qu'il venait de donner sur la patience, fit présenter au railleur le plat d'or chargé de viande, qui se trouvait à côté de lui, et lui en fit cadeau pour le récompenser de ce que sa patience avait été mise à l'épreuve. C'est ainsi qu'il le punit et qu'il lui fit acquérir la conviction de ses torts.

Quoiqu'il sentît déjà les infirmités de la vieillesse, il ne changea rien à ses pratiques d'austérité. Toujours fidèle à sa règle, il s'abstint, même sous la mitre, de l'usage des viandes, abstinence qui n'était pas rare parmi les évêques de ce temps, comme nous l'apprend l'histoire d'un grand nombre de saints hommes, tirés du cloître pour gouverner des églises épiscopales. Il fallut les tendres instances du pape Léon IX, qui vint un jour lui faire une visite, pour le déterminer à manger un peu de viande, afin de rétablir sa santé qui était très-affaiblie. Les paroles du saint pape étaient à ses yeux des ordres, qu'il se faisait un cas de conscience de suivre. Il aimait trop la vertu de l'obéissance, pour ne pas trouver à l'exercer avec un plaisir ineffable. Un jour il donnait à dîner à un moine, et sa table n'était couverte que de viande. L'évêque eut beau l'engager à manger ce qu'on lui présentait, et lui dire que, bien qu'il fût moine lui-même, il mangeait néanmoins de la viande, parce qu'il était impossible de se procurer du poisson : le moine persistait dans son opinion que l'abstinence était dans cette matière

une plus grande vertu que l'obéissance même. Bardon aurait alors, d'après le témoignage de son biographe, fait un miracle, pour faire taire les scrupules de son convive. Quoi qu'il en soit, le moine effrayé de ce qu'il voyait, voulut tomber à ses pieds. Mais le saint archevêque lui fit signe de n'en rien faire, et lui reprocha avec douceur la folie de sa conduite, en lui disant que l'obéissance comprenait tout le culte.

De même que saint Bardon n'accordait au corps que le plus strict nécessaire, de même ses pratiques de mortification n'avaient pour but que de mourir entièrement au péché et aux mauvais penchants. Loin de fuir les hommes, il se faisait un devoir rigoureux d'être le père, le consolateur et le protecteur de tous les affligés, et de regarder comme leur bien tout ce qu'il possédait. Il était toujours entouré d'aveugles, de boiteux et d'autres nécessiteux de toute espèce, et il les connaissait tous par leurs noms. Vis-à-vis les malheureux il était tellement compatissant, que sa bonté fut même taxée de prodigalité. Mais cette opinion injurieuse ne put influer sur la compassion et l'intérêt qu'il vouait à son prochain, ni diminuer son humilité. Le saint pape Léon IX parut lui-même d'abord partager ce sentiment, et croire que Bardon agissait plutôt par mépris des richesses que par véritable charité. Mais il changea d'opinion lorsque, après la mort du saint archevêque, il vit le peuple accourir en foule à son tombeau et qu'il l'entendit se répandre en actions de grâces et en regrets pour sa mémoire, et implorer le Ciel pour le repos de leur bien-aimé père. C'est maintenant, s'écria Léon, que Bardon édifie ce qu'il peut avoir négligé, s'il est vrai qu'il ait jamais négligé quelque chose. Le peuple appelait la demeure de l'archevêque un four où venaient se réchauffer les pauvres, et la cuisine de ceux qui avaient faim. Lorsque sa maison s'écroula, il la reconstruisit aussitôt, comme dit son biographe, avec trois pierres : c'étaient sa fervente charité, sa tendre compassion et son humble affabilité.

Traversant un jour la campagne, il rencontra un homme qui accomplissait, pendant le temps de Pâques, une pénitence qui lui avait été imposée pour meurtre. Le prélat compatissant lui demanda de quel diocèse il était. Le pénitent lui ayant répondu qu'il appartenait au sien même, Bardon lui demanda pourquoi, pendant le temps de la rédemption, il était cependant couvert de chaînes. Le paysan repartit qu'ayant commis un meurtre par l'instigation de son mauvais génie, il souffrait volontiers ce châtiment. Le bon père, touché de sa position, dit au chapelain qui l'accompagnait : déchargez-le de sa peine. Quant à toi, dit-il au paysan, va trouver ton confesseur, et dis lui de ma part de faire des deux choses l'une : de te remettre ta pénitence ou de l'expier par sa prière.

A l'occasion du sacre de l'impératrice, épouse d'Henri III, il donna un nouvel exemple de sa bienfaisance. Agnès était fille du comte Guillaume de Poitou, et, vers l'an 1053, à la demande de l'empereur son époux, elle fut sacrée impératrice à Ingelheim par saint Bardon. Il se trouva à cette fête une foule de farceurs et de saltimbanques qui se flattaient d'y recueillir une bonne aubaine; mais l'empereur fit distribuer aux pauvres, qui s'y trouvaient également en très-grand nombre, les mets et les boissons qui étaient restés du banquet. Les bouffons durent s'en retourner les mains vides. Cela se fit par les soins de saint Bardon, pour lequel l'empereur avait la même vénération que son prédécesseur Conrad. Il employa encore dans plusieurs circonstances sa sagesse et sa piété, surtout dans les disputes et dans les guerres, où Bardon se montra toujours comme un ange de paix et sut prévenir l'effusion du sang.

En sa qualité d'archevêque il sacra, en 1037, Burchard, évêque de Halberstadt, le jour de saint Étienne, à Heiligenstadt; ensuite, en 1038, Thietmar, évêque d'Hildesheim et successeur de saint Godard, à Lorsch; et enfin, vers l'an 1041, Suitger, évêque de Bamberg, à Mompelgard.

Plein de piété et prenant à cœur la dignité de la religion, il ne négligea aucune occasion de doter les fondations pieuses de moyens d'existence et de revenus nécessaires. Après avoir achevé à grands frais la cathédrale que saint Willigis avait commencé à bâtir, il la consacra avec une pompe extraordinaire, en présence de l'empereur Conrad et du roi Henri III, ainsi que de plusieurs évêques, princes et abbés, à la gloire de Dieu et sous l'invocation de saint Martin. On prétend que dix-sept évêques assistèrent à cette solennité. C'est ainsi qu'il dota du produit de ses épargnes et pour le salut de son âme l'église de Saint-Jean à Mayence, dont il avait fait passer le clergé à celle de Saint-Martin, et qu'il jeta les fondements de l'abbaye et du couvent de Saint-Jacques, situé sur la belle montagne appelée aussi Montagne de Drusus ou de Mars. Ce bâtiment n'était pas encore achevé lorsqu'il sentit les approches de la mort. C'est pourquoi il donna à son neveu, qui portait le même nom que lui et qui dirigeait le couvent de Saint-Alban, les ordres les plus précis de recommander à son successeur l'achèvement de cette maison. Celui-ci, qui s'appelait Luitpold, répondit scrupuleusement à son

désir. Il dota richement le couvent de Saint-Jacques, y mit des moines du couvent de Saint-Alban, ou, selon d'autres, de celui d'Hersfeld. La dédicace solennelle en l'honneur de saint Jacques l'ancien eut lieu en 1055. Luitpold, qui avait été successivement moine à Fulde et prieur à Bamberg, mourut le 7 décembre 1060, et fut inhumé dans un cercueil de bois à l'église du Mont-Saint-Jacques.

Le concile tenu à Rheims en 1049, sous le pape Leon IX, fut suivi la même année de celui de Mayence. Saint Léon, quarante évêques, et l'empereur y assistèrent. Parmi les évêques on remarqua Bardon de Mayence, Evrard de Trèves, Hermam de Cologne, Adalbert de Hambourg et Engelhard de Magdebourg. Sigeboth ou *Sibicho*, évêque de Spire, y vint aussi. Accusé de simonie et d'autres délits, il dut s'en purger par un jugement de Dieu, c'est-à-dire, en prenant le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ. Dans ce même synode, Bardon fut nommé légat apostolique (2).

En prélat guidé par l'esprit de Dieu, il avait aussi le don de prophétie. Il prédit à Gebhard, évêque d'Eichstadt, qu'il ceindrait un jour la tiare. De même, sa fin prochaine lui fut révélée dans la prière. Saint Bardon se trouva avec l'empereur Henri et plusieurs autres princes à Paderborn, aux fêtes de Pentecôte. Il célébra la grand'messe, et, après l'évangile, il monta sur les marches de l'autel et tint un discours adapté à la circonstance (3). Après une courte pause et après avoir poussé quelques profonds soupirs, il le termina par ces paroles : « Mes pères et mes frères! je vais entreprendre » un voyage pour lequel je ne suis pas suffisamment » préparé. C'est un long voyage que je vais faire, et » j'ai peu de provisions; c'est pourquoi je suis plein » de chagrin et d'inquiétude. Le Seigneur m'appelle » à son armée, où toute la guerre est dirigée contre » moi et où j'aurai à soutenir tout le choc des combats. Si je devais y succomber (car je ne saurais » m'y soutenir de mes propres forces), je ne sais pas » de quel côté je me tournerais pour apaiser mon » juge. Je me recommande donc à vos prières, à » présent et après ma mort, afin que je trouve grâce » devant le souverain Juge, car aucun mortel n'est » juste devant lui. Mais vous tous, si jamais vous » avez appris sur mon compte quelque chose qui me » fasse honneur, que votre vie, je vous en conjure, » soit digne du royaume de Dieu, auquel vous êtes » appelés; n'hésitez pas, car le temps s'écoule rapidement. Je vous recommande maintenant à celui » qui vous avait confié à moi, au Dieu tout-puissant, » à son Verbe notre Seigneur Jésus-Christ, et au » Saint-Esprit, dont nous célébrons aujourd'hui la » fête; afin que, à l'abri de toute attaque de l'ennemi des hommes, vous soyez trouvés dignes de » marcher dans les voies de la justice. Mes chers » enfants, que ce ne soit pas pour vous un sujet » d'affliction, que vous m'entendez aujourd'hui pour » la dernière fois! » A peine le pieux pasteur eut-il prononcé ces paroles, qu'on n'entendit dans l'église que gémissements et sanglots. On se répétait ces paroles : « Que nous serons malheureux, lorsque tu » ne seras plus au milieu de nous. »

Les jours de fête étant passés, Bardon prit congé de l'empereur et partit pour Mayence. Il fut si occupé, pendant ce voyage, de l'idée de sa mort et de sa prochaine comparution devant le souverain Juge, que ceux qui l'accompagnaient étaient obligés de répéter plusieurs fois les questions qu'ils lui adressaient, et que malgré cela ils n'en recevaient pas de réponse. Arrivé à Dornhegen, qui est à une lieue de Paterborn, il fit une chute, probablement de cheval, et sentit aussitôt qu'il s'était blessé. La douleur augmenta rapidement, il reconnut que sa dernière heure était proche. De suite il manda à l'évêque suffragant Abellin, que l'abbé Egbert avait fait venir à Fulde, à l'occasion de la fête de saint Boniface, ainsi qu'à son neveu Bardon, qui était abbé de Saint-Alban, que s'ils voulaient le voir encore, ils devaient faire hâte et venir le trouver. Il leur parla avec beaucoup de douceur et leur donna des consolations. Se voyant seul avec Abellin, il lui dit : « L'heure de ma mort approche. Souvent j'ai » soupiré après elle, souvent aussi j'ai tremblé en y » pensant. Je sais que je ne me relèverai plus, mais » je ne veux pas que mon cher troupeau s'afflige » d'avance en apprenant la situation où je me trouve. » Je vous prie, mon père, de cacher au peuple l'événement qui m'attend. Ses regrets me font trop de » mal. Répondez à ceux qui vous demanderont comment je me porte, que vous ne le savez pas bien. » Je me fie à votre prudence et j'espère que vous » ferez tout ce qui sera propre à tranquilliser le » peuple. Mais, mon trépas étant certain, je vous prie » de m'administrer les saints Sacrements. » L'évêque suffragant soupira profondément à ces paroles, sans pouvoir cacher sa douleur. Le pieux mourant lui en reprocha sa tristesse, et le pria de se réjouir avec lui, de ne s'occuper que du soin de le faire paraître dignement devant le Seigneur. Il fit alors

(2) Voyez Hartzheim, *Concilia Germaniæ*, t. III.

(3) Les contemporains le nommèrent le nouveau Chrysostôme, à cause de son éloquence.

étendre par terre une haire, et demanda qu'on le couchât dessus. Tous ceux qui étaient présents poussèrent des sanglots. Pour adoucir leur douleur, il dit en souriant : « Est-ce donc un lit si dur, que » celui sur lequel je repose? » Quelques-uns ayant cru devoir lui dire, pour le consoler, de se reposer sur la bonté et la miséricorde de Dieu, qui ne l'abandonnerait pas, il repartit : « Si je ne me reposais » sur le Dieu de bonté, que me resterait-il? Il sait » si je place ma confiance en lui, et si, durant toute » ma vie, j'ai placé ailleurs mon espoir et ma foi. » Je suis l'œuvre de ses mains, et il est mon espé» rance; que sa volonté s'accomplisse dans son ser» viteur! » Lorsqu'il sentit redoubler les angoisses de la mort, il s'écria, les yeux levés au ciel : « Sei» gneur, que ta miséricorde soit avec nous, car j'ai » toujours espéré en toi! » Après cela il ferma les yeux, étendit ses membres, pria en silence, et s'endormit enfin dans le Seigneur le 10 juin 1053. Son corps fut ouvert, à cause des chaleurs de l'été, et ses entrailles furent enterrées dans l'église. Quant au corps, il fut conduit à Mayence dans un cercueil. Tous les habitants vinrent, en sanglottant, au-devant de la voiture qui le portait. Les juifs mêmes ne purent étouffer les regrets que leur causa la mort de ce bon père.

Plusieurs miracles s'opérèrent sur son tombeau. Les martyrologes des monastères et des cathédrales d'Allemagne célèbrent sa mémoire le 10 juin. On ne voit plus aujourd'hui de trace de son tombeau. On croit qu'il a été détruit lors de l'incursion du margrave Albert de Brandebourg, qui parcourut, en 1552, comme brigand et exacteur, avec le fameux Guillaume de Grumbach, la route dite des Prêtres (*die Pfaffenstrasse*); se disant chaud partisan des doctrines de Luther, il avait pillé les églises à Mayence et dans d'autres métropoles du Rhin et du Mein, et en avait brûlé ou du moins entièrement dégradé plusieurs autres.

---

† LE B. JEAN DOMINICI,

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS, CARDINAL ET ARCHEVÊQUE DE RAGUSE.

Tiré de l'histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique, par le P. Touron, t. II. La vie de ce bienheureux a été écrite en latin, par le P. Jean-Charles Florentin, religieux du même ordre. Voyez les Bollandistes, t. II de juin.

L'AN 1419.

Ce ne fut ni par la noblesse du sang, ni par le secours des richesses que le B. Jean Dominici parvint au rang distingué qu'il a occupé dans l'Église. Né à Florence en 1357 ou 1360, il eut pour parents des gens pauvres qui ne purent lui donner aucune éducation, mais qui, étant très-vertueux, jetèrent dans son âme des semences de piété qui produisirent de grands fruits. Après avoir passé son enfance et sa première jeunesse dans des travaux manuels et dans les exercices de la piété chrétienne, se montrant surtout avide d'entendre la parole de Dieu, il résolut, à l'âge de dix-huit ans, de quitter le monde et d'embrasser l'état religieux. Il fréquentait depuis longtemps l'église du couvent des Dominicains de Sainte-Marie-la-Neuve à Florence; ce fut dans cette maison qu'il demanda d'être admis; mais sa demande ne fut pas d'abord favorablement accueillie à cause de son défaut total d'instruction. Il ne se rebuta pas pour le refus qu'il éprouvait; aussi finit-il par être reçu au noviciat. Les religieux s'y décidèrent surtout d'après l'avis d'un de leurs frères, homme sage et âgé qui prédit les succès que le postulant obtiendrait dans la suite, et le bien qu'il opérerait un jour dans l'Église.

Le noviciat est un temps d'épreuve qui fait connaître les sujets. Jean se montra pendant le sien d'une régularité et d'une ferveur qui le rendirent bientôt l'objet de l'admiration de ses jeunes confrères. Tous l'estimaient et le regardaient comme un modèle. Lorsqu'il eut prononcé ses vœux, on l'appliqua à l'étude des sciences; il y fit des progrès étonnants, et finit par devenir un habile théologien. Il est vrai que, traitant son corps avec rigueur, il donnait au travail tous les moments qu'il n'employait pas à ses exercices de piété, et qu'il ne prenait de nourriture et de sommeil qu'autant qu'il lui en fallait rigoureusement pour se soutenir. Mais, quelque grand que fût son mérite, son humilité qui était encore plus grande ne lui permit pas de prendre le titre de docteur, et il refusa constamment cet honneur, que ses supérieurs lui offraient, et qu'ils pouvaient lui procurer. Tout son désir était de parvenir à la perfection religieuse, vers laquelle il tendait sans cesse. Son genre de vie austère prouvait son ardeur pour la pénitence et la mortification. C'est ainsi qu'il se préparait aux travaux apostoliques qu'il fut, bientôt après, dans le cas d'entreprendre par l'ordre de ses supérieurs. Il se livra au ministère de la prédication et y obtint des succès remarquables qui furent les fruits de son zèle. Il annonçait la parole de Dieu jusques quatre et cinq fois dans la même journée, et ses discours, aussi solides que touchants, produisaient toujours les impressions les plus salutaires dans l'âme de ses auditeurs. Bien différent de plusieurs orateurs de

son siècle, qui puisaient trop souvent dans les auteurs profanes les maximes qu'ils présentaient aux peuples, le saint religieux n'avait d'autres sources que les divines écritures et les Pères de l'Église; et Dieu, qui voyait la pureté de ses vues, bénissait tellement ses efforts, qu'il était rare que les pécheurs, même le plus obstinés, ne se convertissent pas à la voix de ce digne ministre de l'Évangile.

La Toscane et surtout Florence eurent les prémices de la prédication du Bienheureux; il alla ensuite à Rome, où il opéra de grands biens parmi toutes les classes, mais surtout parmi les débauchés et les pécheresses scandaleuses. Son zèle s'étendit aussi jusqu'aux monastères, qui, à cette époque, avaient grand besoin de réforme, à cause du relâchement qui s'y était introduit à la suite des pestes qui, dans l'espace d'un demi-siècle, désolèrent quatre fois l'Italie, et aussi à cause du grand schisme qui divisait alors l'Église. Jean, à l'aide des aumônes qu'il recevait des pécheurs qu'il avait convertis, fonda plusieurs couvents dans lesquels il établit une régularité parfaite, afin que ces maisons pussent servir de modèles à celles qui l'avaient perdue.

Le mérite du serviteur de Dieu était trop visible pour que les frères pussent l'ignorer; aussi le choisirent-ils pour remplir la charge importante de provincial. Cette place, en lui donnant plus d'autorité, lui fournissait également plus de moyens pour étendre et consolider le bien qu'il avait commencé d'opérer dans les monastères. Il en profita, et par ses discours éloquents ainsi que par ses saints exemples, joints à une rare prudence, il ramena si heureusement plusieurs maisons religieuses à l'esprit primitif de leur institut, qu'il mérita le titre de restaurateur de la discipline régulière en Italie.

Mais cette sollicitude pour le bien spirituel de son ordre ne l'occupait pas tellement, qu'il ne trouvât encore du temps pour annoncer la parole de Dieu et pour diriger un grand nombre de personnes qui, gagnées par ses pieuses exhortations, renonçaient aux vanités du monde, afin de mener une vie parfaite. De ce nombre fut le célèbre saint Antonin, qui devint dans la suite archevêque de Florence (1). Jean savait même se ménager des instants de loisir pour composer et publier des ouvrages sur l'Écriture. Tant il est vrai que lorsqu'on n'a que Dieu en vue, il facilite lui-même les travaux qui sont entrepris pour sa gloire! Ceux du saint religieux, qui peuvent être appelés les fruits de ses veilles, sont des commentaires sur divers livres de l'Écriture sainte et un livre de piété qui, lorsqu'il parut, fut estimé et applaudi des savants. Le vertueux auteur ne fut pas toujours traité aussi favorablement que son ouvrage. La liberté évangélique avec laquelle il annonçait les vérités du salut, et les conversions éclatantes dont il fut l'instrument, irritèrent contre lui des mondains et même des magistrats qui le menacèrent quelquefois de proscription et d'exil; il eut à souffrir des persécutions dans diverses villes de Toscane; mais il n'en fut pas abattu, et sa patience, sa douceur, ainsi que l'ardeur de sa charité, lui servirent comme de bouclier contre les traits de ses ennemis.

A cette époque, Bajazet, surnommé *Ilderim* ou *la Foudre*, menaçait la chrétienté et avait déjà porté ses armes victorieuses dans plusieurs parties de l'Europe. Le pape Boniface IX, qui gouvernait alors l'Église, crut devoir faire prêcher une croisade contre ce conquérant, afin de s'opposer à ses progrès. Il chargea de ce soin le P. Jean Dominici pour diverses provinces de l'Italie, et lui en donna la commission par ses lettres apostoliques de 1394. Cette croisade n'eut pas lieu; les divisions qui régnaient entre les princes, dont plusieurs soutenaient l'antipape Pierre de Lune, empêchèrent qu'ils ne s'unissent contre l'ennemi commun. Le Bienheureux continua pendant plusieurs années à travailler avec zèle au salut des âmes, jusqu'à ce que Grégoire XII, qui le connaissait depuis longtemps, le fit venir auprès de lui, pour qu'il l'aidât de ses conseils et qu'il travaillât avec lui à pacifier l'Église, alors désolée par le grand schisme d'Occident. Ce pontife lui donna bientôt une marque éclatante de son estime et de son affection en le nommant à l'archevêché de Raguse. L'humble religieux refusa d'abord cette dignité, et ne se détermina à l'accepter que par soumission aux volontés du saint père; mais il s'abstint de se faire sacrer, dans l'espoir qu'il avait de pouvoir se démettre de son siége, et parce que, se trouvant arrêté à Rome, il se voyait dans l'impossibilité de résider dans son diocèse. En effet, Grégoire XII, toujours plus satisfait de ses services, le créa le 9 mai 1408 cardinal du titre de Saint-Sixte.

Cette élévation, que le serviteur de Dieu n'avait pas recherchée, fut pour lui une source d'amertume. Les ennemis du pape l'accusèrent de s'être emparé de l'esprit de ce pontife. On le croyait avide d'honneurs, et plusieurs de ceux même qui, dans sa patrie, lui avaient témoigné tant de respect et de confiance, le regardaient comme un ambitieux. Jean ne fut pas plus ébranlé par ces calomnies qu'il ne l'avait été par les applaudissements qu'on

(1) Voyez sa vie au 10 mai.

lui avait prodigués autrefois. Sa solide piété lui avait fait depuis longtemps comprendre que nous ne sommes en réalité que ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Il montra la même patience à l'égard d'anciens cardinaux qui, mécontents de sa promotion, refusaient de reconnaître en lui la dignité dont il venait d'être revêtu, et lorsqu'après le concile de Pise, qui élut un nouveau pape, il vit que le bien de l'Église demandait que Grégoire XII abdiquât, loin de se souvenir de l'injure qu'il avait reçue de ces cardinaux, il entra dans leurs vues et pressa lui-même vivement ce pontife de renoncer à la tiare. Les ennemis de la paix empêchèrent alors l'effet de ces sages conseils; mais plus tard, lorsque le concile de Constance eut été convoqué, il vint à bout d'obtenir cette renonciation. Un ancien auteur rapporte qu'aussitôt que cette importante affaire eut été consommée, il donna une grande preuve de son humilité, en quittant au milieu de l'assemblée les insignes du cardinalat, qu'il ne se croyait plus en droit de porter, puisque celui qui lui avait donné le titre dont il avait été jusqu'alors en possession, descendait du trône pontifical, et il alla se placer parmi les évêques. Le même auteur ajoute que le concile, touché de cette noble conduite, l'engagea à reprendre son rang et le confirma dans ses dignités. L'humble cardinal continua donc à siéger dans cette auguste assemblée qui le regardait comme une de ses lumières. Il y ménagea les intérêts de Grégoire XII, son bienfaiteur, et contribua à l'élection du pape Martin V, dont l'élévation mit fin au grand schisme d'Occident. Le mérite de ce saint homme était si éminent et si universellement reconnu, qu'il eut plusieurs voix pour la papauté; honneur dont il était digne et qui n'aurait fait que donner un nouvel éclat à sa vertu.

Le concile étant terminé, l'empereur d'Allemagne Sigismond, qui avait été plusieurs fois dans le cas d'apprécier la grande capacité du cardinal de Raguse et qui professait pour lui la plus haute estime, désira qu'il fût chargé de faire recevoir en Bohême les décrets du concile et de ramener à l'unité catholique les Hussites qui étaient nombreux dans ce royaume et extrêmement audacieux. Le pape Martin V se rendit volontiers aux désirs de l'empereur, et adressa, le 10 juillet 1418, au serviteur de Dieu une bulle très-flatteuse, pour le charger de cette légation. Jean partit aussitôt et arriva dans ce pays désolé par la guerre et les cruautés des hérétiques. Il y trouva le désordre porté à son comble, et ne put remplir sa mission, tant le peuple, vers lequel il était envoyé, se montrait rebelle à la voix de l'autorité. Espérant éprouver moins de difficulté en Hongrie, il s'y rendit, et quoique le mal causé par l'hérésie fût aussi très-grand dans ce pays, il y opéra néanmoins quelque bien. Toutes les classes de la société avaient une telle opinion de sa sainteté qu'il put confirmer dans la foi tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher. Cette opinion au reste était bien fondée, car le rang élevé dans lequel il était, les affaires majeures qu'il avait eu si souvent à traiter, les charges importantes qu'il avait remplies n'avaient en rien diminué la sincère et solide piété qui l'animait dans sa jeunesse. Doué des plus heureux talents, il relevait ces avantages naturels par toutes les vertus qui font le parfait chrétien. Celles qui brillaient le plus en lui étaient surtout son détachement des choses de la terre, au milieu des richesses de l'Église, sa générosité envers les pauvres, la préférence qu'il leur donna toujours sur ses parents qu'il ne songea point à enrichir, sa modestie et le soin qu'il avait de la faire pratiquer à tous ceux qui étaient attachés à sa personne.

Le saint cardinal était depuis peu de temps à Bude, lorsque le Seigneur lui fit connaître que sa fin était prochaine. Il s'y prépara par un redoublement de ferveur, et manifesta les pieux désirs de quitter la terre pour être réuni à Dieu. Ayant été saisi de la fièvre, il reçut les derniers sacrements de l'Église et indiqua lui-même le lieu de sa sépulture, demandant à être enterré chez les frères de Saint-Paul, ermite, sans aucune pompe et comme un simple religieux. Enfin il remit son âme entre les mains de son Créateur, à l'âge d'environ soixante ans, le 10 juin 1419, suivant l'opinion la plus commune. On lui rendit de grands honneurs après son bienheureux décès; ses funérailles se firent avec pompe, et bientôt après l'on visita par dévotion son tombeau. Le pape Grégoire XVI a approuvé, le 7 avril 1832, le culte immémorial rendu à ce serviteur de Dieu.

---

11 JUIN.

—

SAINT BARNABÉ, APOTRE.

VERS L'AN 60.

Saint Barnabé est qualifié *apôtre* par les premiers Pères de l'Église et par saint Luc lui-même (1), quoiqu'il ne fût pas du nombre des douze que Jésus-Christ avait choisis. On lui a donné ce titre, parce

(1) Act. XIV, 13.

que le Saint-Esprit l'avait appelé d'une manière singulière, et parce qu'il avait eu beaucoup de part dans tout ce que firent les apôtres pour l'établissement du christianisme.

Il était de la tribu de Lévi (2); mais il était né dans l'île de Chypre, où sa famille possédait une terre. On sait que la loi ne défendait point aux lévites d'avoir un établissement et des biens hors de leur pays.

Le Saint s'appela d'abord José ou Joseph. Après l'ascension du Sauveur, les apôtres changèrent son nom en celui de *Barnabé*, terme qui signifie, selon saint Luc, *fils de consolation*. Il fut nommé ainsi, dit saint Chrysostôme, à cause du talent admirable qu'il avait de consoler les affligés. Saint Jérôme ajoute que le nom de *Barnabé* signifie encore *fils de prophète*, et que personne ne le méritait mieux que cet apôtre, qui excellait dans les dons prophétiques.

Nous apprenons des Grecs que ses parents l'envoyèrent dans sa jeunesse à Jérusalem, où il fréquenta avec saint Paul l'école du fameux Gamaniël, et qu'il fut un des premiers, ou même le principal des septante disciples de Jésus-Christ. Il eut par conséquent l'avantage d'entendre de la bouche même du Sauveur les paroles de la vie éternelle (3).

C'est dans les *Actes des Apôtres* que l'Écriture parle de lui pour la première fois. Il est dit au même endroit (4) que ceux qui à Jérusalem reçurent d'abord la foi vivaient en commun; que les personnes d'entre eux qui possédaient des terres et des maisons, les vendaient, et en venaient déposer le prix aux pieds des apôtres, afin de contribuer au soulagement des malheureux, et de se rendre plus propres à suivre Jésus-Christ par une vie pénitente et mortifiée. Saint Barnabé est le seul qui soit nommé en cette occasion. Ceci vient sans doute de ce qu'il possédait un bien considérable, et peut-être de ce qu'il fut le premier à donner l'exemple d'un si généreux mépris du monde; exemple qui eut depuis tant d'imitateurs, et qui porta un si grand nombre de chrétiens à pratiquer à la lettre le conseil donné par le Seigneur à l'homme riche de l'Évangile (5).

Au reste, il était libre à chacun de vendre ou de garder ses biens : mais dans les cas où l'on se déterminait à les vendre pour contribuer au soulagement des pauvres, on paraissait s'engager par un vœu, du moins par une promesse solennelle de renoncer à toute possession temporelle, pour embrasser un genre de vie plus parfait : aussi voyons-nous qu'Ananie et Saphire furent frappés de mort aux pieds de saint Pierre, pour s'être réservé une partie du prix provenant de la vente de leurs biens; et l'Apôtre ne leur reprocha autre chose, sinon d'avoir menti au Saint-Esprit en prétendant tromper les ministres du Seigneur. Quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les Pères ne sont point d'accord. Les uns espèrent qu'ils se seront repentis à la voix de saint Pierre, et qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée, vu surtout qu'ils l'expièrent par un châtiment temporel (6); les autres, au contraire, craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence, et qu'ils n'aient été précipités dans l'enfer (7). Il y en a qui les accusent de s'être rendus coupables de sacrilége, en violant le vœu qu'ils avaient fait de vivre dans la pauvreté volontaire (8). Saint Chrysostôme, saint Basile et saint Isidore de Péluse observent (9) que le dessein de Dieu, en frappant visiblement des coups de sa justice les premiers auteurs de quelque crime, est d'effrayer et d'instruire quiconque serait tenté de les imiter; que si la vengeance divine ne se manifeste point toujours par des effets sensibles, les pécheurs ne doivent pas se flatter pour cela de l'impunité; qu'il est une autre vie où ils subiront des peines proportionnées à leur malice et à leur endurcissement.

Pour revenir à saint Barnabé, il accompagna des plus parfaites dispositions l'offrande qu'il fit à Dieu de tous ses biens. Son zèle et sa piété le rendirent fort recommandable parmi les fidèles, et il avait beaucoup de part au gouvernement de l'Église.

Saint Paul étant venu à Jérusalem trois ans après sa conversion, les fidèles se faisaient une peine de l'admettre dans leurs assemblées, parce qu'il avait persécuté l'Église naissante avec fureur. Saint Barnabé, qui le connaissait particulièrement, le présenta à saint Pierre et à saint Jacques. Tel fut le poids de sa recommandation, que le chef des apô-

(2) Act. XIV, 36.
(3) Voyez Clément d'Alexandrie, *Strom.* l. 2, p. 410; Eusèbe, *Hist.* l. 1, c. 12, et l. 2, c. 1; S. Épiphane, *hær.* 20, c. 4, etc.
(4) Act. IV, 36.
(5) Matth. XIX, 21.
(6) Origène, *in Matt.* p. 383, *edit. Huet.;* saint Jérôme, *ep.* 8 *ad Demetr.;* saint Augustin, *serm.* 148, *olim.* 10, *de Div.*
(7) Saint Chrysostôme, *hom.* 12 *in Acta;* saint Basile, *serm.* 1, *de Instit. Monach.*
(8) Saint Chrysostôme, *loc. cit.;* saint Grégoire-le-Grand, l. 1, *ep.* 24, p. 513, t. II, *edit. Ben.* etc.
(9) Saint Chrysostôme, *loc. cit.* t. IX, p. 101, *edit. Ben.;* saint Basile, *in Moral. Reg. II*, et saint Isidore de Péluse, l. I, *ep.* 181.

tres le reçut dans sa maison, et demeura quinze jours avec lui (10).

Environ quatre ou cinq ans après, les prédications de certains disciples, qu'on croit être Lucius de Cyrène, Manahen et Simon surnommé *le Noir*, ayant eu un grand succès à Antioche, il fut question d'envoyer dans cette ville quelqu'un d'un ordre supérieur et qui fût même, selon toutes les apparences, revêtu du caractère épiscopal pour confirmer les néophytes, et pour donner une forme à la nouvelle église. Le choix des apôtres tomba sur saint Barnabé. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il ressentit la joie la plus vive à l'occasion du progrès qu'avait fait l'Évangile : il exhorta fortement les fidèles à la ferveur et à la persévérance; il prêcha lui-même, et augmenta encore de beaucoup le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Bientôt il eut besoin d'un coopérateur qui l'assistât. Saint Paul étant pour lors à Tarse, il alla l'y trouver, et l'invita à venir partager ses travaux à Antioche. Saint Paul, charmé de la nouvelle qu'il apprenait, le suivit, et passa une année avec lui. Dieu donna de grandes bénédictions au zèle des deux apôtres. L'église d'Antioche devenait de jour en jour plus nombreuse, et ce fut dans cette ville que les fidèles commencèrent à porter le nom de *chrétiens*.

L'Écriture appelle saint Barnabé un *homme bon* par excellence; ce qui signifie qu'il possédait dans un haut degré la douceur, la simplicité, la bienfaisance, la piété et la charité. Elle ajoute qu'il était *plein de foi*, c'est-à-dire plein de cette vertu qui en même temps qu'elle éclairait son esprit sur la connaissance des vérités célestes, passait dans son cœur, animait toutes ses actions, lui inspirait une espérance vive et un ardent amour pour Jésus-Christ, le remplissait de courage au milieu des travaux du ministère, le pénétrait de joie dans les plus violentes persécutions. L'écrivain sacré dit encore que saint Barnabé était *rempli du Saint-Esprit*. Cela signifie que le Saint-Esprit possédait tout son cœur et toutes les affections de son cœur : qu'il le crucifiait au monde et à ses vanités; qu'il l'affranchissait des impressions de l'orgueil et de la vengeance; qu'il le rendait supérieur aux désirs de la chair; qu'il lui faisait mépriser les plaisirs et toutes les satisfactions des sens.

Une foi aussi parfaite fut récompensée par le pouvoir d'opérer les miracles les plus éclatants, et elle prépara saint Barnabé aux mérites de l'apostolat. On peut assurer que toute sa vie fut un martyre continuel, puisqu'il était tous les jours exposé aux persécutions et aux dangers pour la défense de l'Évangile; aussi les apôtres assemblés en concile à Jérusalem dirent-ils, en parlant de saint Barnabé et de saint Paul, *qu'ils avaient donné leurs vies pour le nom du Seigneur* JÉSUS (11).

Cependant la famine que le prophète Agabe avait prédite fit sentir ses ravages à l'Orient, et surtout à la Palestine. Les fidèles d'Antioche recueillirent une somme considérable pour assister les frères de Judée qui étaient dans le besoin. Saint Barnabé et saint Paul furent chargés de faire le voyage de Jérusalem et de remettre la somme aux chefs de l'église de cette ville. La famine, au rapport de l'historien Josèphe, affligea la Judée durant l'espace de quatre ans (12).

Jean, surnommé *Marc*, revint à Antioche avec saint Barnabé. Ils étaient parents l'un et l'autre, puisque le premier était fils de Marie, sœur du second. La maison de cette sainte femme servait d'asile aux apôtres durant les persécutions, et leur fournissait un lieu sûr et convenable pour célébrer les divins mystères.

L'église d'Antioche devint alors très-florissante; elle avait, outre nos deux apôtres, plusieurs prédicateurs, tous doués du don de prophétie (13), et ces prédicateurs étaient Simon, dit *le Noir*, Lucius de Cyrène, Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque (14).

Comme ils étaient occupés du jeûne et du service du Seigneur, le Saint-Esprit leur fit dire par quelques-uns des prophètes, de *séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait destinés*. Le terme *séparer* signifie en cet endroit la même chose que *mettre à part* pour exercer des fonctions divines; que *tirer de toute occupation* qui n'a pas la gloire de Dieu pour objet. C'est en ce sens qu'il est dit des Lévites (15) et de saint Paul (16), qu'ils étaient *séparés*. L'œuvre, à laquelle le Saint-Esprit destinait les deux apôtres, était la conversion des gentils.

Toute l'Église joignit le jeûne à la prière, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur cette importante entreprise. Après une telle préparation, saint Bar-

(10) Gal. I, 18.

(11) Act. XV, 26.

(12) Durant le gouvernement de Cuspius-Fadus et de Tibère-Alexandre, sous l'empereur Claude.

(13) Act. XIII.

(14) Manahen doit avoir été d'une naissance très-distinguée, puisqu'il avait eu la même nourrice qu'Hérode Antipas. On peut conjecturer qu'il était fils de Manahen, prince du sanhédrin, sous Hillel, grand-officier d'Hérode.

(15) Num. VIII, 14.

(16) Rom. I, 1; Gal. I, 15.

nabé et saint Paul reçurent l'imposition des mains, cérémonie par laquelle ils furent, selon quelques-uns, sacrés évêques. D'autres (17) pensent, et leur sentiment paraît plus probable, que les deux Saints étaient déjà évêques, et que l'imposition des mains fut à leur égard un simple rit, par lequel on leur donna la commission de prêcher l'Évangile aux peuples idolâtres, et on les établit *apôtres des Gentils*.

Paul et Barnabé, ayant reçu leur mission de la manière que nous l'avons dit, quittèrent Antioche après avoir pris Jean-Marc avec eux, et allèrent à Séleucie, ville de Syrie, située sur le bord de la mer; de là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre, et vinrent à Salamine, où ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des juifs; ils partirent ensuite pour Paphos, ville de la même île, fameuse par un temple dédié à Vénus. Ce fut là qu'arriva la conversion de Sergius-Paulus, proconsul romain. Les saints apôtres se rembarquèrent à Paphos, et firent voile vers Perge, en Pamphylie. Jean-Marc se sépara d'eux dans cette ville et retourna à Jérusalem. Ce qui le détermina à cette séparation, fut qu'il était rebuté par les fatigues qu'entraînaient des voyages longs et pénibles, et découragé par les dangers auxquels leur mission les exposait de la part des juifs et des païens. Saint Barnabé ressentit beaucoup de douleur à l'occasion de la démarche de son neveu.

De Perge, Paul et Barnabé prirent leur route vers Antioche et Pisidie : là ils prêchèrent dans les synagogues des juifs; mais voyant que ceux-ci refusaient opiniâtrément de les écouter, ils leur dirent que, puisqu'ils rejetaient la grâce qui leur était offerte, ils allaient annoncer les paroles de la vie éternelle aux gentils, comme le Seigneur l'avait ordonné par ses prophètes. Les juifs irrités les firent chasser de la ville. Les deux Saints se rendirent à Icône, métropole de la Lycaonie, où ils prêchèrent quelque temps. La malice des juifs les obligea encore d'en sortir; ils pensèrent même être lapidés.

Ils dirigèrent leur course du côté de Listre, qui était dans la même province. Les idolâtres de cette ville, ayant vu saint Paul guérir miraculeusement un homme perclus de ses membres, s'écrièrent que les dieux étaient venus parmi eux. Ils donnaient à ce Saint le nom de *Mercure*, parce que c'était lui qui portait la parole. Pour saint Barnabé, ils l'appelaient *Jupiter*, sans doute à cause de son extérieur plein de grâce et de majesté (18). Déjà ils se préparaient à leur offrir des sacrifices, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les deux Saints les en empêchèrent ; mais ces dispositions ne durèrent pas longtemps. Les Juifs soulevèrent les païens, qui portèrent la fureur jusqu'à lapider saint Paul. On croyait que cet apôtre était mort; mais quand les frères furent venus, apparemment pour l'enterrer, il se leva tout-à-coup et retourna dans la ville. Il en partit le lendemain avec Barnabé, pour se rendre à Derbe. Ils y prêchèrent tous deux avec beaucoup de zèle, et y firent un grand nombre de conversions. Ils parcoururent de nouveau les villes dont nous venons de parler, afin de confirmer les fidèles dans la doctrine qu'ils avaient embrassée, et d'établir des prêtres dans chaque église. Enfin, après leurs courses apostoliques, ils arrivèrent à Antioche de Syrie, où ils passèrent un temps considérable avec les disciples, étant remplis de joie, et rendant grâces à Dieu, qui avait donné tant de succès à leur ministère.

Ce fut durant leur séjour dans cette ville que s'éleva la fameuse dispute sur l'observation des rits de la loi mosaïque. Saint Barnabé, de concert avec saint Paul, s'opposa à quelques juifs convertis qui prétendaient qu'on était obligé de s'assujettir, même sous l'Évangile, aux pratiques cérémonielles de la loi ancienne. Cette affaire fut portée aux apôtres, qui, pour l'examiner mûrement, s'assemblèrent à Jérusalem, l'an 51 de Jésus-Christ. Saint Paul et saint Barnabé furent confirmés dans leur mission, après avoir rendu compte du succès merveilleux qu'avaient eu leurs travaux parmi les gentils. Ils rapportèrent aux fidèles de Syrie et de Cilicie la lettre synodale du concile, qui exemptait les nouveaux convertis des observances légales.

Rien ne montre mieux l'humilité de saint Barnabé que cette déférence volontaire qu'il avait en tout pour saint Paul. Il avait été appelé le premier à la connaissance de Jésus-Christ; il passait pour le principal docteur de l'église d'Antioche. C'était lui qui avait présenté saint Paul aux apôtres; il lui cédait cependant en toute occasion l'honneur de porter la parole, ainsi que la prééminence. Saint Paul de son côté ne cherchait à se distinguer que par son zèle à supporter ce qu'il y avait de plus pénible dans les travaux du ministère. Ces deux

(17) Voyez Estius, Suarez, etc.

(18) Saint Chrysostôme et tous les anciens représentent saint Barnabé comme un homme d'un aspect vénérable et d'une beauté majestueuse; ils représentent au contraire saint Paul comme un homme d'une petite taille. Saint Chrysostôme s'exprime ainsi en parlant du dernier : « C'était un » homme qui n'était haut que de trois coudées, mais qui ce» pendant était élevé au-dessus des cieux. » Voyez Cornelius a Lapide, et la *Synopsis criticorum, hic*.

Saints étaient unis par les liens de la charité la plus tendre; et cette charité ne reçut aucune atteinte d'une diversité de sentiments qui parut entre eux, et qui les sépara l'un de l'autre.

Saint Paul proposa à saint Barnabé de faire la visite des églises qu'ils avaient fondées en Asie. Barnabé y consentit, mais à condition que Jean-Marc, qui pour lors se trouvait à Antioche, viendrait avec eux. Saint Paul fut d'un avis différent, et crut qu'ils ne devaient point s'associer un homme qui précédemment avait donné des preuves de son peu de courage. Les deux apôtres se séparèrent par une permission du Saint-Esprit, afin que l'Évangile pût être annoncé en un plus grand nombre de lieux.

Jean-Marc parut dans la suite tout autre qu'il n'avait été, et devint un modèle de ferveur et de fermeté dans les épreuves; il mérita même d'être compté parmi les prédicateurs les plus zélés. Saint Paul, dans son épître aux Colossiens (19), parle de lui d'une manière fort honorable, et dans sa seconde épître à Timothée, qu'il écrivit quand il était en prison à Rome, il chargeait son disciple de venir le trouver, et d'amener avec lui Jean-Marc, *qui pouvait beaucoup servir pour le ministère* de l'Évangile (20). Jean-Marc finit sa course apostolique à Biblis, en Phénicie. Il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 27 septembre.

Après la séparation de saint Paul et de saint Barnabé, le premier parcourut avec Silas la Syrie et la Cilicie; le second, ayant avec lui Jean-Marc, se rendit dans l'île de Chypre. L'Écriture ne nous apprend plus rien sur le reste de la vie de saint Barnabé.

Ce Saint, au rapport de Théodoret, rejoignit saint Paul, qui l'envoya à Corinthe avec Tite. Dorothée et l'auteur des *récognitions* supposent qu'il fit un voyage à Rome. La ville de Milan l'honore comme son patron. Elle se fonde sur une ancienne tradition, appuyée sur des monuments qui paraissent être du quatrième siècle, et qui portent que le Saint prêcha la foi dans cette ville, et qu'il en fonda l'église (21).

Mais, quelque étendue qu'eût le zèle de saint Barnabé, il se croyait principalement obligé de travailler à la sanctification de ses compatriotes. Ce fut parmi eux qu'il termina sa vie par le martyre. Alexandre, moine de Chypre, qui écrivait dans le sixième siècle, avait donné une relation de sa mort. Voici en substance ce qu'elle portait. La foi ayant fait des progrès considérables dans l'île de Chypre, par les prédications, les exemples et les miracles de l'apôtre, il arriva que des juifs qui l'avaient persécuté en Syrie, vinrent à Salamine, et soulevèrent contre lui les personnes les plus puissantes de cette ville. On arrêta le Saint, qui, après avoir été insulté par la populace et avoir souffert plusieurs tortures, fut enfin lapidé (22).

Ses reliques furent trouvées dans la suite près de Salamine. Il y avait dans le cercueil une copie de l'Évangile de saint Matthieu, en langue hébraïque, laquelle avait été écrite de la propre main du Saint; elle fut envoyée à l'empereur Zénon, en 485, selon Suidas et Théodore lecteur.

Saint Paul parle de saint Barnabé comme vivant encore dans l'année 56 (23), et saint Chrysostôme suppose qu'il n'était point mort en 63 (24). Il paraît que ce saint apôtre parvint à une extrême vieillesse (25).

(19) Coloss. IV, 10, 11.

(20) 2. Tim. IV, 11.

(21) Voyez le livre intitulé : *Origine apostolica della chiesa Milanese, da Nicolao Sormani. Milano*, 1754.

(22) L'ordre des clercs réguliers, dits *Barnabites*, d'une église de Saint-Barnabé qui est à Milan, et dont ils prirent possession en 1545, fut fondé, en 1530, par trois gentilshommes milanais. Les papes Clément VII et Paul III l'approuvèrent et le confirmèrent, l'un en 1532, et l'autre en 1535. Cet ordre, dont la fin principale est de former de bons prédicateurs pour instruire le peuple dans les missions, était singulièrement estimé de saint Charles Borromée. Il a produit plusieurs grands hommes. Voyez Helyot, *Histoire des Ordres religieux*, t. IV p. 110, et surtout Mansi, *Not. in Raynaldi Contin. Annal. Baronii, ad an.* 1535, p. 298, t. XIII; *Contin. sen.* t. XXXII, *totius operis*.

(23) 1. Cor. IX, 6.

(24) *Hom. II, in Coloss.*

(25) Nous avons en grec une épître qui porte le nom de saint Barnabé; elle est citée, comme étant de cet apôtre, par Clément d'Alexandrie, par Origène, etc.; mais saint Jérôme, et Eusèbe, *Hist.* l. 3, c. 25, la mettent dans la classe des livres apocryphes, et il est d'ailleurs certain que l'Église ne l'a jamais reçue dans le canon des divines Écritures; de là cette diversité de sentiments parmi les critiques. Les uns soutiennent que cette épître est véritablement de saint Barnabé; d'autres, au contraire, prétendent qu'elle ne peut lui être attribuée. Voyez, pour l'affirmative, Cave, *Hist. littér.* t. I p. 18, et pour la négative, Tillemont, t. I p. 659; Ceillier, t. I p. 499, etc.

On convient au moins que cette épître est une production du siècle des apôtres; le style en fournit la preuve. Elle fut adressée aux juifs convertis, qui prétendaient que les observances légales obligeaient encore sous l'Évangile. L'auteur étale beaucoup d'érudition hébraïque, et montre une grande connaissance de l'Écriture. Il prouve, dans la première partie, que les cérémonies mosaïques avaient été abolies par la loi nouvelle; dans la seconde, il donne d'excellents préceptes concernant l'humilité, la douceur, la patience, la charité, etc. Selon lui, les bons marchent dans la voie de lumière, sous la conduite et la sauve-garde des anges de Dieu, comme les méchants marchent sous la conduite des anges de Satan. Il invective contre plusieurs vices, entre autres contre la démangeaison de parler, qu'il appelle un

Saint Barnabé est honoré par la ville de Milan avec le titre de patron. Sa fête y est d'obligation depuis l'ordonnance que saint Charles Borromée publia en 1582, dans son sixième concile provincial. La tradition du pays porte qu'il prêcha la foi à Milan (26). Saint Charles Borromée l'appelle, dans un de ses sermons (27), apôtre de cette ville (28).

Saint Barnabé distribua tous ses biens aux pauvres, afin de vivre dans un détachement plus parfait de toutes les choses créées. Les richesses sont un don de Dieu; il faut les recevoir avec reconnaissance et les employer à de saints usages; mais il est si difficile de les posséder sans attache et de n'en pas abuser, que plusieurs chrétiens ont mieux aimé suivre l'exemple de saint Barnabé, pour servir plus aisément Jésus-Christ dans une parfaite nudité de cœur. Ce dépouillement absolu n'étant que de conseil, il est permis à ceux qui ont des richesses d'en conserver la propriété. Qu'ils se souviennent toutefois qu'ils doivent les employer à de bonnes œuvres, et surtout à soulager les indigents; que ce serait un crime pour eux de les dissiper par le luxe et d'en faire l'aliment de leurs passions; qu'ils sont obligés d'être pauvres, au moins dans la disposition du cœur. Si elles leur sont ravies, qu'ils ne s'en troublent point; la perte des biens de la terre ne pourra leur rien ôter de ce qui leur appartient véritablement en propre.

SAINTE MACRE,

VIERGE ET MARTYRE, AU DIOCÈSE DE RHEIMS.

VERS L'AN 287.

On dit que ce fut sous Rictius-Varus, préfet du prétoire, que sainte Macre, vierge, remporta la couronne du martyre. Elle souffrit dans l'île que forme la Nore en tombant dans la Vesle, près du lieu où est présentement la ville de Fimes, au diocèse de Rheims. Les auteurs sont partagés sur le jour de sa mort; les uns la mettent au 6 janvier, et les autres au 2 ou au 3 mars. Son corps fut enterré auprès de l'endroit où elle avait été martyrisée. On le transféra depuis à Fimes, et on le déposa, sous le règne de Charlemagne, dans une église magnifique qu'un nommé Dangulfe avait fait bâtir sous l'invocation de la Sainte. Il s'opéra divers miracles dans cette église, ainsi que dans une autre où les reliques de sainte Macre avaient été d'abord déposées. L'église de la Fère, en Tartenois au diocèse de Soissons, porte le nom de notre sainte martyre, qui est honorée le 11 juin dans les lieux où son culte est célèbre.

Voyez Flodoard, *Hist. eccl. Rom.* l. 4, c. 51; les Bollandistes, sous le 6 janvier, et Tillemont, t. IV p. 497.

SAINT AUSONE,

PREMIER ÉVÊQUE D'ANGOULÊME.

TROISIÈME SIÈCLE.

Les différentes vies que l'on a de ce Saint sont tellement remplies de fables, qu'il est fort difficile de démêler le vrai d'avec le faux. Voici ce que l'on sait de plus probable. Ausone prêcha l'Évangile dans le territoire d'Angoulême, lorsque l'idolâtrie y régnait encore; ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa parmi eux pour continuer de travailler à leur sanctification. Il eut le bonheur de répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ. On dit qu'il eut la tête tranchée par l'ordre des magistrats du lieu, ou par celui du chef des barbares qui s'étaient jetés sur les Gaules. Il y a hors des murs d'Angoulême une église paroissiale qui est dédiée sous l'invocation de saint Ausone. Cette église dépend de l'abbaye des filles de l'ordre de Saint-Benoît, qui porte le nom du même Saint. Cette abbaye est des plus anciennes des Gaules, et l'on prétend que saint Ausone en fut le fondateur. Elle ressentit les effets de la libéralité de Charlemagne et des princes ses enfants. Les bâtiments ayant été ruinés par les calvinistes en 1568, les religieuses furent dispersées. C'est Louis XIII qui a fait reconstruire le monastère dans l'état où nous le voyons aujourd'hui.

Les reliques de saint Ausone furent brûlées par les huguenots en 1568; il n'en est resté que quelques petits ossements que l'on sauva de la fureur des hérétiques.

Voyez les Bollandistes, sous le 22 mai; *Gallia Christ. nova*, t. II p. 975; Beaunnier, *Évêch. et Abb. de Fr.*, t. I p. 156.

piége de mort. Il enseigne que les six jours de la création signifient, dans un sens allégorique, six mille ans, après la révolution desquels arrivera l'embrasement général de l'univers. Plusieurs anciens écrivains ont avancé la même chose, d'après une tradition des juifs, laquelle était fondée sur une prétendue prédiction d'un nommé Élie, qu'il ne faut pas confondre avec le prophète de ce nom (Voyez la note de Cotelier, sur ce passage de l'épître de saint Barnabé, n. 15). Le cinquième concile général de Latran défend aux prédicateurs de déterminer le temps du second avénement de Jésus-Christ, qu'il déclare être inconnu aux hommes.

(26) Nicolas Sormani a tâché de justifier cette tradition dans ses *Apologismi* (*).

(27) *Hom.* 26, t. I p. 174.

(28) Voyez Bernardin Cassinus, dans sa *Veritas sacrarum reliquiarum in basilica metropolitana Mediolanensi, an.* 1743.

(*) Voyez aussi les *Vindiciæ de adventu Mediolanum S. Barnabæ Apostoli*, de J. A. Saxius.

† LE B. HUGUES, ABBÉ DE MARCHIENNES.

L'AN 1158.

HUGUES naquit à Tournay de parents riches et respectables, sous les yeux desquels il passa son enfance dans la pratique de l'étude et de la vertu. A un âge plus avancé il alla à Rheims, où il eut pour maître le bienheureux Robert, qui fut, après saint Bernard, abbé de Clairvaux, sous lequel il ne fit pas seulement de grands progrès dans les sciences, mais aussi dans la piété. Il passa vingt ans dans le monde, et pendant tout ce temps il fut exempt de tous les défauts ordinaires de la jeunesse. Quoique la simonie fût très-commune de son temps, rien ne put le déterminer à s'élever par ce moyen aux emplois de l'Église, malgré les fréquentes instances de ses amis. Cependant son dégoût du monde s'accrut de plus en plus, et soupirant continuellement après une plus haute perfection, il communiqua son dessein à un religieux de Saint-Martin à Tournay, et ayant fini par atteindre l'objet de ses désirs, il entra dans ce même couvent au grand étonnement de toute la ville et à l'insu de sa mère qui, à cette époque, était veuve et semblait avoir besoin de son assistance et de ses soins. Il se fit remarquer en observant scrupuleusement sa règle. Il priait constamment, il était très-appliqué à la lecture et de la plus grande sévérité envers lui-même au point de ne pas vouloir satisfaire quelquefois ses besoins corporels. Sa mère lui demanda un jour, les larmes aux yeux, comment il était possible de vivre d'une manière aussi austère, lui qui avait été élevé au milieu des douceurs et de l'abondance. Il répondit qu'il se plaisait dans l'austérité et la pauvreté comme dans l'opulence. La bonne odeur de ses vertus s'étant répandue partout, les religieux de Marchiennes le prièrent de vouloir être leur abbé, et quoiqu'il cherchât par tous les moyens à se soustraire à cette dignité, il se vit forcé, par ordre du pape, de l'accepter à l'âge de 41 ans. Devenu abbé, loin de se relâcher de son austérité première, son humilité s'accrut avec sa dignité. Il brilla en outre par la patience avec laquelle il supporta les souffrances, les difficultés et les longues tentations auxquelles il fut exposé. Après avoir rempli ses fonctions pendant quatre ans, il quitta cette vie en 1158 pour aller recevoir la récompense éternelle. Son corps fut enterré avec beaucoup de pompe dans l'église qu'il avait commencé à bâtir et qui était presque achevée.

Voyez *Raissii Auctar. ad Nat. SS. Belgii*, p. 92; les *Acta SS., ad 12 Maii, in vita Sanctæ Rictrudis*, p. 113, et *Buzelini* lib. V, *Annalium Gallo-Flandriæ*, p. 234.

† LE B. ACHAS.

L'AN 1220.

SUIVANT les annales de De Meyer, l'enfant Achas mourut en 1220, à l'âge de sept ans. Il naquit à Thourout en Flandre, où il ne tarda pas, dès l'âge le plus tendre, à donner l'exemple des plus éclatantes vertus. Les jours des grandes fêtes il avait l'habitude d'assembler autour de lui les enfants du voisinage; il blâmait ceux d'entre eux qui étaient pétulants et orgueilleux, et leur dépeignait les peines de l'enfer; il promettait la gloire du ciel à ceux qui s'étaient bien comportés. Il leur apprenait l'oraison dominicale, et leur démontrait combien il y avait de mérite à honorer la Mère de Dieu en récitant la Salutation angélique. On voyait accourir à ces assemblées des personnes d'un âge mûr, qui trouvaient un plaisir particulier dans les réponses pleines de sagesse qu'il faisait lorsqu'on lui adressait quelque question. Quand parfois son père s'oubliait de l'une ou de l'autre manière, il le reprenait respectueusement, et lui disait les larmes aux yeux : « Mon bien-» aimé père, le prêtre ne nous dit-il pas dans l'église » que ceux qui se conduisent ainsi n'obtiendront » jamais le royaume des cieux? » Toutes ses paroles et toutes ses actions servaient d'édification à ceux qui le connaissaient : en un mot ce jeune enfant ressemblait, selon le rapport de ses contemporains, en tout à un homme plein d'expérience et doué de la vertu la plus parfaite.

A l'approche de la mort, l'enfant Achas s'étant confessé, demanda de recevoir le saint Sacrement de l'autel, mais on se vit obligé de le lui refuser, parce qu'on croyait qu'il n'était pas permis de l'administrer à un enfant de cet âge. Sur ce refus, il leva vers le ciel ses mains mourantes et s'écria : « Vous » savez, ô divin Jésus! combien je désire vous rece-» voir, je vous ai demandé, j'ai fait pour vous ob-» tenir tout ce qui était en mon pouvoir, et j'espère » avec confiance de ne pas être privé de votre pré-» sence. » Ayant prononcé ces paroles, il expira. Peut-être Dieu a-t-il rappelé sitôt ce saint enfant à lui, afin que, suivant les paroles du Sage (1), le vice ne corrompît pas son esprit, et que la séduction à laquelle il aurait pu un jour être exposé n'égarât pas son âme. Ou bien Dieu se serait-il hâté de l'enlever suivant les paroles de l'Écriture (2), parce que, ayant acquis en peu de temps la perfection de la vieillesse, il était particulièrement agréable aux yeux de son Créateur. Peut-être aussi Dieu a-t-il permis cette mort prématurée, afin qu'elle servît, comme dit le Sage (3), de condamnation à la longue

(1) *Sap.* IV, 11.

(2) *Sap.* XIII, 14. — (3) *Ibid.* 16.

vie de l'impie et de ceux qui ont vieilli dans le vice.

On raconte que les parents quittèrent le monde après la mort de leur enfant, que le père se fit dominicain et que la mère entra dans l'ordre de Cîteaux.

Le nom du bienheureux Achas se trouve dans le *Martyrologe universel* de Chastelain; les Bollandistes en font mention sous le 11 juin *(inter prætermissos*, t. II p. 419), et sa vie a été publiée en flamand, à Bruges, 1795. Voyez *Thomæ Cantipratani lib. II de Apibus*, cap. 27; Meyeri *Annales Flandriæ, ad annum* 1220; Molani *Nat. SS. Belgii, ad diem 11 Junii*, et Malbrancq, *de Morinis et Morinorum rebus*, lib. XI, cap. 25.

---

† LA B. ADÉLAIDE DE SCHAREBEÉCK,

RELIGIEUSE DE L'ABBAYE DE LA CAMBRE.

Cette sainte fille est nommée *Adélaïde de Scharebeéck* ou *Scharembeke*, à cause du lieu de sa naissance, village peu éloigné de Bruxelles et désigné dans les anciens diplomes sous le nom de *Scharenbeca*. Sa vie a été écrite par un contemporain anonyme, qui probablement était moine de l'ordre de Cîteaux et confesseur dans l'abbaye de la Cambre. Le P. Papebrochius l'a publiée et enrichie de remarques dans les *Acta SS*. t. II *Junii*, p. 476-483. Voyez aussi Raïssii, *Auctar. ad Nat. SS. Belgii*, p. 94.

L'AN 1250.

ADÉLAÏDE avait dès son enfance un extérieur doux et aimable, cependant elle attachait très-peu de prix à ce don de la nature, et n'aimait que la solitude. Ayant accompli sa septième année, elle quitta la maison paternelle dans la crainte d'être séduite par le faux éclat du monde, et elle se réfugia à l'abbaye de la Cambre, de l'ordre de Cîteaux. Elle y fut instruite dans les lettres et dans la piété; et quoiqu'elle fût encore bien jeune, elle devança celles qui avaient atteint un âge plus mûr. Elle avait reçu de Dieu beaucoup de qualités personnelles, entre autres un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, beaucoup d'affabilité et de persévérance, et elle réussissait dans tout ce qu'elle entreprenait. Comme elle ne cherchait qu'à faire tourner ces dons à la gloire de Dieu, elle marcha de vertu en vertu et éleva l'édifice spirituel de son âme sur la crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse. Dans sa chambre elle employait son temps à la lecture, et dans l'église elle épanchait son âme vers Dieu et donnait toute son attention au service divin. Elle était très-complaisante et serviable et aimait la conversation, mais dès qu'elle entendait quelque parole tant soit peu légère, elle n'ouvrait plus la bouche.

Adélaïde était ainsi parvenue à un degré éminent de vertu; mais Dieu voulut éprouver l'amour qu'elle lui portait. Il lui envoya une lèpre qui lui fut d'autant plus pénible qu'elle fut forcée de se séparer de ses compagnes, et d'être privée des jouissances qu'elle trouvait dans le service divin et dans les exercices journaliers du cloître (1). Elle en éprouva au commencement une si grande douleur qu'elle parut y succomber, mais ayant trouvé dans la suite qu'elle devait en souffrant remplir la volonté de son Créateur, elle puisa dans cette pensée un si grand soulagement, que non-seulement ses souffrances lui étaient agréables, mais qu'elle n'aurait pas voulu en être délivrée, quand même la chose eût été possible. Elle ressentait surtout les effets de cette divine consolation les jours auxquels elle recevait la sainte Communion. Sa maladie fit des progrès toujours croissants, et elle reçut l'Extrême-Onction le jour de saint Barnabas. Son biographe assure qu'elle apprit par révélation qu'elle serait encore éprouvée une année entière. Lorsque le 23 janvier 1250 elle quitta son oratoire pour retourner à sa demeure, elle prédit qu'elle ne repasserait plus par ce chemin. Quelque temps après elle eut mal au pied droit, ce qui l'obligea à garder sa chambre. Depuis le 13 mars de la même année jusque deux jours avant sa mort, Dieu commença à la soumettre à des épreuves plus fortes encore. Elle perdit l'œil gauche la semaine avant la Pentecôte. Jamais elle ne désira être délivrée de tous ces maux, elle aurait voulu au contraire en souffrir de bien plus grands encore si telle eût été la volonté de Dieu et qu'elle eût pu contribuer par-là au salut de son prochain. Ses membres furent tellement rétrécis par ses longues souffrances qu'elle ne put plus s'en servir, sa peau était desséchée comme l'écorce d'un arbre, ses jambes étaient gonflées et raboteuses, en un mot tous ses membres furent accablés de mille genres de tourments, à l'exception de sa langue qui ne cessa de louer le Seigneur. Ses douleurs commencèrent à diminuer le 10 juin : elle demanda les saints sacrements, et se recommanda aux prières de la communauté. Le lendemain à la pointe du jour elle était calme et semblable à une personne qui dort, et au lever du soleil elle rendit paisiblement l'âme. Son corps fut probablement enterré dans le couvent, cependant on y ignorait en quel lieu il reposait.

(1) Van Gestel, dans son *Hist. Arch. Mechlin*. t. II p. 50, dit que de son temps on voyait encore dans l'abbaye de la Cambre une maisonnette isolée où Adélaïde passa ses jours.

† SAINT MEINWERK (1),

ÉVÊQUE DE PADERBORN.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 563. — La vie du Saint a été écrite dans le treizième siècle par un moine d'Abdinghofen; on la trouve dans les *Acta SS.* t. I *Junii*, p. 511-553, avec les remarques du P. Papebrochius. Voyez aussi Nicolas Schaten, de la société de Jésus, *Annal. Paderborn.* part. I, l. V, p. 384-504.

L'AN 1036.

Notre Saint eut pour père Imad ou Immed, qui avait sa résidence sur le Bas-Rhin, et pour mère Adèle; ils étaient issus, dit-on, de la famille royale de Saxe. Meinwerk avait un frère nommé Tierri, dont nous parlerons encore plus bas, et deux sœurs, Azèle et Glismode; la première entra chez les dames nobles de Saint-Vit à Elten, et l'autre épousa un prince de Bavière, dont on ne connaît pas le nom et que quelques-uns regardent à tort pour le père de saint Henri, en confondant Glismode avec Gisèle, princesse de Bourgogne. Adam de Brême, Albert de Stade et Albert Krantz donnent encore une troisième sœur au Saint, savoir sainte Emma, dont nous avons parlé sous le 19 avril.

On destina le jeune Meinwerk à l'état ecclésiastique, et on l'envoya à cet effet à la célèbre école de Halberstadt, et de là à Hildesheim pour y achever ses études. C'est dans cette ville qu'il se lia d'amitié avec son condisciple Henri, qui fut dans la suite empereur et mis au nombre des Saints; et tous deux rivalisèrent d'ardeur pour faire des progrès rapides dans la carrière de la vertu. Quand Meinwerk eut acquis les connaissances nécessaires, il retourna à Halberstadt, fut promu successivement aux ordres sacrés et nommé chanoine. La piété et un zèle animé par la charité furent ses compagnons fidèles et lui concilièrent l'amour de ses frères, l'estime du peuple et la bienveillance des grands. Othon III l'appela à sa cour et en fit son chapelain. Il remplit la même charge sous son successeur Henri, qui l'estimait et l'honorait comme son ami de jeunesse et son conseiller le plus intime.

Après la mort de Rotharius, évêque de Paderborn, notre Saint fut appelé à occuper ce siége. Il fut sacré évêque à Goslar, le 13 mars 1009, par Willigis, archevêque de Mayence, et quitta aussitôt la cour pour aller prendre la direction du troupeau que le Seigneur lui avait assigné. Le clergé et le peuple allèrent processionnellement à sa rencontre et louèrent Dieu de leur avoir destiné un prélat orné de tant de brillantes qualités. Le lendemain de son arrivée, il visita sa métropole, et éprouva une vive douleur de ne voir que les ruines de la cathédrale bâtie par Charlemagne. Enflammé d'un saint zèle, il légua à l'église son patrimoine et les autres revenus qu'il tenait de la libéralité de l'empereur, fit démolir, le troisième jour déjà, le bâtiment commencé par son prédécesseur, parce qu'il en trouvait les proportions trop mesquines, et jeta de nouveaux fondements d'après un plan plus grandiose. Il ordonna en même temps des prières publiques et des pénitences pour faire descendre la bénédiction du ciel sur cette pieuse entreprise.

La première année de son épiscopat il parcourut son diocèse, inspecta toutes les cures et les églises, fit restaurer les temples dégradés par le temps, ou bien en bâtit de nouveaux à la place. Il adressa partout des exhortations paternelles à son troupeau; car c'était à ses yeux un devoir, indispensable pour un prélat, d'offrir en personne aux brebis confiées à ses soins le pain de la parole divine. Ce zèle apostolique, qu'il savait faire fructifier par une douceur et une onction rare, lui attira l'estime et l'affection des personnes de toutes les classes, et comme toutes ces précieuses qualités recevaient un nouveau lustre de sa naissance illustre, tous ses efforts furent nécessairement accompagnés du plus grand succès, et en peu de temps son diocèse changea entièrement de face.

Le Saint édifiait son troupeau depuis près de deux ans, et travaillait avec une activité infatigable à la gloire de Dieu et au salut de son peuple, lorsque le roi Henri, qui voulait profiter de sa haute pénétration et de ses sages conseils, l'appela à la cour. Une double guerre venait d'éclater; l'une suscitée par le parti d'Adalberon, l'autre par les seigneurs de la Lorraine, qui avaient fait une conspiration. Pour apaiser ces troubles, on tint successivement deux diètes, à Coblence et à Mayence, et on indiqua, au mois d'avril 1011, le fameux synode de Trebur, entre les villes de Mayence et Darmstadt. Meinwerk profita de cette occasion, et dépeignit avec de vives couleurs la situation de sa métropole et de son diocèse, qui avaient beaucoup souffert des ravages de la guerre. Le saint roi fut si touché de ce tableau, qu'il fit don au prélat, pour le soulagement de son église, des biens du comte Habold, au moyen d'une charte solennelle, qu'il fit rédiger à Trebur (2).

De retour à Paderborn, il célébra la Pentecôte,

(1) Il est aussi nommé *Meginwerk*, et en latin *Meinwercus*.

(2) Les comtes de Hahold ou Hariold habitaient la Westphalie; ils fondèrent, en 952, sous Othon-le-Grand, le couvent noble de Geseke. Leurs biens n'étaient pas leur propriété, mais appartenaient à l'empereur, qui les leur donnait à administrer.

dédia ensuite le couvent des Capucins d'Helmwardshausen, non loin de la Weser, fondé par le comte d'Eckhard, puis se rendit à Erfurt afin d'accompagner en Pologne le roi Henri dans la campagne qu'il avait entreprise contre Boleslas. L'année suivante (en 1012) la cathédrale de Bamberg fut dédiée par le patriarche d'Aquilé avec une pompe inconnue jusqu'alors en Allemagne, et en présence de trente évêques (3), parmi lesquels se trouva aussi notre Saint avec toute la cour de l'empereur. En 1013 on tint deux assemblées des états de l'empire, l'une à Grœn sur la Weser, l'autre à Mersebourg, auxquelles Meinwerk, qui ne quittait pas saint Henri, apporta aussi ses sages conseils. Vers la même époque il fut arrêté qu'on ferait un voyage à Rome; c'est pourquoi le saint prélat retourna à Paderborn, y prit tous les arrangements qu'exigeait le bien-être de son diocèse, et partit avec Henri, qui reçut le 14 février à Rome la couronne impériale des mains de Benoît VIII (4). Saint Meinwerk reçut du vicaire de Jésus-Christ beaucoup de reliques, en même temps que la ratification de tous les dons faits à son église. Dans l'édit qui s'y rapporte on lit entre autres : «....... Comme tu nous as prié de con- » firmer, en vertu de notre autorité apostolique, à » ton église, à toi et à tes successeurs, tout ce que » les empereurs ou les rois, les ducs, les comtes et » autres seigneurs et particuliers ont donné en of- » frande, pour le salut de leurs âmes, ou ce que » toi-même, par amour envers Dieu, as donné de ta » propre fortune à ta vénérable épouse; nous ac- » quiesçons à ta demande, et nous confirmons en » faveur de ton église et de tes successeurs tous les » dons faits à ladite église. Nous ordonnons, sous » peine d'excommunication, qu'aucun ne s'avise » de contrevenir au présent décret apostolique, et » si, contre notre espoir, quelqu'un osait le faire, » qu'il sache qu'il encourt l'anathème du Prince » des apôtres, qu'il partagera le sort de l'ange re- » belle, qu'il brûlera dans le feu éternel avec Judas, » qui a trahi notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'il » sera précipité avec l'impie dans l'abîme de l'en- » fer. Ceux au contraire qui observeront fidèlement » et pieusement notre salutaire mandement, mérite- » ront d'obtenir du Seigneur notre Dieu et notre » souverain Juge la grâce de sa bénédiction et celle » de la récompense céleste, ainsi que des joies éter- » nelles. »

Vers le même temps, l'armée impériale, ainsi que l'empereur et notre Saint, ayant été attaqués de la peste en Italie, Meinwerk, écoutant les conseils d'un Romain, fit vœu de bâtir à son retour une église en l'honneur de saint Alexis, vœu qu'il accomplit scrupuleusement, non loin de l'abbaye d'Abdinghofen. Dans ce voyage, Henri et lui allèrent aussi visiter le célèbre couvent de Cluny, et le Saint emmena avec lui treize moines pour fonder dans son diocèse une nouvelle pépinière. C'est cette même abbaye d'Abdinghofen, dont nous venons de parler, qui était située non loin de Paderborn et dont la fondation peut se placer dans l'année 1015. Siegwart ou Sigebard en fut le premier abbé, et ses efforts, joints à ceux du saint évêque, y firent fleurir toutes les vertus, qui répandirent un éclat bienfaisant dans toute la contrée. La même année Meinwerk se rendit aussi au couvent de Corvey, afin d'y rétablir la discipline. L'abbé Walon, à qui on devait en attribuer principalement la décadence, fut déposé et remplacé par un moine nommé Druthmar, à qui le saint prélat prescrivit des mesures sages et sévères.

Cependant la cathédrale de Paderborn s'achevait, et en septembre 1015 elle fut dédiée avec beaucoup de solennité et au milieu d'un immense concours de peuple. L'empereur aurait aussi embelli cette fête par sa présence, s'il n'avait pas été engagé dans ce moment dans une nouvelle guerre contre la Pologne; mais cette guerre s'étant terminée à son avantage, il se vit à même de pouvoir célébrer les saintes fêtes de Noël dans le nouveau temple. L'année suivante notre Saint fut frappé d'un coup extrêmement sensible. Sa mère qui, après la mort d'Imad, avait épousé le comte Baudry, fut excitée par son époux à faire assassiner son propre fils Tierri, au château d'Uplag, près d'Elten. L'empereur fit condamner à mort la mère criminelle, mais lui fit grâce en faveur de saint Meinwerk, et se contenta de confisquer ses biens, pour les appliquer à des fondations de bienfaisance. La moitié en fut donnée à un couvent de Paderborn, l'autre moitié échut à sa fille Azèle, qui en fit don au couvent de Saint-Vit à Elten. Baudry périt misérablement et Adèle mourut à Cologne, sur le Rhin, chargée visiblement de la malédiction de Dieu (5).

Toutes les vertus brillèrent en lui. Celles par lesquelles il s'est le plus distingué, c'est sa libéralité envers les églises et les couvents, le zèle avec

(3) C'est Diethmar qui en donne le nombre, et il y assista lui-même; Marianus le fixe à quarante-huit.

(4) Voyez la vie de saint Henri II sous le 15 juillet.

(5) Voici ce que dit à ce sujet le biographe de saint Meinwerk : « Coloniae moritur et ante ecclesiam S. Petri sepelitur : sed tempestate adeò saeviente, ut totius civitatis interitum minitaretur, effossa in Rhenum projicitur. Ipseque Rhenus sui inundatione et fluctuum collisione plurimus diebus ita efferbuit, quasi se maledictam illam non posse ferre manifeste protestaretur.

lequel il chercha à maintenir la discipline dans les monastères, sa vigilance paternelle et les soins assidus avec lesquels il entra dans les détails de tous les intérêts de son diocèse; enfin son esprit de paix et de douceur au moyen duquel il réussit souvent à calmer les différends qui éclataient entre les seigneurs. Nous pourrions citer plus d'un exemple édifiant, surtout par rapport à cette dernière vertu. C'est ce qui fit que Conrad, successeur de saint Henri, et son fils Henri, accordèrent la même confiance à l'évêque de Paderborn et lui témoignèrent un attachement véritable.

Le Saint passa les dernières années de sa vie presque exclusivement dans son diocèse; il fonda plusieurs institutions pieuses et utiles, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Il attendit sa dernière heure avec une sainte impatience, et s'y prépara en redoublant d'exercices de piété : la veille de la Pentecôte (le 11 juin) de l'année 1036, il eut la consolation d'entrer dans la joie du Seigneur. Son corps fut levé de terre en 1376.

---

12 JUIN.

—

SAINT JEAN DE SAHAGUN,

ERMITE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN.

Tiré de sa vie, écrite en forme de lettres, peu de temps après sa mort, par le B. Jean de Séville. Elle a été publiée par les Bollandistes, avec les notes du P. Papebroch, t. II *Junii*, p. 616. Voyez aussi la vie de saint Jean Gonzalez ou de saint Facond, par le P. Nicolas Robine, religieux du même ordre, Paris, 1692, et Nævius, dans son *Eremus Augustiniana*, p. 201.

L'AN 1479.

SAINT JEAN naquit à Sahagun ou Saint-Fagondez, dans le royaume de Léon, en Espagne. Son père se nommait Jean Gonzalez de Castrillo, et sa mère Sanche Martinez. Ils étaient l'un et l'autre distingués par leur naissance et leur vertu.

Le Saint fit ses études chez les Bénédictins de Saint-Fagondez. Étant entré dans l'état ecclésiastique, il s'attacha à la personne de l'évêque de Burgos. Ce prélat lui donna des marques de son estime, en lui conférant un canonicat de sa cathédrale. Jean possédait déjà trois petits bénéfices, dont la nomination appartenait à l'abbé de Saint-Fagondez. Cette pluralité de bénéfices aurait été illégitime dans le cas où chacun eût été suffisant pour l'entretien du jeune ecclésiastique.

La conduite que Jean avait menée jusqu'alors avait toujours été irréprochable; on remarquait même dans sa vie une vertu supérieure à celle du commun des chrétiens; mais la grâce lui ayant ouvert les yeux, il s'aperçut qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un véritable disciple de Jésus-Christ. Il vit en lui des défauts essentiels qu'il s'appliqua sérieusement à réformer. La première démarche qu'il fit fut de demander à l'évêque de Burgos la permission de se démettre de ses bénéfices, permission qu'il n'obtint qu'avec beaucoup de peine; il ne se réserva qu'une chapelle où il disait la messe tous les jours, prêchait souvent, et enseignait les mystères de la foi à ceux qui les ignoraient. La pauvreté, la mortification, la retraite devinrent ses délices. Il descendit dans le fond de son âme pour en connaître parfaitement l'état. L'expérience lui apprit que tous les plaisirs du monde n'approchent point de cette joie pure que l'on rencontre dans l'exercice de la prière et de la méditation, ainsi que dans la lecture des livres de piété.

Le désir qu'il avait de se perfectionner dans la connaissance des dogmes de la religion le porta à demander à son évêque la permission de se retirer à Salamanque. Il s'y appliqua durant l'espace de quatre ans à l'étude de la théologie; il fut ensuite appelé à la conduite des âmes dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien. Les instructions fréquentes qu'il y faisait produisirent des fruits merveilleux. Il demeurait chez un chanoine vertueux, où il avait la liberté de pratiquer de grandes austérités. Neuf ans se passèrent de la sorte. La pierre, dont il fut attaqué, lui causa longtemps de vives douleurs, et il se vit même obligé de se faire faire l'opération.

Sa santé étant rétablie, il résolut de quitter entièrement le monde. Il se retira chez les ermites de saint Augustin, établis à Salamanque, et prit l'habit religieux en 1463. La ferveur qu'il fit paraître durant son noviciat, montra qu'il était déjà un maître consommé dans la vie spirituelle. Après le temps des épreuves ordinaires, il se consacra à Dieu par la profession des vœux solennels, le 28 août 1464. Il était si parfaitement animé par l'esprit de sa règle, qu'aucun des frères ne portait plus loin que lui la mortification, l'obéissance, l'humilité, le détachement des créatures.

Ses supérieurs lui ayant ordonné d'exercer le talent qu'il avait reçu pour la prédication, il annonça la parole de Dieu avec un zèle extraordinaire. Il parlait avec tant de force et d'énergie, qu'on voyait bien que son esprit était éclairé par les plus pures lumières de la foi, et son cœur pénétré d'amour pour la pratique des saintes maximes de l'Évangile. Les instructions qu'il faisait en public et en parti-

culier eurent bientôt renouvelé la face de toute la ville de Salamanque. On vit cesser cet esprit de haine et d'animosité qui régnait surtout parmi les gentilshommes, et qui produisait tous les jours de funestes effets. Le caractère de douceur, dont le Saint était doué, le rendait plus propre que personne à étouffer toutes les semences de division. Quand il trouvait des hommes pleins d'amertume contre le prochain, il leur inspirait des sentiments de paix et de charité, et bientôt il les amenait au point d'oublier les injures, et même de rendre le bien pour le mal à leurs ennemis.

Il donna de nouvelles preuves de sa douceur et de sa prudence dans la manière dont il exerça l'emploi de maître des novices, que ses supérieurs lui conférèrent. On l'élut prieur du couvent en 1471. Cette maison était fort renommée pour la sévérité de sa discipline et pour son zèle à conserver le véritable esprit de l'ordre. Jean s'attacha surtout à conduire ses religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité, pratiquant le premier tout ce qu'il exigeait des autres. La haute idée que chacun avait de sa sainteté donnait une force merveilleuse à ses paroles.

L'amour de la prière et la pureté de cœur préparèrent le Saint à recevoir de Dieu la grâce d'une prudence extraordinaire, avec le don du discernement des esprits. Il pénétrait dans les replis les plus cachés des consciences. Il entendait les confessions de tous ceux qui se présentaient à lui; mais il n'accordait pas l'absolution indifféremment à tous; il la différait aux pécheurs d'habitude, jusqu'à ce qu'ils se fussent corrigés, et aux ecclésiastiques qui ne vivaient pas d'une manière conforme à la dignité de leur profession. Il disait la messe avec une ferveur qui édifiait extrêmement tous ceux qui y assistaient.

Le vice allumait son zèle, dans quelque personne qu'il se rencontrât : la liberté avec laquelle il le reprenait, lui attira diverses persécutions. Un certain duc, irrité de ce qu'il l'avait exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, forma l'horrible projet de lui ôter la vie, et deux assassins furent chargés de l'exécuter : mais ces misérables n'eurent pas plus tôt aperçu le saint homme, qu'ils se sentirent déchirés de cruels remords; ils se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de leur crime. Le duc, étant tombé malade, rentra aussi en lui-même; il témoigna un vif repentir, et mérita de recouvrer la santé par la vertu des prières et de la bénédiction du Saint.

Lorsque le serviteur de Dieu fut attaqué de la maladie dont il mourut, il prédit sa dernière heure. Il s'endormit dans le Seigneur le 11 juin 1479. Plusieurs miracles opérés avant et après sa mort attestèrent publiquement sa sainteté. Il fut béatifié par Clément VIII en 1601, et canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le bréviaire romain sous le 12 juin.

Nous apprenons de l'exemple des Saints, qu'il y a beaucoup à craindre pour la vertu dans une vie de dissipation. L'habitude de s'entretenir des vanités mondaines détourne insensiblement du bien; la constitution de l'âme en est aussi dangereusement affectée, que l'est celle du corps, par les principes destructifs de la santé. C'est dans la retraite, et par l'exercice de la réflexion, que l'âme se fortifie, s'agrandit, acquiert de l'activité; qu'elle se nourrit des vérités pures, et qu'elle s'affermit dans l'amour et à la pratique de la vertu; c'est aussi par-là qu'elle peut espérer d'affaiblir l'impression que font sur elle les objets sensibles. Tout vrai chrétien doit donc de temps en temps s'éloigner du tumulte du monde, et avoir des heures réglées pour descendre en lui-même et se considérer attentivement. « La réflexion, » dit saint Bernard, est l'œil de l'âme; elle y porte » la lumière et la vérité. » *Je la conduirai dans la solitude*, dit la Sagesse éternelle, *et je parlerai à son cœur* (1).

SAINT BASILIDE, SAINT QUIRIN ou CYRIN,

SAINT NABOR ET SAINT NAZAIRE, MARTYRS A ROME.

VERS L'AN 309.

Les sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire-le-Grand, l'ancien calendrier romain, publié par le P. Fronteau, et le véritable martyrologe de Bède, font une mention honorable de ces quatre Saints qui souffrirent à Rome, et furent enterrés sur la voie Aurélienne. On lit dans leurs actes qu'ils servaient dans l'armée de Maxence, fils de Maximien-Hercule; qu'ils passèrent par diverses tortures, et qu'enfin ils eurent la tête tranchée par l'ordre d'Aurelle, préfet de Rome.

Saint Chrodegand, évêque de Metz, obtint de Rome, en 764, les reliques de plusieurs martyrs. Il déposa celles de saint Gorgone dans l'abbaye de Gorze, à quatre lieues de Metz; celles de saint Nazaire, dans l'abbaye de Lorch ou Laurishein, au diocèse de Worms, et celles de saint Nabor, dans l'église de Saint-Hilaire (*Hilariacum*), sur la Moselle, au diocèse de Metz. L'abbaye de Saint-Hilaire prit de là le nom de Saint-Nabor, et par corruption celui

(1) Osée, II, 14.

de Saint-Avold. Le culte de saint Nabor était connu en Alsace dès le commencement du huitième siècle. Le testament de saint Odile, de l'an 708, fait mention du *Prædium ad sanctum Naborem*. C'est aujourd'hui le village de Saint-Nabor, situé aux pieds de la montagne de Sainte-Odile, dont le grand chapitre de Strasbourg était seigneur.

Voyez Paul diacre, Raban Maur, Notker, etc.

SAINT ONUPHRE, ERMITE DE LA THÉBAIDE.

VERS L'AN 400.

Saint Onuphre vécut quelque temps dans un monastère situé près de Thèbes, en Égypte, et où il y avait cent religieux qui pratiquaient de grandes austérités. Le désir d'imiter la solitude de saint Jean-Baptiste le porta à se retirer dans le fond d'un désert du pays. Il y fut, durant plusieurs années, exposé aux plus rudes tentations; mais il vint à bout d'en triompher par sa persévérance. Les exercices de la solitude préparèrent son âme aux plus intimes communications de l'esprit de Dieu. Il y trouva cette paix du cœur et ces douceurs ineffables qui font goûter, par anticipation, la béatitude céleste. Pendant les soixante années qu'il passa dans sa retraite, il fut entièrement inconnu au monde. Non content de prier pour ses besoins particuliers, il s'intéressait encore auprès de Dieu pour l'église que persécutèrent les ariens, soutenus de la protection des empereurs Constance et Valens. Les fruits d'un palmier qui était dans le voisinage de sa cellule lui fournissaient de quoi vivre. Il mourut le 12 juin, vers l'an 400.

Voyez sa vie, écrite par un nommé Paphnuce, et publiée par Rosweidus, p. 99. Voyez aussi les pièces que le P. Janning a données avec des notes, t. II *Junii*, p. 519.

SAINT ESKILL,

ÉVÊQUE ET MARTYR EN SUÈDE, APÔTRE DES SUDERMANS.

ONZIÈME SIÈCLE.

Saint Eskill était Anglais de naissance. Les royaumes situés au nord de l'Europe l'ont honoré comme un des plus illustres martyrs de Jésus-Christ, tant que la religion catholique y a été suivie.

Saint Anschaire, archevêque de Brême, ayant fondé en Suède une église nombreuse par les travaux d'un zèle infatigable, se vit obligé de retourner en Allemagne. A peine fut-il parti que les Suédois reprirent leurs anciennes superstitions; ils chassèrent même Simon, que saint Anschaire leur avait donné pour évêque.

La nouvelle de cette apostasie causa une vive douleur aux serviteurs de Dieu qui habitaient le nord de l'Angleterre. Saint Sigéfride, archevêque d'Yorck, résolut d'entreprendre lui-même une mission pour retirer un si grand nombre d'âmes de la voie de perdition. Eskill, son parent, lui demanda à partager une entreprise aussi difficile et aussi dangereuse; il accompagna l'archevêque en Suède, où il se conduisit avec autant de zèle que de prudence. Le roi et le peuple conçurent pour lui une vénération profonde, et ils prièrent saint Sigefride, avant son retour en Angleterre, de le sacrer évêque et de le leur donner pour pasteur. La cérémonie de son sacre se fit dans un lieu appelé *Nordhans-Kogh*.

Les travaux d'Eskill, soutenus par l'exemple d'une vie vraiment apostolique, eurent un succès merveilleux, et l'église de Suède recevait chaque jour de nouveaux accroissements. Le zèle du roi Ingon pour le christianisme ne contribuait pas peu à multiplier les conversions. Malheureusement les infidèles massacrèrent ce bon prince et placèrent sur le trône Swenon, dit *le Sanguinaire*. Cette révolution devint très-funeste à la nouvelle église. Les superstitions impies et barbares du paganisme furent rétablies.

Les infidèles célébrant un jour à Strengis une de leurs fêtes, l'évêque, suivi de son clergé et de plusieurs autres chrétiens, s'avança vers le lieu où ils étaient assemblés. Il leur parla avec beaucoup de force pour leur faire sentir l'impiété de leur conduite; mais voyant l'inutilité de ses remontrances, il pria Dieu de manifester sa puissance par quelque signe visible. A l'instant il s'éleva un grand orage; la grêle et la pluie tombèrent avec une abondance extraordinaire; le tonnerre renversa l'autel et consuma ce qui devait être la matière des sacrifices. Les païens attribuèrent ce prodige à la magie; ils se saisirent du Saint, et le lapidèrent par l'ordre du roi.

Eskill fut enterré à l'endroit où il avait été martyrisé. On éleva ensuite une église au même lieu; les reliques du Saint y furent exposées à la vénération publique, et il s'opéra plusieurs miracles par leur vertu. Saint Eskill souffrit dans le onzième siècle. Sa fête se célébrait anciennement le 12 de juin, en Suède, en Pologne et dans les autres pays septentrionaux.

Voyez sa vie dans les Bollandistes; Messenius, *Scondia illustrata*, p. 31, et Benzelius, *Monum. ecclesiæ Sueogothicæ ex Mss. Upsaliæ*, 1709, p. 29.

† SAINT ODULPHE, MISSIONNAIRE EN FRISE.

VERS L'AN 863.

Odulphe naquit sous le règne de Louis-le-Débonnaire; ses parents étaient de naissance noble, et ils s'empressèrent de le faire baptiser. Il montra dès sa jeunesse l'effet de la grâce qu'il avait reçue dans le baptême; et pour l'entretenir et l'augmenter, ses parents le placèrent sous la direction de maîtres savants et pieux qui lui donnèrent des leçons de piété et de littérature.

Il y fit tant de progrès que, laissant loin derrière lui les jeunes gens de son âge, il fut dès son enfance profondément initié dans la connaissance des choses divines. Il médita souvent ces paroles de l'Évangile : *Celui qui aime mieux son père ou sa mère que moi n'est pas digne de moi. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive* (1). Il tâcha de les observer et de les mettre en pratique, et s'éleva ainsi successivement à toutes les vertus, de sorte qu'on le jugea digne de recevoir les saints ordres. Il voulut d'abord prouver son zèle et son amour pour ses compatriotes et sa famille en se chargeant de la direction d'Oirschot ou Best, où il était né (2); mais il ne put entièrement y satisfaire les vœux qu'il avait formés pour le bonheur de ses semblables. Comme il désirait impatiemment le martyre, il alla trouver saint Frédéric, évêque d'Utrecht, afin de le seconder dans ses travaux apostoliques dans la Frise, et d'obtenir pour récompense le martyre après lequel il soupirait. Il fut reçu par ce saint évêque avec honneur et avec joie, et il l'accompagna jusqu'aux frontières les plus reculées de la Frise, où, sans égard pour les périls et les difficultés nombreuses qui les entouraient, ils firent fleurir la foi et les bonnes mœurs. Dieu répandit tant de bénédictions sur leur entreprise, qu'ils réussirent en tout, si ce n'est que notre Saint n'obtint par le martyre, faveur qui fut accordée plus tard à saint Frédéric (3). Les soins que réclamait l'église d'Utrecht y nécessitèrent le retour de Frédéric qui laissa à Staveren notre Saint chargé de la mission apostolique, et celui-ci y éleva un couvent de clercs; mais, ceux-ci s'étant écartés dans la suite de leur règle, André, évêque d'Utrecht, les remplaça par des Bénédictins qu'il avait tirés du célèbre couvent d'Oosbroeck, où la règle était rigoureusement observée.

Le biographe de saint Odulphe rapporte qu'il prévit en esprit que la Frise serait envahie par les Danois et les Normands. Il en informa le peuple, qui accourut en foule près de lui. Il l'exhorta à rester ferme dans la foi; ce qu'il avait prédit s'accomplit quelque temps après.

Odulphe parvint à un âge très-avancé. L'heure où il devait recevoir sa récompense s'approchait : il lui prit une petite fièvre de laquelle il savait qu'il devait mourir. Il en fit part aux religieux qu'il avait rassemblés autour de lui pour leur faire ses adieux et les prier de se joindre à lui pour réciter les psaumes. C'est au milieu de cet exercice qu'il rendit l'âme (4); son corps fut enterré dans l'église du Saint-Sauveur à Utrecht, où Dieu, ainsi qu'à Staveren, confirma la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles. Avant le temps de la prétendue réforme, la fête de saint Odulphe était célébrée avec beaucoup de solennité dans tout l'évêché d'Utrecht, le 12 juin. Plusieurs églises et plusieurs chapelles y portent son nom.

La chapelle qui est à Amsterdam, et qui est connue sous le nom d'*Olofs-Kapel*, n'est point dédiée sous l'invocation de saint Odulphe, comme les Bollandistes et d'autres auteurs l'ont avancé, mais sous celle de saint Olaüs, roi de Norwége et martyr, honoré le 29 juillet. Cette chapelle a été bâtie par des marins danois.

On trouve dans les Bollandistes une histoire détaillée de saint Odulphe, *t. II Junii*, p. 591-595. Voyez aussi *Batavia sacra*, p. 106.

(1) Matth. XVI, 12. — (2) Ces lieux appartiennent actuellement au diocèse de Bois-le-Duc, et ont produit plusieurs hommes célèbres. *Best* et *Oirschot* ne formaient autrefois qu'un seul village. Voyez *Katholyk mycrysch Memorie-boek*, p. 452.

(3) Voyez sa vie sous le 18 juillet.

(4) Les Bollandistes placent sa mort vers l'an 863.

---

13 JUIN.

SAINT ANTOINE DE PADE ou DE PADOUE,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Sa vie originale a été interpolée en plusieurs endroits, d'après des traditions populaires qui ne sont d'aucune autorité; aussi n'en avons-nous point fait usage. Nous avons suivi les annales de Wadding, qui fournissent d'excellents mémoires concernant la vie et les actions du Saint; nous avons aussi profité des judicieuses notes données par les Bollandistes, t. II *Junii*, p. 706. Voyez aussi *Bullarium Cherubini*, t. I p. 100, t. II p. 517; Théophile Raynaud, t. VIII; *Mic. Anton. Veteris bibliothecæ Hispanicæ*, l. 2, t. II p. 33, et Andreich, p. 216.

L'AN 1231.

Saint Antoine, quoique Portugais, reçut le surnom qu'il porte de la ville de Padoue, où l'on garde

ses reliques. Il naquit à Lisbonne, en 1195, et fut nommé Ferdinand au baptême. Étant entré depuis dans l'ordre de Saint-François, il voulut être appelé Antoine, par dévotion pour ce célèbre patriarche des moines, qui était le saint titulaire de la petite chapelle où il prit l'habit.

Il était fils de Martin de Bullones, officier de l'armée d'Alphonse, qui, ayant défait cinq rois des Maures à la journée d'Orique, en 1139, fut élevé sur le trône de Portugal, et mourut en 1185 (1). Il eut pour mère Marie de Tevera, femme d'un rare mérite. Ceux dont il avait reçu le jour alliaient à la vertu la noblesse du sang. Ils mirent leur fils, encore jeune, dans la communauté des chanoines de la cathédrale de Lisbonne, pour qu'il y fût élevé dans les sciences et dans la piété. Il répondit parfaitement à leurs vues.

A l'âge de quinze ans, il se retira chez les chanoines réguliers de saint Augustin, qui avaient une maison près de Lisbonne. Il y vécut assez tranquille pendant quelque temps; mais les distractions, occasionnées par les visites fréquentes de ses amis, lui rendirent bientôt insupportable un lieu où il ne pouvait suivre son attrait pour la solitude; il pria donc ses supérieurs de l'envoyer à Coïmbre, éloignée de trente-six lieues de Lisbonne. Son ordre avait dans cette ville un couvent dit *de Sainte-Croix*.

Le serviteur de Dieu étonna ses frères par l'austérité de sa vie et par son amour pour la retraite. Il continua ses études, auxquelles il joignit la lecture des livres saints et des Pères de l'Église. Une application soutenue et dirigée par une sage méthode, un esprit vif et pénétrant, une grande maturité de jugement, le mirent en état de faire des progrès fort rapides. Il acquit une connaissance profonde de la théologie, et se forma à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive qui dans la suite fut si utile à l'Église : mais comme le propre de l'étude, de celle même qui a la religion pour objet, est de dessécher le cœur et d'éteindre l'esprit de piété, Ferdinand nourrissait exactement son âme par les exercices de la prière et de la méditation. Il se préparait ainsi à cette sublime perfection à laquelle Dieu l'appelait dans un ordre plus austère qui venait de prendre naissance.

Il y avait près de huit ans qu'il vivait à Coïmbre, quand don Pédro, infant de Portugal, apporta de Maroc les reliques de cinq Franciscains martyrisés depuis peu par les infidèles. La vue de ces reliques fit sur lui une vive impression; il sentit dans son cœur un ardent désir de verser son sang pour Jésus-Christ. Peu de temps après, quelques religieux de saint François, faisant la quête pour leur communauté, vinrent au couvent de Sainte-Croix. Ferdinand leur ayant découvert l'intention qu'il avait d'embrasser leur institut, ils s'en réjouirent et l'exhortèrent à suivre les mouvements de la grâce. Son projet n'eut pas plus tôt été connu, que ses confrères mirent tout en œuvre pour l'empêcher de l'exécuter. Comme leurs remontrances étaient inutiles, ils eurent recours aux railleries et aux reproches les plus amers. Le Saint souffrit avec joie les humiliations, et il commença dès-lors à se montrer supérieur à tous les mouvements de l'orgueil.

Cependant il implorait les lumières de l'Esprit-Saint, afin de connaître de plus en plus sa vocation. Il éprouvait chaque jour un nouvel accroissement dans l'estime qu'il avait conçue pour un ordre qui inspirait l'amour des souffrances, et dont le fondateur, qui vivait encore, conduisait les membres à la plus haute perfection par ses conseils et ses exemples. La pauvreté et les austérités qu'on y pratiquait avaient aussi pour lui des charmes très-puissants. Enfin, il s'adressa à son prieur pour lui demander son consentement. Lorsqu'il l'eut obtenu, il se retira dans un petit convent que les Franciscains avaient auprès de Coïmbre, et il y prit l'habit en 1221.

Ayant passé quelque temps dans la solitude, dans l'oraison et dans la pratique des austérités de la pénitence, il se sentit embrasé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ; il pria donc ses supérieurs de lui permettre d'aller prêcher l'Évangile aux Maures d'Afrique : mais à peine fut-il arrivé au lieu de sa mission, que Dieu, satisfait du sacrifice de son cœur, le visita par une maladie qui l'obligea de retourner en Espagne pour rétablir sa santé. Le vaisseau sur lequel il était embarqué eut le vent contraire, fut jeté sur les côtes de Sicile et aborda à Messine.

Antoine (c'est ainsi que nous appellerons désormais le Saint) apprit dans cette ville que saint François tenait alors un chapitre général à Assise. Il se rendit en ce lieu, malgré l'état de faiblesse où la maladie l'avait réduit, tant était vif le désir qu'il avait de voir le fondateur de son ordre. Les entretiens qu'il eut avec cet homme de Dieu furent pour lui la source de mille consolations. Résolu de se fixer dans un lieu où il serait moins éloigné de sa personne, il s'offrit aux provinciaux et aux gardiens d'Italie. Son projet d'abandonner ses amis et sa patrie fut approuvé de saint François; mais il ne se trouva point de supérieurs qui voulussent se charger

(1) Henri de Bourgogne, père d'Alphonse et petit-fils de Robert, roi de France, avait commencé la conquête du pays dont il est ici question; mais il ne prit jamais le titre de roi.

d'un sujet qui, à en juger par l'extérieur, devait incommoder une maison au lieu de la servir. Antoine, de son côté, cachait avec soin ses talents et ses connaissances, il ne se présentait que pour travailler dans la cuisine. A la fin cependant, un gardien de la province de Romagne, nommé Gratiani, eut compassion de lui, et l'envoya à l'ermitage du Mont-Paul, qui était un petit couvent situé dans un lieu solitaire, près de Bologne.

Antoine, qui ne désirait rien tant que de vivre ignoré des hommes, joignit l'exercice de la contemplation aux austérités de la pénitence et aux humiliations de son état. Jamais il ne lui échappait une parole qui pût même faire soupçonner son savoir; il s'observait aussi dans toute sa conduite, de manière qu'on ne se doutait pas des communications sublimes de son âme avec Dieu. Il écoutait tout le monde avec humilité, et ne parlait que quand cela était absolument nécessaire, mais une circonstance que nous allons rapporter le fit connaître au monde.

Les religieux de saint François s'étant assemblés à Forli avec les Dominicains du voisinage, ceux-ci comme étrangers furent priés de faire une exhortation à la compagnie; mais ils s'en excusèrent tous, disant qu'ils ne s'étaient point préparés; là-dessus le gardien d'Antoine lui ordonna de parler, et de communiquer à l'assemblée tout ce que le Saint-Esprit lui suggérerait. Le Saint demanda à être dispensé d'une telle fonction, alléguant, pour prétexte, que le talent de la parole ne devait pas se rencontrer dans un religieux uniquement occupé au service de la cuisine et à d'autres emplois semblables. Le supérieur insistant, il obéit enfin. Il parla avec tant d'éloquence, de force et d'onction, que tous les auditeurs en furent frappés d'étonnement. Il était alors âgé d'environ vingt-six ans.

Saint François, informé de la découverte du trésor caché dans son ordre, envoya Antoine à Verceil, pour qu'il y étudiât la théologie. Peu de temps après, il le chargea d'enseigner cette science, lui recommandant toutefois de faire son principal objet de la prière et de la contemplation, de peur que l'étude n'éteignît en lui l'esprit de ferveur. Nous avons encore la lettre qu'il lui écrivit en cette occasion; elle est conçue en ces termes : « Le frère » François à son très-cher frère Antoine, salut en » notre Seigneur. Il me semble qu'il est à propos » que vous donniez aux frères des leçons de théologie; mais prenez garde qu'une trop grande application à l'étude ne vous devienne préjudiciable, et » qu'elle n'éteigne l'esprit de prière en vous, ou en » ceux que vous instruirez. »

Antoine enseigna plusieurs années la théologie, avec beaucoup d'applaudissements, à Bologne, à Toulouse, à Montpellier, à Padoue, et fut ensuite élu gardien à Limoges. Jamais il ne voulut profiter des priviléges attachés à la place de professeur. Il observait tous les points de la règle avec autant d'exactitude que les autres frères. Son temps était si bien menagé, qu'il en trouvait encore pour faire au peuple des instructions très-fréquentes. A la fin, il abandonna entièrement la théologie scolastique, et ne s'occupa plus que des fonctions du ministère. Se croyant appelé à travailler à la conversion des âmes, et à déclarer au vice une guerre irréconciliable, il résolut de se consacrer au travail des missions.

La nature et la grâce semblaient l'avoir formé pour une œuvre aussi importante. Il avait un extérieur poli, des manières aisées, un air intéressant. Sa voix était forte, claire, agréable, et sa mémoire heureuse. A ces avantages, il joignait une action pleine de grâces; il savait, en variant à propos le ton de sa voix, s'insinuer dans l'âme de ses auditeurs. Il était fort versé dans la connaissance de l'Écriture, qu'il avait le talent d'appliquer avec beaucoup de justesse aux différentes matières qu'il traitait. Le texte sacré devenait entre ses mains une source féconde de lumières; il en développait le sens et l'esprit avec une facilité et une énergie admirables : mais son éloquence tirait sa principale force de l'onction avec laquelle il prononçait ses discours. L'amour dont il était embrasé pour la pratique de toutes les vertus le faisait parler avec un zèle auquel on ne pouvait résister. Ses paroles étaient comme autant de traits qui allaient percer les cœurs de son auditoire. Il communiquait aux autres de sa plénitude, et il n'était pas étonnant qu'après avoir allumé dans son âme le feu de la divine charité, il l'allumât dans celles de tous ceux qui l'écoutaient.

Plein de mépris pour le monde et pour lui-même, brûlant d'un ardent désir de voir Jésus-Christ régner sur tous les cœurs, prêt à faire le sacrifice de sa vie, si la gloire de Dieu l'exigeait, il était supérieur à toutes les considérations humaines. Rien ne pouvait l'engager à mollir; il n'affaiblissait ni ne déguisait les maximes de l'Évangile : il les annonçait aux grands et aux petits avec la même force et le même zèle. Les savants admiraient dans ses discours la sublimité des pensées, la noblesse des images, et un talent singulier de présenter les dogmes et les vérités les plus communes de la morale avec une dignité dont il y avait peu d'exemples. Cela ne l'empêchait pas de se rendre intelligible aux esprits les plus grossiers, parce qu'il régnait

dans tous ses discours un ton de simplicité qui rendait comme palpables les matières les plus abstraites. La prudence et la charité assaisonnaient ses réprimandes; il n'y avait rien de dur ni d'austère. Il savait se montrer intéressant et aimable, dans le temps même où il faisait des reproches. S'il effrayait les pécheurs endurcis, par la crainte des jugements de Dieu, il consolait et encourageait les âmes timorées, en leur inspirant une vive confiance en la miséricorde divine. Il combattit avec succès les vices à la mode et les erreurs contraires à la foi. Les hérétiques les plus opiniâtres et les pécheurs les plus invétérés dans le mal vinrent se jeter à ses pieds, et se reconnurent vaincus.

Le pape Grégoire IX, l'ayant entendu prêcher à Rome en 1227, en fut singulièrement touché; et, dans une de ces émotions que produit la surprise, il l'appela l'*arche du testament*. Il voulait dire parlà qu'il le regardait comme un riche trésor, où étaient renfermés tous les biens spirituels. La sainteté de sa vie donnait aussi beaucoup de poids à ses paroles.

Son extérieur était si grave et si édifiant, qu'il prêchait en quelque sorte par chacune de ses actions. Un jour il invita un de ses frères à venir prêcher avec lui; mais il revint au couvent sans avoir rien dit au peuple; et comme le frère lui demandait pourquoi il n'avait pas prêché, il lui répondit : « Croyez-moi, nous avons prêché par la » modestie de nos regards et par la gravité de notre » conduite. »

Les fréquents miracles qu'il opérait ajoutaient un nouvel éclat à ses vertus. On s'assemblait en foule pour aller l'entendre dans tous les lieux où il prêchait. Le concours était quelquefois si prodigieux, qu'il ne se trouvait point d'église assez grande pour contenir tout le peuple. Le Saint était alors obligé de parler dans les places publiques, et même dans les champs. Il parcourait les villes, les bourgs et les villages avec un zèle que rien ne pouvait ralentir. Il prêcha en France, en Italie et en Espagne. Il lui arriva un jour en France de garantir son auditoire d'un orage par la vertu de ses prières.

Le talent de la chaire n'était pas le seul qu'il possédât; il avait aussi dans un haut degré celui de conduire les âmes. Dans tous les lieux par où il passait, il se faisait un changement général : les ennemis se réconciliaient, les usuriers restituaient leurs gains illicites, les pécheurs de toute espèce se convertissaient sincèrement et venaient lui demander des avis particuliers pour régler leur vie sur les maximes de l'Évangile.

Étant en Lombardie, il s'exposa au danger de perdre la vie en prenant la défense des malheureux. Voici de quelle manière la chose est rapportée par les historiens de saint Antoine.

Ezzelino ou Ezelin, né dans la marche Trévisane, mais Allemand d'extraction, s'était mis à la tête du parti des Gibelins ou Impériaux. Il s'était emparé de Vérone et de plusieurs autres villes de la Lombardie, et les avait traitées avec une horrible cruauté durant l'espace de quarante ans. Les anathèmes lancés contre lui par trois différents papes n'avaient fait aucune impression sur son esprit. Ayant appris que les habitants de Padoue s'étaient révoltés contre lui, il fit mettre à mort, dans un seul jour, douze mille personnes du pays. La ville de Vérone, où il résidait ordinairement, était presque entièrement dépeuplée; on n'y voyait de toutes parts que des gardes armés, et dignes par leur férocité du maître qu'ils servaient. Antoine, qui ne craignait rien dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain, ne balança point d'aller à Vérone. Arrivé au palais, il fit demander une audience au prince, ce qui lui fut enfin accordé. Lorsqu'on l'eut introduit dans l'appartement d'Ezzelino, il le vit assis sur un trône, et environné d'une troupe de soldats prêts à lui obéir au moindre signe. Ce spectacle ne l'effraya point; il osa même dire au tyran que ses massacres, ses pillages et ses sacriléges criaient vengeance au Ciel, et que tous ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou de leurs biens, étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Il dit encore d'autres choses qui ne supposaient pas moins de hardiesse. Les gardes s'attendaient à tout moment qu'ils allaient recevoir ordre de tomber sur le Saint; mais ils ne purent revenir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzelino descendre de son trône, pâle et tremblant, se mettre une corde au cou, se jeter, fondant en larmes, aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le Saint le releva, et lui donna des avis convenables à la situation où il se trouvait. Quelque temps après, Ezzelino envoya un riche présent à Antoine; mais celui-ci le refusa, en disant que le plus agréable présent, que le prince pût lui faire, était de restituer aux pauvres ce qu'il leur avait injustement enlevé. Ezzelino parut d'abord avoir changé de conduite. Malheureusement ces belles dispositions s'évanouirent; il retomba dans ses premiers désordres. Les princes confédérés de Lombardie s'étant rendus maîtres de sa personne, ils le renfermèrent dans une étroite prison, où il mourut en 1259.

Antoine fut élevé aux premières places de son

ordre, et il les remplit avec autant de zèle que de capacité. Il eut une attention extrême à faire observer fidèlement la règle dans les différentes maisons dont la conduite lui avait été confiée. Ce fut principalement à lui que l'on dut la conservation de l'ordre des Franciscains, qui, étant encore, pour ainsi dire, dans son enfance, se trouva menacé de perdre l'esprit de son saint fondateur.

Après la mort de saint François, arrivée en 1226, le frère Élie fut élu général : c'était un homme tout rempli des maximes du monde. Abusant de l'autorité que lui donnait sa place, il laissa introduire divers abus, qui n'allaient à rien moins qu'à la ruine entière des constitutions fondamentales de l'ordre. Il fit bâtir une église magnifique; ce qui était contraire à cet esprit de pauvreté, si expressément recommandé par la règle. Il détournait les revenus des communautés à son usage particulier; il avait un cheval, et entretenait des domestiques pour le servir; il se nourrissait plus délicatement que les frères, et mangeait dans sa chambre. Plusieurs des provinciaux et des gardiens applaudissaient à sa conduite par respect humain. Les autres voyaient bien que toutes ces innovations ouvraient la porte au relâchement, et qu'elles éteindraient cet esprit de ferveur qui jusque-là avait fait la gloire de l'ordre; mais ils étaient trop lâches pour rompre le silence et pour s'élever contre les désordres qu'ils condamnaient intérieurement. Antoine et un Anglais nommé Adam eurent plus de courage que leurs frères; ils s'opposèrent aux abus, et les condamnèrent de la manière la plus forte. Les injures et les mauvais traitements furent la récompense de leur zèle; on les regarda comme des séditieux et des brouillons. Le général, de l'avis de plusieurs provinciaux, ordonna qu'ils fussent perpétuellement renfermés dans leurs cellules; et la sentence aurait été exécutée, si les deux fervents religieux n'en avaient prévenu l'exécution par la fuite. Antoine et Adam s'adressèrent au pape Grégoire IX, qui les reçut avec bonté, et écouta leurs plaintes. Grégoire cita Élie à comparaître devant lui à Rome; l'ayant trouvé coupable de tous les chefs d'accusations portés contre lui, il le punit en le déposant du généralat.

Antoine était alors provincial de la Romagne. Il profita de son voyage de Rome pour demander la permission de se démettre de sa place. Le pape, après la lui avoir accordée, fit d'inutiles efforts pour le retenir et l'attacher à sa personne. Le Saint se retira d'abord sur le Mont-Alverno; de là il se rendit au couvent de Padoue, qu'on lui avait assigné pour demeure avant qu'il fût provincial de la Romagne, et où il avait autrefois exercé les emplois de prédicateur et de professeur en théologie. Il prêcha le carême dans cette ville avec beaucoup de fruit et de succès. Ce fut là qu'il mit la dernière main à ses sermons, que nous avons encore, mais non pas tels qu'il les prêcha. Sa coutume était de les diversifier selon les circonstances, et de suivre en parlant l'impétuosité de son zèle. C'est pour cela que ses discours ne contiennent que des plans ou des idées générales, dépourvues des fleurs et des ornements de l'éloquence. Ces ornements et ces fleurs, le Saint les ajoutait en chaire (2).

A la fin du carême, Antoine, épuisé depuis longtemps de fatigues et d'austérités, sentit que sa santé et ses forces étaient considérablement affaiblies; il se retira dans un lieu solitaire appelé Campiétro, ou le champ de Pierre, afin de se préparer à la mort qu'il prévoyait devoir bientôt l'enlever de ce monde. Il prit avec lui deux religieux d'une grande vertu. Sa maladie augmentant tous les jours, il voulut qu'on le reportât au couvent de Padoue. La foule du peuple, qui s'empressait de baiser le bord de son habit, était si grande, qu'il fut obligé de rester dans le faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela. Après avoir reçu les sacrements de l'Église, il récita les sept psaumes de la pénitence, avec une hymne en l'honneur de la Sainte-Vierge (3), puis il s'endormit tranquillement dans le Seigneur le 13 juin 1231. Il était âgé de trente-six ans, et en avait passé dix dans l'ordre de Saint-François. Aussitôt qu'on eut appris qu'il ne vivait plus, les enfants se mirent à crier dans les rues : *Le Saint est mort.*

Des prodiges innombrables ayant attesté la sainteté du serviteur de Dieu, Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Ce pape l'avait connu particulièrement, et était grand admirateur de ses vertus. Voici comment il s'exprime dans sa bulle datée de Spolette : « Nous recommandons à l'évêque (de Pa-

(2) Les sermons de saint Antoine de Pade, écrits en latin, ainsi que son excellente concorde morale de la Bible, furent réimprimés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-fol. Le P. Antoine Pagi a donné quelques autres sermons du même Saint, écrits aussi en latin. Ils parurent à Avignon, en 1684. Voyez les *S. Antonii Paduani, et S. Francisci Assisiatis Opera omnia, Pedeponti*, 1739, t. II, in-fol. L'édition, que le P. Jean de La Haye donna à Paris en 1641 des ouvrages de saint François et de saint Antoine de Pade, n'est point complète. Le P. Wadding publia à Rome, en 1624, les sermons sur les Saints, avec l'exposition mystique des livres divins, et la concordance morale de l'Écriture, par saint Antoine de Pade.

(3) C'est l'hymne qui commence par ces mots : *O gloriosa Domina*, etc.

» doue), au frère Jourdain, prieur de Saint-Benoît, » au frère Jean, prieur de Saint-Augustin, de faire » des recherches exactes sur la vie (de saint An- » toine) et sur les merveilles opérées à son tombeau. » Ayant vu les preuves authentiques des miracles » de cet homme vénérable, ayant de plus connu » par nous-même sa sainte vie, et ayant eu le bon- » heur de converser avec lui; après avoir pris l'avis » de nos frères et de tous les prélats assemblés avec » nous, nous l'avons mis au nombre des Saints. » Il avait dit auparavant dans la même bulle : « Saint » Antoine, qui présentement habite dans le ciel, est » honoré sur la terre par plusieurs miracles que » l'on voit tous les jours s'opérer à son tombeau, et » dont la vérité nous a été certifiée par des pièces » dignes de foi (1). »

Trente-deux ans après la mort du Saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées; mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si le serviteur de Dieu eût été vivant. Saint Bonaventure, alors général des Franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, et dit en fondant en larmes : « O bienheureuse langue, qui ne cessez de » louer Dieu, et qui l'avez fait louer par un nombre » infini d'âmes! Il paraît présentement combien » vous êtes précieuse devant Celui qui vous avait » formée pour servir à une fonction si noble et si » sublime. » La langue de saint Antoine se garde dans l'église dont nous venons de parler (*), et qui est celle des Franciscains conventuels de Padoue (3). On voit aussi dans la même église le mausolée du Saint, qui est d'un ouvrage très-fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Devant ce mausolée sont suspendues plusieurs lampes fort riches, qui ont été données par différentes villes. Saint Antoine de Pade est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie.

Nous devons sans doute admirer les bienfaits extraordinaires dont Dieu combla son serviteur; mais souvenons-nous en même temps qu'il ne serait jamais parvenu à un si haut degré de perfection, s'il n'eût fidèlement correspondu aux grâces qu'il recevait; si, par la pratique du renoncement et de l'humilité, il n'eût appris à mourir à lui-même, et se perdre dans l'abîme de son néant. L'orgueil nous rend abominables devant Dieu, et l'oblige à s'éloigner de nous. Il fait à nos âmes une plaie profonde; il est la source de toutes nos passions; il étouffe jusqu'au germe des vertus; il est la forteresse du démon et le principe de nos différents désordres. Il faut déraciner ce vice, si nous voulons que la grâce établisse en nous son règne et verse ses trésors dans nos âmes.

(1) Voyez sur les miracles du Saint, le P. Papebroch, t. II *Junii*, p. 718.

(*) Les armées françaises s'étant emparées de Padoue en 1797, les autorités militaires annoncèrent aussitôt l'intention de dépouiller les églises de leurs richesses et de s'emparer même du reliquaire en or qui renfermait la langue de saint Antoine. A la nouvelle de cette impiété, un cri de douleur et d'indignation s'éleva dans toute la ville; on fit aussitôt une souscription, et dans peu d'heures on eut une somme suffisante pour racheter le reliquaire.

(3) La maison des Franciscains, dont il s'agit ici, procure souvent d'habiles professeurs à l'université de Padoue, une des plus célèbres de l'Europe.

---

† SAINTE FÉLICULE,

VIERGE ET MARTYRE.

PREMIER SIÈCLE.

Ce fut la résolution de conserver sa virginité qui acquit à cette Sainte la palme du martyre. Sur le refus qu'elle fit d'épouser un Romain riche et puissant, elle fut accusée d'être chrétienne, durant la persécution de Domitien, à ce qu'on croit. On lui fit souffrir divers tourments pour la faire changer de résolution; on l'éprouva de toutes les manières, mais elle fut inébranlable et par conséquent condamnée à mort. Le saint prêtre Nicodème retira son corps du cloaque où on l'avait jeté, et l'enterra sur le chemin d'Ardée, près de Rome : cette action de piété lui coûta aussi la vie. Le nom de la sainte martyre fut bientôt connu dans l'Église. Le calendrier du temps de Louis-le-Débonnaire place son nom au 5 juin, et celui du P. Fronteau (1), qui est du même temps, met sa fête au quatorze du même mois; mais les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, d'Adon, d'Usuard, de Wandelbert, ainsi que le romain moderne, la marquent au treize. La ville de Parme prétend posséder ses reliques dans l'église de Saint-Paul (2).

Voyez les Bollandistes, *ad XIII Maii et XIV Junii*. L'Histoire du martyre de la Sainte, que l'on trouve dans les actes de saint Nérée et de saint Achillée, n'est pas très-estimée et mérite peu de croyance.

(1) *Calend.* p. 94; t. X, *Spicil. Luc. Dacherii.*

(2) Voyez Ferrarius, *de sanct. Ital.*, et Tillemont, t. I p. 141.

† SAINT TRIPHYLLE,

ÉVÊQUE DE LEDRES, DANS L'ÎLE DE CHYPRE.

QUATRIÈME SIÈCLE.

TRIPHYLLE, avant d'avoir été élevé sur le siége épiscopal, avait employé beaucoup de temps dans l'étude des lettres. Il s'était principalement appliqué à l'éloquence et à la science du droit, dans la ville de Beryte (aujourd'hui Barut) en Phénicie, où il y avait depuis quelques siècles une célèbre école de jurisprudence. Il semble même qu'il fréquenta le barreau pendant un certain temps, et qu'il y acquit beaucoup de réputation, après quoi il alla se mettre sous la direction de saint Spiridion, évêque de Trimythonte (Trimiti). Guidé par un tel maître, il ne tarda pas à faire de grands progrès dans la voie de la vertu, et il fut trouvé digne d'être mis sur le siége épiscopal de la ville de Ledres (1).

Triphylle donna un jour une preuve éclatante de son humilité dans une nombreuse assemblée. Les évêques de Chypre étant réunis en synode, il fut chargé de prêcher au peuple en leur présence. Ayant à citer le passage de l'Évangile où Jésus-Christ dit au paralytique d'emporter son *grabat* et de marcher, il se servit d'un autre mot grec qui était plus délicat et d'un plus bel usage, comme qui dirait *un petit lit de repos* au lieu de *grabat* (2). Spiridion en parut indigné et lui dit d'un ton élevé : « Vous croyez-vous meilleur que celui qui a dit » *grabat*, pour avoir honte d'employer ses termes? » Le Saint reçut cette remontrance avec soumission, et son maître ajouta encore qu'on ne devait point déguiser l'Évangile par de vains ornements.

Triphylle assista au concile de Sardique en 347, et y soutint avec force la vérité orthodoxe et l'innocence de saint Athanase, ce qui lui attira la haine des ariens (3). Il composa plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose (4). Quelques-uns placent la mort du Saint en 370; mais il est probable qu'il mourut vers la fin du règne de Constance. Le martyrologe romain marque sa fête au 13 juin.

Voyez Sozomène, *Hist. eccl.* l. I, c. 11; Jérôme, *De viris illustr.*, c. 92 et epist. 24; Baronius, *Not. ad martyr. rom.*; Cave, voce *Triphillius*, et Baillet au 13 juin.

(1) Ledres ou *Ledra*, appelée autrement Leujheon, ou Leucothée, et quelquefois Leucosie, dans l'île de Chypre, sous la métropole de Famagouste. Voyez Le Quien, *Oriens Christ.*, t. II p. 1075.

(2) Σκίμποδος pour κραββάτου. Voyez Sozomeni, *Hist. eccl.* l. I, c. 11.

† SAINT FANDILLE,

RELIGIEUX ESPAGNOL ET MARTYR, SOUS LES SARRASINS.

L'AN 853.

A la mort d'Abderrama, roi des Mores, qui fit verser par torrents le sang chrétien vers le milieu du neuvième siècle, les fidèles crurent que leur sort allait être adouci, lorsque Mahomet, son fils et son successeur, parut vouloir surpasser la fureur de son père. Il fit abattre la plupart des églises, chargea les chrétiens de nouveaux impôts, et chassa de son palais tous les serviteurs de Jésus-Christ qui y avaient quelque office. Parmi les victimes de son caractère féroce, il faut placer principalement saint Fandille qui s'était consacré à la vie contemplative dans un cloître du territoire de Cordoue. Les moines d'un autre monastère nommé Philemellar ou Piguamellar, près de Cordoue, souhaitèrent de l'avoir auprès d'eux, pour en faire leur supérieur. Il brilla dans cette communauté comme le modèle le plus accompli de toutes les vertus, et sut s'acquérir par sa douceur et sa sollicitude paternelle l'amour de ses religieux.

Ne pouvant plus supporter l'injustice avec laquelle les mahométans persécutaient les chrétiens et les maltraitaient en justice, et emporté par son zèle intrépide, il alla un jour jusqu'aux tribunaux des juges et menaça les persécuteurs des jugements de Dieu. Ceux-ci le firent arrêter sur l'heure et le présentèrent, après quelques jours de prison, au prince qui, choqué de ce qu'il osait condamner devant lui le prophète de la Mecque, le fit décapiter le 13 juin 853. Il ordonna en même temps que l'on arrêtât l'évêque de Cordoue, mais il avait déjà pris la fuite. Le prêtre Anastase, qui avait publiquement réfuté les erreurs du Coran, fut aussi exécuté avec Félix, moine d'Asturie. Le roi publia alors un édit pour perdre généralement tous les chrétiens qui refuseraient d'embrasser le mahométisme. Mais sur la remontrance de son conseil qui lui représenta qu'il dépeuplerait ses états, il réduisit la persécution à ceux qui attaqueraient publiquement la religion de Mahomet. Usuard et le martyrologe romain moderne placent la fête de Fandille au 13 juin.

Tiré de Ræss et Weis, t. VIII p. 78. Voyez saint Euloge, *Memor.*, l. III, c. 7; les *Acta SS.* t. II *Junii*, p. 608, et Baillet en ce jour.

(3) Voyez *Athanas. Apol.* 2.

(4) On cite avec éloge entre autres ses *Commentaires sur le Cantique des cantiques*, que saint Jérôme témoigne avoir lus, ainsi que son livre sur la vie et les miracles de saint Spiridion, en vers, dont Suidas dit beaucoup de bien, voce Τριφυλλ.

† LE B. GÉRARD, MOINE DE CLAIRVAUX.

L'AN 1138.

Gérard était le frère aîné de saint Bernard et fils de Técelin, gentilhomme de Bourgogne, et de la B. Alix ou Alette. La nature le doua de toutes les qualités de l'esprit et du corps; il était brave, honnête, généreux, plein de bonté, prudent et réglé dans sa conduite. Lorsque saint Bernard fit à ses frères la proposition de renoncer au monde, Gérard rejeta d'abord fort loin ce conseil et reprocha même à ses frères d'avoir mis trop de précipitation à se résoudre. Cependant Bernard ne désespéra nullement, et lui dit : « Je sais que vous n'entendrez la » voix de Dieu que lorsque sa main vous frappera. » Il ajouta en lui mettant le doigt sur le côté : « Un » jour viendra, et je suis certain que ce sera bientôt, que cet endroit que je touche, percé d'un » coup de lance, ouvrira votre cœur au conseil » salutaire que vous rejetez maintenant avec mépris. »

La chose arriva comme il l'avait prédite. Gérard, étant allé au combat, fut blessé et fait prisonnier. Tandis qu'on l'entraînait et qu'il se croyait la proie assurée d'une mort prochaine, il s'écria avec effroi : « Je suis religieux, je suis religieux de Cîteaux, » et fit chercher aussitôt saint Bernard, qui refusa d'abord de venir, se contentant de le faire souvenir de ce qu'il lui avait prédit, mais qui vint néanmoins ensuite et trouva son frère parfaitement guéri.

Peu de temps après, Gérard fut délivré de sa captivité; il suivit Bernard et ses autres frères à Cîteaux, où il fut reçu par saint Étienne, abbé du lieu. Dans la suite il vint à Clairvaux, et y remplit plusieurs charges importantes. Bernard lui donna toute sa confiance, et n'entreprit jamais rien de grand sans consulter son frère, dont il connaissait la piété et la prudence.

Dans un voyage que le B. Gérard fit en 1137 en Italie, avec le saint abbé de Clairvaux, il tomba malade à Viterbe, avant qu'ils eussent pu atteindre la capitale de la chrétienté, où les appelaient les affaires de l'Église. Cet accident causa une douleur extrême à saint Bernard; cependant sa confiance ne le quitta pas, et il demanda à Dieu la guérison de son frère. Il fut exaucé, et ils achevèrent heureusement leur voyage; mais de retour à Clairvaux, le B. Gérard tomba malade une seconde fois, et mourut le 13 juin 1138. Son nom se trouve dans plusieurs martyrologes, mais pas dans le romain.

Voyez *Exord. Cisterc.*; Le Maître, *vie de S. Bernard;* Le Nain, t. III et IV; saint Bernard, *Serm.* 26 *in Cant.*, et Baillet, 13 juin.

14 JUIN.

—

SAINT BASILE-LE-GRAND,

ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE, EN CAPPADOCE.

Tiré de ses ouvrages; des panégyriques et des oraisons funèbres prononcées en son honneur par saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Amphiloque et saint Éphrem, qui tous l'avaient connu particulièrement; ainsi que des anciens historiens ecclésiastiques. Voyez Hermant, Tillemont, Cave, et M. Jos. Assémani, *in Calend. univ. ad* 1 *Jan.* t. VI p. 4.

L'AN 379.

Saint Basile, issu d'une famille où l'on comptait une longue suite de héros célèbres, naquit à Césarée, métropole de la Cappadoce, vers la fin de l'année 329. Ceux dont il avait reçu le jour étaient nés aussi dans le même pays. Son père cependant était originaire du Pont, et ses ancêtres y avaient joui longtemps d'une haute considération. Sainte Macrine fut son aïeule paternelle. Cette Sainte, et son mari dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, furent dépouillés de leurs biens, et souffrirent de cruelles tortures pour la foi, sous le règne de Maximin II, en 311. Ayant une autre fois pris la fuite, pour se soustraire aux recherches des persécuteurs, ils restèrent sept ans cachés dans les forêts du Pont, où Dieu, selon saint Grégoire de Nazianze (1), pourvut miraculeusement à leur subsistance.

Saint Basile l'ancien, et sainte Emmélie, dont Dieu se servit pour donner au monde le saint archevêque de Césarée, se rendirent recommandables par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Le Ciel bénit leur mariage par la naissance de dix enfants. Il y en eut neuf qui leur survécurent, et qui tous se distinguèrent par une sainteté éminente; ceux qui restèrent dans le monde, dit saint Grégoire de Nazianze, parurent ne le pas céder en piété à ceux qui embrassèrent l'état de virginité pour se consacrer plus parfaitement au service de Dieu. Sainte Macrine était l'aînée de tous ces enfants; elle aida sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs, et travailla de concert avec elle à leur inspirer de vifs sentiments de religion. Il y avait quatre garçons, saint Basile, Naucrace, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste.

Sainte Emmélie dut à ses prières la naissance de son fils Basile, mais à peine était-il au monde, qu'il coûta de vives alarmes à la tendresse de sa famille. Il fut attaqué d'une maladie dangereuse que les mé-

(1) *Or.* 20.

decins jugèrent incurable. Le rétablissement de sa santé fut regardé comme le fruit des prières que l'on avait faites pour lui. Nous apprenons ces particularités de saint Grégoire de Nysse.

On l'envoya, dès son enfance, chez sainte Macrine l'ancienne, son aïeule, qui demeurait à la campagne, auprès de Néocésarée, dans le Pont : ce fut là qu'il puisa les premiers principes de vertu. Je n'ai jamais oublié, disait-il depuis, les fortes impressions que faisaient sur mon âme encore tendre les discours et les exemples de cette sainte femme. Son père, qui passait la plus grande partie de sa vie dans le Pont, et qui était l'ornement de cette province, autant par sa piété que par son éloquence, se chargea lui-même de lui enseigner les premiers éléments de la littérature; et il le fit jusqu'à sa mort, arrivée peu de temps après la naissance de saint Pierre de Sébaste. Le jeune Basile fut alors envoyé à Césarée, où les sciences étaient très-florissantes; il s'y distingua au-dessus de ceux de son âge par la rapidité de ses progrès. Il s'attirait en même temps, par sa régularité et sa ferveur, l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient.

Les plus habiles maîtres de Césarée n'ayant plus rien à lui apprendre, ses parents le firent partir pour Constantinople, où Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps et un des premiers hommes de l'empire, donnait des leçons publiques avec un applaudissement universel (2). Ce grand maître sut distinguer Basile dans la foule de ses disciples; il ne pouvait se lasser d'admirer en lui les plus heureuses dispositions pour les sciences, jointes à une modestie rare et à une vertu extraordinaire. Il dit dans ses épîtres, qu'il se sentait comme ravi hors de lui-même toutes les fois qu'il entendait Basile parler en public. Il entretint toujours depuis avec lui un commerce de lettres, et il ne cessa de lui donner des marques de cette haute estime et de cette vénération profonde qu'il avait conçues pour son mérite (3). De Constantinople, Basile se rendit à Athènes, dans le dessein d'y puiser de nouvelles connaissances (4). Cette ville avait toujours été regardée comme le temple des muses depuis Périclès qui avait tiré la Grèce de la barbarie. On s'y rendait de toutes parts pour se former à cette pureté de langage et à cette élégance attique qui ont rendu si célèbres les bons écrivains de la Grèce (5).

Ce fut en 352 que saint Basile arriva à Athènes. Il y trouva saint Grégoire de Nazianze, avec lequel il avait formé à Césarée la liaison la plus intime. Comme celui-ci connaissait déjà les mœurs des Athéniens, il donna de sages avis à son ami, et disposa tous les esprits à le bien recevoir. La gravité de Basile, jointe à l'idée avantageuse que l'on avait conçue de lui, le préserva des mauvais traitements auxquels les nouveaux venus étaient toujours exposés de la part de ceux qui fréquentaient les écoles publiques (6).

(2) Libanius, païen de religion, enseigna la rhétorique à Constantinople, à Nicomédie et à Antioche. Il fut singulièrement honoré de Julien l'Apostat. Il survécut à l'empereur Théodose, qui l'éleva à la dignité de préfet du prétoire. Nous avons encore de lui des *épîtres*, des *oraisons* et des *déclamations*, où l'on trouve de fréquentes invectives contre l'empereur Constantin-le-Grand et contre la religion chrétienne.

(3) Libanius, *ap. S. Basil.* ep. 143, 152.

(4) Saint Basile fait une excellente remarque dans son traité *De legendis Gentilium libris*. L'Écriture et les maximes de la vie éternelle doivent, dit-il, faire la principale étude des chrétiens; mais il ne faut pas conclure de là que l'éloquence et les autres parties de la littérature leur soient inutiles; on doit au contraire les regarder comme les feuilles qui servent aux fruits d'ornement et de défense. Partant d'après ce principe, il veut que l'on prépare la jeunesse à l'étude sublime des oracles sacrés, par la lecture réfléchie des meilleurs poètes et des meilleurs orateurs de l'antiquité profane; il ordonne en même temps que l'on use de discrétion dans le choix des livres que l'on met entre les mains des jeunes gens. On doit, ajoute-t-il, leur interdire absolument tous ceux où il se trouverait des exemples et des maximes capables de leur corrompre le cœur.

Julien l'Apostat sentait mieux que personne l'utilité que notre religion retirait de l'étude des belles-lettres; il jugeait qu'il lui serait impossible d'anéantir le christianisme, comme il se l'était proposé, tant qu'il aurait pour défenseurs les plus savants hommes de l'empire, tels qu'un saint Athanase, un saint Basile, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Hilaire, un Diodore de Tarse, un Apollinaire. Ce fut ce qui le porta à défendre aux chrétiens d'enseigner la grammaire, l'éloquence et la philosophie. Les pères ne furent pas les seuls qui regardèrent cet edit comme un acte indigne de tyrannie; les païens en portèrent le même jugement. On peut voir ce qu'en dit Ammien-Marcellin, qui était de la religion de Julien, et le panégyriste de ce prince, l. 22, c. 10; l. 25, c. 4. On lira aussi avec beaucoup de satisfaction ce qui concerne ce trait d'histoire, dans un des meilleurs écrivains de notre siècle. Voyez Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, l. 12, n. 24, t. III p. 171.

Le savant académicien observe, d'après le témoignage des pères et des historiens contemporains, que Julien donna un second édit, par lequel il était défendu aux chrétiens de lire les auteurs profanes. Pour suppléer à cette perte, Apollinaire et saint Grégoire de Nazianze composèrent des poèmes sur des sujets de piété; mais on n'était pas dédommagé des chefs-d'œuvre de l'antiquité par des ouvrages faits à la hâte, quelques beautés qu'ils pussent d'ailleurs renfermer.

(5) La langue grecque se conserva dans l'Orient avec une grande partie de sa pureté primitive, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, au milieu du quinzième siècle. Le goût de la belle littérature périt plus tôt en Occident. Il commença à déchoir sous le règne de Tibère, et il s'évanouit entièrement à l'arrivée des barbares, dont les incursions ramenèrent les ténèbres de l'ignorance.

(6) S. Greg. de Naz. *or.* 20.

L'amitié de nos deux Saints était bien différente de celle des jeunes gens, qui n'est fondée d'ordinaire que sur l'intérêt ou l'amour du plaisir. Ils s'aimaient, parce qu'ils s'estimaient et se respectaient mutuellement. De plus, il y avait en eux une admirable conformité de penchants, et une ardeur égale pour l'acquisition de la vertu et des sciences; il n'est pas étonnant, après cela, qu'ils fussent supérieurs aux atteintes de l'envie, de l'impatience, et de ces autres passions qui troublent quelquefois le repos des âmes ordinaires. Leur unique objet était de se consacrer parfaitement au service de Dieu; et, pour parvenir à cette grande fin, ils saisissaient toutes les occasions de s'animer et de se soutenir l'un l'autre : mais comme il peut se glisser des abus dans les amitiés même les plus saintes, ils étaient continuellement sur leurs gardes, afin de ne pas tomber dans les piéges de l'ennemi. Ils priaient assidûment, et vivaient dans une mortification continuelle de leurs sens. A juger d'eux par la gravité de leur conduite, on les aurait pris pour des anges destitués de corps. Avec cette vigilance sur eux-mêmes, ils trouvaient dans leur amitié réciproque mille consolations et mille moyens pour s'entre-exciter à la pratique du bien. Ils demeuraient ensemble, et avaient une table commune. Leur union n'était jamais interrompue par la diversité des sentiments; ils paraissaient n'avoir qu'une même volonté. L'esprit de propriété ne régnait point parmi eux. Dans toutes leurs actions, ils n'envisageaient que la gloire de Dieu : c'était là qu'ils rapportaient leurs travaux, leurs études, leurs veilles, leurs jeûnes, et généralement l'emploi de toutes les facultés de leur âme.

Mais inutilement auraient-ils apporté les précautions dont nous venons de parler, pour mettre leur innocence à l'abri du danger, s'ils n'eussent été fidèles à éviter les mauvaises compagnies. C'est la remarque que fait saint Grégoire de Nazianze (7). « Nous n'avions, dit-il, aucune liaison avec les étu» diants qui montraient de la grossièreté, de l'im» pudence et du mépris pour la religion : nous ne » fréquentions que ceux qui étaient paisibles et » réguliers, que ceux dont la conversation pouvait » nous être profitable. Nous nous étions persuadés » que c'était une illusion de se mêler avec les pé» cheurs, sous prétexte de travailler à les convertir, » et que nous devions toujours craindre qu'ils ne » nous communiquassent leur poison. » Cette maxime ne devrait jamais sortir de l'esprit des jeunes gens; et c'est pour ne pas la suivre que plusieurs d'entre eux se perdent misérablement.

(7) S. Greg. de Naz. or. 20.

Saint Grégoire de Nazianze ajoute, en parlant de lui et de son ami : « Nous ne connaissions que deux » rues de la ville : l'une conduisait à l'église et aux » ministres sacrés qui y célébraient les divins mys» tères et nourrissaient le troupeau de Jésus-Christ » du pain de vie; l'autre, pour laquelle nous n'a» vions pas à beaucoup près la même estime, condui» sait aux écoles publiques et chez ceux qui nous » enseignaient les sciences. Nous laissions aux au» tres les rues par lesquelles on allait au théâtre, » aux spectacles et aux lieux où se donnaient les » divertissements profanes. Notre sanctification fai» sait notre grande affaire; notre unique but était » d'être appelés et d'être effectivement chrétiens; » c'était en cela que nous faisions consister toute » notre gloire. »

Saint Basile se rendit fort habile dans la connaissance des différentes parties de la littérature. Il savait que cette connaissance contribue beaucoup à étendre les facultés de l'esprit, et qu'elle est absolument nécessaire à quiconque veut exceller en quelque science, surtout dans l'art oratoire, qui était en grande estime chez les Grecs et les Romains. Ayant dessein, ainsi que son ami, de se mettre en état de servir utilement l'Église, ils s'appliquèrent l'un et l'autre à se perfectionner dans la véritable éloquence.

Le mépris, que les Pères marquent quelquefois pour l'art oratoire, ne tombe que sur ces ornements recherchés et superflus qui ne font que chatouiller l'oreille, qui dans un prédicateur ne servent qu'à déprimer la sublimité de nos mystères, et dont l'effet ordinaire est de nous détourner de la fin pour laquelle ces mystères ont été révélés. Une vaine pompe de paroles ne peut s'accorder avec cette noble simplicité qui convient à la dignité des vérités saintes, qui se fait si vivement sentir dans les écrivains sacrés, et qui rend leur éloquence infiniment supérieure à celle que l'on remarque dans les ouvrages les plus finis de l'antiquité païenne : mais cette simplicité n'exclut ni la noblesse des pensées, ni la beauté du style, ni les charmes de la diction, dont chaque sujet peut être susceptible. Saint Grégoire de Nazianze et les autres Pères ont prouvé, par leurs exemples, que, quoique les vérités divines ne doivent pas être prêchées avec *les discours persuasifs de la sagesse humaine* (8), les ministres de la parole peuvent cependant tirer de grands secours de l'éloquence. On peut même avancer que ces prédicateurs qui ne suivent aucune méthode dans leurs sermons, qui emploient des termes bas et rampants,

(8) 1. Cor. II, 4; 2. Cor. XI, 6.

dégradent la fonction sublime qu'ils exercent; qu'ils déshonorent le Dieu dont ils sont les ambassadeurs; qu'ils avilissent la parole sainte que l'Église les a chargés d'annoncer, qu'ils rendront compte du discrédit où elle tombe quelquefois par leur faute, ainsi que de cette négligence qui fait que les fidèles n'ont que du mépris et du dégoût pour le trésor inestimable dont ils étaient les dispensateurs. Il faut donc que ceux qui sont appelés à la conduite des âmes emploient tous leurs efforts pour se rendre capables de prêcher l'Évangile avec ce ton de dignité qui convient à l'importance de cette fonction, la première, la plus indispensable de toutes celles qui sont imposées à un pasteur, et de l'exercice de laquelle dépend le salut de la plupart des âmes qui leur sont confiées. Ce fut dans cette vue que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze s'appliquèrent si fortement à l'étude de l'éloquence, et qu'à l'exemple d'un Thucydide et d'un Démosthène, ils se donnèrent des peines incroyables pour former leur style sur les meilleurs modèles (*).

(*) Les deux Saints ne réussirent si parfaitement dans l'étude de l'éloquence, que parce qu'ils suivirent la sage méthode prescrite par les plus habiles maîtres. Ils se garantirent d'abord de cette fureur de vouloir lire un grand nombre de livres, persuadés que ces sortes de lectures accablent l'esprit, au lieu de le former et de l'enrichir; que tout l'effet qu'elles produisent est de mettre de la confusion dans les idées, et qu'il résulte ordinairement de leur multiplicité un chaos qu'on ne peut plus débrouiller. Ils tenaient pour la maxime rendue par le proverbe, *je suis en garde contre celui qui s'attache à un seul livre*. Ils se formaient un plan d'étude raisonné, avant de multiplier leurs lectures. A cette précaution, ils en joignaient une seconde; c'était de choisir les meilleurs auteurs, et les lire et relire avec la plus grande attention, de les méditer profondément, afin de digérer, pour ainsi dire, ce qu'ils avaient lu, et de le faire passer dans la substance de leur esprit. Souvent encore ils revenaient sur les plus beaux endroits, qu'ils comparaient les uns avec les autres; ensuite ils essayaient de les imiter, et ils ne cessaient leurs efforts que quand ils avaient au moins fort approché de la perfection de leurs modèles, tant pour le style que pour les pensées.

Voici la règle qu'ils suivaient à l'égard de leurs propres compositions. Ils les retouchaient souvent, afin de corriger ce qu'il y avait de défectueux dans leurs premières pensées; ils prenaient du temps pour polir leur style; en un mot, ils donnaient à chaque partie du discours tout le degré de force et de beauté dont ils étaient capables, pour faire un ensemble auquel il ne manquât aucun genre de perfection. On peut assurer aussi que les deux Saints se communiquaient leurs productions respectives, et qu'ils les soumettaient à la critique de leurs amis. Ils savaient pourtant qu'il est un point où il faut quitter la lime. Ainsi ils ne ressemblaient pas à ces hommes qui, à force d'être difficiles à se contenter eux-mêmes, gâtent ce qui était bien fait. Ils ressemblaient encore moins à ceux qui sont tellement prévenus en faveur de ce qui sort de leurs plumes, qu'ils ne sauraient sacrifier une pensée puérile, une antithèse recherchée, un mot superflu, une répétition vicieuse, sans penser que ce sont là autant de défauts qui déparent leurs ouvrages. C'est pour ne les avoir point évités, ces défauts, que les beautés réelles qui sont dans Sénèque se trouvent comme éclipsées.

La dernière des qualités qu'on exige dans un orateur, est une action naturelle, aisée, pleine d'âme et d'expression; elle s'acquiert par l'exercice et par une attention suivie sur soi-même quand on déclame. Cette qualité, Basile et Grégoire la possédaient dans un degré éminent. Ils avaient en parlant ce geste élégant et délicat qui faisait le caractère distinctif de Cicéron; ils avaient en même temps le feu et la véhémence de Démosthène, qui, considéré sous ce rapport, a surpassé, soit dans la composition, soit dans le débit, les plus célèbres orateurs d'Athènes et de Rome.

C'est une erreur de croire que la fréquentation du théâtre soit utile à un homme destiné à parler en public; le geste et l'accent qu'on y puiserait ne siéent point à un orateur, il ne formera jamais aucun de ces avocats et de ces prédicateurs qui enlèvent l'admiration publique. Ainsi nos deux Saints ne perdirent rien en ne fréquentant point le théâtre; ils y gagnèrent encore d'un autre côté, puisqu'ils s'en abstinrent par un principe de religion.

Un génie vaste et fécond, des études dirigées par une excellente méthode, et conséquemment faites avec le plus grand succès, rendirent Basile et Grégoire les plus accomplis de tous les orateurs qui eussent jamais paru; peut-être même effacèrent-ils les deux princes de l'éloquence de l'antiquité païenne. Ils eurent cependant plus de traits de ressemblance avec Démosthène qu'avec Cicéron. Le dernier, pour s'accommoder au génie des Romains, n'abandonne qu'à regret une idée intéressante; il la fait envisager sous ses différents point de vue; il entasse images sur images pour l'inculquer plus fortement; il tâche en même temps d'éviter les redites par une agréable variété de tours et d'expressions. Démosthène suivit, et eut raison de suivre une route tout opposée. Les Athéniens étant naturellement pensifs, il fallait les attacher par des traits vifs et saillants, par une brièveté énergique, par des raisonnements serrés, et leur laisser le plaisir de deviner quelquefois l'orateur; chaque terme devait renfermer un grand sens et fournir matière à de nouvelles réflexions.

Nous observons, en passant, que les Français, et surtout les Espagnols et les Italiens, tiennent du caractère des anciens Romains, et qu'ils vont même plus loin qu'eux dans le point dont il s'agit. C'est pour cela que les Fléchier et les Algarotti se replient si souvent sur certaines pensées, qu'ils les présentent sous diverses faces, comme s'ils craignaient de n'être pas suffisamment entendus. On ne doit cependant pas donner trop d'étendue à la généralité de cette observation. On compte parmi nos modernes des orateurs qui ont atteint la perfection de l'éloquence, et nous mettons à la tête de tous le grand évêque de Meaux. L'Allemagne est encore bien en arrière sous ce rapport, et il n'est guère probable qu'on y voie jamais monter en chaire un Bourdaloue ou un Massillon. Il y a sans doute une énorme distance entre les périodes du fade Lohenstein et du burlesque Abraham à sancta Clara et celles d'un Wurz, d'un Gretsch et d'un Jean-Jean; mais qu'il est pâle le célèbre maître d'éloquence allemande; qu'il est affecté, l'énergique prédicateur de Vienne, et qu'il est diffus, le premier prédicateur de la cathédrale de Strasbourg; combien ils sont encore éloignés tous du Démosthène et du Cicéron français! Cette différence prend-elle sa source

Saint Basile excellait aussi dans la philosophie, dans la poésie et dans les autres parties de la littérature. Pour peu qu'on lise attentivement ses écrits, et surtout son livre *de la Création* ou *de l'ouvrage des six jours*, qu'il a intitulé *Hexaëmeron*, on reconnaîtra qu'il avait sur l'histoire naturelle des idées plus justes et des connaissances plus étendues qu'Aristote, malgré les secours que procuraient à celui-ci les trésors d'Alexandre. Il possédait si supérieurement la dialectique et l'art d'enchaîner les conséquences aux principes, qu'on ne pouvait résister à la force de ses raisonnements; ils étaient si liés et si pressants, selon saint Grégoire de Nazianze, qu'on aurait eu plus de peine à s'en débarrasser qu'à sortir d'un labyrinthe. Il prit une teinture générale de la géométrie, de la médecine, et d'autres sciences semblables, étant persuadé, avec raison, que sans cette teinture on ne peut guère exceller dans aucun art en particulier; mais il méprisa tout ce qui était inutile à un homme qui s'était uniquement dévoué à la défense et à la gloire de la religion. En mettant ainsi des bornes à sa curiosité, dit saint Grégoire de Nazianze, il ne se montra pas moins admirable pour ce qu'il négligea dans les sciences, que pour ce qu'il en apprit. Le cours de ses études préliminaires étant achevé, il s'appliqua sérieusement à méditer l'Écriture, cette source inépuisable de sentiments et de connaissances qui élèvent l'homme jusqu'au Ciel. Il lisait encore assidûment les ouvrages des Pères de l'Église. Par tous ces moyens réunis, il amassa un riche trésor de sciences, et se rendit capable d'exercer, avec cette supériorité que l'on connaît, l'important ministère de la parole divine, et de contribuer avec une force merveilleuse à l'avancement de la piété dans les âmes (9).

dans la langue, ou dans toute autre cause? c'est une question dont nous abandonnerons la décision à d'autres.

Mais revenons au parallèle de Démosthène et de Cicéron. Le premier, prenant Thucydide pour modèle, et voulant s'accommoder au caractère des Athéniens, est partout serré, profond et plein de traits qui ont la promptitude et la vivacité de l'éclair. L'Enthymème était son argument favori; il lui fournissait des armes invincibles pour confondre et pour terrasser ses adversaires. Sa véhémence, son style aisé et naturel font que l'on perd entièrement l'orateur de vue, pour ne s'occuper que de ce qu'il dit. L'art se montre cependant quelquefois et ses discours paraissent trop travaillés; de là vint qu'on lui objecta que ses harangues *sentaient l'huile de sa lampe*. Cicéron n'est pas moins admirable en son genre; il possède supérieurement l'art de varier son style suivant les matières qu'il traite. Il est sublime lorsqu'il décrit les qualités qui constituent un orateur parfait; il est clair, simple et naturel dans ses ouvrages philosophiques; partout il intéresse par la vivacité et les charmes de son pinceau. M. De Fénélon cependant observe dans ses *dialogues sur l'éloquence*, que son style est quelquefois trop étudié; qu'il prodigue les ornements et les grâces, et qu'il décèle en plusieurs endroits une envie excessive de plaire à ses auditeurs.

Saint Grégoire de Nazianze se montre plus judicieux que Cicéron dans le choix et l'emploi des ornements; il y avait recours, parce qu'il savait que le plus sûr moyen de persuader est de plaire. Ceux qui aiment les grâces et les fleurs du discours, regardent ce père comme le plus éloquent de tous les orateurs; mais ceux qui, s'attachant aux choses, veulent bannir du discours tout ce qui a l'air d'être trop recherché et trop compassé, donnent la palme à saint Basile.

En effet, ce dernier évite tout ce qui pourrait sentir l'affectation; ses expressions sont simples, mais énergiques; elles ont cette beauté inimitable qui est empreinte sur tous les ouvrages de la nature. Il est sobre dans l'usage des figures, qui, étant prodiguées, déparent le discours au lieu de l'embellir. En même temps que son style est clair et correct, il est plein de douceur et d'élégance. Il revêt ses pensées de tous les charmes du langage, sans toutefois paraître les avoir recherchés. L'art et l'étude ne se font remarquer en aucun endroit de ses écrits. Il parle partout, dit un habile critique, le langage que la nature elle-même parlerait, si elle pouvait s'exprimer sans les signes extérieurs de la parole. Enfin, on peut appliquer à saint Basile ce que Quintilien a dit de Cicéron, savoir, qu'en lui l'éloquence a déployé tout son pouvoir et étalé toutes ses richesses.

Nous reconnaissons cependant que si saint Chrysostôme avait eu le temps de limer ses écrits, il serait peut-être vrai de dire qu'il n'a jamais paru de génie qui fût plus propre à l'éloquence, ni qui possédât dans un degré plus éminent toutes les qualités qui font un orateur parfait. Les pièces qu'il a finies sont égales, supérieures même à tout ce que les auteurs classiques ou les pères nous offrent de plus achevé à cet égard. Il n'y a pas jusqu'à celles qu'il composa sur-le-champ, et qu'il n'a pu revoir, qu'on ne lise encore aujourd'hui avec admiration. On y remarque beaucoup de feu et de véhémence, de la noblesse et de la force dans les images, de la netteté dans les idées, de la douceur dans l'expression, de la facilité dans le style. Le saint docteur perdait quelquefois son sujet de vue, en se livrant à des digressions et à de longues parenthèses, où sont renfermées des choses fort utiles, mais qu'il aurait fait disparaître, s'il eût mis la dernière main à ces sortes de productions.

(9) Les Basile, les Chrysostôme, les Ambroise, les Augustin, sont les modèles qu'il faut suivre dans les études ecclésiastiques. Les jeunes clercs doivent, à leur exemple, lire attentivement la Bible en elle-même; ils la liront ensuite avec un commentaire exact, tels que ceux de Ménochius, d'Estius, de Carrière, etc. Qu'ils s'appliquent spécialement à bien entendre les psaumes, les prophètes et le nouveau Testament; qu'ils aient soin en même temps de bien méditer ces divins oracles, afin d'en pénétrer le sens spirituel, et d'en tirer, pour ainsi dire, toute la moëlle. Ils trouveront pour cela de grands secours dans les commentaires admirables de saint Chrysostôme sur les psaumes, sur saint Matthieu et sur saint Paul. D'ailleurs ces commentaires sont eux-mêmes un trésor de morale présentée avec toutes les grâces de l'éloquence.

Il serait à souhaiter qu'on donnât un recueil composé des discours de saint Chrysostôme au peuple d'Antioche, et de ses commentaires sur l'Écriture; de quelques homélies choisies de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Augustin; du livre de saint Cyprien à Donat, et de son explication de l'oraison dominicale; du livre de saint Eucher à Valérien, etc. Un pareil recueil serait d'une grande utilité aux prédicateurs; ils s'y enrichiraient des précieuses dé-

Basile fut bientôt regardé à Athènes comme un oracle qu'on devait consulter sur les sciences divines et humaines. Les étudiants et les maîtres de cette ville, pleins de vénération pour son mérite, employèrent toutes sortes de moyens pour le fixer parmi eux; mais ils ne purent y réussir. Basile crut qu'il était comptable à sa patrie des talents que Dieu lui avait donnés. Ayant donc laissé son cher Grégoire à Athènes, il en partit en 355 pour se rendre à Césarée, en Cappadoce. Quoiqu'il fût jeune encore, il ouvrit dans cette ville une école de rhétorique. Ses amis le déterminèrent aussi à plaider au barreau. C'était par ces deux voies que les orateurs et les personnes de qualité commençaient à se faire connaître, et se perfectionnaient dans l'éloquence.

Déjà la philosophie avait élevé Basile au-dessus de l'ambition; il ne se sentait que du mépris pour les places distinguées et pour tous les vains avantages qu'il pouvait se promettre dans le monde. Toujours il avait mené une vie fort régulière, et ne s'était occupé qu'à chercher le royaume de Dieu; mais l'accueil honorable qu'on lui fit dans son pays, joint aux applaudissements qu'il recevait de toutes parts, l'exposèrent à une tentation bien délicate, à celle de la vaine gloire. Il ne se fut pas plus tôt aperçu du danger qu'il courait, que la frayeur s'empara de son âme. Peu de temps après, il résolut de renoncer entièrement au monde, afin de s'éloigner davantage du précipice sur le bord duquel il avait marché. Sainte Macrine, sa sœur, et saint Grégoire de Nazianze ne contribuèrent pas peu à l'affermir dans cette résolution. En lui représentant les avantages de la pauvreté volontaire, ils firent naître en lui le mépris d'une gloire périssable, et lui inspirèrent un désir ardent de tendre à la perfection. Basile, par leur avis, donna aux pauvres la plus grande partie de ses biens, et, semblable à un homme qui sort de léthargie, il commença à voir la lumière de la sagesse céleste, et à sentir tout le néant des choses créées. Dans ces dispositions, il se consacra aux travaux de la pénitence, en embrassant l'état monastique. Libanius fut singulièrement frappé d'un si généreux mépris du monde, et il ne pouvait se lasser d'admirer la grandeur d'âme qui en était le principe.

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze mettent souvent l'éloquence au nombre des choses qu'ils abandonnèrent en renonçant au monde; mais par-là ils entendent ce vain assemblage de fleurs et d'ornements qui n'ont d'autre effet que de charmer les oreilles; peut-être parlent-ils de l'usage profane de l'éloquence, auquel on ne renonçait point à leur âge, sans faire un grand sacrifice. Quoi qu'il en soit de leur pensée, on voit par leurs écrits qu'ils n'ont point condamné l'éloquence considérée en elle-même, et leur exemple servira toujours à confondre ceux qui, sous prétexte d'imiter la simplicité des apôtres, annoncent la parole de Dieu avec une rusticité qui vient ou de paresse ou d'ignorance.

Mais laissons parler saint Grégoire de Nazianze, et nous verrons ce qu'il pensait sur le point dont il s'agit. « Après avoir abandonné le monde, dit-il, je » ne me suis réservé que l'éloquence. Je ne me repens point des peines et des fatigues que j'ai essuyées, tant sur mer que sur terre, pour acquérir » la connaissance de cet art; je voudrais, et pour » moi et pour mes amis, que nous en possédassions » toute la force et toute la perfection (10). » Il dit dans un autre endroit (11) : « Il ne me reste que » l'éloquence de tout ce que j'ai possédé, je l'offre » et la consacre entièrement à mon Dieu. La voix » de ses commandements et l'impulsion de son es-

pouilles des pères, se les approprieraient, et par-là se mettraient en état d'instruire avec autant de facilité que de fruit.

Quand un prédicateur veut parler correctement et avec méthode, il doit, dans les commencements, écrire ses discours tout au long. En peu de temps, il s'accoutumera (bien entendu qu'il fera ce qui a été dit ci-dessus) à traiter sur-le-champ des divers points de la morale chrétienne; il se trouvera parfaitement maître de sa matière, si, aux moyens qu'on a indiqués, il joint une lecture réfléchie de quelques modernes qui ont fort bien écrit sur les vertus, tels que Grenade, Rrodriguez, etc. Il puisera dans les sermons de Bourdaloue la force du raisonnement, la sublimité des pensées, une diction noble et majestueuse. Masillon lui fera connaître le cœur humain : il peint les passions avec des couleurs si vives et si ressemblantes, que l'amour-propre, avec tous ses raffinements, ne peut lui échapper. Un prédicateur se formera le style par la fréquentation des personnes qui parlent bien leur langue, ainsi que par la lecture des bons écrivains, qui sont connus de tout le monde.

C'est une chose déplorable que certains orateurs chrétiens, renonçant en quelque sorte aux principes de leur religion, semblent perdre l'Évangile de vue, et ne rougissent pas de lui substituer en chaire une morale purement païenne; ce sont de nouveaux Sénèque, et non pas des disciples de saint Paul, ou des ministres de Jésus-Christ. La philosophie est trop faible pour mettre un frein aux passions, pour donner au cœur de l'homme une consolation solide, pour montrer la vraie source des désordres, et y appliquer des remèdes efficaces. C'est là le privilége de la foi; il n'y a qu'elle qui puisse nous éclairer et nous fortifier; elle seule fournit ces grands motifs qui font préférer à tout la pratique de la vertu. Les pères étudiaient et prêchaient l'Évangile, aussi leurs discours avaient-ils cette autorité qui ne convient qu'à la parole de Dieu : de là ces conversions qu'ils opéraient, et cet accroissement de la vraie piété qui en était la suite.

(10) *Or.* 3.

(11) *Or.* 12.

» prit m'ont fait abandonner tout le reste, afin d'é» changer ce que j'avais contre la pierre précieuse » de l'Évangile. Je suis donc devenu, ou plutôt je » souhaite avec ardeur devenir cet heureux mar» chand qui donne des biens périssables pour s'en » procurer d'éternels : mais en qualité de ministre » de l'Évangile, je me dévoue uniquement au soin » de le prêcher; voilà mon partage, et jamais je ne » manquerai au devoir qui m'est imposé. »

Basile, après sa retraite, ne voulut plus vivre que pour Dieu. Persuadé que le nom de moine ne servirait qu'à sa condamnation, s'il ne remplissait fidèlement les obligations de son état, il entreprit, en 357, de voyager dans la Syrie, dans la Mésopotamie et l'Égypte. Son but était de visiter les moines et les ermites qui habitaient les déserts de ce pays, afin d'acquérir une connaissance parfaite des devoirs auxquels son nouveau genre de vie l'assujettissait. Il fut beaucoup édifié en voyant ces saints solitaires, qui montraient par toute leur conduite qu'ils se regardaient comme étrangers sur la terre, et comme les citoyens du ciel. Leurs exemples et leurs discours l'affermirent encore dans sa première résolution. Nous apprenons de lui-même (12) que dans tous ses voyages il ne choisit pour directeurs que ceux dont la foi était conforme à celle de l'Église catholique.

En 358 il revint dans la Cappadoce. Dianée, son évêque qui l'avait autrefois baptisé, l'ordonna lecteur. Ce prélat faisait profession d'être attaché à la doctrine de l'Église; mais il eut l'imprudence de s'engager dans des démarches favorables aux ariens. Il se joignit aux eusébiens à Antioche, en 341, et à Sardique ou Philippopolis en 347; il eut aussi la faiblesse, en 359, de souscrire au décret du concile de Rimini, dans lequel on avait omis le mot *consubstantiel*. Toutes ces circonstances causaient une vive douleur à Basile, qui respectait Dianée comme son pasteur, et qui de plus remarquait en lui plusieurs belles qualités; mais l'obligation de garder l'unité dans la foi, agissant sur lui plus puissamment que tout autre motif, il se sépara de sa communion, surtout lorsqu'il l'eut vu souscrire au décret de Rimini.

Le Saint quitta la Cappadoce en 358, et se retira dans le Pont, où il choisit pour demeure la maison de son aïeule, qui était située sur le bord de l'Iris. Emmélie, sa mère, et Macrine, sa sœur, avaient fondé là un monastère pour les personnes de leur sexe. Ce monastère était alors gouverné par Macrine. Basile en fonda un pour des hommes de l'autre côté de la rivière, et il en eut la conduite pendant quatre années, c'est-à-dire jusqu'à l'an 362, qu'il se démit de cette place en faveur de saint Pierre de Sébaste, son frère. A sept ou huit stades du monastère de sainte Macrine était l'église des Quarante-Martyrs, enrichie d'une portion considérable des reliques de ces bienheureux soldats de Jésus-Christ, et si renommée dans les écrits de saint Basile et de ses amis. Cette église n'était pas éloignée de Néocésarée.

Outre le monastère dont nous avons parlé, saint Basile en fonda plusieurs autres, tant pour des hommes que pour des femmes, dans différents endroits du Pont. Il conserva une inspection générale sur ces communautés, même durant son épiscopat. Ce fut pour leur instruction qu'il composa ses ouvrages ascétiques, entre autres ses *grandes* et ses *petites règles*. Il y donne à l'état des cénobites la préférence sur celui des ermites, le premier lui paraissant en général beaucoup plus sûr que le second. Souvent il y répète qu'un moine doit découvrir à son supérieur ce qu'il y a de plus secret dans son âme, et se soumettre en tout à ses décisions. En même temps qu'il prescrit l'hospitalité envers les étrangers, il défend qu'on leur serve des mets délicats; ce qui, selon lui, serait aussi ridicule que si les moines changeaient d'habit pour les recevoir. Une vie austère, continue-t-il en parlant à ses religieux, vous délivrera des visites inutiles, et éloignera de chez vous les personnes qui ont l'esprit du monde. Votre table doit prêcher la sobriété, même aux étrangers (13). Il fait l'énumération des heures canoniales, et en montre l'excellence. Par celle de *prime*, dit-il (14), nous consacrons à Dieu les prémices de nos pensées, nous remplissons nos cœurs de pieux sentiments, et de cette joie salutaire qu'excite en nous la pensée de Dieu (15). Les *Constitutions monastiques* qui portent le nom de saint Basile diffèrent en plusieurs articles des règles dont nous venons de parler, et ne sont point attribuées à ce Père par les anciens auteurs : elles paraissent être d'une date un peu postérieure (16). La règle de saint Basile est suivie encore aujourd'hui par tous les moines d'Orient, par ceux mêmes qui se disent de l'ordre de Saint-Antoine.

Basile s'est peint dans ses écrits avec la plus grande vérité : mais il faut le représenter dans sa retraite, pour ne pas priver sa vertu des hommages

(12) *Ep.* 204.
(13) *Regulæ fusiùs explicatæ, reg.* 20.
(14) *Ibid. reg.* 37.
(15) D. Ceillier, t. VI p. 384, a réfuté solidement Bulteau, qui, dans son histoire monastique d'Orient, l. 2, avait avancé que l'heure de *prime* était inconnue, du temps de saint Basile, aux moines de Cappadoce.
(16) Voyez D. Ceillier, t. VI.

qui lui sont dus; d'ailleurs, considéré sous ce rapport, il a toujours servi de modèle à ceux qui dans les différents siècles ont voulu parvenir à une sainteté éminente. Jamais il ne portait qu'une tunique et un manteau; il couchait sur la dure, veillait quelquefois les nuits entières, et ne faisait point usage du bain, ce qui était une grande mortification dans les pays chauds, surtout avant qu'on se servît de linge. Il se couvrait pendant la nuit d'un cilice, qu'il quittait le jour, afin de cacher aux hommes son amour pour la pénitence. Il s'accoutuma, malgré toutes les répugnances de la nature, à souffrir le froid excessif qui règne sur les montagnes du Pont. Chaque jour il ne faisait qu'un repas, et ce repas consistait en un peu d'eau et de pain; à quoi il ajoutait quelques herbes les jours de fêtes. La nourriture qu'il prenait était en si petite quantité, qu'on eût presque dit qu'il vivait sans manger. Saint Grégoire de Nysse comparait son abstinence au jeûne d'Élie; et saint Grégoire de Nazianze lui disait, à l'occasion de son extrême pâleur, que son corps paraissait à peine animé (17). Il ajoute dans un autre endroit (18), en parlant toujours du Saint, qu'il était sans biens, sans chair, et presque sans sang. Basile nous apprend lui-même qu'il traitait son corps comme un esclave, toujours prêt à se révolter, s'il n'avait soin de le tenir continuellement en bride. On voit par ses épîtres qu'il était sujet à des infirmités fréquentes, et même continuelles. Il dit dans une, que dans le temps où il se portait le mieux, il était plus faible que ne le sont ordinairement les malades abandonnés des médecins (19).

La mortification des sens était accompagnée en lui de celle de la volonté; et celle-ci tenait en quelque sorte du prodige : il y joignait encore une humilité extraordinaire. C'était par un effet de cette vertu qu'il avait un désir si ardent de s'ensevelir, pour ainsi dire, dans la solitude, et de vivre entièrement inconnu aux hommes. La solitude cependant ne lui communiquait rien de triste ni d'austère; il était d'une douceur et d'une patience à l'épreuve de tous les événements. Son inaltérable douceur de caractère avait causé à Libanius la plus grande admiration; elle tirait un nouveau lustre d'une aimable gravité par laquelle elle était tempérée. La moindre faute contre la chasteté lui faisait horreur; son amour pour cette vertu le porta à bâtir plusieurs monastères pour des vierges, auxquelles il donna une règle écrite.

Durant une famine qui fit sentir ses ravages vers l'an 359, il vendit le reste de ses biens pour assister les malheureux. Il voulut vivre, dit saint Grégoire de Nazianze, dans la plus grande pauvreté possible, et jamais rien ne put l'ébranler dans sa résolution. En se dépouillant de tout ce qu'il possédait dans le monde, il se mettait en état de passer plus sûrement la mer orageuse de cette vie. Son dépouillement fut si entier, qu'il ne se réserva pas la plus petite partie de ses biens; et même quand il eut été élevé à l'épiscopat, il n'avait pour fournir à sa subsistance que les libéralités de ses amis. Suivre dans une nudité parfaite Jésus crucifié, voilà quelles étaient ses richesses.

Dans les différents exercices de la vie monastique, il s'efforçait d'imiter, et même de surpasser les excellents modèles qu'il avait vus en Syrie et en Égypte. A l'exemple de ces pieux solitaires, il portait un habit fait d'une étoffe grossière qu'il attachait avec une ceinture; mais ces marques extérieures de pénitence n'étaient en lui, comme en eux, que les symboles d'un grand fonds d'humilité, de détachement et de mortification. Il partageait son temps entre la prière, le travail des mains et la méditation de l'Écriture. Souvent il allait dans les villages voisins pour enseigner les principes de la foi aux paysans, et pour les exhorter à la pratique de la vertu (20).

Il manqua d'abord quelque chose à son bonheur, parce qu'il ne jouissait pas de la présence de saint Grégoire de Nazianze. Il lui écrivit donc plusieurs lettres pour l'engager à venir partager avec lui les charmes de la solitude. Il le pressa de la manière la plus vive de ne pas lui refuser le secours qu'il attendait de sa compagnie et de ses exemples. Dans une de ses lettres, il lui dépeint admirablement les avantages que fournit la retraite pour prier avec ferveur et pour remporter une victoire complète sur ses passions. Un moine, selon la définition qu'il en donne, est un homme qui prie continuellement; un homme qui sanctifie le travail des mains par une union perpétuelle avec Dieu, surtout par le chant des psaumes; un homme dont le cœur est toujours élevé vers Dieu, et qui n'a d'autre objet que d'orner son âme de vertus par la méditation des livres saints. Il dit qu'un moine ne doit vivre que de pain et d'eau, et ne faire qu'un repas chaque jour; que son sommeil ne peut être prolongé au-delà du milieu de la nuit, et qu'il faut que se levant alors, il persévère jusqu'au jour dans la prière. Basile, au rapport des deux saints Grégoire, a tracé son véritable portrait dans la lettre dont il est ici question.

Saint Grégoire de Nazianze se rendit aux invita-

(17) *Ep.* 6.
(18) *Orat.* 19.
(19) *Ep.* 237.
(20) *Ep.* 2, *ed Ben.*

tions de son ami et alla le joindre dans le Pont. Renfermés l'un et l'autre dans une pauvre cabane, ils y menaient une vie fort austère. Ils avaient un petit jardin dont le sol était extrêmement stérile, et qu'ils cultivaient eux-mêmes (21). Grégoire, ayant été depuis tiré de sa solitude, regrettait amèrement la tranquillité et le bonheur dont lui et Basile jouissaient en chantant les psaumes, en veillant dans la prière, qui élevait leurs âmes jusqu'au ciel, en exerçant leurs corps par le travail des mains, qui consistait à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à creuser des canaux, etc. (22). Les deux Saints avaient aussi des heures réglées pour l'étude de l'Écriture. En 362, Basile prit avec lui quelques-uns de ses moines, et retourna à Césarée en Cappadoce.

Julien l'Apostat avait été revêtu de la pourpre l'année précédente. A son avénement à l'empire, il écrivit à Basile, qu'il avait autrefois connu à Athènes, pour l'inviter à venir à sa cour. Le Saint lui répondit qu'il ne pouvait se rendre à ses désirs, à cause du genre de vie qu'il menait. Le prince dissimula pour lors son ressentiment; mais quand Basile fut arrivé à Césarée, il lui écrivit une seconde lettre pleine d'artifice, où, après lui avoir dit qu'il conservait toujours pour lui les mêmes sentiments, il lui ordonnait de payer mille livres d'or aux officiers chargés du soin de ses finances; ajoutant qu'en cas de refus, il ferait raser la ville de Césarée (23). Le Saint ne se laissa point effrayer par de telles menaces; il répondit tranquillement qu'il n'était pas en état de fournir une telle somme, et qu'il n'avait pas même de quoi subsister pour un jour. Prenant ensuite un ton plus ferme, il marque au prince qu'il est surpris de voir qu'il néglige les devoirs essentiels de la souveraineté, et qu'il allume contre lui la colère céleste, en méprisant ouvertement le culte du Seigneur (24). L'empereur fut vivement piqué de ce refus, et il jura d'immoler saint Basile et saint Grégoire de Nazianze à son ressentiment, après son retour de l'expédition de Perse, où l'on sait qu'il périt en 363.

Vers le même temps, Dianée, évêque de Césarée, tomba malade. Il envoya chercher le Saint; il lui protesta qu'en souscrivant la formule de Rimini, il n'avait pas connu le venin qu'elle contenait; que jamais il n'avait eu d'autre foi que celle des Pères de Nicée, et qu'il déclarait y être sincèrement attaché. Sur cette déclaration, Basile se réconcilia avec lui. Dianée étant mort, Eusèbe, encore laïque, fut élu pour remplir son siége. Peu de temps après, ce prélat éleva Basile au sacerdoce; mais il fallut faire une sorte de violence au Saint pour l'engager à consentir à son ordination. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, qui, en cette occasion, lui écrivit pour le consoler, et pour lui donner des avis relatifs aux circonstances où il se trouvait (25).

Basile continua de vivre à Césarée comme il avait vécu dans sa retraite. Il y établit des monastères pour les personnes des deux sexes. A ses travaux ordinaires, il joignit la prédication de la parole de Dieu. Eusèbe, en l'ordonnant prêtre, s'était proposé de s'attacher un homme qui pût instruire les peuples et l'aider dans le gouvernement de son diocèse; mais par une de ces faiblesses où tombent ceux qui n'ont pas soin de veiller sur eux-mêmes (26), il se brouilla depuis avec lui, et le chassa même de son église. Le peuple de Césarée et plusieurs évêques se déclarèrent contre Eusèbe et condamnèrent hautement sa conduite. Le Saint ressentit une grande joie en se revoyant en liberté; il sortit secrètement de la ville, et retourna dans le Pont en 365. Saint Grégoire de Nazianze alla l'y joindre.

Des auteurs ont observé que saint Basile avait été quelque temps en correspondance et uni de communion avec Basile d'Ancyre, Eustate de Sébaste et Sylvain de Tarse, qui furent les chefs du parti des semi-ariens; mais on ne peut rien conclure de là contre sa catholicité. Quoique les trois prélats n'admissent point le mot *consubstantiel*, ils s'expliquaient alors d'une manière qui paraissait orthodoxe, surtout à l'égard de la divinité du Fils de Dieu; ils montraient d'ailleurs beaucoup de zèle contre les ariens. Si quelqu'un d'entre eux niait la divinité du Saint-Esprit, il cachait son erreur sous des termes ambigus, prétendant qu'il ne s'agissait que d'une dispute de mots. Ce fut pour cela que saint Athanase et saint Hilaire se comportèrent comme saint Basile envers les évêques dont nous parlons, lorsqu'ils écrivirent leurs livres *des Synodes*.

Tandis que notre Saint goûtait les douceurs de la retraite, l'empire romain fut agité par diverses révolutions. Jovien, très-attaché à la doctrine catholique, étant mort au mois de février de l'année 364, on déféra à Valentinien la puissance souveraine. Celui-ci nomma son frère Valens empereur d'Orient. Ce dernier, séduit par Eudoxe de Constantinople et

(21) Naz. *ep.* 8.
(22) *Ep.* 9.
(23) S. Bas. *ep.* 207.
(24) *Ibid.* 208.
(25) *Ep.* 11.
(26) L'expression dont se sert saint Grégoire de Nazianze donne lieu de croire qu'Eusèbe agit par le motif d'une jalousie secrète.

par Euzoïus d'Antioche, se déclara le protecteur de l'arianisme. En 366, il fit un voyage à Césarée, dans l'intention de mettre les églises de cette ville entre les mains des hérétiques. Basile fut alors rappelé par l'évêque Eusèbe. Alarmé du danger que courait la foi, il se hâta de voler à son secours. Il montra tant de zèle et de prudence, que les ariens furent obligés, après plusieurs tentatives inutiles, de se désister de leurs prétentions. Les discours qu'il prononça confirmèrent le peuple dans la doctrine de l'Église. Il ne se borna pas à prémunir les fidèles contre le venin de l'hérésie, il les exhorta encore à pratiquer l'Évangile de la manière la plus parfaite. Il réunit les cœurs divisés par de sincères réconciliations, et vint à bout d'étouffer toutes les semences de discorde. Durant une famine qui désola le pays, il donna des preuves d'une charité sans bornes, et fit trouver aux pauvres une ressource assurée dans les aumônes des personnes riches. Il leur lavait les pieds, les servait à table, et leur distribuait de ses propres mains toutes les provisions nécessaires à leur subsistance. Une telle conduite lui gagna l'amitié d'Eusèbe; ce prélat conçut même pour lui une haute estime, et n'entreprit plus rien d'important sans l'avoir consulté. Après sa mort, arrivée vers le milieu de l'année 370, Basile fut élu pour lui succéder. La nouvelle de ce choix causa une satisfaction extraordinaire à saint Athanase, et il annonça dès-lors les victoires que Basile remporterait sur l'hérésie régnante.

Cette nouvelle dignité fit briller plus que jamais les vertus de Basile; il parut autant se surpasser lui-même, qu'il avait précédemment surpassé les autres. Il prêchait soir et matin, même les jours où les fidèles vaquent à leurs travaux ordinaires. Son auditoire était si nombreux, qu'il lui donne le titre de *mer* (27). On courait à ses discours avec un tel empressement, qu'il se compare à une mère qui, lorsque ses mamelles sont épuisées, ne laisse pas de les présenter encore à son enfant, afin que par-là elle puisse empêcher ses cris. Son troupeau, comme il nous l'apprend lui-même, avait une si grande faim de la parole de Dieu, qu'il était obligé de faire entendre sa voix dans un temps où une longue maladie lui avait ravi ses forces, et où il était à peine en état de parler (28). Il établit à Césarée plusieurs pratiques de dévotion qu'il avait vu observer en Égypte, en Syrie et en d'autres endroits, surtout celle de s'assembler le matin à l'église, pour faire la prière en commun, et pour chanter certains psaumes avant le lever du soleil. La plupart de ceux qui se trouvaient à cette assemblée paraissaient pénétrés d'une vive componction, et versaient un torrent de larmes (29). Le peuple communiait le dimanche, le mercredi, le vendredi, le samedi, et toutes les fêtes des martyrs (30).

La province ayant été affligée d'une grande sécheresse, Basile demanda au Ciel la cessation du fléau; et ses prières, au rapport de saint Grégoire de Nysse, furent exaucées. Aucun évêque ne porta plus loin que lui l'amour des pauvres, dont il se regardait comme le défenseur et le père. Non content de faire d'abondantes aumônes, il fonda à Césarée un vaste hôpital, appelé par saint Grégoire de Nazianze *une nouvelle ville*, qui, à cause de son fondateur, fut nommée *Basiliade*, et qui était célèbre longtemps encore après l'épiscopat du Saint. « Il » peut, ajoute saint Grégoire de Nazianze en par- » lant du même hôpital, être compté parmi les » merveilles du monde, tant est grand le nombre » des pauvres et des malades qu'on y reçoit, tant » sont admirables l'ordre et le soin avec lesquels on » y pourvoit aux divers besoins des malheureux. » Saint Basile y allait souvent pour consoler ceux qui souffraient, et pour les instruire à faire un bon usage de leurs peines.

Il s'attendrissait spécialement sur le déplorable état de ceux que le vice, le schisme et l'hérésie avaient écartés de la voie du salut; il sollicitait leur conversion par des prières ferventes et des larmes continuelles. Il n'y avait ni peines ni dangers qui pussent ralentir son zèle, quand il s'agissait de les ramener à Dieu. Rien ne prouva mieux la force et l'activité de ce zèle que la victoire qu'il remporta sur l'empereur Valens.

Ce prince, voyant que Basile était comme une tour imprenable contre laquelle les efforts de l'hérésie ne pouvaient rien, résolut d'employer contre lui les voies de rigueur. Déjà il avait par ce moyen jeté de vifs sentiments de crainte dans l'âme des évêques orthodoxes. Après avoir traversé plusieurs provinces où il avait déchargé tout son ressentiment sur ceux qui ne voulaient pas embrasser l'arianisme, il arriva dans la Cappadoce. Son intention était de perdre l'archevêque de Césarée, dans lequel il trouvait plus de résistance à ses volontés que dans tous les autres prélats. Il se fit devancer par le préfet Modeste, avec ordre d'engager Basile, par menaces ou par promesses, à communiquer avec les ariens. Le préfet s'étant assis sur son tribunal, et ayant autour de lui les licteurs armés de leurs faisceaux, cita l'archevêque à venir comparaître devant lui.

(27) *Hexaem. hom.* 2 *et* 3.
(28) *In Ps.* 50.
(29) *Ep.* 63.
(30) *Ep.* 289.

Basile se présenta avec un visage serein et tranquille. Modeste le reçut avec honnêteté, et le pressa, par des paroles insinuantes, à faire ce que l'empereur exigeait de lui. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il prit un air menaçant, et dit avec un ton de colère : « Y pensez-vous, Basile, de vouloir vous » opposer à un si grand empereur, aux volontés » duquel tout le monde obéit? Est-ce que vous ne » craignez pas de ressentir les effets de la puissance » dont nous sommes armés? Basile. A quoi peut » donc s'étendre cette puissance? Modeste. A la » confiscation des biens, à l'exil, aux tourments, à » la mort. Basile. Menacez-moi de quelque autre » chose, car rien de tout cela ne fait impression sur » moi. Modeste. Que dites-vous? Basile. Celui qui » n'a rien, est à couvert de la confiscation. Je n'ai » que quelques livres et les haillons que je porte; » je ne m'imagine pas que vous soyez jaloux de me » les enlever. Quant à l'exil, il ne vous sera pas facile de m'y condamner; c'est le ciel, et non le » pays que j'habite, que je regarde comme ma » patrie. Je crains peu les tourments; mon corps » est dans un tel état de maigreur et de faiblesse, » qu'il ne pourra les souffrir longtemps; le premier » coup terminera ma vie et mes peines. Je crains encore moins la mort, qui me paraît une faveur; » elle me réunira plus tôt à mon Créateur, pour » qui seul je vis. Modeste. Jamais personne n'a » parlé à Modeste avec une telle audace. Basile. » C'est sans doute la première fois que vous avez » affaire à un évêque. Dans les circonstances ordinaires, nous sommes nous autres évêques les plus » doux et les plus soumis de tous les hommes; nous » n'avons nulle fierté avec le moindre particulier, » à plus forte raison avec ceux qui sont revêtus » d'une telle puissance; mais quand il s'agit de la » religion, nous n'envisageons que Dieu, et nous » méprisons tout le reste. Le feu, le glaive, les » bêtes, les ongles de fer font alors nos délices. » Employez donc les menaces et les tortures, rien » ne sera capable de nous ébranler. Modeste. Je » vous donne jusqu'à demain à délibérer sur le » parti que vous avez à prendre. Basile. Ce délai » est inutile; je serai demain tel que je suis aujourd'hui (31). »

Le préfet ne put s'empêcher d'admirer l'intrépidité du saint archevêque. Le lendemain, il alla trouver l'empereur, qui était arrivé à Césarée, et l'informa de tout ce qui s'était passé. Valens, irrité du mauvais succès de la conférence, voulut qu'il s'en tînt une autre, où il assista avec Modeste et un des officiers de sa maison, nommé Démosthène. Cette tentative ne réussit pas mieux que la précédente. Le préfet en fit une troisième; mais elle ne servit, comme les autres, qu'à couvrir le Saint de gloire. A la fin, Modeste dit à l'empereur : « Nous » sommes vaincus; cet homme est au-dessus des » menaces. » Valens le laissa donc tranquille pour quelque temps. Ayant été le jour de l'Épiphanie à la grande église, il fut autant surpris qu'édifié du bel ordre et de la manière respectueuse avec lesquels on y célébrait l'office divin. Ce qui le frappa surtout, furent la piété et le recueillement dont l'archevêque était pénétré à l'autel. Il n'osa se présenter à la communion, de crainte qu'on ne la lui refusât; mais il fit son offrande, qui fut acceptée comme celle des orthodoxes, Basile croyant que dans une pareille occasion il était de la prudence de ne pas observer la discipline ecclésiastique dans toute sa rigueur.

Cependant l'empereur, obsédé par les ariens, changea bientôt de dispositions; il se laissa persuader de donner un ordre pour l'exil de l'archevêque de Césarée : mais Dieu prit visiblement en main la cause de son serviteur. La nuit même du jour où l'ordre avait été expédié, Valentinien-Galate, fils de Valens, et âgé d'environ six ans, fut attaqué d'une fièvre violente, à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. L'impératrice Dominica dit à l'empereur que cette maladie était une juste punition de l'exil du saint archevêque; elle ajouta de plus, qu'elle avait été fort inquiétée par des songes effrayants. Là-dessus, Valens envoya chercher Basile, qui se préparait à quitter la ville. Le Saint ne fut pas plus tôt entré dans le palais, que le jeune prince se trouva mieux; il assura qu'il ne mourrait point, pourvu qu'on s'engageât à le faire élever dans les maximes de la doctrine catholique. La condition ayant été acceptée, il se mit en prières, et l'enfant fut guéri. Valens, obsédé de nouveau par les hérétiques, ne tint point la parole qu'il avait donnée; il permit à un évêque arien de baptiser son fils, qui retomba malade, et mourut peu de temps après (32). Ce coup ne convertit point Valens; il condamna une seconde fois Basile à l'exil. Lorsqu'on lui eut apporté l'ordre pour le signer, il prit un de ces roseaux dont on se servait alors au lieu de plumes (33); mais il se rompit entre ses mains,

(31) S. Greg. de Nyss. *in Eunom.* l. 1, p. 315. Théodoret, l. 4, c. 16; Rufin, l. 2, c. 9.

(32) Voyez saint Grégoire de Nazianze, Théodoret, Socrate, Sozomène.

(33) Il y a encore aujourd'hui des peuples en Orient qui se servent de roseaux pour écrire.

comme s'il eût refusé de servir à l'iniquité. Il en demanda un second et un troisième, qui se rompirent également. En ayant demandé un quatrième, il sentit dans sa main, et même dans son bras, un tremblement et une agitation extraordinaires. Saisi de frayeur, il déchira le papier, et laissa l'archevêque en paix (34). Le préfet Modeste se montra plus reconnaissant que Valens envers Basile. Comme il avait été guéri par ses prières d'une maladie dangereuse, il publia hautement qu'il lui était redevable de la vie, et depuis il lui fut toujours sincèrement attaché.

En 371, la Cappadoce fut divisée, par une loi de l'empereur, en deux provinces; la seconde eut Tyanes pour capitale. Anthime, évêque de cette ville, voulut s'approprier la juridiction de métropolitain, prétendant que le gouvernement ecclésiastique devait suivre la division faite par le gouvernement civil. Il était souvent arrivé que l'évêque de la capitale d'une province devint archevêque; mais il n'y avait point sur cet article de règle générale. D'ailleurs aucun patriarche ou synode n'avait élevé l'église de Tyanes à la dignité de métropole. Saint Basile s'opposa donc aux prétentions d'Anthime, et nomma saint Grégoire de Nazianze évêque de Sasimes, ville de la seconde Cappadoce, lequel cependant ne prit jamais possession de ce siége. Les choses s'arrangèrent à la fin, et saint Basile consentit, mais à certaines conditions, que l'évêque de Tyanes jouît des droits de métropolitain.

Vers le même temps, l'archevêque de Césarée fit deux voyages en Arménie. C'était la gloire de Dieu qui le conduisait dans ce pays; il y allait pour pacifier les troubles et pour arrêter le cours des scandales que les hérétiques y avaient causés.

Il eut, en 373, une maladie si dangereuse qu'on désespéra de sa vie : on crut même une fois qu'il était mort (35). Il se vit obligé d'avoir recours aux remèdes de la médecine, et de se servir de bains chauds. Enfin le mal diminua, et il parvint à recouvrer une entière guérison. Le rétablissement de sa santé le mit en état de continuer ses travaux ordinaires pour l'utilité de l'Église.

Trois ans après, Démosthène, vicaire du préfet du prétoire, eut le gouvernement de la Cappadoce. Il se déclara le protecteur d'Eustate de Sébaste et de tous ceux qui professaient l'arianisme. En même temps il excita une violente persécution contre les catholiques, et surtout contre les amis de saint Basile. Cette persécution dura tout le reste du règne de Valens, qui mourut au mois d'août de l'année 378. Gratien, successeur de ce prince (36), rendit la paix à l'Église.

La même année, saint Basile tomba malade, et il sentit qu'il devait se préparer au passage de l'éternité. La nouvelle du danger que courait sa vie ne fut pas plus tôt répandue, que la consternation devint générale. Il se faisait à sa maison un concours prodigieux, tant était vif l'intérêt qu'on prenait à sa santé, mais le Saint touchait au moment où ses travaux allaient être couronnés. Il mourut le 1er janvier 379, après avoir dit : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.* Il était âgé de cinquante-un ans.

Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit de son amour pour la pauvreté, qu'il ne laissa point de quoi se faire faire une tombe de pierre; mais ses diocésains, non contents de lui élever dans leurs cœurs un monument durable, l'honorèrent encore par de magnifiques funérailles. Son corps fut porté par les mains des Saints, et accompagné par une multitude innombrable de peuple. Chacun s'empressait de toucher le drap mortuaire qui le couvrait, ainsi que le lit sur lequel on le portait, dans la persuasion qu'il en retirerait quelque utilité. Les gémissements et les soupirs étouffaient le chant des psaumes. Les païens et les juifs pleuraient avec les chrétiens : tous déploraient la mort de Basile, qu'ils regardaient comme leur père commun et comme le plus célèbre docteur du monde. Ceux qui l'avaient connu prenaient plaisir à raconter ses plus petites actions, et à rappeler ce qu'ils lui avaient entendu dire. Plusieurs affectaient d'imiter son extérieur, sa démarche et même sa lenteur à parler. On le copiait jusque dans la forme de son lit et de ses habits.

C'est de saint Grégoire de Nazianze que l'on apprend toutes ces particularités. Dans le panégyrique qu'il prononça en l'honneur de son ami, il peignit ses vertus avec les couleurs les plus vives et les plus touchantes, et l'on peut assurer que son discours ne sera pas moins immortel sur la terre que la mémoire de celui qu'il s'était chargé de célébrer (37). Saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque et saint Éphrem firent aussi des panégyriques en l'honneur du saint archevêque de Césarée. Selon les deux premiers, les Grecs, immédiatement après sa mort, célébrèrent sa fête le 1er juin, jour auquel

(34) Voyez saint Grégoire de Nysse, saint Éphrem et Théodoret.

(35) *Ep.* 141.

(36) Valens ayant été défait dans la Thrace par les Goths, qu'il avait lui-même infectés de l'hérésie arienne, fut brûlé par ces peuples dans une chaumière où il s'était sauvé.

(37) *Or.* 20.

ils la font encore aujourd'hui. Les Latins l'ont remise au quatorzième du même mois, qui fut le jour de son ordination épiscopale.

Théodoret donne à saint Basile le titre de *Grand*, et ce titre lui a été confirmé par le suffrage des siècles suivants. Il est appelé par le même Père, *le flambeau de l'univers;* par saint Sophrone, *l'honneur et l'ornement de l'Église;* par saint Isidore de Péluse, *un homme inspiré de Dieu;* par le concile général de Chalcédoine, *le Grand Basile, le ministre de la grâce, qui a expliqué la vérité à toute la terre.*

Saint Grégoire de Nazianze dit, en parlant des écrits de saint Basile (38) : « Quand je lis son traité » de la création, il me semble voir mon Créateur » tirer toutes choses du néant : quand je lis ses ouvrages contre les hérétiques, je crois voir le feu » de Sodome tomber sur les ennemis de la foi, et » réduire en cendres leurs langues criminelles. Si » je parcours son livre du Saint-Esprit, je sens en » moi l'opération de Dieu, et je ne crains plus » d'annoncer hautement la vérité. En lisant son » explication de l'Écriture sainte, je pénètre dans » l'abîme le plus profond des mystères. Ses panégyriques des martyrs me font mépriser mon corps, » et m'inspirent une noble ardeur pour le combat. » Ses discours moraux m'aident à purifier mon » corps et mon âme, afin que je puisse devenir un » temple digne de Dieu, et un instrument propre à » le louer, et à le bénir, et à manifester sa gloire » avec sa puissance. »

Ce fut surtout par son humilité, son zèle et sa piété que saint Basile mérita l'admiration publique. C'est là effectivement ce que fait la véritable grandeur. Si le Saint eût employé ses rares talents à s'avancer dans le monde, à s'attirer des applaudissements, à amasser des richesses, à se procurer les premières places de l'empire, de quoi tout cela lui eût-il servi? Que sert aujourd'hui à Démosthène et à Cicéron d'avoir été les maîtres de l'éloquence? Il n'y a que le chrétien véritablement vertueux qui puisse prétendre à une gloire solide et réelle. Saint Basile ne fut grand que parce qu'il consacra sa personne et tous ses talents à la gloire de Dieu; par-là il se procura des avantages qui sont bien supérieurs à ceux que l'on trouve dans le monde, et qui ont une stabilité que rien ne pourra jamais détruire.

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT BASILE.

Dans l'indication des ouvrages de saint Basile, nous suivrons l'ordre selon lequel ils sont rangés dans l'édition en 3 vol. in-fol.

(38) *Or.* 20.

Le premier volume contient, 1° l'*Hexaëmeron*, ou l'explication de l'ouvrage des six jours, en neuf homélies. Cet ouvrage a toujours été singulièrement estimé des anciens et des modernes, tant pour l'érudition qui y est déployée, que pour l'élégance incomparable qui se fait remarquer dans la composition.

2° Treize homélies sur les *Psaumes*. Saint Basile, au rapport de Cassiodore, avait expliqué toute l'Écriture; mais ces explications ne sont point parvenues jusqu'à nous. Le commentaire sur *Isaïe* ne peut être contesté au saint docteur, comme D. Ceillier l'a prouvé contre D. Garnier.

3° Les cinq *Livres contre Eunomius*. C'est une réfutation de l'arianisme; elle fut écrite contre l'apologie de cette hérésie faite par Eunomius. Cet hérésiarque, né en Cappadoce, avait été élevé au diaconat par Eudoxe, patriarche arien d'Antioche. Il eut dans son parti encore plus de réputation qu'Aëtius, dont il était disciple. Ayant causé de grands troubles à Antioche, à Chalcédoine et à Constantinople, il fut exilé par l'empereur Théodose à Halmyride, sur le Danube. Peu de temps après, on lui permit de retourner à Césarée, en Cappadoce. Il se retira dans une terre qu'il avait à Dacore, dans la même province, et y mourut en 395. Il ne se contentait pas de soutenir que le Verbe était une pure créature, il ajoutait encore à l'arianisme plusieurs autres erreurs.

Les ouvrages contenus dans le second volume sont, 1° vingt-quatre *Homélies* sur divers sujets de morale et sur les fêtes des martyrs. On doit principalement distinguer, pour la beauté et l'élégance, celles où le saint docteur combat l'usure, la gourmandise et l'ivrognerie.

2° *Les Ascétiques*. Sous ce titre on comprend trois discours détachés, intitulés *Ascétiques;* les traités du jugement de Dieu et de la foi, les *Morales*, les *grandes Règles*, au nombre de cinquante-cinq, les trois cent treize *petites Règles*. Saint Basile composa ces ouvrages en différents temps, pour l'instruction de ceux qui l'avaient suivi dans sa retraite, ou qui s'étaient rangés sous sa conduite. Les *Morales* sont un recueil de passages de l'Écriture sur la pénitence et sur les principaux devoirs de la vie chrétienne. Dans le même volume sont deux discours qui n'ont point de titre particulier; quelques réglements pour la punition des moines et des religieuses; des constitutions monastiques. Il n'est pas certain que les deux discours soient de saint Basile. Les *Réglements* et les *Constitutions monastiques* ne peuvent lui être attribués.

On trouve, dans le troisième volume, 1° le livre *du Saint-Esprit*, qui est adressé à saint Amphiloque, et qui fut écrit en 375. La divinité du Saint-Esprit y est prouvée par divers passages de l'Écriture, par la création du monde, par les dons de la grâce et des miracles, et par tous les divins attributs que l'on reconnaît en lui. L'auteur prouve la même chose par la tradition de l'Église, dont il montre supérieurement l'usage et la nécessité, c. 27, p. 54. La divinité du Saint-Esprit, ainsi que la nécessité de la tradition, sont aussi très-bien prouvées dans le premier des livres contre Eunomius.

2° Des *Lettres*, au nombre de 336. Photius les propose pour modèles à ceux qui veulent exceller dans le genre épistolaire. Trois sont appelées *Canoniques*. Le Saint y fixe le terme de la pénitence publique qui devait être enjointe aux pécheurs. Béveridge en a donné une bonne édition dans le recueil des canons de l'église grecque.

Dans la lettre à Césaria, qui fut écrite en 372, saint Basile dit que, durant la persécution de Valens, temps où les prêtres catholiques se voyaient souvent dans la nécessité de se cacher, il était permis aux fidèles d'emporter chez eux l'Eu-

charistie, et de se communier eux-mêmes. *Ep.* 93, p. 186.

Dans la lettre 207, p. 311, il fait une belle apologie des moines qui se levaient à minuit pour prier, qui louaient Dieu dans l'exercice continuel de la componction. La seule vengeance qu'il souhaite tirer de leurs ennemis, est qu'ils se déterminent aussi à vivre dans les larmes et la pénitence.

Dans une autre lettre, il exhorte Suranus, son parent, qui était duc ou gouverneur de Scythie, à continuer de soulager les chrétiens qui souffraient en Perse; et il le prie de lui procurer des reliques des martyrs qui depuis peu avaient donné leur vie pour Jésus-Christ. *Ep.* 55, p. 244.

Saint Basile exhorte souvent les fidèles à célébrer les fêtes des martyrs, *ep.* 95, 176, 243, 252, 282, etc. Il témoigne une grande vénération pour les reliques des Saints, devant lesquelles il dit que les chrétiens prient dans leurs besoins, et que ce n'est point inutilement qu'ils réclament l'intercession de ces amis de Dieu. *Hom. in Quadrag. Mart.* p. 155. *Hom. in Barlaam, Mart.* p. 139, etc.

3° Le livre *de la Virginité* est indigne de saint Basile, quoiqu'il porte le nom de ce père, et qu'il ait été écrit dans le même siècle. Il est adressé à Letoïus, évêque de Mélitine, auquel saint Grégoire de Nysse écrivit sa lettre canonique. Letoïus ne fut fait évêque qu'en 381, deux ans après la mort de saint Basile. On trouve, dans le livre de la Virginité, deux exemples de la confession sacramentelle, p. 646. Saint Basile inculque souvent lui-même l'usage de la confession auriculaire des péchés. *In Ps.* 32, *ep. Canonic.* 2, *can.* 34, *et Reg. brev.* c. 228.

Nous avons sous le nom de saint Basile une *liturgie* qui est suivie par presque toutes les églises grecques, au moins depuis le sixième siècle. (Voyez Pierre diacre, *L. de Incarn.* c. 8). Les liturgies des Cophtes et des Égyptiens n'en sont qu'une traduction, selon Renaudot. *Liturg. Orient.* t. I, et le P. Le Brun, *Liturg.* t. II.

Nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, de saint Procle, de Pierre diacre, du septième concile général, etc., que saint Basile avait compilé une liturgie; mais nous n'osons assurer qu'elle soit précisément la même que celle qui porte aujourd'hui son nom, et qui est suivie par les Grecs, les Cophtes, les Arabes, etc.

Érasme, dans la belle préface qu'il a mise à la tête de l'édition qu'il donna des OEuvres de saint Basile en 1532, appelle ce Père l'orateur le plus accompli qui ait jamais paru; il ajoute que son style doit servir de modèle à ceux qui aspirent à la véritable éloquence. Son jugement a été confirmé par celui des critiques modernes. M. Rollin dit qu'on doit au moins placer saint Basile dans la première classe des orateurs, et le regarder comme un des plus habiles maîtres de l'éloquence.

Mais écoutons Photius, qui était si bon connaisseur en ce genre. « Quiconque, dit-il, *cod.* 141, veut devenir un panégyriste ou un orateur accompli, n'aura besoin ni de Platon, » ni de Démosthène, s'il prend Basile pour modèle. Il n'y a » point d'écrivain dont la diction soit plus pure, plus belle, » plus énergique, ni qui pense avec plus de force et de solidité. Il réunit tout ce qu'il faut pour persuader, avec la » douceur, la clarté et la précision. Son style, toujours naturel, coule avec la même facilité qu'un ruisseau qui sort » de sa source. »

Semblable à Thucydide et à Démosthène, il pense beaucoup, et sait lier ensemble les pensées qui se présentent en foule à son esprit. Il y a autant de clarté dans ses expressions, que de vivacité et de justesse dans ses idées, que de brillant et de fécondité dans son imagination. En lui la profondeur ne nuit point à l'harmonie des périodes. Il possède si bien l'art des transitions, et celui de placer les figures à propos, qu'il le dispute en douceur à Platon et à Xénophon. Ce qui le rend surtout recommandable, c'est le talent de concevoir les choses sans confusion, de les présenter sous le jour convenable, de les animer, de leur communiquer une sorte de vie, de porter la lumière dans ce qu'il y a de plus obscur, et d'imprimer dans l'esprit de ses lecteurs ces images vives, qu'il s'était lui-même formées.

M. Hermant a donné une traduction française des Ascétiques de saint Basile, avec des notes, Paris, 1673 et 1727. Plusieurs autres ouvrages du saint docteur ont aussi été traduits dans la même langue.

Les anciennes éditions grecques des OEuvres de saint Basile sont quelquefois défectueuses. Le style des versions latines manque ordinairement de force; on y trouve aussi des défauts d'exactitude en plusieurs endroits.

La meilleure édition que nous ayons des OEuvres de saint Basile, est celle que les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donnée à Paris. Les deux premiers volumes parurent en 1721 et 1722, par les soins de D. Garnier. D. Prudent Maran publia le troisième volume en 1730, et y joignit la vie du saint docteur.

SAINT RUFIN ET SAINT VALÈRE,

MARTYRS DANS LE SOISSONNAIS.

TROISIÈME SIÈCLE.

RUFIN et VALÈRE étaient deux chrétiens qui avaient la surintendance du domaine impérial près de la Vesle, dans le territoire de Soissons. Ils donnaient des preuves de leur piété par les mortifications qu'ils pratiquaient, et par les aumônes abondantes qu'ils versaient dans le sein des pauvres.

L'empereur Maximien-Hercule, ayant défait les Bagaudes, auprès de Paris, laissa en partant à Rictius-Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, un ordre d'employer tous les moyens possibles pour extirper le nom chrétien. Le préfet commença l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu par répandre le sang de tous les fidèles qu'il put trouver à Rheims; il alla ensuite à Soissons, et s'y fit amener Rufin et Valère. On les avait découverts dans un bois où ils s'étaient cachés à l'approche du persécuteur. Ils furent étendus sur le chevalet et déchirés à coups de fouets plombés. Ils terminèrent leur vie par le glaive, près du grand chemin qui menait à Soissons. Ce fut dans le troisième siècle qu'ils reçurent la couronne du martyre. Ils sont nommés sous le 14 juin dans les anciens martyrologes.

Voyez leurs actes abrégés par Tillemont, t. IV p. 459.

SAINT QUINTIEN,

ÉVÊQUE DE RODEZ, PUIS D'AUVERGNE.

L'AN 527.

Saint Quintien, Africain de naissance, abandonna son pays pour se soustraire à la fureur des ariens qui persécutaient les catholiques. Étant passé en France sur la fin du cinquième siècle, il s'arrêta dans le Rouergue, et fut élu évêque de Rodez quelque temps après la mort de saint Amant. Il se fit principalement admirer par l'intégrité de ses mœurs, par la vivacité de son zèle et par l'étendue de sa charité. Il se trouva en 506 au concile d'Agde, où présidait saint Césaire d'Arles. Cinq ans après, il assista au premier d'Orléans, où se firent de sages réglements pour le maintien de la discipline ecclésiastique.

A son retour d'Orléans, il voulut faire la translation des reliques de saint Amant, son prédécesseur : mais on lit dans saint Grégoire de Tours, que le saint évêque de Rodez reprit Quintien d'avoir remué ses os, et qu'il lui prédit que bientôt il serait ôté de sa place, sans perdre toutefois la qualité d'évêque. Peu de temps après, le trouble se mit dans la ville. Les Visigoths, dont le parti était le plus fort, se déclarèrent contre Quintien, qui paraissait affectionné aux Français; ils voulurent même attenter à sa vie, dans la crainte qu'il ne livrât Rodez à ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, surtout à cause de leur attachement à la foi catholique. Ils s'imaginaient d'ailleurs que cette ville devait rentrer sous leur puissance par la mort de Clovis, quoique ce prince eût soumis toute l'Aquitaine à son empire.

Le Saint, averti du danger qui menaçait ses jours, se sauva en Auvergne, où le saint évêque Eufraise, qui l'avait vu l'année précédente au concile d'Orléans, lui fit l'accueil le plus honorable. Il le retint dans sa ville, et lui assigna des revenus pour fournir à sa subsistance. L'évêque de Lyon lui céda aussi des fonds de terre qu'il possédait dans le même pays.

Saint Eufraise étant mort vers l'an 515, notre Saint fut élevé sur le siége d'Auvergne. Il souffrit avec patience les peines que lui suscita un certain prêtre nommé Procule. Ce méchant homme ne se contenta pas de traverser les bonnes intentions de son évêque, il usurpa encore tous les revenus de l'évêché. Quintien n'aurait pas eu de quoi subsister, si les principaux de la ville n'eussent réprimé l'avarice de Procule. On dut principalement à ses prières la conservation de la ville d'Auvergne, que le roi Thierry avait juré de démolir. Il fléchit la dureté du sénateur Hortensius, qui retenait injustement en prison un de ses parents. Il mourut le 13 novembre 527. On l'honore à Rodez le 14 juin. C'est aussi sous ce jour que son nom se trouve dans plusieurs martyrologes.

Voyez saint Grégoire de Tours, *de Vit. Patr.* c. 4, et *Hist. Fr.* l. 2, c. 36, l. 3, c. 2, 12, 13, et *Gallia Christ. nova*, t. I p. 198, t. II p. 236.

SAINT DOCMAEL.

SIXIÈME SIÈCLE.

Un auteur moderne (1) dit qu'il n'a pu découvrir quel était ce Saint; mais on apprend des calendriers anglais et bretons, qu'il florissait dans le comté de Pembrock, au sixième siècle. Il se distingua par sa ferveur dans la pratique de toutes les vertus, et surtout par son amour pour la prière et la pénitence. On vit en lui un exemple frappant de cette maxime de saint Bernard, « que les humiliations de la croix sont pleines de douceur pour » une âme qui sent tout ce qu'elle doit à celui qui » l'a rachetée en versant son sang sur la croix. »

La considération de ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour notre salut le pénétrait d'une vive reconnaissance; il eût regardé comme un crime de ne pas lui consacrer toute sa personne. Ce saint est patron titulaire de l'église de Pomérit-Jaudi au diocèse de Tréguier, en Bretagne. On l'y honore sous le nom de *saint Toël*.

Voyez Chastelain, *Martyr. univ.* p. 293.

SAINT MÉTHODE,

PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

L'AN 846.

Saint Méthode, sorti d'une des plus illustres familles de la Sicile, fut élevé dans les sciences sacrées et profanes et s'y rendit fort habile. Ayant quitté le monde, il bâtit un monastère dans l'île de Chio; mais ayant été depuis appelé à Constantinople, le saint patriarche Nicéphore l'attacha à son église. Il accompagna son évêque dans les deux exils auxquels son zèle pour les saintes images le fit condamner par l'empereur Léon l'Arménien. En 817, saint Nicéphore l'envoya à Rome en qualité d'apocrisaire ou de nonce, et il en reçut des services importants.

Méthode retourna à Constantinople lorsque Dieu eut retiré du monde le patriarche; mais il y res-

(1) Lobineau, dans ses *Vies des Saints de Bretagne*.

sentit bientôt les effets de la fureur des iconoclastes. Michel-le-Bègue, successeur de Léon, et infecté des mêmes erreurs, ordonna qu'on le mît en prison, et l'y retint pendant tout son règne. Le Saint recouvra sa liberté en 830, par les soins de l'impératrice Théodore. Il ne jouit pas longtemps du repos qu'on lui avait procuré. Les hérétiques recommencèrent à le persécuter, et l'empereur Théophile le condamna à l'exil.

Ce prince étant mort en 842, les affaires de l'Église changèrent de face. Théodore gouverna l'empire, en qualité de régente, sous Michel III son fils. Le premier usage qu'elle fit de son autorité fut d'arrêter les ravages de l'hérésie. Elle plaça Méthode sur le siége patriarcal de Constantinople, après en avoir chassé l'intrus qui l'avait usurpé. Le Saint fit revivre partout la piété avec la saine doctrine, et pour remercier Dieu du rétablissement de la foi, il institua une fête qui fut appelée *orthodoxie*. Il mourut le 14 juin 846, dans la quatrième année de son épiscopat. On célébrait tous les ans sa fête sous saint Ignace son successeur, et elle s'est toujours célébrée tant chez les Latins que chez les Grecs.

Il nous reste quelques écrits de saint Méthode, savoir, des canons pénitentiaux, des sermons, et un éloge de saint Denys l'Aréopagite. Quelques auteurs pensent que, dans la composition du dernier de ses écrits, il a fait usage de ceux d'Hilduin, qu'il avait pu voir à Rome.

Voyez sa vie, écrite par un auteur contemporain, et publiée par les Bollandistes. Voyez aussi Fleury, l. 48, n. 48.

---

† LE B. RICHARD,

ABBÉ DE SAINT-VANNE, A VERDUN.

Tiré de Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. VII p. 259-366. Voyez Dom Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et eccl.*, t. XX p. 194-199; Longueval, *Hist. de l'Église gall.*, t. VII p. 238, *Raissii Auctar. ad Nat. SS. Belgii*, p. 96. La vie du B. Richard a été décrite dans la chronique de Verdun, par Hugues, abbé de Flavigny, qui avait été son disciple, et qui atteste que tout ce qu'il était, il en était redevable après Dieu aux soins de son maître. Le P. Papebrochius a donné, d'après la *Biblioth. nova MSS* de Labbe, cette pièce enrichie de remarques, dans le t. II de juin, p. 974-1006.

L'AN 1046.

RICHARD, surnommé *la grâce de Dieu* à cause de sa douceur, fut un des illustres restaurateurs de la discipline monastique du onzième siècle. Il naquit à Banton en Argone, à l'extrémité du diocèse de Rheims, d'une famille des plus distinguées par sa noblesse. Son père, qui se nommait Vautier, et sa mère Théodracle, le mirent dès son enfance à la cathédrale de Rheims pour y recevoir son éducation. L'école de cette église était alors très-florissante, tant pour les mœurs que pour la doctrine, et les élèves qui en étaient déjà sortis l'avaient rendue la plus célèbre de toute la Belgique. Le jeune Richard, à la faveur d'un heureux génie et d'un esprit vif et pénétrant, y fit en peu de temps de grands progrès dans la science et la vertu. Son mérite, l'ayant fait promouvoir à tous les ordres sacrés, l'éleva encore successivement aux dignités de grand chantre, d'archidiacre et de doyen. Il se distingua dans toutes ces fonctions par sa fermeté à empêcher le relâchement et à soutenir le bon ordre.

Quoiqu'il fût d'une vie saintement exemplaire, il aspirait néanmoins à un état plus parfait. Il était tout occupé de cette pensée, lorsque le comte Frédéric de Verdun, déjà touché de Dieu et dégoûté du monde, le détermina à le quitter. De l'avis de saint Odilon, abbé de Cluni, qu'ils allèrent consulter, ils se retirèrent à Saint-Vanne de Verdun, monastère réduit alors à peu de chose. C'était en 1004; et l'abbé Fingenne étant mort au bout de quelques mois, Richard fut élu pour lui succéder. Il fut béni le 28 octobre par Heimon, évêque diocésain; et dès-lors il se donna tout entier à faire revivre dans sa maison la plus exacte discipline. Il avait tous les talents imaginables pour y réussir; surtout une prudente discrétion à corriger les fautes, une douceur, une éloquence pour inspirer l'amour du bien, auxquelles on ne pouvait se refuser (1). Son mérite lui attira grand nombre de sujets : les seigneurs et autres personnes de moindre condition lui offrirent à l'envi leurs enfants. Sa communauté devint si nombreuse qu'il n'y avait plus de moyen de la loger, sans étendre les bornes de la maison. Richard entreprit de la rebâtir et de la rendre plus spacieuse : il trouva dans la libéralité du roi Henri, depuis empereur, et dans celle d'autres personnes puissantes, de quoi fournir aux dépenses nécessaires. Ce fut ainsi que l'abbaye de Saint-Vanne devint célèbre en France, en Allemagne et en Belgique; qu'elle devint le modèle sur lequel plusieurs autres furent réformées. On en compte jusqu'à vingt-une, où l'homme de Dieu fit revivre l'esprit de saint Benoît. Les principales sont celles de Lobes

(1) Ce qu'on nous apprend de l'éloquence et de l'onction de ses discours, nommément de ceux qu'il faisait contre les vices, et d'un autre qu'il prononça à Blois sur la passion du Sauveur, au retour du tombeau de saint Martin, fait regretter leur perte.

dans le Hainaut, de Saint-Laurent à Liége (2), de Saint-Amand, de Saint-Bertin, de Corbie, de Saint-Vaast, de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne, de Saint-Vandrille en Normandie, de Saint-Hubert en Ardennes (3).

Dans un voyage que Richard fit à Rome, il s'insinua bien avant dans les bonnes grâces du pape Benoît VIII. Il semble qu'il en fit un autre sous Jean XIX, son successeur, pour défendre les droits du Saint-Siége contre les desseins ambitieux du patriarche de Constantinople (4). L'empereur saint Henri avait donné son estime et sa confiance au saint abbé, au point même qu'il voulait se rendre moine sous sa conduite (5). Il trouvait en ses lumières et sa prudence une source féconde, tant pour sa conduite particulière que pour le gouvernement de l'état. Ce prince le choisit avec Gérard de Florinis, évêque de Cambrai, pour ses ambassadeurs auprès du roi Robert, avec qui ils conclurent à Compiègne cette paix solide qui dura si longtemps entre la France et l'empire. L'empereur Henri III montra qu'il ne faisait pas moins de cas du mérite de Richard, en le nommant à l'évêché de Verdun, à la mort de l'évêque Rambert; mais l'humilité le porta à céder cette place à un autre.

Richard II, duc de Normandie, un de ses nombreux admirateurs, lui ayant déjà donné des preuves de son estime et de son amitié, voulut encore y ajouter celle de fournir aux frais du voyage de dévotion qu'il entreprit à Jérusalem suivant le goût de son siècle. On assure que sept cents pèlerins l'y accompagnèrent, et qu'en passant par Constantinople, il fut comblé d'honneurs de la part de l'empereur d'Orient. A son retour en France, il amena avec lui le saint moine Siméon (6), et lorsqu'il approcha de Verdun, tout le monde, l'évêque avec son clergé, les moines, le peuple et des religieuses allèrent à sa rencontre pour lui témoigner la joie qu'on avait de le revoir.

Quelques années avant sa mort, il se déchargea sur d'autres du soin des monastères qu'il conduisait par lui-même, et ne retint que celui de Saint-Vanne. Après l'avoir gouverné l'espace de quarante-deux ans, il mourut le quatorzième de juin 1046. Richard, évêque de Verdun, son filleul, qui lui avait administré les derniers sacrements, prit soin de l'ensevelir, et fit ses funérailles. Il fut enterré dans un caveau sous le maître-autel de l'église de son monastère, d'où il a été depuis transféré sous un tombeau de marbre. Un historien anonyme du B. Richard nous apprend qu'il avait composé quelques ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, ou dont il ne nous reste que peu de chose. Hugues de Flavigny atteste qu'en son enfance il avait lu le recueil de lettres adressées par le B. Richard à ses religieux pendant qu'il demeurait dans une retraite nommée Rombech. Il en écrivit encore plusieurs autres à l'occasion de l'extrême famine qui désola la France en 1028. Après avoir épuisé toutes les facultés de son monastère, et vendu jusqu'aux ornements de l'église pour soulager les pauvres, il eut recours à sa plume pour engager les rois, les princes et les évêques de sa connaissance à faire la même chose. Des lettres écrites par une personne aussi éloquente que Richard et sur un sujet aussi touchant se feraient lire avec autant de plaisir que d'édification.

---

(1) Ernst, dans son *Tableau hist. et chron. des suffragants de Liége*, p. 285, dit que ce fut Réginard, évêque de Liége, qui y mit, vers l'an 1034, des religieux bénédictins tirés de l'abbaye de Saint-Vanne de Verdun.

(2) Ce qui a contribué encore plus à rendre célèbre le B. Richard, est le grand nombre d'illustres disciples qu'il forma aux lettres et à la piété. Tels sont entre autres Richard, évêque de Verdun; le comte Frédéric, qui de compagnon de sa retraite se soumit à sa conduite, et qu'il établit ensuite prieur de Saint-Vaast d'Arras, où il mourut en odeur de sainteté (Voyez *Raissii Auctar. ad Nat. SS. Belgii*, p. 97); les comtes de Bretueil Geduin et Waléran; le comte de Letard, proche parent de l'empereur Conrad; Herman, surnommé *Hezelon*, issu des comtes de Verdun et d'Ardennes, et comte de Dasbourg par sa femme; Grégoire, archidiacre de Liége; Gervin, chanoine de Rheims, qui fut dans la suite abbé de Saint-Riquier.

(4) « Post Benedictum Papam... frater ejus Joannis, largitione pecuniæ ex laicali ordine neophytus ordinatus » est (1024). A quo cùm requisisset Constantinopolitanus » Antistes, ut sua ecclesia sicut et Romana, *Universalis* diceretur, et donis eum, Romanosque qui curiæ præerant, innumeris flecteret... omnis ob hoc vehementissime commota » est Italia. Sed Galliarum episcopi et abbates his obviare » conati sunt, quidam in persona sua, quidam verò litteris » missis Sedem apostolicam visitantes, et tantum opprobrium » et dedecus, auctoritatibus ad medium prolatis, quibus contradicere fas non esset a Romana ecclesia propulsantes. » Nec defuit in his Patris Richardi authentica præsentia : » imò omninò sategit, ut Constantinopolitana præsumptio » confutata conquiesceret, filium se Romanæ Ecclesiæ, dum » matris honori providebat, ostendens. » Ex *Hugone abb. Flavin. apud Boll.* t. II *Junii*, p. 987.

(5) La manière dont Richard lui fit reprendre les rênes de l'empire est devenue célèbre dans l'histoire. Voyez la vie de l'empereur saint Henri II, sous le 15 juillet.

(6) Voyez ci-dessus, p. 306.

† SAINT HARTWICH,

ARCHEVÊQUE DE SALTZBOURG.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 372. Un disciple de saint Evrard a fait une esquisse biographique de notre Saint, mais elle n'est guère estimée. Elle se trouve dans Canisius et les Bollandistes, juin, t. VI, p. 151. Voyez André Brunner, *Annal. Bojor. part.* 2; Wigulejus Hund, *Metropol. Salisburg.*, p. 73; les frères Metzger, *Hist. Salisburg.*, mais surtout le savant Hansitz, *Germania sacra*, t. II p. 165 sqq.

L'AN 1023.

Selon l'opinion générale, saint *Hartwicus* ou *Hartwich* descendait de la famille des comtes de Spoheim, qui résidaient principalement à Kreuznach et à Trarbach, et possédaient des terres entre le Rhin et la Moselle. Nous ne savons rien de sa jeunesse. Après la mort de Frédéric il fut unanimement élu par le clergé, en 991, archevêque de Saltzbourg, et il développa aussitôt, pour le bonheur de son église, les vertus les plus précieuses qui conviennent à un prélat.

En 993 il fit restaurer la cathédrale, et y fit faire plusieurs changements qu'il jugea être en harmonie avec le goût du siècle. Durant la peste et la famine qui éclatèrent en 994 et exercèrent de grands ravages, notre Saint se conduisit en pasteur fidèle, qui exposa généreusement sa vie pour son troupeau, et qu'aucun danger n'empêcha de leur donner tous les secours tant corporels que spirituels. La même année son cœur fut frappé d'un coup bien sensible, par la mort de son ami de cœur saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, qui fut enlevé à ce monde à Puppingen, non loin de Passau. Notre Saint se rendit avec le comte Arbon au lieu de son décès, afin de le transférer à Ratisbonne et de l'inhumer dans l'église de Saint-Emméran : en traversant le Danube, il n'échappa à la mort que par une faveur spéciale du Ciel.

Les empereurs Othon III et Henri II avaient beaucoup de vénération pour notre Saint, et firent, pour cette raison, beaucoup de bien à son église. Othon lui céda en 996 le droit de marché, de barrières et de monnaie, et après sa mort saint Henri lui fit don des terres d'Ehrmonsdorf dans le Lungau, et, en 1005, à la demande de sainte Cunégonde, celles d'Admont, dans la vallée de l'Ens.

Saint Hartwich signa avec ses évêques suffragants le concile tenu en 1007 pour l'érection de l'évêché de Bamberg, et assista en 1012 à la dédicace de la superbe cathédrale que l'empereur Henri avait fait bâtir dans la même ville. Il dédia lui-même l'église appelée *Auf dem Nonnberge* de Saltzbourg, que le saint roi, qui avait été guéri d'une maladie par l'intercession de sainte Erentrude, y avait fait élever par reconnaissance. Hansitz place ce dernier événement en 1009.

Le saint archevêque passa encore plusieurs années dans la pratique de toutes les vertus, et il termina sa glorieuse carrière le 14 juin 1023. Il y en a qui placent sa mort au 5 décembre. De temps immémorial, Hartwich a été honoré comme Saint dans le diocèse de Saltzbourg.

---

15 JUIN.

—

SAINT VIT ou GUY, SAINT MODESTE

ET SAINTE CRESCENCE, MARTYRS.

Voyez le P. Papebroch, t. II *Junii*, p. 1013.

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE.

Nous n'avons aucuns détails sur la vie de ces trois Saints. La distinction avec laquelle ils sont nommés dans les anciens martyrologes ne permet pas de douter qu'ils n'aient confessé Jésus-Christ avec le plus grand courage. On lit dans leurs actes qu'ils étaient Siciliens de naissance.

Vit ou Guy sortait d'une des premières familles du pays. On lui donna pour nourrice une chrétienne nommée Crescence, qui, de concert avec Modeste, son mari, l'éleva dans les principes de la foi, et lui inspira de vifs sentiments de piété. Hylas, son père, fut extrêmement irrité de découvrir en lui une aversion insurmontable pour l'idolâtrie; il employa, pour la vaincre, toutes sortes de mauvais traitements, qui n'eurent aucun succès. Enfin, il porta la barbarie jusqu'à le livrer à Valérien, gouverneur de la province. Celui-ci ne réussit pas mieux dans les moyens dont il se servit pour engager le Saint à faire ce que son père exigeait de lui, et à obéir aux édits de l'empereur. Sa colère fut d'autant plus grande, qu'il avait eu à faire à un enfant.

Crescence et Modeste tirèrent Vit des mains de ses persécuteurs, et s'enfuirent avec lui en Italie; mais ils n'y trouvèrent pas la tranquillité qu'ils y cherchaient. Ayant été arrêtés dans la Lucanie, ils y reçurent la couronne du martyre durant la persécution de Dioclétien.

Cet héroïsme de courage, que nous admirons en saint Vit, venait de l'éducation qu'il avait reçue. Il est donc de la dernière importance de bien choisir ceux que l'on met auprès des enfants; c'est à la bonté de ce choix que l'on doit attribuer cette multitude de Saints qui ont paru dans certains temps,

même à la cour des rois. Les Romains idolâtres ne laissaient point approcher de leurs enfants ceux qui parlaient mal leur langue; n'est-il pas honteux à des chrétiens de ne pas montrer plus de zèle pour la vertu, que des païens n'en montraient pour la pureté du langage? C'est connaître bien peu la nature humaine, que de s'imaginer que des enfants ne sont point susceptibles de la contagion du vice. Ils observent plus sérieusement qu'on ne pense ce qui se passe dans les autres, et ils en reçoivent des impressions qu'il n'est pas facile d'effacer. Heureux l'enfant qui, dès les premières lueurs de sa raison, n'a sous les yeux que de bons exemples, et suce, pour ainsi dire, avec le lait l'amour de la vertu! La grâce venant à féconder la semence précieuse qu'on aura jetée dans son âme, il se fortifiera de jour en jour dans la pratique du bien, et il arrivera insensiblement à un haut degré de piété, peut-être même sans éprouver le choc violent des passions.

SAINT ABRAHAM, ABBÉ EN AUVERGNE.

VERS L'AN 472.

Ce Saint naquit dans la Haute-Syrie, sur les bords de l'Euphrate. Il quitta son pays dans le dessein d'imiter le grand patriarche dont il portait le nom, et se mit en chemin pour aller visiter les anachorètes de l'Égypte; mais il ne put exécuter sa résolution, à cause de quelques barbares qui se saisirent de sa personne et le retinrent cinq ans en prison. Ayant recouvré sa liberté, il passa dans les Gaules, et s'arrêta dans l'Auvergne, auprès d'une église que l'on bâtissait sous l'invocation de saint Cirgues, martyr. Il y fonda un monastère, où il forma un grand nombre de disciples à la perfection évangélique. Saint Grégoire de Tours assure qu'il fut honoré du don des miracles. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 472. Saint Sidoine, évêque de Clermont, composa son éloge en forme d'épitaphe.

Le corps de saint Abraham fut enterré dans l'église de Saint-Cirgues, qui est aujourd'hui une paroisse de la ville de Clermont. Ce Saint est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Vit. Patr.* c. 3, et *Hist.* l. 2, c. 21; Baillet, sous le 15 juin.

SAINT LANDELIN,

FONDATEUR DE LOBES, ET PREMIER ABBÉ DE CRÉPIN, EN HAINAUT.

L'AN 686.

Landelin, issu d'une famille noble, naquit en 623 à Vaux, près de Bapaume, en Artois. Saint Aubert, évêque de Cambrai, se chargea du soin de le former aux sciences et à la piété. C'était alors un usage établi parmi les personnes de qualité, de confier l'éducation de leurs enfants à des prélats où à des abbés recommandables par leur savoir et leur vertu; il arrivait de là que les jeunes gens, destinés à vivre dans le monde, n'y entraient qu'après avoir été prémunis contre tous les dangers qu'on y rencontre. Landelin eut le malheur d'oublier quelque temps les leçons qu'il avait reçues, et de laisser étouffer les semences de vertu qu'on avait jetées dans son âme, faute d'employer les moyens propres à les faire fructifier. Séduit par les discours et les exemples de quelques-uns de ses proches, il commença à marcher dans la voie large; il prit du goût pour le plaisir, et il en vint insensiblement au point de tomber dans les plus grands désordres; mais la mort subite de l'un de ses compagnons le frappa d'une terreur si vive, qu'il rentra sérieusement en lui-même; il alla, fondant en larmes, se jeter aux pieds de saint Aubert, qui n'avait cessé de prier pour sa conversion.

Le saint évêque, ravi de cet heureux changement, plaça son disciple dans un monastère, afin qu'il y expiât ses péchés par la pénitence. Landelin porta si loin la ferveur et la contrition, qu'il s'assujettit à toutes sortes d'austérités. Quelques années après, saint Aubert l'ordonna diacre; il l'éleva aussi depuis au sacerdoce, et lui confia le ministère de la prédicatoin. Landelin avait environ trente ans lorsqu'il reçut la prêtrise.

Mais la vivacité de sa contrition lui rappelant sans cesse le souvenir de ses péchés passés, il demanda la permission d'aller les pleurer dans la solitude. Il ne l'eut pas plus tôt obtenue, qu'il se retira à Laubac ou Lobes, lieu désert situé sur le bord de la Sambre, dans l'ancien pays de Liége. Plusieurs personnes de piété vinrent l'y joindre dans le dessein de suivre ses exemples. Tous ces solitaires, qui vivaient d'abord dans des cellules séparées, donnèrent naissance à la célèbre abbaye de Lobes, dont on met la fondation vers l'an 654. Landelin se regardant comme indigne d'être à la tête d'une communauté de Saints, en donna la conduite à saint Ursmar, son disciple, et lui laissa le soin d'achever les bâtiments

qu'il avait commencés. Il fonda depuis un nouveau monastère à Aune, qui n'était qu'à une lieue du premier, et qui appartient aujourd'hui à l'ordre de Cîteaux. Ce fut à l'abbaye de Lobes qu'il donna la plus grande partie des terres qu'il tenait de la libéralité des rois de France.

Le désir de mener une vie encore plus retirée lui fit abandonner ses monastères. Il partit avec saint Adelin et saint Domitien (*) pour se rendre dans une épaisse forêt du Hainaut, située entre Mons et Valenciennes. Ils s'y construisirent des espèces de cellules avec des branches d'arbres. Landelin voyant augmenter de jour en jour le nombre de ses disciples, fonda l'abbaye de Crépin, dont il fut enfin obligé de prendre le gouvernement. Son zèle pour le salut des âmes le faisait quelquefois sortir de sa solitude. Il allait prêcher dans les villages et instruire les pauvres paysans des vérités du salut, sans que les fatigues du ministère lui fissent abandonner ses pratiques ordinaires de mortification. Il mourut sur la cendre et le cilice en 686. Son nom se lit dans le martyrologe romain sous le 15 juin (**).

Voyez sa vie, donnée par Mabillon, *sæc.* 2, *Ben.* p. 873.

LE B. BERNARD DE MENTHON,

ARCHIDIACRE D'AOSTE EN PIÉMONT.

L'AN 1008.

Bernard de Menthon, d'une des meilleures familles de Savoie, passa ses premières années dans l'innocence, et montra beaucoup d'inclination pour les études sérieuses. Lorsqu'il fut en âge d'être établi, son père lui proposa un parti honorable : mais le désir qu'il avait de servir Dieu dans l'état clérical le lui fit refuser. Il s'enfuit secrètement, tandis qu'on préparait tout pour la cérémonie de son mariage, et alla se mettre sous la conduite de Pierre, archidiacre d'Aoste. Aidé par les avis de ce vertueux ecclésiastique, il acquit une parfaite connaissance des voies de la piété, et se rendit fort habile dans les sciences nécessaires pour le genre de vie auquel il se destinait.

En 966, l'évêque d'Aoste le choisit pour son archidiacre. Cette dignité renfermait alors la juridiction d'official et de grand-vicaire, et conséquemment donnait une part considérable au gouvernement du diocèse. Bernard remplit tous ses devoirs avec une grande exactitude. La prière, la méditation et le jeûne attiraient les grâces du Ciel sur ses travaux. Il prêcha avec un zèle infatigable durant l'espace de quarante-deux ans; il bannit de toutes parts la superstition et l'ignorance, et vint à bout d'introduire une excellente réforme dans les diocèses d'Aoste, de Sion, de Genève, de Tarantaise, de Milan et de Novare. Il renversa une fameuse idole de Jupiter qui était sur une haute montagne du Valais, et ruina le crédit des prêtres de cette idole, en montrant qu'ils s'enfermaient dans une colonne creuse pour rendre leurs prétendus oracles. Il fit bâtir auprès de ce lieu un monastère et un hôpital qui portent encore aujourd'hui son nom. C'est à sa charité que l'on est redevable des deux hôpitaux appelés, l'un *le grand*, et l'autre *le petit Saint-Bernard;* ils sont destinés à recevoir les voyageurs qui, sans ce secours, seraient souvent exposés à périr.

Le bienheureux Bernard de Menthon mourut à Novare le 28 mai 1008, à l'âge de 85 ans. On célèbre sa fête dans plusieurs églises du Piémont le 15 juin, jour auquel il fut enterré. Son corps est à Novare, à l'exception de son chef, qui se garde à Monte-Joie, au diocèse d'Aoste, dans le monastère qui porte son nom.

Nous avons deux vies authentiques du bienheureux Bernard de Menthon, lesquelles ont été publiées, avec des notes, par le P. Papebroch, t. II *Junii*, p. 1071. Voyez surtout celle qui a été écrite par Richard, successeur du Saint dans l'archidiaconé d'Aoste. On y voit que le serviteur de Dieu n'a été ni de l'ordre de Cîteaux ni de celui des chanoines réguliers, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

(*) La fête du premier se célèbre le 27 juin, et celle de l'autre le 22 du même mois. Les actes de saint Landelin ne disent presque rien de ces deux disciples. Ils l'accompagnèrent vers l'an 652 dans son voyage à Rome. Landelin y avait encore été l'année précédente.

(**) Il ne faut pas confondre saint Landelin du Hainaut avec saint Landelin de l'Ortenau, comme l'a fait le P. Sollier, *Acta SS.* t. VII *Jun. part.* 2, p. 549. Ce dernier est qualifié martyr au 2 septembre, dans un ancien martyrologe d'Usuard. Il était originaire d'Écosse ou d'Irlande, et ses parents y tenaient un rang distingué. La dévotion conduisit Landelin en Alsace; il passa ensuite le Rhin, et vint dans cette contrée du diocèse de Strasbourg, qui se nomme aujourd'hui Ortenau, et faisait autrefois partie de la souveraineté de la maison d'Autriche. Il y fut tué par un chasseur au commencement du septième siècle. L'innocence de sa vie et le genre de sa mort le firent honorer par la suite comme martyr. On en fait la fête dans le diocèse de Strasbourg, le 21 septembre. On voit encore aujourd'hui le tombeau de saint Landelin derrière le grand autel de l'église paroissiale de Munchwyhr, à une demi-lieue de l'ancienne abbaye d'Ettenheim Munster. Voyez l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, t. I, l. 3, p. 249 et suiv.

LE B. GRÉGOIRE-LOUIS BARBADIGO,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE PADOUE.

L'AN 1697.

GRÉGOIRE-LOUIS BARBADIGO, d'une famille noble et ancienne de Venise, vint au monde en 1626. Ses parents le firent élever avec soin dans l'étude des belles-lettres, et il répondit parfaitement aux soins qu'ils prirent pour son éducation; mais il s'appliqua surtout à former son cœur, et à s'exercer à la pratique des vertus chrétiennes.

Il accompagna, par l'ordre de la république, Louis Contarini, nommé ambassadeur pour assister au congrès de Munster, où les plénipotentiaires d'Allemagne, de France et de Suède signèrent, le 24 octobre 1648, le fameux traité qui porte communément le nom de Westphalie, d'Osnabruck ou de Munster (*). Fabio Chigi, nonce du pape, qui eut occasion de le connaître, conçut pour lui une grande estime, tant à cause de ses vertus que de ses belles qualités. Étant devenu pape en 1655, sous le nom d'Alexandre VII, il lui donna les preuves les plus sensibles de sa protection.

Grégoire fut sacré évêque de Bergame en 1657, créé cardinal trois ans après par Alexandre VII, et transféré, en 1664, à l'évêché de Padoue. On admirait dans toute sa conduite une régularité exemplaire, un zèle actif, une vigilance continuelle. Il visitait exactement son diocèse, et remplissait les autres fonctions de son ministère avec tant de fidélité, qu'il était regardé comme un second saint Charles Borromée. Les pauvres trouvèrent toujours dans sa charité des secours contre la misère. Il fit bâtir un collége pour qu'on y élevât la jeunesse dans les sciences et la piété. La ville de Padoue lui fut redevable de l'établissement de son séminaire, qui fait encore aujourd'hui l'ornement, non-seulement de l'état de Venise, mais même de l'Italie et de toute la chrétienté. Il y plaça des professeurs habiles dans la théologie et dans les langues dont la connaissance peut faciliter et perfectionner l'étude des livres saints; il y forma aussi une bibliothèque composée des meilleurs livres en chaque genre, surtout des écrits des Pères et des ouvrages des critiques, des interprètes et des commentateurs de l'Écriture; il fonda encore une imprimerie pour l'usage de cette bibliothèque.

Ce ne serait pas assez de dire de lui qu'il possédait toutes les vertus, il faut ajouter qu'il excellait en toutes choses. Mort au monde et à lui-même, il ne perdit jamais la tranquillité de son âme. Il se montra supérieur à la prospérité, et ne se laissa point abattre par les épreuves et les contradictions. Autant sa vie avait été sainte, autant sa mort fut édifiante. Elle arriva le 15 juin 1697. Divers miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement prouvés, Clément XIII publia la bulle de sa béatification le 13 février 1761.

Voyez les *Elogia Cardinalium*, p. 192; l'*Italia sacra*, t. V et X, et surtout la vie du serviteur de Dieu, qui est fort bien écrite, et qui a été imprimée à Rome en 1761, in-8°. Elle a pour auteur le Père Thomas-Augustin Ricchini, de l'ordre de Saint-Dominique.

(*) Ce traité mit fin à la guerre de trente ans, et fonda en Europe un nouveau système politique, qui dut servir de base dans la suite à tous les traités de paix. Les préliminaires en furent déjà arrangés à Hambourg à la fin de 1641; ils se rapportaient principalement au lieu et au mode des négociations, qui ne commencèrent proprement qu'en 1644 et qui furent conduites à Osnabruck par les ambassadeurs impériaux et suédois, et à Munster par l'empereur, la France et les autres puissances étrangères. Ce traité accordait de grands avantages aux protestants; car plusieurs évêchés, tels que ceux d'Halberstadt, de Minden, de Camin, de Magdebourg, de Schwerin, de Ratzebourg, etc., furent sécularisés en leur faveur; aussi le Saint-Siége protesta.

---

† LE B. ISFROI, ÉVÊQUE DE RATZEBOURG.

L'AN 1204.

CE Saint succéda immédiatement au B. Evermode sur le siége de Ratzebourg, qui fut supprimé par les suites funestes de la prétendue réforme à la fin du seizième siècle (1). Isfroi était de l'ordre de Prémontré; il était plein de vertu et de zèle apostolique. Il ne contribua pas peu à fortifier les Vandales dans le christianisme (2). Krantz rapporte qu'on cite de lui beaucoup de miracles; il en rapporte deux, le changement d'eau en vin et la guérison d'un aveugle en récitant ce psaume : *Le Seigneur délivre les captifs, le Seigneur éclaire les aveugles* (Ps CXLV, 7, 8.) (3).

(1) Nous avons donné sous le 17 février (t. I p. 425) un aperçu de la vie du B. Evermode, et nous y avons ajouté, dans la note 2, des détails historiques sur l'évêché de Ratzebourg.

(2) Fuit quoque huic Sancto, dit Albert Krantz dans sa *Metropolis* l. VI, c. 40, perpetuus labor in vinea domini, dum Wandalis suis prædicaret, necdum benè firmatis in fide. Nam gladius temporalis magis, quam ulla res eam gentem duræ cervicis in fide continebat. Profuit induratis cordibus habere magni meriti pontifices, qui precibus apud Deum impetrarent, januam cordis ad lumen fidei reserari.

(3) C'est à quoi font allusion les vers suivants inscrits autrefois sur le cercueil du Saint à Ratzebourg :

Huic Thetis incaluit in vinum versa; cæcatus
Est illustratus; talibus effloruit
Laudibus insignis Isfridus, annumerandus
Catalogo Sanctis cœlitibus jugiter.

Gabriël Bucelin (1), dans son catalogue des évêques de Ratzebourg, place Isfroi comme premier successeur du B. Evermode, et lui donne le titre de Saint. Il y est nommé sous le premier juillet, mais Vandersterre (2) place sa fête sous le 15 juin. Sa mort arriva en 1204.

Tiré de Ræss et Weis, t. VIII p. 144. — Voyez Albert Krantz *loc. cit.*; Jean Le Paige, *Biblioth. Præmonst.*, l. I, p. 347; les Bollandistes, t. II *Junii*, p. 1089.

---

16 JUIN.

SAINT QUIRIC ou CYR, ET SAINTE JULITTE,

MARTYRS.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Ruinart, p. 517. Voyez aussi le P. Papebroch, t. III *Junii*, p. 17 (*).

L'AN 304.

Les édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés dans la Lycaonie, Domitien, qui en était gouverneur, les exécuta avec la dernière cruauté. Une femme d'Icône, nommée Julitte, qui était du nombre des fidèles, résolut de prendre la fuite, conformément à ce qui est conseillé dans l'Évangile pour les temps de persécution; elle se sauva donc à Séleucie avec Cyr, son fils, qui n'avait encore que trois ans, et deux filles qui la servaient. Elle ne balança point de quitter tous les avantages dont elle eût pu jouir dans le monde; car elle était issue du sang des rois de l'Asie, et elle possédait des biens considérables. Au reste, son cœur n'avait jamais été attaché aux richesses, et elle ne s'en était servie que pour satisfaire aux besoins indispensables de la nature.

En arrivant à Séleucie, elle sut bientôt que le gouverneur, nommé Alexandre, ne haïssait pas moins les chrétiens que le préfet d'Icône; elle se mit donc en route pour aller à Tarse de Cilicie. Alexandre entra dans cette ville à peu près dans le même temps qu'elle. Ayant été reconnue, on l'arrêta avec son fils qu'elle tenait entre ses bras, et on la conduisit devant le tribunal du gouverneur. Les deux filles de sa suite l'abandonnèrent, de peur que l'on ne se saisît aussi de leurs personnes, et se tinrent soigneusement cachées.

Alexandre demanda à Julitte quels étaient son nom, sa qualité et son pays. Elle ne répondit à ces diverses questions que par ces mots : « Je suis chrétienne. » Le gouverneur, outré de colère, lui fit ôter son enfant, puis ordonna qu'elle fût étendue et frappée avec des nerfs de bœuf. A l'égard du petit Cyr, il voulut qu'on le lui donnât. Rien n'était plus aimable que cet enfant; un certain air de dignité qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait en sa faveur tous ceux qui étaient présents. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère; il étendait continuellement les siens vers elle de la manière la plus touchante. Ses cris et ses pleurs marquaient toute la peine qu'il ressentait de la violence qu'on lui faisait. Le gouverneur le mit sur ses genoux, essayant de le baiser et de l'apaiser, mais l'enfant avait toujours les yeux sur sa mère, et s'élançait fortement de son côté. Il égratignait le visage du gouverneur, et lui donnait des coups de pieds dans l'estomac; et lorsque sa mère, au milieu des tourments, s'écriait : *Je suis chrétienne*, il redisait aussitôt : *Je suis chrétien*. Le juge, hors de lui-même, le prit par un pied et le jeta par terre. L'enfant tomba sur les marches du tribunal, se cassa la tête et mourut baigné dans son sang.

Julitte, ayant vu ce qui s'était passé, remercia Dieu d'avoir accordé à son fils la couronne du martyre. La joie qu'elle témoignait augmenta encore la fureur du juge. Il lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer, et commanda qu'on lui versât sur les pieds de la poix fondue. En même temps, un crieur disait à Julitte : « Sacrifiez aux dieux, de peur que » vous n'ayez un sort semblable à celui de votre fils. » Je ne puis, répondit la Sainte, sacrifier aux démons » ou à des statues sourdes et muettes. J'adore Jé» sus-Christ, le Fils unique de Dieu, par qui toutes » choses ont été créées. » Après cette réponse, le gouverneur la condamna à perdre la tête; il ordonna de plus que le corps de Julitte et celui de son fils fussent portés au lieu où l'on mettait les cadavres des malfaiteurs. Les remords et la confusion qu'il éprouvait à l'occasion du crime qu'il avait commis en faisant périr un enfant de trois ans, l'avaient rendu semblable à une bête féroce qui ne suit que la fougue d'une aveugle impétuosité.

Julitte, étant arrivée au lieu où devait se faire l'exécution, prononça la prière suivante : « Je vous

(1) *Germania sacra*, part. I, p. 54.

(2) *Natal. Sanct. Ordin. Præmonstrat.*

(*) Le P. Papebrochius a publié les actes sous le titre suivant : *de SS. Martyribus Antiochiæ Quirico, Julitta et Sociis CCCCIIII*. Il s'agit ici de deux martyrs Quiric et Julitte (nom d'homme) et de 404 autres, dont les deux premiers sont comme les chefs, et qui ont consommé leur martyre non à Tarse, mais à Antioche. Voyez *Mém. de Trevoux*, 1704, fevr. p. 211.

» rends grâces, ô mon Dieu! de ce que mon fils a été » placé le premier dans votre royaume; daignez » aussi y recevoir votre servante, toute indigne » qu'elle en est. Accordez-moi, comme aux vierges » sages, l'entrée de la chambre nuptiale, afin que » mon âme bénisse Dieu votre Père, le Créateur et » le conservateur de toutes choses, avec le Saint-» Esprit, dans les siècles des siècles. *Amen.* » Elle n'eut pas plus tôt dit ce dernier mot, que l'exécuteur lui coupa la tête. Elle souffrit en 304, ou au plus tard l'année suivante.

Les deux filles de sa suite enlevèrent secrètement son corps avec celui de son fils, et les enterrèrent dans un champ près de la ville. Une d'entre elles découvrit l'endroit où ils étaient lorsque Constantin eut donné la paix à l'Église. On lit dans les actes des deux martyrs, qu'après cette découverte, « les » fidèles du pays s'empressèrent de se procurer » quelque portion de leurs reliques, espérant y » trouver une sauve-garde contre les accidents de » la vie, et qu'ils se rendirent en foule à leur tom-» beau pour y glorifier Dieu. »

Saint Cyr et sainte Julitte sont nommés dans le martyrologe romain, sous le 16 juin; mais il est plus probable qu'ils furent martyrisés le 15 juillet. C'est en ce dernier jour qu'on célèbre leur fête chez les Grecs, chez les Moscovites (1), chez les Arméniens (2) et les Nestoriens (3). Les Abyssiniens les honorent deux jours avant le 19 de leur mois de *Halme*, et le 20 janvier (4).

Saint Cyr est patron de Nevers, ainsi que de plusieurs églises et monastères de France. Son culte était fort étendu autrefois en Angleterre. On dit que saint Amatre, évêque d'Auxerre, ayant apporté d'Antioche les reliques de saint Cyr, il en fit plusieurs distributions, et qu'il en donna surtout aux villes de Nevers, de Toulouse, de Saint-Amand, etc.

Ce fut un grand bonheur pour saint Cyr de consommer son sacrifice presque aussitôt après sa naissance. A combien de chrétiens une longue vie ne deviendra-t-elle pas la matière d'une rigoureuse condamnation? Nous ne vivons, à proprement parler, que le temps que nous consacrons au service de Dieu, c'est-à-dire, à la fin pour laquelle nous avons reçu l'être; mais en est-il beaucoup qui n'aient aucun reproche à se faire sur cet article? La plupart ne sortent-ils pas du monde sans y avoir fait aucune des choses pour lesquelles ils y avaient été placés? A en juger par leur conduite, on dirait qu'ils s'imaginent que Dieu, en les créant, ne s'est point proposé des vues par rapport à eux. Pensons donc souvent à notre destination; par-là nous nous animerons à copier tous les traits de notre divin Modèle; nous travaillerons à détruire nos vices et à nous revêtir de tous les sentiments de l'homme nouveau. Sans cette ressemblance avec Jésus-Christ, nous ne pouvons lui appartenir, ni espérer d'entrer un jour dans la compagnie des Saints.

(1) Voyez le P. Papebroch, *ante Maium*, t. I p. 36, et Jos. Assémani, *Cal. univ.* t. VI.

(2) Jos. Assémani, *Bibl. Orient.* t. III p. 617, 652.

(3) *Ibid.* t. IV p. 366.

(4) Voyez le calendrier des Abyssiniens, dans Ludolf, et celui qui a été publié dans le journal de Berne, en 1761, t. I p. 146.

SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré de sa vie, écrite en français par le P. Daubenton, jésuite, et de celle que le P. Croiset a donnée, t. I. Voyez aussi le P. Neuville, qui a publié un abrégé de la vie du même Saint, avec la relation de deux nouveaux miracles opérés par son intercession.

L'AN 1640.

Ce n'est point dans les actions d'éclat que consiste la vraie vertu; elle est dans le cœur, et s'allie avec les devoirs d'une vie commune, qu'elle fait remplir avec une fidélité et une ferveur qui ne se démentent jamais. Une pareille vie n'est pas sans combats, et l'on y trouve souvent la matière d'un martyre plus rigoureux que celui qui se consomme par les flammes. Nous avons une preuve de cette vérité dans la personne du grand serviteur de Dieu, Jean-François Régis.

Il naquit le 31 janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne. Son père, nommé Jean Régis, sortait d'une branche cadette de la noble maison de Deplas, établie dans le Rouergue. Magdeleine Darcis, sa mère, était fille du seigneur de Ségur. Ils tiraient principalement de leur vertu la distinction dont ils jouissaient parmi la noblesse du Bas-Languedoc. Ils eurent plusieurs fils, dont l'aîné fut tué au siége de Villemur, dans une sortie que fit la garnison des huguenots. François, dont nous donnons la vie, était un des plus jeunes.

A l'âge de cinq ans il entendit sa mère parler des peines éternelles que les damnés souffrent en enfer; ce discours fit sur lui la plus vive impression. On ne lui vit jamais de goût pour les amusements de l'enfance; il refusait, dans un âge où l'on est passionné pour le plaisir, de se livrer à des jeux innocents avec ses compagnons d'étude. On lui

donna d'abord pour précepteur un de ces hommes qui sont d'une humeur brusque et chagrine. Le jeune Régis, aussi timide que modeste, eut beaucoup à souffrir sous un tel maître; il supporta toutes ses peines, sans laisser échapper la moindre plainte. Les Jésuites ayant ouvert des classes publiques à Beziers, il fut un des premiers que la réputation des nouveaux professeurs y attira. Sa gravité croissant avec les années, il ne paraissait point dans les promenades, qui étaient fort fréquentées par les étudiants. Avare de son temps, il se permettait à peine quelques moments de récréation. Les dimanches et les fêtes, il ne s'occupait que d'exercices de piété, tant à l'église que dans sa chambre. Souvent il se renfermait dans une chapelle, où il répandait son cœur en présence de Jésus-Christ, et on l'y vit plusieurs fois les yeux baignés de larmes. Les jeunes gens de son âge faisaient d'abord de sa conduite le sujet de leurs railleries; mais à la fin ils en devinrent les admirateurs.

Il avait une tendre dévotion pour la Sainte-Vierge, et cette dévotion augmenta encore lorsqu'il eut été reçu dans une de ces pieuses associations qui ont été érigées en l'honneur de la Mère de Dieu dans les colléges des Jésuites. Il avait aussi une confiance particulière en la protection de son ange gardien; il crut toujours lui être redevable du bonheur qu'il avait eu d'échapper à un grand péril, et jamais il ne cessa de lui en témoigner sa reconnaissance.

Les exemples de piété qu'il donnait influèrent sur ses compagnons d'étude. Il leur parlait de Dieu d'une manière si touchante et si persuasive, que plusieurs renoncèrent à leurs désordres, pour s'appliquer sérieusement à la pratique de la vertu. Six des plus fervents s'associèrent à lui; ils vivaient ensemble dans la même maison, s'assujettissaient à certains exercices, et formèrent une espèce de séminaire. Régis était la règle vivante de leur conduite; ils le révéraient comme un Saint, et l'écoutaient avec respect comme leur maître dans la vie spirituelle.

Régis vécut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-huit ans, que Dieu l'éprouva par une maladie dangereuse. Sa patience et ses pieux discours touchèrent singulièrement tous ceux qui venaient le visiter. La santé lui ayant été rendue, il fit une retraite pour se décider sur le choix d'un état de vie. Il se sentit un désir ardent de travailler au salut des âmes dans la compagnie de Jésus : mais il ne voulut pas s'en rapporter à lui-même; il communiqua les vues qu'il avait à son confesseur, qui, après un mûr examen, le confirma dans ses résolutions. Le P. François Suarez, provincial des Jésuites, étant alors venu faire la visite du collége de Beziers, Régis demanda avec instance à entrer dans la compagnie, ce qui lui fut accordé. Il se rendit avec joie à Toulouse, et y commença son noviciat le 8 décembre 1616. Il était dans la dix-neuvième année de son âge.

Comme son temps ne se trouvait plus partagé entre la prière et l'étude, il s'unit à Dieu d'une manière si intime, qu'il paraissait ne jamais perdre de vue sa présence. On admirait sa ferveur et sa ponctualité dans les moindres pratiques; il les ennoblissait par l'excellence et la pureté des motifs, et s'en faisait des moyens de parvenir à la perfection. Il jeta dès-lors les fondements de ces vertus qui formèrent depuis son caractère distinctif, de l'humilité, de la haine de lui-même, du mépris du monde, de la charité pour les pauvres, de l'amour de Dieu et du désir de procurer sa gloire. Les plus bas emplois étaient ceux qu'il chérissait davantage; rien ne paraissait plus de son goût que de servir à table et de balayer la maison. Il était au comble de la joie lorsqu'il avait l'occasion de faire les lits dans les hôpitaux, et de panser les plaies des malades; et cela, il le faisait avec un épanchement de cœur qui montrait qu'il ne voyait que Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Autant il avait de douceur pour les autres, autant il avait de dureté pour lui-même; ce qui faisait dire à ses compagnons qu'il était son propre persécuteur. Il n'accordait aucune satisfaction à ses sens, il les mortifiait au contraire dans tout ce qui eût été capable de les flatter. L'esprit de prière accompagnait toutes ses actions. Le feu qui le brûlait intérieurement rejaillissait jusque sur son visage. On le voyait souvent aux pieds des autels immobile et dans une espèce de ravissement. Il parlait de Dieu avec tant d'onction, qu'il le faisait aimer de tous ceux qui l'entendaient; ses discours ranimaient aussi la ferveur des plus tièdes.

Il fit ses vœux en 1618, après deux ans de noviciat. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors, pour qu'il y achevât sa rhétorique. L'année suivante, il alla à Tournon pour y faire son cours de philosophie. Persuadé que le propre des sciences en général est de dissiper l'esprit et de dessécher le cœur, il se précautionna contre cet écueil par de fréquentes visites du Saint-Sacrement, par de pieuses lectures et par la pratique du recueillement continuel; il avait soin aussi de s'unir souvent à Dieu par des aspirations dévotes. Outre cela, il avait des temps marqués pour rentrer en lui-même et pour examiner son intérieur. Sa fidélité à tous ses devoirs était si grande, que ses supérieurs ne le trouvaient jamais en faute, et on le désignait ordinairement sous le nom de l'*ange du collége*.

Désirant avec ardeur de se former au ministère évangélique, et surtout à l'instruction du peuple, il se chargea, du consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de Tournon, qui, à certains jours, venaient recevoir les aumônes du collége. Les dimanches et les fêtes, il allait prêcher dans les villages qui sont autour de la ville. Il rassemblait les enfants avec une clochette, puis il leur expliquait les premiers principes de la doctrine chrétienne. Après ces premiers essais de son zèle, il entreprit la sanctification du bourg d'Andance; il en eut bientôt renouvelé la face. L'ivrognerie, les jurements et l'impureté disparurent; le fréquent usage de la communion fut rétabli. Il institua la confrérie du Saint-Sacrement, et dressa lui-même les réglements de cette sainte pratique, qui depuis s'est répandue partout, mais dont il doit être regardé comme l'instituteur. Il n'avait alors que vingt-deux ou vingt-trois ans. Par son zèle et sa prudence, il vint à bout de régler les familles, d'accommoder les différends, de réformer les divers abus. Telle était l'autorité que lui donnait sa sainteté.

Son cours de philosophie étant fini en 1621, il fut chargé d'aller enseigner les humanités à Billon, puis à Auch, et enfin au Puy. Dans cet emploi il n'épargna aucune peine pour inspirer à ses écoliers l'application à l'étude et l'amour de la vertu. Il les aimait comme une mère aime ses enfants, et eux de leur côté l'écoutaient et le révéraient comme un Saint. Dans leurs maladies, il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui, et il obtint par ses prières la guérison de l'un d'entre eux, dont la vie était désespérée; mais il était surtout extrêmement sensible à leurs infirmités spirituelles. Ayant appris qu'un de ses écoliers avait commis un péché grief, il en fut si vivement consterné, qu'il versa un torrent de larmes; il se recueillit ensuite quelque temps, et il leur fit à tous un discours si pathétique sur la sévérité des jugements de Dieu, qu'ils en furent saisis d'effroi; et plusieurs ont avoué depuis qu'ils éprouvaient encore les mêmes sentiments lorsqu'ils se rappelaient ce qu'il leur avait dit en cette occasion. Il se fit toujours un devoir capital de les édifier par sa conduite. Un profond recueillement, un extérieur humble et modeste, un certain air de pénitence peint sur son visage, inspiraient l'amour de la vertu aux âmes les plus insensibles, et l'on reconnaissait partout les jeunes gens qui avaient été formés par ses mains. Pour intéresser le Ciel au succès de ses travaux, il passait toujours quelque temps aux pieds des autels avant que d'aller faire sa classe; il implorait aussi l'assistance des anges tutélaires de ses disciples, afin que par leur secours ses peines et ses soins ne fussent pas inutiles. Tant de vertus avaient principalement leur principe dans l'union continuelle que Régis avait avec Dieu.

Pour s'entretenir dans l'esprit de ferveur, il ajoutait plusieurs pratiques de dévotion à celles qui lui étaient prescrites par sa règle. Il demandait souvent à son supérieur la permission de communier extraordinairement; et lorsqu'il l'avait obtenue, il faisait éclater sa joie par de vifs transports qui marquaient combien il désirait cette divine nourriture. Il se disposait toujours à la recevoir par des austérités secrètes et par des humiliations publiques. La nuit qui précédait sa communion, il en passait dans l'église une partie devant Jésus-Christ. Les dimanches et les fêtes, il instruisait les pauvres avec une onction qui lui faisait produire des fruits merveilleux; il savait aussi mêler dans les conversations les plus familières, des choses qui portaient efficacement à la vertu.

Après avoir enseigné sept ans les humanités, tant à Billon qu'à Auch et au Puy, il commença ses études de théologie à Toulouse, en 1628; il y fit de rapides progrès, parce qu'il joignait un esprit excellent à un travail assidu. La crainte de s'attirer des applaudissements le portait à chercher l'occasion de se rendre méprisable par des manières simples, et en contrefaisant l'ignorant. Lorsque les vacances étaient venues, il ne s'occupait point, comme les autres, à des plaisirs innocents, il se retirait seul dans des lieux écartés pour y converser avec Dieu pendant presque tout le jour. Chaque nuit, après avoir reposé quelque temps, il se levait, sortait secrètement de sa chambre, et allait prier dans la chapelle de la maison. Un de ses compagnons s'en étant aperçu, en avertit le supérieur, qui lui dit : « Ne troublez point les douces communications de » cet ange avec son Dieu. Ce jeune homme est un » Saint, et je serais bien trompé si l'on ne célèbre » pas quelque jour sa fête dans l'Église. »

Au commencement de l'année 1630, Régis eut ordre de se préparer à la prêtrise. Il s'éleva dans son cœur un combat occasionné par ses vertus. D'un côté, son humilité le remplissait d'une sainte frayeur; de l'autre, le zèle du salut des âmes lui faisait désirer l'honneur d'être associé au nombre des ministres de Jésus-Christ. Ces divers sentiments l'inquiétèrent quelques jours; mais l'ordre réitéré de ses supérieurs, dans la volonté desquels il reconnaissait celle de Dieu, fit cesser ses agitations, et lui rendit le calme. Il se prépara donc à la réception des ordres sacrés par la retraite, le jeûne,

la prière, et un ardent désir de ne vivre que pour Dieu. L'obéissance ayant banni la crainte que son humilité lui avait inspirée, il soupirait après le bonheur d'approcher des saints autels, et il promit à son supérieur de dire trente messes pour lui, parce qu'il avait fait avancer le jour de son ordination. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, il prit du temps pour se préparer, par la prière et la pénitence, à l'oblation du saint Sacrifice. Il célébra sa première messe avec une si grande ferveur, qu'il ne fit que fondre en larmes pendant les sacrés mystères. Ceux qui y assistaient ne purent eux-mêmes s'empêcher de pleurer; ils s'imaginaient voir un ange à l'autel, tant ils étaient frappés de la modestie et du feu divin qui brillait sur son visage.

La même année, la peste fit sentir ses ravages dans la ville de Toulouse. Régis regarda ce fléau comme une occasion que Dieu lui présentait d'exercer la charité. Il demanda à ses supérieurs la permission de se consacrer au service des pestiférés; ce qu'il obtint enfin après plusieurs instances réitérées.

L'année suivante, il fit une troisième année de noviciat, comme cela se pratiquait chez les Jésuites, au sortir du cours d'études; mais pendant qu'il travaillait dans la retraite à sa sanctification, il fut obligé d'aller à Foncouverte pour y régler quelques affaires de famille. En arrivant dans sa patrie, son premier soin fut de visiter les pauvres et les malades. Voici le genre de vie qu'il y mena. Le matin, il faisait le catéchisme aux enfants, et il prêchait au peuple deux fois par jour. Il recueillait les aumônes des riches, qu'il distribuait ensuite à ceux qui étaient dans le besoin. Dans les rues, il était toujours environné d'une troupe d'enfants et de pauvres. Il rendait à ces derniers les services les plus humiliants, ce qui lui attira une fois les insultes des soldats qui étaient en garnison à Foncouverte. Ses proches et ses amis lui firent à ce sujet de sévères réprimandes; mais Régis leur répondit que c'était par les humiliations de la croix qu'on devenait véritablement un ministre de l'Évangile, puisque Dieu s'était servi de ce moyen pour l'établir. Le mépris que l'on avait d'abord conçu pour sa personne se changea en admiration. Pour peu qu'on eût de discernement, on découvrait dans tout ce qu'il faisait cette sagesse divine qui n'a rien de commun avec la fausse sagesse du monde, et qui comble de joie ceux qui la possèdent, même quand sa simplicité est l'objet des railleries des hommes. Il vivait au milieu de ses proches dans un parfait détachement de toutes les choses sensibles, et il n'avait aucune ressemblance avec ces religieux qui, faute d'avoir l'esprit de leur vocation, cherchent des consolations terrestres dans le sein de leur famille.

Sa présence n'étant plus nécessaire à Foncouverte, il en partit pour se rendre au collége de Pamiers. On l'y envoyait pour y prendre la place d'un régent qui était tombé malade. En même temps ses supérieurs, qui voyaient en lui une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'appliquer uniquement aux missions, et il y consacra les dix dernières années de sa vie. Il les commença dans le Languedoc; il les continua dans le Vivarais, et les termina enfin dans le Vélay, dont le Puy est la capitale. Il passait l'été dans les villes, parce que les habitants des campagnes sont alors occupés à leurs travaux. Pendant l'hiver, il prêchait dans les villages.

Ce fut au commencement de l'été de l'an 1631 que Régis entra dans la carrière apostolique. La ville de Montpellier devint le premier théâtre de son zèle. Il s'attacha d'abord à l'instruction des enfants, et il prêchait au peuple les dimanches et les fêtes, dans l'église du collége. Ses discours étaient simples et familiers. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne qu'il avait prise pour son sujet, il en tirait des conséquences morales et pratiques, sur lesquelles il insistait fortement. Il finissait par des mouvements vifs et tendres, toujours proportionnés à la portée de ses auditeurs, et appropriés à la qualité du sujet qu'il avait entrepris de traiter. Il parlait avec tant de véhémence, que souvent la voix lui manquait avec les forces; et avec tant d'onction, que d'ordinaire le prédicateur et les auditeurs fondaient en larmes. Les personnes les plus qualifiées couraient à ses sermons, ainsi que les pauvres et les pécheurs les plus endurcis en sortaient tout pénétrés des sentiments d'une vive componction.

Un prédicateur célèbre, passant par Montpellier, voulut entendre un homme dont on racontait tant de merveilles. Il marqua son étonnement de ce que de simples catéchismes étaient si fort admirés et opéraient un si grand nombre de conversions, tandis que de beaux discours attiraient à peine quelques auditeurs, et produisaient si peu de fruit. Cette différence venait de ce que la parole divine était comme un glaive à deux tranchants dans la bouche de Régis, qui parlait de l'abondance d'un cœur plein de l'esprit de Dieu, au lieu qu'elle est comme étouffée sous les ornements d'une rhétorique affectée.

Quoique le saint missionnaire ne refusât pas son ministère aux personnes riches, il avait pourtant une sorte de prédilection pour les pauvres, et son confessionnal était toujours environné de ceux-ci.

« Les gens de qualité, disait-il, ne manqueront pas » de confesseurs; les pauvres, cette portion la plus » abandonnée du troupeau de Jésus-Christ doit être » mon partage. » Il croyait ne devoir vivre que pour eux. Le matin il prêchait et entendait les confessions; il employait l'après-midi à la visite des prisons et des hôpitaux. Souvent il oubliait ses propres besoins; et comme on lui demandait un soir pourquoi il n'avait pris aucune nourriture de tout le jour, il répondit avec simplicité qu'il n'y avait point pensé. On le voyait aller de porte en porte pour solliciter des aumônes en faveur des pauvres; il leur procurait des médecins dans leurs maladies, et les assistait en toutes les manières qui dépendaient de lui. Un jour il traversa la rue, chargé de bottes de paille qu'il avait mendiées pour coucher un malade dépourvu de tout secours. A ce spectacle, les enfants s'attroupèrent autour de lui pour se divertir. Quelqu'un ayant voulu lui représenter qu'il s'était rendu ridicule en agissant de la sorte, il répondit : « A la bonne heure; on gagne doublement » lorsqu'on soulage ses frères au prix de sa propre » humiliation. » Il forma une association de trente dames des plus distinguées de la ville, dont la fin était d'assister les prisonniers et de les consoler dans leurs peines. Il convertit plusieurs hérétiques, et retira du désordre un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Quand on lui disait qu'il était rare que ces femmes se convertissent sincèrement, il avait coutume de répondre que ses travaux lui paraîtraient utilement employés, s'il pouvait seulement empêcher un péché mortel.

A la fin de l'hiver, le serviteur de Dieu alla à Sommières, capitale du pays appelé le Lavonage, laquelle est à quatre lieues de Montpellier. Il y trouva une extrême ignorance, avec tous les vices qui en sont la suite. Il entreprit de les détruire, et il eut la consolation de voir ses travaux couronnés par les plus heureux succès. La rigueur de la saison ne l'empêchait point de pénétrer dans les lieux les plus inaccessibles de tout le pays. Ses austérités étaient extraordinaires. Toute sa nourriture se réduisait au pain et à l'eau; quelquefois il y ajoutait un peu de lait et quelques fruits. Dès ce temps-là il s'était interdit la viande, le poisson, les œufs et le vin. Jamais il ne quittait le cilice; et le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur un banc ou sur le plancher. Des soldats calvinistes se préparant à piller une église, il s'avança vers eux le crucifix à la main, et il leur parla avec tant de force, qu'ils se désistèrent de la résolution sacrilége qu'ils avaient prise. Une autre fois, il alla demander à un officier, aussi calviniste, la restitution des biens qu'on avait enlevés à un pauvre homme. L'officier instruit des mauvais traitements que Régis avait essuyés de la part des soldats, fut si édifié du silence qu'il garda sur ce qui le concernait personnellement, qu'il lui accorda sa demande.

En 1633, l'évêque de Viviers appela Régis dans son diocèse, qui, depuis cinquante ans, était le centre du calvinisme, le siége de la guerre et le théâtre des plus cruelles révolutions. Il le reçut avec de grandes marques de vénération, et voulut qu'il l'accompagnât dans ses visites. Le Père fit partout des missions qui produisirent des fruits surprenants. Le comte de la Mothe-Brion, qui avait vécu jusque-là comme les sages du monde, fut singulièrement touché de l'onction avec laquelle le saint homme annonçait la parole de Dieu; il entra dans la carrière de la pénitence, et se dévoua tout entier à la pratique des bonnes œuvres. Par son zèle et ses aumônes, il contribua beaucoup à la réussite des pieuses entreprises du saint missionnaire. Un autre gentilhomme, nommé de la Suchère, qui autrefois avait été disciple de Régis, fut aussi d'une grande utilité à l'homme apostolique, qu'il révérait comme un Saint.

Le Père Régis tourna ses principaux soins du côté de la réformation des curés qui ne remplissaient pas fidèlement leurs devoirs. L'expérience lui avait appris qu'il ne se fait jamais de bien dans une paroisse, qu'autant que le pasteur se conduit d'une manière conforme à sa vocation. Il fut amplement dédommagé de ses peines par le succès qu'eurent ses travaux. Les femmes de mauvaise vie lui semblaient aussi mériter particulièrement les attentions de son zèle; il en convertit un grand nombre, et il y en eut plusieurs qui devinrent des modèles de pénitence. Il vainquit encore l'opiniâtreté d'une dame calviniste d'Usez, qui était fort considérée parmi ceux de son parti, et la ramena dans le sein de l'Église. Cette dernière conversion donna un nouveau lustre à la sainteté de Régis, et confirma les peuples dans l'opinion où ils étaient déjà que Dieu agissait visiblement par son ministère.

Vers le même temps, le Ciel permit qu'il s'élevât un violent orage contre le saint missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, de remplir ses discours de personnalités et d'invectives contraires à la décence. L'évêque de Viviers prit d'abord son parti; mais à la fin il écouta les plaintes réitérées qu'on lui portait. Croyant qu'elles étaient au moins fondées en partie, il écrivit au supérieur des Jésuites, afin qu'il rappelât Régis. En même temps il envoya chercher celui-ci; puis, après lui avoir fait de sévères répri-

mandes, il lui dit qu'il était obligé de le renvoyer. Régis n'eut recours à aucune des raisons qui auraient pu le justifier; il se contenta de répondre qu'il n'était que trop coupable devant Dieu, et que, vu son peu de lumières, il lui était sans doute échappé bien des fautes. « Au reste, ajouta-t-il, » Dieu, qui voit le fond de mon cœur, sait que je » n'ai eu d'autre fin que sa gloire. » Le prélat, charmé d'une réponse si humble et si modeste, soupçonna qu'il pouvait avoir été trompé. Les éclaircissements qu'on lui donna ensuite le firent entièrement revenir de ses préjugés. Il rendit publiquement hommage à la vertu du P. Régis, jusqu'au commencement de l'année 1654, que celui-ci fut appelé au Puy par ses supérieurs. Le prélat, en renvoyant le missionnaire, écrivit au provincial une lettre où il faisait de grands éloges de la vertu et de la prudence du digne ouvrier qui avait travaillé dans son diocèse.

Le P. Régis, étant arrivé au Puy, écrivit au général de la société pour demander qu'on l'employât aux missions du Canada, et qu'on l'envoyât chez les Hurons et les Iroquois. Il reçut une réponse telle qu'il la désirait : mais le comte de la Mothe insista si vivement auprès du provincial de la province de Toulouse, que le Saint reparut l'année suivante dans le diocèse de Viviers. Il s'y appliqua à la conversion des calvinistes et à l'instruction des habitants de la petite ville de Cheylard, qui étaient plongés dans une ignorance grossière du christianisme. On ne saurait exprimer ce qu'il eut à souffrir dans ce pays à demi-sauvage et tout rempli de montagnes. Ayant été arrêté par la neige, qui l'empêchait de regagner Cheylard, il demeura trois semaines logé dans une misérable cabane, dormant sur la terre, ne mangeant que du pain noir, et ne buvant que de l'eau. Malgré les fatigues inséparables d'un tel genre de vie, il pratiquait diverses austérités volontaires, il jeûnait, portait le cilice et prenait la discipline quelquefois jusqu'au sang. Le comte de la Mothe, touché des bénédictions que Dieu avait données au zèle apostolique de Régis, fonda à perpétuité une mission à Cheylard, cédant pour toujours aux Jésuites un capital de seize mille francs pour l'entretien de deux jésuites, et la maison qu'il avait dans la ville pour leur servir de logement.

Après la mission dont nous venons de parler, le Saint alla en faire une à Privas, qui ne produisit pas moins de fruits. L'évêque de Valence l'appela ensuite dans son diocèse, et le pria d'exercer son zèle dans le bourg de Sainte-Aggrève, situé au milieu des montagnes et rempli d'hérétiques. Il eut occasion d'y pratiquer plusieurs vertus héroïques.

Ayant appris un dimanche qu'il y avait dans une hôtellerie une troupe de libertins qui, échauffés par le vin, tenaient des discours impies et commettaient d'autres excès, il s'y transporta sur-le-champ pour essayer d'empêcher le désordre et le scandale. Ses discours furent méprisés; il y en eut même un de la troupe qui lui donna un soufflet. Le saint homme, sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue, en disant : « Je vous remercie, mon » frère, du traitement que vous me faites; si vous » me connaissiez, vous jugeriez que j'en mérite » beaucoup davantage. » Cet exemple de patience charma tous ceux qui étaient présents, et ils se retirèrent pénétrés d'une confusion salutaire. Après trois mois passés tant à Sainte-Aggrève que dans le voisinage, le P. Régis travailla, toujours par l'ordre de l'évêque de Valence, à Saint-André de Fangas et dans les environs. Un jour, tandis qu'il était à prier dans un coin, un enfant tomba du haut d'un escalier sans se faire aucun mal. On ne douta point que cet enfant n'eût été délivré du danger par le crédit qu'avait le Saint auprès de Dieu.

Il se rendit à Marhles, dans le Vivarais, vers la fin de l'année 1635. Une femme, ayant pris son manteau pour le raccommoder, en garda deux morceaux qu'elle conserva aussi précieusement que des reliques; elle les appliqua depuis sur deux de ses enfants qui étaient malades, l'un d'une hydropisie formée, et l'autre d'une fièvre continue, et ils recouvrèrent une santé parfaite. Voici ce que le curé de Marhles a déposé, avec serment, dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu, touchant la mission qui se fit sous ses yeux. « Il était infatigable » au travail, appliqué jour et nuit aux fonctions du » ministère évangélique. Il était dans une affliction » amère lorsqu'il apprenait que Dieu avait été offensé. Ce n'était que dans ces occasions-là qu'il » oubliait sa douceur naturelle. Alors il paraissait » transporté d'une sainte colère; avec un ton de » voix foudroyant, il menaçait, il effrayait les plus » déterminés libertins; il aurait sacrifié mille vies » pour empêcher un seul péché mortel. Il n'avait » qu'à dire une parole pour embraser les cœurs les » plus froids et amollir les plus durs; aussi les conversions furent-elles innombrables. Après la mission, je ne reconnus plus mes paroissiens, tant je » les trouvai changés. La rigueur du froid qui est » insupportable dans nos montagnes, les torrents » enflés par les pluies, l'abondance des neiges qui » fermaient les passages, rien n'était capable d'arrêter le zèle de cet homme apostolique; il semblait » même avoir communiqué son intrépidité aux au-

» tres. Lorsqu'il allait prêcher en quelque endroit, » malgré le péril, tout le monde le suivait; les pay- » sans l'attendaient sur le chemin et se joignaient » aux autres. Je l'ai vu moi-même dans les temps » les plus rigoureux, s'arrêter au milieu des forêts » pour contenter l'avidité des fidèles qui voulaient » l'entendre parler du salut. Je l'ai vu au haut d'une » montagne, élevé sur un monceau de neige durcie » par le froid, distribuer au peuple le pain de la pa- » role divine, passer les jours entiers dans cet exer- » cice, et s'occuper encore toute la nuit à entendre » les confessions. »

L'hiver étant passé, le P. Régis retourna au Puy sur la fin d'avril de l'année 1636. Comme on lui demandait si tant de missions ne l'avaient pas beaucoup fatigué, il répondit qu'il ne s'était jamais senti plus de force que pendant ce temps-là. Il trouva au collége du Puy une lettre du général de la société, qui lui refusait la permission qu'il avait sollicitée une seconde fois d'aller au Canada. Il crut que par-là on lui ravissait la couronne du martyre. Il attribua ce refus à ses péchés. Il ne se plaignit pourtant pas, reconnaissant la volonté de Dieu dans l'ordre de ses supérieurs.

Les quatre dernières années de sa vie furent employées à la sanctification du Vélay. Il faisait la mission pendant les étés au Puy, et pendant les hivers à la campagne. L'évêque diocésain avait pour lui une vénération singulière; souvent il se servit de ses conseils et de son ministère pour réformer les abus qui s'étaient glissés dans son troupeau.

Le saint religieux commença par prêcher et faire le catéchisme dans l'église du collége; mais cette église se trouvant trop petite, il choisit celle de Saint-Pierre-le-Moustiers, qui appartient aux Bénédictins. La simplicité de ses discours rendait les vérités de la religion intelligibles aux personnes les plus grossières; à cette simplicité se joignait une onction qui pénétrait tous les cœurs. On se disait l'un à l'autre : « Le P. Régis prêche Jésus-Christ, » et la parole de Dieu telle qu'elle est en elle- » même, au lieu que les autres se prêchent eux- » mêmes, et substituent à la parole divine une pa- » role tout humaine. » Son auditoire était pour l'ordinaire de quatre à cinq mille personnes. Son provincial, l'ayant entendu un jour, ne fit que pleurer pendant tout le sermon.

Par un effet de sa charité envers les pauvres, il forma une association de quelques dames vertueuses, afin de fournir des secours perpétuels à ceux qui seraient dans le besoin; il en forma une seconde qui devait se dévouer à l'assistance des prisonniers. Il trouva le moyen d'avoir des sommes considérables, qui le mettaient à portée de procurer du soulagement à tous les genres de malheureux. Dans un temps de disette, il multiplia trois fois miraculeusement les provisions qu'il avait amassées. On dressa des procès-verbaux de ces prodiges, et ils furent constatés par des informations juridiques faites devant les juges ecclésiastiques et séculiers. Quatorze témoins oculaires, dignes de foi, les confirmèrent dans les actes de sa canonisation. Régis volait avec une ardeur infatigable au secours des malades; il avait un soin extrême du salut de leur âme, et il en guérit plusieurs tout à coup par la vertu de ses prières (1).

On regarda aussi comme miraculeuse la conversion de plusieurs pécheurs désespérés. Nous allons citer quelques exemples de ces conversions. Un riche marchand, qui vivait dans le libertinage, haïssait Régis, sans autre raison de le haïr que parce qu'il faisait la guerre au scandale; il noircissait même sa réputation par des calomnies atroces. Le Saint, sachant qu'il était avide de gain, s'appliqua à favoriser son commerce et le débit de ses marchandises; par ce pieux artifice, il s'insinua peu à peu dans son esprit. Le trouvant plus traitable, il saisit une occasion qui se présenta de lui parler de son salut. « Quel sera, lui dit-il, la fin de » toutes vos peines? La mort vous ravira en un mo- » ment le fruit de vos travaux. Que vous servira » d'avoir entassé biens sur biens, si vous perdez » votre âme? » Ces paroles frappèrent le marchand; il les eut présentes à l'esprit pendant toute la nuit. Saisi d'une vive crainte, il alla trouver Régis dès le lendemain matin, pour lui faire part du trouble qui l'agitait. L'homme de Dieu l'entretint quelque temps de la sévérité du jugement dernier; puis faisant succéder aux motifs de la crainte ceux de l'espérance et de l'amour, il lui inspira les sentiments d'une sincère pénitence; il entendit ensuite sa confession générale. Le marchand s'accusa de ses péchés avec une si grande abondance de larmes et avec de si vifs sentiments de componction, qu'il ne lui imposa qu'une pénitence légère. Celui-ci ayant demandé pourquoi il le traitait avec tant de ménagement, il lui répondit : « J'acquitterai moi-même » le reste de vos dettes. » Cette douceur piqua le marchand d'une sainte émulation, et ne servit qu'à exciter sa ferveur.

Un jeune homme, furieux de ce que Régis lui avait enlevé l'objet impur de sa passion, forma l'horrible projet de l'assassiner; il alla donc l'atten-

(1) Ces différents miracles ont été attestés de la manière la plus authentique. Voyez le P. Daubenton, *Vie de saint François Régis*, l. 3.

dre dans un chemin écarté par où il savait qu'il devait passer. Régis connut par une lumière divine le dessein de ce misérable. « Mon frère, lui dit-il, » pourquoi voulez-vous tant de mal à un homme » qui vous veut tant de bien, et qui voudrait au » prix de son sang vous procurer le salut éternel, » qui est le plus grand de tous les biens? » Ce pécheur ne put tenir contre une telle charité; il se jeta aux pieds de Régis, lui demanda pardon, et rentra dans le sentier de la vertu.

Trois autres jeunes débauchés des premières familles du Puy avaient résolu de se venger du Saint pour une semblable raison; ils allèrent à l'entrée de la nuit le demander au collége. Régis s'avança vers eux sans rien craindre, et leur dit en les abordant : « Vous venez dans le dessein de m'ôter la vie. » Ce qui me touche, ce n'est pas la mort, elle est » l'objet de mes désirs; c'est l'état de damnation » où vous êtes, et qui paraît vous affecter si peu. » Ils restèrent confus et déconcertés. Régis les embrassa avec la tendresse d'un père, et les exhorta à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous trois la confession de leurs crimes, et menèrent toujours depuis une vie fort édifiante.

Le saint religieux savait parler avec fermeté lorsque les circonstances l'exigeaient, et ce fut par-là qu'il vint à bout de retirer certains pécheurs du désordre. Ayant été une fois insulté d'une manière outrageante, les magistrats voulurent l'obliger à dénoncer le coupable, afin qu'on le punît de son insolence; mais Régis refusa de faire ce qu'on lui demandait. Sa charité toucha le coupable, qui se corrigea et répara sa vie passée par un sincère repentir.

Non content de faire la guerre au péché, il tâchait d'en éloigner jusqu'aux occasions; il avait soin surtout d'empêcher qu'il n'y eût trop de liaison entre les personnes de différent sexe. Pour précautionner contre la rechute les femmes de mauvaise vie qu'il avait converties, il entreprit de fonder une maison où elles seraient renfermées et assujetties à certains exercices de piété : mais le recteur du collége, craignant que cette maison ne pût subsister faute de fonds, lui ordonna de renoncer à son projet; il lui fit en même temps de sévères réprimandes, et l'accusa publiquement de ne se conduire que par l'impétuosité d'un zèle indiscret. Il lui défendit de confesser, de prêcher et de visiter les malades, sinon à certains jours et à certains moments. Régis souffrit cette humiliation sans se plaindre et sans rien dire pour se justifier. Le recteur qui succéda à celui dont nous venons de parler rendit plus de justice au serviteur de Dieu; il lui permit de reprendre le soin du Refuge, et de lui donner la dernière perfection : par-là Régis se vit en liberté de continuer ses premiers travaux.

Plus d'une fois son zèle pensa lui coûter la vie. Il fut souvent insulté et accablé de coups. Plusieurs personnes censurèrent sa conduite avec aigreur, et firent de lui le portrait le plus désavantageux; il eut même la douleur de voir quelques-uns de ses confrères se joindre à ses ennemis pour le décrier. Son recteur cependant prit toujours sa défense contre ceux qui l'attaquaient : mais Dieu le vengea hautement par le succès extraordinaire dont il combla tous ses travaux. Le saint missionnaire fut singulièrement secondé dans toutes ses entreprises par Pierre Le Blanc, grand-vicaire du Puy, qui ne cessa jamais de lui être tendrement attaché.

Voici en abrégé l'histoire de ce qu'il fit au Puy pendant les quatre étés qu'il y consacra aux missions. Il passait les hivers à la campagne, pour y instruire la partie du troupeau de Jésus-Christ, qui est ordinairement la plus abandonnée.

Les paysans du Vélay, ceux surtout qui demeuraient dans les montagnes, étaient fort grossiers et presque sauvages. Le calvinisme avait pénétré dans plusieurs endroits, et l'hérésie y avait produit l'ignorance de la religion, qu'accompagnent toujours les vices les plus opposés au christianisme. Ce fut à la sanctification de ces pauvres peuples que le P. Régis se consacra. Il parcourut, pendant les hivers des quatre dernières années de sa vie, les bourgs et les villages des diocèses du Puy, de Vienne, de Valence et de Viviers, qui se trouvent dans le Vélay.

La première mission qu'il fit fut dans la petite ville de Fay et dans les lieux voisins, au commencement de l'année 1636. Hugues Sourdon, docteur en droit, un des principaux habitants de Fay, le pria si instamment de loger chez lui, qu'il ne put s'en défendre. Le docteur fut bientôt récompensé de sa charité. Claude, son fils, âgé de quatorze ans, était aveugle depuis six mois, par la suite d'une maladie qui lui avait causé les douleurs les plus aiguës. Régis, auquel on le présenta, après l'avoir exhorté à mettre toute sa confiance en Dieu, se retira dans une chambre voisine, où il pria avec quelques personnes de la maison. Il n'avait pas encore fini sa prière, que l'enfant recouvra la vue; de sorte qu'étant allé alors faire le catéchisme au peuple, Claude Sourdon y distingua tous ceux qui étaient dans l'assemblée. Depuis ce temps-là il ne ressentit plus aux yeux ni douleur, ni fluxion. C'est ce qu'il a lui-même attesté, avec serment, à l'âge de quatre-vingts ans, en présence des évêques du Puy et de Valence. Ce miracle fit espérer la guérison à un autre aveu-

gle. C'était un homme qui était dans sa quarantième année, et qui avait perdu la vue depuis huit ans. On l'amena à Régis, qui le guérit sur-le-champ, en faisant sur lui le signe de la croix. Ces deux miracles disposèrent merveilleusement les esprits, et la mission produisit les fruits les plus abondants. Pour donner une juste idée de la conduite qu'y tint Régis, nous allons insérer ici les propres paroles de Claude Sourdon, avec lequel il logea plusieurs mois. Voici ce qu'il en a déposé juridiquement en présence des deux évêques.

« Tout en lui inspirait la sainteté. On ne pouvait » ni le voir, ni l'entendre, sans se sentir embrasé » de l'amour divin. Il célébrait les saints mystères » avec une dévotion si tendre et si ardente, que l'on » croyait voir à l'autel, non pas un homme, mais » un ange. Je l'ai vu quelquefois dans les entretiens » familiers se taire tout à coup, se recueillir et » s'enflammer, après quoi il parlait des choses di- » vines avec un feu et une véhémence qui mar- » quaient que son cœur était transporté par une » impulsion céleste. Il s'exprimait, dans les instruc- » tions qu'il faisait au peuple, avec une onction » qui pénétrait tous ses auditeurs. Il passait le jour » et une partie considérable de la nuit à entendre » les confessions, et il fallait lui faire une sorte de » violence pour l'obliger à prendre un peu de nour- » riture. Jamais il ne se plaignait de la fatigue ni » des manières dégoûtantes de ceux qui s'adres- » saient à lui.

» Après avoir travaillé avec une ardeur infatigable » au salut des habitants de Fay, il se donna tout » entier à celui des peuples voisins. Il partait tous » les jours de grand matin pour aller visiter les » paysans dispersés dans les bois et sur les mon- » tagnes. Les pluies, la neige et les autres rigueurs » de la saison ne pouvaient le retenir. Pendant tout » le jour, il allait de chaumière en chaumière, et » cela à pied et à jeun, si ce n'était que ma mère le » forçait quelquefois à prendre une pomme qu'il » mettait dans sa poche. Nous ne le revoyions qu'à » la nuit, et alors toutes les fatigues du jour ne » l'empêchaient pas de reprendre ses fonctions or- » dinaires; il ne se délassait du travail que par de » nouveaux travaux. Les calvinistes le suivaient » avec autant d'empressement que les catholiques. »

Ayant fini la mission à Fay, il retourna au Puy, selon sa coutume, au commencement de l'été de l'an 1637. Au mois de novembre de la même année, il alla faire à Marlhes une seconde mission. Il fut attiré en cette paroisse par les vives instances de Jacques André, qui en était curé. Les chemins par où il fallut passer auraient effrayé les personnes les plus hardies. Il fallait, tantôt grimper sur des rochers couverts de glace, tantôt descendre dans de profondes vallées remplies de neige, tantôt marcher à travers les ronces et les épines. Comme il grimpait avec beaucoup de peine sur une des plus hautes montagnes du Vélay, n'ayant d'autre appui que des broussailles auxquelles il se tenait, la main et le pied lui manquèrent tout à coup; il tomba, et se cassa une jambe. Cet accident ne l'empêcha point de continuer sa route avec sa tranquillité ordinaire, et de faire encore deux lieues appuyé sur son bâton, et soutenu par celui qui l'accompagnait. Arrivé à Marlhes, il ne lui vint seulement pas dans l'esprit d'envoyer chercher un chirurgien. Il alla droit à l'église, où une grande multitude de peuple l'attendait, et il y entendit les confessions pendant plusieurs heures. Le curé, averti par le compagnon de Régis de l'accident qui lui était arrivé, le pria, mais inutilement, de se retirer. Après que le Saint eut satisfait pleinement sa charité, il laissa visiter sa jambe, qui se trouva parfaitement guérie.

A ses immenses travaux il ajoutait des macérations étonnantes. Le recteur du collége du Puy en ayant été informé, lui ordonna d'obéir au curé de Marlhes dans tout ce qui concernait le soin de sa santé. Le Saint fit ce que son supérieur exigeait de lui; il se soumit avec la dernière exactitude à tout ce qu'il plut au curé de lui prescrire, quoique les ménagements qu'on avait pour sa personne lui fussent à charge. Le curé se levait quelquefois la nuit pour l'observer : il le voyait tantôt à genoux, le visage prosterné contre terre et baigné de larmes, tantôt debout, les yeux tournés vers le Ciel, absorbé dans une profonde contemplation; d'autres fois il l'entendait pousser de grands soupirs, et s'écrier dans les transports de son amour : « Qu'y a-t-il au » monde qui puisse attacher mon cœur, si ce n'est » vous, ô mon Dieu? » Il lui arriva aussi de le voir souvent, tandis qu'il priait, enflammé comme un séraphin, immobile pendant plusieurs heures, ne paraissant avoir ni sentiment, ni connaissance. C'est ce qu'il attesta depuis dans une déposition juridique. Il ajouta encore que le Saint avait en sa présence guéri, par une simple bénédiction, un paysan qui s'était démis l'épaule, et que, par le signe de la croix, il avait délivré du démon un énergumène qui souffrait depuis plus de huit ans, sans que les exorcismes réitérés de l'Église lui eussent procuré aucun soulagement.

Régis étant à Saint-Bonnet-le-Froid, le curé du lieu, qui s'aperçut que toutes les nuits il sortait secrètement de sa chambre, eut la curiosité d'examiner où il allait et ce qu'il faisait. Après l'avoir inu-

tilement cherché dans la maison, il s'avança vers l'église, qui n'en était pas éloignée; il le trouva en prière devant la porte, à genoux, les mains jointes et la tête nue, malgré le froid qui était excessif. Il lui représenta le danger auquel il exposait sa santé; mais le voyant déterminé à continuer ses entretiens avec Dieu, il lui donna la clef de l'église, afin qu'il y fût à couvert des injures de l'air. Le curé a souvent raconté ce fait, et il assurait que Régis ne cessa de passer les nuits dans l'église, quoique le froid fût intolérable cette année-là.

En retournant au Puy à la fin de l'hiver, il s'arrêta chez le curé de Vourcy, qui autrefois avait été son écolier, et qui lui était tendrement attaché. Celui-ci lui représentant qu'il ne ménageait point assez sa santé, et qu'il était important, pour la sanctification des âmes, qu'il mesurât son travail sur ses forces, le saint homme lui dit en confidence ce qui lui était arrivé quelques mois auparavant, lorsque, s'étant cassé une jambe, Dieu l'avait guéri miraculeusement. « Après une marque si visible de la » bonté de Dieu, ajouta-t-il, ne dois-je pas mettre » ma vie entre ses mains, et me reposer entière- » ment sur lui du soin de ma santé? »

Ayant passé au Puy l'été de l'année 1638, il reprit dans l'hiver ses missions de la campagne : il les commença par le bourg de Monregard. La rigueur de la saison fit qu'il ne put arriver que de nuit en ce lieu, qui est à sept lieues de la ville de Puy. Il alla, selon sa coutume, droit à l'église, qu'il trouva fermée. Il se mit à genoux à la porte; il y pria si longtemps, et avec un recueillement si profond, qu'il ne s'aperçut pas qu'il était tout couvert de la neige qui tombait en abondance. Des paysans qui le virent en cet état le pressèrent d'entrer dans une maison voisine pour y prendre un peu de nourriture.

La moisson ne fut nulle part plus abondante qu'à Monregard. Régis y retira de l'erreur un grand nombre de calvinistes, entre autres Louise de Remezin. C'était une jeune veuve de vingt-deux ans, qui était singulièrement estimée dans sa secte pour son savoir et sa naissance. Le saint missionnaire se fit estimer d'elle dans divers entretiens qu'ils eurent ensemble. Il éclaircit les difficultés qu'elle lui proposa sur les points controversés, et principalement sur l'Eucharistie, dissipa tous ses préjugés, et l'amena au point de faire abjuration de l'hérésie. La nouvelle de son changement souleva contre elle sa famille et tous les chefs du parti huguenot. On voulut la rengager dans la secte qu'elle avait abandonnée; mais sa foi était trop solide pour céder à une pareille épreuve. Dans la suite, elle rendit un témoignage public à l'admirable sainteté du serviteur de Dieu. Durant sa déposition, qui dura quatre heures, et qu'elle fit en présence des évêques du Puy et de Valence, elle versa continuellement des larmes de joie.

La mission de Monregard étant finie, le Saint revint passer au Puy l'été de l'année 1639; et sur la fin de l'automne suivant, il alla reprendre ses missions aux environs de Monregard, à Issenjaux, à Marcou, à Chambon, à Monisteroles, où il n'avait, pour ainsi dire, fait que paraître. Au mois de janvier de l'an 1640, il se rendit à la petite ville de Monfaucon, qui est à sept lieues du Puy. Le succès répondait à son zèle et à ses désirs, lorsque le travail fut interrompu par les ravages de la peste. Régis se dévoua généreusement au service de ceux qui étaient attaqués de ce fléau. Lorsqu'en traversant les rues il trouvait un malade abandonné, il le portait sur ses épaules à l'hôpital. Sa charité ranima celle des ecclésiastiques. Le danger auquel il s'exposait donna de vives inquiétudes au curé de Monfaucon; il lui ordonna de sortir de la ville, de peur qu'il ne devînt la victime de son zèle, comme cela était déjà arrivé à plusieurs ecclésiastiques. Il obéit, mais ce fut en versant un torrent de larmes. « Eh quoi, dit-il alors, on est donc jaloux de mon » bonheur? Faut-il que l'on m'envie, par une fausse » compassion, le mérite d'une mort si précieuse, et » que l'on m'enlève la couronne lorsque je suis sur » le point de la recevoir? »

La peste ayant cessé peu de temps après à Monfaucon, Régis y alla reprendre sa mission; mais il fut bientôt rappelé par le recteur du collége du Puy, afin de remplacer un professeur qui manquait. Ce contre-temps le pénétra de la plus vive douleur. Il obéit toutefois par respect pour l'ordre de son supérieur; mais il écrivit à son général pour lui demander la permission de se dévouer le reste de ses jours aux missions de la campagne, et d'y employer au moins six mois chaque année. Le général, qui connaissait son zèle, ne balança pas de souscrire à ses désirs.

Le Saint forma vers ce temps-là le dessein d'établir une mission perpétuelle, pour travailler à la sanctification des peuples qui habitaient sur les montagnes du Vélay, du Vivarais et des Cévènes. Le collége du Puy ou de Tournon lui parut propre à l'établissement de cette société d'hommes apostoliques qu'il méditait. Il communiqua son projet à ses supérieurs, qui tous l'approuvèrent unanimement.

Quoiqu'on puisse juger de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu, d'après ce que nous avons dit de

ses héroïques vertus, à mesure que l'occasion s'en est présentée, il est à propos de les rapprocher sous un même point de vue, afin qu'on puisse le connaître encore plus parfaitement.

Régis avait pour Dieu ce véritable amour qui se manifeste par une union continuelle de l'âme avec l'Esprit-Saint. Une simple parole pieuse suffisait pour lui causer des ravissements. Il ne pouvait quelquefois contenir les ardeurs de la flamme céleste qui brûlait son cœur. Des yeux ardents et un visage enflammé découvraient les fortes émotions qu'il éprouvait intérieurement. On l'entendait souvent répéter ces paroles du Psalmiste : « Qu'ai-je » à désirer dans le ciel, ou que puis-je aimer sur la » terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu! » Le but, qu'il se proposait en toutes choses, était de procurer la gloire de Dieu. « Ayant été créés de rien, pour Dieu » seul, disait-il, nous n'appartenons qu'à lui seul, et » nous devons tout rapporter à sa gloire. » Il ne trouvait de délices que dans les croix. « Ce qu'on » souffre pour Dieu lui paraissait ne pas mériter le » nom de souffrances, à cause de l'onction qui adou- » cit et fait trouver légères les tribulations qui se » rencontrent dans la vie apostolique. » Au milieu des persécutions, il avait coutume de s'écrier : « Puissé-je, ô mon Dieu, souffrir encore davantage » pour votre saint Nom! » Il goûtait une joie inexprimable lorsqu'il éprouvait la rigueur de la faim, de la soif et du froid. « Je vous avoue, disait-il une » fois à ses compagnons, que la vie me serait in- » supportable, si je n'avais rien à souffrir pour » Jésus-Christ; souffrir est ma seule consolation » en ce monde. »

On avait beau lui faire des réprimandes, ou noircir sa réputation par des calomnies, jamais il ne cherchait à s'excuser ou à se justifier, même auprès de ses supérieurs. Également insensible aux louanges et aux mépris, il recevait en silence tous les mauvais traitements, comme s'il les eût mérités. Le martyre était l'objet de ses plus ardents désirs, quoiqu'il se jugeât indigne d'avoir l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ. Il disait en parlant des injures, qu'elles devaient être son partage; que si on lui rendait justice, les hommes le fouleraient aux pieds. Son détachement de la vie parut en différentes occasions. « Ah! disait-il un jour à » un pécheur qui ne voulait pas se convertir, don- » nez-moi la mort, plutôt que de continuer d'offen- » ser la Majesté divine. »

Sa confiance en Dieu le rendait intrépide au milieu des dangers dont la vue seule glaçait d'effroi son compagnon. Il voyageait la nuit comme le jour. Souvent il marchait sur le bord des précipices; il gravissait des montagnes couvertes de neiges, et passait des torrents impétueux, afin de joindre promptement un pauvre peuple qui l'attendait. Dans ses peines il gardait la même égalité d'âme, et ne se laissait jamais troubler par aucune affection humaine.

Son amour pour Jésus-Christ lui avait inspiré une tendre dévotion envers la divine Eucharistie; aussi passait-il beaucoup de temps en prières devant le Saint-Sacrement. Tous les jours il disait la messe, quoiqu'il lui en coûtât pour trouver une église. Il appelait l'Eucharistie son refuge, sa consolation et ses délices.

Il ne dormait que trois heures dans la nuit; souvent il lui arrivait de n'en dormir qu'une. Il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. La terre nue ou des planches lui servaient de lit. La chambre la plus incommode était toujours celle qu'il choisissait. Il avait pour vêtement une soutane et un manteau tout usés, qu'il ne quittait que quand ils ne pouvaient plus lui servir; jamais il ne voulait en porter de neufs. Son obéissance était si parfaite, qu'il n'agissait en rien d'après sa propre volonté; il faisait de celle de ses supérieurs la règle de toute sa conduite. Il avait un respect singulier pour les évêques et pour les grands-vicaires des diocèses où il travaillait.

Sa pureté était vraiment évangélique; sa présence seule inspirait l'amour de cette vertu. La calomnie même n'attaqua jamais sa réputation sur cet article. Ceux qui connaissaient le mieux son intérieur ont assuré qu'il n'avait éprouvé aucune révolte de la chair, tant il avait soumis parfaitement cet ennemi domestique par la mortification, l'humilité, la vigilance, la fuite des occasions. Les mêmes personnes ont aussi assuré qu'elles étaient persuadées qu'il n'avait commis de sa vie aucun péché mortel.

Le Père Régis reprit la mission de Monfaucon au commencement de l'automne de l'année 1640. Les heureuses dispositions qu'il trouva parmi le peuple redoublèrent sa ferveur et son courage. Après un mois de travail, il passa à Recoulles, et de Recoulles à Veirines, où il s'appliqua à la sanctification des âmes avec la même ardeur et le même succès; il annonça ensuite la mission de la Louvese pour le dernier jour de l'avent; mais ayant connu par une lumière céleste qu'il approchait de sa fin, il alla faire une retraite au Puy, pour se préparer à la mort. Au bout de trois jours, passés dans une entière solitude, il fit sa confession générale comme s'il eût dû mourir ce jour-là; puis s'entretenant avec son confesseur, il lui témoigna, avec les sentiments les plus tendres et les plus vifs, l'impatience

où il était de posséder Dieu. Il ne soupirait plus qu'après l'éternité. Il dit confidemment à un de ses amis qu'il ne reviendrait point de la mission qu'il allait entreprendre; il déclara aussi la même chose à d'autres personnes, mais ce ne fut qu'en termes mystérieux.

Le Saint partit du Puy le 22 décembre, afin de se trouver à la Louvesc pour la veille de Noël. Outre qu'il eut beaucoup à souffrir de la difficulté du chemin, il lui arriva encore de s'égarer le second jour. La nuit l'ayant surpris au milieu des bois, il marcha longtemps sans savoir où il allait. Enfin il se trouva près du village de Veirines. Accablé de fatigues, il se retira dans une maison abandonnée qui était ouverte de tous côtés et qui tombait en ruines; il y passa la nuit couché sur la terre et exposé à la violence d'une bise très-piquante. Il y était entré tout baigné de sueur. Le passage subit du froid au chaud lui donna une pleurésie, qui fut accompagnée d'une fièvre très-ardente. Ses douleurs devinrent bientôt très-vives. La vue de la maison où il était couché lui rappelait l'étable de Bethléem, et il s'estimait heureux de pouvoir imiter dans la même saison la pauvreté et les souffrances de son divin Maître.

Le lendemain matin, il gagna la Louvesc avec beaucoup de peine, et y fit l'ouverture de la mission par un discours qui ne se ressentait nullement de la faiblesse de son corps. Il prêcha trois fois le jour de Noël et le jour de saint Étienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Après le troisième sermon du jour de saint Étienne, il lui prit deux défaillances pendant qu'il entendait les confessions. Les médecins jugèrent que son mal était sans remède. Il recommença sa confession générale, puis demanda le saint Viatique et l'Extrême-Onction, qu'il reçut en homme tout embrasé de l'amour divin. Comme on lui présentait ensuite un bouillon, il le refusa, en disant qu'il souhaitait d'être nourri de la même manière que les pauvres, et qu'on lui ferait plaisir de lui donner un peu de lait; il demanda ensuite, comme une grâce, qu'on le laissât seul.

Il souffrait des douleurs violentes; mais la vue d'un crucifix, qu'il tenait entre ses mains et qu'il baisait continuellement, adoucissait ses souffrances. Son visage fut toujours tranquille, et l'on n'entendait sortir de sa bouche que des aspirations tendres et affectueuses, que des soupirs ardents vers la céleste patrie. Il demanda à être porté dans une étable, afin d'avoir la consolation d'expirer dans un état semblable à celui de Jésus-Christ naissant sur la paille. On lui fit entendre que la faiblesse extrême où il était ne permettait pas de le transporter. Il remerciait Dieu sans cesse du bonheur qu'il avait de mourir au milieu des pauvres.

Il demeura tout le dernier jour de décembre dans une paix parfaite, les yeux tendrement attachés sur Jésus crucifié, qui seul occupait ses pensées. Sur le soir, il dit à son compagnon avec un transport extraordinaire : « Ah! mon frère, quel » bonheur! que je meurs content! Je vois Jésus et » Marie qui daignent venir au-devant de moi pour » me conduire dans le séjour des Saints. » Un moment après, il joignit les mains, puis levant les yeux au ciel, il prononça distinctement ces paroles : « Jésus-Christ, mon Sauveur, je vous recommande » mon âme, et la remets entre vos mains. » En les achevant, il rendit doucement l'esprit vers minuit du dernier jour de l'année 1640 (*) Il avait près de

(*) L'année qui vit saint Jean-François Régis terminer ses travaux apostoliques par une mort précieuse aux yeux du Seigneur, vit aussi un autre religieux de la même compagnie commencer les siens dans la province de Bretagne. Si les prédications de l'illustre apôtre du Vélay jetèrent plus d'éclat, on peut dire que celles de son digne imitateur eurent peut-être autant de succès. Julien Maunoir était son nom. Il naquit à Saint-Georges de Raintambault, paroisse du diocèse de Rennes, le 1er octobre 1606, de parents vertueux qui étaient petits marchands. Dès son enfance il donna des présages de sa sainteté future, et un prêtre du lieu, qui remarquait sa piété à l'église, lui enseigna les premiers éléments de la langue latine. Il fut ensuite envoyé à Rennes au collége que les Jésuites venaient d'y établir. Ses succès dans ses études et sa vertu solide le firent admettre dans la congrégation des écoliers. Lorsqu'il eut achevé ses classes, il demanda à entrer dans la compagnie de Jésus, et y fut reçu par le célèbre P. Coton, qui était alors provincial de France. Maunoir, au comble de ses vœux, commença aussitôt son noviciat et donna, pendant ce temps d'épreuves, des marques éclatantes de la ferveur dont il était rempli. Ses supérieurs l'envoyèrent ensuite professer la philosophie au collége de Quimper, en Basse-Bretagne. C'est là qu'il connut distinctement que Dieu l'appelait à travailler aux missions de ce pays; il y fut encouragé par un saint prêtre, nommé M. le Nobletz, qui était lui-même un grand missionnaire et qui l'attendait comme son successeur. Une difficulté l'arrêtait; il ignorait la langue bretonne, une des plus difficiles du monde; il s'adressa à la Sainte-Vierge, dans une chapelle qui lui est dédiée auprès de Quimper, et au bout de huit jours il parla cette langue assez pour se faire entendre; après quelques mois d'études, il en acquit une connaissance si parfaite, qu'il put prêcher dans cet idiôme aussi facilement qu'en français.

Le P. Maunoir, ayant obtenu la permission de ses supérieurs, commença les travaux de son apostolat en l'année 1640. Le champ qu'il avait à cultiver était immense. La Bretagne avait, dans le siècle précédent, resisté à tous les efforts de l'hérésie et avait conservé la foi; mais l'ignorance régnait dans les campagnes, et les mœurs y étaient peu réglées; l'ivrognerie et la danse y étaient des sources de désordres nombreux. Le nouveau missionnaire entreprit d'in-

quarante-quatre ans, et il en avait passé vingt-quatre dans la compagnie de Jésus. On l'enterra le 2 janvier dans l'église de la Louvesc. Il y eut à ses funérailles vingt-deux curés et un concours prodigieux de peuple (**).

La douleur que sa mort avait causée se changea bientôt en vénération. On accourut de toutes parts pour visiter son tombeau. Ce fut ainsi que Dieu se plut à couronner de gloire un pauvre religieux qui n'avait recherché que le mépris et l'abjection; il accorda encore aux restes de sa dépouille mortelle la vertu d'opérer des prodiges. Vingt-deux, tant archevêques qu'évêques du Languedoc, en écrivirent en ces termes au pape Clément XI : « Nous sommes » témoins que devant le tombeau du Père Jean-» François Régis, les aveugles voient, les boiteux » marchent, les sourds entendent, les muets par-» lent, et le bruit de ces étonnantes merveilles est » répandu chez toutes les nations. » Nous allons rapporter quelques-uns de ces miracles.

En 1656, une religieuse du Puy, nommée Magdelaine Arnaud, attaquée d'une hydropisie, et paralytique de tout le corps, sans pouvoir se remuer, était si mal qu'on lui administra les derniers sacrements. Elle s'affaiblit au point que l'on crut qu'elle allait expirer, et les médecins ne lui donnaient plus qu'une demi-heure de vie. Comme elle était encore en pleine connaissance, on lui présenta une relique du serviteur de Dieu. Ayant prié avec ferveur, elle la mit sur sa poitrine, et dans le moment même elle se trouva parfaitement guérie. Ce fait a été attesté, avec serment, par quatorze témoins oculaires. Un bourgeois du Puy obtint par le même moyen la guérison d'une maladie absolument incurable. Deux femmes aveugles, plusieurs paralytiques et d'autres malades de toute espèce, furent aussi guéris par l'intercession du serviteur de Dieu. On comptait parmi ces malades des personnes distinguées par leur naissance. Tous les faits dont il s'agit ont été attestés par un grand nombre de témoins, et même par ceux sur qui les miracles s'étaient opérés.

L'héroïsme des vertus du P. Régis ayant été mûrement examiné à Rome, et la vérité des miracles opérés par son intercession y ayant été juridiquement attestée (2), il fut béatifié en 1716 par Clé-

struire ces peuples des vérités du salut et de réformer leurs mœurs. Il allait de village en village, produisant partout des fruits admirables par son éloquence et les pieuses industries dont il se servait pour attirer à ses discours les habitants des lieux qu'il évangélisait. Les cantiques qu'il composa en langue bretonne, et qu'il faisait chanter dans les églises, furent un des moyens les plus efficaces qu'il employa. Les îles les plus écartées de la côte de Bretagne, celles même où l'on ne peut aborder qu'avec beaucoup de difficulté et de dangers, parce que la mer y est constamment agitée, furent les objets particuliers de son zèle. Quelques-unes de ces îles étaient sans pasteur, il leur en procura et fit renaître en ces lieux, éloignés de la corruption des villes, l'innocence et la ferveur des premiers chrétiens. Il parcourait successivement les diocèses de Quimper, de Léon, de Tréguier, de Saint-Brieuc, de Vannes et de Rennes, accordant la préférence aux premiers où la langue bretonne est seule en usage dans les campagnes. Il donnait aussi quelquefois des missions dans les villes, ainsi qu'aux militaires. On ne peut compter toutes les conversions qu'il a faites et le nombre d'âmes qu'il conduisait dans les routes les plus élevées de la perfection chrétienne. Directeur aussi habile qu'il était éloquent prédicateur, il achevait au confessionnal le bien qu'il avait commencé en chaire. La confiance dont ce saint homme jouissait était si universelle, que plusieurs ecclésiastiques, distingués par leurs vertus, leur naissance, leurs titres et leur capacité, venaient se joindre à lui pour travailler sous sa conduite à la sanctification des peuples. Sa sainteté et sa longue expérience le rendaient bien capable de servir de guide, car il se livra aux missions pendant quarante-deux ans, sans presque aucune interruption. La mort seule mit un terme à ses travaux. Plévin, paroisse autrefois du diocèse de Quimper, aujourd'hui du diocèse de Saint-Brieuc, fut le lieu où il finit sa laborieuse carrière. Il y rendit son âme à Dieu le 28 janvier 1683, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et fut enterré dans l'église de ce village où son tombeau est encore l'objet de la vénération des fidèles, qui ont souvent éprouvé les heureux effets du crédit du P. Maunoir auprès de Dieu. Sa mémoire est aussi très-honorée dans la compagnie de Jésus, qui le regarde comme un modèle de la vie apostolique.

(**) Le corps de ce saint religieux ayant été levé de terre par l'archevêque de Vienne, le 30 septembre 1716, fut placé sur un autel qui lui était dédié dans l'église de la Louvesc. Avant la révolution, les reliques étaient dans un coffret de bois et renfermées dans une châsse d'argent. A cette époque désastreuse, quatre jeunes gens du lieu, qui étaient frères et appartenaient à une famille chrétienne, pénétrèrent de nuit, avec l'agrément de leur curé, dans l'église, ouvrirent la châsse, en retirèrent les reliques, afin de les préserver de la profanation, et les emportèrent chez leur père nommé Buisson, où elles restèrent cachées pendant plusieurs années. Peu de temps après ce pieux larcin, la châsse d'argent fut enlevée et détruite par les autorités révolutionnaires. Lorsque l'église de France eut recouvré quelque tranquillité après la publication du concordat, on songea à rendre les précieux restes de saint Jean-François Régis à la vénération des fidèles. Le 13 juillet 1802, M. de Chabot, évêque de Mende, dans le diocèse duquel se trouvait alors la Louvesc, se rendit dans ce village et procéda à la vérification des reliques qui furent trouvées dans l'état que désignait le procès-verbal. La tête était entière, à l'exception de la mâchoire inférieure, et il y avait à peu près la moitié des ossements. Elles furent portées processionnellement à l'église, exposées au milieu du chœur et replacées ensuite dans le lieu qu'elles occupaient autrefois. Depuis ce moment, le pèlerinage de la Louvesc n'a cessé d'être fréquenté par un très-grand nombre de fidèles, qui accourent de toutes parts réclamer la protection auprès de Dieu du saint apôtre de Vélay.

(2) Le Saint-Siége apporte les plus grandes précautions dans l'examen des miracles qu'on lui propose. Un gentil-

ment XI. Clément XII le canonisa en 1737 (3), sur la requête de Louis XV, roi de France, de Philippe V, roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris en 1735. Sa fête a été fixée au 16 juin.

SAINT FERRÉOL ou FARGEAU,

PREMIER ÉVÊQUE DE BESANÇON, ET SAINT FERGEUX OU FARGEON, DIACRE, MARTYRS.

VERS L'AN 211.

Saint Ferréol, disciple de saint Irénée de Lyon, fut envoyé à Besançon avec le diacre Fergeux pour y annoncer la foi vers l'an 180 de Jésus-Christ. La tradition de l'église de Besançon porte qu'il fut revêtu du caractère épiscopal. On peut répondre à ceux qui la contestent, que, suivant l'usage des premiers temps, les hommes apostoliques recevaient avec leur mission la plénitude du sacerdoce, pour devenir les chefs des églises dont ils devaient être les fondateurs. Il est vrai que le rituel attribué à saint Prothade, et la légende de ce Saint, ne lui donnent que la qualité de prêtre; mais on doit observer que dans la primitive Église les termes *presbyter*, *sacerdos*, *episcopus*, avaient souvent une même signification. D'ailleurs les plus respectables monuments de l'église de Besançon prouvent l'épiscopat de saint Ferréol, qui, dans un très-ancien antiphonaire, est appelé *Hierarcha Ferreolus*, qualité qui ne convient qu'à un évêque.

Saint Ferréol et saint Fergeux étaient du nombre des ouvriers évangéliques qui furent envoyés dans les Gaules par saint Polycarpe. Ce fut de saint Irénée qu'ils reçurent leur mission spéciale pour Besançon. Ils y demeurèrent, dit-on, plus de trente ans. On met leur martyre en 211 ou 212. Ils avaient une messe propre dans un missel du cinquième siècle. Leur légende porte qu'ils furent d'abord flagellés par l'ordre de Claude, président de la province Séquanoise; qu'ils eurent la langue coupée, et qu'on leur enfonça des alènes dans les jointures des pieds et des mains, et de grands clous dans la tête. Les fidèles enlevèrent secrètement leurs corps, et les placèrent à mille cinq cents pieds de la ville, dans une grotte couverte de bois. On les y retrouva le 5 septembre 370. C'est d'après cela que l'auteur du martyrologe attribué à saint Jérôme a fixé à ce jour la fête des saints Martyrs, quoiqu'ils aient souffert le 16 juin.

Voyez les anciens actes des saints Martyrs, cités par saint Grégoire de Tours, avec les notes du P. Henschenius, t. III *Junii*, p. 6, et celles que nous a fournies M. l'abbé Grandidier.

SAINT AURÉLIEN, ÉVÊQUE D'ARLES.

L'AN 551.

Après la mort d'Auxane, successeur immédiat de saint Césaire, saint Aurélien fut placé sur le siége d'Arles, en 546. Il envoya demander au pape Vigile le *pallium* et la qualité de vicaire du Saint-Siége; des lettres de recommandation du roi Childebert sollicitaient la même grâce en sa faveur; mais le pape, avant tout, voulut attendre le consentement de l'empereur. Cette déférence était alors regardée comme nécessaire, parce que, la ville de Rome étant soumise aux Grecs, le Souverain-Pontife, en accordant sans l'aveu du prince cette prérogative et cette marque de distinction à un évêque français, aurait craint de paraître rechercher la protection des rois de France contre les intérêts de l'empire. Bélisaire, qui commandait en Italie, se chargea d'en écrire à Constantinople. Dès que l'empereur y eut consenti, Vigile déclara Aurélien vicaire du Saint-Siége, dans la partie des Gaules qui obéissait à Childebert; en conséquence, il lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends qui pourraient naître entre les prélats soumis à sa juridiction. « Mais si, ce qu'à Dieu » ne plaise, dit-il, il s'élève des disputes sur la foi, » ou s'il se présente quelque autre cause majeure, » après avoir vérifié les faits et dressé votre rapport, réservez-en le jugement et la décision au » siége apostolique; car nous trouvons dans les archives de l'Église romaine que c'est ainsi qu'en » ont usé à l'égard de nos prédécesseurs ceux des » vôtres qui ont été honorés de la qualité de vicai-

homme anglais, protestant, en fit autrefois l'aveu. Étant à Rome, un prélat avec lequel il était lié lui donna à lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Après l'avoir lu avec beaucoup d'attention, il dit en le rendant : « Si tous les miracles qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient établis sur des preuves aussi évidentes que » ceux-ci le sont, nous n'aurions aucune peine à y souscrire. » Eh bien, répondit le prélat, de tous ces miracles qui vous » paraissent si avérés, aucun n'a été admis par la congrégation des Rites, parce qu'on ne les a pas crus suffisamment » prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse, avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des Saints, et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Église romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles. Voyez le P. Daubenton *Vie du bienheureux Jean-François Régis*, l. 4.

(3) *Bullar. Roman.* t. XV p. 127.

» res du Saint-Siége. » Le pape ajoute que pour rendre plus respectable la dignité dont il vient de le revêtir, il lui accorde l'usage du *pallium*; il l'exhorte en même temps à entretenir la paix entre Childebert et l'empereur, et finit par lui recommander de remercier Bélisaire, qui, pour épargner à son député la peine de faire le voyage de Constantinople, s'était chargé de solliciter le consentement de l'empereur Justinien, et s'était empressé de l'envoyer au pape dès qu'il l'avait reçu. La lettre de Vigile à Aurélien est du 10 des calendes de septembre, de la cinquième année après le consulat de Basile, c'est-à-dire du 23 août 546. Le même jour, le pape écrivit aux évêques des états de Childebert, pour leur notifier qu'il a établi Aurélien son vicaire, et les avertir qu'ils aient à se rendre aux conciles qu'il indiquera, et à recevoir de lui des *lettres formées*, lorsqu'ils entreprendront de longs voyages (1).

Peu de temps après avoir reçu le *pallium*, le saint évêque écrivit au roi Théodebert une lettre (2) qui contient un magnifique éloge de ce prince. Aux louanges, le vertueux prélat joint des avis salutaires. Il exhorte Théodebert à penser sans cesse au jour des vengeances du Seigneur, à ce jour, dit-il, où il n'y aura plus de distinction de rang et de naissance, et où les richesses ne serviront de rien, excepté celles qu'on aura employées en bonnes œuvres.

En 548, Aurélien fonda à Arles un monastère pour des hommes, en quoi il fut secondé par les libéralités du roi Childebert, qui avait pour lui la plus haute estime. Il enrichit l'église du nouveau monastère de reliques fort précieuses, et la consacra sous le titre des apôtres et des martyrs. Pour entretenir ses moines dans l'esprit de leur état, il écrivit en leur faveur une lettre pleine de sagesse, et leur donna pour premier abbé Florentin, qui, après un gouvernement de cinq ans et demi, mourut saintement le 12 avril 553, à l'âge de soixante-dix ans (3).

La règle de saint Aurélien est divisée en cinquante-cinq articles ou petits chapitres, précédés d'une préface, et terminés par l'ordre de la psalmodie et des repas. Elle paraît avoir été tirée en grande partie de celles de saint Césaire et de saint Benoît; mais à bien des égards, elle les surpasse en austérité. Elle prescrit beaucoup plus de psaumes pour chaque heure canoniale. Elle ordonne une clôture si rigoureuse, qu'elle ne veut pas que ceux qui vivent dans le monastère en sortent jamais. Aucun séculier, de quelque qualité qu'il fût, ne pouvait entrer dans l'intérieur de la maison, pas même dans l'église. S'il avait à parler à un religieux, il le faisait au parloir, qui était près de la porte, et toujours en présence de l'abbé, du prévôt ou de quelque ancien. Toute communication avec les femmes était absolument interdite; les moines n'avaient pas même la liberté de parler à leur mère. La règle leur enjoint à tous d'apprendre les lettres, et de s'occuper à la lecture depuis prime jusqu'à tierce. L'article vingt-neuf veut que, pendant qu'on récite les leçons des nocturnes, chacun travaille à quelque ouvrage manuel, comme à faire des chaussures, à préparer du chanvre, de peur qu'on ne se laisse gagner par le sommeil. Ce réglement peut faire juger de la longueur des leçons de l'office de la nuit. Le travail manuel n'étant pas permis les jours de dimanches et de fêtes; ceux qui se sentaient pressés du sommeil pendant les leçons, devaient se tenir debout sans s'appuyer. En déterminant les jours de jeûne, le saint fondateur dit que depuis l'Épiphanie jusqu'à Pâques, il faut jeûner tous les jours, excepté les grandes fêtes, le dimanche et le samedi, ce qui prouve qu'il y avait encore en Provence des personnes qui ne jeûnaient pas les samedis du carême. C'étaient les Goths qui avaient apporté cet usage d'Orient dans les Gaules; et quoique le concile d'Agde et le quatrième d'Orléans l'eussent proscrit, il n'était point encore aboli à Arles. Suivant la même règle, un moine, qui pour quelque faute recevait la discipline, ne pouvait être condamné à plus de trente-neuf coups, conformément à ce qui est prescrit dans le Deutéronome. L'humble instituteur, à la fin de sa règle, ne se donne d'autre qualité que celle d'Aurélien le pécheur.

(1) Les *lettres formées* étaient des lettres de communion et de recommandation. Les chrétiens en voyage prenaient des lettres de leurs évêques, pour témoigner qu'ils étaient dans la communion de l'Église. Les évêques, qui étaient obligés de s'absenter de leur diocèse, les recevaient de leurs métropolitains.

(2) Aurélien y appelle Théodebert son fils, ce qui n'était pas insolite dans le sixième siècle, comme le remarque D. Mabillon, *de Re Dipl.* l. 2, c. 2, p. 62. Le caractère épiscopal, accompagné d'une sainteté reconnue, donne bien des droits.

(3) Saint Florentin, abbé, est honoré à Arles le 21 mai. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. Le tombeau de marbre où elles étaient autrefois est derrière le maître-autel. On y lit l'épitaphe du Saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de cette sorte de poésie, dont tout le mérite consiste en une combinaison qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

Vers le même temps, et probablement en 548, notre Saint fonda un autre monastère dans sa ville épiscopale, lequel fut destiné à réunir les filles qui voudraient se consacrer à Dieu dans la retraite; il le mit sous la protection de la Sainte-Vierge, et donna aux religieuses qui y vivaient une règle qui a été copiée sur celle des moines presque mot à mot. Elle n'en diffère que par quelques changements légers, et par le retranchement de certains articles qui parurent trop austères pour des filles, ou ne pas convenir à leur sexe. Elle permet aux religieuses de parler à leurs parents. L'entrée de leur église n'est pas interdite aux séculiers; apparemment qu'elles chantaient l'office divin, renfermées dans un chœur grillé où elles ne peuvent ni voir, ni être vues (1).

Saint Aurélien assista au cinquième concile d'Orléans, qui se tint le 5 des calendes de novembre, la huitième année du règne de Childebert, indiction troisième, c'est-à-dire le 28 octobre 549; cinquante évêques, dont neuf étaient métropolitains, s'y trouvèrent, et vingt-un y envoyèrent des députés. Quelques manuscrits font présider l'évêque d'Arles à cette assemblée; mais d'autres portent que ce fut saint Sacerdos de Lyon. Le concile étant national, ou composé de prélats des trois royaumes qui partageaient alors la monarchie française, ce n'était pas le cas qu'Aurélien fît valoir sa qualité de vicaire du Saint-Siége, qui ne lui donnait que le droit de présider les évêques des états de Childebert. Quoi qu'il en soit, l'évêque d'Arles, toujours zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique, eut beaucoup de part à ce qui se fit dans le concile pour la réformation des mœurs et pour la conservation de la pureté de la foi dans les Gaules.

Il donna dans ce temps-là une preuve de son attachement à la saine doctrine. L'empereur Justinien avait condamné par un édit les trois chapitres, c'est-à-dire les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, la lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, à Naris Persan, et les écrits et la personne de Théodore de Mopsueste. Les eutychiens avaient poursuivi cette condamnation avec chaleur, parce qu'ils espéraient en tirer de grands avantages, et la plupart des catholiques en étaient alarmés, dans la crainte qu'on n'en abusât pour donner atteinte à l'autorité du concile général de Calcédoine. Cet édit fut publié en 546.

Le pape Vigile, qui s'était rendu à Constantinople en 547, refusa d'abord de recevoir l'édit de l'empereur; séduit ensuite par l'espérance de voir la paix rétablie dans l'Église, il condamna les trois chapitres, mais avec cette réserve, *sauf l'autorité du concile de Calcédoine*. Cette décision ne contenta personne. Rustique et Sébastien, diacres de l'Église romaine, qui avaient été plus particulièrement dans la confidence de Vigile, se déclarèrent ouvertement contre lui, et mandèrent dans toutes les provinces que le pape avait abandonné le concile de Calcédoine; ils écrivirent entre autres à Aurélien, qui, pour éclaircir la vérité, envoya un clerc de son église, nommé Anastase, avec des lettres pour Vigile. Elles lui furent rendues le 14 juillet 549; mais le pape, qui, dans l'état où il était réduit à Constantinople, n'avait pas toute liberté de déclarer ses sentiments, n'y fit réponse que l'année suivante, encore ne lui permit-on de s'expliquer qu'en termes généraux.

Après avoir marqué à Aurélien qu'il lui sait bon gré de sa sollicitude dans ce qui peut intéresser la foi, il lui parle ainsi : « Soyez assuré que nous n'avons » rien fait qui puisse être contraire aux constitutions de nos prédécesseurs, à la foi des quatre » conciles, savoir, de Nicée, de Constantinople, du » premier d'Éphèse et de celui de Calcédoine, ou » qui puisse intéresser l'honneur des personnes qui » ont souscrit cette foi de Célestin, de Sixte, de » Léon en particulier; qu'au contraire, nous rejetons tous ceux qui n'adhèrent pas à la foi de ces » quatre conciles... Que votre fraternité, en qualité » de vicaire du Saint-Siége, avertisse tous les évêques qu'ils ne doivent point se laisser surprendre » par les écrits supposés qu'on répand, ou par les » faux bruits qu'on débite..... Votre envoyé Anastase vous rapportera ce qu'il a été en notre pouvoir de faire pour la défense du dépôt de la foi » qui nous a été transmis par les saints conciles et » nos prédécesseurs. Lorsque l'empereur nous aura » permis de retourner en Italie, nous vous enver-

(1) On trouve les deux règles de saint Aurélien dans le *Codex regularum* de saint Benoît d'Aniane, publié par Luc Holstenius, et dans les annales du P. Le Cointe. A la suite de la première de ces règles sont les dyptiques du monastère des moines. Le P. Le Brun, *Explic. de la Messe*, t. II p. 258, *dans la note*, prétend qu'ils sont les plus anciens, et peut-être les seuls que nous ayons de l'ancien rit gallican. On y prie pour les morts qui avaient vécu dans le monastère, ou qui lui avaient fait du bien. Aurélien qui l'avait fondé, Florentin qui en fut le premier abbé, Childebert et Ultrogote, sa femme, qui l'avaient doté, y sont nommés avec d'autres abbés et religieux; et l'on demande le repos de leurs âmes par l'intercession de la Sainte-Vierge, des apôtres et des saints Genez, Symphorien, Baudile, Victor, martyrs; de saint Martin de Tours, des saints Hilaire de Poitiers et Césaire d'Arles. Si saint Trophime et les autres saints protecteurs d'Arles ne sont point invoqués ici, c'est qu'on se bornait à ne réclamer que la protection de ceux dont on avait les reliques, au moins en partie.

» rons quelqu'un pour vous instruire plus en détail » de ce qui se sera passé. » Le pape exhorte ensuite Aurélien de prier instamment Childebert de protéger l'Église dans la triste nécessité où elle se trouvait. La lettre de Vigile est du 24 avril 550.

Anastase, au rapport duquel le pape voulait qu'Aurélien ajoutât foi, ne méritait pas cette confiance. N'ayant pu obtenir la permission de sortir de Constantinople, il se laissa gagner par les ennemis de Vigile, et promit que si on le laissait retourner, il engagerait les évêques des Gaules à condamner les trois chapitres. On l'accabla de présents, après lui avoir fait prêter serment qu'il tiendrait sa parole. Anastase n'y fut que trop fidèle. A son retour dans les Gaules, il mit tout en œuvre pour rendre le pape odieux et pour séduire les évêques. Celui d'Arles ne fut pas témoin de l'infidélité de son envoyé; l'affaire des trois chapitres à laquelle il avait pris tant de part ne fut point terminée de son vivant.

Quelques écrivains mettent sa mort en 550, d'autres la reculent jusqu'en 553, mais une inscription découverte en 1308 sur son tombeau, dans l'église de Saint-Nizier de Lyon (2), en fixe la véritable époque. Il y est dit expressément qu'Aurélien mourut dans cette ville le 16 des calendes de juillet, la onzième année après le consulat de Justin, indiction quatorzième, ce qui revient au 16 juin 551, et s'accorde avec l'année en laquelle se tint le deuxième concile de Paris.

Les martyrologes d'Adon, d'Usuard et le romain nomment Aurélien sous le 16 juin, et donnent à entendre qu'il avait été enterré à Lyon, où sans doute il était allé pour quelque raison que nous ne connaissons pas. En supposant qu'il avait reçu la réponse de Vigile, on pourrait dire avec assez de vraisemblance qu'il avait été trouver Childebert pour s'acquitter de la commission que le pape lui avait donnée auprès de ce prince.

(2) L'inscription porte que saint Aurélien mourut la onzième année après le consulat de Justin-le-Jeune. On sait que Justin fut consul en 540. A Lyon et dans plusieurs autres endroits, on data quelque temps les actes publics des années du postconsulat de Basile, qui fut seul consul en 541. La mort de saint Florentin, premier abbé du monastère de Saint-Aurélien, en fournit une preuve, *obiit pridie idus Aprilis, duodecies post consulatum Basilii V. C. junioris;* ce qui revient à l'an 553. Basile est le dernier dont le nom soit marqué dans les fastes consulaires. Voyez Pagi, *Dissert. Hypat, seu de Consul. Cæsareis*, l. 2 et 3, *part.* 3, et l'*Art de vérifier les dates*, p. 336.

Denys le Petit, abbé à Rome, commença le premier à dater les années de la naissance de Jésus-Christ dans son cycle pascal, vers l'an 541. C'est à cette époque que l'on donne le nom d'*ère chrétienne.* De l'Italie, elle passa au septième siècle en France, où elle ne s'est même bien établie que vers le huitième. Les conciles de Germanie de 742, de Lestines de 743, et de Soissons de 744, sont datés des années de l'Incarnation. Depuis ce temps-là, et surtout depuis Charlemagne, les historiens ont coutume de dater les faits qu'ils rapportent par les années de Jésus-Christ.

Voyez les annales du P. Le Cointe, sous l'an 551; *Gallia Christ.* t. I p. 537, et surtout le mémoire que M. l'abbé Bonnement a bien voulu me communiquer.

---

† SAINTE LUTGARDE,

RELIGIEUSE A L'ABBAYE D'AYWIÈRES (1).

Sa vie a été écrite, en trois livres, par Thomas de Cantimpré, qui avait particulièrement connu la Sainte. Elle se trouve dans la collection de Surius, et dans celle des Bollandistes, t. III *Junii*, p. 231-263, avec les remarques des pères Henschenius et Papebrochius. Il en existe une bonne édition, publiée à Douai, en 1627, par George Colvenerius, docteur en théologie. Voyez Dom Le Nain, *Hist. de l'ordre de Citeaux*, t. VIII p. 249-301, et Baillet sous le 16 juin, et le *Proprium* de Malines publié par S. Em. le cardinal archevêque Sterckx.

L'AN 1246.

Lutgarde naquit l'an 1182 dans l'ancienne ville de Tongres. Son père, qui prétendait l'élever pour le monde et pour le mariage, lui inspira dès ses plus tendres années des sentiments conformes à cette destination. Sa mère au contraire désirait de la voir entrer dans un monastère. Lutgarde suivit quelque temps les impressions que son père lui donnait; mais commençant à changer de pensées par les avis continuels de sa pieuse mère, et par la perte d'une partie considérable de l'argent destiné à lui servir de dot, elle consentit à être mise en pension dans le monastère de Sainte-Catherine auprès de la ville de Saint-Trond, à trois petites lieues de Tongres (2). Cependant elle y fut encore recherchée par quelques jeunes gens; mais Dieu, qui avait d'autres vues sur elle, lui ouvrit les yeux de l'esprit par le ministère de quelques bonnes religieuses. Elle renonça bientôt à l'amour de la créature, et le Seigneur devint l'objet unique de ses vœux et de ses affections.

(1) Cette abbaye *(Aquiria,* ou *Aviria)* fut d'abord fondée en 1202, dans un village nommé *Aywiers*, à deux lieues de Liége; mais les guerres continuelles qui régnaient dans ce pays contraignirent les religieuses à se retirer dans le Brabant. Elles choisirent en 1210 un village nommé le *Loux*, qu'elles abandonnèrent en 1217 pour aller se fixer dans un endroit plus avantageusement situé, et éloigné de deux lieues et demie de Nivelles. Les religieuses dépendaient pour le spirituel de l'abbaye d'Alne.

(2) Selon Baillet, elle avait alors au moins dix-neuf ans, quoique Thomas de Cantimpré ne lui en donne que douze.

Ayant été admise au noviciat à l'âge d'environ vingt ans, elle commença une vie si pénitente que les religieuses appréhendaient fort qu'elle ne fût pas de durée. Elle s'aperçut que son ardeur pour la prière et pour les exercices de la maison, son amour pour les humiliations, son empressement pour embrasser tout ce qui pouvait la mortifier leur était suspect. Mais l'affliction qu'elle en eut lui fut fort salutaire, et lui fit sentir encore plus vivement le besoin continuel qu'elle avait de Celui qui avait commencé en elle l'ouvrage de sa sanctification. Elle fit ainsi des progrès étonnants dans les voies de la perfection, et elle se rendit si agréable à Dieu, qu'elle reçut de lui diverses faveurs si extraordinaires qu'elles ont peine à trouver croyance dans l'esprit des moins incrédules (3).

La prieure qui gouvernait alors le monastère de Sainte-Catherine étant venue à mourir, on élut Lutgarde en sa place, et malgré toute sa résistance elle se vit obligée de consentir provisoirement. Le supérieur de la maison, qui était l'abbé de Saint-Trond, assistait à Rome au quatrième concile général de Latran, assemblé par le pape Innocent III. Lutgarde crut devoir attendre son retour pour lui demander sa démission. Peu de temps après le retour de cet abbé, un saint prêtre du diocèse de Liége, nommé Jean de Lirot, la détermina entièrement à donner la démission de sa charge : jugeant qu'elle n'en pourrait venir à bout qu'en sortant du monastère, il lui proposa celui d'Aywières. Lutgarde eut quelque peine à s'y résoudre, parce qu'on parlait français en ce lieu, et qu'elle ignorait cette langue. Elle lui proposa plutôt Herkenrode, qui était de l'ordre de Cîteaux comme Aywières, et où on parlait sa langue. Elle consulta une sainte vierge nommée Christine, qui se contenta de lui dire, « qu'elle aimerait mieux » être en enfer avec Dieu, qu'en paradis sans Dieu, » fût-ce en la compagnie des anges et de tous les » Bienheureux. » Cette réponse fit comprendre à Lutgarde qu'elle devait suivre l'avis de Jean de Lirot, et prenant congé des religieuses de Sainte-Catherine parmi lesquelles elle avait été douze ans professe, elle se retira à Aywières, où sa conduite fit connaître que Dieu l'avait amenée par un effet de sa miséricorde sur cette communauté.

La vie qu'elle y mena l'espace de trente ans ne fut qu'une suite de miracles dont le principal et le plus solide fut l'uniformité qu'elle garda dans les exercices de la pénitence et de la piété, et dans l'attention continuelle qu'elle apportait à écarter d'elle tout ce qui aurait pu nuire à l'union étroite qu'elle entretenait avec Jésus-Christ. Sa réputation la fit souvent demander dans divers monastères de la Belgique pour y être abbesse. Onze ans avant sa mort, elle fut affligée d'une cécité complète; mais elle n'en fut que plus éclairée des yeux de l'esprit, plus étroitement unie à son divin Époux, plus tendre et plus inquiète pour la paix de l'Église, le salut des pécheurs et la conversion des infidèles. Cette tendresse et cette inquiétude l'avaient fait souvent enchérir sur les austérités ordinaires de sa pénitence (4). Elle finit par une heureuse mort l'an 1246, le 16 juin. Ses reliques reposent actuellement à Bas-Ittre, près de Nivelles; leur authenticité a été reconnue par l'archevêque de Malines.

Lutgarde n'a point été canonisée suivant les formes et les solennités ordinaires; mais on y a suppléé dans le martyrologe romain autorisé par les papes depuis Grégoire XIII. — Molanus, dans ses *Nat. SS. Belgii*, dit que sainte Lutgarde était abbesse d'Aywières; mais le baron Le Roy prouve le contraire par une liste des abbesses qui lui a été communiquée par l'abbesse Benoîte De la Motte et dans laquelle le nom de sainte Lutgarde ne se trouve point.

---

† SAINT AURÉE,

ÉVÊQUE DE MAYENCE, ET SAINTE JUSTINE, SA SOEUR, ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS SOUS LES HUNS.

L'AN 451.

Au cinquième siècle, lorsque les Huns faisaient de fréquentes incursions dans les provinces rhénanes et ravageaient les environs de Mayence, Aurée, qui était célèbre pour sa vertu et son savoir, occupait le siége de cette ville. Ces barbares chassèrent ce prélat de son diocèse; il fut suivi par sa sœur Justine, qui était entrée en religion, et par d'autres chrétiens orthodoxes. Après que tout le pays eut été dévasté par ces infidèles, l'évêque retourna dans sa ville qui n'était plus qu'un amas de ruines, réunit ses brebis avec une sollicitude paternelle, et soigna pour leurs besoins physiques et spirituels. On prétend que par la suite, les ariens (1) le tuèrent à l'autel, avec sa sœur et d'autres confesseurs, et qu'ils jetèrent les corps dans un puits voisin, où ils restèrent ensevelis sous les décombres, jusqu'à ce que l'archevêque Riculphe, qui gouvernait l'église de Mayence sous Charlemagne, fit transférer leurs

(3) Les détails se trouvent dans sa vie par Thomas de Cantimpré.

(4) Thomas de Cantimpré parle de deux jeûnes de sept ans qu'elle entreprit dans ces vues.

(1) Les Bollandistes élèvent quelques doutes à ce sujet, et s'écartent surtout de Sigehard qui, à cette époque, place un grand nombre d'ariens dans ce pays.

reliques au couvent de Saint-Alban près de Mayence, qui venait d'être élevé avec magnificence. On peut placer le martyre de ces Saints dans l'année 451 (2). Le martyrologe romain célèbre leur mémoire en ce jour.

Voyez le *Proprium Moguntinum*, mais surtout les savants jésuites d'Anvers, juin, t. III p. 45 sqq. et *Rerum Moguntiac*, t. I p. 175 et 178.

---

† SAINT BENNON,

ÉVÊQUE DE MEISSEN OU DE MISNE, ET APÔTRE DES SLAVES.

Tiré de Ræss et Weis, t. VIII p. 205. — Voyez l'histoire de la vie du Saint, écrite par Jérôme Emser (1), d'après des sources authentiques, au commencement du seizième siècle, lorsque Alexandre VI et Jules II s'occupaient de sa canonisation, et publiée en 1512. Voyez aussi les savantes notes des Bollandistes sous le 16 juin, t. III p. 145 sqq. En 1697 parut à Munich une histoire allemande de la vie de ce Saint, divisée en trois parties, dont la première contient la vie et la mort du Saint, la seconde sa canonisation, et la troisième ses miracles.

L'AN 1106.

Bennon était le second fils d'un gentilhomme de Saxe (2), qui ne demeurait pas loin de Goslar. Il vint au monde en 1010 à Hildesheim dans la Basse-Saxe. Il fut mis dès l'âge de cinq ans entre les mains de saint Bernward son parent, évêque de cette ville, pour être instruit dans la vertu et dans les sciences. Ce pieux prélat s'intéressa vivement à son disciple, et lui donna pour précepteur Wiger, prieur du monastère de Saint-Michel à Hildesheim. Celui-ci forma si bien ce tendre enfant par des études solides et une piété sévère, qu'on en conçut les plus hautes espérances : il l'initia à la connaissance des principaux ouvrages des anciens, et il exerça son zèle et sa sagacité par des exercices en prose et en vers (3).

Lorsque saint Bernward, accablé sous le poids des travaux et de l'âge, ne put plus se lever du lit de douleurs, le jeune Bennon offrit au vieillard, pendant les cinq années que durèrent ses souffrances, les plus douces consolations. Sentant sa fin prochaine, il fit venir une dernière fois devant lui Wiger et son disciple, parla à ce dernier comme un père et lui donna de sages leçons pour régler sa conduite. Puis il baisa la main au jeune homme, qui fondait en larmes, le recommanda de nouveau aux pieux soins de son maître, et entra, riche en mérites, dans la paix du Seigneur. Bennon fut si affligé de cette mort, que Wiger craignit pour ses jours, et s'efforça par toutes les consolations possibles de le rappeler à lui-même.

Après ses études d'humanités, et après avoir passé sain et sauf à travers les dangers qui attendent la jeunesse, il se fit recevoir, à l'âge de dix-huit ans, du consentement de sa mère, qui était demeurée veuve, au couvent de Saint-Michel, où il s'adonna avec zèle et application à l'étude de l'Écriture et des saints Pères. Il y joignit la prière, les veilles et le jeûne; car il n'ignorait pas que le champ des sciences ne tarde pas à se dessécher quand la rosée cé-

(2) Et non en 454, comme Papebroch l'a prouvé contre Sigehard.

(1) Théologien très-renommé au commencement de la réforme. Il naquit en 1477 à Ulm, dans la Souabe, d'une famille distinguée, étudia à Bâle et à Leipsic, et fut promu dans cette dernière ville au grade de bachelier en théologie et de licencié en droit romain. Il devint ensuite secrétaire et orateur de Georges, duc de Saxe, et entreprit en cette qualité un voyage à Rome. Il fut prébendier à Dresde et à Misne, et mourut le 8 novembre 1527. Il parut d'abord favoriser les principes de la prétendue réforme; mais lorsqu'il en eut reconnu la tendance et qu'il vit les vérités mêmes de la foi en danger, il se leva pour la combattre, comme avait fait le célèbre Érasme, et fit imprimer plusieurs ouvrages contre Luther, entre autres : *Assertio Missæ contra Lutheranam formulam; de Canone Missæ contra Zwinglium; Schutz und Handhabung der sieben Sacramente* etc. Il a aussi traduit en allemand le Nouveau Testament, en l'accompagnant de notes savantes.

(2) Dans la bulle du pape Adrien et dans la lettre adressée au pape Léon X, on lui donne le titre de comte de Bultenbourg, et dans la biographie d'Emser la mère du Saint s'appelle *Bézèle*. Le frère de Bennon s'appelait Christophe et succéda à son père. Le nom de Bennon était très-célèbre pendant le moyen-âge, surtout dans l'Allemagne du nord, et l'histoire parle de plusieurs Bennon aussi distingués par leur savoir que par leur vertu. Une mention particulière est due 1° à Bennon, évêque d'Osnabrück, que quelques-uns mettent au nombre des Saints, quoiqu'il n'ait jamais été honoré d'un culte public (Albert Krantz en parle dans sa *Metropolis*, l. V, et Blavius, *in catalogo episcoporum.*); — 2° à Bennon, évêque d'Oldenbourg, homme fort de parole et d'action, comme dit Emser, qui fut chassé par les Slaves idolâtres, et fut reçu en frère par saint Bernward à Hildesheim. On rapporte que ce Bennon fut étouffé au milieu de la foule qui était accourue pour assister à la dédicace du couvent de Saint-Michel, et qu'il fut enterré à l'endroit même. Helmold, *Chronic. Slavor.* l. I, c. 17 et 18, en parle avec beaucoup d'éloge; et Krantz, *Metropol.* l. III, c. 51, le nomme *vir egregius, prudens et magnæ sanctitatis cum industria;* — 3° à Bennon, autrement Bernulphe ou Bernold, évêque d'Utrecht, sacré en 1027 et mort le 16 juillet 1054. Henri III (et non Henri IV, comme dit Emser), dans les affaires importantes du gouvernement, avait recours à ses sages conseils. On retrouva son corps encore intact, et de grands miracles se sont opérés sur son tombeau; — 4° à Bennon, duc de Saxe, qui a été un puissant bouclier de la foi contre les Slaves, et qui mourut au commencement du onzième siècle, vers l'an 1011. Adam de Brême en fait aussi mention, c. 86.

(3) « Nec difficile puer Minerva, » dit Emser, « versu jam » ludere et hymnos componere didicerat. »

leste n'y descend pas. Quelques-uns prétendent que son abbé l'envoya à Paris, où il reçut le bonnet de docteur. Ce fait cependant n'est pas suffisamment prouvé (4); ce qu'il y a de certain, c'est que quelques vieux actes de Goslar lui donnent le titre de docteur.

Depuis son entrée en religion jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, où il fut ordonné diacre, on vit en lui un modèle brillant de l'esprit d'ordre et de l'innocence des mœurs, et il redoubla encore de zèle pour se préparer à recevoir dignement la prêtrise, à laquelle il fut élevé par ordre de son abbé Adalbert. Il sanctifia son état par toutes les vertus sacerdotales, et lorsque l'on voyait sa patience, sa douceur, son humilité, son détachement, son amour pour la pauvreté, pour les humiliations et la pénitence, sa ferveur pour les choses de Dieu et pour le service de ses frères, on ne pouvait s'empêcher de le regarder comme le modèle de la perfection chrétienne. Il vivait dans une pureté digne des autels, et il ne pouvait offrir le sacrifice, qu'il n'arrosât presque toujours la victime de larmes d'amour, de gratitude et de componction.

Après la mort d'Adalbert, les suffrages de la communauté se trouvèrent partagés entre notre Saint et Sigebert, qui avait sans doute beaucoup de mérite, mais qui ne savait pas allier à un degré convenable la sévérité avec la douceur. Bennon, quoique favorisé par la pluralité des voix, employa tous les moyens pour éloigner de lui cette dignité. Il se vit forcé néanmoins de remplir cette charge pendant trois mois, jusqu'à ce que son humilité triomphât, et que la dignité d'abbé fût confiée à Sigebert. Il croyait par ce moyen s'être mis en état de passer le reste de sa vie sans emploi, dans la retraite du cloître, lorsqu'il reçut tout à coup sa nomination de chanoine de la chapelle impériale de Goslar (5), d'où lui vint le titre de chapelain de l'empereur. On ne pouvait donner à la vertu de notre Saint un témoignage plus honorable que par cette élévation; car on ne voulait appeler que les hommes les plus distingués de l'Allemagne à cette nouvelle abbaye qui fut, dans la suite, l'école des premiers prélats de l'empire (6). Bennon brilla pendant dix-sept ans à Goslar comme une lumière éclatante de vertu, et dota l'église du lieu d'une partie de son patrimoine paternel et des revenus de sa place. Il continua à s'appliquer avec un zèle infatigable aux sciences sacrées, offrit à ses frères un exemple vivant de piété, et contracta une sainte amitié avec saint Annon, qui fut élevé en 1055 par Henri III au siége épiscopal de Cologne.

Cet ami, qui était devenu principal ministre de l'empire pendant la minorité de Henri IV et la régence de l'impératrice Agnès, jeta aussitôt les yeux sur saint Bennon; il fit à la cour le plus honorable éloge de ses mérites, et parvint, pour le bonheur de l'Église, à le faire nommer évêque de Misne. Wernher, archevêque de Magdebourg (7), le sacra en 1066; Bennon répandit beaucoup de larmes à cette occasion, car c'était malgré lui qu'il allait porter la crosse.

Mais il prouva dans la suite qu'il était digne des hautes fonctions dont on l'avait revêtu. Il consacra tous ses travaux et ses veilles à son église. Une vigilance infatigable et un dévouement sans bornes

(4) « Quare nihil prohibet, divum Bennonem, etiam post » professionem, ab abbate suo istuc (Parisios) studii gratia » fuisse transmissum; ne tamen incerta pro certis asserere » videamur, nos ista in medio relinquimus. » Voyez Emser, dans les Bollandistes, *loc. cit.* p. 159, lit. S.

(5) L'empereur Conrad le Salien avait déjà posé la pierre fondamentale de ladite église; elle fut achevée sous Henri III, et le pape Léon IX la dédia vers l'année 1049, en présence de beaucoup de cardinaux, d'évêques et d'abbés, qui se trouvaient en tout au nombre de 675 personnes.

(6) Emser en cite quarante-huit, savoir : Rumold, prieur, évêque de Constance; Engelhard, prieur, archevêque de Magdebourg; Gonthier, évêque de Bamberg; Werner, évêque de Mersebourg; Annon, archevêque de Cologne; Bibon ou Pibon, évêque de Toul ou Tulles; Brunon, prieur, évêque de Wurtzbourg; Othon, évêque de Ravenne; Suider, évêque de Bamberg, puis pape sous le nom de Clément II; Hartwick, archevêque de Magdebourg; Guillaume, évêque de Vérone; Berthold, évêque de Terni dans l'Ombrie; Arnold, évêque de Passau; Brunon, évêque de Verceilles; Gerold, évêque de Ravenne; Crafft, évêque désigné de Misne; notre saint Bennon; Robert, prieur, évêque de Bamberg; Matron, évêque de Verden; Herebert, évêque de Liége; Eckbard, évêque de Pologne; Godefroi, évêque de Ratisbonne; Ebbon, évêque de Worms; Udalric, évêque de Strasbourg; Conon, évêque de Freisingen; Conrad, évêque d'Utrecht; Landolf, archevêque de Trèves; Riculf, archevêque de Mayence; Erphon, évêque de Munster; Henri, évêque d'Augsbourg; Hetzelin, évêque d'Hildesheim; Henri, évêque de Paderborn; Eylbert,..... (nommé par Emser *episcopus Numensis;* nous ne savons pas ce qu'on entend par-là; peut-être est-ce *Nimensis,* c'est-à-dire, *Nemausensis, de Nismes;* mais le catalogue des évêques de cette ville ne contient pas d'Eylbert); Litmar, *magister*, archevêque de Hambourg; Hildolf, *magister*, archevêque de Cologne; Adelbog, prieur, évêque d'Hildesheim; Eckbard, évêque de Spire; Conrad, évêque d'Hildesheim; Lutolf, évêque d'Halberstadt; Jean, *magister*, prieur-supérieur d'Halberstadt; Rodolphe, évêque de Schwerin; Conrad, archevêque de Magdebourg; Valentin, prieur, évêque de Minden; Gonthier, archevêque désigné de Magdebourg; Sigefroi, évêque d'Hildesheim; Arnold, évêque de Bamberg; Jean, évêque de Havelberg; Henri, de même.

(7) Wernher était frère de saint Annon; il gouverna son diocèse avec gloire depuis 1064 jusqu'en 1078, et y fut assassiné par les Impériaux, parce qu'il défendait les droits du pape.

formaient les traits distinctifs de son caractère pastoral; il annonçait lui-même à son peuple la parole de vie, il visitait tous les ans son diocèse, et ne négligeait aucune des mesures propres à extirper les abus et à faire fleurir la piété. Il portait partout où il allait non-seulement des remèdes aux maux des âmes, mais encore des coffres remplis d'argent pour soulager les pauvres, car il n'ignorait pas qu'un médecin de l'âme doit aussi pourvoir aux besoins corporels de ses patients. Il ne recevait dans son chapitre que des hommes dont la vertu et les connaissances étaient éprouvées, de sorte que son clergé méritait de servir de modèle à tous les pasteurs du pays. Il rétablit autant que possible la discipline dans son ancienne vigueur, releva l'éclat du culte extérieur et s'efforça de le purger des diverses pratiques superstitieuses qui s'y étaient glissées.

S'il s'attacha à élever le revenu des églises, il ne le fit que pour assurer à son troupeau un bien-être durable. Pour lui, rien ne fut capable de le faire départir de l'extrême tempérance, je dirais presque de la pauvreté qu'il avait embrassée; il ne se réservait presque rien pour ses propres besoins, et voulait agir en tout comme un étranger sur cette terre.

Ce ne fut pas seulement par sa pauvreté volontaire qu'il se rendit l'imitateur des apôtres, il voulut encore suivre leurs traces en allant annoncer les vérités de l'Évangile aux Esclavons, qui s'étaient étendus jusqu'à la Lusau et la Bohême. La conversion d'un grand nombre de ces barbares couronna le zèle de l'apôtre de la Misne.

C'est ainsi que Bennon faisait des progrès rapides dans la voie de la perfection, travaillant à son bonheur et à celui de ses semblables, lorsque Dieu, pour éprouver sa fidélité, permit qu'il se trouvât enveloppé dans les troubles que les guerres de l'empereur Henri IV excitèrent dans l'Empire et dans l'Église. Ce prince, ayant conçu une aversion presque invincible pour la noblesse de Saxe, qu'il soupçonnait ne lui être pas entièrement dévouée, résolut d'en détruire les principales forces. Bennon, par sa naissance et par son rang, en était un des membres les plus distingués; aussi dut-il supporter, avec l'archevêque de Magdebourg, et les évêques d'Halberstadt et de Merseboürg, le ressentiment du prince, quoiqu'il n'eût eu aucune part aux résolutions des ducs de Saxe et des autres seigneurs du pays. Le Saint regarda cette tribulation comme un feu dans lequel Dieu voulait purifier son cœur et le fortifier dans la vertu. S'il fut sensible à quelque chose dans sa disgrâce, ce fut à l'affliction de voir en son absence son église désolée par les ravages de Burchard, homme arrogant et altéré de sang, que l'empereur avait établi gouverneur du cercle de Misne.

Cette tempête fut bientôt suivie d'une autre encore plus violente et plus funeste à toute la chrétienté, excitée par la désunion survenue entre saint Grégoire VII et l'impétueux Henri. Celui-ci, voulant se concilier le peuple et les princes de la Saxe où il avait antérieurement porté le fer et le feu, fit revenir ceux qu'il avait bannis et parmi lesquels se trouvait aussi Bennon. Il leur fit entendre qu'il s'attendait de leur part à une fidélité inviolable, et à ce qu'ils feraient avec lui cause commune contre le pape. Ceux qu'il avait remis en liberté s'engagèrent à le soutenir, à condition que dans toutes ses entreprises il ne perdrait jamais de vue le bien-être de l'État et de l'Église, et qu'il cesserait d'opprimer l'un et de persécuter l'autre. L'histoire n'apprend que trop comment Henri répondit à ces nobles intentions.

A son retour à Misne, le saint prélat trouva son église dans l'état le plus déplorable, ce qui l'affligea plus vivement que n'avaient fait les maux inséparables de son bannissement; il cacha cependant sa douleur et ne parut sensible qu'au bonheur de se revoir au milieu de son troupeau chéri. Il consola ses brebis comme un tendre père, et son activité aurait bientôt fait oublier toutes les calamités passées, si le gouverneur Burchard, dont nous avons déjà fait mention, n'eut entravé ses efforts par toutes sortes d'obstacles. Mais ce monstre mourut peu de temps après, et Bennon put achever tranquillement ce qu'il avait commencé. — Vers le même temps (en 1076) le pape Grégoire VII indiqua à Rome un synode, auquel Henri fut invité à assister, afin de s'y justifier des crimes dont il était accusé, surtout de celui de simonie. Celui-ci convoqua de son côté une assemblée générale de l'empire à Worms, dans laquelle il voulait faire déposer le pape par les évêques et quelques cardinaux schismatiques. Bennon aussi y fut appelé. Pour faire voir au pape qu'il ne voulait point avoir de communication avec les ennemis du Saint-Siége, il s'en alla à Rome et se trouva au concile dans lequel on excommunia les simoniaques et la personne même de l'empereur. On prétend qu'à son départ de Misne le prélat laissa les clefs de son église à deux de ses frères, chanoines de son église, avec ordre de les jeter dans l'Elbe dès qu'ils sauraient l'excommunication de l'empereur et de ses adhérents, pour les empêcher d'y entrer. On ajoute qu'après son retour il retrouva les clefs d'une manière miraculeuse, et qu'il absout de l'excommunication ceux qui montrèrent du repentir (8).

(8) Emser raconte le trait suivant qui se rapporte au séjour

Le saint évêque continua toujours depuis à travailler à la conversion des Esclavons, et rétablit la paix et l'ordre dans son troupeau. Il passa les dernières années de sa vie alternativement dans la solitude et au milieu de ses occupations apostoliques, jusqu'à ce qu'il succomba à ses maux le 16 juin 1106. Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles, et dès son vivant il avait reçu le don de prophétie. Son corps fut levé de terre vers l'an 1270 par l'évêque Witigon, qui lui éleva un magnifique tombeau au milieu de l'église. Adrien VI canonisa Bennon le 31 mai 1523, qui était le dimanche de la Trinité, ce qui irrita tellement Luther, qu'il lança dans le public un écrit impie, intitulé : *Contre la nouvelle idole que l'on doit élever à Misne.* Emser répondit aussitôt à ce misérable pamphlet. Depuis ce temps le nom de saint Bennon devint très-célèbre, et fut inséré dans le martyrologe romain. Sa dépouille mortelle fut transférée en 1576 à Munich, d'après le vœu de l'électeur de Bavière.

que Bennon fit à Rome. — Un vénérable père, nommé Tierri, qui s'était associé aux évêques qui avaient pris fait et cause pour le roi, et qui avaient encouru avec lui l'excommunication, arriva dans la capitale de la chrétienté. Pour ne pas porter plus longtemps le poids d'une si grande faute, il se présenta au Souverain-Pontife, et comme il était très-pauvre, il le pria de venir à son secours. Le pape, se plaisant beaucoup à la société de saint Bennon, et désirant le garder encore auprès de lui, envoya Tierri à Misne en qualité d'évêque suffragant, afin d'y remplir les fonctions épiscopales en l'absence de Bennon. Il lui assigna en même temps une prébende dans l'église de Misne, où sa conduite lui acquit beaucoup d'éloges. Comme il se rendait un jour à Colditz pour les affaires de son église, il fut atteint en route d'une défaillance causée par son grand âge. On le porta dans un moulin peu éloigné, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Komlitz*, où il remit avec la plus ardente ferveur son âme entre les mains de son Créateur.

---

† SAINT GUEBHARD,

ARCHEVÊQUE DE SALTZBOURG.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 573. — Un anonyme, qui a été sans doute disciple du saint archevêque, a écrit l'histoire de sa vie, augmentée dans la suite par un moine d'Admont. L'une et l'autre se trouvent dans Canisius, t. II et VI, *Antiquarum lectionum*. Voyez les Bollandistes, *t. VI Junii*, p. 147 sqq.; les historiens de Saltzbourg, surtout Hansitz, *Germania sacra*, t. II p. 173-188.

L'AN 1088.

Guebhard est l'un des plus célèbres prélats qui ont honoré le siége de Saltzbourg. L'histoire de sa vie nous montre ce que peuvent la piété, le zèle et la fermeté, lorsque, dans des temps de troubles, ces vertus entourent le trône épiscopal dont elles deviennent les soutiens.

Le biographe du Saint le fait descendre d'une illustre famille de Souabe; son père s'appelait Chadold et sa mère Azale. Selon l'opinion commune, il appartenait à la famille des comtes de Helfenstein, qui avaient leur résidence entre Ulm et le ci-devant duché de Wurtemberg. C'était un de ces Helfenstein, nommé Frédéric, qui se distingua le plus au tournoi donné en 935, près de Magdebourg, parmi les douze comtes qui accompagnaient le duc Hermann de Souabe. Guebhard avait une sœur nommée Diethberge, qui épousa Werner de Reichersberg, fondateur du couvent de Reichersberg. La jeunesse de notre Saint porta l'empreinte d'une sévérité mâle et d'une innocence peu commune, qu'il sut nourrir par l'application et la lecture de livres pieux.

Il entra dans la carrière des sciences avec Altmann et Adalberon (1), à l'université de Paris, qui était alors très-célèbre, et sa conduite répondit parfaitement à la haute vocation qui l'attendait. Affermi dans la vertu et profondément initié dans les sciences, il retourna dans sa patrie, et au mois de mars 1055 l'archevêque Baudouin l'ordonna prêtre (2) à Saltzbourg, et le mit au nombre des chanoines de cette ville; la réputation de sainteté, dont il jouissait généralement, engagea l'empereur Henri III à en faire son chancelier, poste qu'il occupa aussi sous Henri IV son fils. Il se distingua à la cour par sa prudence, par sa simplicité de cœur, sa douceur et son zèle pour le service du Seigneur. C'est pourquoi, lorsqu'en 1060 l'archevêque Baudouin mourut, Guebhard fut désigné unanimement pour lui succéder. Le 11 juin il fut investi par le roi Henri de l'anneau et de la crosse, et le 20 juillet il fut canoniquement intronisé par son ami saint Adalberon, évêque de Wurtzbourg, et sacré le 30 du même mois à Ratisbonne en présence de six évêques, de Guebhard de Ratisbonne, d'Engelbert de Passau, d'Ellinhard de Freisingen, d'Altwin de Seben, d'Adalberon de Wurtzbourg et de Gunzon d'Eichstad. Déjà en 1062 il fut orné du pallium.

Cette promotion rapide aux plus hautes dignités de l'Église n'apporta aucun changement à sa manière de vivre; il n'y vit au contraire qu'un nouveau motif pour redoubler de piété et de charité. Il employa tous ses revenus au bien des églises et des

(1) Le premier devint évêque de Passau, l'autre de Wurtzbourg. Voyez ci-dessous, sous le 8 juillet et le 10 octobre.

(2) Le biographe du Saint se trompe en disant que ceci arriva sous Léon IX, ce saint pape étant déjà mort le 19 avril 1054. Il faut donc que c'ait été sous Victor II.

couvents, ou bien il les versait dans le sein de l'humanité souffrante. L'Église de Rome le regarda comme son fils chéri, et fermement convaincue de la pureté de sa foi et du dévouement qu'il portait au vicaire de Jésus-Christ, et dont il avait donné la preuve la moins équivoque dans la guerre d'investiture qui avait éclaté entre Henri IV et saint Grégoire VII, elle lui conféra le titre de légat apostolique pour toute l'Allemagne. Antérieurement déjà quelques archevêques de Saltzbourg avaient été légats du Saint-Siége, mais leur juridiction ne s'étendait pas au-delà de la Bavière, et saint Guebhard fut le premier prélat de Saltzbourg à qui cet honneur fut conféré dans toute sa plénitude.

Après la mort d'Engelbert, évêque de Passau, notre Saint sacra en 1065 le B. Altmann, son condisciple, pour ce siége, comme il est dit dans la vie de ce dernier. Il sacra de même en 1072 Gonthier de Kraphelt, évêque de Gurk, où il convertit avec l'autorisation du Saint-Siége le couvent de femmes, fondé par Emma, en un siége épiscopal pour la Carinthie, afin que cette partie de l'archevêché de Saltzbourg se trouvât sous la surveillance immédiate d'un prélat. L'année précédente il avait assisté au concile que Sigefroi, archevêque de Mayence, avait indiqué dans cette ville, au mois d'août 1071, par ordre du pape Alexandre II, contre Charles ou Carloman, chanoine de Magdebourg que la faveur du roi Henri avait élevé par simonie sur le siége épiscopal de Constance, mais que les habitants de cette ville n'avaient pas voulu reconnaître. L'affaire fut soumise à une enquête à Mayence, et Charles fut déclaré coupable et déposé canoniquement, malgré la vive opposition du roi. Il remit aussitôt l'anneau et la crosse entre les mains de Henri, en ajoutant, *qu'il méprisait ceux qui le méprisaient.* On lit dans la lettre adressée à ce sujet par l'archevêque Sigefroi au vicaire de Jésus-Christ : « Jésus-Christ a triomphé en Pierre, Pierre en vous, » et vous en nous (3). »

Vers ce temps Guebhard s'occupa sérieusement de la fondation d'un couvent, et chercha dans cette vue un lieu convenable, séparé du monde et du tracas. Il arriva dans une vallée près de l'Ens; c'était un endroit désert et sauvage, entouré de hautes chaînes de montagnes. Il lui sembla particulièrement propre à la vie solitaire et contemplative; mais pour ne pas contrarier les desseins de Dieu, il se soumit à un jeûne de trois jours et le pria de lui faire connaître sa sainte volonté. Cette vallée s'appelait Admont *(ad montes)*, et contenait les terres que l'empereur saint Henri avait données au comte Guillaume de Friesach, et qu'après sa mort son épouse Emma, fondatrice du couvent de femmes de Gurk, avait cédées à Baudouin, archevêque de Saltzbourg. Guebhard employa ces biens fonds à la fondation du couvent d'Admont, si célèbre dans l'histoire (4). De retour du concile tenu à Rome en 1074, la première semaine de carême, par saint Grégoire VII, au sujet de la simonie et du célibat des prêtres, il consacra, le 29 septembre de la même année, l'église du couvent, en l'honneur

(3) *Vivit Christus in Petro, et Petrus in vobis et vos in nobis.* Voyez Hartzheim, *Concil. Germ.* t. III p. 159.

Lambert d'Aschaffenbourg décrit avec beaucoup de vérité ces différends, sous l'année 1071. « Charles, » dit-il, « à qui le » roi avait donné l'évêché de Constance, ne cessait de solliciter le Saint-Siége pour qu'il fût sacré. Les frères de l'église » de Constance, au contraire, s'opposèrent avec persévérance et avec force, à ce que, au mépris des décisions canoniques, on élût évêque un homme accusé, non-seulement de simonie, mais aussi de larcin. Le pape, que cette » affaire impatientait, la déféra à l'archevêque de Mayence, » qu'il chargea de l'examiner avec le plus grand soin en plein » synode, en lui enjoignant de refuser positivement le sacre » audit Charles, s'il ne parvenait à infirmer les accusations » dont il était l'objet. L'archevêque indiqua à cet effet un » synode pour le mois d'août. Le roi, séduit par son amitié » pour Charles et par les services, même pécuniaires, que » celui-ci lui avait rendus, vit avec mécontentement cette » querelle; c'est pourquoi il insista sur la confirmation des » faveurs qu'il lui avait conférées. Il en voulut fort à l'archevêque de Mayence, de ne l'avoir pas sacré sur-le-champ, » sans avoir égard aux réclamations des frères. Mais l'autre » demeura ferme dans sa résolution et s'excusa en citant les » sévères reproches qu'un cas pareil lui avait attirés l'année » précédente de la part du pape et en lui rappelant combien il avait eu de peine alors à conserver sa place, et les » injonctions récentes qu'il avait reçues du Saint-Siége, de » n'imposer les mains à Charles qu'après une exacte enquête. — Et comme le premier d'août approchait, le roi se » rendit en hâte à Mayence, parce qu'il désirait prendre part » lui-même, à côté de l'archevêque, à l'examen d'une affaire » si importante...... Et s'étant placé, au jour indiqué, auprès » des évêques, Charles arriva suivi des frères de Constance, » qui l'accusèrent d'un grand nombre de crimes. Le roi leur » répliqua, autant que son rang le lui permettait, pour purger son favori de ces inculpations, ou bien, lorsqu'il ne pouvait y réussir, pour en diminuer la gravité par des discours » artificieux. Souvent aussi il blâma avec moins de ménagement ce qu'il appelait leur hardiesse et leur opiniâtreté, » et opposa à leur front déhonté, comme il disait, la majesté » de son rang. Il employa les deux premiers jours à cette » polémique. Mais ne pouvant désarmer la fermeté des accusateurs, ni par la sincérité de ses réponses, ni par l'artifice de ses discours, et l'autre ayant été convaincu des » délits dont il était accusé, il finit par lui reprendre la crosse, » toutefois en lui adressant des consolations dans les termes » les plus choisis et en lui promettant de réparer ce revers » dès que l'occasion en serait favorable. »

(4) Les actes de la fondation de cette abbaye se trouvent tout au long dans l'histoire de saint Guebhard, dans les Bollandistes, t. VI *Junii*, p. 148 sqq. Voyez aussi les *Éclaircissements* de Conrad Janning, *ibid.*, p. 150 et 151.

de la très-sainte Vierge et de saint Blaise, évêque et martyr, et y plaça l'abbé Arnold avec douze moines chargés du soin des malades et des pauvres. Étonné de la libéralité du saint prélat envers cette communauté naissante, et excité par son exemple, Otacher, margrave de la Stirie, lui fit don de ses terres d'Aichdorf, d'Arnung et d'Hitzenbricht. Les Esclavons qui habitaient dans le diocèse furent invités par le Saint à s'acquitter également de la dîme envers le couvent (5).

Tandis que le saint prélat travaillait à rétablir la tranquillité et à fonder des institutions utiles à ses sujets, le feu de la guerre ravageait toute la Saxe et la Thuringe. Après que ces peuples opprimés eurent déjà répandu beaucoup de sang inutile pour la conservation de leur liberté, et qu'ils eurent fait d'autres sacrifices immenses, le roi Henri arriva le 20 octobre 1075 à Gerstingen, où tous les évêques et les princes de l'empire allemand se trouvaient réunis. Didier, duc de la Moselle, et Gozelon, duc de Lorraine, étaient accompagnés de brillantes armées. Rodolphe de Souabe, au contraire, Guelfe de Bavière et Berthold de Carinthie, refusèrent d'amener un contingent au roi, parce que, disaient-ils, ils avaient regret du sang qui avait coulé pour rien dans la dernière campagne contre les Saxons, et parce qu'ils étaient révoltés du caractère barbare et vindicatif du prince, dont le courroux ne pouvait se fléchir ni par les larmes des Saxons, ni par les torrents de sang qui avaient arrosé les campagnes de la Thuringe. Ceux de la Saxe et de la Thuringe, pressés par la nécessité, se réunirent en troupes nombreuses, et placèrent leur camp dans le voisinage de la cour du roi à Nordhausen. Ils envoyèrent au-devant du roi l'archevêque de Brême, l'évêque d'Hildesheim et le margrave Udon de Gerstingen, qui le prièrent instamment de leur envoyer en députation quels princes il voudrait; qu'ils étaient prêts, après avoir conféré avec eux, de donner suite à toutes les justes prétentions qu'on pourrait former. Le roi rejeta cette proposition. « Ce n'est pas pour assister à des conférences, dit-il, que j'ai fait venir mes princes des frontières les plus reculées de l'empire et qu'ils sont assemblés en ce lieu, c'est pour tirer vengeance, à main armée, des injures faites à l'empire en général. » Mais les députés ayant fini par triompher de l'opiniâtreté du roi, il ne se trouva pas un prince qui voulût se charger d'une telle mission, parce que chacun craignait, ou d'encourir le reproche d'avoir trahi sa fidélité envers le prince en se montrant trop indulgent, ou d'inspirer peu de confiance aux Saxons, en leur promettant une amnistie qu'ils étaient sûrs de ne pas obtenir du roi. Trois jours se passèrent dans cette hésitation. Le roi n'en continua pas moins sa marche; il avança en bataillons rangés et bannière déployée, et répandait partout les horreurs de la dévastation. Enfin il jugea à propos de leur envoyer une députation composée des archevêques de Mayence et de Saltzbourg, des évêques d'Augsbourg et de Wurtzbourg et du duc Gozzelon. C'est avec eux que les Saxons avaient particulièrement désiré avoir une conférence, parce qu'ils connaissaient leur fidélité et leur amour pour la vérité, et qu'ils comptaient sur la ratification de tout ce qu'ils leur promettraient (6). La paix s'effectua avec beaucoup de peine : mais elle ne fut que de courte durée; car le perfide Henri ne tint pas la promesse qu'il avait faite aux Saxons, et il en résulta de nouveaux troubles.

Saint Guebhard retourna immédiatement après dans son diocèse, se refusait d'assister à la honteuse assemblée tenue à Worms au commencement de 1076, dont émana une lettre adressée au pape saint Grégoire VII, remplie des plus grossières injures et des plus viles calomnies (7).

L'année suivante (en 1077), Guebhard se trouva à l'assemblée de Forchheim, dans laquelle Rodolphe, duc de Souabe, fut proclamé roi d'Allemagne. Cependant Henri ne tarda pas d'envahir l'Italie, et comme on craignait qu'il ne revînt bientôt en Allemagne à la tête d'une armée, le Saint songea à la sûreté de son diocèse et fortifia les châteaux d'Hohensaltzbourg, de Werfen et de Friesach. « C'est alors, » dit son biographe anonyme (8), « qu'on vit approcher des temps de calamité; car » tout l'empire allemand ne comptait alors d'au» tres évêques catholiques que notre Saint, Alt» mann de Passau, Adalberon de Wurtzbourg, Her» mann de Metz et Meginward de Freisingen. Dans » ces temps difficiles notre archevêque se montra » fidèle défenseur de l'Église de Rome et de la re-

(5) C'est à quoi font allusion ces vers d'un poète anonyme :

Lux et forma boni post hunc successit honori,
Ingens vir proavis Gebehard, ingentior actis :
Qui primis decimas constrinxit reddere juxtas
Slavorum gentem, tanti doctoris egentem.

(6) Voyez Lambert d'Aschaffenbourg.

(7) D'après le rapport de Berthold de Constance, le patriarche d'Aquilée, les évêques de Passau, de Worms, de Wurtzbourg et ceux de Saxe (à l'exception de quelques-uns); Rodolphe, duc de Souabe; Berthold, duc de Carinthie; Guelfe, duc de Bavière, et beaucoup de grands de l'empire refusèrent également d'assister à ce conciliabule.

(8) C. III, n° 19 et 20.

» ligion catholique, et, nouveau Machabée, il se » ceignit de la cuirasse de la foi, et protégea de » l'épée de sa parole la forteresse de l'Église dans » tout l'empire. Il entendit retentir dans son cœur » cette parole de l'Évangile : *Celui qui n'est pas » pour moi est contre moi, et celui qui ne recueille pas » avec moi, disperse;* et il forma la ferme résolution » de suivre avec une fidélité inébranlable son Sei- » gneur Jésus-Christ, qui s'était fait crucifier pour » le salut de l'Église. Il eut à supporter toute » sorte d'outrages tant pour sa personne que pour » son rang, de la part des partisans de Henri, qui » pillèrent tous les biens de son église; chacun » s'emparait, pour ainsi dire, par autorisation » royale, de tout ce qu'il pouvait atteindre, au » mépris de l'excommunication du pape et de Notre- » Seigneur. »

Dans ces conjonctures, Guebhard se rendit sous bonne escorte à Ratisbonne et se présenta au roi. Mais il ne voulut lui parler qu'il ne l'eût réintégré dans la possession des biens de son diocèse, qui lui avaient été enlevés. La fermeté, avec laquelle il refusa de souscrire aux ordonnances illégales de Henri en matière de religion, fut cause qu'il dut s'en retourner sans avoir rien obtenu, abandonner son diocèse le 14 octobre 1078, et commencer un exil de neuf ans, qu'il passa avec d'autres hommes apostoliques tantôt en Souabe, tantôt en Saxe (9).

Berthold, comte de Moosbourg, près de Freisingen, homme d'une rapacité insatiable, fut imposé au siége de Saltzbourg à la place du prélat légitime. Quoique cette église fût la plus riche de toute la Bavière, il en eut bientôt dissipé tous les trésors (10), et peu s'en fallut qu'il n'eût complètement dépouillé l'abbaye d'Admont. « Parce que nous avons refusé, » dit le Saint dans une lettre adressée à Hermann, évêque de Metz, « de faire cause commune avec les » ennemis du siége apostolique, on nous calomnie, » on nous persécute, et, comme si nous étions les » auteurs d'une si funeste discorde, on nous expose, » nos personnes et nos biens, aux attaques du pre- » mier venu (11). » Malgré ces revers, tous les efforts du prélat pieux et éclairé ne tendaient qu'à faire régner partout la concorde, et à rétablir la paix pour autant que cela dépendait de lui. Il eut à cette fin, après la mort du roi Rodolphe, une entrevue en 1081 avec les adhérents de Henri, et il y déploya une éloquence extraordinaire. Cette démarche cependant n'eut pas plus de succès que n'en avait eu l'entrevue de Berbach en Turinge; les malheureux Saxons reprirent les armes, et l'Église gémit de nouveau sous le despotisme effréné du roi.

En 1085 Guebhard assista au synode de Quedlinbourg, présidé par Léon d'Ostie, légat du pape, dans lequel on condamna Wezilon, archevêque de Mayence, à cause de quelques opinions hétérodoxes, ainsi que le faux pape Guibert et les évêques qui lui étaient dévoués. Peu de temps après, les partisans de Henri s'assemblèrent à Mayence, et y déclarèrent la déchéance de quinze évêques, parmi lesquels se trouvait aussi notre Saint. Le parti de Henri, ayant voulu exécuter par force contre ses adversaires les ordonnances qu'il venait de rendre, le feu de la guerre se ralluma; les évêques saxons, ainsi que saint Guebhard et l'empereur Hermann furent obligés de se réfugier en 1086 sur le territoire danois; mais ils ne tardèrent pas à revenir; ils tinrent une assemblée à Wurtzbourg, installèrent saint Adalberon, mais furent rechassés bientôt après (12).

Sur ces entrefaites, les affaires de Bavière prirent une autre tournure. A force de vexations et de guerres, les Bavarois finirent par se lasser de Henri; ceux de Saltzbourg chassèrent leur archevêque intrus Berthold, et rappelèrent en 1086 leur prélat légitime. Mais il ne put jouir longtemps du plaisir que lui causa son retour; car dès la deuxième année il fut atteint d'une maladie mortelle, à laquelle il succomba au château de Werfen le 16 juin 1088. Conformément à ses désirs, son corps fut transféré à Admont, et inhumé dans l'église abbatiale. Le diocèse de Staltzbourg a toujours honoré comme Saint ce prélat vraiment savant et distingué par toutes les vertus pastorales.

(9) « Juvaviensi archiepiscopo, dit Berthold de Constance, simulata quidem fidem ad se vocato, et arte omnimoda si eum sibi adjungere posset, satis superque, licet frustra pertemptato; ipse vero ut revera sanctæ Ecclesiæ immobilis columna basi veritatis, pondere superni amoris fundatissime superposita, cum se tot vecordiarum versutiis tantopere capi perspicaciter persensisset, toto quo poterat se inde proripiens studio, relictis suis omnibus vix ferme scilicet in Alemanniam ad suæ partis et communionis viros noctu latenter fugiebat. »

(10) Sacrarium majoris ecclesiæ, dit le biographe du saint archevêque Conrad, in quo rerum pretiosissimarum, librorum videlicet et calicum aureorum, gemmis mirificè decoratorum, variæque supellectilis pretiosæ tanta fuisse copia ab antiquo recondita narratur, ut per totam Bavariam in nulla ecclesia nec major nec similis inveniri posse tunc temporis diceretur, iste ita evertit, ita dissipavit, ita evacuavit ut vix reliquias....... Chunradus inveniret. »

(11) Cette lettre si remarquable exprime fidèlement la noblesse de caractère, la fidélité pastorale, l'énergie apostolique et la rare piété de saint Guebhard. Elle se trouve dans les Bollandistes, t. VI *Junii*, p. 157 ad 165, avec des notes de Sébastien Tengnagel.

(12) Voyez sa notice sous le 6 octobre.

17 JUIN.

—

SAINT NICANDRE ET SAINT MARCIEN,

MARTYRS.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Mabillon, *Mus. Ital.* t. I; et par Ruinart, p. 551.

VERS L'AN 303.

Il paraît, par diverses circonstances des actes de ces Saints, qu'ils souffrirent sous Dioclétien, et probablement dans la Métie, province de l'Illyrie, sous le même gouverneur qui condamna saint Jules. Quelques modernes cependant mettent leur martyre à Vénafro, présentement dans le royaume de Naples.

Nicandre et Marcien servirent quelque temps dans les armées romaines; mais ils se retirèrent, et renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvaient se promettre de la part du monde, lorsqu'ils virent publier des édits contre le christianisme. On leur fit un crime du motif de leur retraite. Ayant été arrêtés, ils furent conduits devant Maxime, gouverneur de la province. Celui-ci leur montra l'ordre de l'empereur, qui portait que tous eussent à sacrifier aux dieux. Nicandre répondit que cet ordre ne pouvait regarder les chrétiens, auxquels il était défendu par leur loi d'abandonner le Dieu immortel, pour adorer du bois et des pierres.

Darie, femme de Nicandre, qui était présente, exhortait fortement son mari à demeurer fidèle à Jésus-Christ. Maxime l'interrompant, lui dit : « O la » méchante femme, qui souhaite la mort de son » mari ! Vous vous trompez, répondit-elle, je désire » qu'il vive en Dieu, pour ne pas mourir éternelle» ment. Maxime. Il est aisé de pénétrer votre des» sein; vous voulez être défaite de celui-ci pour en » épouser un autre. Darie. Si vous avez de moi cette » pensée, vous n'avez qu'à me faire mettre à mort » la première. » Maxime, n'ayant point d'ordre pour les femmes chrétiennes, parce que l'édit de l'exécution duquel il était chargé ne regardait que l'armée, commanda qu'on la mît en prison; mais on lui rendit bientôt la liberté, et elle revint pour voir l'issue du combat où son mari était engagé.

Maxime se tournant vers Nicandre, lui dit : « Je » vous donne quelque temps pour délibérer, afin » que vous choisissiez entre la vie et la mort. » Ce délai est inutile, répondit Nicandre; ma réso» lution est déjà prise, je ne désire autre chose que » de me sauver. » Le juge, croyant qu'il parlait de la conservation de sa vie, et conséquemment qu'il allait sacrifier aux idoles, en rendit grâces à ses dieux. Déjà même il se félicitait de sa prétendue victoire, avec Suétone, l'un de ses assesseurs; mais Nicandre le détrompa bientôt, en priant le vrai Dieu de le garantir des dangers et des tentations de ce monde. « Quoi, reprit Maxime, vous paraissiez tout » à l'heure vouloir vivre, et vous désirez présente» ment la mort? La vie que je désire, répliqua Ni» candre, est éternelle, et bien différente de celle-ci, » qui ne peut avoir une grande durée. Faites ce » qu'il vous plaira de mon corps, que je vous aban» donne; je vous déclare que je suis chrétien. »

Le gouverneur interrogea ensuite Marcien. Voyant qu'il était dans les mêmes sentiments que Nicandre, il les envoya l'un et l'autre en prison. Vingt jours après, il leur fit subir un second interrogatoire. Comme il leur demandait s'ils étaient enfin résolus de se conformer aux édits des empereurs, Marcien répondit : « Tous vos efforts ne nous feront jamais » abandonner le vrai Dieu. Nous le voyons ici pré» sent par la foi, et nous savons où il nous appelle. » Nous vous conjurons de ne pas retarder plus long» temps notre bonheur. Hâtez-vous de nous envoyer » à Celui qui a été crucifié, que vous ne craignez » pas de blasphémer, mais que nous honorons et » que nous adorons. » Maxime leur accorda ce qu'ils demandaient, en les condamnant à perdre la tête. Il s'excusa toutefois sur la nécessité où il était d'exécuter les ordres des empereurs. Les deux martyrs le remercièrent, et reconnurent qu'ils avaient été traités avec beaucoup d'humanité. Ils allèrent au lieu du supplice en louant Dieu; la joie dont ils étaient pénétrés éclatait sur leur visage.

Nicandre était suivi de sa femme et de son fils encore enfant, que Papinien, frère du saint martyr Pasicrate, portait dans ses bras. Marcien était environné de tous les parents qu'il avait dans le pays. Sa femme surtout se lamentait et fondait en larmes, mais avec des sentiments bien différents de ceux de Darie. Elle tâchait d'ébranler la constance de son mari par tout ce que la douleur pouvait lui inspirer de plus touchant. Tantôt elle lui montrait l'enfant qui était né de leur mariage, pour l'attendrir, tantôt elle le tirait par derrière, afin de le retenir. Il ne put s'en débarrasser qu'en priant Zotique, chrétien zélé, de l'arrêter. Lorsqu'il fut au lieu du supplice, il l'envoya chercher, et l'embrassa tendrement; puis, prenant son fils qu'on avait aussi amené, il le baisa, et dit, les yeux levés vers le ciel : « Seigneur, Dieu » tout-puissant, prenez cet enfant sous votre pro» tection. » Il ordonna ensuite à sa femme de se retirer, puisqu'elle n'avait pas le courage de le voir mourir.

Pour Darie, elle ne se sépara point de son mari, qu'elle exhortait elle-même à persister généreusement dans la foi. « Prenez courage, disait-elle. J'ai » été dix ans privée de votre présence, et pendant » ce temps-là je n'ai cessé de demander à Dieu la » grâce de vous revoir. J'ai présentement cette consolation; je suis même assez heureuse que de devenir la femme d'un martyr. Rendez témoignage » à Dieu, et pensez aussi à me délivrer de la mort » éternelle. » Son but, en prononçant ces dernières paroles, était de le solliciter de lui obtenir miséricorde par ses souffrances et ses prières. Le bourreau, ayant bandé les yeux à Nicandre et à Marcien, consomma leur sacrifice en leur coupant la tête.

Ce fut par la foi que ces saints Martyrs triomphèrent de toutes les considérations de la chair et du sang. En se séparant de leurs enfants, ils ne les abandonnèrent pas sans ressource, puisqu'ils leur laissaient l'exemple de leur vertu héroïque, et qu'ils les mirent sous la protection du Père céleste. Nous ne perdons jamais ce que nous laissons pour obéir à la voix de Dieu. Après avoir pris les précautions et les mesures qui étaient en notre pouvoir, nous devons nous en rapporter pour le reste à la bonté divine. Cette disposition bannira toute inquiétude de nos cœurs. Nous n'avons rien à craindre de la part de Dieu; sa protection ne nous manquera jamais : mais prions-le de ne pas permettre que notre malice arrête les effets de sa miséricorde sur nous. S'il a tant fait pour notre salut, que ne devons-nous pas attendre de sa bonté par rapport à toutes les autres choses?

SAINT PRIOR, ERMITE DE NITRIE.

FIN DU QUATRIÈME SIÈCLE.

Prior, originaire d'Égypte, fut un des premiers disciples de saint Antoine. Il quitta, étant encore fort jeune, la maison de ses parents, et promit à Dieu, dans le mouvement de sa ferveur, de ne plus les revoir des yeux du corps, tant était ferme la résolution qu'il avait prise de renoncer parfaitement au monde. Il alla se mettre sous la conduite de saint Antoine, et il fit de si rapides progrès dans la perfection, qu'en peu d'années il fut en état de vivre seul dans le désert. Ayant communiqué à son père spirituel le désir qu'il se sentait pour la vie érémitique, Antoine l'approuva, et lui dit : « Allez, Prior, » demeurez où vous voudrez. Vous reviendrez me » voir lorsqu'il s'en présentera une occasion raisonnable. » Il avait alors vingt-cinq ans (1).

Il fixa sa demeure dans le désert de Nitrie, du côté de celui de Scété. Sa vertu était principalement fondée sur la mortification, l'humilité, le détachement du monde et de lui-même. Il ne mangeait ordinairement par jour qu'une demi-livre de pain et quelques olives, encore marchait-il en prenant ce peu de nourriture. Quelqu'un lui en ayant demandé la raison, il répondit : « J'agis de la sorte, parce » que le manger n'est pas une action à laquelle on » doive s'appliquer; ainsi je la fais comme une » chose passagère. Je ne veux pas non plus que » mon âme éprouve de satisfaction sensuelle lors» que je mangerai (2). »

Voici un exemple de son détachement des choses de la terre. Il avait été faire la moisson chez un laboureur, et en cela il imitait d'autres solitaires qui par-là voulaient gagner leur vie à la sueur de leur front. La moisson finie, le laboureur remit à un autre temps à lui payer son salaire. Prior, sans insister, retourna à sa cellule. L'année suivante, il revint travailler chez le même laboureur. Celui-ci le renvoya encore sans lui rien donner, et en fit autant l'année après. Prior ne témoigna aucune impatience, et ne diminua rien de son ardeur pour le travail. Sa conduite toucha le laboureur, qui à la fin résolut de s'acquitter. L'ayant cherché dans plusieurs monastères, il le trouva avec beaucoup de peine. Lorsqu'il l'aperçut, il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et lui offrit ce qu'il lui devait. Prior allégua diverses raisons pour ne pas l'accepter; enfin il lui dit de le porter au prêtre (3).

Nous avons observé que Prior, en quittant le monde, avait résolu de ne plus revoir ses proches. Il y avait environ cinquante ans qu'il était sorti de sa patrie, lorsque sa sœur, devenue veuve, apprit qu'il vivait encore. Elle obtint de l'évêque qu'il écrivît aux supérieurs des monastères, afin qu'ils ordonnassent à son frère de venir lui rendre une visite pour la consoler. Là-dessus saint Antoine l'envoya chercher, puis, après l'avoir instruit de l'intention de l'évêque, lui commanda d'aller procurer à sa sœur la consolation qu'elle demandait. Prior, prenant un des frères avec lui, partit sans aucun délai. Lorsque sa sœur eut ouvert la porte, il lui parla les yeux fermés, et ne voulut point entrer dans la maison; il fit ensuite sa prière, et retourna dans sa solitude.

Le lieu qu'il habitait était un des plus affreux de

(1) Rosweidus, *Vit. Patr.* l. 3, n. 21, et *Append.* c. 26.
(2) *Ibid.* l. 3, n. 31, et l. 5, lib. 4, n. 34.

(3) Il est probable que ce prêtre était celui de l'église du désert de Nitrie, et que l'argent était pour l'usage des solitaires. Voyez Cotelier, *Monum. eccl. Gr.* t. I p. 645.

l'Égypte; il n'y avait d'autre eau que celle d'un puits creusé de ses propres mains : cette eau d'ailleurs était si amère et si salée, que personne ne pouvait en boire; en sorte que ceux qui venaient le voir étaient obligés d'en apporter d'autre pour leur usage.

Quoique dur envers lui-même, il était plein de douceur pour les autres, sans en excepter ceux qui tombaient dans de grandes fautes. Se trouvant à une assemblée qui se tenait à Scété, les solitaires, après le sacrifice, se mirent à conférer ensemble. Quelques-uns parlèrent d'une faute commise par un frère qui était absent. Prior gardait le silence; mais voyant à la fin qu'on blessait la charité, il sortit de l'assemblée, prit un sac qu'il remplit de sable, et le mit sur ses épaules derrière son dos; il prit ensuite un petit panier qu'il remplit aussi de sable, et le porta devant lui. Les autres lui ayant demandé quel était son dessein, il leur fit cette réponse : « Ce sac » rempli de sable représente mes péchés, qui sont » en grand nombre; c'est pour cela que je les ai » mis derrière mon dos pour ne les pas voir, et pour » m'épargner un sujet de confusion et de larmes. » Ce panier que je porte devant moi, et qui ne con- » tient qu'un peu de sable, représente les péchés » de ce frère que j'ose considérer, pour le juger et » le condamner. Il vaudrait bien mieux que je misse » mes péchés devant moi pour y penser sans cesse, » et prier Dieu de me les pardonner. » Tous les solitaires furent touchés de ce discours, et convinrent que c'était le chemin par lequel on devait parvenir au salut (1).

On lit dans Pallade (2) que saint Prior fut favorisé du don des miracles. Il mourut à la fin du quatrième siècle, âgé d'environ cent ans. Il est honoré par les Grecs le 17 juin.

Voyez Rosweide, Cotelier, Pallade, *Laus.* 4, 87, 88; Tillemont, t. VIII p. 569 et 804, c. 87; les Bollandistes, sous le 17 juin.

SAINT AVIT ou AVY,

ABBÉ DE MISCY OU DE SAINT-MESMIN, PRÈS D'ORLÉANS.

VERS L'AN 530.

Saint Avit, né à Orléans, s'étant retiré en Auvergne, y prit, avec saint Calais, l'habit monastique dans l'abbaye de Menat, qui était alors peu considérable, mais qui depuis fut beaucoup augmentée par les libéralités de la reine Brunehaut et de saint Bonet, évêque de Clermont. Ces deux Saints vinrent peu de temps après à l'abbaye de Miscy, située sur le Loiret, à une lieue et demie au-dessous d'Orléans, et connue depuis sous le nom de *Saint-Mesmin* (1). Ils n'y firent pas un long séjour, malgré les témoignages de charité qu'ils reçurent de saint Maximin, qui en était abbé. Leur dessein était de vivre dans une solitude plus entière.

Saint Avit fut élu abbé du Miscy, après la mort de saint Maximin. Il ne garda pas longtemps cette dignité; il s'en démit, et ayant rejoint son compagnon, il vécut en reclus dans le pays de Dunois, sur les frontières du Perche. Plusieurs personnes de piété vinrent se mettre sous leur conduite. Saint Calais se retira dans une forêt du Maine. Le roi Clotaire fonda à Château-Dun une église et un monastère pour saint Avit et ses disciples (2).

Notre Saint mourut vers l'an 530. Son corps fut porté à Orléans, et enterré dans cette ville avec beaucoup de pompe. On bâtit depuis sur son tombeau une église qui subsiste encore. Saint Avit est honoré à Orléans, à Paris et dans d'autres lieux.

Nous n'avons point suivi l'opinion de ceux qui font deux personnes différentes de saint Avit, abbé de Miscy, et de saint Avit de Château-Dun, parce qu'elle ne nous a point paru appuyée sur des raisons assez solides. Toutes les circonstances semblent prouver que ce fut le même homme qui se retira de l'abbaye de Miscy dans le pays de Dunois.

Voyez la vie de saint Avit, publiée par Henschenius; les *Annales* de Le Cointe; le nouveau bréviaire de Paris, et surtout le livre intitulé : *les Aménités de la critique*, t. II p. 8.

SAINT BOTULPHE ou BOTHOLF,

ABBÉ EN ANGLETERRE, ET SAINT ADULPHE, ÉVÊQUE.

L'AN 655.

Saint Botulphe et saint Adulphe, son frère, étaient Anglais de naissance. Ils ouvrirent les yeux à la lumière de la foi dans un temps où il y avait encore peu de chrétiens dans leur pays. Frappés des gran-

(1) Rosweide, l. 3, lib. 9, n. 9.

(2) Ap. Rosweide, l. 8, c. 88, et Ammon, Tabennas, *ep. ap. Bolland. ad* 14 *Maii, in Vit. S. Pachomii*, n. 21.

(1) Cette abbaye fut fondée sur la fin du règne de Clovis I, par saint Euspice (honoré le 14 juin) et par saint Maximin ou Mesmin, son neveu, dont le nom est resté au monastère, qui appartient aujourd'hui à l'ordre de Cîteaux. Quelques-uns prétendent que saint Maximin fut le premier abbé de ce monastère; d'autres disent que ce fut saint Euspice, qu'il eut saint Maximin pour successeur, et que saint Avit succéda à saint Maximin.

(2) Ce monastère était habité par des Bénédictins, et était connu sous le nom de *Saint-Avy-de-Château-Dun*. Il était dans le diocèse de Chartres, et au pied de la montagne sur laquelle on a bâti la ville de Château-Dun.

des vérités qu'ils avaient apprises, et pénétrés des plus vifs sentiments de religion, ils passèrent dans la Gaule belgique pour y chercher des écoles de vertu, qui alors étaient rares en Angleterre. Les progrès qu'ils firent dans les voies de la perfection furent si rapides, qu'on les jugea bientôt capables de devenir maîtres eux-mêmes. Adulphe fut élu évêque de Maestricht (*), et il gouverna son diocèse d'une manière si édifiante, qu'il mérita d'être mis après sa mort au nombre des Saints. On l'honore le 17 juin.

Pour Botulphe, il retourna en Angleterre, afin de partager avec ses compatriotes le trésor qu'il avait trouvé. Il s'adressa au roi Ethelmond, et lui demanda un terrain abandonné pour servir d'emplacement à un monastère. Ayant obtenu de ce prince le désert d'Ikanho, il y fonda une abbaye. Il eut grand soin de former ses disciples à la perfection, en les conduisant selon les maximes des Pères de la vie monastique. Tous le chérissaient à cause de son humilité, de sa douceur et de son affabilité. Ses discours ne respiraient qu'édification, et tiraient une force merveilleuse de ses exemples. Dans les afflictions, il remerciait Dieu et le bénissait comme le saint homme Job. Il parvint à un âge fort avancé, et mourut en 655, après avoir été purifié par une longue maladie.

Le monastère de ce Saint ayant été détruit par les Danois, on porta ses reliques, partie à Ely, partie à Thorney. Saint Édouard-le-Confesseur en donna depuis une portion à l'abbaye de Westminster. Il y a peu de Saints en Angleterre qui y aient été honorés avec plus de dévotion que celui dont nous parlons. Quatre paroisses de Londres et beaucoup d'autres églises portent son nom (1).

Voyez le docteur Brown-Willis, *sur les Abbayes mitrées*, t. I p. 187, ainsi que la vie de saint Botulphe, publiée par Mabillon, *Act. Ben.* t. I p. 1, et par Papebroch, t. III *Junii*, p. 398. L'auteur anonyme de cette pièce dit qu'il tient une partie de ce qu'il rapporte des disciples du Saint, lesquels avaient vécu sous sa conduite. Il y a dans la bibliothèque cottonienne une autre vie manuscrite du même Saint; elle est de Folcard, qui, de moine de Saint-Bertin, à Saint-Omer, fut fait abbé de Thorney, en 1068, par Guillaume-le-Conquérant. On peut voir encore sur saint Botulphe, la *Narratio de sanctis qui in Anglia quiescunt*, traduite de l'anglo-saxon en latin par François Junius, et publiée par Hickes, *Diss. Epistol.*, p. 118, 119, *Thesauri*, t. I.

LE B. PAUL D'AREZZO,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE NAPLES.

L'AN 1578.

LE B. PAUL D'AREZZO, issu d'une famille noble et ancienne, naquit en 1511 à Itri, petite ville du royaume de Naples, au diocèse de Gaïète. Il annonça dès son enfance qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Ses premières études achevées, il s'appliqua au droit, et fut reçu docteur en cette faculté dans l'université de Bologne. Il exerça près de dix ans la charge d'avocat à Naples, où son désintéressement et son intégrité le firent universellement

(*) On ne révoque point en doute l'épiscopat de saint Adulphe; mais tous les auteurs ne s'accordent pas à dire qu'il fut évêque de Maestricht, et on croit même avec fondement qu'il n'était pas le frère de saint Botulphe qui était bien plus âgé que lui. Nous sommes plutôt portés à croire que saint Adulphe travailla à la propagation de la foi dans la Frise sous la conduite de saint Willibrord d'Utrecht, qui le prit dans sa vieillesse pour son coadjuteur et le sacra évêque. On sait que, quelques années plus tard, saint Boniface de Mayence confia l'administration de l'évêché d'Utrecht à saint Eoban, martyrisé avec lui en 755. Ces deux administrateurs ou coadjuteurs de l'évêché d'Utrecht semblent être assez clairement désignés dans le passage suivant d'une lettre de saint Boniface, adressée en 755 au pape Étienne II : « Qui (*Willibrordus*) per quinquaginta annos prædicans, præfatam gentem » Fresonum maxima ex parte convertit ad fidem Christi, fana » et delubra destruxit, et ecclesias construxit, et sedem episcopalem et ecclesiam in honore S. Salvatoris constituens » in loco et castello, quod dicitur *Trajectum*, et in illa sede » et ecclesia S. Salvatoris, quam construxit, prædicans usque » ad debilem senectutem permansit : et sibi coepiscopum » ad ministerium implendum substituit, et finitis longævæ » vitæ diebus in pace migravit ad Dominum. Princeps autem » Francorum Carolomannus commendavit mihi sedem illam » ad constituendum et ordinandum episcopum, quod et feci. » (*S. Bonif. Epist.* 105, *ed. Wurdtweinii* p. 278.) Il est possible qu'après la mort de saint Willibrord, saint Adulphe retourna en Angleterre, qu'il y mourut et qu'il fut enterré dans le monastère fondé par saint Botulphe.

(1) Différents lieux portent aussi le nom de ce Saint, tels que le bourg de Botulphe, aujourd'hui Boston, dans le comté de Lincoln, le pont de Botulphe, aujourd'hui Bottlebridge, dans le comté de Huntingdon. Léland et Bale prétendent que le monastère d'Ikanho était dans un de ces deux lieux; Hickes le met à Boston; d'autres pensent qu'il était du côté du pays de Sussex, apportant pour raison qu'Ethelmond paraît avoir régné sur les Saxons méridionaux.

L'abbaye de Thorney, anciennement appelée *Ancarig*, ou l'*Ile des Anachorètes*, était dans le comté de Cambridge. Elle fut fondée en 972, sous l'invocation de sainte Marie et de saint Botulphe. Celui qui en était abbé avait droit de siéger au parlement. Ce fut dans l'église de Thorney qu'on enterra les corps de saint Botulphe, de saint Athulfe, de saint Hune, de saint Tancred, de saint Totred, de saint Héréferth, de saint Cisse, de saint Benoît, de saint Tova ou Towa. Dans le bois qui était à un demi-mille de l'abbaye, on voyait une belle chapelle dédiée en l'honneur du dernier de ses Saints. On la nommait *Toucham*.

Les abbayes d'Ely et de Thorney n'étaient pas les seules qui eussent des reliques de saint Botulphe; il y en avait aussi à Médesham, qui prit depuis le nom de *Peterburgh*.

respecter. A l'âge de trente-sept ans, il retourna dans sa patrie pour s'y occuper dans la retraite de sa propre sanctification; on le força depuis de revenir à Naples en qualité de conseiller royal. Il choisit pour confesseur le B. Marinon, supérieur des Théatins de cette ville. Peu de temps après il renonça aux espérances qu'il avait de s'avancer dans le monde; il entra chez les Théatins, et y fit son noviciat avec saint André Avellin. Il prononça ses vœux entre les mains du B. Marinon, le 2 février 1558. A peine eut-il été ordonné prêtre, qu'il se livra avec zèle aux fonctions du saint ministère. Ses vertus éminentes le firent choisir pour supérieur de la maison de saint Paul de Naples. Sa conduite prouva qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement. On fit d'inutiles efforts pour le tirer de sa retraite; on lui offrit deux évêchés, qu'il refusa constamment. Il refusa également de se charger auprès de la cour d'Espagne d'une commission importante qui intéressait la ville de Naples. Saint Charles Borromée lui écrivit deux fois à ce sujet, pour lui représenter qu'il devait céder aux sollicitations des Napolitains. Il lui adressa une troisième lettre, où il lui ordonnait, au nom du pape, de partir au plus tôt. Il obéit alors. L'objet de sa demande éprouva d'abord de grandes difficultés; mais il ne se rebuta point, et il obtint par sa persévérance qu'il ne serait porté aucune atteinte à la liberté et aux priviléges de la ville de Naples. En revenant, il passa par Rome, où il eut audience de Pie IV. De retour à Naples, il fut élu président du chapitre de sa congrégation; on le nomma ensuite supérieur à Rome. Pie V, qui occupait alors le Saint-Siége, le consulta sur des affaires importantes.

Ce pape, qui s'appliquait à donner à l'Église des pasteurs zélés, le nomma à l'évêché de Plaisance. Il écouta ses représentations; mais il n'y eut point égard, et lui ordonna d'accepter. Il partit pour son diocèse immédiatement après son sacre. Il eut la douleur de voir qu'on n'y approchait presque plus des sacrements, qu'on y négligeait les pratiques de piété, que la corruption s'était introduite jusque dans le sanctuaire. Pour remédier à ces abus, il employa tous les moyens que peut suggérer un zèle éclairé; mais parmi ces moyens, il n'y en eut point de plus efficace que son exemple. Sa ferveur, sa modestie, son affabilité, sa douceur, son amour pour la simplicité, la rigueur et la continuité de sa pénitence, ses aumônes, lui méritèrent la vénération et la confiance de tous les diocésains.

Pie V l'ayant nommé cardinal, il fut obligé de venir à Rome. Une maladie dont il fut attaqué le retint quelque temps dans cette ville. Après le rétablissement de sa santé, il retourna à Plaisance, où il établit les clercs réguliers de sa congrégation. La maladie de Pie V le rappela à Rome. Il assista au conclave où Grégoire XIII fut élu. Ce pape le consultant sur la manière de bien gouverner l'Église, il lui répondit qu'il fallait surtout obliger les évêques à la résidence. Il repartit pour son diocèse, lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Rome. Il assista au troisième concile provincial de saint Charles Borromée, et appuya de son suffrage les sages réglements qui y furent faits. Il fit à Plaisance divers établissements; il y fonda entre autres deux maisons, l'une pour les orphelines, et l'autre pour les filles ou femmes pénitentes. Il tint deux synodes, où il publia des réglements qui seront un monument éternel de son zèle pour la discipline ecclésiastique.

Grégoire XIII le transféra du siége de Plaisance à celui de Naples, malgré tout ce qu'il put alléguer pour empêcher cette translation. Il fut reçu dans cette dernière ville avec les plus grandes démonstrations de joie. Il travailla, comme il avait fait à Plaisance, à réformer les abus qui avaient pu se glisser dans son nouveau diocèse. La conversion des juifs, des hérétiques et des esclaves mahométans devint un des principaux objets de sa sollicitude.

Cependant sa santé s'affaiblissait de jour en jour. On l'obligea d'aller prendre l'air à la campagne. Malheureusement il y fit une chute, et se cassa la cuisse. On fut obligé de le rapporter à Naples. La fièvre se joignit aux douleurs que lui causaient la fracture de sa cuisse et une toux continuelle. Son état devint bientôt dangereux. Il se soumit à la volonté de Dieu avec une parfaite résignation; puis, après avoir fait son testament, il reçut les derniers sacrements, et se prépara avec un redoublement de ferveur au passage de l'éternité. Il mourut le 17 juin 1578, à l'âge d'environ soixante-sept ans. Il fut enterré, comme il l'avait demandé, dans le cimetière commun des Théatins de saint Paul de Naples. On peut juger de ses vertus par l'estime singulière qu'eurent pour lui le saint pape Pie V, saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint André Avellin, le B. Marinon. Il fut béatifié le 13 mai 1772. Les Théatins font sa fête le 17 juin.

. Voyez sa vie par le P. De Tracy, avec celle de saint Gaëtan, de saint André Avellin, etc. Paris, 1774, in-12.

† SAINT RAMUOLD,

ABBÉ DE SAINT-EMMÉRAN, A RATISBONNE.

L'AN 1001.

Ramuold naquit en 901, en Franconie, d'une famille allemande de chevaliers, et s'adonna déjà de bonne heure à l'étude des sciences sacrées. Étant encore jeune, il se rendit à Trèves, où il fit de grands progrès dans les lettres et dans la théologie, à ce qu'on croit sous les archevêques Rutger et Rothbert ou Rupert. On prétend que sous Henri, qui occupa le siége archiépiscopal de Trèves depuis 956 jusqu'en 964, il fit connaissance avec saint Wolfgang. Il paraît que notre Saint est entré en 930 au couvent de Saint-Maximin (1), et qu'il s'y acquit un grand nom par ses humbles efforts pour atteindre à la piété.

Lorsque saint Wolfgang, qui se trouvait alors au couvent de Sainte-Marie-l'Ermitage en Suisse, fut nommé en 962 évêque de Ratisbonne, quoiqu'il ne fût sacré qu'en 975, il voulut se démettre de sa place d'abbé de Saint-Emméran, qui était attachée à la dignité d'évêque, il la conféra à saint Ramuold de Saint-Maximin. Ceci n'arriva probablement pas avant l'année 975. A cette époque, l'abbaye de Saint-Emméran avait besoin d'un supérieur zélé et intelligent, qualités que possédait Ramuold, et qui portèrent par ses soins de riches fruits de piété. Il joignait à l'affabilité la plus prévenante une sollicitude sans bornes pour les pauvres et les malades, pour lesquels il fonda deux maisons, où il les faisait soigner par des hommes pleins de douceur et de charité. Lui-même, il s'y acquittait souvent des services les plus bas.

Ramuold, comme tous les Saints, rencontra plus d'un obstacle dans la carrière de sa vie. Il fut privé pendant deux ans de la vue, et, après la mort de son ami Wolfgang, il tomba en disgrâce auprès de l'empereur. Il supporta ce double malheur avec une résignation évangélique, et rendit grâces à Dieu, tant pour l'épreuve à laquelle il l'avait soumis que pour la lumière qu'il lui rendit en même temps que la faveur du prince.

Si on ne s'est pas trompé sur la date de la naissance de saint Ramuold, il atteignit un âge très-avancé; car ce ne fut qu'en 1001 qu'il reçut la couronne céleste. Un tombeau qu'il s'était fait faire quinze ans avant sa mort, reçut sa dépouille mortelle. Saint Henri, qui fut dans la suite empereur, assista à ses funérailles.

(1) Et non Maximilien, comme il est dit dans la *Legende der Heiligen in Baiern*, p. 189.

Tiré de Ræss et Weis, t. VIII p. 230. — Voyez dans Rader, *Bavaria Sancta*, t. II et les Bollandistes, t. III *Junii*, p. 114, la vie du saint écrite par Arnolf, moine de Saint-Emméran, et les savantes notes de Papebroch.

---

† LA B. EUPHÉMIE,

ABBESSE D'ALTOMUNSTER, EN BAVIÈRE.

L'AN 1180.

Euphémie eut pour père Berthold d'Andechs, pour mère Sophie et pour sœur sainte Mechtilde de Diessen. Méprisant, selon l'esprit de l'Évangile, les brillants honneurs qui l'attendaient dans le monde, elle ambitionnait des biens plus précieux et plus durables, et ne connaissait d'autre désir que d'imiter son Sauveur. Aspirant au plus haut degré de perfection, elle se fit recevoir dans le couvent d'Altomunster de l'ordre de Saint-Benoît, situé entre Munich et Augsbourg, et s'y conduisit en digne sœur de sainte Mechtilde, qui édifiait alors par ses vertus les couvents de Diessen et d'Edelstetten. Euphémie s'éleva en peu de temps à la sainteté la plus parfaite, et lorsque l'abbesse mourut, elle fut unanimement élue par ses sœurs pour lui succéder. Elle occupa cette place avec dignité et humilité, et se montra en tout comme un modèle de mortification et de charité chrétienne. Le Seigneur récompensa ses vertus, et la reçut le 17 juin 1180 dans le sein de sa gloire. Elle fut enterrée à côté de sainte Mechtilde, à Diessen, parce que c'était un couvent fondé par sa famille. Quand on parle d'Euphémie, on lui donne toujours le titre de *Bienheureuse* ou de *Sainte*.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 589. Voyez Rader, *Bavar. Sanct.*, t. II p. 209; André Brunner, *Annal. Bojor.*, part. III, l. 14, n° 9; Henschenius, t. III *Junii*, p. 470. La vie d'Euphémie ne paraît pas avoir été écrite. André Brunner dit : *Res illius scriptorem nactæ non sunt, vel temporum vitio intercidère.*

---

18 JUIN.

SAINT MARC ET SAINT MARCELLIEN,

MARTYRS A ROME.

Tiré des actes de saint Sébastien. Voyez Tillemont, t. IV, et Baronius, sous l'an 283, n. 23.

L'AN 286.

Marc et Marcellien étaient frères, et issus d'une des premières familles de Rome. Ils furent conver-

tis à la foi dès leur jeunesse. Ils s'engagèrent l'un et l'autre dans le mariage, et vécurent d'une manière fort honorable selon le monde.

Dioclétien étant parvenu à l'empire, en 284, il s'éleva peu après différents orages contre les chrétiens. Ce n'était pas que ce prince eût encore publié d'édit contre l'Église; mais il ne s'opposait point à la fureur des idolâtres. Marc et Marcellien furent arrêtés dans une de ces persécutions particulières; on les conduisit en prison, et Chromace, lieutenant du préfet de Rome, les condamna à être décapités.

Ceux qui les aimaient selon la chair ne désespérèrent pas de faire révoquer la sentence; ils obtinrent un délai de trente jours, se flattant de les déterminer enfin à se conformer aux désirs du juge. On transféra les deux Saints dans la maison de Nicostrate, premier greffier de la préfecture. Tranquillin, leur père, Marcie, leur mère, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, encore en bas âge, vinrent les y trouver, et tâchèrent de les vaincre par tout ce que les prières et les larmes ont de plus séduisant. Saint Sébastien, officier de la maison de l'empereur, arrivé depuis peu à Rome, les visitait tous les jours pour les exhorter à être inébranlables. Toutes ces conférences se terminèrent par la conversion de Tranquillin et de Marcie, et de celle des deux Saints. Nicostrate abjura aussi le paganisme, en quoi il fut bientôt imité par Chromace. Ce dernier mit les confesseurs en liberté, puis se retira à la campagne, après avoir quitté sa charge.

Un officier chrétien, nommé Castule, cacha Marc et Marcellien dans l'appartement qu'il avait au palais de l'empereur; mais ils furent trahis par Torquat, qui avait lâchement apostasié; on se ressaisit donc de leurs personnes. Fabien, qui avait succédé à Chromace, les condamna à être liés à un poteau, et à y être attachés par les pieds avec des clous. Ils restèrent en cet état un jour et une nuit; le lendemain, ils furent percés à coups de lances. On les enterra à deux milles de Rome, dans l'*Arenarium*, qui fut depuis changé en un cimetière de leur nom, et qui était entre le chemin d'Apius et celui d'Ardée. Leur fête est marquée en ce jour dans tous les anciens martyrologes.

On donne souvent le nom de vertu à ce qui n'en a que l'apparence. La persécution est comme la pierre de touche avec laquelle on distingue la vraie vertu. Il n'y a que les épreuves qui puissent faire connaître ce que nous sommes dans la réalité. Il nous en coûte peu de dire que nous aimons Dieu par-dessus toutes choses; il ne nous en coûte pas plus de nous imaginer que nous aurions le courage des martyrs, lorsque le danger est éloigné. Où sont les preuves qui attestent la sincérité de notre amour pour Dieu? « La persécution, dit saint Bernard (1), » montre la différence qu'il y a entre un pasteur véritable et un pasteur mercenaire. » Cette maxime peut s'appliquer, avec une certaine proportion, aux chrétiens de tous les états.

SAINT AMAND, ÉVÊQUE DE BORDEAUX.

VERS L'AN 431.

On lit dans saint Paulin de Nole, que saint Amand servait Dieu dès son enfance; qu'il fut élevé dans la connaissance de l'Écriture, et qu'il préserva son innocence des souillures que l'on a coutume de contracter dans le commerce du monde. Ayant été ordonné prêtre par saint Delphin, évêque de Bordeaux, qui l'attacha à son église, il se montra fort zélé pour la gloire de Dieu. Ce fut lui qui instruisit saint Paulin des mystères de la foi, pour le préparer à la réception du baptême. Depuis ce temps-là, Paulin entretint toujours avec saint Amand une amitié très-étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres, et nous voyons par celles qui nous sont restées, qu'il avait beaucoup de vénération pour sa vertu.

Saint Amand fut élu après la mort de saint Delphin, pour gouverner l'église de Bordeaux; mais il se démit bientôt de sa dignité en faveur de saint Séverin, qui s'était retiré auprès de lui (2), et il ne voulut la reprendre que quand la mort eut enlevé ce Saint. Il se conduisit, au rapport de saint Paulin, comme un fidèle gardien de la religion et de la foi de Jésus-Christ. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. On ignore l'année précise de sa mort. C'est à lui qu'on est redevable de la conservation des écrits de saint Paulin, qui mourut en 431.

Voyez saint Paulin de Nole, ep. 2, 9, 12, 48, et *Gallia Christ. nova*, t. II p. 789.

SAINTE MARINE, VIERGE.

VERS L'AN 750.

Cette Sainte, qui florissait en Bithynie, servit Dieu dans l'état monastique avec une ferveur extraordinaire. Elle est renommée, pour son humilité

(1) *L. de Convers. ad Cleric.*

(2) Ce saint Séverin est différent de celui qui fut évêque de Cologne. Il est dit qu'il vint à Bordeaux du pays de l'Orient, *a partibus Orientis*.

et sa patience, dans les vies des Pères du désert. On place sa mort vers le milieu du huitième siècle. En 1230, ses reliques furent transportées de Constantinople à Venise, où elles se gardent dans une église de son nom. Cette Sainte est patronne d'une paroisse de Paris, et il est fait mention de cette église dans les lettres de Guillaume, évêque de la même ville. On y voit une portion de ses reliques qui y a été apportée de Venise (*). Sainte Marine est honorée en différents jours. Elle est nommée le 18 juin dans le martyrologe romain et dans le nouveau bréviaire de Paris. On fait à Venise la fête de la translation de ses reliques le 17 juillet.

Voyez les Bollandistes, sous ce jour, *t. IV Junii.*

† LA B. ÉLISABETH,

ABBESSE DE SCHOENAU.

L'AN 1165.

Il y avait en Allemagne trois monastères du nom de Schœnau, l'un, situé près de Heidelberg, appartenait aux religieux de Cîteaux, et avait été fondé, en 1135, par Buggon, évêque de Worms; le second, habité par des Cisterciennes, était dans la Franconie; le troisième, où l'on suivait la règle de saint Benoît, était à quatre milles d'Allemagne de Bingen, au diocèse de Trèves, et avait eu pour fondateur Hildelin, qui y prit l'habit en 1125, et qui en fut élu premier abbé. Hildelin fit bâtir à quelque distance de son couvent un monastère de filles. Élisabeth, qui dès son enfance avait servi Dieu avec une grande ferveur, s'y retira à l'âge de douze ans; elle y prononça ses vœux et fut ensuite élue abbesse. Quoiqu'elle fût toujours maladive, elle n'en était pas moins résignée à la volonté de Dieu, et elle persévéra avec constance et avec joie dans la voie des tribulations, où la guidait son céleste Époux. Pour qu'elle s'approchât davantage de la perfection, il fallait qu'aux maux du corps vinssent se joindre de rudes épreuves intérieures. Jadis elle avait puisé des consolations dans la prière et dans la contemplation des choses divines, maintenant elle se vit privée pendant quelque temps de cet appui : une profonde mélancolie l'accablait; elle éprouvait de la répugnance et du dépit pour ce qu'il y avait de plus sacré; elle doutait des plus importantes vérités de la foi; elle était tourmentée par de violentes tentations de la chair, et finit même par sentir naître dans son cœur le désir de se donner la mort. Mais au milieu des plus violentes tentations mêmes, sa confiance en Dieu ne l'abandonna pas, et le gardien d'Israël ne dormit pas, mais son infinie miséricorde la délivra de tous les dangers. Déjà à l'âge de vingt-trois ans elle avait des révélations célestes, surtout les dimanches et les jours de fêtes, lorsqu'elle assistait aux divins mystères. Voici comment elle s'exprime à l'égard de ces visions dans une lettre adressée à sainte Hildegarde. « J'avoue que j'ai été » surprise en apprenant les bruits ridicules et faux » qui circulent sur mon compte parmi le peuple. Je » supporterais volontiers les discours du commun, » si ceux qui sont revêtus de l'habit religieux ne » me causaient une peine sensible. Ces derniers, » poussés par je ne sais quel esprit, se moquent de » la grâce de Dieu qui se manifeste en moi, et n'ont » pas honte de parler d'un ton tranchant des choses » qu'ils ne connaissent pas. J'apprends que l'on » colporte des lettres que l'on prétend être écrites » par moi et qui contiennent des prédictions sur le » jugement dernier; prédictions que je n'ai jamais » eu la témérité de faire, puisque l'époque de ce jugement est inconnue à tous les mortels. Je veux » toutefois te faire part de ce qui a occasionné ces » propos, afin que tu puisses juger si j'ai fait ou dit » quelque chose qui puisse m'attirer le reproche de » présomption. On t'aura dit que le Seigneur a manifesté en moi sa miséricorde, au-delà de ce que » j'ai mérité, ou de ce que j'ai pu mériter; au point » que quelquefois il m'a fait la grâce de me révéler » des choses du ciel. Souvent aussi il m'a fait connaître par son ange combien de maux viendraient » accabler son peuple, s'il ne faisait pénitence pour » ses crimes, et m'a ordonné de l'annoncer publiquement. Mais pour prévenir toute espèce d'orgueil et pour ne pas paraître favoriser les nouvelles doctrines, je me suis toujours efforcée de » cacher tout cela. » Elle raconte alors qu'elle a reçu l'ordre de ne plus renfermer en elle-même ces divines faveurs, et d'endurer avec patience toutes les calomnies et les insultes, à l'exemple de celui qui, pour être le Créateur de l'univers, n'en supporta pas moins les outrages des hommes (1). Sainte Hildegarde, dans une lettre qu'elle lui adresse,

(*) Il reste une côte de la Sainte, conservée maintenant dans l'église métropolitaine de Paris. L'ancienne église paroissiale subsiste encore, mais elle sert à des usages profanes.

(1) Les visions imprimées sous le nom de sainte Élisabeth, ont été écrites par son frère Egbert. Le savant jésuite Louis Dumesnil se plaint de la partialité de cet auteur qui a confondu les opinions et les histoires particulières avec les révélations. Ce reproche paraît se fonder principalement sur ce qu'il rapporte de sainte Ursule et de saint Cyriaque, qu'il dit avoir été pape après saint Pontien. Voyez les notes du P. Papebroch, et Amort *De Revelationibus.*

cherche à l'encourager par toutes sortes de motifs : « Sois attentive à mes paroles, ô ma fille affligée! » Que ceux qui sont doux, que les pauvres et les » opprimés s'arment du bouclier de la foi, le Sei- » gneur châtie les simples d'esprit; car il sait que » leur vase de terre ne se brise pas. O ma fille, que » Dieu te choisisse pour être un miroir de vie (2) ! »

La B. Élisabeth de Schœnau mourut le 18 juin 1165, à l'âge de trente-six ans. Son nom se trouve en ce jour dans le martyrologe romain, quoiqu'elle n'ait jamais été solennellement canonisée (3). Molanus, dans les additions qu'il a faites à Usuard, Canisius et Arnoul de Wion, dans leurs martyrologes, célèbrent avec beaucoup d'éloges sous le 18 juin la mémoire de la B. Élisabeth de Schœnau.

Tiré de Ræss et Weis, t. VIII p. 241. — Voyez l'*Encomium*, par un abbé de Schœnau, *ap. Bolland., t. III Junii, ad diem* 18.

---

† LA B. MARIE,

SURNOMMÉE LA MALHEUREUSE, VIERGE ET MARTYRE.

L'AN 1290.

Marie, surnommée en flamand *Ellendige Maria*, naquit au village de Woluwe-Saint-Pierre, près de Bruxelles; dès sa plus tendre jeunesse elle s'était liée à son divin maître par le double vœu de pauvreté volontaire et de chasteté. Un libertin jeta les yeux sur elle, mais rien ne fut capable de lui faire compromettre la sainteté de ses engagements. La passion de cet homme criminel se changea bientôt en haine; il accusa Marie d'un délit que les lois de l'époque punissaient de la peine capitale. La justice féodale la condamna comme sorcière et voleuse. On fit un trou, à trois pieds de profondeur, à un endroit nommé Crainhem, où s'éleva plus tard une chapelle à sa mémoire. On y enterra la pauvre victime, martyre de la chasteté. Comme voleuse, on l'assomma sur la tête à coups de barres de fer; comme sorcière, on lui perça la poitrine avec une de ces barres qui était pointue. Quand il parut qu'elle était à peu près morte, on mit sur le corps une pierre pour l'affaisser et on recouvrit le trou (1). Ceci arriva vers l'année 1290.

L'innocence de Marie fut bientôt reconnue. Le remords s'empara de son bourreau qui devint forcené et qui avoua enfin son horrible forfait. On déterra le corps de Marie qu'on trouva sain et frais et donnant tous les signes de la sainteté. Il fut enseveli dans une petite chapelle, où en 1380 deux no-

(2) Voyez *Revelationes SS. Virginum Hildegardis et Elisabethæ Schœnaugiensis ord. S. Bened.*, Coloniæ Agripp. 1628.

(3) Les ouvrages qu'on attribue à sainte Élisabeth sont :

1° Le livre *des Voies de Dieu*, ouvrage, selon Trithème, *(Catal. illustr. Viror.)*, p. 137, très-beau et très-utile, où l'on décrit le triple chemin de la sanctification, celui des martyrs, celui des confesseurs et celui des vierges.

2° Le livre de onze mille Vierges de Cologne.

3° Lettres diverses.

4° Une lettre adressée à sainte Hildegarde.

5° Les trois livres de la Révélation, adressés à son frère Egbert, lorsqu'il était encore chanoine à Bonn.

On lui attribue encore un livre du saint Sacrement de l'autel, et un autre contre les cathares, dédié à son frère Egbert. En 1513 on publia à Paris quelques-uns de ses ouvrages dans une collection intitulée : *Liber trium virorum et trium spiritualium virginum*. Ce sont Hermas, Uguetin, Robert, Hildegarde, Élisabeth et Mechtilde. En 1628, ses Révélations furent publiées à Cologne avec celles de sainte Hildegarde, sous le titre que contient la note précédente. Le couvent de filles de Schœnau a été détruit vers l'an 1570 et réuni au couvent de religieux du même nom. C'est dans cette abbaye que ses manuscrits furent conservés jusqu'à la suppression des couvents pendant la révolution française; nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus par la suite. Voyez la *Biblioth. Cistercien.*, de De Visch, prieur de Notre-Dame-aux-Dunes à Bruges.

Egbert ou *Ecbertus* a été d'abord chanoine à Bonn; mais, à la sollicitation de la B. Élisabeth, sa sœur, il s'est fait recevoir au couvent de Saint-Florentin à Schœnau. En 1161, il fut appelé à Cologne pour convertir ceux qui s'appelaient les cathares ou les *purs*, parce qu'ils se prétendaient entièrement purs. Mais ses efforts ayant été infructueux, cinq hommes et trois femmes de ces artisans de troubles, qui étaient venus de la Flandre à Cologne, furent condamnés au bûcher par les juges séculiers. Egbert devint abbé de son couvent en 1167, et mourut en 1185. Schunk, dans son *Beitragen zur Mainzer Geschichte*, lui attribue les ouvrages suivants :

1° Treize *discours contre les cathares*.

2° *Dissertations sur le commencement de l'Évangile de saint Jean*.

3° Dissertions sur ces paroles : *Missus est Angelus*.

4° Sur le *Magnificat*.

5° Sur la mort de sainte Élisabeth sa sœur.

6° Le livre des *Révélations et des visions de sainte Élisabeth*. (Voyez note 1.)

7° Méditations sur Jésus et Marie.

8° Sermons pour l'année.

9° De l'éloge du Sauveur.

10° Lettres diverses.

11° Un petit ouvrage sur l'éloge de la Croix.

12° Monologues.

13° Éloge de la très-sainte Vierge.

Trithème, dans son *Catal. illustr. viror.*, dit, en parlant d'Egbert : « Vir in divinis scripturis studiosus et eruditus, et » secularis litteraturæ non ignarus. » Voyez aussi *Chronic. Hirsaug.*; Mabillon dans l'édition des Œuvres de saint Bernard, t. II p. 687; Hartzheim, *Biblioth. Colon.*; Bernard Pez, *Biblioth. ascet.*; Ziegelbauer, *Hist. lit. Ordin. S. Bened.*, t. III, præf., p. 499 et t. VII. — Charles De Visch dit dans sa *Biblioth. Cisterc.* qu'il a vu à Schœnau les manuscrits des ouvrages d'Egbert. Le livre de la mort de la B. Élisabeth se trouve dans la collection de Paris de 1513, citée plus haut.

(1) *Hanc homo impius, castitatis ejus insidiator, falso de furto accusavit. Ideoque innocenter in terram defossa et sude transverberata fuit.* Miræus, p. 329.

bles frères, Jean et Guillaume Van Meldert, érigèrent un bénéfice en son honneur. L'archevêque de Malines, Matthias Hovius, confirma en 1611 les indulgences que le pape Urbain V, siégeant à Avignon, avait accordées en 1363 à cette chapelle, qui a une ancienne confrérie nommée *het Broederschap van Onze-Lieve-Vrouwe in de kapel van de zalige Maria de Ellendige*.

La vie et le martyre de la B. Marie, ainsi que l'histoire des miracles opérés sur son tombeau, se trouvent dans la collection des Bollandistes, avec les remarques de Papebrochius, t. III *Junii*, p. 643-659. Voyez aussi Van Ghestel, *Hist. archiep. Mechliniensis*, t. II p. 109 et 110, et le Ms. de Foppens de la Bibliothèque royale. De Munck a publié la vie de la B. Marie en flamand.

---

19 JUIN.

SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS,

MARTYRS DE MILAN.

Tiré de saint Ambroise, ep. 22 (ol. 54) *ad Marcellinam sororem*, et de saint Augustin, *de Civit.* l. 22, c. 8, l. *de cura pro mortuis*, c. 17, *et Confess.* l. 9, c. 7. Voyez Tillemont, t. II p. 78; Orsi, la *Dissertatio apologetica ad vindicandam Mediolano sanctorum corporum Gervasii et Protasii possessionem*, composée par Joseph-Antoine Saxi, préfet de la bibliothèque ambroisienne, et imprimée à Bologne en 1709; saint Paulin, *Nat. Sanct. Felicis II, ap. Muratori, Anec. lat.* et p. 468, *novæ edit. Op. S. Paulini, Veronæ*. Voyez encore Puricelli, *Dissert. Nazar. et Monum. Basilicæ Ambros.*

VERS L'AN 64.

Ces deux Saints sont appelés par saint Ambroise les premiers martyrs de Milan. Il paraît qu'ils souffrirent sous Néron, ou au plus tard sous Domitien. On dit qu'ils étaient fils de saint Vital et de sainte Valérie, qui versèrent leur sang pour la foi, l'un à Ravenne et l'autre à Milan. Cette dernière ville est devenue célèbre par le martyre et les miracles de saint Gervais et de saint Protais, que quelques auteurs prétendent avoir été frères. On lit dans saint Ambroise, qu'aidés de la grâce, ils s'étaient préparés longtemps à la victoire qu'ils remportèrent, par les exercices de la piété et par la constance avec laquelle ils résistèrent à la corruption du siècle. Le même Père ajoute qu'ils furent décapités pour le nom de Jésus-Christ (1).

Les fidèles de Milan avaient perdu, dans le quatrième siècle, le souvenir de ces Saints, qui n'avaient pas pour cela cessé de les assister dans leurs divers besoins. Ils durent à la découverte de leurs reliques la délivrance d'un des plus grands dangers qui eût jamais menacé leur église.

L'impératrice Justine, veuve de Valentinien I et mère de Valentinien-le-Jeune, qui régnait alors et faisait sa résidence à Milan, portait jusqu'au fanatisme son attachement pour la doctrine d'Arius; elle faisait encore tous les efforts imaginables pour chasser saint Ambroise de son siége. Les ariens, qui avaient ce dernier point fort à cœur, employaient, dans le dessein de réussir, tout ce que la calomnie a de plus atroce. Ce fut dans une conjoncture aussi critique que nos saints Martyrs vinrent au secours de l'église de Milan. Le lieu où étaient leurs reliques fut révélé à saint Ambroise par une vision qu'il eut en songe (2). D'autres disent que les Saints eux-mêmes lui apparurent, et lui firent connaître l'endroit qui renfermait leurs corps (3).

Saint Ambroise était alors sur le point de consacrer l'église, appelée depuis *basilique Ambroisienne*, et connue aujourd'hui sous le nom de *Saint-Ambroise-le-Grand*. Les fidèles désiraient qu'il la consacrât avec autant de solennité qu'il avait fait celles des apôtres, où il avait mis une portion de leurs reliques. Le saint évêque ne demandait pas mieux que de leur accorder ce qu'ils désiraient, mais il ne savait où prendre des reliques. On ignorait encore que les corps de saint Gervais et de saint Protais étaient devant les barreaux qui environnaient le tombeau de saint Nabor et de saint Félix. Ambroise, instruit par une lumière céleste, comme nous l'avons remarqué, fit creuser la terre en cet endroit. On y trouva les corps de deux hommes qui paraissaient avoir été d'une grande taille. Les os encore entiers étaient dans leur situation naturelle, excepté que les têtes étaient séparées du reste du corps. Le fond du tombeau était couvert de sang, et l'on y voyait toutes les marques qui pouvaient constater la vérité de ces reliques (4).

Une personne possédée, que l'on avait amenée

(1) Tous les critiques s'accordent à rejeter, comme apocryphe, la lettre aux évêques d'Italie, qui porte le nom de saint Ambroise, et où l'on trouve une histoire détaillée de la vie et des souffrances des deux saints Martyrs. Cette lettre contredit visiblement celle que le même père écrivit à sa sœur Marcelline. Voyez Tillemont, *note* 2, p. 499, t. XII, et les savants Bénédictins qui ont donné l'édition des OEuvres de saint Ambroise, t. II, *append.* p. 485.

(2) S. Augustin, *de Civ.* l. 22, c. 8, et *Confes.* l. 9, c. 7.

(3) Paulin *in vita S. Ambrosii.*

(4) Quand saint Augustin dit que les corps étaient entiers, il entend seulement que les os n'étaient ni cassés, ni en poussière, mais dans leur situation naturelle, comme cela est clair par le témoignage de saint Ambroise. C'est donc faire violence à son texte, que d'en inférer, à l'exemple de quelques-uns, que les chairs étaient parfaitement conservées.

pour recevoir l'imposition des mains, fut saisie du démon avant que l'on commençât les exorcismes, et jetée sur le tombeau après avoir été agitée par d'horribles convulsions (5). On regarda ce qui venait de se passer comme un premier témoignage que Dieu rendait à la sainteté de ses serviteurs.

Les os ayant été levés de terre furent mis dans des litières, selon leur situation naturelle, et couverts de plusieurs ornements; on les transporta ensuite dans la basilique de Fauste, dite aujourd'hui *de saint Vital et de saint Agricole*. Cette église était près de celle de Saint-Nabor, qui porte présentement le nom de Saint-François. Les reliques des martyrs y furent exposées deux jours, et il s'y fit un concours prodigieux de fidèles, qui passèrent les nuits mêmes en prières. Le troisième jour, qui était le 18 juin, on les transféra dans la basilique ambroisienne, avec une pompe religieuse, qui fut suivie de réjouissance publique par toute la ville.

Durant la marche de la procession un aveugle se trouva guéri. Il se nommait Sévère, était connu de tous les habitants de Milan, et avait été boucher de profession. Ayant appris quel était l'objet de la fête, il se fit conduire à un lieu par où les saintes reliques devaient passer. Il n'eut pas plus tôt touché le bord des ornements qui les couvraient, qu'à l'heure même il recouvra la vue. Ce miracle est rapporté par saint Ambroise, par saint Augustin et par Paulin, qui tous trois étaient pour lors à Milan. Sévère, pénétré d'une vive reconnaissance, fit vœu de servir Dieu le reste de ses jours dans l'église où l'on allait déposer les reliques des saints Martyrs. Saint Augustin l'y laissa lorsqu'il partit de Milan, en 387 (6); il y était encore en 411, quand Paulin écrivit la vie de saint Ambroise.

Plusieurs personnes attaquées de diverses maladies obtinrent aussi une parfaite guérison en touchant les ornements qui couvraient les reliques ou les linges que l'on avait jetés dessus. Les démons qui agitaient les possédés rendaient gloire à Dieu, et s'avouaient incapables de supporter les tourments qu'ils souffraient en présence des corps saints. Tous ces prodiges sont attestés par saint Ambroise, dans la lettre qu'il écrivit à sa sœur, et dans laquelle il inséra le sermon qu'il prêcha lorsque les reliques furent arrivées dans la basilique. Elles y restèrent exposées deux jours, après quoi on les plaça dans une voûte sous l'autel du côté droit. Nous apprenons encore du même Père, qu'il s'opéra plusieurs miracles par la vertu du sang que l'on avait trouvé dans le tombeau des saints Martyrs.

Il s'est fait différentes distributions des reliques de saint Gervais et de saint Protais; on en a fait aussi de leur sang que l'on avait ramassé, et que l'on mêlait avec une espèce de pâte (7). On voyait encore dans plusieurs églises des morceaux de linges trempés dans ce même sang (8).

Saint Augustin parle d'une église dédiée sous l'invocation de ces Saints, dans le diocèse d'Hyppone, et entre autres miracles qui s'y opéraient, il en rapporte un qui fut très-remarquable (9). Il prêcha son deux cent quatre-vingt-sixième sermon le jour de leur fête, qui est marquée au 19 juin dans l'ancien calendrier d'Afrique. On la célèbre le même jour dans tout l'Occident. Il y a un grand nombre de diocèses et d'églises paroissiales dont saint Gervais et saint Protais sont patrons.

Les ariens de Milan firent tous leurs efforts pour nier la vérité des miracles opérés par l'intercession de ces Saints. « Mais ils montraient par-là, dit saint » Ambroise, qu'ils n'avaient pas la même foi qu'eux; » autrement, pourquoi auraient-ils cherché à dé» truire des miracles aussi évidents? Cette foi, con» tinue-t-il, est confirmée par nos ancêtres; les » démons eux-mêmes sont forcés de rendre témoi» gnage à une doctrine que nient les hérétiques (10). »

Les martyrs sont amplement dédommagés de tout ce qu'ils ont souffert pour le nom de Jésus-Christ. Ils comprennent par expérience qu'il n'y a point de proportion entre les peines de cette vie et un poids immense de gloire. Dieu ne se contente pas de récompenser dans le ciel ceux qui ont combattu généreusement pour la foi, il se plaît encore souvent à manifester aux hommes l'amour qu'il leur porte, et à leur communiquer le pouvoir d'opérer des prodiges sur la terre. Refuserions-nous de servir un Dieu qui prend un si vif intérêt au salut et à la gloire de ses serviteurs? Pourrions-nous ne pas souffrir, sinon avec joie, du moins avec patience et résignation, les épreuves qui nous arrivent? Qu'est-ce

(5) S. Ambroise, *ep.* 21 *ad Sor.*
(6) S. Aug. *serm.* 286.
(7) S. Gaudent. *serm.* 17.
(8) S. Grégor. Turon. *de Glor. Martyr.* c. 47.
(9) *De Civ.* l. 22, c. 8.
(10) Papebroch avait avancé que les corps de saint Gervais et de saint Protais avaient été transférés à Brisach, situé autrefois en Alsace, et faisant aujourd'hui partie de l'empire germanique; mais il a été réfuté par Saxi, préfet de la bibliothèque ambroisienne, et il s'est rétracté avec beaucoup d'esprit.

Une des plus anciennes paroisses de Paris, puisque Fortunat, qui vivait au sixième siècle, en parle dans sa vie de saint Germain de Paris, est dédiée sous l'invocation de saint Gervais et de saint Protais. Les connaisseurs regardent comme un chef-d'œuvre le portail de cette église, composé des ordres dorique, ionique et corinthien, placés les uns au-dessus des autres. On admire aussi la chapelle de la Vierge, qui est dans la même église.

après tout que ces épreuves, en comparaison des tortures qu'endurèrent les martyrs? Il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes pour perdre tant d'occasions qui se présentent de mériter une couronne immortelle.

SAINT DÉODAT,

ÉVÊQUE DE NEVERS, PUIS FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAINT-DIÉ, EN LORRAINE.

L'AN 679.

Saint Déodat, ou Dieu-donné, vulgairement appelé saint Dié, sortait d'une illustre famille de la France occidentale. Il possédait dans un degré éminent les plus précieux dons de la nature et de la grâce. Dès sa jeunesse, il prit pour règle de conduite cette double charité qui consiste à aimer Dieu et le prochain. Les maximes de la sagesse chrétienne lui paraissant préférables à toutes les richesses du monde, il ne négligea rien pour les conserver dans son cœur. Ayant été élu évêque de Nevers, vers l'an 655, il remplit son ministère en pasteur qui ne cherche que la gloire de Jésus-Christ; mais l'amour de la perfection et l'attrait que Dieu lui avait donné pour la retraite lui firent quitter son siége pour aller passer le reste de ses jours dans la solitude. Après avoir averti ses diocésains de lui chercher un successeur, il sortit du pays pour se retirer dans les montagnes des Vosges.

Déodat pénétra dans l'Alsace, espérant fixer son séjour dans quelque lieu reculé de la forêt de Haguenau. Il s'y lia d'une étroite amitié avec saint Arbogaste, qui y menait depuis quelque temps la vie érémitique, et qui devint depuis évêque de Strasbourg; mais, ayant essuyé diverses contradictions de la part du peuple qui habitait ce pays, il se retira dans l'île de *Novientum* ou d'Ebersheim. Il s'y était formé, vers l'an 661, une espèce d'ermitage, où quelques solitaires vivaient en communauté. Ils reçurent Déodat avec joie. La réputation de sa sainteté lui attira bientôt un grand nombre de disciples qui se rangèrent sous sa conduite et devinrent les imitateurs de ses vertus. Soutenu par la protection de Childéric II, roi d'Austrasie, il bâtit une église en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, et l'enrichit des reliques du martyr saint Maurice, qu'il avait obtenues d'Ambroise, abbé du monastère de Saint-Maurice, en Valais. La dédicace de cette église fut faite par l'évêque de Nevers, en présence d'une grande foule de peuple de l'Alsace et de la Lorraine, qui était accouru à cette solennité. Telle fut l'origine de l'abbaye d'Ebersmunster, située dans le diocèse de Strasbourg, à deux lieues au-dessous de Sélestadt et à sept de Strasbourg (*).

Comme le gouvernement de cette abbaye ne permettait point au Saint de vaquer librement à la contemplation, il quitta Ebersmunster pour se retirer dans un lieu plus solitaire. Il crut l'avoir trouvé dans les environs d'Ammerschweyer, qui est aujourd'hui un bourg de la Haute-Alsace, au diocèse de Bâle. Il y bâtit un ermitage; mais les habitants de ce lieu le chassèrent de sa retraite. Toutes ces traverses ne troublèrent point la tranquillité de son âme. Il avait fait connaissance avec un riche seigneur du pays, nommé Hunon, qui demeurait à Hunaweyr, et dont la femme, appelée Hunne, et alliée à Aldaric, duc d'Alsace, était aussi recommandable par sa piété que par sa charité (1). Hunon offrit à Déodat une de ses terres; mais il la refusa, en disant qu'il n'avait pas quitté son évêché pour chercher ailleurs des domaines; il ajouta que son dessein était de se retirer dans un lieu entièrement désert, afin de ne plus y être exposé à la jalousie.

Il retourna dans les montagnes des Vosges, et s'arrêta dans une vallée qu'il nomma le Val de Galilée, et qu'on appelle aujourd'hui le Val de Saint-Dié. Il y bâtit une cellule et une chapelle sous l'invocation de saint Martin. C'était alors un désert inculte, mais qui cessa bientôt de l'être par le grand nombre de personnes qui vinrent se mettre sous la conduite de Déodat. Il y bâtit sur la colline, vers l'an 669, un grand monastère où il renferma ses disciples sous la règle de saint Colomban, à laquelle celle de saint Benoît fut depuis substituée. Le roi Childéric II lui donna en même temps la propriété de toute la vallée. Ce monastère fut nommé Jointures, à cause de la jonction du ruisseau de Rothbach avec la Meurthe.

(*) Cette abbaye, jadis très-riche, a été engloutie par le torrent de la révolution française, et ses nombreuses propriétés, situées dans l'Alsace, ont été vendues avec les autres biens de l'Église dès le commencement de la révolution.

(1) Hunon eut un fils que saint Déodat baptisa, et auquel il donna son nom. Il se fit religieux à Ebersmunster, et mourut en odeur de sainteté. Hunne, sa femme, fut canonisée en 1520, à la sollicitation d'Ulric, duc de Wurtemberg, par le pape Léon X, et son corps fut exposé, le 15 avril de la même année, à la vénération publique. Ses reliques furent profanées et dispersées, en 1549, par les habitants de Hunnaweyr, qui avaient embrassé le luthéranisme. Cette Sainte est la même que la bienheureuse Hunne, nommée incorrectement Huva dans les catalogues de Ferrarius et d'Artur du Monstier. Les Bollandistes en ont fait mal à propos une compagne de sainte Ursule.

Saint Déodat se retira sur la fin de ses jours dans son ancienne cellule près de la chapelle de Saint-Martin, et de là il gouvernait ses religieux avec autant de vigilance que s'il eût été présent (2). Il mourut entre les bras de saint Hidulphe, son ami, le 19 juin 679 (3). Il s'est formé autour de son monastère une ville que l'on appela Saint-Dié de son nom. L'abbaye fut sécularisée en 954. Elle devint un célèbre chapitre de chanoines, lequel a été érigé en évêché par bulle du pape Pie VI, du 21 juillet 1777, et par lettres patentes de Louis XVI, du mois d'août de l'année suivante (*). En 1635, l'armée suédoise brûla la châsse de saint Dié avec une partie de ses reliques.

Voyez l'ancienne vie de saint Déodat, qui paraît avoir été écrite avant la sécularisation de l'abbaye de Saint-Dié, et qui fut approuvée par le pape saint Léon. Elle a été publiée par les Bollandistes et par D. Mabillon. Voyez aussi l'histoire de l'église de Strasbourg, par M. l'abbé Grandidier. Nous avons fait un très-grand usage de cet ouvrage.

SAINT BONIFACE,

RELIGIEUX CAMALDULE, ARCHEVÊQUE, APÔTRE DE RUSSIE ET MARTYR.

L'AN 1009.

Boniface, appelé aussi Brunon, était d'une des plus illustres familles de la Saxe. Il fut élevé d'une manière conforme à sa naissance. Il étudia les lettres sous les plus habiles maîtres, entre autres sous Guy le philosophe. Dès ses premières années il montra beaucoup d'inclination pour la vertu, et il entra, étant encore fort jeune, dans l'état ecclésiastique.

L'empereur Othon III l'ayant appelé à sa cour, le fit son chapelain, et lui donna en même temps la surintendance et le soin de tout ce qui concernait la chapelle impériale. Il fut si touché de sa vertu et de la douceur de son caractère, qu'il mit en lui toute sa confiance : il ne négligeait aucune des occasions qui se présentaient de témoigner publiquement l'estime et l'affection qu'il avait pour lui, jusque-là qu'il l'appelait ordinairement son *âme*.

Boniface ne s'enorgueillit point de la faveur dont il jouissait; il s'exerçait au contraire à la pratique de l'humilité et de la mortification, afin de se prémunir contre les écueils de la prospérité. Sa vigilance était proportionnée à la grandeur du danger que l'on court quand on est environné de tout ce que le monde a de plus séduisant. Une dévotion tendre lui inspirait un grand amour pour la prière, et surtout pour le service divin. Un jour qu'il allait à l'église dédiée sous l'invocation de saint Boniface, archevêque de Mayence et martyr, il se sentit tout à coup enflammé d'un désir ardent de sacrifier sa vie pour Jésus-Christ. « Ne m'appelé-je pas aussi Boniface, s'écria-t-il dans un saint transport? Pourquoi donc ne serai-je pas martyr comme celui dont on vient implorer l'intercession en ce lieu? » Depuis ce temps-là, il ne fit plus que soupirer après le bonheur de verser son sang pour la foi.

Saint Romuald étant venu à la cour de l'empereur en 998, Boniface fut singulièrement édifié de sa conduite : il lui demanda la permission d'entrer dans son ordre pour s'y consacrer à Dieu sans réserve. Othon ne vit partir qu'à regret un homme qui lui était si cher; et s'il ne s'opposa point à sa résolution, ce fut uniquement par la crainte d'agir contre la volonté de Dieu.

Boniface eut bientôt pris l'esprit et les maximes de saint Romuald. Il oublia ce qu'il avait été dans le monde. C'était sans doute un spectacle bien édifiant que de voir un homme élevé délicatement, accoutumé à porter des habits magnifiques, à vivre au sein des honneurs, à manger à la table d'un grand prince qui le chérissait, et qui le considérait plus que tous les princes de l'empire, se contenter d'un vêtement pauvre, marcher nu-pieds, ne se nourrir que d'herbes et de racines, travailler des mains, gagner son pain à la sueur de son front, coucher sur la dure, ne se permettre que quelques heures de repos, et souvent consacrer à la prière la plus grande partie de la nuit. Il arrivait fréquemment

(2) Quelque temps auparavant, saint Gondebert, évêque de Sens, après s'être démis de l'épiscopat, avait fondé l'abbaye de Senones, à trois lieues de Jointures. Il y mourut le premier mars 673 (*). Nous parlerons dans le tome suivant de saint Hidulphe, entre les bras duquel mourut saint Déodat, et qui quitta l'archevêché de Trèves pour fonder l'abbaye de Moyen-Moutier. Celle-ci est située au milieu des abbayes de Jointures, d'Estival, de Senones et de Bon-Moutier. Les deux derniers doivent leur origine à saint Bodon, nommé aussi Leudin, qui occupa le siége de Toul depuis l'an 665 jusqu'à 673.

(*) Voyez sa notice sous le 21 février.

(3) Le P. Le Cointe, ayant confondu saint Déodat avec Adéodat, évêque de Toul, met sa mort en 684. Le P. Labbe, par erreur, le fait mourir un siècle plus tard, en 769.

(*) Barthélemi-Louis-Martin Chaumont de la Galaizières fut sacré premier évêque de Saint-Dié le 21 septembre 1777. Il mourut le 30 juin 1808. Par le concordat de 1801, le siége épiscopal de Saint-Dié avait été supprimé et incorporé au diocèse de Nancy; mais il fut rétabli en 1817 par la convention arrêtée entre Pie VII et Louis XVIII. Cet évêché comprend aujourd'hui le département des Vosges entre les diocèses de Nancy et de Strasbourg.

à Boniface de ne manger que deux fois la semaine, savoir le dimanche et le jeudi. L'amour de la pénitence le portait aussi de temps en temps à se rouler dans les orties et les ronces, afin qu'il n'y eût dans son corps aucune partie qui ne souffrît. Il en agissait de la sorte pour se punir, à ce qu'il disait, de ce que dans sa jeunesse il avait négligé de pratiquer la mortification. Sans cesse il demandait à Dieu, comme David, de le confirmer par sa grâce dans la bonne résolution qu'il lui avait inspirée, et de le faire avancer à pas de géant dans la voie de la perfection.

Après avoir passé quelques années sous la conduite de saint Romuald, il demanda à son supérieur la permission d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles; l'ayant obtenue, il se rendit à Rome. Le pape Jean XVIII approuva son pieux dessein et le mit en état de l'exécuter. Il l'obligea de recevoir un bref qui portait qu'on l'ordonnerait archevêque aussitôt qu'il aurait ouvert sa mission. Boniface s'offrit à Dieu comme une victime prête à être immolée pour le salut du prochain. Dans cette sainte disposition, il traversa l'Allemagne, au milieu d'un hiver très-rigoureux. Il allait quelquefois à cheval, mais sans jamais porter de chaussure, et il fallait souvent prendre de l'eau chaude pour détacher ses pieds qui étaient gelés sur les étriers. Il alla à Mersbourg demander la protection du saint empereur Henri II; lorsqu'il l'eut obtenue, il fut sacré évêque par Taymont, archevêque de Magdebourg, qui lui donna le *pallium* que Boniface avait lui-même apporté de Rome.

Le saint prélat, malgré les fatigues occasionnées par ses missions, ne diminua rien de ses austérités ordinaires. Les voyages n'interrompaient point sa prière; il récitait alors des psaumes, et y trouvait beaucoup de douceur et de consolation. Il serait difficile d'exprimer l'ardeur du désir dont il brûlait pour la conversion des âmes. Les habitants de la Prusse encore sauvages, lui paraissant les plus opiniâtrés dans le mal, il en fit le premier objet de son zèle. Boleslas, duc de Pologne, et beaucoup d'autres personnes très-qualifiées, avaient pour lui autant d'affection que de respect; ils lui envoyèrent de riches présents, qu'il n'accepta que pour les distribuer aux pauvres et aux églises. Les biens temporels lui semblaient indignes de son ministère, et il n'attendait que de Dieu la récompense de ses travaux.

Ce fut la douzième année d'après son entière séparation du monde, que Boniface entra dans la Prusse. Il prêcha l'Évangile aux idolâtres, qui profitèrent peu de ses instructions, parce que le temps de la miséricorde divine n'était pas encore arrivé pour eux. Il se serait cru dédommagé de ses peines, s'il avait eu l'avantage de verser son sang pour Jésus-Christ; mais les infidèles lui refusèrent cette satisfaction; ils se ressouvenaient que le martyre de saint Adalbert, et les miracles opérés ensuite par son intercession, avaient été pour plusieurs du pays un motif d'embrasser le christianisme. Boniface quitta la Prusse, où ses travaux étaient inutiles, et alla prêcher la foi sur les frontières de la Russie (1).

Les Russes (*) étaient des barbares plongés dans

(1) Les Bollandistes, *t. III Junii, p.* 908, § 2, n. 8, pensent que saint Boniface, dans sa mission en Prusse, convertit à la foi les Livoniens et les Samogitiens.

(*) Les Russes ou *Rutheni* descendaient des *Roxolanes*, dont parlent Strabon, Pline et Pomponius-Méla. Nous apprenons des mêmes auteurs que les Roxolanes étaient le peuple le plus septentrional de la Scythie européenne que connussent les Romains, le pays qu'ils habitaient étant situé au-delà du Boristhène, derrière celui des Gètes, autrement appelés *Daces* par les anciens auteurs latins, et à l'occident du territoire des Alains. Il paraît qu'originairement ils se nommaient *Roxi* ou *Rossi Alani*. Le mot *Rosscia* signifie *dispersion* en langue russe. Ainsi par *Russe*, on entendait un peuple qui vivait dispersé dans les bois et les campagnes, changeant souvent d'habitation comme faisaient les nomades, et comme font encore aujourd'hui les Tartares. C'est pour cela que Procope, l. 3, *de Bello Gothico*, c. 14, leur donne en grec le nom de *Spori*, qui revient pour le sens à celui de *Russes*. On trouve de bonnes raisons de la vérité de cette étymologie dans Herbersteinius, *Commentar. rerum Moscovit.*; dans Hoffman, *Lexic.* et dans Joseph Assémani, *Orig. Sclavarum*, c. 3, p. 222.

Les écrivains des neuvième et dixième siècles changèrent le nom de *Roxelani* en celui de *Russi* ou *Ruteni*, qui était plus doux. C'est ainsi que ces peuples sont appelés par Luitprand, évêque de Crémone, par l'auteur des annales de saint Bertin, et par les Grecs, tels que Nicétas, *in vita S. Ignat.*; Siméon Métaphraste, *in Chron.*, et le continuateur de Théophane.

Les Russes se servent de la langue sclavone dans la célébration de l'office divin; mais ils suivent le rit de l'église grecque, comme les Moscovites et les habitants de certaines provinces qui sont soumises à la Pologne.

Il y a en Russie environ trois millions et demi de catholiques; mais on y trouve aussi beaucoup d'hérétiques, tels que luthériens, réformés, etc. Il y a même beaucoup de mahométans et de païens. L'église dominante est la schismatique grecque, qui est elle-même divisée en plusieurs sectes, nommées les *rascolniques*. Ces rascolniques, qui sont très-nombreux et qui sont divisés et subdivisés en plusieurs classes, se sont séparés de l'église russe, à cause d'une ancienne traduction de la bible à laquelle ils tenaient fort, tandis que les Russes se servent d'une traduction moderne, laquelle, au dire de ces schismatiques, contient des passages mal traduits. Il y en a une partie de catholiques; les autres adhèrent au schisme des Grecs. Voyez sur l'église russe l'ouvrage du comte De Maistre intitulé : *Du Pape*, et la *Défense de l'Église catholique, contre les attaques d'un auteur qui s'appelle orthodoxe, ou réfutation d'un ouvrage intitulé :* « Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'église orthodoxe, par Alexandre de Stourdza. » Cet ouvrage du

les ténèbres de l'idolâtrie. Ils avaient encore toute leur ancienne férocité, lorsque le saint missionnaire entreprit de les convertir à la religion chrétienne. Ils n'eurent pas plus tôt appris son arrivée, qu'ils lui défendirent de prêcher; ils lui ordonnèrent même de sortir de leur pays. Boniface n'eut égard ni à l'ordre, ni à la défense; il alla trouver le roi d'une petite province qui avait envie de l'entendre; mais comme il était nu-pieds et pauvrement vêtu, le prince le traita avec mépris, et ne lui permit point de parler. Il se retira, et revint ensuite avec les vêtements qui lui servaient à célébrer la messe. Le roi lui dit qu'il se convertirait, s'il le voyait passer à travers un grand feu sans se brûler. Le Saint, par une inspiration divine, opéra le miracle qu'on lui demandait. Le prince, qui en avait été témoin, se fit instruire et reçut le baptême avec plusieurs de ses sujets. Les barbares, furieux du progrès que faisait l'Évangile, menacèrent le Saint des plus cruels traitements, s'il ne sortait aussitôt de leur pays. Voyant que leurs menaces ne produisaient aucun effet, ils se saisirent du Saint et le décapitèrent, en 1009, avec dix-huit autres chrétiens. Le martyrologe romain nomme saint Boniface en ce jour; il le nomme aussi le 15 octobre, sous le nom de *saint Brunon*, sans doute à cause de quelques translations de ses reliques (2).

Voyez sa vie, donnée par Mabillon, *Act. Ord. S. Bened. sæc.* 6, p. 79; le B. Pierre Damien, *in Vitâ S. Romualdi*, et les Bollandistes, t. III *Junii*, p. 907.

SAINTE JULIENNE FALCONIÉRI, VIERGE.

L'AN 1340.

Julienne, par sa sainteté, a communiqué une gloire immortelle à l'illustre famille de Falconiéri. Elle vint au monde en 1270, dans un temps où ses parents, avancés en âge, ne comptaient plus avoir d'enfants; ainsi sa naissance fut regardée comme un effet miraculeux. Son père et sa mère, par reconnaissance, se dévouèrent entièrement aux exercices de la religion; ils fondèrent et firent bâtir à Florence l'église de l'Annonciation, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille.

Carissime, père de Julienne, était frère du bienheureux Alexis Falconiéri, qui fut avec saint Philippe Béniti une des premières colonnes de l'ordre des Servites. On appelle *Servites* des personnes religieuses qui se consacrent au service de Dieu sous la protection spéciale de la Sainte-Vierge.

Les premiers mots que Julienne apprit à bégayer, furent ceux de Jésus et de Marie. A peine faisait-elle usage de sa raison, qu'elle se montrait pleine d'ardeur pour la pratique de la vertu. Dans un âge où l'on est peu capable de réfléchir, elle chérissait déjà l'exercice de la prière et de la mortification. Sa modestie était si grande, qu'elle ne regardait jamais en face les personnes d'un autre sexe. Le nom seul du péché lui causait de l'horreur. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, elle quitta le monde, embrassa l'état de virginité, et reçut des mains de saint Philippe Béniti le voile des *Mantellates*. On donne ce nom à celles qui composaient un troisième ordre de Servites (1), et on le leur donne à cause d'une espèce particulière de manches courtes qu'elles portent pour travailler avec plus de facilité. Elles ont été instituées pour servir les malades et pour exercer d'autres œuvres de charité. Dans les commencements, elles n'étaient point obligées à garder strictement la clôture.

Cet ordre, dont Julienne fut la première personne, s'accrut bientôt considérablement. Plusieurs femmes de piété s'offrirent pour y entrer, et la Sainte se vit obligée de faire la fonction de prieure. Quoique sa place lui donnât de l'autorité sur toutes les sœurs, elle n'avait point de plus grand plaisir que quand elle trouvait l'occasion de les servir. Une prière fervente et continuelle lui mérita des faveurs extraordinaires du ciel. Rien n'était capable de l'arrêter dès qu'elle pouvait être utile au prochain, surtout lorsqu'il s'agissait de réconcilier des ennemis, de retirer les pécheurs du désordre, ou d'apporter de l'adoucissement aux douleurs que souffraient les malades. La rigueur de ses austérités égalait ses autres vertus. Elle supporta avec une patience inaltérable les différentes épreuves que Dieu lui envoya. Un vomissement continuel ne permettant pas qu'on

P. Rosavenne, jésuite, a été traduit en allemand par Fleischer et publié en 1824 à Mayence avec une préface des docteurs Ræss et Weis.

N. B. On ne doit point s'en rapporter, touchant l'histoire des Russes, à Bayer, qui a écrit sur l'origine des Scythes, *in Comment. Acad. Petropolit.* t. I p. 390. Rien n'est moins exact que ses *Origines Russicæ*.

(2) Quelques auteurs ont distingué saint Brunon ou saint Brun, de saint Boniface; mais si l'on veut comparer la vie de saint Brun, par Ditmar, avec celle de saint Boniface, par saint Pierre Damien, on conviendra qu'il s'agit d'une seule et même personne. La chronique de Magdebourg nomme expressément notre Saint, *Brun* ou *Boniface*.

(1) Le premier ordre était composé de religieux Servites. Saint Philippe Béniti forma le second de certaines femmes pieuses qui voulaient servir Dieu dans la retraite. Le troisième ordre s'est beaucoup étendu dans l'Italie et dans l'Autriche.

lui administrât la communion durant sa dernière maladie, Jésus-Christ employa un prodige pour satisfaire le désir ardent qu'elle avait de s'unir à son divin époux. Elle mourut dans son couvent de Florence en 1340. La vérité de plusieurs miracles opérés par son intercession a été prouvée juridiquement. Benoît XIII la béatifia en 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation (*).

Voyez la vie de la Sainte, par Giani; l'histoire des fondateurs des ordres religieux, par Bonanni, t. II, et le P. Papebroch, *Append.* t. III *Junii*, p. 925.

† LE B. ODON, ÉVÊQUE DE CAMBRAI.

Extrait des *Mém. pour servir à l'Hist. litt. des Pays-Bas, par Paquot*, t. VIII, p. 1-16. La vie du B. Odon, écrite par Amandus de Castello, et autres pièces y relatives se trouvent dans la collection des Bollandistes, *t. III Junii, p.* 911-916. Voyez Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 583-606; *Gallia Christ.*, t. III p. 25-27; et Longueval, *Hist. de l'église gall.*, t. VIII p. 165.

L'AN 1113.

LE B. ODON, nommé d'abord *Oudard*, naquit à Orléans avant le milieu du onzième siècle. Gérard son père était d'une famille qui s'était distinguée par ses exploits militaires : sa mère se nommait Cécile. S'étant destiné à la vie cléricale, il s'appliqua à l'étude avec une ardeur incroyable, et devint en peu d'années l'un des plus habiles hommes de son temps dans la grammaire, la rhétorique, la dialectique et la poésie latine. Il se mit de bonne heure à enseigner publiquement; c'est ce qu'il fit d'abord à Toul en Lorraine, d'où les chanoines de la cathédrale de Tournai l'appelèrent, et lui confièrent la direction de leur école. Le bon ordre qu'Odon y établit, et la haute réputation qu'il s'y fit, lui attirèrent bientôt des disciples qui s'y rendirent de diverses provinces des Pays-Bas, de la France, et même de la Saxe et de l'Italie. Tournai devint en quelque sorte une ville entièrement consacrée aux études philosophiques; les bourgeois n'étaient pas moins attentifs aux instructions d'Odon que ses disciples. La dialectique était son fort; il suivait celle de Boèce et des autres anciens, la même qu'Anselme du Bec avait adoptée, c'est-à-dire celle des *réalistes*. Raimbert, autre professeur de dialectique, qui enseignait alors à Lille, suivait la secte des *nominaux* : le voisinage fit naître quelque émulation entre les deux écoles; mais celle de Tournai prit enfin le dessus. Odon joignit à sa profession de dialectique des leçons d'astronomie, qu'il faisait le soir devant la porte de l'église. Là, entouré de ses disciples, il leur montrait les constellations et leur faisait observer le mouvement des astres, ce qui les menait souvent bien avant dans la nuit.

Sa vertu ne contribua pas moins que son savoir à le faire considérer. Il tenait ses écoliers dans une grande régularité, et ne souffrait pas qu'ils usassent de parure, ni qu'ils fréquentassent les femmes. Lorsqu'il les conduisait à l'église, environ au nombre de deux cents, il marchait le dernier pour mieux observer leur maintien; et lorsqu'ils étaient au chœur, on les eût pris à leur modestie pour des moines. Le respect et la vénération qu'ils avaient pour leur maître étaient sans bornes.

Il y avait près de cinq ans qu'Odon dirigeait l'école de Tournai, lorsqu'il fit l'acquisition du traité de saint Augustin sur le libre arbitre; il le jeta d'abord dans un coffre, lui préférant la lecture de Platon. Mais six ou sept semaines après, expliquant la *consolation* de Boèce, et étant venu au quatrième livre où il est parlé du libre arbitre, il se souvint du livre qu'il avait acheté; il le lut, le goûta, et l'expliqua à ses disciples. Arrivé au troisième livre où saint Augustin compare le pécheur à un esclave condamné pour ses crimes à vider la cloaque, et à contribuer ainsi à sa manière à la propreté de la maison, il jeta de profonds soupirs et dit à ses auditeurs : « Hélas! nous ornons du peu de science » que nous avons ce monde corrompu, dont nous » cherchons l'estime; et, après la mort, nous ne se» rons pas dignes de la gloire céleste, à laquelle » nous n'avons point rapporté notre science. » Là-dessus il se leva, et entra dans l'église fondant en larmes. Depuis lors il cessa peu à peu ses leçons, alla plus souvent à l'église, et distribua aux pauvres, et surtout à des clercs indigents, l'argent qu'il avait amassé. A ces bonnes œuvres il joignit des jeûnes si rigoureux, qu'en peu de temps il perdit son embonpoint, et se rendit à peine connaissable.

Le bruit s'étant répandu qu'il allait renoncer au monde, quatre de ses disciples lui protestèrent de le suivre partout où il irait, et lui de son côté leur promit de ne rien faire sans leur participation. Divers abbés se rendirent à Tournai pour tâcher chacun de l'attirer dans son monastère. L'évêque Radbode lui donna à la prière des bourgeois une église

(*) *Bullar. Rome.* t. XV, 141. — Le 27 septembre 1828, la congrégation des Rits a approuvé le culte rendu à la Bienheureuse Jeanne Soderini, disciple de prédilection de sainte Julienne Falconiéri, à laquelle elle succéda dans le gouvernement des Mantellates à Florence. Cette décision avait été sollicitée par le comte Laurent Soderini, patrice romain, camérier secret du Saint-Père et chambellan du roi de Bavière. Ce comte est de la même famille que la Bienheureuse.

en ruines qu'on disait être les restes de l'ancienne abbaye de Saint-Martin, renversée par les Normands; il l'y introduisit solennellement avec ses quatre ou cinq compagnons le 2 mai 1092. Ces nouveaux religieux, vivant dans une grande pauvreté (1), suivirent d'abord la règle de saint Augustin, et s'augmentèrent dès la seconde année jusqu'au nombre de dix-huit. Haimeric, abbé d'Anchin, leur persuada d'embrasser l'état monastique, ce qu'ils firent à la fin de février 1095, et Odon, malgré sa répugnance, fut élu abbé, et reçut la bénédiction de Radbode dans la cathédrale de Tournai le dimanche suivant, quatrième jour de mars. Peu après il se retira avec ses religieux à Noyon, afin d'être dans un lieu plus tranquille; mais à la prière de son évêque, il retourna à Tournai. Depuis lors l'abbaye de Saint-Martin commença de recouvrer ses anciens domaines (2) et de se mettre en réputation. Odon y ayant introduit les usages de Cluni, qu'il tira de l'abbaye d'Anchin, vit accourir chez lui quantité de personnes de l'un et de l'autre sexe qui venaient embrasser la pénitence. Cependant le pieux abbé les faisait passer par de rudes épreuves avant de les admettre, ce qui ne servit qu'à en grossir le nombre. Il refusait les paroisses et les dîmes qu'on offrait à son monastère, désirant que ses frères vécussent du travail de leurs mains : s'il recevait des sommes d'argent, il les employait ou à racheter des captifs, ou à soulager les pauvres : en une année de famine, il distribua tout ce qu'il avait de provisions dans la maison, jusqu'à prendre sur le nécessaire. Ne pouvant loger commodément toutes les personnes du sexe qui s'y rendaient, il les partagea en deux sections, dont l'une fut placée dans l'enceinte de Tournai et l'autre près de son monastère, donnant à celle-ci sa sœur Ermemburge pour supérieure.

Déchargé de tout autre soin extérieur qu'il avait confié à la vigilance d'un de ses disciples, il employa à lire ou à copier de bons livres tout le temps que lui laissaient ses exercices de piété. Son exemple anima ses religieux à l'étude, et l'abbaye de Saint-Martin devint sous lui aussi célèbre par la culture des lettres que par l'exactitude de sa discipline. Douze des plus jeunes religieux n'avaient d'autre travail que de copier les livres de l'Écriture, des Pères et d'autres écrivains ecclésiastiques. Par-là ils formèrent une des plus nombreuses bibliothèques qu'on vit en ce siècle (3); les exemplaires qui sortaient de la main des copistes de Saint-Martin passaient pour très-corrects, et servaient de modèles aux autres monastères qui les empruntaient.

Tandis qu'Odon édifiait le diocèse de Tournai, celui de Cambrai était troublé par l'évêque Gauthier qui, déposé depuis longtemps pour simonie au concile de Clermont (1095), voulait toujours se maintenir dans son ancienne dignité par la protection de Henri IV. Le pape Pascal II ordonna à Manassès, archevêque de Rheims, de faire élire un autre évêque et de le sacrer sans délai (4). Manassès assembla son concile le 2 juillet 1105 : Odon s'y trouva, et y fut élu et sacré évêque de Cambrai (5). Mais les violences de Gauthier ayant empêché le nouvel évêque de prendre possession de son siége, il passa encore un an à Saint-Martin, ne laissant pas d'exercer les fonctions épiscopales partout ailleurs qu'à Cambrai. En 1106, Henri V donna ses ordres pour faire chasser l'évêque excommunié, ce qui fut exécuté la même année. Odon quitta alors son monastère où l'on comptait plus de soixante-dix religieux, et alla siéger à Cambrai.

Conservant toujours la charité et la simplicité qu'il avait pratiquées dans son monastère, il prit part à divers établissements de piété, comme à celui de la collégiale de Termonde (6); il fit du bien à son ancienne abbaye et à celle de Saint-Denis près de Paris; il concourut aussi avec le chapelain de Bruxelles à transporter à Forest une communauté de religieuses que Fulgence, abbé d'Affligem, avait établie près d'Alost (7); il avait assisté, en 1106, au concile tenu à Poitiers par le légat Brunon de Segni en faveur de la Croisade. Il fut aussi de l'assemblée des évêques, abbés et autres, qui terminèrent un différend survenu entre les chanoines de la cathédrale de Tournai et les religieux de Saint-Martin.

L'empereur Henri V, affermi sur le trône, imita bientôt les violences et la conduite inconséquente de son malheureux père. Il voulut aussi obliger Odon de prendre de lui l'investiture (1110); son refus fut

(1) Leur vie était si pauvre, qu'ils faisaient leurs délices de manger du pain d'avoine : « panem ex avena de molendino relata, nec cribro nec tamisio purgata : major palearum quàm micarum videbatur acervus. »

(2) Voyez *Miræi Diplom. Belg.*, t. II p. 955.

(3) Sanderus, dans sa *Biblioth. Belgica manuscripta*, t. I, part. I, p. 91-149, a publié la liste des manuscrits conservés dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin. Ce précieux dépôt a été éparpillé lors de la suppression des monastères.

(4) Ce fut après la mort de l'évêque légitime de Cambrai, qui se nommait aussi Manassès, et qui avait été subrogé à l'intrus Gauthier.

(5) Voyez *Dacherii Spicil.*, t. XII p. 444-460.

(6) Voyez *Miræi Diplom. Belg.*, t. I p. 82.

(7) Il confirma encore, en 1106, la fondation de l'abbaye de Jette, près de Bruxelles; en 1107 celle de l'abbaye de Saint-Jean de Valenciennes; en 1110, celle de l'abbaye de Cortemberg, entre Louvain et Bruxelles; et en 1112, celle de Bornhem. Les actes se trouvent dans Miræus.

suivi de l'exil, pendant lequel il demeura au monastère d'Anchin, où il s'occupa à composer des livres de piété. On croit toutefois qu'il eut depuis la liberté de retourner à son siége; mais enfin, se sentant atteint d'une maladie, il abdiqua sa dignité et se fit porter à Anchin. Sa maladie dura huit jours qu'il employa à recevoir les saints sacrements et à d'autres bonnes œuvres. Il attendait sa dernière heure avec une parfaite sécurité; mais il ne laissa pas de demander le secours des prières de la communauté, « parce que, disait-il, je ne pourrai soutenir le jugement de Dieu, s'il en sépare sa miséricorde. » Ainsi mourut Odon, qualifié dès ce moment de Bienheureux, le 19 juin 1113. Ségard, abbé de Saint-Martin, était accouru avec quelques-uns de ses religieux pour tâcher d'obtenir que le saint prélat fût transporté dans son abbaye; mais Alvise, abbé d'Anchin, ne voulut point souffrir qu'on lui enlevât un dépôt que Dieu semblait lui avoir confié. Il fut donc inhumé dans l'église d'Anchin sous une tombe de marbre blanc où l'on fit graver sa figure avec une inscription (8).

Il est honoré comme Saint dans plusieurs églises des Pays-Bas. On ne peut douter d'ailleurs qu'il n'ait été l'un des plus savants hommes de son siècle. Il était versé dans la poésie, dans la théologie, dans les mathématiques et surtout dans la philosophie (9). Dom Rivet dit qu'il y a même quelque apparence qu'il entendait le grec et l'hébreu, et se fonde sur ce qu'on conservait dans l'ancienne abbaye de Saint-Martin les tétraples du psautier qu'Odon fit faire en 1105, comme il était marqué à la fin de ce beau manuscrit où l'on voyait sur quatre colonnes quatre anciennes versions des psaumes, la gallicane, la romaine faite sur celle des septante, l'hébraïque (celle que saint Jérôme a faite sur l'hébreu), et la grecque ou celle des septante, écrite en caractères latins. Mais pour faire cette collection, il aurait pu suffire d'entendre le latin et de savoir lire le grec. Odon laissa après lui des disciples célèbres par leur vertu et par leur science; entre autres Herman ou Hériman, abbé de Saint-Martin (10), et Galbert, d'abord chanoine de la cathédrale de Tournai, et depuis évêque de Châlons-sur-Marne.

---

(8) *Hic tegitur præsul ODO,*
Qui perspectus omni mundo,
Fuit exul, Deo fidus :
Fulget cœlo quasi sidus.

(9) Quelques-uns de ses ouvrages ont été imprimés dans la Bibliothèque des Pères et ailleurs; plusieurs étaient conservés en MS., et d'autres n'existent plus : Paquot en donne une liste détaillée.

(10) Voyez D. Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et ecclés.*, t. XXII; p. 307.

20 JUIN.

—

SAINT SILVÈRE, PAPE ET MARTYR.

Tiré de Libérat, *in Breviar.* c. 22; de Marcellin, *in Chron. ad an.* 536; d'Anastase, *in Pontif. conc.* t. V. Voyez Papebroch, t. IV *Junii*, p. 13, et les Annales d'Italie, par Muratori.

L'AN 538.

Silvère était fils du pape Hormisdas, qui avait été engagé dans le mariage avant de s'attacher au service de l'Église. Le siége de Rome ayant vaqué quarante-sept jours après la mort de saint Agapet, on l'élut pour le remplir, quoiqu'il ne fût que sous-diacre. La cérémonie de son sacre se fit le 8 juin 536, Théodat le Goth étant roi d'Italie.

Théodoric avait légué ce royaume à son petit-fils Athalaric, à condition qu'il gouvernerait sous la régence d'Amalasonte, sa mère, princesse aussi sage qu'éclairée. Athalaric mourut en 534, après un règne de huit ans. Amalasonte fit mettre sur le trône Théodat, neveu de Théodoric, son père : mais ce prince, jaloux de son autorité, oublia ce qu'il devait à sa bienfaitrice; il la relégua dans une île située dans le lac de Bolsène, où elle fut étranglée avant la fin de la même année 534. Une action aussi barbare révolta tout le monde. L'empereur Justinien profita de la circonstance pour travailler à réduire l'Italie sous son obéissance. Il chargea Bélisaire de cette expédition.

Bélisaire était un homme très-expérimenté dans le métier de la guerre. Jusque-là toutes ses entreprises avaient été couronnées du succès. Il fit rentrer dans le devoir les rebelles qui troublaient la tranquillité de l'état, il battit les Perses en Orient, détruisit le royaume des Vandales, en Afrique, et réunit à l'empire un pays qui en était démembré depuis plus de cent ans. Ce fut en 535 que Bélisaire, pour lors consul, marcha contre l'Italie avec son armée victorieuse. La conquête de la Sicile fut le fruit de sa première campagne. L'année suivante, il passa en Italie et prit Naples. Les Goths, effrayés du succès de ses armes, déposèrent Théodat, et mirent sur le trône Vitigès, officier plein de courage et d'expérience. Les Romains, à la persuasion du pape Silvère, ouvrirent leur ville aux Impériaux, qui y entrèrent par la porte Asinaria, tandis que la gar-

nison des Goths en sortait par la porte Flaminia, située du côté de Ravenne où Vitigès s'était renfermé (1).

L'impératrice Théodore, princesse aussi violente qu'artificieuse, voyant Justinien maître de Rome, résolut de profiter de cette occasion pour étendre la secte des acéphales. On nommait ainsi les eutychiens rigides qui rejetaient le concile de Calcédoine; ils rejetaient aussi l'hénotique de Zénon, que Pierre Monge, patriarche eutychien d'Alexandrie, avait reçu dans le dessein de faire trouver plus supportable la doctrine de ceux de son parti. On soupçonnait encore violemment la foi d'Anthime, patriarche de Constantinople. Ses liaisons avec l'impératrice ne permettaient guère de douter qu'il ne fût attaché aux acéphales. C'était par le crédit de Théodore que, contre la disposition des canons, il avait été transféré du siége de Trapèze ou Trébisonde à celui de la ville impériale. Le pape Agapet étant venu à Constantinople en 536, ne voulut point communiquer avec lui, sur le refus qu'il fit de confesser sans équivoque deux natures en Jésus-Christ. Anthime, qui n'avait que trop manifesté ses sentiments, fut exilé par Justinien, et Mennas, homme aussi recommandable pour ses vertus que pour son orthodoxie, fut ordonné archevêque de Constantinople par Agapet lui-même. Ce pape écrivit en cette occasion une lettre circulaire, dans laquelle il disait que « l'évêque hérétique avait été déposé par l'au» torité apostolique, de concert et avec l'aide du » très-religieux empereur. »

Ce changement causa beaucoup de peine à l'impératrice, et elle mit tout en œuvre pour faire rappeler Anthime. La prise de Rome lui fournit de grandes facilités pour l'exécution de son projet. Voyant Silvère en son pouvoir, elle tâcha de le faire entrer dans ses intérêts. Elle lui écrivit afin de l'engager à reconnaître Anthime pour évêque légitime, ou à venir en personne à Constantinople pour examiner l'affaire sur les lieux. Silvère sentit combien il était dangereux de s'opposer aux desseins d'une princesse violente et impérieuse. « Je vois, dit-il en » soupirant, à quoi tout cela se terminera, et qu'il » m'en coûtera la vie. » Il répondit cependant à Théodore de manière à lui faire comprendre qu'il ne favoriserait jamais ses prétentions, et qu'il ne trahirait point la cause de l'Église.

L'impératrice, sans espérance de pouvoir réussir de ce côté-là, résolut de faire déposer Silvère. Elle connaissait Vigile, archidiacre de l'Église romaine, homme ambitieux et intrigant, qui était encore à Constantinople où il avait accompagné le pape Agapet. Après lui avoir communiqué ses vues, elle lui promit de le faire pape et de lui donner sept cents pièces d'or, pourvu qu'il s'engageât à condamner le concile de Calcédoine et à recevoir à la communion Anthime de Constantinople, Sévère d'Antioche et Théodose d'Alexandrie, qui tous trois avaient été déposés à cause de leur attachement à l'eutychianisme. Vigile, ayant accepté ces conditions, fut envoyé à Rome avec une lettre de Théodore pour Bélisaire, où il était ordonné à ce général des troupes impériales de chasser Silvère, et de faire élire Vigile en sa place. Bélisaire balança quelque temps de se prêter à l'indigne personnage qu'on voulait qu'il jouât. A la fin il céda, et eut la faiblesse de dire : « L'impératrice commande, je dois obéir. La » ruine de Silvère ne peut m'être imputée. La per» sonne qui en est l'auteur en répondra devant Dieu » au dernier jour (2). » Vigile, de son côté, pressait l'exécution du projet de Théodore. D'ailleurs Bélisaire était obsédé par Antonina, sa femme, qui était la confidente de l'impératrice, et qui n'avait pas moins d'ascendant sur l'esprit de son mari que Théodore n'en avait sur celui de Justinien.

Les ennemis de Silvère, pour couvrir l'odieux de leur conduite, eurent recours à un nouveau stratagème, et publièrent que le pape était coupable de haute trahison. Voici de quelle manière ils s'y prirent. Vitigès, étant sorti de Ravenne en 537, s'avança vers Rome avec une armée de cent-cinquante mille hommes pour investir cette ville. Durant le siége, qui dura plus d'un an, les Romains et les Goths firent des prodiges de valeur. A la fin les derniers furent battus et forcés de se retirer. On accusa le pape d'avoir entretenu, pendant le siége, des correspondances avec l'ennemi, et l'on produisit une lettre qu'on prétendait qu'il avait écrite au roi des

(1) Vitigès, ayant à la fin été fait prisonnier à Ravenne par Bélisaire, fut conduit à Constantinople. Evaric et Totila furent ensuite élus successivement rois des Goths. Sous le dernier de ces princes, ils reprirent et pillèrent Rome deux fois; ils recouvrèrent aussi toute la basse Italie et la Sicile; mais Totila ayant été tué dans une bataille en 552, Narsès, successeur de Bélisaire, mit fin au royaume des Goths en Italie.

Bélisaire, de retour en Orient, fut chargé d'aller faire la guerre aux Perses et aux Huns. On l'accusa, en 563, d'avoir été complice d'une conspiration tramée contre Justinien, et en conséquence de cette accusation, il perdit ses biens et ses dignités, au rapport de Théophane et de Cédrénus. Les mêmes auteurs ajoutent qu'on les lui rendit dans la suite, et Cédrénus dit qu'il mourut en paix en 565. Il n'est point vrai qu'on lui ait crevé les yeux, ni qu'il ait été réduit à mendier son pain dans les rues de Constantinople. L'inventeur de cette fable est Jean Tzetzès, poète grec du douzième siècle, qui était excessivement crédule.

(2) Anastas. *in Pontif.*

Goths pour l'inviter à entrer dans la ville, avec promesse de lui en ouvrir les portes. Bélisaire s'aperçut aisément de la calomnie, et découvrit que la lettre était supposée. Il fut prouvé qu'elle avait été forgée par un avocat nommé Marc, et par Julien, un des soldats de la garde, tous deux subornés par les ennemis du pape. Ainsi l'accusation intentée contre lui n'eut point d'autres suites; mais Bélisaire n'abandonna pas pour cela le projet de Théodore; il pressa le pape de faire ce que l'impératrice exigeait de lui, l'assurant qu'il n'avait pas d'autres moyens de conserver son siége et d'éviter les malheurs dont il était menacé. Silvère répondit toujours qu'il ne condamnerait point le concile de Calcédoine, et qu'il ne recevrait point les acéphales à la communion.

Étant sorti de la maison du général, il se retira dans la basilique de Sainte-Sabine, où il espérait trouver un asile assuré; mais quelques jours après, il en fut tiré par artifice et conduit au palais *Pinciane*, où le général romain avait fait sa résidence durant le siége. On le fit entrer seul; son clergé, qui l'avait accompagné, resta à la porte et ne le revit plus. Antonina, assise sur son lit, l'accabla de reproches, et aussitôt un sous-diacre lui ôta son *pallium*; on le mena ensuite dans un autre appartement, où il fut dépouillé de ses ornements pontificaux et revêtu d'un habit monastique; après quoi on publia que Silvère était déposé et devenu moine. Le lendemain, Bélisaire fit procéder à l'élection de son successeur. On savait d'avance que ce serait Vigile. On l'installa le 22 novembre 537.

Pour Silvère, il fut exilé à Patare, en Lycie. L'évêque de cette ville le reçut d'une manière fort honorable et prit hautement sa défense; il se rendit même à Constantinople, où il demanda une audience particulière à l'empereur. L'ayant obtenue, il parla au prince avec une généreuse liberté, et le menaça des jugements de Dieu, s'il ne réparait le scandale. « Il y a, dit-il, plusieurs rois dans le » monde; mais il n'y a qu'un pape dans l'Église de » l'univers entier (3). » Ces paroles dans la bouche d'un évêque oriental montrent que l'on reconnaissait universellement la suprématie du siége de Rome.

Justinien n'avait point été jusque-là instruit du véritable état des choses. Frappé de ce que l'évêque de Patare venait de lui dire, il donna des ordres pour le retour de Silvère à Rome; il ordonna encore qu'on le rétablit sur son siége, s'il était prouvé qu'il n'eût point entretenu d'intelligences avec les Goths; il ajouta qu'il voulait qu'on le transférât à quelque autre siége, en cas qu'on le trouvât coupable.

Bélisaire et Vigile furent très-affligés de cette nouvelle, d'autant plus qu'ils prévoyaient que, si l'ordre de l'empereur était exécuté, Silvère serait nécessairement rétabli sur son siége; ils tachèrent donc de prévenir ce qu'ils craignaient. On arrêta le pape tandis qu'il revenait à Rome. Ainsi ses ennemis se virent de nouveau maîtres de sa personne. Antonina, absolument résolue de faire sa cour à l'impératrice, engagea son mari à remettre Silvère entre les mains de Vigile, qui serait en même temps autorisé à agir de la manière qui lui paraîtrait la plus convenable. Celui-ci confia le saint pape à deux de ses officiers appelés *protecteurs de l'Église*, qui le conduisirent dans une petite île déserte, nommée alors *Palmaria*, et aujourd'hui *Parmeruelo*, laquelle est vis-à-vis de Terracine, et auprès de deux autres petites îles qui sont aussi inhabitées (4). Il n'y vécut que fort peu de temps. Libérat assure qu'il avait ouï dire qu'il mourut de faim; mais on lit dans Procope, qui était pour lors en Italie, qu'il fut massacré à l'instigation d'Antonina. Sa mort arriva le 20 juin 538.

Vigile, qui avait été jusque-là un intrus et un schismatique, devint pape légitime après la mort de Silvère, son élection ayant été ratifiée par le clergé de Rome. Il renonça alors à ses erreurs, et n'eut plus de commerce avec les hérétiques. Il fut même depuis persécuté pour son inviolable attachement à la vérité; et quoiqu'il fût entré dans la bergerie du Seigneur comme un mercenaire et comme un loup, il devint un zélé défenseur de l'orthodoxie.

La Providence de Dieu, par rapport à l'Église, ne paraît jamais plus visiblement que quand tout semble désespéré; le Seigneur fait alors éclater sa puissance, pour montrer aux hommes que ses promesses sont infaillibles. Les persécutions et les scandales n'empêcheront point l'effet de sa parole, et ne renverseront point l'édifice qu'il a cimenté de son sang. Jamais il ne permettra que le démon lui arrache l'héritage que son Père lui a donné, ni qu'il le dépouille de ce royaume qui lui a coûté si cher. Toujours le Père aura sur la terre de véritables adorateurs, qui glorifieront son nom jusqu'à la fin du monde.

On vit dans le dixième siècle plusieurs papes in-

(3) *Multos esse dicens in hoc mundo reges, et non unum, sicut ille unus est Papa super ecclesiam totius mundi.* Liberat. in Brev. c. 22, p. 775.

(4) Les îles Pontia ou Ponza, Pandataria ou Vento Tiene.

dignes d'occuper la chaire de saint Pierre (3). L'ignorance et le scandale, suites de leur intrusion, portèrent en quelques endroits de rudes atteintes à la religion; mais dans ce temps-là même il se trouvait un grand nombre d'églises qui avaient des pasteurs d'une sainteté éminente, et des hommes apostoliques qui prêchaient la pénitence avec un succès merveilleux. Il ne s'éleva point non plus d'hérésie considérable pendant tout ce siècle. Cette conservation constante de l'Église nous est une preuve *que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.*

SAINT GOBAIN ou GOBIN,

PRÊTRE ET MARTYR.

SEPTIÈME SIÈCLE.

Ce Saint, né en Irlande, y édifia dès sa jeunesse par son amour pour la vertu, et mérita par sa sainteté d'être élevé au sacerdoce. Un ardent désir de se consacrer plus parfaitement au service de Dieu le fit passer en France peu de temps après saint Fursy. Il s'arrêta d'abord à Corbény, où il n'y avait point encore de monastère; de là il se retira à Laon, puis dans la grande forêt qui est près de l'Oise. Il s'y construisit une cellule à deux lieues de la rivière, et à une égale distance de la Fère et de Prémontré; ensuite, avec l'aide du peuple, il y bâtit une église, qui fut dédiée sous l'invocation de saint Pierre, et qui depuis longtemps porte le nom de son fondateur. L'emplacement avait été donné par Clotaire III, qui régna sur la Neustrie et la Bourgogne depuis l'an 656 jusqu'à l'an 670, et qui ne cessa d'honorer l'homme de Dieu tant qu'il vécut. Le Saint servit Dieu en cet endroit dans le jeûne, les veilles et la prière. Des barbares venus du nord de l'Allemagne, ravageant le pays, lui coupèrent la tête en haine de son état. Le lieu où il fut martyrisé, anciennement appelé *le Mont de l'Ermitage*, se nomme aujourd'hui *Saint-Gobin* (1). Le chef du Saint se garde encore dans la grande église. Le reste de ses reliques fut perdu pendant la confusion des guerres civiles excitées par les calvinistes.

Voyez les anciennes leçons de l'office du Saint, et les remarques du P. Papebroch, t. IV *Junii*, p. 21.

SAINTE IDABERGE ou EDBURGE,

VIERGE EN ANGLETERRE.

Quoique Penda, roi de Mercie, fût l'ennemi déclaré du nom chrétien, sa famille ne laissa pas de donner plusieurs Saints à l'église britannique. De ce nombre furent ses quatre filles Edburge, Kunneburge, qui épousa Alfred, roi des Northumbres, Kineswithe et Chinesdre, qui consacrèrent à Dieu leur virginité dans le monastère de Dormundescastre, au comté de Northampton (2). Il paraît que sainte Edburge fit profession dans le même monastère; il est du moins certain qu'elle y fut enterrée, et que ses reliques y ont été vénérées jusqu'à la translation qui s'en fit, ainsi que de celles de ses trois sœurs, à Peterburgh, qui en est éloigné de deux milles.

Vers l'an 1040, un moine nommé Balger porta ces reliques, avec une portion de celles de saint Oswald, dans la Flandre, et les déposa dans l'abbaye de Mont-Saint-Winox. Il paraît que ce fut par l'autorité de Hardecanut, roi d'Angleterre, fils d'Emma, lequel avait passé en Flandre une partie de sa jeunesse, et avait peut-être fait connaissance à Bruges avec le moine Balger. Les reliques de saint Oswald, de sainte Edburge et de saint Lewin furent perdues dans l'incendie qui consuma l'abbaye de Mont-Saint-Winox en 1558. Cependant on voyait encore, vers la fin du dix-huitième siècle, une inscription qui prouvait qu'il y avait encore dans le tombeau une partie de leurs cendres.

Voyez Henschenius et Papebroch, t. IV *Junii*, p. 29.

---

(3) Ceci arriva par le pouvoir et les intrigues de trois méchantes femmes, de Marozie, femme de Guy, marquise de Toscane, et de sa mère et de sa sœur, nommées l'une et l'autre Théodore.

(1) Il y a une célèbre manufacture de glaces qui ne sont point soufflées, mais coulées. On les envoie à Paris pour y être achevées et polies.

(2) Ce monastère fut fondé dans le septième siècle. Selon Léland, *Collect. v.* 1, p. 48, sainte Kunneburge en fut la fondatrice et la première abbesse. Capgrave dit seulement que sainte Kunneburge s'y retira, et qu'elle en devint abbesse. Il est parlé de cette maison, comme étant déjà bâtie, dans l'histoire de la fondation de Petersburgh, qui fut commencée, vers l'an 655, par Peada, fils de Penda, et achevée, en 660, par Wolphère et Ethelred, frères de ce prince, et par Kunneburge et Kinesmithe, ses sœurs, sous la conduite de Saxulph, qui en fut le premier abbé. Le monastère de Dormundescastre fut détruit par les Danois en 1010, et n'a jamais été rebâti. Voyez Tanner, p. 373.

SAINT BAIN,

ÉVÊQUE DE TÉROUANE ET ABBÉ DE SAINT-VANDRILLE.

VERS L'AN 711.

Ce Saint fut élevé, avant le milieu du sixième siècle, sur le siége de Térouane, dit aujourd'hui de *Saint-Omer*. Il transféra les reliques de saint Amé, du monastère de Brueil, que saint Mauron avait fondé, dans la belle église bâtie à Douai par le même Saint (1). Saint Luglius et saint Luglien ayant été massacrés dans son diocèse par des brigands, il les enterra d'une manière honorable dans la chapelle de son château à Lillères (*), où ils sont honorés comme patron du lieu le 23 octobre. Ces deux Saints étaient d'Irlande, et menaient la vie érémitique.

Notre Saint ayant toujours eu beaucoup d'attrait pour la solitude, *qui nourrit l'esprit de prière, comme une mère nourrit son enfant* (2), il se démit de son évêché, et se retira dans l'abbaye de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, en Normandie, où il prit l'habit monastique. Il se montra si fidèle observateur de la règle, qu'il fut élu abbé peu de temps après (3). Par un effet de sa dévotion envers les reliques des Saints, il transféra les corps de saint Vandrille, de saint Ausbert et de saint Wulfran, de la chapelle de Saint-Paul (4) dans l'église de Saint-Pierre, où les moines célébraient les divins mystères. Pépin, duc des Francs, ayant en 706 fondé ou du moins considérablement augmenté l'abbaye de Fleury (**), il la mit sous la conduite de saint Bain, qui mourut vers l'an 711. Il était honoré le 20 juin à Saint-Vandrille. Il est aussi nommé sous le même jour dans les martyrologes de France.

Voyez la chronique de Fontenelle, les leçons de l'office du Saint, et Papebroch, qui a relevé plusieurs méprises échappées au P. Mabillon, t. IV *Junii*, p. 27.

---

† LE B. BERTHOLD,

DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ, ET LE B. MENRIC, PRÊTRE SÉCULIER EN WESTPHALIE.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 391. — Gaspard Jongelinus a communiqué aux Bollandistes un abrégé de leur vie d'après un vieux manuscrit. Voyez t. IV *Junii*, p. 38 64. Cette notice est peu intéressante; elle contient aussi l'histoire de la fondation du couvent de Frœdenberg sur la Ruhr, dans le cercle de Dortmund.

TREIZIÈME SIÈCLE.

D'après un usage qui régnait sous l'empereur Frédéric II, dans les environs du monastère de Scheide en Westphalie, les habitants s'assemblaient sur le mont Hasley, couvert de beaux tilleuls, et commettaient toutes sortes de désordres sous le prétexte de récréation. La noblesse, qui s'y joignait aussi, consacrait en quelque sorte ces amusements si pernicieux pour les mœurs. Les excès inséparables de ces fêtes enflammèrent le zèle d'un religieux de Scheide, natif du pays et portant le nom de Berthold. Il était d'une famille considérable et jouissait d'une haute réputation de vertu. Il implora par la prière et les larmes l'assistance de Dieu et songea aux moyens de faire cesser les scandales. La tradition rapporte que Berthold alla trouver sa sœur, qui s'était consacrée comme recluse au service du Seigneur, à Alen, et qu'il lui demanda une image de la très-sainte Vierge, que son père avait apportée de la Terre sainte. L'ayant obtenue, il alla s'établir à Menden, petite ville du district d'Arnsberg, et y recueillit des aumônes nécessaires à l'exécution de son plan. Après cela il se rendit au pied du mont Hasley, et y éleva une petite chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu, probablement pour y attirer le public et le détourner du rendez-vous des plaisirs qu'on allait goûter sur le sommet de la montagne. Le saint homme eut encore à supporter beaucoup de désagréments, même les insultes de ses frères de Scheide, jusqu'à ce qu'ils fussent pleinement convaincus de la sainteté de ses vues et de la pureté de sa conduite. Cependant Berthold mourut le 5 juillet de la mort des justes, et fut enterré au monastère de Scheide.

Le défunt avait un frère nommé Menric, qui était chanoine à la cathédrale de Lubeck, et qui était également distingué par l'éclat de sa vertu. Obéissant à une impulsion divine, il marcha sur les traces de son frère. Dès qu'il eut appris la nouvelle de sa mort, il alla trouver Gotmar, bourgmestre de Soest, homme riche et pieux, et sollicita sa faveur et son assistance. Accompagné de quelques jeunes gens de cette ville, il se rendit dans la demeure de son frère, au pied du mont Hasley. Il y instruisit, pendant

(1) Bucelin, *Annal. Gallo Flandriæ*, l. 2, p. 87.

(*) Lillères ou Lillers, en Artois, devint dans la suite une petite ville; il y avait une collégiale dédiée à la Sainte-Vierge et à saint Omer.

(2) Ce sont les paroles de saint Jean Damascène.

(3) Saint Bain fut le cinquième abbé de ce monastère, à compter de saint Vandrille.

(4) Cette chapelle avait été bâtie par saint Vandrille, pour servir de sépulture.

(**) Cette abbaye, connue sous le nom de *Saint-Benoît-sur-Loire*, était à neuf lieues au-dessus d'Orléans.

plusieurs années, ses compagnons dans les sciences et dans la vertu. Après cela il alla sur la montagne même, y bâtit une maison et une petite église dédiée à Marie et à l'archange Michel.

Vers ce temps, Henri, comte de Molenark et archevêque de Cologne (1), visitant la Westphalie, arriva à Minden, où quelques moines de Scheide vinrent à sa rencontre; induits en erreur sur le compte de Menric, ils portèrent plainte contre lui, proposant au prélat de supprimer l'institution du mont Hasley. L'archevêque fit venir Menric devant lui; mais il fut si touché de sa simplicité et de sa fermeté, qu'il lui promit sa protection. Le serviteur de Dieu lui fit part alors du dessein qu'il avait de fonder un couvent de filles, et le détermina même par ses instances à se rendre avec Godefroi, comte d'Arnsberg, Othon, comte d'Altena, et d'autres seigneurs, sur le lieu destiné à cet objet, pour en prendre inspection. L'électeur lui promit de le seconder, et dès son retour il lui envoya du couvent d'Hoven, près de Zulpich, dans le territoire de Juliers, douze religieuses et une abbesse, qui fondèrent ainsi à Frœndenberg, sur la Ruhr, dans le cercle de Dortmund, une maison noble de l'ordre de Cîteaux; cette fondation se fit à l'aide des dons charitables du doyen de l'église de Saint-Patrocle de Soest, d'Othon, comte d'Altena et d'autres seigneurs (2). Plusieurs jeunes personnes, aspirant à la perfection, vinrent prendre le voile dans la nouvelle communauté, et bientôt les religieuses du B. Menric répandirent au loin l'éclat de leurs vertus. Le pieux fondateur eut la consolation de voir ses efforts couronnés de succès, et, se réjouissant dans le Seigneur de l'accroissement de son royaume, il mourut le 20 juin, vers le milieu du treizième siècle.

---

21 JUIN.

SAINT LOUIS DE GONZAGUE,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré de sa vie, écrite de la manière la plus authentique par Cépario, qui avait été son maître des novices. Voyez la vie du même Saint, donnée en français par le P. d'Orléans, et les pièces que le P. Janning, un des continuateurs de Bollandus, a publiées, t. IV *Junii*, à pag. 847 ad pag. 1169.

L'AN 1591.

Louis de Gonzague, parent au troisième degré du duc de Mantoue, était fils de Ferdinand de Gonzague, prince du Saint-Empire et marquis de Châtillon, en Lombardie. Il eut pour mère Marthe Tana Santena, fille de Tano Santena, seigneur de Chéry, en Piémont. Marthe était dame d'honneur d'Isabelle de France, femme de Philippe II, roi d'Espagne. Le marquis de Châtillon vivait aussi à la cour, et jouissait des bonnes grâces de son prince. Marthe avait beaucoup de piété. Elle n'eut pas plus tôt appris que Ferdinand de Gonzague la recherchait en mariage, qu'elle se mit en prières pour connaître les vues de Dieu sur elle; le jeûne fut encore un des moyens qu'elle employa pour s'attirer les bénédictions du ciel. Les deux époux reçurent le sacrement avec de vifs sentiments de piété, qui augmentèrent encore à l'occasion du jubilé qu'ils voulurent gagner ensemble. Étant retournés en Italie, le marquis fut déclaré chambellan du roi et général de l'armée de Lombardie. Ces honneurs furent accompagnés d'une donation de plusieurs terres.

La marquise ne souhaitait rien tant que d'avoir un fils, qu'elle pût entièrement consacrer au service de Dieu. Ses vœux furent exaucés. Notre Saint naquit au château de Châtillon, au diocèse de Bresse, le 9 mars 1568: il eut pour parrain Guillaume, duc de Mantoue, qui le nomma Louis. Dès qu'il fut capable d'intelligence, sa vertueuse mère lui apprit à faire le signe de la croix et à prononcer les noms sacrés de Jésus et de Marie; par ses discours et ses exemples, elle lui inspira la crainte et l'amour de Dieu. Quoique dans l'âge le plus tendre, on le trouvait souvent caché dans des lieux écartés, où il priait avec une ferveur extraordinaire. A voir son recueillement, on l'eût pris pour un ange revêtu d'un corps mortel. Il montrait aussi dès-lors une grande tendresse pour les pauvres.

Son père, qui avait dessein d'en faire un militaire, tâchait de lui donner du goût pour cet état, en lui fournissant des armes proportionnées à sa taille et à son âge. L'ayant mené à Casal avec lui, pour qu'il assistât à une revue de trois mille soldats italiens, il eut beaucoup de joie de le voir, une petite pique à la main, marcher devant les rangs. Louis resta là quelques mois, et durant ce temps il prit l'habitude de dire de ces mots grossiers, si ordinaires parmi les gens de guerre, sans toutefois comprendre ce qu'ils signifiaient, puisqu'il n'avait que sept ans. Son gouverneur lui en fit des réprimandes et l'engagea bientôt à se corriger. Depuis ce temps-là, le jeune Louis forma la résolution de ne plus fréquenter ceux qu'il avait entendus profaner le saint Nom

(1) Il devint archevêque en 1225 et mourut 1237.

(2) Aujourd'hui le chapitre du couvent noble, libre et séculier de Frœndenberg est composé en partie de membres qui professent le catholicisme, le luthéranisme et le calvinisme.

de Dieu. Quoique la faute qu'il avait commise fût légère à cause du défaut d'âge et de réflexion, il ne cessa de la déplorer toute sa vie, et de se la représenter sans cesse, pour s'en humilier profondément en la présence de Dieu.

Il datait sa conversion de sa septième année, parce qu'il avait alors commencé à se donner entièrement à Dieu. De retour à Châtillon, il se fit un devoir de réciter tous les jours, à genoux, l'office de la Vierge, les sept psaumes de la pénitence et plusieurs autres prières, pratique dont il ne se départit point tant qu'il vécut. Une fièvre-quarte de dix-huit mois ne fut point capable d'interrompre ses exercices; quelquefois seulement il disait à ses domestiques de réciter ses prières conjointement avec lui. Qu'on juge de sa régularité par le trait suivant : quatre de ses confesseurs, du nombre desquels était le cardinal Bellarmin, et tous ceux qui avaient le mieux connu son intérieur, déclarèrent après sa mort qu'ils étaient fermement persuadés qu'il n'avait de sa vie commis aucun péché mortel.

Il était encore dans sa huitième année lorsqu'il fut envoyé à Florence avec son frère Rodolphe. Le but de leur père était qu'ils fissent leur cour à François de Médicis, grand-duc de Toscane; qu'ils s'appliquassent à l'étude des langues latine et italienne, et qu'ils se rendissent habiles dans tous les exercices convenables à leur rang. Louis ne se contenta pas d'apprendre les belles-lettres, il étudia surtout la science des Saints, dans laquelle il avança tellement, qu'il disait depuis, en parlant de Florence, que cette ville avait été sa mère dans la piété. Sa dévotion pour la Sainte-Vierge s'y augmenta beaucoup par la lecture du livre du P. Gaspard Loartès sur les mystères du rosaire. Il conçut en même temps une haute estime de la chasteté, et il posséda cette vertu dans un degré si éminent, que durant tout le cours de sa vie il n'éprouva pas la moindre révolte de la chair; il la conservait par la prière, par la mortification, tant intérieure qu'extérieure, et par la fuite de toutes les occasions. Sa vigilance était fondée sur les dangers continuels que court la pureté de l'âme, si l'on n'a soin d'écarter tout ce qui serait capable d'y donner la plus légère atteinte. Il savait que c'est une fleur dont la beauté peut aisément se flétrir, un miroir dont l'éclat peut être terni par le moindre souffle, même par un simple regard : de là cette attention à tenir toujours les yeux modestement baissés, et à ne regarder aucune femme en face, pas même celles qui étaient ses parentes. S'il arrivait qu'on le raillât sur cet article, il s'excusait sur sa timidité naturelle.

Son humilité n'était pas moins admirable. Il ne prenait jamais le ton de maître quand il parlait à ses domestiques; il ne leur demandait qu'en priant les services qu'il avait droit d'attendre d'eux. Aucun novice n'eût obéi avec plus de fidélité et de promptitude. Il respectait singulièrement ses supérieurs, et surtout François Tuccio, son gouverneur.

Les deux jeunes princes, après avoir passé un peu plus de deux ans à Florence, furent envoyés à Mantoue, et mis à la cour de Guillaume de Gonzague, qui venait de donner à leur père le gouvernement de Montferrat.

Ce fut au mois de novembre 1579 que Louis quitta Florence. Il n'avait point encore douze ans accomplis; il prit alors la résolution de remettre à son frère Rodolphe son droit au marquisat de Châtillon, dont l'empereur lui avait déjà donné l'investiture. Les hommes ordinaires ont moins d'ardeur pour les richesses et les dignités qu'il n'en montra pour rompre tous les liens qui l'attachaient au monde. Il voulait renoncer entièrement à des plaisirs qui, sous une écorce séduisante, cachent des peines réelles, et se terminent toujours par le remords. Les délices de la vertu lui paraissaient seules capables de rendre l'homme heureux et de remplir la capacité de son âme. L'état de langueur, où le laissa une maladie dont il avait été attaqué, lui fournit un prétexte de vivre dans la retraite. Il sortait rarement, et il employait la plus grande partie de son temps à lire les vies des Saints, ainsi que plusieurs autres livres de piété. Son père lui ayant permis d'aller à Châtillon, il y continua le même genre de vie. Les domestiques qui le servaient le voyaient avec admiration donner à la prière plusieurs heures de suite; souvent ils le trouvèrent prosterné devant un crucifix, et tellement absorbé en Dieu, qu'il paraissait ravi en extase. Ce fut dans cette retraite que, sans le secours d'aucun maître, il reçut dans un haut degré le don de l'oraison mentale, à laquelle il avait disposé son âme par une grande pureté de cœur et par une humilité profonde. Il passait quelquefois les jours entiers à contempler l'économie admirable de la divine Providence dans les mystères de notre salut, et il goûtait des douceurs ineffables durant cet exercice. La vue de la grandeur et de la bonté de Dieu le transportait hors de lui-même; il ne pouvait contenir la joie spirituelle dont il était inondé, ni retenir les larmes que l'amour lui faisait verser. Étant tombé sur un petit livre de méditations, composé par le P. Canisius, et sur quelques lettres écrites des Indes par des missionnaires jésuites, il se sentit un grand désir d'entrer dans la compagnie de Jésus, et enflammé d'un zèle ardent pour le salut des âmes. Il exhortait les autres en-

fants, surtout les pauvres, à apprendre les éléments de la religion, se chargeant quelquefois lui-même du soin de les instruire. Il parlait de Dieu d'une manière si intéressante, que des personnes avancées en âge, et d'ailleurs fort éclairées, en étaient singulièrement étonnées.

En 1580, saint Charles Borromée vint à Bresse, en qualité de visiteur apostolique, et prêcha dans cette ville le jour de sainte Marie-Magdeleine. Le marquis de Châtillon et d'autres personnes qualifiées le pressèrent en vain de venir passer quelque temps à leurs châteaux; ils ne purent même le déterminer à prendre un logement chez eux. Le Saint logeait toujours dans la maison de quelque ecclésiastique du lieu où il se trouvait. Louis de Gonzague, qui n'avait encore que douze ans, se rendit à Bresse pour recevoir sa bénédiction. Le saint cardinal fut extrêmement satisfait d'une conférence qu'il eut avec le jeune prince, et il ne pouvait se lasser d'admirer le trésor de grâce que Dieu avait mis en lui. Il l'exhorta à se préparer à sa première communion, qu'il n'avait point encore faite, et à recevoir ensuite fréquemment le sacrement adorable de l'Eucharistie; il lui apprit en même temps de quelle manière il devait se préparer à cette grande action pour en retirer du fruit; il lui donna encore des avis salutaires concernant plusieurs autres pratiques de piété. Le jeune Louis s'y conforma exactement, et n'oublia jamais le bonheur qu'il avait eu de voir saint Charles Borromée. Il éprouva depuis une si tendre dévotion pour l'Eucharistie, qu'à la messe, surtout après la consécration, il lui arrivait souvent de fondre en larmes; il reçut aussi en communiant des faveurs extraordinaires; aussi l'auguste Sacrement faisait-il sa plus grande consolation et le plus tendre objet de son amour.

Le marquis de Châtillon ayant transporté sa famille à Casal, où le gouverneur de Montferrat faisait sa résidence, le Saint allait souvent prier dans l'église des Capucins et dans celle des Barnabites. Il jeûnait trois fois la semaine. Son dîner des vendredis ne consistait qu'en un potage, et il ne mangeait à sa collation qu'un petit morceau de pain. Les autres jours, chacun de ses repas était si frugal, qu'on concevait à peine comment il pouvait vivre. Il couchait sur une planche qu'il mettait secrètement dans son lit, et se relevait à minuit pour prier, même dans la saison la plus rigoureuse.

En 1581, l'impératrice Marie d'Autriche, femme de Maximilien II, passa par la Lombardie pour aller en Espagne auprès de Philippe II, son frère. Le marquis de Châtillon, l'ayant accompagnée dans son voyage, mena avec lui trois de ses enfants, une fille nommée Isabelle, qui mourut en Espagne, et ses fils Louis et Rodolphe, qui furent l'un et l'autre attachés à la personne de don Jacques, frère de Philippe III. Le Saint avait alors treize ans et demi. Il continua ses études, sans jamais négliger ses exercices de piété. Il était si mortifié et si exact à veiller sur ses sens, qu'on disait communément à la cour que le jeune marquis de Châtillon paraissait n'avoir point de corps. Il retira beaucoup de fruit pour son avancement spirituel, de la lecture du traité que Louis de Grenade a composé sur l'oraison. Il se fit une loi de méditer tous les jours pendant une heure, et souvent il prolongeait cet exercice bien au-delà du temps qu'il s'était prescrit.

Enfin, Louis prit la résolution de quitter entièrement le monde et d'entrer dans la compagnie de Jésus, afin de procurer la gloire de Dieu, en travaillant à la sanctification des âmes. Il fut confirmé dans cette résolution par son confesseur, auquel il rendit compte des motifs qui le faisaient agir. S'étant ouvert à ses parents du dessein qu'il avait, sa mère en ressentit une grande joie. Son père ne pensa pas de même; il entra dans une étrange colère, et le menaça de le punir rigoureusement. Le saint enfant répondit à ces menaces avec modestie, qu'il s'estimerait heureux d'avoir l'occasion de souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu. Ce qui augmenta encore la colère du marquis, fut l'idée qui lui vint dans l'esprit que c'était là une adresse de son fils pour le faire rentrer en lui-même, et le tirer du jeu pour lequel il avait une grande passion, et où il avait depuis peu perdu une somme considérable. Il se confirmait encore dans cette idée, en pensant que son fils détestait le jeu, et qu'il traitait d'injure faite à Dieu la perte que les joueurs font de leur argent. Il céda pourtant à la fin aux représentations de ses amis, et il acquiesça aux désirs de son fils.

Don Jacques étant mort, Louis de Gonzague se vit en liberté, et retourna en Italie au mois de juillet 1584. Il s'embarqua avec André Doria, que Sa Majesté catholique avait fait général de ses galères, et ne voulut rien avoir de ce train magnifique qui accompagnait son frère Rodolphe. Durant le voyage, il conversait seul avec Dieu, ou parlait des choses relatives à la piété. Aussitôt qu'il arrivait dans une hôtellerie, il demandait une petite chambre où il pût être sans compagnon, afin de vaquer plus librement à ses exercices. Lorsqu'il visitait les maisons religieuses, il allait d'abord à l'église pour y faire sa prière.

Arrivé à Châtillon, il eut de nouveaux assauts à soutenir : ils lui furent livrés par un cardinal, par des évêques et par plusieurs personnes de considé-

ration attachées au duc de Mantoue et à ses oncles. Il tint ferme, au point que quelques-uns de ceux qui l'avaient d'abord détourné de son dessein, entrèrent dans ses vues et parlèrent en sa faveur : mais son père rétracta le consentement qu'il lui avait donné, et lui dit mille paroles outrageantes; il le chargea même de diverses commissions fort dissipantes, dans l'espérance de lui inspirer d'autres pensées. Il agissait comme les gens du monde, qui, au lieu d'éprouver la vocation de leurs enfants, cherchent à la détruire. Louis souffrait en patience; il priait avec une nouvelle ferveur et redoublait ses austérités. Dieu fit prendre une nouvelle face aux affaires. Le marquis de Châtillon parut enfin ouvrir les yeux; il permit à son fils de suivre sa vocation, et après l'avoir l'embrassé avec tendresse, il le recommanda à Claude Aquaviva, général des Jésuites, qui voulut que Rome fût le lieu de son noviciat; mais il rétracta son consentement une seconde fois. Il retint son fils neuf mois à Milan, et ne cessa, pendant tout ce temps-là, d'employer mille moyens pour l'engager à rester dans le monde; il le fit aller ensuite à Mantoue, puis à Châtillon, sans que rien pût ébranler sa résolution. Une si grande fermeté le désarma pour toujours, et il laissa son fils en liberté, en lui disant : « Mon fils, vous m'avez fait au cœur » une plaie qui saignera longtemps. Je vous aime, » et vous le méritez. J'avais fondé sur vous toutes » les espérances de ma famille; mais enfin, puisque » vous êtes assuré que Dieu vous appelle à autre » chose, je ne vous retiens plus : allez où le Sei» gneur vous veut; fasse le Ciel que vous y soyez » heureux! »

Louis, qui craignait que sa présence n'augmentât la douleur de son père, se retira après l'avoir remercié en peu de mots, et alla se prosterner dans son cabinet, pour rendre grâces à Dieu. La cession qu'il avait faite de ses droits à son frère Rodolphe fut ratifiée par l'empereur, et l'acte en fut dressé à Mantoue, au mois de novembre de l'année 1585. Les habitants de Châtillon témoignèrent une grande douleur lorsqu'ils virent Louis sur le point de les abandonner pour toujours; il ne leur répondit autre chose, sinon qu'il voulait sauver son âme, et il leur conseilla d'entrer dans les mêmes sentiments.

En arrivant à Rome, son premier soin fut de visiter les églises et les principaux lieux de dévotion; il baisa ensuite les pieds du pape Sixte-Quint, et entra au noviciat le 21 novembre 1585, n'ayant point encore dix-huit ans accomplis. La chambre dans laquelle on le conduisit lui parut un véritable paradis terrestre, par la pensée qu'il pourrait y louer Dieu sans interruption. Transporté de joie, il s'écria avec le prophète : *Voici le lieu de mon repos; j'y demeurerai, puisque je l'ai choisi.*

Le saint novice se fût accusé de lâcheté, s'il n'eût fait tous ses efforts pour surpasser ses compagnons en ferveur. Il avait pour tous un tendre respect, et se regardait comme le dernier d'entre eux, sentiments qui ne se démentirent jamais tant qu'il vécut. C'était une grande joie pour lui d'être employé aux plus vils ministères. Il mesurait la rigueur de ses austérités sur l'obéissance, persuadé que, sans cette vertu, il perdrait le mérite de toutes ses actions. Il avait coutume de dire à cet égard, que l'état religieux ressemble à un vaisseau où ceux qui sont tranquillement assis voguent aussi bien que ceux qui manœuvrent. Sa mortification était si absolue, qu'il paraissait ne faire aucune attention aux choses extérieures qui n'avaient point la gloire de Dieu pour objet. Il ne connaissait point l'état du réfectoire où il mangeait tous les jours, ni les ornements des chapelles et des autels où il allait prier. On voyait à table qu'il ne goûtait rien de ce qu'on lui servait, et qu'il avait une attention extrême à éviter tout ce qui eût été capable de satisfaire la sensualité. Jamais il n'écoutait les discours qui roulaient sur les affaires du monde. Il parlait fort peu, et ne proférait aucune parole qui eût rapport à sa personne, se jugeant digne d'être oublié de tous les hommes et d'être compté pour rien dans le monde. L'artifice lui était en horreur; il avait coutume de l'appeler le poison de la simplicité chrétienne. On ne pouvait le mortifier plus sensiblement, que de le traiter avec la moindre marque de distinction. Il était enchanté de traverser les rues de Rome avec une besace, pour mendier de porte en porte, de travailler à la cuisine et de servir les pauvres dans les hôpitaux; dans ces différentes actions, il avait continuellement devant les yeux l'exemple d'un Dieu humilié pour nous. Les jours de fête, il catéchisait les enfants. Son amour pour la pauvreté était extraordinaire; il tâchait que tout ce qui servait à son usage ne fût point neuf. Sa prière était continuelle; il avait aussi un attrait singulier pour la méditation, qu'il appelait un chemin abrégé pour arriver à la perfection chrétienne. Il goûtait dans cet exercice des délices ineffables; il y était comme immobile, tant étaient vifs les sentiments de respect et de ferveur qui pénétraient son âme. Plusieurs fois il eut des ravissements. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, surtout en présence de la divine Eucharistie et après qu'il avait communié. Les trois premiers jours qui suivaient sa communion, il les employait à remercier Jésus-Christ de la faveur signalée qu'il lui avait faite; les trois jours suivants,

il se préparait, par des aspirations et des désirs enflammés, à recevoir de nouveau son Sauveur, son Dieu, son Médecin, son Roi, et l'Époux de son âme; la veille de sa communion, il était uniquement occupé de l'importance de cette grande action, et il ne pouvait s'entretenir d'autre chose. Ses paroles étaient toutes de feu lorsqu'il parlait de l'Eucharistie, où l'amour divin éclate d'une manière si admirable; et il faisait passer les sentiments dont il était pénétré dans le cœur de ceux qui l'écoutaient. Chaque jour, il visitait au moins quatre fois le Saint-Sacrement. Les souffrances de Jésus-Christ étaient le plus tendre objet de sa dévotion. Il honorait spécialement la Sainte-Vierge, qu'il avait choisie, dès son enfance, pour patronne et pour avocate. Il avait aussi une dévotion particulière pour les saints anges, et surtout pour les anges gardiens. Au commencement de son noviciat, il fut éprouvé par des peines intérieures, qui ne servirent qu'à purifier son cœur plus parfaitement. Le bon usage qu'il en fit lui mérita de grandes consolations.

Six semaines après sa prise d'habit, il fut informé de la mort de son père. Il supporta ce coup avec une constance inébranlable, parce qu'il regardait tous les événements de la vie dans l'ordre de la Providence. Les sentiments de piété que son père avait marqués dans ses derniers moments ne contribuèrent pas peu à le consoler. Depuis le jour que son fils était entré chez les Jésuites, le marquis de Châtillon avait vécu avec une singulière édification et avait travaillé à expier par la pénitence toutes les fautes qu'il pouvait avoir commises.

Par la pratique de l'humilité et de l'obéissance, Louis remporta une victoire complète sur lui-même. Il se trouvait le premier aux exercices, et se montrait rigide observateur de la règle dans tous ses points. Il ne parlait point sans permission au cardinal Roborei, son parent, et il le quittait aussitôt que son devoir l'appelait ailleurs. Le pieux et savant père Jérôme Platus, qui était son maître des novices, craignant que sa grande application à la prière ne nuisît à sa santé, lui ordonna de converser avec les autres pendant tout le temps de la récréation qui suivait le dîner, et lui donna même la demi-heure accordée à ceux qui mangeaient à la seconde table. Le père ministre, nullement instruit de cet ordre, le reprit de transgresser la règle, et l'obligea à confesser publiquement la faute dont il le croyait coupable. Le fervent novice se soumit à la pénitence qui lui était imposée, sans rien dire pour sa justification. Lorsque le ministre eut été informé de l'état des choses, il admira le silence que Louis avait gardé; mais afin de lui fournir en même temps l'occasion de mériter de nouveau, il lui imposa une autre pénitence pour n'avoir pas déclaré l'ordre que lui avait donné son supérieur. Le Saint était charmé d'être accusé et puni pour les autres, parce qu'il se trouvait par-là dans le cas de pratiquer la patience, la douceur et l'humilité. Comme il avait contracté l'habitude de ne jamais perdre Dieu de vue, l'attention dans la prière lui devint en quelque sorte naturelle, et il n'éprouvait presque point de distractions, même involontaires.

Sa santé s'étant considérablement dérangée, on lui défendit de faire d'autres prières et d'autres méditations que celles qui étaient prescrites par la règle. Cette défense lui fut extrêmement sensible, tant il lui en coûtait de ne pas suivre l'attrait qu'il se sentait pour s'unir à Dieu sans interruption. Ses supérieurs l'envoyèrent à Naples pour rétablir sa santé. Son noviciat achevé, il fit ses vœux à Rome le 20 novembre 1587. Peu de temps après, il reçut la tonsure et les ordres mineurs.

Son cours de philosophie étant fait, il tourna son application du côté de la théologie; mais une contestation née dans le sein de sa famille l'obligea d'interrompre ses études. Horace de Gonzague était sans enfants, et par son testament il avait donné sa terre de Sulphurino à Vincent, duc de Mantoue. Rodolphe de Gonzague, son neveu, prétendit que la donation était nulle : il se fondait sur ce que la terre en question, étant un fief de l'empire, devait nécessairement revenir au plus proche héritier. Il eut recours à l'empereur, qui cassa le testament et lui accorda gain de cause. Ce jugement ne termina point l'affaire, parce que le duc de Mantoue refusa d'y acquiescer. L'archiduc Ferdinand et plusieurs autres princes travaillèrent à trouver des voies d'accommodement, mais ils ne purent y réussir. On crut que personne ne serait plus propre que Louis à rétablir la paix entre les deux parents. Il venait de finir sa seconde année de théologie, et était pour lors à la maison de campagne que les Jésuites ont à Frascati. Ce fut le père Robert Bellarmin qui lui apporta du général un ordre de partir pour Mantoue. Ses supérieurs lui donnèrent pour compagnon un frère sage et vertueux qui pût prendre soin de sa santé, et qu'ils autorisèrent à lui commander à cet égard. Le Saint, par ses vertus et son zèle, fit des fruits merveilleux dans tous les endroits où il passa, principalement à Châtillon et à Mantoue. Les deux contendants, quoique extrêmement aigris l'un contre l'autre, ne l'eurent pas plus tôt vu paraître, qu'ils s'adoucirent et se réconcilièrent parfaitement. Le duc se désista de ses prétentions, et le marquis oublia ce qui s'était passé; en sorte qu'ils vécurent

toujours depuis dans une grande intelligence. Louis réconcilia plusieurs autres personnes qui étaient aussi divisées par des contestations ou des procès. Les haines les plus invétérées ne pouvaient tenir contre l'esprit de douceur et de charité dont ses paroles et toute sa conduite portaient l'empreinte. Il retira encore un grand nombre de pécheurs de leurs mauvaises habitudes, et en porta quelques-uns à une haute perfection. Son frère Rodolphe devint le plus tendre objet de son zèle. Ayant appris qu'il avait conçu une forte passion pour une fille qui lui était bien inférieure en naissance, et qu'en conséquence il l'avait épousée, mais secrètement, de peur d'irriter Alphonse de Gonzague, son oncle, dont il devait être l'héritier, il entreprit de lui faire ouvrir les yeux sur l'irrégularité de sa conduite. Il lui représenta que, malgré la légitimité du mariage, il n'était pas pour cela innocent devant Dieu, vu le scandale qui subsistait toujours, et qui ne cesserait que quand il reconnaîtrait publiquement pour épouse celle qui en était l'occasion. Il s'offrit en même temps de faire approuver par sa famille la démarche qu'il lui proposait; et il obtint effectivement cette approbation. Rodolphe ne balança plus pour lors, et se mit en règle par la publicité de son mariage.

Louis, n'étant plus utile à sa famille, prit congé de ses proches et se rendit à Milan, où il arriva le 22 mars 1590. Il continua dans cette ville d'étudier la théologie, conformément à l'ordre que lui en avaient donné ses supérieurs. Il sanctifiait ses études par ses exercices ordinaires et par la pratique de toutes les vertus, spécialement par celle de l'humilité, qu'il nourrissait dans son intérieur en saisissant les occasions qui se présentaient. Il se livrait aux plus bas emplois de la maison. Ce fut à Milan que lui fut révélé, dans la prière, que la fin de sa vie approchait. Cette connaissance de la proximité de sa mort opéra dans son âme des effets merveilleux, et le détacha plus que jamais de toutes les choses sensibles. Il fut rappelé à Rome au mois de novembre de la même année, pour y achever son cours de théologie. Il demanda à être logé dans une chambre étroite et obscure, où il n'avait de meubles que son lit, une chaise de bois et un escabeau pour mettre ses livres. On remarquait qu'il était totalement abîmé en Dieu, aux fréquentes extases qui lui arrivaient, même en public. Souvent il parlait du bonheur qu'il y a de mourir jeune, pour être plus tôt réuni à Dieu.

Durant une maladie épidémique qui fit de grands ravages à Rome, en 1591, les Jésuites érigèrent un nouvel hôpital à leurs frais. Ils y reçurent les pauvres malades, et les y servirent avec beaucoup de charité, ayant le père général à leur tête. Louis fut un de ceux qui se signalèrent le plus. Il instruisait et exhortait les malades; il leur lavait les pieds, faisait leurs lits, et leur rendait les services les plus dégoûtants. La contagion attaqua plusieurs Jésuites, qui moururent victimes de la charité. Louis en fut aussi attaqué. Il se mit au lit le 3 mars 1591. La pensée que Dieu allait l'appeler à lui le remplit d'une joie si vive, qu'il craignait qu'elle ne fût immodérée. Le père Bellarmin, son confesseur, le rassura en lui disant que c'était une grande grâce de désirer la mort, quand ce désir ne venait point d'impatience, et qu'il avait pour fin une prompte union avec Dieu. Le mal augmenta si considérablement, qu'il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il guérit cependant; mais il lui resta une fièvre lente, qui en trois mois le réduisit à une extrême faiblesse. Cela ne l'empêchait point de pratiquer diverses mortifications, et même de se lever à minuit pour prier devant son crucifix. L'infirmier l'ayant surpris, on lui défendit de faire la même chose à l'avenir, et il obéit ponctuellement. Il obéissait aussi aux médecins avec une grande exactitude, et prenait tous les remèdes qu'ils lui prescrivaient, sans marquer la plus légère répugnance pour ceux qui étaient les plus désagréables au goût. S'étant une fois entretenu avec son confesseur sur l'avantage de jouir de Dieu, il tomba dans une extase qui dura presque une nuit entière. On croit que ce fut durant cette extase qu'il connut, par révélation, qu'il mourrait le jour de l'octave de la Fête-Dieu. Il remercia Dieu de ce que sa fin était si proche, et il pria un des Pères de la compagnie de réciter le *Te Deum* avec lui. Il dit à un autre : « Mon père, nous nous en allons, et nous » nous en allons avec joie. » Tous les soirs il récitait les sept psaumes de la pénitence avec un autre religieux.

Le jour de l'octave étant venu, il parut mieux, et l'on pensait déjà à l'envoyer à Frascati pour rétablir sa santé; mais il répéta plusieurs fois qu'il ne vivrait plus le lendemain matin, et il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Le soir, rien ne marquait qu'il fût en danger, et on le laissa avec deux frères pour avoir soin de lui; mais vers minuit ceux qui le gardaient s'aperçurent qu'il pâlissait et qu'il était couvert de sueur. C'était le commencement de son agonie. Tant qu'elle dura, son âme ne cessa de s'élancer vers Dieu par des aspirations enflammées. Enfin après avoir dit : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains*, et prononcé le Nom sacré de Jésus, il expira tranquillement un

peu après le milieu de la nuit du 20 au 21 juin de l'année 1591. Il était âgé d'un peu plus de vingt-trois ans, et en avait passé près de six dans la société. On l'enterra dans l'église du collége des Jésuites. Son corps a été depuis transféré dans une chapelle qui y a été bâtie sous son nom par le marquis Scipion Lancelotti. Saint Louis de Gonzague fut béatifié par Grégoire XV, en 1621, et canonisé par Benoît XIII, en 1726. On trouve l'histoire de ses miracles dans le père Cépario et dans les Bollandistes.

Quel spectacle pour la foi, que de voir un jeune prince, l'espérance de sa famille et de son pays, sacrifier les avantages de la noblesse, les plaisirs, les honneurs, une souveraineté même, dans le dessein de se procurer plus de facilité pour conserver le trésor de l'amour divin et pour parvenir à la béatitude éternelle! Quoi de plus propre en même temps à confondre notre lâcheté dans le service de Dieu! Il semble que par rapport à nous, la voie du Ciel s'est élargie, et que ce que les Saints ont acheté par tant de sacrifices, ne doit rien nous coûter. Rentrons en nous-même, et n'attendons pas au dernier moment à reconnaître notre erreur.

SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE SAMOSATES, MARTYR.

VERS L'AN 379.

Saint Eusèbe fut placé sur le siége de Samosates en 361, c'est-à-dire dans un temps où les ariens occupaient la plupart des évêchés voisins (1). Il assista la même année à un concile d'Antioche, principalement composé de prélats hérétiques, que la protection de l'empereur Constance, qui se trouvait alors dans la ville, rendait encore plus puissants. Il eut beaucoup de part à l'élection de saint Mélèce, patriarche d'Antioche, et il se porta pour lui avec d'autant plus d'ardeur, qu'il connaissait son sincère attachement à l'orthodoxie.

Les ariens eux-mêmes avaient une haute idée de la vertu de saint Eusèbe; et quoiqu'ils le regardassent comme l'irréconciliable ennemi de leur secte, ils rendaient publiquement justice à sa probité; ce fut ce qui les détermina à remettre entre ses mains l'acte de l'élection de saint Mélèce.

Quelques jours après, le patriarche d'Antioche ayant prêché la doctrine du concile de Nicée dans le premier discours qu'il fit au peuple, les ariens, qui ne s'attendaient à rien de semblable de sa part, résolurent de le perdre; ils engagèrent aussi l'empereur à envoyer un officier à Eusèbe, pour lui redemander l'acte qu'on lui avait confié. Ils craignaient qu'on ne se servît contre eux d'une pièce dont ils ne pouvaient éluder l'authenticité. Eusèbe répondit qu'il ne pouvait se dessaisir de l'acte que du consentement de tous ceux qui y étaient intéressés, et qui l'en avaient rendu dépositaire. Comme on le menaçait de lui couper la main droite, en cas qu'il refusât d'obéir à l'empereur, il présenta ses deux mains, en disant qu'on pouvait les lui couper l'une et l'autre, mais qu'il ne se prêterait jamais à l'injustice. Une telle fermeté déconcerta et l'officier et l'empereur; ils admirèrent tous deux le courage héroïque du saint évêque, et ne purent s'empêcher de donner de louanges à une action qui cependant faisait échouer leurs projets.

Eusèbe ne balançait point d'abord de se trouver aux conciles et aux assemblées des ariens, dans le dessein de soutenir le parti de la vérité; mais ayant appris que quelques personnes se scandalisaient d'une telle conduite, il rompit tout commerce avec les hérétiques, et ne voulut plus assister à leurs délibérations, après le concile qui se tint à Antioche, en 363, sous le règne de l'empereur Jovien.

Il assista en 370 à l'élection de saint Basile, archevêque de Césarée, et il se lia avec ce grand homme d'une amitié fort étroite, qui fut entretenue par un commerce de lettres. Ses vertus jetaient un si grand éclat, son zèle était si pur et si actif, que les anciens lui ont donné les plus beaux éloges. Saint Grégoire de Nazianze dit, en parlant de lui dans une de ses épîtres, qu'il était la colonne de la vérité, la lumière du monde, l'instrument dont Dieu se servait pour communiquer ses faveurs à son peuple, le soutien et la gloire de tous les orthodoxes.

L'empereur Valens ayant suscité une persécution aux catholiques, Eusèbe mit tout en œuvre pour prémunir son troupeau contre le poison de l'hérésie; il fit aussi plusieurs courses dans la Syrie, la Palestine et la Phénicie, pour affermir les orthodoxes dans la foi, ordonner des prêtres pour les lieux où il n'y en avait point, et aider aux évêques à remplir de dignes pasteurs les siéges vacants. Il se déguisa sous un habit d'officier dans ses voyages, de peur que, si on venait à le reconnaître, il ne lui fût plus possible de continuer le bien qu'il faisait. Le parti des ariens tombait dans le discrédit de jour en jour. Enfin les hérétiques, le regardant comme un de leurs plus dangereux ennemis, déterminèrent l'empereur à l'exiler en Thrace.

(1) Samosates, ajourd'hui *Sempsat*, était capitale de la Comagènes en Syrie. Le siége épiscopal de cette ville, qui était ancien, relevait de la métropole d'Héraclée.

L'officier qui était porteur de l'ordre du prince arriva sur le soir à Samosates; il instruisit aussitôt l'évêque de la commission qui lui avait été confiée. « Gardez-vous, lui dit Eusèbe, de divulguer le sujet » qui vous amène ici; vous y êtes le plus intéressé. » Si le peuple venait à savoir ce qui se passe, il » prendrait certainement les armes contre vous. Je » ne veux pas qu'il vous en coûte la vie à cause de » moi. » Le Saint assista, selon sa coutume, à l'office de la nuit; puis, quand tout le monde se fut retiré, il sortit avec un domestique fidèle, s'embarqua sur l'Euphrate qui baigne les murailles de la ville, et se fit conduire à Zeugma, qui était à vingt-quatre lieues de Samosates.

Le lendemain matin, la nouvelle de son départ causa beaucoup de rumeur parmi le peuple. L'Euphrate fut bientôt couvert de barques, tant était vif l'empressement que les fidèles avaient de retrouver leur pasteur. L'ayant joint à Zeugma, ils le conjurèrent de ne pas abandonner son troupeau à la fureur des loups. Il les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, après leur avoir représenté qu'ils devaient obéir aux ordres de l'empereur. On lui offrit de l'argent, des domestiques, et toutes les choses qui pouvaient lui être nécessaires, mais il ne voulut presque rien accepter. Il recommanda ensuite son cher troupeau au Seigneur, et se mit en chemin pour la Thrace.

Les ariens placèrent sur son siége Eunomius, qu'il ne faut pas confondre avec le fameux hérésiarque de ce nom. C'était un homme fort modéré; mais il n'y eut personne à Samosates qui voulût se trouver avec lui pour tenir les assemblées ecclésiastiques. Voyant donc que tout le monde le fuyait, et qu'on évitait même de se rencontrer quelque part avec lui, il abandonna sa place et sortit de la ville. Les ariens lui substituèrent Lucius, homme violent, qui fit bannir les principaux du clergé, entre autres le prêtre Antiochus, neveu de saint Eusèbe, lequel fut relégué aux confins de l'Arménie. Lucius eut beau remuer, aucun habitant de la ville n'entra dans ses intérêts; il fut regardé du même œil que son prédécesseur. Un jour qu'il passait à travers une place publique où plusieurs enfants étaient à jouer, ceux-ci ne voulurent plus se servir de l'instrument de leur jeu, parce qu'il avait touché aux pieds de sa mule, et ils le brûlèrent comme quelque chose de profane.

Les Goths ravageant la Thrace en 377, Eusèbe obtint la permission de retourner à son église; mais ce fut pour recevoir la couronne du martyre. Son exil parut avoir donné à son zèle un nouveau degré de force et d'activité. Comme la mort de Valens avait mis fin à la persécution, il recommença ses voyages pour procurer de bons pasteurs aux fidèles abandonnés. Par ses soins, les villes de Bérée, d'Hiéraple et de Cyr, eurent des évêques catholiques. Il voulut accompagner Maris, qui allait prendre possession du siége de Dolique, petite ville de la Comagène, alors infectée de l'arianisme; mais une femme hérétique, l'ayant vu passer dans la rue, lui cassa la tête avec une tuile qu'elle lui jeta de dessus le toit. Il mourut peu de jours après de la blessure qu'il avait reçue. Étant près d'expirer, il conjura ceux qui étaient présents de ne faire aucunes poursuites contre ceux qui lui avaient ôté la vie, se montrant par-là l'imitateur de Jésus-Christ, qui priait sur la croix pour ceux qui le crucifiaient. On place sa mort en 379 ou 380. Saint Eusèbe est honoré par les Grecs le 22 juin, et le 21 du même mois par les Latins.

Voyez Théodoret, l. 4, c. 13, l. 5, c. 4; saint Grégoire de Nazianze, *ep.* 28; Godeau, *Éloges des évêques illustres*, p. 178; Ceillier, t. IV p. 455.

SAINT AARON, ABBÉ EN BRETAGNE.

SIXIÈME SIÈCLE.

Saint Aaron florissait dans le sixième siècle. Il gouvernait un monastère de l'Armorique, situé dans une île qu'un bras de mer séparait de la ville d'Aleth, quand saint Malo passa en France. Il reçut ce saint homme de la manière qu'on devait l'attendre de son caractère; il partagea avec lui la gloire de son apostolat. On l'honore le 22 juin dans le diocèse de Saint-Malo, et sa fête s'y célèbre du rit *double-mineur*. Il y a une église paroissiale de son nom dans le diocèse de Saint-Brieuc.

L'île où était son monastère prit dans la suite le nom d'*Aaron*. En 1150, Jean de la Grille, évêque d'Aleth, transféra son siége dans l'église de Saint-Malo, qui appartenait à un monastère de la même île. La ville d'Aleth, ayant été abandonnée de ses habitants, donna naissance à celle de Saint-Malo, qui remplit toute l'île d'Aaron.

Voyez D. Morice, *Histoire de Bretagne*, et D. Lobineau, *Histoire de Bretagne* et *Vies des Saints de Bret.* p. 140.

SAINT MEEN, ABBÉ EN BRETAGNE.

VERS L'AN 617.

Ce Saint est fort célèbre par ses miracles, par le monastère qu'il fonda et par les pèlerinages qui se font à son tombeau. Sa légende lui donne ordinairement le nom de *Conrad-Meen* (1). Il sortait d'une

(1) En latin *Mevennus*, et quelquefois *Melanius*.

famille noble et riche de la province de Gwent dans le South-Wales. On dit qu'il était parent de saint Magloire et de saint Samson, du côté de sa mère. Quoi qu'il en soit, il passa dans l'Armorique, et y prêcha l'Évangile avec beaucoup d'édification et de fruit.

Le comte Caduon lui ayant donné des terres situées de chaque côté de la rivière de Meu, il y fonda un monastère. Guérech I, comte de Vannes, se déclara le protecteur de cet établissement, et fit même ressentir les effets de sa libéralité au monastère dont saint Meen fut établi abbé par saint Samson, vers l'an 550. Telle fut l'origine de l'abbaye de Saint-Jean-Baptiste de Gaël, dit *de Saint-Meen* (2).

Le saint abbé établit une régularité admirable parmi ses religieux. Ce fut lui qui donna l'habit à Judicaël, roi de Domnonée, lorsqu'il quitta le monde, dans la vingt-deuxième année de son âge (3). Il fonda un second monastère près d'Angers, qu'il peupla de ses disciples, et qu'il allait souvent visiter pour y entretenir la ferveur. Ses exemples et ses exhortations inspirèrent l'amour de la solitude à un grand nombre de personnes. Saint Meen mourut à Gaël, vers l'an 617. La dévotion attira beaucoup de monde à son tombeau, et il s'y est opéré plusieurs miracles. Durant les guerres des Normands, les reliques du Saint furent portées à l'abbaye de Saint-Florent, près de Saumur; il y en avait cependant une portion dans celle qui portait son nom, en Bretagne (*). Saint Meen était invoqué dans les litanies anglaises du septième siècle; il était aussi nommé dans le missel dont l'église d'Angleterre se servait avant la conquête des Normands. Sa fête est marquée, comme solennelle, dans les calendriers de la plupart des diocèses de Bretagne, sous le 21 juin.

Voyez Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 140.

SAINT LEUFROI,

ABBÉ DE LA CROIX, EN NORMANDIE.

L'AN 738.

SAINT LEUFROI (1) sortait d'une famille noble, établie dans le territoire d'Evreux. Il eut le bonheur de connaître, dès sa jeunesse, la vanité des choses terrestres, et de choisir Dieu pour son unique partage. Il alla finir à Chartres ses études, qu'il avait commencées au monastère de Saint-Taurin, à Evreux. De retour dans le lieu de sa naissance, il fit bâtir un oratoire, dont l'entrée fut interdite aux femmes. Il se livra tout entier à la pratique des bonnes œuvres, et principalement à l'instruction des enfants. Les pauvres trouvaient aussi en lui un consolateur et un père plein de tendresse.

Brûlant du désir de mener une vie plus parfaite, il quitta sa patrie pour aller se mettre sous la conduite d'un solitaire renommé pour son éminente sainteté, qui s'appelait Bertrand et demeurait à Cailly, dans le diocèse de Rouen. Leufroi, ayant rencontré un pauvre sur sa route, lui donna son manteau pour le couvrir. Quelque temps après, il prit l'habit dans le monastère que saint Saens venait de bâtir dans le pays de Caux. Saint Ansbert, archevêque de Rouen, conçut pour lui une estime singulière.

Ce fut par l'avis de ce saint prélat que Leufroi retourna dans sa patrie, afin d'y multiplier le nombre des vrais serviteurs de Dieu. Il s'arrêta à deux lieues d'Evreux, sur le bord de la rivière d'Eure, à l'endroit même où saint Ouen avait érigé une croix, en mémoire d'une croix lumineuse qui lui était apparue. Il y bâtit une chapelle (2), puis un monastère avec une église en l'honneur de la croix, des apôtres et de saint Ouen (3).

Durant les quarante années que saint Leufroi gouverna son monastère, il se rendit recommandable par son amour pour la prière, les veilles et le jeûne. Il était plein de bonté pour ses religieux, ce qui toutefois ne l'empêchait pas de maintenir la régularité dans l'occasion. Il priva de la sépulture ecclésiastique un frère qui avait violé le vœu de pauvreté. On dit qu'il fut favorisé du don des miracles. Il mourut en 738, après avoir reçu les sacrements de l'Église, et eut pour successeur saint Agofroi, son frère (4). On l'enterra dans l'église de

(2) Au diocèse de Saint-Malo, environ à neuf lieues de Rennes.

(3) Vers l'an 616.

(*) Cette abbaye, convertie en un séminaire, fut donnée, en 1640, aux prêtres de la mission, vulgairement appelés *Lazaristes*.

(1) En latin *Leufredus*.

(2) Cette chapelle, dédiée sous l'invocation de saint Ouen, était à l'entrée du village de la Croix. C'est la première église que saint Leufroi ait fait bâtir.

(3) Ce monastère s'appela d'abord *la Croix-Saint-Ouen*, puis *la Croix-Saint-Leufroi*. On l'appelait anciennement en latin *Madriacense*, du nom du village où il était situé, *à Pago Madriacensi*.

(4) Saint Agofroi est honoré le 21 août dans le diocèse d'Evreux. On ne sait rien de sa vie, et il n'est connu que par la translation de ses reliques, qui se fit durant les ravages des Normands. (Voyez sa légende dans le nouveau bréviaire d'Evreux.) On ne sait presque rien non plus de la vie de saint Barsenore, un des premiers abbés du même monastère, qui mourut sur la fin du huitième siècle, et dont le corps fut porté en divers lieux pendant les incursions des Normands. La plus grande partie de ses reliques se gardait à Fécamp, au pays de Caux. La fête de ce Saint est marquée

Saint-Paul, qu'il avait fait bâtir; mais on transféra depuis son corps dans celle de la Croix.

Au neuvième siècle, la fureur des Normands obligea les moines de la Croix à prendre la fuite. Il se retirèrent dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, emportant avec eux les reliques de saint Ouen, de saint Turiaf, de saint Leufroi et de saint Agofroi (*). Lorsqu'ils retournèrent à leur monastère, ils voulurent témoigner leur reconnaissance aux religieux de Saint-Germain; et ils crurent ne pouvoir mieux le faire qu'en leur laissant les reliques de saint Leufroi et de saint Turiaf. En 1212, on rapporta à la Croix un os de l'un des bras de saint Leufroi (5). Ce Saint est honoré en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez sa vie anonyme, écrite dans le neuvième siècle, et publiée, avec des remarques, par Mabillon, *sæc.* 3 *Ben. part.* 1, p. 582. Voyez aussi Usuard et la vie de saint Ouen.

SAINT RAOUL ou RODOLPHE,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

L'AN 866.

Ce Saint, issu du sang royal de France, était fils de Raoul, comte de Quercy et seigneur de Turenne. Aigue, sa mère, était aussi d'une naissance très-illustre. Ayant renoncé à toutes les espérances qu'il pouvait avoir dans le monde, il entra dans le clergé en 823, et fut élu archevêque de Bourges en 840. Il fonda sept monastères, et se montra plein de zèle pour la réformation des abus qui s'étaient glissés dans son diocèse. Attentif à veiller sur les mœurs des ministres sacrés, il publia, pour l'instruction de son clergé, un recueil de canons que nous avons encore (1). Il mourut le 21 juin 866.

Voyez le martyrologe d'Adon; Mabillon; *Act. Ben.* t. VI p. 184; *Gallia Christ. nova*, t. II p. 24; Ceillier, t. XIX p. 133.

---

† SAINT MARTIN,

ÉVÊQUE, APÔTRE DE LA HESBAIE.

VERS L'AN 276.

Suivant la tradition commune, saint Martin, dont le nom est cité dans le martyrologe sous le 21 juin, a été le septième évêque de Tongres vers l'an 276 (2). Il porte dans l'ancienne église de Liége le nom d'apôtre de la Hesbaie. Les habitants de cette contrée étaient pour la plupart païens, et ils furent convertis au christianisme par saint Martin. On rapporte que ses reliques furent renfermées dans une châsse d'argent, par saint Servais, parce qu'il s'y était opéré grand nombre de miracles.

au 13 septembre dans les anciens bréviaires. Voyez le nouveau bréviaire d'Evreux, sous le même jour.

(*) Ces précieuses reliques furent profanées et détruites en 1793. Voyez la note qui est au 15 janvier à la fin de la vie de saint Maur (t. I p. 114). L'église de Suresnes, près de Paris, conserve encore un ossement de saint Leufroi, qui en est le patron.

(5) M. de Rochechouard, évêque d'Evreux (transféré depuis à l'évêché de Bayeux), donna, le 2 mars 1741, un décret portant extinction et suppression de la mense conventuelle de la Croix-Saint-Leufroi, avec union au petit séminaire d'Evreux. Les lettres patentes confirmatives de ce décret furent expédiées au mois d'avril de la même année; mais le parlement ne les enregistra que le 29 juillet 1750, parce qu'il fallut auparavant lever l'opposition formée par les religieux de la congrégation de Saint-Maur, et en particulier par ceux de Saint-Germain-des-Prés.

Le monastère ayant été démoli, on transféra de l'église conventuelle dans l'église paroissiale un morceau considérable de la vraie croix, l'os d'un des bras de saint Leufroi, avec plusieurs autres reliques.

L'église de Saint-Paul, qui est aujourd'hui paroissiale, a été bâtie par saint Leufroi. Elle fut quelque temps église paroissiale et église conventuelle. Les successeurs de saint Leufroi ayant fait bâtir une église abbatiale sous l'invocation de la sainte Croix et de saint Ouen, celle de Saint-Paul fut uniquement destinée à l'usage de la paroisse. On voit encore dans cette dernière trois pierres qu'on prétend avoir couvert les tombeaux de saint Leufroi, et saint Turiaf de Dole, et de saint Barsenore, abbé de la Croix.

Le premier qui ait possédé l'abbaye de la Croix en *commende*, est Paul Pelot, qui mourut en 1726. Le roi lui donna pour successeur Louis-Guillaume de Mathan, qui vivait encore en 1767. Les notes sur la vie de saint Leufroi sont le résultat des éclaircissements qu'il a bien voulu nous communiquer.

(1) Ce recueil, connu sous le nom d'*Instruction pastorale*, qui se trouve dans le tome sixième des *Miscellanea* de Baluse, p. 135, le Saint le fit de concert avec les prêtres de son diocèse, pour faire revivre l'esprit des anciens canons, et pour remédier à plusieurs abus occasionnés par l'ignorance de la discipline ecclésiastique.

(2) Il a été prouvé ci-dessus (p. 128, not. 3) que saint Servais doit être considéré comme le premier évêque titulaire de Tongres. De Marne, dans l'*Hist. du comté de Namur*, p. 546, dit que saint Martin n'a jamais été reconnu qu'en qualité de confesseur, et qu'il est à présumer que le sentiment qui le désigne comme évêque de Tongres n'a prévalu que bien tard, quoique saint Martin passe pour l'apôtre de la Hesbaie, et qu'on dise qu'Ogier le Danois a fait bâtir une chapelle en son honneur au village d'Horion, à l'endroit appelé encore aujourd'hui *le pas de saint Martin*. Si cette histoire est véritable, ce saint Martin aura été apparemment quelque saint missionnaire associé aux travaux de saint Materne, ou de quelqu'un de ses successeurs; mais le nom seul d'*Ogier le Danois*, héros fameux dans les anciens romans, pourrait rendre la tradition suspecte.

Voyez les *Acta SS.*, t. IV *Junii*, p. 69, où se trouve une esquisse biographique de ce Saint, par Henschenius, dans laquelle il traite du culte, de la vie et des actions de saint Martin. Il y examine la question de savoir s'il a été évêque de Tongres ou de Trèves. Ghesquière dit avec Henschenius que les actes de saint Martin ne sont pas authentiques, « *ætatis fideique non magnæ etc.* » Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, t. I p. 174 sqq.

---

† SAINT ENGELMOND,

ABBÉ, PATRON DE VELZEN.

HUITIÈME SIÈCLE.

ENGELMOND, à ce qu'on rapporte, naquit en Angleterre d'une famille frisonne. Entré dans un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, il fut ordonné prêtre, et même élevé à la dignité d'abbé. Il se rendit du temps de saint Willebrord dans la Hollande, où il annonça la parole du salut aux Kennémariens plongés dans la barbarie (1). Après de longs travaux, il fut atteint d'une fièvre, et rendit son âme à son Créateur. Il fut enterré au village de Velzen près de Haarlem. On croit que Baudri, évêque d'Utrecht, découvrit son corps en 977. Ces saintes reliques, dispersées par les hérétiques pendant les premières fureurs des guerres civiles du seizième siècle, furent recueillies en partie, et se conservaient en dernier lieu à Haarlem.

Voyez *Molani Nat. SS. Belgii, ad 21 Junii; Acta SS.*, t. IV *Junii*, p. 115-116, et la *Batavia Sacra*, p. 49.

---

22 JUIN.

SAINT PAULIN, ÉVÊQUE DE NOLE.

Tiré des mémoires concernant sa vie, que l'abbé Le Brun des Marettes (mort en 1731) a recueillis et publiés à la fin de son édition des OEuvres de ce père. Voyez Tillemont, t. XIV p. 1; Ceillier, t. X p. 545, et Remondi, de la congrégation de Somasques, dans son second tome *della Nolana Ecclesiastica Storia*, où il donne la vie de saint Paulin, avec une excellente traduction italienne de ses œuvres, et surtout de ses poèmes. L'ouvrage de Remondi, dédié à Benoît XIV, a été imprimé à Naples en 1759, in-fol.

L'AN 431.

SAINT PAULIN, appelé par les Latins Pontius-Meropius-Paulinus, naquit à Bordeaux en 353. On comptait une longue suite de sénateurs illustres dans sa famille, tant du côté paternel que du côté maternel. Ponce-Paulin, son père, était préfet du prétoire, dans les Gaules, et le premier magistrat de l'empire d'Occident; mais les honneurs et les triomphes qui avaient décoré ses ancêtres furent éclipsés par l'éclat des vertus qui le rendirent l'admiration de son siècle et des siècles suivants, et qui lui méritèrent d'avoir pour panégyristes saint Martin, saint Sulpice-Sévère, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Eucher, saint Grégoire de Tours, Apollinaire, Cassiodore et plusieurs autres grands hommes.

A une naissance illustre, Paulin joignait les plus heureuses dispositions, un esprit élevé et pénétrant, un génie riche et profond, une facilité merveilleuse à s'exprimer, et toutes les autres qualités qui annoncent qu'un jeune homme est né pour ce qu'il y a de plus grand. Il cultiva ces dispositions, dès son enfance, par une application sérieuse à l'étude des différentes branches de la littérature, et il se fit un fonds de connaissances aussi variées qu'étendues. Il eut pour maître de poésie et d'éloquence le célèbre Ausone, qui excellait dans ces deux sciences plus qu'aucun homme de son siècle (2). Il répondit

(1) *Kennemaria*, en flamand *Kennemerland*. On croit généralement que les Kennémariens sont les anciens *Canninéfates*.

(2) Il y avait environ trente ans qu'Ausone enseignait la rhétorique à Bordeaux, lorsque Valentinien I le fit venir à Trèves où était sa cour, et le choisit, en 367, pour précepteur de Gratien, son fils, qui était alors Auguste. Il fut élevé aux premières dignités de l'empire, à celle de préfet du prétoire par Valentinien, et à celle de consul par Gratien. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 383, il revint à Bordeaux. Il y mourut en 394, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, et la quatrième depuis la retraite de saint Paulin. On le regardait comme le plus habile maître et le plus grand littérateur de son siècle. Saint Paulin n'oublia jamais le soin qu'il avait pris de son éducation, et il lui en témoigna sa reconnaissance de la manière la plus forte et la plus tendre. Faisons-le parler lui-même.

Tibi disciplinas, dignitatem, litteras,
Linguæ, togæ, famæ decus,
Provectus, altus, institutus debeo,
Patrone, præceptor, pater, etc. Carm. 10, v. 93.
Gratia prima tibi, tibi gloria debita cedet, etc.

Ausone avait de l'esprit, de la facilité, et une tournure de génie faite pour la poésie. La plupart de ses ouvrages manquent cependant de goût et de ces autres qualités qui ren-

parfaitement aux espérances que l'on avait conçues de lui, et ayant eu occasion de parler en public dans un âge où l'on n'est point ordinairement capable de rien produire d'achevé, il s'attira les plus grands applaudissements. « Chacun, dit saint Jérôme (1), admirait la pureté et l'élégance de sa » diction, la noblesse et la délicatesse de ses pen» sées, la douceur et l'énergie de son style, la ri» chesse et la vivacité de son imagination. »

Telle était la gloire dont Paulin se couvrait dans sa jeunesse, lorsque le désir de plaire aux hommes régnait encore dans son cœur. Sa science toutefois le rendait bien moins recommandable que la réunion des vertus morales qui brillaient en lui. Ceux qui avaient l'administration des affaires publiques firent connaître son mérite aux empereurs; on l'éleva, quoique jeune encore, aux premières dignités, et il fut déclaré consul avant Ausone, son maître, et conséquemment avant l'année 379. Il épousa une Espagnole nommée Thérasie, qui lui apporta de grands biens, et qui était surtout distinguée par son mérite personnel et par sa piété.

Sa prudence, sa générosité, sa douceur, son affabilité et ses autres vertus morales et religieuses lui attirèrent une estime et une vénération universelles. Il se fit un grand nombre d'amis en Italie, en Espagne et dans les Gaules, où il avait déployé, durant l'espace de quinze années, ses rares talents et sa merveilleuse capacité pour l'administration des affaires, tant publiques que particulières : mais Dieu, qui voulait l'attacher uniquement à son service, lui ouvrit les yeux sur le néant de toutes les grandeurs humaines, et lui inspira la noble ambition de devenir petit pour le royaume du Ciel.

Les entretiens qu'il eut à Milan avec saint Ambroise, à Vienne avec saint Martin et avec saint Delphin, évêque de Bordeaux, lui donnèrent du goût pour la retraite, et le pénétrèrent d'un désir sincère de mener une vie plus chrétienne. Le dernier de ces saints évêques étant à portée de le voir souvent, parce que Bordeaux était le lieu ordinaire de sa résidence, saisissait toutes les occasions qui se présentaient pour l'instruire, et lui parlait fréquemment du bonheur promis à ceux qui servent Dieu sans partage.

Paulin avait toujours su se garantir des atteintes de l'amour-propre, et de cette recherche des applaudissements dont les philosophes païens étaient si avides. Il regardait comme une bassesse cet amour des louanges qui avait été le principal mobile des démarches de Cicéron et de Démosthène; et il avait trop d'élévation dans l'âme pour tirer vanité de ses talents et pour régler sa conduite sur l'opinion des hommes; mais il trouvait beaucoup de difficulté à conserver le détachement et la pureté du cœur au milieu des richesses et des honneurs, et à se prémunir contre les amorces des passions les plus séduisantes. Effectivement, il faut presque un miracle pour garder son cœur et ses sens de l'impression qui est comme la suite nécessaire de tout ce qui environne les heureux du siècle. Les réflexions sérieuses qu'il faisait sur la vanité du monde lui tinrent lieu de préservatif contre les dangers auxquels son état l'exposait. Quelques dérangements de fortune, occasionnés par les révolutions qui arrivèrent dans l'empire, le convainquirent encore davantage de l'instabilité des choses humaines, et les amertumes qui sont inséparables des grandes places le confirmèrent dans le mépris qu'il avait déjà conçu pour le monde. Il voyait mieux que jamais le vide de ces brillantes chimères, qui n'éblouissent que ceux qui les considèrent dans le lointain. Sa femme, quoique jeune et dans une situation propre à jouir de tous les plaisirs, fut la première à lui inculquer la nécessité de mépriser tout ce qui n'était pas Dieu; et ses exhortations produisirent d'heureux effets. Il était beau de les voir tous les deux s'encourager mutuellement à tout abandonner pour suivre Jésus-Christ d'une manière plus parfaite. Ils se retirèrent l'un et l'autre dans une petite terre qu'ils avaient en Espagne, et s'y occupèrent uniquement de leur sanctification depuis l'an 390 jusqu'à l'an 394. Ce fut là qu'ils perdirent le fils unique que Dieu leur avait donné; ils l'enterrèrent à Alcala, auprès des saints martyrs Just et Pasteur. Depuis ce temps-là, ils s'engagèrent d'un

dent estimables les productions de l'esprit. Ce qu'il a fait de meilleur sont ses petits poèmes, et surtout sa dixième idylle, qui est une description de la Moselle. Cette pièce a été publiée séparément, avec de longs commentaires, par Marquard Fréher. Si Ausone eût mieux parlé latin, son panégyrique de Gratien serait quelque chose d'achevé. Son but dans ce discours était de remercier le prince de ce qu'il l'avait élevé au consulat en 378.

Quelques auteurs ont prétendu qu'Ausone était idolâtre; mais il est prouvé qu'il était chrétien, par son idylle sur la fête de Pâques, ainsi que par son *Ephemeris*, qui est un poème où il enseigne à ses disciples la manière de faire saintement toutes les actions de la journée. Les obscénités répandues dans quelques uns de ses ouvrages montrent qu'il était peu pénétré de l'esprit de sa religion. On croit qu'il se convertit sur la fin de ses jours, et qu'il y fut excité par l'exemple et les lettres de saint Paulin.

La meilleure édition des OEuvres d'Ausone est celle qui est connue sous le titre de *ad usum Delphini*, et qui fut publiée, en 1730, par l'abbé Souchay et par l'abbé Fleury, chanoine de Chartres.

(1) *Ep.* 101, 102.

consentement mutuel à vivre dans une continence perpétuelle. Bientôt après, Paulin changea d'habit, afin d'annoncer au monde qu'il n'aurait plus rien de commun avec lui; il prit aussi la résolution d'abandonner le sénat, son pays, ses biens, et d'aller s'ensevelir dans un monastère ou dans un désert. Il était fort riche; et Ausone, qui n'examinait point les choses avec les yeux de la foi, dit (4) qu'il ressentait de la douleur de voir partager entre une centaine de possesseurs les terres de Paulin le père, auxquelles il donne le nom de *royaumes* (5).

Le Saint vendit tous ses biens, et en distribua le prix aux pauvres; il vendit aussi ceux de sa femme, qui n'aspirait pas avec moins de ferveur que lui à la pratique de la pauvreté volontaire. Une telle action reçut de grands éloges de la part des vrais serviteurs de Dieu (6); mais les partisans du monde en firent le sujet de la critique la plus amère; ils n'y voyaient que de la folie, parce qu'ils n'ont aucune idée des choses de Dieu. Paulin fut abandonné de tout le monde, même de ses proches et de ses esclaves, qui refusaient de lui rendre les devoirs les plus communs de l'humanité. Il devint comme inconnu à ses propres frères, et *comme étranger parmi les enfants de sa mère*. Dieu permit que cette épreuve lui arrivât, pour le détacher plus parfaitement du monde. Sans cesse il se rappelait ces paroles de l'Apôtre : *Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ* (7). Il se rappelait aussi que le Sauveur excluait du nombre de ses disciples ceux qui n'avaient pas le courage de s'élever au-dessus du respect humain. Soutenu et animé par ces réflexions, il supportait avec joie les reproches de ses amis et de ses parents, qui attribuaient sa retraite à une humeur mélancolique, à une hypocrisie secrète, ou à d'autres motifs semblables. Il ne répondait à toutes les invectives dont on l'accablait, que par ces paroles : « O heureux affront, que de déplaire avec Jésus-Christ (8)! » C'est ce qu'il écrivit à Aper, pour le consoler et pour l'encourager à souffrir une persécution semblable à la sienne. Aper était un homme qui, par son savoir et son éloquence, gérait avec distinction, dans les Gaules, une des premières places de la magistrature; mais il avait renoncé à tout ce qu'il possédait dans le monde. Il fut ordonné prêtre, et peu de temps après il embrassa l'état monastique. Sa femme suivit son exemple et prit le voile de religieuse.

Ausone, qui avait toujours eu beaucoup d'estime et d'affection pour Paulin, fut sensiblement affligé de lui voir prendre le parti de la retraite; et sa douleur était d'autant plus vive, qu'il était plus animé de l'esprit du monde. Il employa les prières les plus pressantes pour empêcher son ancien disciple d'exécuter sa résolution. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il eut recours aux invectives les plus amères. Il ne pouvait, disait-il, se consoler dans la pensée qu'on voyait enseveli à Bilbao et à Calahora un homme fait pour être la gloire et l'appui du sénat et de l'empire romain (9). Le Saint lui adressa une belle réponse en vers, où il marquait qu'il s'estimait heureux de souffrir des reproches pour Jésus-Christ, et qu'il s'inquiétait peu du jugement des hommes, pourvu qu'il méritât, par sa conduite, l'approbation de Celui auquel seul il voulait plaire (10). On voit par-là le mépris qu'il avait pour le monde et pour tous ceux qui lui appartenaient.

Ceux qui l'avaient persécuté ou accablé de reproches, devinrent bientôt ses panégyristes : ils ne purent s'empêcher de louer hautement sa douceur et sa modestie; ils rendirent justice à sa grandeur d'âme et à la pureté de ses intentions. Il fut, dans

(4) *Ep.* 23.

(5) On voit par plusieurs lettres de saint Paulin, qu'il avait, dans un lieu voisin de la Garonne, et nommé *Ebromagus*, une terre et une maison de campagne où il se retirait souvent. *Ebromagus*, selon Sanson, est ce qu'on appelle aujourd'hui *Burg* : c'est, selon d'autres, *Bram*, situé sur la Lers, qui se décharge dans la Garonne. Voyez D. de Vic, et D. Vaissette. *Hist. de Languedoc*, t. I, note 39, p. 634.

Saint Paulin avait une autre terre près de Bordeaux, connue présentement sous le nom de *Le-Puy-Paulin*. Il en possédait un grand nombre d'autres, dont les principales étaient à *Alengones* (aujourd'hui *Langon)* sur la Garonne, à trente lieues de l'embouchure de cette rivière, dans le voisinage de Narbonne, de Fondi et de Cécube dans le *Latium*.

(6) Saint Ambroise, *ep.* 30; saint Jérôme, *ep.* 13, 34; saint Augustin, t. 1, *de Civ.* c. 10, *ep.* 30, ol. 36, *ep.* 26, ol. 30, *ep.* 27, ol. 32; saint Grégoire de Tours, *de Glor. Confess.* c. 107; saint Sulpice-Sévère, *in vitâ S. Martini*, c. 21 et 26; Fortunat, etc.

(7) Gal. I, 10.

(8) *O beata injuria displicere cum Christo!*
Saint Paulin, ep. 38 (*ol.* 29), p. 228, édit. Véron.

(9) *Ergo meum, patriæque decus, columenque senatûs*
Bilbilis, aut hærens scopulis Calagurris habebit.
Hic trabeam, Pauline, tuam, latiamque curulem
Constituis! patriosque istic sepelibis honores?
Ep. 25, ad Paulin. v. 56, etc. p. 361.

(10) *Christi sub nomine probra placebunt.*
Carm. 10, v. 186, p. 369.

Stultus diversa sequentibus esse.
Nil moror, æterno mea dum sententia regi.
Sit sapiens.
Ibid. v. 265.

Si placet hoc, gratare tui spe divite amici;
Si contra est, Christo tantùm me linque probari.
Ibid., v. 285. p. 376.

le sein de la pauvreté et de la retraite, l'admiration de tout l'univers. Les personnes les plus qualifiées venaient le voir des extrémités de l'empire, comme nous l'apprenons de saint Augustin et de saint Jérôme. Thérasie, sa femme, le soutenait dans ses premières résolutions, et ne lui était point inférieure en vertu. S'étant dépouillée, à son exemple, de tout ce qu'elle avait dans le monde, elle se revêtit d'habits simples, pour s'entretenir plus sûrement dans l'humilité et dans l'esprit de pénitence.

L'héroïque vertu de Paulin lui attira de justes louanges de la part de tout ce qu'il y avait de plus respectable dans l'église, d'un saint Ambroise, d'un saint Augustin, d'un saint Jérôme, d'un saint Martin de Tours. En 392, saint Augustin, qui n'était encore que prêtre, le représentait comme un modèle accompli, et appelait sa résolution *la gloire* de Jésus-Christ (11). Il s'exprimait ainsi dans une lettre où il exhortait au mépris du monde un jeune seigneur nommé Licentius, qui avait été son disciple : « Allez » dans la Campanie; voyez Paulin, cet homme si » grand par sa naissance, par son génie, par ses ri- » chesses; voyez avec quelle générosité ce serviteur » de Jésus-Christ s'est dépouillé de tout, pour ne » posséder que Dieu; voyez comment il a renoncé » à l'orgueil du monde, pour embrasser l'humilité » de la croix; voyez comment il emploie présente- » ment à louer Dieu ces trésors de science qui sont » perdus quand on ne les consacre pas à Celui qui » les a donnés (12). »

Paulin ne pouvait supporter les applaudissements des hommes. Plus grand encore par son humilité que par ses autres vertus, il désirait sincèrement d'être oublié du monde; il priait ses amis de s'abstenir de toute parole qui sentait le compliment, et de ne point aggraver le poids de ses péchés par des louanges qui ne lui étaient point dues : « Je suis » étonné, disait-il, qu'on fasse un mérite à quelqu'un » d'acheter le salut éternel, qui est le seul bien » solide, par des choses viles et périssables, et qu'on » le loue d'échanger la terre contre le ciel. Un » homme, disait-il à ceux qui lui donnaient le titre » de parfait, un homme, qui doit passer une rivière » à la nage, n'arrivera point de l'autre côté s'il se » contente de quitter ses habits; il faut de plus qu'il » se serve de ses jambes, et que tout son corps soit » en action; il doit en un mot déployer toute sa » force pour résister au courant (13). »

Le sacrifice que Paulin avait fait des richesses, des plaisirs, des honneurs, de la réputation que lui attiraient ses talents, n'était, pour ainsi dire, qu'une préparation au combat dans lequel il voulait s'engager. Attentif à veiller sur lui-même, il ne craignait rien tant que de tomber dans la lâcheté et de perdre par là les avantages qu'il s'était procurés. Il travaillait donc de toutes ses forces à faire sans cesse de nouveaux progrès dans la vertu. Il commença par se vaincre lui-même et par s'établir solidement dans l'humilité, la douceur et la patience. Si quelqu'un paraissait l'admirer à cause de son renoncement aux biens du monde; si on le félicitait sur tant de prisonniers dont il avait payé la rançon, sur tant de débiteurs qu'il avait délivrés en acquittant leurs dettes, sur les hôpitaux qu'il avait fondés et les églises qu'il avait bâties, il répondait que le sacrifice du cœur était le seul que Dieu agréât, et que pour lui il n'avait point encore commencé à faire ce qu'il devait. Il ajoutait que si les autres n'avaient pas tant donné aux pauvres, ils excellaient dans des vertus plus héroïques, les dons de la grâce étant fort diversifiés, que le sacrifice dont on lui parlait était extrêmement défectueux en lui-même, qu'il était purement extérieur, et par conséquent de peu de mérite, ou plutôt qu'il n'était qu'un acte d'hypocrisie. De pareils sentiments, exprimés avec autant de simplicité que d'énergie, montrent jusqu'à quel point le serviteur de Dieu portait le mépris de lui-même.

A la pratique du renoncement intérieur, il joignait les austérités de la mortification corporelle. Il vivait dans une si grande pauvreté, que souvent il n'avait point de quoi se procurer un peu de sel pour assaisonner les herbes ou le pain dont il se nourrissait; en quoi il l'emportait sur les solitaires les plus pénitents. Un tel genre de vie ne l'empêchait pas de conserver une aimable gaieté qui charmait ceux qui avaient le bonheur de le connaître, et qui se fait encore aujourd'hui remarquer dans ses écrits.

La raison pour laquelle Paulin ne choisit une retraite ni à Jérusalem, ni à Rome, fut qu'il voulait être entièrement inconnu aux hommes. Son amour pour la solitude et sa dévotion pour saint Félix lui firent préférer une espèce d'ermitage qui était auprès de Nole, dans la Campanie. Son but était de se consacrer là plus spécialement au service de Jésus-Christ, et de se mettre à portée de prier souvent sur le tombeau de saint Félix, qui était hors des murailles de la ville. Toute son ambition se bornait à être le portier de l'église du Saint, à la

(11) S. Aug. *ep.* 31.

(12) S. Aug. *ep.* 26 (*ol.* 39.) *ad Licent.*

(13) Saint Paulin, *ep.* 24, n. 7, p. 151. Voyez de nouvelles preuves de la profonde humilité de ce Saint, dans plusieurs de ses lettres, *ep.* 4, n. 4; *ep.* 24, n. 20; *ep.* 32, n. 3 *et* 4; *ep.* 40, n. 11.

balayer les matins, à veiller la nuit pour la garder, et à exercer cette fonction pendant toute sa vie (14); mais son humilité ne put être satisfaite; il se vit obligé de recevoir les saints ordres avant de quitter l'Espagne. Le jour de Noël de l'année 393, le peuple de Barcelone se saisit de lui dans l'église, et demanda avec les plus vives instances qu'il fût élevé au sacerdoce. On n'eut point d'égard à toutes ses représentations, et il fallut qu'il consentît à ce qu'on exigeait de lui. Il ne donna toutefois son consentement qu'à condition qu'il aurait la liberté d'aller où il voudrait. Ce point lui ayant été accordé, il se laissa ordonner par l'évêque du lieu. Les habitants de Barcelone s'étaient flattés qu'ils trouveraient le moyen de le fixer parmi eux, mais ils virent bientôt leurs espérances trompées. En effet, Paulin quitta l'Espagne et partit pour l'Italie après la fête de Pâques de l'année suivante. Il vit à Milan, ou plutôt à Florence, saint Ambroise, qui le reçut avec de grandes marques d'honneur, et qui l'agrégea à son clergé, sans cependant l'obliger à résider dans son diocèse; de là il se rendit à Rome, où saint Domnion, saint Pammachius, et plusieurs autres personnes recommandables par leurs vertus, lui donnèrent mille marques d'affection et de respect : mais le pape Sirice parut assez froid à son égard, parce qu'on l'avait prévenu contre lui. Paulin resta peu de temps dans la ville de Rome; il se mit promptement en route pour aller au lieu où il avait résolu de fixer sa demeure (15).

Là était une église bâtie sur le tombeau de saint Félix, et située à un demi-mille de Nole. Auprès de cette église était un long bâtiment à deux étages, avec une galerie partagée en cellules. Paulin logeait dans ces cellules les ecclésiastiques qui venaient le voir. De l'autre côté était un autre bâtiment destiné au logement des laïques. Le serviteur de Dieu avait aussi un petit jardin. Plusieurs personnes pieuses s'étant jointes à lui, il en forma une société, qu'il appelle *une compagnie de moines* (16). Ils s'assujettirent tous à une règle, et pratiquaient différentes austérités. Ils célébraient ensemble l'office divin, portaient le cilice et s'interdisaient pour la plupart l'usage du vin. Paulin cependant, à cause de ses infirmités, en buvait quelquefois un peu; mais il y mettait beaucoup d'eau. Tous ces solitaires pratiquaient de longues veilles et des jeûnes rigoureux. Ils ne se nourrissaient ordinairement que d'herbes, et il ne leur arrivait jamais de manger et de boire assez pour satisfaire les désirs de la nature. Chaque jour Paulin rendait à saint Félix tout l'honneur dont il était capable (17); mais il essayait de se surpasser le jour de la fête de ce Saint. Tous les ans, il célébrait ses louanges par un poëme qu'il appelait *le tribut de son hommage volontaire*. Nous avons encore aujourd'hui quatorze, ou même quinze de ces poëmes, selon la différente manière de les compter (18).

(14) *Carm.* 12.

(15) On voit par les poëmes de saint Paulin, qu'il eut, dès sa jeunesse, une tendre dévotion pour saint Félix; il attribue aux prières de ce Saint sa conversion et plusieurs autres faveurs qu'il avait reçues du Ciel.

Muratori pense avec le P. Chifflet (et ce sentiment paraît fort probable) que saint Paulin fut substitué dans le consulat à Valens, qui mourut en 378, à la vingt-cinquième année de son âge. Il ne fut que consul honoraire, selon le P. Pagi; mais il est certain que ce savant critique se trompe. En effet, saint Paulin remercie saint Félix de ce que, par sa protection, il n'avait mis personne à mort durant son consulat. Voyez Muratori, *diss.* 9, p. 816.

L'année après son consulat, saint Paulin fut fait consulaire de la Campanie, qui était la première des provinces consulaires, et dont le gouvernement ne se donnait qu'aux plus illustres d'entre les ex-consuls. Il entra dans cette charge en 379; et pendant qu'il la gérait, il assista à Nole à la fête de saint Félix, en 380, comme il le dit lui-même dans un poëme qu'il composa quinze ans après. (*Natal.* 2.) Durant ce temps-là, il résida à Nole, et non à Capoue, comme le faisaient ordinairement les gouverneurs de la province. Il fit faire un chemin pour aller à l'église de Saint-Félix, avec un aqueduc, tant pour l'usage de cette église que pour celui de la ville. On voit aussi par ses écrits qu'il avait été à Nole dans son enfance, qu'il s'y consacra à Dieu sous la protection de saint Félix, et qu'il conserva toujours depuis une dévotion singulière pour ce Saint. Voyez Muratori, *diss.* 10, p. 817, et *diss.* 13, p. 823.

(16) *Ep.* 24, n. 8.

(17) *Ep.* 28, n. 6.

(18) Le onzième, le douzième et le treizième sont imparfaits, même dans l'édition de Le Brun des Marettes; mais Muratori, historiographe du duc de Modène, les a donnés en entier dans ses *Anecdotes de la Bibliothèque ambroisienne*, et ils ont été réimprimés dans l'édition des œuvres du Saint, qui a paru à Vérone, avec les *Dissertations* de Muratori *sur saint Paulin*.

Nous avons plusieurs autres poëmes du même Saint. On voit par le sujet des trois premiers, qu'il les composa lorsqu'il était encore dans le monde. Il adressa le dixième et le onzième à Ausone, pour lui justifier sa retraite. Vous devriez, lui disait-il, *carm.* 10, me féliciter plutôt que de me blâmer, puisque, jusqu'au moment de ma retraite, je n'ai mangé que des viandes de mort, et n'ai eu de goût que pour les choses qui sont une folie aux yeux de Dieu. Le poëme à Jovius contient les preuves de la Providence. Celui que le Saint adressa à Julien, à l'occasion de son mariage, renferme d'excellentes instructions pour les personnes mariées.

Outre les poëmes de saint Paulin, nous avons encore de lui des épîtres fort élégantes, et qui l'ont fait surnommer *les délices de l'ancienne piété chrétienne*. Saint Augustin dit, *ep.* 27, qu'elles ont la douceur du lait et du miel; que les fidèles, en les lisant, sont transportés de leurs charmes, et qu'elles leur communiquent une ferveur de dévotion qu'il est impossible d'exprimer. Elles nous représentent au naturel l'âme de saint Paulin, n'étant que l'effusion de l'abondance de son cœur, et du zèle ardent avec lequel il cherchait

Nous apprenons du Saint que rien ne le portait si efficacement à la ferveur que la considération de la bonté infinie de Dieu, qui, malgré tout ce que nous lui devons, ne nous demande que notre amour. Tout pauvres et insolvables que nous sommes, si nous l'aimons, nous acquittons toutes nos dettes; et il n'y a point en cela de difficulté, n'y ayant point d'homme qui n'ait un cœur et qui ne soit capable d'aimer. La bonté céleste va plus loin encore : en aimant Dieu, nous acquérons un droit à ses plus grandes faveurs; de créancier qu'il était, il devient débiteur par rapport à nous (19).

Il y avait quinze ans que Paulin vivait dans sa retraite, lorsqu'on l'élut pour succéder à Paul, évêque de Nole, qui mourut sur la fin de l'année 409. Nous allons parler de sa conduite dans l'épiscopat, d'après Uranius, un de ses prêtres, qui fut témoin oculaire de ce qu'il rapporte, et qui nous a laissé une relation de sa mort. Il cherchait à se faire aimer, plutôt qu'à se faire craindre. Les émotions de la colère ne donnèrent jamais la moindre atteinte à la tranquillité de son âme. S'il lui arrivait d'employer la sévérité, il la tempérait toujours par la douceur. On ne s'adressait point à lui sans obtenir ce qu'on demandait. Tous avaient part à ses conseils ou à ses aumônes, selon leurs différents besoins. Il ne regardait comme de vraies richesses que celles que Jésus-Christ a promises à ses Saints. L'or et l'argent, disait-il, ne servent qu'autant qu'ils fournissent des moyens d'assister les malheureux. Sa libéralité envers les pauvres le réduisit lui-même à une extrême pauvreté (20).

le Seigneur. Les allusions pieuses qu'on y trouve montrent que l'auteur se servait de tout, des choses même les plus indifférentes, pour s'élever jusqu'à Dieu.

On doit regretter la perte du panégyrique que saint Paulin avait composé en l'honneur de Théodose, d'après les louanges que saint Jérôme, *ep. ad Paulin.*, donne à l'art et à l'éloquence qu'on y admirait : mais ces louanges, on peut les appliquer au discours du même Saint sur l'aumône.

Pour revenir aux poèmes de saint Paulin, ils sont pleins de feu et de douceur; on y remarque aussi un certain ton de gaieté qui attache singulièrement le lecteur : les pensées en sont belles, les comparaisons justes et nobles; il n'y a rien de languissant, rien qui puisse en rendre la lecture fastidieuse. Ausone, *ep.* 20 *ab Paulin.*, avoue qu'il cède à son disciple la palme de la poésie; il ajoute que parmi les poètes modernes, il n'en est aucun qui la lui dispute, aucun qui réunisse comme lui la brièveté et la clarté, *ep.* 19 *ad Paulin.*

Paulin montre partout une grande dévotion envers les Saints, et assure, *ep.* 23 *ad Sever.* p. 204, qu'on se servait de leurs reliques dans la consécration des autels et des églises, les fidèles ne doutant point qu'elles ne fussent pour eux une défense et un remède. Il dit que leurs châsses étaient ornées de fleurs, *poëm.* 14; qu'il s'y faisait un grand concours de peuple, *poëm.* 13; que ce concours avait pour principe les miracles qui s'y opéraient; que les choses perdues avaient été retrouvées, et les malades guéris par l'intercession des Saints, *poëm.* 18. Il parle, comme témoin oculaire, d'un violent incendie, qui, n'ayant pu être éteint par tous les secours humains, le fut par un petit morceau de la vraie croix, *poëm.* 23. Il en envoya un, enchâssé dans de l'or, à saint Sulpice-Sévère. « Je vous fais, disait-il, un grand présent » dans un petit atome; c'est un préservatif contre les maux » de cette vie, et un gage de la vie éternelle, *ep.* 32. » Chaque année il faisait un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des apôtres, *ep.* 45 *ad Augustin.* p. 270, et pour assister à la fête de saint Pierre et de saint Paul, *ep.* 17 *ad Sever.* Tous ses poèmes sur Félix sont remplis de témoignages de la confiance qu'il avait aux mérites de ce Saint. Il le conjure de s'intéresser pour lui auprès de Dieu, et d'être son protecteur devant le trône de la Majesté divine, surtout au jour du jugement, *poëm.* 14, p. 43. Il déclara qu'en recevant l'Eucharistie, nous mangeons la chair de Jésus-Christ, cette même chair qui fut attachée à la croix.

In cruce fixa caro est, quâ pascor, de cruce sanguis
Ille fluit, vitam quo bibo, corda lavo. Ep. 32, p. 204.

Souvent il parle des saintes images. Il fait la description des peintures qui étaient dans l'église de Saint-Félix de Nole, peintures où l'on voyait représentées les histoires dont on trouve le récit dans le Pentateuque, dans les livres de Josué, de Ruth, de Tobie, de Judith et d'Esther, *poëm.* 24 *et* 25. Il dit, en parlant de ces peintures, qu'elles étaient les livres des ignorants, *poëm.* 24, p. 156. Il exhorte ses amis à prier pour l'âme de son frère, qui était mort, dans la persuasion que ces prières lui procureront du rafraîchissement et de la consolation, en cas qu'il souffre quelque peine dans l'autre vie, *ep.* 35 *ad Delphin.* et 38 *ad Amand.*, p. 224. Rien de plus énergique et de plus touchant que la manière dont il exprime en plusieurs endroits les sentiments d'humilité et de componction dont il était pénétré, et l'estime qu'il faisait du don des larmes, *ep.* 25, p. 146, etc.

L'édition des œuvres de saint Paulin, par l'abbé Le Brun des Marettes, est plus complète que toutes celles qui l'avaient précédée. Elle parut à Paris en 1685, in-4°, et contient trente-deux poèmes et cinquante et une épîtres, avec la vie du Saint, compilée par l'éditeur.

Les œuvres de saint Paulin furent réimprimées à Vérone en 1736, avec des corrections faites d'après un grand nombre de Mss., avec des notes et des dissertations de différents auteurs, et avec quatre poèmes entiers que Muratori avait déjà publiés, et qu'il prit soin de revoir de nouveau. Trois de ces poèmes sont sur saint Félix; le quatrième a pour objet de montrer l'extravagance de l'idolâtrie.

(19) Saint Paulin, *ep.* 25 *ad Sulpic. Sever.* n. 46, 47.

(20) Saint Grégoire-le-Grand raconte, dans ses dialogues, l. 3, c. 1, que Paulin de Nole se vendit lui-même aux Vandales pour racheter le fils d'une pauvre veuve, après avoir employé tout ce qu'il possédait à payer la rançon de plusieurs autres prisonniers; il ajoute qu'il travailla comme esclave dans un jardin, jusqu'à ce que son maître, ayant découvert son mérite, et qu'il était favorisé du don de prophétie, le mit en liberté et le renvoyât. Quelques auteurs pensent que cet événement arriva sous les Goths, qui saccagèrent la ville de Nole du temps de notre Saint. Cette histoire, suivant Ceillier, appartient au successeur de saint Paulin, qui, dans quelques catalogues, est nommé *Paulin II*, et qui mourut

Ayant été fait prisonnier par les Goths, qui ravagèrent l'Italie en 410, il dit à Dieu avec confiance : « Ne permettez pas, Seigneur, que l'on me tourmente pour de l'or ou de l'argent; vous savez où j'ai mis tout ce que vous m'avez donné. » Sa prière fut exaucée; les barbares ne le tourmentèrent point, non plus que ceux qui avaient tout abandonné pour Jésus-Christ. C'est de saint Augustin que nous apprenons cette particularité (21).

Flora, femme pleine de vertu, dont le fils nommé Cynégius avait été enterré dans l'église de Saint-Félix, consulta Paulin sur l'avantage qui revenait aux morts d'être placés auprès des tombeaux des Saints. L'évêque de Nole, au lieu de décider lui-même la question, la renvoya à saint Augustin, qui à ce sujet composa le livre intitulé : *Du soin qu'on doit avoir des morts*. Il y montre que la pompe des funérailles et l'appareil des cérémonies extérieures ne servent de rien aux morts, et n'ont été instituées que pour la consolation des vivants; mais il ajoute qu'il n'en est pas de même de la sépulture dans un lieu sacré; elle a pour principe un sentiment intérieur de piété qui recommande l'âme du mort à la miséricorde divine, et qui lui mérite l'intercession du Saint, auprès duquel le corps a été enterré.

Saint Paulin vécut jusqu'à l'an 431. Nous ne ferons plus que suivre la relation de sa mort donnée par Uranius. Dans sa dernière maladie, et trois jours seulement avant sa mort, il fut visité par deux évêques qui se nommaient l'un Symmaque et l'autre Acyndinus. Il s'entretint avec eux des choses spirituelles, comme s'il eût joui d'une santé parfaite. La joie que lui causait leur présence lui faisait oublier sa maladie. Il offrit avec eux le redoutable sacrifice, après avoir prié qu'on apportât les vases sacrés à côté de son lit. Le prêtre Postumien vint ensuite et lui dit qu'on devait quarante pièces d'argent pour les habits des pauvres. Le Saint répondit en souriant que quelqu'un paierait cette dette. Peu de temps après arriva un prêtre de Lucanie, qui apporta cinquante pièces d'argent de la part d'un évêque et d'un laïque. Paulin, ayant remercié Dieu, donna deux de ces pièces à celui qui les avait apportées, et fit payer avec les autres ce qui était dû aux marchands qui avaient habillé les pauvres. La nuit étant venue, il dormit un peu; puis il réveilla les personnes de son clergé pour dire matines, suivant sa coutume, après quoi il les exhorta à la ferveur et à la paix. Il demeura en silence jusqu'à l'heure de vêpres. Les lampes étant allumées, il étendit les mains, et dit d'une voix basse : *J'ai préparé une lampe à mon Christ* (22). Sur les dix ou onze heures de la nuit, tous ceux qui étaient dans la chambre se sentirent agités comme par les secousses d'un tremblement de terre. Paulin rendit l'esprit en ce moment. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Félix. Son corps fut depuis transféré à Rome, et il est dans l'église de Saint-Barthélemi au-delà du Tibre.

Le monde, en persécutant saint Paulin, ne fit que lui fournir l'occasion de remporter une victoire plus glorieuse, et de mériter une double couronne. Cet ennemi est bien plus dangereux lorsqu'il nous condamne que lorsqu'il nous applaudit. Craindre ses traits impuissants, c'est craindre une ombre. Au reste, il finit toujours lui-même par admirer ceux qui l'ont méprisé par principe de religion.

Servir les hommes pour Dieu autant que l'on en est capable, c'est un acte de charité; mais c'est une bassesse impardonnable que de sacrifier sa conscience aux caprices du monde. *Nous vous sommes soumis en tout*, disaient à Pharaon les Hébreux esclaves en Égypte; *mais vous devez nous laisser la liberté d'aller dans le désert sacrifier au Dieu d'Israël*. Effectivement nous sommes essentiellement libres dans le service de Dieu et dans tout ce qui a rapport à l'éternité. Nous ne pouvons être esclaves en ce point à cause de l'excellence de notre nature et de la fidélité que nous devons à Dieu. Nous sommes obligés de nous armer de courage comme les Saints, et de témoigner hautement par notre conduite que nous ne connaissons d'autre gloire que l'accomplissement de la volonté de Dieu, et que nous regardons comme un gain et un honneur les ignominies que la

en 442. Le savant Bénédictin apporte pour raison que les Vandales firent des descentes en Italie avant cette année, mais non avant l'an 431 que mourut saint Paulin. D'ailleurs, saint Augustin, Uranius, etc., n'ont rien dit de cette captivité volontaire. Auraient-ils passé sous silence un fait de cette nature, s'il eût été réel?

Plusieurs écrivains nient que le successeur immédiat de notre Saint se soit appelé Paulin : mais tout le monde s'accorde à dire que le siége de Nole a été occupé par un évêque nommé Paulin-le-Jeune, Paulin II, ou Paulin III, selon quelques autres, lequel vivait en 520, comme l'observe Muratori, p. 446. Il est probable que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit saint Grégoire, qui composa ses dialogues vers l'an 540.

Le P. Papebroch, t. IV *Junii*, p. 193, *append. de 3 Paulinis*, distingue trois Paulins de Nole, et prétend que ce fut le troisième, surnommé *le Jeune*, qui se vendit aux Vandales avant l'année 535. Une épitaphe trouvée dans le cimetière de Nole fait mention de lui. (Voyez Ferrarius, *in Thesauro Eccles. Nolan. an.* 1644.) Ce Paulin avait une grande vertu; il prédit la mort de Thrasimond, qui arriva en 511. Saint Grégoire-le-Grand avait appris de témoins oculaires ce qu'il a dit de la captivité volontaire de ce bon évêque.

(21) *L. de Curâ pro mortuis*, c. 16. — (22) *Ps. XXXI*, 17.

pratique de la vertu nous attirera. Nous sommes les disciples de Celui qui a dit : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier* (23).

SAINT ALBAN,

PREMIER MARTYR DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Tiré de Bède et des pièces publiées par Usserius. Il y a dans la bibliothèque cottonienne une ancienne vie du Saint et un abrégé de cette même vie en anglo-saxon. Nous en avons aussi fait usage.

L'AN 303.

La lumière de l'Évangile fut portée en Angleterre dès le temps des apôtres. Le nombre des chrétiens s'y accrut de beaucoup par la conversion du roi Lucius, qu'on place en 180. Il paraît que la rage des premiers persécuteurs ne pénétra point jusque dans cette île; ce qui, sans doute, ne contribua pas peu à y attirer les fidèles lorsqu'ils se voyaient en danger de la part des idolâtres; peut-être aussi, excités par la modération du gouvernement romain, s'y promirent-ils une retraite assurée, d'autant plus que l'Angleterre était comme un nouveau monde par rapport au reste de l'empire : mais ils ne purent se mettre à l'abri de la persécution de Dioclétien. Nous apprenons de Gildas et de Bède, que plusieurs chrétiens de l'un et de l'autre sexe remportèrent la couronne du martyre.

Le premier et le plus célèbre de ces héros chrétiens fut saint Alban, dont la mort a été encore illustrée par plusieurs miracles et par diverses circonstances extraordinaires, et dont le sang, après avoir rendu témoignage au nom de Jésus-Christ, a été une source féconde de bénédictions pour l'Angleterre. La gloire de son triomphe a été si éclatante, dit Fortunat, qu'elle s'est répandue par toute l'Église. Usserius a publié les anciens actes de son martyre, dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bède et dans Gildas.

Il paraît qu'Alban était Romain, et même issu d'une famille distinguée (1). Il naquit à Vérulam, qui fut durant plusieurs siècles une des plus considérables villes de la Grande-Bretagne, mais qui, ayant été plusieurs fois assiégée par les Saxons, fut détruite à la fin. Celle qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Alban s'est élevée sur ses ruines (2).

Le Saint étant encore jeune alla à Rome pour s'y perfectionner dans la connaissance des belles-lettres (3). Lorsqu'il fut revenu en Angleterre, il s'établit à Vérulam et y vécut avec quelque distinction, étant, selon toutes les apparences, un des principaux habitants de la ville. Quoiqu'il ne connût pas Jésus-Christ, il était plein de bonté pour les malheureux et leur donnait l'hospitalité. Dieu le récompensa de ces généreuses dispositions; il l'amena à la connaissance de la vérité, et lui découvrit les trésors inestimables de la vie éternelle.

Il était encore idolâtre quand on commença à exécuter dans la Grande-Bretagne les édits des empereurs contre la religion chrétienne. Il cacha dans sa maison et traita avec beaucoup d'humanité un ecclésiastique qui avait pris la fuite pour se soustraire aux perquisitions des persécuteurs. Cet ecclésiastique est nommé Amphibalus par quelques auteurs. Alban fut singulièrement édifié de sa conduite; il admirait surtout sa ferveur, qui lui faisait passer le jour et la nuit dans la prière. Il eut envie de connaître une religion qui opérait de tels effets; il voulut en être instruit, et il devint chrétien en fort peu de temps. Telle fut sa fidélité à correspondre à la grâce, qu'il n'eût bientôt plus que du mépris pour le monde, et même pour la vie.

Cependant le bruit se répandit qu'un des prédicateurs de la religion chrétienne était caché dans la maison d'Alban. Le gouverneur y envoya des soldats pour s'assurer de la vérité du fait : mais l'ecclésiastique ne s'y trouva point : le Saint l'avait fait évader secrètement, et avait changé d'habit avec lui, afin qu'on ne le reconnût point, et qu'à la faveur de ce déguisement, il pût porter à d'autres la nouvelle du salut. L'habit de l'ecclésiastique dont il se revêtit était une de ces longues robes que les anciens appelaient *caracalla* (4).

(23) *Joan. XV*, 18.

(1) Voyez les anciens monuments cités par Léland, Usserius, Alford et Cressy.

(2) Il ne reste plus aucuns vestiges de l'ancienne ville de Vérulam, si l'on en excepte quelques fondations de murailles et quelques morceaux de pavés marquetés. On y a souvent trouvé, en creusant, des pièces de monnaie romaine. La Werlame coule à l'orient de la ville; à l'occident est le grand chemin construit par les Romains, et appelé *Watlingstreet*.

(3) C'est ce qui se prouve par les autorités que produit le judicieux Léland.

(4) La *caracalla* était une longue robe, à-peu-près semblable à l'habit de nos moines. Elle avait quelquefois un capuchon; d'autres fois elle n'en avait point. Cet habillement était originairement gaulois. Antoninus Basianus, fils de l'empereur Sévère, en introduisit l'usage à Rome, ce qui le fit surnommer *Caracalla*. Voyez Aurélius Victor, Ferrarius, *de re vestiaria Roman.*; Hoffman, *Lexic. univ.*

Thomas Walsingham rapporte que la *caracalla* de saint Alban, faite de laine, se gardait à Ely, dans un grand coffre qui fut ouvert en 1314, sous le règne d'Édouard II; il ajoute que la partie supérieure de cette robe paraissait encore teinte du sang du martyr, et que ce sang était aussi vermeil que si l'on venait de le répandre.

Alban, qui brûlait du désir de verser son sang pour le Dieu qu'on venait de lui faire connaître, se présenta sans crainte aux soldats. Ceux-ci le lièrent et le conduisirent au juge, qui était alors à l'autel pour offrir un sacrifice à ses idoles. Quand le juge le vit, il entra dans une grande colère sur ce qu'il s'était revêtu de l'habit de l'ecclésiastique pour prendre sa place; ayant ensuite ordonné qu'on le traînât devant les images de ses dieux, il lui dit : « Puisque vous avez eu la hardiesse de cacher un » sacrilége et un blasphémateur, vous souffrirez le » supplice qui lui était destiné, si vous refusez de » participer aux cérémonies de notre religion. » Le Saint répondit, sans s'émouvoir, qu'il n'obéirait jamais à un ordre semblable. Le magistrat lui demanda ensuite de quelle famille il était. « Alban. A quel » dessein m'interrogez-vous sur ma famille? Si vous » voulez savoir quelle est ma religion, je suis chré» tien. Le magistrat. Quel est votre nom! Alban. » Je me nomme Alban, et j'adore le seul vrai Dieu, » le Dieu vivant qui a créé toutes choses. Le ma» gistrat. Sacrifiez aux grands dieux, ou attendez» vous à la mort. Alban. Vos sacrifices sont offerts » aux démons, qui ne peuvent secourir leurs adora» teurs, ni leur accorder l'effet de leurs prières. » Les peines éternelles de l'enfer seront le partage » de quiconque sacrifiera à vos idoles. » Le juge, ne se possédant plus de rage, fit battre cruellement le saint confesseur; mais comme il vit qu'il était inébranlable et qu'il souffrait toutes les tortures avec joie, il le condamna à être décapité.

La plus grande partie du peuple sortit de la ville pour assister au supplice d'Alban, et le juge y resta presque seul. Le chemin qui conduisait au lieu de l'exécution était coupé par une rivière qui avait beaucoup de rapidité en cet endroit, parce que son lit était resserré par une muraille. On ne pouvait approcher du pont à cause de l'affluence du peuple, et le Saint serait resté là jusqu'au soir, s'il eût attendu que tous ceux qui marchaient devant lui eussent été passés. Impatient de remporter la couronne du martyre, il s'avance au bord de l'eau, lève les yeux au ciel et fait une courte prière; aussitôt la rivière s'ouvre en deux et donne passage au Saint et à mille personnes (5).

Le bourreau, que la conduite du martyr avait déjà beaucoup touché, se convertit à la vue de ce miracle; il jeta le glaive qu'il tenait en main, se prosterna aux pieds d'Alban et demanda à mourir avec lui, ou plutôt en sa place. Cette conversion subite retarda l'exécution. En même temps le Saint, toujours accompagné du peuple, gagna le haut de la montagne, qui était éloignée de la rivière d'environ cent pas, et qui était un lieu fort agréable. On rapporte que, s'étant mis à genoux pour prier, on vit jaillir une source dont l'eau étancha sa soif. Sur ces entrefaites, il se présenta un nouveau bourreau qui lui trancha la tête : mais Dieu le punit miraculeusement de cette action en le renversant tout à coup par terre et en le privant de la vue. Quant au premier bourreau qui avait refusé de prêter son ministère au crime, et qui s'était déclaré chrétien, il fut aussi décapité, et mérita le bonheur d'être baptisé dans son sang. Il est fait mémoire de lui dans le martyrologe romain. Capgrave le nomme Héraclius; d'autres l'appellent Araclius.

Plusieurs de ceux qui assistèrent à l'exécution ouvrirent les yeux à la lumière de la foi. Ils s'attachèrent au prêtre qui avait converti saint Alban, et passèrent avec lui dans le pays de Galles, où ils reçurent le baptême (6); mais ils furent mis en pièces par les idolâtres à cause de leur religion. Le prêtre qui les avait instruits fut lapidé à Rudburn, à trois milles de la ville de Saint-Alban (7). Geoffroi de Monmouth et d'autres auteurs le nomment Amphibalus; mais Ussérius conjecture qu'il s'appelait Caracalla, du nom de son habillement.

Saint Alban, au rapport de Bède, souffrit le 22 juin. Les uns placent son martyre en 286, les autres en 303, c'est-à-dire au commencement de la grande persécution de Dioclétien, à laquelle Constance mit fin l'année suivante, dans la Bretagne.

Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles dont nous avons parlé. Nous ne saurions mieux faire que de rapporter ce qu'en dit M. Collier, célèbre protestant : « Les miracles de saint Alban » étant attestés par des auteurs si dignes de foi, je » ne vois pas pourquoi on les révoquerait en doute. » Il est certain, par les écrits des anciens, que de » leur temps il s'opérait des miracles dans l'Église. » Il n'y aurait pas de raison à soutenir que Dieu n'a » manifesté sa puissance d'une manière surnaturelle » que dans le siècle des apôtres. Ceux-ci n'ayant pas » converti le monde entier, pourquoi ne voudrions» nous pas convenir que Dieu aura donné aussi à » ceux de ses serviteurs, qui ont vécu ensuite, des » lettres de créance auxquelles on ne pouvait se re» fuser? Pourquoi enfin rejetterait-on les miracles

(5) Il paraît que cette rivière était la Coln, qui passe entre l'ancien Vérulam et la nouvelle ville de Saint-Alban.

(6) Ces chrétiens nouvellement convertis étaient au nombre de mille. Voyez Hapsfield.

(7) Ceci est rapporté comme certain par Thomas Rudburn, qui était né sur les lieux, par Matthieu Paris, etc., qui écrivaient d'après d'anciennes pièces qui se gardaient à l'abbaye de Saint-Alban.

» de saint Alban, la circonstance où il se trou» vait étant assez importante pour que le ciel in» terposât son pouvoir d'une manière surnatu» relle (8). »

On bâtit, sous le règne de Constantin-le-Grand, une magnifique église à l'endroit où saint Alban avait souffert le martyre; et cette église devint célèbre par un grand nombre de miracles (9). Les Saxons l'ayant détruite, Offa, roi des Merciens, en fit bâtir une autre, avec un monastère auquel il donna des revenus considérables (10). Les papes accordèrent à ce monastère les plus grands priviléges, et remirent à toutes les terres qui en dépendaient le *romescot* ou denier de saint Pierre. Il fut détruit sous Henri VIII; mais les habitants de la ville donnèrent une somme d'argent pour qu'on leur laissât l'église, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui est paroissiale (11).

(8) Gildas, Bède, etc., disent expressément que saint Alban passa la rivière à sec, et qu'il fit jaillir une source à l'endroit où il fut décapité. Ce lieu, nommé *Holmhurst* par les Anglo-Saxons, et appelé depuis *Derswold-wood*, a servi d'emplacement à la ville de Saint-Alban.

(9) On peut voir sur ces miracles Henschenius, dans ses *Analecta de S. Albano*, et Papebroch, t. IV *Junii*.

(10) Offa, roi de Mercie, fonda le monastère de Saint-Alban, l'an de Jésus-Christ 793, et le trente-troisième de son règne; il y donna des biens considérables dans le concile de Celchyth, où se trouvèrent quinze évêques, plusieurs rois et un grand nombre de seigneurs. Voyez la chronique de Stow.

Dans un voyage que ce prince fit à Rome par dévotion, il exempta les terres de l'abbaye de Saint-Alban de la taxe appelée *le denier de saint Pierre*, à laquelle il avait soumis toutes les familles de son royaume, dont le revenu annuel passait trente sous d'argent. Chaque famille qui était dans le cas payait tous les ans un sou d'argent au Saint-Siége. Cette taxe fut imposée sous le pape Adrien I.

Le royaume d'Offa était composé des comtés d'Héréford, de Worcester, de Glocester, de Warwick, de Staffort, de Derby, de Chester, de Salop, de Nottingham, de Northampton, d'Oxford, de Buchingham, de Leicester, de Bedford, de Huntington, de Cambridge, de Norfolk, de Suffolk, d'Essex, de Middlesex, et de la moitié de celui de Herford. Voyez la vie manuscrite de ce prince, citée par Spelman et par Wilkins, p. 159.

(11) L'abbé de Saint-Alban siégeait au parlement à la tête de tous les abbés mitrés. Cette préséance lui fut accordée par le pape Adrien IV, en 1154. *Sicut B. Albanus protomartyr est Anglorum, ità et abbas sui monasterii sedem primam habet in parliamento.* Plusieurs rois confirmèrent ce privilége. Voyez Reyner, Stevens, *vol.* 1, p. 170, et *Monast. Angl. vol.* 1, p. 80. et Brown-Willis, *Hist. des Abbayes mitrées, vol.* 1, p. 13.

Avant la destruction des monastères en Angleterre, vingt-sept ou même vingt-neuf abbés et deux prieurs, presque tous de l'ordre de Saint-Benoît, étaient barons, et avaient droit de siéger au parlement. Nous allons donner la liste des abbayes qui jouissaient de ce privilége, et marquer leur revenu annuel d'après l'évaluation qui en fut faite lorsqu'on les détruisit. Il est inutile d'avertir que la livre dont il s'agit est la livre sterling.

1° Saint-Alban, 2102 *liv.* selon la manière ordinaire de compter, et 2510 dans Speed.

2° Glastembury, dédiée sous l'invocation de la Sainte-Vierge, 3311 *liv.* dans Dugdale, et 3500 dans Speed.

3° Saint-Augustin de Cantorbéry, 1413 *liv.* transportée à la cour de l'échiquier, et l'église priorale de Christ dans la même ville, 2387 *liv.*

4° L'abbaye de Westminster, 3471 *liv.* dans Dugdale, et 3977 dans Speed. Maitland observe dans son histoire de Londres et de Westminster, p. 391, que 3977 *liv.* de ce temps-là en feraient aujourd'hui 20,000; il ajoute que l'abbaye de Westminster, avec le revenu dont nous venons de parler, était la plus riche qu'il y eût en Angleterre; elle était aussi la plus richement fournie de vases sacrés et d'ornements précieux.

5° L'abbaye de Wincester, fondée sous l'invocation de la Sainte-Trinité par saint Byrin et Kynegilse, premier roi chrétien des West-Saxons, et connue depuis sous le nom de Saint-Sithwin, 1507 *liv.*

6° Saint-Edmond's-Bury, bâtie par le roi Canut, 1659 *liv.* dans Dugdale, et 2336 dans Speed.

7° L'abbaye d'Ely, rétablie par saint Ethelwold, 1084 *liv.* L'évêché de la même ville, 2134 *liv.*

8° Abingdon, fondée sous l'invocation de la Sainte-Vierge, par Cedwalla et Ina, rois des West-Saxons, 1876 *liv.*

9° L'abbaye de Reading, bâtie par le roi Henri I, 1938 *liv.*

10° Thorney (au comté de Cambridge), rétablie par saint Ethelwold en l'honneur de la Sainte-Vierge, 508 *liv.*

11° Waltham, qui, d'église collégiale (fondée par le comte Harold en 1062), fut changée, par le roi Henri II, en une abbaye de chanoines réguliers de saint Augustin, sous l'invocation de la sainte Croix, 900 *liv.* dans Dugdale, et 1079 dans Speed.

12° Saint-Pierre de Glocester, fondée par Wulfère et Ethelred, rois de Mercie, 1550 *liv.* Henri VIII fit une cathédrale de l'église de cette abbaye.

13° Tewkbury, 1598 *liv.* Cette abbaye fut fondée, en 715, par Doddo, premier seigneur de Mercie, lequel se fit moine à Pershore.

14° Winchelcomb, au comté de Glocester, 759 *liv.* Cette abbaye fut fondée par Offa et Kenulph, rois de Mercie.

15° Ramsey, au comté de Huntigdon, fondée sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de saint Benoît, par Ailwyne, alderman d'Angleterre et comte des Est-Angles, 1716 *liv.*

16° Bardney, au comté de Lincoln. Cette abbaye ayant été détruite, en 870, par les Danois qui y massacrèrent trois cents moines, fut rebâtie par Guillaume-le-Conquérant.

17° Croyland, 1087 *liv.* dans Dugdale, et 1217 dans Speed.

18° Saint-Benoît de Hulm, au comté de Norfolk, fondée vers l'an 800, 585 *liv.* Cette abbaye fut donnée par Henri VIII aux évêques de Norwich, en échange pour des terres dépendantes de leur siége, dont le revenu annuel était alors de 1050 *liv.* Depuis ce temps-là, les évêques de Norwich sont seuls abbés en Angleterre. Le monastère de la Trinité de Norwich était évalué à 1061 *liv.*

19° L'abbaye de Peterburg, fondée, en 655, par Péada, roi de Mercie, et rebâtie par Adulfe, chancelier du roi Edgard, qui s'y fit moine et en mourut abbé. On en faisait monter le revenu à 1921 *liv.* dans la vingt-sixième année de Henri VIII, selon Dugdale, et il se trouva de 1972 par le compte qui en fut fait. Henri VIII en épargna l'église, pour

On sauva une partie des reliques de saint Alban, qui se gardent précieusement chez les Anglais de Valladolid; il y en a aussi une petite portion à Saint-Omer. L'Angleterre, pendant plusieurs siècles, a honoré saint Alban comme un de ses principaux patrons, et elle a obtenu du Ciel des grâces signa-

ne pas troubler les cendres de la reine Catherine, et il changea l'abbaye en un siége épiscopal, dont le revenu annuel est porté à 414 *liv.* sur l'état annuel du roi.

20° L'abbaye de Battel, au comté de Sussex, fondée en l'honneur de saint Martin, par Guillaume-le-Conquérant, 880 *liv.*

21° Malmesbury, au comté de Wilt, 803 *liv.*

22° L'abbaye de Whitby, appelée anciennement Streaneshalch, fondée, en 657, par le roi Oswi, en faveur de sainte Hilde. Elle fut détruite par les Danois, mais rebâtie, après la conquête, sous l'invocation de saint Pierre et de sainte Hilde.

23° L'abbaye de Selby, au comté d'Yorck, fondée par Guillaume-le-Conquérant en l'honneur de saint Pierre et de saint Germain, 729 *liv.*

24° Sainte-Marie d'Yorck, bâtie sous le règne de Guillaume-le-Roux, 2,085 *liv.* dans Speed.

Les autres abbayes mitrées étaient celles de Shrewbury, de Cirencester, d'Évesham de Tavistock et de Hide à Wincester. Voyez Brown-Willis, *Hist. des Abbayes mitrées.*

Les deux prieurs, qui siégeaient dans la cour des lords, étaient celui de Coventry et celui des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Le dernier était appelé *Primus Angliæ Baro,* et il était le premier baron laïque, quoique religieux. Voyez Tanner, *Not. Monast.*

Nous mettrons ici, d'après le calcul de Tanner, le total du revenu des maisons religieuses en Angleterre, lorsqu'elles y furent supprimées. Les grands monastères, 104,919 *liv.;* les petits, 29,702 *liv.;* le chef-lieu des chevaliers de Malte dans Londres, 2,385 *liv.;* les vingt-huit autres maisons du même ordre, 3,026 *liv.;* les sept maisons de Trinitaires, les seules dont on ait trouvé l'évaluation (les autres n'ayant peut-être point de fondations réelles), 287 *liv.*

En vertu d'un acte passé au parlement, en 1535, la suppression de 181 petits monastères donna au roi un revenu annuel de 32,000 *liv.*, outre 100,000 *liv.* en vases et en pierreries. Par la suppression des grands monastères, arrivée en 1539, le revenu de la couronne fut augmenté de 100,000 *liv.*, sans y comprendre les vases et les pierreries. Le roi se saisit, en 1540, des maisons des chevaliers de Malte. En 1548, on réunit au fisc le revenu de 90 colléges, de 110 hôpitaux, et de 2,374 bénéfices simples.

Nous remarquerons ici que les églises furent encore plus maltraitées dans tous les royaumes du nord, lorsque l'hérésie y eut pris la place de la religion catholique.

Les revenus du clergé d'Angleterre faisaient la quatrième partie des biens du royaume, dans la vingt-septième année de Henri VIII; ceux des moines en faisaient à-peu-près la cinquième, selon M. Collier, *Hist. Eccles. vol.* 2, p. 108: mais cela se réduisait tout au plus à la dixième partie, pour les raisons que nous rapporterons plus bas. Tanner, *Præf.* p. 7.

On a peine à concevoir comment on n'a pas rendu plus de justice à l'ordre monastique, qui avait si longtemps illustré l'Angleterre, et où l'on avait compté tant de personnages recommandables par leur naissance, leur savoir et leur piété. On oublia, par rapport à eux, que le voile dont la mort couvre les cendres des gens de bien ou des hommes célèbres, est quelque chose de sacré. On ne rougit pas de profaner les châsses, en foulant aux pieds des lois qui sont respectées par les nations les plus barbares. Voilà où mènent les fureurs du schisme et de l'hérésie. Imaginerait-on qu'une telle conduite eût trouvé des apologistes?

Burnet prétend que les moines étaient tombés dans la corruption et le libertinage, lorsqu'on ordonna qu'ils fussent supprimés : mais c'est une calomnie que M. Henri Wharton (protestant) a solidement réfutée dans son *Specimen* des erreurs de l'histoire de la réformation par Burnet, qu'il a publiée sous le nom d'Antoine Harmer. « Dieu défend, dit-il, » p. 42, de pareilles horreurs à tous les chrétiens, à plus » forte raison à ceux qui se piquent de perfection; il défend » aussi de les en croire coupables sans des preuves évidentes. Certainement, si les moines eussent été tels qu'on les » dépeint, leurs crimes n'auraient point échappé à la connaissance de leurs visiteurs, qui se montrèrent si ardents » à rechercher et à divulguer toutes leurs fautes; ils auraient aussi été connus de Bale, qui lui-même avait été » moine; et il n'est pas croyable qu'il les eût omis, lui qui a » déchiré l'ordre monastique et le clergé avec une malice qui » tient de la fureur. »

L'historien de la réformation ayant avancé que les moines s'étaient emparés, sur la fin du huitième siècle, de la plus grande partie des richesses de la nation, Wharton montre, p. 40, qu'ils n'en possédaient pas alors la centième partie. Il ajoute que, leur nombre s'étant considérablement accru dans le dixième, onzième et douzième siècle, leurs biens s'augmentèrent à proportion. « Mais après tout, continue-» t-il, ils n'eurent jamais plus du cinquième des richesses » de la nation; et si l'on considère qu'ils louaient leurs terres » aux laïques pour très-peu de chose, ce cinquième se ré-» duira à un dixième. Qu'on ne dise pas non plus que, le » meilleur terrain du pays étant en de si mauvaises mains, » il importait à la nation de se l'approprier pour le convertir » à un usage plus utile. On ne prouvera jamais qu'il y ait eu » des cultivateurs comparables aux moines. Ils bâtissaient, » défrichaient et mettaient en valeur tous leurs fonds. (C'est » ce que montre visiblement l'histoire de l'abbaye de Croy-» land.) Par le peu qu'ils exigeaient de leurs fermiers, ils » faisaient vivre dans l'aisance un grand nombre de per-» sonnes; ajoutons à cela qu'ils contribuaient avec le clergé » aux charges publiques, et qu'ils payaient à proportion plus » que les autres sujets. Quel est donc le meilleur usage qu'on » a fait depuis des biens qu'on leur a enlevés, etc. »

Tanner observe qu'après la conquête, les terres de l'Église contribuaient, autant que celles des laïques, aux charges de l'état. En 1379, un abbé mitré était taxé comme un comte, et il payait de plus 6 *sh.* 8 *s.* pour chaque moine. Voyez Valsingham, p. 180, et Patrick dans ses additions à Gunton, p. 322. En 1289, l'abbé de Saint-Edmund'sbury payait 666 *liv.* 13 *sh.* 4 *s.* de quinzième. Voyez l'interprète de Cowelle, *sub voce Quinzieme*; Rymer, *vol.* 2, p. 75; Stevens, *Append.* p. 108. Voyez encore l'apologie des moines et des ordres monastiques dans le *Monasticon Favershamense,* par Thomas Southouse, de Grays Inn. Londres, 1634.

C'était à l'ordre de Saint-Benoît qu'appartenaient toutes les cathédrales priorales (excepté celle de Carlisle), ainsi que presque toutes les plus riches abbayes d'Angleterre. Reyner dit, *vol.* 1, p. 217, que les Bénédictins avaient presque autant de revenu que tous les autres ordres ensemble. Selon Robert Atkyns, il y avait en Angleterre, avant la prétendue réforme, 45,009 églises et 55,000 chapelles, et il n'y

lées par son intercession. Ce fut en l'invoquant que saint Germain fit remporter aux Anglais, sans effusion de sang chrétien, une victoire complète sur des ennemis aussi dangereux pour les âmes que pour les corps. On ne voit plus rien de sa châsse, qu'Offa, Egfrid son fils et plusieurs rois avaient décorée avec magnificence; mais on a couvert d'une pierre de marbre le lieu où ses cendres sont renfermées. Sur la muraille qui est vis-à-vis, on a gravé quelques vers dont le sens est que la châsse du Saint était anciennement en cet endroit (12).

---

† SAINT NICÉTAS,

ÉVÊQUE DES DACES, DANS LA VILLE DE RÉMÉSIANE.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Ce Saint ne commence à briller dans l'histoire, que du moment où nous le voyons placé sur le chandelier de l'Église. Quelques-uns ont cru qu'il pourrait bien avoir été incorporé au clergé de l'église d'Aquilée en Istrie, et ils le confondent avec Nicéas, sous-diacre de cette église, homme d'étude et de piété, à qui saint Jérôme écrivait quelquefois (1). Cependant saint Paulin nous apprend (2) qu'il vint au monde le même jour que ce Saint, dans la ville de Rémésiane (3), au pays des Daces. Nicétas fut fait évêque de la ville même qui lui avait donné naissance, et l'on dit qu'il fut commis par le concile de Capoue, tenu vers la fin de l'année 391 ou le commencement de la suivante, pour examiner la cause d'un Bonose, évêque de Naïsse, dans la Mysie. Ceci néanmoins n'est qu'une conjecture fondée sur ce que saint Ambroise (4) dit que le concile députa pour cette affaire les évêques voisins de Bonose, et de ses accusateurs, et sur ce qu'il n'y avait guères de ville épiscopale plus près de Naïsse que Rémésiane, dont Nicétas était évêque. Bonose, de qui sont venus les hérétiques bonosiens (5), fut condamné et déposé de l'épiscopat. Ses juges étaient la plupart évêques de Macédoine, ayant à leur tête Anyse de Thessalonique, leur métropolitain.

Les Daces, peuple barbare qui ne s'occupait que de guerre et de pillage, réclamèrent tout le zèle de saint Nicétas, et aucune des nombreuses difficultés qu'il rencontra ne le détourna de la mission apostolique qu'il s'était imposée, de porter au milieu d'eux les lumières de la foi. Ses efforts infatigables ne s'étendirent pas moins aux peuplades farouches des Goths, des Scythes, des Gètes et des Besses, qu'il alla chercher jusqu'au fond des monts Riphées (6). On vit bientôt régner des mœurs toutes nouvelles dans plusieurs de ces affreuses contrées,

en a présentement qu'environ 10,000. On lit dans les remarques sur le discours de la liberté de penser, que Benley a publiées sous le nom de *Philoleutherus Lipsiensis*, que de 10,000 églises paroissiales qui étaient dans la Grande-Bretagne, il n'en reste que 6,000, dont chacune n'a pas plus de 70 *liv.* de revenu annuel. Voyez sur l'état présent des biens ecclésiastiques en Angleterre, le Traité *de l'origine et du droit des Dîmes*, par Prideaux.

(12) On apprend ces particularités de Weever, *Funer, Monum*, p. 555.

Un village de Forez, en France, porte le nom de Saint-Alban. Il est à une lieue et demie de Rouane, et renommé par ses eaux minérales. Voyez Spon et Piganiol, t. II p. 9, édition de 1754.

Le P. Papebroch parle d'un autre saint Alban, martyr, dont les reliques se gardent à Burano, près de Venise.

Il paraît, par le livre de Thomas More contre Tindal, et par les notes de Ruinart sur l'histoire de la persécution des Vandales, que quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de saint Alban, premier martyr d'Angleterre, et de celui qui est honoré le 21 juin à Mayence, dans un monastère de son nom, fondé en 804 : mais on lit dans le martyrologe de Raban Maur, que le second était Africain; qu'ayant été banni par Hunéric à cause de sa foi, il se retira à Mayence, et qu'étant tombé entre les mains des Huns, il fut martyrisé par ces barbares.

Mabillon, *Annal. Ben.* l. 28, et Papebroch, p. 68, fondés sur l'autorité de Raban Maur, ont soutenu que saint Alban de Mayence était d'Afrique; mais Ruinart a été d'un sentiment différent, en quoi il a été suivi par Georgi, qui a fait de bonnes notes sur le martyrologe d'Usuard.

L'église collégiale de Namur fut fondée sous l'invocation de saint Alban, en 1047, par Albert II, comte de Namur. L'abbé de Saint-Alban de Mayence l'enrichit de reliques fort précieuses. On y garde le morceau de la vraie croix, qu'Henri, empereur de Constantinople, envoya, en 1205, à Philippe son frère, comte de Namur. Cette église devint cathédrale, lorsque Paul IV eut érigé un évêché dans cette ville, en 1559.

Voyez Papebroch, t. IV *Junii*, p. 86, et Sérarius, *Rerum Mogunt. cum annotationibus et supplemento à Georgio Christiana Ioannis, Francofurti*, 1722, p. 176, 177.

(1) *Epist.* 41, 42, 43.

(2) *Carm.* 17 et *epist.* 29 de l'édition de l'abbé Le Brun des Marettes.

(3) Autrement Romatiane et Rémisiane, entre Sardique et Naïsse. Saint Paulin vit le jour en 353. Voyez ci-dessus la vie de ce grand évêque.

(4) *Epist.* 9.

(5) Bonose niait, ainsi que Jovinien, la virginité perpétuelle de Marie, de même que la divinité de Jésus-Christ, en quoi il suivait Photin. De là les photins portèrent depuis ce temps le nom de bonosiens. Voyez Fleury, t. IV, l. 19, p. 945 *édit. lat. August.*

(6) Pomponius Mela, l. III, 5, parle ainsi de ces montagnes : « Hyperborei super aquilonem Rhipæosque montes sub ipso » siderum cardine jacent, ubi sol non quotidie, ut nobis sed » primum verno æquinoctio exortus, autumnali demum oc- » cidit, et ideò sex mensibus dies, et totidem aliis nox usque » continua est. » Virgile, *Georg.* l. III, v. 381, dit :

Talis hyperboreo septem subjecta trioni
Gens effræna virûm Rhipæo tunditur Euro,
Et pecudum fulvis velatur corpora setis.

et l'on eut lieu de se convaincre que la religion de Jésus-Christ seule peut changer des loups dévorants en agneaux paisibles. Saint Paulin dépeint avec un saint ravissement les missions apostoliques de notre prélat; mais il nous fait voir aussi que Dieu l'y avait préparé par une grande pureté du cœur et de l'esprit, par une humilité profonde, par une soumission parfaite à ses ordres, et par une persévérance inébranlable dans le chemin de la vertu.

En 397, notre Saint entreprit, soit pour les affaires de son église, soit par la dévotion qu'il avait aux saints Apôtres, un voyage dans la capitale de la chrétienté, où il se fit admirer par ses vertus. La réputation des miracles de saint Félix le fit aller de Rome à Nole avant de retourner dans son pays; mais les vertus héroïques de saint Paulin y attirèrent son attention plus que tout le reste. Ces deux grands hommes ne purent trouver des bornes au respect qu'ils se témoignèrent l'un à l'autre. Nicétas, rappelé plus tôt qu'il ne l'aurait souhaité à son diocèse par les besoins de son troupeau, revint encore quatre ans après à Nole. Lorsque notre Saint fut sur le point de partir, saint Paulin en conçut une peine extraordinaire, et composa un poëme, où il chante les vertus de l'apôtre des Daces.

Nous apprenons de Gennade, qui l'appelle Nicéas (7), que notre Saint composa divers ouvrages, entre autres un traité en six livres, pour l'instruction de ceux qui se préparaient au baptême, et un autre pour aider à relever une vierge qui était tombée, où l'on trouve un excellent guide pour la pénitence. Cassiodore vante beaucoup ces ouvrages, et dit qu'ils sont fort propres par leur brièveté et leur netteté à remplir le cœur d'une lumière céleste et à l'élever à la contemplation divine (8). Outre la piété qu'ils respiraient, ils étaient soutenus d'une solide érudition; aussi saint Paulin donne à Nicétas la qualité de très-savant (9).

Les anciens martyrologes marquent sa mort au 22 juin. Holstenius a prouvé à Baronius qu'il s'était trompé en distinguant saint Nicéas de saint Nicétas (10).

Voyez les ouvrages de saint Paulin, Baillet et les Bollandistes.

(7) Gennadius, *De viris illustribus*, c. 22.

(8) Institut., c. 238.

(9) Dans la lettre adressée à Sulpice-Sévère; voyez les ouvrages de saint Paulin.

(10) *Not. ad Martyr. Rom.* p. 37 et 80, où Holstenius prouve aussi que c'est à tort que l'on prend *Romatiana* pour *Romana*.

† SAINT EVRARD,

DIX-NEUVIÈME ARCHEVÊQUE DE SALTZBOURG (1).

Tiré de Ræss et Weis, t. VIII p. 362. — Voyez l'histoire de la vie du Saint qui se trouve dans les Bollandistes, avec les notes historiques de ces savants Jésuites. Sa vie se trouve aussi dans Surius, p. 288. Voyez *Die Legende der Heiligen in Baiern*, Munich 1818, que l'on a presque entièrement suivie et en partie textuellement copiée dans la *Legende der Heiligen Gottes und verehrter Landespatrone in Oesterreich*, etc., Saltzbourg 1822, où l'on trouve, p. 133 sqq. une vie de notre Saint, marquée au coin d'une saine critique. Voyez aussi Baillet, Hartzheim, *Concilia Germaniæ*, t. III p. 386; Hansitz, *Germania Sacra*, dans l'histoire des archevêques de Saltzbourg, t. II; André-Felix Offelius, *Scriptores rerum Boicarum, passim*, et plusieurs autres.

L'AN 1164.

Saint Evrard, issu de la famille des comtes d'Hippoltstein et de Bibourg, naquit à Nuremberg vers l'an 1085 (2). Ses parents se distinguaient autant par leur piété que par le rang qu'ils tenaient dans le monde; sa mère surtout était un modèle des vertus qui ornent une femme, et qui chez elle l'élevaient toujours au-dessus des considérations humaines, au point qu'un jour, tandis qu'on était occupé à la construction d'une église qu'elle avait fondée, elle alla chercher, à une distance de deux mille pas et à pieds nus, des pierres et d'autres matériaux. L'histoire cite aussi avec éloge sa charité envers les pauvres. Il n'était guère possible que sous les yeux d'une telle mère le jeune comte n'aimât pas la vertu; les beaux exemples qu'elle lui donnait firent en effet une impression durable sur l'âme tendre du jeune enfant.

Ses parents eurent soin de lui donner une éducation conforme à son rang; ils choisirent dans ce but une maison où les besoins de son cœur ne fussent pas sacrifiés au désir d'orner son esprit. Ils le confièrent aux mains des pieux et savants Bénédictins de Bamberg, où il fit en peu de temps des progrès remarquables dans la vertu et dans les sciences : car les principaux traits de son caractère c'étaient un esprit ouvert et un cœur naturellement porté à la vertu. Il joignait à beaucoup de douceur et d'affabilité une sagesse et une gravité qui lui concilièrent le respect de ses condisciples et l'attachement de ses supérieurs. Il consacrait tout son temps à l'étude et aux exercices de piété, ce qui

(1) *Eberhardus*.

(2) La *Légende des Saints etc. d'Autriche etc.*, donne l'année 1088, et Lauber, dans ses *Trois-cent-soixante Vies etc.*, t. VI p. 161, le fait naître en 1090 : mais puisqu'il a atteint l'âge de 80 ans, notre date pourrait bien être la plus exacte.

l'accoutuma de bonne heure à modérer ses passions et le mit à même d'apporter un cœur pur dans le sanctuaire.

Il ne tarda pas, en récompense de ses mérites, d'être nommé chanoine de la cathédrale de Bamberg, fondée en 1004.

Comme il soupirait après la retraite, il se fit recevoir bientôt après dans l'ordre de Saint-Benoît sur le Mont-Saint-Michel à Bamberg, afin de se vouer entièrement au service de Dieu dans une sainte solitude. Mais à peine eut-il goûté les délices de ce genre de vie, que le prévôt du chapitre de Bamberg, accompagné de quelques chanoines, vint le demander à l'abbé et aux moines de Saint-Michel : on se rendit moins à ses prières qu'à ses menaces. Evrard fut ensuite envoyé à Paris avec quelques autres ecclésiastiques, pour s'y occuper de l'étude des sciences (3). Lorsqu'il eut atteint le terme de la carrière qui lui avait été prescrite, il revint en Allemagne et se retira auprès de ses parents en Bavière pour leur faire part du désir toujours croissant qu'il éprouvait pour la solitude. Ceux-ci étaient indécis dans le principe à son égard, ne sachant s'ils le renverraient à Bamberg ou s'ils lui laisseraient reprendre l'état monastique. On se détermina enfin à ce dernier parti, surtout lorsque saint Othon, évêque de Bamberg (4), auquel, par un sentiment d'obéissance filiale, il avait exposé sa situation, eut acquiescé à sa demande et qu'à leur tour les chanoines n'y mirent plus d'obstacle.

Enchanté d'avoir pu réaliser ses désirs, il entra à la prière du pieux prélat, vers l'an 1125, à l'âge de quarante ans, au couvent des Bénédictins de Prüfling (5), dans le ressort de Kelheim, au confluent de la Naab et du Danube, non loin de Ratisbonne. La vie qu'il y mena fit bien voir qu'il n'était point novice dans les exercices de la pénitence, de la pauvreté, de l'obéissance et de l'humilité, et qu'il possédait parfaitement l'esprit de religion. En se réglant sur son abbé Erbon, qui semblait faire revivre Élie et saint Jean-Baptiste, il ne fit que hâter le moment où il devait atteindre la perfection.

Cependant sa sœur, la B. Berthe et ses deux frères, qui avaient fondé, vers l'an 1127, à Bibourg, dans une de leurs terres, un nouveau couvent de Bénédictins, le demandèrent pour premier abbé. On fut cinq ans sans pouvoir vaincre son humilité, et l'on n'en serait jamais venu à bout, sans un voyage qu'il dut faire à Rome avec l'évêque de Bamberg. Le pape Innocent II, qui ne pouvait ignorer ce que valait Evrard, eut égard aux prières des religieux de Bibourg et le leur donna pour abbé, en dépit de ses prières et de ses larmes. Nous ne pouvons nous empêcher de citer un trait qui se passa dans ce voyage; il dévoile toute la beauté de son âme et forme le pendant de celui du grand évêque de Tours, saint Martin. Rencontrant sur la grande route une pauvre femme dans l'état le plus déplorable, il descendit de cheval, y fit monter la femme et la suivit à pied en traversant les Apennins couverts de neige, jusqu'à ce que les difficultés de la route fussent surmontées et que l'on commençât à respirer un air plus doux. Il mit le comble à sa bonne œuvre en donnant à la malheureuse de riches aumônes.

Il fallait un homme comme Evrard pour donner à une communauté naissante la régularité et la consistance convenable; aussi il la gouverna avec une prudence et une sagesse qui paraissait consommée. Il agissait en père tendre envers les pauvres et les malades; il leur lavait lui-même les pieds, pansait leurs plaies et les servait dans les offices les plus rebutants. Il n'était pas moins appliqué à guérir les maladies des âmes; il ne se reposait pas qu'il ne les eût toutes découvertes. Hospitalier envers les étrangers, plein de compassion pour les pécheurs, sévère à l'égard de la frivolité, il traitait tout le monde avec la même douceur. Voici une preuve de la bonté de son caractère. Un jour il arriva au couvent de Bibourg un soldat qui demanda à boire pour son maître qui était présent. Le sommelier, déjà avancé en âge, fit entrer le maître, et par oubli il laissa à la porte le domestique qui se retira et prit le chemin de Ratisbonne. Lorsqu'Evrard en fut informé, il ordonna au sommelier de suivre le soldat et de lui porter les rafraîchissements qu'il avait demandés. Aussitôt le bon vieillard, portant du vin, se mit à courir sur ses traces, et ne l'atteignit que dans la ville de Ratisbonne. Heureux jours de nos ancêtres, où la simplicité et la charité régnaient si bien!

Une vertu qui répandait tant d'éclat ne pouvait rester renfermée dans l'enceinte d'un monastère; sa réputation s'étendait au loin, et dans tout le pays on ne parlait que de lui. A peine le siége de l'église de Saltzbourg fut-il devenu vacant par la mort de l'archevêque Conrad, arrivée en 1146, que tous les suffrages du clergé se réunirent pour lui donner

(3) Quelques auteurs attribuent ce voyage au singulier motif, qu'il ne convenait pas qu'il reparût au chœur, avant que les cheveux, qu'il avait fait tondre comme moine, fussent revenus.

(4) Voyez sa notice, sous le 2 juillet.

(5) Autrement *Priefening*.

pour successeur l'abbé de Bibourg. Ceci arriva le 20 avril 1147, et le 13 mai de la même année les évêques de Brixen, de Freising, de Gurk, de Passau et de Ratisbonne procédèrent solennellement à son sacre. On prétend qu'Erbon lui prédit son élévation, et qu'il l'exhorta en même temps à se montrer inébranlable pendant les orages qui viendraient fondre sur l'Église de Dieu pendant son épiscopat.

Il ne changea rien à son genre de vie lorsqu'il se vit élevé sur le siége épiscopal; sa nouvelle dignité ne servit qu'à faire briller davantage ses vertus, et surtout son humilité. Dès son avénement à l'épiscopat, il s'éleva quelques différends entre le chapitre et les couvents d'Hœgelwerd et l'église de Saint-Pierre de Saltzbourg, mais ils furent bientôt apaisés par l'esprit de paix de l'évêque qui s'employa comme médiateur. Cultivateur vigilant de sa vigne spirituelle, il ne négligea rien de ce qui pouvait en consolider l'état prospère; car, malgré les efforts de Conrad qui gouverna l'église de Saltzbourg depuis 1106 jusqu'en 1146, les guerres continuelles avaient fait tomber la discipline et avaient jeté dans le diocèse des germes de désordre qu'un zèle infatigable pouvait seul extirper. Il fallait donner au clergé une nouvelle énergie et rendre des mœurs au peuple, tâche qui demandait une patience et des efforts nouveaux et à laquelle un homme comme Evrard pouvait seul suffire. Le succès répondit aux moyens qui furent mis en œuvre, et la bénédiction du ciel suppléa au défaut des ressources humaines. Son diocèse prit en peu de temps un aspect si nouveau, que l'empereur Conrad III, en passant à Saltzbourg à son retour de sa malheureuse croisade en Palestine, donna au saint prélat l'honorable témoignage que nulle part il n'avait été aussi édifié que dans son diocèse, par la piété du clergé.

Evrard montra toujours beaucoup de dévotion pour la Mère de Dieu. Son biographe dit que jamais il ne refusa ce qu'on lui demandait au nom de Marie. En 1150 il tint deux synodes, l'un à Saltzbourg, auquel assistèrent cinq évêques, l'autre à Ratisbonne, où il institua, en présence de ses évêques suffragants, les octaves de la très-sainte Vierge Marie (6). En 1151, il fit un voyage à Bamberg, probablement pour calmer les troubles qui s'y étaient élevés entre l'abbé Conrad et ses moines, et pour examiner la doctrine de Gerhohus, prieur du couvent des chanoines réguliers de Reichersberg (7), situé dans le bailliage de Schœrdingen en Bavière, sur l'Inn. Ce Gerhohus avait été accusé injustement d'avoir exprimé des principes favorables à l'hérésie des eutychiens relativement aux deux natures renfermées dans Jésus-Christ (8).

En 1152 le Saint se rendit à Admond, qui était devenu la même année la proie des flammes, pour donner des consolations à son ancien ami, l'abbé Godefroi, ainsi qu'à ses religieux : pendant les quatre jours qu'il y passa, il dédia une chapelle et une église. En 1157 nous voyons saint Evrard remplissant à Hohenau le rôle de médiateur et d'arbitre dans les différends qui s'étaient élevés entre les évêques Freising et de Ratisbonne au sujet de la délimination de leurs diocèses.

La vertu de l'évêque de Saltzbourg se montre dans tout son éclat dans le schisme qui survint au temps de l'élection du pape Alexandre III. L'empereur Frédéric Barberousse s'étant imaginé que ce pape lui était contraire et qu'il avait même conspiré contre l'état, il lui opposa l'anti-pape Octavien, sous le nom de Victor IV (9), qui avait attiré dans son parti presque tous les évêques d'Allemagne et et de Lombardie. Et lorsque celui-ci fut mort, il en fit encore élire successivement deux autres. Il n'y eut qu'Evrard et Hartmann, évêque de Brixen, qui demeurèrent fidèlement attachés au pape légitime. La fermeté qu'Evrard montra à cette occasion fut accompagnée de tant de prudence et de modération, que l'empereur, quoique souvent irrité contre lui par les suggestions de ses partisans, ne put s'empêcher de respecter toujours la vertu de celui dont tous les efforts n'avaient pour but que le bien-être de l'Église.

Nous avons eu occasion de rendre à la bienfaisance de notre Saint le tribut d'éloges qu'elle mérite : il continua à pratiquer comme évêque cette même vertu, avec laquelle il sut allier une condes-

(6) *Hujus rei tot testes quot decuriones antistitis sunt. Omni petenti tribuere solebat, quod S. Mariæ nomine petitum fuisset.*

(7) Voyez Hartzheim, *Concil. Germ.*, t. III p. 366.

(8) Gerhohus, dont il sera parlé sous le 24 juin, a écrit un livre *De Gloria et honore Filii hominis.* Au 15me chapitre il parle ainsi à saint Evrard : « Contentus ero judicio tuo, venerande pater Eberharde, Juvaviensis ecclesiæ archipræsul, cui, si quid rationabiliter displicuerit *in hoc ipso tractatu meo*, paratus ero, juvante gratia Dei, emendare in melius, quomodo et in cæteris opusculis meis, quæ tibi displicere cognovero. » Il fut aussi en correspondance avec un certain Folmar, prieur de Triefestein, au diocèse de Wurtzbourg, homme arrogant, qui niait la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et qui se permit de grossières injures contre Gerhohus. Un doyen de Reichersberg a écrit contre les erreurs de ce Folmar une *Défense de la foi catholique*, dont la préface se trouve dans la *Bibliotheca Patrum*, t. XXV p. 312.

(9) Et non Victor III, comme dit à tort Baillet, p. 959.

cendance propre à enchaîner tous les cœurs et digne d'un successeur des apôtres et d'un disciple de l'Homme-Dieu qui marqua par des bienfaits son passage sur cette terre. Tous les jours il faisait asseoir plusieurs pauvres à sa table, il en soutenait d'autres au-dehors, il visitait souvent ceux qui souffraient et servait lui-même les malades les plus dégoûtants. On eût dit qu'il ne s'était élevé si haut que pour s'abaisser d'autant plus. Ce qui lui restait de son revenu après avoir satisfait à ses besoins, qui étaient peu nombreux, et aux autres dépenses pieuses, il le versait dans le sein des pauvres, dans lesquels il honorait toujours Celui qui n'avait pas où reposer sa tête.

Vers la fin de l'épiscopat d'Evrard, c'est-à-dire en 1164, il s'éleva une grande querelle entre le capitaine du château de Leibnitz dans la Styrie, et Ottocar V, margrave de la Styrie. L'archevêque de Saltzbourg, qui était déjà parvenu si souvent à rétablir la paix en pareille circonstance et qui était alors octogénaire, partit incontinent pour aller trouver le margrave, qu'il détermina à la clémence; quant au capitaine, il obtint de lui qu'il donnerait pleine satisfaction à son opposant, et en trois jours toute inimitié avait cessé. — Les fatigues de ce voyage augmentèrent les infirmités de sa vieillesse et accélérèrent sa fin. Il fut atteint de maladie en route, et ce ne fut qu'avec grande peine que l'on put le transporter au couvent des Cisterciens de Rein, où il mourut le 22 juin de la même année (1164) d'une fièvre opiniâtre. Le 29 du même mois ses dépouilles mortelles furent conduites à Saltzbourg; regretté de ses enfants spirituels qui versèrent des larmes abondantes et sincères, comme le plus tendre père des pauvres, il fut inhumé dans la cathédrale.

L'archevêque Burchard de Weissbriach, qui gouverna l'église de Saltzbourg depuis 1461 jusqu'en 1466, voulut obtenir du pape Pie II ou Paul II la canonisation d'Evrard; mais la mort arrêta l'exécution de son pieux dessein. Cela n'empêcha pas qu'on l'honorât toujours d'un culte public.

(1) Les *Gurvii* ou Girviens habitaient les comtés du Rutland, de Northampton et de Huntington, avec une partie de celui de Lincoln. Ils avaient leurs princes particuliers, qui relevaient du roi de Mercie.

23 JUIN.

—

SAINTE ÉTHELDRÈDE,

VULGAIREMENT SAINTE AUDRY, VIERGE ET ABBESSE D'ÉLY, EN ANGLETERRE.

Tiré de sa vie, que Bède a donnée dans son Histoire ecclésiastique, l. 4, c. 19, 20, et qui se trouve plus détaillée dans l'histoire d'Ely, par le moine Thomas, dans l'*Anglia Sacra* de Wharton, et dans les Bollandistes, avec les notes de Papebroch, t. IV *Junii*, p. 489. Voyez aussi Bradshaw, dans la vie de sainte Wéréburge, c. 18; et Bentham, dans son *Histoire d'Ely*, imprimée en 1766.

L'AN 679.

Étheldrède eut pour père le pieux Anna, roi des Est-Angles, et pour mère sainte Héreswyde. Elle était sœur de sainte Sexburge, de sainte Withburge et de sainte Ethelburge, qui mourut religieuse en France. Elle naquit à Ermynge, dans le comté de Suffolk, et fut élevée dans la crainte de Dieu.

Ses parents l'ayant pressée de s'engager dans l'état du mariage, elle épousa Tonbercht, prince des Girviens méridionaux (1); mais ils vécurent l'un et l'autre dans la continence. Trois ans après, elle quitta son mari et se retira dans l'île d'Ely, qui lui avait été donnée pour douaire (2); elle y mena, pendant l'espace de cinq années, une vie véritablement angélique. Pleine de mépris pour tout ce qui enchante les mondains, elle faisait consister sa gloire dans la pratique de la pauvreté volontaire et des humiliations. Son plus grand plaisir était de chanter nuit et jour les louanges du Seigneur.

Ce fut inutilement qu'Étheldrède se flatta de vivre inconnue au monde; l'éclat de ses vertus perça le voile dont son humilité tâchait de les couvrir. Egfrid, roi de Northumberland, en fut singulièrement frappé; il fit tant d'efforts et employa des instances si réitérées, qu'enfin il détermina la Sainte à l'épouser, après la mort de Tonbercht. Ils vécurent douze ans ensemble, mais toujours dans la continence. Etheldrède consacrait tout son temps aux services de religion et aux œuvres de charité. A la fin elle abandonna la cour, de l'avis de saint Wilfrid, qui lui donna le voile de religieuse, et elle édifia par ses vertus le monastère de Coldingham, gouverné par saint Ebbe.

En 672 (3) elle retourna dans l'île d'Ely, y fonda un double monastère et prit la conduite des person-

(2) Cette île a été nommée *Ely* à cause de la grande quantité d'anguilles qu'on y trouve, et que les Anglais appellent *eels* en leur langue.

(3) C'est la date qui est marquée par Thomas, moine d'Ely.

nes de son sexe. Les sœurs trouvèrent toujours en elle une mère qui les instruisait par ses exemples de ce qu'il fallait pratiquer. Elle ne faisait qu'un repas chaque jour, excepté les grandes fêtes et quand elle était malade. Jamais elle ne portait de linge. Elle ne se recouchait point après matines, qui se disaient à minuit; mais elle restait à prier dans l'église jusqu'au temps où la communauté se levait. La douleur et les humiliations étaient pour elle un sujet de joie. Sa patience et sa résignation éclatèrent surtout dans sa dernière maladie. Sa bienheureuse mort arriva le 23 juin 679. Elle fut enterrée pauvrement comme elle l'avait demandé.

Son corps ayant été levé de terre sous sainte Sexburge, sa sœur, qui lui succéda dans le gouvernement du monastère, il fut trouvé sans aucune marque de corruption; on le transféra dans l'église, renfermé dans un coffre de pierre. Bède rapporte qu'il s'opéra plusieurs miracles par l'application de ses reliques, ainsi que par celle des linges qu'on avait tirés de son tombeau. Cet auteur a inséré dans son histoire ecclésiastique une ancienne hymne où la même chose est attestée (4).

Il n'est pas étonnant que sainte Audry ait témoigné une si haute estime pour la virginité; elle savait que rien n'est plus précieux que cette vertu, et que Celui qui s'appelle l'Époux des vierges, la récompense par l'esprit de prière, d'humilité et de charité. Les vierges sont les prémices de Dieu et de l'agneau; ils sont la portion chérie de l'héritage du Seigneur; ils chantent devant son trône un cantique nouveau que nul autre ne peut chanter; ils ont le privilége de suivre l'agneau partout où il va (5); sur quoi saint Augustin s'écrie (6) : « Où est-ce donc » que va cet agneau, puisque c'est où tout autre » que vous n'ose ou ne peut le suivre? Où va-t-il » cet agneau? Quels sont ces bois, quelles sont ces » prairies? C'est au lieu où l'on goûte des délices » infiniment supérieures aux joies vaines, insipides » et trompeuses du siècle. Ce ne sont point même » les délices que goûteront dans le royaume de Dieu » ceux qui ne sont pas vierges, mais des délices » toutes différentes. La joie des vierges sera de se » réjouir de Jésus-Christ, par Jésus-Christ et en » Jésus-Christ; elle sera d'une espèce particulière, » et n'aura rien de commun avec celle des autres » Saints qui ne seront pas vierges. Ayez soin, con» tinue le même Père (7), de conserver votre virgi» nité; c'est un trésor qui ne peut se retrouver lors» qu'une fois il a été perdu. Les autres Saints qui » ne pourront comme vous accompagner l'agneau, » vous verront à sa suite, sans en ressentir cepen» dant aucune jalousie; mais ils se réjouiront avec » vous de votre bonheur, et par ce moyen ils pos» séderont en vous ce qu'ils ne purent avoir en eux» mêmes. A la vérité, il ne leur sera pas possible » de chanter ce cantique nouveau, qui vous est pro» pre; ils pourront seulement l'entendre, et ils trou» veront leur joie dans l'avantage précieux dont » vous jouirez. Pour vous qui le chanterez et l'en» tendrez en même temps, vous serez comblés d'une » joie bien plus abondante, et votre règne sera » beaucoup plus heureux. »

(4) Le monastère d'Ely fut détruit par les Danois en 879. Saint Ethelwold, évêque de Winchester, le fit rebâtir avec le secours des libéralités du roi Edgar, et le dédia sous l'invocation de la Sainte-Vierge et de sainte Audry, en 970; mais ce fut uniquement pour y mettre des hommes. On y érigea un évêché en 1108.

(5) Apoc. XIV.

(6) *L. de sancta Virgin.* c. 27, t. VI p. 354.

(7) *Ibid.* c. 29.

SAINTE MARIE D'OIGNIES,

DANS LES PAYS-BAS.

L'AN 1213.

Marie, née à Nivelles, en Brabant, sortait d'une famille très-riche. Ses parents l'élevèrent dans les principes de la piété chrétienne, et elle répondit parfaitement à leurs soins. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de quatorze ans on lui fit épouser un jeune seigneur que sa vertu rendait recommandable. Son mari entra dans ses vues et se montra aussi zélé qu'elle pour la pratique des austérités de la pénitence. Ils convinrent l'un et l'autre de se retirer dans le quartier de Nivelles, nommé Villembroke (*), et de s'y employer au service des lépreux. Le genre de vie qu'ils venaient d'embrasser les exposa aux railleries des prétendus sages du monde; mais l'amour qu'ils avaient pour les humiliations de la croix leur fit mépriser les jugements des hommes. Ils méditaient assidûment sur les souffrances de Jésus-Christ, afin d'apprendre de plus en plus à mourir entièrement à eux-mêmes. Marie, surtout, ne pouvait vaquer à cet exercice sans verser un torrent de larmes, qui, loin de l'affaiblir, étaient pour elle un principe de force et de consolation (1).

(*) Le cardinal Jacques de Vitry, dans la vie de la Sainte, dit : *in loco qui dicitur Willambroc.* Les Bollandistes ajoutent la remarque suivante : « Hic autem locus dicitur esse *juxta Nivellam*, etsi cum tabulæ nullæ exprimant : imo.... constat, inde Oigniacum eunti fuisse transeundum *per medium Nivellæ.* Hodie illic nihil superest quam unius pauperis villici tugurium. »

(1) Ce sont les termes dont se sert le pieux cardinal de Vitry, dans la vie de la Sainte.

Elle ne faisait chaque jour qu'un repas léger, et ce repas consistait à manger un morceau de pain noir et fort dur, avec quelques herbes. Pendant son travail, elle mettait devant elle un psautier ouvert, et y jetait les yeux de temps en temps, afin d'entretenir dans son cœur l'esprit de prière. Rien n'était plus tendre que sa dévotion pour la Sainte-Vierge; elle faisait tous les ans deux pèlerinages à Notre-Dame d'Oignies, qui est environ à une lieue de Nivelles.

Le cardinal de Vitry raconte dans la vie de la Sainte qu'elle eut souvent dans son oraison des extases et des ravissements, et qu'on ne pouvait l'entendre parler de Dieu sans se sentir enflammé d'amour et merveilleusement consolé. « Je sais, » dit-il, que certaines gens se moqueront de ce que » je rapporte; mais ceux qui ont reçu de pareilles » faveurs me croiront et me comprendront. »

Une personne d'une piété éminente, qui était venue de fort loin pour voir la servante de Dieu, reçut tant de consolation de ses discours et fut tellement pénétrée du feu de la divine charité, qu'elle en ressentit les effets tout le reste de ses jours, et se trouva singulièrement soulagée dans les peines de cette misérable vie. Une autre se raillait de ses compagnons qui se détournaient de leur chemin pour aller visiter la Sainte, et refusa constamment de vouloir les accompagner; elle consentit seulement à les attendre; mais voyant qu'ils ne revenaient point, elle se détermina à aller les joindre. A peine eut-elle vu Marie et entendu ses discours, que son cœur fut entièrement changé; elle fondait en larmes, et ne pouvait se résoudre à repartir.

On remarqua en plusieurs occasions que la Sainte possédait dans un degré supérieur l'esprit de conseil et de discernement, et même qu'elle avait le don de prophétie. Ces grâces étaient la récompense de son humilité. Elle se regardait comme une misérable pécheresse, indigne d'occuper une place parmi les créatures, et qui n'avait pas la moindre connaissance des voies de Dieu. Attentive à veiller sur son cœur, elle n'y laissait que Jésus-Christ et ce qui avait rapport à son amour. Il ne lui arriva jamais de dire un seul mot qui sentît l'esprit du monde; le nom sacré de JÉSUS consacrait toutes les sentences qui sortaient de sa bouche.

Quelques années avant sa mort, elle alla fixer sa demeure auprès de l'église de Notre-Dame d'Oignies. S'étant délivrée par-là de plusieurs visites que lui faisaient les habitants de Nivelles, elle eut la liberté de se livrer avec moins de distraction aux exercices de piété, l'unique plaisir qu'elle goûtât. Elle s'unissait fréquemment à Jésus-Christ par la sainte communion, et l'on remarquait je ne sais quoi d'extraordinaire sur son visage, lorsqu'elle recevait la divine Eucharistie.

Durant sa dernière maladie, elle fut visitée par plusieurs personnes de la première qualité, entre autres par l'archevêque de Toulouse et par la comtesse de Louvain, qui, après la mort de son mari, entra dans l'ordre de Cîteaux (**). Sa conduite donna la plus grande édification à tous ceux qui la virent. Elle mourut en 1213, à l'âge de trente-trois, ou, selon d'autres, de trente-six ans. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, étaient derrière le grand autel de l'église de Notre-Dame d'Oignies, qui appartenait à des chanoines réguliers (***). Son nom a été inséré dans les calendriers de plusieurs églises de la Belgique; son office, approuvé par le pape Grégoire XVI, à la demande de S. E. le cardinal-archevêque Sterckx, se célèbre dans l'archevêché de Malines.

Voyez sa vie, écrite par le cardinal de Vitry (****); et Papebroch, t. IV *Junii*, p. 631.

(**) Godefroid III, dit *le Courageux*, épousa en secondes noces Imaine de Los; après la mort de son époux, arrivée en 1190, elle se retira à Munster-Bilsen et devint abbesse de ce monastère. Elle paraît avoir eu des rapports assez suivis avec sainte Marie d'Oignies qu'elle connaissait depuis qu'elle demeurait encore dans les environs de Nivelles. — Voyez nos *Recherches sur les sépultures des ducs de Brabant à Louvain*, p. 8.

(***) Le monastère de Notre-Dame d'Oignies était dans le diocèse de Namur. A la fin du dernier siècle, après la suppression des monastères, le corps de Marie d'Oignies fut en 1817 transporté dans l'église de Saint-Nicolas à Nivelles, non loin de la maison où elle naquit. Cette maison est située dans la rue de Mons. Voyez le nouveau *Proprium* de Malines.

(****) Jacques de Vitry, d'abord curé d'Argenteuil, se fit chanoine régulier d'Oignies. Il prêcha la croisade contre les Albigeois, puis contre les Sarrasins. Ayant passé lui-même en Palestine, il fut fait évêque de Ptolémaïde. Le pape Grégoire IX, qui, avant son élévation au souverain Pontificat, était lié avec lui d'une amitié particulière, le fit cardinal-évêque de Tusculum ou Frascati. Jacques de Vitry mourut à Rome en 1244 (en 1240 suivant Fleury). Nous avons de lui, outre la vie de sainte Marie d'Oignies, une histoire d'Orient qui commence au temps de Mahomet, une lettre sur la prise de Damiette, une autre lettre sur ce qui se passa devant la même ville, et plusieurs sermons. La vie de la B. Marie d'Oignies, écrite en latin par le cardinal de Vitry, avec un supplément de Thomas de Cantimpré, a été publiée en français par Despret; Nivelles, 1822, in-12.

Ernst, dans son *Tableau hist. des Suffragants de Liége*, p. 64, dit qu'il était né à Argenteuil, et non à Vitry, dans le diocèse de Paris; qu'il étudiait dans l'école de Paris la théologie, quand la réputation de Marie d'Oignies le porta à quitter ses études et sa patrie pour aller la trouver, et qu'elle l'engagea à se faire chanoine régulier de Saint-Augustin à Oignies.

† SAINT HIDULPHE,

COMTE, ÉPOUX DE SAINTE AYE (1).

VERS L'AN 707.

Le comte Hidulphe était un des principaux seigneurs du Hainaut qui dépendait alors des rois d'Austrasie. Il employa ses richesses à faire fleurir la religion. Lorsque saint Vincent, époux de sainte Vaudru, fut mort, celle-ci continua encore quelque temps à s'occuper de l'éducation de ses enfants. Saint Guislain l'engagea de plus en plus à se vouer au service de Dieu. Il lui fit remarquer que la montagne qu'on appelait le *Camp* (2) était heureusement située pour y fonder son couvent. Vaudru pria Hidulphe son parent d'acheter cette montagne et d'y bâtir un monastère. Il accomplit avec plaisir cette demande, et il eut bientôt élevé un couvent au sommet de cette montagne. Ce bâtiment ne répondait pas à l'humilité de Vaudru, elle n'eut désiré ici-bas qu'une demeure plus modeste et moins brillante, afin d'en mériter une d'autant plus élevée dans le ciel. La nuit suivante le couvent fut renversé par un ouragan. Hidulphe en bâtit un autre sur le penchant de la montagne, avec un oratoire dédié à saint Pierre. Ceci arriva vers l'an 643. Il seconda en même temps saint Landelin dans la fondation de ses couvents (3).

Hidulphe et son épouse Aye vivaient dans la pratique continuelle des bonnes œuvres, mais ces vertueux époux voulurent servir Dieu avec encore plus de perfection, et il lui firent l'offrande de leurs personnes et de leurs biens en embrassant la vie monastique. Aye prit le voile dans le couvent de Sainte-Vaudru, et Hidulphe se rendit à l'abbaye de Lobes, où il mourut dans un âge très-avancé vers l'an 707.

C'est à tort que quelques auteurs prétendent que Hidulphe a été comte de Lobes, de Louvain ou de la Lorraine. Henschenius prouve qu'il remplit de grandes charges à la cour des rois d'Austrasie, et que la dénomination de Lorraine ne vint en usage que cent cinquante ans après Hidulphe (4). Il est également faux que Hidulphe ait été abbé et évêque de Lobes; du reste il ne faut pas le confondre avec saint Théodulphe qui fut revêtu de cette dignité.

Voyez *Act. SS. Belgii selecta*, t. V p. 533-538.

(1) Voyez sa notice, sous le 18 avril.

(2) Ibid.

(3) Voyez ci-dessus.

(4) « Sanctum hunc primariam apud Reges tenuisse dignitatem, sic ut *Ducis* nomen illi congruat, non verò fuisse ducem *Lotharingiæ*, quum ea vox 150 ferè post sanctum Hidulphum annis inducta sit. » Tom. IV *Act. SS. Belgii*, p. 425 et 426.

---

† SAINT LIETBERT,

ÉVÊQUE DE CAMBRAI ET D'ARRAS.

Nous avons la vie de saint Lietbert dans le spicilége de Luc Dachery (t. II p. 138-153) sous ce titre : *Incipit vita Domni Lietberti, episcopi Cameracensis.* La même pièce a été donnée par les Bollandistes avec le nom de l'auteur sous le titre suivant : *Vita S. Lietberti, auctore Radulpho, Monacho S. Sepulchri; ex MS. codice Christinæ Reginæ Sueciæ, alioque ipsius loci, et editione Lucæ Acherii* (*Acta SS. Junii*, t. IV p. 586-607.) Cette édition, précédée d'un commentaire du P. Henschenius, a de plus que la précédente un prologue qui finit par quelques vers, et un appendice tiré d'un MS. de l'abbaye de Vaucelles. Raoul vivait ou vers la fin du treizième siècle ou dans le quatorzième, et il paraît avoir rédigé son ouvrage d'après une vie plus courte, écrite par un contemporain de saint Lietbert. Voyez aussi Gazet, *Hist. ecclés. du Pays-Bas*, p. 22-25, et le *Chronicon Cameracense*, lib. III.

L'AN 1076.

Lietbert ou Libert descendait de la noble famille de *Braeckel*, établie dans le territoire d'Alost (1). Sa mère, nommée Adélaide, était la sœur de Gérard de Florines, évêque de Cambrai (2). Il reçut son éducation dans le palais de ce prélat qui lui donna dans la suite les principales dignités de son église. Lietbert reçut d'abord un canonicat avec la charge d'écolâtre, et devint ensuite archidiacre et prévôt de Cambrai (3). Il remplit ces fonctions avec tant de zèle et d'édification, qu'on le jugea digne d'un poste plus élevé, et que vers l'an 1051, après la mort de son oncle, l'église de Cambrai unie à celle d'Arras le choisit pour évêque. Cette élection fut infiniment agréable à l'empereur Henri III; Guy, archevêque de Rheims, s'empressa de sacrer Lietbert (4).

(1) Dans le pays d'Alost sont situés les villages de *Neder-Brakel* et d'*Over-Brakel*. Voyez Van Gestel, *Hist. Archiep. Mechl.*, t. II p. 209.

(2) Gérard de Florines ou de Florenne était un prélat très-généreux, particulièrement en ce qui pouvait contribuer à la fondation et à l'embellissement des églises et autres institutions ecclésiastiques. La plupart des églises de son diocèse eurent part à sa munificence, entre autres celle de Sainte-Gudule de Bruxelles. Il faisait sévèrement observer la discipline de l'Église par les fidèles, et surtout par le clergé. Gérard mourut le 14 mars 1049, ou suivant les Bollandistes, 1051. — Voyez Marlot, *Hist. eccl. Rhem.*, t. II p. 77, et Gazet, *Hist. eccl. du Pays-Bas*, p. 21.

(3) Voyez dans *Miræi Diplom. Belg.*, t. I p. 55, l'acte de la fondation de l'abbaye de Saint-André par Gérard, signé par Lietbert en sa qualité d'archidiacre et prévôt.

(4) La date du sacre de Lietbert, l'an 1051, a servi à fixer une autre date qui intéresse l'Histoire de France, celle du

Dès le commencement de son épiscopat il eut beaucoup à souffrir de la part de Jean, châtelain d'Arras. Cet homme violent se disait l'avoué de Cambrai et parvint à faire chasser l'évêque de la ville. Mais Baudouin, comte de Flandre, prit la défense de l'innocence opprimée, rétablit Lietbert sur son siége, et fit cesser par la force armée les brigandages du châtelain dont il confisqua les biens et les possessions.

Lietbert se mit bientôt à faire achever la fondation de l'abbaye de Saint-André commencée par son prédécesseur; il plaça aussi des chanoines réguliers dans l'église de Saint-Aubert de Cambrai et dans celle du Mont-Saint-Éloy près d'Arras, et fit à ces deux derniers établissements des donations considérables (3). Il visita en 1054, avec quelques pieux compagnons, la Terre sainte; mais il fut obligé de revenir sans avoir vu le tombeau du Seigneur, parce que le soudan de Babylone en défendait l'entrée aux chrétiens. De retour dans son diocèse, il fonda, pour remplir ses vœux et ses désirs, l'abbaye du Saint-Sépulcre (6).

Lietbert était un modèle vivant de toutes les vertus chrétiennes. Il portait toujours la haire qu'il ne quittait ni même pendant le temps de ses infirmités ni dans sa vieillesse. Le plus souvent il ne mangeait que du pain d'orge et ne buvait que de l'eau. Il avait l'habitude de visiter, avec quelques clercs, pendant la nuit et à pieds nus, les églises de la ville, priant pour le troupeau que le Seigneur lui avait confié. Quelque temps après son retour de Rheims, où en 1059 il avait assisté au sacre de Philippe I, roi de France, il fut outragé et persécuté par un seigneur d'Oizy, nommé Hugues, qui l'emmena prisonnier dans son château d'Oizy, d'où il fut délivré par la protection de Richilde, comtesse de Flandre et de Hainaut. Pour toute récompense, cette princesse lui demanda sa bénédiction (7). Lietbert mourut le 23 juin l'an 1076, et fut enterré dans l'église du Saint-Sépulcre (8). Son corps fut levé de terre par Alberic, archevêque de Rheims, le 28 septembre 1211. Ses reliques ont encore été visitées ou transférées le 23 juin 1273; le 22 juin 1673, et le 19 mars 1736 par Mazile, doyen et vicaire général de Cambrai. La célèbre *chronique de Cambrai*, par Balderic ou Baudri, finit à la mort de saint Lietbert dont il avait été secrétaire (9).

couronnement d'Anne de Russie, femme du roi Henri I. L'auteur de la vie, Raoul, dit que le roi, qui depuis longtemps désirait connaître Lietbert, voulut assister au sacre de ce prélat et faire couronner son épouse dans la même assemblée. Ce fut l'évêque de Cambrai qui présida à cette cérémonie. *Huic regiæ consecrationi D. noster Lietbertus interfuit et præfuit.* — Le Glay, *Catalogue descriptif et raisonné des Mss. de la Bibl. de Cambrai*, p. 164.

(3) Voyez *Miræi Diplom. Belg.*, t. I p. 157 et 166.

(6) Id. ibid., t. I p. 155. — Du temps de Gérard, il régnait une si affreuse famine, que le cimetière de Cambrai ne pouvait contenir tous les morts qu'on y portait. Ce prélat fit donc faire un cimetière hors des murs de la ville où l'on put enterrer le grand nombre de pauvres que la famine et la peste emportaient. Il y bâtit dans la suite une église à laquelle Lietbert ajouta un monastère. Telle fut l'origine de la célèbre abbaye du Saint-Sépulcre, dans la suite enclavée dans la ville.

(7) Voyez le détail des vexations exercées par Hugues, dans la vie de saint Lietbert par Raoul. Charpentier, dans son *Histoire de Cambrai*, t. III p. 9, donne une pièce remarquable : Hugues y fait un aveu solennel de ses torts à l'égard de Lietbert, et s'offre pour les redresser.

(8) On lisait autrefois sur son tombeau l'épitaphe suivante:

Clauderis hoc tumulo lapidum Lietberte *sacerdos,*
Spes et amor patriæ, laus, decus Ecclesiæ.
Hancque domum Christi spe felix instituisti,
Rursus ut octavâ luce fruaris eâ.
Clauditur incessu Cancri, solisque recessu,
Orbi sexta dies : quæ tibi sit requies.

(9) Voyez Paquot, *Mém. pour servir à l'hist. litt. des Pays-Bas*, etc., t. XVIII p. 303; et la nouvelle édition de Balderic par le Glay.

24 JUIN.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

L'Église, dit saint Augustin (1), célèbre ordinairement la fête des Saints au jour de leur mort, lequel est, à proprement parler, le véritable jour de leur naissance, celui où ils entrent dans la vie éternelle. La nativité de saint Jean-Baptiste, ajoute le même Père, a été exceptée de la règle générale. La raison en est que le précurseur du Messie fut sanctifié dans le sein de sa mère (2); en sorte qu'il était saint en venant au monde. Saint Bernard (3) et les plus célèbres théologiens montrent qu'il ne s'agit pas là d'une sainteté purement extérieure, ou d'une simple destination à la piété, mais du don de la grâce sanctifiante par la rémission du péché originel, grâce qui fut communiquée à Jean par la présence de Jésus-Christ, dans la visite que la Sainte-Vierge fit à sainte Élisabeth.

La naissance de saint Jean-Baptiste fut un mystère qui causa au monde une grande joie, parce qu'elle lui annonçait la proximité de sa rédemption; elle fut en même temps accompagnée de divers

(1) *Serm.* 290.

(2) *Luc. I*, 15, 41. — (3) *Ep.* 174.

prodiges. La puissance divine était souvent intervenue d'une manière extraordinaire dans la naissance de quelques prophètes; mais elle éclata surtout dans celle du saint précurseur, que la dignité de son ministère futur et le degré éminent de grâce et de sainteté auquel il était élevé rendaient, selon l'oracle de la vérité même, infiniment supérieur à tous les patriarches et à tous les prophètes.

Zacharie, son père, était un saint prêtre de la famille d'Abia, une des vingt-quatre que composaient les enfants d'Aaron, ainsi divisés afin qu'ils exerçassent tour-à-tour dans le temple les fonctions sacerdotales. Élisabeth, sa mère, descendait aussi d'Aaron; mais on ne peut guère douter qu'elle ne fut née d'une femme de la tribu de Juda, puisque l'Écriture l'appelle *cousine* de la Sainte-Vierge. Nous lisons dans l'Évangile qu'ils étaient justes l'un et l'autre, c'est-à-dire qu'ils possédaient cette vraie vertu qui emporte le parfait accomplissement de la loi, et qui ne cherche point à cacher des passions favorites sous une apparence extérieure. *Ils marchaient sans reproche dans la voie de tous les commandements et de toutes les ordonnances du Seigneur.* Ce n'est qu'à cette marque qu'on peut distinguer les vrais serviteurs de Dieu. Il paraît que Zacharie demeurait à Hébron, ville sacerdotale située dans un pays montueux, à l'occident de la tribu de Juda, et environ à quatre lieues de Jérusalem.

Lorsque David régla le service du temple, dont la construction était réservée à son fils, il divisa les prêtres en vingt-quatre classes, qui devaient tour-à-tour y exercer les fonctions sacerdotales, chacune une fois la semaine. La classe composée de la famille d'Abia, et d'où sortait Zacharie, était reconnue pour la huitième, du temps de David. C'était une coutume, parmi les prêtres de chaque famille qui se trouvait à tour de service, de choisir par la voie du sort ceux qui devaient paraître au temple pendant la semaine. Le sort étant tombé sur Zacharie, c'était à lui à offrir les parfums matin et soir sur l'autel d'or, dans la partie intérieure du temple appelée *le saint* ou le sanctuaire. Ce sacrifice avait été prescrit comme un emblème de l'hommage que Dieu exige de ses créatures au commencement et à la fin de la journée.

Un jour que Zacharie offrait les parfums, et tandis que le peuple priait dans le parvis, l'ange Gabriël lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel. Zacharie en fut troublé, et la frayeur le saisit tout-à-coup. L'ange le rassura, en lui disant que sa prière avait été exaucée, et que sa femme, quoique stérile, concevrait et enfanterait un fils; il ajouta que ce fils devait porter le nom de Jean, et qu'*il serait grand devant le Seigneur.* La grandeur dont il est ici question n'a rien de commun avec celle qui est fondée sur les avantages du monde, et qui, outre sa fragilité, renferme encore mille piéges, et est la source secrète d'un poison fatal. Qu'est-ce après tout que cette grandeur qui dépend de l'opinion? Ne sait-on pas combien peu il faut compter sur le jugement des hommes? Incapables de connaître les choses en elles-mêmes, il arrive rarement qu'ils en soient de justes appréciateurs, et il n'est que trop commun qu'ils leur donnent des noms contraires à leur nature : de là vient qu'ils appellent lumière ce qui n'est que ténèbres, et doux ce qu'il y a de plus amer. Qu'heureux est celui qui est grand aux yeux de Dieu! On peut dire de lui, sans crainte de se tromper, qu'il jouit d'une véritable grandeur.

Quelle gloire pour notre Saint d'avoir été loué par la vérité même! Le nom de *Jean*, qui lui fut donné par un ordre du ciel, signifie *plein de grâce.* Choisi de Dieu pour être le précurseur du Rédempteur du genre humain, destiné à être cette voix qui devait annoncer aux hommes le Verbe éternel, et cet astre du matin qui devait servir d'avant-coureur au soleil de justice et à la lumière du monde, il était bien juste qu'il fût orné de toutes les vertus dans le degré le plus éminent. Les autres Saints sont quelquefois distingués par des caractères particuliers : mais Jean fut favorisé d'une surabondance de grâces extraordinaires; il fut prophète, et plus que prophète, étant né pour montrer au monde Celui que les anciennes prédictions n'avaient laissé qu'entrevoir obscurément et à travers une longue suite de siècles. Son innocence et ses austérités, son amour pour la prière et la retraite, sa charité et son zèle tinrent à la vérité du prodige; mais ce fut son humilité qui mit, pour ainsi dire, le comble à sa grandeur.

Comme il n'y a point de sacrifice plus agréable à Dieu que les prémices du cœur de l'homme, l'ange ordonna, de la part du ciel, qu'immédiatement après sa naissance l'enfant fût consacré au Seigneur par une marque visible qui annonçât sa destination; en conséquence, il enjoignit à Zacharie de ne faire boire à son fils ni vin, ni liqueur capable d'enivrer (1), donnant par-là à entendre qu'on ne peut

(1) Le texte sacré porte *sicera*, que saint Chrysostôme, Théodoret, etc., entendent principalement du vin de palmier, qui était peu inférieur au vin de vigne, et qui était fort commun dans la Palestine; mais si l'on a égard à l'étymologie de ce mot, il signifie toute liqueur capable d'enivrer. Voyez la *Synopsis Criticorum*, D. Calmet, etc.

pratiquer la vraie vertu sans mener une vie mortifiée. Il ajouta qu'il serait rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère. Une telle sainteté préparait Jean-Baptiste à l'importante fonction de prédicateur de la pénitence, qu'il devait exercer pour retirer les enfants d'Israël de l'état du péché, pour leur inspirer les dispositions des patriarches leurs ancêtres, et pour en faire un peuple parfait aux yeux du Seigneur, afin que par-là ils fussent disposés à recevoir le salut que le Messie allait leur apporter. En effet, il était choisi pour marcher devant le Sauveur, dans cet esprit et cette vertu dont Élie sera animé lorsqu'il viendra préparer les hommes à son second avénement.

La circonstance de l'âge d'Élisabeth, qui, selon le cours ordinaire de la nature, ne pouvait plus avoir d'enfants, rendait plus éclatant le miracle de la naissance de Jean-Baptiste. Dieu l'avait ordonné ainsi, afin que ce Saint fût le fruit d'une prière longue et ardente, qui est le canal ordinaire des grâces. Que les parents apprennent de là avec quelle assiduité et quelle ferveur ils doivent s'adresser à Dieu pour attirer ses bénédictions, tant sur eux que sur leurs enfants.

Zacharie fut saisi d'étonnement à la vue de l'ange, et ne pouvait revenir de la surprise que lui causaient les choses merveilleuses qu'il entendait. Il demanda un signe capable de lui garantir la vérité des promesses qui lui étaient faites. L'ange lui accorda sa demande; et pour lui montrer en même temps que la vision seule aurait dû suffire pour dissiper tous ses doutes, il lui dit qu'il allait devenir muet dans le moment, et qu'il ne pourrait plus parler jusqu'à la naissance de son fils. Après l'expiration de son service, qui arriva le jour du sabbat suivant, il quitta le temple et retourna dans sa maison.

Cependant Élisabeth ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle avait conçu. Elle était dans le sixième mois de sa grossesse, lorsque la Sainte-Vierge l'honora d'une visite. La présence du Rédempteur du monde sanctifia Jean-Baptiste encore renfermé dans le sein de sa mère. Ce dernier, par un privilége extraordinaire, reçut dès-lors l'usage de la raison. Il connut Jésus-Christ avant que de voir la lumière, et il se sentit comme inondé de consolations intérieures en la présence de Celui que les prophètes n'avaient pu voir, même en esprit, sans éprouver les plus vifs transports : aussi lisons-nous dans l'Évangile qu'il tressaillit de joie dans le sein de sa mère.

Enfin Élisabeth mit son fils au monde au bout de neuf mois. Huit jours après sa naissance, on prépara tout pour le circoncire. Toute sa famille voulait qu'on lui donnât le nom de son père; mais Élisabeth, inspirée par le Ciel, dit qu'il fallait l'appeler Jean. Zacharie, ayant été consulté, demanda des tablettes, et écrivit dessus que Jean devait être son nom. Au même instant il recouvra l'usage de la parole. Le premier usage qu'il en fit fut d'éclater en sentiments d'amour et de reconnaissance, et de bénir le Seigneur qui, par son infinie miséricorde, avait daigné visiter son peuple et apporter la lumière aux nations assises dans les ténèbres de la mort. Le cantique sublime qu'il prononça en cette occasion fait tous les jours partie de l'office de l'Église; mais il ne peut être agréable à Dieu qu'autant que nous le réciterons avec ferveur, et que nous tâcherons d'entrer dans les mêmes dispositions que Zacharie. Ce n'est que par cette ferveur dans la prière que nous pourrons conserver le précieux trésor de la grâce. Nous devons nous souvenir que nous le portons dans des vases fragiles qui ne manqueront pas de se briser au milieu des écueils à travers lesquels nous marchons, si nous ne nous tenons continuellement sur nos gardes. La conduite de Jean-Baptiste, qui se retire dans le désert dès ses premières années, nous fournit à cet égard les plus importantes instructions.

Séparé du commerce des hommes, le Saint se consacre entièrement aux exercices de la prière et mène une vie très-austère. Il portait un vêtement fait de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour de ses reins. Il ne se nourrissait que de ce qu'il trouvait dans le désert, comme de sauterelles et de miel sauvage (5). Les sauterelles dont il est question étaient d'une grande espèce; on les apprêtait pour en faire une sorte de nourriture, qui n'était pourtant qu'à l'usage des pauvres : mais saint Jean-Baptiste les mangeait toutes crues et sans le moindre assaisonnement.

La retraite de ce Saint a fourni aux Pères la matière de plusieurs réflexions. « Jean, dit Origène (6),

(5) Le miel sauvage est celui qui se trouve dans les arbres où les abeilles fabriquent souvent leurs rayons, dans la Palestine et dans d'autres pays. Les sauterelles n'étaient pas dans la classe des choses immondes, comme on le voit par le Lévitique, c. 2, v. 22. Les anciens en parlent comme d'une nourriture ordinaire en Afrique, en Perse, en Syrie et en Palestine. Les voyageurs modernes assurent qu'en quelques pays on porte au marché une grande quantité de sauterelles, et que le peuple s'en nourrit après les avoir fait frire dans de l'huile ou sécher au soleil. Voyez Stapleton, *Antidot, Evang. in Matt. III;* Canisius, l. 1 *de corruptelis Verbi Dei,* c. 4; la *Synopsis Criticorum*; Corneille a Lapide et D. Calmet.

(6) *Hom.* 11 *in Luc.*

» alla dans le désert, où l'air est plus pur, les cieux » plus à découvert, et où Dieu se communique avec » plus de familiarité. Son but était d'y vaquer à la » prière dans la compagnie des anges, jusqu'à ce » que le temps de sa mission fût arrivé. Là, conti- » nue-t-il (7), il manquait de tout secours humain; » il n'avait pas même une pauvre chaumière pour » se garantir de l'intempérie des saisons. Il ne crut » pas que la fonction de prédicateur de la pénitence » dût le fixer pour toujours parmi les hommes; il » continua de demeurer dans le désert. Il semble, » ajoute saint Jérôme (8), que la tendresse de ses » parents, qui d'ailleurs étaient riches, eût dû le » retenir; mais il n'envisageait que les dangers qui » se rencontrent au milieu du monde. Il alla donc » vivre dans le désert, et dédaigna d'arrêter sur des » objets étrangers ses yeux qui ne souhaitaient voir » que Jésus-Christ. Son vêtement était grossier; des » sauterelles et du miel sauvage lui servaient de » nourriture, parce que toutes ces choses portent » à la vertu et à la continence. »

Le Saint choisit pour demeure une affreuse solitude, de peur que le commerce du monde ne souillât la pureté de son cœur. Il pratiqua les austérités de la plus rigoureuse pénitence, parce que la vraie vertu ne se trouve que dans les croix et la mortification. Quel sujet de honte pour tant de prétendus chrétiens qui mènent une vie toute terrestre, et qui, au lieu de réprimer leurs inclinations vicieuses, ne sont occupés qu'à rechercher ce qui peut flatter leurs sens ! Il semble qu'ils aient renoncé au bonheur que Jésus-Christ a promis à ceux de ses disciples qui feraient de sa parole l'unique règle de leur conduite.

Nous devons donc, à l'exemple de saint Jean, préserver nos cœurs de toute affection désordonnée, et imiter, autant que nous le pourrons, les vertus qu'il pratiquait dans le désert. Le monde est comme une perspective qu'on ne peut bien voir qu'à une certaine distance; si nous allons souvent converser avec le ciel dans la solitude, le prestige de ses charmes disparaîtra; nous le verrons tel qu'il est en lui-même, et nous n'y apercevrons rien qui ne soit digne du mépris d'une âme chrétienne; nous y découvrirons mille choses capables de nous inspirer de justes craintes. Ses biens et ses avantages sont incertains et de peu de durée; ils sont vains et frivoles; ses peines sont réelles et très-cuisantes; ses promesses sont fausses et trompeuses. L'expérience, dit saint Augustin (9), nous a tellement éclairés sur la perfidie du monde, qu'il devrait depuis longtemps avoir perdu ses charmes imposteurs. Ceux qui prétendent y trouver leur bonheur, ressemblent, dit Gerson (10), à des insensés qu'on verrait chercher avec beaucoup de peine des roses sur des épines, qui, au lieu de leur fournir des fleurs, ne manqueront pas de leur ensanglanter les mains par des piqûres. Enfin, le monde est couvert d'épaisses ténèbres qui interceptent la lumière des choses célestes; de toutes parts il est rempli de piéges, et ses plaisirs cachent un poison mortel sous une enveloppe séduisante. N'y paraissons donc jamais qu'avec crainte; soyons attentifs à veiller sur nous-mêmes; fortifions nos âmes contre l'air empesté qu'il exhale, par les antidotes que procurent la méditation, la prière et le renoncement. C'est l'avis que nous donne saint François de Sales (11); par-là, nous saurons vivre dans le monde comme si nous n'étions pas du monde, nous en userons comme n'en usant pas, nous le posséderons sans en être possédés.

(7) *Hom. 23 in Luc.*
(8) *Ep. ad Rustic.*
(9) *Ep. 45 ad Arment.*
(10) *Serm. contra Avar.*
(11) *L. 4, ep. 26.*

LES SAINTS MARTYRS DE ROME,

SOUS NÉRON.

L'AN 64.

Il est glorieux pour le christianisme, dit Tertullien, que Néron, l'ennemi de toute vertu, ait été le premier empereur romain qui ait déclaré la guerre à ceux qui le professaient. La pureté de mœurs des premiers chrétiens fut un motif suffisant pour exciter la rage de ce monstre de cruauté et d'infamie. Voici ce qui le détermina à tirer contre eux un glaive meurtrier.

Le feu ayant pris à la ville de Rome l'an 64 de Jésus-Christ, elle brûla pendant neuf jours entiers. Des quatorze régions ou quartiers dont elle était pour lors composée, il n'y en eut que quatre qui échappèrent aux flammes; trois furent réduits en cendres, et sept furent très-considérablement endommagés. Durant cet affreux désastre, Néron vint d'Antium à Rome, et du haut d'une tour bâtie sur une montagne voisine, il se mit à chanter, en habit de théâtre, un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie. Le peuple l'accusa d'être l'auteur de l'incendie, et l'on disait qu'il avait fait mettre le feu à la ville, pour rassasier ses yeux d'un spectacle semblable à celui qu'offrait Troie livrée aux flammes. La vérité de cette accusation est con-

firmée par le témoignage de plusieurs auteurs très-dignes de foi (1).

Néron, voyant qu'il était universellement regardé comme l'auteur de l'encendie, le rejeta sur les chrétiens, tant pour venger sa réputation que pour satisfaire la haine qu'il portait à la vertu, et étancher la soif barbare qu'il avait du sang humain; mais l'accusation qu'il intentait parut dénuée de preuves. Personne, dit Tacite, n'y ajouta foi. Cela n'empêcha pas que les idolâtres, en conséquence de leur aversion pour le christianisme, ne fussent ravis de voir punir ceux qui en faisaient profession.

On arrêta donc de toutes parts les chrétiens, qui furent traités comme des victimes de la haine publique. On insultait à leur supplice et à leur mort; on les donnait en spectacle au peuple, pour lui servir de jouet et d'amusement. On en couvrit quelques-uns de peaux de bêtes, après quoi on les exposa à des chiens furieux qui les mirent en pièces. Il y en eut qui furent attachés à des croix; d'autres périrent par les flammes; on les brûla pendant la nuit, au rapport de Tacite, comme pour servir de flambeaux (2). Nous lisons dans d'autres auteurs païens (3), que Néron tourmentait les fidèles, désignés par le nom impie de *magiciens*, de la manière la plus horrible; qu'après avoir fait enduire leurs corps de cire, de poix et autres matières combustibles, il ordonna qu'on y mît le feu, et que pendant leur supplice on les obligeait à se tenir droits par le moyen d'un pieux pointu qu'ils avaient chacun sous le menton. Tacite ajoute que les jardins de l'empereur furent le théâtre de cette scène affreuse.

Le martyrologe romain fait en ce jour une mémoire générale des chrétiens qui périrent en cette occasion; il y est dit qu'ils étaient disciples des apôtres, qu'ils furent les prémices de cette multitude innombrable de martyrs que l'Église de Rome envoya au ciel. Ils précédèrent dans le chemin de la gloire saint Pierre et saint Paul, qui les avaient instruits des vérités du salut.

La persécution étant une fois commencée, on vit paraître des édits qui défendaient de professer le christianisme, sous les peines les plus rigoureuses, sans en excepter celle de mort (4). A peine ces édits

(1) On peut consulter Suétone et Dion Cassius, qui s'expriment de la manière la plus expresse; et parmi les modernes, Tillemont, Crévier, etc. Tacite ne décide point si l'incendie fut la suite de quelque accident, ou un effet de la méchanceté de Néron; mais il parle d'une circonstance qui donne lieu de croire qu'au moins les flammes furent entrenues, et même propagées durant quelques jours par l'ordre du tyran. En effet, plusieurs personnes empêchaient non-seulement d'éteindre le feu, mais l'augmentaient encore en jetant des torches allumées dans les maisons, assurant qu'on leur avait ordonné d'agir de la sorte. Certainement, s'il n'eût été question que de scélérats sans aveu, on ne les aurait pas soufferts, et les magistrats en auraient fait justice. Il y a plus, le feu s'étant éteint, faute d'aliment, dans toute la partie de la ville qui s'étendait depuis le grand Cirque jusqu'à l'extrémité du quartier qu'on nommait *Esquilia*, il fut rallumé, et prit aux bâtiments des jardins de Tigellinus, et continua de brûler deux jours. Cette circonstance ne contribua pas peu à augmenter le soupçon que l'on avait déjà formé sur l'auteur de l'embrasement.

Outre que Néron portait envie au sort de Priam, qui avait vu son pays réduit en cendres, il avait encore la passion extravagante de vouloir faire une nouvelle Rome qui fût bâtie avec plus de magnificence, et qui eût plus d'étendue que la première; il voulait aussi agrandir son palais. Cet édifice ayant été brûlé, il en fit construire un neuf, auquel il donna une étendue immense. L'or, les pierres précieuses et les curiosités de toute espèce ne furent point épargnées. Ce nouveau palais reçut, à cause de sa richesse, le surnom de *palais d'or*. Il fut abattu après la mort de Néron.

(2) Nous allons rapporter ici les propres paroles de Tacite, qui, malgré ses préventions, rend un témoignage éclatant à l'innocence des chrétiens. « Néron, dit-il, *Annal.* l. 15, voulut » donner un objet à la haine publique, pour faire taire les » bruits fâcheux qui couraient sur lui à cette occasion. Il fit » souffrir les plus affreux supplices à ceux que le peuple appelle chrétiens, et qui, pour leurs crimes détestables, sont » en horreur à tout le monde... On en arrêta quelques-uns » qui s'avouèrent chrétiens, et par le moyen de ces premiers, » on en découvrit un grand nombre d'autres qui furent condamnés, non pas tant comme auteurs de l'embrasement » que comme convaincus d'être odieux à tout le genre humain, ou de haïr tout le genre humain. Leur mort servit » de divertissement. On en revêtit quelques-uns de peaux de » bêtes, pour les faire déchirer par les chiens; d'autres furent crucifiés; il y en eut qu'on fit périr par les flammes, » en les couvrant de poix et de cire, et en les faisant ainsi » servir comme de torches pour éclairer durant les ténèbres » de la nuit. Néron voulut que ses propres jardins fussent » le théâtre de ce spectacle. On l'y vit paraître lui-même en » habit de cocher, et conduisant des chariots à la lueur de » ces funestes flambeaux. On ne peut s'empêcher de plaindre » la destinée des chrétiens, parce que, tout dignes qu'ils » étaient des derniers supplices, on comprit bien néanmoins » qu'ils étaient immolés à la cruauté d'un seul homme, et » non pas à l'utilité du public. »

Quoique Tacite fasse des chrétiens un portrait aussi hideux qu'il est faux, il reconnaît cependant leur innocence dans le fait dont il s'agit. L'accusation d'être ennemis du genre humain qu'il intente contre eux, était fondée sur ce qu'ils vivaient dans la retraite, pour ne point participer à la corruption du monde. Cet auteur se trompe encore lorsqu'il dit des chrétiens qu'ils se décelaient les uns les autres. Tous les historiens ecclésiastiques rapportent que les fidèles étaient toujours prêts à confesser hautement le nom de leur divin Maître, aux dépens de leur propre vie; mais qu'ils aimaient mieux souffrir les plus cruelles tortures que de trahir leurs frères et de les livrer ainsi aux persécuteurs.

(3) Voyez Sénèque; *ep.* 14; Juvenal, *satir.* 1, v. 156; *satir.* 8 v. 235, et son commentateur.

(4) Voyez Sulpice-Sévère, Orose, l. 7, c. 7, etc.

eurent-ils été publiés, que tous les ordres de l'empire s'élevèrent contre les disciples de Jésus-Christ (s) : mais il en fut d'eux comme des juifs détenus en Égypte sous une dure captivité; les mauvais traitements semblaient ne servir qu'à augmenter leur nombre et leur force.

SAINT SIMPLICE, ÉVÊQUE D'AUTUN.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Ce Saint, qui florissait dans le quatrième siècle, était issu d'une famille noble et riche. Il épousa une fille qui, comme lui, joignait la vertu à une naissance illustre. Ils vécurent toujours l'un et l'autre dans une continence parfaite, quoiqu'ils se comportassent à l'extérieur comme des personnes mariées. Ils étaient tous deux pleins de charité pour les pauvres et très-zélés pour les différents exercices de la piété chrétienne.

Cependant Simplice fut élu pour remplir le siége épiscopal d'Autun. Sa femme ne voulut point se séparer de lui, comme cela se pratiquait dans de semblables occasions. Le peuple en fut scandalisé; mais Dieu fit un miracle pour montrer que les deux époux vivaient ensemble comme frère et sœur. Un autre miracle opéré par le saint évêque ouvrit les yeux à un grand nombre de païens, et les porta à quitter pour toujours le culte de Cybèle, qui était parmi eux dans une vénération singulière.

On ignore l'année de la mort de saint Simplice; on croit seulement qu'il sortit de ce monde le 24 juin, jour auquel sa fête est marquée dans les plus anciens martyrologes.

Voyez saint Grégoire de Tours, *de Glor. Confess.* c. 76, et *Gallia Christ. nova.* t. IV p. 334.

† LE B. GERHOHUS,

PRIEUR DE REICHERSBERG, DANS LE DIOCÈSE D'AUGSBOURG.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 593. — Tout ce qui concerne la vie et les écrits de Gerhohus se trouve dans la chronique de Reichersberg, p. 226 sq., qui va jusqu'à l'année 1194. Christophe Gewold l'a publiée à Munich en 1611, in-4°, et plus tard Pierre Ludewig l'a placée dans le second volume de ses *Historiens de Bamberg.* Leipsic 1718. Voyez aussi Rader *Bavaria Sacra,* et plusieurs autres.

L'AN 1169.

Gerhohus (1) naquit en 1093 de parents pieux, et appartenait à une famille bourgeoise de Polling, dans la Haute-Bavière. Il montra de bonne heure une sagacité extraordinaire et un grand amour pour la vertu, ce qui engagea ses parents à le confier aux chanoines de leur ville, qui le formèrent à l'étude des sciences, qu'il continua avec distinction à Freisnigen et Moosbourg, et finalement à Hildesheim. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, Hérimann, évêque d'Augsbourg, lui conféra les ordres mineurs, le reçut dans son chapitre et le nomma écolâtre, fonctions auxquelles on appelait toujours les hommes qui se distinguaient le plus par leur piété et leur savoir.

A cette époque l'empereur Henri V protégeait l'anti-pape Grégoire contre les papes Gélase II et Calixte II. L'évêque Hérimann fit tous ses efforts pour détacher Gerhohus de la cause du pape légitime; mais voyant l'inutilité de ses démarches, il l'exila de la ville, et le banni se réfugia au couvent de Raitenbuch. Mais lorsque la paix fut rétablie dans l'Église, Hérimann le rappela et l'emmena avec lui à Rome, où il devait assister au concile convoqué par Calixte II en 1120, dans le but de consolider le repos de l'Église.

A son retour de Rome, Gerhohus se livra avec une nouvelle ardeur à l'instruction des ecclésiastiques; il s'élevait avec une noble franchise contre la violation des canons de l'Église, et punissait le vice sans crainte et sans distinction de personnes. Mais pour empêcher que ses paroles ne fussent autre chose qu'un airain qui résonne, il prêchait toujours d'exemple, et se montra, au milieu de la corruption, comme un modèle de perfection. Cette conduite lui attira la haine de ses frères et le força de se démettre de sa dignité. Dégagé de cette manière de tous les liens extérieurs, il put suivre sans contrainte le penchant de son cœur, et se consacra dans le couvent de Raitenbuch à la vie monastique.

La prière, la méditation, la lecture des livres pieux et scientifiques, surtout des saintes Écritures, faisaient, dans sa solitude, les délices de son âme. Les rayons de sagesse et d'onction divine, après avoir inondé son cœur d'une lumière ineffable, se répandaient au-dehors avec un doux éclat, s'insinuaient dans le cœur de ses frères et les embrasaient d'un feu céleste. Toute la communauté, éclairée par son savoir et la sainteté de ses mœurs, aurait pu se régénérer en peu de temps, tous ses membres auraient pu dès ce moment donner l'exemple de la discipline et de la piété la plus sévère, s'il eût été moins difficile de conjurer l'esprit qui s'y était une fois établi; et un voyage que Gerhohus fit à Rome

(s) Voyez Origène, l. *contra Celsum.*

(1) Autrement *Gerohus* et *Gerochus.*

pour obtenir du pape que les moines fussent forcés d'observer la règle de saint Augustin, ne fit qu'irriter davantage les mal intentionnés, qui lui suscitèrent de vives persécutions et le forcèrent de les quitter. Chunon, évêque de Ratisbonne, invita le serviteur de Dieu à venir dans son diocèse, lui conféra, à l'âge de trente-trois ans, l'ordre de prêtrise, et lui confia la cure de Chamm, où Gerhohus, secondé par le prélat, devait fonder une pépinière spirituelle : cependant différents obstacles firent échouer ce projet.

Gerhohus était contraire à l'institution des prêtres séculiers, et ses violentes attaques lui suscitèrent tant d'ennemis, que ses principes à cet égard furent soumis à un examen d'un synode tenu à Saltzbourg(1). La conduite déréglée de plusieurs chanoines de son temps justifia pleinement l'aversion dont il était pénétré, si cette aversion avait encore besoin de justification. Vingt et un ans plus tard ses doctrines furent examinées de nouveau, par suite d'une injuste accusation d'eutychianisme (2). Il supporta toutes ces adversités avec calme, et elles ne purent éteindre en lui l'ardeur de son zèle.

Après la mort de Chunon, Conrad, archevêque de Saltzbourg, l'attacha à sa personne. Il le consultait dans toutes les affaires difficiles, il l'envoya plusieurs fois à Rome, chargé de missions de la plus haute importance, et il le nomma en 1132 prieur des chanoines réguliers de Reichersberg, dans le bailliage de Schœrdingen en Bavière. Il gouverna pendant quarante ans cette communauté avec une gloire extraordinaire, et la réputation de ses vastes connaissances se répandit jusqu'en France, en Bohême, en Hongrie et même jusqu'en Grèce (3). Il jouit de la confiance la plus absolue des papes Calixte II, Honorius II, Innocent II, Célestin II, Eugène III, Anastase II et III et Alexandre III. Il la mérita par ses écrits, qui n'avaient tous pour objet que la prospérité de la religion, la liberté de l'Église, mais surtout l'introduction de la vie commune et régulière dans les chapitres. Il n'était pas moins considéré des ducs, des princes et des comtes, surtout des archevêques Conrad et Evrard de Saltzbourg et des évêques de Passau et de Bamberg, qui n'entreprenaient jamais rien d'important sans le consulter.

Cette considération universelle que l'on témoignait au serviteur de Dieu lui permit de se présenter avec assurance aux papes, aux cardinaux, aux évêques, aux rois et aux princes, lorsqu'il s'agissait du bien de l'Église ou de remédier à quelque désordre. Rien n'échappait à sa pénétration. Partout où ses regards rencontraient le vice, il le censurait avec sévérité, à la cour comme dans les monastères. Il voulait que ses religieux ne fussent jamais oisifs, et il leur inspirait avant tout l'amour de la prière et de la contemplation. Sous sa direction Reichersberg s'éleva au plus haut degré de vertu et de savoir, et même sous le rapport temporel, cette communauté acquit par la libéralité des évêques et des princes une prospérité extraordinaire. Il fonda encore, à côté de son couvent, un monastère de filles, et y ajouta une église, que Roman, évêque de Gurk, dédia en 1183. Tant que vécut le zélé prieur, l'ordre et la discipline la plus parfaite régnèrent dans cette maison.

Gerhohus parvint à un âge assez avancé, et mourut le 24 juin 1169. Son corps fut enterré dans l'église du couvent, près du grand autel.

---

(1) Voyez Hansitz, *Germania Sacra*, t. II p. 228.

(2) Voyez la vie de saint Evrard de Saltzbourg sous le 22 juin.

(3) Le B. Gerhohus était un des premiers savants de son siècle, comme le prouve le catalogue de ses écrits :

1° *Liber de gloria et honore filii hominis, sive de glorificatione naturæ humanæ in Christo*, adressé à Hermann, évêque de Brixen; se trouve dans le t. I *Anecdotorum* Bernardi Peczii, part. II, p. 164-280.

2° *Liber contra duas hæreses Nestorianorum et excommunicatos presbyteros eorumque sacramenta admittentium*, adressé à Godefroi, abbé d'Admont. *Ibid.* p. 283-341. Les doctrines enseignées dans cet ouvrage furent examinées dans le synode de Saltzbourg de 1130.

3° *Epistola ad Eberhardum episcopum Babenbergensem, quomodo secundum Hilarium glorificaturus filium pater sit major. Ibid.*, p. 317-328. Dans le manuscrit d'Heilbronn l'auteur de cette lettre est appelé *Gérard de Reichersberg*. Voyez Jean-Louis Hocker, p. 47.

4° Quatre autres lettres, p. 329-334.

5° *Syntagma de Henrico IV et V imperatoribus et Gregorio VII etc.* Publié en 1611 à Ingolstadt, par Gretser, in-4°. Se trouve aussi dans le tome VI des ouvrages de Gretser.

6° *Vitæ abbatum Formbacensium, Berengerii et Wirntonis.* Dans Pez, t. I, part. 3, *Anecdotorum*, p. 399-420.

7° *Liber de ædificio Dei*, contient d'excellentes leçons pour les évêques et les prêtres. *Ibid.*, t. II, part. 2, p. 425-236.

8° Une dissertation sur la différence qui existe entre les prêtres séculiers et les moines, adressée au pape Innocent II. *Ibid.*, p. 439-504.

9° *Expositio in psalmum LXIV, sive de corrupto Ecclesiæ statu*, adressée au pape Eugène III; dans Baluze, *Miscellan.*

10° Une dissertation *adversus Simoniacos*. Dans Martène, t. V *Thesaurus anecdot.*, p. 1459-1486, mais incomplète.

11° Divers autres écrits, tels que : *Explication des psaumes, lettres etc.*, qui n'ont pas été imprimés, comme il paraît. Voyez Albert Fabricius, *Bibliotheca latina*, l. 7 et 8.

25 JUIN.

—

SAINT PROSPER D'AQUITAINE,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Tiré de ses écrits et de ceux de saint Augustin. Voyez Tillemont, t. XVI; Ceillier, t. XIV; Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. II p. 369; Jean Salinas, *SS. Prosperi Aquitani et Honorati Massiliensis opera notis illustrata, Romæ*, 1732, et le P. Cacciari, *Exercit. in Op. sancti Leonis, M. Diss. de Pelagian.* c. 3, p. 290.

L'AN 463.

Saint Prosper naquit en 403, selon l'opinion la plus commune. On l'a surnommé *d'Aquitaine*, pour le distinguer de saint Prosper, évêque d'Orléans, ou de quelques autres personnes du même nom. Ses écrits sont une preuve qu'il ne s'était pas moins appliqué à l'étude des belles-lettres qu'à l'intelligence de l'Écriture. La pureté de ses mœurs l'a fait appeler par un auteur contemporain *un homme saint et vénérable* (1).

Ayant quitté l'Aquitaine, sa patrie, il se retira en Provence. Il paraît qu'il était à Marseille lorsqu'il reçut les livres *de la Correction et de la Grâce*, par saint Augustin. Certains prêtres qui avaient des partisans, offensés des écrits de ce Père contre les pélagiens, prétendirent qu'il détruisait le libre arbitre, quoiqu'il n'eût fait autre chose qu'établir la doctrine de l'Église sur la nécessité de la grâce. Ils convenaient, à la vérité, que la tradition et l'Écriture enseignaient qu'on ne pouvait rien faire de méritoire pour le salut, sans un secours surnaturel; mais sous prétexte de maintenir la liberté de l'homme, ils soutenaient que le commencement ou premier désir de la foi, ainsi que d'autres vertus et actions surnaturelles, qui, étant fondées sur la foi, deviennent méritoires pour le Ciel, étaient uniquement l'ouvrage du libre arbitre. Ils se servaient, pour appuyer leur sentiment, de la comparaison suivante. Un malade, disaient-ils, désire d'abord sa guérison; puis, en conséquence de ce désir, il se détermine à faire venir un médecin. Cette erreur, connue sous le nom de *semi-pélagianisme*, donnait à la créature la gloire de la vertu, considérée dans son commencement ou dans ses désirs, et par-là contredisait ouvertement la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres. Le livre *de la Correction et de la Grâce* ne dissipa point les préjugés des semi-pélagiens; ils n'en devinrent que plus ardents à défendre leurs erreurs et à s'élever contre saint Augustin.

Un pieux laïque, nommé Hilaire, prit le parti du saint docteur, et se chargea du soin de venger la foi de l'Église; il engagea saint Prosper dans la même cause. Il paraît que ce dernier était aussi laïque; mais ses vertus et ses talents le rendirent propre à s'opposer aux progrès de l'hérésie. Par l'avis d'Hilaire, il écrivit à saint Augustin pour l'informer des erreurs des prêtres de Marseille, et ce saint docteur composa, tant pour les réfuter que pour les instruire, les livres *de la prédestination des Saints* et *du don de la persévérance*. Hilaire lui avait aussi écrit sur le même sujet. Tout ceci arriva dans les années 428 et 429.

Ces deux livres purent bien convaincre les semi-pélagiens, mais ils ne les convertirent point : ils eurent donc recours à la calomnie; ils accusèrent saint Augustin et ses partisans d'enseigner une grâce nécessitante qui anéantissait le libre arbitre. Rufin, ami de saint Prosper, sachant que celui-ci était compris dans l'accusation, lui en écrivit pour s'assurer de la vérité. Le Saint lui répondit par une lettre que nous avons encore, et où il lui explique quels étaient les bruits que répandaient les ennemis du saint évêque d'Hippone, quel motif ils avaient d'en agir de la sorte, dans quelles erreurs ils étaient eux-mêmes, et quelle était la véritable doctrine de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre.

Comme les semi-pélagiens affectaient de dire qu'ils ne s'en tiendraient qu'aux décisions du Saint-Siége, Hilaire et Prosper firent le voyage de Rome, pour informer le pape Célestin de tout ce qui s'était passé. Célestin, instruit du véritable état des choses, écrivit une lettre dogmatique adressée à l'évêque de Marseille et aux évêques voisins : il y combattait les ennemis de la grâce et y donnait de grandes louanges à la doctrine de saint Augustin. Cette lettre fut écrite en 431, après la mort du saint évêque d'Hippone.

Cependant les troubles continuaient toujours. Saint Prosper prit lui-même la plume et publia son poëme *contre les ingrats*, qui paraît avoir été composé vers l'an 431. Par la dénomination d'*ingrats*, il entendait les semi-pélagiens, qui étaient tels effectivement envers la grâce de Jésus-Christ, mais qui toutefois n'avaient point encore été retranchés de la communion de l'Église. Ce poëme est le chef-d'œuvre de saint Prosper, tant pour l'élégance que pour le fond des choses. La nécessité de la grâce, surtout par rapport à l'amour divin, y

(1) Victor, *apud Bucher. in Cyclo Paschal.* p. 6.

est solidement démontrée (2). Il y est dit que le siége de saint Pierre, fixé à Rome, préside sur tout l'univers, et qu'il possède par religion ce qu'il n'a point soumis par la force des armes (3).

Saint Léon-le-Grand, étant devenu pape en 440, invita saint Prosper à venir à Rome. Il en fit son secrétaire et l'employa avec succès dans les plus importantes affaires de l'Église. Prosper écrasa le pélagianisme, qui recommençait à lever la tête dans la capitale de la chrétienté. Ce fut, dit Photius (4), à son zèle, à son savoir et à ses travaux infatigables que l'on dut l'entière extirpation de cette hérésie.

On ne sait point l'année de la mort de saint Prosper. Il est parlé de lui dans la chronique de Marcellin, comme d'une personne qui vivait encore en 463. On lit son nom dans le martyrologe romain, sous le 25 juin.

Nous ne pouvons rien faire sans la grâce (5), pas même produire une bonne pensée dans l'ordre du salut. « Comme l'œil du corps, quoique parfaitement sain, ne peut voir sans le secours de la lumière, de même un homme a besoin, pour bien vivre, de la lumière éternelle, qui dérive de Dieu (6). » Aussi le Seigneur, qui désire que tous les hommes soient sauvés, leur offre-t-il à tous ce trésor, *éclairant chaque homme qui vient au monde* (7). Si nous négligeons de demander le secours divin par une prière continuelle, si nous n'avons pas soin de le conserver précieusement et d'en profiter, nous sommes pélagiens d'action, quoique nous condamnions les erreurs de ces hérétiques. Notre conduite renferme alors un fonds d'ingratitude et de mépris pour la divine miséricorde; nous détruisons dans nos âmes le principe de la vie spirituelle, et nous foulons aux pieds le prix du sang de Jésus-Christ. Ces grâces que nous rejetons sont une semence qui pourrait fructifier au centuple; ce sont des talents qui se multiplieraient si nous savions les faire valoir. En y correspondant fidèlement, nous deviendrions des Saints; mais l'abus que nous en faisons est un de nos plus grands crimes, et il rendra notre condamnation infiniment plus rigoureuse.

(2) *Quo redametur amans, et amor quem conserit ipse est.*
De ingrat. p. 147.

Nil Deus in nobis prœter sua dona coronat, p. 178.

(3) .... *Pestem subeuntem prima recidit*
Sedes Roma Petri, quæ pastoralis honoris
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis,
Religione tenet, p. 119.

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT PROSPER.

1° Les *Lettres* à saint Augustin et à saint Hilaire contre les pélagiens.

2° Le poème *contre les Ingrats*, dont il a été parlé dans la vie du Saint. A la suite de cet ouvrage sont quelques autres poésies, comme l'*Épitaphe du Nestorianisme et du pélagianisme*, deux *Épigrammes* contre les ennemis de saint Augustin. Le poème *contre les Ingrats* a été traduit en vers français par Le Maistre de Sacy (*).

3° *Réponse aux objections des Gaulois*. C'est une défense de la doctrine de saint Augustin sur la grâce.

4° *Réponses à Vincent*. Saint Prosper montre dans cet ouvrage qu'il ne soutient point, et qu'il n'a jamais soutenu les seize propositions erronées qu'on lui avait calomnieusement attribuées. Le Vincent contre lequel il écrit pourrait être le prêtre gaulois de ce nom, dont parle Gennade, et qui assista au concile de Riez en 439.

5° La *Réponse aux prêtres de Gênes* est une explication de quelques propositions de saint Augustin.

6° Le livre contre *le Collateur*. Ce collateur est le fameux Cassien de qui nous avons un livre *des Conférences des Pères*. Il avait avancé, dans la treizième de ces conférences, que le commencement de la foi est de nous. Saint Prosper ne voulut point le nommer, parce qu'à d'autres égards, c'était un grand homme; il se contenta de le désigner sous la dénomination de *Collateur*. Il lui prouve que les principes répandus dans sa treizième conférence avaient déjà été condamnés par l'Église, dans ses décrets contre les pélagiens. Il termine son ouvrage par une exhortation à supporter avec patience les ennemis de la vérité, à ne se venger d'eux que par une sincère charité, à éviter toute dispute avec ceux qui ne sont point capables d'entendre le langage de la raison, et à prier sans cesse Celui qui est le principe et la source de tout, afin qu'il daigne être le commencement de nos pensées, de nos désirs, de nos paroles, de nos actions.

7° Un *Commentaire sur les Psaumes*, qui n'est qu'à proprement parler, qu'un abrégé de celui de saint Augustin. Nous n'en avons plus qu'une partie.

8° Le livre *des Sentences*. C'est un recueil de 390 sentences tirées des ouvrages de saint Augustin, lesquelles contiennent un excellent abrégé de la doctrine de ce père sur la grâce.

9° Une *Chronique*, qui commence à la création du monde, et finit à l'an 455. La chronique de Tyro Prosper est la même que celle de notre Saint, excepté qu'elle a été falsifiée par quelque pélagien, et qu'elle est remplie de calomnies contre saint Augustin.

Le beau *Poème d'un mari à sa femme* n'est point de saint Prosper, mais il est de son temps. On ne peut non plus lui attribuer le livre *de la Providence*, écrit par quelque pélagien vers l'an 416.

Les deux livres *de la vocation des Gentils*, écrits contre les pélagiens, furent cités, en 492, par le pape Gélase, comme l'ouvrage anonyme d'un docteur catholique. On les a attribués quelquefois, mais sans preuves, à saint Prosper, à saint Léon, à saint Ambroise et à saint Hilaire. La fameuse lettre

(4) *Cod.* 54.
(5) *Jean.* XV, 5.
(6) Saint Aug. l. *de Nat. et Grat.* c. 26, t. X.
(7) *Joan.* I.
(*) Le célèbre docteur de Louvain, Martin Steyaert, a fait des notes sur ce poème qui se trouvent dans le t. III de ses opuscules.

à la vierge Démétriade, que Pélage avait tâché de séduire, est du même auteur, et ne peut conséquemment être donnée à saint Prosper.

Le livre *des promesses de Dieu* porte faussement le nom du Saint; mais il fut écrit de son temps. C'est une explication de plusieurs prophéties relatives au Sauveur, à l'Antéchrist, etc.

Quelques auteurs ont attribué à saint Prosper les trois livres *de la Vie contemplative*; mais il est prouvé, par le témoignage de saint Isidore de Séville, *de Script. c.* 12, qu'ils sont de Julien Pomère, moine d'Afrique, qui fut abbé en France, près de Marseille, sur la fin du sixième siècle.

On trouve dans les poésies de saint Prosper beaucoup de facilité, d'élégance, de douceur, d'onction et de feu. Le style de ses ouvrages en prose est naturel, concis et nerveux; partout il se montre moins occupé des ornements du discours que de l'utilité de ses lecteurs. Ses raisonnements sont liés et concluants, ses expressions nobles et ses pensées pleines d'élévation. Il joint à tous ces avantages un jugement sûr et une grande pénétration d'esprit.

Mangeant a donné une bonne édition des œuvres de saint Prosper, qui parut à Paris en 1711, *in-fol.* On y trouve la vie du Saint, traduite des mémoires de Tillemont par le docte éditeur.

Jean Salinas, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Jean-de-Latran, fit réimprimer à Rome, en 1732, *in-8°*, les œuvres de saint Prosper, qui traitent des matières de la grâce, avec celles de saint Honorat de Marseille.

Pierre-François Foggini ayant publié à Rome, en 1754, les traités de saint Augustin sur la grâce, en deux petits volumes (réimprimés à Paris en 1757), a donné depuis un troisième volume, pour compléter la collection, sous le titre suivant : *S. Prosperi Aquitani, S. Leoni M. Notarii, de gratia Dei, opera omnia, editionem variis lectionibus, præcipuè è Cod. MSS. Vaticanis adornatam curavit P. F. F. Romæ*, 1758, *in-8°* (**).

SAINT AGOARD ET SAINT AGLIBERT,

MARTYRS AU DIOCÈSE DE PARIS.

VERS L'AN 400.

Ces deux Saints étaient étrangers et venus des bords du Rhin, mais ils étaient établis dans le village de Creteil, qui est à deux lieues de Paris. Ils furent convertis à la foi, ainsi que beaucoup d'autres personnes, par les prédications des bienheureux Altin et Eoald. Ayant renversé un temple d'idoles, ils furent mis à mort, avec une troupe de chrétiens, par l'ordre du gouverneur qui était idolâtre; d'autres disent que ce fut par les Vandales. On place leur martyre vers l'an 400. On éleva depuis une église sur leur tombeau, et leurs reliques s'y gardent encore dans deux châsses. Ils sont nommés sous le 24 juin dans les martyrologes; mais leur fête ne se fait que le 25 du même mois à Creteil et dans tout le diocèse de Paris.

Voyez Baillet, Le Bœuf et le nouveau bréviaire de Paris.

SAINT MAXIME, ÉVÊQUE DE TURIN,

VERS L'AN 465.

Ce que nous savons de saint Maxime de Turin se réduit à très-peu de chose. Nous apprenons de Gennade, qu'il fut une des principales lumières de l'Église dans le cinquième siècle, et qu'il prêcha la parole de Dieu avec un zèle infatigable. Il s'était préparé à cette sublime fonction par une étude approfondie des divines Écritures. Il assista au concile de Milan, en 451, et à celui de Rome, en 465, et sa souscription s'y voit la première après celle du pape Hilaire. Il ne survécut pas de beaucoup au concile de Rome. Son nom est marqué en ce jour dans le martyrologe romain.

Il nous reste de saint Maxime un grand nombre d'homélies sur les principales fêtes de l'année, sur plusieurs Saints et sur divers sujets de morale. Dans celle qui est sur les saints martyrs Octave, Avence et Soluteur, dont les reliques se gardaient à Turin, il s'exprime ainsi : « Nous devons honorer tous les » martyrs, mais ceux surtout dont nous possédons » les reliques. Ils nous assistent par leurs prières; » ils nous protégent, quant au corps, dans cette vie, » et nous reçoivent quand nous en sortons. »

Dans celles qui traitent de l'action de grâces (1), il inculque fortement l'obligation de payer chaque jour au Seigneur un juste tribut de louanges, en quoi il donne aux psaumes la préférence sur toutes les autres prières. Il recommande de ne point négliger la prière du matin et du soir, ainsi que celle qui doit se faire avant et après chaque repas. Il exhorte les fidèles à commencer toutes leurs actions par le signe de la croix, et dit que si nous formons sur nous ce signe sacré avec foi, nous ne manquerons pas de ressentir les effets de la bénédiction divine.

Dans un autre endroit (2) il s'élève contre les

(**) L'édition la plus complète des œuvres de saint Prosper est celle de Bassano, 1782, 2 vol. in-fol. Nous possédons un exemplaire de l'édition de Lyon de 1539, de Sébastien Gryphius, avec des notes et des variantes inédites de la main du célèbre Pamelius.

(1) P. 43, 44.

(2) C'est dans la cinquième des douze homélies que Mabillon a publiées dans son *Musæum Italicum*, t. I p. 9. Muratori, dans ses *Anecdota*, t. III p. 6, nous a donné plusieurs autres homélies de saint Maxime, d'après un manuscrit de la bibliothèque ambroisienne, qui a plus de mille ans d'antiquité, et qui est écrit en caractères lombards. On voit par celles qui sont sur saint Eusèbe, évêque de Verceil, que l'auteur était lui-même de cette ville. Les homélies de notre Saint ont toujours été fort estimées dans l'Église, et les rédacteurs du bréviaire romain en ont tiré plusieurs leçons.

abus qui régnaient au premier jour de l'année; il condamne ceux qui faisaient alors des présents aux riches, sans penser à donner l'aumône aux pauvres; il réprouve toutes les prétendues démonstrations d'amitié où le cœur n'a point de part.

Ailleurs (3) il fait connaître l'énormité du crime de certains hérétiques qui vendaient le pardon des péchés. « Quelle horreur, dit-il, de voir leurs prê» tres exiger de l'argent pour absoudre leurs péni» tents, tandis qu'ils devraient leur imposer des » peines salutaires et les engager à expier leurs » crimes par des larmes amères (4)! »

SAINT ADELBERT,

DIACRE, PATRON DE LA VILLE D'EGMOND.

VERS L'AN 740.

Saint Adelbert, issu du sang des rois de Northumberland, quitta le monde pour ne plus vivre que pour Dieu. Vers l'an 700, il se joignit à saint Willibrord, qui prêchait l'Évangile dans la Basse-Allemagne. Il convertit une grande partie des peuples qui habitaient la Frise et la Hollande, et fut choisi archidiacre d'Utrecht (*). Il mourut à Egmond (**), vers l'an 740, et il y fut enterré. Plusieurs miracles rendirent son tombeau célèbre. Le comte Thierri fonda, sous son invocation, une abbaye de Bénédictins au commencement du dixième siècle. Cette abbaye fut bâtie en bois, parce que dans ce temps-là, comme le remarque l'auteur de la *Batavia sacra*, on ne bâtissait point dans le pays avec d'autres matériaux, même les églises. Saint Adelbert est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Mabillon, sæc. 3, *Ben. part.* 1, p. 631; les Bollandistes, sous le 25 juin; les *Fasti Belgici* de Miræus, et surtout la *Batavia sacra*, imprimée en 1754, p. 44.

SAINT MOLOCK, ÉVÊQUE EN ÉCOSSE.

SEPTIÈME SIÈCLE.

Saint Molock, né en Écosse, et qui florissait au septième siècle, partagea les travaux apostoliques de saint Boniface de Ross, qui est honoré le 14 mars. Ses reliques se gardaient anciennement avec beaucoup de vénération à Murlach.

Les Danois, commandés par Olas et Enet, vinrent, au commencement du onzième siècle, attaquer Malcolm II, roi d'Écosse, et le défirent à Murlach : mais ce prince remporta sur eux l'avantage dans une seconde bataille. Malcolm attribua cette victoire à l'intercession de la Mère de Dieu et de saint Molock, qu'il avait implorés avec son armée. Par reconnaissance, il fonda une abbaye à Murlach en 1010, sous l'invocation de l'une et de l'autre; il fit aussi bâtir au même endroit une cathédrale magnifique, et y établit un siége épiscopal qui fut depuis transféré à Aberdeen.

Les Danois furent battus par Malcolm en deux autres rencontres. Ce prince religieux, pour perpétuer le souvenir de la première de ces victoires, fonda un second monastère, sous l'invocation de la Sainte-Vierge, dans la ville de Brechin, près de laquelle la bataille s'était donnée, et il fit élever, à l'endroit même où s'était livré le combat, un obélisque qu'on voit encore dans un village appelé *Cuin*, du nom d'un général danois qui y fut tué. En reconnaissance de la seconde des victoires dont nous parlons, il bâtit dans le lieu où il l'avait gagnée (1) un troisième monastère appelé *Deir*, qui embrassa peu de temps après la règle de Cîteaux, et qui a subsisté dans un état très-florissant jusqu'en 1550.

Le nom de saint Molock était autrefois fort célèbre en Écosse, surtout dans les comtés d'Argile et de Ross. On gardait à Lismore (2) une portion considérable de ses reliques dans l'église qui porte encore son nom.

Voyez Hector-Boëtius, *Hist.* l. 9; Lesley, l. 5, et King.

SAINT GUILLAUME DE MONTE-VERGINE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION RELIGIEUSE DE CE NOM.

L'AN 1142.

Guillaume, ayant perdu son père et sa mère dans son enfance, fut élevé par ses proches, qui eurent soin de lui inspirer de grands sentiments de piété.

(3) *Homil.* 10, *inter* 12, *ap. Mabil. loc. cit.*

(4) On a tous les sermons qui nous restent de saint Maxime de Turin, avec les remarques de Muratori, à la fin de l'édition des œuvres de saint Léon, qui parut à Venise en 1748 (*).

(*) Saint Adelbert était un des principaux coadjuteurs de saint Willibrord; mais peut-on le considérer comme le premier archidiacre d'Utrecht? Ses actes ne lui donnent d'autre titre que celui de *diacre* ou de *lévite*.

(**) On pense que cette ville a été ainsi nommée d'*Eggo*, seigneur de ce lieu et grand protecteur de saint Adelbert. D'autres pensent que ce nom vient de *Mund* ou *Mond*, qui signifie embouchure d'une rivière et d'*Eg*, rivière qui passait anciennement par ce lieu.

(*) Une édition complète des œuvres de saint Maxime a été donnée à Rome, en 1784, in-fol., sous les auspices du pape Pie VI.

(1) Au comté de Buchan.

(2) Au comté d'Argile.

Il n'avait que quinze ans lorsque le désir de se consacrer aux exercices de la pénitence le porta à quitter le Piémont sa patrie, et à faire un pèlerinage à Saint-Jacques en Galice; il se retira ensuite dans le royaume de Naples, où il choisit pour demeure une montagne déserte : là il vécut dans les austérités de la plus rigoureuse mortification et uniquement occupé des moyens de rester continuellement uni à Dieu. Ayant été découvert, il vit avec peine sa contemplation interrompue. Il changea donc de demeure, et alla s'établir dans un lieu nommé *Monte-Vergine*, situé entre Nole et Bénévent, toujours au même royaume; mais sa réputation l'y suivit, et il ne put s'empêcher de recevoir plusieurs personnes de piété qui demandaient à vivre sous sa conduite et à pratiquer avec lui les exercices de la vie ascétique. Telle fut l'origine de la congrégation religieuse dite de *Monte-Vergine*, que l'on met en 1119. Saint Guillaume mourut le 25 juin 1142. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. Sa congrégation, à laquelle il ne laissa point de règle écrite, fut mise sous celle de saint Benoit par Alexandre III.

Voyez sa vie par Félix Renda; Hélyot, *Hist. des ordres rel.*, et Papebroch, t. V *Junii*, p. 112.

---

† SAINT THÉODULPHE,

ÉVÊQUE ET ABBÉ DE LOBES.

L'AN 776.

THÉODULPHE succéda, comme abbé de Lobes, à saint Ursmar et à saint Ermin; il fut revêtu comme eux de la dignité épiscopale (1). La première translation du corps de saint Théodulphe, mort en 776, eut lieu en 1103.

Pendant les guerres que se firent l'empereur Henri III et Robert, comte de Flandre, Herly (2), prieuré de l'abbaye de Lobes, fut entièrement détruit. Après qu'il fut rebâti, les moines prièrent leurs confrères de leur donner pour quelque temps le corps de saint Ermin; mais on leur envoya celui de saint Théodulphe. On rapporte qu'aussi longtemps qu'il resta à Herly, il ne s'y opéra aucun miracle, mais qu'ils se multiplièrent dès qu'il fut revenu en Belgique.

Dans la suite on transporta ces saintes reliques à Binche, où la fête du Saint se célèbre encore le 25 juin.

C'est par erreur que quelques auteurs prétendent que ce Saint a été archevêque de Rheims. Il y a encore deux autres Saints du même nom, mais qui sont tout-à-fait différents de celui-ci. L'un, nommé communément saint Thiou, était d'une famille distinguée de l'Aquitaine. Il quitta le monde à la fleur de son âge et se retira à l'abbaye du Mont-d'Or, pour y vivre parmi les disciples du saint abbé Thierri. Il y passa vingt-deux ans se livrant au plus rude travail des champs. Après la mort du successeur de Thierri, l'archevêque de Rheims le nomma abbé à la demande des moines, et l'ordonna prêtre. Il mourut vers l'an 590; sa fête se célèbre le 1er mai.

Voyez les Bollandistes, t. I *Maii*, p. 94; Mabillon, *Act. SS. Ben.* t. I p. 346, et *Gallia Christ. nova*, t. IX p. 185. L'autre Théodulphe était un saint prêtre de l'évêché de Trèves et mourut au septième siècle. — Voyez au sujet de ces deux Saints le petit ouvrage de De Vivario, intitulé : *S. Theodulphus, presbyter et confessor in gratiam fratrum Prædicatorum conventûs Trevirensis illustratus*, Augustæ Trev. 1790, in-8° (3). Pour saint Théodulphe de Lobes, voyez *Acta SS. Belgii selecta*, t. VI, p. 368.

---

† LE B. HENRI ZDIK,

ÉVÊQUE D'OLMUTZ, DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

L'AN 1151.

LES auteurs ne sont pas d'accord sur l'origine du bienheureux Henri. Selon Augustin Von Mœbren, prieur d'Olmutz, qui a donné un catalogue des évêques de cette ville, auquel il a ajouté quelques détails biographiques, il était frère de Wladislaw, duc et ensuite roi de Bohême (1). Dubravius le dit fils de Sobieslaw I, duc de Bohême, tandis que Weleslawinus lui donne pour père Othon I, ou *le Grand*. Balbin est du même avis. En 1126, Henri fut élevé sur le siége épiscopal d'Olmutz; il fit ensuite un pèlerinage à Jérusalem, où il se fit recevoir dans l'ordre de Prémontré vers l'an 1127 ou 1128. De retour dans son diocèse, il se distingua par un zèle pastoral extraordinaire, et travailla de toutes les manières à l'accroissement du royaume de Dieu. Lorsqu'en 1143 le roi Wladislaw fonda à Prague l'abbaye de Strahov, de l'ordre de Prémontré, il seconda le prince de tous ses efforts, et lui rendit à cette occasion les services les plus signalés. Les

(1) Dans la *Gallia Christ. nova* t. III, col. 8, les abbés de Lobes se succèdent dans l'ordre suivant : I, Landelin; II Domitien, disciple de saint Landelin vers l'an 689; III, Ursmar; IV, Ermin; V, Théoduin; VI, Théodulphe; VII, Anson etc. — Voyez dans les *Acta SS. Belgii select.* t. VI p. 315-328, la dissertation d'Isfroi Thys; *Disquisitio de SS. Lobiensum Abbatum successione et emortuali epochâ.*

(2) *Villa S. Ermini in pago Laudunensi.*

(3) Voyez ci-dessus p. 10.

(1) Il y a d'autres qui partagent cette opinion.

premiers habitants de ce couvent furent pris dans l'abbaye de Steinfeld de l'archevêché de Trèves, et Hezonen fut nommé abbé.

Henri s'acquit de grands titres à la reconnaissance de ses diocésains. C'est à lui qu'on doit la cathédrale d'Olmutz. On le regarde, sinon comme le premier, du moins comme le second fondateur du couvent d'Olivetains à Litomisl; il fit en outre plusieurs fondations importantes. Le 25 juin 1151 il mourut chargé d'années et de mérites.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 601. Voyez Boleslas Balbin et les autres historiens de la Bohême.

26 JUIN.

SAINT JEAN ET SAINT PAUL,

MARTYRS A ROME.

L'AN 362.

Ces deux Saints servaient en qualité d'officiers dans les armées de Julien l'Apostat. On place communément leur martyre en 362, sous Apronien, préfet de Rome, qui était ennemi déclaré du christianisme. Ils remportèrent une double victoire en méprisant les honneurs du monde et en triomphant de la cruauté des bourreaux. La prospérité des méchants ne fut point capable de les éblouir; ils la regardaient comme le plus terrible effet des jugements de Dieu, qui doit rétablir l'ordre dans une autre vie. Des tourments passagers leur parurent peu de chose en comparaison de ce poids immense de gloire qui en sera la récompense. Leur patience fut inébranlable à cause de la vivacité de leur foi, qui leur découvrait en Dieu un spectateur de leurs combats, et un rémunérateur magnifique qui leur destinait des couronnes immortelles, immédiatement après la victoire.

Il y avait anciennement à Rome une église qui portait le nom de Saint-Jean et de Saint-Paul, et qui était auprès de la Basilique des apôtres (1). Il y a une messe propre pour nos saints martyrs dans les sacramentaires de saint Gélasse et de saint Grégoire, ainsi que dans l'ancienne liturgie gallicane. En Angleterre leur fête était autrefois du nombre de celle qu'on appelait *de troisième classe*, c'est-à-dire de celles où il y avait obligation d'entendre la messe avant le travail; ce qui se prouve par une constitution du concile tenu à Oxford en 1222. Les noms de saint Jean et de saint Paul ont toujours été fort célèbres dans l'église depuis le cinquième siècle (2).

Les Saints croyaient toujours n'avoir rien fait pour Jésus-Christ tant qu'ils n'avaient pas résisté à ses ennemis jusqu'à répandre leur sang, et ils le versaient jusqu'à la dernière goutte pour consommer leur sacrifice. Cet esprit de ferveur doit être le principe de toutes nos actions. Rappelons-nous sans cesse que nous appartenons à Dieu par une infinité de titres, et que nous tenons de lui tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Après avoir fait tout ce qui était en notre pouvoir, regardons-nous encore comme des serviteurs inutiles, et reconnaissons que nous n'avons fait que ce que nous étions obligés de faire. Mais que nous sommes éloignés de ces saintes dispositions! Écoutons la voix du sang des martyrs, qui nous reproche notre tiédeur, notre lâcheté et notre ingratitude.

SAINT VIGILE,

ÉVÊQUE DE TRENTE, MARTYR.

VERS L'AN 400 OU 405.

Saint Vigile fut élevé sur le siége épiscopal de Trente en 385. Ayant écrit à saint Ambroise, son métropolitain, pour lui demander des règles de conduite, ce grand prélat lui répondit par une lettre, dans laquelle il lui prescrivait ce qu'il avait à faire; il l'y exhortait surtout à s'opposer avec vigueur aux pratiques des usuriers, et à empêcher les mariages entre des chrétiens et des infidèles.

Comme il y avait encore beaucoup de païens dans le diocèse de Trente, Vigile chargea Sisinnius, Martyrius et Alexandre, d'aller leur prêcher l'Évangile. Lorsque ces trois ouvriers apostoliques eurent versé leur sang pour Jésus-Christ, il envoya la relation de leur martyre à saint Simplicien, successeur de saint Ambroise, et à saint Chrysostôme. Il envisageait leur gloire avec une sainte envie, et se regardait comme un lâche et un mercenaire, tant était vive l'impatience qu'il avait de faire le sacrifice de sa vie. Ce bonheur lui fut enfin accordé. Fortunat dit qu'il fut massacré pour la foi par une troupe de paysans idolâtres. Il fut lapidé, selon Usuard, qui met son martyre sous le consulat de Stilicon, c'est-à-dire dans les années 400 ou 405. Surius confond

(1) Ceci se prouve par le calendrier que le P. Fronteau a publié.

(2) Voyez Rondininus, *de SS. Joanne et Paulo, eorumque basilica vetera monumenta. Romæ*, 1707, in-4°, et l'hymne de Florus, diacre de Lyon, sur saint Jean et saint Paul, *ap. Mabil. Annal. Benedict.* t. I p. 402.

ce Saint avec un autre Saint du même nom qui vivait cent ans plus tard.

Voyez Mabillon, *Act. SS. Ben. Præf. Sæc.* 5, p. 60, 61; Baillet, etc.

SAINT MAXENCE,

VULGAIREMENT SAINT MAIXENT, ABBÉ EN POITOU.

VERS L'AN 515.

Ce Saint, né dans la ville d'Agde, reçut au baptême le nom d'*Adjuteur*. Ses parents, qui avaient de la piété, le mirent sous la conduite du saint abbé Sévère, qui ne négligea rien pour lui inspirer de grands sentiments de piété. Le maître ne perdait jamais son disciple de vue; il lui répétait souvent que sur la terre tout est rempli de piéges et de tentations; que nous devons veiller continuellement sur nous-mêmes; que le démon ne cesse de nous livrer mille assauts, et qu'il nous est impossible d'éviter ses surprises, si nous n'avons soin de nous tenir toujours sur nos gardes. Adjuteur profita des leçons de Sévère, et sut préserver son âme des souillures du péché. Le bruit de sa sainteté ne tarda pas à se répandre, et on lui donnait de tous côtés les plus grands éloges.

Les applaudissements des hommes lui firent craindre le poison de la vaine gloire. Pour éviter le danger dont il se croyait menacé, il prit la fuite et se retira dans un lieu inconnu. Ce ne fut qu'au bout de deux ans que ses proches et ses amis le retrouvèrent et le ramenèrent dans sa patrie; mais il n'y resta pas longtemps. Il redoutait tellement l'estime des hommes, qu'il prit la fuite une seconde fois. Il alla dans le Poitou, y changea son nom en celui de Maxence, et se mit sous la conduite d'un saint abbé nommé Agapit. Les religieux du monastère furent frappés d'admiration lorsqu'ils virent jusqu'à quel point il portait l'humilité, la mortification, la charité et la connaissance des voies intérieures du salut. Tant de vertus les déterminèrent à le choisir pour supérieur.

Dans ses exercices, Maxence paraissait posséder l'esprit dont David était animé en composant ses psaumes, comme il retraçait dans ses instructions le zèle et la charité de Jean-Baptiste. Dur à lui-même, il montrait en tout qu'il recherchait uniquement cette nourriture qui ne périt point. A l'exemple d'Agapit, il se démit de sa charge le plus tôt qu'il lui fut possible, pour aller se renfermer dans une cellule écartée. Les moines ne consentirent cependant à sa retraite qu'autant qu'il continuerait de les gouverner par ses conseils.

Clovis, roi des Français, était alors en guerre avec Alaric, roi des Visigoths, qui avait sous sa domination l'Espagne, le Languedoc et l'Aquitaine. La présence du Saint arrêta une armée de barbares qui était sur le point de piller le monastère. Un soldat, ayant couru l'épée à la main sur Maxence, sentit tout-à-coup l'effet de la vengeance céleste. Son bras, déjà levé, s'engourdit, et il n'en put faire usage jusqu'à ce que le saint abbé l'eût guéri. La nature, dit saint Grégoire de Tours, se montra docile à sa voix en plusieurs occasions. Saint Maxence mourut vers l'an 515, et il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez Mabillon, *Sæc.* 1 *Ben. Append.* p. 588.

SAINT BABOLEIN,

ABBÉ DE SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS.

SEPTIÈME SIÈCLE.

On ignore la patrie de ce Saint, qui fut d'abord moine de Saint-Colomban. Étant venu en France, on le fit abbé de Saint-Pierre-des-Fossés, qui prit depuis le nom de Saint-Maur, dont les reliques y avaient été apportées d'Anjou. Ce monastère, fondé en 638 par Blidégisile, archidiacre de Paris, était à deux lieues de cette ville, dans une péninsule formée par la Marne. Saint Babolein y fit régner toutes les vertus religieuses qui le rendirent fort célèbre. S'étant joint à saint Fursy de Lagny, il rendit de grands services à tout le diocèse de Paris, en quoi il fut merveilleusement secondé par l'évêque Audebert et par saint Landri son successeur. Il fonda plusieurs églises et plusieurs hôpitaux. Dans sa vieillesse, il quitta le gouvernement de son monastère, pour passer le reste de ses jours dans la retraite. Il mourut dans le septième siècle. On l'honore à Paris le 26 juin (*).

Voyez Molanus, *in Auctuar. Usuardi, et in Indiculo Sanctor. Belgii;* et Mabillon, *Sæc.* 2 *Annal. Bened.*

(*) M. de Beaumont, archevêque de Paris, ayant, en 1749, réuni l'ancien chapitre de Saint-Maur-des-Fossés à celui de Saint-Louis-du-Louvre, il fit apporter à l'archevêché les reliques de saint Babolein, conservées depuis la mort de ce Saint dans l'église de l'abbaye qu'il avait gouvernée. Des portions de ces reliques furent données à diverses églises de la capitale qui les conservèrent jusqu'à la révolution, époque à laquelle on les a profanées et détruites.

SAINT LAMBERT, ÉVÊQUE DE VENCE.

L'AN 1154.

Lambert sortait d'une famille noble établie dans le diocèse de Riez. Sa naissance coûta la vie à sa mère. Il fut consacré à Dieu dès son enfance et élevé dans le monastère de Lérins. Il s'y fit admirer par son application à l'étude, et encore plus par son zèle pour la perfection chrétienne. Ses vertus le firent élever sur le siége de Vence, en 1114. Il gouverna son diocèse pendant quarante ans avec beaucoup de sagesse, et s'appliqua avec un zèle infatigable à la sanctification de son troupeau. Son humilité seule le distinguait de ceux qui composaient son clergé. La maigreur de son visage annonçait la continuité de ses jeûnes. Son amour pour la prière était si grand, qu'il récita chaque jour, pendant les trente dernières années de sa vie, le psautier tout entier, avant de prendre aucune nourriture. Il mourut le 26 mai 1154. Sa sainteté fut attestée par divers miracles avant et après sa mort (*).

Voyez les Bollandistes, sous le 26 mai, et *Gallia Christ. nova*, t. III p. 1218.

SAINT ANTHELME, ÉVÊQUE DE BELLEY.

L'AN 1178.

Anthelme, né en Savoie, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique et fut pourvu de deux bénéfices. Sa conduite n'avait rien de déréglé, sans être cependant véritablement pieuse. On remarquait en lui de bonnes qualités, et surtout une grande charité pour les pauvres. Une visite qu'il fit aux Chartreux de Portes lui inspira des réflexions salutaires sur la vanité des biens du monde. Il résolut d'y renoncer et de se consacrer au service de Dieu, parmi les solitaires dont la vie lui avait paru si édifiante. Quelque temps après, on l'envoya dans la grande Chartreuse, où il pratiqua les autérités de la règle avec une ferveur incroyable. Ayant été fait procureur, il exerça cet emploi d'une manière qui répondit à l'idée qu'on avait conçue de sa capacité et de sa sainteté.

Lorsqu'il eut été élu général, après la mort du bienheureux Guigues, il travailla de tout son pouvoir à corriger divers abus qui conduisaient au relâchement. Les contradictions qu'on lui suscita ne servirent qu'à faire éclater sa patience et sa fermeté. La discipline étant parfaitement rétablie, il demanda à se démettre de sa charge, ce qui lui fut enfin accordé : mais il ne jouit pas longtemps des douceurs de la vie privée; il fut obligé d'aller prendre le gouvernement de la Chartreuse de Portes. En 1158, il revint à sa cellule, dans l'espérance qu'on lui permettrait de ne plus s'occuper que de son salut. Malgré son amour pour la retraite, il ne laissa pas de rendre de grands services à l'Église, qui fut alors déchirée par les divisions d'un schisme. Il sut déconcerter les projets des partisans de l'antipape Victor III, que soutenait l'empereur Frédéric Barberousse, et il ne contribua pas peu à faire prévaloir le parti d'Alexandre III, qui avait été élu selon les formes canoniques, et en faveur duquel se déclarèrent bientôt la France, l'Espagne et l'Angleterre.

On l'élut en 1163 pour remplir le siége épiscopal de Belley; mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformation de son diocèse par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Hubert, comte de Savoie, touchant les droits de son église. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, il quitta son évêché; mais le pape l'obligea de retourner à son église. Le comte se réconcilia depuis sincèrement avec lui.

Le saint évêque visitait souvent les monastères, et surtout la grande Chartreuse. Il recherchait les pécheurs, et les recevait avec bonté lorsqu'ils étaient touchés de leurs désordres. Il avait aussi beaucoup de tendresse pour les pauvres, et il leur procurait des secours abondants. Il mourut le 26 juin 1178. Son nom est marqué en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez d'Andilly, *Vies des Saints illustres*, t. II; Baillet, etc.

LA VÉNÉRABLE RAINGARDE, VEUVE.

L'AN 1135.

Raingarde, alliée aux premières maisons d'Auvergne et de Bourgogne, connut, dès son enfance, le néant des grandeurs humaines. Elle ne soupirait qu'après la liberté des Saints, comme un captif soupire après son élargissement, et un exilé après sa patrie. Quand les serviteurs de Dieu venaient la visiter, elle ne s'entretenait que du bonheur de la vie future. Souvent elle se prosternait à leurs pieds, et leur demandait avec larmes le secours de leurs prières, afin qu'elle pût accomplir en tout la volonté de Dieu.

(*) La ville de Vence possède encore les reliques de son saint évêque, dont une partie est maintenant conservée dans un beau buste de bronze doré.

Ses parents lui firent épouser Maurice, qui joignait une piété éminente à une naissance illustre et à une fortune considérable. Avant de s'engager dans l'état du mariage, elle pria le Ciel avec ferveur de répandre sur elle ses bénédictions, et de ne pas permettre que des motifs profanes eussent la moindre part à la démarche qu'elle était sur le point de faire. En remplissant les devoirs d'une femme mariée, elle vaquait aux exercices de la plus sublime dévotion. Comme elle était fort avare de son temps et qu'elle ne le perdait point dans des amusements frivoles, il lui en restait encore une grande partie pour ses pratiques de piété, après avoir pris soin des affaires de sa famille. L'éducation de ses enfants lui parut toujours un de ses principaux devoirs. Sans cesse elle demandait à Dieu pour eux les grâces dont ils avaient besoin. Elle était attentive à prévenir même les premières saillies de leurs passions naissantes; de sorte que la vertu leur paraissait comme naturelle. Elle les accoutumait à la tempérance, à la mortification et à la pénitence, en leur faisant porter des habits simples et en leur faisant observer les règles de la plus exacte sobriété. Ses exemples ajoutaient un nouveau degré de force à ses instructions.

S'étant acquittée de tout ce qu'elle devait à sa famille, elle cherchait l'occasion de ne plus vivre que pour Dieu. Une conférence qu'elle eut avec le bienheureux Robert d'Arbrisselles lui inspira un ardent désir de se retirer dans le monastère de Fontevrault. Son mari entra dans ses vues, et résolut aussi d'aller vivre parmi les religieux du même ordre : mais la mort l'empêcha d'exécuter son pieux dessein.

Raingarde n'eut pas plus tôt mis ordre aux affaires de sa maison, qu'elle renonça au siècle pour toujours. Elle se fit religieuse quelque temps après la mort du bienheureux Robert d'Arbrisselles; mais elle préféra le monastère de Marsigny à celui de Fontevrault. Plusieurs personnes de qualité la suivirent jusqu'à la porte du monastère, en fondant en larmes, et employant diverses raisons pour lui faire quitter son dessein. Elle prit congé d'elles, en leur disant, avec un ton de fermeté : « Retournez dans » le monde, car pour moi je vais à Dieu. » Durant le reste de sa vie, elle exténua son corps par les austérités de la pénitence, et travailla de toutes ses forces à entretenir cet esprit de componction qui fournissait à ses yeux une source continuelle de larmes. Elle servait les sœurs avec autant d'affection que si elle eût été la dernière d'entre elles.

Dans sa dernière maladie, elle se fit administrer l'Extrême-Onction et le saint Viatique, après quoi elle prononça la prière suivante : « Je sais, mon » Dieu, ce que deviendra mon corps; la terre le re» cevra dans son sein : mais qui donnera une re» traite à mon âme? Qui la consolera, sinon vous, » ô mon Sauveur! Je remets donc entre vos mains » cette âme qui est votre créature. Je suis, il est » vrai, une grande pécheresse; mais j'espère que » vous me ferez ressentir les effets de cette miséri» corde que j'ai toujours implorée; ainsi je vous » recommande mon âme et mon corps. » On la mit ensuite sur la cendre, où elle expira le 24 juin 1135. Elle ne fut enterrée que le 26 du même mois. On ne voit pas qu'elle ait été jamais honorée d'un culte public par aucun décret solennel; elle est cependant regardée comme Sainte dans l'ordre de Cluny et par les hagiographes d'Auvergne (1).

Voyez la vie de la Sainte, écrite avec beaucoup d'élégance par Pierre-le-Vénérable, son fils (2), l. 2, *ep.* 17; les notes sur cette même vie dans la *Bibliotheca Cluniac.*, et les Vies des Saints illustres, par d'Andilly, t. I.

(1) Voyez Branche, *de sanctis Arverniæ*, l. 3, p. 794, et Artur du Moustier, *in Gynecæo sacro*.

(2) Pierre Maurice, d'abord moine, puis abbé de Cluny, a été surnommé *le Vénérable*, à cause de la sainteté de sa vie. Il engagea Pierre Abaillard à rétracter ses erreurs, à faire pénitence dans sa vieillesse, et à embrasser l'institut de Cluny. Il fut employé par les papes dans plusieurs affaires importantes, et mourut en 1156. Nous avons de lui six livres de lettres, des sermons, des hymnes, et divers traités de piété. Sa vie, écrite par un de ses disciples, nommé Rodolphe, a été publiée par Martène, *Script. Veter. Ampliss. collect.* t. VI p. 1187. On trouve aussi quelques sermons de Pierre-le-Vénérable dans le *Thesaurus Anecdot.* t. V, *col.* 1419, 1439 et 1448. Voyez la *Bibliothèque de Cluny*, p. 1251, et la *Bibliot. des PP. edit. Lugd.* l. XXII.

---

† SAINT SAUVE ET SAINT SUPÉRY, MARTYRS.

L'AN 801.

Saint Salve ou Sauve, évêque d'Angoulême, alla, selon Sigebert (1), à Valenciennes pour y détruire quelques restes d'idolâtrie; mais il y fut tué par Winigard, fils de Gérard, procureur fiscal de Brenne, qui n'est pas éloigné de cette ville. Après lui avoir coupé la tête, et à son disciple qu'on nomme Supéry, il cacha leurs corps dans une étable où il se fit plusieurs prodiges. Charlemagne passant par ce pays, entendit une voix céleste qui lui ordonnait de chercher ces saints corps, et les habitants lui ayant découvert le lieu où ils étaient, il les fit transporter dans l'église de Saint-Martin, où Dieu confirma leur sainteté par plusieurs miracles.

Voyez *Molani Nat. SS. Belgii*, p. 128, et *Buzclini Gallo-*

(1) *Chron. ad an.* 801, p. 96.

Flandr. p. 252. Ce Sauve est tout à fait différent de deux autres qui portent le même nom. L'un fut évêque d'Amiens et mourut dans le septième siècle : sa fête se célébrait le 18 octobre dans les églises de France et d'Angleterre, qui la célèbrent aujourd'hui le 11 janvier. — L'autre vivait au sixième siècle, et était évêque d'Albi en Languedoc. Grégoire de Tours dit qu'il était d'une sainteté extraordinaire. On l'honore le 10 septembre. — Il y a encore d'autres Saints du même nom.

27 JUIN.

SAINT LADISLAS I, ROI DE HONGRIE.

Tiré de sa vie, donnée par Papebroch, d'après les historiens hongrois, t. V *Junii*, p. 315.

L'AN 1095.

LADISLAS, fils de Bela, roi de Hongrie, naquit en 1031 (1). S'il monta, en 1080, sur le trône qui était pour lors électif, ce ne fut que parce qu'il y fut forcé par le peuple. Il s'appliqua d'abord au rétablissement des lois et de la discipline, pour l'observation desquelles saint Étienne avait montré tant de zèle, mais dont les temps de troubles avaient à peine laissé subsister quelques vestiges. On admirait en lui cet amour de la chasteté, cette douceur et cette gravité, cette tendresse pour les pauvres et cet esprit de piété, qui, dès l'enfance, avaient fait son caractère distinctif. Vivement pénétré des maximes de l'Évangile, il détestait l'ambition et l'avarice; il avait même éteint dans son cœur jusqu'au germe de ces deux passions. La vie qu'il menait dans son palais était fort austère; il suivait à table les règles d'une exacte sobriété et ne se permettait point l'usage du vin. Les églises, ainsi que les pauvres, ressentaient souvent les effets de sa libéralité. Ennemi des amusements frivoles, il donnait tout son temps aux exercices de piété et aux devoirs de son état, se proposant dans chacune de ses actions l'accomplissement de la volonté divine, et cherchant en tout la plus grande gloire du Seigneur. Il ne négligeait rien pour que la justice fût administrée à ses sujets sans aucune partialité. Autant il était généreux envers ses ennemis, autant il était plein de vigueur lorsqu'il s'agissait de maintenir les droits de l'Église et de défendre son pays. Il ajouta à son royaume la Dalmatie et la Croatie; il chassa les Huns et vainquit les Polonais, les Russes et les Tartares.

Ce fut à lui que l'on déféra le commandement de la grande croisade contre les Sarrasins, dont l'objet était d'enlever la Terre sainte aux infidèles; mais il ne put partir pour la Palestine, étant mort le 30 juillet 1095. Il fut enterré à Waradin, où son corps se garde encore aujourd'hui. Ses miracles déterminèrent Célestin III à le canoniser en 1198. Il est nommé dans le martyrologe romain sous le 27 juin, qui est le jour auquel se fit la translation de ses reliques.

Il est bien triste qu'on réfléchisse si peu sur le vide et la puérilité de ces amusements, dans lesquels on perd un temps précieux qui ne nous a été donné que pour nous préparer à l'éternité. Que de folie et d'aveuglement dans la vie de la plupart de ceux qui occupent les premières places? Y trouve-t-on la moindre ressemblance avec celle des Saints? Ceux-ci remplissaient tous leurs moments de bonnes œuvres; uniquement possédés du désir de mériter une couronne immortelle, ils ne daignèrent pas même arrêter les yeux sur ce qui paraît faire le bonheur de cette vie passagère. S'il leur arrivait des épreuves, la vertu les consolait; elle leur indiquait un remède à leurs maux, et leur faisait tirer avantage de la tribulation.

SAINT JEAN,

DIT DE MOUTIER OU DE CHINON, PRÊTRE.

SIXIÈME SIÈCLE.

CE Saint florissait dans le sixième siècle. Nous apprenons de saint Grégoire de Tours qu'il était né dans la Grande-Bretagne (*) et qu'il mena une vie retirée à Chinon ou Caion, ville du diocèse de Tours. Il avait auprès de l'église une cellule et un oratoire, avec un petit verger qu'il cultivait de ses propres mains, et où il planta quelques lauriers. Il avait coutume de s'asseoir à l'ombre de ces arbrisseaux, pour lire et pour prier. Après sa mort, on l'enterra dans sa solitude, et plusieurs malades furent guéris par son intercession. Il est nommé, sous le 27 juin, dans le martyrologe romain, ainsi que dans ceux de France et d'Angleterre (**).

Voyez saint Grégoire de Tours, l. *de Glor. Confess.* c. 23, etc.

(1) Il est appelé par les Hongrois *saint Lalo*. On l'appelait anciennement en France *saint Lancelot*.

(*) Il nous semble que l'auteur anglais affirme trop positivement que saint Jean soit né dans la Grande-Bretagne. Les bréviaires de Tours et de Rennes, diocèses dans lesquels il est honoré le 15 juillet, le font naître dans l'Armorique. Il est certain que les Armoricains portaient le nom de Bretons longtemps avant l'époque à laquelle ce Saint appartient, puisque Mansuet, qui assista à un concile de Tours en 461, y est qualifié d'évêque des Bretons.

(**) Le tombeau du Saint se trouvait dans une chapelle dédiée à sainte Radegonde, qui estimait beaucoup ce ver-

† SAINT CRESCENT,

DISCIPLE DE SAINT PAUL.

PREMIER SIÈCLE.

Nous ne savons rien de certain touchant ce Saint, que sa mission en Galatie, où saint Paul, prisonnier à Rome pour la seconde fois, l'envoya comme il le témoigne lui-même dans sa seconde épître à Timothée. Comme le terme de Galatie chez les Grecs signifiait également la province de ce nom située entre la Phrygie et la Cappadoce, et le pays des Gaules dont les Galates d'Asie avaient tiré leur origine, beaucoup d'auteurs ont cru que les Gaules avaient été le lieu de la mission de saint Crescent. De là est venue aussi l'opinion de ceux qui se sont persuadés que ce Saint a fondé l'église de Vienne en France et celle de Mayence. Les Latins célèbrent sa fête le 27 juin, et les Grecs le 30 juillet.

Voyez Joannes *Rerum Moguntiac.* t. I p. 135 sqq., et Tillemont, t. I, qui ont traité cette matière en détail.

---

28 JUIN.

—

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE LYON,

MARTYR.

Voyez Tillemont, t. III; Ceillier, t. II p. 135; le cardinal Orsi, *Hist. ecclés.* t. II; le P. de Colonia, *Hist. littéraire de la ville de Lyon*, sæc. 3, p. 103, et D. Massuet, dans son édition des OEuvres de saint Irénée.

L'AN 202.

Saint Irénée naquit vers l'an 120 de Jésus-Christ (1). Il était Grec, et, selon toutes les apparences, de l'Asie-Mineure. Ses parents, qui étaient chrétiens, le mirent sous la conduite de saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Ce fut dans une si sainte école qu'il puisa cette science de la religion qui le rendit depuis un des plus beaux ornements de l'Église et la terreur des hérétiques. Saint Polycarpe lui forma tout à la fois l'esprit et le cœur par ses leçons et ses exemples, et de son côté le disciple tira tout l'avantage possible du bonheur qu'il avait de vivre sous un tel maître. Il était pénétré de vénération pour ses éminentes vertus; il observait chacune de ses actions, et il avait soin de remarquer tout ce qu'il voyait en lui, afin de se mettre à portée de mieux suivre ses traces, et de se revêtir, pour ainsi dire, de son esprit. Il écoutait ses discours avec une ardeur incroyable, et il les grava si profondément dans son cœur, que jamais il ne les oublia, pas même dans sa vieillesse, comme il le déclare dans sa lettre à Florin (2). Saint Jérôme dit que saint Irénée fut aussi disciple de saint Papias, qui avait vu les apôtres.

Les hérésies des trois premiers siècles ne furent qu'un mélange grossier de fables, de philosophie et de christianisme. Saint Irénée, pour réfuter celle de son temps, s'appliqua sérieusement à l'étude de la mythologie et des différents systèmes philosophiques qui avaient cours parmi les païens. Cette étude le rendit capable d'exposer chaque erreur dans tout son jour, et d'en découvrir la source. C'est pour cela que Tertullien dit, en parlant de lui (3), que personne n'avait fait plus de recherches pour s'instruire de toutes sortes de doctrines. Saint Jérôme en appelle souvent à son autorité. Eusèbe loue son exactitude. Saint Épiphane dit qu'il est *un homme très-docte, très-éloquent, et doué de tous les dons du Saint-Esprit.* Théodoret le regarde comme la *lumière des Gaules occidentales.*

La communication que le commerce établissait entre les ports de la Narbonnaise ou de Provence, et ceux de l'Asie-Mineure, facilita beaucoup la propagation de l'Évangile dans les Gaules. La lumière de la foi éclaira de bonne heure la Provence, puis s'étendant peu à peu, elle parvint bientôt jusqu'à Vienne et à Lyon. Cette dernière ville, avantageusement située sur le Rhône, n'était pas moins fameuse alors par son commerce, qu'elle l'est aujourd'hui. Si l'envie d'amasser des richesses engageait plusieurs personnes à courir les risques d'une navigation périlleuse, le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ faisait affronter à d'autres les mêmes dangers. Du nombre de ceux-ci furent la plupart de ces Grecs et de ces Orientaux qui reçurent la couronne du martyre à Vienne et à Lyon. Saint Irénée,

tueux solitaire, et qui avait, dit-on, vécu quelque temps à Chinon sous sa conduite. Pendant la révolution, on alla fouiller dans ce tombeau qui peut-être n'avait jamais été ouvert, et l'on y trouva une partie des ossements, des débris d'instruments de pénitence, entre autres les anneaux d'une chaîne de fer et des restes de chaussure. Voyez l'histoire de Chinon par Dumoustier, 1 vol. in-12, seconde édition. Chinon, 1809.

(1) Personne ne suit l'opinion de Du Pin, qui recule la naissance de saint Irénée jusqu'à l'an 140. Le Saint, l. 3, *Adv. hær.* c. 30, dit lui-même qu'il était né dans un temps fort voisin du règne de Domitien, mort en 96. On doit donc mettre sa naissance, non à la fin, mais au commencement du règne d'Adrien, c'est-à-dire, vers l'an 120.

(2) Voyez la vie de saint Polycarpe, sous le 26 janvier.

(3) *L. contra Valent.* c. 5.

au rapport de saint Grégoire de Tours, fut envoyé dans les Gaules par saint Polycarpe, et l'on croit qu'il était accompagné de quelques prêtres. Ses éminentes vertus le firent élever au sacerdoce par saint Pothin, premier évêque de Lyon. En 177, l'église dont il était membre le députa vers le pape Éleuthère, pour le prier de ne point retrancher de sa communion les Orientaux, qui continuaient de célébrer la Pâque le même jour que les juifs (1).

Le nombre et le zèle des chrétiens de Lyon excita la fureur des idolâtres. Il y eut de grands tumultes à ce sujet, et il s'alluma une persécution sanglante dont nous avons parlé sous le 2 juin. Saint Irénée se distingua au-dessus des autres fidèles dans ce temps d'épreuves; il y survécut cependant. Il était parti pour son voyage de Rome lorsque l'orage commença à éclater. A son retour, on était au plus fort de la persécution. Saint Pothin ayant versé son sang pour Jésus-Christ, il fut élu pour lui succéder. Par ses prédications, dit saint Grégoire de Tours, il convertit à la foi presque tout le pays. Il gouvernait, selon Eusèbe, les églises des Gaules, c'est-à-dire, des provinces voisines de la Narbonnaise. L'Évangile ne fut porté dans le reste des Gaules qu'au troisième siècle, après l'arrivée de saint Denis et de ses compagnons.

Commode succéda à l'empereur Marc-Aurèle son père, en 180. Quoique ce prince fût très-corrompu, il éteignit le feu de la persécution et rendit la paix à l'Église; mais cette paix fut troublée par une foule d'hérétiques, nommément par les gnostiques et les valentiniens. Saint Irénée avait principalement ces derniers en vue, lorsqu'il écrivit ses cinq livres *contre les hérésies* (2).

(1) Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 5, c. 4, et saint Jérôme, *Cat.* c. 29.

(2) Le texte grec de cet ouvrage, que saint Jérôme dit avoir été très-exact, n'existe plus, à l'exception d'un petit nombre de passages isolés. On ne saurait trop estimer la traduction latine qui nous en reste, quoique le style en soit diffus, embarrassé et peu poli. Il paraît que cette traduction fut faite du vivant de saint Irénée, et qu'elle est la même que celle dont se servit Tertullien. Voyez D. Massuet, *in Op. S. Iren. diss.* 2, p. 101.

Dans son premier livre, saint Irénée expose les rêveries de Valentin sur la généalogie des trente Eones. Ces êtres imaginaires étaient des espèces de divinités inférieures qu'on faisait produire par le Dieu éternel, invisible, incompréhensible, nommé *Bathos* ou *Profondeur*, auquel on donnait pour femme *Ennonia* ou *la Pensée*, autrement appelée *Sigé* ou *le Silence*. Ce système absurde fut formé sur la theogonie d'Hésiode et sur quelques idées de Platon, dans lequel Valentin mêla certaines vérités qu'il avait empruntées de l'évangile selon saint Jean. Saint Irénée le réfute par l'autorité de l'Écriture, par celle du symbole dont il rapporte presque tous les articles, et par l'unanimité des différentes églises dans la même foi, unanimité à laquelle il oppose la difficulté qu'ont les hérétiques de s'accorder entre eux. En effet, il n'y avait pas un disciple de Valentin qui n'essayât de corriger ou de changer la doctrine de son maître. Après avoir parlé de plusieurs de ces variations, il décrit avec étendue les superstitions et les impostures de Marc, chef des Marcosiens. Cet hérésiarque prenait des calices remplis d'eau et de vin, puis, feignant de les consacrer à la façon des catholiques, il les faisait paraître pleins d'une liqueur rouge, à laquelle il donnait le nom de sang; il permettait aussi aux femmes de consacrer. Saint Irénée expose encore les erreurs des autres hérétiques qui parurent à la naissance du christianisme.

Il montre, dans son second livre, que Dieu a créé l'univers, et réfute le système des Eones. Il assure, l. 2, c. 27, *edit. Ben. Olim.* 32, que les chrétiens opéraient des miracles au nom du Fils de Dieu. « Quelques-uns, dit-il, chassent les » démons si puissamment et si réellement, que ceux qui en » sont délivrés par leur moyen embrassent très-souvent la » foi; d'autres ont des visions, connaissent les événements » futurs, et les prédisent. Il y en a qui guérissent les malades » par l'imposition des mains. Plusieurs qui avaient été ressuscités ont ensuite vécu plusieurs années parmi nous. » Enfin, il n'est pas possible de faire l'énumération des différents miracles que l'Eglise opère chaque jour dans tout » l'univers au nom de Jésus-Christ. » Voici comment il s'exprime dans le chapitre précédent, où il parle des disciples de Simon le Magicien, qui s'attribuaient le don des miracles. « Ils ne peuvent rendre la vue aux aveugles, ni l'ouïe aux » sourds, ni chasser les démons, sinon peut-être des corps » de ceux où ils les ont fait entrer eux-mêmes; ils peuvent » encore moins ressusciter les morts, comme le Sauveur et » les apôtres l'ont fait, et comme le font les fidèles. Combien » de fois n'est-il pas arrivé que la vie a été rendue à des » hommes morts, en vue des jeûnes et des prières de l'É» glise? » On voit par-là que saint Irénée met le don des miracles au nombre des marques caractéristiques de la véritable Église. Eusèbe cite le premier des deux passages que nous venons de rapporter dans son Histoire ecclésiastique, l. 5, c. 7.

Cet auteur nous assure lui-même, *Demonst. evang.* l. 3, p. 169 et 332, que le don des miracles était encore dans l'église de son temps, c'est-à-dire au quatrième siècle. Il dit, en parlant des successeurs des apôtres qui florissaient à la fin du premier siècle et au commencement du second : « Ils » étaient revêtus de la puissance de Dieu, qui agissait avec » eux, car même alors le Saint-Esprit opérait beaucoup de » prodiges par leurs ministères : ἔτι τότε δὶ αὐτῶν πλεῖσται παράδοξοι δυνάμεις ἐνηργοῦν. » Saint Justin, martyr, s'exprimait ainsi au milieu du second siècle : « Les dons prophétiques subsistent encore aujourd'hui parmi nous : παρὰ γὰρ ἡμῖν καὶ μέχρι νῦν προφητικὰ χαρίσματά ἐστι. » Il compte parmi ces dons le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, etc., p. 315, 330. Saint Théophile et les autres écrivains du même temps parlent d'une manière aussi expresse.

Dans son troisième livre, saint Irénée se plaint de ce que les hérétiques, étant pressés par l'Écriture, en éludaient l'autorité, prétendant que la tradition était pour eux, et de ce que, quand on les attaquait par la tradition, ils l'abandonnaient et en appelaient à l'Ecriture seule, tandis que l'Écriture et la tradition fournissaient des armes invincibles contre leurs erreurs. Il observe que les apôtres ont transmis la vérité et tous les mystères de la foi aux pasteurs qui leur ont succédé, et que c'est à eux conséquemment que nous

Valentin, chef des valentiniens, avait une assez grande étendue de connaissances. Il prêcha en Égypte, puis à Rome, avec beaucoup d'applaudissements. On lit dans Tertullien (6) que l'orgueil et la jalousie furent la cause de sa perte. Pour se venger de ce qu'on ne l'avait point fait évêque en Égypte, comme il le désirait, il se mit à dogmatiser contre la doctrine de l'Église. Il répandit d'abord son hérésie dans l'île de Chypre, et de là elle passa dans l'Italie et dans les Gaules.

Florin avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée; il devint depuis prêtre de l'Église romaine. Ayant osé avancer quelques blasphèmes, celui-ci entre autres, que Dieu est l'auteur du péché, on le déposa du sacerdoce. Saint Irénée lui écrivit une lettre que nous n'avons plus, et qui était intitulée : *De la monarchie ou unité de Dieu, et que Dieu n'est point l'auteur du péché.* Eusèbe cite un passage où le saint docteur conjure Florin, de la manière la plus touchante, de penser avec quelle horreur Polycarpe, leur maître commun, s'il vivait encore, entendrait les impiétés qu'il ne rougissait pas de débiter. Cette lettre fit impression sur l'esprit de celui auquel elle avait été écrite, et le retira de ses erreurs; mais, comme il était d'un caractère orgueilleux et brouillon, il abandonna la foi de nouveau et tomba dans l'hérésie des valentiniens. Ce fut à cette occasion que saint Irénée publia son *Ogdoade*, ou réfutation des huit principaux Eones, auxquels Valentin attribuait la création et le gouvernement du monde. Il terminait son ouvrage par ces paroles qu'Eusèbe nous a conservées : « O vous » qui transcrirez ce livre, je vous conjure par notre » Seigneur Jésus-Christ et par son glorieux avénement où il jugera les vivants et les morts, de le » collationner après que vous l'aurez copié, et de » le corriger exactement sur l'original. » On voit par-là jusqu'où les Pères portaient l'exactitude par rapport aux copies des livres, et combien ils devaient avoir en horreur l'imprudence de certains hérétiques qui falsifiaient les écrits qui passaient par leurs mains.

Un prêtre de Rome, nommé Blaste, avait rompu la paix de l'Église en célébrant la Pâque le quatorzième de la première lune, il ajouta depuis l'hérésie au schisme, en avançant que la pratique qu'il sui-

devons nous adresser pour en avoir la connaissance. « Nous » devons surtout, dit-il, recourir à l'Église la plus grande, » la plus ancienne, et qui est connue de tout le monde, à » l'Église fondée à Rome par les glorieux apôtres Pierre et » Paul, laquelle conserve la tradition qu'elle a reçue de ses » fondateurs, et qui est parvenue jusqu'à nous par une succession non interrompue : par-là nous confondrons tous ceux » qui embrassent l'erreur par amour-propre, par vaine gloire, » par aveuglement, ou par quelque autre motif que ce soit. » Car c'est à cette Église, à cause de sa prééminence, que » chaque église particulière, c'est-à-dire, chaque fidèle doit » s'adresser comme à la fidèle dépositaire de la tradition des » apôtres. » Pour montrer cette succession dans l'Église romaine, le Saint docteur nomme les évêques qui l'ont gouvernée. Il dit que Pierre et Paul choisirent Lin, et qu'à Lin succédèrent Anaclet, Clément, Évariste, Alexandre, Sixte, Télesphore, Higin, Pie, Anicet, Soter et Éleuthère. Il ajoute, c. 4 : Qu'aurions-nous fait si les apôtres ne nous avaient laissé aucunes écritures? Certainement nous aurions suivi le canal de la tradition : c'est ce que font plusieurs nations barbares qui possèdent la foi sans encre ni papier. On les verrait cependant se boucher les oreilles, si elles entendaient les blasphèmes des hérétiques, qui n'ont en partage que la nouveauté de leur doctrine; car les valentiniens n'étaient point avant Valentin, ni les marcionites avant Marcion.

Le saint docteur, dans son quatrième livre, prouve l'unité de Dieu, et montre, c. 17, 18, que Jésus-Christ, en abolissant les anciens sacrifices, y a substitué celui de son corps et de son sang, qui doit être offert dans tout le monde, suivant la prédiction de Malachie. Il donne la multitude des martyrs comme une marque de la véritable Église, et soutient que les hérétiques ne peuvent se vanter du même avantage, quoique quelques-uns d'entre eux aient été mêlés dans la foule de nos martyrs, c. 33.

Il parle, dans son cinquième livre, de notre rédemption par Jésus-Christ, et y rapporte les preuves de la résurrection des corps; il revient, c. 6, aux dons prophétiques et aux miracles qui, de son temps, subsistaient dans l'Église; suit une récapitulation des hérésies réfutées dans l'ouvrage. Leur nouveauté, dit saint Irénée, suffirait seule pour les confondre. Il ajoute quelques remarques sur la venue de l'Antéchrist. Il conclut, d'un passage de l'Apocalypse, qu'il interprétait mal d'après Papias, son maître, qu'avant le jugement dernier, Jésus-Christ règnerait mille ans sur la terre avec ses élus dans la jouissance des plaisirs spirituels. (Cérinthe et d'autres hérétiques prétendaient que ces plaisirs seraient charnels.) En consultant la tradition, comme le saint docteur l'ordonne lui-même, on condamna bientôt l'opinion des milléranistes. Elle a été renouvelée en Allemagne par plusieurs luthériens et par quelques protestants d'Angleterre, nommément par le docteur Wells, dans ses notes sur l'Apocalypse.

Les œuvres de saint Irénée ont été publiées par Érasme et par Feuardent. Grabe les fit réimprimer à Oxford, en 1702; mais il y a souvent altéré le texte de son auteur; il y a joint aussi des notes qui le défigurent par leur hétérodoxie, et qui pour la plupart ont pour objet d'établir les idées particulières de l'éditeur, par rapport à la nouvelle religion qu'il avait embrassée. La meilleure de toutes les éditions que nous ayons des œuvres du saint docteur est celle que D. Massuet, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1710, *in-fol.* Pfaff, luthérien, publia, en 1715, quatre nouveaux fragments de saint Irénée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin. Le second de ces fragments présente en abrégé la doctrine de l'Église sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

(6) *L. contra Valent.*, c. 4.

vait était de précepte divin (7). Il fut déposé de l'ordre de prêtrise, et saint Irénée composa, pour le réfuter, son traité *du schisme.*

La dispute de la célébration de la Pâque s'étant renouvelée, le pape Victor menaça les Asiatiques de les excommunier. Saint Irénée lui écrivit pour l'engager à ne pas porter trop loin la sévérité. Il lui représenta, avec autant de force que de respect, qu'il pouvait, à cause des circonstances, tolérer au moins pour quelque temps la différence de pratique dans le point dont il s'agissait. Il en est de cela, disait-il, comme de la manière dont on doit jeûner dans la semaine-sainte. Les uns croient n'être obligés que de jeûner un jour, les autres deux, et les autres un plus grand nombre (8). La sévérité du pape Victor empêcha ceux qui tenaient pour la nécessité des cérémonies légales, de tirer avantage de la pratique des Orientaux; mais la modération de saint Irénée fit que plusieurs fidèles ne furent point exposés à la tentation d'offenser Dieu par leur opiniâtreté et leur désobéissance, jusqu'à ce que l'on eût trouvé un temps plus favorable pour établir une parfaite uniformité dans le point de discipline dont il s'agissait.

La paix dont l'Église jouissait alors permit à saint Irénée d'exercer son zèle et d'écrire pour la défense de la vérité. Commode fit paraître une modération extraordinaire au commencement de son règne; et, malgré les excès de débauche et de cruauté auxquels il s'abandonna depuis, il ne persécuta jamais les chrétiens. Ayant terminé ses jours par une mort violente en 192, Pertinax se vit forcé à prendre la pourpre. C'était un vieillard qui ne cessa de craindre pour sa vie pendant les quatre-vingt-sept jours qu'il régna. Il fut assassiné, parce qu'on trouvait que son genre de vie était trop frugal et trop sévère. Les soldats de la garde prétorienne, qui s'étaient arrogé le droit de disposer de l'empire sans que le sénat osât leur résister, en vinrent jusqu'à le mettre à l'encan. Julien et Simplicien se présentèrent, et en offrirent chacun leur prix; mais il fut adjugé au premier, qui s'engagea à donner six mille deux cent cinquante drachmes à chaque soldat. Le sénat eut la lâcheté de confirmer cette élection. Lorsqu'il fallut payer la somme promise, Julien ne trouva point d'argent. Il lui en coûta la vie, et il fut massacré après avoir porté la pourpre deux mois et six jours. Une partie des troupes plaça ensuite Sévère sur le siége impérial, et son élection eut les suffrages du sénat. Niger et Albin furent aussi proclamés empereurs en même temps : mais Sévère défit le premier en 194 par ses généraux; il marcha en personne contre le second, et le vainquit dans les Gaules, près de Lyon, en 197.

Les chrétiens n'eurent aucune part à toutes ces révolutions. Tertullien donne de grands éloges à la fidélité qu'ils montrèrent envers leurs princes dans ces temps orageux. Il dit qu'on ne les trouva jamais dans les armées des rebelles, et qu'ils ne s'engagèrent ni dans le parti de Niger, ni dans celui d'Albin (9). On avait toujours été persuadé depuis l'extinction de la république, que la dignité impériale n'était point strictement héréditaire (10); aussi le sénat confirmait-il, au nom du peuple romain, l'élection de tous les empereurs; et cette élection était regardée comme un acte solennel qui donnait l'investiture légale de la souveraine puissance. Sévère se trouvant dans le cas, les chrétiens s'attachèrent à lui, et lui obéirent avec une fidélité inviolable. Ce prince leur avait d'autres obligations. Un des fidèles, nommé Proculus, le guérit d'une maladie. Par reconnaissance, il garda son bienfaiteur dans son palais tant qu'il vécut, et parut même quelque temps favoriser ceux qui professaient le christianisme. Proculus était intendant d'Evode, affranchi de l'empereur, qui le nomma précepteur de son fils Caracalla. Tertullien, de qui nous apprenons ces particularités, dit que la guérison fut mi-

(7) Tertul. *de Præscript.*, c. 33; Eusèbe, *Hist.* l. 5, c. 25.

(8) Il était question des jours où l'on ne prenait aucune sorte de nourriture. Voyez Eusèbe, *loc. cit.*, c. 24.

(9) *Nunquam, Albiani, nec Nigriani, nec Cassiani inveniri potuerunt christiani.* Tertul. ad. Scap. c. 2.

(10) Hickes pouvait supposer ce point comme indubitable, et s'épargner les peines qu'il s'est données pour le prouver dans son *Jovien.* Pour en être convaincu, il suffit d'être médiocrement versé dans la connaissance de l'histoire des empereurs romains.

Depuis que le sénat avait été forcé de recevoir un maître, il ne lui était pas plus possible de s'opposer à une élection faite par les armées, que de résister à la volonté même d'un empereur. Il se trouvait réduit à la plus grande faiblesse. Le trait suivant en sera la preuve. Quelques sénateurs s'étaient plaints de ce qu'on leur avait ôté la connaissance de toutes les affaires de l'état. Domitien, feignant d'avoir égard à ces plaintes, consulta le sénat sur la meilleure manière d'apprêter un grand turbot qu'on lui avait envoyé, et voulut qu'on délibérât sur ce sujet. Juvenal décrit avec sa causticité ordinaire cette délibération burlesque, ainsi que les flatteries des sénateurs, qui, en cette occasion, promirent à l'empereur des victoires et des triomphes. Nouvelle preuve de l'avilissement du sénat. On vit ce corps se dégrader au point de prodiguer les plus basses flatteries à un Caligula, à un Néron et à un Héliogabale, sur tant d'actes d'extravagance et de tyrannie par lesquels ces princes déshonorèrent leur règne. Cependant, malgré l'esclavage du sénat, les décrets qui émanaient de cette cour étaient toujours regardés comme un enregistrement solennel et comme la forme nécessaire dont devaient être revêtus les actes qui concernaient les affaires importantes de l'état.

raculeuse, et il y joint une histoire de démons chassés (11). La vérité de cette même guérison est confirmée par le témoignage des auteurs païens (12).

Cependant les clameurs des idolâtres se firent entendre. Sévère oublia ce qu'il devait aux chrétiens, et alluma le flambeau de la cinquième persécution; en quoi il suivit son caractère naturellement porté à la cruauté. En effet, les historiens le représentent comme un homme fier, cruel, entêté et inexorable (13). Ce fut l'an 202 qu'il publia son édit contre les chrétiens. Ayant été autrefois gouverneur de Lyon, il avait vu de ses yeux l'état florissant de l'église de cette ville. Ceci porte à croire qu'il donna des ordres particuliers pour que l'on sévît avec une rigueur extraordinaire contre ceux qui en étaient membres; peut-être aussi cette persécution fut-elle l'effet de la fureur des magistrats de Lyon et d'une émeute populaire. Il paraît au moins que les infidèles de tout le pays, rassemblés pour célébrer des jeux en l'honneur de Sévère, la dixième année du règne de ce prince, crièrent tumultuairement contre les chrétiens, qui sans doute refusaient de participer à leurs cérémonies sacriléges; ce qui donna lieu à Tertullien de dire dans son apologie : « Est-ce » donc ainsi que vous souillez vos réjouissances par » un déshonneur public (14)?

Adon, dans sa chronique, rapporte que saint Irénée souffrit le martyre avec une multitude innombrable de chrétiens. Suivant une ancienne épitaphe en vers léonins, qui se lit sur un pavé de mosaïque qui est à Lyon dans l'église du Saint, le nombre de ceux qui furent martyrisés avec lui était de dix-neuf mille (15). On lit dans saint Grégoire de Tours que saint Irénée avait converti en fort peu de temps presque tous les habitants de Lyon, qui furent pour la plupart associés à ses combats, en sorte que des ruisseaux de sang coulaient dans les rues (16). On met ordinairement le martyre de ces Saints en 202, au commencement de la persécution. Quelques auteurs le reculent jusqu'à l'an 208, que Sévère passa par Lyon, allant porter la guerre dans la Bretagne. Les Grecs honorent saint Irénée le 23 août, et les Latins le 28 juin. Les premiers disent qu'il termina sa vie par le glaive. Son corps fut enterré par le prêtre Zacharie, entre ceux des saints martyrs Épipode et Alexandre. Ses reliques se sont gardées à Lyon dans une chapelle souterraine de l'église dite de Saint-Irénée sur la montagne, jusqu'à l'an 1562, que les huguenots les dispersèrent. Son crâne fut retrouvé par un catholique, qui le ramassa et le déposa dans l'église primatiale de Saint-Jean, où il est encore aujourd'hui (17).

Les chrétiens de la primitive Église auraient été assez forts pour se délivrer de tous les mauvais traitements qu'on leur faisait souffrir; mais ils savaient que leur religion prescrivait l'obéissance aux princes et aux magistrats dépositaires de leur autorité, et que, dans le cas où ils ordonnaient quelque chose de contraire à la loi de Dieu, il valait mieux perdre la vie que de se révolter. Les Maures, les Marcomans et les Parthes, disait Tertullien, ne sont point si nombreux que les chrétiens, qui ne reconnaissent d'autres limites que celles du monde. « Nous » ne sommes que d'hier, continue-t-il (18), et no» tre nombre s'est tellement accru, que nous rem» plissons tout ce qui est soumis à votre puis» sance, vos villes, vos îles, vos forteresses, vos » assemblées, vos armées mêmes, vos tribus et vos » décuries, le palais, le sénat et les places publi» ques. Nous ne vous laissons que vos temples. » Quelle guerre n'étions-nous pas capables d'entre» prendre? En supposant que nous eussions été les » plus faibles, que n'aurions-nous pas été en état » de faire, nous qui sommes si détachés de la vie, » et qui montrons tant d'ardeur pour courir à la » mort? Les chrétiens n'avaient qu'à simplement » sortir de votre empire, la perte de tant d'hommes » de tout état vous aurait fait une plaie dangereuse, » et elle eût été seule une vengeance terrible. La » solitude où vous seriez restés, le silence général et » l'horreur de la nature vous auraient effrayés, » comme si tout le monde eût été mort pour vous. » Non-seulement, ajoute le même auteur, les chrétiens souffrent avec patience et avec joie les injures et les tourments, mais ils aiment encore leurs ennemis, et prient pour eux; ils protégent l'état par

(11) Tertul. *ad Scapul.* c. 4.

(12) Voyez Tillemont. *Hist. des Emper.*, t. III p. 89, et *Hist. ecclés.*, t. III p. 114, et Fabricius, *Bibl. Gr.*, t. VIII p. 460.

(13) Le peuple, faisant allusion aux noms de *Pertinax Severus*, disait de lui qu'il était *verè pertinax, verè severus.*

(14) *Siccine exprimitur publicum gaudium per publicum dedecus?*

(15) *Millia dena novemque fuerunt subduce tanto*, etc. Voyez le P. de Colonia.

(16) *Modici temporis spatio prædicatione suâ maximè in integro civitatem reddidit christianam. Tanta multitudo christianorum est jugulata, ut per plateas flumina currerent de sanguine christiano, quorum nec numerum, nec omnia colligere potuerimus. B. Irenæum carnifex Domino per martyrium dedicavit.* S. Greg. Turon. Hist. Francor. l. 1, c. 29. Voyez saint Grégoire-le-Grand, *ep. 50 ad Ether. Lugd.*; saint Justin, ou plutôt l'auteur des réponses aux questions d'un orthodoxe; Bède, Adon, Usuard, et les ménées des Grecs.

(17) *Gallia Christ. nova*, t. IV p. 12.

(18) *Apol.* c. 37.

leurs prières; ils délivrent souvent leurs persécuteurs des dangers de l'âme et du corps, ainsi que des assauts des démons leurs ennemis invisibles. Dans leurs assemblées religieuses, ils sont comme un corps invincible qui fait saintement violence au ciel, et cette violence est fort agréable à Dieu. Ils offrent des prières ferventes pour les empereurs, pour les ministres, pour les magistrats, pour la prospérité de l'état et pour la paix de l'empire (19). « C'est à ce Dieu tout-puissant que nous autres » chrétiens adressons nos supplications, les yeux » levés vers le ciel; et dans ces supplications, c'est » bien plus le cœur qui agit que la langue. Jamais » nous n'y oublions les empereurs et les princes » sous la domination desquels nous vivons; nous » demandons pour eux une longue vie, un règne » tranquille, des armées courageuses, un sénat fidèle, » un peuple vertueux, la paix dans l'univers, et tout » ce que peut désirer un homme et un roi.... Tan» dis que nous levons les mains au Ciel pour vous, » que vos ongles de fer nous déchirent, que vos gi» bets nous tiennent attachés, que vos feux nous » consument, que vos glaives nous décapitent, que » vos bêtes nous dévorent, un chrétien prosterné » devant Dieu est dans une posture propre à souf» frir toutes sortes de tortures. Continuez, ô magis» trats qui vous piquez d'aimer la justice! ravissez» nous la vie pendant que nous sommes en prières » pour le salut de l'empereur, etc. (20). » Tertullien avoue qu'il y avait des chrétiens qui ne vivaient pas d'une manière conforme à leur profession; mais ils ne passaient pas, dit-il, pour chrétiens parmi ceux qui le sont véritablement. Aucun de ces derniers n'a jamais été coupable de rébellion, au lieu qu'on reproche ce crime avec beaucoup d'autres aux philosophes païens. Hippias, l'un d'entre eux, fut tué pour avoir pris les armes contre son pays. Qu'on nous cite un seul chrétien qui ait employé les voies de fait, même pour la défense de ses frères, quoiqu'ils fussent traités sans raison avec la dernière barbarie (21).

(19) *Oramus etiam pro imperatoribus, pro ministris*, etc. Apol. c. 39.

(20) *Hoc agite, boni præsides, extorque animam Deo supplicantem pro imperatore.* Apol. c. 30.

(21) *Hippias, dum civitate insidias disponit, occiditur; hoc pro suis omni atrocitate dissipatis nemo unquam christianus tentavit. Apol.* c. 46. Hippias était un fameux philosophe grec. Ayant passé du côté des Perses avant la journée de Marathon, il fut tué lorsqu'il combattait contre sa patrie.

SAINT PLUTARQUE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS D'ALEXANDRIE.

L'AN 207.

Origène, ayant ouvert une école à Alexandrie, ne se contenta point d'y enseigner les sciences: il s'appliqua surtout à pénétrer ses disciples des maximes sublimes de la perfection chrétienne; aussi eut-il la consolation d'en voir plusieurs qui versèrent leur sang pour Jésus-Christ durant les ravages de la persécution que l'empereur Sévère avait excitée, et qui dura depuis l'an 202 jusqu'à l'an 211. Parmi les héros chrétiens qui se signalèrent en cette occasion, on compte saint Plutarque, frère de saint Héraclas, qui fut depuis évêque d'Alexandrie. Ces deux grands hommes s'étaient convertis en même temps, et Origène avait été l'instrument dont Dieu s'était servi pour les amener à la connaissance de la vérité. Plutarque se prépara par une vie sainte à confesser sa foi. Comme c'était un homme très-connu dans la ville, il fut un des premiers que l'on arrêta. Pendant son séjour dans la prison, Origène le visitait pour l'exhorter à la persévérance; il l'accompagna même au lieu de l'exécution. Son zèle pensa lui coûter la vie, parce que la famille de Plutarque, qui était païenne, lui attribuait la mort de celui qu'elle regrettait.

Voici les noms des autres martyrs qui sortirent de la même école : Sérénus, que l'on condamna au feu; Héraclide, encore catéchumène, et Héron, nouvellement baptisé, qui furent tous deux décapités; un autre Sérénus, auquel on trancha aussi la tête après lui avoir fait souffrir diverses tortures; une fille nommée Héraïs, qui n'était que catéchumène, mais qui fut purifiée par le baptême de feu : elle était aussi du nombre des disciples d'Origène, qui enseignait les mystères de la foi aux personnes des deux sexes.

Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 6, c. 3, 4.

SAINTE POTAMIÈNE ET SAINT BASILIDE,

MARTYRS D'ALEXANDRIE.

L'AN 205.

Ces deux martyrs avaient aussi été formés à la vertu par Origène (1). Potamiène était esclave de

(1) Rufin le dit expressément; Henri de Valois prouve la même chose par l'histoire d'Eusèbe.

condition. Sa mère, qui se nommait Marcelle, l'éleva dans les principes de la foi; mais elle la mit depuis sous la conduite du grand maître dont nous venons de parler, afin qu'il achevât l'édifice qu'elle avait commencé.

Potamiène était jeune et d'une rare beauté. Celui qu'elle servait, ayant conçu pour elle une passion violente, la pressa de consentir à ses désirs infâmes; mais la Sainte se comporta de manière à ne lui laisser aucune espérance. Il employa mille artifices qui ne lui réussirent pas plus que les promesses et les menaces. Résolu de se venger, il la livra au préfet nommé Aquila, le priant toutefois de ne point lui faire de mal, s'il pouvait la déterminer à contenter sa passion, et lui promettant une somme considérable d'argent en cas que les choses tournassent comme il le souhaitait. Les efforts réitérés du préfet n'eurent aucun succès. Voyant donc Potamiène inébranlable, il la condamna à diverses tortures; il fit ensuite préparer une chaudière pleine de poix bouillante, et la menaça de l'y jeter, si elle refusait plus longtemps d'obéir à son maître. La Sainte répondit au juge de la manière suivante: « Je vous conjure, » par la vie de l'empereur que vous respectez, de » ne pas permettre que je paraisse nue; ordonnez » plutôt qu'on me descende peu à peu dans la chau» dière avec mes habits, et vous verrez quelle est » la patience que Jésus-Christ, que vous ne con» naissez point, donne à ceux qui espèrent en lui. » Le préfet donna l'ordre qu'on lui demandait, et chargea un des gardes de l'exécuter.

Ce garde se nommait Basilide. Il traita Potamiène avec toutes sortes d'égards, et la préserva le long du chemin des insolences de la populace, qui insultait à sa pudeur par des paroles obscènes. Il reçut bientôt la récompense de son humanité. La Sainte lui dit de prendre courage, l'assurant qu'après sa mort elle lui obtiendrait de Dieu la grâce du salut. A peine eut-elle fini de parler, qu'on lui mit les pieds dans la poix bouillante, et on l'y enfonça peu à peu jusqu'au haut de la tête. Ce fut ainsi qu'elle consomma son sacrifice. Marcelle sa mère fut brûlée dans le même temps. Il y eut alors, selon Tertullien (2) et Origène (3), des visions et des apparitions, en conséquence desquelles plusieurs personnes se convertirent (4).

(2) *L. de anima*, c. 4.

(3) *Contra Celsum*, l. 1, p. 35.

(4) Une des plus célèbres de ces conversions miraculeuses fut celle d'Arnobe. C'était un savant rhéteur, et il occupe une place distinguée parmi les écrivains des premiers temps, qui apprirent de l'ennemi même l'art de le vaincre, et qui empruntèrent de l'idolâtrie des armes pour la terrasser. Il naquit à Sicca, ville d'Afrique. Son savoir et son éloquence lui acquirent beaucoup de réputation, et il fut chargé d'enseigner la rhétorique en Numidie. Sa profession l'obligeant à lire les auteurs anciens et modernes, il se rendit fort habile dans la théologie païenne, à laquelle il porta depuis de si rudes coups. Il en était un des plus zélés défenseurs dans le temps qu'il se rendit à l'évidence de la révélation divine. Il y fut forcé, dit saint Jérôme, *Chron. ad an* 20, *Constant.*, par des avertissements que le Ciel lui donna en songe, *somniis compulsus*. Les historiens les plus estimés rapportent divers exemples de conversions qui s'opérèrent dans ces temps orageux pour l'Église, en conséquence des songes ou des visions envoyés d'une manière surnaturelle. On peut voir nommément ce que dit Eusèbe, l. 6, c. 5, de saint Basilide, soldat; mais il faut laisser parler Origène sur ce sujet. « Plusieurs, dit-il, *l. contra Celsum*, p. 35, ont embrassé le » christianisme par l'esprit de Dieu, qui frappait leurs âmes » d'une impression subite, et qui leur envoyait des visions » tant le jour que la nuit; en sorte qu'au lieu de rejeter la » parole divine, ils devenaient disposés à y conformer leur » vie. J'en ai vu plus d'un exemple.... Je prends Dieu à té» moin que mon but est de faire aimer la religion de Jésus» Christ, non par des contes inventés à plaisir, mais par la » vérité et par le récit de ce qui est arrivé en ma présence. »

Immédiatement après sa conversion, Arnobe demanda le baptême; mais l'évêque de Sicca, considérant la fureur avec laquelle il s'était déchaîné contre les fidèles, lui déclara qu'il ne pouvait l'admettre au bain sacré de la régénération, que quand il aurait fait un ouvrage où il défendrait publiquement cette même vérité qu'il avait combattue avec tant d'acharnement. Arnobe, impatient de renaître en Jésus-Christ, composa ses sept livres *contre les Gentils*. C'est ce que nous apprenons de saint Jérôme, qui dit, en parlant de ce traité, qu'il manque d'ordre, et que le style en est rempli d'inégalités, *ep.* 46 *ad Paulin.* Ce jugement n'empêche pas que cet ouvrage ne soit précieux; il est même écrit avec une certaine élégance; et, s'il s'y rencontre des défauts de style, cela vient uniquement de ce que l'auteur n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main. On y trouve plusieurs passages de Cicéron et de Clément d'Alexandrie; mais l'Écriture n'y est jamais citée, parce que sans doute Arnobe ne l'avait point encore lue. Il parle cependant des miracles de Jésus-Christ, et il en tire de forts arguments.

Il commence son premier livre par répondre au reproche que les idolâtres faisaient aux chrétiens de mépriser les dieux, et d'être par-là la cause de tous les maux qui tombaient sur l'empire. Ce reproche n'était pas nouveau. « Si » le Tibre se déborde, disait Tertullien, *Apol.* c. 40, si le Nil » n'inonde point les campagnes, s'il y a du dérangement » dans les saisons, s'il survient des tremblements de terre, » si la famine ou la peste font sentir leurs ravages, on crie » aussitôt : Les chrétiens aux lions, *statim christianos ad* » *leones.* » Origène dit aussi qu'on attribuait les malheurs publics aux chrétiens, dont on prétendait que la religion excitait la colère des dieux. Arnobe montre que les maux dont il s'agit étaient même plus fréquents avant le christianisme; que les tremblements de terre entre autres sont des effets purement naturels qui doivent arriver quelquefois; qu'à la vérité ils sont réglés par la Providence, mais qu'ils ne peuvent être produits en haine du christianisme, puisqu'ils se font également sentir aux païens et aux chrétiens, etc.

Les ennemis de ces derniers les accusaient de rendre les honneurs divins à un homme qui avait été crucifié. Arnobe détruit cette accusation, en prouvant, l. 1 et 2, que Jésus-Christ est véritablement Dieu. Il expose les grands motifs de

De ce nombre fut Basilide, auquel Potamiène avait promis de marquer sa reconnaissance lorsqu'elle aurait été réunie à Jésus-Christ. Peu après le martyre de la Sainte, les soldats ses camarades exigèrent de lui qu'il jurât par les faux dieux; ce qu'il refusa de faire, en disant qu'il était chrétien.

crédibilité qui portent à recevoir l'Évangile, il insiste nommément sur les miracles de Jésus-Christ et de ses disciples, miracles qui supposaient un pouvoir divin, et qui n'étaient point des effets de la magie, comme le prétendaient les païens. Il représente les progrès rapides de la foi, qui s'était répandue dans tout le monde par le ministère d'un petit nombre d'hommes sans lettres, et cela malgré les plus sanglantes persécutions. Il dit, l. 2, que le nom seul de Jésus-Christ mettait les démons en fuite et faisait taire leurs oracles. Il marque le temps où il écrivit, en parlant des édits que Dioclétien publia en 302, pour ordonner de brûler les écritures et de démolir ces églises où les chrétiens réunis offraient leurs prières à Dieu pour les princes, pour les magistrats, pour les armées, pour leurs amis et leurs ennemis, pour les vivants et les morts, l. 4. L'unité de Dieu prouvée, il réfute l'idolâtrie, qu'il considère quant à sa forme, à ses coutumes et à ses dogmes; puis, remontant à l'origine de ses temples, de ses idoles, de ses oracles, de ses sacrifices, de ses divinations, de ses jeux et de ses apothéoses, il tourne contre elle les armes qu'elle lui a fournies.

Les raisonnements d'Arnobe sont pleins de force et présentés d'ailleurs avec cette grâce que communique le coloris délicat d'une imagination brillante. Il y a beaucoup de sel dans la manière dont il raconte l'histoire et les aventures des divinités du paganisme. Il traite son sujet avec un ton de facilité et de décence qui suppose en lui une grande finesse d'esprit. Sa satire est innocente, et toujours dirigée contre l'erreur, sans aucunes personnalités. Il ne manque point aux égards : sous sa plume, les païens sont des hommes trompés et malheureux; par-là il gagne leurs cœurs et les dispose à goûter la vérité qui ne s'offre à eux que sous les charmes les plus attrayants.

Lorsqu'Arnobe écrivit contre les Gentils, il était encore, pour ainsi dire, novice dans la foi; il montre cependant une grande connaissance des dogmes du christianisme. On lui a reproché d'être tombé dans quelques erreurs; mais il a été justifié par Le Nourry, Ceillier, etc. Nous n'avons point encore de bonne édition de ses œuvres (*). Voyez Ceillier, t. III p. 373.

Nous donnerons de suite la notice de la vie et des écrits du célèbre Lactance, qui fut dans sa jeunesse disciple d'Arnobe à Sicca. Il nous apprend lui-même (*Instit.* l. 7, c. *ult.* et *Epit.* l. 2, c. 110) qu'il passa des ténèbres de l'idolâtrie à la connaissance du christianisme; mais nous ignorons par quels moyens sa conversion fut opérée. Ceillier, Le Brun et Franceschini prouvent qu'il se convertit à Nicomédie, où il avait été appelé, vers l'an 290, pour enseigner la rhétorique en latin. Il resta dix ans dans cette ville; mais comme on n'y estimait que la langue grecque, il eut peu de disciples, et il vécut dans une si grande pauvreté, qu'au rapport de saint Jérôme, il manquait même du nécessaire.

Vers l'an 317, il fut envoyé dans les Gaules par Constantin-le-Grand, qui le nomma précepteur de Crispe, son fils, qu'il avait eu de Minerville, sa première femme, et qui avait alors environ neuf ans. Il s'attacha singulièrement à ce jeune prince, qui, outre plusieurs belles qualités, avait encore beaucoup de dispositions à la vertu : mais Fauste, seconde femme de l'empereur, ayant faussement accusé Crispe d'avoir attenté à son honneur, elle engagea son mari à donner un ordre pour qu'on mît à mort le prétendu coupable. L'opinion commune est que ceci arriva vers l'an 326, ou même plus tôt. Au reste, on ne fut pas longtemps à découvrir la calomnie. Constantin vengea la mort de son fils, en faisant étouffer Fauste dans un bain chaud.

Lactance conserva toujours précieusement la mémoire de son disciple, et il ne chercha d'autres consolations dans la douleur que lui causait sa mort, que celle que l'étude pouvait lui procurer. Il était fort âgé lorsque l'éducation de Cripse lui fut confiée, et il paraît que la pauvreté dont nous avons parlé était antérieure à cet emploi. Cependant Eusèbe, *Chron. ad an* 318, et saint Jérôme, *Catal.*, nous donnent à entendre qu'il fut toujours pauvre par choix; qu'il méprisa les richesses et les honneurs tant qu'il vécut, et qu'il ne fit jamais de démarches pour rétablir sa fortune. Cette circonstance n'est pas une petite preuve de sa piété. En effet, il faut être bien vertueux pour vivre pauvrement à la cour des princes, pour négliger les moyens de s'y enrichir, et pour n'être pas sensible aux plaisirs quand on est environné de personnes voluptueuses. On croit qu'il continua de demeurer à Trèves après la mort de Crispe, et même qu'il y finit ses jours. Il disait que sa vie lui paraîtrait bien employée, et qu'il se croirait amplement dédommagé de ses travaux, s'il pouvait retirer quelques personnes de l'erreur et les conduire dans le chemin de la vie éternelle. *Satis me vixisse arbitrabor, et officium hominis implesse, si labor meus aliquos homines ab erroribus liberatos ad iter cœleste direxerit.* L. de Opif. c. 20.

Ce fut le désir d'être utile qui engagea Lactance à prendre la plume. C'est le plus éloquent de tous les auteurs chrétiens qui aient écrit en latin. Son style est pur, égal, naturel, fleuri, et tellement semblable à celui de Cicéron, que de bons critiques ont eu de la peine à trouver de la différence entre l'un et l'autre : aussi Lactance est-il appelé le *Cicéron chrétien;* mais il l'emporte sur l'orateur romain du côté des pensées. Quand il parle de Dieu, il le fait avec une sublimité peu commune; et comme la doctrine de l'Évangile est infiniment au-dessus de celle des philosophes païens, il développe d'une manière admirable les vrais principes de la morale; il donne une description claire et précise de toutes les vertus, et sait les faire aimer par les charmes dont son éloquence en accompagne la pratique. Il tourne ses principaux efforts contre le paganisme, qu'il réfute avec tout le zèle et tout l'esprit imaginables. On doit cependant avouer qu'il a mêlé dans la théologie trop d'idées philosophiques; qu'il est tombé dans quelques fautes par rapport à l'ancienne chronologie, ainsi que par rapport à plusieurs autres points, et qu'il lui est arrivé, comme à Arnobe, de ne pas s'exprimer sur tous les mystères de la foi avec autant d'exactitude et de précision que la plupart des autres pères.

Le premier livre qui sortait de la plume de Lactance est intitulé : *de l'ouvrage de Dieu*. L'auteur y prouve la Providence, surtout par la création de l'homme. Il y décrit avec élégance les principales parties du corps humain, ainsi que les facultés de l'âme dont il est animé.

Dans le traité *de la colère de Dieu*, Lactance montre que la justice qui ordonne la punition du péché n'est pas moins un attribut essentiel de la Divinité que la miséricorde.

Le principal ouvrage de Lactance a pour titre : *des Insti-*

(*) On estime l'édition publiée par J.-C. Orelli, Leipzic 1816, 2 vol. in-8°, avec l'*appendice*, ibid. 1817.

Ils crurent d'abord qu'il plaisantait; mais voyant qu'il persistait dans sa résolution, ils le conduisirent au préfet, qui le fit emprisonner. Les chrétiens qui le visitèrent voulurent savoir la cause d'un changement si subit. Potamiène, leur répondit-il, m'est apparue dans la nuit, trois jours après son martyre; elle m'a mis une couronne sur la tête, en me disant qu'elle avait obtenu pour moi du Seigneur la grâce du salut, et que bientôt je lui serais réuni dans la gloire. Les frères, remplis de joie, le régénérèrent par le baptême. Le lendemain Basilide confessa de nouveau la foi devant le tribunal du préfet, et fut condamné à être décapité. Il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 28 juin, avec sainte Potamiène, saint Plutarque et ses compagnons (3).

tutions divines, et est partagé en sept livres, qui tous tendent à renverser le système de l'idolâtrie et à établir sur ses ruines le culte du vrai Dieu. Il fut d'abord publié vers l'an 320, durant la persécution de Licinius; mais il paraît que l'auteur le retoucha environ quatre ans après. Il y remonte à l'origine de l'idolâtrie, la renverse dans tous ses points, et confond ses protecteurs. Il combat les différentes sectes des philosophes païens, les fait toutes passer en revue, et pousse l'erreur jusque dans ses derniers retranchements. A cette fausse philosophie, il en substitue une qui est noble, sublime, parfaite, celle de l'Écriture, qui seule peut satisfaire la raison dans les points où tous les systèmes inventés par les païens sont en défaut; viennent ensuite les preuves du christianisme. Lactance présente la loi de Dieu sous le point de vue le plus intéressant. C'est cette loi, dit-il, qui a rétabli la droiture originelle, qui resserre les liens qui nous unissent à nos semblables, qui nous procure une paix véritable et de solides consolations, qui nous trace enfin des règles infaillibles pour parvenir à la félicité. L'ouvrage est terminé par une dissertation sur le bonheur. La pratique de la vertu supposant de rudes combats, l'auteur nous conseille d'avoir toujours les yeux fixés sur le monde à venir où nous allons, et auquel cette vie-ci ne sert que de passage, afin que la vue de la récompense nous anime et nous soutienne dans les différentes épreuves.

Lactance attache, et par la solidité de ses raisonnements, et par la manière agréable dont il présente les choses. Il évite, dans la dispute, tout ce qui sent l'aigreur et l'invective, et ne s'éloigne jamais de ce ton de modestie qui doit caractériser les défenseurs mêmes de la bonne cause. La vérité dans ses mains est sûre de triompher. Le cœur étant gagné, il n'y a plus qu'un pas à la persuasion. Ce talent, qui est peut-être plus rare que la sublimité du génie, Lactance le possédait dans un degré peu commun. Sa manière d'écrire, semblable à celle de Cicéron, contribuait aussi beaucoup à intéresser ses lecteurs. Ajoutons à tous ces avantages, qu'aucun auteur n'a peut-être jamais mis plus de méthode dans ses compositions. Son plan est parfaitement régulier; chaque chose y est à sa place : c'est une chaîne d'idées qui s'entretiennent par une liaison naturelle et imperceptible. Les raisonnements sortent, pour ainsi dire, les uns des autres, et sont tellement assortis au sujet qu'on ne peut résister à l'évidence qui résulte de leur ensemble.

Il y a eu un grand nombre d'éditions des œuvres de Lactance. La première de toutes est celle qui fut donnée à Sublac, en 1465. L'abbé Le Brun des Marettes en préparait une nouvelle, que la mort l'empêcha d'achever; l'abbé Lenglet du Fresnoy a fini son travail, et a publié l'édition à Paris, en 1748, 2 vol. *in-4°*. Le père François-Xavier Franceschini, religieux carme, fit réimprimer les œuvres de Lactance à Rome, en 1754, avec des dissertations pleines de critique et de jugement. Cette édition est en 14 vol. *in-8°*. Le dernier tome, qui contient le livre *de la mort des persécuteurs*, n'a paru qu'en 1760. Entre les dissertations du savant éditeur, on doit surtout distinguer la seconde qui est intitulée : *De Lucii Cœlii Firmiani Lactantii patriâ, parentibus atque consanguineis*. Il y est prouvé contre Baronius, Possevin, Baluze, Du Pin, Tillemont, Oudin et Le Nourry, que Lactance naquit non en Afrique, mais à Fermo, en Italie. On lira aussi avec plaisir les notes et les remarques théologiques que D. Nic. Le Nourry a données sur le même auteur, dans son *Apparatus ad Bibl. Patr.* t. II p. 571 *et seq.*

Baluze est le premier qui ait publié le livre *de la mort des persécuteurs*, qui est cité par saint Jérôme dans le catalogue des ouvrages de Lactance. D. Le Nourry a prétendu que Lactance n'en était point l'auteur; mais il a été réfuté par d'habiles critiques. Ce livre est adressé à un confesseur nommé Donat, qui avait plusieurs fois rendu publiquement témoignage à la doctrine de Jésus-Christ. Il y est parlé des différentes persécutions que l'Église avait souffertes, et des châtiments visibles que Dieu avait fait subir aux persécuteurs. Il y est dit que, l'empereur Dioclétien offrant un sacrifice, le signe de la croix formé par un de ses officiers jeta le trouble parmi les païens, déconcerta les aruspices, et mit les démons en fuite. Cet ouvrage est écrit avec autant d'esprit que d'élégance. Burnet prétend que le style en est trop fleuri pour une histoire; mais il reconnaît en même temps qu'il n'est pas purement historique. Il en donna une traduction anglaise, qui fut imprimée en 1686, puis en 1714, avec une longue préface sur les persécutions en matière de religion; il en donna aussi une traduction française, qui parut à Utrecht en 1687. L'abbé de Maucroix et Godescard ont traduit aussi le même ouvrage en français. Voyez Tillemont, t. VI p. 206, et Ceillier, t. III p. 387.

(3) Pallade, *Lausiac*, c. 3, donne la relation du martyre de sainte Potamiène telle que nous l'avons rapportée; il l'avait reçue d'Isidore, hospitalier de l'église d'Alexandrie, lequel la tenait de saint Antoine. Selon le P. Papebroch, saint Antoine raconta l'histoire d'un martyre arrivé à Alexandrie, lorsqu'il était dans cette ville pour encourager les confesseurs durant la persécution de Maximien; et comme deux anciens synaxaires grecs nomment sainte Potamiène le 7, et non le 28 juin, le docte Bollandiste pense qu'on doit distinguer deux Saintes de ce nom; en conséquence, il met au 7 juin celle dont il est parlé dans l'histoire lausiaque de Pallade, et l'appelle sainte Potamiène *la jeune*. Ce sentiment ne nous paraît pas bien fondé. En effet, saint Antoine pouvait parler de la Sainte qui avait souffert avant son temps. D'ailleurs, la plupart des manuscrits de l'histoire lausiaque nomment le tyran sous lequel sainte Potamiène souffrit, *Maximin*, et non *Maximien*. Or, Maximin persécuta l'Église en 237; saint Antoine parle donc de sainte Potamiène qui avait eu Origène pour maître. Les circonstances du lieu, la cause, le genre de mort étant les mêmes dans Eusèbe et dans Pallade, n'est-il pas raisonnable de supposer, avec Baronius et les anciens calendriers d'Orient et d'Occident, que la vierge, qui fut disciple d'Origène, est la seule martyre de ce nom qui soit honorée dans l'Église? Chastelain, d'après le P. Papebroch, distingue

Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 6, c. 5; voyez encore, sur sainte Potamiène, Pallade, *Lausiac.* c. 3.

SAINT LÉON II, PAPE.

L'AN 683.

SAINT LÉON, Sicilien de naissance, fort versé dans la connaissance des langues grecque et latine, ainsi que dans celle de la musique et des sciences ecclésiastiques, était surtout recommandable par une éminente piété. Il succéda sur le siége de l'Église romaine à saint Agathon, mort le 1er décembre 681. Il confirma, *par l'autorité de saint Pierre* (1), le sixième concile général auquel son prédécesseur avait présidé par ses légats. On trouve dans la censure prononcée par ce concile le nom du pape Honorius, joint à ceux de Théodore de Pharan, de Cyr, de Sergius, de Pyrrhus, de Paul et de Pierre de Constantinople, tous engagés dans l'hérésie des monothélites. Notre saint en donne la raison dans sa première lettre aux évêques d'Espagne (2). « C'est » qu'Honorius n'avait point éteint dans sa naissance » la flamme de la doctrine hérétique, comme il » convenait à son siége, mais qu'il l'avait entretenue » par sa négligence. » Dans sa lettre au roi Ervigius (3), il fait la même distinction entre Honorius et les autres que le concile avait condamnés. Au reste, il est évident, par les lettres mêmes d'Honorius que nous avons encore, par le témoignage de son secrétaire qui écrivit ces lettres, ainsi que par l'autorité de ceux qui ont bien approfondi ce point d'histoire (*), que le pape dont il s'agit ne soutint jamais l'erreur des monothélites. Quand, après tout, il serait tombé dans l'hérésie, sa faute n'aurait été nuisible qu'à lui-même, et il en faudrait raisonner comme d'une erreur qui aurait pour objet quelque fait historique. Honorius ménagea trop une hérésie puissante; il l'accrédita par un silence indiscret, et il fut coupable de n'avoir pas travaillé de toutes ses forces à *éteindre la flamme* aussitôt que les premières étincelles parurent.

Saint Léon réforma le chant grégorien, et composa plusieurs hymnes pour l'office de l'Église. Il fit beaucoup d'autres choses utiles à la religion, malgré la brièveté de son pontificat, qui ne fut que d'un an et sept mois. Il se montra le père des pauvres, et pourvut avec la plus grande tendresse à leurs besoins spirituels et corporels. Sa bienheureuse mort arriva le 23 mai 683. Il fut enterré dans l'église du Vatican, le 28 juin, jour auquel il est nommé dans le martyrologe romain, dans celui de Notker et dans l'ancien calendrier d'Allemagne, publié par Beckius.

Voyez Anastase le bibliothécaire, et les lettres du Saint, *Conc.* t. VI.

† SAINT HEIMERAD, PRÊTRE DANS LA HESSE.

Tiré de Ræss et Weis, t. XIX p. 603. — Egbert, moine d'Hersfeld, a écrit la vie du Saint par ordre de son abbé Hartwig, dont Lambert d'Aschaffenbourg dit qu'il succéda à Ruothard en 1072. Ainsi l'histoire d'Heimerad a été écrite dans le même siècle où il mourut. « Horum mihi » aliqua comperta sunt, dit Egbert, partim referente meo » patre, quæ se olim audivisse commemorabat ab ejusdem » servi Dei ministro, partim ipsis auctoribus, quorum » adhuc superstes fovebatur hospitio, humanitate et ob- » sequio. At vero qualiter vitam suam instituerit, vel certè » de quâ stirpe pullulaverit, quos terrenæ propaginis pa- » rentes habuerit, indagare non potui. » Voyez Papebroch, *t. V Junii, p.* 385 *sqq.*

L'AN 1010.

HEIMERAD ou HEIMON naquit au milieu du dixième siècle à Meskirch, près de Memmingen, dans la Souabe, et, comme il résulte de l'histoire de sa vie, il était chapelain dans la maison d'une dame noble (1). Afin de pouvoir mieux s'occuper du salut de son âme, il demanda son congé, fit un pèlerinage aux tombeaux des apôtres et de là à Jérusalem, dans le but d'enflammer sa piété et de s'élever à un plus haut degré de perfection par la vue des saints lieux où s'accomplirent les divins mystères. Il fit la route au moyen d'aumônes, dont il ne se réservait que le plus strict nécessaire, distribuant à son tour les dons de la charité à ceux qu'il regardait comme en ayant encore plus besoin que lui.

Lorsqu'il eut satisfait sa dévotion, il retourna en Allemagne, visita plusieurs couvents, et vint jusqu'à Memleben, situé dans le ci-devant cercle d'Eckartsberg, qui appartenait à la Prusse et où se trouvait un

aussi deux saintes Potamiène; il met *la jeune* le 27 juin, et l'*ancienne* le 28 du même mois.

(1) Voyez la lettre du Saint à l'empereur Constantin Pogonat, *Conc.* t. VI p. 1817.

(2) *Conc.* t. VI p. 1257.

(3) *Ibid.* p. 1252.

(*) Voyez le P. Alexandre, *Hist. eccles. sæc.* 7, *diss. de Honorio;* Tournely, *Tr. de Incarn.;* Liebermann, *Instit. theol.*, t. III, *Tract. de Incarn.*, et le *Calendarium Ecclesiæ Coloniensis sæculi noni,* publié en 1824 par le savant Binterim.

(1) Cum esset in obsequio cujusdam matronæ, et illa alterum quoque presbyterum secum haberet, ipse libertati se donari petiit, sicuti rebus suis melius prospicere possit. C. 1, n. 4, p. 387 ap. Bolland.

couvent de Bénédictins, qui dépendait de celui d'Hersfeld. Il y rencontra Arnoul, abbé de ce dernier couvent, qui conçut de l'affection pour lui et l'envoya à Hersfeld, où il se proposait de lui faire prendre l'habit. Mais le Saint, sentant en lui-même une autre vocation, refusa cette offre, et s'attira par-là des outrages très-sensibles de la part de l'abbé, qui le fit même maltraiter de la manière la plus indigne. Heimerad endura ces injures avec une pieuse résignation, et s'estima heureux de pouvoir offrir au Seigneur ce petit sacrifice.

Après cela il arriva au village de Kirchberg, près de Fritzalar, dans la Hesse électorale, où il s'arrêta pendant quelque temps, et d'où les habitants le chassèrent ignominieusement après l'avoir très-maltraité sous l'injuste prétexte d'être entré avec effraction dans une chapelle de cet endroit. Supportant ce revers avec une humilité chrétienne, il porta ses pas jusqu'à Dietmelle, près de Lemgo, où il y avait deux églises, dont l'une menaçait ruine. Heimerad obtint du curé la permission de s'y établir et d'y célébrer les saints mystères. Bientôt le bruit de sa sainteté se répandit dans les environs, et beaucoup de personnes, avides de salut, accoururent pour entendre de sa bouche les paroles de vie. Ceci éveilla l'envie du prêtre de l'endroit, qui lui ordonna de quitter sa commune.

Cependant le Saint n'avait pas encore vidé le calice d'amertume qui lui était réservé; car, en plusieurs endroits, il eut à supporter bien des outrages, même de la part de personnes d'ailleurs bien intentionnées. Enfin il s'arrêta sur la montagne d'Hasungen, dans la Hesse électorale, où il mourut dans le Seigneur le 28 juin 1019, après s'être rendu célèbre par plusieurs miracles. Peu de temps après, Aribon, électeur de Mayence, y projeta les fondements d'un monastère, que l'archevêque Sigefroi acheva, et dédia vers l'an 1070 aux apôtres saint Pierre et saint Paul et à saint Heimerad. Les ossements de ce dernier furent enterrés dans l'église, où plusieurs guérisons miraculeuses les rendirent célèbres. Saint Guillaume, abbé d'Hirschau, y envoya des moines et leur donna Giselbert pour abbé. L'archevêque Sigefroi fut enterré à Hasungen, et en peu de temps on y comptait déjà soixante-dix moines qui donnèrent à tout le pays l'exemple de la plus belle discipline et de toutes les vertus.

29 JUIN.

SAINT PIERRE, PRINCE DES APOTRES.

Tiré des évangiles, des actes des apôtres et des anciens Pères. Voyez Tillemont, Calmet et Ceillier.

L'AN 65 OU 66.

Saint Pierre, ce glorieux Prince des apôtres, si célèbre par son ardent amour pour son divin Maître, se nommait Simon avant sa vocation à l'apostolat. Il était fils de Jonas et frère de saint André. Quoiqu'il fût le cadet, dit saint Épiphane (1), Jésus-Christ ne laissa pas de le choisir pour chef de tous ses disciples. Saint Chrysostôme pense au contraire que saint Pierre était aîné de saint André, et qu'il était même le plus âgé de tout le collége des apôtres. Cette diversité de sentiments dans les anciens pères fait que l'on ne peut décider ce point, qui d'ailleurs est de peu d'importance.

Saint Pierre faisait primitivement sa résidence à Bethsaïde, bourg de la tribu de Nephtali, dans la Haute-Galilée, sur le lac de Génésareth. Ce bourg avait été considérablement augmenté (2) et embelli par Hérode le Tétrarque. Il fut honoré de la présence du Sauveur, qui, durant le cours de son ministère, y prêcha et y opéra des miracles; mais ceux qui l'habitaient ne profitèrent point de la grâce qui leur était offerte, ce qui leur attira de terribles malédictions de la part de Jésus-Christ. Saint Pierre et saint André avaient su conserver l'esprit de la religion au milieu d'un peuple grossier et charnel. Ils exerçaient l'un et l'autre la profession de pêcheur, qui était apparemment celle de leur père.

De Bethsaïde, saint Pierre alla se fixer à Capharnaüm (3). On pense communément que ce fut à cause de son mariage; du moins est-il certain que sa belle-mère demeurait dans cette ville. Capharnaüm était fort commode pour la pêche, étant située sur le bord du même lac, près de l'embouchure du Jourdain, sur les confins des tribus de Zabulon et de Nephtali. André suivit son frère, et ils continuèrent tous deux d'exercer leur première profession. L'amour des biens périssables ne les empêchait point de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient, et de penser à la sanctification de leurs âmes. Ils vivaient dans une ferme attente du Messie. Saint André se mit au nombre des disciples de saint Jean-Baptiste, et plusieurs croient que saint Pierre fit la même chose.

(1) *Hær.* 51, c. 17, p. 440.

(2) *Jean I*, 4. Voyez sur l'agrandissement du bourg de Bethsaïde, auquel Hérode donna le nom de *Julia*, l'historien Josèphe, et Wells, dans sa géographie du Nouveau Testament.

(3) *Marc. I*, 29.

Le premier, ayant entendu son maître appeler Jésus *l'Agneau de Dieu*, s'attacha à sa personne; il passa avec lui le reste du jour, et même toute la nuit, selon saint Augustin. Les entretiens qu'il eut avec Jésus le convainquirent qu'il était le Christ et le Rédempteur du monde. Son premier soin, après l'avoir quitté, fut de chercher son frère pour lui dire qu'il avait trouvé le Messie (4). Simon crut aussitôt en Jésus-Christ. Impatient de le voir et d'entendre les paroles divines qui sortaient de sa bouche, il partit sans délai, avec son frère, pour l'aller trouver. Jésus l'appela par son nom, afin de lui faire connaître qu'il savait tout; mais il changea son nom en celui de *Cephas*, qui est syro-chaldaïque (5), et qui signifie *Pierre*. Les deux frères, ayant passé quelque temps avec le Sauveur, retournèrent à leur pêche, bien résolus de venir souvent entendre ses instructions.

Vers la fin de la même année, qui était la première de la prédication du Sauveur, Jésus vit Simon-Pierre et André qui lavaient leurs filets sur le bord du lac. Il entra dans la barque de Simon pour éviter la presse, et de là il se mit à instruire le peuple qui l'avait suivi. Son discours fini, il dit à Pierre de jeter le filet. Celui-ci avait inutilement travaillé toute la nuit, et il avait même ramené sa barque, désespérant pouvoir être plus heureux. Cependant, par obéissance pour Jésus-Christ, il s'avança en pleine mer, et jeta le filet. Il prit une si grande multitude de poissons, qu'il en remplit non-seulement sa barque, mais encore celles de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, qui étaient à quelque distance d'eux, et qui vinrent leur aider à tirer le filet tout prêt à se rompre, parce qu'il était extrêmement chargé. Pierre, frappé de ce miracle, se prosterne aux pieds de Jésus, et s'écrie : *Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur*. Cette humilité le rendit digne de recevoir les plus grandes grâces. Le prodige qui venait de s'opérer était une figure du merveilleux succès que devaient avoir un jour les apôtres, lorsqu'ils seraient devenus *pêcheurs d'hommes*.

Jésus ayant dit à Pierre et à André de le suivre, ils obéirent sur-le-champ, et dans une disposition de cœur si parfaite, que le premier pouvait dire depuis avec confiance : *Voilà, Seigneur, que nous avons tout abandonné pour nous mettre à votre suite* (6). Ils ne possédaient à la vérité qu'une barque et des filets; mais l'abandon qu'ils en firent fut accompagné d'un détachement si absolu, qu'on peut assurer qu'ils renoncèrent d'esprit et d'affection au monde entier. Ce n'est pas tout, ils renoncèrent à eux-mêmes et à leur propre volonté. En récompense, le Sauveur leur promit non-seulement un bonheur éternel dans le siècle à venir, mais encore le centuple dans cette vie-ci, c'est-à-dire des trésors de grâces et de bénédictions spirituelles, avec cette paix inaltérable de l'âme qui surpasse toute intelligence, et qui se trouve dans les délices et les douceurs du divin amour, et dans la jouissance des consolations du Saint-Esprit.

Depuis ce temps-là, saint Pierre et saint André s'attachèrent à leur divin Maître et ne le quittèrent plus. Jésus étant venu à Capharnaüm, y guérit la belle-mère de saint Pierre; après ce miracle, il se retira dans la Galilée. Pendant le séjour qu'il y fit, il rendit la santé aux malades, chassa les démons et prêcha dans les synagogues, les jours de sabbat, avec une autorité qui annonçait la divinité de sa doctrine.

Après la fête de Pâques de l'année 31, Jésus choisit ses douze apôtres. On voit que dès le commencement la première place fut assignée à saint Pierre; sur quoi un auteur moderne (7) s'exprime de la manière suivante : « Dans l'énumération des » douze apôtres, les Évangélistes mettent toujours » Pierre à la tête des autres. C'est à lui que le Sau- » veur adresse ordinairement la parole, et c'est lui » qui répond au nom de ses compagnons. Jésus- » Christ lui apparut après sa résurrection, avant » d'apparaître aux autres apôtres; il le chargea » spécialement du soin de paître son troupeau, et » le choisit le premier pour prêcher l'Évangile aux » gentils. Il est évident, par l'Écriture, que saint » Pierre occupait la première place du collége apos- » tolique, et il est toujours représenté comme tel » par les écrivains de la primitive Église, qui l'ap- » pellent *la tête, le président, l'orateur, le chef des*

(4) *Joan. I.* 42; S. Aug. *Hom.* 7 *in Joan.* p. 27.

(5) C'était la langue que l'on parlait alors en Judée. *Céphas* signifie, à proprement parler, un *roc;* de là les Grecs ont fait *Petros*, les Latins *Petrus*, et les Français *Pierre*.

A l'imitation de saint Pierre, qui reçut un nouveau nom dans la circonstance dont nous parlons, les papes ont coutume de changer le leur quand ils sont placés sur le Saint-Siége. C'est ce qui se pratique depuis Serge II, c'est-à-dire depuis l'an 844. Le premier nom de ce pape était Pierre; mais il ne voulut point le porter par humilité et par respect pour le Prince des apôtres. De même les chrétiens reçoivent un nouveau nom au baptême, quelquefois à la confirmation, ainsi que lorsqu'ils entrent dans un ordre religieux. Le but de ce changement est de leur rappeler qu'ils doivent devenir des hommes nouveaux. Ils se mettent aussi par-là sous la protection spéciale de certains Saints qu'ils se proposent pour modèles.

(6) *Matt. XIX.*

(7) M. Laurent Clarke, *Vie de Jésus-Christ, sur saint Pierre*, p. 378.

» *apôtres*, et lui donnent outre cela plusieurs autres » titres de distinction. »

Jésus-Christ lui-même distingua toujours saint Pierre de ses autres disciples, et lui promit environ un an avant sa mort de lui confier le soin de toute son Église (8). Il lui confirma cette promesse après sa résurrection (9), après avoir toutefois exigé un témoignage de sa foi et une preuve de son ardent amour pour Dieu et de son zèle pour le salut des âmes. Ces vertus, si nécessaires à un pasteur, Pierre les possédait dans le degré le plus éminent. Élevé par la foi au-dessus de toutes les choses visibles, il confessa que Jésus-Christ était véritablement Dieu, et Fils du Dieu vivant. Le Sauveur, à l'occasion de quelques disciples faibles qui l'abandonnaient à cause de la difficulté qu'ils avaient de comprendre sa doctrine sur l'Eucharistie, ayant demandé aux douze apôtres s'ils ne voulaient point aussi se retirer, saint Pierre lui répondit généreusement : *Où pourrions-nous aller, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Il montrait par cette réponse qu'il était dans la disposition de croire les plus sublimes mystères sur l'autorité de la parole de Jésus; il montrait encore qu'il lui était attaché par de vifs sentiments d'amour; qu'il ne désirait rien tant que de rester dans sa divine compagnie, et qu'il regardait comme un grand malheur d'en être séparé. Ce fut dans un transport de ce même amour qu'il s'écria, lors de la transfiguration : *Il est avantageux pour nous d'être ici;* comme s'il eût dit : Notre bonheur consiste à être avec vous, et à avoir toujours nos yeux fixés sur l'objet adorable de votre gloire. Mais ce bonheur devait être acheté par des travaux pénibles et par des souffrances. Lorsque Pierre eut entendu Jésus prédire sa mort avec toutes ses circonstances, son cœur en frémit; il voulut lui persuader de ne pas s'exposer au traitement barbare qui l'attendait. Il ne concevait point encore les avantages de la croix, qui devait opérer le mystère de notre rédemption : aussi s'entendit-il appeler *satan* ou *ennemi*. Cette réprimande lui ouvrit les yeux et rectifia ses idées. Deux fois son amour le porta à se jeter dans la mer pour aller au-devant de Jésus. Il ne se possédait point à la vue de son Sauveur, et le désir qu'il avait d'être auprès de lui faisait qu'il ne pouvait attendre que la barque fût à bord. La première fois que ceci arriva, fut lorsque les apôtres passant le lac, Jésus vint à eux en marchant sur les eaux. Saint Pierre le pria de lui permettre d'aller à lui de la même manière. Il eut à peine obtenu cette permission, qu'il sauta dans la mer; mais une crainte subite le saisit, et il commençait déjà à enfoncer dans les flots. Il cria vers Jésus, qui le soutint en lui tendant la main (10). Nous apprenons par sa confiance et par sa crainte, ce que nous sommes de nous-mêmes; nous apprenons aussi, selon saint Augustin (11), que nul autre ne reçoit de Dieu la force dont il a besoin, que celui qui sent que de lui-même il est sans force. Saint Pierre, toujours conduit par la vivacité de son amour, se croyait supérieur à tous les dangers, et même disposé à souffrir la mort pour Jésus-Christ. Il se démentit cependant, et Dieu permit qu'il tombât, pour le punir d'une présomption secrète, et pour nous instruire jusqu'où va notre faiblesse.

Sa chute, à en juger par les apparences, n'était point possible; il avait donné les preuves de la plus profonde humilité. Après la pêche miraculeuse, il s'était jeté aux pieds du Seigneur, le priant de s'éloigner d'un aussi grand pécheur que lui. Lorsqu'avant la dernière cène, Jésus se mit en devoir de lui laver les pieds, il s'écria tout-à-coup : *Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds! Non, je ne le permettrai jamais.* Il ne se rendit que quand son divin Maître lui eut assuré que sans cela il n'aurait point de part avec lui. Non-seulement il se rendit alors, mais il pria même Jésus de lui laver, outre les pieds, les mains et la tête, si cela était nécessaire. Le sens de la réponse que lui fit le Sauveur, est qu'il suffit à celui qui n'est point coupable de péchés griefs, de se purifier des imperfections et des fautes légères, ce qui était figuré par le lavement des pieds.

Qui ne serait effrayé à la vue de la chute d'un apôtre orné de tant de vertus et favorisé de tant de grâces? Rien de plus beau que la protestation qu'il fit au Sauveur de vouloir mourir avec lui; mais il s'y glissa de la présomption, parce que Pierre s'appuyait sur son courage et sur ses forces naturelles. Il se crut en état de surmonter par lui-même tous les dangers, au lieu de reconnaître humblement sa faiblesse, et d'attendre de Dieu toute sa force. Son Maître, pour le guérir par une humiliation salutaire, lui prédit qu'il le renierait trois fois avant le chant du coq et le point du jour (12).

Comme Pierre, Jacques et Jean avaient été témoins de la transfiguration du Seigneur, ils eurent aussi le privilége de le suivre au jardin de Gethsémani, et d'être à peu de distance de lui lorsqu'il

(8) *Matt. XVI*, 18, 19.
(9) *Joan. XXI*, 15. Voyez Havarden, *Church of Christ*, t. I.
(10) *Matt. XIV*.
(11) *Serm.* 76.

(12) Le coq chante la première fois vers minuit; mais l'heure de son principal chant est vers le point du jour, que saint Matthieu, saint Luc et saint Jean appellent son *chant*, et saint Marc son *second chant*.

tomba en agonie, et qu'une sueur de sang découla de son corps; mais s'étant endormis, Jésus leur en fit des reproches, et leur demanda comment il arrivait qu'ils ne pussent veiller une heure avec lui dans un temps où ils auraient dû avoir recours à la prière pour se fortifier contre les assauts de l'ennemi.

Les juifs, conduits par le traître Judas, s'étant saisis de la personne de Jésus-Christ, Pierre, enflammé de zèle pour son Maître, tira l'épée et en frappa Malchus, l'un de ses persécuteurs; mais il en fut repris par son Maître, qui lui enseigna que la patience et l'humilité devaient être les seules armes de ses disciples. Bientôt il fut puni de sa présomption, et d'avoir négligé la prière et la vigilance. Privé de ces grâces spéciales dont il s'était rendu indigne, il tomba dans la tiédeur. S'il suivait encore Jésus-Christ, ce n'était que de loin, comme le remarque saint Luc. Celui qui un instant auparavant se croyait prêt à mourir pour son Maître, et qui avait pris si vivement sa défense, craignait alors de partager sa disgrâce. « Comment se peut-il faire, s'écrie » saint Chrysostôme à ce sujet (13), qu'une ferveur » si véhémente se soit ainsi refroidie? »

Pierre ne s'en tint pas là. Une âme tiède est en danger de succomber à la première tentation; une rencontre malheureuse suffira pour la perdre; il ne faut qu'une mauvaise compagnie pour la faire tomber dans le plus grand crime : ce fut ce que Pierre éprouva. Étant entré chez Caïphe, il se mêle parmi ses domestiques et parmi les autres ennemis de Jésus. Deux servantes lui reprochent d'être du nombre de ses disciples, et deux fois il assure qu'il ne le connaît point. Alors le coq chante. Pierre cependant ne s'aperçoit point encore de son crime. Une heure après, une troisième personne lui dit qu'il est certainement un des disciples de Jésus; ce que d'autres confirment, en alléguant pour raison qu'il a l'accent galiléen. Un parent de ce Malchus auquel il avait coupé l'oreille, assure même qu'il l'a vu dans le jardin de Gethsémani. Que répondra-t-il en cette occasion? Il proteste une troisième fois, et avec serment, qu'il ne connaît point l'homme dont on lui parle. C'est ainsi qu'un péché qui n'a pas été expié par la pénitence, entraîne, pour ainsi dire, l'âme par son propre poids, et la fait tomber dans un précipice encore plus profond. Pierre, cependant, malgré sa chute, ne perdit point la foi, comme on le voit par les paroles que Jésus-Christ lui adressa (14), et par divers passages des Pères (15).

(13) *Hom.* 38 (olim 82) *in Matt.*
(14) Luc. XXII, 25.
(15) S. Ambros. l. 10 *in Luc.* S. Chrys. *hom.* 30. ol. 38 *in Matt.* S. Hilar. *in Matt.* S. Leo, *serm.* 68.

« Quoiqu'il y eût un mensonge dans sa bouche, dit » saint Augustin (16), son cœur était toujours fidèle; » ce qui n'empêcha pas que son péché ne fût très-énorme.

Après le troisième reniement de Pierre, le coq chanta pour la seconde fois. Ce signe extérieur ne fut point suffisant pour faire rentrer le coupable en lui-même. Alors Jésus le regarda, moins toutefois des yeux du corps, comme le remarque saint Augustin (17), que par la visite intérieure de sa grâce; et ce regard changea son cœur en un moment et le convertit de la manière la plus parfaite. Il n'y a point de pécheur qui fasse pénitence, à moins que le Seigneur n'arrête sur lui les yeux de sa miséricorde. La bonté divine n'exclut personne; ainsi nous pouvons, ou plutôt nous devons recourir à elle, la prier de ne pas nous traiter selon nos mérites, et de nous favoriser d'un de ces regards dont dépend le salut éternel.

Pierre, pénétré d'une vive douleur, quitta sur-le-champ la compagnie qui lui avait été si funeste. Étant sorti dehors, il donna un libre cours à ses larmes qui venaient d'un cœur brisé de componction; sur quoi saint Chrysostôme fait la remarque suivante (18) : « Ce ne fut point par la crainte du » châtiment que Pierre pleura lorsqu'il eut renié » son divin Maître; ce qui causait principalement » sa douleur, ce qui lui paraissait plus affreux » que le châtiment, était d'avoir renié Celui qu'il » aimait. » Il ne chercha point à s'excuser sur la surprise, sur sa fragilité ou les circonstances de l'occasion. Un vrai pénitent ne se déguise point l'énormité de ses péchés; il se les reproche tels qu'ils sont, et devient son propre accusateur. Pierre ne mit point de bornes à sa contrition, et l'on dit que ses joues se cavèrent par les torrents de larmes qu'il ne cessa de verser jusqu'au dernier moment de sa vie. Il retira même, selon saint Chrysostôme (19), de l'avantage de cette présomption qui avait été le principe de sa chute; il s'établit solidement dans la pratique de l'humilité, qui devint comme sa vertu favorite. Son exemple nous montre que quand on compte sur ses propres forces, on est vaincu, même sans rendre le combat. L'apôtre, destiné à être le modèle des pasteurs, apprit encore par la faute qu'il avait commise, à compatir aux faiblesses du prochain et à traiter les pécheurs avec bonté. Les grâces qu'il reçut, et la dignité à laquelle il fut élevé après sa chute, nous font con-

(16) *L. contra mendac.* c. 6.
(17) *L. de gr. Chr. et pec. orig.* c. 45.
(18) *Hom.* 5 *in Rom.* 2.
(19) *Hom.* 83, ol. 82 *in Matt.*

naître aussi toute l'étendue de la miséricorde divine, et quelle est l'efficacité de la pénitence pour effacer le péché.

Marie-Magdeleine et les autres saintes femmes étant venues de la part d'un ange dire aux apôtres que le Sauveur était ressuscité, Pierre et Jean coururent à son tombeau. L'amour leur donnait, pour ainsi dire, des ailes. Quoique Jean fût arrivé le premier, il n'entra cependant qu'après Pierre dans le sépulcre, et ils virent l'un et l'autre le lieu où l'on avait mis le corps du Sauveur. Lorsqu'ils se furent retirés, Jésus-Christ apparut à Marie-Magdeleine; il apparut aussi à Pierre le même jour, exclusivement aux autres apôtres (20). Il voulut par-là satisfaire l'extrême désir qu'avait son disciple de le voir, le consoler dans l'amertume de sa douleur, et lui donner un gage de la rémission de son péché (21).

L'ange qui avait apparu à Marie-Magdeleine fit dire aux apôtres d'aller dans la Galilée, où Jésus se ferait voir à eux, comme il le leur avait annoncé avant sa mort. Ils eurent ce bonheur quelques jours après. Pierre, étant à pêcher dans le lac de Tibériade, aperçut Jésus-Christ sur le bord. Dans un transport d'amour et de joie, il saute au milieu des eaux, et se met à nager pour être plus tôt auprès de lui. Jean et les autres apôtres le suivirent, tirant le filet qu'ils avaient jeté à la droite de la barque par l'ordre du Seigneur, et où se trouvaient cent cinquante-trois gros poissons. Quand ils eurent abordé, ils virent sur le rivage quelques charbons allumés, et un poisson rôti, avec du pain qui était auprès. Jésus lui-même leur avait préparé ce repas. Il demanda trois fois à Pierre s'il l'aimait plus que les autres disciples. Pierre lui répondit qu'il connaissait la sincérité de son amour. Il fut cependant troublé de s'entendre faire la même question à diverses reprises; il craignait qu'il n'y eût quelqu'imperfection secrète dans les sentiments de son cœur. Que ses dispositions actuelles sont différentes de celles où il avait été précédemment! Il n'ose répondre à son Maître qu'il l'aime plus que ses autres disciples, parce qu'il ne sait ce qui se passe dans l'âme de ceux-ci. L'expérience lui a d'ailleurs appris combien peu il doit compter sur lui-même, malgré la véhémence de son amour, qui est audessus de toute expression; il dit simplement, et en tremblant, qu'il aime. Par la manière dont il s'exprime, on voit qu'il implore le secours de la grâce, afin de pouvoir aimer son Maître de toutes ses forces. « Plus ses dispositions sont parfaites, plus il » craint, plus il est modeste. Il ne montre point » d'attachement à son sentiment; il ne contredit » point, et c'est pour cela qu'il est troublé (22). » Il était bien juste qu'il confessât par amour Celui qu'il avait renié trois fois par crainte (23), « et qu'une » triple confession de cet amour réparât le scan» dale de son triple renoncement. »

Pierre mérita par l'ardeur de son zèle que Jésus-Christ lui confiât le soin de paître ses brebis et ses agneaux, c'est-à-dire tout son troupeau. Nous apprenons de là ce qui doit déterminer ceux qui entrent dans le sanctuaire. Si ce n'est pas le zèle qui les conduit, ils ne sont que des mercenaires; on ne peut les compter parmi les pasteurs des âmes, ni parmi les disciples de Jésus-Christ. Si Pierre n'eût pas aimé le Sauveur plus que les autres disciples, s'il n'eût point été pénétré de zèle pour les intérêts de sa gloire, il n'aurait point été élevé à l'éminente dignité de pasteur universel. Saint Chrysostôme, commentant cet endroit de l'Évangile, s'exprime ainsi : « Pourquoi Pierre est-il le seul auquel Jésus» Christ parle de ces choses? C'est qu'il était le » Prince, la bouche et le chef du collége apostoli» que; aussi Paul s'adressa-t-il à lui préférable» ment aux autres. Jésus lui dit : Si vous m'aimez, » chargez-vous du soin de gouverner vos frères (24). » Donnez présentement des preuves de cet amour » que vous assurez avoir pour moi; donnez pour » mon troupeau cette vie que vous étiez prêt à sa» crifier pour moi. »

Après cela, Jésus prédit à Pierre qu'il terminerait sa vie par le martyre, et que la croix en serait l'instrument. L'apôtre se réjouit dans l'espérance de boire dans le calice de son Maître, et d'avoir l'occasion de faire une réparation publique de son premier péché. Comme il aimait tendrement saint Jean, il demanda ce qu'il deviendrait; mais il comprit par la réponse de Jésus, que la question venait d'une curiosité indiscrète.

Les apôtres étant assemblés sur une montagne de Galilée (25), le Sauveur leur apparut, et leur ordonna d'aller prêcher l'Évangile à toutes les nations. En même temps il promit d'être avec son Église tous les jours jusqu'à la fin du monde. Il se fit voir encore à plus de cinq cents disciples (26). Les apôtres, ayant passé quelque temps dans la Galilée, retournèrent à Jérusalem, où dix jours avant la Pentecôte, Jésus leur apparut pour la dernière

(20) 1. Cor. XV; Luc. XXIV.
(21) S. Chrysost. *hom.* 38, *in* 1. *Cor.*
(22) S. Chrysost. *hom.* 88, ol. 87 *in Joan.* t. VIII p. 526, *ed. Ben.*
(23) S. Aug. *in Joan. hic.*
(24) *προΐστασο τῶν ἀδελφῶν*, *hom.* 88, ol. 87, *in Joan.* p. 525.
(25) Matt. XXVIII.
(26) 1. Cor. XV, 5.

fois. Il leur recommanda de prêcher le baptême et la pénitence, et leur promit de confirmer leur doctrine par des miracles (27). Les vérités de la foi étant d'un ordre supérieur et au-dessus de la portée de l'esprit humain, les hommes ne pouvaient en être instruits que par la révélation divine. La connaissance en fut immédiatement communiquée aux apôtres, qui eurent ordre de les enseigner à toutes les nations de la terre. C'est ici que la puissance de Dieu a surtout éclaté, et il suffit de se rappeler l'établissement de l'Évangile, pour comprendre que son origine est céleste.

Des hommes pauvres, sans lettres, destitués de tout secours humain, et ayant à leur tête un pêcheur, dont toutes les connaissances se bornaient, avant sa vocation à l'apostolat, aux choses qui concernaient sa profession, sont chargés d'entreprendre et d'exécuter ce grand ouvrage. Ils triomphent de la sagesse des philosophes, de l'éloquence des orateurs, de l'autorité des plus grands princes, de la force des préjugés, de la politique, de la superstition, de l'intérêt et de toutes les passions des hommes; ils triomphent des artifices, des mauvais traitements et des persécutions de l'univers entier ligué contre eux; et comment en triomphent-ils? Par la vertu de l'esprit de Dieu, qui éclaire leur entendement et qui parle par leur bouche; par l'évidence des miracles qu'ils opèrent en confirmation de la doctrine qu'ils prêchent; par la sainteté qui brille dans leurs paroles et leurs actions; par leur patience dans les tortures, et le courage avec lequel ils répandent leur sang pour le nom de leur Maître. Qui pourrait se rappeler tous ces traits de divinité qui caractérisent l'Évangile, sans s'écrier avec deux grands hommes (28) : « Si je pouvais être trompé » dans ma foi, vous seriez, ô mon Dieu! responsa» ble de mon erreur, puisque ma croyance est ap» puyée sur des marques si visibles de votre auto» rité. » Mais, si la révélation est une colonne de lumière pour quiconque cherche sincèrement la vérité, elle devient une nuée ténébreuse pour les hommes pervers. Les rayons de ce soleil, tout éclatants qu'ils sont, ne peuvent percer les ténèbres que forment l'orgueil et les passions.

Les grâces qui étaient nécessaires aux apôtres pour remplir dignement leur mission, leur furent communiquées par le Saint-Esprit, qui descendit sur eux le jour de la Pentecôte. Ils l'attendaient, ce divin Esprit, depuis l'ascension du Seigneur, et ils se préparaient à le recevoir par la retraite et la prière. Ce fut durant ce temps-là que Pierre proposa à l'assemblée des disciples d'élire un apôtre à la place de Judas. L'élection se fit par la voie du sort, qui tomba sur Matthias.

Après la descente du Saint-Esprit, les juifs s'assemblèrent à la nouvelle du prodige qui venait de s'opérer. Saint Pierre profita de cette occasion pour leur faire un discours, et il en convertit trois mille, tant fut vive l'impression causée par l'efficacité de ses paroles, et par le courage qu'on voyait en lui et dans les autres apôtres. « Il ne tiendrait qu'à nous, » dit saint Chrysostôme (29), d'avoir part à ce cou» rage; l'ardeur du Saint-Esprit nous rendrait cha» que chose facile, si nous étions dignes de le rece» voir, et si, comme les apôtres, nous attirions sur » nous cette grâce par notre assiduité à la prière et » par notre charité envers le prochain. »

On ne saurait assez admirer le changement qui fut opéré en saint Pierre par la grâce du Saint-Esprit. Que cet apôtre montre de courage et d'intrépidité! qu'il est humble, qu'il est doux, qu'il est patient! Toujours prêt à céder aux autres et à s'humilier devant tous les hommes, il oublie le rang qu'il tient dans l'Église, et n'exerce son autorité que quand la gloire de Dieu y est intéressée. L'impétuosité de son caractère ne se remarque dans aucune de ses actions, ou plutôt elle sert à lui faire supporter avec plus de ferveur et de constance les peines, les contradictions et les dangers inséparables de son ministère.

Les nouveaux convertis reçurent bientôt la récompense de leur foi; les dons du Saint-Esprit leur furent aussi communiqués. Ils persévéraient dans la prière et dans la participation des divins mystères. Ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux apôtres, pour qu'ils le distribuassent aux frères qui étaient dans le besoin. Ils portaient si loin l'humilité, la douceur, le détachement, la patience et la joie dans les épreuves, qu'ils paraissaient avoir été tout-à-coup transformés en anges (30). Cet heureux changement fut l'effet des discours et des exemples des apôtres, qui tiraient une nouvelle force de cette plénitude des dons que répandait le Saint-Esprit.

La prédication de l'Évangile fut confirmée par un miracle éclatant qu'opérèrent saint Pierre et saint Jean. Ces deux apôtres allèrent au temple à l'heure de none, qui était une de celles où les juifs s'assemblaient pour prier en public. Y étant arrivés, ils virent à la porte, connue sous le nom de *Belle*,

(27) Marc. XVI, 15; Luc. XXIV, 44.
(28) Hugues de Saint-Victor et Pic de la Mirandole.
(29) *Hom.* 4 *in Acta.*
(30) *Hom.* 7 *in Acta.*

un homme boiteux de naissance qui demandait l'aumône. La vue de cet homme les toucha de compassion, et saint Pierre lui commanda, au nom de Jésus-Christ, de se lever et de marcher. L'apôtre avait à peine parlé que le boiteux se trouva parfaitement guéri, et entra dans le temple avec son bienfaiteur, marchant avec facilité et glorifiant le Seigneur. Après ce miracle, saint Pierre fit un second discours qui convertit cinq mille personnes.

Les prêtres et les Sadducéens, jaloux de ce succès, engagèrent le capitaine de la garde du temple à se saisir des deux apôtres. Lorsqu'ils eurent été arrêtés, on les emprisonna, sous prétexte de prévenir les effets d'une sédition. Le lendemain matin, on les fit comparaître devant le sanhédrin. Les membres de ce tribunal qui parurent le plus animés contre eux, furent Anne, Caïphe, Jean et Alexandre. Les accusés n'eurent pas de peine à prouver qu'ils n'étaient point coupables de sédition. Saint Pierre déclara hautement que le boiteux avait été guéri au nom de Jésus, par lequel seul on peut espérer le salut. Les juges ne purent contester, ni même éluder l'évidence du miracle; ainsi ils se contentèrent de défendre aux deux apôtres de prêcher désormais au nom du Sauveur; sur quoi Pierre répondit généreusement : « Jugez vous-mêmes s'il » est juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu. »

Pierre et Jean, ayant été renvoyés, allèrent rejoindre les autres disciples, et leur firent part de ce qui était arrivé. Tandis qu'ils étaient tous en prières, la maison trembla, ce qui fut regardé comme un signe miraculeux de la protection divine, et il n'y eut personne qui ne se sentît animé d'un nouveau courage. Les nouveaux fidèles vivaient en commun et ne soupiraient qu'après les biens éternels. Ceux qui étaient riches vendaient leurs possessions et en mettaient le prix aux pieds des apôtres, pour qu'il s'en fît une distribution égale; mais Ananie et Saphire, sa femme, se montrèrent indignes d'une si sainte compagnie. Les miracles opérés, et les exemples qu'ils avaient sous les yeux, ne purent éteindre dans leur cœur la passion de l'avarice. Comme ils étaient riches, ils vendirent leurs biens pour imiter les autres; mais ils se réservèrent secrètement une partie de la somme provenue de la vente. Saint Pierre, instruit de leur hypocrisie par une lumière céleste, leur reprocha sévèrement la faute qu'ils avaient commise en mentant au Saint-Esprit, dans la personne de ses ministres. Cette réprimande les fit successivement tomber morts à ses pieds, ce qui effraya et instruisit en même temps les fidèles.

Cependant les apôtres confirmaient leur mission par un grand nombre de miracles; ils chassaient les démons et guérissaient les malades. Ceux-ci, couchés sur leurs lits, étaient exposés dans les rues, et l'ombre seule de Pierre les délivrait de leurs infirmités. Le grand-prêtre Caïphe et les autres chefs du sanhédrin devinrent furieux en voyant que les apôtres, sans égard pour leurs ordres, continuaient d'annoncer l'Évangile; ils les firent donc arrêter, et commandèrent qu'on les renfermât dans une prison commune : mais un ange leur en ouvrit les portes la nuit même, et les mit en liberté. Ils reparurent dans le temple dès le lendemain matin, et y prêchèrent Jésus-Christ publiquement. Les magistrats se les firent amener pour les examiner de nouveau. Les apôtres ne dirent autre chose pour leur défense, sinon qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Caïphe et ses partisans délibérèrent sur les moyens qu'on devait prendre pour les mettre à mort. Leur dessein barbare ne fut cependant point exécuté. Gamaliel, fameux docteur de la loi, leur conseilla d'attendre l'événement, et dit qu'on s'opposerait en vain aux progrès de la doctrine des apôtres, si elle venait de Dieu; ainsi on les renvoya, après toutefois qu'ils eurent été battus de verges. Les disciples du Seigneur se retirèrent pleins de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes d'avoir part aux ignominies et aux souffrances de la croix, dont ils connaissaient alors tous les avantages. L'esprit dont ils furent animés dans cette circonstance paraissait à saint Chrysostôme (31) le plus grand de leurs miracles.

Le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ s'augmentait tous les jours; il y eut aussi plusieurs prêtres qui embrassèrent la foi : mais les triomphes de la parole de Dieu occasionnèrent une persécution à Jérusalem. Saint Étienne y reçut la couronne du martyre. Les autres fidèles s'enfuirent pour sauver leur vie; ils se retirèrent à Damas, à Antioche, dans la Phénicie, dans l'île de Chypre et en d'autres pays. Pour les apôtres, ils restèrent à Jérusalem, afin d'y encourager les frères qui s'y tenaient cachés. Les disciples qui avaient pris la fuite annonçaient la foi dans les différents lieux où ils passaient; en sorte que leur dispersion, loin d'éteindre le feu sacré que le Sauveur était venu apporter sur la terre, contribua merveilleusement à le répandre de tous côtés.

Ce fut en cette occasion que le diacre saint Philippe convertit plusieurs Samaritains. Ceux-ci, quoique réputés schismatiques, appartenaient en quelque sorte à la nation des juifs, et Jésus-Christ avait

(31) *Hom.* 14 *in Acta.*

lui-même prêché parmi eux. Saint Pierre et saint Jean allèrent à Samarie pour confirmer dans la foi les nouveaux disciples, et ce fut dans cette ville que saint Pierre combattit pour la première fois contre Simon le Magicien. La persécution ne cessa à Jérusalem qu'après la conversion de saint Paul.

Les dispositions favorables de l'empereur Tibère pour les chrétiens purent contribuer au rétablissement de la paix de l'Église. A la vérité, ce prince était un fort méchant homme; il était d'ailleurs si cruel, que Théodore de Gadare, son précepteur, l'appelait quelquefois *une masse de chair trempée dans du sang :* mais Pilate lui ayant envoyé une relation concernant les miracles et la sainteté de de Jésus-Christ, il conçut une haute idée du Sauveur, et pensa même à le mettre au nombre de ses dieux; il témoigna aussi son inclination pour le christianisme, en défendant, sous peine de mort, d'accuser ou de molester ceux qui en faisaient profession. Nous apprenons ces particularités de plusieurs anciens auteurs ecclésiastiques (32).

Le calme étant rétabli dans l'Église, saint Pierre, qui était resté à Jérusalem durant la persécution, en sortit pour aller visiter les fidèles des environs, semblable en cela, dit saint Chrysostôme (33), à un général qui fait la ronde pour voir si tout est dans l'ordre. Arrivé à Lydde, ville de la tribu d'Ephraïm, il guérit un paralytique nommé Enée, qui gardait le lit depuis huit ans. A Joppé, il ressuscita Tabithe, qui était une veuve recommandable par ses vertus et sa charité. Pendant son séjour en cette ville, il logea chez Simon le corroyeur, où un ange vint lui ordonner, de la part du ciel, d'aller baptiser le centurion Corneille. Il y eut aussi une vision, dans laquelle Dieu lui découvrait d'une manière très-distincte le mystère de la vocation des gentils à la foi.

Ce fut vers ce temps-là que les apôtres se dispersèrent pour aller annoncer l'Évangile à un plus grand nombre de peuples. Ils commencèrent par la Syrie et par les autres contrées qui étaient dans le voisinage de la Judée. Saint Pierre fonda l'église d'Antioche, qui fut la métropole de tout l'Orient (34). Il convenait, dit saint Chrysostôme, qu'une ville où les fidèles avaient d'abord reçu le nom de chrétiens, eût pour premier pasteur le Prince des apôtres. Le même père ajoute que saint Pierre résida longtemps à Antioche. L'opinion la plus commune est qu'il y résida sept ans, c'est-à-dire depuis l'an 33 jusqu'à l'an 40 de Jésus-Christ (*). Il ne laissa pas, durant cet intervalle, de faire diverses excursions dans d'autres pays pour étendre la connaissance du nom de Jésus-Christ. En effet, quoique plusieurs apôtres eussent des siéges particuliers parmi les églises qu'ils avaient fondées, ils ne s'attachaient point à un certain lieu, afin d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu de prêcher l'Évangile à toutes les nations. Saint Pierre était à Jérusalem en 37, et ce fut là qu'il reçut une visite de saint Paul, et qu'il passa quinze jours avec lui (35). On lit dans Eusèbe qu'avant d'aller à Rome, il prêcha l'Évangile aux juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie-Mineure. C'est ce que confirme encore l'inscription de sa première épître. Il annonçait aussi la foi aux gentils, lorsque l'occasion s'en présentait, dans les diverses contrées qu'il parcourait.

Saint Pierre est le seul apôtre que l'Écriture dise avoir été marié avant sa vocation à l'apostolat; mais nous ne pouvons douter que saint Philippe et quelques autres apôtres ne fussent aussi engagés dans l'état du mariage, lorsque le Sauveur les appela (36). Au reste, ils gardèrent une continence perpétuelle depuis le temps où ils furent appelés au ministère, ou qu'ils commencèrent l'exercice des fonctions apostoliques (37); et saint Chrysostôme n'a point balancé de proposer saint Pierre comme un illustre modèle de chasteté (38). Cet apôtre menait encore une vie très-mortifiée. Il ne se

(32) Voyez entre autres Tertullien, *Apol.* c. 5 et 21, et saint Justin, *Apol.* 1, ol. 2. Quant aux actes de Pilate, on peut voir ce qu'en disent les auteurs de l'*Histoire universelle*, t. X p. 523.

(33) *Hom.* 21 *in Acta.*

(34) Saint Jérôme, *Cat.* c. 1, et *in Gal.* c. 11, Eusèbe, *in Chron.*, et les autres anciens auteurs, s'accordent tous à dire qu'Antioche fut le premier siége de saint Pierre. Suivant Origène, *hom.* 6 *in Luc*, et Eusèbe, *Hist.* l. 3, c. 36, saint Ignace fut le second évêque d'Antioche, ou le successeur de saint Pierre (*).

(*) Il est prouvé, par le témoignage unanime des anciens, que Jésus-Christ fut mis à mort sous le consulat des deux Géminus, qui tombait l'an 29 de l'ère vulgaire. Saint Pierre fonda l'église d'Antioche en 33, la cinquième année depuis le crucifiement du Sauveur. Il siégea sept ans dans cette ville, et ensuite vingt-cinq à Rome. Le comte de Stolberg, dans son *Histoire de la Religion de Jésus-Christ*, t. VI p. 136 sqq., n'est pas d'accord avec ces nombres, et préfère l'opinion suivant laquelle le pontificat de saint Pierre ne s'étend pas au-delà de douze ans, parce qu'alors toutes les difficultés cessent. Voyez son traité sur la *Primauté de l'apôtre saint Pierre et de ses successeurs*, t. X p. 549 sqq.

(*) Après saint Pierre on place ordinairement saint Evode, et ensuite saint Ignace. Voyez leurs notices.

(35) Gal. I, 29.

(36) Ceci est donné pour un fait certain par les anciens Pères et les anciens historiens.

(37) C'est ce qu'assurent expressément Clément d'Alexandrie, *Strom.* l. 3, p. 448; saint Jérôme et saint Épiphane.

(38) *L. de Virgin.* c. 82.

nourrissait, au rapport de saint Grégoire de Nazianze (39), que de racines ou d'herbes désagréables au goût. Il y avait cependant des occasions où il mangeait de tout ce qu'on lui présentait.

Saint Pierre, comme nous l'avons observé, prêcha la foi dans plusieurs pays voisins de la Judée, avant la dispersion des apôtres, qui arriva douze ans après la mort de Jésus-Christ, et la quarantième année de l'ère vulgaire. Dans le partage que les apôtres firent entre eux des diverses nations, saint Pierre choisit la ville de Rome pour le principal théâtre de ses travaux. Il y vint dans le dessein d'attaquer le démon, qui en avait fait le centre de la superstition et de l'erreur; par-là il secondait les vues de la Providence, qui n'avait élevé l'empire romain à un si haut degré de puissance, que pour faciliter la propagation de l'Évangile, et qui voulait fixer la forteresse de la foi dans la capitale du monde, afin que de là elle pût se répandre avec plus de rapidité et moins d'obstacles chez les différents peuples soumis à la domination des empereurs. Il voyait qu'en renversant le démon de dessus le trône même de sa tyrannie, il frayerait le chemin à la conquête de tout l'univers.

A juger de cette entreprise par les lumières de la raison, rien n'était plus insensé. Comment en effet un pêcheur ignorant pouvait-il se flatter de convertir la capitale d'un empire idolâtre, qui était en même temps le siége de toutes les sciences? Quels succès pouvait-il se promettre en prêchant le mépris des honneurs, des richesses et des plaisirs dans une ville où régnaient l'ambition, l'avarice et l'amour de la volupté? L'humilité du Calvaire n'était-elle point incompatible avec l'orgueil du capitole? L'ignominie de la croix ne proscrivait-elle pas l'éclat de cette pompe qui éblouissait les yeux du maître du monde? Tant d'obstacles ne firent cependant qu'enflammer le zèle de notre apôtre. Il entre seul dans Rome, et ose attaquer la superstition armée de toutes les forces de l'empire, et prêcher Jésus crucifié. Il commence par les juifs qui vivaient dans la ville; il fait entendre ensuite sa voix aux gentils, et bientôt il forme une église nombreuse composée des uns et des autres.

Il siégea vingt-cinq ans à Rome, suivant Eusèbe (40), saint Jérôme, et l'ancien calendrier romain publié par Buchérius, ce qui toutefois ne l'empêcha pas de s'absenter de temps en temps pour aller exercer les fonctions apostoliques dans d'autres contrées (41). Il ne tarda pas à retourner

(39) *Or.* 16, *et carm.* 140.

(40) *In Chron.*

(41) Quelques auteurs, partant de ce point chronologique, mettent la première arrivée de saint Pierre à Rome dans la seconde année du règne de l'empereur Claude, qui était la quarante-deuxième de Jésus-Christ; mais toutes les circonstances du temps prouvent que l'apôtre arriva la première fois dans cette ville en 40, douze ans après la mort du Sauveur. Voyez Sollier, *in Hist. chronol. patriarch. Antiochen. ante* t. IV *Junii, Act. SS.* p. 7; Cuper, *Diss. de divisione Apost. Ibid.* p. 12, et Henschenius, *in Diatribâ præliminari ante* t. I *Aprilis.* C'est de la dernière arrivée de saint Pierre à Rome que parle Lactance, *de mort. persecut.*, c'est-à-dire de celle qui se fit sous Néron, peu de temps avant le martyre de cet apôtre. Voyez Baluze, *not. ibid.*, et Ceillier, t. I.

C'est un fait incontestable que saint Pierre est venu à Rome, qu'il y a prêché, qu'il y a été martyrisé, qu'il y a fondé un siége, et qu'il en a été le premier évêque. C'est pour cela que Rome est appelée par les anciens conciles, *le siége de Pierre.* Il y aurait un pyrrhonisme extravagant à révoquer en doute le fait historique dont il s'agit; il est rapporté par tous les auteurs chrétiens, à commencer par saint Ignace, disciple de saint Pierre.

Eusèbe assure que saint Pierre n'alla à Rome que pour confondre les impostures de Simon le Magicien, qu'il avait chassé de l'Orient, et qui s'était retiré dans cette ville. Écoutons-le parler lui-même. « La Providence, pleine de bonté » et de miséricorde pour préserver le monde des prestiges » (de Simon), conduit à Rome Pierre, le plus courageux et » le plus grand des apôtres, celui qui par sa magnanimité » était le chef et le prince de tous les autres. *Hist.* l. 2, c. 14, » *edit. Vales.* »

Plusieurs protestants ont été jusqu'à nier, non-seulement la fondation du siége de Rome, mais même que saint Pierre ait jamais été à Rome. Mais des protestants très-savants ont confondu ces pyrrhoniens, et Grotius lui-même dit, dans ses *Annot. in I Petri, v.* 13. « Aucun véritable chrétien ne niera » que saint Pierre ait été à Rome. » Nous citerons encore un passage d'un savant protestant, qui revient au même sujet. « M. Bower, dit-il, marchant sur les traces de quelques pro» testants, en est venu presque jusqu'à nier ouvertement » que saint Pierre ait jamais été à Rome : je renvoie à ce » que j'ai dit là-dessus dans mes trois traités, p. 53. M. Ba» ratier prouve, de la manière la plus solide, ce qu'avait fait » avant lui l'évêque Pearson, que saint Pierre a été à Rome. » C'est un fait attesté par toute l'antiquité chrétienne, et il » est honteux à un protestant de convenir que quelqu'un de » sa religion l'ait jamais révoqué en doute. Ce procédé, où » il y a une partialité visible, montre que M. Bower n'a point » secoué le joug des préjugés de quelques protestants, comme » aurait dû le faire un homme qui se donne pour un histo» rien impartial; et, en cela, loin de servir le protestantisme, » il lui a fait beaucoup de tort. »

M. Baratier, dont il s'agit ici, est un théologien protestant qui fit imprimer à Utrecht, en 1740, des *Recherches chronologiques* sur les anciens évêques de Rome, depuis saint Pierre jusqu'à Victor. Il y démontre que saint Pierre a été à Rome. L'évêque anglican Pearson avait fait la même chose dans une savante dissertation qui se trouve parmi ses œuvres posthumes.

Saint Pierre rencontra Philon à Rome. Au rapport d'Eusèbe, l. 2, c. 17, et de saint Jérôme, *Catal.* c. 11, Philon était un philosophe juif qui florissait à Alexandrie, et qui, par la douceur de son éloquence, a été comparé à Platon. Il a laissé des traités de morale où la dignité des préceptes de la Loi divine et de l'Histoire sainte se trouve altérée par un mé-

en Orient, puisqu'en 44 il fut emprisonné à Jérusalem par l'ordre du roi Agrippa. Ayant été délivré par le ministère d'un ange, il parcourut de nouveau plusieurs pays de l'Orient et y établit des évêques. Peu de temps après, il revint à Rome; mais il fut obligé de sortir de cette ville en 49, lorsque l'empereur Claude en chassa les juifs et les chrétiens, à l'occasion des troubles qu'avait excités la haine des premiers contre les seconds. Cette expulsion n'eut pas toutefois de grandes suites; les uns et les autres obtinrent bientôt la permission de rentrer dans Rome.

L'Orient revit encore saint Pierre; et cet apôtre assista, en 51, au concile général qui se tint à Jérusalem; il y fit un discours pour montrer qu'on ne devait point astreindre les gentils convertis à l'observation des cérémonies judaïques. Son avis, qu'appuya saint Jacques, évêque de Jérusalem, fut adopté par le concile, qui en forma un décret. On y confirma aussi à saint Paul, d'une manière spéciale, la qualité d'apôtre des gentils (42), quoiqu'il annonçât aussi la foi aux juifs lorsque l'occasion s'en présentait.

Pendant le séjour que saint Pierre fit en Judée, il s'appliqua principalement à la conversion des juifs. Ceux-ci étant fort attachés aux cérémonies légales, on leur permit quelque temps de les observer, pourvu toutefois qu'ils ne les regardassent point comme étant de précepte; cette opinion eût été une erreur dans la foi; l'Église l'a toujours condamnée comme telle, et c'est ce qui fit l'hérésie des nazaréens (43).

Après le concile de Jérusalem, saint Pierre se rendit à Antioche : là il mangeait indifféremment avec les gentils convertis, sans observer la distinction des viandes prescrite par la loi mosaïque; mais bientôt il cessa de le faire, dans la crainte de déplaire à quelques juifs fidèles nouvellement arrivés de Jérusalem. Cette conduite donna aux gentils chrétiens sujet de se plaindre amèrement. Saint Paul, pour arrêter le cours du scandale, reprit publiquement saint Pierre (44), de peur qu'en le voyant judaïser, on ne s'imaginât qu'il condamnait ceux qui n'observaient point les cérémonies légales, et qu'on ne prît de là occasion de croire qu'il y avait de la diversité dans la doctrine que prêchaient les deux apôtres. Saint Pierre n'avait eu d'autre but que de ménager la faiblesse des juifs convertis; mais en même temps il n'avait point fait assez d'attention au scandale qui résulterait de sa conduite pour les gentils qui venaient d'embrasser la foi.

Saint Augustin, parlant de ce qui se passa dans cette circonstance, observe que les deux apôtres nous y donnent de grandes leçons de vertu (45). « On ne peut, dit-il, assez admirer la juste liberté » de saint Paul et l'humble modestie de saint » Pierre (46). Le second nous fait voir en lui une » vertu encore plus admirable et plus difficile à

lange bizarre de notions platoniques et d'allégories forcées.

L'an 40 de Jésus-Christ, les juifs d'Alexandrie l'envoyèrent à Rome, en ambassade, vers Caïus Caligula, qui le reçut fort mal. Philon écrivit en cette occasion son discours *contre Flaccus*, où il représente avec beaucoup de naturel la folie, l'orgueil et l'inconstance de l'empereur.

Nous avons encore du même auteur un livre *de la vie contemplative*. Philon y décrit la vie des thérapeutes qui vivaient de son temps en Égypte. Ces thérapeutes, suivant Eusèbe et saint Jérôme, étaient des chrétiens qui menaient la vie ascétique, c'est-à-dire des personnes qui, astreintes à des exercices réglés, se consacraient spécialement au service divin et à la contemplation.

Photius, *cod.* 105, prétend que Philon, ayant fait un second voyage à Rome, sous le règne de l'empereur Claude, fut converti à la foi par saint Pierre : mais nous n'avons point de preuves de cette conversion; il paraît même que le philosophe juif n'ouvrit jamais les yeux à la lumière de la vérité. Tibère Alexandre, son neveu, embrassa le paganisme, et fut fait gouverneur de la Judée pour les Romains, en 46.

(42) Gal. II, 2.

(43) Les cérémonies de la loi mosaïque étaient toutes figuratives, et annonçaient un Rédempteur futur; elles devaient donc cesser après l'accomplissement des figures, et il fallait que les ombres fissent place à la réalité. Les différentes impuretés légales étaient des emblèmes sensibles de l'impureté spirituelle du péché, qui devait être effacée par la mort de Jésus-Christ. Dieu voulait aussi, par cette multiplicité de rites, montrer que les juifs étaient son peuple choisi, un peuple séparé du reste du monde, et lui rappeler sans cesse qu'il exigeait de lui une parfaite pureté de cœur.

La distinction des viandes *mondes* et *immondes* avait pour objet d'éprouver l'obéissance des juifs. C'était un frein qui les empêchait de se mêler parmi les infidèles, et un préservatif contre la séduction qu'ils avaient à craindre au milieu d'un monde plongé dans l'idolâtrie. (Voyez Théodoret, *in Levit. qu.* 1.) Cette distinction cessa lorsque tous les peuples furent entrés dans le sein de l'Eglise. La chair des animaux, appelés *immondes* dans le Lévitique, était ordinairement insipide et malsaine.

La distinction des viandes en général remonte plus haut que Moïse, puisqu'il en est parlé dans les préceptes que Dieu donna à Noé. On ne peut guères douter qu'elle n'ait été presque aussi ancienne que le monde. Voyez les commentateurs sur le Lévitique, XI, 1, etc.

(44) Gal. II, 2.

(45) S. Aug. *ep.* 82.

(46) C'est la réponse que saint Augustin fait à Porphyre, qui avait osé calomnier les deux apôtres, en les accusant d'être tombés en cette occasion dans l'hypocrisie et l'orgueil. Il est bien étonnant que cette calomnie, dont la fausseté se démontre par les circonstances mêmes du fait et par le caractère reconnu de saint Pierre et de saint Paul, ait été renouvelée de nos jours dans une dissertation composée par un homme qui se donne pour chrétien. Voyez les œuvres posthumes du docteur Conyers Milddleton.

» imiter; car il est plus aisé de voir ce qu'il y a à » reprendre dans un autre, et de l'en avertir, que » de faire un aveu public de ses fautes et de s'en » corriger. Quelle vertu ne faut-il pas pour se réjouir » d'être repris par un autre, même par un inférieur (47), et cela à la vue de tout le monde (48)? » Pierre, dit-il dans un autre endroit (49), ne pouvait nous donner un plus bel exemple de vertu, » puisqu'il nous enseigne à conserver la charité par » l'humilité. » Tout le monde peut reprendre le prochain; mais il n'y a qu'un Saint qui puisse recevoir en bonne part une réprimande publique : c'est là comme la pierre de touche de la parfaite humilité. Une telle conduite donne plus d'édification et procure plus de gloire que ne feraient les apologies les plus solides. « Le saint apôtre, dit saint Grégoire-le-Grand (50), oublia sa propre dignité dans » la crainte de perdre le moindre degré d'humilité; » il loua depuis les épîtres de saint Paul comme » pleines de sagesse, quoiqu'on y lise une chose qui » lui paraît si peu honorable : mais cet ami de la » vérité se réjouissait qu'on sût qu'il avait été repris, et qu'on crût qu'il l'avait été justement (**). »

Nous avons de saint Pierre deux épîtres canoniques. La première est datée de *Babylone*, nom par lequel Eusèbe et saint Jérôme entendent la ville de Rome, qui était alors le centre de l'idolâtrie et du vice (51). Il paraît qu'elle fut écrite entre les années 45 et 55. Elle est adressée aux juifs convertis, quoique, selon la remarque de saint Augustin, l'apôtre y instruise aussi les gentils qui avaient reçu l'Évangile. Le but principal de saint Pierre était de les confirmer dans la foi au milieu des souffrances et des persécutions, et de réfuter les erreurs de Simon le Magicien, ainsi que celles des nicolaïtes (***). Le style, suivant les plus habiles critiques, en est noble, majestueux et plein de cette vigueur qui convient au Prince des apôtres. On y admire un sens profond exprimé en peu de paroles. La seconde épître de saint Pierre fut écrite de Rome peu de temps avant la mort de cet apôtre, et elle peut être regardée comme son testament spirituel. L'auteur y exhorte les fidèles à travailler sans relâche à leur sanctification, et les précautionne contre les piéges de l'hérésie.

On croit à Rome, sur une ancienne tradition, que la maison de Pudens, sénateur romain, fut changée par notre saint apôtre en une église, et que c'est celle qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Pierre-aux-Liens* (52). On trouve aussi dans plusieurs anciens martyrologes une fête de *la dédicace de la première église consacrée à Rome par saint Pierre*. Les chrétiens n'eurent d'abord que des oratoires et des chapelles, parce qu'ils étaient obligés de se cacher pour se soustraire à la fureur des païens; mais lorsque le feu de la persécution de Sévère eut été éteint, ils convertirent en églises les plus célèbres d'entre ces chapelles.

Il n'est pas possible de douter que saint Pierre n'ait annoncé l'Évangile dans toute l'Italie; Eusèbe, Rufin et d'autres anciens auteurs le disent expressément. On ne peut douter non plus qu'il n'ait prêché dans d'autres provinces de l'Occident. Les apôtres, comme nous l'avons déjà observé, avaient ordre d'instruire toutes les nations; aussi ne se renfermèrent-ils pas dans de simples villes, si l'on en excepte saint Jacques, qui fixa sa résidence à Jérusalem pour travailler à la sanctification des juifs (53).

Lactance rapporte (54) que saint Pierre et saint Paul étant à Rome prédirent qu'un prince marcherait bientôt contre les juifs et les vaincrait, qu'il raserait leur ville principale; que, durant le siége, les

(47) *Posteriorum.*

(48) S. Aug. *in Gal. II*, p. 949.

(49) *Serm.* 330, *edit. Ben.*

(50) *Hom.* 18 *in Ezech.*, p. 1294.

(**) Quelques auteurs, quoique peu nombreux, ont prétendu que le *Képhas* (Pierre), dont il est ici question, était un autre disciple, et non le Prince des apôtres; mais leurs arguments ne sont pas incontestables. Voyez à ce sujet Stolberg, *Histoire de la Religion de Jésus-Christ*, t. VI p. 183, note.

(51) C'était la coutume chez les juifs de donner des noms allégoriques à de semblables villes. Ils donnaient celui de *Sodome* à une ville infâme par ses débauches, celui d'*Égypte* à un pays idolâtre, celui de *Canaan* à une race maudite de Dieu. Rome est aussi appelée Babylone dans l'Apocalypse. Calmet, dans son commentaire sur l'épître de saint Pierre, n'ose déterminer si l'on doit entendre *Babylone* de Chaldée, qui, au rapport de Pline et de Strabon, était alors ruinée, et que les juifs avaient abandonnée quelques années auparavant, ou *Babylone* d'Égypte, qui n'était plus pour lors qu'un château. Il faut remarquer que les chrétiens de la primitive Église pouvaient avoir encore d'autres raisons de donner à la ville de Rome le nom de *Babylone*.

(***) Les nicolaïtes, ainsi nommés de Nicolas, l'un des sept diacres, qui ne paraît pas tant coupable de l'hérésie dont on l'accuse, que d'y avoir donné lieu, étaient, si l'on en croit les partisans de Simon le Magicien, les premiers qui attribuèrent la création et le gouvernement du monde à des êtres imaginaires. Ils étaient adonnés aux plaisirs les plus honteux, et disaient avec les simoniens qu'il ne fallait pas regarder aux œuvres, que la foi seule suffisait au salut. Voyez Stolberg, *loc. cit.*, t. VI p. 428.

(52) *Sancti Petri ad vincula.* Quelques auteurs pensent que le chrétien nommé Pudens, dont parle saint Paul, 2 *Tim. I*, 25, est le même que le sénateur.

(53) Les Anglais prétendent que leur île eut le bonheur d'être visitée par saint Pierre; mais cette prétention n'est appuyée que sur le témoignage d'auteurs modernes. Voyez Alford, Ussérius et Cressy.

(54) L. 4, c. 11.

habitants souffriraient horriblement de la faim et de la soif, et que même ils se mangeraient les uns les autres; qu'après la prise de la ville, ils verraient leurs femmes cruellement tourmentées devant leurs yeux, leurs filles déshonorées, leurs fils mis en pièces, leurs petits enfants massacrés, leur pays ravagé par le fer et le feu, toute la nation enfin bannie de la terre de ses pères, et cela en punition du crime qu'ils avaient commis en rejetant le Fils de Dieu.

On lit dans saint Athanase (55) que saint Pierre et saint Paul prirent souvent la fuite durant les persécutions; mais qu'ils allèrent courageusement au-devant de la mort lorsqu'ils eurent été avertis par une lumière supérieure que le moment de leur martyre était enfin arrivé.

Jésus-Christ, après sa résurrection, prédit à saint Pierre qu'il le glorifierait par le sacrifice de sa vie, et même qu'il le suivrait par la mort de la croix (56). Il lui révéla depuis d'une manière spéciale le temps de sa mort (57). Cet apôtre se prépara à la couronne du martyre par divers triomphes qu'il remporta sur le démon; mais avant de raconter de quelle manière il consomma son sacrifice, il est à propos de présenter en abrégé l'histoire du dernier combat qu'il eut à soutenir contre son plus fameux adversaire.

Simon le Magicien, ayant parcouru plusieurs provinces, vint à Rome, et s'y acquit une grande réputation. Nous apprenons de saint Justin, de saint Irénée, de Tertullien, d'Eusèbe, de saint Cyrille de Jérusalem et de Théodoret, que l'empereur Claude et le sénat lui décernèrent les honneurs divins, et lui firent élever une statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : à *Simon le Dieu saint* (58). Ce pré-

(55) *Apol. pro fuga*, p. 713.
(56) *Joan. XIII*, 36; *XXXI*, 18, 19.
(57) *Pet. I*, 14.
(58) Saumaise et quelques autres modernes ont douté de ce fait, et se sont imaginé que saint Justin qui le rapporte s'était trompé. Ils se fondent sur ce qu'il y a environ deux cents ans, on trouva, en creusant dans l'île du Tibre, une statue dédiée non à Simon le Magicien, mais à Semo Sancus, ou Sangus, demi-dieu des Sabins, et où on lisait cette inscription : *Simoni Sanco Deo Fidio Sacrum Sex. Pampeius Sp. F. Mussianus..... donum dedit*. Mais ils ont été réfutés par plusieurs habiles critiques, notamment par Tillemont, qui s'exprime ainsi, t. II p. 482, dans une de ses notes sur Simon le Magicien, que nous rapporterons presque en entier.

« Saint Justin, martyr, assure qu'on éleva une statue dans » Rome à Simon le Magicien, comme à un dieu. Il le répète » deux fois dans sa grande apologie adressée aux empereurs, » au sénat et à tout le peuple romain, et il marque assez » que c'était l'empereur Claude et le sénat qui la lui avaient » fait dresser; au moins est-il visible que saint Cyrille de » Jérusalem l'a entendu de la sorte. Saint Irénée, l. 1, *adv.* » *Hær.* c. 20, p. 113; Tertullien, *Apol.* c. 13; Eusèbe, *Hist.* » l. 2, c. 14; saint Cyrille de Jérusalem, *Cat.* 6. p. 53; saint » Augustin, *l. de Hær.* c. 1, p. 8, et Théodoret, *Hær. fab.* l. 1, » c. 1, parlent aussi de cette statue. Les deux premiers re- » connaissent assez clairement qu'elle avait été dressée par » une autorité publique; et saint Augustin l'assure expres- » sément. Saint Justin dit qu'elle était placée sur le Tibre » entre les deux ponts, c'est-à-dire dans l'île du Tibre, avec » cette inscription latine : *Simoni Deo Sancto*. Tertullien et » saint Cyrille de Jérusalem marquent la même inscription....

» Comment s'imaginer que saint Justin se soit trompé » effectivement, et qu'un homme aussi grave qu'il l'était, et » fort bien instruit de la mythologie païenne, écrivant à » l'empereur et au sénat sur une matière très-importante, » ait avancé un fait de cette conséquence sans l'examiner, » et soit tombé dans une faute si ridicule en une chose toute » publique, dont le moindre artisan le pouvait convaincre?... » Les païens n'auraient pas manqué de relever cette bévue; » et s'ils l'avaient relevée, comment saint Justin aurait-il pu » s'exempter d'en faire quelque excuse dans sa seconde apo- » logie qu'il adressa encore à l'empereur et au sénat? Com- » ment aurait-il eu la hardiesse de citer cet endroit, même » dans son dialogue avec Tryphon, p. 349? Comment saint » Irénée et Tertullien, qui étaient mieux instruits que per- » sonne des folies du paganisme, n'auraient-ils pas évité de » faire la même faute? Saint Augustin connaissait *les San-* » *cus* ou *Sangus* des Sabins, puisqu'il en parle expressément, » *de Civ.* l. 18, c. 19. Il dit cependant qu'on avait dressé une » statue par autorité publique, non-seulement à Simon, » mais encore à son Hélène, ce qu'il n'avait pas tiré de saint » Justin. Théodoret, qui dit que la statue de Simon était » d'airain, nous donne aussi lieu de croire que cette histoire » n'était pas appuyée sur un seul auteur.

» D'ailleurs, il est aisé d'apercevoir la différence qu'il y a » entre ces termes *Semoni Sanco*, ou *Sango*, et *Simoni Sancto*. » De plus, le mot *Fidio* détermine absolument le sens et dé- » signe le dieu *Fidius*, que les Romains faisaient présider » aux serments... Si saint Justin a cru que les termes *Deo* » *Fidio* marquaient la qualité de Fils de Dieu, pourquoi ne » l'insérait-il pas dans son apologie?.... Enfin, la statue de » Sémon fut érigée par une personne privée, et non par » l'empereur ou le sénat... Il y avait plusieurs statues con- » sacrées à *Semo Sancus*, outre celle qui était dans l'île du » Tibre. Baronius, *ad an.* 44, parle d'une qui avait été érigée » sur le Mont-Quirinal. Gruter, *Inscript.* p. 96, 97, 98, parle » de deux autres qui ont été trouvées en Italie... On voit » par le même Gruter, que les Romains donnaient quelque- » fois à leurs dieux l'épithète de *Sanctus*. Ils donnaient aussi » celle de *Deus* à ceux qu'ils savaient bien avoir été des » hommes, quoiqu'ordinairement ils se servissent en cette » occasion du mot de *Divus*...

» Saint Irénée et saint Cyrille assurent que la statue dont » il s'agit fut dressée par le commandement de l'empereur » Claude. Saint Augustin dit que cela se fit par la persuasion » de Simon même, et par conséquent durant sa vie... Les » Romains offrirent des sacrifices à Caligula et à Domitien » avant leur mort, et Appollone de Tyane, selon Philostrate, » fut aussi adoré comme un dieu dès son vivant. On lit dans » Athénagore, *Legat. pro Christ.*, p. 29, que vers l'an 180, » la ville de Troade avait dressé plusieurs statues à un » nommé Nérullin, et qu'on offrait même des sacrifices à » l'une de ces statues, parce que l'on prétendait qu'elle ren- » dait des oracles, et qu'elle guérissait les malades dans le » temps que Nérullin vivait et était malade lui-même. Ne » sait-on pas que saint Paul et saint Barnabé eurent bien de

tendu dieu avait gagné les bonnes grâces de Messaline, femme capable de donner dans toutes sortes d'extravagances, et qui avait le talent de persuader ce qu'elle voulait à l'empereur Claude son mari. Ce prince, en effet, dépourvu de tout mérite, n'agissait que par des impressions étrangères; et c'est à juste titre qu'on a dit de lui que c'était un enfant à cheveux gris, un imbécile qui ne porta jamais véritablement la pourpre.

Messaline ayant été assassinée pour ses crimes, Claude épousa Agrippine, sa propre nièce, sans égard pour les lois romaines, qui proscrivaient de pareils mariages comme incestueux. Cette princesse, encore plus méchante que Messaline, rendit l'empereur cruel, et l'on vit Claude en venir par stupidité jusqu'à tremper ses mains dans le sang innocent; il se laissa aussi déterminer à adopter Néron, qu'Agrippine avait eu de Domitius son premier mari. Britannicus fut le fruit de l'union funeste de Claude et d'Agrippine. En 54, l'impératrice empoisonna son mari, et à force d'entasser crimes sur crimes, elle fraya à Néron son fils une route au trône impérial.

Ce jeune prince oublia bientôt qu'il devait son élévation à sa mère. Au reste, les Romains ne firent qu'y gagner; il gouverna les cinq premières années de son règne avec beaucoup de clémence, parce qu'il confiait l'administration des affaires à Sénèque, son précepteur, et à Burrhus, préfet des cohortes prétoriennes. On lui reproche cependant durant ce temps-là la mort de son frère Britannicus, dont il se défit par la voie du poison; mais lorsqu'une fois il eut versé le sang d'Agrippine, sa propre mère (59), il devint le plus grand monstre de cruauté et de vice qui ait peut-être jamais déshonoré l'espèce humaine.

Simon le Magicien trouva le moyen de s'insinuer dans ses bonnes grâces. Cela lui fut d'autant plus facile, que Néron était infatué jusqu'à l'extravagance des superstitions de la magie. Sa plus forte passion était d'exceller dans cet art diabolique; aussi n'épargna-t-il, pour s'y rendre habile, ni dépenses, ni crimes. Tous ses efforts n'aboutirent pourtant qu'à le couvrir de confusion (60). Les pères assurent que Simon promit à l'empereur et au peuple qu'il s'éleverait dans l'air par le moyen de ses anges, prétendant imiter par-là l'ascension de Jésus-Christ; ils ajoutent qu'il prit effectivement son essor, par la vertu du pouvoir magique, en présence de Néron; mais que, saint Pierre et saint Paul s'étant mis en prières, l'imposteur tomba à terre; qu'il eut une jambe cassée de sa chute, et qu'il mourut peu de jours après dans la rage et le désespoir (61).

Les progrès que l'Évangile faisait tous les jours à Rome par les miracles et la prédication des apôtres, furent, au rapport de Lactance, la cause de la persécution que Néron excita contre l'Église. Quelques Pères disent que la haine qu'il portait à saint Pierre et à saint Paul s'augmenta encore de beaucoup par le malheur arrivé à Simon le Magicien, et c'est ce que sa conduite ne prouva que trop. Il avait déjà commencé à persécuter les chrétiens, et il en avait immolé un grand nombre à sa cruauté à l'occasion de l'incendie qui consuma la ville de Rome en 64.

Les fidèles, dit saint Ambroise (62), considérant la grandeur du danger que courait saint Pierre, le conjurèrent de prendre la fuite. Il refusa d'abord

» la peine à empêcher que ceux de Lystre ne leur immolassent des victimes, etc.?

» Il faut observer, dit Reeve dans ses notes sur l'apologie » de saint Justin, p. 50, que le saint martyr était de Samarie, » et qu'il vivait dans un temps peu éloigné de celui de Simon; » qu'il joignait un grand savoir à beaucoup de gravité; qu'il » avait un génie très-propre à éclaircir ces sortes de matiè» res; qu'il était à Rome dans un temps où tout le monde » pouvait lui apprendre de quel dieu était la statue dont il » s'agit; qu'il présenta son apologie aux empereurs et au » sénat, et qu'il demanda fortement la démolition de la sta» tue. Si ce qu'il disait n'eût été fondé que sur une bévue » grossière, il en eût sans doute résulté un très-mauvais » effet, et pour son apologie, et pour la cause dont il s'était » déclaré l'avocat, etc. » Voyez sur le même sujet Baronius, *ad an.* 44, n. 55; Spencer, *not. in Orig. contra Cels*, l. 1, p. 44; Hammond, *diss.* 1 *de Episc.*; Grotius, t. III, *Oper.* p. 488; Halloix, *in S. Justin.*; et surtout la dissertation de Weston, p. 17.

(59) Agrippine fut assassinée en 58.

(60) Tiridate, prince parthe et fameux magicien, étant venu à Rome, Néron le couronna roi d'Arménie dans le *Forum*, dans l'espérance d'apprendre de lui des secrets importants. Ce fut en vain que les plus habiles magiciens parthes mirent tout en œuvre pour satisfaire la curiosité de l'empereur; tous leurs efforts se terminèrent à prouver au monde la futilité de leur art. Pline remarque qu'on doit conclure de là que la magie est une science aussi frivole qu'impie. Tillemont observe la même chose à l'occasion de Julien l'Apostat.

(61) Cet événement merveilleux est rapporté par saint Justin, saint Ambroise, saint Cyrille de Jérusalem, saint Augustin, saint Pilastre, saint Isidore de Péluse, Théodoret, etc. Dyon Chrysostôme, auteur païen, assure, *or.* 21, que Néron retint longtemps à sa cour un magicien qui lui promit de voler dans les airs. On lit dans Suétone, *in Ner.* c. 12, qu'aux jeux publics un homme entreprit de voler en présence de Néron; mais qu'il tomba dès qu'il eut pris son essor, et que le balcon où était l'empereur fut teint de son sang. Baronius, Tillemont, Ceillier et Orsi entendent cette histoire de Simon le Magicien.

(62) *Serm.* 68.

de le faire; mais à la fin il se rendit à leurs importunités, et se sauva pendant la nuit. Lorsqu'il était sur le point de sortir de la porte de la ville, il eut une vision dans laquelle Jésus-Christ lui apparut. Il lui demanda : « Seigneur, où allez-vous? Je viens à » Rome, lui répondit le Sauveur, pour être crucifié » de nouveau. » Pierre comprit aussitôt le sens de ces paroles; il les regarda comme un reproche de sa lâcheté, et comme une preuve que la volonté de Dieu était qu'il souffrît. Il retourna donc dans la ville, où il fut arrêté et mis avec saint Paul dans la prison Mamertine. On dit que les deux apôtres restèrent là huit mois, et qu'ils convertirent saint Processe et saint Martinien, qui étaient des principaux de leurs gardes, avec quarante-sept autres personnes de l'un et de l'autre sexe.

On croit qu'ils furent fouettés avant que d'être exécutés. En supposant que saint Paul, comme citoyen romain, n'ait point passé par ce supplice, il est au moins certain que saint Pierre l'a subi, les lois de Rome ordonnant qu'on y appliquât les personnes qui devaient être crucifiées. C'est une ancienne tradition que les deux apôtres furent conduits ensemble hors de la ville par la porte d'Ostie. Saint Prudence dit qu'ils souffrirent en un même lieu, vers un marais qui était le long du Tibre. Selon quelques auteurs, saint Pierre fut martyrisé le même jour du mois que saint Paul, mais un an plus tôt. Eusèbe, saint Épiphane et la plupart des anciens placent le martyre des deux apôtres le 29 juin de la même année.

Lorsque saint Pierre fut arrivé au lieu du supplice, il demanda à être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin Maître (63). Les Pères (64) attribuent cette demande, partie à son humilité, partie au désir qu'il avait de souffrir davantage pour Jésus-Christ (65). Les bourreaux se rendirent à la prière de l'apôtre. Il fut attaché à la croix avec des clous, selon saint Chrysostôme, saint Augustin et saint Astère. Tertullien dit qu'il fut lié avec des cordes. Il est probable qu'on fit l'un et l'autre (66). Le père Pagi met le martyre de saint Pierre et de saint Paul dans l'année 65 (67).

(63) *Ille tamen veritus, celsæ decus æmulando mortis,*
Ambire tanti gloriam magistri.....
Noverat ex humili cœlum citiùs solere adiri.
S. Prud. de Cor. hymn. 6.

Voyez aussi Origène, *in Gen. ap. Eus.* l. 3, c. 1; saint Chrysostôme, *hom.* 3 *in* 2. *Tim. II;* S. Jérôme, *de Script.*

(64) Voyez saint Ambroise, *in Ps.* 118; saint Augustin, *serm.* 253, et saint Prudence, *loc. cit.*

(65) Nous apprenons de Sénèque que les Romains crucifiaient quelquefois les hommes la tête en bas; et Eusèbe rapporte, *Hist.* l. 8, c. 8, que plusieurs martyrs terminèrent leur vie par ce genre de supplice.

(66) Il est dit dans les pontificaux et les calendriers les plus anciens, que saint Pierre fut crucifié et enterré près du palais de Véron, sur le Mont-Vatican, dans le lieu même où est aujourd'hui la grande église qui porte son nom. Voyez Schelestrate, t. I, *Ant. Eccl.* p. 402; Berti, *Diss. hist.* t. II p. 12; Bzovius et Aringhi, *Roma subterranea.*

(67) On ne peut bien fixer la chronologie de l'histoire de saint Pierre, qu'après avoir déterminé l'année précise de la mort de Jésus-Christ. La confusion s'étant mise dans les consulats par lesquels les Romains dataient leurs années, et les consulats mêmes ayant été anéantis bientôt après, Denys le petit, Scythe d'origine et abbé d'un monastère à Rome, publia, l'an 527 de l'ère chrétienne, et le dernier du règne de l'empereur Justin, un cycle pascal, dans lequel il datait les années du premier jour de janvier suivant, mettant la naissance de Jésus-Christ au 25 décembre.

George le Syncelle parle d'un Pandore, moine d'Égypte, qui florissait sous le règne d'Arcade, au cinquième siècle, et qui donna une chronique où il adoptait cette époque; en quoi il fut imité par plusieurs Orientaux.

Denys le petit l'introduisit d'abord en Occident; mais l'usage en devint si universel, qu'avant la fin du huitième siècle, on l'appelait l'ère commune des chrétiens. Bède cependant (en 731), tant dans son histoire que dans son livre *de Temporum ratione*, ainsi que plusieurs autres écrivains, placent leur ère un an plus tôt que Denys, et datent de la fête de l'Incarnation de Jésus-Christ ou de l'Annonciation de la Sainte-Vierge, c'est-à-dire du 25 mars.

Les chronologistes modernes trouvant que cette ère commune était sujette à erreur, et que la naissance de Jésus-Christ la précédait certainement, se sont jetés dans des extrémités opposées. A force de systèmes et de dissertations, ils n'ont fait qu'embrouiller la matière par leurs incertitudes, et il est fort difficile de fixer au juste la première période du christianisme. Pour éviter toute ambiguïté, et pour porter quelque lumière dans cette partie de l'Histoire sainte, nous ferons quelques observations qui serviront comme de fil au lecteur pour le conduire dans ce labyrinthe.

On n'a point eu assez de déférence pour l'autorité des Pères qui ont vécu près du siècle apostolique; de là une multitude de fautes où l'on est tombé. On ne peut effectivement les éviter qu'en marchant à la lueur du flambeau qu'offre le témoignage des pères. On trouve aussi dans leurs écrits un système plus lié, plus suivi, et plus facile à accorder avec l'histoire de l'Évangile. Il en résulte que Jésus-Christ est né dans l'année de Rome 749, selon le calcul de Varron, la quarantième d'Auguste, la cinquième avant l'ère commune, sous le douzième consulat d'Auguste et de L. Cornélius Sulla. Il entrait dans sa trentième année lorsqu'il fut baptisé; il fit depuis quatre pâques, et fut crucifié le 25 mars, la trente-troisième année de son âge, et la vingt-neuvième de l'ère commune, les deux Géminus étant consuls. Voyez Tertullien, *adv. Jud.* c. 8; saint Augustin, *de Civ.* l. 18, c. 54; Victor d'Aquitaine, *in Chron.;* le calendrier de Libère, et plusieurs autres calendriers anciens, cités par Henschenius. Voyez aussi Orsi, t. I, et Berti, *Diss. hist.* 6, t. I p. 252. Le Sauveur mourut la quinzième année de Tibère, à compter du temps où il commença à régner seul, comme nous l'apprenons de Tertullien, *loc. cit.,* de Lactance, *Inst.* l. 4, c. 10, de saint

Saint Grégoire rapporte (68) que les deux apôtres furent enterrés dans les catacombes, à deux milles de Rome; et leur fête *aux catacombes* est marquée au 29 juin dans le calendrier romain publié par Buchérius. L'auteur d'une ancienne histoire, qui se lisait dans l'église gallicane au huitième siècle, dit que leurs corps ne restèrent là que dix-huit mois. Celui de saint Paul fut porté sur le chemin d'Ostie, un peu plus loin de Rome, et celui de saint Pierre sur le Mont-Vatican, apparemment par les juifs convertis qui habitaient ce quartier-là. Aujourd'hui les chefs des deux Saints, renfermés dans des bustes d'argent, se gardent dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. La grande église de Saint-Paul (****), sur le chemin d'Ostie, possède une moitié du corps de chaque apôtre; l'autre motié est dans un souterrain magnifique de l'église du Vatican, lequel s'appelle *la Confession de saint Pierre*, et en latin *Limina Apostolorum*. On y va par dévotion de toutes les parties du monde chrétien.

Saint Chrysostôme ne pouvait retenir les transports de sa piété et de son admiration lorsqu'il nommait ces deux Saints, et surtout lorsqu'il parlait de l'amour de saint Pierre pour son divin Maître. Il l'appelle « le coryphée du chœur apostolique, la » bouche de tous les apôtres, la tête et le chef de » cette sainte famille, le préfet de tout le monde, le » fondement de l'Église (*****). »

Saint Pierre quitta tout pour suivre Jésus-Christ, et il en fut récompensé par la promesse de recevoir la vie éternelle dans l'autre monde, et le centuple dans celui-ci. Heureux échange! Promesse magni-

Prosper, etc., c'est-à-dire la dix-huitième année depuis qu'Auguste l'eut associé au gouvernement de toutes les provinces de l'empire.

On objecte qu'en cette année la pleine lune ne tombait point un vendredi : mais nous répondons à cela qu'il s'est souvent glissé des altérations dans les cycles astronomiques; que nous ne connaissons point ceux que suivaient les juifs; qu'il a été démontré par Samuël Petit, que quels qu'ils fussent, il y avait beaucoup de confusion, surtout après qu'Hérode eut introduit dans la Judée le calendrier romain avec sa réformation; que nous ignorons comment les juifs firent cadrer ce calendrier avec leur mois Nisan, qui était lunaire; que leur manière d'observer la nouvelle lune, décrite par le père Lami, ainsi que leur veader, montrent qu'ils étaient peu délicats en fait de cycles.

Ussérius et Lancelot contredisent l'Évangile, quand ils donnent à Jésus-Christ trente-trois ou trente-quatre ans lors de son baptême; ils lui en donnent trente-sept à sa mort, contre le témoignage de saint Ignace, martyr, de saint Augustin, etc., qui assurent qu'il n'en vécut que trente-trois.

Pour revenir à saint Pierre, nous apprenons de saint Jérôme, *de Script. in Paulo*, qu'il souffrit la trente-septième année après le crucifiement de Jésus-Christ, par conséquent la soixante-cinquième de l'ère commune, et la douzième de Néron. Il gouverna donc l'Église trente-sept ans.

Les anciens s'accordent à dire que Jésus-Christ étant monté au ciel, les apôtres restèrent douze ans dans la Judée avant de se disperser dans le reste du monde. On suppose cependant que la première et la dernière de ces années n'étaient que commencées; ainsi on doit dater le commencement de l'histoire apostolique de l'an 41 de l'ère chrétienne. Saint Pierre vint alors à Rome, et y fixa sa chaire épiscopale. *Cùm primùm Antiochenam fundàsset ecclesiam*, dit Eusèbe dans sa chronique, *Romam proficiscitur, ubi evangelium prædicans, 25 annis ejusdem urbis episcopus perseverat. Secundo Claudii anno*, dit aussi saint Jérôme, in Catal. *ad expugnandum Simonem Magum, dum Romam pergit; ibique 25 annis cathedram sacerdotalem tenuit.* On trouve la même chose dans saint Sulpice-Sévère, *Hist.* l. 2; dans Paul Orose, l. 7, c. 6; dans saint Léon, *serm.* 8 *in Nat. Apost.*; dans le calendrier de Libère, dans tous les anciens pontificaux; dans Bède, *de Temp. rat.*; dans saint Prosper, etc. Saint Pierre souffrit en 65, sous le consulat de Nerva et de Vestin, la trente-septième année après la mort de Jésus-Christ, et la douzième de Néron. *Passus est*, dit le calendrier de Libère, *tertiò ante calendas Julius, consulibus Nervâ et Vestino.*

Nous lisons dans Lactance, *de Mort. persec.* l. 1, que les apôtres avaient prêché vingt-cinq ans avant le règne de Néron, lorsque saint Pierre vint à Rome, ce qui ne signifie pas qu'il n'y était point venu auparavant; du moins l'auteur que nous citons ne le dit point. Or, ces vingt-cinq ans s'accordent exactement avec la chronologie que nous suivons : il est évident, par le témoignage de Suétone, de Tacite et de Sulpice-Sévère, que Néron persécuta les chrétiens immédiatement après l'embrasement de Rome, arrivé l'an 64, le onzième du règne de ce prince. Sulpice-Sévère, l. 2, et saint Épiphane, *hær.* 27, disent que les apôtres ne furent point martyrisés au commencement de la persécution, mais dans la douzième année de Néron. Le P. Papebroch l'appelle la onzième, parce que Néron commença à régner en octobre; mais le P. Pétau, *de Doctr. temp.* l. 1, c. 14, prouve que les années du règne des empereurs romains se comptaient toujours du commencement de la première année, et non du jour où ils prenaient possession de la souveraine puissance.

Tillemont s'est imaginé que les deux apôtres souffrirent un an plus tard que nous le prétendons; mais il ne répond point à l'objection tirée de l'absence de Néron. En effet, ce prince alla dans la Grèce avant le mois de juin, et il y resta jusqu'au 9 de ce mois, qu'il se donna lui-même la mort, comme nous l'apprenons de l'Epitome de Dion Cassius, par Xiphilin. Voyez Sollier, un des continuateurs de Bollandus, *Hist. chron. patriarch. Antioch., ante* t. IV, *Julii.*

(68) L. 3, *ep.* 30.

(****) Cette superbe église a été réduite en cendres, à l'exception de quelques chapelles latérales, par un incendie, dans la nuit du 15 juillet 1823. On travaille depuis longtemps au rétablissement de ce monument; mais la perte de son ancienne magnificence est irréparable.

(*****) *Hom. in* 2. *Tim. III*, 1, t. VI p. 982, *edit. Ben.* Ceux qui veulent lire encore d'autres témoignages en faveur de la dignité de l'apôtre saint Pierre et de ses successeurs les papes de Rome, peuvent consulter l'*Hist. de la Rel. de Jésus-Christ* de Stolberg, le traité sur la *Primauté de l'apôtre saint Pierre et de ses successeurs*; Doller, *Témoignages tirés de tous les siècles*; le *Traité sur le Pape* qui se trouve dans l'ouvrage périodique *der Katholik*, 2e année, 1er et 2e cahier; Katerkamp, *Geschichte des Primats, etc.*, et plusieurs autres.

fique, s'écrie saint Bernard! O paroles puissantes qui ont dépouillé l'Égypte de ses plus précieuses richesses, et qui ont peuplé les déserts et les monastères d'une multitude innombrable de Saints, dont l'emploi était de faire sur la terre ce que les bienheureux feront éternellement dans le ciel! On peut dire d'eux comme de Marie, qu'ils ont choisi la meilleure part, qui ne leur sera jamais ôtée. Qui pourrait exprimer la grandeur de la félicité qui leur est destinée, et la douceur des consolations qu'ils goûtent dès à présent? Qu'ont-ils donc quitté pour se procurer de tels avantages? Des choses de néant, des sujets d'inquiétude, de crainte, de danger. Ils ont renoncé à des biens que les philosophes idolâtres méprisaient (69), à des biens qui embarrassent quand on les possède, qui déchirent quand on les perd, et qui souillent le cœur quand on s'y attache.

Heureux ceux qui imiteront le renoncement de saint Pierre! Comme lui, ils en recevront la récompense dans cette vie-ci et dans l'autre. Quel que puisse être leur état, ils useront du monde comme n'en usant pas; ils y vivront comme s'ils y étaient étrangers; ils auront des biens sans y attacher leur cœur; on les verra se livrer aux affaires temporelles, pour correspondre aux vues de la Providence qui les en a chargés; mais ils n'auront rien de terrestre dans leurs affections, et ils seront de véritables citoyens du ciel au milieu du commerce des hommes. Malheureux au contraire ceux qui, renonçant au monde, ne le font que de bouche; ils en ont toujours l'amour dans le cœur, et ils en portent l'esprit et la contagion jusque dans ces sanctuaires destinés à garantir l'innocence du souffle empesté du vice.

SAINTE HEMME, VEUVE.

L'AN 1045.

Hemme était proche parente de l'empereur saint Henri. S'étant engagée dans l'état du mariage, elle y sanctifia le monde et sa famille par l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Après la mort de son mari, elle fonda, sous la règle de saint Benoît, le double monastère de Gurk en Carinthie, et prit le voile parmi les religieuses, qui devaient être au nombre de soixante-douze. Elle termina sa vie par une mort précieuse dans le Seigneur, en 1045 (1).

Voyez Papebroch, t. V *Junii*, p. 499.

---

† LA B. SALOMÉ ET LA B. JUDITH,

RECLUSES PRÈS D'OBERALTAICH, EN BAVIÈRE.

L'AN 830.

Salomé était issue, dit-on, d'une famille royale d'Angleterre (2), et, après la mort de ses parents, fut élevée à la cour (3). Elle sanctifia sa jeunesse par la pratique de toutes les vertus chrétiennes; jamais la vaine gloire ne séduisit son cœur, et elle se fortifia peu-à-peu dans la résolution de quitter le monde. Elle entreprit, avec quelques servantes, le pèlerinage de la Terre sainte, et, à son retour, elle s'arrêta dans le voisinage de Ratisbonne et ensuite près de Passau. Après cela Gauthier, abbé d'Oberaltaich, l'accueillit et lui assigna un ermitage, où elle répandit autour d'elle l'éclat de sa vertu.

Il est dit dans ses actes qu'une de ses parentes, nommée Judith, quitta l'Angleterre pour aller la chercher, et que Salomé la détermina à embrasser le même genre de vie. Elles moururent toutes deux en odeur de sainteté, probablement avant l'année 880, et furent enterrées à Oberaltaich. Bucelin les cite dans son ménologue.

Voyez Papebroch, *t. V Junii, p.* 492 sqq.

---

30 JUIN.

SAINT PAUL, APOTRE.

Tiré des actes des apôtres et des épîtres de saint Paul. Voyez Tillemont, t. I.

L'AN 65 OU 66.

La vocation miraculeuse de saint Paul par la voix même de Jésus-Christ; l'ordre exprès qu'il reçut du Saint-Esprit d'aller instruire toutes les nations; son ravissement extraordinaire, par lequel il fut consacré pour l'apostolat dans le ciel même, où il apprit

(69) On sait que le philosophe Cratès jeta ses biens dans la mer, pour être délivré des inquiétudes qui sont inséparables de la possession des richesses. *Abite in profundum, malæ cupiditates*, dit-il alors; *ego vos mergam, ne mergar à vobis.*

(1) L'archevêque de Saltzbourg fonda un évêché à Gurk, en 1073, y étant autorisé par Alexandre III et par l'empereur Henri IV. Les revenus de l'abbaye furent unis à l'évêché en 1120. Le monastère des filles fut alors détruit, et les moines devinrent chanoines réguliers. Ils desservent encore l'église cathédrale, et sont de la congrégation de Latran.

(2) Peut être d'Egbert, roi des Anglo-Saxons.

(3) Probablement à la cour du roi Ethelwolf. Voyez Papebroch, t. V *Junii*, p. 493.

des mystères qu'il ne pouvait révéler aux hommes; le don de prophétie et d'inspiration qu'il possédait dans le plus haut degré; les choses étonnantes qu'il fit et souffrit, tant pour la gloire de Dieu que pour la conversion du monde, lui ont mérité une place parmi les apôtres, quoiqu'il ne fût point du nombre des douze auxquels on donne communément ce titre. Nous avons rapporté, sous le 25 janvier, de quelle manière le Sauveur l'amena à la connaissance de son Évangile.

Lorsqu'il eut été baptisé, il prêcha quelques jours Jésus-Christ dans la synagogue de Damas (1); il se retira ensuite dans l'Arabie. On croit que ce fut dans un lieu peu éloigné de Damas. Cette ville était de la domination d'Arétas, roi d'Arabie et beau-père d'Hérode Antipas. On ignore combien de temps saint Paul passa dans cette retraite. De retour à Damas, il y prêcha la foi de nouveau, et y confondit les juifs avec une force merveilleuse.

Ceux-ci, ne pouvant entrer en lice avec lui, formèrent le projet de lui ôter la vie, et mirent dans leurs intérêts le gouverneur de Damas (2). Ils firent donc diverses perquisitions pour l'arrêter, et ils obtinrent du gouverneur qu'on gardât les portes de la ville, afin qu'il ne pût échapper; mais l'apôtre fut averti à temps du danger que courait sa vie. Les frères, pour le délivrer de la fureur de ses ennemis, le descendirent durant la nuit dans une corbeille, par une fenêtre qui donnait sur les murailles de la ville. Il passa trois ans partie à Damas, partie dans le pays d'alentour; il se rendit ensuite à Jérusalem pour voir saint Pierre.

Saint Barnabé, qui le connaissait, l'introduisit devant saint Pierre et saint Jacques, qui applaudirent, ainsi que les autres fidèles, à la sincérité de sa conversion. La plupart des chrétiens l'avaient d'abord évité, craignant quelque dessein caché de la part d'un homme qui avait persécuté l'Église avec tant de fureur. On voit par-là qu'il n'y a eu rien d'humain dans l'établissement du christianisme. Si la doctrine que prêchaient les apôtres n'eût pas été vraie, comment Paul, qui avait été un des plus ardents persécuteurs des chrétiens, aurait-il embrassé la foi? Les fourbes sont ordinairement soupçonneux et jaloux! Quelle candeur et quelle sincérité dans les apôtres! Leurs disciples, plutôt que de les abandonner, ont sacrifié leurs biens et leurs vies, tandis qu'en révélant l'imposture, ils avaient tout à attendre des juifs et des païens. Ils ne leur étaient donc attachés qu'à cause de l'évidence de leurs miracles, de l'humilité de leurs cœurs, de l'héroïque sainteté de leur vie, de leur constance dans les tourments. Il résulte de toutes ces circonstances réunies, qu'il est impossible de soupçonner d'erreur et d'imposture la doctrine et le témoignage des apôtres. D'ailleurs cette sincérité des apôtres envers saint Paul et de saint Paul envers les apôtres, et cette uniformité constante à attester les mêmes vérités au milieu des plus cruelles persécutions, ne donnent-elles pas le plus haut degré d'évidence à l'histoire de la conversion miraculeuse de notre Saint, et à tout le christianisme? Et prouver que cette conversion est un miracle proprement dit, n'est-ce pas prouver que l'Évangile est vrai, et que son origine est divine?

Saint Paul demeura quinze jours à Jérusalem. Durant ce temps-là, il jouit des entretiens de saint Pierre, et se montra très-zélé à disputer dans la synagogue: mais les juifs fermèrent opiniâtrement les oreilles aux vérités du salut. Ne pouvant résister à la force des discours de Paul, ni à l'évidence dans laquelle il mettait la révélation évangélique, ils eurent recours à la violence et cherchèrent les moyens de se défaire de lui. Les fidèles le tirèrent de leurs mains en le conduisant à Césarée, d'où il s'embarqua pour Tarse, sa patrie. Il s'occupa pendant plus de trois ans à y prêcher, ainsi que dans les contrées voisines de la Cilicie et de la Syrie, et ses prédications y eurent le plus grand succès. Les cœurs avaient été disposés à recevoir l'Évangile par les disciples qui s'étaient enfuis de Jérusalem à Antioche après le martyre de saint Étienne.

Saint Barnabé, étant venu à Antioche en 43, demanda saint Paul pour l'aider dans le ministère de la prédication. La proposition qu'il fit fut agréée par les apôtres. Il se rendit donc à Tarse, d'où il amena saint Paul à Antioche avec lui. Ils y travaillèrent l'un et l'autre avec autant de fruit que de zèle durant l'espace d'une année. Ce fut vers ce temps-là que les disciples commencèrent à Antioche à porter le nom de *chrétiens*. Le prophète Agabe, étant venu de Jérusalem dans cette ville avec d'autres frères, prédit une grande famine qui arriva l'année suivante, la quatrième de l'empereur Claude et la quarante-quatrième de l'ère chrétienne. Le fléau ravagea tout l'empire, et particulièrement la Judée. Les fidèles d'entre les juifs se trouvèrent réduits à la plus grande misère. Ceux d'Antioche firent une quête pour eux, et la leur envoyèrent par saint Paul et saint Barnabé. Lorsque les deux apôtres se furent acquittés de leur commission, ils revinrent à An-

(1) Act. IX.

(2) Voyez le livre intitulé : *Dissertationes tres D. Pr. Walch*, 1° *De Ethnarcha Judæorum Damascenorum Paulo insidiantium*, Act. IX, 23, 24. 2° *De Simone Coriario*, Act. X, 6. 3° *De Agabe Vate*, Act. XX, 10; *Gottingæ. an.* 1758.

tioche. L'église de cette ville était très-florissante, et elle comptait un grand nombre de docteurs et de prophètes, dont les principaux étaient Barnabé, Simon, surnommé *le Noir*, Lucius de Cyrène, Manahen, Saul ou Paul.

Il paraît que ce fut vers ce temps-là que saint Paul fut ravi jusqu'au troisième ciel, faveur dont il parlait quatorze ans après (3). Dieu, pour le préserver de l'enflure de l'orgueil, permit qu'il fût tourmenté par l'aiguillon de la chair, et comme par les soufflets de Satan (4), ce que plusieurs pères entendent des tentations honteuses (5). L'apôtre châtiait son corps par de longues veilles et des jeûnes rigoureux, de peur qu'en prêchant aux autres, il ne tombât lui-même dans le danger et ne perdît la couronne (6). Malgré ses travaux immenses et ses actions merveilleuses, il s'imaginait de n'avoir rien fait; mais oubliant ce qui était derrière lui, il se portait toujours en avant pour entreprendre ce qui lui restait à faire, afin de pouvoir fournir heureusement la carrière (7). Semblable à un athlète qui n'envisage que le but où il doit arriver, de crainte qu'en considérant l'espace déjà parcouru, il ne perde l'avantage qu'il a sur ses adversaires, et ne soit privé du prix destiné au vainqueur, il se regardait comme un serviteur inutile et bien éloigné d'accomplir tout ce qu'il devait à Dieu; car quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne se croyait pas pour cela justifié devant le Seigneur (8). Il se plaisait dans ses humiliations, dans sa faiblesse et son néant, afin que Dieu, en qui il mettait son unique force, fût glorifié en toutes choses. De cette disposition naissait l'ardeur avec laquelle il excitait sa langue, son âme, ses puissances et toutes les créatures à louer le saint Nom de Dieu, et à rendre de continuelles actions de grâces à sa bonté et à sa miséricorde. Supérieur à la crainte des difficultés et des dangers, la vue des tourments et de la mort n'était point capable d'arrêter l'activité de son zèle. Il se réjouissait de souffrir, dès qu'il s'agissait de faire connaître et aimer Jésus-Christ. Il se croyait redevable à l'univers entier, aux Grecs et aux Barbares, aux sages et aux insensés, aux savants et aux ignorants, aux juifs et aux gentils. De pareils sentiments annoncent qu'il était crucifié au monde et mort à lui-même. Toujours il étudiait Jésus-Christ pour se pénétrer parfaitement de son esprit. Il pouvait dire avec confiance qu'il portait sur son corps les marques des plaies sacrées du Sauveur; qu'il était attaché avec lui à la croix, et qu'il ne se glorifiait point en autre chose; qu'il ne vivait plus, mais que Jésus-Christ vivait en lui. Cet homme divin, armé du pouvoir de la grâce, qui commandait à la nature, qui lisait dans l'avenir, et qui était élevé au-dessus de toutes les choses terrestres, foulait aux pieds les puissances de l'enfer et l'univers ligués contre lui; aussi devint-il l'instrument dont Dieu se servit pour abattre l'orgueil du monde par l'humilité de la croix, et pour soumettre toutes les nations à l'empire de l'Évangile. Il fut élu pour entreprendre ce grand ouvrage, dans un temps où les docteurs prêchaient à Antioche, et où les fidèles unis ensemble joignaient le jeûne à la prière. Ces pieux exercices accompagnaient toujours l'élection des nouveaux ministres de l'Église.

Le Saint-Esprit dit aux frères, par quelques prophètes, de lui séparer Saul et Barnabé pour l'ouvrage auquel il les avait destinés, c'est-à-dire pour aller annoncer la foi à toutes les nations avec une pleine autorité (9). Telle fut l'élection de saint Paul à l'apostolat (10). Il ne voulut point, comme les autres apôtres, vivre de l'Évangile; mais il gagnait de quoi subsister en faisant des tentes (11) qui servaient aux soldats et aux mariniers. S'il recevait cependant quelquefois ce qui lui était offert par la charité des fidèles, c'était par amour pour eux (12), et non pour lui-même. Les différentes épreuves par lesquelles il avait passé faisaient qu'il était prêt à tout, et content de l'état où il se trouvait (13). Il savait également vivre dans la pauvreté et l'abondance.

La nécessité où il était de défendre la dignité de son apostolat, d'où dépendait le fruit de son ministère, l'a fait parler une fois de ses révélations et de ses priviléges; mais on voit, par les termes dont il se sert, qu'il en rapporte à Dieu toute la gloire. Il prend occasion des faveurs qu'il a reçues, de trembler et de s'humilier; il ne relève ce qui pouvait être à son avantage, que quand le salut de ses frères y est intéressé. Sans cesse il revient à ses infirmités dans lesquelles il se glorifie. Sa langue est l'instrument de son cœur lorsqu'il raconte ce qui était

(3) 2. Cor. XIII.
(4) *Ibid.* XII, 7.
(5) C'est le sentiment de saint Augustin, *Conc.* 2 *in Ps.* 58; de saint Jérôme, *ep. ad. Eustoch.*; de Bède et de saint Thomas, en faveur duquel Godeau a fait une dissertation. Saint Basile, *Regul. fusior. c. ult.* entend ce que dit l'apôtre, de quelque infirmité corporelle. Saint Chrysostôme et Théodoret l'entendent des persécutions.
(6) 1. Cor. IX, 27; 2. Cor. VI, 5.
(7) Phil. III, 13.
(8) 2. Cor. XII.
(9) Act. XIII.
(10) Gal. I, 11, 12.
(11) 1. Cor. IX, 6, 12; Act. XVIII, 3. Voyez Corneille à Lapide, Calmet, et la Synopse des critiques, *ibid.*
(12) Phil. IV, 10.
(13) Phil. V, 11.

pour lui un sujet de confusion. Il est, dit-il, un blasphémateur, un persécuteur, un avorton, le dernier des apôtres, indigne même de porter le nom d'apôtre.

Nous avons dans les actes des apôtres une histoire abrégée des travaux de saint Paul, après qu'il eut reçut l'imposition des mains. Étant parti d'Antioche avec Barnabé, en 44, il se rendit à Séleucie, où il s'embarqua pour aller en Chypre. Il prêcha d'abord à Salamine dans la synagogue des Juifs; il traversa ensuite tout le pays jusqu'à Paphos, ville située de l'autre côté de l'île, et où le proconsul romain faisait sa résidence. Ce proconsul se nommait Sergius-Paulus; c'était un homme sage et prudent, mais qui s'était laissé séduire par le magicien Barjesus, autrement appelé Elymas. Il désira voir et entendre saint Paul, d'après la réputation que ses miracles lui avaient acquise. Comme Elymas s'opposait à la prédication de l'Apôtre, il devint tout à coup aveugle, en punition de son péché, et il fut réduit à chercher quelqu'un pour le conduire. Le proconsul, touché de ce prodige et du discours de saint Paul, se convertit et reçut le baptême. Origène et saint Chrysostôme disent qu'Elymas recouvra la vue en embrassant la foi. Quelques auteurs pensent que l'Apôtre prit le nom de Paul à l'occasion de cet événement, et saint Luc ne lui donne plus que celui-là dans la suite des actes; mais d'autres estiment qu'il est plus probable qu'il changea de nom dès sa conversion.

Saint Paul et saint Barnabé, ayant quitté l'île de Chypre, s'embarquèrent pour la ville de Perge, en Pamphilie. Ce fut là que Jean-Marc, qui s'était attaché à eux, les quitta et retourna à Jérusalem, n'ayant pas le courage de supporter les fatigues inséparables de tant de missions.

De Perge, saint Paul alla à Antioche, capitale de la Pisidie, et y prêcha dans la synagogue deux jours de sabbat. Plusieurs, frappés de ses discours, crurent en Jésus-Christ; mais la plupart des juifs s'élevèrent contre lui et le chassèrent du pays avec Barnabé. Les deux apôtres secouèrent la poussière de leurs pieds, comme pour servir de témoignage contre leur infidélité, et vinrent à Icône dans la Lycaonie. Dieu y bénit tellement leurs travaux, qu'ils convertirent un grand nombre de juifs et de gentils. Ils restèrent un temps considérable dans cette ville pour affermir les nouveaux fidèles; mais à la fin ils furent obligés de s'enfuir secrètement pour éviter la fureur des ennemis de la vérité, qui voulaient les lapider; de là ils portèrent l'Évangile à Lystre, à Derbe et dans d'autres lieux de la Lycaonie, prêchant à la campagne comme dans les villes. Ce fut à Lystre qu'arriva le miracle opéré sur un homme perclus de ses jambes, et qui n'avait jamais marché. Saint Paul le guérit, en lui ordonnant de se lever au milieu d'une nombreuse assemblée. Le peuple, témoin du prodige, se mit à crier, en parlant des deux apôtres, que des dieux étaient venus les visiter sous une forme humaine. Il appelait Barnabé *Jupiter*, à cause de la gravité majestueuse de sa personne, et Paul, *Mercure*, parce que c'était lui qui portait la parole. On se préparait même à leur offrir des sacrifices, et déjà les victimes ornées de guirlandes étaient devant la porte. Paul et Barnabé déchirèrent leurs vêtements pour marquer combien ils détestaient la conduite des païens, et pour prévenir la cérémonie sacrilége qu'ils avaient dessein de faire. Peu de temps après, saint Paul fut lapidé et laissé comme mort par ce même peuple qui avait voulu l'adorer; mais la vie lui fut rendue par le soin que les fidèles prirent de lui, et il retourna dans la ville avec eux.

Cependant, pour ne point aigrir ses persécuteurs, il partit le lendemain avec saint Barnabé, et vint à Derbe, où il opéra de nombreuses conversions. Ils retournèrent l'un et l'autre à Lystre, à Icône, et en d'autres lieux, afin d'y ordonner des prêtres pour chaque église. Enfin ils arrivèrent à Antioche de Syrie, après une absence d'environ trois ans. Les quatre années suivantes, saint Paul prêcha dans la Syrie et la Judée, et l'on croit que ce fut durant cet intervalle qu'il porta l'Évangile dans l'Occident jusqu'à l'Illyrie (14).

Lorsqu'il parle de ses missions, il passe sous silence les miracles et les conversions nombreuses qu'il avait opérés; il déclare que ce qu'il a souffert pour la croix fait toute sa gloire; il dit qu'il a plus essuyé de travaux, plus reçu de coups et plus enduré de prisons que qui que ce soit. Souvent il se vit près de la mort, et exposé au danger de périr sur les rivières, de la part des voleurs, des juifs et des faux frères, dans les villes et les déserts. Il souffrit toutes sortes de fatigues, de longues veilles, des jeûnes fréquents, la faim, la soif et la nudité. Cinq fois les juifs lui donnèrent trente-neuf coups de fouet. Trois fois les Romains le battirent de verges. Il fit naufrage trois autres fois, et passa un jour et une nuit au fond de la mer (15).

Nous retrouvons saint Paul à Antioche en 50. Il alla de cette ville à Jérusalem, et y assista au premier concile général de l'Église. Clément d'Alexandrie assure que tous les apôtres y étaient. Saint Luc

(14) Rom. XV, 19.

(15) 2. Cor. XI, 25.

ne parle que de saint Pierre et de saint Jacques; mais il ajoute que saint Paul et saint Barnabé racontèrent dans ce concile le succès que leurs prédications avaient eu parmi les gentils. Nous apprenons de saint Paul lui-même (16), que l'Église le reconnut pour l'Apôtre des gentils. Jude et Silas ayant été députés à Antioche pour y porter les décrets du concile, Paul et Barnabé les y accompagnèrent. Notre Saint resta quelque temps dans cette ville pour confirmer dans la foi les nouveaux convertis; ce fut aussi alors qu'il reprit saint Pierre, comme nous l'avons rapporté dans la vie de cet apôtre.

Dans la visite qu'il fit ensuite des églises qu'il avait fondées en Orient, il ne voulut point recevoir Jean-Marc en sa compagnie, mais saint Barnabé le prit avec lui, et alla en Chypre. Saint Chrysostôme observe (17) que les deux apôtres eurent de bonnes raisons d'agir de la sorte; qu'ils ne cherchaient que la plus grande gloire de Dieu, et qu'ils se séparèrent dans l'esprit d'une parfaite charité, comme le témoigne saint Paul, par la manière affectionnée dont il parle de saint Barnabé dans ses épîtres. « Plût à » Dieu, dit ce grand docteur à ce sujet, que nos dis» putes n'eussent jamais d'autre motif que le devoir, » ni d'autre fin que le salut des âmes! »

Saint Paul choisit Silas pour compagnon de ses voyages apostoliques, et visita les églises de Syrie, de Cilicie et de Pisidie. Étant à Lystre, il circoncit Timothée, son disciple, par condescendance pour les juifs; mais depuis il refusa de circoncire Tite, pour assurer la liberté de l'Évangile, qui affranchit les hommes de la servitude et des observances de la loi ancienne. Ces observances en effet n'étaient que des figures qui, étant accomplies dans la personne de Jésus-Christ, devaient disparaître pour faire place à la réalité.

De la Lycaonie, saint Paul passa dans la Phrygie et la Galatie. Il fut reçu des Galates comme un ange de Dieu; ils le révéraient et l'aimaient au point que si cela eût été possible, ils se seraient arraché les yeux pour les lui donner (18). Le projet de l'apôtre était d'aller prêcher dans l'Asie-Mineure; mais l'Esprit de Dieu l'en empêcha; il fut aussi empêché, par la même voix, d'entrer en Bithynie. Il obéissait dans ces occasions, dit saint Chrysostôme, avec autant de joie que de promptitude, sans demander de raisons, parce qu'il ne cherchait en tout que l'accomplissement de la volonté divine. Lorsqu'il fut arrivé à Troade, un Macédonien lui apparut pendant la nuit, et le pria de passer en Macédoine pour secourir ce pays. *Aussitôt,* dit saint Luc, *nous cherchâmes les moyens de passer dans cette contrée* (19). Il marque assez, par cette façon de parler, qu'il commença pour lors à s'attacher à saint Paul (20). Il fut depuis ce temps-là son compagnon inséparable, et il paraît qu'il ne le quitta plus depuis.

Saint Paul, ayant été appelé de Dieu en Macédoine, prit avec lui Silas, Luc et Timothée, et vint à Samothrace, île de la mer Égée. Le lendemain il arriva à Naples, ville maritime de la Macédoine, d'où il gagna Philippes, colonie romaine : là il prêcha dans un oratoire des juifs, situé à quelque distance de la ville. Parmi les personnes qu'il convertit était une marchande de pourpre, nommée Lydie. Cette femme, qui reçut le baptême avec toute sa famille, obligea le saint apôtre à loger chez elle. Durant le séjour qu'il fit à Philippes, il assembla tous les jours les nouveaux fidèles dans l'oratoire dont nous venons de parler.

Il y avait dans la ville une esclave possédée du démon, et qui en devinant produisait à ses maîtres un gain considérable (21). Cette fille, ayant rencontré saint Paul et ceux qui étaient avec lui, se mit à

(16) Gal. II, 7.

(17) *Hom.* 34 *in Act.*

(18) Gal. IV, 15.

(19) Act. XVI, 10.

(20) Il avait été converti à Antioche. L'évêque Pearson prétend qu'il y avait déjà huit ans qu'il était disciple de saint Paul.

(21) Cette fille est appelée ἐγγαστρίμυθος et *Pythonisse*, c'est-à-dire une personne possédée d'un malin esprit de divination, *Act. XVI*, 16. Il est évident, par l'Écriture même, que c'est là la signification de ces deux mots. *Lev. XIX*, 31; *XX*, 27; *Deut. XVIII*, 11, 1; *Reg. XXVIII*, 7, etc. On peut voir encore plusieurs auteurs tant chrétiens que païens, comme Plutarque, l. *de defect. Orac.* p. 737, Suidas et Hésychius, *in Lexic.*; Gallien et Aristophane, *ap. Syn. critic.*

Le nom de *Pythonisse* venait des prêtres ou prêtresses des idoles qui rendaient des oracles, spécialement de la fameuse prêtresse d'Apollon ou Python de Delphes, laquelle se nommait *Pythia*. Ce n'était pas toujours l'idole qui parlait, quelquefois c'était un prêtre qui s'y renfermait; d'autres fois la prêtresse ou pythonisse rendait les oracles comme dans les temples d'Apollon à Patare, de Jupiter Belus à Thèbes, de Jupiter à Dodone, etc. Voyez Hérodote, Tite-Live, Strabon, Pausanias, Macrobe, Plutarque, Virgile, etc. Voyez aussi la mythologie de l'abbé Banier, et l'histoire ancienne de Rollin.

Les agitations extraordinaires qu'éprouvaient les prêtres et les prêtresses du paganisme, toutes les fois qu'ils rendaient des oracles, ou qu'ils découvraient des choses que le démon pouvait connaître, ou que Dieu lui permettait de manifester, montrent qu'ils agissaient alors par l'impression d'un malin esprit. Il faut pourtant observer que plusieurs oracles n'avaient d'autre fondement que l'artifice et l'imposture des prêtres.

Il y avait des personnes qui, sans être prêtres ou prêtresses, avaient aussi l'esprit de divination, et découvraient les choses secrètes. Telle était la fille dont il est ici question.

crier : *Ces hommes sont les serviteurs du Dieu très-haut, et ils nous annoncent la voie du salut.* Elle continua de les suivre pendant quelques jours; mais comme il était à craindre que ce témoignage rendu à la vérité ne servît à la séduction de plusieurs, et que d'ailleurs il ne convenait pas que l'esprit de ténèbres eût aucune part avec les œuvres de lumière, saint Paul commanda au démon, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille; ce qu'il fit à l'heure même.

L'avarice des maîtres de cette fille les irrita contre les saints apôtres; ils ameutèrent la populace et les conduisirent devant les magistrats, qui les firent frapper de verges comme des séditieux ; on les mit ensuite dans un noir cachot, et on leur serra les pieds dans des ceps, ce qui les obligeait à demeurer couchés sur le dos. Au milieu de la nuit, pendant qu'ils priaient Dieu à haute voix, il se fit un grand tremblement de terre; la prison en fut ébranlée, les portes s'ouvrirent, et les fers mêmes des prisonniers furent rompus. Le bruit éveilla le geolier. Voyant la prison ouverte, il crut que ceux qu'on y avait renfermés s'étaient sauvés. Comme il en répondait sur sa vie, il prit son épée de désespoir pour s'en percer; mais saint Paul ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il lui cria à haute voix de ne point se faire de mal, parce que personne n'était sorti. Cet homme, frappé du miracle et touché de la bonté de l'apôtre, vint se jeter à ses pieds et demanda le baptême, ainsi que toute sa famille.

Le lendemain matin les magistrats envoyèrent dire au geolier d'élargir les serviteurs de Dieu. Saint Paul, qui avait souffert, sans se plaindre, la prison et les coups de verges, dit qu'il était bien étrange qu'on eût outragé des citoyens romains sans connaissance de cause, et qu'on prétendît encore les renvoyer secrètement de prison sans leur faire aucune sorte de réparation. Il en agit de la sorte pour intimider les juges et pour les intéresser en faveur des fidèles. Les magistrats, tremblants au nom de citoyen romain, vinrent en personne à la prison, et prièrent les Saints d'en sortir (*).

Les apôtres, ayant fondé dans la ville une église florissante, comme il paraît par l'épître de saint Paul aux Philippiens, prirent congé de Lydie et des autres fidèles. Ils passèrent par Amphipoli et par Apollonie, et vinrent à Thessalonique, capitale de la Macédoine. Saint Paul y prêcha trois différentes fois dans la synagogue : il convertit quelques juifs et un grand nombre de gentils, qui, par leur patience, devinrent le modèle de toute l'Eglise, et furent toujours tendrement aimés de leur apôtre (22).

Les juifs, qui persistaient dans leur endurcissement, ne virent qu'avec dépit les progrès que faisait l'Évangile, ils ramassèrent une troupe de mutins, et vinrent assiéger la maison de Jason où logeaient les Saints. Paul et Silas ne s'y étant pas trouvés, ils conduisirent Jason devant les magistrats, qui l'obligèrent à donner caution qu'il représenterait saint Paul, si on prouvait quelque chose contre lui. La sédition étant apaisée, Paul et Silas sortirent de la ville pendant la nuit et s'en allèrent à Bérée. Les juifs qui s'y trouvaient reçurent l'Évangile avec joie, et plusieurs se convertirent; il y eut aussi un grand nombre de gentils qui embrassèrent la foi. Saint Paul fut bientôt obligé de partir à l'occasion d'un tumulte qui s'était élevé; mais il laissa dans la ville Silas et Timothée, pour achever l'ouvrage qu'il avait commencé, et prit la route d'Athènes.

Les Athéniens avaient beaucoup de goût pour les sciences, et l'on comptait parmi eux plusieurs personnes recommandables par leur savoir et leur sagesse : mais ils étaient en même temps fort superstitieux; ils adoraient toutes les prétendues divinités des autres peuples; et de peur d'en avoir oublié quelqu'une, ils avaient élevé un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu*. On ne sait s'ils entendaient par-là le Dieu des juifs, ou les fausses divinités des nations qu'ils ne connaissaient point. Au reste, les païens appelaient souvent *inconnu* le Dieu des juifs, parce qu'il n'avait point de nom particulier comme les idoles (23).

Saint Paul prêcha dans la synagogue des juifs; il annonça aussi l'Évangile aux gentils dans les places publiques, et même dans l'aréopage, c'est-à-dire devant le tribunal le plus renommé de toute la Grèce. Denys, l'un des aréopagites, embrassa la foi, ainsi qu'une femme de considération nommée Damaris, et plusieurs autres personnes. Les philosophes ne furent point capables de se mesurer avec un homme rempli de l'esprit de Dieu. Il y en eut cependant qui se moquèrent de sa doctrine, touchant la résurrection des morts; d'autres, frappés de la force et de la sagesse de ses discours, dirent qu'ils l'entendraient une autre fois.

Saint Timothée vint trouver saint Paul à Athènes:

(*) On ne pouvait punir un citoyen romain sans l'avoir entendu, ni, après l'avoir entendu, le condamner aux verges. On commit donc à l'egard de Paul une double infraction aux lois. Stolberg. *Hist. de la Rel. de Jésus-Christ*, t. VI p. 204.

(22) I. Thess. II, 7.

(23) Lucien, ou l'auteur du dialogue intitulé *Philophatris*, jure par le dieu *inconnu* d'Athènes, et dit qu'il l'avait adoré en arrivant dans cette ville. Il est parlé dans Pausanias des autels dédiés par les Athéniens aux dieux *inconnus*. Voyez Grotius sur ce passage, ou la dissertation du P. Calmet.

mais il semble que Silas resta plus longtemps en Macédoine; peut-être qu'il y fut retenu, ou par la maladie, ou par quelque autre empêchement. Saint Paul, ayant appris que depuis son départ les fidèles de Thessalonique étaient cruellement persécutés par leurs concitoyens, craignit que quelques-uns d'entre eux ne perdissent courage; il leur envoya Timothée pour les soutenir et les fortifier dans leurs épreuves. Pour lui, le Saint-Esprit le conduisit d'Athènes à Corinthe; il y logea chez Aquila et Priscille sa femme, qui travaillaient, comme lui, à faire des tentes.

Aquila était originaire du Pont. Il avait demeuré à Rome jusqu'au temps où l'empereur Claude avait chassé les juifs de cette ville; il s'était depuis retiré à Corinthe. Saint Paul travaillait avec lui, et allait prêcher les jours de sabbat dans la synagogue des juifs. Il opéra un grand nombre de conversions. Ce fut de Corinthe qu'il écrivit, en 52, ses deux épîtres aux Thessaloniciens, qui sont les premières qui soient sorties de sa plume. Il eut dans cette ville beaucoup de persécutions à souffrir de la malice des ennemis de la vérité : néanmoins il ne se rebuta point, et Jésus-Christ l'assura qu'il avait un peuple nombreux à Corinthe (24).

L'Achaïe avait alors pour proconsul Novat, frère aîné du philosophe Sénèque, lequel portait le nom de Lucius-Junius-Gallion, qui l'avait adopté. Les juifs traînèrent saint Paul devant ce magistrat; mais comme il avait autant d'intégrité que de modération, il ordonna aux accusateurs de se retirer, en leur disant qu'il ne se mêlait point d'affaires de religion. Par ce moyen, l'Apôtre fut déchargé des imputations de ses ennemis.

Après un séjour de dix-huit mois à Corinthe, il prit la route de Cenchrée, dans le dessein d'aller à Jérusalem pour y célébrer la fête de la Pentecôte. Il s'y fit couper les cheveux, en conséquence du vœu des nazaréens qu'il avait fait, et qui consistait à ne point boire de vin, et à laisser croître ses cheveux jusqu'à un certain temps; alors on les coupait, et on offrait des sacrifices. C'était ainsi que saint Paul se faisait juif avec les juifs, pour les gagner à Jésus-Christ.

S'étant embarqué à Cenchrée, il aborda d'abord à Éphèse, puis à Césarée en Palestine, d'où il se rendit par terre à Jérusalem. Lorsqu'il eut célébré la fête dans cette ville, il revint à Antioche, et parcourut de nouveau la Galatie, la Phrygie et d'autres contrées de l'Asie, encourageant partout les fidèles, et arrosant les jeunes plantes qu'il avait déjà cultivées pour Jésus-Christ. Il repassa de la Cappadoce à Éphèse, et y resta près de trois ans, toujours occupé à instruire dans les places publiques et dans les maisons particulières. Il se fit de grands miracles (25), même par les mouchoirs et les tabliers qui avaient touché son corps (26). Durant trois mois il s'adressa aux juifs; mais voyant leur invincible opiniâtreté, il se tourna du côté des païens.

Il y avait alors à Éphèse sept frères, fils de Sceva, prince des prêtres des juifs, c'est-à-dire, à ce que l'on croit, chef d'une des vingt-quatre familles sacerdotales. Ils entreprirent, quoiqu'ils ne fussent point chrétiens, d'exorciser les possédés au nom de Jésus-Christ : mais le démon leur répondit qu'il ne les connaissait point; il se jeta même sur eux et les traita fort mal. Ce fut ainsi qu'ils subirent la peine due à leur vanité. Cet événement effraya tout le monde, et il n'y eut personne qui ne prononçât depuis avec respect le saint nom de Jésus. Plusieurs, voyant la folie de leurs superstitions, brûlèrent publiquement leurs livres de magie et d'astrologie. Ces personnes avaient déjà reçu le baptême; mais soit par ignorance, soit par un reste de penchant à l'idolâtrie, elles étaient encore attachées à des pratiques que condamne le christianisme. Les instructions de l'Apôtre leur ayant dessillé les yeux, elles renoncèrent à tout ce qui pouvait être un piége de séduction. Il s'en trouva beaucoup qui vinrent s'avouer coupables, non pas seulement par une accusation vague et générale, mais par la déclaration détaillée de leurs fautes.

Un juif d'Alexandrie, homme éloquent, qui n'avait encore que le baptême de Jean, vint à Éphèse après la première prédication de saint Pierre et de saint Paul dans cette ville. Il se nommait Apollon. Comme il était assez instruit de ce qui regardait Jésus-Christ, il annonça l'Évangile avec beaucoup de zèle; il fut ensuite plus parfaitement instruit par Aquila et Priscille. Étant allé à Corinthe, il y prêcha la foi avec beaucoup de succès, arrosant ce que saint Paul avait planté.

Les travaux et les miracles du saint Apôtre multiplièrent prodigieusement à Éphèse le nombre des chrétiens. Il y trouva des dispositions favorables à la prédication de l'Évangile; mais il eut aussi beaucoup d'adversaires. Il souffrit de cruelles persécutions de la part des juifs : à chaque moment il était exposé à divers dangers; il mourait tous les jours, c'est-à-dire qu'il courait continuellement risque

(24) Act. XVIII, 9, 10.

(25) Julien l'Apostat, *ap. S. Cyr. Alex.* l. 3, p. 100, reconnaît les miracles de saint Paul; mais il s'exprime en païen. *Il alla*, dit-il, *bien plus loin que tous les magiciens et les imposteurs qui eussent jamais été sur la terre.*

(26) Act. XIX.

de sa vie. Il combattit contre les bêtes, *selon les hommes* (27), ce qui signifie qu'il fut exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre (28), en sorte que les hommes crurent qu'il en serait dévoré : mais Dieu sut lui conserver miraculeusement la vie. Ce fut surtout dans l'année 57 que sa mort parut devoir être certaine.

Il y avait à Éphèse un magnifique temple de Diane, qui passait pour une des sept merveilles du monde. On y gardait une image de la déesse, qu'on prétendait avoir été faite par Jupiter, et être tombée du ciel. Cette image était en grande vénération parmi les Grecs et les Romains; on en faisait de petites d'argent qui avaient la même forme, et les païens zélés ne manquaient pas de les acheter. Un orfèvre, nommé Démétrius, en retirait un gain considérable; mais voyant que son commerce diminuait beaucoup depuis la prédication de saint Paul, il ameuta contre lui les habitants de la ville. Sur le bruit qui se répandit que l'honneur de la déesse était attaqué, la fureur s'empara de tous les esprits. Chacun se mit à crier : *Vive la grande Diane des Éphésiens*. La raison ne pouvait rien sur une populace aveuglée par l'intérêt et la superstition. On chercha l'Apôtre pour l'exposer aux bêtes dans l'amphithéâtre; à son défaut, on se saisit de deux de ses compagnons, Gaïus et Aristarque : ils étaient l'un et l'autre de Macédoine, et pleins de zèle pour le christianisme. Déjà on était sur le point de les faire dévorer par les bêtes. Saint Paul voulait paraître et parler pour eux; mais les intendants des jeux, qui étaient ses amis, le firent avertir que cette démarche serait trop dangereuse, et que certainement il périrait sans pouvoir délivrer ses compagnons. Un juif converti, nommé Alexandre, se présenta pour parler. Il lui fut impossible de se faire entendre, parce qu'on le soupçonnait d'être l'ami de saint Paul. Il est pourtant fort probable qu'il eût invectivé contre lui, si, comme on le croit communément, c'était cet Alexandre, ouvrier en cuivre, dont l'Apôtre dit qu'il lui avait fait beaucoup de mal, qu'il s'était opposé à l'effet de ses discours, et qu'il l'avait livré à Satan, pour ses blasphèmes et son apostasie (29). La populace ne voulut point le laisser parler, et ne fit que crier pendant près de deux heures : *La grande Diane des Éphésiens*. Enfin le greffier (**) de la ville calma peu à peu les esprits, il représenta au peuple que si quelqu'un l'avait offensé, il devait se pourvoir devant les juges, qui lui rendraient justice; il ajouta que le tumulte qui s'était élevé avait l'air d'une sédition, et que ceux qui y participaient s'exposaient eux-mêmes à être punis selon la rigueur des lois. Ce discours rétablit le calme, et chacun se retira dans sa maison. Gaïus, Aristarque et Alexandre furent mis en liberté sans avoir rien souffert.

Deux ans auparavant, saint Paul avait fait un voyage à Corinthe, et avait écrit son épître aux Galates. Il montre dans cette épître un zèle et une vigueur vraiment apostoliques, parce que ce peuple était grossier, et qu'il avait reçu de faux docteurs qui prétendaient rétablir l'obligation de pratiquer les cérémonies légales, et allier la circoncision avec l'Évangile. Il écrivit en 56 aux Corinthiens. La raison qui l'y détermina fut qu'il avait appris que la division s'était mise parmi eux, les uns étant pour Céphas, les autres pour Paul ou Apollon, comme si tous ces apôtres n'avaient pas prêché le même Jésus-Christ.

Le tumulte excité par Démétrius ayant été apaisé, saint Paul quitta Éphèse. Il vint à Troade, et alla pour la seconde fois en Macédoine; de là il écrivit sa seconde épître aux Corinthiens, auxquels il fit peu de temps après une troisième visite. Ce fut alors, dit saint Augustin (30), qu'il régla, comme il l'avait promis, de quelle manière il fallait assister aux divins Mystères, et qu'il ordonna en particulier que l'on recevrait à jeun, et non plus après avoir mangé, le corps du Seigneur. On ne peut au moins douter, selon le même Père, que l'obligation de communier à jeun ne soit de précepte apostolique.

En 58 (***), l'Apôtre écrivit de Corinthe son épître aux Romains. Il leur y témoignait un désir ardent de les voir, et les y assurait qu'il avait pris la résolution d'aller les visiter.

Après trois mois de séjour dans la Grèce, il partit pour porter aux fidèles de la Judée les aumônes qu'il avait recueillies dans la Macédoine et l'Achaïe. Il passa quelque temps à Philippes, et un mois entier à Troade (31). La veille de son départ de cette

(27) 1. Cor. XV, 32. Voyez les dissertations de Calmet, p. 206, et Tillemont, *note* 40.

(28) Voyez Tertullien, saint Cyprien et les autres Pères, ainsi que Corneille à Lapide, Calmet, Tillemont, etc.

(29) 2. Tim. IV, 13; 1. Tim. I, 20.

(**) Du temps de la Grèce libre les γραμματεῖς n'étaient que des secrétaires de ville. Mais après que les Romains eurent assujetti les états de la Grèce, quoique en leur laissant une certaine liberté municipale, le γραμματεύς était, dans les villes grecques d'Asie, le premier magistrat élu par les bourgeois. Telle était l'autorité dont ils jouissaient, qu'ils faisaient mettre leurs noms sur les monnaies des villes. Stolberg, *loc. cit.* t. VI p. 244, note.

(30) *Ep.* 118 *ad Jan.*

(***) Ou en 57.

(31) Act. XX. S. Chrys. *hom.* 43 *in Act.*

dernière ville, les fidèles s'assemblèrent pour l'entendre prêcher, et pour rompre avec lui le pain sacré. Telle était la soif dont ils étaient dévorés pour la parole sainte, qu'ils passèrent l'heure du dîner et du souper, quoique ce fût le dimanche et le temps de Pâques. Un accident vint troubler à minuit cette sainte assemblée. Un jeune homme, nommé Eutyque, assis sur la fenêtre, s'étant endormi pendant que l'Apôtre parlait, tomba d'un troisième étage où l'on était, et fut emporté mort; mais saint Paul lui rendit aussitôt la vie, et continua d'instruire les frères jusqu'au point du jour.

Il partit de Troade un lundi 17 avril, et s'en alla à pied jusqu'à Asson. S'y étant embarqué, il arriva à Mitylène, dans l'île de Lesbos; il passa le lendemain jusqu'à celle de Samos, et aborda enfin à Trogylle, qui est un promontoire de l'Ionie. Le jour suivant, il gagna Milet, dans la Carie, et il envoya chercher les prêtres et les anciens de l'église d'Éphèse, pour leur donner quelques instructions. Ayant passé par les îles de Cos et de Rhodes, il vint à Patare, ville de Lycie, où il s'embarqua sur un vaisseau chargé pour Tyr en Phénicie. Enfin il aborda à ce port cinq jours après son départ de Milet. Quelques chrétiens de Tyr, qui avaient le don de prophétie, le conjurèrent de ne point aller à Jérusalem, lui prédisant les maux qu'il y aurait à souffrir. N'ayant pu réussir à le détourner de sa résolution, ils l'embrassèrent et prièrent avec lui sur le rivage.

L'Apôtre s'étant rembarqué vint à Ptolémaïde, puis à Césarée. Comme le prophète Agabe lui prédisait dans cette ville qu'il serait chargé de fers à Jérusalem, les fidèles le supplièrent de n'y point aller : mais ils ne purent l'ébranler, et il leur répondit qu'il était prêt à souffrir, non-seulement la prison, mais la mort même pour le nom du Seigneur Jésus. Il continua donc sa route pour arriver au terme de son voyage. Il entra dans Jérusalem en 58, environ la vingt-troisième année après sa conversion. C'était pour la cinquième fois qu'il visitait l'église de cette ville. Son premier soin fut de distribuer les aumônes dont il était chargé. Il se rendit au conseil qu'on lui donna, de faire les dépenses nécessaires pour les sacrifices que devaient offrir quatre nazaréens, dont le temps expirait. Il agit de la sorte, afin de prouver aux juifs qu'il ne condamnait point leur loi, et il le faisait connaître à leurs prêtres en s'assujettissant aux purifications légales.

Il s'était à peine écoulé sept jours depuis son arrivée, que quelques juifs d'Asie, qui étaient venus à Jérusalem pour célébrer la fête de la Pentecôte, animèrent le peuple contre lui. L'ayant vu dans la ville avec un Éphésien nommé Trophime, qui était gentil, ils s'imaginèrent faussement qu'il l'avait mené dans le temple, qui par-là avait été profané. Sur le bruit qui se répandit que Paul méprisait et le temple et la loi de Moïse, les juifs s'attroupèrent autour de lui; ils se saisirent de sa personne, et l'enlevèrent dans le dessein de le battre et même de le massacrer.

Le tribun Claude Lysias fut bientôt informé de tout ce qui se passait. C'était un officier qui commandait la garnison de la tour Antonia, et qui était chargé d'empêcher le tumulte qui s'élevait ordinairement parmi les juifs au temps des grandes fêtes. Il accourut promptement avec ses soldats, dont la vue arrêta ceux qui battaient saint Paul, et qui étaient sur le point de lui ôter la vie. Il tira l'Apôtre de leurs mains, ordonnant toutefois qu'il fût lié de deux chaînes. Il soupçonna d'abord que c'était un Égyptien, qui, peu de temps auparavant, avait excité une sédition; mais ayant reconnu qu'il s'était trompé, il permit à son prisonnier de parler au peuple. Saint Paul fit un discours où il raconta la manière miraculeuse dont il avait été converti; il ajouta qu'il avait commission expresse d'en haut de prêcher aux gentils. Il eut à peine prononcé ces dernières paroles, que le peuple poussa un cri de fureur, et demanda sa mort.

Lysias, qui ne savait point l'état de cette affaire, résolut, pour s'en instruire, de condamner le Saint à être fouetté. Le bourreau se mettant en devoir d'exécuter la sentence, l'Apôtre demanda au centurion s'il était permis de traiter de la sorte un citoyen romain, avant qu'il eût été entendu et condamné selon les lois. Le centurion informa Lysias de ce qu'il venait d'entendre. Celui-ci eut peur; il ordonna de relâcher l'Apôtre et de le conduire dans la tour Antonia.

Le lendemain, Lysias fit dire au grand-prêtre et à tous ceux qui composaient le conseil des juifs, de le venir trouver hors du camp, afin d'apprendre d'eux le véritable état des choses. On amena aussi saint Paul; mais lorsqu'il voulut commencer à parler, le grand-prêtre Ananie lui fit donner un soufflet. L'Apôtre était intérieurement disposé à tendre l'autre joue, conformément au conseil de l'Évangile; mais il crut qu'il était de l'intérêt de la vérité de montrer en cette occasion de la force et de la vigueur. Il fit donc sentir l'injustice de l'outrage que l'on venait de faire à un homme innocent, et qui était entre les mains d'un magistrat romain; il s'en plaignit hautement au grand-prêtre; il le menaça des coups de la justice divine, et l'appela *mu-*

raille blanchie, c'est-à-dire hypocrite. Ces dernières paroles étaient une prophétie, selon la remarque de saint Augustin. En effet, Ananie fut quelque temps après déposé de la souveraine sacrificature par Agrippa le jeune. Étant depuis entré dans une faction dangereuse pour l'état, il fut tué avec son frère par la faction opposée, dont son propre fils était le chef. Cependant on avertit l'Apôtre qu'Ananie était le grand-prêtre. Il s'excusa sur ce qu'il ne l'avait pas connu, et rejeta sur ce défaut de connaissance le discours qu'il avait tenu. C'était ainsi qu'il honorait même l'ombre d'un sacerdoce qui venait d'être aboli.

La résurrection de Jésus-Christ étant l'article capital de notre foi, saint Paul s'écria qu'il n'était accusé que pour soutenir la résurrection des morts. Les pharisiens, qui défendaient avec zèle ce dernier point contre les sadducéens, prirent alors le parti de l'Apôtre; en sorte qu'il s'éleva une grande contestation parmi les juifs mêmes. Lysias, pour empêcher que saint Paul ne fût mis en pièces dans ce tumulte, envoya des soldats, avec ordre de le ramener dans le camp. Jésus-Christ, qui a coutume de faire de plus grandes faveurs à ses serviteurs dans leurs afflictions, apparut au Saint la seconde nuit qu'il passa dans la prison, l'encouragea, et l'assura qu'il irait lui rendre témoignage jusque dans Rome.

Quarante juifs ayant juré la mort de saint Paul, Lysias l'envoya sous bonne escorte à Félix, gouverneur de la province, qui faisait sa résidence à Césarée. Le grand-prêtre Ananie l'y suivit, avec l'orateur Tertullus. Ce dernier, après un début artificieux, l'accusa d'exciter des troubles et de prêcher la nouvelle religion des nazaréens, c'est-à-dire des chrétiens. Lorsque l'Apôtre eut obtenu la permission de parler, il commença par dire au gouverneur qu'il s'estimait heureux d'avoir à plaider sa cause devant un homme qui depuis si longtemps était le juge de sa nation. Il ne lui fut pas difficile de prouver qu'il n'était entré dans aucune sédition, et qu'il n'avait point profané le temple. Il avoua qu'il adorait Dieu conformément à la doctrine de ceux que ses accusateurs traitaient d'hérétiques; mais il ajouta qu'il avait en cela pour garants les prophètes et les patriarches, et que dans l'attente de la résurrection générale des bons et des méchants, il tâchait de vivre d'une manière irréprochable envers Dieu et les hommes. Félix fut peu touché de l'accusation intentée pour cause de religion; il laissa cependant l'Apôtre en prison durant l'espace de deux ans : par-là il cherchait à plaire aux juifs, et se flattait que les chrétiens lui donneraient de l'argent pour obtenir la liberté de saint Paul.

Félix était un très-méchant homme, qui de la condition d'esclave était parvenu aux premières dignités de l'empire. Ses rapines et ses concussions l'avaient fait détester de toute la Judée. Il se soutint néanmoins dans son gouvernement, tandis que Pallas, qui le protégeait, fut en faveur (32); mais après la chute de ce ministre, il fut facile aux juifs de porter leurs plaintes à Rome. C'est ce qui engageait le gouverneur à laisser saint Paul en prison; et s'il n'obtenait point d'argent pour son élargissement, il faisait au moins sa cour à un peuple qu'il savait mal-intentionné contre lui.

Malgré cette politique, il faisait souvent paraître l'Apôtre devant lui, et il prenait beaucoup de plaisir à l'entendre. Malheureusement la curiosité et l'avarice étaient les seuls motifs qui le déterminaient, et ces deux passions, jointes à plusieurs autres, empêchaient la grâce d'agir sur son cœur. Il avait trois femmes. Celle qui occupait le premier rang se nommait Drusille, et était fille d'Agrippa l'ancien. Elle avait abandonné la religion judaïque et le roi d'Emèse, son mari, pour épouser un idolâtre.

Un jour que Félix était avec Drusille, il envoya chercher saint Paul, qui parla avec beaucoup de force sur la justice, la chasteté et le jugement dernier. Le gouverneur en fut effrayé; mais étouffant les remords de sa conscience, il dit à l'Apôtre : *Retirez-vous pour le présent; je vous ferai venir en*

(32) Pallas, frère de Félix, était un affranchi qui, avec la protection d'Agrippine, devint garde du trésor impérial, et eut beaucoup de part au gouvernement de l'état durant les dernières années du règne de l'empereur Claude. Les sénateurs lui prodiguèrent les caresses les plus déshonorantes, et Scipion ne rougit pas de dire qu'il pensait que tout le corps du sénat devait remercier Pallas de ce qu'étant descendu des anciens rois d'Arcadie, il avait bien voulu, pour l'utilité publique, oublier l'éclat de son illustre naissance, et consentir à être un des ministres de l'empereur. On remercia même le prince des honneurs par lesquels il avait récompensé les services de Pallas; on donna de grandes louanges au désintéressement de cet indigne esclave, et on proposa comme un modèle de l'ancien amour de la pauvreté, un homme qui, par ses rapines, avait amassé trois cents millions de sesterces. Le décret rendu à cette occasion, en son honneur, fut gravé, par ordre du sénat, sur une plaque de cuivre, et attaché à la statue de Jules-César. Pline-le-Jeune conclut de là combien sont vains et méprisables les honneurs que l'on prostitue souvent au dernier des hommes, l. 7, *ep.* 29. Il n'y avait, dit-il, que l'ambition et le désir de s'avancer qui pût porter les sénateurs à dégrader ainsi leur dignité à la honte de la république. Encore que pouvaient-ils prétendre autre chose que la première place dans un corps capable de louer Pallas? l. 8, *ep.* 6. Cet indigne ministre partagea la disgrâce dans laquelle Agrippine commença à tomber l'an 55, le deuxième du règne de Néron; il fut alors dépouillé de ses emplois, et mourut du poison en 62.

temps convenable. O criminel délai, s'écrie saint Augustin! O paroles ennemies de toute grâce! L'amour du monde et des plaisirs, la dissipation et l'indolence ne laisseront jamais trouver ce temps convenable: ainsi le pécheur se verra tout-à-coup précipité dans l'enfer, et ne sera tiré de sa léthargie que par les pointes cuisantes du feu éternel.

Les autres conférences que Félix eut avec saint Paul ne produisirent pas plus d'effet; il ne réussit pas non plus à tirer de l'argent de son prisonnier. Le Saint n'avait garde d'employer les aumônes des fidèles à un pareil usage. Deux ans après, Félix fut rappelé à Rome. Les juifs l'ayant accusé, devant Néron, d'avoir ruiné le pays, il ne put éviter la punition que méritaient ses crimes, que par des sommes immenses d'argent.

Porcius-Festus succéda à Félix dans le gouvernement de la Judée. C'était un homme d'un caractère un peu plus traitable que son prédécesseur. Saint Paul fut de nouveau accusé devant lui par les juifs; mais il en appela à l'empereur, pour n'être point abandonné à la rage de ses persécuteurs. Le droit d'appel était un privilége que les lois accordaient aux citoyens romains, afin qu'ils ne fussent pas les victimes de la passion de juges corrompus.

Sur ces entrefaites, Agrippa (33), roi de quelques cantons de la Judée, vint à Césarée saluer le nouveau gouverneur. Il était accompagné de sa sœur Bérénice, femme livrée à toutes sortes de désordres. Festus le consulta sur ce qu'il devait écrire à l'empereur, touchant son prisonnier. Agrippa, qui avait beaucoup entendu parler de saint Paul, marqua un grand désir de le voir. Le gouverneur le fit donc paraître le lendemain. L'Apôtre se félicita d'avoir à parler devant une assemblée nombreuse. Il adressa la parole au roi Agrippa, lui expliqua la doctrine de la résurrection des morts, et lui raconta l'histoire de sa conversion. Festus, en qui l'amour du monde éteignait le goût des vérités spirituelles, se contenta d'admirer l'éloquence du Saint; il lui dit cependant qu'il avait peur qu'il ne s'entendît pas, et qu'il n'extravaguât par trop de savoir. Saint Paul répliqua, sans s'émouvoir, qu'il était dans son bon sens, et que son discours ne renfermait que des vérités importantes. Aussitôt il en appela au roi, qui avait connaissance des écrits des prophètes, dont les prédictions avaient eu leur accomplissement dans la personne de Jésus-Christ. Agrippa ne put s'empêcher d'avouer qu'il s'en fallait peu que l'Apôtre ne lui persuadât de se faire chrétien. Il n'ouvrit point les yeux à la lumière de l'Évangile, parce qu'il endurcit son cœur contre les impressions de la grâce, et que le christianisme ne peut s'allier avec l'esprit du monde. C'est ainsi que ceux qui négligent de suivre la vocation du ciel et de profiter des moments de la miséricorde divine, méritent ordinairement de mourir dans leur péché. Saint Paul, animé d'un zèle ardent pour le salut de ceux qui l'écoutaient, s'écria qu'il souhaitait qu'ils devinssent tous tels que lui, à la réserve des chaînes qu'il portait alors. Son discours fini, Agrippa dit à Festus qu'on aurait pu le mettre en liberté sans son appel à l'empereur. Il avait été réglé par les lois romaines, que dans le cas d'un appel interjeté et reçu dans une cour, le juge inférieur perdait tout droit de condamner ou d'absoudre.

Comme il fallait envoyer saint Paul à Rome, Festus le remit entre les mains de Jule, centurion d'une compagnie qui était de la légion d'Auguste. L'Apôtre avait avec lui saint Luc, Aristarque et quelques autres chrétiens. Ils s'embarquèrent tous à Adramytte, port de Mysie, et cinglèrent vers le nord. Ils mouillèrent l'ancre à Sidon, où Jule, qui traitait saint Paul avec beaucoup d'humanité, lui permit de visiter ses amis et de se reposer quelque temps. On se rembarqua, mais avec un vent contraire. On passa à la droite de l'île de Chypre, et on côtoya la Cilicie et la Pamphilie. Enfin, après une navigation pénible, on arriva à Myre, en Lycie, où le vaisseau devait finir sa course. On en prit un d'Alexandrie, qui était chargé pour l'Italie et qui portait deux cent soixante-seize personnes. Les vents furent toujours contraires; en sorte que durant plusieurs jours on ne put approcher de Guide, ville et promontoire de Carie. De là, le vaisseau gagna Salmone, promontoire de Crète, puis arriva dans un lieu nommé Beaux-Ports, et peu éloigné de la ville de Lasée ou Thalasse.

On était alors au mois d'octobre, temps où la navigation devenait fort périlleuse. Saint Paul conseilla donc au centurion et aux matelots de passer l'hiver à Beaux-Ports; mais son avis ne fut point suivi. Presque tous dirent qu'il fallait tâcher de gagner Phénicie, port situé de l'autre côté de l'île de Crète. Ainsi l'équipage se rembarqua sans délai; mais bientôt après, le vent se tourna vers l'Orient, et souffla avec tant de violence, qu'on fut obligé d'abandonner le vaisseau à la merci des vagues. Il

(33) Il était fils d'Agrippa l'ancien, qui mourut en 44. Après la mort d'Hérode, son oncle, roi de Chalcide, l'empereur Claude le fit roi du petit territoire situé entre le Liban et l'Anti-Liban; il lui donna en même temps le pouvoir de choisir le grand-prêtre des juifs. Le tétrarcat de Galilée et quelques autres petites principautés furent depuis ajoutés à ses domaines.

fut enfin porté près d'une petite île nommée Claude, qui est au sud-ouest de la Crète : là, les matelots ceignirent le vaisseau avec des cables, de peur qu'il ne s'ouvrît. Le lendemain, ils jetèrent les marchandises dans la mer, et deux jours après tout ce qui composait l'équipage. La tempête était si violente, qu'ils furent quatorze jours sans voir ni soleil, ni astres, et sans prendre presque aucune nourriture. Ils n'avaient plus d'espérance de se sauver, et ils ne considéraient plus que la mort avec toutes les horreurs d'un naufrage.

Cependant saint Paul les assurait qu'il n'y aurait que le vaisseau de perdu; qu'ils auraient tous la vie sauve, et qu'ils aborderaient dans une île. Il leur parlait ainsi, en conséquence d'une vision qu'il avait eue. Un ange lui était apparu pendant la nuit, et lui avait fait entendre ces paroles : « Paul, ne » craignez rien; il faut que vous comparaissiez de- » vant César, et je vous annonce que Dieu vous a » accordé la vie de tous ceux qui sont avec vous » dans le vaisseau. » Les matelots, ayant jeté la sonde, trouvèrent vingt brasses d'eau; et un peu plus loin, ils en trouvèrent quinze : ils en conclurent qu'ils approchaient de la terre. La crainte de rencontrer des bancs de sable ou des rochers les empêcha d'avancer davantage; ils jetèrent quatre ancres pour arrêter le vaisseau jusqu'au jour; mais en même temps ils formèrent secrètement le complot de se sauver dans l'esquif. Saint Paul, informé de ce qu'ils tramaient, en avertit le centurion, afin qu'il les empêchât d'exécuter leur dessein, puisqu'il était impossible que les autres se sauvassent s'il ne restait personne pour manœuvrer. Les soldats eurent donc ordre de couper les cordages qui tenaient l'esquif attaché au vaisseau, et de le laisser tomber dans la mer. Par cette précaution, les matelots ne pouvaient plus s'enfuir, ni abandonner les autres.

Saint Paul consolait l'équipage, en assurant que personne ne périrait. *Pas un de vous*, disait-il, *ne perdra un seul cheveu de sa tête.*

Comme ils n'avaient presque point mangé depuis quatorze jours, il les exhorta à prendre quelque nourriture. Lorsqu'ils furent rassasiés, ils soulagèrent le vaisseau, en jetant dans la mer ce qui leur restait de provisions. Le jour étant venu, on vit la terre, mais on ne put découvrir dans quel pays on était. Les matelots aperçurent un golfe, où il y avait un rivage, et ils résolurent d'y faire échouer le vaisseau, s'ils le pouvaient. Ils levèrent donc les ancres, et lâchèrent en même temps les attaches du gouvernail; puis s'abandonnant à la mer, après avoir mis la voile d'artimon, ils tirèrent vers le rivage; mais ayant rencontré une langue de terre, le vaisseau y échoua, la proue y demeura enfoncée dans le sable, et la poupe fut rompue par les flots. Les soldats, qui craignaient apparemment que les prisonniers ne s'échappassent, étaient d'avis qu'on les tuât; mais le centurion, qui voulait sauver saint Paul, les empêcha d'exécuter ce barbare dessein; ainsi tous abordèrent au rivage, les uns à la nage, les autres sur les débris du vaisseau. « Voilà, dit » saint Chrysostôme (34), l'avantage qu'il y a à vivre » dans la compagnie d'un Saint, quoique prison- » nier, et de l'avoir pour protecteur dans les dan- » gers. »

Le lieu où saint Paul et les compagnons de son naufrage abordèrent, était l'île de Malte, pour lors soumise aux Romains. Les habitants les reçurent avec bonté, et firent allumer un grand feu pour les réchauffer. Saint Paul y ayant mis un paquet de broussailles, il en sortit une vipère qui s'attacha à sa main; aussitôt il secoua l'animal dans le feu, et il ne lui en arriva rien. Les habitants crurent qu'il allait enfler et mourir, et ils se disaient entre eux qu'il devait être quelque meurtrier poursuivi par la vengeance du Ciel; mais voyant qu'il ne lui arrivait aucun mal, ils changèrent de langage, et s'écrièrent que Paul était un Dieu.

L'Apôtre et ceux de sa compagnie passèrent trois jours dans la maison de Publius, le plus considérable des habitants de l'île; peut-être même en était-il gouverneur pour les Romains. Quoi qu'il en soit, l'hospitalité qu'il exerça en cette occasion fut bientôt récompensée; car saint Paul guérit son père, malade d'une fièvre et d'une dyssenterie, en priant pour lui et en lui imposant les mains. Lorsque le bruit de ce miracle se fut répandu, les autres habitants de l'île apportèrent leurs malades à l'Apôtre, et ils eurent la joie de les ramener jouissants d'une parfaite santé. La reconnaissance leur inspira des sentiments de vénération pour leurs hôtes, et ils leur fournirent abondamment tout ce qui leur était nécessaire.

Après trois mois de séjour dans l'île de Malte, saint Paul et ses compagnons s'embarquèrent pour Rome dans un autre vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver au même endroit; ils s'arrêtèrent trois jours à Syracuse, en Sicile, vinrent de là à Reggio dans la Calabre, et abordèrent enfin à Pouzzoles, près de Naples. Comme il y avait quelques chrétiens dans cette dernière ville, saint Paul resta sept jours avec eux; il repartit ensuite, et fit par terre environ cent milles. Les fidèles de Rome ayant appris la nouvelle de son arrivée, plusieurs

(34) *Hom.* 53 *in Acta.*

d'entre eux allèrent au-devant de lui (****). Enfin, le Saint arriva à Rome au commencement du printemps de l'année 61; il fut remis, avec les autres prisonniers, à Afranius Burrhus, préfet du prétoire. C'était un officier rempli de sagesse et de modération, qui eut beaucoup de crédit durant les premières années du règne de Néron. Ses conseils et ceux de Sénèque arrêtèrent quelque temps les saillies impétueuses du caractère brutal de l'empereur.

Saint Paul fut donc traité avec beaucoup d'humanité; on lui permit même de vivre en son particulier avec une garde (*****), destinée moins à l'empêcher de s'enfuir, qu'à le garantir des mauvais effets de la haine des juifs. Il avait la liberté d'annoncer l'Évangile à tous ceux qui venaient le voir : ses instructions produisirent moins de fruit parmi les juifs que parmi les gentils. Comme il ne se présentait point d'accusateurs contre lui, on lui accorda son élargissement au bout de deux ans. Ici finissent les *Actes des Apôtres*, qui, à commencer au treizième chapitre, ne sont que l'histoire des voyages de saint Paul.

Pendant que le Saint était prisonnier à Rome, les Philippiens lui envoyèrent Epaphrodite, leur évêque, qu'ils chargèrent de lui remettre de l'argent, et de lui procurer tous les autres secours qui dépendraient de lui. L'Apôtre leur écrivit une épître fort tendre, dans laquelle il les exhortait à se donner de garde de certains prédicateurs qui prétendaient assujettir les chrétiens à la loi de la circoncision. On met cette épître en 62.

Ce fut dans le même temps que saint Paul convertit Onésime, esclave fugitif de Philémon, l'un des principaux habitants de Colosses, ville de Phrygie. Il le renvoya à son maître, avec une lettre où il sollicitait, de la manière la plus pressante, le pardon et la liberté du coupable. Onésime fut le porteur de la lettre que le Saint écrivit en 62 aux Colossiens, qui avaient été convertis à la foi par Epaphras, leur évêque. Il leur y donnait de sages avis contre certains disciples de Simon le Magicien, qui tâchaient d'introduire parmi les fidèles un culte superstitieux des anges. Ce fut aussi d'Italie qu'il écrivit son épître aux Hébreux. On la met ordinairement vers l'an 63.

Quelque temps après son élargissement, saint Paul passa de Rome en Orient, comme il s'était engagé de le faire dans toutes les épîtres dont nous venons de parler. Il y entreprit de nouveaux voyages, prêcha dans diverses contrées, souffrit encore les prisons, les tortures, les mauvais traitements de toute espèce, et se vit plus d'une fois en danger de perdre la vie. Il paraît par son épître aux Romains, qu'il avait résolu d'aller en Espagne; mais il n'exécuta jamais ce projet, au rapport du pape Gélase (35). Durant ses courses apostoliques, il établit la foi dans l'île de Crète, dont saint Tite fut évêque, et confia à saint Timothée le gouvernement de l'église d'Éphèse. Ce fut, selon saint Jérôme, de Nicopolis en Épire, qui faisait alors partie de la Macédoine, qu'il écrivit sa première épître à Timothée. Il écrivit à Tite de l'Achaïe, nom sous lequel les Romains comprenaient le Péloponèse et toutes les provinces de l'ancienne Grèce, qu'ils n'attribuaient point à la Macédoine. L'Apôtre retourna en Asie. Étant à Troade, il logea chez un des frères, nommé Carpus. Ses autres voyages ne se firent qu'avec beaucoup de difficultés et de dangers (36). A Éphèse, il excommunia Hyménée et Philète, qui niaient la résurrection des corps.

La distance des lieux était incapable d'arrêter l'activité de son zèle. De l'Orient il retourna à Rome. Nous apprenons de saint Athanase (37) que Dieu fit connaître au saint Apôtre qu'il souffrirait le martyre dans cette ville. L'avertissement céleste, loin de le porter à prendre la fuite, ne servit qu'à augmenter le désir qu'il avait d'arriver en un lieu où il devait mourir pour la foi. La même chose est attestée par saint Augustin. Au reste, le pressentiment que saint Paul avait de sa mort peut se prouver par le ton d'assurance avec lequel il en parle dans sa seconde épître à Timothée. Ce fut vers l'an 64 qu'il arriva à Rome. Saint Denys de Corinthe insinue (38) qu'il était accompagné de saint Pierre.

On voit par l'épître de saint Paul aux Philippiens (39), que plusieurs personnes de la maison de l'empereur avaient précédemment embrassé la foi (40). Saint Luc nous apprend aussi que l'Apôtre trouva beaucoup de chrétiens à Rome lorsqu'il y vint pour la première fois. Ces chrétiens avaient

(****) Jusqu'au marché d'Appius, et aux Trois-Hôtelleries.

(*****) A la main gauche du soldat de garde était attachée une chaîne qui était fixée à la main droite du prisonnier.

(35) *Conc.* t. IV p. 1253.

(36) 2. Tim. II, 11.

(37) *Apol. pro fugâ*, p. 718.

(38) Eus. l. 2, c. 25.

(39) Phil. IV, 20.

(40) On doit regarder comme une fable la conversion de Sénèque le philosophe par saint Paul, ainsi que sa correspondance avec l'Apôtre.

Sénèque, né à Cordoue, en Espagne, était fils d'un chevalier romain. Il s'appliqua à l'étude de l'éloquence, et surtout à celle de la philosophie morale, sous un stoïcien nommé Attale. Il nous apprend lui-même, ep. 108, qu'il écoutait les leçons de son maître avec une attention et une avidité extraordinaires. Bientôt il se fit une grande réputation par son intégrité, son savoir et son éloquence. Lorsque ses premiers

été convertis quelques années auparavant par les prédications de saint Pierre. On lit dans Suétone, que l'empereur Claude chassa les juifs de Rome à cause du tumulte qu'ils excitaient touchant Jésus-Christ; et dans Tacite, que Pomponia-Græcina, femme de Plautius [41], fut accusée *de suivre des superstitions étrangères*, terme que tous les historiens entendent du christianisme, qui avait été prêché à Rome par saint Pierre et par ses disciples. Cette femme, illustre par sa naissance, fut citée devant son mari, qui, après l'avoir examinée en présence de sa famille sur le fait dont il était question, la déclara innocente. Ceci arriva vers l'an 57, avant que la religion chrétienne fût regardée à Rome comme un crime d'état.

On comptait dans cette ville, même parmi les personnes les plus qualifiées, un grand nombre de fidèles, lorsque Néron alluma le feu de la première persécution générale. Saint Paul, au rapport de saint Chrysostôme [42], convertit une concubine de Néron, qui était passionnément aimée du prince. Cette femme changea tout-à-coup de vie, abandonna la cour et servit Dieu dans la pratique des vertus chrétiennes. Son changement irrita l'empereur, qui se vengea sur le Saint en le faisant mettre en prison. Le même Père ajoute que l'Apôtre, durant son emprisonnement, gagna à Jésus-Christ un échanson de Néron, ce qui augmenta de beaucoup la colère de ce tyran. Saint Paul nous apprend lui-même qu'étant en prison, il fut abandonné par tous ceux qui avaient du crédit à la cour; mais il ajoute que Dieu le combla de consolations, et le fortifia lorsqu'il parut pour la première fois devant l'empereur [43]. Un ouvrier en cuivre, nommé Alexandre, était un de ses plus ardents persécuteurs [44]. C'était peut-être le même que celui qu'il avait excommunié peu de temps auparavant. Quelques auteurs le prennent pour un juif ou un chrétien apostat, dont l'orgueil et la jalousie avaient causé la chute. Saint Clément, pape, disciple de saint Pierre, et qui pour lors était à Rome, attribue principalement à cette jalousie le martyre de l'Apôtre [45].

L'emprisonnement de saint Paul doit avoir duré au moins un an, puisque dans sa seconde épître à Timothée, il désirait qu'il vînt le trouver d'Éphèse à Rome avant l'hiver [46]; mais il ne souffrit la mort que l'année suivante. Outre sa seconde épître à Timothée, qu'il écrivit pendant son second emprisonnement, il en écrivit encore une aux Éphésiens, où il prend le titre de prisonnier de Jésus-Christ, comme le plus honorable de tous; sur quoi saint Chrysostôme fait cette observation : « Le titre de

écrits parurent, il n'y avait personne qui ne s'empressât de les lire, et de les regarder comme des modèles pour tous ceux qui voudraient faire part de leurs veilles au public; mais le style en étant rempli de défauts, ils contribuèrent beaucoup à hâter la ruine de la véritable éloquence, dont le goût avait toujours été en déclinant depuis la fin du règne d'Auguste.

On trouve dans Sénèque une grande variété de pensées brillantes, mais fausses pour la plupart. En général cet auteur attache, parce qu'il a des tours singuliers, et qu'il éblouit par l'éclat trompeur de ses sentences, qu'il présente avec un air de paradoxe. Ses phrases sont sans suite et sans liaison; et ses antithèses recherchées. Inutilement chercherait-on en lui la facilité du style et les beautés de la nature. Quintilien observe cependant que ses défauts séduisent. La profondeur et l'étendue de son savoir, la vivacité de son imagination, la sublimité de ses pensées lui ont fait beaucoup d'admirateurs; de là cette foule d'écrivains qui, en voulant l'imiter, n'ont souvent fait que copier ses défauts.

C'est sans doute à cause des excellentes leçons de morale qui sont répandues dans ses ouvrages, qu'on a imaginé de le faire disciple de saint Paul; mais si on examine de près sa conduite, on rabattra beaucoup de l'idée de cette vertu qu'on lui a supposée. A la vérité, il fut sobre et estimable par quelques autres endroits. Ce fut aussi par ses sages conseils, ainsi que par ceux de Burrhus, que Néron se conduisit bien les cinq premières années de son règne; mais il n'est pas moins notoire qu'il se laissa corrompre par l'air de la cour. Comment accorder avec sa philosophie ces richesses immenses, ces magnifiques palais, ces délicieuses maisons de campagne, ces ameublements précieux, cette multitude de tables de cèdre, soutenues sur des pieds d'ivoire, ces pierreries, etc.? Comment excuser les rapines usuraires par lesquelles il opprima une grande partie, non-seulement de l'Italie, mais encore de la Bretagne? Que n'aurait-on pas à dire de ses complaisances pour Néron, dans des conjonctures où il ne pouvait lui applaudir sans crime? Qui ne sait qu'il flatta bassement ce prince sur l'empoisonnement de Britannicus, sur le meurtre d'Agrippine, sa propre mère, et qu'il accepta le don qu'il lui fit du palais et des jardins de Britannicus, après la mort injuste de ce vertueux Romain? etc.

Il parut, en mourant, un apologiste enthousiaste du suicide. Quand on lui eut ouvert les veines, il prit de la ciguë; mais voyant que le poison opérait avec lenteur, il se fit mettre dans un bain chaud, pour accélérer sa mort. Il exhorta Pauline, sa femme, à mourir avec lui, quoique Néron eût donné des ordres pour qu'on lui refermât les veines, et qu'on le laissât vivre. Prêt à rendre le dernier soupir, il recommanda de faire des libations à Jupiter, et dit à ses amis de se souvenir toujours de la vie vertueuse qu'il avait menée, discours qui avait son principe dans l'orgueil, si opposé aux maximes de saint Paul. Enfin il serait difficile de prouver qu'il ne trempa point dans la conjuration de Pison, pour laquelle il mourut en 65. Voyez Tillemont, *Hist. des Emper.* etc.

(41) Ce fut ce Plautius qui, après une guerre de quatre ans, réduisit en province romaine la partie de la Bretagne située au sud-est.

(42) *Hom.* 46 *in Act.* et l. 1. *de Vit. monast.* c. 4.

(43) 2. Tim. IV, 16.

(44) *Ibid.* v. 14.

(45) Ep. *ad Cor.* c. 5.

(46) *S. Chrys. hom.* 8 *in Ephes. III*, 1.

» prisonnier de Jésus-Christ est plus glorieux que » celui d'apôtre, de docteur ou d'évangéliste; c'est » là une dignité beaucoup au-dessus de celle de » consul ou de roi. Quand on aime le Sauveur, on » aime mieux être dans les fers pour l'amour de » lui, que de régner dans le ciel. Le diadème le plus » brillant décore moins que ne fait une chaîne por- » tée pour Jésus-Christ. Dans le cas où l'on me don- » nerait à opter entre le ciel et cette chaîne, je choi- » sirais celle-ci. Oui, je préférerais la prison et la » gloire d'être enchaîné avec Paul, à l'avantage » d'être avec les anges auprès du trône de Dieu. » Rien, encore une fois, n'est plus glorieux que de » porter cette chaîne; aussi Paul me paraît-il plus » heureux de l'avoir portée, que d'avoir été ravi au » troisième ciel. Lequel auriez-vous mieux aimé, » être l'ange qui délivrait Pierre, ou Pierre chargé » de fers? Pour moi, j'aurais voulu être Pierre. Ce » don des chaînes est quelque chose de plus grand » que d'arrêter le soleil dans sa course, que d'é- » branler l'univers, ou de commander aux dé- » mons. »

Saint Paul avait toujours regardé la mort comme un gain, et avait toujours désiré avec ardeur d'être réuni à Jésus-Christ (47). « Voilà, dit saint Hilaire (48), » la disposition où se trouve celui qui aime Dieu : » tout délai lui paraît insupportable : aussi voyons- » nous les Saints soupirer après le moment où leur » âme doit être affranchie des liens de leur corps. » L'ardeur de ceux qui aiment est impatiente; ils » savent que le Seigneur nous ordonne de prier que » son royaume arrive. Saint Paul souffre de la pro- » longation de sa vie, parce qu'elle le tient éloigné » de Jésus-Christ (49). » Il représente toutes les créatures animées comme dans un état de gémissement; il dit qu'elles désirent, chacune à leur manière, d'être affranchies de l'esclavage de la corruption, et d'être renouvelées au dernier jour pour la plus grande gloire des élus. Il ajoute que nous, qui avons les prémices de l'esprit, gémissons en nous-mêmes dans l'attente de l'adoption des enfants de Dieu et de la résurrection de nos corps (50). Il n'y avait que le désir d'accomplir la volonté céleste et le zèle du salut des âmes qui pussent modérer l'activité de l'ardeur qu'il avait de quitter la terre. Enfin il vit approcher le terme heureux de ses travaux et de ses peines, et il envisagea avec les plus vifs sentiments de joie le moment où Dieu l'appelait à la gloire. Le Saint-Esprit, au rapport de Prudence, lui avait révélé longtemps auparavant le jour et l'heure de sa mort (51). Son martyre arriva le 29 juin 65 (52).

Saint Paul eut la tête tranchée, au rapport des anciens auteurs ecclésiastiques (53), et il ne fut point crucifié, parce qu'il était citoyen romain. Il souffrit dans un lieu appelé *aux eaux Salviennes*, et que saint Grégoire-le-Grand, auquel il appartenait, donna depuis à l'église où reposait son corps (54). Saint Clément, pape, s'exprime (55) sur la mort de l'Apôtre de manière à faire croire que Néron y assista. Il paraît (56) que le corps du Saint était au second siècle sur le chemin d'Ostie, là où est aujourd'hui l'église de son nom.

Nous ne nous étendrons point davantage sur ses reliques, pour ne pas répéter ce que nous avons dit dans la vie de saint Pierre. On garde aussi ses chaînes à Rome. Saint Chrysostôme, qui désirait ardemment aller les vénérer et les appliquer sur ses yeux, dit qu'elles faisaient trembler les démons et qu'elles étaient respectées des anges mêmes (57).

Ce père se montre pénétré d'une vénération extraordinaire pour le saint Apôtre, dans les homélies qu'il a composées sur ses épîtres, et dans ses sept panégyriques (58). Lorsqu'il y parle de sa charité, de sa patience, de son zèle, de ses souffrances et de la force invincible de sa voix, il s'exprime avec une

(47) Phil. I, 21, 22.
(48) *In Ps.* 109, v. 3.
(49) 2. Cor. V, 6, 8.
(50) Rom. VIII, 19.
(51) Voici comment s'exprime saint Prudence, *de Coron. hymn.* 6, *aliàs* 12.

Ipse priùs sibimet finem citò dixerat futurum ;
Ad Christum eundum est : jam resolvor, inquit.
Non hora vatem, non dies fefelit.

(52) Saint Sulpice-Sévère dit que saint Paul souffrit avant la guerre des juifs, qui commença au mois de mai, la soixante-sixième année de Jésus-Christ, et la douzième de Néron.

Pearson, dans ses annales de saint Paul, et dom Maur, dans ses tables chronologiques, t. I, mettent le martyre de saint Pierre et de saint Paul le 22 février, l'an soixante-huit de Jésus-Christ, et le quatorzième de Néron, celui où ce prince se donna lui même la mort le 11 juin. Il avait régné treize ans, sept mois et vingt-sept jours. Ses généraux s'étant révoltés contre lui, et le sénat l'ayant condamné à un supplice cruel et honteux, il mit le comble à ses crimes, en devenant son propre bourreau.

Ce fut ainsi que Dieu vengea sur lui le sang de ses martyrs.

Le calendrier de Libère et toute l'antiquité marquent le martyre des saints apôtres au 29 juin. Voyez ce que nous en avons dit dans la vie de saint Pierre.

(53) Voyez saint Pierre d'Alexandrie, Eusèbe, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Prudence, etc.
(54) S. Greg. M. l. 12, ep. 9.
(55) *Ep.* 1 *ad. Cor.* c. 5.
(56) Eusèbe, *Hist.* l. 2, c. 25.
(57) S. Chrys. *hom.* 8 *in Ephes.*
(58) T. II, p. 476, *edit. Ben.*

dévotion très-affectueuse, et avec une douceur de style, une énergie de sentiment, et une éloquence vraiment dignes de l'Apôtre et de son panégyriste.

Si, comme saint Chrysostôme, nous avions soin d'étudier l'esprit de saint Paul dans sa vie et dans ses écrits, pour nous former sur ce beau modèle, nous apprendrions alors ce que c'est que d'être de vrais disciples de Jésus-Christ.

On a oublié le jour de la mort des plus fameux conquérants, tandis que l'on honore partout celui de la mort d'un pauvre artisan (59). Saint Chrysostôme, qui fait cette remarque, ajoute que le tombeau de l'apôtre est beaucoup plus respecté que ne l'ont jamais été les empereurs romains, même de leur vivant (60). Il est dans une magnifique église bâtie par Constantin-le-Grand (61). Les palais des princes et des rois n'ont rien de si admirable. On y vient de toutes les parties du monde implorer le secours et la protection de l'Apôtre; les empereurs eux-mêmes se prosternent devant les restes de sa dépouille mortelle (62).

SAINT MARTIAL, ÉVÊQUE DE LIMOGES.

VERS L'AN 250.

Saint Martial, au rapport de saint Grégoire de Tours, était un de ces célèbres missionnaires qui, ayant été envoyés de Rome, avec saint Denis de Paris, vers l'an 250, prêchèrent l'Évangile dans les Gaules. Il fixa son siége à Limoges et en fut le premier évêque. Ses travaux apostoliques opérèrent la conversion d'un grand nombre d'idolâtres. Son tombeau fut illustré par plusieurs miracles; il s'en opéra aussi par la vertu de ses reliques. On lit son nom dans les anciens martyrologes.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist. Fr.* l. 1, c. 30, l. *de Glor. Confes.* c. 27; le nouveau bréviaire de Paris, sous le 1er juillet; D. Rivet, *Hist. littér. de la Fr.*, t. I p. 406, et *Gallia Christ. nova*, t. II p. 499 et 553.

† SAINTE ADILE, VIERGE.

VERS L'AN 630.

Tout ce qu'on rapporte de cette vierge n'est pas entièrement certain et hors de doute; ce qui paraît avéré, c'est qu'elle était sœur de saint Bavon, qui naquit dans la Hesbaie où il possédait un vaste patrimoine. On croit qu'Orp-le-Grand (1), qui faisait anciennement partie de la Hesbaie, était un domaine libre, appartenant à sainte Adile : elle y mourut vers le milieu du septième siècle. Molanus dit que dans un vieux missel de l'ancien prieuré de Saint-Bavon, sainte Adile est nommée sœur de ce Saint. Les erreurs que l'on rencontre dans l'histoire de cette vierge proviennent souvent de ce qu'on ne la distingue pas assez de sainte Odile, vierge et abbesse de Hohenbourg et patronne de l'Alsace, dont les églises d'Allemagne célèbrent la fête le 13 décembre.

Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, t. II p. 457 et 448. Item p. 655 sqq.

† SAINTE CLOTSENDE, VIERGE.

VERS L'AN 703.

Clotsende était fille de saint Adalbert et de sainte Rictrude, dont nous avons parlé sous le 2 février et le 12 mai. Hucbaud raconte qu'elle fut baptisée par saint Amand, que ce saint évêque l'instruisit dans la piété, et, qu'après la mort de sa mère, elle fut nommée supérieure de son couvent. Elle mourut vers l'an 703. Ses reliques restèrent dans le même monastère. Un ancien martyrologe en fait mention, mais on n'en parle pas dans l'office divin.

Voyez *Acta SS. Belgii selecta*, t. IV p. 570.

† SAINT DONAT, MARTYR.

Bien qu'une saine critique ne saurait admettre l'histoire de ce martyr romain, écrite à une époque très-éloignée de sa mort, le culte qu'on lui a rendu dans ces derniers temps nous oblige néanmoins d'en faire mention. Son nom ne commença à être connu qu'au milieu du dix-septième siècle, époque où l'on trouva à Rome, chez le jésuite Balthasar Ballorus, après sa mort, le corps d'un saint qui portait le nom de saint Donat. Ce fut le cardinal Ginetti qui lui en avait fait cadeau pour le récompenser des services qu'il avait rendus en recherchant les reliques des martyrs dans les catacombes de Rome. Florent de Montmorency, qui était alors général de l'ordre,

(59) S. Chrys. *hom.* 26 *in* 2 *Cor.*
(60) Idem, *hom.* 4 *in* 2 *Tim.*
(61) Saint Prudence en a donné une belle description, *hymn.* 6, *alias* 12.
(62) S. Aug. ep. 42.

(1) *Abest Trudonopolis (Hasbaniensis tractûs caput) solum tribus leucis Orpio, quod potuit Adiliæ allodium fuisse*, dit Papebrochius. — C'est dans l'église d'Orp-le-Grand que se conservent les reliques de sainte Adile. La fameuse Alpaide y fonda, dit-on, un monastère, y mourut pénitente et y fut enterrée. Voyez la vie de saint Lambert sous le 17 septembre.

réclama ce corps, et le donna en 1649 au collége des Jésuites de Munster-Eiffel, dans l'archevéché de Trèves, où il fut en effet transféré en 1652. On l'invoque contre l'orage et la grêle. Dans le pays de Trèves on célèbre sa fête le second dimanche de juillet; les Bollandistes la placent au 30 juin.

Voyez Papebroch, *t. V Junii, p.* 575, et la *Vie de saint Donat, martyr, patron contre les orages, tempêtes, foudres, tonnerres et autres intempéries de l'air*, Liége, 1758. L'auteur de ce petit ouvrage peut avoir été exact dans la relation des miracles qui se sont opérés par l'intercession de saint Donat depuis la translation de ses reliques à Munster-Eiffel; mais nous ne pensons pas que sa notice biographique mérite quelque confiance.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES NOMS DES SAINTS

DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DES SAINTS.

